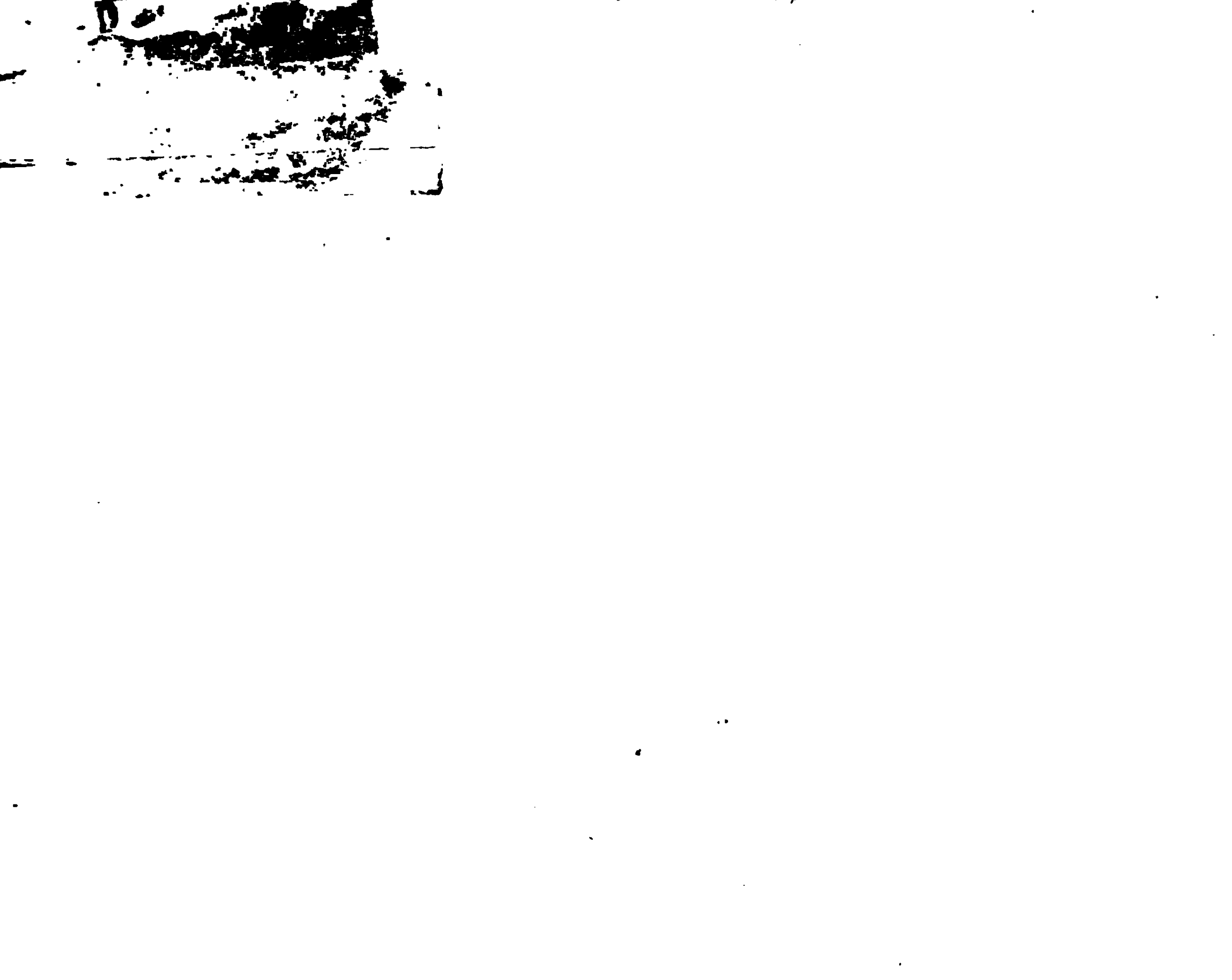

NEDL TRANSFER
HN 62NQ B


AH
87 A
KG 13477 (3)
Harvard College Library
FROM THE
CONSTANTIUS FUND.
Established by Professor E. A. Sophocles of Harvard University for "the purchase of Greek and Latin books (the ancient classics) or of Arabic books, or of books illustrating or explaining such Greek, Latin, or Arabic books." (Will, dated 1880.)
Received 29 March, 1889.





HISTOIRE

DES GRECS



VICTOR DURUY

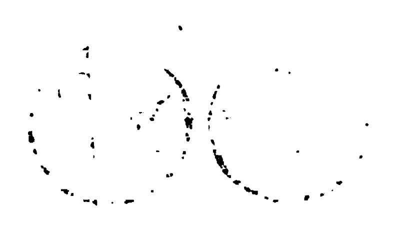
HISTOIRE





VICTOR DURUY

..STOIRE



..ARIS

1889

HISTOIRE

DES GRECS

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RECULÉS

JUSQU'A LA RÉDUCTION DE LA GRÈCE EN PROVINCE ROMAINE

PAR

VICTOR DURUY

MEMBRE DE L'INSTITUT, ANCIEN MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

NOUVELLE ÉDITION

REVUE, AUGMENTÉE

ET ENRICHIE D'ENVIRON 2000 GRAVURES DESSINÉES D'APRÈS L'ANTIQUE

ET DE 50 CARTES OU PLANS

TOME III

DEPUIS LE TRAITÉ D'ANTALCIDAS

JUSQU'A LA RÉDUCTION DE LA GRÈCE EN PROVINCE ROMAINE

CONTENANT 639 GRAVURES

13 CARTES, 4 CHROMOLITHOGRAPHIES ET 2 PLANCHES TIRÉES HORS TEXTE



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET CIE

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1889

SUITE DE LA SIXIÈME PÉRIODE.

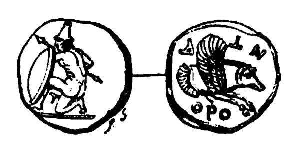
SUPRÉMATIE DE SPARTE, PUIS DE THÈBES (404-359).

CHAPITRE XXIX

CHUTE DE LA PUISSANCE DE SPARTE; GRANDEUR ÉPHÉMÈRE DE THÈBES (387-361).

I. — VIOLENCES DE SPARTE : SURPRISE DE LA CADMÉE.

« La paix d'Antalcidas, dit Xénophon, donna aux Spartiates beaucoup de gloire. » L'histoire n'a point ratifié ce jugement du partial ami de Lacédémone. Sous la suprématie d'Athènes, la Grèce était montée au plus haut degré de puissance; sous la domination de Sparte, elle était tombée, en moins de dix-sept ans, aux genoux de la Perse, non pas de la Perse glorieuse et puissante de Darius et de Xerxès, mais d'un empire chancelant, troublé par les désirs d'indépendance des satrapes, affaibli par la révolte de Chypre et par celle de l'Égypte. Sparte n'avait su tirer de sa victoire que l'oppression, sans la grandeur du despotisme. Ce n'est pas ainsi que les dominations se légitiment et subsistent. Aussi la chute sera prompte. La paix honteuse d'Antalcidas fut un temps d'arrêt dans la décadence de Lacédémone; mais cette décadence était commencée et elle ne s'arrêtera plus. Il est vrai que si les Grecs lui étaient hostiles, ils étaient divisés, par conséquent impuissants. Qu'au moins elle soit sage, comme



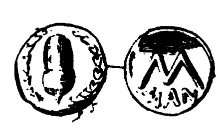
Monnaie du satrape Orontas[1].

[1] Guerrier agenouillé à gauche et s'apprêtant à combattre; il est armé du casque, du javelot et du bouclier. ℞. OPONTA. Partie antérieure d'un sanglier ailé, à droite. (Argent.) Orontas fut satrape de Mysie et d'Ionie vers le milieu du quatrième siècle; sa monnaie a été frappée dans l'atelier de Clazomène, dont elle porte le type, au revers.

au temps de Pausanias, et, dans cette Grèce abaissée, elle pourra rester longtemps encore au premier rang.

La paix était proclamée, chacun retournait à ses travaux, le laboureur à son champ, le marchand à son navire, l'artiste au temple que l'art, depuis bien des années, délaissait. Mais un peuple avait d'autre souci que ces préoccupations pacifiques; les Spartiates entendaient faire sortir du traité d'Antalcidas ce qui se trouvait au fond de cette convention, l'hégémonie en Grèce des alliés du grand roi. Par l'affaiblissement d'Athènes, par les garnisons lacédémoniennes établies à Orchomène et à Thespies, ils dominaient dans la Grèce centrale, et Corinthe, Argos, soumises à l'oligarchie, les laissaient sans contre-poids dans le Péloponnèse. Cependant, non loin des frontières de la Laconie, une ville, Mantinée, osait conserver une constitution démocratique. Durant la guerre, elle avait donné quelque peu de blé aux Argiens, montré un zèle assez tiède à fournir aux Spartiates son contingent militaire, et elle ne s'était pas convenablement attristée des revers de Lacédémone. Des députés vinrent la sommer d'avoir à renverser ses murailles; sur le refus des Mantinéens, Agésipolis ravagea leur territoire et assiégea leur ville. Il la prit, en détournant un ruisseau le long des murs qui, faits de briques cuites au soleil, furent minés par les eaux et tombèrent[3]. Il dispersa les habitants dans quatre villages, que Sparte affecta de traiter comme autant d'États distincts, et les mit sous la direction des « amis de la paix »[4] qu'il avait ramenés. « Ils y vécurent, dit Xénophon, plus heureux qu'auparavant. » L'élève de Socrate ne trouve, pour achever le récit de cette violence, que cette réflexion : « Ainsi se termina le siège de Mantinée, qui doit apprendre à ne pas faire passer de rivière à travers une ville (385). »


Hémi-drachme de Corinthe[1].


Monnaie de Mantinée[2].

Phlionte avait aussi chassé sa faction oligarchique : les bannis vinrent représenter à Sparte que, tant qu'ils étaient restés les maîtres,

[1] Tête d'Aphrodite à gauche, les cheveux enveloppés dans un *cécryphalos;* au-dessous, A. ℟. Pégase galopant; au-dessous, le *koppa*.

[2] Gland au milieu d'une couronne. ℟. M. Au-dessous, MAN[τινέων]. (Argent.

[3] Plutarque et Pausanias mettent ici deux choses dont Xénophon ne parle pas : l'envoi d'un secours des Thébains aux Spartiates, et une bataille dans laquelle Épaminondas aurait sauvé la vie à Pélopidas couvert de sept blessures.

[4] Ou les honnêtes gens, βέλτιστοι, comme Xénophon (*Helléniques*, V, 2, 6) les appelle.

leur ville avait été docile et soumise. Les éphores demandèrent aux Phliasiens le retour des exilés et la restitution de leurs biens; ce qui fut accordé par crainte (383).

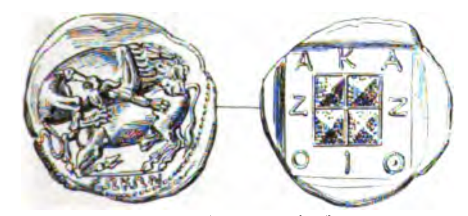
Sparte, qui détruisait Mantinée, releva Platée : elle autorisa ce qui restait de Platéens à rebâtir leurs murailles. C'était la même poli-

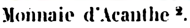


Vallée de Phlionte[1].

tique sous deux formes différentes. Détruire toute grande cité, toute force collective dans le Péloponnèse, pour n'avoir rien à craindre; en créer, au contraire, sur le territoire de ses rivaux pour les affaiblir. Comme dans les autres villes béotiennes, un harmoste et une garnison spartiate furent chargés de défendre les Platéens contre Thèbes, c'est-à-dire de les garder sous l'influence de Lacédémone.

L'ambition de Sparte dépassa bientôt les bornes de la Grèce centrale : des événements que, du moins, elle n'avait pas provoqués attirèrent son attention et ses forces à l'autre bout du monde hellé-







Monnaie d'Acanthe[2]. Monnaie d'Apollonie (Chalcidique)[3].

nique. En 383, des ambassadeurs d'Acanthe et d'Apollonie vinrent

[1] D'après Lebas, *Itinéraire*, pl. 33.

[2] Lion dévorant un taureau; à l'exergue, ΣΩΚΩΝ, nom d'un magistrat. ℞. ΑΚΑΝΘΙΟΝ. Au centre, un carré partagé en quatre compartiments en relief. Le tout dans un carré creux. (Argent.)

[3] Tête d'Apollon à droite, avec un large diadème. ℞. ΑΠΟΛΛΩΝΟΣ. Amphore. (Bronze.)

lui demander du secours contre Olynthe, qui menaçait leur indépendance. Les villes de la Chalcidique, unies par la communauté d'origine et d'intérêts, avaient formé, pour se défendre à la fois contre Athènes et contre les Macédoniens, une confédération dont le principe était très libéral : chaque cité gardait sa constitution, mais tous les alliés avaient, les uns chez les autres, la jouissance des droits civils, la faculté d'acquérir des propriétés et de contracter mariage. Olynthe, à qui le roi de Macédoine, Amyntas, pressé par les Illyriens, avait cédé la côte du golfe Thermaïque, en était la capitale; la ville importante de Pella et celle de Potidée, qui commandait l'entrée de l'isthme de Pallène, en faisaient partie. Défendue par huit mille hoplites, de nombreux peltastes et mille cavaliers, cette ligue était en bonne intelligence avec les Thraces, en amitié avec Thèbes et Athènes. Utiles alliances, riche trésor, population nombreuse, bois de construction, et, dans le voisinage, les mines d'or du mont Pangée, Olynthe avait une foule de ressources qui pouvaient faire de cette cité une puissance de premier ordre. Mais deux villes voisines, Acanthe et Apollonie, s'étaient estimées de trop grandes cités pour consentir à aller se perdre dans une confédération. Elles avaient repoussé les offres d'Olynthe, et, menacées par elle, avaient cherché appui auprès des Spartiates.


Monnaie d'Olynthe[1].

« Nous voulons, dirent leurs députés, conserver les coutumes de nos pères et rester maîtres de nous-mêmes[2]. » Il ne fut pas difficile de décider Lacédémone à faire dans la Chalcidique ce qu'elle avait fait dans le Péloponnèse et la Béotie, à tout diviser pour tout affaiblir et régner seule. Elle promit une armée de dix mille hommes que les alliés devaient fournir pour la bonne part; mais, avant qu'elle fût réunie, Eudamidas partit, avec ce qu'il put trouver d'hoplites, et il eut le temps de couvrir les deux villes contre l'attaque des Olynthiens, même de décider la défection de Potidée. Phébidas, son frère, le suivit à la tête d'un second corps; arrivé près de Thèbes, il s'arrêta pour s'entendre avec le polémarque Léontiadès, chef du parti aristocratique dans cette ville, et mettre la dernière main à une abominable

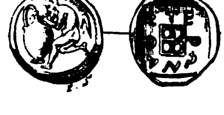
[1] Cheval bondissant à droite, et laissant traîner son lien. ℞. ΟΛΥΝ(θίων). Aigle vu de face, les ailes éployées, tenant un serpent dans son bec et ses serres. Carré creux. (Argent.)

[2] Ἡμεῖς δὲ βουλόμεθα μὲν τοῖς πατρίοις νόμοις χρῆσθαι καὶ αὐτοπολῖται εἶναι. (Xénophon, *Helléniques*, V, 2, 14.) Ces paroles sont l'expression véridique du plus intime sentiment d'une ville grecque.

intrigue. Le jour de la fête de Cérès, comme toutes les femmes se trouvaient dans la Cadmée pour les sacrifices, ce qui empêchait le conseil de s'y tenir, et que la chaleur du jour (on était en été et sur le midi) rendait les rues désertes, Léontiadès introduisit Phébidas dans la citadelle, puis alla au conseil, où siégeait Isménias, chef du parti contraire, et, l'accusant de fomenter une nouvelle guerre, il le fit arrêter et conduire à la Cadmée (383).

Cet événement causa partout une indignation à laquelle les Spartiates, tout en gardant la citadelle, parurent s'associer. Ils condamnèrent Phébidas à une amende[1] et le privèrent de son commandement, sans doute avec de discrets ménagements qui autoriseront bientôt Sphodrias à suivre son exemple. Agésilas avait défendu le coupable en mettant de côté la question de justice, et en posant le principe qu'on ne saurait condamner un citoyen pour une action qui profite à sa patrie. Aristide et les Athéniens avaient été mieux inspirés en face de Thémistocle proposant une chose utile et injuste. Une commission, choisie par les Lacédémoniens et leurs alliés, envoyée à Thèbes, condamna à mort Isménias, sous prétexte qu'il avait reçu de l'or persique; c'était un vaillant homme et un bon citoyen. Sparte se vengeait lâchement sur lui des craintes que la dernière guerre lui avait causées. Environ quatre cents de ses partisans avaient quitté la ville et cherché un refuge à Athènes.

Cette surprise de la Cadmée, cette mort d'Isménias, étaient un crime de plus dans l'histoire de Sparte; mais c'était aussi une facilité plus grande pour la guerre contre les Olynthiens. Elle dura trois années et coûta à Lacédémone deux généraux et un de ses rois : Eudamidas périt en combattant; son successeur, Téleutias, après quelques brillants succès auxquels contribuèrent les Macédoniens, fut tué au pied des murs d'Olynthe; le roi Agésipolis, venu avec des forces considérables, eut à peine le temps de faire quelques ravages; il s'empara bien de Toroné, mais une fièvre l'emporta en sept jours; son corps, embaumé dans du miel, fut rapporté à Sparte. L'harmoste Polybiadès réussit enfin à réduire les Olynthiens. Cernés par terre et par mer,


Monnaie de Toroné[2].

[1] Selon Plutarque, *Pélopidas*, 6; mais Xénophon, *Hellén.*, V, 2, 32, n'en parle pas.

[2] Silène nu, à gauche, avec des oreilles et une queue de cheval; il saisit une grande œnochoé remplie de vin et paraît se précipiter avec avidité pour boire le contenu. ℞. ΤΕΡΩΝΑΩΝ, autour d'un carré creux dont les quatre compartiments sont ornés d'un globule. (Argent. — Imhoof Blumer, *Monnaies grecques*, p. 92, n° 120.) .

ils demandèrent la paix, qui leur fut accordée, à condition qu'ils auraient pour amis et ennemis les amis et les ennemis de Lacédémone, et que, alliés fidèles, ils marcheraient sous les drapeaux de cette république (379). Cette ruine de la confédération olynthienne livrait à la Macédoine, pour un avenir plus ou moins rapproché, mais certain, la Chalcidique et la Thrace, comme la ruine de l'empire athénien avait livré aux Perses l'Asie Mineure.

Dans le même temps, les bannis rentrés à Phlionte s'étant plaints d'y être maltraités, Agésilas avait assiégé cette ville; après une résistance de vingt mois, il la prit et il y laissa garnison (379). Autre fardeau que Sparte s'imposait; tandis qu'elle mettait ainsi le pied partout et semblait accroître sa puissance, elle s'épuisait et se rendait odieuse. D'ailleurs, la haine grandissait contre cette cité qui prenait tout et ne donnait rien; contre cette alliée des deux grands ennemis des Hellènes : le roi de Perse, qui, grâce à elle, avait rendu les Grecs asiatiques tributaires, et Denys de Syracuse qui asservissait ceux de Sicile et d'Italie[1].

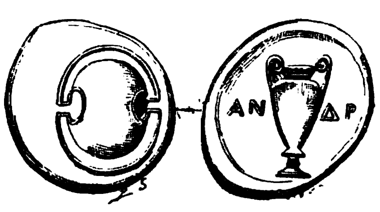
Diodore de Sicile croit devoir commencer son XV[e] livre en citant au tribunal de l'histoire les Lacédémoniens « coupables d'avoir perdu par leurs fautes un empire exercé par eux sur la Grèce depuis cinq cents ans ». Xénophon voit dans cet événement la main des dieux : « On pourrait, dit-il, citer quantité de faits de ce temps-là qui prouveraient que les dieux ont l'œil ouvert sur les impies et les méchants. Ainsi les Lacédémoniens, qui avaient juré de laisser les villes autonomes, et néanmoins gardaient la forteresse de Thèbes, invincibles jusqu'alors, furent punis par ceux-là mêmes qu'ils opprimaient[2]. » Les dieux ne s'occupaient ni des intérêts de Lacédémone ni des affaires de la Grèce; mais Sparte avait mis contre elle deux forces encore puissantes : par ses iniquités, elle avait révolté la conscience morale; par ses violences en faveur de l'oligarchie, elle avait irrité ceux qui aimaient les institutions libres; et ces deux forces allaient s'unir pour son châtiment.

Depuis trois ans, les Lacédémoniens étaient maîtres de la Cadmée et, confiants dans leur appui, les chefs de l'aristocratie thébaine, Léon-

[1] Lysias, *Olymp. fr.*, oppose aux actes généreux des ancêtres cette hégémonie des Spartiates qui καιομένην τὴν Ἑλλάδα περιορῶσιν (7). — Pour ne pas rompre l'unité du récit, je rejette au chapitre xxxix l'histoire sommaire de la Sicile, après l'expédition athénienne; elle est épisodique dans l'ensemble de l'histoire grecque et sans importance sérieuse pour les destinées de l'Hellade.

[2] *Helléniques*, V, 4, 1.

tiadès et Archias, ne gardaient plus de mesure. Les prisons se remplirent, les exécutions se multiplièrent, comme au temps des Trente à Athènes. Cependant un soupçon vint aux tyrans, au milieu de leurs excès et de leurs plaisirs, que les quatre cents réfugiés à Athènes supportaient avec peine leur exil et conspiraient peut-être pour rentrer dans leur patrie. Ils résolurent de se débarrasser d'inquiétude en les faisant assassiner. Léontiadès envoya dans ce dessein des émissaires à Athènes. Ils échouèrent : un seul, le chef des réfugiés, Androkleidas, succomba; les autres se tinrent pour avertis. Leur vie n'étant plus en sûreté, même dans l'exil, le meilleur parti était de tenter une révolution qui précipiterait leurs adversaires. On voit que la domination des Lacédémoniens produisait à Thèbes les mêmes effets qu'à Athènes; ils avaient de bien dangereux amis.



Monnaie de Thèbes portant l'inscription ANΔP.[1].

Parmi les bannis thébains se trouvait Pélopidas, homme d'un courage héroïque, noble et riche, ennemi des tyrans, et lié avec Épaminondas d'une amitié qui avait été éprouvée déjà sur les champs de bataille. L'exemple de Thrasybule, parti de Thèbes pour délivrer Athènes, lui inspira le dessein de partir d'Athènes pour délivrer Thèbes. Les Athéniens, reconnaissants de l'asile qu'ils avaient trouvé en Béotie, au temps des Trente, avaient refusé d'obéir à Sparte, qui réclamait l'expulsion des exilés. Pélopidas conspira à Athènes, tandis qu'Épaminondas, que sa pauvreté et son obscurité avaient préservé de l'exil, exhortait la jeunesse thébaine à lutter, dans les gymnases, avec les Spartiates et à prendre l'habitude de les vaincre. Les conjurés avaient des intelligences jusque dans la maison des polémarques, dont Phillidas, un des leurs, s'était fait nommer greffier. Le jour était fixé. Pour sauver un citoyen distingué qui allait être exécuté, ils partirent plus tôt. Douze prirent les devants, vêtus de simples manteaux, menant des chiens en laisse, et portant des pieux à tendre des rets, afin de se faire passer pour des chasseurs. Ils entrèrent isolément dans la ville par diverses portes, et se réunirent chez un des plus riches Thébains, nommé Charon, où quelques-uns de leurs partisans vinrent les rejoindre. Phillidas avait invité à un repas deux des polémarques, leur promettant que les premières femmes de la ville

[1] Bouclier béotien. ℞. ΑΝΔΡ[οκλείδας]? nom d'un magistrat. Amphore. (Monnaie d'argent frappée vers l'an 380.) Cet Androkleidas est peut-être l'exilé thébain dont il est parlé dans le texte.

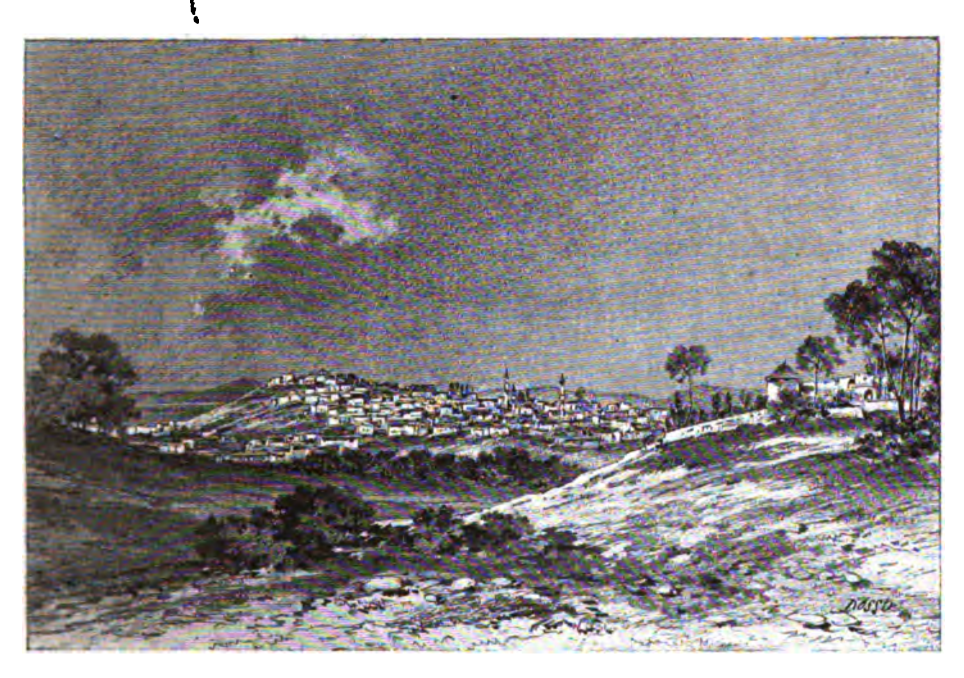
seraient du festin. Ils étaient déjà dans l'ivresse, lorsque le bruit arriva jusqu'à eux, que des exilés se cachaient dans la ville. Ils mandèrent Charon, qu'on dénonçait; son calme dissipa leurs soupçons. Survint un autre avis : un ami d'Athènes écrivait à Archias de se méfier, et donnait tous les détails. Le polémarque n'ouvrit même pas la lettre; mais la jetant sous son coussin : « A demain les affaires, » dit-il. Quelques instants après, arrivèrent les conjurés. Ils avaient des robes de femmes sur leurs cuirasses, et portaient de larges couronnes de pin et de peuplier qui leur couvraient le visage. Dès qu'ils eurent reconnu Archias et Philippe, ils tirèrent leurs épées, et, s'élançant à travers les tables, tuèrent sans peine ces hommes noyés dans le vin. Phillidas courut aussitôt à la prison et en ouvrit les portes. Dans le même temps, Pélopidas et les autres surprenaient et tuaient Léontiadès et Hypatès.

Au premier bruit, Épaminondas s'était armé; il accourut avec quelques jeunes gens auprès de Pélopidas. Pour grossir cette petite troupe, les conjurés envoyèrent dans toutes les directions des hérauts qui sonnaient de la trompette et annonçaient au peuple sa délivrance. Néanmoins le trouble et la frayeur étaient dans la ville : on allumait des torches dans les maisons; les rues se remplissaient de gens qui couraient de côté et d'autre, ne sachant rien de certain et attendant que le jour vînt révéler ce que la nuit cachait encore. Quinze cents hommes établis dans la citadelle auraient eu bon marché des conjurés s'ils les avaient attaqués sur-le-champ. Mais les cris du peuple, les feux dont les maisons étaient éclairées et les courses précipitées de la multitude les effrayaient; ils restèrent immobiles, contents de garder la Cadmée. Le lendemain, à la pointe du jour, les autres bannis arrivèrent avec nombre d'Athéniens qui s'étaient joints à eux, et le peuple s'assembla. Épaminondas présenta à l'assemblée Pélopidas avec sa troupe, entouré des prêtres qui portaient dans leurs mains les bandelettes sacrées, et appelaient les citoyens au secours de la patrie et des dieux. A leur vue, tout le peuple éclata en cris de reconnaissance et salua les bannis comme les libérateurs de la cité[1] (décembre 379).

Pélopidas, Charon et Mélon, trois des chefs les plus actifs du complot, furent nommés béotarques, titre qui annonçait que Thèbes vou-

[1] Plutarque, *Vie de Pélopidas*. Le récit de Xénophon diffère un peu de celui de Plutarque. Il attribue l'exécution du complot à sept conjurés et non à douze. Il ne nomme même pas Pélopidas, auquel, du reste, il se montre évidemment hostile, ainsi qu'à son ami Épaminondas. Dans tout le cours des *Helléniques*, Pélopidas n'est nommé qu'une seule fois.

lait reprendre, avec sa liberté, son ancien rang parmi les villes béotiennes. On commença aussitôt d'assaillir la Cadmée. Un secours, mandé en toute hâte de Platée, où Sparte tenait aussi une troupe, fut repoussé par les cavaliers thébains; alors, la garnison manquant de vivres, et les alliés, qui en formaient la plus grande partie, refusant de se défendre, la forteresse fut évacuée. Des Thébains, partisans des Spartiates, les suivaient; plusieurs furent égorgés avec leurs enfants et tous auraient eu le même sort, si les auxiliaires athéniens



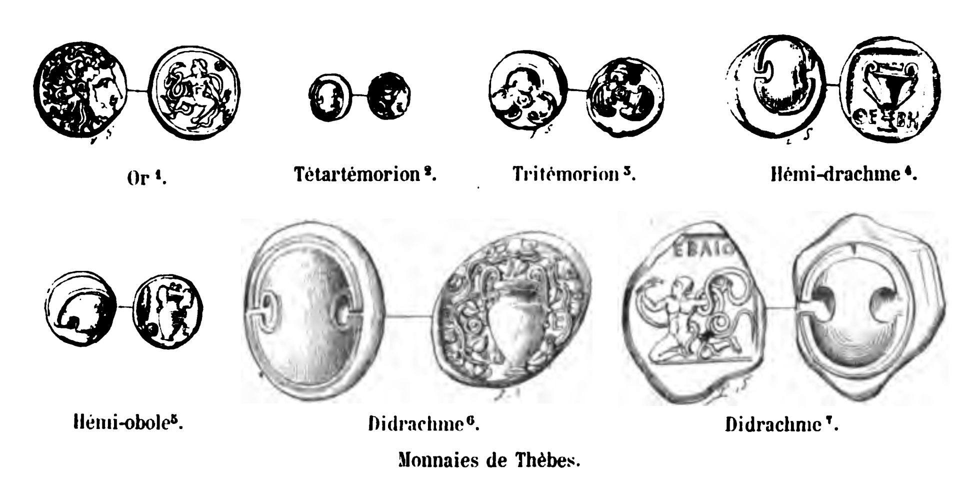
Vue de Thèbes et de la Cadmée[1].

ne les avaient pris sous leur sauvegarde. Sparte condamna à mort deux des harmostes et frappa le troisième, absent lors de l'attaque, d'une amende énorme qu'il ne put payer, ce qui le força de se bannir (379).

La délivrance de Thèbes commença une suite d'événements qui brisèrent, dit Plutarque, les chaînes dont Sparte avait chargé la Grèce. Mais quelles causes purent tout à coup porter une ville, dont on

[1] D'après Dodwell, *A classical and topographical Tour through Greece*, II, p. 148. — Dodwell voyageait en Grèce au commencement de ce siècle (1801-1806); ses dessins sont le plus souvent très exacts. La ville moderne de Thèbes est bâtie sur l'emplacement de la Cadmée même, qui se détache très nettement.

ne connaissait encore que la trahison dans les guerres Médiques, au degré de puissance où nous allons la voir? Ce qui caractérisait les Béotiens, c'était une certaine lourdeur d'esprit devenue proverbiale, quelque chose d'épais et de sensuel. Thèbes avait vu naître, aux temps mythologiques, Amphion, plus récemment Pindare; mais cette gloire était dans le passé. S'il fallait en croire Élien, elle aurait, par décret public, imposé à ses artistes la loi de faire beau et condamné à l'amende celui qui enlaidirait son modèle; les arts n'en avaient point



Or [1]. Tétartémorion [2]. Tritémorion [3]. Hémi-drachme [4].

Hémi-obole [5]. Didrachme [6]. Didrachme [7].

Monnaies de Thèbes.

prospéré davantage. Dès l'origine, elle avait eu cette habitude de banquets en commun, de fêtes publiques, qui est propre aux Grecs. Mais, tandis que ces réunions s'épuraient ailleurs, et que la musique, la danse, la poésie, la philosophie même, en étaient les accompagnements ordinaires, par une belle association des plaisirs les plus relevés de l'esprit à ceux du corps, les banquets, chez les Thébains, n'étaient que des occasions d'étaler toutes les ressources d'une sensualité grossière et d'un luxe sans goût. On y buvait, on y mangeait à outrance, comme firent ces polémarques que nous avons vus, tout à l'heure, se laisser

[1] Tête de Dionysos couronnée de lierre, à droite. ℞. ΘΕ[βαίων]. Hēraklès enfant luttant contre les serpents. (*Revue numismatique*, 1863, pl. XI, 3.)

[2] Bouclier béotien. ℞. ΘΕΒ. Canthare dionysiaque; au-dessus, une massue.

[3] Trois demi-boucliers disposés en étoile; au centre, la lettre Θ. Le revers est pareil à la face.

[4] Bouclier béotien. ℞. ΘΕΒΗ. Canthare dionysiaque; au-dessus, une massue.

[5] Demi-bouclier béotien. ℞. ΘΕ. Canthare dionysiaque; à gauche, une massue.

[6] Bouclier béotien. ℞. ΘΕ. Canthare dionysiaque dans une couronne de lierre et de pampre.

[7] Bouclier béotien. ℞. [Θ]ΕΒΑΙΟ[Ν]. Hēraklès enfant luttant contre les serpents. (*Revue numismatique*, 1863, pl. XI, 2.)

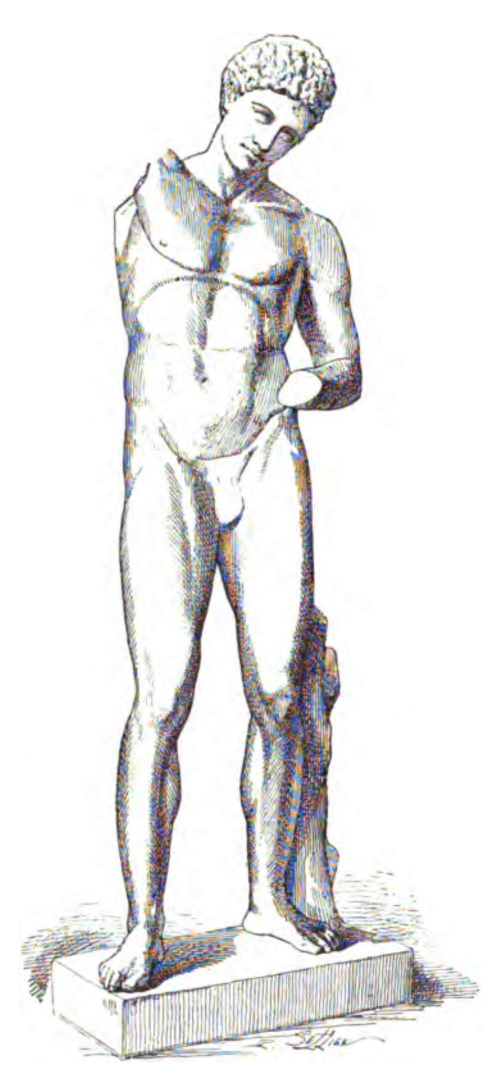
surprendre par les amis de Pélopidas. Une terre très fertile[1] et de facile culture, un air épais, peu d'industrie, point de commerce, parce que le sol donnait tout le nécessaire; ni le stimulant de la misère comme dans l'Attique, ni celui du péril comme à Lacédémone : voilà pourquoi Thèbes, éloignée d'ailleurs de cette mer qui excite les hommes, était restée dans l'ombre. On y vivait bien et sans peine; à quoi bon des efforts? A ces causes, il faut ajouter l'impuissance politique produite par leurs divisions, le mépris où ils tombèrent après les guerres Médiques, enfin l'attraction exercée par Athènes sur tous les hommes de mérite, et qui agit nécessairement aux dépens des autres cités, surtout des plus voisines. Quand Athènes eut succombé, quand Sparte se fut rendue odieuse, Thèbes, qui n'avait pas usé ses forces dans la lutte, tira profit de la ruine de l'une, comme des insolences de l'autre. Il n'est pas douteux que l'émigration des Athéniens chassés par les Trente et celle de plusieurs Grecs italiotes, qui, au témoignage de Plutarque, apportèrent en Béotie les doctrines de Pythagore, n'aient contribué à éveiller les esprits thébains; des disciples de Socrate vinrent même enseigner à Thèbes. Ces influences et les circonstances politiques produisirent un certain mouvement dans ces natures béotiennes dont le fond solide eût porté de riches moissons, si cette forte terre avait pu être convenablement cultivée, si on y eût enfoncé le soc assez profondément. On trouve en Béotie de la docilité, de la justesse, de la puissance, du sérieux; mais on n'y trouve ni la finesse exquise, ni la pointe aiguë, ni la pétulance charmante et gracieuse de l'esprit attique.

II. — ÉPAMINONDAS ET PÉLOPIDAS; TRAITÉS DE 374 ET DE 371.

Un homme résume en lui toutes les bonnes qualités de ce peuple, Épaminondas. Il était d'une famille distinguée, de cette race des *Spartiates* qu'on disait nés des dents d'un dragon; il était pauvre, et le demeura toute sa vie. Au moment de conduire une armée dans le Péloponnèse, il fut réduit, pour achever son équipage, à emprunter quarante-cinq drachmes; une autre fois, à l'approche d'une fête, il s'enferma plusieurs jours chez lui, afin qu'on pût blanchir son unique

[1] Le blé de Béotie était, après celui d'Afrique, le plus pesant que l'on connût à Rome, c'est-à-dire le plus nourrissant. (Pline, *Hist. nat.*, liv. XVIII, 7.) — Ce pays touchait bien à trois mers, τριθάλαττος (Strab., IX, p. 400), mais sans avoir une seule ville importante sur le littoral.

manteau; mais, loin de souffrir de cette gêne, il se félicitait d'être par là débarrassé de beaucoup de soucis. Sa frugalité était celle d'un pythagoricien[1] : jamais de vin et souvent un peu de miel pour nourriture. Son instruction surpassait celle de ses compatriotes. Les Grecs, même les plus graves, joignaient à la culture de l'esprit celle du corps; aux lettres, la gymnastique; à la philosophie, les arts. Socrate avait été sculpteur, et Polybe attribue d'étonnants effets politiques à l'enseignement général de la musique. Épaminondas n'omit aucune de ces études qui font l'homme complet : il apprit à jouer de la lyre et de la flûte, à chanter en s'accompagnant, même à danser[2]. Il se livra avec ardeur aux exercices du gymnase et au maniement des armes, moins jaloux toutefois d'acquérir la force que l'agilité; l'une lui semblait la qualité de l'athlète, l'autre celle du soldat. A ce corps, qu'il avait rendu souple et vigoureux par l'exercice, la nature avait joint les qualités de l'esprit; il les développa par la méditation. Pour maître de philosophie, il eut le pythagoricien Lysis de Tarente. On le vit,



Athlète se frottant d'huile[3].

[1] Lorsque l'institut pythagoricien avait été persécuté dans l'Italie méridionale, un de ses maîtres les plus renommés, Philolaos, s'était réfugié à Thèbes, où il fonda une école qui trouva des disciples au milieu de cette population renommée cependant pour sa sensualité. Un autre pythagoricien, Lysis, y arriva de Crotone, durant la guerre du Péloponnèse, et eut Épaminondas pour élève. Sur la doctrine pythagoricienne, voy. t. I, p. 282-285.

[2] La *pyrrhique* était une danse militaire, avec l'épée et la lance, voy. t. II, p. 380.

[3] Statue en marbre pentélique conservée dans la glyptothèque de Munich (n° 165 de la

presque enfant, s'attacher à ce vieillard triste et sévère, jusqu'à préférer sa société à celle de tous les jeunes gens de son âge. Il ne voulut se séparer de lui qu'après avoir appris les devoirs du citoyen, autant que ceux de l'homme. Prudent, habile à profiter des circonstances, avec l'âme grande et le courage indomptable, il savait commander et obéir, ce qui, au jugement d'Aristote[1] et de l'histoire, est le trait distinctif des bons citoyens : aujourd'hui vainqueur de Sparte à Leuctres, demain simple hoplite ou édile chargé du soin des rues, et toujours souffrant, sans se plaindre, les injustices du peuple comme celles de ses amis. Son respect pour la vérité était si profond, qu'il ne mentait pas, même en plaisantant. Il savait garder un secret, parlait peu, écoutait beaucoup; habile pourtant et puissant orateur, qui servit plus d'une fois Thèbes de sa parole aussi bien que de son bras.

Telle était l'éducation des hommes distingués de la Grèce, et telles étaient les qualités douces et sérieuses du héros thébain; comme caractère moral, la Grèce n'a rien eu de plus pur ni de plus élevé[2]. Quand Pélopidas conspira, il refusa de prendre part au complot, non par lâcheté assurément, mais il n'aimait pas les menées ténébreuses et préférait le combat à ciel ouvert. Tandis que les bannis nouaient leurs intrigues, il préparait les jeunes Thébains à être des hommes le jour de l'action. Ces vertus n'empêchaient pas qu'il n'eût une grande ambition pour sa patrie. C'est lui surtout qui voulut briser la suprématie de Sparte au profit de Thèbes, et qui, après l'avoir renversée, essaya de jeter bas celle d'Athènes. On le vit même, en une circonstance, à Tégée, approuver, comme général, une chose que, simple particulier, il eût certainement flétrie. Disons toutefois qu'il diminua, autant qu'il le put, les maux de la guerre[3].

Pélopidas était avant tout un homme d'action. Le gymnase et la chasse avaient pour lui plus de charme que les livres et les leçons des

Description de Brunn); d'après les *Monumenti dell' Instit.*, XI, tav. 7. — Le bras droit levé tenait un petit aryballe rempli d'huile, dont l'athlète versait le contenu dans la main gauche pour se frotter le corps. C'est la meilleure reproduction d'un original célèbre, souvent copié, que Brunn attribuerait sinon à Myron même, du moins à quelque sculpteur de son école : la tête semble avoir servi de modèle ou, plus exactement, de type à Praxitèle pour son Hermès récemment découvert à Olympie. Voy. Kekulé, *Ueber den Kopf des Praxitelischen Hermes*, Stuttgart, 1881.

[1] Aristote, *Polit.*, III, 2, 10.

[2] *Epaminondas, princeps, meo judicio, Græciæ.* (Cicéron, *Tuscul.*, I, 2, et *De orat.*, III, 34.)

[3] Un décret des Thébains ordonnait de mettre à mort tous les exilés béotiens qui seraient pris. En ayant trouvé un jour tout un corps dans une petite ville, il feignit qu'ils appartenaient à d'autres cités et les renvoya sans rançon. (Pausan., IX, 15, 2.)

philosophes. Né d'une famille noble et riche, il fit participer à ses richesses ses amis pauvres et vécut dans la simplicité. Ame noble et généreuse, avide de gloire, ambitieux, autant pour lui-même que pour son pays, il devint un brillant capitaine, prompt à concevoir et à exécuter; mais, pour le génie, il resta bien inférieur, ce semble, à Épaminondas.

La grandeur de Thèbes dura autant que ces deux hommes.

Leur premier soin fut de mettre leur patrie en état de soutenir la lutte redoutable qu'ils prévoyaient. Sparte venait de décider l'envoi d'une armée contre Thèbes, et Agésilas avait refusé d'en prendre le commandement, s'excusant sur son âge. Son collègue Cléombrote le remplaça, et fit en Boétie une incursion rapide (janv. 378). A Athènes, on s'effraya de voir les Spartiates si près. Les riches profitèrent de l'abattement public pour faire condamner à mort les deux généraux qui avaient généreusement soutenu les conjurés, sans l'ordre de l'assemblée, et par là risqué d'engager Athènes dans une guerre avec Lacédémone. L'un fut exécuté, l'autre banni. C'était une concession à la peur et un acte de soumission envers Lacédémone dont trois députés avaient porté à Athènes de vives réclamations contre la secrète assistance donnée aux fugitifs de Thèbes.

Une perfidie fit relever la tête aux Athéniens. Cléombrote avait laissé à Thespies Sphodrias avec un corps de troupes; l'exemple de Phébidas le tenta : il résolut d'essayer un coup de main sur le Pirée, pour dédommager Lacédémone de la perte de Thèbes. Un soir il partit avec des forces assez considérables pour réussir; mais le jour le surprit près d'Éleusis; l'affaire était manquée. On l'accusa, à Sparte, d'avoir déloyalement attaqué une ville alliée; Agésilas, défenseur cette fois encore d'une mauvaise cause, le fit acquitter, pour cette raison que sa conduite avait toujours été auparavant irréprochable. Athènes, indignée, rompit avec Sparte et prépara la guerre; on se ménagea des ressources pour l'achèvement du Pirée et la reconstitution de la marine : cent galères furent mises sur chantier (378) [1].

[1] On procéda à un recensement qui fit estimer la valeur des propriétés dans l'Attique à 6000 talents. Toutes les fortunes étant connues, on groupa les contribuables en vingt classes ou *symmories*, dont chacune représenta un même capital imposable, et renferma des riches et des pauvres, par conséquent des cotes très différentes qui furent soumises à un impôt progressif. Il était donc demandé davantage aux premiers qu'aux seconds, 8 p. 100 aux uns, 5 p. 100 aux autres. C'était un système suivi dans toutes les villes démocratiques de la Grèce, très utile au trésor public et qui partait d'un sentiment très honorable : la solidarité des membres de la cité. Les douze cents membres les plus riches des dix tribus furent

LES PORTS D'ATHÈNES.

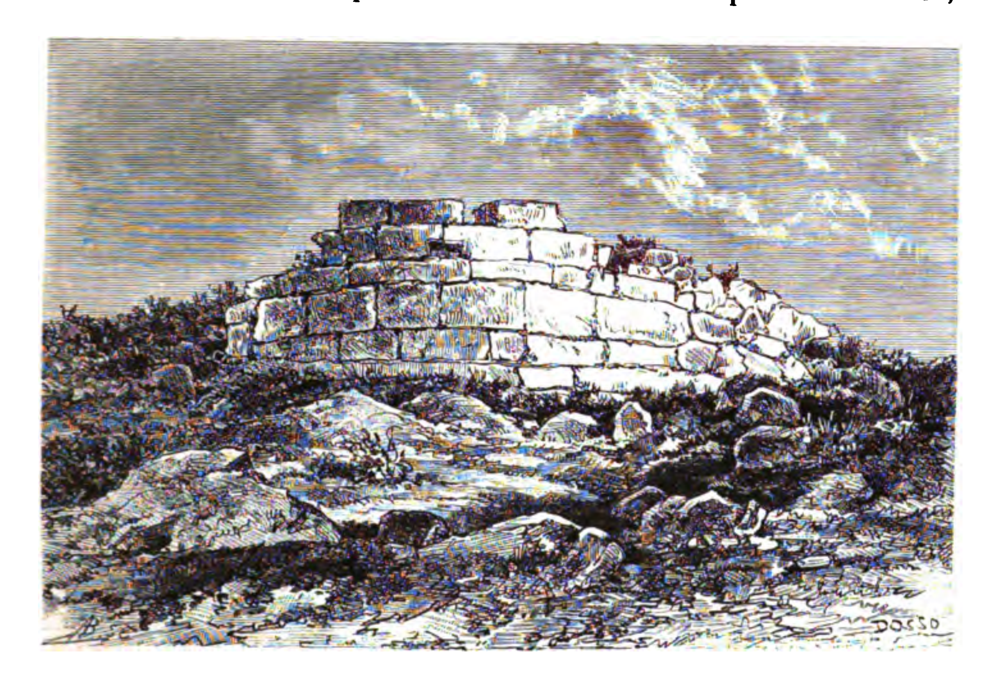
HACHETTE & Cie, Paris.

d'après Curtius et Kaupert.

Echelle.
0 500 1000 Mètres.

L. Thuillier, Delt.

Sparte ne punissait pas Sphodrias; elle l'eût récompensé s'il eût réussi, car elle s'inquiétait du réveil de la puissance athénienne. Conon et Thrasybule avaient rendu à leur peuple une partie des villes qui avaient été autrefois ses tributaires; la paix d'Antalcidas les lui avait ôtées de nouveau. Mais personne ne faisant alors la police de la mer,



Restes d'une tour ronde au-dessus de l'Éétionéia (Pirée)[1].

les pirates pullulèrent bientôt[2], et les insulaires qui avaient besoin du marché d'Athènes, des blés qu'elle allait chercher dans la Tauride, se

chargés de la répartition et de la levée de l'impôt dans leurs tribus respectives et quinze des plus riches citoyens pris dans chacune des vingt classes, eurent l'obligation, en cas de retard, de le fournir eux-mêmes, comme avance faite à l'État, προεισφορά. Or il arriva que les répartiteurs surchargèrent certains contribuables pour diminuer ce qu'ils avaient eux-mêmes à payer. De là des abus qui exigeront de nouvelles réformes. J'ai déjà dit, et il est bon de le répéter, que les obligations onéreuses imposées à la classe aisée avaient un grave inconvénient, celui de constituer, au sein de la république, un parti de mécontents et de pacifiques qui cherchaient à s'exonérer d'un fardeau parfois écrasant par des malversations financières, des intrigues politiques, ou une perpétuelle opposition à toute guerre, même à la plus légitime. L'εἰσφορά était dû par les métèques, comme par les citoyens; mais cet impôt n'était levé qu'en cas de nécessité.

[1] D'après les *Berichte der könig. sächs. Akademie der Wissenschaften*, 1878, Taf. V. — Cette tour faisait partie des ouvrages construits par les Quatre Cents. Sur les murs et tours qui défendaient le Pirée du côté de l'Éétionéia, voy. le *Bulletin de Correspondance hellénique*, XI (1887), p. 129 et suiv., p. 201 et suiv.

[2] Isocrate, *Panégyr.*, 115.... καταποντισταὶ μὲν τὴν θάλατταν κατέχουσιν.

rapprochèrent de la seule ville qui pût assurer à leur commerce les produits et la sécurité dont ils avaient besoin.

Athènes venait de recouvrer l'intendance du temple de Délos, le sanctuaire des Cyclades et de la race ionienne, qu'elle avait perdue après Ægos-Potamos. Changer ce lien religieux en un lien politique n'était point chose difficile, pour peu que les circonstances y aidas-



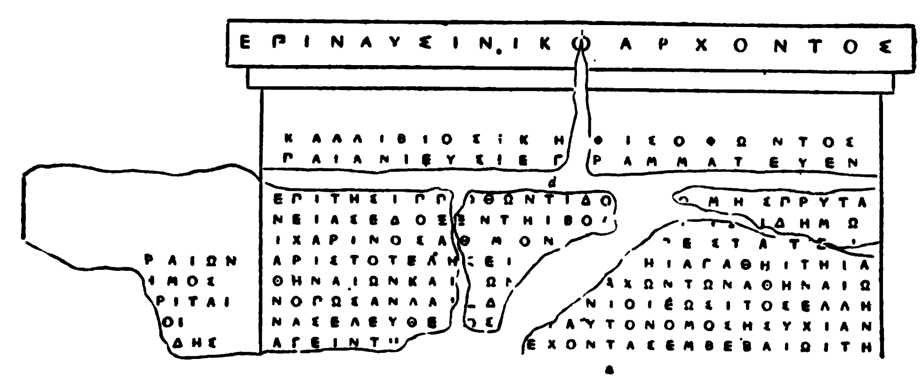
Groupe qui décorait le temple d'Apollon, à Délos[1].

sent. Poussées vers Athènes par leurs intérêts et par la hauteur, par les violences des harmostes lacédémoniens, Chios, Byzance, Rhodes, Mytilène, l'Eubée presque entière, enfin soixante-dix villes insulaires ou maritimes, vinrent d'elles-mêmes lui demander de renouer cette confédération qui, durant plus de soixante ans, leur avait donné paix, sécurité et richesse[2]. Au reste, Athènes eut la sagesse de revenir au plan d'Aristide. Tous les membres de la ligue, restant indépendants

[1] D'après le *Bulletin de Correspondance hellénique*, III (1879), pl. XI et l'*Archäologische Zeitung*, XL (1882), p. 339 et suiv. (A Furtwängler). — Nous donnons ici, en marquant les parties conservées, la restauration proposée par M. Furtwängler : d'après lui, ce groupe aurait décoré le sommet du fronton oriental du temple d'Apollon, et représenterait l'enlèvement d'Orithyie par Borée.

[2] Diodore, XV, 28 et 30.

pour leur constitution intérieure, envoyèrent des représentants à un congrès fédéral, qui se tenait à Athènes, et dans lequel le moindre État avait une voix, et les plus grands, Athènes même, pas davantage. Cette assemblée fut chargée de voter la contribution générale et de déterminer le contingent de chaque cité. Les clérouquies avaient laissé un mauvais souvenir; Athènes l'effaça par un acte de modération : elle renonça à réclamer les terres qui avaient été autrefois partagées, sur le continent ou dans les îles, entre des colons athéniens et dont ils avaient été dépossédés à la fin de la guerre du Péloponnèse. Une loi



Fragment des statuts de la seconde confédération athénienne[1]

interdit même à tout citoyen d'Athènes d'acquérir des domaines et d'y prendre hypothèque hors de l'Attique[2]. L'admission de Thèbes changea le caractère de la confédération qui, jusque-là exclusivement maritime, se vit obligée de mettre sur pied des forces de terre considérables. Dans la première ardeur de ce zèle nouveau, on se promit d'armer vingt mille hoplites, cinq cents cavaliers et une flotte de deux cents voiles.

[1] D'après le *Corp. inscript. Atticarum*. — On lit : Ἐπὶ Ναυσινίκου ἄρχοντος· Καλλίβιος Κηφισοφῶντος Παιανιεὺς ἐγραμμάτευεν· ἐπὶ Ἱπποθωντίδος ἑβδόμης πρυτανείας· ἔδοξεν τῇ βουλῇ καὶ τῷ δήμῳ· Χαρῖνος Ἀθμονεὺς ἐπεστάτει· Ἀριστοτέλης εἶπεν· τύχῃ ἀγαθῇ τῇ Ἀθηναίων καὶ τῶν συμμάχων τῶν Ἀθηναίων, ὅπως ἂν Λακεδαιμόνιοι ἐῶσι τοὺς Ἕλληνας ἐλευθέρους καὶ αὐτονόμους ἡσυχίαν ἄγειν τὴν χώραν ἔχοντας ἐμ βεβαίῳ τὴν ἑαυτῶν... « Sous l'archontat de Nausinikos (378|7) : Kallibios, fils de Képhisophon, du dème de Pæania, étant secrétaire, la tribu Hippothontide exerçant la prytanie, qui était la septième, le conseil et le peuple ont décidé; Charinos du dème d'Athmonon était épistate. Aristote a proposé : que cela tourne au bien des Athéniens et des alliés des Athéniens ! Pour que désormais les Lacédémoniens laissent les Grecs jouir en paix de la liberté et de l'autonomie, et posséder en toute sécurité leur territoire... »

En marge étaient gravés les noms des alliés : Κερκυραίων ὁ δῆμος, Ἀβδηρῖται, Θάσιοι, Χαλκιδῆς [ἀπὸ Θρᾴκης].

[2] Pour l'inscription découverte dans l'Attique, qui nous permet de lire ce monument de sagesse, voyez *Corp. inscr. Attic.*, II, 17, 25-30, 34-41, et l'Appendice de Bœckh à la deuxième édition de son *Staatshaushaltung der Athener*, p. 20.

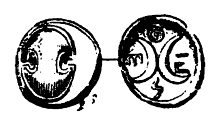
En face de cette ligue, Sparte sentit la nécessité de traiter plus doucement ses alliés et d'organiser plus équitablement les contributions qu'elle leur imposait. La confédération nouvelle fut partagée en dix sections : 1° les Lacédémoniens; 2° et 3° les Arcadiens; 4° les Éléens; 5° les Achéens; 6° les Corinthiens et les Mégariens; 7° les Sicyoniens, les Phliasiens et les habitants de l'Acté; 8° les Acarnaniens, les Phocidiens et les Locriens; 10° les Olynthiens et les alliés de Sparte en Thrace. La part de chaque section fut fixée; et, pour éviter l'arbitraire dans la levée des contingents, il fut réglé qu'un hoplite équivaudrait à deux soldats armés à la légère, un cavalier à quatre hoplites. Pour chaque hoplite manquant, il devait être payé 3 oboles d'Égine (0 fr. 67), le quadruple pour un cavalier. La ville qui ne donnerait ni homme ni argent serait passible d'une amende de 4 drachmes multipliés par le chiffre de soldats qu'elle aurait dû livrer, et par le nombre de jours qu'aurait duré la campagne : Sparte se chargeait de faire les recouvrements[1]. Elle reprenait donc à son profit le système de l'ancienne confédération athénienne, en l'exagérant, et c'était pour le détruire qu'elle avait entrepris la guerre du Péloponnèse !

Dans l'été de 378, Agésilas fit une seconde incursion en Béotie et, après quelques ravages, vint présenter la bataille à l'armée confédérée. L'attitude martiale des Athéniens de Chabrias, qui attendirent le choc sans broncher, le bouclier appuyé contre le genou et la lance fortement tenue en arrêt des deux mains, l'intimida, quoiqu'il fût supérieur en nombre, et le fit reculer. Les Athéniens élevèrent une statue à leur général, qui le représenta dans cette attitude de combat : c'était la première de ces flatteries qu'ils allaient tant prodiguer. Aux jours héroïques, on ne donnait aux chefs glorieux qu'un tombeau à part. Il est vrai qu'alors c'était moins le général qui était grand que le peuple.

Avant de reprendre la route de Lacédémone, Agésilas avait mis garnison dans Thespies, en lui donnant pour chef Phœbidas, l'homme le plus intéressé à surveiller et à contenir les Thébains. Ceux-ci, tout fiers d'avoir vu le roi reculer devant eux, coururent, après son départ, à Thespies, battirent les Péloponnésiens qui la gardaient et tuèrent Phœbidas, sans réussir pourtant à s'assurer de la ville, où la haine des factions contraires éclata avec violence. Les riches bannirent les chefs des démocrates et, pour en finir avec ce parti, ils résolurent de

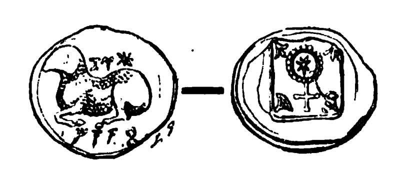
[1] Xénophon, *Hell.*, V, 2, 21 ; Diodore, XV, 31.

faire un massacre général de leurs adversaires. Agésilas, qui reparut en Béotie (377), arrêta ces ressentiments et essaya d'entraîner les partisans de Lacédémone en ce pays à un grand effort contre Thèbes. Il eut beau conduire cette guerre avec son habileté ordinaire, il n'en tira d'autre avantage que de détruire des fermes, couper des arbres à fruits et brûler des moissons : guerre sauvage qui exaspérait les populations, sans avoir l'excuse d'un but élevé à atteindre. Les Thébains n'avaient pas, comme les Athéniens de Périclès, la mer pour les dédommager de la terre, et ils commençaient à souffrir de la disette, mais aussi ils s'aguerrissaient. Ils n'étaient pas restés derrière leurs murs, où l'ennemi les eût vite bloqués et affamés ; ils tenaient la campagne, suivaient les Péloponnésiens d'un peu loin, et par les hauteurs, comme Fabius suivra Annibal, et ils s'habituaient par de fréquentes escarmouches à regarder les Spartiates en face. Un jour Agésilas fut blessé dans une rencontre avec eux : « Voilà, lui dit un Spartiate, le fruit des leçons que tu leur as données. » Lycurgue avait sagement recommandé de ne pas faire longtemps la guerre aux mêmes ennemis.


Monnaie de Thespies[1].


Monnaie de Thespies[2].

Au printemps de l'année 376, ce fut Cléombrote qui dut mener les Lacédémoniens en Béotie. Il n'eut pas, comme Agésilas, la prudence de s'assurer à l'avance des passages du Cithéron, et éprouva un échec en voulant les forcer. Les Athéniens contribuaient beaucoup à rendre cette guerre difficile pour Lacédémone ; c'étaient eux que les Péloponnésiens trouvaient toujours à la défense des défilés. Sparte résolut de se prendre encore une fois corps à corps avec son éternelle rivale ; elle envoya soixante galères croiser au milieu des Cyclades pour intercepter les convois de blés dirigés sur le Pirée. Athènes en arma quatre-vingts sous les ordres de Chabrias, qui venait de se distinguer en Chypre, au service d'Évagoras, et en Égypte, à celui d'Acoris, le roi indigène révolté


Monnaie d'un roi de Salamine (Chypre)[3].

[1] Bouclier béotien. ℞. ΘΕϚΠΙ[κόν]. Deux croissants adossés. (Argent.)

[2] Bouclier béotien. ℞. ΘΕΣ[πικόν]. Tête d'Aphrodite tournée à droite ; devant, un croissant. (Argent.)

[3] Bélier couché à gauche. La légende chypriote se lit : Ευ-Ϝέ-λ-θο(ν)-το-ς. Cependant

contre les Perses. Dans une bataille livrée près de Naxos, les Lacédémoniens perdirent quarante-neuf vaisseaux. Leur défaite eût été bien plus désastreuse si, se souvenant des Arginuses, Chabrias, au lieu de les poursuivre, ne se fût arrêté à recueillir ses morts et les équipages de dix-huit de ses galères qui avaient été brisées (sept. 376). Il ramena dans Athènes trois mille prisonniers, et le butin monta à 110 talents.

Depuis la guerre du Péloponnèse, c'était la première victoire navale



Bas-relief commémoratif de l'alliance d'Athènes et de Corcyre[1].

gagnée par les Athéniens. Elle les releva dans l'opinion des alliés, et, ce qui valait mieux, dans leur propre estime. Nombre de villes entrèrent aussitôt dans leur alliance. L'année suivante, tandis que les Lacédémoniens se préparaient à renouveler leur invasion périodique en Béotie, Athènes reprit le plan hardi jadis proposé et exécuté par Périclès. Timothée, fils de Conon, tourna avec cinquante galères le Péloponnèse, fit rentrer dans l'alliance d'Athènes Corcyre, Céphallénie, les Acarnanes, Alcétas, roi des Molosses, et battit l'amiral lacédémonien, en vue de Leucade. Ces succès flattaient l'orgueil d'Athènes, mais les

M. J. P. Six croit qu'on doit l'attribuer non pas à Évelthon, roi de Salamine de 560 à 525 environ, mais à un descendant de ce prince qui aurait régné vers 480. ℞. Dans un carré creux, la croix ansée accostée de quatre fleurons. (Argent.)

[1] D'après le *Bulletin de Corr. hellén.*, II (1878), pl. XII. L'inscription, auquel ce bas-relief sert d'entête, est dans le *Corp. inscr. Attic.*, II, 49 *b*. — Le peuple Athénien (ὁ δῆμος ὁ Ἀθηναίων) est assis à gauche sur un rocher : devant lui se tiennent debout Corcyre, sous les traits d'une femme voilée, et Athéna, témoin des serments qui viennent d'être échangés.

dépenses de la flotte épuisaient ses ressources. Timothée avait reçu du trésor public 13 talents qui avaient été bien vite épuisés; une avance de 7 mines, que lui firent chacun de ses soixante triérarques, ne pouvait le faire vivre longtemps. Athènes, pressée par lui d'envoyer de nouveaux subsides, s'adressa à ses alliés dont la diversion navale servait efficacement les intérêts. Soit réelle impuissance, ou plutôt mauvais vouloir, Thèbes ne voulut rien donner. Ce refus décida les Athéniens, redevenus, malgré quelques pirateries des Éginètes, maîtres de la mer Égée et par conséquent du commerce, à négocier avec Lacédémone. Sparte aussi, inquiète de voir les côtes du Péloponnèse exposées à des descentes désastreuses, désirait la paix : les deux villes conclurent un traité qui reconnut aux uns l'hégémonie sur le Péloponnèse, aux autres la direction de la confédération maritime (374). Les Athéniens aimaient encore à inviter la religion et les arts à solenniser les grands actes de leur vie politique. Ils instituèrent un sacrifice annuel et une fête pour rappeler la fin des jours de combat, et un sculpteur alors célèbre, Képhisodotos, qui, au grand style de Phidias et à la sévère beauté de ses dieux, avait déjà substitué une grâce plus humaine et plus vivante, fit, pour un de leurs temples, une déesse de la Paix, portant dans ses bras Ploutos, le dieu de la richesse avec la corne d'abondance.



Monnaie d'Hiérapolis (Phrygie), portant au revers une imitation du groupe de Képhisodotos[1].



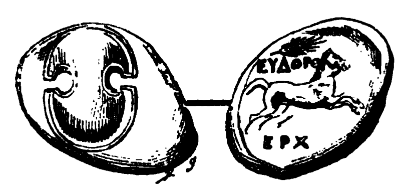
Eiréné et Ploutos[2].

Cette convention semblait promettre une longue tranquillité; elle dura quelques jours à peine : triste condition de cette race querelleuse qui usera ses forces en d'éternels combats et, un jour, viendra, épuisée de sang, tomber aux pieds de l'étranger. Avant de quitter la mer d'Ionie, Timothée provoqua une révolution à Zacynthe; Sparte essaya d'en faire une à Corcyre, qui réclama l'assistance d'Athènes, et

[1] ΙΕΡΑΠΟΛΕΙΤΩΝ. Tête de Dionysos couronné de lierre, à droite. ℞. ΕΥΠΟCΙΑ. Euposia debout à gauche, la main droite posée sur un gouvernail; elle tient de la main gauche une corne d'abondance et sur le même bras, le jeune Ploutos levant la main droite pour saisir des fruits de la corne. (Bronze. — Imhoof-Blumer, *Monnaies grecques*, p. 401.)

[2] ΑΘΗΝΑΙΩΝ. Eiréné debout, tenant un sceptre et portant sur son bras gauche l'enfant Ploutos. (Revers d'une monnaie de bronze d'Athènes; ce type monétaire reproduit assez exactement l'œuvre du sculpteur Képhisodotos. Voy. notre tome II, p. 724, n. 3, et la gravure de la p. 725.)

Thèbes attaqua les villes béotiennes demeurées, depuis la paix d'Antalcidas, l'appui de l'étranger, Thespies, Platée et Orchomène. Pélopidas, qui chaque année était élu béotarque, marcha avec le bataillon sacré sur cette dernière ville, que la garnison lacédémonienne venait de quitter pour aller en Locride; mais un autre corps l'avait remplacée le coup manqua. Au retour, Pélopidas rencontra à l'improviste les Lacédémoniens près de Tégyre : « Nous sommes tombés au milieu des ennemis, lui dit un des siens. — Et pourquoi, répondit-il, ne sont-ce pas les ennemis qui sont tombés au milieu de nous? » Il n'avait que trois cents hommes et quelques cavaliers; les Spartiates, bien plus nombreux, furent complètement battus. Le bataillon sacré conquit ce jour-là sa légitime renommée. C'était une troupe d'élite composée d'hommes unis entre eux par l'amitié. Cette troupe existait déjà depuis longtemps, mais on dispersait ordinairement ceux qui la formaient dans les premiers rangs de l'armée; Pélopidas les fit agir en corps et isolément, afin que leur valeur et leur discipline, étant mises en commun, devinssent irrésistibles. « Ce combat, dit Plutarque, apprit pour la première fois aux Grecs que ce n'est pas seulement sur les bords de l'Eurotas que naissent les hommes intrépides; mais que partout où les jeunes gens savent rougir de ce qui déshonore et se porter avec ardeur à ce qui est glorieux, partout où le blâme est redouté plus que le danger, là sont des hommes qu'il faut craindre. »



Didrachme d'Orchomène[1].

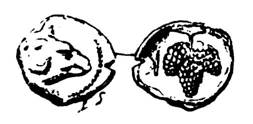
Corcyre, vivement pressée par les Lacédémoniens, envoyait à Athènes des appels désespérés. On manquait d'argent pour un armement maritime; afin d'en recueillir, Timothée reçut l'ordre de visiter, avec quelques galères, les villes alliées. La douceur de son caractère l'empêcha de prendre de force ce qu'on ne lui offrait pas de bonne volonté, de sorte qu'il perdit beaucoup de temps à cette mission (373). Cependant Corcyre allait succomber; Athènes, en employant ses dernières ressources, jusqu'aux galères sacrées, rassembla une flotte; mais elle punit son général, trop lent au gré de son impatience, par la perte de son commandement et le mit en jugement. Deux puissants intercesseurs, Alcétas, roi d'Épire, et le tyran de Phères, Jason, le sauvèrent;

[1] Bouclier béotien. ℞. ΕΡΧ[ομηνῶν]. Cheval bridé, au galop à droite; dans le champ, ΕΥΔΟΡΟ, nom d'un magistrat; au-dessus, un épi. (Monnaie frappée vers 380.)

tous deux vinrent à Athènes, et se logèrent dans la demeure modeste de Timothée, qui fut obligé d'emprunter de l'argent et de la vaisselle pour les recevoir. C'était un de ces hommes purs et honnêtes de la famille d'Aristide, tels qu'Athènes en eut un certain nombre. Ses ennemis niant son mérite ne parlaient que de son bonheur; ils l'avaient fait représenter endormi sous une tente pendant que la Fortune rassemblait pour lui des villes prises dans un filet. « Eh! que ferais-je donc si j'étais éveillé? » dit-il. Il prouva qu'il avait engagé ses biens pour l'entretien de la flotte et fut acquitté; mais il se retira chez les Perses, par un exil volontaire qui dura plusieurs années (373). La démocratie d'Athènes se privait encore d'un bon serviteur. Iphicrate et Callistrate, ses rivaux, le remplacèrent. Nous savons peu de chose du second qui, cependant, passait pour le premier orateur de son temps, mais nous connaissons les talents militaires du premier; il les appliqua à la marine. Il n'avait reçu que des matelots novices, il les exerça pendant la traversée. Arrivé près de Corcyre, il épia dix vaisseaux que Denys de Syracuse envoyait aux Spartiates et en prit neuf. Les Corcyréens s'étaient sauvés eux-mêmes par une victoire (372).



La galère athénienne[1].







2 Monnaies de Corcyre. 3



Galère à la voile (monnaie de Corcyre)[4].

Depuis que la guerre était devenue maritime, les Athéniens en portaient tout le poids, et Thèbes en tirait tout le profit. Elle s'était emparée de Platée, dont Athènes recueillit encore les habitants, et l'avait rasée de fond en comble; Thespies avait subi le même traitement; la Phocide était menacée. Les Athéniens, mécontents des violences exercées contre les Platéens

[1] Galère athénienne surmontée d'un guerrier (Thémistocle) qui tient un trophée et une couronne; à l'avant du navire, le serpent Erichthonios. Dans le champ, la chouètte et la légende ΑΘΗ. (Revers d'une monnaie de bronze frappée sous la domination romaine et rappelant le souvenir de Thémistocle. Voyez celles que nous avons déjà publiées au tome II, p. 73.)

[2] Tête de bélier à droite. ℞. K, et grappe de raisin. (Argent.)

[3] Tête casquée de Pallas, à droite. ℞. KO[ρκυραίων], et grappe de raisin dans une couronne de pampre et de lierre. (Argent.)

[4] ΚΟΡΚΥΡΑΙΩΝ. Galère à la voile; on voit le pilote et cinq rameurs. A l'avant, une Victoire qui tient une couronne. (Revers d'une monnaie de bronze à l'effigie de Julia Domna.)

et jaloux de voir une nouvelle cité monter au rang d'un grand État, firent à Sparte des ouvertures de paix. Callistrate, leur orateur favori, désirait la fin d'une guerre qui donnait l'influence aux généraux; Iphicrate et Chabrias la souhaitaient, en vue des brillants avantages que le roi de Perse leur offrait, s'ils entraient à son service. Selon Diodore, Artaxercès lui-même s'occupa de rétablir la paix entre les Grecs, afin de pouvoir prendre à sa solde leurs troupes licenciées, pour dompter ses provinces rebelles. On disait aussi qu'Antalcidas était auprès de lui et qu'Athènes devait se hâter de traiter, dans la crainte d'une nouvelle alliance entre Lacédémone et l'empire oriental. Callias fut envoyé comme ambassadeur à Sparte avec six collègues; Callistrate l'accompagnait pour appuyer les négociations de son éloquence.



Kora tenant une charrue à la main [1].

Les discours qui furent alors prononcés et dont Xénophon, qui a pu les entendre, nous a conservé l'esprit, ont plus d'un passage intéressant. Celui de Callias est ridicule : il montre l'abus que les orateurs avaient coutume de faire des souvenirs mythologiques. Pour lui, la raison qui doit décider Sparte et Athènes à former une étroite alliance, c'est que l'Athénien Triptolème « a offert au Péloponnèse les premiers dons de Cérès et qu'il est contre la justice que Lacédémone ravage les moissons du peuple à qui elle doit les siennes. » Autoclès s'attarde moins dans la légende et va droit à l'histoire : « Lacédémoniens, dit-il, vous

[1] Fragment d'une peinture de vase, d'après Lenormant et de Witte, *Élite des monuments céramographiques*, III, pl. 64. — Kora se tient debout derrière sa mère et assiste au départ de Triptolème.

répétez sans cesse que les républiques doivent être libres et vous obligez vos alliés à vous suivre partout où il vous plaît de les conduire. Sans les consulter, vous déclarez la guerre, vous décrétez des levées, en sorte que bien souvent des peuples qu'on dit libres sont contraints de marcher contre leurs meilleurs amis. Et n'est-ce pas porter le dernier coup à l'indépendance des cités que de mettre dans l'une dix, dans l'autre trente hommes, moins chargés de les gouverner avec justice que de les contenir par la force. Lorsque le roi de Perse déclara que toutes les villes de la Grèce seraient libres, vous dites que les Thébains agiraient contre le traité s'ils ne laissaient pas les cités béotiennes se gouverner elles-mêmes, et vous avez pris la Cadmée, vous avez ravi à Thèbes sa liberté. »

Ces paroles dures aux oreilles lacédémoniennes n'étaient pas pour faciliter les négociations. Le troisième envoyé athénien, Callistrate, plus adroit, rappela que, si Athènes et Sparte avaient, l'une et l'autre, commis beaucoup d'erreurs, la sagesse est faite d'expérience, l'expérience, de la connaissance des fautes dont on a souffert, et il ajouta : « A en croire quelques ennemis de la paix, ce qui nous amène à Lacédémone, c'est la crainte qu'Antalcidas, votre envoyé auprès du grand roi, ne revienne chargé d'or; mais ce monarque veut l'indépendance des cités grecques, et, comme notre désir est le même, nous n'avons rien à craindre de lui. » On voit quelle figure faisaient maintenant, aux yeux des héritiers de la gloire de Salamine, ce roi de parade et cet empire qui n'avait de grand que la liste de ses provinces indociles. Callistrate fut plus dans la vérité, en disant : « Toutes les villes se partagent entre vous et nous; dans chaque cité, les uns sont partisans de Lacédémone, les autres d'Athènes; si nous devenions amis, quel adversaire pourrions-nous raisonnablement redouter? Forts de votre amitié, qui oserait nous attaquer par terre? Forts de la nôtre, qui vous inquiéterait par mer? » C'était la seconde fois que Sparte et Athènes semblaient consentir à se partager


Tétradrachme athénien [1].

[1] Revers d'un tétradrachme d'Athènes avec les noms des magistrats ΕΥΡΥΚΛΕΙ[δης], ΑΡΙΑΡΑ[θης] et ΗΡΑΚΛΕ...? Quelques auteurs anciens disent que Socrate a été sculpteur et divers archéologues, à la suite de Raoul Rochette, ont reconnu sur ce tétradrachme, la copie des trois Grâces que Socrate aurait sculptées d'après Diogène de Laërte et Suidas, et que Pausanias vit sous le portique des propylées du temple d'Athéna; Socrate les avait représentées vêtues, suivant la coutume archaïque et comme nous les voyons sur la médaille. Voyez Beulé, *Monnaies d'Athènes*, p. 298, et notre tome I, p. 521.

l'empire de l'Hellade. La paix fut conclue à condition que les Lacédémoniens retireraient des villes leurs harmostes; que des deux côtés on licencierait les armées de terre et de mer, que chaque ville serait indépendante et que, si l'un des contractants faisait quelque infraction au traité, les autres pourraient se réunir contre lui. Cette clause était dirigée contre Thèbes. Lacédémone jura la paix pour elle et pour ses confédérés; les Athéniens et leurs alliés prêtèrent le même serment, chacun pour sa ville. On avait inscrit les Thébains parmi les alliés d'Athènes; le lendemain ils demandèrent qu'on remplaçât le mot de *Thébains* par celui de *Béotiens*. Cette substitution eût justifié les prétentions de Thèbes à la domination de la Béotie. Agésilas s'y opposa et demanda à Épaminondas, qui venait de parler pour Thèbes, s'il ne croyait pas juste que les villes béotiennes fussent libres. « Non, répliqua Épaminondas, à moins que vous ne trouviez juste que les villes laconiennes soient indépendantes. » Agésilas raya le nom des Thébains du traité (juin 371). C'était une déclaration de guerre faite au moment où les simples auraient pu croire que l'on signait une paix générale.



Monnaie des Béotiens[1].

III. — LEUCTRES (371) : MANTINÉE, MÉGALOPOL ET MESSÈNE; ÉPAMINONDAS EN LACONIE (370-369).

Avant l'ouverture du congrès de Lacédémone, Cléombrote avait conduit une armée en Phocide pour protéger cette province contre les Thébains qui la menaçaient. Il reçut l'ordre de descendre en Béotie, et vingt jours étaient à peine écoulés depuis la signature du traité qu'il arriva dans la plaine de Leuctres, en face de l'armée thébaine, avec les 10 000 hoplites et les 1000 cavaliers, que Diodore lui donne peut-être trop libéralement. Au milieu de cette plaine s'élevait le tombeau de



Monnaie des Béotiens[2].

[1] Tête laurée de Poseidon, à droite. ℟. BOIΩTΩN. La Victoire debout à gauche; elle tient de la main droite une couronne et de la gauche un trident. Dans le champ, le monogramme d'un nom de magistrat. (Bronze.)

[2] Tête imberbe d'Hercule à droite, la peau de lion sur la tête. ℟. BOIΩTΩN. Victoire marchant à droite, portant un trophée. Dans le champ, une couronne. (Bronze.)

deux jeunes filles qui s'étaient tuées pour ne pas survivre à un outrage qu'elles avaient reçu des Lacédémoniens. Ce monument d'un crime de leurs ennemis fut regardé par les Thébains comme d'un heureux présage; ils décorèrent de guirlandes « le tombeau des vierges », et dans l'armée on ne douta pas que les Érinnyes les vengeraient.



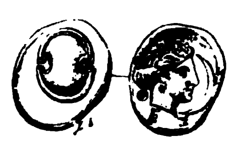
Hèraklès combattant[1].

De Thèbes les prêtres annonçaient que les portes des temples s'étaient ouvertes d'elles-mêmes, que l'armure d'Hercule avait disparu de son sanctuaire, et que ces prodiges révélaient sûrement que les dieux

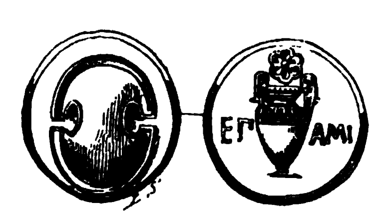
[1] Statuette en bronze, du Cabinet de France. La provenance est inconnue. — Hèraklès marche d'un mouvement rapide et s'apprête à frapper son ennemi de la massue qu'il tient dans la main droite levée : le bras gauche est étendu et la main tient l'arc (en partie brisé) dont le dieu semble se servir pour parer. O. Rayet (*Monuments de l'art antique*) reconnaît dans ce bronze une copie de l'Hèraklès d'Onatas, consacrée par les Thasiens à Olympie, entre les années 510 et 465. La statue était en bronze, précisément avec les mêmes attributs que la figurine du Cabinet des médailles. La copie date de la première partie du cinquième siècle.

étaient partis pour combattre les envahisseurs, comme Thésée avait été vu à la journée de Marathon, et les Éacides à celle de Salamine.

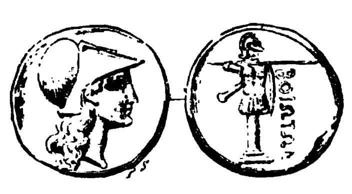
Les Thébains n'avaient que six mille hommes de pied, mais leur cavalerie était supérieure à celle des Spartiates, et Pélopidas conduisait le bataillon sacré. On n'était point, dans le conseil, décidé à combattre : Épaminondas, un des sept béotarques, voulait engager l'action; ses collègues hésitaient; trois voix s'étant jointes à la sienne, son avis l'emporta. Les Lacédémoniens n'avaient rien changé à leur tactique habituelle; leur ordre de bataille était toujours une ligne d'hoplites qui, rangés sur douze files, présentaient un front menaçant et impénétrable de piques et de boucliers. Mais, par une violente poussée sur un point de cette muraille, on pouvait l'ébranler, la rompre et se faire jour au travers. Épaminondas disposa l'armée d'après cette idée : il l'établit obliquement, engageant vivement sa gauche, formée d'hommes d'élite, sur cinquante de profondeur, et refusant sa droite. Comme il réservait ainsi le fort de l'action à ses meilleurs soldats et qu'il s'assurait la supériorité du nombre au point attaqué, il brisa facilement la ligne des Spartiates, que, d'autre part, la cavalerie thébaine ébranlait. Cléombrote essaya d'envelopper ce coin terrible qui s'enfonçait dans son front de bataille; Pélopidas le chargea impétueusement avec le bataillon sacré, et le roi tomba frappé à mort. Ses amis purent l'emporter respirant encore jusqu'au camp, où l'armée se réfugia derrière le fossé qui le couvrait. Mille Lacédémoniens et quatre cents Spartiates, sur sept cents qu'ils étaient, restèrent sur la place; il fallut demander aux vainqueurs une trêve pour ensevelir les morts : c'était l'aveu ordinaire de la défaite. Les Thébains l'accordèrent et aussitôt dressèrent



Hèraklès sur une monnaie de Thèbes [1].



Monnaie de Thèbes portant le nom d'Épaminondas [2].



Trophée, sur une monnaie des Béotiens [3].

[1] Bouclier béotien. ℞. ΘE. Tête jeune d'Hèraklès à droite, coiffée de la peau de lion. (Argent.)

[2] Bouclier béotien. ℞. EΠAMI. Amphore; au-dessus, une rose épanouie. (Argent.) Épaminondas fut béotarque en 371.

[3] Tête casquée de Pallas, à droite, ℞. BOIΩTΩN. Trophée. (Bronze.)

leur trophée. Quand on félicita Épaminondas : « Ce qui me rend le plus heureux, dit-il, c'est que mon père vit encore; il jouira de cette gloire. » (6 juillet 371)[1].

On célébrait alors à Sparte la fête des Gymnopodies; la ville était pleine d'étrangers et des chœurs de jeunes garçons chantaient sur le théâtre, lorsque des courriers arrivés de Leuctres annoncèrent la funeste nouvelle. Les éphores sentirent bien qu'ils venaient de perdre l'empire de la Grèce. Cependant ils ne permirent ni aux chœurs de sortir du théâtre ni à la ville d'ôter les décorations de la fête. Le lendemain, quand on eut la liste certaine des morts et de ceux qui s'étaient sauvés, les parents des premiers se montrèrent en public parés et joyeux. Au contraire, les proches de ceux qui avaient échappé à la mort s'enfermèrent dans leurs maisons, comme en un temps de deuil; ou, s'ils étaient forcés de sortir, ils marchaient tristes et la tête baissée[2]. Quelle fausse ostentation de grandeur! Cette joie des uns, cette douleur des autres, étaient-elles bien sincères? N'était-ce pas plutôt un rôle que Sparte se forçait à jouer[3]? Sous le masque d'emprunt, il y avait le père, le fils, le frère, qui, endurcis par la loi, ne pleuraient pas, je le veux bien, mais il y avait aussi le citoyen qui devait comprendre que, dans cette journée, était tombé un mort de plus que les listes n'en portaient, et sur lequel ils pouvaient pleurer : Lacédémone elle-même.

Les Spartiates avaient fui; la loi les condamnait à la honte et les déclarait incapables de remplir une charge. Agésilas proposa de laisser dormir un jour la loi pour que Sparte n'eût pas à mépriser un trop grand nombre de ses citoyens.

Thèbes usa mal, quelques jours après, de sa victoire. Sous prétexte d'un complot aristocratique, elle fit égorger tous les habitants mâles d'Orchomène de Béotie, vendit les femmes, les enfants, et rasa cette ville[4]. Cet acte d'atroce jalousie fut accompli en l'absence d'Épami-

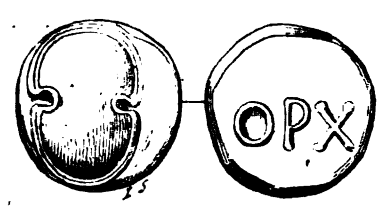
[1] En 1877, on a trouvé, près de Thèbes, une inscription qui date de cette journée : « Lorsque régnait la lance du Spartiate, Xénocratès reçut l'ordre du sort de porter à Jupiter le trophée, sans craindre l'armée venue de l'Eurotas, ni le bouclier laconien. Les Thébains, vainqueurs dans la guerre, voilà ce que proclame dans Leuctres le trophée des lances victorieuses. » (*Bull. de Corr. hellén.*, t. II, p. 24.)

[2] Plutarque, *Agésilas*. Xénophon ne nomme même pas Épaminondas dans le récit de cette bataille.

[3] Xénophon en fournit lui-même la preuve. Il montre (*Hellén.*, VI, 5, 21) Agésilas faisant une courte apparition en Arcadie pour relever le cœur de ses concitoyens : ἐκ γὰρ τῆς πρόσθεν ἀθυμίας ἐδόκει τι ἀνειληφέναι τὴν πόλιν.

[4] Diodore, XV, 79. Coronée paraît avoir été traitée de même. A Thespies, à Platée, la population eut du moins le temps de s'enfuir.

nondas, qui une première fois l'avait empêché. Thèbes avait déjà à sa charge le crime de Platée, attaquée en pleine paix, puis détruite. Le massacre d'Orchomène rappelle la condamnation, à Athènes, des captifs mytiléniens et ceux des défenseurs de Platée par les Spartiates : à certains moments tous ces Grecs étaient féroces.



Monnaie d'Orchomène[1].

Quand un grand événement venait déranger en Grèce l'équilibre des puissances, il se produisait toujours des convulsions qui se répercutaient des grands États dans les petits. On l'a vu après la chute d'Athènes; on le vit davantage après la bataille de Leuctres, car c'était la puissance la plus ancienne, la moins contestée qui, cette fois, chancelait. La domination spartiate dans le Péloponnèse fut ébranlée jusque dans ses fondements, et il n'y eut pas une bourgade peut-être, dans toute la presqu'île, qui n'en fût troublée, parce que partout les deux partis aristocratique et démocratique étaient en présence, et que, dès que l'un des deux voyait son drapeau triompher sur quelque champ de bataille, il en tirait avantage pour dominer dans sa localité.

Jamais les Spartiates n'avaient été si complètement vaincus sur terre : Sphactérie n'était rien auprès de Leuctres. Athènes crut le moment venu de recueillir une partie de leur héritage. L'accueil insultant qu'elle fit au messager thébain qui lui annonça la victoire était un éclat de jalousie et de regret pour n'avoir pas elle-même porté ce coup à son ancienne rivale, et ne prouvait pas qu'elle en eût compassion. Son premier soin fut de chercher à la supplanter jusque dans le Péloponnèse, en se faisant à son tour l'exécutrice du traité d'Antalcidas. Elle convoqua une assemblée dans laquelle les députés de plusieurs villes, ceux de Corinthe entre autres, jurèrent d'observer la convention « envoyée par le grand roi » et de combattre quiconque attaquerait une des villes ayant fait ce serment. Ce n'était pas moins qu'une ligue nouvelle, non plus seulement des cités maritimes, mais sur le continent même, et à la tête de laquelle Athènes se plaçait à la fois contre Sparte et contre Thèbes.

Les Mantinéens sans doute y entrèrent, car ils quittèrent aussitôt les quatre villages où Sparte les avait dispersés, et se mirent à reconstruire leur ville. Agésilas les somma de suspendre ces travaux, leur

[1] Bouclier béotien. ℞. OPX[ομηνῶν] dans le champ. (Bronze.)

donnant à entendre que Sparte, trop affaiblie pour employer la force, les aiderait elle-même un jour à relever leurs murs, s'ils consentaient



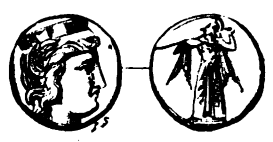
Fragment de la frise du temple d'Apollon Épikourios, près de Phigalie[1].

à ne point offrir à la Grèce le spectacle de Lacédémone impunément bravée. Ils n'obéirent pas, et on n'osa les contraindre; plusieurs villes leur envoyèrent des ouvriers; les Éléens donnèrent 3 talents (370).



Monnaie de Sicyone [2].

A Phigalie, les exilés du parti oligarchique firent un sanglant coup de main, mais sans résultat. Les exilés démocrates de Corinthe tentèrent une entreprise semblable sur leur ville; ayant échoué, ils se tuèrent les uns les autres pour éviter la vengeance de leurs ennemis, qui établirent contre leurs partisans une sévère inquisition. Pareilles scènes eurent lieu à Sicyone et à Mégare. A Phlionte, les chefs du parti démocratique voulurent rentrer avec des mercenaires; ils tuèrent trois cents



Monnaie d'Argos [3].

[1] D'après une photographie. La frise, aujourd'hui conservée au musée Britannique, représentait le combat des Lapithes et des Centaures et la lutte des Athéniens contre les Amazones. (Voy., au t. Ier, p. 615, un chapiteau ionique, et t. II, p. 345, l'état actuel du temple d'Apollon Épikourios).

[2] Au droit, Chimère, marchant à gauche; dans le champ, au-dessus de la Chimère, une couronne; et au-dessous, les lettres ΣΕ[κυωνίων]. ℞. Colombe, volant à gauche; le tout, dans une couronne de laurier. (Argent. Friedlaender et Sallet, nos 129, 131, p. 71.)

[3] Tête de Héra, à droite, avec une haute stéphané sur laquelle on lit ΑΡΓ[είων]. ℞. Athéna Promachos tournée à gauche. (Bronze.)

hommes aux aristocrates, mais en perdirent six cents et s'enfuirent à Argos.

Cette ville était plus malheureuse encore; elle avait recueilli tous les Péloponnésiens bannis pour la cause populaire et elle était devenue un foyer de démocratie incohérente, que remuaient incessamment les démagogues. Un complot du parti aristocratique, vrai ou supposé, ayant été découvert, ouvrit la voie aux plus cruelles vengeances. D'abord quelques-uns des accusés se tuèrent eux-mêmes; trente qui espérèrent sauver leur vie, en dénonçant leurs complices, ne gagnèrent même pas un répit de quelques heures; douze cents autres, au dire de Diodore, furent encore arrêtés et, comme les formes judiciaires paraissaient trop lentes, le peuple s'arma de bâtons et les assomma : cet horrible massacre fut appelé le *scytalisme*, du mot grec qui signifie bâton (σκυτάλη). Mais les démagogues, victimes à leur tour des passions qu'ils avaient soulevées, périrent, et ce ne fut qu'après s'être inondée de sang qu'Argos trouva enfin la paix. Jamais Athènes n'avait vu pareilles tragédies; « cela marque bien, dit Niebuhr, la supériorité de ce peuple privilégié. » J'en trouve une autre preuve dans l'effet produit par la nouvelle de ces abominations. Pour en avoir entendu seulement le récit dans une de leurs assemblées, les Athéniens se crurent souillés et recoururent aux cérémonies expiatoires (370)[2].



Monnaie d'Argos[1].

On se demande comment on pouvait vivre avec tant d'égorgements dans les villes, de dévastations dans les campagnes; et l'on arrive à penser que ces agitations meurtrières et stériles justifient Sparte et Athènes d'avoir cherché à saisir une domination qui, du moins, donnait la paix à la Grèce, quand toutes deux ne s'armaient pas l'une contre l'autre.

La seule révolution qui ait eu alors une portée considérable fut celle qui changea la situation politique de l'Arcadie. Avec un territoire plus étendu que toute autre région du Péloponnèse, avec une race robuste et belliqueuse, l'Arcadie n'avait jamais eu d'influence sur les affaires de la Grèce. Ce pays n'était qu'un passage pour les armées de

[1] Tête laurée de Zeus, à gauche. ℞. Æ, monogramme du nom d'Argos; dessous, une syrinx; le tout, dans une couronne de chêne. (Bronze.)

[2] Plutarque, *Préceptes politiques*, 18. Il n'est pas possible de rattacher tous ces événements à une date certaine.



VUE D'ARCADIE.

D'après une photographie. — Kalavryta (l'ancienne Kynætha) et le mont Érymanthe.

Lacédémone, et ce peuple laissait ses enfants aller, comme mercenaires, vendre partout leur insouciant courage. Il perdait ainsi le meilleur de son sang, sans profit pour sa puissance; et tandis que les Arcadiens donnaient à des rois étrangers la victoire et le pouvoir, l'Arcadie restait à la discrétion de Sparte. Bien des patriotes auraient voulu changer cette situation. La bataille de Leuctres fit prendre corps à des idées jusque-là incertaines. Un Mantinéen nommé Lycomède, homme riche et noble, proposa d'unir le peuple arcadien en un seul corps, comme les Spartiates et les Athéniens. « Les Lacédémoniens, dit-il, n'ont jamais fait sans nous une incursion dans l'Attique. Sans nous, au-



Vue de l'emplacement des ruines de Mégalopolis[1]

raient-ils pris Athènes? » Il voulait fonder une métropole, établir un conseil national, qui serait investi de l'autorité suprême sur les affaires extérieures, particulièrement sur les questions de paix et de guerre, enfin organiser une force militaire pour la sûreté de l'État.

Sparte fut effrayée d'une entreprise qui allait placer sur sa frontière du nord une puissance redoutable et ennemie. Mais Thèbes l'accueillit avec joie; et, si Épaminondas ne fut pas, comme on l'a dit, l'auteur du projet, il l'encouragea de tous ses efforts; quand on commença les fondations de la nouvelle ville, il envoya mille soldats d'élite pour protéger les travailleurs. Quelques mois seulement après la bataille de Leuctres, une assemblée d'Arcadiens se réunit, et bientôt après com-

[1] D'après l'*Expédition de Morée*, II, pl. 36. — La vue est prise du haut de la vallée de l'Hélisson. On voit dans le fond le mont Lycée, au bas duquel sont les ruines de Lykosoura, « la première ville qu'ait vue le soleil. » (Pausanias, VIII, 38, 1.) Voyez, au t. Ier, p. 474, la carte du Péloponnèse.

mença à s'élever Mégalopolis (*la Grande Ville*), dans une vaste plaine du sud-ouest de l'Arcadie, sur les bords d'un affluent de l'Alphée, non loin des frontières de la Messénie et de l'un des passages qui conduisaient dans la vallée de l'Eurotas. La ville, construite sur un large plan, eut le théâtre le plus vaste de la Grèce, et quarante villes, selon Pausanias, ou plutôt quarante villages contribuèrent à la peupler. Quatre cantons seulement refusèrent leur concours; trois d'entre eux furent contraints par la force de se rallier au projet; le quatrième, celui où s'élevait Lykosoura, qui se vantait d'être la plus ancienne cité sous le soleil, garda pour cette raison son autonomie. Orchomène et Héræa restèrent aussi à l'écart (370).

La nouvelle constitution de l'Arcadie semble une ébauche de celle que se donneront plus tard les Achéens; mais les documents pour la bien connaître font défaut. Une inscription mentionne un conseil, βουλή, composé de démiurges ou députés envoyés par les peuples faisant partie de la ligue arcadienne, et il est fréquemment question d'un corps appelé les Dix-Mille, qui se réunissait d'abord à Mégalopolis, plus tard dans les autres villes successivement, à des époques déterminées et toutes les fois que l'intérêt public le demandait. Qu'étaient-ce que ces Dix-Mille? Sans doute une assemblée que l'on désignait par un gros chiffre pour dire seulement qu'elle était nombreuse[2]. Ses membres devaient être ce que nous appellerions les citoyens actifs qui, par leur âge et leur fortune, pouvant servir comme hoplites, formaient, dans les temps de crise, l'armée de l'État et, durant la paix, son corps législatif. Le conseil n'avait probablement, ainsi que les sénats des autres villes grecques, qu'un droit d'avis préalable, προβούλευμα; c'était l'assemblée qui décidait de toutes les affaires importantes : la paix, la guerre, les alliances, l'impôt, le contingent de chaque canton, les causes de haute trahison, etc., et ces décisions étaient obligatoires pour toutes les villes. On sait mal aussi


Monnaie de Mégalopolis[1].

[1] Tête laurée de Zeus Lycæos à gauche. ℞. ΜΕΓ[αλοπολιτῶν]. Pan nu assis sur un rocher et tourné à gauche; il tient un *pedum* et lève la main droite; devant lui un aigle qui prend son vol, et un monogramme pour le nom du magistrat. (Argent.)

[2] On a fait de ces Dix-Mille les représentants et les délégués des électeurs; mais il ne devait pas y avoir, dans l'Arcadie confédérée, beaucoup plus de dix mille hommes en âge, en condition et en désir d'assister à ces assemblées. Deux villes importantes, Orchomène et Héræa, ne faisaient point partie de la ligue, et une partie de la population de Tégée s'était retirée chez les Lacédémoniens. L'assemblée publique à Athènes n'a jamais compté dix mille assistants.

ce que fut le pouvoir exécutif; on voit seulement un stratège ou général qui commandait l'armée et présidait le grand conseil, des archontes chargés de l'administration, et un corps de troupes soldées, comme il y en avait alors partout, les *éparites*, pour faire exécuter dans chaque ville les ordres de l'assemblée et des magistrats.

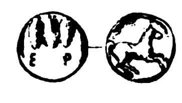

Tête du fronton du temple de Tégée[1].

Les villes d'Orchomène et de Tégée furent les seules de l'Arcadie qui firent une résistance énergique au nouvel état de choses. La première reçut une garnison lacédémonienne, la seconde fut le théâtre de luttes sanglantes entre les deux partis. Les démocrates, vaincus d'abord, prirent leur revanche, et huit cents partisans de l'oligarchie périrent. Sparte ne pouvait cependant abandonner ses amis et accepter de tels affronts en silence. Agésilas vint ravager pendant trois jours le territoire de Mantinée; mais une armée thébaine approchait, il recula pour aller mettre Lacédémone en défense (369).



Monnaie de Thespies[2].

Après sa victoire de Leuctres, Thèbes avait pris Thespies et l'Orchomène de Béotie, pour ranger ce pays entier sous sa loi, et ses envoyés lui avaient gagné l'alliance de l'Eubée, des deux Locrides, des Maliens, même de la Phocide. Jason de Phères, dont il sera question plus loin, lui avait offert celle de la Thessalie, et sa mort, arrivée bientôt après, l'avait débarrassée d'un allié trop puissant; enfin la Pythie, jusqu'alors si docile à Lacédémone, s'était faite Béotienne : dénoncés au conseil amphictyonique comme infracteurs de la paix par la surprise de la Cadmée, les


Monnaie d'Orchomène[3].

[1] Tête de jeune homme, en marbre, provenant du fronton du temple de Tégée, qui avait été sculpté par Scopas; d'après les *Mittheilungen d. d. archäol. Instit. in Athen*, VI (1881), Taf. 14. — La tête est aujourd'hui conservée dans le musée central d'Athènes.

[2] Bouclier béotien. ℟. ΘΕΣΠΙΚΟΝ. Tête d'Aphrodite à droite; sous le cou et devant le visage, un croissant. (Argent.)

[3] Trois épis de blé; dessous, EP[χομενίων]. ℟. Cheval en liberté galopant à droite. (Argent.)

Spartiates avaient été condamnés à une amende de 500 talents et exclus des fêtes religieuses. L'axe politique de la Grèce était changé. Pour le fixer à Thèbes, Épaminondas proposa et fit accepter un plan d'invasion dans le Péloponnèse. Une armée considérable fut réunie. Excepté l'Attique, presque tous les peuples, au nord du golfe de Corinthe, avaient contribué à la former, et lorsqu'elle eut franchi l'isthme, les Éléens, les Argiens et les Arcadiens lui amenèrent leurs contingents. Des écrivains qui ne lésinent pas avec les chiffres lui donnent, l'un, Diodore, 50000 hommes, l'autre Plutarque, 70 000, dont 40 000 hoplites. De telles masses d'hommes, rien qu'en marchant, auraient écrasé sous leurs pieds « la ville sans muraille, » et l'on va voir qu'il suffit à Sparte de bien peu de guerriers pour rendre vaine cette invasion formidable. Mais plus était grossi le péril, plus devait s'accroître, aux yeux de la postérité, l'honneur du peuple qui sut y échapper; la thèse des mérites de Lacédémone en était d'autant mieux affermie.

Épaminondas s'était proposé de rendre à la vie politique deux peuples du Péloponnèse : les Arcadiens, qui venaient de montrer une activité inattendue, et les Messéniens, que Sparte avait presque anéantis, mais dont il subsistait des rejetons vigoureux en divers lieux d'exil. Il n'avait pas compris dans son plan de campagne une invasion en Laconie, parce que l'entrée de cette vallée, où l'on ne pénétrait que par les gorges du Taygète, était facile à défendre, et qu'après une défaite on y serait pris comme dans un piège. Il s'y décida pourtant, quand il apprit que les passages n'étaient point gardés et qu'il lui fut venu, de Laconie même, de secrètes invitations. L'armée, partagée en quatre divisions, pénétra par quatre endroits différents et se réunit à Sellasie[1]. De là elle descendit, en suivant la rive gauche de l'Eurotas, jusqu'auprès de Sparte qui, depuis qu'elle était aux mains de la race dorienne, n'avait pas vu de feux ennemis s'allumer autour d'elle. La terreur était extrême; la plus grande partie de la population, libre et esclave, refusait d'obéir. Heureusement Sparte avait alors un vieux soldat habitué à garder son sang-froid au milieu du péril. Une promesse de liberté fut faite aux hilotes qui voudraient s'armer : six mille se présentèrent. Un nombre à peu près égal d'alliés arriva par mer, de Corinthe, de Sicyone, de Pellène, d'Épidaure, de Trézène, d'Hermione et d'Haliées.

[1] Voyez, t. Ier, p. 293, la carte de la Laconie; mais il faut convenir que l'emplacement précis de Sellasie est encore inconnu.

Après avoir tout saccagé à l'est de Lacédémone, l'ennemi passa l'Eurotas, en face d'Amyclées, et, pendant trois ou quatre jours, Épaminondas espéra attirer son adversaire à une bataille en ravageant la plaine sous ses yeux; le roi ne bougea pas. Une attaque de cavalerie ne réussit pas, bien que les Thébains eussent pénétré dans la ville. Peut-être s'étaient-ils ainsi avancés pour soutenir des traîtres, deux cents Spartiates, qui s'étaient saisis d'une hauteur dans le quartier d'Issorion. Les cavaliers tombés dans une embuscade se retirèrent en désordre; quant aux traîtres, on disait autour d'Agésilas qu'il fallait les attaquer. Cette guerre civile, en face de l'ennemi, eût fait éclater d'autres trahisons et ruiné la ville. Agésilas feignit d'ignorer leurs mauvais desseins; et, sans armes, suivi d'un seul homme, il va à eux, leur crie qu'ils ont mal entendu ses ordres, et que ce n'est point là qu'il les a envoyés. En même temps, il leur montre de la main les différents quartiers où ils doivent se répandre. Eux, convaincus qu'on n'a rien découvert, descendent et obéissent. Agésilas fait aussitôt occuper l'Issorion; la nuit suivante, quinze des coupables périrent. D'autres conspirateurs furent encore surpris et exécutés. Agésilas avait ainsi à veiller sur les siens autant que sur l'ennemi.

Cependant les moyens de réduire une place étaient si défectueux, que les Thébains n'osèrent tenter une attaque de vive force contre ces collines, à travers les rues, le long de ces constructions où des embuscades pouvaient se cacher. Et puis cet antre du lion inspirait une terreur à ceux qui avaient si longtemps tremblé au seul nom des Spartiates. Épaminondas descendit la vallée, saccageant villes et villages, et vint donner l'assaut à Gythéion, le port de Sparte[3]. Mais, après tant de ravages, le pays épuisé



Esculape sur une monnaie de Gythéion [1].



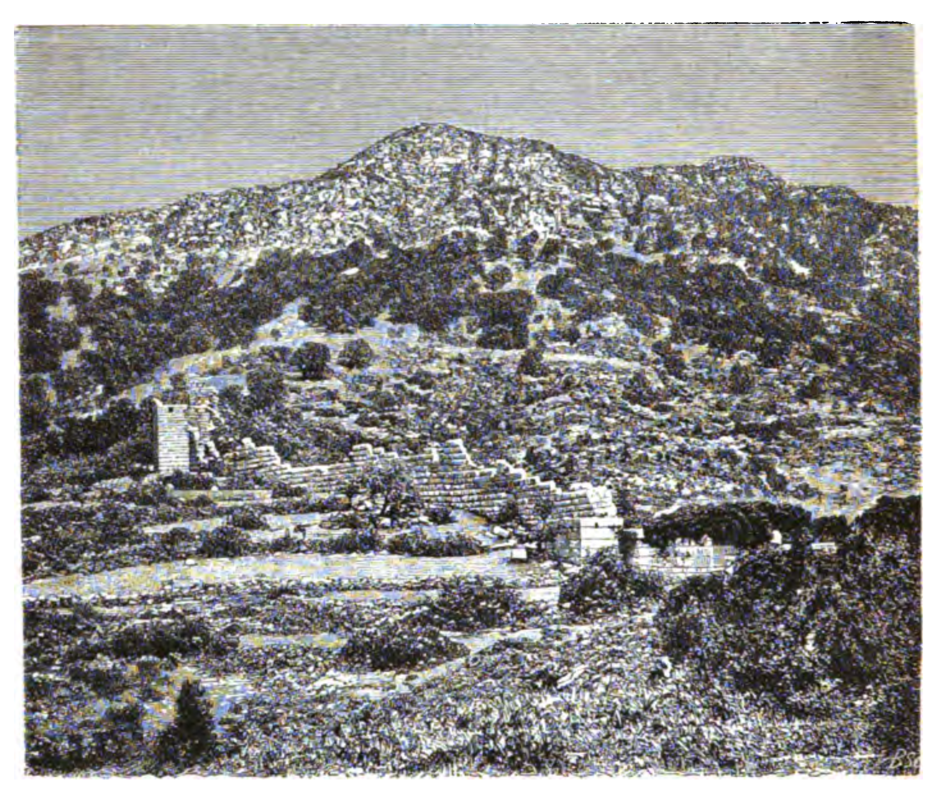
Héraklès sur une monnaie de Gythéion [2].

[1] ΓΥΘΕΑΤΩΝ. Esculape debout à gauche et sacrifiant sur un autel; de la main gauche, il tient son bâton autour duquel s'enroule un serpent. (Revers d'une monnaie de bronze à l'effigie de Septime Sévère.) Asclépios avait sa statue dans le temple de Gythéion (Pausanias, III, 21, 7).

[2] ΓΥΘΕΑΤΩΝ. Hérakiès debout à gauche, appuyé sur sa massue et tenant sa peau de lion sur son bras gauche. (Revers d'une monnaie de bronze à l'effigie de Septime Sévère.) Hérakiès avait sa statue dans le temple de Gythéion (Pausanias, III, 21, 7).

[3] D'après la commission de l'expédition scientifique de Morée, la distance entre Sparte et Gythéion n'est que de 43 kilomètres. Curtius fait prendre Gythéion par Épaminondas, sans doute d'après Polyen, II, 9; mais Xénophon dit (*Hell.*, VI, 5, 32) qu'il l'attaqua trois jours, et ne dit pas que cette ville ait été prise.

ne pouvait plus le nourrir. Les alliés chargés de butin voulaient le mettre en sûreté, et peu à peu s'écoulaient; il fallut s'éloigner. Épaminondas laissa du moins à Sparte une trace terrible de son passage, la construction de Messène, sur la pente occidentale du mont Ithôme. Les meilleurs architectes en tracèrent le plan, et les meilleurs ouvriers en élevèrent les murailles, dont les ruines excitent encore l'étonne-

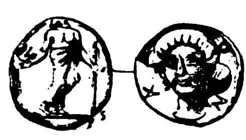


Messène. Le mur d'enceinte et le mont Ithôme[1].

ment. Pausanias ajoute, comme d'habitude, à ce grand fait politique, des circonstances merveilleuses. Un songe révéla au Messénien Épitelès le lieu où Aristomène avait enseveli les règlements des anciens rites; on découvrit un rouleau d'étain sur lequel ils étaient gravés, et le jour où l'on jeta les fondements de la nouvelle ville, les sacrifices solennels furent accomplis comme ils l'avaient été neuf siècles auparavant. Les grandes déesses Déméter et Perséphone reprenaient possession de leur culte, en même temps que leur peuple redevenait maître de la terre des aïeux[2]. Les Arcadiens, en souvenir de leur antique

[1] D'après une photographie.
[2] Pausanias, IV, 8 et 26-27. Pour le mont Ithôme, voyez notre tome I[er], page 339.

alliance avec les compagnons d'Aristomène, tinrent à honneur d'offrir les premières victimes, et les prières à Jupiter Ithomate se confondirent sur l'autel avec celles à Jupiter Lycæos, comme allaient se confondre les destinées des deux peuples.



Zeus Lycæos (monnaie des Arcadiens) [1].



Zeus Ithomatos [2].

Épaminondas avait rappelé tout ce qui survivait de Messéniens, et il leur adjoignit, avec les mêmes droits de cité, les étrangers qui se présentèrent. Les hilotes de la Messénie, descendants des anciens maîtres du pays, favorisèrent sans doute cette entreprise par un soulèvement, et formèrent la portion la plus considérable du nouveau peuple. La riche vallée du Pamisos se trouva ainsi séparée de la Laconie, exemple contagieux qui entraîna d'autres défections. Les Scirites, au nord, se rendirent indépendants; Sellasie, dans la vallée même de l'Eurotas, fit de même, mais ne sut garder que quatre ou cinq ans sa liberté.

Après avoir enfoncé au flanc de Sparte ce poignard, après l'avoir cerné par Messène à l'ouest comme elle l'était au nord par Mégalopolis et par Tégée, où il mit garnison, Épaminondas put sortir content de la Péninsule, dont la face était maintenant à jamais changée : l'habile général s'était montré un grand politique. Mais, à l'isthme, il rencontra un ennemi inattendu. Sparte, réduite à l'extrémité, avait invoqué, comme à l'époque de Tyrtée, l'appui d'Athènes; après quelques délibérations orageuses à l'Agora et bien moins par amour pour Sparte que par jalousie contre Thèbes, l'assemblée avait décidé que l'on enverrait des secours. L'envie est un mauvais sentiment, qui d'ordinaire conseille mal; il y eut pourtant alors, dans celle d'Athènes, de la sagesse. Thèbes devenait menaçante; elle



Monnaie de Tégée [3].

[1] Zeus Lycæos debout à droite; il tient de la gauche son sceptre appuyé à terre. ℞. [AP]KA[ΔIK]ON. Tête d'Artémis de trois quarts à gauche. (Argent.)

[2] Tête de Zeus Ithomatos, imberbe et lauré, à gauche. ℞. ME[σσανίων]. Zeus Ithomatos debout à droite, brandissant le foudre de la main droite, et ayant un aigle sur son bras gauche; derrière, un trépied; devant, ΔΙΩΝ, nom d'un magistrat, et une couronne. (Monnaie de bronze des Messéniens.)

[3] ΑΛΕΟΣ. Tête du héros Aleus, barbu et diadémé, tourné à droite. ℞. ΤΕΓΕΑΤΑΝ. Pallas et Cépheus armés, debout, se faisant face. Pallas présente à Cépheus la tête de Méduse; entre eux, Stérope recueille le sang dans une amphore. Dans le champ, deux monogrammes d'atelier. (Bronze.)

régnait dans la Grèce centrale; elle avait des alliés dans la Thessalie, presque des sujets dans le Péloponnèse, et elle voudra bientôt avoir une flotte dans la mer Égée. Que cette puissance s'affermisse, et les Athéniens seront en danger, car Thèbes semble aspirer, elle aussi, à la domination que Sparte et Athènes ont tour à tour exercée. Ces craintes légitimes expliquent qu'à l'appel de Lacédémone Athènes ait enrôlé douze mille hommes pour occuper les passages de l'isthme;



La porte de Mégalopolis, à Messène (du côté de la ville)[1].

mais Iphicrate, qui les commandait, n'osa risquer une bataille, et Épaminondas rentra en Béotie.

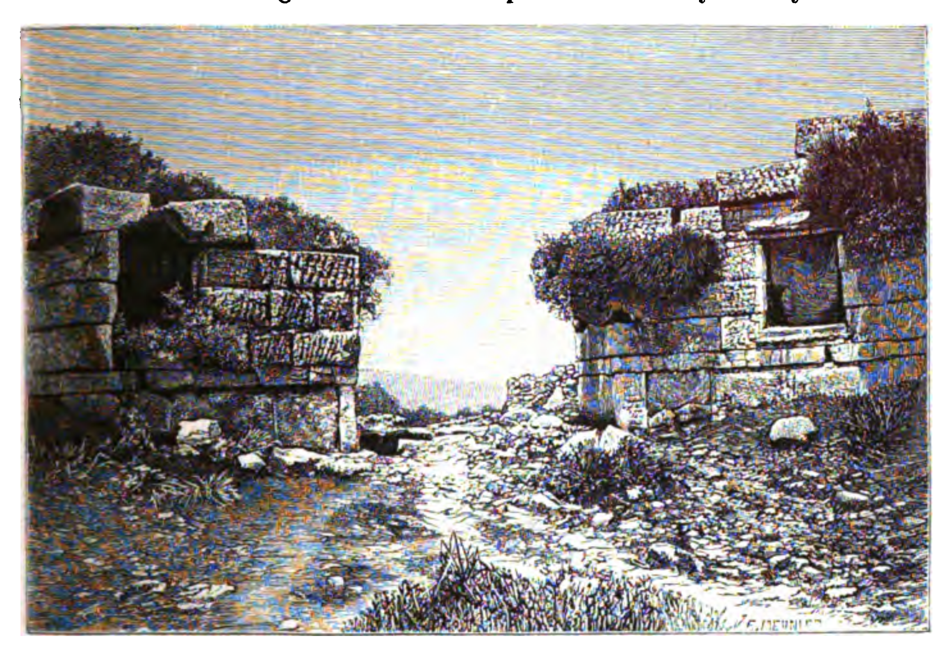
Suivant Plutarque, qui aime le tragique, son retour, que Thèbes eût dû fêter avec enthousiasme, fut accueilli par une accusation capitale. Il avait conservé le pouvoir quatre mois au delà du terme légal. Pélopidas, accusé comme lui, chercha à émouvoir ses juges et plus tard se vengea du rhéteur qui avait provoqué l'accusation. Pour Épaminondas, il ne se défendit pas, se déclara prêt à mourir, et demanda seulement qu'on écrivît sur sa tombe les noms de Leuctres, de Sparte et de Messène. Tous deux furent absous (369). Pausanias n'en sait pas si long[2];

[1] D'après une photographie. — La vue est prise du côté de la ville. Pour la restauration de cette porte, voyez les dessins d'Abel Blouet dans l'*Expédition de Morée*, II, pl. 44 et 45. Cf. Rochas d'Aiglun, *Principes de la fortification antique*, 1881.

[2] IX, 14, 7.

d'après lui, le jugement fut une simple formalité dont Épaminondas, dans son intérêt, demanda sans doute l'accomplissement, et les juges ne voulurent même point qu'on allât aux suffrages.

Le premier soin de Sparte délivrée avait été d'envoyer à Athènes une ambassade pour cimenter l'alliance entre les deux États : il fut convenu qu'ils commanderaient tour à tour pendant cinq jours sur terre comme sur mer. Mégare, Corinthe, Épidaure et Denys de Syracuse lui



La porte de Mégalopolis, à Messène (vue de la cour intérieure)[1].

promirent des auxiliaires; mais les Arcadiens appelèrent une seconde fois les Thébains dans le Péloponnèse. Une armée de Sparte et d'Athènes qui voulut leur fermer le passage de l'isthme n'y put réussir, et Épaminondas força Sicyone à entrer dans l'alliance béotienne. Une tentative sur Corinthe, que Chabrias fit échouer, et l'arrivée du secours promis par Denys de Syracuse, engagèrent Épaminondas à se retirer (été de 369). Avec la justice habituelle aux démocraties on l'accusa, au retour, parce qu'il n'avait pas, dans cette campagne, réalisé les ambitieuses espérances de ses concitoyens, et il fut révoqué de son commandement.

Durant ces opérations au nord de la Péninsule, les Arcadiens s'étaient

[1] D'après une photographie. — La vue est prise de la cour même de la porte, et l'on voit à l'horizon les montagnes d'Arcadie.

enhardis à faire eux-mêmes leurs propres affaires, comme Lycomède les en pressait. « Si vous êtes sages, leur disait-il, gardez-vous de marcher toujours, comme vous en avez l'habitude, à la suite des autres; les Thébains seront pour vous de nouveaux Spartiates[1]. » Ils l'écoutèrent, et envahirent seuls la Laconie, dont ils ravagèrent impunément quelques cantons. L'année suivante, ils voulaient recommencer : Archidamos, fils d'Agésilas, les prévint. A la nouvelle qu'il avait franchi leur frontière, ils coururent à sa rencontre, le firent rétrograder en Laconie et l'y attaquèrent près de Midée. La *victoire sans larmes* ne coûta pas, dit-on, un seul homme aux Spartiates. Xénophon vante, dans le récit de cette bataille, le courage des mercenaires gaulois que Denys avait envoyés au secours de Lacédémone[2]. C'est la première mention qui soit faite de nos pères dans les annales du monde grec (368).

IV. — INTERVENTION DE THÈBES EN THESSALIE; BATAILLE DE MANTINÉE.

Les affaires de Thessalie, auxquelles Thèbes se mêla, donnèrent quelque répit à Lacédémone. Ce pays, dès longtemps déchiré par les dissensions intestines, avait trois villes principales, Larissa, Pharsale et Phères, qui se disputaient la suprématie. A Phères, le pouvoir fut usurpé, sans doute dans une lutte contre l'aristocratie, par Lycophron, qui, l'année même de la prise d'Athènes, gagna une importante victoire sur les Thessaliens, conjurés pour le renverser. Larissa pourtant tint bon contre lui. Là dominait Médios, chef des Aleuades, qui, aidé d'un corps de Béotiens et d'Argiens, s'empara de Pharsale. Agésilas, en revenant d'Asie, rendit la liberté à cette ville, que le riche Polydamas, « hospitalier et fastueux à la mode thessalienne »[5], gouverna quelque temps avec sagesse et intégrité, du



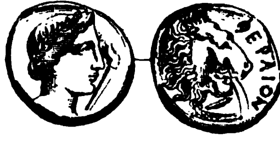

Hémi-Drachme de Larissa[3].




Drachme de Larissa[4].

[1] Xénophon, *Hellén.*, VII, 1, 23.
[2] *Ibid.*, VII, 1, 20 et 31.
[3] Tête de Larissa, à gauche. ℞. ΛΑΡΙΣΑΙΩΝ. Cheval galopant à droite.
[4] Tête de la nymphe Larissa, vue de trois quarts à gauche, les cheveux retenus par un diadème. ℞. ΛΑΡΙΣΑΙΩΝ. Cheval paissant, tourné à droite.
[5] Xénophon, *Hellén.*, VI, 1, 2.

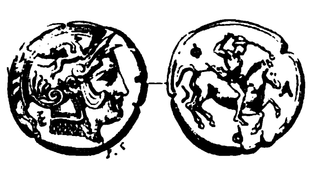
consentement de ses habitants. Les rivalités des villes et la faiblesse de la Thessalie divisée duraient donc toujours; Jason, successeur et peut-être fils de Lycophron, voulut lui faire jouer un autre rôle. « Quand la Thessalie est réunie sous un Tagos, disait-il, elle peut forcer tous ses voisins à lui obéir, car il lui est facile de mettre en campagne 6000 cavaliers et 10000 hoplites[1]. » Et ce n'étaient point de vaines paroles. Il prit à sa solde 6000 mercenaires qu'il exerça avec le plus grand soin, et dont il s'assura la fidélité par des largesses. Il força plusieurs villes d'accepter son alliance, c'est-à-dire sa suprématie; conclut avec Alcétas, roi d'Épire, un traité qui faisait de l'Épirote un vassal du prince thessalien; et, comme Pharsale s'appuyait à Sparte, il entra en relation avec Thèbes, mais refusa l'amitié d'Athènes, pour n'être point gêné, par cette alliance, dans ses projets maritimes. Il avait déjà porté de ce côté ses vues que favorisait le voisinage de Pagase, le port d'où les Argonautes étaient partis[4]. Mais Pharsale lui était un grand obstacle. Il amena Polydamas à une conférence, lui montra ses forces, ses plans, et obtint de lui la promesse que, si Sparte ne le secourait point, il ouvrirait ses portes. Sparte refusa toute assistance; Polydamas et Jason tinrent leur parole : l'un livra la ville, l'autre la traita en alliée (374).



Monnaie de Phères[2].



Monnaie de Pharsale[3].


Cavalier sur une monnaie de Pharsale[5].

Maître alors de toute la Thessalie, Jason se fit nommer *tagos*, chef suprême et légal du pays. Il porta ses forces à 20000 hoplites et à 8000 cavaliers, sans compter beaucoup de troupes légères. Il voulait aussi avoir une puissante marine, et ses secrètes espérances dépas-

[1] Xénophon, *Hellén.*, VI, 1, 3.

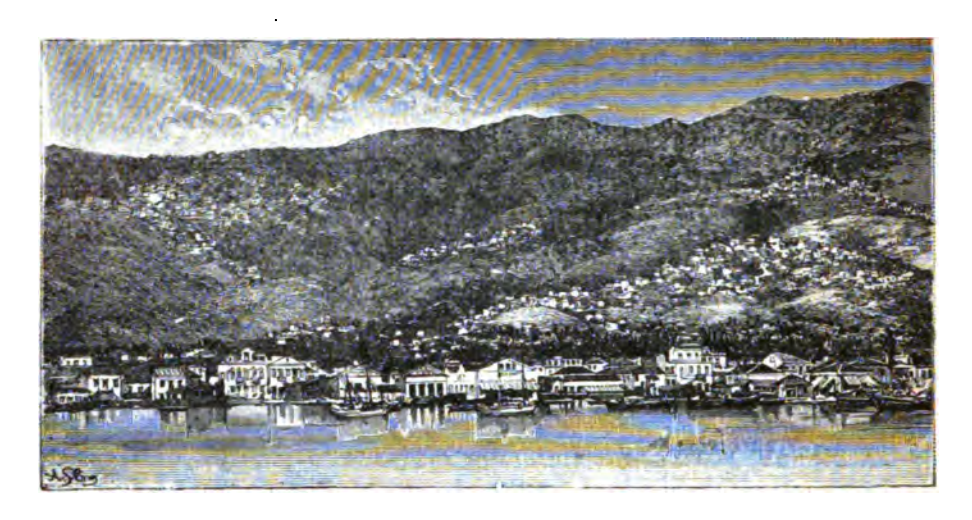
[2] Tête d'Hécate avec une couronne de myrte; devant, une torche. ℞. ΦΕΡΑΙΟΝ. Tête de lion à droite, servant d'orifice à une fontaine; au-dessous, un poisson. (Bronze.)

[3] Tête casquée de Pallas; à droite. ℞. ΦΑΡΣΑ[λίων]. Tête de cheval tournée à droite. (Argent.)

[4] Pagase, dont on voit quelques ruines près de la moderne Volo, se trouvait au fond du golfe pagasétique, vaste nappe d'eau qu'une longue et puissante courbure de la presqu'île des Magnètes défendait contre les flots du large. Il subsiste quelques restes de l'aqueduc construit par les Romains pour amener à Pagase l'eau des montagnes.

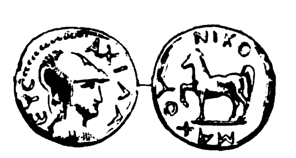
[5] Tête casquée de Pallas à droite; le casque est orné d'un griffon et muni de paragnathides; dans le champ, la lettre E, marque d'atelier. ℞. ΦΑΡ[σαλίων]. Cavalier sur un cheval qui galope à droite; il brandit un fouet. (Drachme.)

saient encore la portée de ses forces. Après Leuctres, invité par les Thébains à les aider pour achever la ruine de Sparte, il était accouru avec une troupe nombreuse et avait artificieusement ménagé une trêve, qui sauva les débris de l'armée de Cléombrote. Il convenait à ses desseins qu'une des deux villes ne l'emportât pas sur l'autre, afin que leur rivalité lui ouvrît un chemin plus facile à la domination de



Vue de la côte nord-est du golfe Pagasétique et mont Pélion[1].

la Grèce. Au retour de cette expédition, où il avait paru comme médiateur entre deux puissantes cités, il s'était emparé d'Héraclée, où était la clef des Thermopyles, et d'Hyampolis, sur les confins de la Phocide et de la Béotie. C'étaient des routes dont il s'assurait en diverses directions. Un jour il annonça l'intention d'aller offrir à Delphes un sacrifice et de présider les jeux pythiens. Dans ce but, il avait exigé de ses sujets une contribution de 1000 bœufs et de 10 000 têtes de menu bétail : prodigieuse offrande qui devait étonner et intimider la Grèce, en lui montrant l'étendue des ressources de la Thessalie. Mais, comme avant son départ il donnait publiquement audience, sept jeunes gens s'ap-

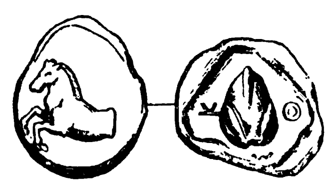


Monnaie des Thessaliens, *in genere*[2].

[1] D'après une photographie. — La ville moderne est celle de Volo, qui s'élève entre les ruines de Pagase à l'ouest et d'Iolkos à l'est.

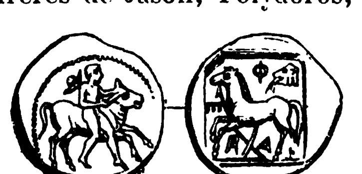
[2] ΑΧΙΛΛΕΥC. Tête casquée d'Achille à droite. ℞. ΝΙΚΟΜΑΧΟΥ, nom d'un magistrat. Cheval tourné à gauche. (Bronze.)

prochèrent de lui, sous prétexte de lui faire juger un différend, et le tuèrent. Quelque temps auparavant, des Delphiens, inquiets de cette visite pour les trésors du temple, avaient demandé à l'oracle comment ils repousseraient Jason. « Le dieu saura se défendre, » leur avaient répondu les prêtres; et le dieu s'était défendu. Ceux des meurtriers de Jason qui échappèrent à ses gardes, furent reçus avec honneur dans les villes grecques, qui se sentaient menacées par l'ambitieux Thessalien; ses grands desseins périrent avec lui (370).



Monnaie thessalienne[1].

On accusa aussi de ce meurtre un des frères de Jason, Polydoros, qui lui succéda. Polyphron, l'autre frère, tua le meurtrier, puis fut assassiné lui-même par son neveu, devenu célèbre entre les tyrans cruels, sous le nom d'Alexandre de Phères. Il consacra aux dieux la lance dont il avait frappé Polyphron, tua le sage Polydamas, et fit égorger tous les habitants de deux villes qui l'avaient offensé. Les Aleuades de Larisse appelèrent à leur aide le roi de Macédoine, Alexandre II, et ce prince étant trop occupé chez lui, ils s'adressèrent à Thèbes. On leur envoya Pélopidas, dont le ferme langage effraya assez le tyran pour qu'il s'enfuît précipitamment avec ses gardes (369). De là, Pélopidas passa en Macédoine, où il s'était déjà rendu après la mort d'Amyntas (370); il y retourna cette fois pour renverser l'influence d'Athènes alors dominante à Pella, et il obligea Ptolémée, qui venait de tuer Alexandre II et de prendre le pouvoir comme tuteur de Perdiccas III, à faire amitié avec Thèbes. Afin de l'enchaîner à cette alliance, il emmena comme otage Philippe, frère du roi, et trente jeunes gens des plus illustres maisons de Macédoine. « La Grèce put voir alors, dit Plutarque, à quel point de grandeur les Thébains étaient parvenus, l'opinion qu'on avait de leur puissance et la confiance qu'inspirait leur justice. » Le dernier point était douteux, mais les deux autres ne le sont pas (368).



Monnaie de Phères[2].

[1] Partie antérieure d'un cheval galopant à gauche. ℞. ΣΚΟ[τουσαίων]. Gousse d'hellébore. Carré creux. (Drachme de Scotussa en Thessalie.)

[2] Héros thessalien, nu, sa *causia* flottant sur ses épaules, et retenant par les cornes un taureau qui bondit à droite. ℞. ΦΕΡΑ[ιον]. Cheval galopant à gauche et laissant traîner son lien; derrière, un mufle de lion, servant d'orifice à une fontaine. Carré creux. (Drachme.)

Cependant, comme au temps de la paix d'Antalcidas, les étrangers s'occupaient de réconcilier les Grecs. Ariobarzane, satrape de l'Hellespont, qui avait des motifs particuliers pour tirer Sparte de ses embarras, proposa une réunion de députés des divers États à Delphes. Il y dépêcha un homme d'Abydos, Philiscos, avec beaucoup d'argent : mais Thèbes refusant d'abandonner Messène, rien ne put se conclure, et Philiscos se mit à lever des troupes pour le service des Lacédémoniens. Il fallait rompre cette alliance. Pélopidas fut envoyé au grand roi. D'autres députés arrivèrent de Sparte, d'Athènes, de l'Arcadie, de l'Élide, d'Argos, et la cour de Suse eut encore le spectacle honteux de la Grèce aux pieds de ceux qu'elle avait vaincus (368). Artaxerxès n'eut d'attention que pour l'homme qui avait fait trembler Lacédémone, et il le trouva, vertu rare en Grèce, aussi incorruptible qu'il était brave. Tandis qu'un des députés d'Athènes acceptait de l'or persique, Pélopidas rejetait tous les présents du roi; mais, pour sa patrie, il obtenait la reconnaissance de l'indépendance de Messène, l'ordre donné à Athènes de désarmer sa flotte, et la menace d'être aussitôt attaquée, faite à toute ville qui refuserait d'entrer dans l'alliance de Thèbes et de la Perse.



Monnaie perse[1].

Il était facile au roi d'envoyer des ordres, plus difficile de les faire exécuter. Athènes condamna à mort le député qui avait trahi ses intérêts; et lorsque les alliés furent convoqués à Thèbes pour jurer, devant un envoyé perse, d'observer les conditions imposées, tous refusèrent; les Arcadiens sortirent même à l'instant de la ville. Un d'eux, au retour de l'ambassade, avait dit dédaigneusement : « J'ai bien vu quantité de pâtissiers, de cuisiniers, d'échansons et d'huissiers, mais je n'ai pas vu un homme. La magnificence du roi n'est qu'une parade : son platane d'or tant vanté ne donnerait pas d'ombre à une cigale. » Ces paroles étaient de mauvais augure pour la Perse. Il y avait longtemps que ses armées n'intimidaient plus les Grecs; et voici que toutes les pompes de la cour de Suse n'excitent que la raillerie de

[1] Galère à la voile, voguant sur les flots. ℟. Dans un carré creux, un roi de Perse, coiffé de la *cidaris*, et accompagné d'un aurige, tous deux debout dans un char traîné par deux chevaux ; au-dessus, partie antérieure d'un bouc, gravée en creux. (Argent.)

ces esprits moqueurs. Le traité était donc non avenu. « Ainsi, dit Xénophon, s'évanouit le prétendu empire de Thèbes. »

Cette même année, elle éprouva un échec au nord. Pour amener Alexandre de Phères à accepter le traité dicté par la Perse, elle lui avait dépêché Pélopidas. Le tyran, le voyant mal accompagné, s'était saisi de lui et l'avait jeté en prison. « Dans le commencement, dit Plutarque, il permit aux habitants de Phères de l'aller voir, mais Pélopidas les exaltait par ses discours et lui envoyait dire qu'il était insensé de mettre à mort tant de gens qui ne lui avaient rien fait, et de l'épargner lui, qui, une fois échappé de ses mains, ne manquerait pas de le punir. » Le tyran lui demanda pourquoi il était si pressé de mourir. « Afin que, devenu plus ennemi des dieux et des hommes, tu en périsses plus tôt. » Dès lors personne ne put approcher de Pélopidas. La femme d'Alexandre, Thébé, vint cependant voir en secret le héros. Il lui fit honte de laisser vivre un pareil monstre, et dès lors elle conçut le projet qu'elle exécuta plus tard[2].



Monnaie d'Alexandre de Phères[1].

Vers ce temps-là se placent deux mauvaises actions d'Athènes : sa crainte de la puissance thébaine la jeta dans l'alliance du tyran; elle lui éleva une statue; elle lui envoya trente galères et mille soldats, et, jugeant que l'utile devait passer avant l'honnête, elle essaya de surprendre Corinthe, ville alors son alliée, pour assurer ses communications avec l'Arcadie[3]. Elle échoua de ce côté, mais elle réussit de l'autre. Une armée que Thèbes fit partir pour délivrer Pélopidas fut battue, et elle eût péri si Épaminondas, qui y servait comme simple soldat, ne l'eût sauvée. Le peuple lui ayant rendu son commandement, il reparut en Thessalie et il inspira assez de crainte au tyran pour que celui-ci délivrât son prisonnier en échange d'une trêve de trente jours (368).

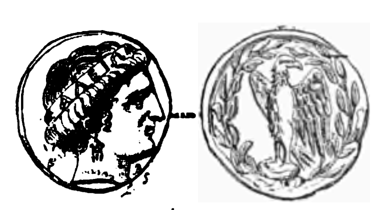
L'année suivante, Thèbes chargea Épaminondas de conduire une

[1] Tête d'Hécate, à droite, avec une couronne de myrte ; dessous, ΕΝΝΟΙΟΣ, nom de l'artiste graveur du coin monétaire. ℞. ΑΛΕΞ[άνδρου]. Tête de lion à droite, la gueule béante. [Argent.]

[2] Je ne garantis pas ces anecdotes que Plutarque a sans doute embellies pour faire honneur au héros thébain.

[3] A ces deux mauvaises actions, elle en ajouta, quelques années plus tard, une troisième : Python et Héraclide ayant tué Cotys (359), les meurtriers furent célébrés à Athènes comme des héros. Sur les meurtres de rois et de tyrans, voyez la longue énumération d'Aristote, *Politique*, V, 10. J'ai déjà dit que les Grecs n'avaient pas les mêmes idées que nous sur cette question.

troisième expédition dans le Péloponnèse pour arrêter la joie que Sparte ressentait de son récent succès, la *victoire sans larmes*, et aussi pour contenir les Arcadiens, en prenant contre eux un point d'appui dans l'Achaïe et l'Élide. Les Achéens, qu'il réussit à faire entrer dans l'alliance de Thèbes, abandonnèrent à leurs nouveaux amis Naupacte, sur la côte septentrionale du golfe de Corinthe, qui allait devenir ainsi une mer béotienne; et ils reçurent dans leurs villes des harmostes thébains. Mais cette alliance s'était faite au détriment des familles aristocratiques de l'Achaïe; chassées de leurs demeures, dépouillées de leurs biens, elles formèrent des bandes de bannis, comme il en rôdait autour de la plupart des cités grecques, désolant les campagnes et tenant les citadins en perpétuelle inquiétude. Les Arcadiens, voisins de l'Achaïe, eurent beaucoup à souffrir de ces pillards, et le peu de reconnaissance qu'ils avaient gardé pour Thèbes en fut encore affaibli. Ainsi, par la rivalité des factions dans l'intérieur des villes et par celle des cités les unes contre les autres, rien de grand ne pouvait se faire, rien de durable ne pouvait s'établir dans ce malheureux pays, où de mesquines passions étouffaient tout sentiment général.



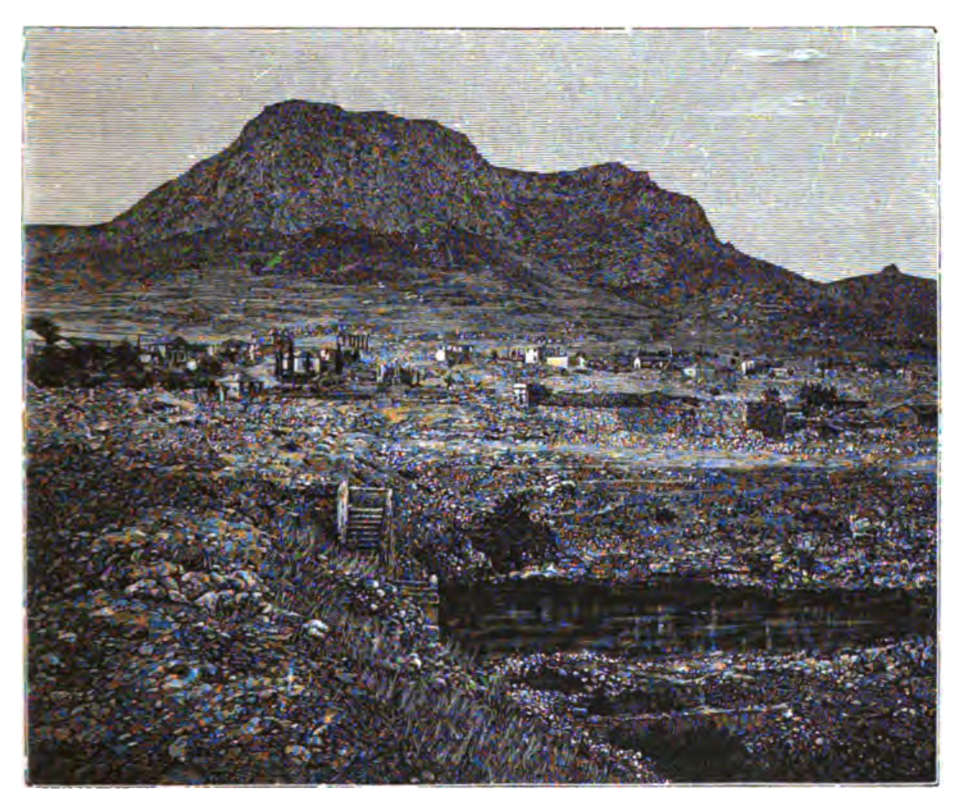
Monnaie de l'Élide, *in genere* [1].

L'influence de Thèbes, qui diminuait dans le Péloponnèse, était perdue en Thessalie, par conséquent en Macédoine. Athènes, au contraire, refaisait à petit bruit son empire. Timothée, après dix mois de siège, venait de lui soumettre Samos, dépendance incertaine du grand roi (365); l'an d'après, le satrape révolté de la Phrygie lui avait cédé une partie de la Chersonnèse, et dans le même temps elle rattacha à son alliance les villes de la Chalcidique. Corinthe, effrayée de cette grandeur renaissante et des intentions qu'Athènes avait récemment montrées à son égard, voulut se retirer du conflit. Elle envoya demander aux Spartiates s'ils pensaient que son concours pût leur assurer la paix; dans le cas contraire, elle sollicitait la permission de traiter. Sparte autorisa ce qu'elle ne pouvait empêcher : Épidaure, Phlionte, quelques autres villes encore, imitèrent Corinthe.

Thèbes n'en était pas là. Elle se raidit contre les difficultés pour

[1] Tête de Héra Olympia, à droite, ornée d'un large diadème sur lequel on lit FAAEIΩN; dans le champ, les lettres FA initiales du même mot. ℞. Aigle debout sur un rocher, les ailes éployées; autour, une couronne d'olivier. (Didrachme.)

garder le rang qu'elle avait pris et le porter encore plus haut. Épaminondas, dont l'ambition patriotique avait grandi avec ses victoires, lui montra l'empire maritime à saisir et les dépouilles d'Athènes à transporter dans la Cadmée. Ce conseil n'était ni d'un sage ni d'un citoyen clairvoyant. Si Athènes avait des arsenaux rapidement remplis et une flotte de guerre qui se reconstituait bien vite, elle le devait aux ressources fournies par son grand commerce. Thèbes, au contraire, pla-



Vue de l'Acrocorinthe [1].

cée au milieu des terres, sans industrie, sans autres objets d'échange que les produits de son sol, et n'ayant jamais eu un vaisseau, ne pouvait s'assurer sur mer une domination durable. Il était donc impolitique de la jeter dans une voie qui n'était pas la sienne. Épaminondas lui persuada de construire cent trirèmes, chose facile à faire et prompte à exécuter; avec cette flotte, il parcourut la mer Égée et l'Hellespont, sans notables succès, mais aussi sans revers et en rapportant

[1] D'après une photographie. — La vue est prise du nord; on distingue au pied du rocher les colonnes du temple de Héra, que nous avons reproduites dans notre premier volume, p. 505.

à sa patrie l'alliance, stérile pour elle, de Rhodes, de Chios et de Byzance. Ce fut durant son absence que les Thébains égorgèrent tous les habitants mâles d'Orchomène[1].

Une autre expédition, ordonnée quelques mois plus tôt, importait davantage à l'honneur et à la fortune de Thèbes : elle avait envoyé de nouveau, en Thessalie, Pélopidas avec une armée. Il rencontra Alexandre près de Pharsale, dans une plaine parsemée de hauteurs, qu'on appelait les Têtes de Chiens (Cynoscéphales), l'attaqua avec furie, le vainquit; mais fut tué en voulant joindre son ennemi, qui se cachait au milieu de ses gardes (364). Les villes thessaliennes qui l'avaient appelé lui firent des funérailles qui n'eurent jamais d'égales, si l'on admet que le plus bel ornement n'est ni l'or ni l'ivoire, mais les larmes vraies, les regrets profonds et sincères d'un peuple entier. Une armée de sept mille hommes, dirigée contre Alexandre, le força de rendre la liberté aux villes qu'il avait prises, et de jurer qu'il obéirait fidèlement à toutes les injonctions des Thébains.



Monnaie d'Alexandre de Phères[2].

La Thessalie replacée sous son influence, Thèbes songea à y remettre le Péloponnèse.

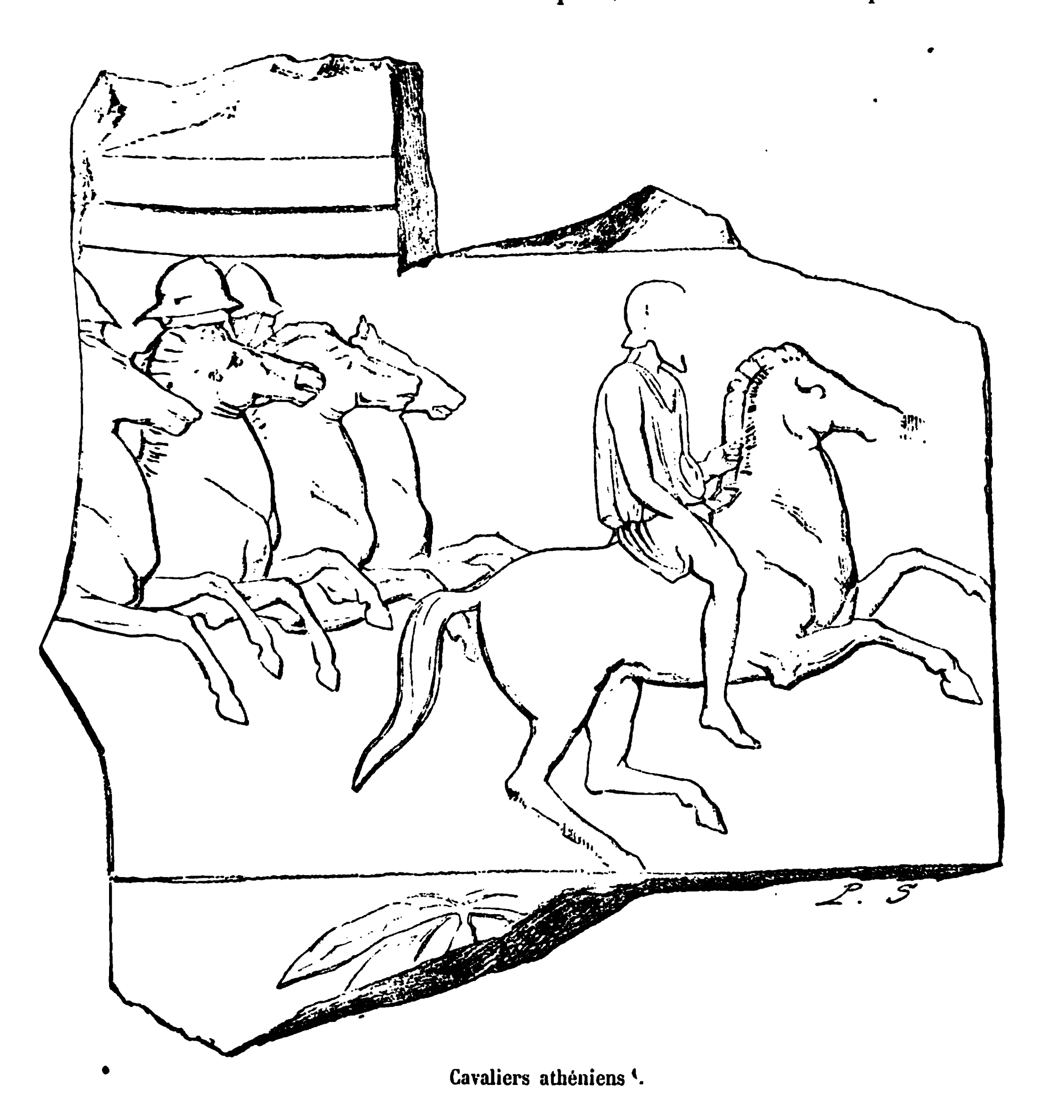
Le désordre y était extrême. Les Éléens et les Arcadiens se battaient, et les choses allaient mal pour les premiers, bien que les Spartiates eussent tenté, en leur faveur, une diversion qui ne réussit pas. Les Arcadiens s'emparèrent d'Olympie, où ceux de Pise, leurs alliés, firent célébrer les jeux. Cette vue rendit le courage aux Éléens. Ils vinrent en armes, au milieu de la solennité, attaquer les Arcadiens, que soutenaient 1000 hoplites d'Argos et 400 cavaliers d'Athènes[3]. L'action fut vive et glorieuse pour les Éléens, quoiqu'on les eût jusque-là regardés comme

[1] Voy., ci-dessus, p. 31.

[2] Tête d'Hécate, de trois quarts à droite, la chevelure en désordre et couronnée de myrte; à gauche, une torche allumée. ℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Guerrier à cheval, galopant à droite, et tenant sa lance en arrêt; sous le cheval, une bipenne. (Argent.)

[3] On a trouvé à Argos une inscription contenant une liste d'amendes infligées par les Argiens à un certain nombre de villes, notamment aux cités arcadiennes d'Aléa et de Stymphale et à toute la communauté des Arcadiens, τὸ κοινὸν τῶν Ἀρκάδων. Lebas en a conclu qu'il s'agit là de l'ancienne amphictyonie d'Argos, à qui l'abaissement de Sparte après Leuctres avait rendu sa vigueur et qui comprenait, outre l'Argolide, l'Arcadie orientale; mais il n'a pu placer ce document qu'entre les années 371 et 147, sans oser lui assigner une date plus précise.

les plus mauvais soldats de la Grèce. Mais Olympie resta aux Arcadiens avec les trésors de son temple (364). Depuis que la guerre se faisait avec des mercenaires et ne cessait plus, elle était fort dispendieuse,



Cavaliers athéniens [1].

de sorte que les gouvernements qui n'étaient pas assez sages pour l'éviter se trouvaient réduits à des expédients dangereux. Athènes avait pris l'argent de ses alliés et perdu ainsi leur dévouement; Sparte avait établi sur les siens de lourds impôts et provoqué des révoltes. Les ar-

[1] Bas-relief athénien, d'après Schöne, *Griechische Reliefs*, n° 79. — Cavaliers athéniens paradant devant le Conseil. Pour la détermination du sujet, voy. l'*Archäolog. Zeitung*, XXXVIII (1880), p. 181.

chontes d'Arcadie, pour solder leurs *éparites*, s'emparèrent sans scrupule de l'or sacré d'Olympie. Ce fut la ruine de la confédération arcadienne. Les dévots réclamèrent contre cette impiété; la ville de Mantinée, qui voyait Tégée recevoir une garnison béotienne et Mégalopolis appuyer en toute circonstance la politique ambitieuse des Thébains, se mit à la tête de cette opposition à la fois religieuse et patriotique, mais en même temps offrit de payer sa part de l'argent nécessaire pour l'entretien des *éparites*. Cités devant les Dix-Mille, sous l'accusation de vouloir rompre la confédération, les Mantinéens refusèrent de comparaître et, menacés d'une attaque, fermèrent leurs portes. Les Dix-Mille eux-mêmes interdirent l'emploi à de profanes usages des deniers sacrés. Aussitôt les mercenaires se dispersèrent, et les archontes, redoutant quelque accusation de sacrilège suivie d'un arrêt de restitution, appelèrent les Thébains.

Cependant les patriotes arcadiens firent conclure la paix avec l'Élide, à la condition que l'or enlevé d'Olympie serait restitué. Ils célébraient



Monnaie de l'Élide, *in genere*[1].



Monnaie de l'Élide, *in genere*[2].

cette paix à Tégée, quand, au milieu de la fête, l'harmoste béotien, qui commandait dans la ville une troupe de trois cents hommes et qui voyait dans cette paix la ruine de l'influence thébaine, s'empara de toute l'assemblée et l'emprisonna, feignant de croire à un complot pour livrer la place aux Lacédémoniens. L'indignation publique le força de relâcher ses captifs et de fuir à Thèbes, où des députés vinrent réclamer une punition. Épaminondas le justifia en reprochant aux Arcadiens d'avoir violé l'alliance lorsqu'ils avaient signé la paix avec l'Élide sans l'assentiment des Thébains. L'honnête

[1] Victoire marchant à gauche, à pas précipités; elle tient une couronne dans sa main droite; dans le champ, FA[λείων]. ℟. Un aigle volant à gauche, et emportant dans son bec un serpent qui essaye de l'enlacer dans les replis de sa queue. (Argent.)

[2] Tête de Héra Olympia, à droite, les cheveux relevés par un bandeau; dans le champ, FA (pour FAΛΕΙΟΝ). ℟. Aigle debout, au repos, dans une couronne d'olivier. (Tétradrachme.)

homme disparaissait sous le citoyen qui se croyait tenu de tout sacrifier à la grandeur, même injuste, de sa patrie.

Quand on connut la réponse de Thèbes, une partie des Arcadiens s'armèrent et demandèrent des secours à Sparte et à Athènes, qui venait de signer un traité avec eux[1]. Pour arrêter cette défection du Péloponnèse, Thèbes y envoya, en 362, Épaminondas, qui vint camper dans Tégée pour cacher ses mouvements. Là, apprenant qu'Agésilas, appelé par les Mantinéens, avait quitté Sparte avec toutes ses forces, il



Bas-relief commémoratif de l'alliance d'Athènes et du Péloponnèse[2]

se jeta, par une marche de nuit, dans la Laconie. « Si un Crétois déserteur n'eût couru avertir Agésilas, Sparte, absolument sans défense, était prise comme un nid d'oiseau. » Le vieux roi revint à temps et pourvut à tout; Épaminondas fut, comme la première fois, arrêté devant cette ville ouverte. Il avait cru la surprendre; il n'espéra pas la réduire par un siège, qui se prolongerait de maison en maison et pour lequel il n'avait pas de vivres; d'ailleurs il ne fallait pas se laisser enfermer dans cette vallée étroite, entre la ville et l'armée spartiate qui accou-

[1] Nous avons encore un fragment de la stèle où le traité de 362 était inscrit, et que surmontait un bas-relief représentant deux femmes debout devant Zeus assis et servant de témoin. Des deux femmes, l'une est Athéna, l'autre le Péloponnèse ou plutôt la personnification des quatre peuples, Arcadiens, Éléens, Achéens et Phliasiens, avec qui Athènes vient de contracter alliance.

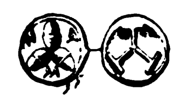
[2] D'après le *Bulletin de Corr. hellén.*, II (1878), pl. 11 et l'*Archäologische Zeitung*, XXXV (1877), Taf. 15, n. 1. L'inscription, que surmonte ce bas-relief, est dans le *Corp. inscr. Attic.*, II, 57 *b* : elle est datée de l'archontat de Molon (362/1). Sur la date, voy. le commentaire de Köhler dans les *Mitth. d. d. archäol. Instit. in Athen*, 1 (1876), p. 197 et suiv.

rait. Il rentra en Arcadie à marches forcées, précédé de ses cavaliers, qui essayèrent un autre coup sur Mantinée; mais la cavalerie d'Athènes venait d'arriver dans cette place : elle sortit bravement au-devant d'un ennemi qu'elle était cependant habituée à craindre, et le repoussa. Dans cette action périt Gryllos, fils de Xénophon. Au moment où il apprit cette mort, le père sacrifiait au temple d'Artémis; en signe de deuil, il ôta la couronne dont l'officiant devait couvrir se tête; mais quand il sut que Gryllos était tombé en brave, il la remit sans verser une larme, en disant : « Je savais que mon fils était mortel. » Si le récit est vrai, le mot était trop spartiate[2].

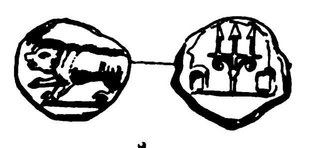


Artémis [1].

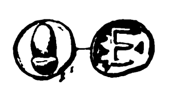
Le temps fixé pour la fin de l'expédition approchait. Épaminondas



1



2



3

Monnaies de Mantinée [3].

ne voulut point partir en laissant derrière lui l'éclat obscurci des armes de Thèbes. Il vint chercher l'ennemi près de Mantinée, dans une plaine où se croisent les routes de l'Arcadie avec celles qui viennent de l'isthme, de l'Argolide et de la Laconie, et où tant de fois le sort du Péloponnèse a été disputé. Des cinq batailles livrées en ce lieu [4], celle-ci fut la plus célèbre, « car jamais Grecs contre Grecs n'avaient mis en ligne un si grand nombre d'hommes » : 22 000 du côté des Spartiates, 33 000 avec Épaminondas, si nous acceptons les chiffres de Diodore.

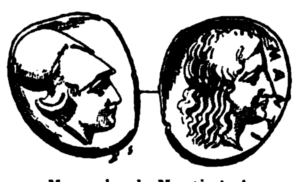
[1] Artémis Stymphalia, sur une monnaie de Stymphale. Le revers de cette monnaie porte Hercule tuant les oiseaux (voy. t. II, p. 623). Gardner, *Types*, pl. VIII, 38.

[2] Depuis qu'Athènes était rentrée dans l'alliance de Sparte, le décret de bannissement contre le compagnon et l'ami d'Agésilas avait sans doute été rapporté. Mais Xénophon ne semble pas être revenu à Athènes. On conjecture que, chassé par les Éléens de Scillonte, il se retira à Corinthe, où il mourut.

[3] 1. MAN[τινέων]. Trois glands disposés en étoile. ℞. Trois T, rapprochés par la base (les trois T sont la marque du tritéetartémorion). (Argent.) — 2. Ours marchant à gauche. ℞. Un trident dans un carré creux. (Argent.) — C. R. Fox, *Engravings of unedited greek Coins*, in-4°, n° 102). — 3. Gland. ℞. MAN[τινέων]. Dans le champ : un grand E, marque de l'hémiobole, t la lettre Δ, marque d'atelier. (Argent.)

[4] En 418, victoire d'Agis, 362 d'Épaminondas, 296 de Démétrius, 243 des Achéens, 206 de Philopœmen sur Machanidas.

Il suivit la même tactique qu'à Leuctres : il surprit ses adversaires, qui ne s'attendaient pas à une action, n'engagea que ses meilleures troupes, et concentra sur un seul point une masse profonde qui renversa tout devant elle. Il se tenait lui-même au premier rang; car, dans ces républiques jalouses, les chefs devaient faire office de soldat autant que de capitaine et être les plus vaillants en même temps que les plus habiles. Épaminondas se laissa emporter trop loin en avant des siens; entouré d'ennemis, il combattit longtemps, malgré plusieurs blessures, jusqu'à ce qu'il reçut dans la poitrine un coup de lance si violent que le bois se rompit et que le fer resta dans la plaie. Les Thébains arrachèrent avec peine son corps à l'ennemi, et l'emportèrent dans le camp respirant encore. Les médecins déclarèrent qu'il mourrait quand on retirerait le fer de la blessure. Alors il appela son écuyer pour savoir si son bouclier était sauvé; l'écuyer le lui montra. Il demanda ensuite de quel côté la victoire était restée; on lui dit qu'elle était aux Béotiens. « Eh bien, je puis mourir, » et il ordonna d'arracher le fer. Dans ce moment, les amis qui l'entouraient firent entendre de grands gémissements; un d'eux s'étant écrié : « Eh quoi! Épaminondas, faut-il que tu meures ainsi sans laisser d'enfants de toi? — Non pas, reprit-il, non pas, par le grand Jupiter! car je laisse après moi deux filles, les victoires de Leuctres et de Mantinée » (362).



Monnaie de Mantinée[1]

Avant d'expirer, Épaminondas avait voulu voir Iolaïdas et Diophantos, deux de ses lieutenants qu'il jugeait dignes de lui succéder. « Ils sont morts, lui répondit-on. — En ce cas, faites la paix. » Thèbes, en effet, avait perdu tous ses chefs et n'avait point, à Mantinée, gagné une victoire décisive. La cavalerie athénienne avait eu quelque avantage sur l'infanterie légère des Thébains; de part et d'autre l'aile gauche était restée maîtresse du terrain; de sorte que des deux côtés on réclama les morts, et que deux trophées s'élevèrent sur le champ de bataille.

« Ce combat, dit Xénophon, laissa autant de confusion en Grèce qu'il y en avait auparavant. » C'était le dernier coup donné à l'empire spartiate et ce n'était pas la consolidation de l'empire thébain. Tous s'accordèrent à signer, l'année suivante, une paix qui reconnaissait l'indé-

[1] Tête casquée de Pallas à droite. ℟. MANTI[νέων]. Tête de la nymphe Callisto, à droite. (Argent.)

pendance de Messène et l'assurait aux autres États du Péloponnèse. Sparte protesta ; mais maintenant seule, elle ne pouvait rien.

L'ouvrage de Xénophon s'arrête à la bataille de Mantinée. Nous avons perdu Hérodote après Platée, Thucydide en 411, Xénophon nous manque avec Épaminondas. Les grands hommes et les grands historiens sont morts ; la Grèce s'en va[1].

[1] Il faut dire pourtant que les *Helléniques* sont un triste ouvrage, qui n'a ni le charme des *Muses* d'Hérodote ni la profondeur des livres historiques de Thucydide, qu'il s'y trouve de nombreuses inexactitudes, une partialité révoltante et une masse infinie de petits faits sans intérêt ni importance, qui masquent les grandes lignes de l'histoire de ce temps et que, pour cela, j'ai évité de recueillir.

[2] Tête diadémée de Zeus, à droite. ℞. ΘΟΥ[ριατῶν]. Athéna debout à gauche, casquée, l'égide sur la poitrine, tenant sa lance et son bouclier ; dans le champ, une couronne d'épis et un nom de magistrat, ΝΙΚΩΝΥΜΟΣ. (Bronze de Thuria en Messénie.)



Zeus et Athéna[2].

CHAPITRE XXX

ÉTAT DE LA GRÈCE AVANT LA DOMINATION MACÉDONIENNE.

I. — ÉCLAT PERSISTANT DES ARTS.

Cependant, à défaut de grands hommes et de grandes choses, la Grèce, après la paix signée en 361, allait-elle au moins retrouver le calme? On pouvait raisonnablement l'espérer.

Depuis près d'un siècle, elle se déchirait de ses propres mains. Les uns s'étaient armés pour saisir l'omnipotence, les autres pour briser l'usurpation. Sparte, Athènes, Sparte encore, puis Thèbes, s'étaient épuisées à soutenir une fortune trop grande. Chacune à son tour avait vu, le lendemain de la victoire, ses alliés se tourner contre elle. L'esprit d'indépendance municipale avait vaincu l'esprit d'union. L'expérience était achevée : la Grèce, obéissant à d'invincibles instincts, ne voulait pas être un empire.

De toutes ces dominations brisées, une seule était regrettable, celle de l'Athènes de Périclès. Tant qu'elle avait duré il y avait eu moins de cruautés et d'injustices, plus d'éclat et de prospérité que la Grèce n'en avait jamais connu. Sparte avait appesanti sur tous un joug brutal. La conduite de Thèbes à l'égard de Thespies, de Platée, d'Orchomène, même de Tégée, l'habitude qu'elle commençait à prendre d'envoyer, elle aussi, des harmostes chez ses alliés, n'annonçaient pas une autorité plus douce. D'ailleurs elle n'avait aucun plan et point de but élevé; comme Sparte, elle voulait le pouvoir pour le pouvoir même. Cette domination, pas plus que celle de Lacédémone, n'avait donc en soi sa raison d'être, car la Grèce n'eût rien gagné à lui obéir. On n'était plus aux temps où une coalition était nécessaire. Au lendemain de l'invasion persique, on avait pu craindre un retour offensif du grand roi, comme on avait vu les armées de Xerxès succéder à celles de Darius; et cette juste crainte avait légitimé l'empire d'Athènes. C'est aussi parce que cet

empire sortit naturellement du milieu des faits qu'il fut si longtemps incontesté et que, malgré tant de malheurs, il en subsistait des débris respectables[1]. Mais au moment où nous sommes arrivés, quels dangers l'œil le plus perçant pouvait-il découvrir? A l'orient, la Perse se débattait dans cette longue agonie des États orientaux, si peu vivants et pourtant si lents à mourir. A l'occident, les Romains en étaient encore à rebâtir leur ville brûlée naguère par les Gaulois. Du nord, que redouter? Jason était mort et avec lui ses grands desseins. Quant à la Macédoine, si troublée et depuis tant de siècles impuissante, prophète bien moqué eût prédit sa fortune prochaine[2].

Un ami de la Grèce eût donc, à cette heure, vu sans effroi finir la sanglante expérience qui s'était poursuivie depuis trois ou quatre générations. Les Grecs, ne pouvant s'unir, semblaient du moins être arrivés à des conditions générales d'existence plus équitables et meilleures. Il n'y avait plus de peuple dominant sur un autre peuple, par conséquent plus de maîtres et de sujets; mais il y avait moins de morcellement. Beaucoup de petits États avaient formé des alliances qui comprenaient les cités de provinces entières : moyen plus sûr et moins contraire aux tendances impérieuses de l'esprit grec d'arriver, un jour peut-être, par l'union des ligues provinciales, à une confédération de tout le corps hellénique. En outre, ces ligues sont faites à des conditions plus justes. Tous les alliés d'Athènes, les plus faibles comme les plus puissants, ont une voix au congrès général, et tous les membres de la confédération d'Arcadie, comme ceux de la ligue achéenne, ont des droits égaux. Dans la nouvelle alliance entre Lacédémone et plusieurs peuples du Péloponnèse, il est convenu que chaque État commandera sur son territoire.

Une des grandes iniquités de Lacédémone, l'hilotisme des Messéniens, était réparée : Messène était indépendante et Sparte enfermée dans sa vallée de l'Eurotas. L'Arcadie, renonçant à ses antiques divisions, avait réuni presque tous ses villages dans la Grande Cité, ***Mégalopolis***, et formé un État capable de tenir en bride l'ambition spartiate, en couvrant contre elle le reste du Péloponnèse. Corinthe, fatiguée de

[1] Voy., ci-dessus, p. 18-19.

[2] Voy., dans Arrien, *Expéd. d'Alex.*, VII, 9, 2, dans Q. Curce, X, 10, et ci-dessous, la peinture qu'Alexandre fera à ses soldats du misérable état de la Macédoine à l'avènement de Philippe.

ces guerres qui la ruinaient, n'aspirait qu'à la paix, au commerce, au plaisir. Argos, naguère souillée de sang, voyait au moins les factions s'apaiser et lui donner quelque répit. Les Achéens renouaient leur vieille fédération avec des idées d'égalité et de justice qui leur vaudront l'honneur d'être les derniers survivants de la Grèce. La ligue béotienne obéissait à Thèbes, mais maintenant sans trop de contrainte. Athènes enfin avait relevé son commerce avec sa marine militaire, et ramené à elle ses anciens alliés par la sagesse de sa conduite.



Monnaie de la ligue achéenne frappée à Mégalopolis [1].

Qui empêchait ces États rentrés dans leurs limites de vivre en paix, après s'être mutuellement convaincus d'impuissance, dès qu'ils voulaient en sortir? Pourquoi ne seraient-ils pas redevenus ce qu'ils avaient été, un siècle plus tôt, chacun un foyer de lumière? Malgré tant de combats, ils n'avaient pas beaucoup perdu de leur population, et rien de leur activité physique ou intellectuelle. Leurs soldats étaient toujours les meilleurs soldats du monde, car la légion romaine n'avait pas fait ses preuves, ni la phalange macédonienne. Leurs savants, leurs artistes, étaient nombreux. Pour l'art, pour la philosophie, pour l'éloquence, ce qu'on a appelé le siècle de Périclès continuait.


Monnaie de la ligue achéenne frappée à Argos [2].

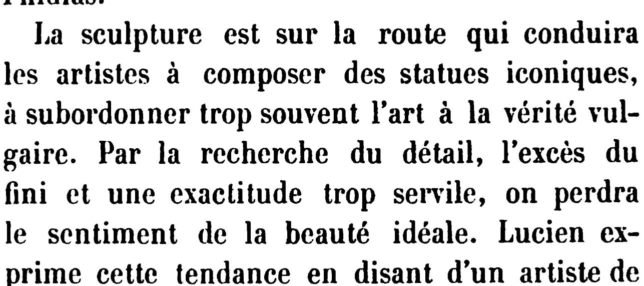
Phidias, Polyclète, Zeuxis, Parrhasios, étaient morts, et, entre les mains de leurs successeurs, l'art se transforme et fléchit. Déjà, dans la frise du temple d'Apollon Épikourios, près de Phigalie [3], Ictinos avait donné à ses figures plus de vivacité que n'en ont les bas-reliefs du Parthénon. Une génération s'écoule et voici que la passion

[1] Tête laurée de Zeus Homagyrios, à gauche. ℟. Aigle debout sur un foudre; à l'exergue, ME, initiales de Mégalopolis. Dans le champ, deux monogrammes de noms de magistrats. (Argent.)

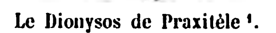
[2] Zeus Homagyrios debout, tourné à gauche; de la main gauche il s'appuie sur un long sceptre, et de la droite il tient une Victoire qui lui pose une couronne sur la tête. ℟. ΑΡΓΕΙΩΝ ΑΧΑΙΩΝ. Déméter Panachaïa assise sur un trône à gauche, tenant un sceptre et une couronne; dans le champ, ΦΑΙΝΟϹ, nom d'un magistrat. (Bronze.)

[3] Ce temple est, après celui de Thésée à Athènes, le mieux conservé des temples de la Grèce. La frise de la *cella* est au British Museum.

animé le marbre, comme elle avait agité déjà les tragédies d'Euripide. Dionysos ressent l'ivresse qu'il inspire, Aphrodite la volupté qu'elle promet; le style moins sévère est plus humain et le mouvement de la vie remplace la calme sérénité des dieux de Phidias.



La sculpture est sur la route qui conduira les artistes à composer des statues iconiques, à subordonner trop souvent l'art à la vérité vulgaire. Par la recherche du détail, l'excès du fini et une exactitude trop servile, on perdra le sentiment de la beauté idéale. Lucien exprime cette tendance en disant d'un artiste de ce temps, Démétrios, qu'il n'était plus un faiseur de dieux, mais un faiseur d'hommes, *οὐ θεοποιός τις, ἀλλ' ἀνθρωποποιός ὤν*[2]. Ou bien l'on tendra au tragique, au gigantesque, et l'on construira des colosses de bronze qui seront des prodiges d'industrie. Charès de Lindos édifiera, vers 280, le colosse de Rhodes; Lysippe, un Jupiter haut de quarante coudées (18^m,15). Dans quelques années, Démocratès offrira à Alexandre de tailler l'Athos en statue, une des mains portant une ville, l'autre laissant échapper un torrent qui retomberait en puissantes cascades[4]. Le héros eut plus de goût que l'artiste, il refusa. A chacun son œuvre; que l'homme laisse à Dieu ses montagnes[5].


Le Dionysos de Praxitèle[1].


Aphrodite de Cnide[3].

Mais avant que les artistes se préoccupassent de faire tragique, ce qui n'est pas le propre de la statuaire, il y eut pour l'art grec une période char-

[1] HΛΕΙΩΝ. Dionysos debout, vêtu d'un ample *peplos*, tenant le thyrse de la main gauche, et un rhyton de la main droite levée; à ses pieds, une panthère et le tympanon. (Revers d'une monnaie de bronze de l'Élide, à l'effigie d'Hadrien.) Ce type est une imitation de la statue de Praxitèle décrite par Pausanias, VI, 26, 1. (*Zeitschrift für Numismatik*, t. XIII, 1886, p. 384.)

[2] *Philopseudès*, 18-20.

[3] ΚΝΙΔΙΩΝ, Aphrodite debout tenant une draperie mouillée qu'elle retire d'un vase. Le type monétaire est une imitation de la statue de Praxitèle. (Revers d'une monnaie de bronze à l'effigie de Plautille.)

[4] Plutarque, *Alex.*, 72, et Lucien, *Pour les portraits*, § 9.

[5] Pour qu'un objet soit beau, Aristote exige trois qualités dont l'une est la *limitation* ou la mesure que l'artiste ne doit point dépasser, τοῦ δὲ καλοῦ μέγιστα εἴδη τάξις καὶ συμμετρία καὶ τὸ ὡρισμένον (*Met.* III, 3). Voyez, à notre tome II, page 353 et suiv., la discussion sur les statues colossales.



VÉNUS DE CNIDE. (Voy. p. 69, n. 5.)

Statue en marbre de Paros, aujourd'hui conservée dans la Glyptothèque de Munich (H. Brunn, *Beschreibung*, p. 166, n° 131), d'après une photographie. — C'est une des copies de l'œuvre la plus célèbre de Praxitèle, que nous connaissons également par des monnaies. Voyez plus haut, p. 64

mante, celle que remplit l'école de la grâce, qui se plut à donner aux dieux la jeunesse efféminée au lieu de la majesté olympique. Deux Athéniens, Scopas et Praxitèle, qui en furent les chefs, créèrent le type des Vénus pudiques et craintives, représentation de la



Apollon Sauroctonos ou Tueur de lézards [1]. (Voy. p. 69.)

femme bien plus que de la déesse [2]. Les grands artistes du cinquième

[1] Statue en marbre de Paros, conservée au musée du Louvre (Fröhner, *Notice de la sculpture antique*, n° 70, p. 94), d'après une photographie. — C'est la copie d'une des œuvres les plus gracieuses de Praxitèle : il en existe plusieurs répliques, une en bronze à la villa Albani, une autre en marbre au Vatican.

[2] Scopas était originaire de Paros, mais cette île appartenait alors aux Athéniens. (Strabon, XIII, p. 604.)

siècle ne montraient jamais la nudité féminine, du moins dans les œuvres de la grande sculpture[1]. Des critiques peut-être trop ingénieux ont même cru que si Praxitèle[2], lorsqu'il sculpta son Aphrodite de



Éros[3].

Cnide, « au regard humide », τὸ ὑγρόν, lui ôta tout voile, il avait du

[1] Une Vénus sortant de l'onde, par conséquent nue, était sculptée sur le piédestal du Jupiter Olympien de Phidias à Olympie. C'est au quatrième siècle surtout que la sculpture aima les draperies légères, « miroir du corps »; mais Sophocle y avait fait déjà allusion dans les *Trachiniennes*. Cf. S. Reinach, *Gaz. archéol.*, 1887, p. 250 et suiv.

[2] Né vers 390.

[3] Statue en marbre, connue sous le nom d'Éros de Centocelle, du nom de l'endroit où elle a été découverte, aux environs de Rome, près de la via Labicana, aujourd'hui conservée au

moins placé près d'elle un vase qui, rappelant l'idée du bain, justifiait la nudité de la déesse, en la motivant. L'attrait de sa beauté fut toujours très vif, et il l'est encore, jusque dans les imitations que nous en possédons. « L'Olympe, dit une épigramme de l'*Anthologie*, ne possède plus la déesse de Paphos; elle est descendue à Cnide; » et l'on conte que Nicomède de Bithynie avait vainement offert aux Cnidiens de payer toutes leurs dettes en échange de leur Vénus.



Aphrodite et deux Éros [1].

Scopas, dans le temple de Mégare, entoura Aphrodite de trois statues, l'Amour, le Désir, la Persuasion. C'était bien le temps où l'on dit qu'une courtisane fameuse pour sa beauté, Phryné de Thespies, avait un rôle dans les fêtes d'Éleusis et sortait des flots en Vénus Anadyomène; le temps aussi où la Grèce, ne redoutant plus le Mède et pas encore le Macédonien, demandait à l'art et à la vie toutes les grâces et toutes les voluptés.



Éros, imité de Praxitèle [2].



Apollon, Artémis et Léto; imitation grossière de Praxitèle [4].

De Praxitèle, nous avons des copies de l'Apollon Sauroctonos [3] et de la Vénus de Cnide, pour laquelle Phryné posa devant l'artiste [5]. Mais nous n'avons, semble-t-il,

Vatican (d'après une photographie). — Elle a longtemps, mais à tort, passé pour une copie d'un des Éros de Praxitèle, dont deux étaient admirés à Thespies et à Parion.

[1] ΝΙΚΑΙΕΩΝ. Aphrodite accroupie entre deux Éros; leurs attributs (palmes, flèches ?) sont incertains; l'un d'eux paraît présenter à Aphrodite une pomme ou un miroir. (Revers d'une monnaie de bronze de Nicée, à l'effigie de Marc Aurèle. — *Zeitschrift für Numismatik*, t. VIII, 1881, p. 80.)

[2] ΚΥΖΙΚΗΝΩΝ ΝΕΟΚΟΡΩΝ. Éros ailé debout de face, la main gauche appuyée sur des bandelettes posées sur un cippe, et tenant un trait de la main droite. (Revers d'une monnaie de bronze à l'effigie de Commode, au musée Brera, à Milan. — *Zeitschrift für Numismatik*, t. VIII, 1881, p. 88.) Mauvaise imitation de Praxitèle.

[3] Voyez ci-dessus, p. 67.

[4] ΜΕΓΑΡΕΩΝ. Apollon citharède debout entre Léto qui tient un long sceptre et Artémis qui tient de la main gauche son arc, tandis que de la main droite elle prend une flèche dans son carquois. Les statues de ces trois divinités exécutées à Mégare par Praxitèle sont signalées par Pausanias, I, 42, 5. (Revers d'une monnaie de bronze à l'effigie de Septime Sévère.)

[5] Il en existe beaucoup de répliques ou d'imitations, même parmi les figurines de Myrina. (S. Reinach, *Gazette des beaux-arts*, 1er février 1888, *la Vénus de Cnide*.) J'ai publié celle du Louvre dans mon *Histoire des Romains*, t. II, p. 341. Voyez la réplique de la Glyptothèque de Munich à la page 65. Vénus est aussi représentée sur des monnaies de Cnide frappées en l'honneur de Caracalla et Plautille (*Hist. des Rom.*, t. II, p. 779, et ci-dessus, p. 64), et sur des pierres gravées.

que des imitations éloignées de ses Éros représentant l'éphèbe olympien « qui vit parmi les fleurs », et de son Satyre, à moins que le torse trouvé sur le Palatin n'en soit un fragment. On conte qu'il avait



Torse de Satyre[1].

promis à Phryné une de ses œuvres. Pour savoir celle que le maître

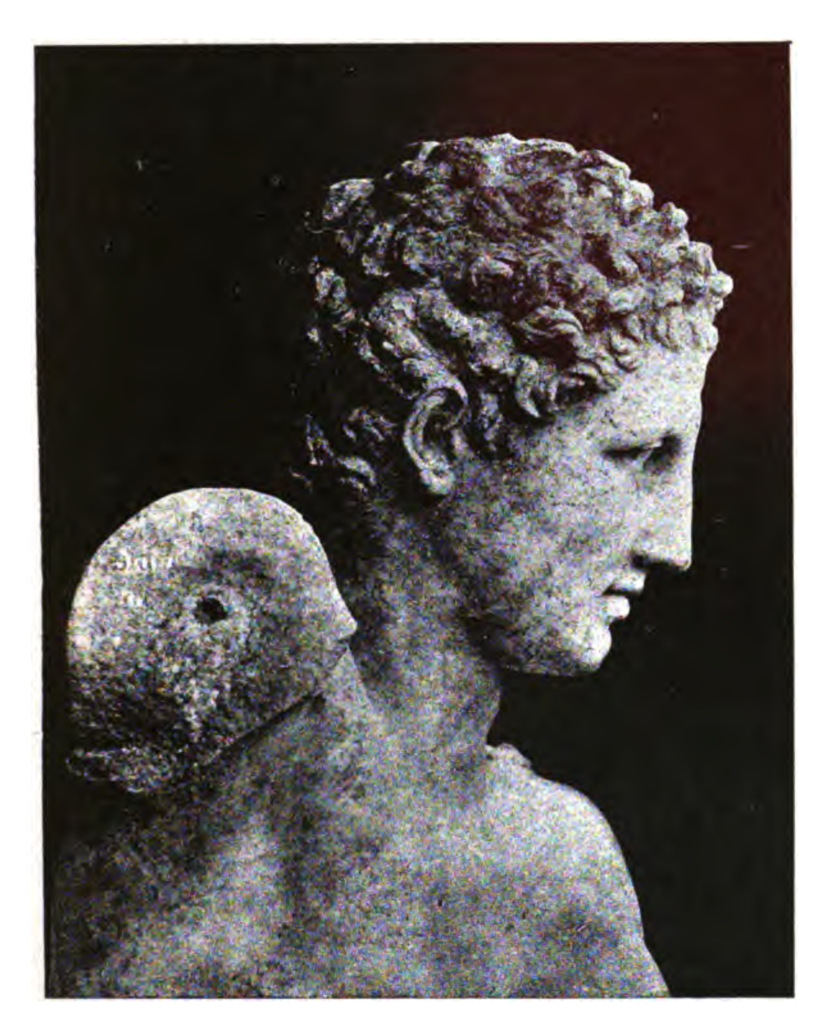
[1] Torse en marbre de Paros, découvert dans les fouilles entreprises à Rome sur le mont Palatin par l'empereur Napoléon III, et conservé aujourd'hui au musée du Louvre (d'après une photographie). — Ce torse, attribué par H. Brunn (*Deutsche Rundschau*, VIII (1882), p. 200) à Praxitèle même et regardé par lui comme supérieur à l'Hermès, qui serait une œuvre de sa jeunesse, n'est bien plutôt qu'une très remarquable copie d'un original célèbre dont les répliques sont nombreuses dans les musées d'Europe, notamment au musée du Capitole. Voy. Friederichs-Wolters, *Die Gypsabgüsse antiker Bildwerke in historischer Folge erklärt*,



HERMÈS DE PRAXITÈLE. (Voy. p. 73.)

D'après la restauration du sculpteur Schaper, de Berlin. — Statue en marbre de Paros, découverte le 8 mai 1877 dans le temple de Héra, à Olympie, en avant même des restes de la base sur laquelle elle s'élevait. C'est, à n'en pas douter, l'œuvre même de Praxitèle, celle que Pausanias (V, 17, 3) a vue dans l'Héraion d'Olympie.

préférait, elle lui fit annoncer, un jour, que son atelier brûlait. « Sauvez, s'écria-t-il, l'Éros et le Satyre. » Elle prit le premier qui, de tout point, lui convenait, et elle le consacra dans un temple de



Tête de l'Hermès de Praxitèle.

Thespies. Deux des plus heureuses découvertes récemment faites sont des bas-reliefs trouvés à Mantinée, œuvre inspirée sans doute par Praxitèle, et son Hermès, découvert à Olympie en 1877, à la place où Pausanias l'avait vu[1].

n° 1216, p. 418, et Baumeister, *Antike Denkmäler*, article *Praxiteles*, où la photographie du Satyre du Capitole est rapprochée de celle du torse de Paris.

[1] On croit pouvoir attribuer aussi à Praxitèle une belle tête d'Eubouleus, le Pluton Éleusinien, découverte en 1885 à Éleusis. (S. Reinach, *Gazette des beaux-arts*, 1888, I, p. 69.)

Praxitèle, et c'est son plus grand charme, ne dépassa point la grâce pour aller jusqu'à l'expression trop vive de la passion : ses personnages gardèrent la réserve et la mesure qui furent le caractère du génie grec à ses beaux jours.



Niobé et sa fille [1].

De Scopas, il ne nous reste rien ou peu de chose, à moins que le groupe des Niobides et surtout la Vénus de Milo ne soient de lui : dans ce cas, il faudrait le regarder comme un des premiers sculpteurs de la Grèce et le mettre à côté de Phidias. Il semble que l'Apollon du musée Pio Clementino soit une copie de son Apollon citharède à qui Auguste éleva un temple dans sa demeure du Palatin. Ce n'était pas le dieu superbe qui tue le serpent Python, et qu'à Rome, autour de l'empereur, on pouvait honorer comme le destructeur des monstres de la guerre civile, mais le dieu des arts et de l'harmonie, celui qui conduit le chœur des Muses, et dont Auguste fit le symbole de la *Paix Romaine* qu'il voulait assurer au monde [2]. Vers 350, Scopas fut chargé de sculpter la face orientale de la

[1] Groupe en marbre conservé au palais degli Uffizj à Florence (d'après une photographie). — Sur ces marbres, voyez tome Ier, p. 235 et 237, note 1, et ci-dessus p. 72, n. 5.

[2] Voyez, *Hist. des Rom.*, t. Ier, p. 629, l'Apollon Citharède.



VÉNUS DE MILO.

Statue en marbre de Paros, découverte en février 1820 dans l'île de Milo et conservée au musée du Louvre (d'après une photographie. — Pour la bibliographie, voyez Fröhner, *Notice de la sculpture antique*, p. 168, nº 136 et Friederichs-Wolters, *Die Gypsabgüsse antiker Bildwerke*, p. 560, nº 1448). — Peu de statues ont été plus admirées, peu ont donné lieu à plus de tentatives de restauration : en fait, il n'est aucune restitution de la statue ou du groupe dont elle aurait fait partie qu'on puisse tenir pour certaine. Quoi qu'on en ait dit, cette belle œuvre ne semble pas être postérieure à Alexandre le Grand. Nous publierons plus loin une tête, connue sous le nom de Vénus de Tralles, qui offre avec celle de la Vénus de Milo des ressemblances frappantes.

frise du tombeau de Mausole. Architecte en même temps que statuaire, il reconstruisit à Tégée le temple d'Athéna-Aléa, dont l'enceinte extérieure était bordée de colonnes ioniques et l'intérieur





Fragments de la frise du Mausolée d'Halicarnasse [1].

décoré de deux ordres superposés, le dorique et le corinthien [2]. Peut-être travailla-t-il aussi au temple d'Éphèse qu'Érostrate brûla en 356.

Pline regardait comme le chef-d'œuvre de Scopas, Achille conduit

[1] D'après des photographies. La frise est aujourd'hui conservée au musée Britannique. — Grecs combattant contre des Amazones.

[2] On a trouvé, à Tégée, quelques débris des frontons sculptés par Scopas.

à l'île de Leucé par les Néréides. La Néréide de Florence, portée par un hippocampe, est-elle un reste ou une copie partielle de ce groupe fameux[1]?


Néréide[2].



Aphrodite (imitation d'un groupe de Scopas)[3].

Pamphile florissait de leur temps; Euphranor et Nicias, un peu plus tard, et tous trois étaient peintres. Naturellement, nous ne connaissons d'eux que la liste de leurs tableaux donnée par Pline. Mais Euphranor était aussi sculpteur. Le Vatican (*Mus. Pio Clem.*) possède une copie de son Pâris, et la galerie de Florence un bas-relief qui représente peut-être son groupe de Latone, Apollon et Diane. Son Apollon Patroos, ou protecteur de la race ionienne, était une des nombreuses décorations du Céramique d'Athènes[4]; on croit en avoir l'imitation dans une figure sculptée sur un autel.

Apelles allait porter la peinture au plus haut degré de perfection que l'antiquité lui ait donnée, et Lysippe mériter qu'Alexandre ne permît qu'à lui seul de reproduire avec le bronze sa royale image[5]. Il ne nous reste aucune œuvre authentique de ce grand sculpteur; mais on croit avoir des répliques de deux de ses statues, l'Apoxyoménos du Vatican et l'Hercule Farnèse[6]. Il con-

[1] Au dire de Pline l'Ancien, les critiques d'art hésitaient pour le groupe des Niobides entre les deux grands noms de Scopas et de Praxitèle. La réplique la plus célèbre, d'ailleurs incomplète, se trouve dans la Galerie de Florence. Une statue, maintenant à Munich, a peut-être appartenu à ce groupe. Le musée du Louvre possède une excellente réplique partielle du Pédagogue et d'un jeune Niobide.

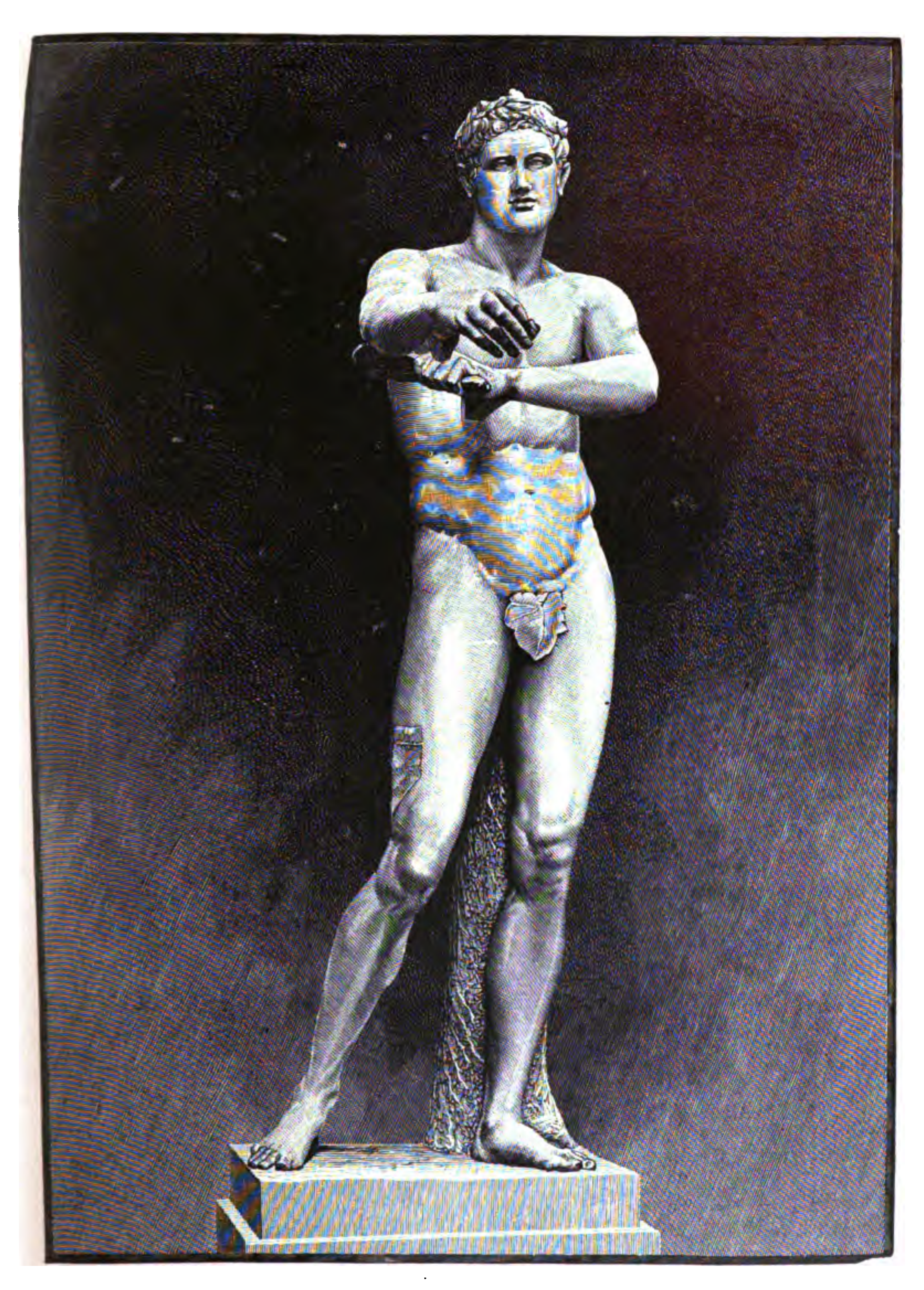
[2] Néréide assise sur deux hippocampes qui l'emportent sur les flots. Son voile léger flotte au-dessus de sa tête; un Éros nage sous les pieds des chevaux marins. (Camée sur sardonyx à deux couches. Coll. de Luynes au Cabinet de France. Haut. 18 mill., larg. 22 mill.)

[3] HΛEIΩN. Aphrodite voilée assise sur un bouc qui l'emporte en bondissant, à droite. (Revers d'une monnaie de bronze de l'Élide à l'effigie de Septime Sévère. Ce type monétaire est une imitation d'un groupe en marbre de Scopas.)

[4] Le Céramique était coupé en deux par le mur d'enceinte. Dans la ville, il était traversé par une large rue, bordée de colonnes, qui courait de la porte Dipylon jusqu'à l'Agora, entre les collines de l'Aréopage et de l'Acropole d'un côté, le Pnyx et la colline des Nymphes de l'autre. Hors des murs, il conduisait à l'*Académie*, et l'on y voyait les monuments élevés aux citoyens morts pour la patrie. (Voyez, tome II, p. 453, la vue du Céramique, et p. 711, le monument de Dexiléos.) C'était, dit Thucydide (II, 34) le plus beau des faubourgs d'Athènes, ἐπὶ τοῦ καλλίστου προαστείου τῆς πόλεως. Voyez, pour compléter cette description, ce qui est dit ci-dessous de l'*Académie*, p. 82, n. 3.

[5] Horace (*Epist*, II, I, 239) et Pline (VII, 38) rappellent un décret d'Alexandre n'autorisant qu'Apelles à peindre son image, que Lysippe à la sculpter en bronze et que Pyrgotélès à la graver sur pierre dure.

[6] J'ai publié l'Hercule Farnèse dans l'*Histoire des Romains*, t. VI, p. 13.



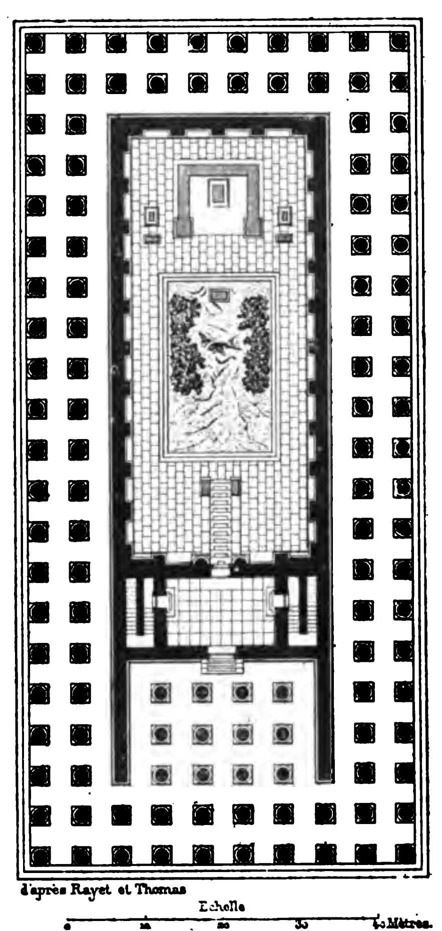
L'APOXYOMENOS.

Réplique en marbre de la statue en bronze de Lysippe (d'après une photographie). — Figure d'athlète occupé à enlever avec un strigile l'huile et le sable dont il était couvert (Ἀποξύομαι).

tinuait Scopas, en donnant à ses figures une vie plus énergique avec une fidélité matérielle poussée très loin. Properce marque bien le caractère de son talent, dans ce vers :

Gloria Lysippost animosa effingere signa[1].

D'autre part, Pline dit que ses figures étaient plus élancées, ses têtes plus petites qu'on ne les faisait d'ordinaire[2]. C'est ce que l'on peut constater aussi chez Michel-Ange. L'un et l'autre, pour arriver à plus d'élégance, donnaient au corps dix longueurs de tête, ce qui faisait manquer l'effet cherché, témoin le *Pensieroso* de Florence dont le cou est trop long et la tête trop petite. Sous d'autres rapports, Lysippe peut aussi être rapproché de Michel-Ange. Notons à ce propos que si le grand Buonarotti a été le contemporain de Raphaël, Lysippe le fut presque de Praxitèle, et qu'aux deux époques vivaient à côté l'une de l'autre l'école de la grâce et celle de la force. Pour l'art grec, celle-ci aura sa plus haute expression dans les bas-reliefs de Pergame[3].



Plan restauré du temple d'Apollon Didyméen[4].
(Voy. p. 82.)

De Phidias à Lysippe, nous avons suivi, pour la statuaire, une marche

[1] III, 7, 9.
[2] XXXIV, 65.
[3] Cf. Ravaisson, *Gazette archéol.*, 1885, p. 29-50 et 65-76.
[4] D'après Oliv. Rayet et Albert Thomas, *Milet et le golfe Latmique*, pl. 35. — Le temple d'Apollon Didyméen a été exploré par MM. Rayet et Thomas, qui en ont rapporté au musée du Louvre d'importants fragments : c'était le siège d'un oracle renommé. Il avait été construit autour d'un χάσμα ou fente de rocher, et la disposition intérieure est particulièrement intéressante. Le *pronaos* débouche par une porte unique dans l'οἶκος, sorte de chambre où se tenaient, attendant leur tour, ceux qui venaient consulter l'oracle. De l'οἶκος on passait par une porte plus petite dans le *naos*, auquel un escalier donnait accès. Au centre du *naos* était le χάσμα, non dallé : c'était à proprement parler l'adyton, l'endroit où ne pénètrent pas les fidèles. Au fond du *naos* se dressait la statue du dieu. Comme nous l'avons dit, il reste de fort beaux débris de ce temple. J'ai pu donner dans l'*Hist. des Rom.*, t. VI, p. 601, un bas-

descendante; d'abord la majesté sereine des dieux, puis la beauté sensuelle, enfin la force que représente cet Hercule Farnèse, à la tête si petite, aux épaules si larges et à la puissante musculature. Pour l'architecture, ce siècle est celui du plus brillant essor de l'art ionique. Les temples de Priène et celui d'Apollon Didyméen, dont il nous reste de magnifiques débris, sont de cette époque.

L'art accuse donc certains changements de caractère; on ne voit pas encore les symptômes de défaillance.

II. — PLATON.

L'éloquence et la philosophie arrivent au point le plus élevé qu'elles puissent atteindre. Lysias, Isocrate, Isée, écrivent pour les plaideurs des discours qui, tout en appartenant à un genre secondaire, révèlent l'élégance du dialecte attique[1], et la tribune d'Athènes retentit des accents passionnés et virils de Démosthène, de Lycurgue, d'Hypéridès[2] et d'Hégésippos. Eschine y apporte la souplesse de son esprit, Phocion sa vertu. Nous donnerons, au cours du récit, des fragments de leurs discours qui furent des actes politiques et sont par conséquent du ressort de l'histoire.

Mais sortons du Pnyx, descendons aux jardins d'Académos[3]; voyez ces hommes venus de tous les pays et suspendus aux lèvres d'un disciple de Socrate; écoutez-le, c'est l'Homère de la philosophie, et un des révélateurs de l'humanité, c'est Platon.

Les Grecs qui aimaient les légendes, voile gracieux qu'ils se plaisaient à jeter sur l'histoire, contèrent que son vrai père était Apollon;

relief, p. 603; des fragments d'entablement et t. III, p. 606, de magnifiques bases de colonne, qui sont au Musée du Louvre.

[1] Lysias, né en 459, vécut 80 ans. Il était fils d'un riche Syracusain que Périclès avait engagé à s'établir à Athènes. Denys d'Halicarnasse le met au-dessus d'Isocrate pour la pureté du langage et la mélodie de son style. Sur cet orateur, voyez le *Lysias* de M. Jules Girard.

[2] Cicéron admirait Hypéridès presqu'à l'égal de Démosthène. Il subsistait encore, au neuvième siècle, cinquante-deux discours d'Hypéridès, qui depuis ont été perdus. Quelques fragments du plus célèbre, l'oraison funèbre de Léosthénès, ont été retrouvés en 1848 et en 1856, sur des papyrus tirés des fouilles de Thèbes en Égypte.

[3] Ces jardins du héros Académos étaient à 6 stades de la porte Dipylon et tout près d'un domaine de Platon. Des allées ombreuses, rafraîchies par des eaux courantes et de magnifiques platanes, faisaient de ces jardins un lieu charmant de promenade, surtout durant l'été, quand le soleil avait brûlé les campagnes voisines. L'autel de l'Amour était à l'entrée avec la statue du dieu; dans l'intérieur se trouvaient les autels de plusieurs autres divinités. Platon y venait tous les jours et y enseignait, ce qui valut à son école le nom d'*Académie*.

qu'à son berceau les abeilles de l'Hymette avaient déposé leur miel sur ses lèvres et que le jour où il fut conduit à Socrate, le philosophe vit un jeune cygne qui, s'élevant de l'autel de l'Amour, vint se reposer dans son sein, et prit ensuite son vol vers le ciel, avec un chant mélodieux qui charmait les divinités et les hommes. On savait bien ce que valaient ces beaux récits, mais on aimait à les répéter en témoignage d'admiration.

Platon tenait à ce qu'il y avait de plus noble dans Athènes; son père prétendait descendre de Codrus et sa mère de Solon. Il entreprit d'abord un poème épique, mais renonça aux vers pour la philosophie; je crois qu'il resta poète bien plus qu'il ne le pensait.

Après la mort de Socrate, ses disciples dispersés avaient fondé plusieurs écoles :

Euclide, celle de Mégare, si justement nommée « la disputeuse », qui revint à la métaphysique que le maître avait dédaignée, et, par sa confiance absolue dans la logique, par son mépris pour les perceptions des sens, prépara les voies aux pyrrhoniens;



Aristippe de Cyrène [2].

Aristippe, le précurseur d'Épicure, celle de Cyrène, qui proposa pour but à l'homme le bonheur en l'y conduisant par le plaisir, au lieu de l'y mener, comme Socrate, par la vertu [1];

Antisthène, enfin, l'école cynique, qui, par une exagération mauvaise de la simplicité socratique, méconnut la raison pour revenir à ce qu'elle appelait la nature, et sacrifia la société et toutes ses lois, en estimant que les bienséances étaient des préjugés, qu'il n'y avait de laid que le vice, de beau que la vertu sans pudeur. C'eût été priver la Grèce de ses plus précieuses qualités : la poésie, l'art, l'éloquence, et lui donner, au lieu de citoyens actifs, des moines déguenillés laissant passer un frivole orgueil à travers les trous de leur manteau.

De ces philosophes, Platon fut le plus grand par son talent littéraire, qui dépasse celui de tous les autres, et par sa doctrine, d'où tant de

[1] On sait qu'Épicure, né près d'Athènes en 341 et mort en 270, valait mieux que sa réputation et que le plaisir était pour lui la domination de soi-même, par conséquent de ses passions. Doctrine, toutefois, détestable en un temps où l'on avait remplacé l'idée de patrie, et celle, au besoin, de sacrifice, par un sensuel égoïsme.

[2] Pâte de verre publiée par la *Gazette archéologique*, 1878, p. 48.

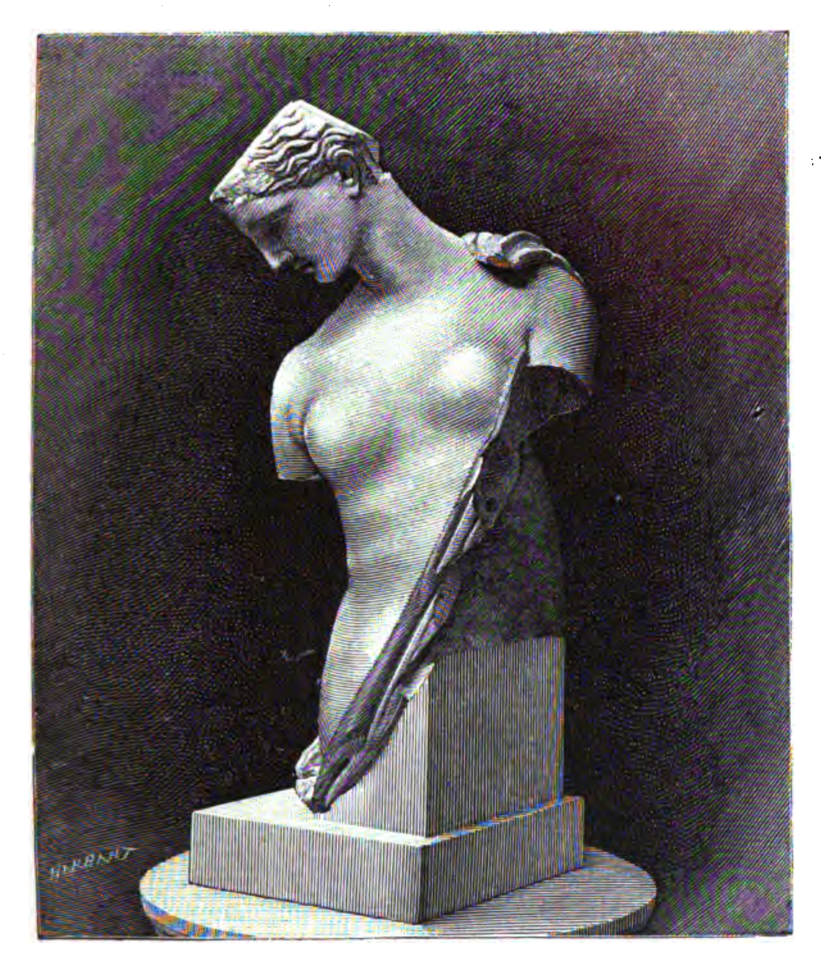
systèmes sont sortis[1]. Après la catastrophe qui dispersa les disciples de Socrate, il voyagea dans la Grande-Grèce, la Sicile, la Cyrénaïque et l'Égypte, étudiant toutes les écoles, interrogeant tous les sages, ou ceux qui croyaient l'être, même les prêtres d'Égypte, qui lui contèrent le grand naufrage du continent atlantique[2] et lui dirent, dans l'orgueil de leur civilisation cinquante fois séculaire : « Vous autres Grecs, vous n'êtes que des enfants. » De retour à Athènes, il ouvrit, vers 388, l'école fameuse de l'Académie, où il enseigna quarante ans. Il avait pris une route plus large et plus haute, mais aussi plus dangereuse que celle de son maître. Si, comme Socrate, il étudia l'âme humaine, cette connaissance ne fut pour lui que le point de départ d'un système qui, sortant du ferme terrain de la conscience, prétendit s'élever par la dialectique et l'imagination jusqu'à la connaissance de tous les êtres et de la divinité, leur principe commun.

Nous n'avons à parler ici ni de la trinité platonicienne : Dieu, qui ne crée pas le monde, mais qui l'organise; la matière, qui reçoit de lui le germe de tout bien et de toute vie; le monde, fils (τόκος) des deux autres principes; — ni des trois âmes qu'il attribue à l'homme, dont l'une, la raisonnable, survit au corps, avec le souvenir du passé, soit pour le châtiment, soit pour la récompense, ou est envoyée, sans mémoire de la vie antérieure, dans un autre corps pour une seconde épreuve; — ni des deux espèces d'amour : l'un sensuel et grossier, la Vénus vulgaire, l'autre, la Vénus Céleste, principe des instincts supérieurs de l'humanité qui, à travers la beauté extérieure, voit la beauté morale et fait la divine harmonie du monde « en donnant la paix aux hommes, le calme à la mer, le silence au vent, le sommeil à la douleur[3] ». C'est de la doctrine platonicienne qu'est née l'allégorie charmante de Psyché ou de l'âme humaine, qui, purifiée par l'amour et la douleur, finit par jouir de toutes les béatitudes[4].

Encore moins parlerons-nous de sa théorie fameuse des idées ou des types éternels des êtres qui résident en Dieu, leur substance commune. L'œil ne peut les apercevoir, mais ils se révèlent à l'intelligence. Quand Phidias représenta Jupiter et Minerve, il ne copia pas un modèle

[1] Platon, né en 430, 429 ou 428, est mort en 348.
[2] Voyez le *Critias*.
[3] Voyez, dans le *Banquet*, le discours d'Agathon.
[4] Voy., dans les *Métamorphoses* d'Apulée, livre IV et V, les aventures de Psyché. Pour les représentations figurées de ce Mythe, Cf. le *Mythe de Psyché*, par Collignon, et la *Nécropole de Myrina*, par Pottier et S. Reinach. p. 364. 456 et 539.

vivant, il avait en son esprit une image incomparable de beauté; de même concevons-nous l'image de la parfaite éloquence, dont nos oreilles n'entendent qu'un écho lointain et affaibli. Ces formes des



Psyché [1].

choses sont les idées, ἰδέαι. Conçues par la raison, elles sont de tous les temps, tandis que le reste naît, change, s'écoule et disparaît.

Chaque objet a donc, au-dessus de la nature phénoménale où tout est dans un flux perpétuel, sa forme suprême, dont il faut sans cesse se

[1] Torse en marbre, découvert dans l'amphithéâtre de Capoue et conservé au musée de Naples (d'après une photographie). — La tête et les bras sont tels qu'ils étaient dans l'antiquité : il y avait do des parties rapportées qui sont aujourd'hui perdues. Le nom de Psyché, mis en doute, n'est pas, en effet, suffisamment justifié par les deux trous que l'on voit à l'épaule droite et dans lesquels étaient sans doute fixées des ailes. Sur le mythe de Psyché, voy. notre p. 84 et n. 4.

rapprocher. Dans notre prison de la terre, dans cet antre ténébreux où les préjugés nous enveloppent de tant de liens, nous voyons des ombres qui passent: c'est le monde que nous prenons pour une réalité. A suivre ces changements perpétuels, l'âme se trouble et chancelle, comme prise d'ivresse, ὥσπερ μεθύουσα. Mais que tombent les chaînes du captif, qu'il sorte de l'antre obscur, alors, échappant à la corruption du corps, il se porte vers ce qui est pur, éternel; il sépare la vérité de l'illusion ; il a la sagesse et il s'approche de l'éblouissante lumière où l'âme contemplera ce qui possède la réelle existence, τὰ ὄντως ὄντα, les idées, types éternels du vrai, du beau et du bien[1].

Je n'ai pas à rechercher ce que vaut philosophiquement cette théorie des idées, d'où l'on a tiré la magnifique et féconde formule : Le beau est la splendeur du bien et du vrai. Mais faire du devoir le principe de la morale; proclamer dogmatiquement la providence divine et l'immortalité de l'âme, que les mystères n'avaient enseignées que d'une manière poétique; enfin, placer en Dieu toutes les perfections et donner pour but à notre activité morale la ressemblance avec lui, de sorte que la vertu ne fût que l'obéissance aux préceptes divins[2]: c'était proposer à l'homme la recherche constante d'une perfection idéale. Aussi, tant qu'il existera des esprits élevés, il y aura des disciples pour le maître de qui l'âme a reçu des ailes

Platon, dans le *Phédon*, appelle l'homme un animal religieux : sa philosophie est faite pour répondre à cette définition. Sans cesse il revient sur la nécessité de regarder en haut et il exprime cette pensée avec une variété infinie d'images. « Comme le dieu Glaucos, dont on ne reconnaît plus la divinité lorsqu'il sort des ondes la tête défigurée par les herbes marines qui la couvrent, l'âme humaine est souillée par les immondices du corps. Qu'elle se détache donc de son geôlier par la vertu et par l'intelligence du bien absolu. » — « Par là, dit-il, à la fin de sa *République*, nous serons en paix avec nous-mêmes et avec les dieux; et, après avoir remporté sur la terre le prix destiné à la vertu, semblables à des athlètes victorieux qu'on mène au triomphe, nous serons encore couronnés là-haut. »

Avec cette espérance, il fait bon marché des misères de la vie; il va

[1] Au VII[e] livre de la *République*. Pour Platon, la beauté, la proportion et la vérité sont les trois faces du bien, et ce bien, c'est Dieu même : toutes les beautés terrestres ne sont que le reflet de la pensée divine.

[2] Au IV[e] livre des *Lois*. En ce même livre il dit que Dieu est la juste mesure de toute chose, contrairement à Protagoras, qui avait mis cette mesure dans l'homme, voy. notre t. II, p. 632.

même jusqu'à souhaiter de les quitter au plus vite. Le Grec aimait « la douce lumière du jour » et toutes les joies de l'existence ; Platon soulève déjà le linceul dont la religion de la mort enveloppera l'humanité. Selon lui, les sages doivent mépriser les choses de la terre et aspirer à la séparation de l'âme et du corps, comme à la délivrance[1]. Cependant, s'il veut que par ce dédain des biens périssables on se rende



Platon[2].

digne de contempler un jour Dieu et la vérité, il ne conseille pas l'anéantissement dans l'amour divin. La vie, au contraire, doit être active, laborieuse et, pour que la mort ne cause aucun effroi, il faut avoir décoré son âme de la parure qui lui est propre : la pensée et la science. Ces deux mots sont aussi ceux de la civilisation moderne, mais dans un autre sens que celui où Platon les prenait lorsqu'il faisait de la vertu la conséquence de la science, sans montrer, comme

[1] Διὸ καὶ πειρᾶσθαι χρὴ ἐνθένδε ἐκεῖσε φεύγειν ὅτι τάχιστα. (*Théétète*, xxv, éd. Didot, t. I, p. 135.) Toutefois, dans le *Phédon* et le *Gorgias*, il regarde le suicide comme un sacrilège, une offense envers la divinité.

[2] Buste en marbre, conservé au musée de Berlin (d'après le *Jahrbuch des kaiserl. deutschen Instituts*, I (1886), Taf. 6, n° 1). — Cf. le buste sans inscription du musée du Louvre que nous publions ci-après, p. 93.

Aristote le lui reproche, le lien qui doit unir le bien reconnu à la volonté de l'accomplir.

Pour Platon, les connaissances qui proviennent des sens nous apprennent seulement ce qui *passe* et ne sont qu'affaire d'opinion : la science véritable est celle qui enseigne ce qui *doit exister*, et révèle l'Être en soi, l'Être nécessaire. Comment arriver à cette science suprême? Par la dialectique et l'exaltation de toutes les facultés de l'âme, ou l'enthousiasme. Ce sont deux forces puissantes, qui peuvent aussi conduire par des chemins divers, et à l'aide de beaucoup de subtilités, sur des pentes périlleuses. Platon avait donc repris les spéculations métaphysiques, « ces discours nus », comme les appelait un des interlocuteurs du *Théétète* et que Socrate n'aimait point. Il rendait à l'imagination les droits que son maître lui avait déniés et il expia cette imprudence, à la fois téméraire et heureuse, en employant tour à tour l'or pur et le plomb vil dans l'édifice qu'il éleva.

Ce grand semeur d'idées en jeta dans toutes les directions, si bien que de son école sortiront les doctrines les plus différentes : le spiritualisme de la première Académie, le scepticisme de la seconde, ce qu'on pourait appeler le probabilisme de la troisième, et, pour finir, le mysticisme des Alexandrins, qui se propagera dans le christianisme. Zénon même n'est pas sans avoir trouvé dans l'œuvre platonicienne quelques éléments du stoïcisme[1]. Il serait donc possible de dire que toutes les écoles grecques, l'épicuréisme excepté, sont les filles plus ou moins légitimes de la doctrine platonicienne, comme du christianisme sont nées les mille sectes dont il a couvert le monde. Mais il faut un arbre bien robuste et une sève bien riche pour porter et nourrir tant de rameaux différents.

Héraclite [2].

Dans son ambition de tout embrasser : Dieu, l'homme, la nature, Platon retourna aux études physiques, que Socrate condamnait, et il écrivit le *Timée*, le premier essai qui nous reste d'une philosophie de la nature, puisque les ouvrages d'Empédocle et d'Héraclite sont perdus[3], mais il ne s'y enferme pas. Il voit l'ordre établi dans l'univers, et, de cette

[1] Zénon, né à Cittium en Chypre, vers 360 (?) et mort probablement en 263, n'appartient pas à la période qui nous occupe. Du reste, c'est à Rome plutôt qu'à Athènes qu'il faut étudier le stoïcisme, et je renvoie, sur ce point, à mon *Histoire des Romains*.

[2] ΗΡΑΚΛΕΙΤΟC ΕΦΕCΙΩΝ. Le philosophe Héraclite debout, une massue à la main. (Revers d'une monnaie de bronze d'Éphèse, à l'effigie de l'empereur romain Philippe père.)

[3] Dans ce traité, Platon parle quelquefois comme aurait fait un fervent polythéiste, t. II, p. 205, 209, 210...... οὐράνιον θεῶν γένος, etc. S. Augustin, qui le connaît bien et qui l'aime,

pensée, il tire le grand argument des spiritualistes de tous les temps, en faisant du *cosmos* l'œuvre d'un Dieu bon et d'une Providence qui conserve l'harmonie générale et soutient l'homme dans ses efforts vers le bien.

Nous avons noté les doutes de Socrate[1]; on pourrait marquer aussi pour Platon, au milieu d'affirmations très résolues, des hésitations singulières, et montrer que sur les questions fondamentales il a plus d'espérance que de certitude. Dans le *Phédon*, qu'il composa peut-être assez longtemps après la mort de son maître, se trouvent ces paroles : « Comme toi, Socrate, dit un des interlocuteurs, je crois que, pour ce qui se passe après la mort, il est impossible ou du moins très difficile d'arriver à la vérité; » et ailleurs, à propos de l'immortalité de l'âme : « Y croire, c'est un beau risque à courir, mais l'espérance est grande. » Dans les *Lois*, ouvrage de son extrême vieillesse et sa dernière pensée, il écrivit encore : « Figurons-nous que nous sommes une machine animée, sortie de la main des dieux, soit qu'ils l'aient faite pour s'amuser ou qu'ils aient eu quelque dessein sérieux, car nous n'en savons rien[2]. » Ces questions, en effet, par leur nature même, ne peuvent recevoir une solution positive comme un théorème de géométrie. Ensuite Platon est un poète qui s'occupe de philosophie; qui imagine autant qu'il raisonne; qui, enfin, garde la liberté de l'art et du génie, tout en cherchant à établir des enchaînements logiques pour constituer une science. Et cependant, quoiqu'il ne soit pas toujours d'accord avec lui-même, il est resté, par l'ensemble de sa doctrine, le philosophe de l'idéal et de l'espérance.

En politique sociale, il réunit aussi les contraires. L'immortel rêveur est dans la vérité quand il plane au-dessus de ce monde pour chercher en un Dieu éternel et réunissant toutes les perfections les principes de la morale individuelle et publique, qui le mènent jusqu'à la pensée d'améliorer le coupable tout en le punissant. Mais il descend au-dessous du plus vulgaire législateur quand il veut donner un corps à ses conceptions. Disciple à la fois de Socrate et de Lycurgue, il emporte,

discute contre lui comme si Platon admettait réellement la pluralité des dieux : *habemus sententiam Platonis dicentis omnes deos bonos esse, nec esse omnino ullum deorum malum*, etc. (*De Civ. Dei*, VIII, 13.)

[1] Voyez notre tome II, p. 662.

[2] *Lois*, liv. I, p. 277, édit. Didot : οὐ γὰρ δὴ τοῦτό γε γιγνώσκομεν. Ce doute sur la vie future se retrouve un peu plus tard dans la péroraison d'un discours d'Hypérides : « La mort est-elle un néant, comme celui qui a précédé la naissance? » De Cicéron à Marc-Aurèle, bien des Romains, parmi les plus illustres, ont pensé de même. Voy. *Hist. des Rom.*, t. V, p. 731-738.

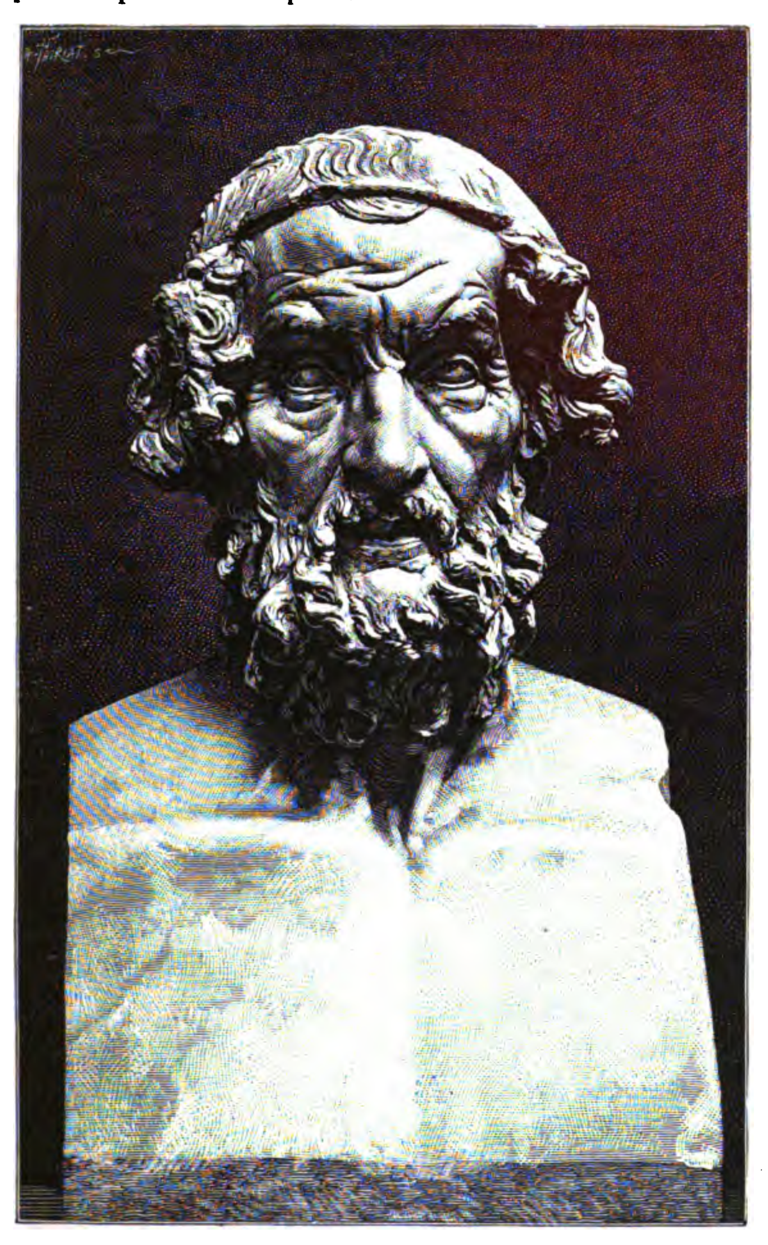
d'un sublime effort, l'âme au pied de l'éternelle justice, et pour exiger d'elle plus que sa nature ne peut fournir, il la laisse retomber au milieu des souillures d'une vie où toutes les conditions de l'ordre social sont renversées. Il donne à la conscience son rang, au-dessus de toutes les vicissitudes, et à l'âme l'immortalité; il voit le bonheur dans la vertu, même bafouée et clouée sur la croix; il voit le malheur dans le crime, même heureux et honoré; il est chrétien dans sa morale, j'allais dire dans son dogme, avant le christianisme; et sa *République* est, comme celle d'Aristophane, bâtie dans les nuages, avec cette différence que celle du poète est une amusante satire qui ne trompe personne, tandis que celle du philosophe présente le monstrueux assemblage d'existences et de lois contre nature : la promiscuité des biens, des enfants et des femmes; la mort des nouveau-nés contrefaits ou dépassant le chiffre immuable des citoyens; l'esclavage consacré et le système des castes établi, avec la censure pour les écrits et l'instruction restreinte; enfin, les enfants menés à la guerre « pour qu'on leur fasse en quelque sorte goûter le sang, comme on fait aux jeunes chiens de meute »; et la cité fermée aux étrangers, aux poètes dramatiques, à Sophocle, à Eschyle, à Hésiode, même à Homère. Il cite le divin aveugle devant le juge de sa république, il l'accuse, le condamne; et, rompant sans retour, mais douloureusement, avec le poète bien-aimé, il répand sur lui des parfums, il orne sa tête de bandelettes, et le reconduit hors des portes comme un corrupteur de l'État[1]. Il proclame Dieu, sa providence, sa bonté infinie; mais cette bonté, il l'offense, et l'élève de Socrate justifie la mort de son maître quand il reconnaît à l'autorité publique le droit de bannir celui qui n'aurait pas sur Dieu la même opinion que le gouvernement[2]. Mais ne lui reprochons pas trop cette intolérance qui a régné si longtemps chez nous comme maxime d'État. Montesquieu et Rousseau pensaient, à cet égard, comme Platon, et aujourd'hui encore certains esprits pensent comme eux[3].

[1] Voy. t. II, p. 86, n. 1.

[2] Au Ve livre des *Lois* (t. II, 341), il interdit tout changement à ce qui a été réglé par les oracles de Delphes, de Dodone et de Jupiter Ammon, ou par d'anciennes traditions. Mais, dans ce traité, il a rejeté beaucoup des aberrations de la *République*. Remarquons, en passant, que Platon mettait sa cité idéale loin de la mer, c'est-à-dire à l'abri des tentations démocratiques qu'Athènes avait trouvées dans l'industrie et le commerce.

[3] Montesquieu : « Je n'ai point dit qu'il ne fallait pas punir l'hérésie; je dis qu'il faut être très circonspect à la punir » (*Esprit des Lois*, XII, 5). — Rousseau : « Il est du devoir du citoyen d'admettre le dogme et le culte prescrit par la loi... et il appartient, en chaque pays, au seul souverain de la fixer. » Cf. Edme Champion, *Esprit de la Révolution française*, 1887. Kant, qui est mort en 1804, fut lui-même inquiété pour sa *Critique de la religion*.

L'histoire, qui ne doit avoir de complaisance pour personne, pas même pour les plus beaux esprits, est bien contrainte de constater que si



Homère[1].

Platon engagea la morale dans les voies où nous cherchons à la faire avancer, il fut, dans sa *République*, un triste législateur et, dans sa vie

[1] Buste en marbre conservé au musée Britannique (d'après une photographie)

politique, un assez mauvais citoyen. Riche et de noble origine, il avait sa place dans le parti des grands, et nous savons qu'il fut l'ami de Denys le Jeune, le tyran de Syracuse. Sa naissance, ses relations, surtout son génie fait de grâce, et sa pensée qui cherchait toujours à monter plus haut, l'empêchaient de descendre aux soins vulgaires dont l'agora s'occupait. Il ne comprit ni le développement historique d'Athènes ni les efforts de ses plus grands hommes pour assurer sa puissance maritime. Comme tous les Socratiques, il était contraire aux institutions démocratiques qui ruinaient les grands par les liturgies et enrichissaient les petits par le commerce. Les fières doctrines de Platon entretenaient donc l'irritation contre un gouvernement qui établissait l'égalité « entre les lièvres et les lions ». — « Qu'est-il besoin, dit Socrate dans le *Théétète*[1], de parler de ceux qui ne s'appliquent que légèrement à la philosophie? Le vrai philosophe ne connaît, dès sa jeunesse, ni le chemin de la place publique ni celui des tribunaux et du sénat. Il ne voit ni n'entend les lois et les décrets. Il ne songe ni aux factions ni aux candidatures pour les charges publiques. Son corps vit et habite dans la ville, mais son esprit regarde tous ces soucis comme indignes. Son affaire à lui est de s'élever jusqu'au ciel pour y contempler le cours des astres, et d'étudier la nature des êtres qui sont loin de lui. » Peu importe que la multitude méprise et insulte le philosophe. « Détaché des soins terrestres, il ne s'occupe que de ce qui est divin, et ceux qui le traitent d'insensé ne voient pas qu'il a reçu l'inspiration d'en haut[2]. »

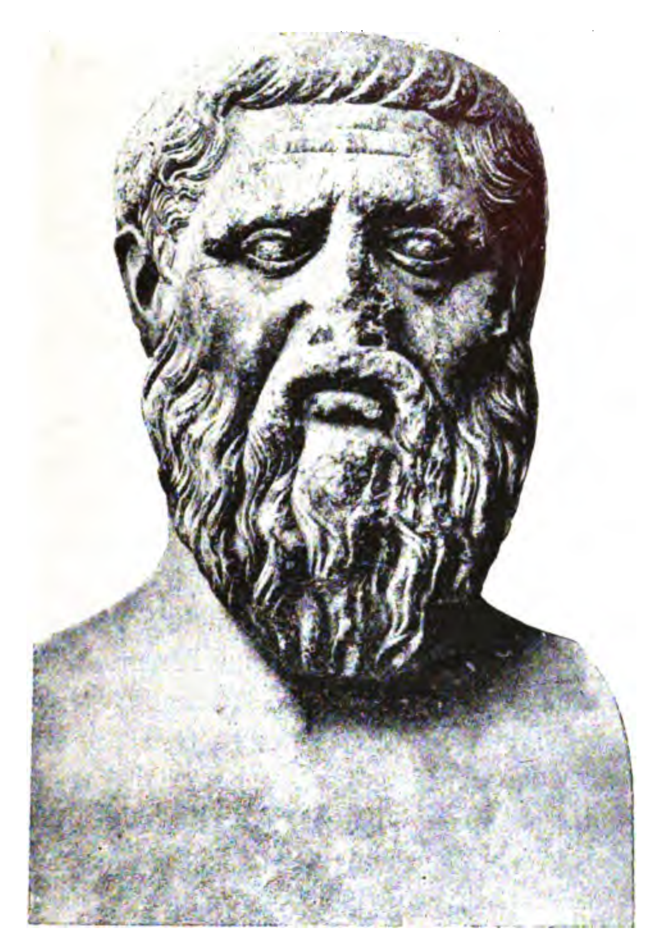
Philosophie hautaine qui conduit à n'avoir plus d'intérêts communs avec ses concitoyens, c'est-à-dire à n'avoir plus de patrie; qui, oubliant les joies de la paternité, parle sans colère des amours équivoques du *Phèdre* et du *Banquet*[3], qui, enfin, à force d'élever l'âme au-dessus des réalités passagères, sacrifie une partie de la nature humaine, celle où résident les pures voluptés que donnent la poésie et l'art. Pour celui qui étudie les transformations de la pensée, Platon est un puissant

[1] xxiv, p. 133.

[2] *Phèdre*, xxix, t. I, p. 714. Il répète à peu près la même chose dans la *République*, liv. VII, t. II, p. 126. Voyez, au liv. VI, p. 113, ses dures paroles sur la folie de ceux qui s'occupent des affaires publiques. A vivre avec eux, le philosophe serait comme un homme tombé au milieu des bêtes féroces, ὥσπερ εἰς θηρία ἄνθρωπος ἐμπεσών.

[3] Mais il faut ajouter que, dans ces deux dialogues, Platon élève bien au-dessus de l'amour vulgaire la passion que doit inspirer la beauté idéale, laquelle est en Dieu. La contemplation de la beauté éternelle est la conclusion du *Banquet*. Au VIIIe livre des *Lois*, le dernier de ses écrits, il condamne énergiquement ce qu'on a appelé le *vice grec*, si commun dans les villes helléniques, que la loi de Gortyne édicte la même peine contre la violence, quelque soit le sexe de la victime.

initiateur. Pour l'historien qui s'attache au destin de la cité, surtout quand cette cité s'appelle Athènes, l'indifférence de ces philosophes, dont l'esprit est toujours tendu au sublime, et qui passent au milieu des hommes comme s'ils ne les voyaient pas, lui semble une désertion de devoirs impérieux. Aussi ne s'étonne-t-il pas qu'ils écrivent, lorsqu'ils s'abaissent aux choses de la terre, de si étranges choses sur l'or-



Platon[1].

ganisation des États, et il ne reproche pas bien vivement à Isocrate d'avoir tourné en dérision « les républiques écloses dans le cerveau des philosophes ».

Platon a dit que, pour être heureux, les peuples devraient être gouvernés par des philosophes; ce mot rend bien l'esprit théocratique des hommes qui avaient remplacé, pour la Grèce, les castes sacer-

[1] Buste en marbre, découvert à Smyrne et rapporté par M. S. Reinach au musée du Louvre (d'après une photographie).

dotales de l'Orient. Mais Rousseau nous a montré que cette prétention n'est pas plus justifiée aujourd'hui qu'il y a vingt-trois siècles. La politique étant la science du relatif, non celle de l'absolu, et sa méthode, l'observation des faits sous la règle suprême de la justice, se combine mal avec les conceptions *a priori* qui font l'utopiste ou le sectaire. A notre tour, il faut traiter Platon comme lui-même traita Homère : le couronner de fleurs, répandre des parfums sur sa tête et le conduire hors de la cité, dont il ne comprend pas les conditions d'existence. Un communisme idéalisé, un despotisme légal et vertueux, une théocratie philosophique, bien que ces mots jurent à côté l'un de l'autre, et les aberrations les plus étranges, parce qu'il confond l'État et la famille, voilà en politique sociale le dernier mot de l'homme qui, pourtant, fonda la philosophie spiritualiste et du théologien qui mérita l'admiration des Pères de l'Église.

Que de paroles chrétiennes dans la bouche de ce païen, qui ont préparé le triomphe de la nouvelle Loi, en établissant un passage facile entre elle et sa philosophie[1]! Les premiers Pères de l'Église sont des platoniciens et ils pouvaient lire dans le *Phédon* ce qu'ils ont lu dans les *Écritures* sur la nécessité d'une révélation d'en-haut pour arriver à la certitude absolue. Lorsque Platon dit, dans le *Criton :* « Ne rendez pas injure pour injure »; dans le *Gorgias :* « Mieux vaut souffrir une injustice que de la commettre »; et qu'à la fin du *Sophiste,* il donne une démonstration de l'existence de Dieu que l'évêque d'Hippone lui a empruntée, il est dans le pur esprit de l'Évangile; et n'est-ce pas la doctrine augustinienne de la grâce qui se trouve dans ce texte du *Ménon* : « La vertu ne s'enseigne pas, c'est un don de Dieu? » Dans le juste qu'il montre chargé de chaînes, battu de verges, déchiré par la torture, attaché à l'arbre de malheur, et dépouillé de tout, excepté de sa justice, les Pères ont cru voir la figure prophétique de Jésus[2]. Enfin, il demande, pour le pécheur, le repentir, même l'expiation; et quelle différence y a-t-il entre la suprême récompense de l'orthodoxie chrétienne et celle que Platon réserve aux bienheureux : la vue claire de la vérité, de la beauté éternelle et du bien absolu?

[1] Cf. *Hist. des Rom.*, t. V, p. 786

[2] Gorgias, xxviii, t. I, p. 345 et au II[e] livre de la *République*, t. II, p. 24.... γυμνωτέος δὴ πάντων πλὴν δικαιοσύνης. Le X[e] livre de ce traité fameux se termine par le récit que fait Her l'Arménien de ce qu'il a vu chez les morts. Platon n'est pas plus heureux qu'Homère et Virgile dans la description de la vie d'outre-tombe. Les tourments sont variés; les plaisirs ne le sont pas, et il en sera ainsi dans toutes les descriptions du monde invisible. Du moins Platon affirme-t-il, dans ces pages, sa croyance au système des peines et des récompenses.

Mais ces grandes créations philosophiques et religieuses sont fatales aux sociétés où elles se forment. Le christianisme a été un dissolvant pour l'empire romain qui, durant deux siècles, avait donné la paix à la terre, et la philosophie a contribué à faire mourir la liberté grecque, de qui était né le siècle de Périclès. Il est vrai que si le présent meurt de ces enfantements, l'avenir en vit. Athènes, même tombée dans la servitude, ne s'est-elle pas glorifiée de ces citoyens, qui lui avaient été inutiles aux jours de sa puissance et qui, au milieu de ses misères, la couronnaient d'une gloire immortelle[1]?

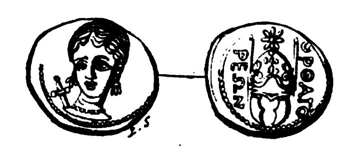
III. — ARISTOTE.

Platon a rempli le monde grec de ses idées; Aristote règnera sur le moyen âge et une partie des temps modernes. C'est pourquoi, dans cette histoire générale de l'esprit hellénique et de son influence sur les événements contemporains, nous devons faire à ces deux illustres penseurs une part différente. Le Stagirite nous occupera moins que le poète théologien qui fut le précurseur du christianisme.



Monnaie d'Orthagoria (Stagire)[2].

En 350, date où l'histoire nous a conduit, Platon était âgé de soixante-dix ans, mais il conservait la plénitude de son brillant génie, sa divine élégance et sa mélodieuse parole; Aristote en avait vingt-cinq et n'avait encore rien écrit. Sa vie scientifique appartient donc, suivant la chronologie, à la période suivante; mais il est impossible de le séparer de Platon, quoiqu'il l'ait souvent combattu.



Monnaie d'Orthagoria (Stagire)[3].

Il était né, en 384, à Stagire, ville de la Chalcidique et colonie

[1] Je ne parle pas d'un autre disciple de Socrate, Cébès le Thébain. Son Πίναξ, ou tableau de la vie humaine, est un livre très moral, mais les nombreuses allégories qu'il contient me semblent justifier l'opinion de Sevin, au tome III des *Mémoires de l'Acad. des inscr.*, qui croyait l'ouvrage beaucoup moins ancien.

[2] Tête à droite, les cheveux nattés; sur l'épaule, un carquois. ℞. ΟΡΘΑΓΟΡΕΩΝ. Casque vu de face, surmonté d'une étoile et muni de paragnathides; dessous, le monogramme d'un nom de magistrat. (Argent). Eckhel, t. II, p. 73, identifie la ville d'Orthagoria avec Stagire, la patrie d'Aristote.

[3] Tête d'Artémis, de trois quarts à gauche; sur l'épaule, un carquois. ℞. ΟΡΘΑΓΟΡΕΩΝ Casque vu de face, surmonté d'une étoile et muni de paragnathides. (Argent).

d'Andros. Son père était un Asclépiade, médecin du roi de Macédoine, Amyntas II. Élevé à la cour de ce prince et ayant à peu près le même âge que Philippe, le plus jeune des fils d'Amyntas et son futur héritier, il se lia avec l'enfant royal d'une amitié que Philippe transmit à Alexandre. A dix-sept ans, il se rendit à Athènes, qui restait la commune patrie de tout ce qu'il se trouvait d'hommes distingués en Grèce. Durant vingt années, il y écouta Platon ou ses émules et pendant treize années encore, de 335 à 323, il y enseigna. On serait donc autorisé à mettre son nom sur la liste des grands Athéniens. Car si le hasard lui fit voir le jour sur les côtes de la Thrace, il est né à la pensée aux bords de l'Ilissus. A la mort du fondateur de l'Académie, il quitta Athènes et, cinq ans après, il fut appelé par Philippe auprès d'Alexandre, alors âgé de treize ans. Le plan d'éducation qu'il arrêta était excellent et le serait encore aujourd'hui.



Asklépios [1].

Ce philosophe, l'homme le plus savant de la Grèce, enseigna d'abord à son élève les lettres étudiées dans les poètes et dans les orateurs; puis la morale cherchée dans la tradition et dans la nature humaine; enfin la politique éclairée par l'histoire et l'examen des constitutions de divers États. Les sciences naturelles, ou la terre et ses productions, la physiologie, ou l'homme et les

[1] Fragment d'un relief en marbre, découvert en 1884 dans le sanctuaire d'Asklépios à Épidaure et conservé aujourd'hui dans le musée central d'Athènes (n° 101 du catalogue de M. Kavvadias); d'après l'Ἐφημερὶς ἀρχαιολογική, 1885, pl. II, n° 6. — Le dieu est représenté assis et le relief est sans doute une imitation de la statue chryséléphantine, œuvre de Thrasymédès de Paros, qui était placée dans le temple d'Épidaure. Nous la connaissons par des monnaies d'Épidaure (voyez notre tome I, p. 280) et par la description de Pausanias (II, 27, 2).

êtres vivants, l'astronomie, ou le ciel et les mouvements des astres, ne vinrent qu'en second lieu. Il avait compris qu'il fallait d'abord exercer la mémoire, le goût, le jugement, les facultés, en un mot,



Aristote[1].

qui sont tout l'homme, et n'aborder les sciences, lesquelles sont des applications de l'esprit, qu'après avoir formé l'esprit même, et déve-

[1] Statue en marbre, conservée à Rome au palais Spada (d'après Visconti, *Iconografia greca*, tav. XX, n° 2). — Le nom du philosophe était gravé sur la plinthe : ΑΡΙΣΤ[οτέλης].

loppé une force capable d'être utilisée dans toutes les conditions de la vie et dans toutes les recherches scientifiques[1].

Revenu à Athènes en 335, il ouvrit son école du Lycée, à côté du temple d'Apollon Lycéios, dans un des gymnases de la ville que Pisistrate, Périclès et Lycurgue s'étaient plu à embellir[2]. Agé alors de cinquante ans il avait toute la maturité de son génie; durant treize années, il fit deux leçons par jour : le matin sur les questions les plus difficiles, le soir sur des connaissances plus ordinaires, d'où l'on a conclu qu'il avait un double enseignement, secret pour les initiés, public pour les profanes, ce qui n'est point démontré. Comme il se promenait en parlant, on nomma ses élèves du mot grec (περιπατεῖν) qui exprime cette habitude, les péripatéticiens.

Lorsque, après la mort du conquérant de l'Asie, une violente réaction se produisit dans Athènes contre les Macédoniens, l'ami de Philippe et d'Alexandre fut accusé d'impiété, parce qu'il avait consacré un autel à sa première femme, comme Cicéron en dressera un à sa fille Tullia. « Afin, dit-il, d'épargner aux Athéniens un second attentat contre la philosophie », il s'enfuit à Chalcis, où il mourut (août 322). Dans l'espace de quelques mois, la Grèce perdit ses trois derniers grands hommes : Alexandre, Démosthène et le Stagirite.

En quittant Athènes, Aristote laissa à Théophraste son école et ses livres[3]. On sait la triste destinée de ceux-ci, ou, du moins, le récit que Strabon a fait de leur enfouissement dans une cave par un détenteur

[1] Plutarque, *Alexandre*, 9. Il reprit, dans sa *Politique*, cette question de l'éducation; le VIII[e] livre, dont la fin probablement nous manque, y est consacré. Comme tous les anciens législateurs, il voulait, judicieusement, préparer dans l'enfant l'homme et le citoyen.

[2] Au sud du Lycéion était un autre gymnase où Antisthène avait déjà établi l'école cynique. Sur cette école, voy. ci-dessus, p. 83.

[3] Théophraste, né dans l'île de Lesbos vers 374 et mort à Athènes vers 287, fut compris dans le décret qui, en 316, bannit d'Athènes tous les philosophes. Mais, plus disert qu'éloquent et sans pensée originale, bien qu'on puisse le considérer, pour son traité des *Plantes*, comme le fondateur de la botanique, il n'était point un personnage dangereux par ses doctrines. La loi d'ailleurs fut rapportée l'année suivante et il rentra dans Athènes. Diogène Laërte (V, 2) donne une liste de ses ouvrages, qui formaient une sorte d'encyclopédie. On regrette surtout son *Traité des lois* en 24 livres, dont M. R. Dareste a recueilli et commenté les rares fragments, en remarquant que l'auteur a été le seul jurisconsulte que la Grèce ait produit (*Revue de Législ.*, 1870, p. 262). On ne parle plus de lui que pour ses *Caractères*. La Bruyère, qui les a traduits et imités, a fait la réputation du moraliste athénien, mais en gagnant pour lui-même dans cette imitation une bien plus grande renommée. C'est Théophraste qui, mourant à 85, ou même, suivant d'autres, à 107 ans, regrettait de s'en aller quand il commençait à savoir quelque chose et qui reprochait à la Nature d'avoir accordé aux cerfs et aux corneilles une longue vie, dont ils n'ont pas besoin, et de l'avoir donnée si courte aux hommes, à qui il importait beaucoup de vivre longtemps pour se perfectionner dans les arts et les sciences. (Cicéron, *Tusc.*, III, 28.)

ignorant. C'est un Romain, le farouche Sylla, qui nous a conservé ce que l'humidité et les vers en avaient laissé, lorsqu'il les porta à Rome comme butin de guerre[1]. Au moyen âge, l'Église condamna au feu certains de ses ouvrages; les Arabes sauvèrent ceux qui leur parvinrent[2], et un pape éclairé, Urbain V, les fit traduire. Alors le règne d'Aristote commença et, en 1629, un arrêt du parlement de Paris défendit, sous peine de mort, d'attaquer son système. Aujourd'hui, il partage avec Platon l'admiration du monde.



Théophraste[3].

De bonne heure, il avait montré l'activité prodigieuse qu'il conserva jusqu'à son dernier jour et qui faisait dire à Platon qu'avec lui, c'était le frein qu'il fallait et non l'éperon. Ce n'est qu'après 348 qu'il commença ses voyages et forma son recueil de cent cinquante-huit, d'autres disent de deux cent cinquante-cinq constitutions grecques et barbares. Nous avons perdu cet ouvrage; mais il en tira sa *Politique*, qui donna à Montesquieu l'idée de l'*Esprit des Lois*, grand monument fait de petites pièces. Il composa encore plus tard son *Histoire des animaux*, où l'on pourrait trouver la lutte pour l'existence, le *struggle for life* de

[1] Il est du moins vrai que l'œuvre aristotélique nous est parvenue dans un état qui, pour certains traités, autorise tous les scrupules et tous les regrets.

[2] Les Arabes les tirèrent d'une traduction syriaque, faite par des Juifs au cinquième ou au sixième siècle de notre ère, et les commentèrent dans leurs écoles. (E. Renan, *Averroës*, p. 37.)

[3] Buste en marbre conservé à la villa Albani (d'après Visconti, *Iconografia greca*, tav. XXI, 1). — Le nom du philosophe est gravé sur la gaine : Θεόφραστος Μελάντα 'Ερέσιος.

Darwin[1]. Il n'aurait pu accomplir une telle œuvre sans l'amitié de deux rois et le secours d'Alexandre, qui lui donna, dit-on, 800 talents pour sa bibliothèque et employa des milliers d'hommes à rechercher pour lui les plantes et les animaux de l'Asie. A l'avènement de Philippe, le colossal monument qu'Aristote devait élever à la science n'était pas debout, mais l'artiste était à l'œuvre dans les profondeurs de sa pensée. Venu après deux siècles d'efforts, faits par l'esprit grec pour pénétrer les secrets du monde physique et moral[2], Aristote rassembla tout en lui pour tout féconder. Il dressa l'inventaire des connaissances humaines, en porta d'un coup quelques-unes à leur perfection et ne dédaigna pas l'étude des êtres les plus infimes qui ont fait de nos jours, et de nos jours seulement, une si brillante fortune. « Dans les œuvres de la nature, dit-il, il y a toujours place pour l'admiration, et on peut leur appliquer à toutes sans exception le mot qu'on prête à Héraclite, répondant aux étrangers qui étaient venus pour s'entretenir avec lui. Comme ils le trouvèrent se chauffant au feu de sa cuisine : « Entrez sans crainte, entrez toujours, leur dit le philosophe, les Dieux sont ici comme partout[3]. »

L'*Histoire des animaux*, que Cuvier admirait et qu'il faut admirer encore[4], ouvre l'ère de la science véritable, c'est-à-dire de la vérité cherchée expérimentalement dans la nature, comme Socrate l'avait cherchée dans l'homme. Jusqu'alors on avait deviné, Aristote observa et, presque toujours, il mit en pratique le principe d'où sort toute la science moderne : n'admettre que les vérités rigoureusement démontrées. Au grand livre de l'*Histoire des animaux* se rattachent les traités sur les *Parties*, la *Génération* et la *Corruption;* sur la *Sensation et les choses sensibles;* sur la *Marche*, le *Mouvement des animaux* et l'*Ame*, ou plutôt le principe de vie qui réside dans la plante, l'animal et

[1] Liv. IX, ch. II, § 1. Barthélemy S.-Hilaire, t. III, p. 132.

[2] Voyez, t. I, p. 632-653, t. II, p. 386-404, ce qui a été dit sur ceux qui ont précédé Aristote dans la science de la vie.

[3] *Des Parties des animaux*, I, v, 5. Traduction de M. Barthélemy Saint-Hilaire, t. I, p. 69.

[4] M. Milne-Edwards, dans le *Rapport* que je l'avais prié de faire, en 1867, sur les progrès récents des sciences zoologiques, dit encore de l'*Histoire des animaux* : « En lisant les écrits d'Aristote, on est étonné du nombre immense de faits qu'il lui a fallu constater, peser et comparer attentivement pour pouvoir établir plus d'une règle que les découvertes de vingt siècles n'ont pas renversées. » Dans son *Traité de la Génération*, il a créé l'embryogénie, science qui a attendu jusqu'à la fin du dix-septième siècle pour attirer de nouveau l'attention des savants. Cf. B. Saint-Hilaire, *Comptes rendus de l'Ac. des sciences morales*, déc. 1886, p. 817 et suiv. Aristote crut à la doctrine de la génération spontanée, mais cette doctrine n'a succombé que de nos jours; elle a même encore quelques rares partisans.

l'homme, chez qui elle s'élève à une intelligence presque divine. Il en écrivit bien d'autres sur les *Auscultations physiques*, les *Météorologiques*, le *Ciel*, où il eut le tort de ne pas accepter la doctrine pythagoricienne de la rotation de la terre. Mais il n'est donné à personne, quelque vaste que soit son génie, de devancer l'œuvre des siècles. Aussi dans les traités d'Aristote se trouve-t-il des erreurs qui, toutefois, étonnent moins que la rencontre qu'on y fait de vérités qui semblent d'hier et d'une science qui n'avait pas eu de précurseur.... *prolem sine matre creatam*[1].

On nous permettra de ne nommer aussi qu'en passant sa *Rhétorique* et sa *Poétique*, même sa *Logique* ou le fameux *Organon*, le grand instrument dont le moyen âge et une partie des temps modernes se sont tant servis. Quel homme que celui dont Kant et Hégel ont pu dire : « Depuis Aristote, la science de la pensée n'a fait ni un pas en avant ni un pas en arrière. »

Aristote embrassa donc, comme son maître, dans une théorie systématique l'ensemble des choses, mais en sacrifiant moins que lui le réel à l'idéal. Il saisit puissamment le monde des faits contingents, et mérita, par la haute portée autant que par le caractère encyclopédique de ses ouvrages, d'être appelé, comme il l'est par les Arabes, le précepteur de l'intelligence humaine. Il fonda, après Hippocrate, la méthode d'observation, puissant agent de découvertes ; mais il la soumit à la pensée qui analyse et compare, qui trouve les principes et proclame les conditions de la vie : ici simples, là compliquées, suivant que l'organisme se développe ; fatales, au dernier degré de l'échelle des êtres, libres et morales dans l'homme, mais dominées encore, dans cette sphère plus haute, par la cause première qui communique à l'univers le mouvement et la vie. Soit prudence, soit habitude de langage, lui aussi parle des dieux[2], mais sans vouloir discuter ce qu'il appelle des traditions fabuleuses. « Les substances incréées et impérissables, dit-il, sont hors de notre portée et nous ne pouvons savoir d'elles que bien peu de chose[3] ; » ce qui, au fond, voulait dire que nous n'en savons rien.

Dans sa *Métaphysique*, il a écrit, en opposition au dieu du *Timée*,

[1] Voy., dans le *de Finibus* de Cicéron V, 4, ce qui est dit des péripatéticiens : « Il n'y a rien au ciel, sur terre ou dans les eaux dont ils n'aient traité. »

[2] Démosthène, qui passa sa vie à donner aux Athéniens des conseils et à les pousser virilement à l'action, n'use pas moins de ces mots : la Fortune, la volonté des dieux, tout en ne comptant que sur une sagesse purement humaine. C'était habitude de langage.

[3] *Parties des animaux*, I, v, 3.

qui pour Platon est le grand architecte du monde, des paroles qu'on a trouvées fort belles quand on a cru les comprendre[1]. Les historiens, qui n'aiment pas à entrer dans ces obscures profondeurs, préfèrent des formules plus simples. Le dieu d'Aristote n'est pour eux qu'un premier moteur indifférent à l'homme, ne le soutenant point de sa providence et ne lui assurant pas une vie à venir récompensée ou punie. Le platonisme était presque une religion, et il a aidé à en faire une ; Aristote se passe d'un dieu providentiel et de la vie future. Pour lui, l'âme, principe de la vie intellectuelle et physiologique, n'existe pas sans le corps; et, aux béatitudes de la contemplation sans fin de la souveraine intelligence, il préfère les ravissants plaisirs de la pensée savante[2]. Il ferme donc ou voile les larges horizons que Platon avait ouverts. Pourtant, il reconnaît à la Nature, qu'il appelle divine, une sorte d'action providentielle, puisqu'il déclare, dans le beau passage qui termine le premier livre des *Parties*, que toutes ses œuvres ont un but, et que jamais elle n'a rien fait en vain. Aussi voit-on dans la *Métaphysique* l'admiration profonde que lui causent les grands phénomènes de la terre et des cieux. Si la lettre à Alexandre était de lui, on y trouverait comme un écho du texte biblique : *Cæli enarrant gloriam Dei :* « Dieu est un, quoi qu'il produise. Sa puissance est infinie, sa beauté sans égale, sa volonté immuable, sa vie immortelle. Il siège au plus haut des cieux, en un lieu immobile, d'où il donne, comme il lui plaît, l'impulsion aux sphères célestes.... Le monde est une grande cité dont Dieu est la loi suprême. De quelque nom qu'on l'appelle, Zeus, Nécessité, Destin, il est toujours lui, traversant le monde appuyé sur la justice, qui l'accompagne, pour punir ceux qui transgressent sa loi. » Mais ces paroles sont-elles d'accord avec la doctrine ?

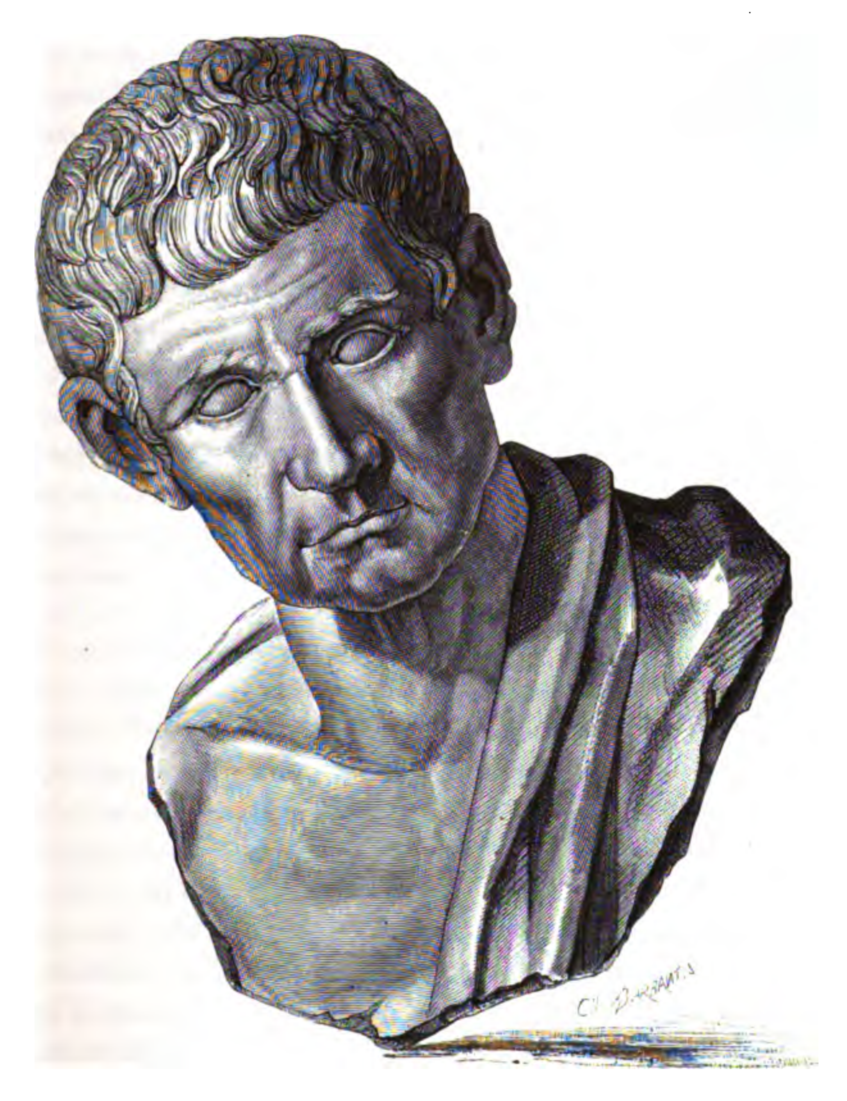
Platon avait porté la morale très haut, trop haut peut-être, en établissant comme règle impérative l'imitation des perfections divines; heureusement il l'avait ramenée à des proportions plus humaines, quand il lui avait donné, pour principe, le Devoir, qui est le fond véritable[3]. Aristote, à son tour, la mit trop près de la terre. Assigner pour but à la vie le Bonheur, εὐδαιμονία, était dangereux, malgré les précautions qu'il prit pour que ce fût la vertu qui, seule, y conduisît. Encore cette vertu est-elle profondément grecque, en ce sens qu'elle

[1] *Métaph.*, XI, 9 : αὐτὸν ἄρα νοεῖ, καὶ ἔστιν ἡ νόησις νοήσεως νόησις. Peut-être faut-il remplacer le premier νόησις par νοῦς, ce qui serait plus clair.

[2] *Polit.*, VII, 1.

[3] Voyez surtout le *Criton*.

ne demande ni de contraindre la nature ni de combattre la sensibilité; elle est celle du citoyen bien plus que celle de l'homme. Aussi impose-t-elle, comme conditions nécessaires, l'action et l'entendement; c'est-à-dire l'appréciation réfléchie de ce qu'il convient de faire,



Tête d'Aristote[1].

ἐνέργεια κατὰ λόγον; et elle reconnaît le libre arbitre ou le choix entre les déterminations contraires; ce qui suffisait pour les esprits sans

[1] Tête de la statue donnée à la page 97. (Visconti, *ibid.*, tav. XX, n° 3.)

spiritualité transcendante. Mais le bonheur se trouvant aussi dans la satisfaction donnée aux instincts les plus élevés de notre nature, il peut, comme le devoir, commander le dévouement et le sacrifice, même celui de la vie, quoiqu'il n'y ait pas, à vraiment parler, de religion dans la morale d'Aristote. Sachons gré encore au Stagirite d'avoir qualifié en des termes qu'il mérite, θηριώδεις[1] le vice grec dont on parlait autour de Platon avec trop de complaisance, et d'avoir défini l'homme un être sociable auquel il faut une famille, une patrie l'humanité.

Dans son traité de la *Politique*, Aristote est bien supérieur à son maître, quoique, ici encore, il ne considère que l'*utile* : « L'État, dit-il en commençant son livre, est une association et le lien de toute association est l'intérêt. » L'utile, en effet, poursuivi par des moyens honnêtes, doit être la grande préoccupation des gouvernements. Sans doute Aristote sacrifie trop, avec l'antiquité tout entière, l'individu à la société. Lui aussi limite le nombre des citoyens, conseille l'avortement et l'abandon des enfants nés chétifs. Il admet l'esclavage, fait alors universel et premier adoucissement au droit de la guerre, qui abandonnait au vainqueur les biens et la vie du vaincu; mais, ne pouvant lui trouver un principe de légitimité, il l'établit sur l'inégalité naturelle des hommes, dont les uns sont destinés à servir, les autres à commander. Un mot du christianisme renversera cette thèse, et ce mot, Aristote le connaissait. « Il en est, dit-il[2], qui soutiennent que le pouvoir du maître sur l'esclave est contraire à la nature, la loi établissant seule la différence entre celui qui est libre et celui qui ne l'est pas; or, la nature fait les hommes égaux; donc l'esclavage est une injustice puisqu'il résulte de la violence. » Malheureusement, Aristote, pour faire de la cité une communauté d'égaux, est conduit à réserver tout le travail des mains à ceux qu'il appelle « des instruments animés dont on est propriétaire ». Cette erreur était un tribut qu'il payait à son temps.



La Domination[3].

Du moins ne confond-il pas, comme Platon, l'État et la famille, doctrine funeste qui conduit à tous les despotismes, celui de la foule

[1] *Ethique à Nicomaque*, VII, 5, 3.
[2] *Politique*, I, 3.
[3] ΚΡΑΤΗΣΙΣ. La figure allégorique de la Domination debout, couronnée de laurier; elle tient de la main gauche un trophée et sur la main droite une petite Victoire qui lui présente une couronne. Revers d'une monnaie de billon, à l'effigie de Galba, frappée à Alexandrie d'Égypte.

aussi bien que celui d'un tyran, parce qu'il suppose la cité toujours mineure, et par conséquent toujours en tutelle. Il fait bien sortir la société de la famille, mais il montre que si le principe de l'une est l'autorité, le principe de l'autre est la liberté et l'égalité; dans la première, il trouve un pouvoir royal, celui du père; dans la seconde, un pouvoir républicain, celui du magistrat qui obéit à un mandat, alors même qu'il commande. Du reste, ce grand esprit ne pouvait s'enfermer dans un système étroit. Aristote admet tous les gouvernements, les violents exceptés, car il avait déjà cette idée à laquelle tous ne sont pas arrivés, même aujourd'hui, qu'une question de gouvernement est avant tout une question de rapport, telle forme d'autorité publique pouvant convenir à un État, laquelle serait fatale à un autre. Il est remarquable que sa défense du principe que nous appelons le suffrage universel soit la meilleure qu'on puisse encore présenter, et qu'il ait pressenti, deux mille ans avant qu'il n'arrivât, le rôle important des classes moyennes : le gouvernement de ses préférences est celui qui fait une part à la fortune, au mérite et à la liberté, c'est-à-dire un gouvernement de transaction où ces forces se tempèrent mutuellement.



La Liberté [1].



Le Démos (de Laodicée en Phrygie) [2].

Aristote était trop de son temps et de son pays pour ne pas appliquer à la politique ce que les Grecs avaient mis dans la littérature : la proportion, la mesure, τὸ μέσον, qui était pour lui, dans toute production d'art, la condition nécessaire de l'harmonie. Mais il savait aussi que les institutions qui respectent l'égalité politique, tout en faisant la part des inégalités naturelles, sont difficiles, moins à créer qu'à faire vivre. « Le gouvernement démocratique, dit-il[3], a de dangereux ennemis, les démagogues qui le minent et le renversent soit en calomniant les riches, soit en ameutant contre eux la classe qui

Le Démos (d'Attaea en Mysie) [4].

[1] ΕΛΕΥΘΕΡΙΑ. La Liberté debout appuyée sur un cippe; elle tient un sceptre et une couronne. (Revers d'une monnaie de billon à l'effigie de Galba, frappée à Alexandrie d'Égypte.)

[2] ΔΗΜΟϹ ΛΑΟΔΙΚΕΩΝ. Tête barbue et diadémée du Démos, à droite. (Monnaie de bronze de Laodicée en Phrygie.) Au revers, l'Abondance debout.

[3] *Politique*, V, 4, édit. Didot, t. I, p. 570.

[4] ΙΕΡΟϹ ΔΗΜΟϹ. Buste jeune et lauré du Démos de la ville d'Attaea de Mysie ℞. ΑΤΤΑΙΤΩΝ. Esculape debout. (Bronze.)

n'a rien. On en peut citer mille exemples. A Cos, leurs perfides manœuvres provoquèrent un complot des riches, et la démocratie fut abattue. A Rhodes, comme ils disposaient des finances, ils firent retirer l'indemnité due aux navarques (les riches), et ils leur infligèrent, par des poursuites judiciaires, des amendes qui les poussèrent au désespoir et à une révolution. A Héraclée encore, les démagogues entraînèrent la ruine du gouvernement démocratique. A Mégare, ils confisquèrent les biens d'un grand nombre de riches qui, chassés de la ville, y rentrèrent de vive force et établirent l'oligarchie; même chose à Cumes, à Thèbes, après la bataille des Œnophytes[1]. Parcourez l'histoire de la chute des démocraties, vous trouverez presque partout les démagogues décrétant des lois agraires, tourmentant les riches, pour faire des largesses au peuple avec le bien de la classe aisée, qu'ils poursuivent d'accusations et forcent à conspirer. » — « Le régime démocratique, dit-il ailleurs, est de tous les gouvernements le plus stable, à la condition que la classe moyenne ait la prépondérance[3]. » Ces avertissements n'ont prévenu aucune révolution; mais il est bon de les trouver dans la bouche du plus profond penseur et de l'esprit le plus politique de l'antiquité.



Le Peuple personnifié[2].

A la différence de son maître, qui n'a que dédain pour la vie publique, Aristote veut que tous y prennent part : l'unique occupation des citoyens doit être, selon lui, le soin de l'État, et cette doctrine était plus patriotique que celle qui en éloigne, puisque l'indifférence politique fut pour ces petites cités une cause de mort.

Lorsque le froid et sévère logicien parle de la justice, qu'il met au-dessus de toutes les vertus comme étant la vraie fin de la politique, il s'élève jusqu'à la poésie : « Ni l'étoile du matin, dit-il, ni l'étoile du soir ne sont plus dignes d'admiration[4]. » Et cet esprit de justice qui met l'ordre dans la cité, il le confond avec l'amitié, donnant ainsi pour fondement à la république l'affection réciproque de tous ses enfants[5]. C'est qu'en lui l'homme valait le philosophe. Son testament,

[1] Pour ce combat, voyez notre t. II, p. 138.

[2] ΔΗΜΟC. Tête laurée du Démos (le Peuple) à droite, sur une monnaie de bronze de Laodicée de Phrygie.

[3] *Politique*, I, *ad fin.*

[4] Αὕτη μὲν ἡ δικαιοσύνη ἀρετὴ μέν ἐστιν τελεία..., καὶ οὔθ' ἕσπερος, οὔτε ἑῷος οὕτω θαυμαστός. (*Ethique*, V, 1, 15.) Phocylide (fragm. 18) avait déjà dit : « La justice est le résumé de toutes les vertus. »

[5] Ἔοικε δὲ καὶ τὰς πόλεις συνέχειν ἡ φιλία. (*Ethique*, VIII, 1, 4.)

que Diogène Laërte nous a conservé, est un minutieux règlement de ses affaires domestiques qui n'étonne point de sa part; mais il témoigne aussi d'une vivacité de sentiment qu'on ne s'attendait pas à trouver dans ce génie austère[1].

Il est un titre particulier qu'Aristote possède à notre reconnaissance. Sa longue domination en France, se combinant avec la netteté logique du droit romain recueilli dans nos universités, a donné à l'esprit français ces habitudes de précision et de clarté qui ont assuré l'influence de notre littérature dans l'Europe moderne.

La pensée humaine suit encore, après vingt-deux siècles, les deux voies ouvertes par Platon et par le Stagirite : religieuse, morale et poétique avec l'un, savante, rigoureuse et sévère avec l'autre. Elle obéit à la puissante impulsion d'Aristote, lorsqu'elle veut pénétrer comme lui les mystères du monde physique et de l'âme humaine; mais elle écoute aussi la voix du cygne mélodieux, et elle suit les nobles inspirations du spiritualisme platonicien.

IV. — XÉNOPHON.

Entre ces deux colosses de la pensée, il n'y a point de place pour Xénophon, qui avait timidement lutté contre « les hommes devenus

[1] Diog. Laërte, V, 21 : « En cas que la mort me surprenne, Antipater (le général d'Alexandre) sera l'exécuteur général de mes dernières volontés; et, jusqu'à ce que Nicanor puisse gérer mes biens, Aristomène, Timarque, Hipparque, en auront soin, aussi bien que Théophraste, s'il veut bien, tant par rapport à mes enfants que par rapport à Herpyllis et aux biens que je laisse. Lorsque ma fille sera nubile, on la donnera à Nicanor; si elle venait à mourir avant de se marier ou sans laisser d'enfants, Nicanor héritera de tous mes biens, et disposera de mes esclaves et de tout d'une manière convenable. Nicanor aura donc soin de ma fille et de mon fils Nicomaque de sorte qu'ils ne manquent de rien, et il en agira envers eux comme leur père et leur frère. Si Nicanor venait à mourir avant d'avoir épousé ma fille, ou sans laisser d'enfants, ce qu'il règlera sera exécuté. Si Théophraste consent alors à épouser ma fille, il entrera dans tous les droits que je donne à Nicanor, sinon, les curateurs, prenant conseil avec Antipater, disposeront de ma fille et de mon fils selon ce qu'ils jugeront à propos. Je recommande aux tuteurs et à Nicanor de se souvenir de moi et de l'affection qu'Herpyllis m'a toujours portée; si, après ma mort, elle veut se marier, ils prendront garde qu'elle n'épouse personne au-dessous de ma condition; et, en ce cas, outre les présents qu'elle a déjà reçus, il lui sera donné un talent d'argent, trois servantes, si elle veut, outre celle qu'elle a. Si elle veut demeurer à Chalcis, elle y occupera le logement contigu au jardin; et si elle choisit Stagire, elle habitera la maison de mes pères.... Je rends la liberté à Ambracis, et lui assigne pour dot lorsqu'elle se mariera, 500 drachmes et une servante; à Thala, outre l'esclave achetée qu'elle a, je lègue une jeune esclave et 1000 drachmes. Tacho recouvrera sa liberté lorsque ma fille se mariera. On affranchira alors Philon et Olympias avec son fils. Les enfants de mes domestiques ne seront point vendus;

amoureux des mystères d'Égypte[1] », et opposé son *Banquet* au *Banquet* de Platon, sa *Cyropédie* à la *République*, afin de prouver que la royauté vaut mieux que la démocratie. En un temps où celle-ci était encore le gouvernement de la Grèce entière, Sparte exceptée, l'ami de Cyrus et d'Agésilas avait montré dans l'*Hiéron*, si ce dialogue est de lui, que le pouvoir monarchique est préférable à l'état populaire. Mais c'était un homme de bien, quoiqu'il ait eu des torts envers sa patrie, une âme pieuse qui croyait à une Providence toujours active, aux révélations envoyées d'en haut, et qui, subordonnant la sagesse politique à la superstition, disait aux Athéniens, après leur avoir donné des conseils qu'il estimait excellents : « Avant tout, consultez sur ces réformes les oracles de Delphes et de Dodone pour savoir si les dieux les approuvent[3]. »



Ex-voto à la Mère des dieux et à Aphrodite Syrienne[2].

mais ils passeront au service de mes héritiers jusqu'à l'âge adulte, pour être affranchis alors, s'ils l'ont mérité. On aura soin encore de faire achever et placer les statues que j'ai commandées à Gryllion...; on mettra dans mon tombeau les os de Pythias, comme elle l'a ordonné. On exécutera aussi le vœu que j'ai fait pour la conservation de Nicanor, en plaçant à Stagire les animaux de pierre que j'ai voués pour lui à Jupiter et à Minerve Sauveurs. »

[1] Je dois dire que le passage cité est pris d'une lettre peut-être apocryphe, et que suivant Bœckh le *Banquet* de Platon est postérieur à celui de Xénophon. Mais la *Cyropédie*, qui est un traité d'éducation en même temps qu'une apologie de la royauté, est un de ses derniers ouvrages. Un fait a décidé quelques savants à parler de leur inimitié : Platon n'a pas nommé une seule fois son ancien condisciple, et Xénophon ne nomme Platon qu'une fois, à propos d'un fait insignifiant (*Mém.*, III, 6, 1). M. Ch. Huit a combattu cette thèse dans l'*Annuaire de la Société des études grecques*, 1886, p. 63-76.

[2] Bas-relief attique en marbre (d'après Stephani, *Mémoires de l'Académie des sciences de Saint-Pétersbourg*, VI[e] série, tome VIII, pl. VII, n° 2). — L'édicule est partagé en deux niches qu'occupent deux déesses assises, à gauche la Mère des Dieux. Elle tient une patère et de l'autre main une pomme de pin : à ses pieds est un lion. L'autre déesse tient également une patère et de la main droite un tympanon. Sur les deux têtes on distingue les traces d'une coiffure de métal qui devait être le modius. Cf. notre t. II, p. 652-653, et Foucart, *les Associations religieuses chez les Grecs*, p. 100, note 1.

[3] Au traité des *Revenus de l'Attique*, *ad fin.* Des écrivains très autorisés croient que ce traité Πόροι ἢ περὶ προσόδων n'est pas de Xénophon. Voyez notre t. II, p. 161, n. 3.

Apollon et Zeus habitaient l'Olympe grec; mais la Cybèle de Phrygie lui aurait paru mériter autant d'honneur.

Sa pensée et son style se tiennent dans une région moyenne, sans l'entraînement ni l'enthousiasme du génie. L'une a de l'honnêteté, l'autre de la douceur; il ne faut pas leur demander davantage. Si Xénophon n'a rien fait pour la philosophie, quoiqu'il nous ait laissé dans l'*Apologie* et dans les *Mémoires*[1] deux portraits de Socrate qui font aimer en même temps le héros du livre et l'historien, il a, du moins, enseigné la morale pratique, celle que tout le monde peut suivre, et cela vaut mieux que des rêves métaphysiques. Il a représenté la vertu comme le premier des biens et la condition du bonheur; donné des préceptes pour la vie de tous les jours et pour toutes les conditions; condamné les mauvais traitements envers les esclaves, le désœuvrement intellectuel de la femme, les amusements frivoles de la jeunesse et les subtils arrangements de mots des sophistes qui, dit-il, n'ont jamais rendu un homme meilleur. Xénophon ne peut être mis au nombre des grands hommes de la Grèce; mais, dans un tel pays, la seconde place est encore très honorable.

Hippocrate, le précurseur d'Aristote dans la voie de l'observation scientifique, étant né en 460, appartient au *siècle de Périclès* où nous l'avons étudié. Mais sa vie se prolongea, sinon jusqu'en 357, du moins pendant de longues années du quatrième siècle, ce qui le fit contemporain des grands esprits dont il vient d'être question. Le temps où la Grèce possédait de tels hommes n'était donc pas une époque de défaillance intellectuelle. On trouve encore dans les œuvres d'un écrivain qui nous occupera plus loin, Isocrate, ces belles paroles : Ne faites pas aux autres ce que vous ne voudriez pas souffrir d'eux, et soyez à leur égard ce que vous souhaitez qu'ils soient pour vous[2]. » Voilà même la charité chrétienne qui commence : « Il faut aimer les hommes, ajoute-t-il; si nous n'aimons pas les êtres dont le sort nous est confié, hommes, animaux même, comment pourrons-nous les bien gouverner[3]? »

[1] Voyez notre t. II, p. 648.
[2] *Nicoclès*, 61 et 49.
[3] *Ibid.*, 15. Euripide avait déjà présenté, au théâtre, des idées bien supérieures à celles de la morale et de la religion populaires.

V. — DÉFAILLANCE DE LA POÉSIE ET DES VERTUS CIVIQUES; LE CONDOTTIÉRISME.

Où donc y avait-il décadence? En deux points, tous deux se touchant, et sans doute nés l'un de l'autre. La poésie disparaît, chassée par ses deux sœurs, l'éloquence et la philosophie, et la foi patriotique s'en va.

Comme une vaillante armée qui, en avançant toujours, laisse sur chacun des champs de bataille où elle a vaincu quelques-uns de ses meilleurs soldats, la Grèce ne voit plus à ses côtés, mais bien loin derrière elle, ceux dont les chants avaient charmé sa virile jeunesse. Durant toutes ces guerres le ciel s'est assombri; l'élan, l'enthousiasme, sont tombés. Plus de poètes maintenant : la lyre de Pindare est brisée comme celles d'Homère, de Sophocle et d'Aristophane. Le monde se fait vieux, la muse n'y trouve plus de ces aspects nouveaux qui l'inspirent; et volontiers elle dirait : il n'y a plus rien à voir sous le soleil. Au lieu de poètes, ce sont maintenant les savants, les philosophes qui viennent regarder sous cette enveloppe, pour analyser et décomposer ce qu'ils y trouvent. Ils arrachent et déchirent ce voile d'Isis que la muse avait brodé de si brillantes couleurs. Sans doute la science y gagne, l'esprit s'agrandit et s'élève; des conceptions plus véritablement religieuses prendront la place des antiques légendes; mais adieu sans retour aux chants aimés, qui berçaient l'âme si doucement, quand ils tombaient de la bouche d'Homère, qui l'enflammaient et lui soufflaient le patriotisme et le dévouement, quand ils s'échappaient des lèvres frémissantes de Tyrtée ou de Simonide, de Pindare ou de



Lyre, sur une pierre gravée emblématique[1].



Les attributs d'Isis sur un tétradrachme d'Athènes[2].

[1] Couronne de laurier au-dessus d'une lyre; deux flûtes au-dessus d'une *œnochoé;* papillon, emblème de l'âme, volant au-dessus d'un crâne humain. (Pierre gravée du Cabinet de France. *Catalogue*, n° 1719. Cornaline. Haut. 6 mill. larg. 8 millim.) De quelle époque est cette intaille? On n'y retrouve pas le goût sobre de l'art ancien.

[2] ΑΘΕ. Noms de magistrats : ΔΗΜΕΑΣ, ΕΡΜΟΚΛΗΣ, ΚΛΕΙΔΑ[μος]. Chouette debout sur l'amphore; marques monétaires, Α et ΔΗ. Dans le champ, le globe solaire, posé sur deux épis et accosté de deux *uraeus*.

l'héroïque soldat de Marathon. Aristophane avait déjà envoyé les poètes de son temps aux Enfers pour chercher le secret du génie qu'Eschyle et Sophocle y avaient emporté ; ses messagers n'en étaient pas revenus, et, dans sa requête à Hiéron, Théocrite dira : « L'amour du gain remplace l'amour du beau. »

La démocratie triomphante est pour quelque chose dans cette ruine de la poésie grecque. La tribune, trop pleine d'émotions, tue le théâtre. Quiconque sent en soi le talent ou le génie devient orateur, et l'irrésistible attrait des succès de parole empêche de chercher des succès différents. Un siècle plus tôt la philosophie eût laissé Platon aux muses[1], et l'éloquence leur eût abandonné quelques-unes de ses conquêtes. Mais si l'on ne fait plus de vers héroïques, si la tragédie, où l'acteur a pris l'importance du poète, est mourante et ne revivra qu'après vingt siècles[2], on écrit mieux la prose et, grâce à ceux qui le parlent, le dialecte attique l'emporte sur tous les autres : il devient la langue classique de la Grèce ; c'est un honneur qui lui était bien dû.

Un genre pourtant refleurira bientôt, mais dans d'autres conditions que par le passé : Ménandre, qui naîtra en 342, ne sera pas le successeur d'Aristophane. La comédie, privée par la loi de l'attrayant plaisir que donnent les allusions politiques et les satires personnelles, était languissante. Ménandre lui donnera une vie nouvelle en créant la comédie de caractère, que Plaute et Térence, « cette moitié de Ménandre, » comme dira Jules César, imiteront à Rome, et qui sera pour les modernes la comédie véritable. L'histoire littéraire lui fait avec raison une large place ; mais l'histoire politique n'a rien à peu près à lui demander[3].

En ceci, au moins, il n'y a qu'échange entre les neuf sœurs ; ce qu'une perd, l'autre le gagne. L'esprit grec, pour cela, ne baisse pas, bien qu'une corde puissante et chère ait cessé de vibrer. Mais ce qui s'en va sans retour, c'est la foi politique. Athènes, Sparte, ont perdu la croyance en elles-mêmes, qui est la première vertu d'un peuple, quand elle ne va pas jusqu'à une aveugle infatuation. Elles n'ont plus,

[1] Avant d'entendre Socrate et de s'attacher à lui, il avait composé des poésies et des drames qu'il brûla pour se donner tout entier à la philosophie : mais la poésie ne l'y suivit-elle pas ?

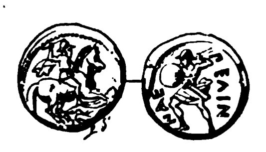
[2] Cf. Foucart, *de Collegiis scenicorum artificum apud Græcos*, 1873.

[3] Ménandre était le neveu d'Alexis (Suidas, *s. v.* Ἄλεξις) et l'ami de Théophraste, d'Épicure et de Démétrius de Phalère. On lira, p. 116, une triste phrase d'Alexis, que Ménandre n'aurait pas désavouée. Phèdre (V, 1, 12-13) le représente visitant Démétrius de Phalère :

Unguento delibutus, vestitu adfluens,
Veniebat gressu delicato et languido.

l'une depuis Ægos-Potamos, l'autre depuis Leuctres et Mantinée, cette confiance, cette juvénile audace qui, tempérée par la raison, surtout quand cette raison s'appelait Périclès, fait accomplir de grandes choses. Jadis, l'intervalle qui séparait le peuple athénien de ses chefs était à peine celui qui sépare deux combattants, l'un au premier rang, l'autre au second; et à Miltiade, à Cimon, à Aristide, il n'était pas même accordé une place à part pour leurs noms sur les trophées de victoire. Aujourd'hui les Athéniens ont si petite opinion d'eux-mêmes, que les voici retournés au culte des héros. Pour un devoir accompli, pour un mince exploit de guerre, ils donnent ce qu'ils ne donnaient naguère qu'aux dieux, des statues de marbre ou d'airain, et le sentiment religieux est tombé si bas, qu'ils ont dressé des autels et prostitué les honneurs divins à Lysandre, le génie de l'astuce. Bientôt Démade dira : « Athènes n'est plus la jeune guerrière de Marathon; c'est une petite vieille qui hume sa tisane en pantoufles. » Ces mots sont une caricature et non pas un portrait, car Athènes a encore des hommes dont nous montrerons, dans la suite de ces récits, les glorieuses figures; mais ce seront les derniers. Même elle semblait posséder un empire. En 361, elle avait rétabli contre Byzance, Chalcédoine et Cyzique, le libre passage, par le Bosphore, des blés de l'Euxin. Dans les îles elle avait des alliés, et en 357 elle rentrera en possession de Sestos et de la Chersonnèse. Malheureusement, ce sont des apparences de force plutôt que des réalités. Écoutons une parole d'Isocrate qui, contre l'habitude du méticuleux rhéteur, est juste et profonde : « Dans Athènes, il n'y a plus d'Athéniens. Nous avons perdu en Égypte deux cents navires avec les équipages : cent cinquante auprès de Chypre; dans la Thrace dix mille hoplites, tant à nous qu'à nos alliés; en Sicile, quarante mille soldats, deux cent quarante galères; dernière-


Galère sur une monnaie de Cyzique[1].


Guerriers combattant[2].

[1] Galère avec un seul rang de neuf rameurs. A l'avant, un hippocampe sonnant de la trompette; à l'arrière, le pilote assis; à côté de lui, deux aigles romaines. En légende : ΚΥΖΙΚΗΝΩΝ ΝΕΟΚΟ[ρων]. Sous la galère, deux poissons. (Revers d'un beau médaillon de bronze de Cyzique à l'effigie de Commode.)

[2] Cavalier lancé au galop à droite et brandissant sa lance; son cheval foule aux pieds un ennemi renversé. ℞. ΠΕΛΙΝΝΑΕ[ων]. Fantassin armé d'un bouclier, de l'épée et du javelot; il est tourné à gauche et paraît achever la défaite d'un ennemi terrassé. (Monnaie d'argent de Pelinna.)



MÉNANDRE. (Voy. p. 111.)

Statue en marbre, découverte au même endroit que la statue assise du poète comique Poseidippos et conservée au Vatican (d'après une photographie). — Il n'y a pas d'inscription sur la statue de Ménandre, tandis qu'il y en a une sur celle de Poseidippos; mais, outre qu'elles se trouvaient ensemble, on possède un petit buste avec inscription, qui ne laisse aucun doute sur le nom à donner à notre statue.

ment encore, dans l'Hellespont, deux cents navires. Qui pourrait compter encore tout ce que nous avons perdu en détail, soit en hommes, soit en vaisseaux? Il suffit de dire qu'éprouvant chaque année de nouvelles disgrâces, nous célébrions tous les ans de nouvelles funérailles publiques. Nos voisins et les autres Grecs accouraient en foule à ces pompes funèbres, moins pour partager notre douleur que pour jouir de nos calamités. Enfin Athènes voyait peu à peu les tombeaux publics se remplir de ses citoyens, et leurs noms remplacés sur les registres par des noms étrangers. Ce qui prouve la multitude d'Athéniens qui périrent alors, c'est que nos familles les plus illustres et nos plus grandes maisons, qui avaient échappé à la cruauté de la tyrannie et à la guerre des Perses, furent détruites et sacrifiées à cet empire maritime, l'objet de nos vœux. Et si par les familles dont je parle on voulait juger des autres, on verrait que le peuple d'Athènes a été presque entièrement renouvelé [1]. »

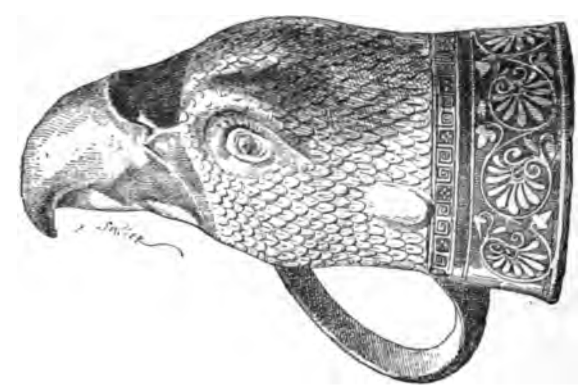
Rome aussi s'est ouverte aux étrangers, et a longtemps trouvé dans cette politique sa force et sa grandeur. Mais Athènes, ville de commerce et d'industrie, ne se recrutait pas, comme la cité latine, d'hommes ayant à peu près même sang, mêmes coutumes et mêmes idées. Des Asiatiques, des Thraces, accouraient dans ses murs y apportant des mœurs nouvelles et mauvaises. L'incrédulité augmentait. Si les dieux se mouraient, le culte de la patrie et un sentiment énergique des devoirs de l'homme et du citoyen auraient pu remplacer avec avantage l'ancienne religion trop bafouée. Mais quelle patriotique ardeur pouvait avoir cette population étrangère, ces enfants qu'Athènes n'avait point portés, qu'elle n'avait pas nourris de sa parole, des leçons de son histoire? Quels citoyens faisaient ces aventuriers, ces métèques enrichis? Démosthène se plaint de ne pas trouver, dans la turbulente et rieuse assemblée où il parle, la gravité nécessaire aux grandes affaires. Sauf un goût délicat pour l'art, mais pour l'art efféminé qui charme et distrait, pour celui d'Isocrate, non pour l'art viril, qui élève et enflamme, celui de Polyclète et de Sophocle; Athènes devenait Carthage. Le gain et le plaisir y étaient la grande affaire.

Il nous en a coûté de le dire, la philosophie, en hostilité avec l'ordre social établi, était un dissolvant pour la cité. Les élèves de

[1] Φανεῖμεν ἂν μικροῦ δεῖν ἀντηλλαγμένοι. (Isocrate, *Sur la Paix*, § 86-89, édit. Didot, p. 112-113.) Isocrate était né en 436, de Théodoros, fabricant d'instruments de musique, et fut l'élève de Gorgias et de Prodicus.

Socrate s'appelaient, comme lui, citoyens du monde, enseignaient avec Platon le mépris des institutions nationales, avec Zénon une indifférence égale pour la liberté et la servitude; ou même, ainsi que Xénophon à Coronée, ils tiraient l'épée contre leurs concitoyens. Qu'était-ce que l'État pour les Cyrénaïques qui réduisaient la vie à n'être que la recherche du plaisir? Et qu'importait à Diogène ce qui se passait hors de son tonneau? La philosophie venait d'écrire une déclaration des droits de l'homme qui était mortelle pour la cité.

Athènes, envahie par l'indifférence politique, l'était aussi par la sensualité béotienne. Sans avoir l'excuse d'Aristophane, quand il faisait jouer ses *Acharniens*, des poètes vantaient, au théâtre, les jouissances de la paix, la bombance plantureuse, la satisfaction des



Rhyton (vase à boire) en forme de tête d'aigle[1].

bas appétits, et faisaient litière de tout ce qu'avaient honoré les vieux Athéniens. Pour ceux-ci, la patrie était la chose trois fois sainte; voyez ce qu'elle est devenue dans une pièce de la Comédie moyenne : « Quels contes est-ce que tu nous débites là? dit Alexis. Et le Lycée, et l'Académie et l'Odéon, niaiseries de sophistes où je ne vois rien qui vaille. Buvons, mon cher Sicon, buvons à outrance et faisons joyeuse vie, tant qu'il y a moyen d'y fournir. Vive le tapage, Manès! Rien de plus aimable que le ventre. Le ventre, c'est ton père; le ventre, c'est ta mère. Vertus, ambassades, commandements, vaine gloire et vain bruit du pays des songes! La mort te glacera au jour marqué par les dieux; et que te restera-t-il? Ce que tu auras bu et mangé; rien de

[1] Ancienne collection Castellani; d'après le catalogue de la collection Castellani, n° 105, pl. III. Provenance inconnue.

plus. Le reste est poussière, poussière de Périclès, de Codrus, de Cimon. » Comme ces paroles, dignes des Faunes ivres du cortège de



Faune endormi par l'ivresse[1].

Bacchus, répondent bien à une société qui semblait vouloir oublier, dans la joie et le plaisir, sa fin prochaine et comme l'on comprend que l'épicuréisme soit sorti d'un tel milieu.

[1] Statue dite Faune Barberini, en marbre de Paros, découverte à Rome dans les fossés du

Le sombre tableau que trace Démosthène inquiète plus encore que cette joie bestiale. « Comment en sommes-nous tombés là? Car ce n'est pas sans cause que les Grecs, autrefois si ardents pour la liberté, sont devenus si dociles à l'esclavage. C'est qu'autrefois, Athéniens, vivait au fond des âmes quelque chose qui n'y est plus; quelque chose qui a vaincu l'or des Perses, qui a maintenu la Grèce libre, qui l'a fait triompher sur terre et sur mer; quelque chose qui, n'étant plus, n'a laissé que ruine et confusion. Et quelle est donc cette chose toute-puissante? Rien que de simple, et où l'art n'entrait pas. Quiconque recevait l'or d'un tyran, d'un corrupteur de la Grèce, était en horreur à tous. Terrible affaire alors, que d'être convaincu de vénalité! Jamais, pour le coupable, ni pardon ni excuse; toujours le dernier supplice. Aussi, les orateurs, les généraux de ce temps ne vendaient pas les occasions que donne la fortune. Alors on ne trafiquait pas de la concorde entre les citoyens, de la défiance où il faut vivre avec le Barbare, et de tant d'autres choses. Aujourd'hui tout se vend, comme au marché, et à la place des vertus d'autrefois, nous avons un mal importé dans la Grèce, un mal qui la travaille et dont elle meurt; quel est-il? L'amour de l'or. On convoite jusqu'au salaire du traître; on sourit à l'aveu de son crime; le pardon est pour le coupable, la haine pour l'accusateur; en un mot, c'est la corruption même et toutes ses bassesses. Athéniens, vous êtes riches en vaisseaux, en soldats, en revenus, en ressources pour la guerre, en tout ce qui fait la force d'un État; plus riches même que jamais. Mais toute cette force languit impuissante, inutile. Athéniens, tout meurt chez vous, parce que chez vous on trafique de tout.

« Tel est notre état, vous le voyez de vos yeux, sans nul besoin de mon témoignage. Quelle différence avec le passé! Ici ce n'est plus moi qui parle : je rappelle une inscription gravée par vos pères, sur l'airain, dans l'Acropole; gravée, non pour eux-mêmes, non pour s'encourager à la vertu, ces grandes âmes n'en avaient pas besoin, mais pour vous rappeler par un monument impérissable à quel point il faut veiller sur les traîtres. Que dit donc l'inscription? Le voici :

« Arthmios, fils de Pythonax de Zélie, est déclaré infâme, ennemi du peuple athénien et de ses alliés, lui et sa race. »

Puis, vient la cause du châtiment :

château Saint-Ange et conservée aujourd'hui dans la Glyptothèque de Munich (n° 95 de la *Beschreibung* de Brunn). — Satyre endormi sur un rocher. L'œuvre est pleine de vie et d'expression : c'est une des belles statues du musée de Munich.

« Pour avoir apporté l'or des Mèdes dans le Péloponnèse[1]. »

Isocrate, dans le discours *Aréopagitique*, pense comme Démosthène : « A Athènes, la vénalité dans les charges, dans les jugements corrompt tout. » Montesquieu a fait, de la vertu civique, le principe de la démocratie. Elle est bonne partout, mais elle est indispensable à une république ; car si l'on n'y connaît plus le désintéressement et l'esprit de sacrifice, tout se perd. C'est par là que la plus glorieuse des cités antiques et la Grèce tout entière ont péri.

Le commerce et l'industrie, en se développant avaient augmenté l'inégalité des fortunes; les habiles étaient arrivés à la richesse, ceux qui ne l'étaient pas étaient restés dans la paresse et la misère, avec l'envie au cœur et bien des complaisances pour les sophistes du Pnyx ou les délateurs de l'Agora. Ce n'était point parmi la foule désœuvrée et criarde du Pirée qu'Antisthène trouvait des recrues pour sa philosophie cynique et à certains égards élevée; mais les amendes, les confiscations, faisaient des pauvres qui n'avaient pas tous la sagesse du Charmide de Xénophon : « Autrefois, dit-il, quand j'étais riche, je craignais toujours qu'on ne forçât ma porte pour m'enlever mon argent et je faisais ma cour aux sycophantes. C'était, chaque jour, un nouvel impôt et jamais la liberté de quitter la ville pour un voyage. Maintenant que j'ai tout perdu et qu'on a vendu jusqu'à mes meubles à l'encan, je ne suis plus menacé et je dors tranquille. Au lieu de payer le tribut, je le reçois : la république me nourrit. » Mais si Charmide ne se plaint pas d'être déchargé de ses biens, il se réjouit d'être délivré de ses devoirs. « N'ayant rien, je ne crains personne et, pauvre, je fais peur aux riches; à mon approche, ils se lèvent, ou me cèdent le haut du pavé[2]. »

De cette défaillance de la moralité publique était né un autre mal qu'il faudrait appeler d'un nom particulier, le condottiérisme, car c'est un phénomène général qu'on retrouve à plusieurs époques de l'histoire, dans l'Italie dégénérée comme dans la Grèce mourante, dans l'Égypte décrépite et l'Orient épuisé, à Carthage et dans le chaos où s'éteint la guerre de Trente ans : je veux dire l'habitude de vendre son sang, son courage, pour se mêler à des querelles où nul intérêt

[1] *IIIe Philippique*, 36-43.

[2] *Le Banquet*, 4. Sur les amendes et les confiscations, voyez les discours de Lysias, *Sur les richesses d'Aristophanès, contre Eratosthénès*, et celui qu'il rédigea pour un Athénien accusé d'avoir arraché un olivier sacré. Dans le Περὶ τοῦ Ζεύγους, Isocrate défend le fils d'Alcibiade, accusé d'un vol de chevaux et que le délateur voulait rendre responsable de tous les torts de son père envers Athènes, etc., etc.

élevé ne vous appelle. Si le droit de tuer est un droit terrible dans les guerres légitimes, où le soldat défend sa patrie et ses pénates, que sera-ce quand il tuera pour vivre, par métier et pour gagner quelque argent? Depuis longtemps les Grecs connaissaient trop les routes de Suse et l'argent du grand roi : il en avait toujours à sa solde des troupes nombreuses, et son intervention dans les affaires de la Grèce n'a d'autre but que d'y ramener la paix, pour y trouver des soldats à vendre. Il y prend même des généraux; il loue les services de Chabrias et d'Iphicrate. Le danger n'est pas seulement dans l'or corrupteur que ces mercenaires rapportent, ni dans l'oubli de la patrie, dans les habitudes de violences et de rapines que la vie des camps leur a données, dans les vices que le mol Orient leur inocule; car si beaucoup encore reviennent dans leurs cités étaler ces richesses mal acquises, bien peu, dans quelques années, s'y décideront. Ils mourront là où ils auront vécu; et alors le mal pour la Grèce sera dans cette migration continuelle qui lui enlèvera le meilleur de son sang. Tout homme d'activité, de courage, d'ambition, toute la partie énergique de la population grecque courra en Asie, laissant derrière elle la mère patrie dépeuplée. A Issus, Darius aura 30 000 mercenaires grecs. Sous Alexandre et ses successeurs, le mal décuplera d'intensité, et la Grèce périra, suivant l'énergique expression de Polybe, faute d'hommes.



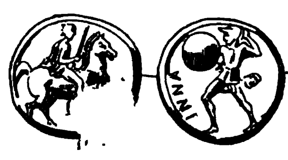
Frondeur thessalien[1].

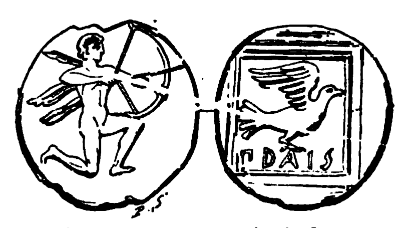
Cette fatale habitude de vivre de la guerre comme d'une profession s'est introduite partout. Pour vider le moindre différend, les villes ne s'en rapportent plus au courage de leurs citoyens; elles appellent des mercenaires. Orchomène, en 371, en achète pour combattre une petite et obscure cité d'Arcadie; Athènes ne peut s'en passer; les tyrans de Thessalie, comme ceux de Sicile, n'ont pas d'autres soldats; Sparte elle-même en soudoie[2]. La Grèce n'est plus qu'un grand

[1] Le frondeur Phémios, nu, vu de face et marchant à gauche; il a son épée au côté, et deux javelots sont fixés en terre derrière lui; en légende : AINIANΩN. (Revers d'une monnaie d'Æniane (Thessalie), avec une tête casquée de Pallas au droit. Argent.)

[2] Sur sa flotte, en 374, elle avait 1500 mercenaires, et Denys lui en envoya qui lui furent très utiles. Sa cavalerie en renfermait toujours un certain nombre, et Xénophon veut que le cinquième des soldats de cette arme soit formé d'étrangers soldés. (*Du commandement de la cavalerie*, 9.) En 378, deux villes d'Arcadie, Clitor et Orchomène, étaient en guerre; la première n'avait que des mercenaires. En 371, 500 mercenaires qu'Agésilas employa tenaient garnison à Orchomène. Jason en avait 6000. (Xénophon, *Hellén.*, VI, 1, 5.) Chabrias servait le roi d'Égypte, Acoris; Athènes le force de revenir. Iphicrate va alors diriger les opérations des Perses, et leur amène 20 000 Grecs. Le roi de Sidon, révolté contre les Perses, a 4000 mercenaires grecs, sous le Rhodien Mentor, qui sortait du service d'Égypte.

marché où se vend du courage à tous les prix : marchandise frelatée, car ce courage vénal est toujours mêlé de perfidie et de trahison. Avec lui plus de victoire certaine, plus de négociation sûre. Un jour, Iphicrate reçoit d'Amphipolis des otages qui vont enfin rendre à Athènes cette grande cité. Un mercenaire lui succède; il restitue les otages, passe au service du roi de Thrace, et Amphipolis est perdue[1]. Cette leçon, pas plus que bien d'autres, ne profita aux Athéniens. Les fêtes, les luttes des orateurs et les spectacles, qui n'étaient jadis qu'une distraction aux virils travaux du commerce et de la guerre, étaient devenus leur principale occupation. Pourquoi ce peuple délicat et bel esprit, courtisé par tant de flatteurs, n'aurait-il pas, aussi bien qu'un potentat, une armée à ses gages? « Avec un peuple nombreux, dit Isocrate, avec des finances épuisées, nous voulons, comme le grand roi, nous servir de troupes mercenaires.... Autrefois, si on armait une flotte, on prenait pour matelots des étrangers et des esclaves; les citoyens étaient soldats. Aujourd'hui nous armons des étrangers pour combattre, et nous forçons les citoyens à ramer. Ainsi, quand nous faisons une descente sur les terres ennemies, on voit ces fiers citoyens d'Athènes, qui prétendent commander aux Grecs, sortir des vaisseaux la rame à la main, et des mercenaires s'avancent au combat couverts de nos armes. » — « Dès que la guerre est déclarée, s'écrie Démosthène, le peuple tout d'une voix décrète : Qu'on appelle dix mille, vingt mille étrangers. » La


Cavalier thessalien et fantassin[2].


Archer, sur une monnaie de Praesus (Crète)[3].

Phocion et Évagoras en commandent, dans le même temps, 8000 dans l'armée persique, 10 000 autres accourent à l'appel d'Artaxerxès. Ces forces réunies attaquent Nectanébos. qui a, de son côté, 20 000 mercenaires. C'était plus de 40 000 Grecs combattant sous des drapeaux différents et au service de l'étranger. (Diodore, IV, 4-48. Cf. Xénophon, *Hellén.*, III, 1, 13; 3, 15; IV, 2, 5; 4, 14; 8, 35; VII, 5, 10.) Démosthène et Isocrate s'élèvent sans relâche contre cette coutume fatale.

[1] Sur les mercenaires athéniens vivant en Thrace, voyez Démosthène, *Contre Aristocr.*, *init.*

[2] Cavalier galopant à droite, tenant sa lance debout. ℞. [Πελ]ΙΝΝΑ[ίων]. Fantassin combattant à gauche; il est armé du bouclier et de l'épée, et il brandit son javelot. (Monnaie d'argent de Pélinna.)

[3] Archer crétois, agenouillé à droite, et tirant de l'arc. ℞. ΠΡΑΙΣ(ίων). Aigle volant à droite. Carré creux. (Argent.)

vie de soldat devenant un métier, le luxe se glissa dans les camps, embarrassa les armées de bagages et rendit leur entretien plus coûteux : autre sujet de plainte pour Démosthène.

Ainsi se perdaient les habitudes militaires et toutes les vertus qui tiennent aux armes. Les armées cessant d'être nationales, les généraux cessèrent d'être citoyens; ils devinrent des chefs de bandes conduits par leurs soldats plutôt qu'eux-mêmes ne les conduisaient, préoccupés de faire quelque établissement avantageux, ou de gagner le plus possible en se mettant au service des étrangers, parfois même des ennemis de leur patrie. Ainsi Chabrias accepta le commandement des forces de l'Égypte révoltée, dans un temps où Athènes recherchait l'alliance du grand roi; et il revint de ce service avec des mœurs si dissolues, que la licence d'Athènes ne put même lui suffire. Iphicrate, qui conduisit 20 000 mercenaires grecs à Artaxerxès, devint le gendre du Thrace Cotys et le seconda dans des expéditions ouvertes contre les Athéniens. Tous ces généraux, dit Théopompe, même le fils de Conon, Timothée, de tous le plus patriote et le plus désintéressé, préféraient la vie molle des contrées étrangères au séjour d'Athènes. Charès, un des favoris du peuple, habitait d'ordinaire à Sigée, sur la côte d'Asie. Agésilas alla mourir octogénaire au service d'un roi égyptien, et termina en aventurier une vie qui n'avait pas été sans gloire (358).

La Grèce eut même un marché permanent pour le louage des mercenaires. Au cap Ténare, pointe extrême du Péloponnèse, arrivaient des trois continents qui entourent la mer Égée, tout ce qu'ils avaient de soldats à vendre[1]. Les coureurs d'aventures venaient acheter là du courage contre n'importe qui, pour n'importe quelle cause, et le prix baissait ou s'élevait selon que l'offre était plus grande ou plus petite que la demande. La guerre est toujours un fléau· mais, dans ces conditions, elle était de plus une honte.

Il résultait de là deux autres conséquences fâcheuses : la première, c'est la facilité du peuple à concevoir des soupçons sur des généraux qui avaient trop d'amis au dehors pour servir, en ne voulant d'autre alternative que le succès ou la mort; la seconde, c'est

[1] En 323, 8000 mercenaires se trouveront réunis au cap Ténare, où Léosthénès les prit à la solde d'Athènes. (Plutarque, *Phocion*, 22; Diodore, XVIII, 9.) Quelques mois plus tard, Thibron en trouva encore 2500 à acheter; en 315, Antigone y envoya un émissaire avec 1000 talents pour prendre tout ce qui serait à vendre. En peu de temps, il enrôla, au dire de Diodore, 8000 hommes.

la séparation, mauvaise en un petit État, de la tête qui conçoit et de la main qui exécute. Les grands hommes d'Athènes de l'âge précédent étaient tous, et tour à tour, orateurs et généraux. Phocion, au dire de Plutarque, fut le dernier qui abordât aussi résolument la tribune que le champ de bataille. De là l'influence d'hommes qui, n'ayant pas été mêlés de près aux affaires, souvent les compromettaient pour une période bien cadencée et un applaudissement des gens du Pnyx. Iphicrate, accusé, ne sut se défendre qu'en montrant son épée et les poignards des jeunes gens qu'il avait répandus dans l'auditoire.

Il y a une force capable de réparer bien des fautes, l'amour du pays. Les Grecs avaient deux patries, leur ville d'abord, ensuite l'Hellade. Mais le patriotisme qui fléchissait dans l'intérieur des cités, ne se relevait pas dans la nation. L'union fraternelle des tribus grecques avait toujours été bien faible, même aux plus beaux jours; alors du moins, la haine pour l'étranger était vigoureuse, et beaucoup, au besoin, s'unissaient contre lui. Quand Mardonius offrait aux Athéniens les riches présents de son maître, ils repoussaient l'amitié du barbare, comme ils avaient repoussé ses armes. Un siècle s'écoule, tout change. Sparte, Thèbes, Athènes elle-même, courtisent le grand roi, reçoivent son or, obéissent à ses ordres. A force de s'envier, de se haïr, et de guerroyer les unes contre les autres, les cités grecques en sont venues à préférer l'étranger au compatriote. Ce sont les Perses qu'aujourd'hui tel peuple appelle; demain il cherchera ses alliés autre part; mais désormais l'étranger aura toujours la main dans les affaires de la Grèce. Au bout de ces habitudes, de ces querelles, de cet affaissement moral, il y avait certainement un maître.

Remarquez que la guerre n'est pas seulement entre les villes, mais entre les factions de chaque cité. Partout se trouvent deux partis dont chacun n'aspire qu'à vaincre, chasser ou exterminer l'autre et, pour y réussir, recourt à tous les moyens. En quatre-vingts ans, on compta onze révolutions chez les Chiotes. C'était pourtant un des peuples les plus sages de la Grèce. Plutarque rapporte qu'après une de ces commotions, les vainqueurs s'apprêtaient à égorger ou à bannir les vaincus, lorsqu'un d'entre eux, Onomadème, se leva et leur dit: « Je pense qu'il est bon que nous laissions quelques-uns de nos ennemis dans la ville; car si nous les chassons tous, c'est entre amis que la haine et la guerre civile éclateront désormais. » Cet Onomadème était un avisé personnage; il savait qu'une ville grecque ne pouvait exister sans factions,et

il ne ménageait ses adversaires qu'afin que son parti eût toujours sous la main des gens sur qui passer sa colère.

Qu'avaient produit toutes ces guerres? On s'intéresse à celles de Rome qui, conduites avec sagesse et prévoyance, mènent pas à pas et sûrement les légions, des bords du Tibre, au pied des Alpes et au détroit de Messine, puis de là, aux limites du monde civilisé. Mais ces Grecs, si bien doués pour d'autres œuvres, qu'avaient-ils gagné à tant de combats? Ils ont perdu un siècle à piétiner sur place, dans le sang et au milieu des ruines. Grâce à la fécondité de leur génie, rien, il est vrai, n'annonçait leur ruine prochaine. Si en littérature certains genres faiblissaient, c'était au profit de certains autres; si en politique les grands États étaient abaissés, c'était à l'avantage des petits; si les peuples, plus mélangés, plus amollis, plus corrompus, avaient perdu de leurs vertus civiques, il y avait encore des citoyens, tels que Lycurgue et Démosthène, Hypéridès et Euphréos, ce citoyen d'Orée qui, n'ayant pu sauver sa ville des mains de Philippe, se tua pour ne pas vivre sujet des Macédoniens[1]. Pourtant la décadence avait bien réellement commencé; elle pouvait durer longtemps, sans amener de catastrophe, car le courage et l'esprit militaires n'avaient disparu ni à Thèbes ni à Lacédémone, et l'on verra les Athéniens se souvenir plus d'une fois du nom qu'ils portent; enfin aucun ennemi extérieur n'étant alors menaçant, l'union n'était point, pour le moment, nécessaire; l'habitude même d'invoquer l'assistance des barbares ne semblait pas encore un danger.



Temple de Jupiter à Pergame[2].

La Grèce paraissait donc avoir encore devant elle de longs jours; et elle fût restée maîtresse de cet avenir sans le phénomène, unique dans l'histoire, de deux grands hommes se succédant sur le même trône. La Macédoine a tué la Grèce : Philippe l'asservit; Alexandre lui fit plus de mal, il l'en-

[1] Démosthène, *III* *Philippique*, 62.

[2] Temple de Jupiter vu de trois quarts; sous le portique, la statue du dieu, assise sur un trône. Devant, un pontife debout, tenant une patère, s'apprête à sacrifier un taureau que frappe un victimaire à coups de massue. En légende : ΕΠ. ΑΤΤΑΛΟΥ ΠΕΡΓΑΜΗΝΩΝ ΠΡΩΤΩΝ Γ' ΝΕΩΚΟΡΩΝ. (Revers d'un médaillon de bronze à l'effigie de Caracalla, frappé, dans l'atelier de Pergame, sous l'autorité d'un magistrat du nom d'Attale qui s'intitule néocore pour la troisième fois.)

traîna sur ses pas et la dispersa sur la surface de l'Asie. La Grèce, après lui, fut à Alexandrie, à Séleucie, à Antioche, à Pergame, aux bords du Nil, du Tigre et de l'Indus, partout, excepté en Grèce.

[1] Haut-relief en marbre de Paros, conservé à la Glyptothèque de Munich (n° 128 de la *Beschreibung* de Brunn).



Méduse Rondanini[1].

SEPTIÈME PÉRIODE

SUPRÉMATIE DE LA MACÉDOINE (359-272)

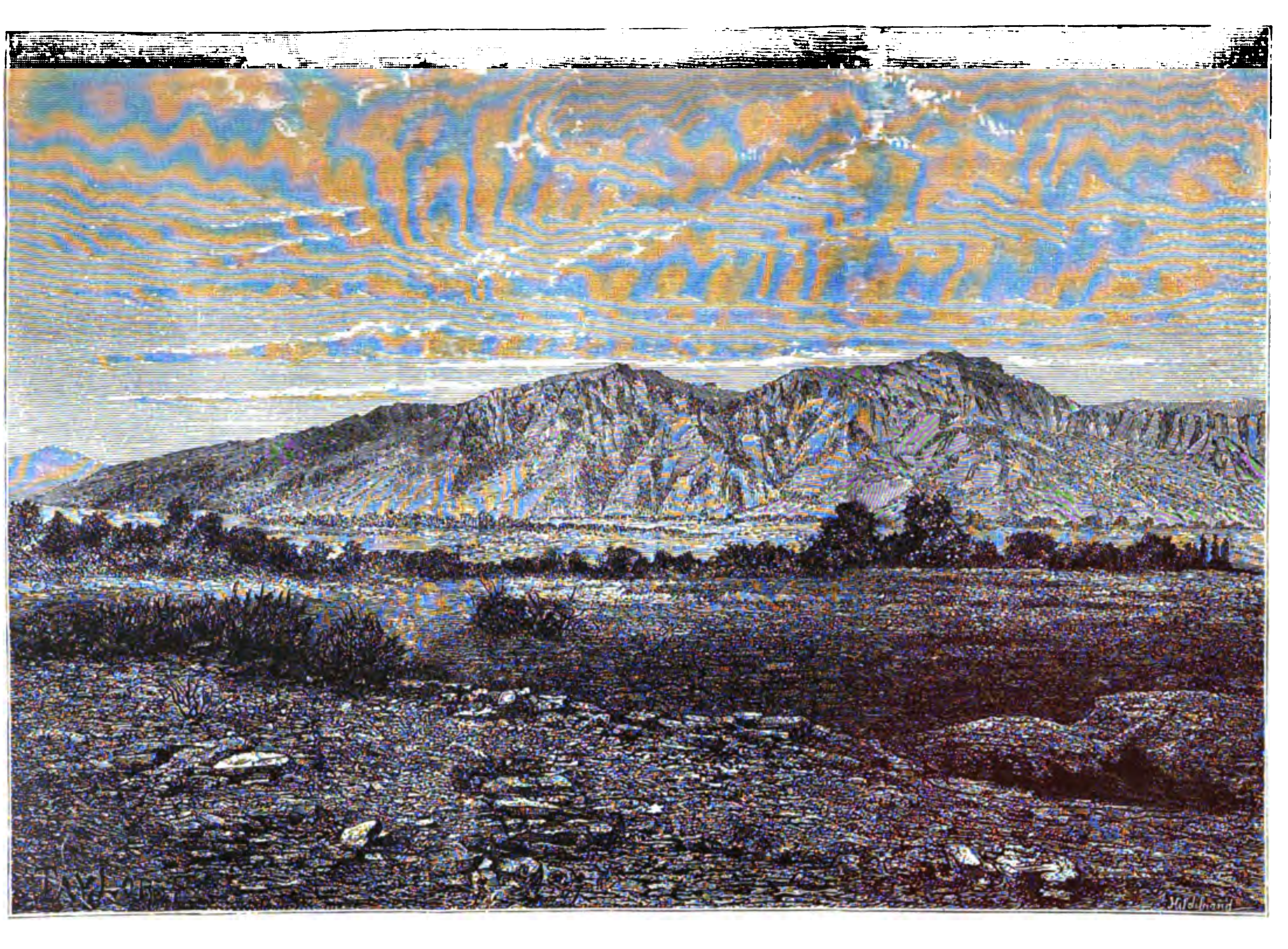
PREMIER ASSERVISSEMENT DE LA GRÈCE

CHAPITRE XXXI

PHILIPPE (359-336)

I. — LA MACÉDOINE AVANT PHILIPPE.

Nous avons vu s'élever rapidement une grande domination, celle de Thèbes; mais elle resta ensevelie, avec Épaminondas, sous les lauriers de Mantinée; jamais chute ne fut si près du triomphe. Thèbes, par ses étonnants succès, avait enlevé à Sparte ses conquêtes et détruit le prestige de son nom, de sorte que Lacédémone subissait le sort qu'elle avait fait à Athènes. Les deux anciennes puissances, les deux têtes de la Grèce, se trouvaient donc découronnées : le lien des confédérations qu'elles avaient nouées autour d'elles était coupé. Au profit de qui? Non pas de l'Arcadie, que la bataille « sans larmes » avait dès ses premiers pas convaincue d'impuissance pour l'attaque; non pas d'Argos, ni de Corinthe, cités vieillies et usées; non pas même de Thèbes, qui brilla comme un éclair et disparut. Ainsi la Grèce manquait d'un centre stable d'où une vie commune pût se répandre dans tous ses membres. Ce centre avait été un moment à Lacédémone, puis à Athènes, et une seconde fois à Lacédémone. Mais il se déplaçait encore; l'axe de la Grèce inclinait vers les contrées septentrionales. Thèbes avait eu son jour; plus haut, une puissance dominante avait failli se former et pouvait encore reparaître en Thessalie : quand Jason s'était fait décerner le titre de *tagos*, une ombre avait été jetée sur l'indé-

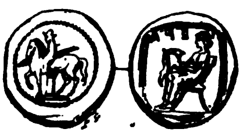


LE MONT OLYMPE

D'après une vue communiquée par MM. Heuzey et Daumet.

pendance de la Grèce. Ce n'est pas de là cependant, c'est de plus loin qu'allait venir le danger.

La chaîne d'où le Pinde descend, au sud, se prolonge à l'est jusqu'à la mer Noire, sous les noms de monts Orbélos, Scomios et Hémos, en suivant une ligne à peu près parallèle au rivage septentrional de la mer Égée. Le vaste espace encadré par ces montagnes et ces rivages, à partir de l'Olympe et des monts Cambuniens, au sud, était habité par des populations thraces et par celles qui ont formé le peuple macédonien. Celles-ci occupaient la partie occidentale, et étaient séparées des premières par le Rhodope qui va de l'Hémos à la mer Égée. Le Rhodope à l'est et l'Olympe au sud étaient les deux limites extrêmes de la Macédoine, celles du moins que ses rois voulurent lui donner.



Monnaie thessalienne [1].



Le Rhodope [2].

Ce pays est partagé en plusieurs bassins par les montagnes qui se détachent de la chaîne supérieure et descendent vers la mer. Au fond de trois de ces bassins coulent l'Haliacmon, l'Axios et le Strymon. Les deux premiers fleuves débouchent sur une côte basse où ils forment quantité de marais [3]; le troisième au contraire vient finir aux lieux où s'élevèrent la puissante cité d'Amphipolis et la forteresse d'Éion. Entre le golfe Thermaïque, où se perd l'Axios, et le golfe Strymonique, où se jette le Strymon, le continent se prolonge



Le Strymon [4].

[1] Cavalier thessalien armé de deux javelots, allant au pas à gauche; au second plan, un cippe. ℞. ΠΕΡΑ[ιϐῶν]. Thétis assise sur un siège, à gauche et regardant le casque d'Achille qu'elle tient sur ses genoux. Le tout dans un carré creux. (Trihémiobole de Perrhæbia en Thessalie.)

[2] ΗΓΕΜ Μ ΠΟΝΤ CΑΒΕΙΝΟΥ ΦΙΛΙΠΠΟΠΟ. Dans le champ, ΡΟΔΟΠΗ. Le génie féminin du mont Rhodope assis sur des rochers, tourné à droite et tenant de la main droite une grande fleur, probablement une rose; derrière le rocher un arbuste. (Revers d'une monnaie de bronze à l'effigie d'Antonin le Pieux frappée à Philippopolis, sous l'autorité du *praeses* M. Pontius Sabinus.)

[3] Les habitants appellent aujourd'hui l'Haliacmon le fleuve fou, *Delipotamo*, à cause de ses crues redoutables. En 1800, il rompit ses digues et inonda dix ans le plat pays. (Cousinéry, *Voy. en Macédoine*, I, 2.)

[4] ΟΥΛΠΙΑC ΠΑΥΤΑΛΙΑC. Le génie du Strymon assis à gauche, appuyé sur une urne renversée d'où s'échappent des eaux et posant la main droite sur un gouvernail; derrière lui, grimpe un cep de vigne. Un génie, ΒΟΤΡΥC, cueille une grappe de raisin; un autre, ΑΡΓΥΡΟC, est aux pieds du fleuve; derrière est assis un troisième enfant, ΧΡΥCΟC. Enfin, à l'exergue.

dans la mer Égée, en une péninsule presque ronde, terminée par trois langues de terre qui lui donnent quelque ressemblance avec une main : c'est la Chalcidique. Les larges et fertiles vallées de la Macédoine contrastent avec les bassins étroits et le sol infécond qui forment, de l'autre côté du Pinde, l'Épire et l'Illyrie. Il y avait là place pour un grand peuple ; il s'y est trouvé, mais tardivement, parce que, enfermés entre des montagnes et un littoral envasé, les Macédoniens restèrent longtemps en dehors de la vie hellénique et eurent besoin qu'un grand homme les y fît entrer.



Monnaie des Macédoniens, *in genere*[1].

On n'a pas de donnée précise sur la population de la Macédoine[2]. Elle paraît avoir été un mélange de la race grecque et de la race barbare qui peuplait l'Illyrie et l'Épire, bien qu'au temps de Polybe un Illyrien et un Macédonien ne pussent s'entendre que par interprète. Lorsque les Hellènes envahirent la Grèce, une branche de cette nation s'arrêta, sans doute, dans le sud-ouest de la Macédoine, sur le cours supérieur de l'Haliacmon et de l'Érigon[3], tandis que le nord, de l'Axios au Strymon, appartenait à la grande tribu illyrienne des Péoniens, qui prétendaient descendre des Troyens; le sud enfin, à des Thraces, Mygdons, Crestoniens, Édoniens, Bisaltes et Sitoniens. Les Thraces Piériens habitaient entre l'Haliacmon et la mer, les Bottiéens, qui se

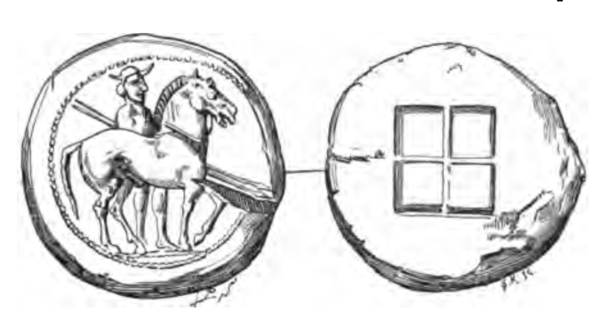
un quatrième génie, CTAXVC, moissonne des épis. (Revers d'une monnaie de bronze de Pautalia, à l'effigie d'Antonin le Pieux.)

[1] Buste de Diane à droite, le carquois et l'arc sur l'épaule. Cette tête forme l'*umbo* d'un bouclier rond macédonien, dont les bords sont ornés de croissants et d'étoiles. ℞. MAKEΔONΩN. Massue et deux monogrammes de nom de magistrats. Couronne de chêne. (Tétradrachme frappé au commencement de la domination romaine.)

[2] Μακέδονη, *le pays haut*. Cf. Fréret, *Mém. de l'Acad.*, t. XLVII, p. 10.

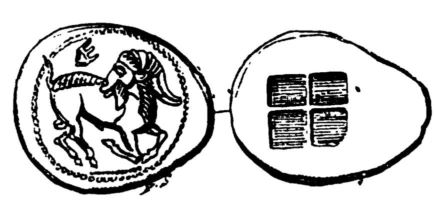
[3] Les vallées supérieures de l'Haliacmon et de l'Érigon se trouvent précisément dans le voisinage des deux plus faciles passages d'Illyrie en Macédoine; la première vers la Klissoura du Dévol, où la chaîne du Pinde est complètement interrompue, puisque le Dévol, né sur le versant oriental, se jette dans le Beratino (*Apsos*); la seconde vers le col où passa la grande voie romaine *Egnatia*. Ces circonstances physiques aident à comprendre ce que dit Strabon (liv. VII, p. 324), qu'il y avait grande analogie entre les peuples établis du mont Bermios jusqu'à la côte qui fait face à Corcyre; que c'étaient mêmes armes, même façon de se couper les cheveux, et au fond même langue. Rappelons aussi qu'il est facile de passer d'Épire en Thessalie par le défilé de Gomphi, et de Thessalie dans le bassin de l'Haliacmon par les nombreux passages des monts Cambuniens.

disaient Crétois, mais qui semblent Thraces comme leurs voisins, entre les bouches de l'Haliacmon et celles de l'Axios. Au contact de ces barbares, la race grecque s'altéra, et il se forma une population mixte, à laquelle Hérodote refusait le nom d'Hellènes, mais qui montra une grande facilité à adopter l'idiome hellénique. Si, parmi les noms Macédoniens que l'histoire et les inscriptions nous ont conservés, quelques-uns sont barbares, le plus grand nombre se rattachent au grec. Cependant on reconnut toujours un Macédonien à la manière dont il prononçait certaines lettres de cette langue.



Monnaie des Bisaltes[1].

Ce peuple formait plusieurs tribus qui, chacune, avait son chef, les Élyméens, les Orestes, les Éordéens, les Pélagoniens, les Lyncestes, qui avaient une capitale du nom d'Hercule, *Herakleia*. La plus puissante habitait autour d'Ægées, sous le nom, depuis célèbre, de Macédoniens. Chez quelques-unes de ces vaillantes peuplades, l'homme, qui n'avait pas abattu un sanglier à la chasse, restait assis et non couché dans les festins, et celui qui n'avait pas tué un ennemi était marqué d'un signe de déshonneur[3]. La femme paraît y avoir été plus libre, plus influente que dans la Grèce.



Monnaie d'Ægées (Édesse)[2].

Nous n'avons, sur la primitive histoire de ce pays, ni épopées, ni chants nationaux, ni légendes nombreuses, comme il y en eut tant en Grèce. Thucydide raconte seulement que, vers le neuvième siècle, c'est-à-dire au temps où les constitutions républicaines se substituaient à la royauté, un Héraclide d'Argos, Caranos, se rendit, sur la foi d'un oracle, à la tête d'une troupe de Grecs, dans le pays des Orestes. Le roi

[1] Guerrier debout à côté de son cheval, tourné à droite; il est coiffé de la *causia* et il tient deux lances. ℞. Carré creux partagé en quatre carrés plus petits. (Argent.)

[2] Bouc accroupi, à droite, détournant la tête; au-dessus, un monogramme. ℞. Carré creux. (Argent.)

[3] Aristote, *Politique*, VII, 2, 6.

de cette contrée le prit à son service dans une guerre contre les Éordéens, et, en récompense du secours qu'il en reçut, lui donna l'Émathie, province au nord du golfe Thermaïque. On disait que Caranos, conduit par une chèvre à Édesse, capitale de cette contrée, lui donna, en mémoire de ce fait miraculeux, le nom d'Ægées[1]. Cette ville continua d'être la capitale du pays jusqu'à l'époque d'Amyntas et de Philippe, qui transférèrent ce titre à Pella, plus rapprochée de la mer[2].



Héraklès. — Statue découverte à Héraklée[3].

Le conteur par excellence, Hérodote, en sait plus long. Trois frères de la race de Téménos, quatrième descendant d'Hercule, Gauanès, Éropos et Perdiccas, exilés d'Argos, se rendirent en Illyrie et de là passèrent dans la haute Macédoine, où ils se mirent au service du roi de Lébéa pour garder ses troupeaux. « Or, toutes les fois que la reine faisait cuire le pain dont elle nourrissait ses serviteurs, le pain destiné à Perdiccas doublait de poids; elle fit part de cette

[1] Ægées ou Édesse, aujourd'hui la ville bulgare de *Vodena*, était bâtie sur un plateau demi-circulaire de 120 à 150 mètres de haut, coupé à pic de trois côtés, et adossé aux contreforts de deux hautes montagnes qui lui envoyaient leurs eaux limpides. (Delacoulonche, *Mémoire sur le berceau de la puissance macédonienne*, p. 72.) Elle commandait le passage qui menait des provinces maritimes dans la haute Macédoine, la Lyncestide et la Pélagonie. Les Romains y firent passer la *via Egnatia*.

[2] Pella bâtie sur des collines était entourée de marais profonds, qui allaient rejoindre le Ludias, par où les navires de mer remontaient jusqu'à Pella. La côte de la Bottiée n'a point de port; de là l'importance de Pella.

[3] Bronze, aujourd'hui conservé au musée de Constantinople (S. Reinach, *Catalogue*, n° 596) ;

MACÉDOINE.

Hachette et Cie – Paris

Mt Rhodope
Nestos F.
THRACE
PÉLAGONIE
PÉONIE
LYNCESTIDE
Hérakléia
Lynkos
Mt Bora
Almopia
Axios F.
Mt Dysoron
Strymon F.
BISALTIE
L. Kerkinitis
Mt Pangée
Amphipolis
Mt Kerdylion
Eion
Argilos
I. THASOS
Golfe du Strymon
MYGDONIE
Thessaloniké
L. Bolbé
Apollonia
Stageira
Stratonikéia
Akanthos
CHALCIDIQUE
Olynthe
Potidée
(Kassandréia)
Mt Athos
1935
Pr. Nymphæon
Golfe Singitique
Golfe Toronaïque
Torone
Sithonie
Pallène
Golfe Thermaïque
Pella
Edesse
Ægæ
ÉMATHIE
Bermios
Berrhœa
Mt Barnos
L. Begorritis
ORESTIDE
Argos Orestikon
ÉORDÉE
ELIMÉE
Æané
Phylaka
Mt Titaros
PIÉRIE
Pydna
Méthone
Dion
Mt Olympe
Mt Cambuniens
Mt Lakmon
Pinde
Vée de Tempé
Pénée F.
Mt Boion

d'après Kiepert et Desdevises du Dézert.

Échelle :
0 10 20 30 40 50 60 70 80 90 100 Kil.

L. Thuillier, Delt.

singularité au roi, qui y vit un prodige menaçant pour lui et ordonna aux trois frères de s'éloigner de ses États. Ils répondirent qu'ils étaient prêts à obéir aussitôt qu'ils auraient reçu les gages qui leur étaient dus. A cette demande, le roi, qui se trouvait près du foyer où tombaient, par l'ouverture du toit, les rayons du soleil, comme saisi d'une inspiration divine, dit en leur montrant ces rayons : « Tenez, « je vous donne cela; ce sont les gages que vous méritez. » A cette réponse, les deux plus âgés des frères, Gauanès et Èropos, demeurèrent interdits; mais le plus jeune, qui avait un couteau, s'écria : « Eh « bien, nous acceptons! » Et ayant tracé avec son couteau un cercle sur le plancher, autour de la lumière du soleil, il se baissa à trois reprises, feignant, chaque fois, de mettre les rayons du soleil dans les plis de sa robe et de les partager avec ses frères; après quoi ils s'éloignèrent. Un de ceux qui étaient assis près du roi lui fait remarquer l'action du jeune homme et la manière dont il avait accepté ce qu'on lui offrait; le roi s'inquiète, s'irrite, et envoie après eux des cavaliers pour les faire périr. Il y a dans cette contrée un fleuve, auquel les descendants de ces hommes d'Argos sacrifient comme à un dieu sauveur. Ce fleuve, après que les Téménides l'eurent passé, se gonfla tellement que les cavaliers n'osèrent le franchir. Les fugitifs ayant gagné une autre contrée de la Macédoine, s'établirent près du lac appelé les jardins de Midas, où poussent des roses à soixante feuilles, qui l'emportent par le parfum sur toutes les autres; c'est là aussi que Silène fut pris, au dire des Macédoniens, mais ces jardins sont dominés par le mont Bermios que l'hiver rend infranchissable. Les Téménides, après avoir soumis cette contrée, partirent de là pour conquérir le reste de la Macédoine. »



Silène sur un bouc[1].

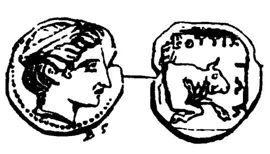
Hérodote donne donc pour chef à la dynastie que nous connaissons en Macédoine l'Héraclide Perdiccas I[er], à une époque où la royauté héroïque existait encore en ce pays, dans son antique simplicité. Thucydide est du même avis, et la Grèce reconnut cette origine par

d'après le *Bulletin de Correpondance hellénique*, VIII (1884), pl. 12. — Le dieu est représenté marchant : de la main droite, il porte sur l'épaule sa massue qui est une restauration moderne; de la main gauche, il tenait son arc.

[1] Camée du Cabinet de France. Sardonyx à deux couches. Haut. 2 cent.; larg. 17 mill. *Catalogue*, n° 71.

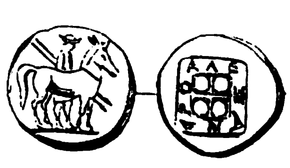
l'autorisation accordée au fils d'Amyntas Ier, Alexandre « le Philhellène», comme Pindare l'appèlle, de concourir aux jeux olympiques.

Hérodote donne pour successeurs à Perdiccas Ier, Argée, Philippe, Éropos, Alcétas et Amyntas Ier, dont on sait peu de chose. Ce n'est qu'à l'époque des guerres Médiques qu'un demi-jour se fait dans cette histoire. Le royaume, sans étendre bien loin son action, était déjà considérablement agrandi : le mont Bermios avait été franchi ; les Piériens chassés de la côte et rejetés à l'est sur le Strymon ; les Bottiéens, au sud, vers la Chalcidique, tout en conservant Pella. La domination macédonienne avait même passé l'Axios ; les Édoniens étaient expulsés d'une partie de la Mygdonie, Anthémous occupée à l'entrée de la péninsule chalcidique, dans l'intérieur, les Éordéens et le petit peuple inconnu des Almopes dépossédés ; de sorte que les rois de Macédoine tenaient, même au delà de l'Axios, de fortes positions et paraissaient les suzerains des petits princes qui régnaient sur les barbares voisins. Vers la mer, ils possédaient la côte de la Piérie jusqu'aux bouches de l'Haliacmon, où ils étaient arrêtés par les Grecs, qui, dès la 10e olympiade, avaient couvert la péninsule chalcidique de leurs colonies et fondé Méthone sur la côte même de la Piérie.



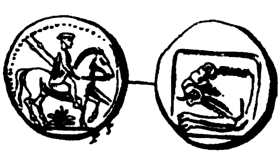
Monnaie des Bottiéens [1].

Telle était la situation de la Macédoine quand les Perses s'emparèrent de la Thrace. Amyntas Ier, un ami des Pisistratides, y régnait. Il suivit l'exemple des peuplades voisines qui s'étaient soumises, et consentit à offrir aux envoyés de Mégabaze, satrape de Thrace, la terre et l'eau. Mais, dans un repas, ces ambassadeurs ayant oublié le respect dû aux femmes de la cour de Macédoine, Alexandre, fils du roi, irrité de cette injure, les fit assassiner par des jeunes gens qu'il avait revêtus de l'habit des femmes outra-





Tétrobole d'Alexandre Ier [2]



Tétrobole d'Alexandre Ier [3].

[1] Tête de Déméter, les cheveux retenus par une haute *stéphanè*, à droite. ℟. ΒΟΤΤΙΑΙΩΝ. Partie antérieure d'un taureau à demi agenouillé à droite. Carré creux. (Argent.)

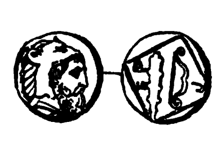
[2] Guerrier debout, tenant deux lances, à côté de son cheval tourné à droite. ℟. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟ, autour d'un carré divisé lui-même en carrés plus petits dans lesquels sont quatre globules.

[3] Cavalier à droite, tenant deux lances ; dessous, une fleur. ℟. Partie antérieure d'un lion à gauche, dans un carré creux. Cette monnaie macédonienne est d'attribution douteuse.

gées. Quand le satrape envoya réclamer ses ambassadeurs ou la punition des coupables, Alexandre gagna celui qui était chargé de cette recherche, en lui donnant la main de sa sœur, et le meurtre demeura impuni.

Cet Alexandre devint roi en 500. Quand les Perses de Xerxès arrivèrent, les Macédoniens furent entraînés par le torrent; mais, quoique dans le camp des ennemis de la Grèce, Alexandre ne négligea aucune occasion de prouver qu'il agissait contre son gré, et qu'il ne demandait qu'à servir ses frères d'origine. C'est lui qui avertit les Grecs de quitter la Thessalie, lui que Mardonius envoya à Athènes pour une négociation amiable, lui encore qui, la veille de la bataille de Platée, vint la nuit, à cheval, au camp des Grecs, et leur révéla les desseins de l'ennemi. Il n'en avait pas moins la faveur de Mardonius, qui lui donna la Thrace jusqu'au mont Hémos. Après la ruine de l'expédition médique, cette acquisition fut perdue par la révolte des tribus indigènes. Mais peut-être faut-il rapporter à la protection des Perses la soumission des Bryges, des Thraces de la Bisaltique, des Pélasges de Crestone, et des villes de Therma et de Pydna. De la dernière qui, bâtie sur la côte de la Piérie, touchait à la mer, il fit sa résidence habituelle, afin de regarder de plus près aux affaires de la Grèce. On comprend quelle habileté fut nécessaire au roi de Macédoine pour se tirer d'embarras en si périlleuse occurrence, et trouver moyen, dans l'ébranlement universel, d'arrondir son royaume. Ses successeurs, entourés comme lui d'ennemis, eurent à tenir une conduite analogue. L'habileté politique, nécessité de la royauté macédonienne, devint le caractère particulier de ce gouvernement. Ce fut comme une école qui produisit pour dernier résultat Philippe, le plus habile homme d'État de l'antiquité grecque.

La Macédoine avait grandi par l'amitié des Perses; elle grandit aussi par leurs défaites. A la faveur des victoires d'Athènes, Alexandre I[er], « l'hôte de la République », et Perdiccas II accrurent leurs domaines : tout le pays, entre l'Axios et le Strymon, devint macédonien. Mais Perdiccas avait un frère, Philippe, qui possédait quelques districts de cette région, « et les deux frères étaient ennemis ». Athènes s'allia avec le plus faible, et pour avoir constamment l'œil et la main sur la Thrace et la Macédoine, elle fonda Amphipolis à l'embouchure du Strymon[2]. De ce jour, Perdiccas fut un de ses adversaires les plus actifs; il s'unit à Corinthe,



Monnaie de Perdiccas II[1]

[1] Tête barbue d'Hêraklès à droite, coiffée de la peau de lion. ℞. ΠΕΡ. Arc et massue. (Argent.)
[2] Voy notre t. II, p. 169 et 494

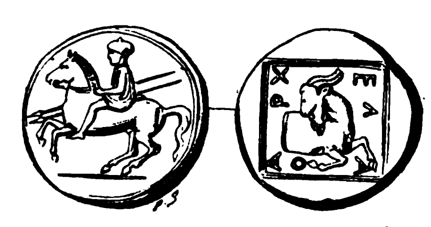
soutint Potidée rebelle, sollicita Sparte d'envahir l'Attique et prépara, dans la Chalcidique, une autre révolte contre Athènes. Dans Olynthe, enfin, que sa position mettait à l'abri des flottes athéniennes, il réunit la population de plusieurs petites villes de la côte : c'était un boulevard qu'il croyait donner à la Macédoine.

Athènes ne demeura pas en reste avec lui. A l'est de la Macédoine, se trouvaient les Odryses sous le commandement du roi Sitalcès, qui avait fait reconnaître son autorité aux plus vaillantes peuplades de la Thrace. Il ne demandait qu'une occasion de mettre le pied chez son voisin. Les Athéniens l'y poussèrent, et il entra en Macédoine avec une nombreuse armée qui imposa de dures conditions. Ces conditions, Perdiccas les viole; Sitalcès reparaît plein de colère, s'avance, malgré les courageux efforts de Perdiccas et des petits princes du Nord, jusqu'à l'Axios, ravageant tout sur sa route, et devient si redoutable, qu'Athènes effrayée cesse de lui fournir des provisions (429). Perdiccas saisit le moment, il regagne le roi des Odryses qui se retire, peut-être en livrant Philippe à son frère.

Perdiccas s'était rapproché un instant d'Athènes pour être en état de repousser son formidable adversaire. Le danger évanoui, il redevint son ennemi, excita contre elle les villes de la Chalcidique, s'allia avec Lacédémone et obtint qu'elle envoyât de ce côté Brasidas (424). Il avait un autre projet; il voulait que le Spartiate l'aidât à dompter les petits princes de la haute Macédoine, qui s'efforçaient d'échapper à sa suprématie. Derdas, roi des Orestes, avait, pour cette raison, pris récemment les armes; actuellement, c'était Arrhibée, roi des Lyncestes. Brasidas refusa d'abord; puis, quand il se fut emparé de toutes les villes chalcidiques et d'Amphipolis, il consentit à joindre ses troupes à celles de Perdiccas. Mais, en présence de l'ennemi, les mercenaires illyriens du roi firent défection, les Macédoniens, effrayés, s'enfuirent, et Brasidas, avec ses Grecs, opéra une retraite difficile (423).

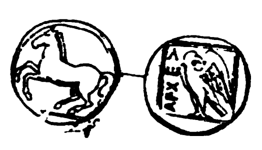
Cet événement altéra la bonne amitié du roi et des Spartiates; d'ailleurs ceux-ci, à leur tour, étaient devenus trop redoutables : Perdiccas traita avec Athènes, et obtint des Thessaliens qu'ils fermassent le passage aux armées lacédémoniennes. Les choses restèrent sur ce pied jusqu'à sa mort (418). Sa règle de conduite avait été de ne point se lier par de durables alliances, et de faire servir tour à tour à sa puissance Athènes et Sparte, Corinthe et les Odryses : politique peu généreuse, ne méritant pas, à qui la pratique, l'estime de l'histoire, mais habile, hardie, et qui perd les États ou les conduit à une grande fortune.

Alexandre Ier avait commencé la série de ces princes macédoniens qui sentirent le besoin d'helléniser leur peuple pour ajouter, aux forces de la barbarie, l'éclat et les ressources de la civilisation. Perdiccas II suivit son exemple; il ouvrit ses États aux Grecs que la guerre chassait de leur patrie et reçut dans sa demeure royale le poète Mélanippide, même Hippocrate. Ses successeurs continueront cette tactique intelligente : ce seront les Macédoniens qui donneront à la Grèce ses derniers défenseurs et qui écriront à Pydna la dernière page de son histoire.



Cavalier macédonien sur une monnaie d'Archélaos Ier[1].

Après Perdiccas II, l'expédition de Sicile, les revers d'Athènes, le déplacement du théâtre de la guerre, qui fut porté sur les côtes de l'Asie, laissèrent respirer la Macédoine. Sparte fit, en Chalcidique, succéder sa domination à celle d'Athènes : elle était moins à craindre parce qu'elle avait moins de marine. D'ailleurs le nouveau roi, Archélaos Ier, appliquait ses soins à un autre objet : il cherchait moins à s'agrandir qu'à fortifier la royauté, qui n'était point encore sortie des traditions de l'âge héroïque. Pour arriver au trône, il avait égorgé un frère, un oncle, un cousin, dont les droits étaient supérieurs aux siens. Un tel homme, maître d'un pouvoir acheté si cher, ne devait pas être disposé à l'abandonner aux grands. Cette noblesse avait la fierté d'une aristocratie dorienne à demi barbare. Archélaos soutint contre elle une lutte opiniâtre; il réussit à la rendre plus docile et à saisir l'autorité qui vient naturellement aux princes quand les peuples sentent d'instinct que le pouvoir d'un seul leur est nécessaire. « Il fit, dit Thucydide, pour l'organisation et la puissance de la Macédoine, plus que ses huit prédécesseurs pris ensemble[3]. » Au lieu de mercenaires sans fidélité et de levées tumultueuses sans expérience ni discipline, il eut une armée régulière. Il fortifia des villes pour arrêter les invasions et ouvrit des routes pour favoriser le commerce et l'agriculture, peine



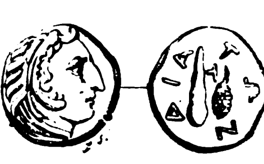
Monnaie d'Archélaos Ier[2].

[1] Guerrier à cheval, au galop à gauche; il est coiffé de la *causia* et tient deux lances de la main droite. ℞. ΑΡΧΕΛΑΟ. Partie antérieure d'un bouc agenouillé et détournant la tête. Carré creux. (Argent.)

[2] Cheval en liberté, au galop à gauche. ℞. ΑΡΧΕΛ. Aigle, les ailes éployées, debout à gauche. Carré creux. (Argent.)

[3] II, 100.

que ne se donnaient pas les gouvernements de ce temps-là. Trouvant Pydna trop exposée aux attaques par mer, il se construisit une autre capitale, Pella, située dans l'intérieur des terres et défendue par des marais, tout en étant, par un fleuve voisin, le Ludias, en communication avec le golfe Thermaïque[1]. Au pied de l'Olympe, sur la route qui menait à la vallée de Tempé, il fonda Dion, où il appela la civilisation de la Grèce. A Ægées, il institua des jeux en l'honneur de Jupiter, comme les Grecs en célébraient à Olympie. Sa cour était magnifique : il y fit venir des artistes de la Grèce : Zeuxis exécuta dans son palais des peintures que le roi paya 7 talents. Il s'efforça vainement d'y attirer Sophocle, dont le fier génie ne se plaisait que dans Athènes, et Socrate, qui eût cessé d'être lui-même s'il eût quitté l'Agora; mais il réussit auprès d'Euripide, qui vint terminer sa vie en Macédoine auprès de deux autres poètes, Chœrilos et Agathon, alors célèbres, et du musicien Timothée; Athénée dit qu'il était en relation d'amitié avec Platon. A ce pays enfin, demi-grec et demi-barbare, qui n'avait ni vie civile régulière, ni commerce, ni industrie, ni art, ni littérature, Archélaos donna les éléments de toutes ces choses, s'efforçant de faire regagner en peu de temps, à son peuple, l'avance que les Grecs avaient prise sur lui. Le Pierre le Grand de


Monnaie de Dion[2].


Guerrier macédonien, avec casque, lance, épée et bouclier[3]. (Bas-relief de Pella.)

[1] Voy. ci-dessus, p. 132, n. 2.

[2] Tête imberbe d'Héraklès à droite, coiffée de la peau de lion. ℞. ΔΙΑΤΩΝ. Massue et grappe de raisin. (Bronze.)

[3] Marbre aujourd'hui conservé au musée de Constantinople (S. Reinach, *Catalogue du musée impérial d'antiquités*, n° 120, p. 18) ; d'après les *Mittheilungen d. d. archäolog. Instit.*

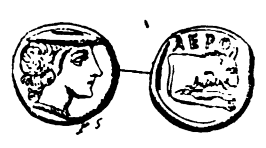


VALLÉE DE TEMPÉ.

D'après une photographie.

cette Russie du monde grec périt assassiné en 399, victime peut-être des ressentiments de la noblesse.

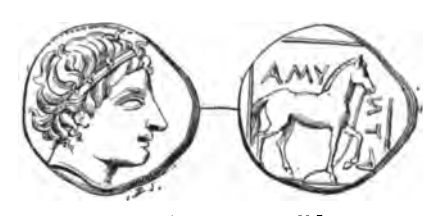
On pourrait pousser plus loin la comparaison avec la Russie, en ajoutant que cette civilisation hâtive ne pénétra pas dans la masse de la nation et ne fit que polir, peut-être corrompre, la noblesse et la cour. « Lorsque mon père devint votre roi, dira un jour Alexandre aux Macédoniens mutinés, vous étiez pauvres, errants, couverts de peaux de bêtes et gardant les moutons sur les montagnes ou combattant misérablement pour les défendre contre les Illyriens, les Thraces et les Triballes. Il vous a donné l'habit du soldat; il vous a fait descendre dans la plaine et vous a appris à combattre les barbares à armes égales. » Le roi civilisateur avait donc laissé beaucoup à faire. Son règne d'ailleurs fut suivi de crimes, d'usurpations, de meurtres et de guerres civiles qui remplirent quarante années (399-359). Oreste, fils d'Archélaos, passe quatre ans sous la tutelle d'Aéropos, qui le fait périr et règne à sa place pendant deux années. Aéropos laisse le trône à son fils Pausanias, qui, au bout d'un an, est renversé par un descendant d'Alexandre Ier, d'une autre ligne que celle qui avait régné jusque-là (393). Cet Amyntas II est bientôt chassé par Bardylys, chef de brigands, devenu roi des Illyriens, qui donne le trône à Argée, frère de Pausanias; mais il rentre avec le secours des gens de Thessalie et d'Olynthe. Ceux-ci étaient alors menaçants pour la Macédoine. Sparte brise leur puissance et les force de rendre à Amyntas toutes les places qu'il leur avait cédées dans un mo-



Monnaie d'Aéropos[1].



Monnaie de Pausanias[2].



Monnaie d'Amyntas II[3].

in Athen, VIII (1883), Taf. 4. — C'est un bas-relief funéraire, qui remonte sans doute au cinquième siècle et qui était rehaussé de couleurs : ainsi la poignée de l'épée était seulement peinte.

[1] Tête imberbe, coiffée de la *causia*, à droite. ℞. AEPO. Partie antérieure d'un lion dévorant sa proie, à droite. (Argent.)

[2] Tête diadémée à droite (Apollon?). ℞. ΠΑΥΣΑΝΙΑ. Cheval au repos à droite; il est marqué, sur la cuisse, d'un caducée. Carré creux. (Argent.)

[3] Tête diadémée à droite (la tête d'Apollon plutôt que celle du roi). ℞. AMYNTA. Cheval en liberté, s'avançant à droite, et laissant traîner son lien. Carré creux. (Argent.)

ment de détresse. Ce prince vécut alors tranquille à Pella, allié à la fois de Sparte et d'Athènes. Ainsi la royauté de l'âge héroïque qui, dans les pays grecs, ne s'était conservée qu'à Sparte et en Épire, mais très déchue, était encore vivante en Macédoine. « Le roi est supérieur à tous, dit Aristote, en richesse et en honneur. » Cependant il vivait habituellement au milieu de troubles et de révolutions qui ne donnaient pas aux peuples plus de tranquillité que les démagogues n'en assuraient aux cités démocratiques.



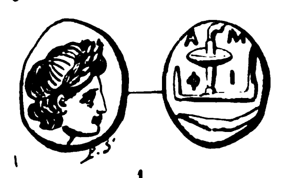
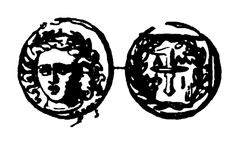
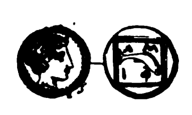
Monnaie d'Amyntas II [1].

Amyntas II laissa trois fils, Alexandre II, Perdiccas et Philippe(369). Le premier fut, après deux ans de règne, assassiné par Ptolémée d'Aloros, qui appartenait à la maison royale, mais par une naissance illégitime. On prétend que la mère d'Alexandre, Eurydice, trempa dans le meurtre, pour favoriser Ptolémée qu'elle aimait et qui eut la tutelle du jeune Perdiccas III. Un prince du sang, Pausanias, soutenu par un parti macédonien et par les Thraces, essaya de les renverser tous deux. Iphicrate, vieil ami d'Amyntas, se trouvait alors avec



Monnaie de Perdiccas III [2].

une armée près d'Amphipolis, qu'il voulait recouvrer pour Athènes. Eurydice lui demanda une entrevue, et en lui présentant ses deux

1 2 3

Monnaies d'Amphipolis [3].

jeunes fils, Perdiccas et Philippe, elle leur fit embrasser ses genoux comme des suppliants. Iphicrate prit en main leur cause; il chassa Pausanias de la Macédoine, et le jeune Perdiccas resta sous la tutelle

[1] Tête jeune d'Héraklès à droite, coiffée de la peau de lion. ℞. AMYNTA. Aigle dévorant un serpent. (Bronze d'Amyntas II, roi de Macédoine de 389 à 369.)

[2] Tête jeune d'Héraklès à droite, coiffée de la peau de lion nouée sous le cou. ℞. ΠΕΡΔΙΚΚΑ Cheval en liberté à droite, piaffant; dessous, un massue. (Argent.)

[3] 1. Tête laurée d'Apollon à droite. ℞. ΑΜΦΙ[πολιτῶν]. Torche allumée. Le tout dans un carre creux. (Bronze.) — 2. Tête laurée d'Apollon, vue de trois quarts à gauche. ℞. ΑΜΦΙ[πολιτῶν]. Torche allumée. Le tout dans une couronne de laurier. (Drachme.) — 3. Tête diadémée d'Apolon à droite. ℞. ΑΜΦΙ[πολιτῶν]. Dauphin. Le tout dans un carré creux Obole.)

de Ptolémée et dans l'alliance d'Athènes. Thèbes vit avec dépit cette influence et la renversa. Pour tenir le régent en bride, Pélopidas emmena à Thèbes Philippe, le plus jeune des fils d'Amyntas (368).

Dès que Perdiccas fut homme, il vengea, dans le sang de Ptolémée, le meurtre de son frère aîné, la honte de sa mère et les dangers que lui-même avait courus (365). Il régna cinq années encore et sembla marcher sur les traces d'Archélaos : il entretint des relations d'amitié avec Platon et profita de la détresse des Amphipolitains, serrés de près par Athènes, pour mettre garnison dans cette ville; mais, attaqué en 359 par les Illyriens, il périt en les combattant, ou tomba sous les coups d'assassins soudoyés par sa mère Eurydice.

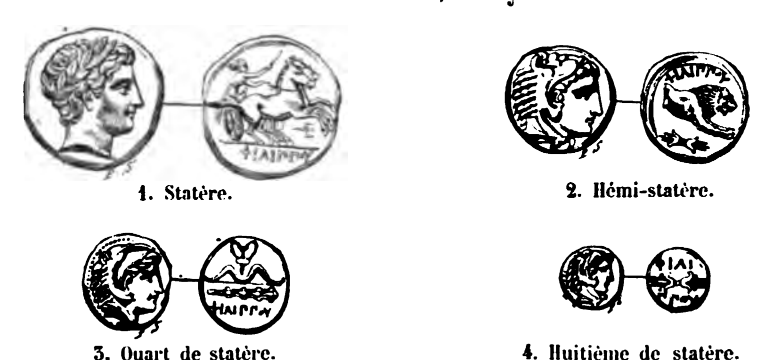
II. — AVÈNEMENT DE PHILIPPE (359); SES RÉFORMES; CONQUÊTE D'AMPHIPOLIS.

Le frère de Perdiccas III, Philippe, troisième et dernier fils d'Amyntas II, était alors âgé de vingt-trois ans. Il avait quitté Thèbes depuis plusieurs années pour prendre le commandement d'une province que Perdiccas lui avait cédée, peut-être à la sollicitation de Platon. Son séjour dans la ville qui venait de prendre le premier rang dans le monde hellénique acheva ce que la nature avait fait pour lui. Il vit la Grèce arrivée au plus haut degré de civilisation, Thèbes au plus haut point de puissance, et il eut le singulier bonheur de vivre auprès d'un homme qui semblait résumer en lui toutes les qualités de sa race, grand général, orateur et philosophe : c'est nommer Épaminondas. Et, pour un esprit sagace, que d'utiles observations à faire au milieu de ces luttes d'ambition, conduites avec les derniers raffinements de la politique : sur les champs de bataille, une tactique nouvelle, supérieure même à celle de Sparte; dans les cités, les brusques emportements et les défaillances des assemblées populaires, la passion siégeant au conseil plus souvent que la sagesse, la publicité des plans, les lenteurs de l'exécution, la vénalité des chefs. Connaissance des hommes et des choses, qui deviendra un terrible moyen d'action entre les mains d'un homme souple et hardi, entreprenant et rusé, avide de gloire et l'allant chercher partout, même là où elle se vend le plus cher, dans le péril[1]; d'une activité indomptable, servie par une santé

[1] Démosthène dira dans son discours *sur la lettre de Philippe* : « Il est si dédaigneux du péril, si passionné de gloire, que tout son corps n'est bientôt plus qu'une blessure, tant il

de fer; n'ayant rien du tyran, affable, clément, généreux, pourvu que ces qualités aident à ses desseins; par-dessus tout, d'une ambition dévorante, qui, au besoin, passait sur le corps de la justice pour atteindre et saisir la fortune; l'idéal enfin du politique, si le dernier mot de la politique est le succès.

L'héritier du trône était un enfant, Amyntas. La tutelle revenait



1. Statère. 2. Hémi-statère.

3. Quart de statère. 4. Huitième de statère.

Monnaies d'or de Philippe II[1].

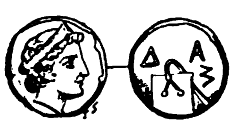
naturellement à Philippe, son oncle; il s'en empara. D'immenses difficultés surgissaient de toutes parts et menaçaient de faire retomber le royaume dans l'anarchie où, depuis quarante ans, il avait été tant de fois plongé. Un cercle d'ennemis entourait la Macédoine : derrière et sur ses flancs, des populations barbares; devant, les Grecs qui occupaient les côtes de la mer Égée; les Illyriens, qui, venant de tuer aux Macédoniens leur roi et quatre mille hommes, menaçaient les provinces de l'Ouest; enhardis par ce revers, les Péoniens ravageaient celles du Nord; à l'est, les Thraces s'apprêtaient à tout envahir; et au midi, les Athéniens épiaient l'occasion de reprendre Amphipolis, leur éternel regret; enfin les déchirements intérieurs ouvraient la porte aux étrangers. Des discordes récentes il restait deux prétendants : l'un, Pausanias, ce prince du sang qu'Iphicrate avait déjà chassé, sollicitait le roi des Thraces; l'autre, Argée, l'ancien adversaire d'Amyntas ou

l'offre volontiers aux coups de l'ennemi; » et dans le discours *sur la Chersonnèse* : « Pourquoi a-t-il tant d'avantages sur nous, c'est qu'il ne quitte point son armée; qu'elle est toujours prête et que, voyant de loin ce qu'il doit faire, il tombe à l'improviste où il veut. »

[1] 1. Tête laurée d'Apollon à droite. ℞. ΦΙΛΙΠΠΟΥ. Femme dans un bige lancé au galop, à droite; dessous, le trident, marque de l'atelier d'Amphipolis. (Or.) — 2. Tête jeune d'Héraklès à droite, coiffée de la peau de lion. ℞. ΦΙΛΙΠΠΟΥ. Partie antérieure d'un lion s'élançant à droite. Dessous, un foudre. (Or.) — 3. Tête jeune d'Héraklès à droite, coiffée de la peau de lion. ℞. ΦΙΛΙΠΠΟΥ. Massue et arc; au-dessus, un canthare dionysiaque. (Or.) — 4. Tête jeune d'Héraklès à droite, coiffée de la peau de lion. ℞. ΦΙΛΙΠΠΟΥ. Foudre. (Or.)

un de ses fils, venait d'obtenir des Athéniens une flotte et trois mille hoplites, sous les ordres de Mantias.

Pour faire face à tant de périls, un peuple découragé à cause du désastre qu'il venait d'essuyer, une noblesse et des troupes arrogantes, comme il arrive toujours dans les guerres civiles, et d'une fidélité équivoque, au milieu de prétentions qui pouvaient faire douter où était le droit et où serait le succès. Il y avait donc à ranimer la confiance des Macédoniens en eux-mêmes, à se les attacher et à les unir sous une forte discipline, de telle sorte qu'ils pussent combattre avec avantage ceux qui les regardaient comme une proie facile : voilà pour l'intérieur. Au dehors, il fallait débarrasser les frontières, refouler à droite les Illyriens, à gauche les Thraces, et jeter à la mer les Grecs qui barraient à la Macédoine l'accès du golfe profond que la nature avait disposé pour être son domaine.



Monnaie de Damastium (Illyrie) [1].

Ce fut là le premier plan, un plan de délivrance; le second sera un plan de conquête : de cette Macédoine pacifiée et étendue à ses limites naturelles, de cette forteresse qui domine la Grèce, Philippe sortira, à l'ouest, pour envahir l'Illyrie; à l'est, pour asservir la Thrace. Il voudra mettre une main sur Byzance, la clef de l'Euxin, et l'autre sur les Thermopyles, la clef de la Grèce. Cela fait, la conquête de l'empire perse ne sera plus qu'un jeu. Philippe, quoi qu'on en ait dit, ne conçut pas tout d'abord ce dessein gigantesque. Une espérance nouvelle sortit pour lui de chaque succès nouveau. Le plan grandit avec la fortune, et il avait été si bien conçu, dès l'origine, dans ses proportions restreintes, qu'il convint ensuite à une situation plus haute. C'est pour Philippe une assez grande gloire,


Tétradrachme de Byzance [2].

[1] Tête de femme à droite, ornée d'une haute *stéphané*. ℞. ΔΑΜ[αστινῶν]. Sorte de lingot de métal muni d'une courroie pour le transporter. (Argent. — Imhoof-Blumer, *Monnaies grecques*, p. 135.)

[2] Tête voilée et couronnée d'épis de Déméter, à droite. ℞. ΕΠΙΟΛΥΜΠΙΟΔΩΡ[ου]. Poséidon à demi nu, assis à droite, sur un rocher. Son *péplos* est sur ses genoux; il tient de la main gauche son trident et de la droite un aplustre, ornement de la proue des navires antiques. Dans le champ, le monogramme ΠΥ, initiales de Byzance, et un autre monogramme, marque d'atelier.

sans qu'il soit besoin de lui faire prévoir l'avenir vingt ans avant que cet avenir fût possible. Ajoutons que les étapes successives qui viennent d'être marquées, Philippe les suivit avec la vaillance de Mars et la prudence astucieuse d'Ulysse; que son fils ne le remplaça qu'à la dernière; et que là même il eût précédé Alexandre, sans le coup de poignard qui l'arrêta dans la force de l'âge, de la fortune et du génie.



Buste de Mars (Arès)[1].

D'abord, pour détacher Athènes du parti d'Argée, il déclara qu'il laisserait Amphipolis indépendante. Des largesses habilement distribuées achetèrent l'inaction des Thraces. Avant que les Athéniens se détachassent tout à fait de sa cause, Argée envahit la Macédoine; il fut battu, probablement tué, et toute la troupe qu'il commandait cernée sur une hauteur où elle fut forcée de se rendre. Il s'y trouvait quelques Athéniens : Philippe les renvoie comblés de présents, et les fait suivre d'envoyés qui portent à leur ville une lettre amicale. Avec les Athéniens, de tels procédés n'étaient pas perdus; la paix fut faite. Libre de ce côté, il se retourne contre ceux qui, hier, lui imposaient d'humiliantes conditions. Malgré le courage et l'habileté de leur chef Bardylis, soldat de fortune, parti de très bas, il bat les Péoniens, qui reconnaissent sa suzeraineté. Les Illyriens

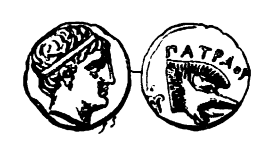
[1] Marbre de Paros, conservé à la Glyptothèque de Munich (Brunn, *Beschreibung*, n° 91). — La tête, comme celle du Mars Borghèse que nous avons publiée, t. II, p. 47, est la réplique d'une œuvre célèbre.

éprouvent le même sort et lui cèdent tout le pays à l'orient du lac Lychnitis, avec les passages des montagnes que désormais il pourra leur fermer.



Monnaie de Lycceios, roi des Péoniens (359-340)[1].

Ces succès méritaient une récompense. On couronna l'Héraclide qui venait, en si peu de temps, de relever à ce point la Macédoine. Y eut-il vraiment, comme on l'a dit, usurpation? La succession royale n'était point régie par des lois invariables; dans un tel pays, le trône était un cheval harnaché en guerre que montait un Héraclide; et par son origine, par son courage, Philippe remplissait cette condition. Du reste, il garda son neveu à sa cour, et plus tard il lui fit épouser une de ses filles. Un autre l'eût mis à mort; mais, fort de ses services et de sa popularité, Philippe pouvait être confiant. Nul prince absolu n'usa, d'ailleurs, comme lui des moyens qui ont cours dans les États libres : à l'armée, il montrait les qualités physiques que le soldat estime; cavalier infatigable, nageur intrépide, il eût remporté le prix pour tous les jeux ou exercices militaires, et il avait en plus l'éloquence qui ajoute tant de force à l'autorité du commandement. Au palais, dans la ville, affable et séduisant, il aimait, selon la coutume du pays, les longs festins, les coupes profondes, et il en plaisait d'autant plus aux Macédoniens. Mais, au besoin, il était sobre et dur à lui-même, vivant avec ses troupes et, comme elles, au hasard des marches qui le conduisaient en des localités plantureuses ou stériles; et ce dédain du chef pour les commodités de la vie va toujours au cœur du soldat. Cette popularité lui avait rendu l'accès du trône facile; faciles aussi rendit-elle les réformes dont le royaume avait besoin et pour lesquelles il s'assura la faveur du ciel : des oracles habilement répandus le représentèrent comme l'homme prédestiné à faire la grandeur de la Macédoine.



Drachme de Patræos, roi de Péonie[2].

La longue faiblesse de ce royaume tenait à la mauvaise organisation

[1] Tête laurée d'Apollon à droite. ℞. ΛΥΚΚΕΙΟΥ. Hercule nu, étouffant le lion de Némée; il tient sa massue de la main droite; dans le champ, son arc et son carquois. (Tétradrachme.)

[2] Tête diadémée d'Apollon à droite. ℞. ΠΑΤΡΑΟΥ. Partie antérieure d'un sanglier à droite; derrière, une marque monétaire. Patræos paraît avoir régné de 340 à 315 environ.

de l'armée et aux prétentions anarchiques de petits princes qui, apparentés de près ou de loin à la famille royale, possédaient en quasi-souveraineté de vastes domaines où ils avaient leurs gardes particuliers. Un contemporain, Théopompe, donne à Philippe 800 hétaires ou compagnons d'armes, aussi riches en terres à eux seuls que 10 000 Hellènes. Il se trouvait donc dans ce royaume, comme dans notre société féodale, une noblesse en état d'embarrasser des rois faibles. Philippe profita des dangers que le pays courait pour essayer de soumettre les uns et les autres, au nom du salut commun et de la grandeur nationale, à une rigoureuse discipline. Il habitua ses troupes à faire, avec armes et bagages, sous leur *kausia*, la coiffure nationale des Macédoniens, des marches de 300 stades par jour (55 kilomètres). Il défendit aux soldats, même aux officiers, l'usage des voitures, et ne permit aux cavaliers qu'un valet par homme; aux fantassins, un pour dix. On raconte qu'il congédia un étranger de distinction pour avoir fait usage de bains chauds, et chassa deux de ses généraux qui avaient introduit dans le camp une chanteuse. Un jeune noble s'était écarté pendant une marche pour se désaltérer, il fut frappé de coups de bâton, et un autre, qui, comptant sur la faveur du roi, était sorti des rangs contrairement aux ordres, fut mis à mort. La foule voyait sans colère le prince punir avec cette rudesse à demi barbare les grands dont la mollesse et l'insolence l'avaient tant de fois irritée.

Philippe prit une autre précaution contre ses nobles, il les amena à lui envoyer leurs enfants et à s'honorer que ceux-ci remplissent près de lui les fonctions de la domesticité royale, en même temps que les devoirs militaires de gardes du roi : c'étaient des otages qu'il prenait. Ils avaient le privilège de ne pouvoir être battus de verges, si ce n'est par ordre exprès du prince, celui de manger assis à sa table, et surtout l'avantage d'arrêter au passage les faveurs royales. Les βασιλικοὶ παῖδες étaient des candidats désignés d'avance pour les grandes fonctions; mais, dans cette monarchie militaire, ils prenaient aussi part aux combats[1]. Philippe essaya même d'en faire des lettrés qui pussent le servir en de délicates missions, et rivaliser avec les Grecs d'instruction et d'éloquence. La royauté a souvent employé des moyens analogues pour enchaîner l'aristocratie

[1] Arrien, III, 17, 2; IV, 1, 3. Tite Live (XLV, 5) nous les montre suivant Persée, après Pydna, jusque dans l'île de Samothrace. Cf. Quinte-Curce, VIII, 6, 1.

au trône et transformer ses nobles en courtisans à qui l'éclat de la cour faisait oublier la vie rude, mais aussi l'indépendance du manoir seigneurial.

Le noyau de l'armée fut la phalange, dont l'idée première avait été donnée par le système militaire d'Épaminondas. La phalange présen-



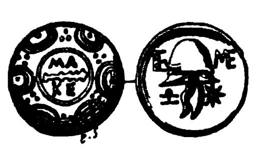
Bas-relief macédonien[1].

tait une masse d'hommes, serrés les uns contre les autres, sur seize files de profondeur, couverts de fortes armures défensives, portant une courte épée, un petit bouclier rond garni d'airain, et la *sarisse*, longue pique de cinq mètres et demi[2], tenue à deux mains, dont la pointe

[1] Bas-relief rapporté de Macédoine par M. Heuzey (*Mission archéologique en Macédoine*, pl. 22) et conservé au musée du Louvre. — Scène funéraire. Les survivants sont représentés faisant leurs adieux au mort, assis et coiffé de la *kausia*, la coiffure nationale des Macédoniens.

[2] Théophraste, *Histoire des Plantes*, III . 17, 2.

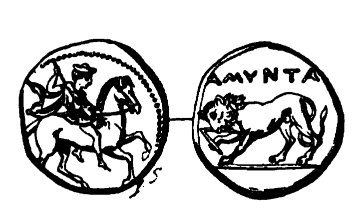
acérée protégeait l'homme du premier rang, à près de cinq mètres en avant de sa poitrine, de sorte que l'homme du second rang portait encore sa lance à quatre mètres en avant du premier phalangiste, celui du troisième à trois, et ainsi de suite jusqu'au soldat de la cinquième file, dont la lance dépassait encore d'un mètre le front de la phalange. Les autres soutenaient l'effort des cinq premiers rangs, et appuyaient leur sarisse sur les épaules de ceux qui les précédaient, de manière à former au-dessus de la phalange un toit de piques qui arrêtait une partie des traits lancés sur elle. C'était donc bien cette bête monstrueuse et hérissée de fer dont parle Plutarque : sur un terrain de niveau, rien ne pouvait lui résister.



Bouclier et casque macédoniens[1].

Mais la phalange ne suffisait pas à elle seule : prise de flanc ou en arrière, cette masse énorme était sans force, parce que, manquant de souplesse et de mobilité, elle ne pouvait évoluer rapidement, ni changer de front selon le besoin. Philippe lui donna l'appui d'une infanterie légère, quoique armée de manière à combattre de près, celle des *hypaspistes*, qui commençaient le combat, gravissaient les collines et emportaient les retranchements. En avant et autour d'eux couraient les gens de traits, troupe irrégulière et composée d'étrangers.

La cavalerie des *hétaires* ou compagnons du roi, munie d'une courte javeline et d'un sabre, pour joindre de près l'ennemi, fut, avec la phalange, la force principale de l'armée macédonienne, et joua toujours un rôle important dans les batailles asiatiques. Au Granique, à Issus, à Arbelles, elle eut l'honneur de la journée : c'était notre cavalerie de ligne; elle se faisait aussi éclairer par une cavalerie légère, les *sarissophores*. La principale noblesse du pays prenait rang parmi les hétaires[3].



Cavalier macédonien sur une monnaie d'Amyntas III[2].

[1] Bouclier macédonien au centre duquel figure une massue et l'inscription MAKE[δόνων]. ℞. Casque macédonien avec parognathides. Dans le champ, une étoile et trois monogrammes. (Tétrobole frappée de 158 à 146, au commencement de la domination romaine.)

[2] Cavalier macédonien, coiffé de la *kausia*, et combattant avec le javelot. ℞. AMYNTA. Lion tourné à gauche et broyant un javelot dans sa gueule. (Didrachme.)

[3] Les Macédoniens ayant eu à combattre en plaine, dans la Thrace, avaient donné à leur

Enfin, Philippe organisa encore ce que nous appellerions un parc d'artillerie et de siège, c'est-à-dire que son armée fut toujours pourvue de machines propres à lancer des traits contre l'ennemi ou des quartiers de roc contre les remparts des villes, engins qu'avant lui on n'employait pas, ou qu'on employait peu[1].

Remarquez qu'au moment où Philippe constituait si fortement l'armée macédonienne, la Grèce, pour les raisons que j'ai déjà dites, n'avait plus d'armée nationale. Ce seul fait explique déjà bien des choses.

En Macédoine, le service militaire personnel était obligatoire, comme il l'avait été dans toutes les cités grecques, avant que l'usage s'établît d'acheter des mercenaires. Philippe eut donc autant de soldats qu'il put en entretenir. Son armée ne compta d'abord que 10 000 hommes; il en accrut sans cesse le nombre, et finit par le porter à 30 000. Cette force militaire, considérable pour l'étendue du royaume, et d'ailleurs continuellement employée pendant un règne belliqueux, acquit une importance qui transforma le gouvernement de la Macédoine en une sorte de despotisme militaire. Les prérogatives dont le peuple, ou une certaine partie du peuple avait joui, passèrent à l'armée qui, dans les lointaines contrées de l'Asie, représenta la nation et hérita du droit de juger les criminels d'État. On verra Alexandre consulter ses soldats dans plusieurs cas de haute trahison, et, sous ses successeurs, les Macédoniens jouer souvent, dans les camps, le rôle du peuple d'Athènes à l'Agora.

Deux années n'étaient pas encore écoulées depuis la mort de son frère, et déjà Philippe avait pacifié et reconstitué la Macédoine. Un pouvoir unique et fort était établi; une armée considérable s'organisait; la nation était réconciliée; les prétentions insolentes sévèrement contenues. Les succès déjà remportés en promettaient d'autres;

cavalerie plus d'importance que les Grecs. Épaminondas, agissant en des pays de montagnes, n'avait, comme les Romains, que 1 cavalier pour 10 fantassins; Alexandre en eut 1 sur 6. Voy., pour les Romains, *Hist. des Rom.*, t. I, p. 559, n. 2. Remarquons en passant que, chez les Grecs, les chevaux n'avaient point de fers et les cavaliers point d'étriers.

[1] Aristote (*Polit.*, VII, 2) parle de « l'invention récente de la baliste et de tant de machines dont l'effet est si terrible. » C'était une nouvelle révolution dans l'art militaire, révolution favorable aux États et aux princes puissants et riches, comme l'introduction du canon aida les rois du quinzième siècle à saisir l'autorité absolue. On a vu (t. II, p. 165 et 459) que Périclès avait eu probablement des machines au siège de Samos et que les Spartiates en eurent à celui de Platée. Mais le grand développement de cet art nouveau date de l'époque macédonienne. Pour la phalange, voyez, dans Polybe (XVIII, 12-15), la comparaison qu'il établit si judicieusement entre elle et la légion romaine.

car si Philippe était fort, le sol n'était pas ingrat. Il y avait dans cette nation macédonienne une sève vigoureuse, entretenue par le voisinage des barbares, et qu'il s'agissait seulement de diriger. Les guerres



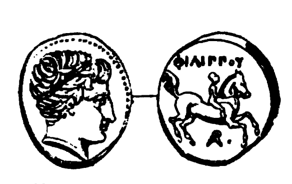
Cavalier combattant[1].

civiles, loin d'affaiblir cette énergie, n'avaient fait que lui donner plus

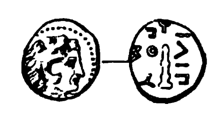
[1] Petit bronze, connu sous le nom d'Alexandre combattant, conservé au musée de Naples; d'après une photographie. — On sait qu'Alexandre ayant eu son casque brisé à la bataille du Granique, Lysippe le représenta nu-tête, et l'on a voulu voir dans ce bronze une réplique de l'œuvre du maître (Voy. *Die Portraitdarstellung Alexanders des Grossen auf griechischen Münzen des Königs Lysimachus von Thracien*, dans la *Zeitschrift für Numismatik*, de A. von Sallet, VIII (1881), p. 28 et suiv. Voy. aussi *Hist. des Rom.*, t. III, p. 6). Les Grecs montaient à cheval soit avec le secours de l'ἀναβολεύς, serviteur qui les prenait au pied ou au genou et les enlevait, soit en sautant après avoir mis le cheval en marche.

de force, comme il arrive, quand cette force ne se détruit pas en se tournant contre elle-même.

Reléguée jusqu'alors vers les pays barbares, la Macédoine ne pouvait se faire une place dans le monde grec qu'en devenant puissance maritime, comme la Russie n'est devenue puissance européenne que du jour où elle a pris, avec Saint-Pétersbourg, possession des côtes de la Baltique. Mais de nombreuses forteresses d'Athènes et de ses alliées s'élevaient entre la Macédoine et la mer, « comme les prix du combat exposés sur l'arène ». Philippe voulut les saisir. Ses premiers regards se tournèrent vers Amphipolis qui, par sa position aux bouches d'un grand fleuve, ouvrait ou fermait la mer à la Macédoine et la vallée du Strymon aux Athéniens. Peu de temps auparavant, le roi, faible encore et menacé, avait renoncé à toute prétention sur cette ville; maintenant il se croyait assez fort pour la prendre. Des différends survenus à propos lui servirent de prétexte; il l'attaqua. Mais il avait à craindre Athènes et Olynthe. Celle-ci, humiliée par Lacédémone, s'était relevée après l'abaissement des Spartiates, sans reformer toutefois la grande confédération à la tête de laquelle, en 382, elle était placée. Si ces deux villes se liguaient, Philippe échouait. Avec une merveilleuse adresse et une duplicité dont il donna par la suite plus d'un exemple, il acheta la défection d'Olynthe en lui cédant la ville d'Anthémous; aux Athéniens, il persuada qu'il allait faire cette conquête pour eux, à condition qu'ils lui permettraient d'occuper Pydna, qui, sous Amyntas, s'était séparée de la Macédoine pour entrer dans leur alliance. Quand ensuite les Amphipolitains, serrés dans leurs murs par son armée, offrirent à Athènes de se rendre à elle, il lui écrivit une lettre pour renouveler ses promesses. Les Athéniens étaient alors fort occupés ailleurs, ils se reposèrent sur la bonne foi du roi et rejetèrent l'offre d'Amphipolis. La ville fut prise (358), et ne paraît pas avoir été traitée avec l'excessive rigueur dont parle Démosthène. Philippe se borna, au témoignage de Diodore, à bannir les principaux citoyens du parti con-



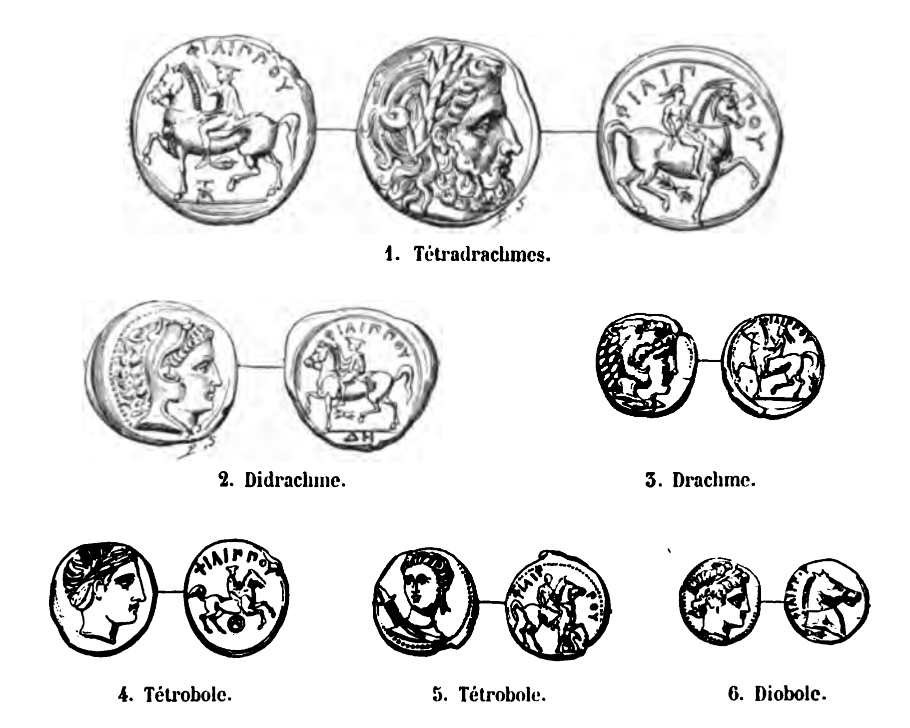
Monnaie de Philippe II[1].


Monnaie de Philippe II[2].

[1] Tête diadémée d'Apollon à droite. ℞. ΦΙΛΙΠΠΟΥ. Cavalier nu sur un cheval galopant à droite. Dessous, un monogramme et un point. (Bronze.)

[2] Tête imberbe d'Hercule à droite, coiffée de la peau de lion. ℞. ΦΙΛΙΠΠΟΥ. Massue. Dans le champ, un monogramme indistinct. (Bronze.)

traire. D'après le traité avec les Athéniens, il n'était tenu de leur livrer Amphipolis qu'après avoir occupé Pydna. Il assiégea immédia-



1. Tétradrachmes.

2. Didrachme. 3. Drachme.

4. Tétrobole. 5. Tétrobole. 6. Diobole.

Monnaies d'argent de Philippe II[1].

tement cette place, la prit par trahison, et n'en garda pas moins Amphipolis : Athènes était jouée.

Son irritation ramenait la possibilité d'une ligue avec les Olynthiens. Cette fois, ce furent ceux-ci que Philippe gagna par la promesse de leur livrer Potidée, occupée alors par une garnison athénienne, qui

[1] 1. Tête laurée de Zeus, à droite. ℞. ΦΙΛΙΠΠΟΥ. Cavalier coiffé de la *kausia*, vêtu de la chlamyde et levant la main droite. Son cheval va au pas à gauche. Dans le champ, une feuille d'olivier et un monogramme. — Sur la seconde pièce, la même tête de Zeus, et, au revers, un cavalier nu, la tête ceinte d'un diadème, tient une longue palme de la main droite; son cheval s'avance au pas à droite. Dans le champ, un foudre. — 2. Tête jeune d'Héraklès à droite, coiffée de la peau de lion. ℞. ΦΙΛΙΠΠΟΥ. Cavalier vêtu de la chlamyde, coiffé de la *kausia* et levant la main droite; son cheval va au pas à gauche; dessous, un foudre. A l'exergue, ΔΗ, marque d'un magistrat monétaire. — 3. Tête imberbe d'Hercule à droite, coiffée de la peau de lion. ℞. ΦΙΛΙΠΠΟΥ. Cavalier macédonien au pas à gauche. — 4. Tête laurée d'Apollon à droite. ℞. ΦΙΛΙΠΠΟΥ. Cavalier macédonien au galop à droite; dessous, un monogramme, marque d'atelier. — 5. Buste d'Artémis vu de trois quarts; sur l'épaule, l'arc et le carquois. ℞. ΦΙΛΙΠΠΟΥ. Cavalier macédonien allant au pas à droite, et tenant une torche; dessous, une tête de griffon, symbole de l'atelier d'Abdère. — 6. Tête diadémée d'Apollon à droite. ℞. ΦΙΛΙΠΠΟΥ. Tête de cheval bridé, à droite; dessous, un foudre.

ouvrait ou fermait l'entrée de la presqu'île de Pallène. Potidée fut prise, peut-être par trahison comme Pydna; et le roi, fidèle par calcul à sa parole, la livra aux Olynthiens (357); mais il traita avec une courtoisie parfaite la garnison athénienne, et la renvoya dans sa patrie, protestant qu'il voulait demeurer en paix avec Athènes. Que faisait-il? Rien que de légitime en apparence; il n'attaquait pas, il reprenait; comme disait un czar de Russie essayant de mettre la main sur Constantinople, il reprenait les clefs de sa maison.

La prise d'Amphipolis le faisait toucher à la Thrace et lui donnait les bois de construction de la vallée du Strymon; mais plus loin, à l'est, était Crénides, au pied du mont Pangée[1], fameux depuis longtemps par ses mines d'or et d'argent qu'on exploitait mal, parce que trop de gens s'en disputaient la possession. Philippe s'empara de « la ville des sources », en augmenta la population par une colonie, la force par de solides remparts et lui donna son nom, Philippes (356). C'est dans les plaines du voisinage que la république romaine succombera, avec Brutus et Cassius, les chefs des tyrannicides. Les mines du mont Pangée avaient été jusque-là d'un faible produit; sous l'administration du roi, elles rendirent annuellement plus de mille talents. Cette masse de métaux précieux lui permit de faire une réforme monétaire qui eut pour la Macédoine une grande importance commerciale : il frappa des tétradrachmes d'argent d'après le système rhodien qui avait cours partout, et des statères d'or ayant la valeur du darique persan que les Grecs ne connaissaient que trop. La Macédoine eut donc alors le double étalon, comme on dit aujourd'hui[2]. Tétradrachmes et statères coururent l'Hellade pour y acheter des soldats, des marins et des traîtres.

III. — SITUATION D'ATHÈNES; GUERRE SOCIALE (357-356); ISOCRATE ET DÉMOSTHÈNE

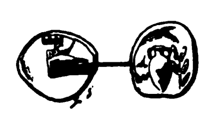
Comment les Athéniens le laissèrent-ils s'étendre ainsi tout le long des côtes de la mer Égée? La réponse est dans la situation intérieure

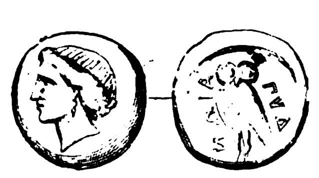
[1] Cette montagne, le Pilaf-Tepe, s'élève à 1870 mètres. Cf. Heuzey, *Mission archéologique en Macédoine.*

[2] Alexandre modifia la monnaie d'argent de son père en frappant des pièces ayant le poids des tétradrachmes d'Athènes, 17gr,20. Le quart de cette pièce ou la drachme devint l'unité de compte dans tout le monde grec. — Le rapport de l'or à l'argent était alors de 1 à 12, 30. Cf., sur ces délicates questions, Brandis, *Das Münz, Mass und Gewichtwesen*, etc.

de la république et dans les embarras dont elle se trouvait assaillie. Ce sont deux points qu'il importe d'expliquer en revenant de quelques années en arrière.

Au dehors, Athènes ne s'était jamais complètement relevée du coup qu'elle avait reçu à la fin du siècle précédent, bien que son alliance avec Thèbes contre Sparte, et avec Sparte contre Thèbes, lui eût permis de renouer quelques-uns des liens de son ancienne confédération [1]. Instruite par l'expérience, elle avait mieux réglé ses rapports avec ses alliés et, parmi ses concitoyens, plus équitablement réparti les charges. Mais les idées de conquête étaient vite revenues. Timothée, rentré en grâce auprès du peuple athénien, chassa, en 365, la garnison persane de Samos; il s'empara de Méthone, Pydna, Potidée, avec vingt autres villes de la Chalcidique et soumit une partie de la Chersonnèse (364). Athènes étendit de nouveau sa domination sur l'Hellespont et le long des côtes de Thrace; de nouveau aussi les pauvres reçurent des terres dans ces domaines de la république, et la politique de la métropole se trouva gênée par les relations amicales ou hostiles qui s'établirent alors si loin d'elle. Après Leuctres, Thèbes s'inquiéta de cette prospérité renaissante. Elle mit garnison dans Oropos sur la frontière de l'Attique et en face de l'Eubée, ce qui était une double menace pour Athènes; puis elle arma une flotte, montée par Épaminondas, qui força l'Athénien Lachès à se retirer devant elle. Chios, Rhodes, Byzance et la Chersonnèse furent même contraintes de faire défection (364).


Obole de Samos [2].


Monnaie de Pydna [3].


Monnaie de Chios [4].

La mort d'Épaminondas arrêta la fortune de Thèbes, et Athènes put

[1] Voy., ci-dessus, p. 18. Quelques-unes des dates qui suivent sont incertaines.

[2] La proue de la galère Samienne. ℞. ΣΑ. Amphore et branche d'olivier.

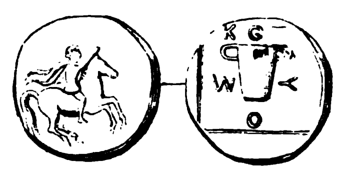
[3] Tête de femme à gauche. ℞. ΠΥΔΝΑΙΩΝ. Chouette à gauche. (Bronze.)

[4] ΧΙΩΝ. Bacchus couronné de lierre, debout, son *péplos* sur le bras et tenant un thyrse; à ses pieds, une feuille de vigne et une grappe de raisin. ℞. ΟΒΟΛΟC. Sphinx ailé tourné à droite et posant la patte sur une proue de navire. (Monnaie de bronze frappée sous la domination romaine.)

retrouver la prépondérance sur mer. En 362, elle fit alliance avec les satrapes révoltés de l'Asie Mineure; deux ans après, pour exploiter les lavages aurifères du district qu'on aurait pu appeler la *Côte d'Or*, elle envoya des colons à Crénides, dont nous venons de voir Philippe s'emparer. Elle espéra, un peu plus tard, recouvrer toute la Chersonnèse de Thrace, par les succès de Timothée sur Cotys, et après le meurtre de ce prince (359), par un traité avec les chefs Odryses qui se disputèrent son royaume. Enfin un vigoureux effort de Charès lui livra, en 357, cette province, qui lui était doublement nécessaire, car là on commandait la grande route du commerce des blés et on percevait le droit de douane sur les navires qui descendaient de l'Euxin. Le Bosphore Cimmérien, au fond de cette mer, était le grenier du Pirée. Leucon, qui y régnait alors sous le titre d'ἄρχων, était un grand ami des Athéniens; il avait autorisé leurs navires à faire leur chargement en blé avant tous les autres, et il les avait exemptés des droits de sortie, de sorte que leurs cargaisons, arrivant les premières sur le marché, pouvaient se vendre à meilleur compte que celles des concurrents. En échange, Athènes apportait dans ce royaume les mille objets de son industrie et répandait l'influence des arts de la Grèce en des lieux sauvages où d'anciens tombeaux nous livrent aujourd'hui des restes merveilleux de l'orfèvrerie hellénique[3].



Monnaie de Rhodes[1].



Monnaie de Cotys Ier[2]

L'Eubée même fut ramenée dans le parti d'Athènes, par une résolution digne des plus beaux temps de la république. Un corps de troupes béotiennes y avait débarqué; à cette nouvelle, Timothée s'in-

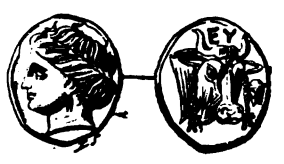
[1] Tête radiée du Soleil, de face. ℞. ΡΟ[δίων] et ΣΦΑΙΡΟΣ, nom d'un magistrat. Rose épanouie et vue de face, au milieu d'une couronne de chêne. (Bronze.)

[2] Cavalier galopant à droite: il lève la main droite et sa chlamyde flotte sur ses épaules. ℞. ΚΟΤΥΟΣ. Coupe à deux anses. Carré creux. (Bronze de Cotys Ier, qui fut roi de Thrace de 382 à 358.)

[3] Voy. les *Antiquités du Bosphore Cimmérien*. Dans l'*Histoire des Romains* et dans l'*Histoire des Grecs*. on trouvera d'intéressants et beaux spécimens de ces richesses.

digne : « Les Thébains sont dans l'île, s'écrie-t-il, et vous délibérez, et vous ne volez pas au Pirée, et la mer ne se couvre pas de vos vaisseaux ![1] » Un décret est aussitôt rendu; mais tous les triérarques qui devaient cette année servir avaient rempli leurs obligations, et il n'y avait personne qu'on pût légalement contraindre à armer une galère. Comme à Rome, le patriotisme des particuliers fournit à l'État ce que le trésor public ne pouvait lui donner. Les citoyens s'imposèrent volontairement, et cinq jours après, une armée athénienne descendaît dans l'Eubée et en chassait l'ennemi. Au nombre de ces patriotes était Démosthène. « Ce fut la première fois, dit-il, qu'Athènes eut des triérarques volontaires, et je fus du nombre[4]. »


Monnaie de Chalcis d'Eubée[2].



Monnaie de l'Eubée, *in genere*[3].

Malheureusement ces actes, qui avaient été la vie ordinaire du peuple athénien, n'étaient plus qu'un éclair de dévouement passager. Les triérarques chargés de l'équipement des vaisseaux vendaient au rabais l'entreprise à des aventuriers nécessiteux. Ceux-ci se payaient par des rapines et des extorsions, dont les généraux mêmes ne se faisaient pas faute. Charès volait une partie des fonds qu'il devait verser au trésor, et achetait l'impunité en prenant les principaux orateurs à sa solde.

Avec des intentions meilleures, les Athéniens en étaient arrivés à lasser plus qu'autrefois la patience des alliés, sans même se tenir en état de les protéger efficacement. Dans la première moitié de la guerre du Péloponnèse, la marine athénienne avait une telle supériorité, que marins et amiraux étaient animés d'une confiance qui doublait leurs forces : nul ennemi, même en nombre supérieur, n'osait les attendre. Maintenant que le *condottiérisme* avait pris la place du service par les citoyens, un adversaire débauchait soldats, marins et pilotes, même les constructeurs. Thèbes pouvait en quelques mois se donner une flotte et la promener impunément à travers la mer Égée; pour son coup d'essai, Alexandre de Phères battit une escadre athénienne; il

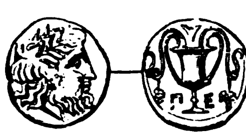
[1] Démosthène, *Discours sur la Chersonèse*.

[2] Tête de Héra, de face, avec une haute stéphané. ℞. XΑΛ[κιδέων]. Aigle à droite, dévorant un serpent. (Bronze.)

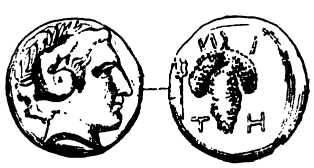
[3] Tête diadémée de la nymphe Euboea, à gauche. ℞. ΕΥ[βοιέων]. Tête de la vache Io à droite; ses cornes sont ornées de bandelettes; dans le champ, une tête de Pan, de face. (Argent.)

[4] *Discours sur la Couronne* (Didot), p. 136, § 99.

pilla Ténos, dont il vendit tous les habitants, ravagea les Cyclades, assiégea Péparéthos et pénétra dans le Pirée (366). Grâce à cette confusion, les pirates reparaissaient, et lorsqu'ils s'étaient enrichis, ils conquéraient, pour faire une fin, quelque ville et passaient de bandits tyrans. Ainsi l'ancien pirate Charidèmos s'empara, sur la côte d'Asie, de Skepsis, de Cébren, d'Ilion et y régna.



Monnaie de Péparéthos [1].



Monnaie de Ténos [2].

Puisqu'il n'y avait plus de sécurité, pourquoi aurait-on maintenu une confédération coûteuse et inutile? L'argent qui restait des contributions des alliés, dit Isocrate, était distribué à chaque spectacle pendant les fêtes de Dionysos, sous les yeux des alliés, témoins de ces largesses faites au peuple du plus pur de leurs biens, par des



Acteurs avec masque et tympanon [3].

[1] Tête laurée de Zeus à droite. ℟. ΠΕ[παρηθίων]. Canthare dionysiaque aux anses duquel pendent des grappes de raisin. (Bronze.)

[2] Tête jeune de Zeus Ammon à droite. ℟. THNI[ων]. Grappe de raisin et trident. (Bronze.)

[3] Bas-relief découvert au Pirée (d'après les *Mitth. d. d. archäol. Instit. in Athen*, VII (1882), Taf. 14). — A gauche sont trois acteurs debout, en costume de théâtre, masque et tympanon à la main. A droite, étendu sur un lit, est un personnage qui tient de la main droite une corne à boire, de la gauche une phiale : à ses pieds est assise une jeune femme. L'inscription gravée sur la plinthe (Διόνυσος et Παιδήα pour Παιδεία) semble de beaucoup postérieure au bas-relief, qui date certainement du quatrième siècle : aussi M. Robert propose-t-il pour le

orateurs mercenaires[1]. En 357, ils rompirent ouvertement avec Athènes, et la *guerre Sociale* commença. Rhodes, Chios, Cos et Byzance y prirent la part principale.

Il n'y a rien à dire de Cos ni de Byzance, si ce n'est que la première avait donné le jour à Hippocrate et qu'Apelles venait d'y naître; que la seconde avait acquis déjà une grande importance, grâce à son port si bien appelé aujourd'hui la Corne-d'Or, et à sa position au bout de l'Europe, en face de l'Asie, sur la route que les navires athéniens suivaient pour aller chercher les blés de la Tauride et les poissons de l'Euxin. Rhodes était plus fameuse. Vers 480 elle avait remplacé la royauté par un gouvernement habilement mélangé d'aristocratie et de démocratie, qui avait préservé cette île des révolutions intérieures : un vieil usage religieusement observé obligeait les citoyens riches à soutenir les citoyens pauvres. Ceux-ci recevaient d'ailleurs de l'État du blé ou un salaire pour des travaux publics aux ports et dans les arsenaux, de sorte qu'ils ne restaient jamais dans la misère ni dans l'oisiveté, deux mauvaises conseil-



Monnaie de Cos[2].



Monnaie de Byzance[3].



Monnaie de Byzance[4]

personnage assis le nom du héros Akratos ou Akratopotès. A ses pieds serait une bacchante ou la déesse de la Tragédie, Τραγῳδία. Voy. C. Robert, *Mitth.*, VII, p. 394.

[1] C'était le *théoricon*. Voyez, notre t. II, p. 217, et p. 304, des jetons en plomb constatant le droit aux deux oboles (quelquefois davantage), pour ceux qui en étaient porteurs, soit les pauvres seulement ou tous les citoyens. (*Philippique*, IV, 141.) Boeckh évalue cette dépense à 25 ou 30 talents.

[2] Tête d'Aphrodite, avec une couronne de myrte, à droite. ℞. ΚΩΙΩΝ. Nom de magistrat : ΝΙΚΟΣΤΡΑΤΟΣ. Esculape debout à droite, s'appuyant sur son bâton autour duquel est enroulé un serpent. (Argent.) La tête d'Aphrodite sur cette médaille est probablement la reproduction de la tête de la statue que Praxitèle avait sculptée pour les Coéens. (Dutens, *Explication de quelques médailles*, pl. IV.)

[3] Tête d'Artémis à droite, avec l'arc et le carquois. ℞. ΒΥΖΑΝΤΙΩΝ. Croissant surmonté d'une étoile. (Bronze.)

[4] Tête de Dionysos couronnée de lierre, à droite. ℞. ΒΥΖΑΝΤΙΩΝ. Grappe de raisin. (Bronze.)

lères. L'établissement de colonies au loin, jusqu'en Espagne et en Gaule, servit encore tout à la fois à diminuer honorablement le nombre des pauvres et à étendre le commerce. Cette sollicitude des riches était bien calculée : elle fit plus pour leur repos que ne firent ailleurs toutes les violences. L'île avait trois cités principales : durant la guerre du Péloponnèse, en 408, on résolut de lui donner une capitale unique, et Rhodes fut fondée sur la côte septentrionale.



Vue d'un des ports de Rhodes [1].

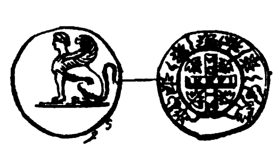
On en fit une ville somptueuse, pleine de temples, de majestueux édifices et de richesses, mais pleine aussi de courage et de goût pour les choses de l'esprit. Ces goûts devaient rapprocher les Rhodiens d'Athènes. Ils acceptèrent son alliance et y restèrent fidèles tant que dura sa fortune. Après le désastre de Sicile, ils passèrent dans le parti de Lacédémone; les victoires de Conon, en 391, les ramenèrent dans celui d'Athènes [2].

[1] D'après Alb. Berg, *Die Insel Rhodus* (Braunschweig, 1861), pl. 32. — Dans le fond on découvre la côte de l'Asie Mineure.

[2] Le commerce de Rhodes était très actif. Sur de nombreuses amphores, dont les débris ont été trouvés à Mytilène dans l'île de Lesbos et sur beaucoup d'autres points du monde grec, on voit le timbre de Rhodes, qui les avait apportées en ces lieux.

Chios, l'île montagneuse, comme Homère l'appelait, où les anciens ont placé quelquefois le séjour des bienheureux, à cause de la salubrité de son climat, n'avait qu'un sol stérile que le granit perce à chaque pas. Mais sur ce rocher avait grandi, par la lutte même contre une nature marâtre, une population forte et laborieuse. Elle avait créé le sol qui lui manquait, et les Chiotes étaient devenus les plus habiles agriculteurs de toute la mer Égée. Un proverbe y court encore : « Sous leurs mains la terre s'améliore. » Ils avaient taillé leurs montagnes en gradins, y avaient porté de la terre, et, comme les Suisses ou nos Béarnais, avaient forcé le rocher à produire : il leur donnait un vin renommé que Strabon et Athénée estimaient le meilleur de la Grèce.

L'eau leur manquant, ils étaient allés en chercher au cœur des montagnes, et, dans leurs plaines, ils avaient planté des forêts qui, au mois de mai, embaumaient l'île entière, la mer et la côte asiatique[1].


Monnaie de Chios[2].

Chios n'avait point fondé de colonies et n'en eut jamais, mais ses négociants se répandaient partout; ils étaient les plus habiles spéculateurs et comme les banquiers de tout le monde hellénique. Thucydide les regarde comme les plus riches des Grecs. Ils avaient une institution particulière qui fut sans doute une des suites et en même temps une des causes de leur prospérité : tous les contrats entre particuliers devaient être passés devant les magistrats et gravés sur la pierre; l'État les prenait, comme nous, sous sa sauvegarde.

Cependant ces richesses n'avaient point donné aux Chiotes la pensée de jouer un rôle politique. Ils s'étaient bravement battus pour la liberté de l'Ionie, à Lada, où ils avaient amené cent trirèmes; mais ils s'étaient résignés à la domination persique, plus tard à celle d'Athènes, qui les traita bien, ayant grand besoin de leur nombreuse marine. Dans les sacrifices publics des Athéniens, on faisait à la fois des vœux

[1] Aujourd'hui, la seule plaine qui entoure la capitale produit chaque année des millions d'oranges. Une curiosité végétale qui est en même temps pour l'île une source de richesse est l'arbre à mastic, sorte de lentisque qui sécrète une gomme fort recherchée dans le Levant. Les hommes en font une liqueur, et les femmes des harems la mâchent pour se donner bonne haleine ou la brûlent dans des cassolettes. Les Occidentaux en font tout simplement un vernis très clair et transparent. On n'a jamais pu rendre cet arbre productif ailleurs. Voy. le *Mémoire sur l'île de Chio*, par M. Fustel de Coulanges, aux *Archives des missions*, t. V, p. 481-642. Malheureusement cette île est exposée à de terribles tremblements de terre.

[2] Sphinx assis à gauche. ℟. Sur deux bandes qui se croisent, ΧΙΟΣ et ΙΚΕΣΙ[ος], nom d'un magistrat. Couronne formée d'un cep de vigne. (Bronze.)

pour Athènes et pour Chios. Après l'expédition de Sicile, ils passèrent, eux aussi, du côté de Sparte et, comme les Rhodiens, revinrent ensuite à Athènes.

Pourquoi ces deux peuples sages et prudents se lancèrent-ils de nouveau dans les hasards de la guerre? L'ennui de payer un tribut à une cité affaiblie, qui n'avait plus le prestige ni la force de la victoire, y fut certainement pour beaucoup, mais plus encore peut-être une révolution que nous connaissons mal et qui s'opérait en ce moment sur la côte sud-ouest de l'Asie Mineure. Mausole[1] régnait à Halicarnasse et sur toute la Carie. Il paraît avoir été fort riche et puissant : on connaît son fastueux tombeau. Nous savons qu'en 362 il fournit à Lacédémone un subside et qu'il arma cent trirèmes; trois ans après, il fit réussir à Rhodes et à Chios une révolution oligarchique qui plaça ces îles dans sa dépendance; Cos y était déjà, et en 345 son successeur y régnait encore[3]. Mausole avait sans doute rêvé une domination maritime, et le mieux pour y parvenir, après avoir rallié à soi les États qui tenaient le second rang sur mer, était d'abattre celui qui, malgré tous ses malheurs, gardait encore le premier[4]. La ligue mit en mer cent vaisseaux.



Monnaie de Mausole[2].

Le Pirée était vide et dans la cité il restait peu de riches. Autrefois Athènes en avait assez pour que les galères fussent armées chacune par un seul ou par deux citoyens. Mais ce temps était passé; il fallut partager entre plusieurs les charges de la triérarchie. En 357, Persandros fit appliquer à la flotte le système des symmories, établi en 378 pour l'impôt[5]. Les douze cents citoyens portés aux registres du cens comme les plus imposés furent réunis, selon l'importance de

[1] Les monnaies de ce prince donnent l'orthographe Μαύσσωλος.

[2] Tête laurée d'Apollon, vue de face. ℞. ΜΑΥΣΣΩΛΛΟ. Zeus Stratios, armé de la bipenne et tenant une longue haste, debout à droit. Dans le champ, la lettre B, marque d'atelier. (Tétradrachme.)

[3] Démosthène, *Pour les Rhodiens*, 1; *De la paix*, 24; Diodore, XVI, 7. M. Newton, alors consul anglais à Mytilène, a découvert à la fin de 1856 le tombeau si fameux de ce prince, même sa statue, une frise longue de 80 pieds, etc., toutes sculptures qui ont aussitôt pris rang parmi les plus belles que l'antiquité nous ait laissées et qui sont allées rejoindre à Londres celles de Phidias.

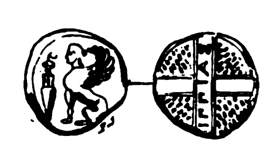
[4] Démosthène, dans le discours *pour les Rhodiens*, accuse Mausole d'avoir été l'instigateur de cette guerre.

[5] Voy. notre tome II, p. 186.

l'armement, en groupes de cinq ou six, même de quinze ou seize, pour fournir à tour de rôle ce que l'État avait, depuis Solon et plus anciennement encore, l'habitude de demander aux triérarques. La mesure semblait nécessaire, car le temps des sacrifices patriotiques allait revenir.

Ce système d'association réussit, et Athènes eut bientôt deux flottes : l'une de soixante galères qui partit, sous les ordres de Charès et de Chabrias, pour assiéger Chios; l'autre, de force égale, commandée par Iphicrate et Timothée, se dirigea vers le nord. Dans une attaque audacieuse contre le port de Chios, Chabrias se trouva seul au milieu de l'ennemi, et se fit tuer plutôt que d'abandonner sa galère (357); c'était un vaillant homme : peut-être fut-il le dernier des généraux d'Athènes. Ce revers décida Charès à aller rejoindre Iphicrate et Timothée. On résolut de s'acheminer vers Byzance, pour rappeler de ce côté les ennemis qui ravageaient les îles restées fidèles, Lemnos, Imbros et Samos. La dernière fut sauvée; mais les flottes ennemies se rencontrèrent dans le canal de Chios, et Charès voulut combattre, malgré ses deux collègues qu'effrayait l'imminence d'une tempête. Il attaqua, espérant les entraîner et, laissé seul, fut battu; il s'en vengea en accusant, à Athènes, Iphicrate et Timothée de trahison. Le peuple, charmé de sauver le favori du moment aux dépens de vieux serviteurs, révoqua ceux-ci de leur commandement. Demeuré seul à la tête de la flotte, Charès vendit ses services à un satrape révolté, Artabaze, pour se procurer l'argent réclamé par ses troupes. Les Athéniens approuvèrent d'abord ce moyen de régler les comptes avec leurs mercenaires; mais la menace que fit le grand roi d'envoyer trois cents vaisseaux aux alliés les décida à conclure la paix (355), après trois années d'une guerre dont nous savons fort mal les détails, et qui par contre-coup entraîna la défection de Corcyre. Athènes reconnut l'indépendance des confédérés. Elle perdit ses alliés les plus importants, avec les tributs qu'ils lui payaient, ce


Monnaie de Samos[1].


Hémi-drachme de Chios[2].

[1] Le mufle de la peau de lion d'Hercule, vu de face, les mâchoires écartées. Le revers est occupé par un carré creux. (Argent.)

[2] Sphinx assis à gauche; devant lui, une amphore surmontée d'une grappe de raisin. ℞. IPPIAΣ, nom d'un magistrat, inscrit sur une bande qui traverse le champ granulé.



MAUSOLE.

Statue colossale découverte par Newton dans les ruines du Mausolée, aujourd'hui conservée au Musée Britannique (d'après une photographie).

qui lui en resta ne dépassa point 45 talents[1]. Ses finances et son commerce étaient ruinés, sa foi en elle-même encore abaissée, et la décadence de l'esprit public encore accrue. Le peuple, au lieu de s'accuser lui-même, s'en prit à ses chefs. Timothée, qui compromettait par son caractère la popularité que lui donnaient ses services, fut condamné, en 356, à une amende de 100 talents; pour ne la point payer, il se retira à Chalcis, où il mourut. Iphicrate se sauva par son fier langage, en opposant les actes de toute sa vie aux vaines paroles du rhéteur qui l'accusait. Il avait comparu entouré d'un grand nombre de ses compagnons d'armes, qui lui faisaient un menaçant cortège : les juges intimidés l'acquittèrent, mais depuis ce jour il renonça à servir. L'esprit soupçonneux de la démocratie athénienne privait à la fois la patrie de ses deux meilleurs généraux (354).



Isocrate[2].

Vers ce temps parut un écrit fameux, celui qu'Isocrate, un artiste en beau langage, composa, sous forme de discours *sur la Paix*, probablement avant qu'elle eût été conclue, à moins que la minutieuse lenteur de l'écrivain, trop occupé à polir ses phrases et à mesurer des syllabes, n'ait fait un de ces plaidoyers posthumes et d'apparat qui

[1] Démosthène, *Disc. sur la cour.*, § 214. Ces alliés étaient Thasos, Ténédos, Proconnesos et Sciathos, mais Athènes gardait comme son domaine Lemnos, Imbros, Scyros et la Chersonèse de Thrace, ce qui lui assurait un reste de puissance dans le nord de la mer Égée et à l'entrée de l'Hellespont.

[2] Buste en marbre, conservé dans la villa Albani (d'après Visconti, *Iconografia greca*, tav. 28, 3). — Le nom de l'orateur (EICOKPATHC) est gravé sur la plinthe.

viennent quand il n'est plus temps[1]. Disciple du même maître que Platon, Isocrate voulait appliquer à la conduite politique ces grands principes d'équité que Socrate avait enseignés. Dans le discours *de la Paix* règne un sens moral élevé. L'idée dominante est que la justice seule peut fonder des puissances durables, et que tous les malheurs d'Athènes sont venus de ce qu'elle ne l'a pas respectée. Il pensait que l'oppression dont les alliés étaient victimes les avait soulevés contre Athènes; il attribuait cette oppression à la corruption du peuple, des armées, des généraux, et cette corruption même à l'empire de la mer, qui avait déjà perdu Lacédémone. De là cette conclusion, qu'Athènes devait renoncer à l'empire maritime, quand même on le lui offrirait.

Il semblait à Isocrate qu'une prudente modération et une sagesse timide pouvaient seules faire le bonheur des États, comme celui des particuliers. Il appelait l'âge d'or d'Athènes l'époque d'Aristide et de Thémistocle, oubliant que c'était Thémistocle qui avait jeté les fondements de sa puissance navale, que c'était Aristide qui l'avait réglée, et que, sans cette puissance, Athènes eût péri deux fois sous les coups de Xerxès et sous ceux de Sparte. Plus de guerre; qu'on désarme, les citoyens riches. écrasés de contributions, respireront enfin; les Athéniens ne s'aviliront plus en confiant leurs armes à des mercenaires; le commerce va se relever; Athènes, désertée par les étrangers, les verra accourir de nouveau dans son sein; les alliés, ravis de son désintéressement, tourneront vers elle leurs regards et leurs vœux; ils se rangeront d'eux-mêmes sous cet empire qu'elle leur a jusqu'ici imposé par la force, et le règne de la justice arrivera. Ainsi, après avoir accusé l'empire maritime de tout le mal, Isocrate y revenait. Tout occupé de cadencer ses périodes et plus attentif aux mots qu'à la pensée, il oubliait à la conclusion ses prémisses. Il voulait, ce qui était moins possible en Grèce que partout ailleurs, un empire fort avec des villes parfaitement indépendantes, prouvant une fois de plus que l'utopie n'est pas toujours séparée de la modération peureuse.

Nous insistons sur cet écrit et sur cet homme. C'est que tous deux étaient l'expression d'un parti de jour en jour plus nombreux, qu'ef-

[1] « On comptait les années qu'Isocrate employait à faire un discours, comme on compte les heures qu'une femme met à sa toilette : on assurait que la fameuse harangue panégyrique, qui est un écrit de cinquante pages, lui avait coûté dix ans. » (E. Havet, *Isocrate*, p. LXIV.) Je note en passant que, dans ce discours, Isocrate est très sévère pour Sparte.

θέσαν· οὐδ' οἷοι τῶν ἐφ' οὗ χρώμενοι
συμμάχοις ἑπομένοις τοὺς μὴ τὸ ἀλλὰ
τοὺς ἐχθροὺς κρατοῦντες· καὶ
ἀπολέσαι ἂν εὖ φρονῶν εὔξαιτο
τὴν πόλιν τοῖς ὁμοίοις ἀνάγον-
τες· ἀθάνατον κλέος αὐτῶν
μένει πᾶσιν τοῖς ἐπὶ τῆς δυνασ-
τας· οἷ ἄσοι κεκοίνωνται τῆς ἀγο-
ρᾶς ἄρχοντες· ὑμεῖς δ' εἰ οὕτω
ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι προήχθη-
τε ὑποθέσεις καὶ ῥᾳθυμίας ὥσθ'
οὐδ' ἔτι αὐτὰ ἔχοντες παραδεί-
γματα ταῦτα μιμεῖσθε· ἀλλ' ἀν-
δροτίων ὑμῖν πομπείων ἐπι-
σκευαστής· Ἀνδροτίων ὦ γῆ καὶ
θεοί· καὶ τοῦτο ἀσέβημα ἔλατ-
τον τίνος ἡγεῖσθε· ἐγὼ μὲν γὰρ
οἴομαι δεῖν τὸν εἰς ἱερὰ εἰσιόντα
καὶ χέρνιβος καὶ κανῶν ἁψόμενον
καὶ τῆς προσηκούσης ἐπιμελείας
προστάτην ἐσόμενον, οὐχὶ προ-
ειρημένων ἡμερῶν ἀριθμὸν ἁγνεύ-
ειν, ἀλλὰ τὸν βίον ἡγνευκέναι
τοιούτων ἐπιτηδευμάτων. οἷ-
α τούτῳ βεβίωται

ΚΑΤΑ ΑΝΔΡΟΤΙΩΝΟΣ
ΠΑΡΑΝΟΜΩΝ
𐅅 Η Η 𐅄 Δ Δ Δ

ΚΑΤΑ ΤΙΜΟΚΡΑΤΟΥΣ
ΠΑΡΑΝΟΜΩΝ

Τοῦ μὲν ἀγῶνος ὦ ἄνδρες δικασταὶ
τοῦ παρόντος. οὐδ' ἂν αὐτὸν οἶ-
μαι Τιμοκράτην φῆσαι ὅστις ἄλ-
λος αἴτιος αὐτῷ· πλὴν αὐ-
τὸς αὐτῷ· χρημάτων γὰρ οὐ
κ ὀλίγων ἀποστερῆσαι βουλόμε-
νος τὴν πόλιν. παρὰ πάντας
τοὺς νόμους νόμον εἰσήνεγκεν
οὔτ' ἐπιτήδειον οὔτε δίκαιον ὦ
ἄνδρες δικασταί· ὅσα τὰ μὲν ἄλλα
ὅσα ἐμὴν νομίζεται καὶ χρεὼν
τὰ κοινὰ πολίτης κύριος ἐγκαλή-
σεται. τάχα δ' ἡ καθ' ἕκαστον ἂν
κοινὸν τῷ ἐμοῦ μαθήσεσθε· ἐν
δ' ὃ μέγιστον ἔχω καὶ προχειρότα-
τον πρὸς ὑμᾶς εἰπεῖν, οὐκ ἀπο-
κρύψομαι· τὴν γὰρ ὑπὲρ αὐτῆς
φορ ἣν ὁ μὲν νομοθέτης περὶ πάν-
των φέρεσθαι· καὶ ποιεῖ τοὺς μὴ
δεόμενος ἀξίαν ὁ τουτουὶ νόμος·
οὐχ ἧττον καὶ μή τι τὴν πόλιν ὠ-
φελήσει· πᾶσα γὰρ ὅσα γε ἐν δὲ
καὶ συμβέβηκε τὴν πόλιν τῆς ἀν-
δικαστηρίαι· ταῦτα καλῶς ποιεῖ
τῶν προστιμημάτων ἐπὶ τοῖς
ἀδικήμασιν ἐν τῶν νόμων ὁρι-
σμένων. ἀλλ' εἰ μὲν τῶν πολιτῶν χρό-
νον ὑμᾶς τιμᾶτε ἐκκλησίαν πο

FAC-SIMILÉ D'UN MANUSCRIT DE DÉMOSTHÈNE

Xe siècle. Codex Σ

PARIS, BIBL. NATIONALE. MSS. GRECS, No 2934

Voir la note explicative à la fin du volume.

frayaient « les tapageurs de la tribune[1] » et qu'on nommait le parti « des honnêtes gens ». Ce sera cette faible école qui bientôt caressera une autre chimère, la conciliation de Philippe avec la Grèce, et qui, couvrant sa défaillance de la patriotique pensée de reprendre contre la Perse la guerre nationale, appellera Philippe le nouvel Agamemnon chargé de conduire les Hellènes contre l'ennemi héréditaire. Comme elle n'a pas l'intelligence des rudes nécessités des choses, et qu'elle recule d'effroi à l'idée d'une résolution énergique à prendre, elle recommandera sans cesse la plus extrême prudence. La justice, sans doute, partout et toujours, toujours aussi la modération, mais à la condition de ne pas hésiter devant chaque péril, de ne pas s'humilier devant chaque injure, de ne pas s'abstenir devant chaque provocation : la morale d'un État n'étant pas celle d'un philosophe solitaire.

En face de cette école et du timide vieillard qui n'avait pas même assez de hardiesse pour parler en public, et qui eut toute sa vie quatre-vingts ans, se trouvaient un autre parti, un autre homme et une autre éloquence. Les reproches d'Isocrate, tant mêlés de précautions oratoires, glissaient, sans entrer, sur l'esprit du peuple; s'ils avaient pu agir et réveiller quelque antique vertu, c'eût été en sortant de la bouche de Démosthène, quand il faisait retentir dans l'Agora cette voix animée par la passion, ces paroles lancées comme des carreaux de foudre, sans précaution, il semble, et sans art, tant elles s'échappaient pressées et brûlantes. Comparez, pour voir la différence du rhéteur à l'homme d'État, le discours d'Isocrate sur la paix et celui de Démosthène sur la guerre avec la Perse; ils ont été écrits à peu près dans le même temps et pour le même but[2]

Celui qui devait être durant trente années l'âme de son peuple eut des commencements difficiles, et il est un mémorable exemple de ce que nous pouvons sur nous-mêmes, car il a été l'œuvre de sa volonté autant que de la nature. Enfant, il avait reçu de ses camarades le surnom d'Argas[3], pour exprimer l'âpreté de son caractère, et ce caractère il le garda toujours. Ses bustes, qui montrent un rude lutteur, n'annoncent pas une nature aimable, et la grâce manque à ses discours comme à son visage. Il était fils d'un armurier qui possédait de nom-

[1] οἱ ἐπὶ τοῦ βήματος μαινόμενοι. (Isocrate, *Discours à Philippe*, § 129.)

[2] Le discours de Démosthène, c'est le Περὶ συμμοριῶν, ou, comme l'auteur lui-même l'appelait, le Περὶ τῶν βασιλικῶν, de l'année 354. Démosthène était né dans la première année de la XCIX[e] olympiade, 384 ou 383, deux années avant Philippe de Macédoine.

[3] Argas était le nom d'un poète ou chansonnier de ce temps, renommé pour son caractère difficile.

breux esclaves[1]; mais il fut orphelin de bonne heure. Ses tuteurs le dépouillèrent de son bien, qui se trouva réduit de 14 talents à 1, et ils ne firent même pas les frais de son éducation. Il s'attacha à Isée, qu'on surnommait « l'impétueux »[2] et il apprit par cœur les huit livres d'histoire de Thucydide, dont la mâle éloquence convenait à son génie. On croit qu'il médita aussi les œuvres de Platon, car beaucoup de ses discours reposent sur ce principe que le beau moral mérite par lui seul notre préférence. Parvenu, en 366, à sa majorité, dix-huit ans, il intenta un procès à ses tuteurs, le plaida lui-même et les fit condamner a restitution : succès qui ne l'empêcha point de sortir de ces longs débats à peu près ruiné. La première fois qu'il parut à la tribune publique, ses longues phrases, son style tourmenté, sa voix faible, son haleine courte, soulevèrent d'abord les rires. En ce temps-là. les acteurs avaient pris l'importance que n'avaient plus les poètes, et le comédien Satyros était une sorte de personnage[3]; il releva le cœur du débutant découragé, en lui montrant que le mal était surtout dans son débit. Démosthène s'appliqua à vaincre ces difficultés naturelles, et Plutarque raconte, avec sa complaisance ordinaire pour de menus détails plus ou moins authentiques, que Démosthène se fit construire un cabinet souterrain où il allait tous les jours façonner son geste et sa voix, que souvent il s'y confinait deux ou trois mois de suite, la tête à demi rasée, afin de résister, par la honte, aux plus vives tentations de sortir. D'autres fois, il gravissait d'une course rapide une montagne, en récitant des vers à haute voix; ou bien, sur le bord de la mer, la bouche à demi remplie de petits cailloux, pour forcer sa langue à se délier, il luttait de la voix avec le fracas des vagues. On pense bien qu'après de tels efforts et pour un tel homme, les orages de la place publique n'étaient plus redoutables.

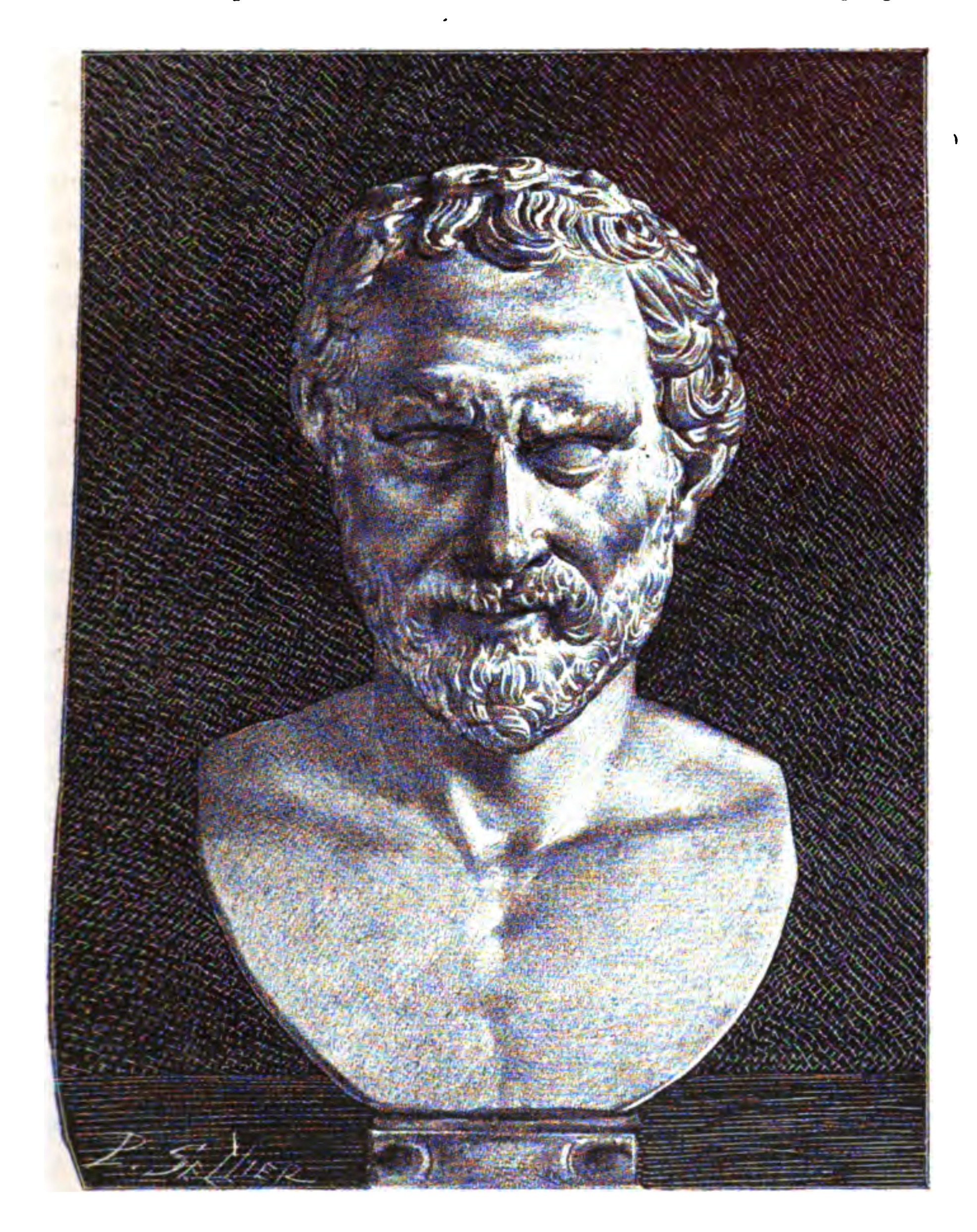
Que Démosthène ait fait tout cela, nous ne le jurerons pas; mais Démétrius de Phalère, qui l'a personnellement connu, atteste qu'il triompha, par un travail opiniâtre, d'une nature rebelle. Il s'exerça d'abord comme avocat consultant et rédigea des discours que des plaideurs lui demandèrent; on l'accuse même d'en avoir écrit pour

[1] Le père de Démosthène avait deux fabriques, l'une d'armes qui occupait trente-deux esclaves, l'autre de lits et de sièges, où vingt esclaves travaillaient.

[2] Il nous reste d'Isée onze plaidoyers composés par lui pour des clients qui les lisaient ou les récitaient au tribunal et qui, se rapportant tous à des questions de droit civil, surtout d'adoption et d'héritage, éclairent heureusement beaucoup de points de la législation athénienne.

[3] Si Athénée (liv. XII, p. 591) ne se trompe pas, Satyros avait fait des comédies.

des adversaires. « Le fils de l'armurier, dit Plutarque, vendit aux deux parties, afin qu'ils s'en servissent l'une contre l'autre, des poignards



Démosthène[1]

sortis du même atelier[2]. » Si le fait est vrai, il est peu honorable. Mais

[1] Buste en marbre conservé au musée du Louvre.

[2] M. Schæfer, *Demosthenes und seine Zeit*, a combattu cette thèse de Plutarque. Du moins il croit que les discours *pour Apollodore*, le fils du banquier Pasion, et qui font partie de la

n'avons-nous pas eu de grands avocats qui, mettant l'art au-dessus de la vérité, plaidaient publiquement les plus mauvaises causes et attestaient sur leur honneur l'innocence de criminels avérés : c'est le danger de la profession. Encore faut-il dire que les discours achetés aux logographes étaient des mémoires anonymes et que l'autorité du rédacteur ne s'ajoutait pas à la force des arguments[1].

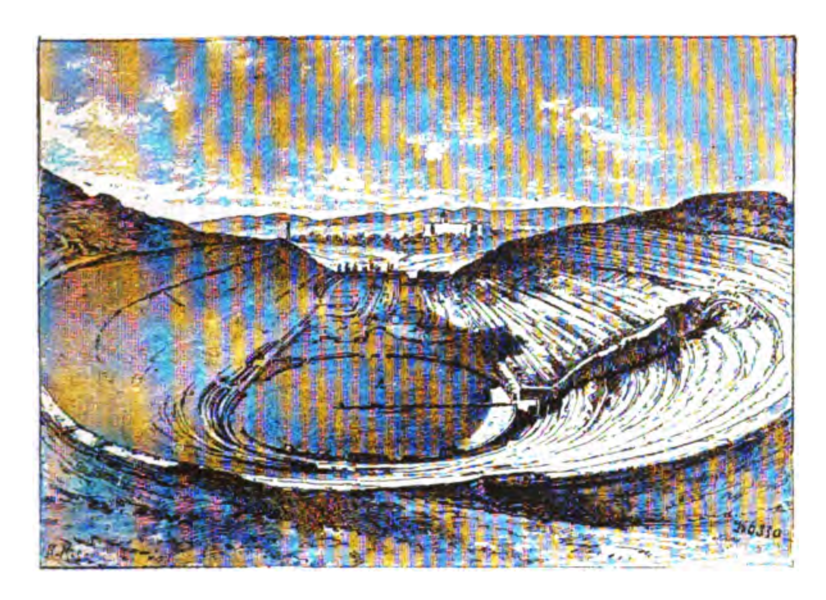
Dès que Démosthène put se mêler aux affaires de l'État, l'ambition du roi de Macédoine fut sa constante préoccupation. Devenu un des dix orateurs officiels, il apporta à Lycurgue, à Hégésippos, à Hypéridès, le secours de sa puissante parole et il fut l'âme de ce parti généreux qui voulait l'indépendance d'Athènes et de la Grèce. Lycurgue, né à Athènes, vers 396, appartenait à la grande famille des Étéoboutades. Élève de Platon, puis d'Isocrate, il entra tardivement dans les fonctions publiques, mais les remplit avec une intégrité qui devint proverbiale. C'était un homme des anciens jours, juste comme Aristide, sage comme Socrate, noble, riche et vivant dans l'abstinence : figure austère que nous ne pouvons que saluer en passant. Son éloquence sévère était quelquefois prolixe, mais il eut douze ans la garde du trésor public, et 19000 talents, plus de 100 millions de francs, passèrent par ses mains, sans que le moindre soupçon pût s'élever contre sa rigide probité. Il porta les revenus ordinaires de la ville de 600 à 1200 talents, et Bœckh le considère comme le seul financier peut-être que l'antiquité ait eu. Il mit un terme, par des mesures draconiennes, aux brigandages qui, dans le relâchement des mœurs publiques, désolaient Athènes, et fut surnommé l'Ibis, ou le destructeur des reptiles, pour la guerre sans merci qu'il fit aux concussionnaires. Il construisit ou répara près de quatre cents galères, deux arsenaux qu'il remplit d'armes, un théâtre, un gymnase, un stade, une palestre, et, comme Périclès, il accumula dans les temples, pour augmenter l'éclat des fêtes, les statues d'or et les ornements de métaux précieux, ressource des temps difficiles. Il institua des combats de chant, et c'est à lui peut-être que nous

collection démosthénique, ne sont pas de notre orateur. Ce n'est pas l'avis de mon savant confrère, M. Weil, qui, dans l'*Introduction* à sa belle édition de Démosthène, est contraire à l'opinion de Schæfer.

[1] Denys d'Halicarnasse mentionne le discours *contre Androtion*, de 355, comme le premier en date des plaidoyers publics de Démosthène, qui l'avait écrit pour Diodore. Il continua longtemps ce métier de logographe pour réparer les brèches faites à son patrimoine; il augmenta aussi son bien par des prêts à la grosse aventure, usage très répandu à Athènes où l'intérêt était communément, entre autres pour les prêts maritimes, de 18 pour 100 et même davantage. Voy. *Hist. des Rom.*, t. VII, p. 167, n. 2.

devons ce qui nous reste des œuvres d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide, dont il fit déposer une copie dans les archives de l'État. Un tel homme honore le parti auquel il s'attacha[1].

Hégésippos nous est moins connu; nous savons seulement qu'il fut l'adversaire d'Eschine et l'ami de Démosthène, dont il soutint les efforts contre Philippe. Deux discours conservés dans la collection démosthénique lui sont attribués par les anciens grammairiens; c'est dire que son éloquence n'était point sans force. Cependant il fut



Vue du Stade Panathénaïque[2].

éclipsé à la tribune par Hypéridès, qui, plus âgé que Démosthène de quelques années et, comme lui, un des orateurs officiels de la république, se jeta avec énergie dans la lutte pour la liberté. Ainsi que Démosthène encore, il servit Athènes de sa parole dans l'assemblée, de son courage comme triérarque, de son dévouement dans les chorégies. En 350, pour l'expédition de Phocion en Eubée, qui se termina par la victoire de Tamynes, il arma deux galères; il en commanda sans doute beaucoup d'autres, car dans les rares détails que nous possédons sur lui nous le retrouvons, neuf ans plus tard, triérarque

[1] Pseudo-Plutarque, *Vies des dix orateurs*.

[2] D'après une photographie. — Le Stade, construit par Lycurgue, était situé sur la rive gauche de l'Ilissos, en dehors de l'enceinte d'Athènes, non loin du quartier appelé les Jardins. Voyez, à notre Ier vol., p. 434, le plan d'Athènes.

devant Byzance. Il n'avait point l'austérité de Lycurgue, mais il méritera d'être proscrit par les Macédoniens; c'est un autre titre d'honneur.

Ce parti, et avec lui Démosthène, a été condamné comme s'étant voué à une œuvre impossible et mauvaise. L'œuvre était grande, et peu s'en fallut qu'elle ne se réalisât. Les succès de Philippe ont conduit Alexandre à la conquête de l'Orient. La civilisation du monde a gagné au contact des deux sociétés, la grecque et l'asiatique. Mais la vie se déplaça : d'Athènes elle passa à Rhodes, à Pergame, à Smyrne, à Éphèse, à Alexandrie, et le résultat de la domination macédonienne fut la mort de la Grèce d'Europe. L'éternel honneur de Démosthène est d'avoir vu que cette puissance, qui se levait du Nord, allait tuer sa patrie, et d'avoir donné son génie, sa vie, pour la sauver. Nous, qui avons, pour nous dédommager de cette mort d'un peuple épuisé. et le grand mouvement philosophique et religieux qui naquit, après Alexandre, du mélange des nations et des systèmes; nous, placés au point de vue de l'histoire générale, nous sommes pour Philippe et pour son fils; plaçons-nous au point de vue grec, et nous serons pour Démosthène.

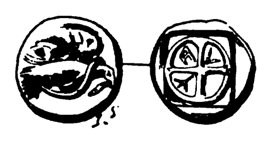
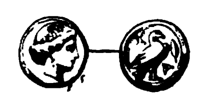
Assistons à ce duel de l'homme qui, armé de sa seule parole, arrête, et plus d'une fois repousse un roi puissant et victorieux[1].

IV. — TEMPORISATION DE PHILIPPE; SECONDE GUERRE SACRÉE (355); TENTATIVE DE PHILIPPE SUR LES THERMOPYLES, PREMIÈRE PHILIPPIQUE (346).

Démosthène sembla hésiter à commencer l'attaque. Dans son discours *sur les Symmories* (354), dont le but apparent était de détourner le peuple d'une nouvelle guerre persique, il ne nomma point Philippe, en parlant des périls qu'Athènes pouvait courir; mais il insista pour qu'on se tînt prêt à passer rapidement du conseil à l'ac-

[1] Démosthène a marqué lui-même, dans son discours *sur la Couronne*, la situation d'Athènes au commencement et à la fin de son administration : « La république n'avait alors pour alliés que les plus pauvres des insulaires, car Chios, Rhodes, Corcyre, n'étaient point avec nous. Les tributs n'allaient pas au delà de 45 talents : d'infanterie, de cavalerie, point d'autre que celle de la ville et tous nos voisins nous étaient hostiles.... Je vous ai conquis l'alliance de l'Eubée, de l'Achaïe, de Corinthe, de Thèbes, de Mégare, de Leucade, de Corcyre, et vous avez eu par ces alliances 15 000 fantassins étrangers et 12 000 cavaliers, sans compter les subsides qui nous ont permis d'armer une flotte de 200 voiles. » On voit que nous n'exagérons rien en parlant du duel entre Philippe et Démosthène.

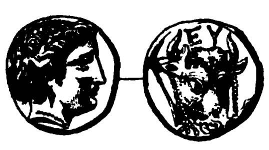
tion contre n'importe quel ennemi : « Le premier point, dit-il, et le plus important, c'est que vous soyez, Athéniens, bien résolus à faire votre devoir. Toutes les fois que, après une décision prise, chacun s'est mis à l'œuvre pour l'exécuter, tout vous a réussi, mais lorsque vous vous regardiez les uns les autres, chacun laissant sa tâche au voisin, rien n'aboutit. » Alors il demande que le corps des douze cents contribuables pour la triérarchie soit porté à deux mille, et il propose les moyens qui feront trouver l'argent nécessaire à l'équipement de trois cents galères, « chose aisée, ajoute-t-il, puisqu'Athènes renferme à elle seule plus de richesses que toutes les autres villes helléniques prises ensemble. » Et il finit par ces mots significatifs : « Ne rien dire, mais se préparer, » qui valent pour tous les temps[1].

1 2

Monnaies de Chalcis[2].

Quand Philippe envoya, la même année, quelques troupes au tyran de Chalcis, en Eubée, contre un autre tyran celui d'Érétrie, Démosthène déconseilla au peuple de secourir le dernier, et ce fut contre son avis qu'on chargea Phocion d'une expédition dont il se tira bien, mais d'où l'orateur avait craint de voir sortir une guerre prématurée. Le moment ne vint que trop tôt de renoncer à tout ménagement et de jeter hautement le cri d'alarme.



Monnaie d'Érétrie[3].

Cependant Philippe aussi temporisait. En 359, il avait reconstitué la Macédoine, en 358, pris Amphipolis et Pydna, en 357 Potidée. Pour laisser se calmer les craintes, il s'arrêta au milieu de ses succès. Mais ce temps de repos ne fut pas perdu : il améliora l'ad-

[1] Dans le discours *sur les Classes*. Ce ne fut qu'en 340 qu'il réussit à obtenir la réforme des symmories par une loi que nous connaissons mal, mais qui essayait de mettre un terme aux malversations des riches dans la répartition des impôts et dans l'armement des galères. (Voy. ci-dessus, p. 14, n. 1 et le *Disc. sur la Couronne*, § 100-108, éd. Didot.) Il fit aussi supprimer la loi d'Euboulos sur le *théoricon* (p. 272) et décider que tous les excédents des recettes ne seraient plus versés dans la caisse des fêtes et qu'on les réserverait pour la guerre.

[2] 1. Aigle volant à droite, en emportant un serpent dans son bec. ℞. ΨΑΛ, entre les jantes d'une roue. Le tout dans un carré creux. (Argent.) La forme Ψ de la première lettre du mot Χαλκιδέων est archaïque, bien que la pièce ne paraisse pas antérieure à l'an 450. — 2. Tête de Héra, à droite. ℞. ΧΑ[λκιδέων]. Aigle debout à droite; devant, une branche de laurier. (Argent.)

[3] Tête de la nymphe Eubœa, à droite. ℞. ΕΥ[βοιέων]. Tête de vache vue de trois quarts à droite, et les cornes ornées de bandelettes. (Argent.)

ministration de ses États, compléta l'organisation de son armée et de ses finances, observant tout en silence, au dedans et au dehors, lion et renard, veillant, attendant, et toujours prêt à s'élancer. A la fin de 357 il passa plusieurs mois dans les fêtes qui suivirent ses noces avec Olympias, fille de Néoptolème, roi d'Épire, et cette ardeur au plaisir faisait croire à ses ennemis qu'il dégénérait; mais ce mariage était un acte politique qui lui donnait un allié sur les derrières de l'Illyrie et de la Grèce. En 356, il déjoua les menées des rois de Thrace, de Péonie et d'Illyrie, ligués contre lui; il fonda Philippes pour s'assurer les mines du mont Pangée, et il reçut coup sur coup trois nouvelles : Parménion, son meilleur général, avait vaincu les Illyriens; ses chevaux avaient remporté le prix aux jeux olympiques; enfin Olympias donnait le jour à celui qui devait être Alexandre. On raconte qu'il écrivit à Aristote : « Apprends qu'il m'est né un fils; je rends grâces aux dieux moins de la naissance de cet enfant, que de ce qu'il est venu au monde de ton vivant. J'espère qu'élevé et instruit par toi, il sera digne de moi et de mon empire[3]. » Lettre qui ferait, si elle était authentique, autant d'honneur au roi qui l'écrivit qu'au philosophe qui la reçut.



Monnaie d'Amphipolis[1].

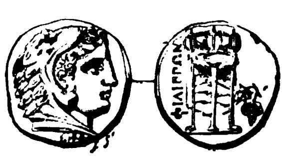




Monnaie de Cétriporis, roi d'une tribu Thrace, vers 356[2].



Monnaie d'argent de Philippes[4].



Monnaie d'or de Philippes[5].

Cette victoire aux jeux olympiques n'était pas un fait indifférent. Elle marquait le dessein arrêté de Philippe de s'introduire dans le

[1] Tête d'Artémis à droite, avec un carquois sur l'épaule. ℞. ΑΜΦΙΠΟΛΙΤΩΝ. Deux boucs affrontés, debout sur leurs pattes de derrière. (Bronze.)

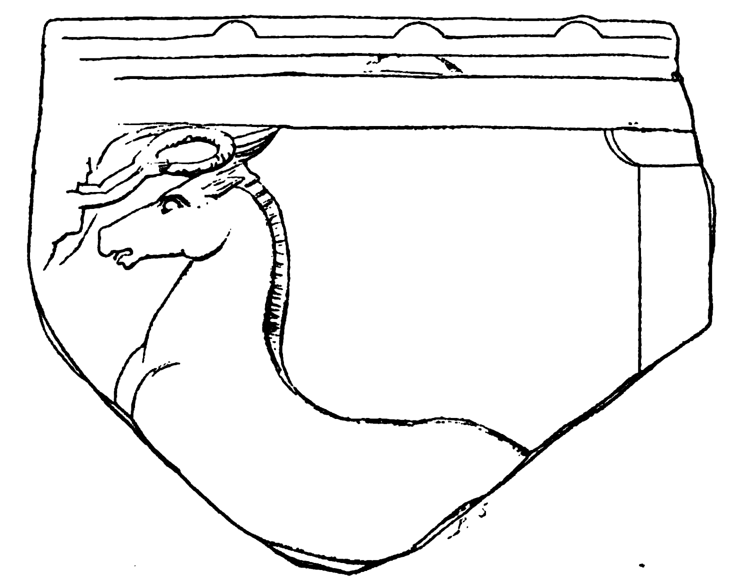
[2] Tête barbue et couronnée de lierre, de Dionysos, à droite. ℞. ΚΕΤΡΙΠΟΡΙΟΣ. Canthare bachique; au-dessus, un croissant. (Bronze.)

[3] L'authenticité de cette lettre a été contestée; mais la principale raison qu'on donne, à savoir qu'Aristote n'avait pas encore sa grande renommée, n'est pas satisfaisante : il était lié, depuis l'enfance, avec Philippe.

[4] Tête d'Hèraklès imberbe, coiffé de la peau de lion, à droite. ℞. ΦΙΛΙΠΠΩΝ. Trépied orné de bandelettes; au-dessus, une palme; à droite, une hache. (Tétradrachme.)

[5] Tête d'Hèraklès, imberbe, coiffé de la peau de lion, à droite. ℞. ΦΙΛΙΠΠΩΝ. Trépied; à droite, une grappe de raisin. (Statère.)

monde grec : avant de lui prendre sa liberté, il prenait ses couronnes. Déjà les révolutions et la guerre travaillaient pour lui dans la Thessalie et la Phocide. Alexandre de Phères avait péri assassiné par ses beaux-frères, Tisiphonos, Pitholaos et Lycophron, à l'instigation de sa femme Thébé. Une nuit, durant son sommeil, elle lui enleva son épée et éloigna les dogues féroces qui veillaient à l'entrée de sa chambre. Ses frères hésitaient, elle les menaça d'éveiller le tyran (359). Les meurtriers avaient succédé à son pouvoir. Tisiphonos d'abord avec Thébé,

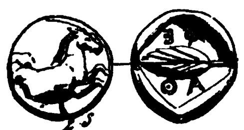


Victoire couronnant un cheval[1].

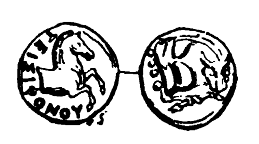
puis, en 353, Lycophron. Les Aleuades crurent le temps venu de renverser enfin cette tyrannie dégénérée; ils appelèrent Philippe à leur secours. Le roi assiégeait alors Méthone, au nord de Pydna, dont la résistance était énergique et où il reçut une blessure qui lui fit perdre un œil. La ville enfin forcée, il la rasa; c'était encore un point d'appui enlevé à Athènes sur le golfe Thermaïque et la libération définitive du littoral macédonien. Répondant alors à l'appel des Aleuades, il pénétra avec une armée en Thessalie, battit Lycophron, malgré sept mille Phocidiens accourus à son secours, et prévint les Athéniens à Pagase, port

[1] Fragment d'un bas-relief votif athénien (d'après Schöne, *Griechische Reliefs*, Taf. 18, n° 80). — Une petite Victoire, tenant une couronne des deux mains, vole au-devant d'un cheval qui vient de remporter le prix. Ce gracieux motif revient souvent sur des monnaies, sur celles de Syracuse, par exemple. Voyez notre tome II, p. 548 et 549.

de la ville de Phères (353). Ainsi, grâce aux discordes des Thessaliens, Philippe prenait pied dans leur pays, non pas en conquérant mais en libérateur, et, maître du vestibule de la Grèce, il ne lui restait qu'à en franchir le seuil. Une vieille institution religieuse qui réveilla des prétentions surannées lui offrit un prétexte pour avancer plus loin.

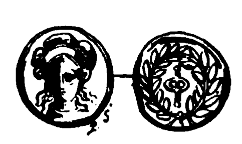



Monnaie de Phères et des Athamanes [1].



Teisiphonos, tyran de Phères (357-372) [2].

Le tribunal des amphictyons, dont n'avaient parlé ni Thucydide, durant la guerre du Péloponnèse, ni Xénophon, dans ses *Helléniques*, parut en ce temps-là revenir à la vie. Sur la demande des Thébains, il avait, quelque temps après la bataille de Leuctres, condamné les Lacédémoniens, pour la surprise de la Cadmée, à une amende de 500 talents, que Sparte n'avait point payée, ce qui l'avait fait exclure des jeux pythiques. Le procédé parut bon aux Thébains contre un autre ennemi, les Phocidiens, population remuante qui avait avec eux de fréquents démêlés au sujet de leur commune frontière. En 357, Thèbes les accusa devant le conseil amphictyonique de nous ne savons au juste quel méfait : selon les uns de l'enlèvement d'une femme thébaine, la belle Théna; selon d'autres, qui semblent plus près de la vérité, de la mise en culture de quelques terres consacrées à Apollon. La sentence portait que si les Phocidiens refusaient de payer, leur territoire serait mis sous l'anathème et consacré à la divinité, ce qui voulait dire dévasté et occupé par les prêtres de Delphes. Un des principaux Phocidiens, Philomélos, remontra à ses concitoyens qu'il y aurait lâcheté à se soumettre à un décret injuste, obtenu par les Thébains, leurs ennemis; il leur rappela, citant en preuve un vers d'Homère, que le patronage de l'oracle de Delphes, « la rocheuse Pytho », leur appartenait et qu'ils l'avaient possédé longtemps; il soutint qu'ils devaient le ressaisir, et se fit fort de le remettre entre leurs mains. Les Phocidiens le choi-



Monnaie de Phocide [3].

[1] Partie antérieure d'un cheval galopant à droite. ℞. ΦΕ[ραίων] et ΑΘ[αμανῶν]. Gousse d'hellébore. Carré creux. (Argent. — V. au sujet de cette monnaie d'association, Duchalais, dans la *Revue numismatique*, 1853, p. 265.)

[2] ΤΕΙΣΙΦΟΝΟΥ. Partie antérieure d'un cheval galopant à droite. ℞. Partie antérieure d'un taureau bondissant à droite. (Bronze.) Teisiphonos était beau-frère d'Alexandre de Phères.

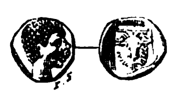
[3] Tête casquée de Pallas de face. ℞. Un grand Φ (Φωκέων) dans une couronne de laurier. (Bronze.)

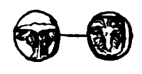


LA « ROCHEUSE PYTHO ».

Vue de Delphes ou « la rocheuse Pytho », d'après une photographie. — Le village de Kastri, au pied des roches Phædriades, s'est élevé sur l'emplacement du temple d'Apollon. Le petit monastère, caché dans les oliviers à droite, marque l'emplacement du temple d'Athéna Pronæa, le premier monument que l'onrencontre en venant d'Orchomène et de Thèbes.

sirent pour général avec des pouvoirs illimités. Il se rendit à Lacédémone et décida le roi Archidamos à faire cause commune avec lui. Sparte, n'osant pas intervenir ostensiblement, donna du moins 15 talents. Philomélos doubla la somme sur son propre bien, et soudoya une troupe de mercenaires qu'il ajouta à mille Phocidiens d'élite. Avec ces forces, il s'empara du temple, tua les Thracides[1] qui le gardaient, mit leurs biens aux enchères, mais rassura la population de Delphes en promettant que là s'arrêteraient les violences. Les Locriens d'Amphissa, étant accourus au secours des Delphiens, furent battus, ce qui lui donna le loisir d'entourer le temple d'une enceinte fortifiée et de porter ses troupes à cinq mille hommes, en attirant à lui des mercenaires par l'appât d'une paye plus forte (355). Cependant il envoya des ambassadeurs dans toutes les cités pour représenter que les Phocidiens se bornaient à revendiquer leur droit de protection sur le temple, et il offrit de rendre compte à tous les Grecs des offrandes consacrées. Mais les Béotiens, de leur côté, sollicitèrent les Thessaliens et les autres membres du corps amphictyonique de déclarer la guerre aux Phocidiens, comme sacrilèges, et une vaste confédération se forma contre eux. Les Athéniens, les Lacédémoniens et quelques peuples du Péloponnèse refusèrent seuls d'y entrer, sans toutefois prêter aux Phocidiens un secours efficace.


Monnaie de Delphes[2].


Monnaie de Delphes[3].

Pour tenir tête à cette ligue, Philomélos fut obligé de faire ce qu'il prétendait n'avoir pas fait encore : il mit la main sur le trésor sacré et il traîna au trépied prophétique la Pythie éperdue, qui, dans son effroi, laissa échapper des paroles où il prétendit trouver, pour lui-même et pour son peuple, une promesse d'assistance divine. « Mais, dirent les dévots d'Apollon et les politiques de la Béotie, aucun homme pieux et honnête ne se rangea sous ses drapeaux, tandis que tout ce qu'il y avait de gens décriés et plus fidèles à l'argent qu'aux dieux se hâta d'accourir; bientôt une armée puissante, toute composée d'impies prêts à profaner les temples, se trouva sur pied. » Il y avait de la vérité dans ces paroles : les mercenaires de Philomélos s'inquiétaient bien moins de

[1] La principale famille qui gouvernait à Delphes. Sur ce conseil, voyez notre tome Ier, p. 723-733.
[2] Tête de nègre (Delphos), à droite. ℞. Dans un carré creux, une tête de bouc vue de face. (Argent.)
[3] Bucrane de face. ℞. Dans un carré creux, tête de bouc de face. (Argent.)

la cause qu'ils servaient que de la haute paye qui leur était donnée. Ils vinrent en si grand nombre que les Phocidiens eurent bientôt une armée de dix mille hommes; alors commença une guerre qui fut marquée, comme toutes les guerres religieuses, par d'abominables cruautés. De part et d'autre on ne faisait pas de prisonniers, et les morts étaient privés de sépulture. Les Locriens furent vaincus de nouveau; les Thessaliens, qui s'avancèrent avec six mille soldats, ne furent



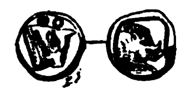
Tithorée et le mont Parnasse[1].

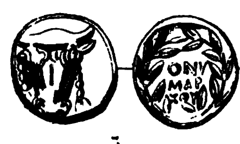
pas plus heureux; mais les Béotiens, venus en nombre double, surprirent les Phocidiens près de Tithorée. Philomélos, sur le point de tomber aux mains de l'ennemi, après s'être vaillamment conduit, se précipita du haut d'une roche escarpée et périt (354).

Onomarchos, qui le remplaça, se servit audacieusement des trésors de Delphes pour recruter son armée et acheter des partisans dans les cités grecques; il ravagea la Locride, s'empara d'Orchomène, où un parti antithébain subsistait toujours, et il assiégeait Chéronée, quand l'approche d'une armée béotienne le força de rentrer en Phocide. Il était d'ailleurs appelé au nord par le Thessalien Lycophron, que Philippe

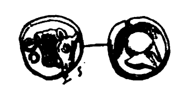
[1] D'après Dodwell, *A Classical and topographical Tour through Greece*, II, p. 137.

menaçait. Un secours de sept mille Phocidiens qu'il lui envoya sous son jeune frère, Phayllos, fut insuffisant. Il accourut lui-même, vainquit deux fois le roi, qu'il rejeta en Macédoine, et revint en Béotie s'emparer


1



3


2

Monnaies des Phocidiens[1].

de Coronée. Mais, durant cette dernière expédition, Philippe reparaissait en Thessalie avec vingt mille hommes et trois mille chevaux. Onomarchos courut à sa rencontre et fut cette fois complètement battu. L'armée phocidienne compta six mille morts; trois mille prisonniers furent jetés à la mer comme sacrilèges; les soldats du roi, défenseurs d'Apollon, étaient allés au combat le casque couronné du laurier sacré. Le corps d'Onomarchos, trouvé parmi les morts, fut mis en croix; quelques Phocidiens échappèrent en gagnant à la nage une escadre athénienne qui croisait en vue du rivage (352).

Philippe se présentait donc comme le vengeur d'Apollon et de la religion outragée; il prit en Thessalie un autre rôle, celui d'ami de la liberté : il rétablit à Phères le gouvernement républicain. Mais en même temps il se fit céder, à titre d'indemnité pour ses frais de guerre, une partie des revenus de la province, et il mit la main sur ses chantiers et sur ses arsenaux. Il occupait Pagase et la péninsule des Magnètes qui enveloppe le golfe pagasétique, où se trouvaient les restes de la flotte préparée par Alexandre de Phères, qui devinrent le commencement de la flotte macédonienne. Une escadre athénienne n'arriva qu'après l'occupation du grand port thessalien, fâcheux retard qui justifie les plaintes que Démosthène ne cesse de répéter sur la lenteur des préparatifs et la répugnance des citoyens d'Athènes à faire maintenant un service personnel à l'armée. De Pagase, Philippe touchait à l'Eubée, presque aux Thermopyles; de là aussi partirent bientôt de nombreux corsaires qui infestèrent la mer Égée, troublèrent le commerce d'Athènes, pillèrent Lemnos et Imbros, et osèrent s'aventurer jusque sur la côte de Marathon, où ils enlevèrent la galère paralienne.

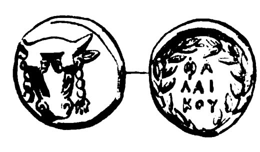
[1] 1. ΦΟ (Φωκικὸν νόμισμα). Partie antérieure d'un taureau à droite. ℞. Casque. (Argent.) — 2. ΦΟ (Φωκικὸν νόμισμα). Partie antérieure d'un sanglier à droite. (Argent.) — 3. Tête de taureau de face, les cornes ornées de bandelettes. ℞. ΟΝΥΜΑΡΧΟΥ, pour Onomarchos (selon les historiens) en trois lignes dans une couronne de laurier. (Bronze.) Onymarchos fut stratège de 354 à 352.

Philippe essaya de poursuivre sa fortune et, comme il avait réglé les affaires de Thessalie, d'aller décider celles de la Grèce et de la religion, fallût-il pénétrer jusque dans la Phocide. Il marcha sur les Thermopyles. Les Athéniens, retrouvant cette fois leur décision des anciens jours, avaient couru au défilé et s'y étaient retranchés fortement; Philippe recula. Cette tentative fut un trait de lumière pour ceux qui doutaient encore; dans Athènes des actions de grâces furent rendues aux dieux, comme après une victoire (352).

Phayllos, frère d'Onomarchos, lui avait succédé dans le commandement. Les premiers chefs des Phocidiens avaient craint de toucher aux offrandes antiques, qui paraissaient plus particulièrement sacrées: Phayllos prit tout. Les présents de Crésus, qu'Hérodote avait admirés, bien d'autres respectés à cause de leur caractère vénérable, furent fondus et monnayés pour les mercenaires, quelques-uns donnés à des favoris ou à des joueuses de flûte, comme les colliers d'or d'Hélène et d'Ériphyle. Lorsque les Athéniens empruntaient les trésors de leurs temples, ils demandaient respectueusement assistance à leurs dieux pour une cause nationale; dans le pillage de Delphes, il n'y avait que la rapacité brutale et sacrilège de soldats de fortune qui dévalisaient le commun sanctuaire de la Grèce, sans penser jamais à restitution. Avec cet or, Phayllos acheta de nombreux mercenaires et quelques alliés. Nous ne savons si Athènes et Lacédémone en acceptèrent; elles avaient d'autres raisons pour soutenir les Phocidiens. La première donna cinq mille hoplites, la seconde mille, les Achéens deux mille; Lycophron, chassé de Phères, en amena autant, et Phayllos se trouva assez fort pour descendre en Béotie, s'y maintenir malgré trois échecs, enlever toutes les villes de la Locride épicnémidienne et battre les Thébains, qui voulaient les sauver. Mais cet actif général était déjà atteint d'une maladie qui l'emporta. On le remplaça par le jeune fils d'Ono-



Monnaie des Locriens Épicnémides[1]



Monnaie de Phalækos[2].

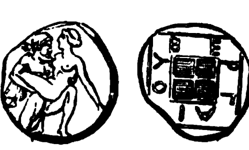
[1] Tête de Perséphone couronnée d'épis, à droite (type copié sur les têtes de Perséphone signées d'Événètes sur les monnaies de Syracuse). ℞ ΟΠΟΝΤΙΩΝ. Ajax fils d'Oïlée, combattant à droite; il est armé du casque, du glaive et d'un bouclier orné d'un griffon; sa lance est à ses pieds. (Argent.)

[2] Tête de taureau de face, ornée de bandelettes. ℞. ΦΑΛΑΙΚΟΥ en trois lignes dans une couronne de laurier. (Bronze.) Phalækos fut stratège des Phocidiens de 351 à 346.

marchos, Phalaekos, à qui il fallut donner un guide, presque un tuteur, Mnaséas, qui périt bientôt. Ces changements continuels dans le commandement ne permettaient pas de mettre de la suite dans les desseins. Aussi les hostilités se poursuivaient avec mollesse et l'on voyait de la lassitude dans les deux partis. Depuis Alcibiade et Lysandre, il y en avait toujours un qui regardait du côté de la Perse. Les Thébains demandèrent au grand roi 300 talents, et ils les obtinrent. C'était pour lui de l'argent placé à gros intérêt, puisque cette assistance financière entretenait la guerre parmi les Grecs.

La Grèce centrale était en feu; l'occasion parut bonne aux Spartiates pour recouvrer dans le Péloponnèse l'ascendant qu'Épaminondas leur avait ôté. Ils attaquèrent Mégalopolis, qui reçut des secours d'Argos, de Messène et de Sicyone, même de Thèbes, d'où partirent, pour aider sa résistance, quatre mille hoplites et cinq cents cavaliers. Mais trois mille Phocidiens arrivèrent au secours de Sparte, et les forces se trouvèrent si bien balancées, qu'au bout de deux campagnes inutiles on fit la paix (351).

Pendant que les yeux des Grecs étaient fixés sur ces mouvements intérieurs, Philippe, repoussé des Thermopyles, essayait de se dédommager en Thrace. Il s'avançait à petit bruit vers la Chersonnèse, que les Athéniens avaient récemment recouvrée, et vers Byzance, pour leur couper la route de l'Euxin, d'où ils tiraient leurs approvisionnements : 400 000 médimnes de blé par an[2]. Mais Démosthène suivait ses mouvements et éclata. « Quand donc, Athéniens, s'écria-t-il, dans sa première Philippique, quand ferez-vous votre devoir, et qu'attendez-vous? Quelque événement nouveau, ou même, justes dieux! quelque nécessité qui vous contraigne, Mais, pour des hommes libres, la plus pressante nécessité, n'est-ce pas le déshonneur? Voulez-vous, dites-moi, aller toujours par la place publique vous demandant les uns aux autres : Eh bien ! que dit-on de nouveau? Eh! que se peut-il dire de plus nouveau qu'un homme de Macédoine qui triomphe d'Athènes et domine en Grèce? — Philippe est-il mort? — Non, mais il est malade. — Mort ou malade, que vous importe? Si celui-ci mourait, vous vous en feriez bientôt un autre par votre indolence, car c'est par elle qu'il s'est tant élevé,



Monnaie de Bergaios, roi d'une tribu thrace vers 350[1].

[1] Satyre et Ménade. ℞. ΒΕΡΓΑΙΟΥ. Carré creux partagé en quatre compartiments. (Argent.)
[2] Démosthène, *Contre Leptine.*

non de lui-même, non par sa propre force. » Puis, mettant le doigt sur toutes les plaies du gouvernement d'Athènes, sur le vice et les désordres des armées de mercenaires, sur la légèreté du peuple, sur ses résolutions sans effet, il proposa d'énergiques remèdes : « Je veux d'abord cinquante galères bien équipées, et que vous soyez résolus à monter vous-mêmes, au besoin. Ainsi vous arrêterez les soudaines irruptions de cet homme qui s'élance de sa Macédoine aux Thermopyles, sur la Chersonnèse, sur Olynthe, partout enfin où il lui plaît.... Qu'on ne me parle ni de dix mille ni de vingt mille mercenaires, admirables armées dans les lettres qui les annoncent. Ce qu'il faut. c'est une armée d'Athènes[1]... Vos mercenaires ne triomphent que de vos amis et de vos alliés; quant à l'ennemi, ils le laissent grandir à l'aise. Ils jettent, en passant, un coup d'œil sur la guerre où vous les envoyez, puis ils s'en vont avec la flotte chez Artabaze ou ailleurs. Le général les suit; il le faut bien. Comme il ne peut payer, il ne peut commander. Que veux-je donc? Enlever tout prétexte au général et aux soldats en les payant fidèlement, en plaçant près d'eux des citoyens qui, soldats eux-mêmes, surveilleront les chefs. A voir comme nos affaires sont conduites, on peut en vérité bien rire de nous aujourd'hui! Qu'on vous dise : Athéniens, êtes-vous en paix? — Non, certes, répondrez-vous, nous sommes en guerre avec Philippe! En effet, n'avez-vous pas choisi parmi vous dix taxiarques, autant de stratèges, de phylarques, et deux hipparques? Tous ces chefs, que font-ils? Hors un seul que vous envoyez à la guerre, les autres décorent vos fêtes à la suite des sacrificateurs. Vous fabriquez vos généraux, comme les mouleurs d'argile leurs statuettes, pour la place publique, non pour la guerre[2]. »

Avec une hardiesse qui n'était pas sans danger, il reprochait aux Athéniens, dans un autre discours, de parler beaucoup sans agir et de se refuser aux sacrifices nécessaires. « Contribuer de nos biens, nous ne le voulons pas; servir en personne, nous ne l'osons pas... Non seulement nous ne donnons pas à Diopithe ce qui lui a été assigné et

[1] Il ne la demande pas bien formidable : 2000 hommes de pied, dont 500 Athéniens, 200 cavaliers, dont 50 de l'Attique : « mais si je la demande aussi petite, c'est que nous ne pouvons en mettre une sur pied qui tienne tête à Philippe; plus forte, nous ne pourrions ni la payer ni la nourrir. Une guerre de course et de pillage, tenons-nous-en là; c'est la nécessité du moment. » Il fallait vraiment bien du courage de la part de l'orateur et du peuple pour entrer, avec de tels moyens, en guerre contre un puissant roi.

[2] *Ire Philippique*, §§ 10-11, 16, 21, 24-26. Je me sers de la belle traduction des *Œuvres politiques* de Démosthène par Plougoulm.

nous ne considérons pas qu'il se soutient par lui-même[1], mais on le décrie, on critique ses projets, on l'accuse de crimes passés et futurs.... En vérité, Philippe peut se contenter de cette prière : Faites, grands Dieux, qu'Athènes se conduise toujours ainsi ! Des temporisations sans fin, de folles dépenses, des enquêtes pour le choix de vos gouvernants, des colères, de mutuelles accusations, voilà votre vie[2]. »

Ailleurs il signalait la mauvaise organisation de l'armée et les lenteurs fatales qui en résultaient : « Dites-moi, je vous prie, pourquoi vos Panathénées, vos Dionysiaques, ces fêtes si pompeuses, d'un si grand appareil et qui vous coûtent plus cher que l'armement d'une flotte, sont toujours célébrées au moment marqué, tandis que partout vos flottes arrivent trop tard, ainsi à Méthone, ainsi à Pagase, ainsi à Potidée? C'est que pour ces fêtes la loi a tout réglé. Chacun de vous connaît longtemps d'avance le chorège, le gymnasiarque de sa tribu; il sait ce qu'il doit recevoir, de qui, à quel moment, en un mot, tout ce qu'il doit faire. Rien n'est incertain, imprévu, négligé. Pour la guerre, au contraire, et pour les préparatifs qu'elle demande, nul ordre, nulle prévoyance, la confusion partout. A la première alarme, on nomme des triérarques, on procède aux échanges[3], on s'enquiert des subsides; ensuite, on appelle sur les vaisseaux d'abord l'étranger domicilié, puis l'affranchi, puis le citoyen, puis enfin.... Mais durant tous ces apprêts, ce que notre flotte devait sauver a péri. »

Ces vives peintures montrent à nu l'intérieur d'Athènes, les vices de son administration, les défauts du nouveau peuple qu'Isocrate signalait tout à l'heure. On voit aussi combien Démosthène était frappé du danger actuel : « Tout cela, Athéniens, est sans doute fort peu agréable à entendre. Mais si, en supprimant d'un discours ce qui peut vous déplaire, on supprimait l'affaire elle-même, il faudrait ne parler que pour le plaisir de vos oreilles.... N'est-il pas honteux de se duper soi-même, de toujours reculer devant ce qui gêne et de ne point savoir que l'habile homme de guerre ne suit pas les événements, mais les devance; que l'homme politique commande aux affaires, comme le général à son armée; qu'il les plie, les gouverne à son gré et n'est jamais forcé de les subir? Athéniens, vous êtes riches en vaisseaux,

[1] Ce général, ne recevant rien ou peu de chose d'Athènes, faisait vivre son armée sur le pays ennemi.
[2] *IVe Philippique.*
[3] Voy. notre tome II, p. 509.

en fantassins, en cavaliers en revenus, plus riches qu'aucun peuple, mais cette force n'est jamais employée à temps; partant vous arrivez trop tard. Votre lutte avec Philippe, c'est le pugilat des barbares : l'athlète reçoit un coup, il y porte la main; il en reçoit un autre, sa main y est aussitôt. Mais parer, mais regarder son adversaire en face, il ne le sait pas, il ne l'ose pas. Vous faites de même. Apprenez-vous que Philippe est en Chersonnèse, vite un décret pour la Chersonnèse; qu'il est aux Thermopyles, vous courez aux Thermopyles. Vous allez après lui comme s'il commandait vos mouvements; de vous-mêmes, nulle prévoyance. Autrefois peut-être cette lenteur pouvait être tolérée, aujourd'hui, dans la crise où nous sommes, cela ne se peut plus. Philippe ne s'arrêtera pas, cela est manifeste; il faut qu'on lui barre le chemin. » Quant au plan même de la guerre, il n'en donnait aucun : « Où aborder ? dira-t-on. Osons seulement. La guerre montrera l'endroit faible de l'ennemi. »

Ces paroles étaient à la fois éloquentes et justes. Il n'y avait pas dix ans que la Macédoine était le plus misérable royaume, et son pouvoir ne paraissait pas encore, il s'en fallait, aussi formidable que l'avait été celui de Lacédémone. Cependant Sparte était tombée. Pourquoi Philippe serait-il plus difficile à abattre ? Démosthène était dans le vrai, à égale distance de ceux qui fermaient volontairement les yeux au péril et de ceux qui, comme Phocion, désespéraient trop tôt. Si sa demande de réformes n'est pas plus explicite, c'est qu'il était forcé de parler sur certains points avec une extrême réserve. Dans son commentaire sur la première *Olynthienne*, Ulpien raconte qu'un décret provoqué par Euboulos, le ministre des finances et des plaisirs du peuple, avait prononcé la peine de mort contre quiconque proposerait de détourner pour le service de la flotte et de l'armée l'argent destiné à augmenter l'éclat des fêtes publiques et à permettre à tous les citoyens d'y venir honorer les dieux. J'ignore si cette peine fut jamais appliquée; mais nous savons que le sénateur Apollodore ayant proposé d'employer aux dépenses de la guerre olynthienne l'excédent du revenu public, au lieu de le verser au *théoricon*, fut condamné à une amende que l'accusateur fixa à 15 talents et que le tribunal réduisit[1]. Ce décret et cette condamnation nous révoltent, parce que nous oublions que le *théoricon* était une sorte de budget des cultes. La question, en ce qui le concerne, était donc plus religieuse que politique; et si l'on comprend que Démo-

[1] Collection démosthénique, *Contre Néèra*, 3-8.



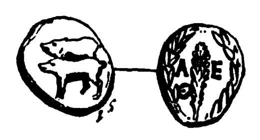
DÉMOSTHÈNE.

Statue en marbre conservée au musée du Vatican (d'après une photographie). — Les bras et le rouleau sont des restaurations modernes, mais elles sont justifiées par l'exemplaire plus complet qui se trouve en Angleterre (Voy. Michaëlis, *Ancient marbles in Great Britain*, p. 417, 1). Le grand orateur n'est pas représenté à la tribune, prononçant un discours, mais lisant et méditant : à ses pieds est une petite caisse remplie de rouleaux, c'est-à-dire de livres.

sthène se soit préoccupé, avant tout, de trouver des ressources pour combattre le Macédonien, on accordera que les dévots aient songé au service des dieux pour assurer à la ville leur protection.

Ces dévots s'accordaient sur ce point avec les partisans de la paix à tout prix, qui s'inquiétaient peu des nécessités militaires. Si la guerre survient, disaient-ils, on pourvoira aux dépenses par une loi spéciale qui mettra un impôt sur la fortune des citoyens. C'était rejeter les charges sur les riches, qui, afin de les éviter, seront toujours pour la paix[1].

Démosthène, et plus encore la nouvelle d'une tentative de Philippe sur un fort gardé par une garnison athénienne, entre Périnthe et Byzance, éveillèrent dans le peuple quelque énergie. Un armement considérable fut voté. Mais soit que Philippe ne fût pas prêt pour une lutte directe avec Athènes, soit qu'une maladie le condamnât à l'inaction, il s'arrêta de nouveau et laissa passer près de deux années sans faire parler de lui, plongé dans la débauche, si l'on en croit Démosthène; mais toujours actif, travaillant à embellir sa capitale de monuments magnifiques, y attirant les meilleurs artistes, et prodiguant dans les villes grecques son or corrupteur.



Monnaie d'Athènes[2].

V. — LES OLYNTHIENNES (349-348); SURPRISE DES THERMOPYLES; FIN DE LA GUERRE SACRÉE (346): ATHÈNES DÉJOUE LES PROJETS DE PHILIPPE SUR LE PÉLOPONNÈSE ET SUR L'ACARNANIE (346-343).

Cependant Philippe voyait encore dans la péninsule chalcidique une ville indépendante, dont il avait naguère acheté chèrement l'alliance, par la cession de Potidée, mais qui, au premier jour, se tournerait peut-être contre lui : une épine au cœur de la Macédoine. Tant qu'Olynthe ne serait pas à lui, ses ennemis pouvaient la considérer comme une porte prête à s'ouvrir pour donner entrée dans son royaume. Cité riche, d'ailleurs, capitale d'une confédération de trente-

Monnaie d'Olynthe comme capitale de la ligue Chalcidienne[3].

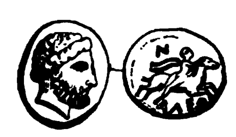
[1] Cependant, en 347, il fut voté une somme annuelle de 10 talents pour les arsenaux du Pirée. (Bœckh, *Seewesen*, p. 67.)

[2] Deux porcs à gauche. ℞. ΑΘΕ. Peuplier. Le tout dans une couronne de laurier. (Bronze.) Les porcs font allusion au culte de Déméter à Éleusis.

[3] ΟΛΥΝΘ[ίων]. Tête laurée d'Apollon à droite. ℞. ΧΑΛΚΙΔΕΩΝ. Lyre. Le tout dans un carré creux. (Argent.)

deux villes, Olynthe faisait obstacle à la vue de la Macédoine sur la mer. Philippe en méditait depuis longtemps la ruine. L'asile qu'elle donna à deux princes macédoniens fuyant sa colère le décida à frapper ce grand coup. Avant de l'attaquer corps à corps, il la cerna, en enlevant les cités voisines. Il avait pris Apollonie quelques mois auparavant : en 349 il s'empara de Stagire, qu'il détruisit, et la terreur lui ouvrit les portes de plusieurs autres villes. « Il faut que vous sortiez de votre ville, dit-il à des députés olynthiens, ou moi de la Macédoine. » Olynthe implora le secours d'Athènes.

Démosthène monte aussitôt à la tribune et signale en traits ardents les progrès et la politique perfide de Philippe, Olynthe trompée par le don de Potidée, la Thessalie par la promesse de lui rendre la Magnésie : « Amorcer les peuples assez insensés pour se laisser séduire à ses avances, et les faire tomber dans les filets qu'il a tendus, voilà le secret de sa grandeur[1]. » Puis, comparant à cette politique active, l'inertie du peuple d'Athènes : « Nous dormons, s'écrie-t-il; Athéniens, vous dormez! »



Monnaie thessalienne[2].

Et il propose les vrais remèdes, des actes, des réformes, un meilleur emploi des finances gaspillées en fêtes et en distributions au peuple. « Athéniens, ne soyez pas surpris : je vais parler contre l'opinion du plus grand nombre. Établissez des nomothètes, non certes pour créer de nouvelles lois, vous n'en avez que trop, mais pour abolir celles qui vous nuisent; et celles-là je les indique nettement : ce sont les lois sur l'argent du théâtre et quelques-unes sur le service militaire. Les unes sacrifient aux oisifs de la ville nos ressources pour la guerre; les autres assurent l'impunité au lâche. Nous étions sans rivaux, maîtres chez nous, arbitres chez les autres; Sparte était abattue; Thèbes occupée ailleurs; personne devant nous qui pût nous disputer l'empire. C'est dans un tel état que nous nous sommes laissé ravir nos possessions; que nous avons dissipé sans aucun fruit plus de 1500 talents; que des alliances gagnées par la guerre ont été perdues en pleine paix par nos habiles gens d'aujourd'hui; c'est alors enfin que nous avons suscité contre nous ce dangereux ennemi. Qu'on me

[1] *IIe Olynthienne.* L'ordre chronologique des trois *Olynthiennes* a été l'objet de beaucoup de discussions. Quelques-uns mettent la seconde la première. Ce n'est pas l'opinion du dernier éditeur de Démosthène, M. Weil. Au reste, elles sont toutes trois du dernier mois de 349.

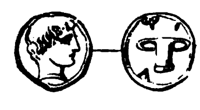
[2] Tête de Zeus Laphytios, diadémée, à droite. ℞. ΑΛΕΩΝ. Phrixos assise sur un bélier qui l'emporte en bondissant à droite. (Bronze de Halos, en Thessalie.)

dise en effet par qui, si ce n'est par nous, il s'est tant élevé, ce Philippe!

« Sans doute, allez-vous dire, les choses vont mal au dehors, mais au dedans que de merveilles! Qu'avez-vous à montrer? Des murs recrépis, des chemins réparés, des fontaines et autres bagatelles. Mais jetez les yeux sur les auteurs de ces beaux ouvrages : ils étaient pauvres et les voilà riches! Autant leur fortune a grandi, autant a baissé celle de l'État.... Vous, peuple d'Athènes, on vous enlève tout, argent, alliés; vous êtes des valets, vous faites nombre; heureux que vos maîtres vous accordent l'obole du théâtre, vous envoient la pitance du jour![1] O abaissement extrême! Ils vous donnent votre bien et vous les en remerciez comme d'une grâce.... Je ne l'ignore pas, il pourra m'en coûter cher de vous parler ainsi de vos misères, plus cher peut-être qu'à ceux qui les ont faites. Car la franchise n'est pas toujours de saison avec vous, et je m'étonne aujourd'hui de votre patience. » On trouvera, en effet, qu'il fallait du courage à Démosthène pour parler ainsi, en se souvenant que la peine de mort avait été décrétée contre celui qui proposerait l'abrogation des lois théâtrales.

Les Athéniens n'obéirent qu'à moitié à Démosthène et négligèrent le point principal de ses discours, la réforme intérieure. Ils ne changèrent rien aux finances ni à l'armée et envoyèrent seulement Charès avec trente vaisseaux et deux mille mercenaires au secours d'Olynthe : ceci après la première Olynthienne (349); après la seconde, Charidémos et quatre mille mercenaires; après la troisième, deux mille trois cents soldats, cette fois tous Athéniens.

Mais, tandis que les généraux, par leurs désordres, mécontentaient plutôt qu'ils n'aidaient les Olynthiens, Philippe achetait les magistrats qui commandaient dans la ville assiégée et qui la lui livrèrent (348). D'abord il fit tuer ses deux demi-frères, les princes macédoniens qui s'étaient réfugiés à Olynthe, et il abandonna cette ville au pillage; il vendit ses habitants, et employa sa part de butin à semer l'or pour apaiser les ressentiments, et à donner dans la ville



Monnaie de Philippe[2]

[1] Au lieu de la pitance du jour, le texte dit : « votre part de bœuf », ce qui rappelle l'usage de distribuer aux citoyens une portion des victimes immolées dans les fêtes publiques.

[2] Tête jeune d'Apollon (?) à droite. ℟. ΦΙΛ[ίππου]. Vase à deux anses. (Bronze.) La similitude du revers de cette monnaie avec le revers de celle de Kersobleptès autorise à croire qu'elle a été frappée par Philippe de Macédoine après qu'il eut détrôné le roi de Thrace (Imhoof, *Monnaies grecques*, p. 52.)

de Dion des fêtes, où ne manquèrent certainement pas les danseuses thessaliennes[1]. Nombre d'étrangers accoururent de divers points de la Grèce à ces jeux, célébrés avec une royale magnificence. Philippe les accueillit tous, fit asseoir les plus distingués à sa table, les charma, les gagna par ses manières et ses présents. C'était une campagne qu'il conduisait encore, aussi fructueuse qu'il aurait pu la faire à la tête de son armée. Ses convives emportèrent en partant un germe de corruption qui grandit dans chaque cité, même dans Athènes, où un parti nombreux ne parlait que des bonnes intentions du roi. Les uns étaient d'honnêtes dupes, les autres des gens vendus; d'autres encore désespéraient et, d'avance, se résignaient; hommes de petit cœur qui s'écrieront après Chéronée : « Nous périssions, si nous n'avions péri. » Quelques-uns cependant, et à leur tête Démosthène, même Euboulos, un des chefs du parti de la paix, et Eschine demandaient qu'on assemblât un congrès pour aviser à l'union de tous les peuples helléniques



Danseuse[2].

[1] Un fils de Philippe, Arrhidée, eut pour mère une danseuse thessalienne. Philonna de Larisse.

[2] Relief en marbre, découvert dans le théâtre de Dionysos à Athènes et conservé au musée Central de cette ville (d'après une photographie). — Au même endroit et en même temps a été découvert un bas-relief analogue, et l'on a pu supposer que l'un et l'autre faisaient partie de la décoration du théâtre.

contre les nouveaux barbares qui, en deux ans, venaient de détruire trente-deux cités grecques. Il y eut un commencement d'exécution; on désigna des ambassadeurs, qui parcoururent beaucoup de cités, sans rapporter autre chose que de bienveillantes et stériles paroles; Athènes restait seule. Sur ces entrefaites, le bruit se répandit que Philippe consentait à traiter. Le parti de la paix venait de s'augmenter de tous ceux qui s'intéressaient au sort des Athéniens faits prisonniers à Olynthe. Un jour, les parents et les amis des captifs, vêtus en suppliants se présentèrent à l'assemblée; après avoir déposé un rameau d'olivier sur l'autel de l'Agora, ils demandèrent au peuple de ne pas oublier ceux qui étaient tombés pour lui en servitude. Leurs plaintes touchèrent l'assemblée, qui décida d'envoyer dix députés au roi; dans le nombre se trouvaient Démosthène et Eschine.

Celui-ci, né en 390[1], d'un pauvre maître d'école et d'une joueuse de tympanon, avait fait tous les métiers, copiste, greffier, acteur; mais, pour monter plus haut, il avait une dextérité de parole, une souplesse d'esprit qui trouvaient leur emploi dans Athènes. Euboulos, l'adversaire de Démosthène, fit comprendre celui-ci dans l'ambassade. A en croire Eschine, lui-même aurait adressé au roi une fort belle harangue, tandis que Démosthène aurait perdu, en face de Philippe, toute son éloquence : « Cet homme, dit-il, qui promettait en chemin monts et merveilles, resta court après avoir bégayé quelques mots. » Il faut entendre que Démosthène, qui parla le dernier, étant le plus jeune des membres de la députation, trouva qu'après tant de discours il était de bon goût, vis-à-vis du roi et pour lui-même, d'ajouter seulement quelques mots. L'anecdote est de celles qu'on fit courir pour mettre en doute son courage. Ses ennemis ne pouvaient contester son éloquence ou son patriotisme; ils essayèrent de le faire passer pour un lâche, malgré ses campagnes comme triérarque et comme soldat; on le dira encore après Chéronée. Mais qu'avait-il à redouter de Philippe dans cette entrevue pacifique? Si le roi l'intimidait, il avait eu le temps de reprendre contenance pendant que les beaux parleurs accablaient Philippe de leur éloquence. Il se peut même qu'il faille retourner l'accusation et donner le rôle ridicule à Eschine, qui, pour

[1] Nous publions, p. 199, d'après une photographie, une statue en marbre d'Eschine découverte à Herculanum et conservée au musée de Naples. — La statue a été longtemps connue sous le nom d'Aristide jusqu'au jour où la découverte d'un buste d'Eschine avec inscription a permis de lui donner son vrai nom. L'attitude et la pose sont les mêmes que celles du Sophocle conservé au musée du Latran (voy. tome II, p. 267), mais la statue du poète est infiniment supérieure à celle de l'orateur.

décider le Macédonien à restituer Amphipolis, était remonté jusqu'à Thésée, en faisant valoir les droits qu'Athènes tenait de ce prince mythologique sur une ville bâtie huit ou dix siècles après lui (346).

Le roi fut des plus aimables avec les ambassadeurs, dont quelques-uns, dans cette circonstance ou plus tard, tendirent la main et reçurent des largesses. Philocratès afficha jusque dans Athènes le luxe qu'il devait aux bienfaits du roi; Eschine obtint, comme lui, des pro-



Vue des ruines d'Amphipolis[1].

priétés sur le territoire d'Olynthe[2]. Pour Athènes, Philippe eut moins de générosité. Il refusa de lui rendre Amphipolis, Potidée, et proposa de prendre pour base du traité à intervenir ce que nous appelons l'*uti possidetis*, clause très avantageuse aux Macédoniens, qui avaient beaucoup gagné, très défavorable aux Athéniens, qui avaient beaucoup perdu. Des ambassadeurs, parmi lesquels se trouvaient deux futurs généraux d'Alexandre, Antipater et Parménion, apportèrent ce projet

[1] D'après Cousinéry, *Voyage dans la Macédoine*, I, p. 134. — La vue est prise de la rive droite du Strymon.

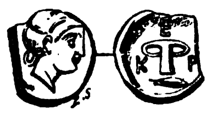
[2] Démosthène, *Procès de l'ambassade*, § 114 et 146.



ESCHINE (Voy. p. 197, note.)

de convention à Athènes. On discuta deux jours; à la fin les représentants de la confédération maritime montrèrent leurs dispositions pacifiques en donnant, au nom des alliés, plein pouvoir au peuple athénien de signer la paix. Un dernier mot d'Euboulos fit cesser toute hésitation : « Acceptez, dit-il, ou apprêtez-vous à payer l'impôt de guerre, à y ajouter le théoricon et à monter sur les vaisseaux. » On accepta, et les envoyés macédoniens prirent les serments de la république en laissant comprendre parmi les alliés d'Athènes le Thrace Kersobleptès, dont le royaume couvrait la Chersonnèse athénienne, mais en refusant ce titre aux Phocidiens, qui défendaient les Thermopyles contre Philippe (avril 346).

Tandis qu'on discourait à Athènes, Philippe agissait. Il détrônait Kersobleptès et s'emparait de plusieurs places fortes voisines de la Chersonnèse, regardant comme de bonne prise tout ce qu'il occuperait avant d'avoir lui-même juré la paix. Quand, sur l'avis de Démosthène, une nouvelle députation partit pour recevoir ses serments, elle mit vingt-trois jours à gagner Pella et dut l'y attendre plus d'un mois. Le rusé monarque feignait d'ignorer son arrivée et conquérait toujours au fond de la Thrace. De retour enfin, il écouta les ambassadeurs, mais avant de leur rendre réponse, il les mena jusqu'à Phères en Thessalie. Là, il leur déclara qu'il ne pouvait consentir à laisser écrire le nom des Phocidiens dans le traité. Les députés étaient à peine rentrés dans Athènes, après une absence de soixante-dix jours, que Philippe marchait aux Thermopyles et s'en emparait. Démosthène accusa plus tard ses collègues, et particulièrement Eschine, d'avoir été vendus à Philippe. Eschine ne fut sans doute coupable que d'avoir contribué à répandre parmi ses concitoyens ces sentiments de naïve confiance dans les promesses du roi qui les perdirent. Il était un des conseillers du peuple, il fut mal venu plus tard à dire, pour sa justification, qu'il avait partagé l'entraînement général. Démosthène seul avait vu et signalé le péril; mais on ne l'avait pas écouté (346).



Monnaie de Kersobleptès [1].

Cette guerre de Phocide, que Philippe venait de terminer, se prolongeait depuis dix ans avec un égal succès de part et d'autre. Nulle puissance, en Grèce, ne semblait en état d'y mettre fin. Thèbes

[1] Tête de Cérès à droite. ℞. KEP[σοβλέπτου ?] Vase à deux anses; dessous, un grain d'orge. Champ légèrement concave. (Bronze.)

avait éjà obtenu du roi de Perse 300 talents pour lutter contre les trésors de Delphes. Mais un secours plus direct lui était nécessaire : elle appela Philippe, qui s'approcha des Thermopyles et n'eut qu'à se présenter pour décider Phalækos à se retirer, avec ses huit mille mercenaires, dans le Péloponnèse[1]. L'expédition était sans dangers, il n'en recueillit pas moins la gloire d'avoir pu seul venger les dieux.

Son premier soin fut de mettre une garnison macédonienne dans Nicée, sans s'inquiéter s'il mécontentait par là les Thébains qui occupaient cette ville; il voulait, en s'établissant d'une façon permanente dans le défilé, tenir toujours ouverte pour lui la porte de la Grèce. Cette précaution prise, il convoqua le conseil des Amphictyons afin de régler le sort des Phocidiens. La tradition attribuait à cette assemblée une autorité indéterminée et vague, mais à présent que Philippe mettait à sa disposition une force considérable, elle pouvait commander. Elle décida que la Phocide cesserait de former un État; que ceux qui avaient pris part à la spoliation du temple seraient jugés et traités comme sacrilèges; que les vingt-deux villes de la Phocide seraient rasées, tous les habitants dispersés dans des bourgs dont aucun ne contiendraient plus de cinquante maisons; qu'ils conserveraient leur territoire, mais grevé d'un tribut annuel de 60 talents pour réparer les pertes faites par le temple de Delphes, estimées 10 000 talents[3]; que leurs armes seraient brisées sur la pierre et les débris jetés au feu, les chevaux vendus, et qu'ils n'en pourraient posséder d'autres à l'avenir. Naguère, dans la Chalcidique, Philippe avait détruit trente-deux villes; à présent, c'est un peuple entier que lui et ses alliés exterminaient : ainsi s'annonçait la domination macédonienne. Après le châtiment, les récompenses : la présidence des


Monnaie des Phocidiens[2].

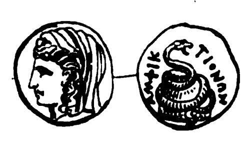
[1] Du Péloponnèse, Phalækos passa en Crète, où il se mit à la solde de Cnossos; il périt dans une attaque contre Cydonia. Ses mercenaires eurent le sort habituel de leurs pareils: ils finirent mal : vaincus en Élide, ils furent vendus comme esclaves ou tués : triste fin, où Diodore (XVI, 63) voit une vengeance divine.

[2] Tête de taureau, de face, les cornes ornées de bandelettes. ℞. ΦΩΚΕΩΝ. Tête laurée d'Apollon à droite. (Bronze.)

[3] Diodore, XVI, 60. Comme, à ce compte, il fallait aux Phocidiens cent soixante-six ans pour s'acquitter, c'était une rente perpétuelle qui était constituée au profit du dieu. Nous avons les reçus de plusieurs années sur des stèles de marbre récemment trouvées au temple d'*Athena Cranaia*, à Élatée, la principale ville de la Phocide après Delphes. (*Bull. de correspondance hellén.*, mai-nov. 1887, p. 321 et suiv.)

jeux pythiques fut donnée à Philippe, conjointement avec les Béotiens et les Thessaliens, et on transféra au roi de Macédoine les deux voix dans le conseil amphictyonique que les Phocidiens avaient possédées (346). La religion et la rivalité haineuse de cités voisines venaient de tuer l'indépendance nationale. Un prince étranger avait maintenant la présidence du conseil fédéral, la garde du sanctuaire hellénique, et tenait, aux Thermopyles, les clefs de la Grèce.

Ces nouvelles avaient troublé la Grèce. Les Athéniens s'étaient mis à fortifier le Pirée, à munir les forteresses des frontières, et un décret avait obligé les citoyens à rentrer leurs biens meubles des campagnes dans les bourgs fermés. Quand arriva l'époque de la convocation du conseil amphictyonique, ils refusèrent d'envoyer à Delphes la députation ordinaire; Sparte fit comme eux. Ce n'était qu'une protestation silencieuse; cependant Philippe jugea prudent de se retirer dans ses États, suivant sa tactique habituelle, et quand il vit l'émotion un peu calmée, il dépêcha une ambassade aux Athéniens pour obtenir d'eux la reconnaissance de son titre d'amphictyon : il l'obtint.



Monnaie des Amphictyons [1].

Démosthène cette fois parla pour la paix; c'était en effet une question de paix ou de guerrre, et malgré ses craintes chaque jour plus vives, il ne jugeait pas prudent de rompre sur ce prétexte, qui eût exposé les Athéniens à voir renaître contre eux la ligue qui avait accablé les Phocidiens. Mieux valait attendre des jours meilleurs où Athènes pourrait reformer cette alliance à son profit et contre la Macédoine. « Ne consentons à rien qui soit indigne de nous, dit-il, mais restons ce que nous avons été, des politiques qui agissent après mûre réflexion. Nous avons laissé Oropos aux Thébains, Amphipolis à Philippe, Chios, Cos et Rhodes aux princes de Carie; nous avons permis que Cardia fût



Monnaie de Rhodes [2].

[1] Tête voilée de Déméter à gauche. ℟. ΑΜΦΙΚΤΙΟΝΩΝ. L'omphalos du temple de Delphes, entouré d'un serpent qui dresse la tête. (Argent. — *Revue numismatique*, 1860, pl. XII, 8.)

[2] Tête radiée du Soleil à droite. ℟. ΕΠΙ ΑΝΤΙΓΟΝΟΥ ΡΟΔΙΩΝ. Victoire marchant à droite, tenant un sceptre et une couronne; dans le champ, une grappe de raisin. (Bronze.)

séparée de la Chersonnèse, et nous n'avons pas puni les Byzantins pour la capture de quelques-uns de nos vaisseaux. Pourquoi ces complaisances? Parce que nous comptions que la paix nous serait plus profitable que la guerre. Si donc vous avez traité avec chacun de ces ennemis en particulier, quand il s'agissait de vos plus graves intérêts, ne serait-ce pas une folie insigne de déclarer la guerre à tous vos adversaires réunis pour les ombres delphiques[1] » (346).

Ce qu'Athènes se proposait de faire un jour contre Philippe, le roi l'exécutait contre elle; il cherchait à isoler cette ville du reste de la Grèce, et il étendait son influence, ses intrigues jusqu'au milieu du Péloponnèse. De bonne heure il s'était promis de reprendre les vues de Thèbes de ce côté. Une guerre civile ayant éclaté l'année suivante (345) dans l'Élide, les riches égorgèrent quatre mille de leurs adversaires, coupables d'être entrés en armes sur le territoire sacré; puis ils se placèrent sous le protectorat de Philippe. Il avait depuis longtemps noué des relations avec l'Arcadie, flatté ce peuple qui pouvait lui servir à tenir Sparte en bride, semé l'or dans ses villes et attiré à sa cour leurs plus ambitieux citoyens. Dès l'année 356 on trouve le Mégalopolitain Chéron fort avant dans sa confiance; en 349, au moment de la guerre d'Olynthe, Eschine, envoyé par Athènes à Mégalopolis, entendit dans le conseil des Dix-Mille les louanges du roi et vit les hoplites arcadiens partir pour le rejoindre. « La haine qu'il s'appliqua, dit Pausanias, à entretenir entre les Arcadiens et Lacédémone fut un des principaux obstacles à ce congrès des cités helléniques qu'Athènes chercha tant de fois à réunir contre la Macédoine. »

En véritable homme d'État, Philippe compta toujours avec le temps; il semait et laissait mûrir. En 345, on lui avait, en Arcadie, élevé tant de statues, décerné tant de couronnes, qu'on ne trouva plus rien à lui offrir que de l'appeler lui-même et de décréter que toutes les villes lui seraient ouvertes. Il n'était pas homme à s'engager à fond dans les affaires du Péloponnèse avant d'avoir terminé celles de la Grèce du Nord. Il se contenta d'envoyer de l'argent avec des mercenaires étrangers et de prendre hautement Messène sous sa protection. Il écrivit aux Spartiates : « Si j'entre en Laconie, je détruirai votre ville. » Ils répondirent : « Si! » A Corinthe, les habitants, malgré leur

[1] ... πρὸς ἅπαντας περὶ τῆς ἐν Δελφοῖς σκιᾶς νυνὶ πολεμῆσαι. *Disc. sur la paix, ad finem.* Par ombres delphiques, Démosthène veut dire les futiles honneurs que Philippe venait de se faire décerner à Delphes : la présidence des jeux pythiques et le droit de consulter le premier l'oracle, προμαντεία, qu'Athènes possédait depuis Périclès.

mollesse, firent des préparatifs de défense, et Diogène, pour ne pas rester seul oisif, roula son tonneau. Démosthène parcourut lui-même le Péloponnèse en combattant partout les menées de Philippe, qui cette fois n'aboutirent pas. Le Macédonien n'avait voulu faire qu'une diversion, et il avait réussi.



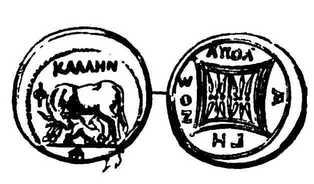
Diogène le Cynique [2].

Dans ses harangues aux Péloponnésiens, Démosthène avait insisté sur les perfidies du roi : « Ce Philippe qui, ne tenant à la Grèce par aucun lien, n'est qu'un barbare, pas même de bon lieu, mais de cette misérable Macédoine où l'on n'acheta jamais un bon esclave [1]. » Philippe crut nécessaire d'effacer ces impressions, et la ville qui, dans son abaissement, gardait au moins plus qu'aucune autre, avec les trophées de Marathon et de Salamine, le sentiment de la résistance à l'étranger, vit les députés de l'ennemi des Grecs venir devant elle disculper leur maître. Démosthène prononça alors sa seconde Philippique (344), dans laquelle il revint au système de la guerre, la chimère de la paix s'étant évanouie devant les actes audacieux du Macédonien. Il rappela les discours qu'il avait tenus aux hommes de Messène et d'Argos, pour les effrayer de l'amitié royale, en leur montrant les Thessaliens victimes de leur propre crédulité. « A peine avais-je fini, dit-il, que ce fut un tumulte d'applaudissements. Que tout cela est bien dit! s'écriaient-ils. Les autres envoyés parlèrent aussi et plus d'une fois, soit en ma présence, soit après mon départ. Mais rien ne put arracher ce peuple à l'amitié de Philippe, à l'enchantement de ses promesses. Que des Messéniens, des gens du Péloponnèse, voient la raison et ne la suivent pas, qui peut s'en étonner? Mais vous, Athéniens, vous si clairvoyants

[1] J'emprunte ces paroles à la *III[e] Philippique*, qui fut prononcée trois ans plus tard, en 341.
[2] Statuette en marbre de Carrare, conservée dans la villa Albani (d'après Visconti, *Iconografia greca*, Taf. 22, 3-5). — L'extrémité des bras, le bâton, le chien sont des restaurations modernes, mais elles sont parfaitement justifiées : le chien, notamment, figure sur une réplique du même groupe. Le nom de Diogène convient bien à la statuette : le philosophe cynique est représenté nu, avec une longue barbe inculte.

par vous-mêmes, si bien avertis par vos orateurs, ne pas voir les pièges qu'on vous tend, l'ennemi qui vous enveloppe, et, par amour de l'indolence, vous laisser conduire en aveugles aux mêmes calamités que les autres! Faut-il donc que le plaisir du moment, le loisir du jour, aient sur vous plus de pouvoir que toutes les promesses de l'avenir[1]! » Puis il signala les traîtres et ce parti macédonien, qui était pour la Grèce le plus grand fléau. « Après la paix conclue et à mon retour de la seconde ambassade, je m'aperçus que notre ville était indignement jouée. Aussitôt j'avertis, je protestai, je m'opposai de toutes mes forces à ce qu'on livrât les Thermopyles et la Phocide. Que disaient alors ces traîtres? Que j'étais un buveur d'eau, partant un homme morose et difficile. Mais Philippe, ajoutaient-ils, Philippe n'aura pas plutôt franchi le défilé, qu'il ne songera plus qu'à vous complaire. Il fortifiera Thespies et Platée; il abattra l'orgueil des Thébains; il percera à ses frais la Chersonnèse; il vous donnera Oropos et l'Eubée en dédommagement d'Amphipolis. Car tout cela vous a été dit ici, à cette tribune; vous vous en souvenez, hommes pourtant si faciles, si oublieux avec les traîtres! Mais voici le plus honteux : sur l'appât de quelques espérances, vous avez enchaîné à cette paix jusqu'à votre postérité, tant la fraude fut habile[2]. »

Philippe, après avoir lu ce discours, dit : « J'aurais donné ma voix à Démosthène pour me faire déclarer la guerre, et je l'aurais nommé général. » Il exprimait par là l'impression profonde que lui avait faite cette virile éloquence, bien plutôt que le vœu de voir les Grecs se déclarer contre lui; car si une ligue hellénique se formait, la victoire pour Philippe devenait un problème. Cette ligue était la continuelle pensée de Démosthène; Euboulos même s'était rallié à cette idée. Jusqu'ici on avait échoué; mais les derniers événements avaient rendu le danger si évident, que l'entreprise semblait maintenant plus facile. Les Athéniens, pour y entraîner les autres peuples, montrèrent une activité digne de leurs beaux jours.

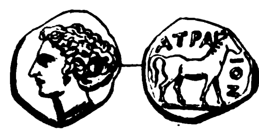


Monnaie d'Apollonie d'Illyrie[3].

En 344, Philippe s'en était allé guerroyer contre les Illyriens. Il

[1] IIe *Philippique*.
[2] *Ibid*.
[3] Vache allaitant son veau; dans le champ, la lettre Φ, un monogramme et le nom de magistrat ΚΑΛΛΗΝ[οῦ]. ℞. ΑΠΟΛΑ[λωνιατῶν] et ΑΓΗΝΟΣ, nom d'un magistrat. Carré orné de fleurons, dans lequel on s'accorde généralement à reconnaître une représentation conventionnelle des jardins d'Alcinoüs. (Argent.)

ravagea leur pays, y prit quelques villes, puis revint à la Grèce et s'occupa de réorganiser la Thessalie. Il la divisa en quatre districts, plaça à la tête de chacun d'eux des hommes dévoués, mit des garnisons dans les places fortes, et s'attribua tous les revenus du pays : la Thessalie était décidément une province macédonienne. Il occupait les Thermopyles, la première porte de la Grèce : il voulut avoir la seconde, l'isthme de Corinthe. S'il pouvait s'y établir, il était à la fois maître du chemin de l'Attique et de celui du Péloponnèse. Il fomenta une conspiration dans Mégare pour se faire déclarer protecteur de la ville; les Athéniens le prévinrent : Phocion entra dans la place et en releva les murs (343).

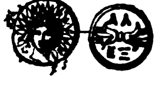


Monnaie d'Atrax en Thessalie[1].



Monnaie d'Alexandre I[er], roi d'Épire (342-326)[2].

Cette tentative manquée, il courut à une autre, d'un côté opposé; il intervint en Épire en faveur de son beau-frère Alexandre; conquit pour lui trois villes à moitié grecques qui refusaient de lui obéir; et, pour son compte, chercha à s'emparer d'Ambracie, dont la prise lui eût donné l'Acarnanie. Là, il eût trouvé, pour entrer dans le Péloponnèse, la route qu'Athènes venait de lui fermer à Mégare. Elle lui ferma celle-ci encore. Une troupe d'Athéniens se jeta dans Ambracie, et Démosthène vint enflammer le courage des Acarnanes et des Achéens. Une surprise tentée en même temps par les Athéniens sur Magnésie en Thessalie rappela Philippe de l'Épire.



Monnaie d'Alexandre I[er], roi d'Épire[3].



Monnaie d'Ambracie[4].

Ainsi les deux adversaires, sans oser se prendre corps à corps, s'attaquaient de loin. Cet état n'était ni la paix ni la guerre; Philippe s'en plaignit : il envoya à Athènes le Byzantin Python, dont l'éloquence égalait presque celle de Démosthène, et, quelque temps après, un artificieux

[1] Tête de nymphe, à gauche, les cheveux retroussés. ℞. ΑΤΡΑΓΙΟΝ. Cheval allant au pas à droite. (Triobole.)

[2] Tête de Zeus Dodonaeos, avec une couronne de chêne, à droite. ℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ ΤΟΥ ΝΕΟΠΤΟΛΕΜΟΥ. Foudre et fer de lance. (Or.)

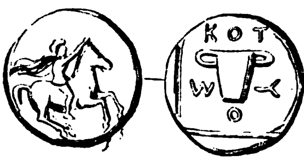
[3] Tête radiée du Soleil, de face. ℞. ΑΛΕΞ[άνδρου]. Foudre. (Or.)

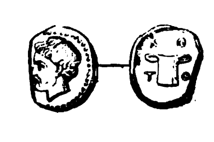
[4] Tête voilée et laurée de Dioné, à gauche. ℞. ΑΜ. Obélisque orné de deux bandelettes à son sommet; à gauche, une palme. Le tout dans une couronne de laurier. (Drachme.)

message où des menaces se cachaient sous d'affectueuses paroles. Hégésippos y répondit par un fier discours dont la conclusion nécessaire était la guerre : « Mais c'est la guerre que tu demandes, s'écria un mécontent à l'orateur qui descendait de la tribune. — Oui, par Jupiter! et je demande de plus des deuils, des enterrements publics, des éloges funèbres, tout ce qui nous fera vivre libres et repoussera de nos têtes le joug macédonien. » Malheureusement cette fois, au lieu d'agir, les Athéniens se mirent à faire un procès à Eschine et à Philocratès, d'après les dénonciations de Démosthène, qui cependant continuait ses efforts pour tourner leurs esprits vers les objets véritablement grands (343)[1].

VI. — OPÉRATIONS DE PHILIPPE EN THRACE (341-339); BATAILLE DE CHÉRONÉE (338); MORT DE PHILIPPE (336).

Tandis qu'ils perdaient ainsi un temps précieux, Philippe construisait dans ses ports des arsenaux, des navires et préparait une expédition dans l'intérieur de la Thrace. Sa politique visait deux buts : la Grèce, pour hériter, par droit de conquête, de sa vieille gloire et jouer dans le monde nouveau le rôle épique d'Agamemnon; la Thrace, pour arrondir son royaume, exercer son armée, recruter des soldats et atteindre les rives de l'Euxin, où il y avait des tributs à lever sur les villes grecques de cette côte et une marine militaire à créer dans cette mer que sillonnaient les flottes marchandes de l'Hellade. En 342, lorsque le soleil eut fondu les neiges de l'Hémos et chassé l'hiver des plaines de la Thrace, il pénétra jusqu'au centre de l'ancien royaume des Odryses et y fonda, avec des Grecs enlevés aux villes de la côte, plusieurs colonies. Une d'elles, qu'il peupla de malfaiteurs, à défaut de colons volontaires, prit son nom qu'elle a gardé, et est encore une





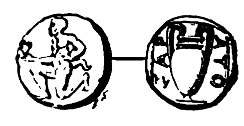
1 2
Monnaies de Cotys Ier, roi des Odryses[2].

[1] Dans ce discours, Démosthène s'écriait encore : « Un mal terrible est venu fondre sur la Grèce. Dans toutes les villes, des hommes trahissent la liberté de leur pays; ils donnent à Philippe les titres d'hôte, de frère, d'ami..., etc. » *Procès de l'ambassade*, § 258.

[2] 1. Cavalier au galop à droite, la chlamyde flottant sur ses épaules, et tenant d'une main une oreille de son cheval. ℞. ΚΟΤΥΟΣ. Cotyle à deux anses. (Bronze.) — 2. Tête barbue à gauche. ℞. ΚΟΤΟ. Cotyle à deux anses. (Argent.) Cotys Ier régna de 382 à 358 environ.

des grandes villes de la Turquie d'Europe, Philippopoli, sur la Maritza (Hebrus). Ces établissements dans le voisinage de la Chersonèse et de Byzance menaçaient les possessions, le commerce, l'existence même d'Athènes, qui se nourrissait des blés de la Tauride. Un de ses généraux, Diopithès, était dans la Chersonèse avec une petite armée[1]; il fit quelques incursions sur les terres récemment conquises par Philippe, qui se plaignit à Athènes. « Les Athéniens, dit Démosthène, sont les défenseurs de la liberté grecque. Chaque coup porté à cette liberté frappe sur eux. De là leur droit de la défendre partout. » Puis, représentant Philippe comme le mortel ennemi d'Athènes, il ajoutait : « Ne voyez-vous pas que plus on le laisse prendre, plus il prend et plus il se donne de force pour nous accabler? Quand donc, ô Athéniens, commencerez-vous à faire votre devoir? Vous répondez : Certes nous le ferons, lorsqu'il sera nécessaire. — Mais cette nécessité, il y a longtemps qu'elle vous presse. » Et il pose nettement la question : « Sachez bien que tout ce que Philippe entreprend ou médite, il le médite et l'entreprend contre nous. Qui de vous serait assez simple pour croire que quelques bicoques de Thrace ont tenté sa convoitise; qu'il bravera pour elles travaux, frimas, périls extrêmes; mais que les ports d'Athènes, ses arsenaux, ses flottes, ses mines d'argent, ses revenus, ses places, toute cette splendeur, enfin, ne le tentera pas; qu'il vous en laissera tranquilles possesseurs, heureux d'aller en Thrace, arracher aux silos le seigle et le millet, et hiverner au fond des abîmes? Non, non, Athènes et ses trésors, voilà ce qu'il poursuit partout[4]. »


L'Hebrus (monnaie de Philippopolis)[2].


Monnaie de Saratos, roi d'une tribu thrace, vers 340[3].

Ce n'est pas la convoitise seule qui le pousse; il comprend que, pour l'accomplissement de ses desseins, il faut qu'Athènes disparaisse. « Ennemi de la démocratie comme Athènes l'est des tyrans, il ne veut pas autre chose, et il a raison de ne le point vouloir; c'est, chez

[1] Le nom de la Chersonèse était Χεῤῥόνησος et en dialecte attique Χερσόνησος.

[2] ΗΓΕ ΠΟΜ ΟΥΟΠΕΙΣΚΟΥ ΦΙΛΙΠΠΟΠΟΛΕΙΤΩΝ. L'Hebrus, assis à gauche, tenant une plante marine et accoudé sur une outre renversée d'où s'échappent des eaux. (Revers d'une monnaie de bronze à l'effigie d'Antonin le Pieux, frappée sous l'autorité de l'hégémon Pompeius Vopiscus.)

[3] Satyre agenouillé à gauche, tenant un canthare dans la main droite. ℟. ΣΑΡΑΤΟ. Amphore. Le tout dans un carré creux. (Argent.)

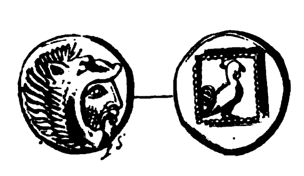
[4] *Sur les affaires de la Chersonèse*, 44 et 45.

lui, vigilance et bon sens. Regardez-le comme l'implacable ennemi de tout gouvernement libre. »

Cette pensée obsède Démosthène; il la reprend dans la IVe Philippique[1] : « Oui, croyez que cet homme veut notre mal; qu'il hait tout chez nous, et notre ville, et le sol qui la porte; tout, jusqu'à nos dieux! Mais c'est principalement à notre démocratie qu'il en veut; c'est elle qu'enveloppent ses embûches, elle qu'il s'applique à détruire. Il faut le dire, une sorte de nécessité l'y pousse. Réfléchissez en effet : il veut être le maître, et seuls vous lui faites obstacle. Il sait que rien ne sera sûr pour lui tant que vous resterez un peuple libre; qu'à son premier revers, tout ce qu'il tient comprimé sous sa main lui échappera pour s'enfuir vers nous. » Et il terminait en revenant à la seule proposition qui pût sauver Athènes : la réforme des abus, une ligue de toute la Grèce[2].

La moitié de son conseil fut suivie. Des ambassades partirent, et les mouvements qu'elles imprimèrent à l'opinion publique furent assez forts pour engager Philippe à s'arrêter. Démosthène gagnait du temps, c'était beaucoup, comme il le remarque lui-même, dans la lutte d'une république, contre un monarque (341).

Philippe suspendait ses desseins en Grèce, l'attention y étant éveillée, mais il les poussait activement vers la Thrace, où il croyait trouver plus de facilités. Vers la fin de 341, il assiégea Sélymbrie, et peu de temps après la place plus importante de Périnthe, sur la Propontide. Protégés par la forte position de leur ville sur une éminence que la mer baignait de deux côtés, les Périnthiens firent une opiniâtre résistance, malgré les trente mille hommes dont Philippe les enveloppait, les mines qu'il creusait sous leurs murs et les tours hautes de 80 coudées que lui construisaient ses ingénieurs : la poliorcétique se développait. Mais la défense augmentait aussi ses moyens de résistance : un jour que les Macédoniens pénétrèrent dans la ville par une brèche, ils en furent chassés.

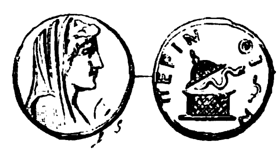

Monnaie de Sélymbrie[3].

Démosthène suivait tous les mouvements de son adversaire. Aux

[1] Si ce discours est de lui.
[2] Le discours *Sur les affaires de la Chersonèse* est de 341. La IIIe Philippique, une de ses harangues les plus véhémentes, fut prononcée quelques jours après.
[3] Tête barbue d'Hêraklès à droite, coiffée de la peau de lion. ℞. Coq à droite. Carré creux. (Argent.)

armées du roi il oppose encore sa parole, et ce qu'il a fait dans le Péloponnèse, il va le faire dans la Thrace. Il se rend à Byzance, la plus grande ville de ces régions, et, détruisant à force d'éloquence une jalousie invétérée, il renoue l'alliance que la guerre Sociale avait brisée; Byzance envoie des secours à Périnthe; les Perses, inquiets de voir les Macédoniens si près de l'Asie, lui font passer des soldats, des vivres, de l'argent, et un Athénien, Apollodore, conduit ce secours. Athènes soutint cette coalition par une diversion puissante. Tandis qu'Éphialte, envoyé à Suse, avivait les craintes du grand roi, un chef eubéen tout dévoué à Athènes, Callias, allait piller les villes du golfe pagasétique, capturer des vaisseaux chargés pour la Macédoine, et aider Phocion, débarqué dans l'Eubée, à chasser les Macédoniens, qui voulaient faire de cette île « une forteresse menaçante pour Athènes ». Phocion n'était que la main qui avait exécuté; c'est Démosthène qui avait fait voter l'expédition; lui encore qui venait de former contre le roi une ligue comprenant, avec l'Eubée et Corcyre, presque toutes les cités riveraines du golfe de Corinthe. Au printemps de 340, leurs députés vinrent à Athènes se concerter sur les opérations à entreprendre et les subsides à fournir. Le peuple reconnaissant de ces succès dus à son grand orateur lui décerna une couronne d'or.

Cependant Philippe n'avançait pas devant Périnthe; croyant plus facile de prendre Byzance, il divisa ses forces et assiégea les deux villes à la fois; en même temps il se plaignit à Athènes des dernières hostilités. C'en était trop : Byzance aux mains du roi fermerait la route de l'Euxin. Cette fois Philippe menaçait de tarir les sources mêmes de la vie du peuple; aussi l'irritation fut extrême, et Athènes enfin se retrouva. Démosthène fit renverser la colonne sur laquelle, sept années auparavant, le traité de 346 avec « le misérable Macédonien » avait été gravé, et l'on arma cent vingt galères montées par des hoplites athéniens, sous les ordres de Phocion[2]. Encouragés par cette décision, les insulaires de Chios, de Rhodes et de Cos envoyèrent aussi des secours à Byzance. Cette ville, établie à la pointe d'une péninsule triangulaire dont deux côtés étaient baignés par la mer et le troisième

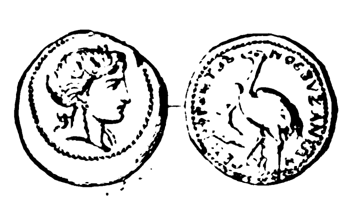


Monnaie de Périnthe[1].

[1] Tête voilée de Déméter, à droite. ℞. ΠΕΡΙΝΘΙΩΝ. La ciste dionysiaque de laquelle s'échappe un serpent. (Bronze.)

[2] Ce fut pour cette expédition que Démosthène fit opérer une réforme importante dont il parle dans son discours pour la *Couronne*, § 102-107; je l'ai mentionnée ci-dessus, p. 177, n. 1.

protégé par une forte muraille, pouvait tenir longtemps, surtout si les puissances maritimes lui venaient en aide, et ce secours arrivait. La probité de Phocion, comme l'éloquence de Démosthène, firent oublier aux Byzantins leurs rancunes et leurs soupçons contre Athènes. Naguère ils avaient refusé de recevoir Charès et son escadre, car c'était presque malgré ces villes qu'Athènes les assistait; Phocion fut admis dans Byzance, et Philippe, vaincu par Démosthène, s'éloigna en frémissant (339)[2].



Monnaie de Byzance[1].

Comme Mégare, comme Ambracie, comme l'Eubée, Byzance et Périnthe lui échappaient. A l'est, à l'ouest, au centre, il n'éprouvait qu'humiliations et défaites; et ceux qui lui infligeaient ces affronts répétés étaient les vaincus d'Ægos-Potamos! Oui, mais les restes d'un grand peuple conduits, soutenus par un grand homme.

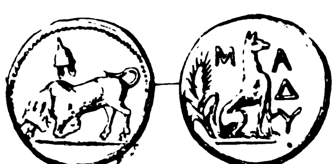


Monnaie de Sestos[3].



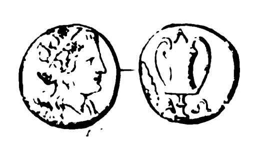
Monnaie d'Éléonte (Chersonèse de Thrace)[4].

Périnthe et Byzance firent sculpter un groupe colossal qui représentait les deux villes offrant au peuple athénien une couronne, et décrétèrent que leurs députés iraient aux quatre grands jeux de la Grèce proclamer les services d'Athènes, ainsi que leur gratitude. Sestos, Éléonte, Madytos et Alopéconnèsos envoyè-





Monnaie de Madytos[5].



Monnaie d'Alopéconnèsos[6].

[1] Tête jeune de Dionysos couronnée de lierre, à droite. ℞. ΕΠΙ ΦΡΟΝΤΩΝΟΣ ΒΥΖΑΝΤΙΩΝ. Autruche marchant à gauche et harcelée par un chien. (Bronze.)

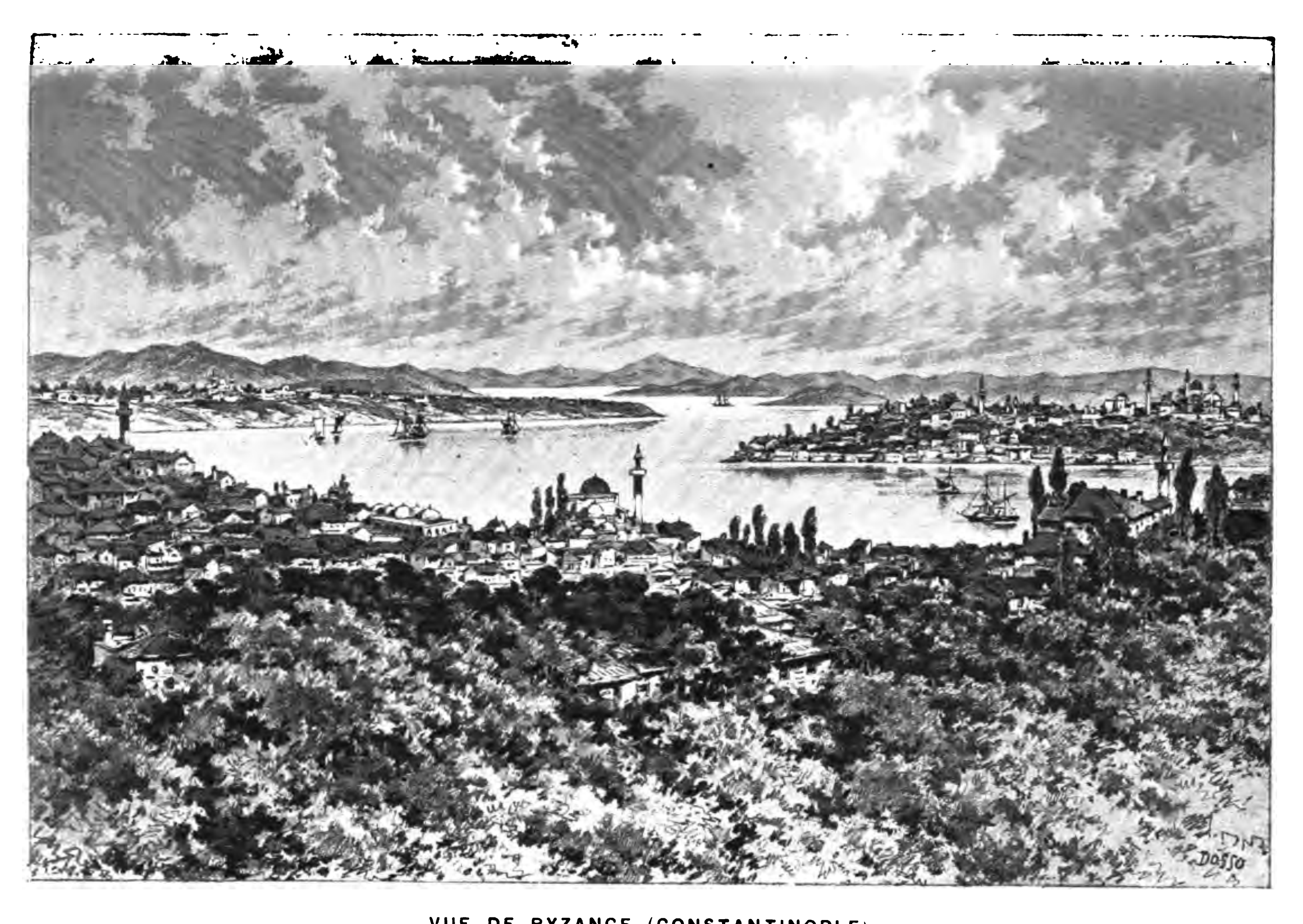
[2] Phocion chassa encore ses troupes de la Chersonèse et ses garnisons de plusieurs villes de la côte.

[3] Tête de Perséphone couronnée d'épis, à gauche. ℞. ΣΗ[στίων]. Hermès debout à gauche, coiffé du pétase, la chlamyde sur le dos et tenant son caducée de la main droite. Dans le champ, un épi. (Bronze.)

[4] Proue de navire à droite, avec des bandelettes attachées à l'extrémité du χηνίσχος et flottant dans l'air; sur le pont, un serpent. ℞. ΕΛΑΙΟΥΣΙΩΝ et un monogramme. Le tout dans une couronne de laurier. (Bronze.)

[5] Taureau cornupète, tourné à gauche; au-dessus, un casque. ℞. ΜΑΔΥ[τῶν]. Chien assis à droite, levant la tête: derrière, un épi. (Bronze.)

[6] Tête jeune de Dionysos couronnée de lierre, à droite. ℞. ΑΛΩ[πεκοννησίων]. Canthare dionysiaque; dans le champ, une branche d'arbre. (Bronze.)



VUE DE BYZANCE (CONSTANTINOPLE).

D'après de Laborde, *Voyage en Asie Mineure*, 1838.

rent à Athènes une couronne d'or de la valeur de 60 talents, et dressèrent un autel consacré à la Reconnaissance et au Peuple athénien.

Ce fut le dernier des beaux jours d'Athènes. Je me trompe, elle en aura un encore, le lendemain de Chéronée.

Philippe alla cacher son dépit loin de la Grèce. Il fit une expédition contre les Scythes établis entre le mont Hémos (Balkan) et le Danube, mais fut battu au retour par les Triballes, qui lui enlevèrent son butin et le blessèrent grièvement. Tandis qu'il s'enfonçait dans le nord, ses amis lui préparaient en Grèce un triomphe. Eschine soulevait tout le conseil amphictyonique contre les Locriens d'Amphissa, qui osaient cultiver quelques parcelles du territoire crisséen adjugé au dieu de Delphes après la première guerre Sacrée. Était-il vendu à Philippe, et voulait-il préparer une nouvelle intervention de ce prince dans les affaires de la Grèce centrale? Démosthène le prétendit. Il est certain du moins qu'il servit à la fois la cause de l'étranger et celle du fanatisme. Quand il annonça cette nouvelle à l'assemblée athénienne, Démosthène s'écria : « Tu apportes la guerre, Eschine, au cœur de l'Attique, une guerre sacrée! » En effet, quelque temps après, le commandement des forces amphictyoniques fut remis de nouveau au roi de Macédoine par le décret suivant :

« Climagoras étant pontife dans l'assemblée du printemps, les Hiéromnémons, les Pylagores et tout le peuple amphictyonique ont arrêté ce qui suit : Comme ceux d'Amphissa se sont partagé la terre sacrée, la cultivent, y font paître leurs troupeaux et que, sommés de se retirer, ils ont repoussé par la force le conseil général des Grecs, en ont même blessé quelques-uns, Cottyphe, d'Arcadie, général des Amphictyons, sera envoyé en ambassade vers Philippe de Macédoine, le priera de secourir Apollon et les Amphictyons, de ne pas abandonner le dieu outragé par ces impies Amphissiens, et que tous les Grecs faisant partie du conseil amphictyonique l'ont élu général, chef absolu. » En ce moment, la Pythie *philippisait*.



Monnaie d'Amphissa[1].

Philippe accepta ce devoir sacré qui lui était si utile, et envoya aussitôt un message à ses alliés du Péloponnèse pour qu'ils eussent à se trouver en armes, dans la Phocide, au commencement du mois de

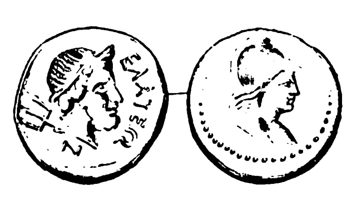
[1] Tête laurée d'Apollon à droite. ℞. ΑΜΦΙΣΣΕΩΝ. Fer de lance et mâchoire du sanglier de Calydon; dans le champ, une étoile et un monogramme de nom de magistrat. (Bronze.)

boédromion, avec des vivres pour quarante jours (août-sept.). « Ceux qui ne viendront pas avec toutes leurs forces, ajoutait la lettre, seront punis par nous des peines dont le conseil nous a permis d'user. Lui-même pénétra en Phocide avec une armée, dans l'intention apparente



Têtes en terre cuite découvertes à Élatée[1].

de descendre par la Doride sur Amphissa. Mais, après quelques marches dans cette direction, il se détourna subitement sur Élatée, qu'il prit. De là, il était facile de pénétrer, par la vallée du Céphise, dans la Béotie et l'Attique, si une vaillante armée n'en barrait pas la route. Avec des Grecs encore libres, il y avait toujours à craindre quelque résolution désespérée : les souvenirs de Leuctres et de Marathon commandaient la prudence, même à ce prince audacieux que la victoire avait déjà tant de fois suivi. D'abord, pour assurer au besoin sa retraite sur la Thessalie, il fortifia Élatée; puis, afin d'empêcher l'union des deux villes qui étaient encore à cette heure les plus grandes puissances militaires de la Grèce, il chargea Python de porter aux Thébains des



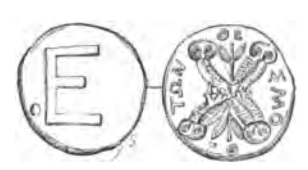
Monnaie d'Élatée[2].

[1] Fragments découverts dans les fouilles entreprises par l'École française d'Athènes sur l'emplacement du sanctuaire d'Athéna Kranæa, à Élatée; d'après le *Bulletin de Correspondance hellénique*, XI (1887), pl. 4 et 5. — Sur ces terres cuites, voyez les articles de M. P. Paris, *ibid.*, p. 408 et suiv.

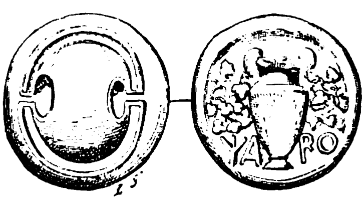
[2] ΕΛΑΤΕΩΝ. Tête diadémée de Poseidon, à droite; derrière, le trident. ℞. Buste d'Athéna, à droite. (Bronze.)

paroles de paix, malgré le secret ressentiment qu'il avait conçu contre ce qu'il appelait « l'insolence leuctrienne »[1], et de demander à ces anciens rivaux d'Athènes de lui ouvrir les passages qui conduisaient dans l'Attique (339).

Ces effrayantes nouvelles arrivèrent de nuit à Athènes, au moment où les prytanes prenaient leur repas accoutumé. Aussitôt des feux allumés sur l'Acropole appelèrent dans la ville les habitants des campagnes; la trompette, sonnant par toutes les rues, éveilla les citoyens, et, à la pointe du jour, une multitude inquiète se trouva réunie au Pnyx. Les magistrats firent répéter la nouvelle par un de ceux qui l'avaient apportée; quand il se tut, la foule terrifiée resta silencieuse et aucun des orateurs habituels n'osa prendre la parole, malgré les invitations répétées du héraut. Enfin l'assemblée porta ses regards sur Démosthène; il monta à la tribune, exhorta le peuple à ne pas perdre courage, et proposa un décret où se trouvaient de nobles paroles. « Tant que Philippe n'a touché qu'à des villes barbares, étrangères à la Grèce, les Athéniens ont pu fermer les yeux sur ses envahissements; mais quand ils le voient porter la main sur les villes grecques, traiter les unes avec ignominie, ruiner et détruire les autres, ils se regarderaient comme indignes de la gloire de leurs ancêtres s'ils abandonnaient des Grecs que Philippe prétend asservir... Après avoir offert des prières et des sacrifices aux dieux protecteurs d'Athènes, le sénat et le peuple ont résolu de mettre en mer deux cents vaisseaux. Le commandant de cette flotte la conduira en deçà des Thermopyles; les généraux de la cavalerie et de l'infanterie mèneront leurs troupes à Éleusis. En outre, des députés seront envoyés par toute la Grèce, et d'abord vers les Thébains, que Philippe menace de plus près; ils les exhorteront à ne pas le craindre, à défendre leur liberté, celle de



Tessère d'assemblée[2].



Monnaie de Thèbes[3].

[1] ...βουλόμενος τὰ λευκτρικὰ φρονήματα συστεῖλαι. (Diodore, XVI, 58.)

[2] Dans le champ, E. ℞. ΘΕΣΜΟΘΕΤΩΝ. Quatre chouettes disposées en croix; entre elles, deux rameaux d'olivier. (Bronze.) Beulé (*Monn. d'Athènes*, p. 78) pense que cette tessère de bronze servait probablement pour les tribunaux que présidaient les thesmothètes.

[3] Bouclier béotien. ℞. ΧΑΡΟ. Amphore entourée de branches de vigne. Charon fut béotarque en 379-378. (Voyez *Numism. chronicle*, 1881, p. 243.)

tous les Grecs. Ils diront que s'il a existé quelque mésintelligence entre les deux villes, les Athéniens l'ont oubliée, qu'ils sont prêts à secourir les Thébains de soldats et d'argent, à les fournir de traits et d'armes. Car les Grecs peuvent avec honneur se disputer entre eux la prééminence; mais recevoir la loi d'un barbare est chose indigne de leur gloire et de la vertu de leurs ancêtres. »


Monnaie d'Athènes [1].


Monnaie d'Athènes [2].

En même temps, Démosthène demanda l'institution d'un comité de salut public, l'emploi de toutes les forces d'Athènes, et ces forces étaient considérables, grâce à deux mesures qu'il proposa, et dont l'une était une victoire sur un vieil





2 1 3

Revers de monnaies d'Athènes [3].

abus : il fit suspendre tous les travaux publics, et employer à la guerre l'argent qui leur était consacré; auparavant, on eût ajouté au *théoricon* les reliquats de ce budget. En outre, on avait sous la main une armée, déjà réunie, de dix mille mercenaires.

Les députés partirent en toute hâte. Les Thébains avaient des griefs

[1] ΑΘΗΝΑΙΩΝ. Athéna debout en face de l'olivier. Elle tient sa lance et son bouclier posés à terre, le serpent Erichthonios est à ses pieds; sur l'olivier, la chouette. (Revers d'une monnaie de bronze d'Athènes.)

[2] ΑΘΗΝΑΙΩΝ. Athéna debout à droite; elle tient la lance et une grenade (peut-être une couronne ?); derrière elle, la chouette sur un cippe. (Revers d'une monnaie de bronze.)

[3] 1. Revers d'une drachme d'Athènes. ΑΘΕ. Noms de magistrats. ΔΩ[ΡΟΘΕΟΣ], ΔΙΟ[ΦΑΝΤΟΣ](?) ΔΗΜΗΟΥ[ΛΙΔΗΣ]. Chouette sur l'amphore. Dans le champ, partie antérieure d'un lion rugissant. — 2. Revers d'un tétradrachme d'Athènes. ΑΘΕ. Noms de magistrats : ΔΩΡΟΘΕ[ΟΣ], ΔΙΟΦ[ΑΝΤΟΣ], ΑΝΤΙΑΟΧ[ΟΣ]. Chouette debout sur l'amphore; marques monétaires, M et ΔΙ. Dans le champ, partie antérieure d'un lion la gueule béante, à droite. Le tout dans une couronne d'olivier. — 3. Revers d'une monnaie de bronze d'Athènes. ΑΘΗΝΑΙΩΝ. Athéna marchant au combat; elle est armée de la lance, du bouclier et du casque; le serpent Erichthonios la précède.

contre Philippe : il leur avait enlevé Échinos sur le golfe Maliaque ; il leur avait refusé Nicée, la clef des Thermopyles, et sa puissante amitié les effrayait. L'ambassade macédonienne, qui était déjà dans la ville, rappelait les services du roi et le sort de ceux qui soutenaient la guerre contre l'autorité sacrée des amphictyons. Mais Démosthène, de son souffle puissant, enflamma les Thébains d'une si noble ardeur, et répandit sur toutes les autres considérations de si épaisses ténèbres que, bannissant crainte, prudence, reconnaissance même, ils s'aban-



Vue d'Amphissa, aujourd'hui Salona [1].

donnèrent à l'enthousiasme du devoir. Cette œuvre de l'éloquence parut si prodigieuse, si menaçante, que Philippe envoya sur-le-champ des hérauts demander la paix ; que la Grèce entière se dressa, l'œil fixé sur l'avenir ; que, non seulement les généraux athéniens, mais les chefs de la Béotie, suivaient les ordres de Démosthène, devenu à Thèbes, non moins que dans Athènes, l'âme de toutes les assemblées populaires.

Les alliés furent d'abord heureux dans quelques engagements particuliers. Une ruse de Philippe, l'indiscipline des mercenaires, peut-être l'incapacité des chefs, lui livrèrent les passages de la Doride, d'où il put descendre sur Amphissa, qui fut prise et ruinée. Les prêtres de

[1] D'après Dodwell, *A classical and topographical Tour through Greece*, I, p. 146.

Delphes étaient satisfaits : les sacrilèges avaient vécu, mais la liberté grecque allait mourir. Cet échec encouragea le parti de la paix. Dans Thèbes, dans Athènes, des voix s'élevèrent pour revenir aux négociations. Philippe semblait vouloir s'y prêter, et Phocion y poussait. « Prends garde que les Athéniens ne se fâchent, » lui dit un jour Démosthène; « Et toi, répondit Phocion, prends garde qu'ils ne revien-



L. Thuillier Delt. Echelle d'après Kiepert.
0 10 20 30 Kil.
Marche de Philippe sur Chéronée.

nent à la raison. » Mais Athènes était avec Démosthène; elle lui vota, sur la proposition d'Hypéridès, une nouvelle couronne d'or (été de 338).

L'action générale fut assez longtemps retardée pour que les Spartiates eussent pu se lever et accourir sur ce dernier champ de bataille de la liberté; ils n'y vinrent même pas, comme à Marathon, trop tard. Sauf quelques hommes de Corinthe, et peut-être de l'Achaïe, Athènes

et Thèbes restèrent seules. Les Grecs avaient beaucoup de chefs, les Macédoniens un seul; cette différence suffirait à expliquer le résultat. L'armée hellénique était bien inférieure par le talent des généraux, mais au moins égale en nombre à celle de Philippe, qui comptait trente mille hommes d'infanterie et deux mille chevaux. Démosthène, malgré ses quarante-huit ans, servait à pied parmi les hoplites. La bataille se livra près de Chéronée. Alexandre alors âgé de dix-huit ans prit position en tête de l'aile gauche opposée aux Thébains; Philippe à l'aile droite, en face des Athéniens. Au centre des deux armées étaient les mercenaires. Alexandre, le premier, entama les lignes ennemies par son impétueuse valeur. On dit que Philippe laissa les Athéniens épuiser leur fougue et se débander à la poursuite des ennemis, rompus par leur premier choc, qu'alors il fondit d'une hauteur sur leurs lignes en désordre, et les mit en déroute. Mille Athéniens furent tués; deux mille faits prisonniers, et parmi eux Démade; le reste prit la fuite; Démosthène fut au nombre de ces derniers[2]. La perte des Thébains n'est pas connue, mais dut être considérable. Le bataillon sacré resta tout entier sur le champ de bataille. « On ne grava point, dit Pausanias, d'épitaphe sur leur tombeau, car la fortune les avait trahis, mais on le surmonta d'un lion, en souvenir de leur courage. » (2 août 338.)



Alexandre (?) jeune homme[1].

Athènes, en apprenant ce désastre, montra une constance romaine. Sur la proposition d'Hypéridès, un décret fut rendu qui, pour décider les esclaves et les métèques à s'armer, promit aux premiers

[1] Marbre de Paros, découvert à Smyrne (d'après la *Gazette archéologique*, II, pl. 7). — La tête est ceinte d'un bandeau royal.

[2] Je ne rappelle pas la ridicule histoire de sa fuite. Démosthène n'était pas Léonidas, mais il ne fut pas, il ne pouvait pas être le grotesque personnage qu'on représente. La lâcheté n'était pas en honneur à Athènes, et Démosthène y fut toujours honoré. C'est dans Diodore de Sicile, le principal mais très insuffisant historien de cette période, qu'on trouve, au livre XVI, 85-86, le récit de cette bataille.

la liberté, aux seconds le titre de citoyens. Le sénat des Cinq-Cents dut descendre en armes au Pirée, pour y régler tous les préparatifs de défense. Comme au temps des guerres Médiques, on se prépara à transporter dans cette forteresse les femmes et les enfants; les bannis furent rappelés, les citoyens frappés d'*atimie* réhabilités. On prit 100 talents dans le trésor pour réparer les murs et l'on demanda des contributions volontaires aux citoyens riches, aux alliés : Démosthène donna 100 mines. Les timides songeaient à fuir; une résolution de l'assemblée assimila l'émigration à la trahison, et plusieurs furent exécutés pour ce lâche abandon de la patrie en deuil[1].

Des trois généraux athéniens, l'un, Stratoclès, semble être resté sur le champ de bataille; l'autre, Charès, échappa et ne fut point décrété d'accusation; tout le ressentiment d'Athènes tomba sur le troisième, Lysiclès, qui s'était sans doute montré particulièrement incapable: il fut mis à mort. Était-ce une victime immolée à la colère du peuple? L'incapacité, dans un certain poste et portée à un certain degré, mérite un châtiment sévère. Ce fut l'intègre Lycurgue qui l'accusa. « Tu commandais l'armée, et mille citoyens ont péri, et deux mille ont été faits prisonniers, et un trophée s'élève contre la république, et la Grèce entière est esclave! Tous ces malheurs sont arrivés quand tu guidais nos soldats, et tu oses vivre, tu oses voir la lumière du soleil, te présenter sur la place publique, toi, monument de honte et d'opprobre pour la patrie! »

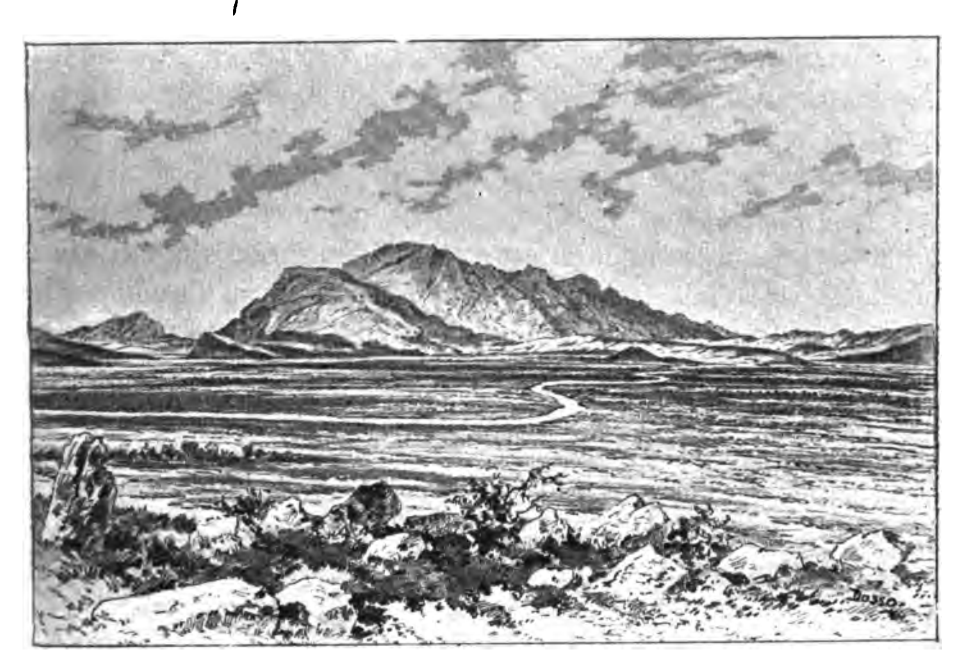
Rome parut plus grande après Cannes : elle sortit tout entière au-devant de Varron; l'intérêt de la défense exigeait cette magnanimité; Athènes du moins, sous le coup qui la frappait, ne plia pas le genou devant son vainqueur. Sur le marbre du tombeau on grava l'inscription suivante : « Nos guerriers, défenseurs de la patrie, ont revêtu leurs armes pour le combat; ils ont abattu l'insolence de l'ennemi et n'ont pas, dans leur bouillante ardeur, ménagé leur vie. Entre eux et l'oppresseur, ils ont pris Pluton pour arbitre, ne voulant pas que la Grèce sentît le joug sur sa tête et subît l'odieux outrage de la servitude. Ils sont morts en grand nombre; la terre de la patrie possède en son sein leurs dépouilles. C'est le sort que Jupiter impose aux mortels. Ne faillir jamais, réussir tou-


Jupiter sur une monnaie d'Athènes[2].

[1] Eschine, *Disc. sur la couronne*, p. 105 (Plougoulm).
[2] Tête diadémée de Jupiter à droite. ℟. ΑΘΕ. Athéna Ithonienne combattant avec le foudre

jours n'appartient qu'aux dieux; nul mortel ne peut fuir sa destinée. » C'était l'ancienne Envie des dieux qui reparaissait, habileté oratoire bonne en face de vaincus qu'il fallait sauver du désespoir[1].

Athènes conserva sa confiance à ceux qui avaient soutenu son courage. Plusieurs des mesures proposées par Hypéridès étaient contraires à d'anciennes lois, et il se trouva quelque ami zélé de la Macédoine pour l'accuser d'illégalité. Il y répondit par un discours



Plaine de Chéronée[2].

où se trouvent ces fermes et fières paroles : « As-tu écrit dans le décret que la liberté fût donnée aux esclaves? — Oui, pour que les hommes libres ne fussent pas réduit en esclavage. — As-tu demandé le rappel des exilés? — Oui, pour que personne ne partît en exil. — Ne savais-tu pas que de telles propositions étaient interdites par la loi? — Non, car les armes des Macédoniens m'en cachaient le texte. » Les juges, aussi patriotes que l'accusé, repoussèrent l'accusation.

et le bouclier. Dans le champ une tête de cheval. (Bronze.) Athéna Ithonienne paraît de même sur les monnaies de Pyrrhus et sur celles de la Thessalie : on sait qu'une statue avait été élevée à Pyrrhus, sous le vestibule de l'Odéon, à Athènes.

[1] Mais l'épitaphe est-elle authentique? Plusieurs savants en doutent.

[2] D'après Dodwell, *A classical and topographical Tour through Greece*, II, p. 142.

Athènes n'hésita pas davantage à glorifier Démosthène. Malgré les clameurs élevées contre l'homme qui avait tant contribué à cette guerre malheureuse, les parents des victimes célébrèrent chez lui le repas des funérailles, et Athènes le chargea de prononcer l'oraison funèbre. « Non, s'écria l'orateur, justifiant à la fois et lui-même et Athènes dans une explosion d'éloquence, non, Athéniens, vous n'avez pas failli en courant à la mort pour le salut et la liberté de la Grèce! Non, j'en jure par vos ancêtres tombés à Marathon, à Salamine, à Platée. » Et, mettant l'honneur dans le devoir accompli, non dans le succès, il termina par ces brèves et viriles paroles : « Nos morts ont rempli le devoir de vaillants citoyens; quant à la fortune, ils ont eu celle que les dieux leur ont donnée. »

Réservons une place, dans ces souvenirs, à un rhéteur qui fut un jour citoyen, s'il en faut croire un récit qui n'est peut-être qu'une légende : le vieil Isocrate, encore en santé, malgré ses quatre-vingt-dix-huit ans, se laissa mourir de faim : son éternelle illusion sur les bonnes intentions de Philippe venait de s'évanouir, la réalité le tua[1].



Faune ivre [3].

Philippe fut digne d'Athènes. On rapporte que le soir de Chéronée, célébrant avec ses amis cette grande victoire, il ajouta, après le sacrifice aux dieux, l'ivresse du vin à celle de la joie[2], et vint, la tête couronnée de fleurs, insulter aux captifs. « Eh quoi! lui dit Démade, la fortune t'a donné le rôle d'Agamemnon, et tu joues celui de Thersite! » Rappelé à sa dignité par cette flatterie courageuse, il foula aux pieds ses couronnes[4] et, redevenu lui-même, le politique à la fois généreux

[1] On le dit, du moins, dans des écrits très postérieurs et sans autorité; et on ajoute en preuve de son courage qu'il avait porté le deuil de Socrate, quand ses disciples épouvantés fuyaient; ce n'était pas une témérité bien dangereuse.

[2] Les Macédoniens étaient de grands buveurs. Philippe le fut; Alexandre le sera; un frère de Perdiccas II avait été surnommé l'Entonnoir.

[3] Faune bacchant, ivre, dansant, le thyrse à la main droite, un canthare de la main gauche; sur le bras, une peau de panthère; à ses pieds, un vase renversé. (Pierre gravée du Cabinet de France. Sardonyx à deux couches. Haut. 36 cent.; large 28 cent. Chabouillet, *Catalogue*, n. 1648.)

[4] L'usage des couronnes, que les Égyptiens connaissaient très anciennement, ne remonte peut-être pas pour les Grecs aux temps héroïques, mais il est fort ancien, puisqu'on a gardé ce vers de Sappho (fin du septième siècle) : « Les dieux se détournent de ceux qui se présentent à eux sans couronnes. » Au temps de Périclès, c'était un signe de puissance publique. Les orateurs officiels ne pouvaient paraître à la tribune sans en porter une, comme les

et habile, il délivra sans rançon tous les prisonniers d'Athènes, brûla ses morts et lui renvoya honorablement leurs restes, par une ambassade chargée de lui offrir des conditions de paix qu'elle ne pouvait espérer. On voudrait croire que l'élan patriotique des Athéniens rendait cette générosité nécessaire. Philippe leur laissait Scyros, Délos, Lemnos, Imbros, Samos, et leur donnait Oropos qu'il ôtait aux Thébains; mais



Victoire sacrifiant un taureau[1].

il leur prit la Chersonèse, qui, mettant les détroits en son pouvoir, lui permettait de tenir ce peuple sous la menace de la famine, puisqu'il pouvait maintenant arrêter les blés de l'Euxin. Aussi Athènes cherchera-t-elle bientôt à se garantir contre ce danger en demandant à

magistrats, et on en décernait aux citoyens qui avaient bien mérité de la république. On en avait aussi pour les sacrifices, pour les banquets.

[1] Groupe en marbre conservé au musée Britannique (d'après *The Ancient marbles in the British Museum*, X, pl. 25 et 26). — La Victoire est représentée au moment où elle vient d'atteindre la victime qui s'était enfuie, et s'apprête à la frapper. Les préparatifs du sacrifice sont un des sujets que les sculpteurs grecs ont le plus souvent et le plus heureusement traités. Nous avons déjà donné dans notre second volume, p. 615, le très beau bas-relief du temple d'Athéna Niké, à Athènes. Cf., dans l'*Histoire des Romains*, t. VI, p. 75, le bas-relief du musée du Louvre représentant aussi la victime triomphale immolée par la Victoire.

l'Italie son approvisionnement en céréales[1]. Les Thébains, bien plus sévèrement traités, durent payer la rançon de leurs captifs et de leurs morts, recevoir une garnison macédonienne dans la Cadmée, renoncer à toute domination sur la Béotie, où Orchomène, Thespies et Platée se relevèrent, et rappeler leurs bannis, qui, investis du gouvernement, se vengèrent de leurs adversaires par l'exil ou la mort.

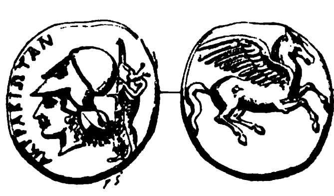
Dans ce traitement contraire infligé aux deux peuples, il y avait de la haine pour cette ville, naguère sauvée par Philippe, maintenant hostile, pour ce lourd génie béotien qui, n'ayant rien donné à la Grèce, n'avait rien à prétendre ; il y avait aussi une affection involontaire pour cet autre peuple, artiste, éloquent et brave, pour cette cité, son infatigable ennemie, mais où se donnait la consécration de la gloire. Philippe craignait-il les lenteurs d'un long siège, les risques de quelque beau désespoir, les retards pour sa grande entreprise? Sa pensée pesait tout cela, sans doute; il sentait aussi qu'Athènes, avec sa flotte intacte, n'était point à sa merci et qu'elle pourrait le servir. Mais voyons le meilleur côté : il était tout-puissant et il fut généreux. Après Chéronée, Démosthène pouvait dire aux Athéniens : « Avoir embrassé le parti le plus honorable et se trouver encore en meilleure situation que ceux qui, en nous trahissant, croyaient assurer leur bonheur, je reconnais là votre heureuse fortune. »

La grande entreprise que maintenant Philippe voulait accomplir, ce n'était rien de moins que la conquête de la Perse. De Chéronée il se rendit à Corinthe, où il convoqua les députés de la Grèce. Tous y vinrent, moins ceux de Lacédémone, qui se tinrent dans un dangereux mais honorable isolement. Il leur exposa ses projets et demanda leur concours. Une ligue offensive et défensive fut conclue entre les États grecs et la Macédoine pour le maintien de la paix intérieure et la guerre contre la Perse. On détermina les contingents et les subsides à fournir par chaque cité; on prononça la peine du bannissement et de la confiscation des biens contre tout Hellène qui s'engagerait au service du grand roi, et l'on nomma Philippe généralissime des forces helléniques, pour venger les vieilles injures de la Grèce et conquérir le pays de l'or. En cas de contestations au sujet des clauses de l'alliance, le conseil amphictyonique prononcerait; on se souvient

[1] En 329, quand l'Égypte et tout le littoral de l'Asie occidentale furent aux mains des Macédoniens, Athènes établit sur la côte du Picenum une station navale, avec des navires marchands et des galères de combat pour protéger son commerce contre les pirates tyrrhéniens. Voy. t. II, p. 173 et *Hist. des Rom.*, t. I, p. 309.

que le généralissime était le président de ce conseil : la nasse était donc bien nouée. Cependant, à regarder de loin, cette confédération nouvelle du corps hellénique, dont le roi de Macédoine devenait la tête [1], semblait reposer sur de justes bases. Les Grecs restaient libres; ils gardaient leurs lois, leurs propriétés, leurs revenus, mais un autre allait penser et agir pour eux. Rome reprendra ce système contre les derniers héritiers d'Alexandre, et de serviles acclamations salueront Flamininus proclamant, dans cette même ville de Corinthe, la liberté hellénique, le jour où celle-ci sera définitivement perdue pour vingt siècles.

Avant de rentrer en Macédoine, Philippe voulut montrer sa puissance dans le Péloponnèse et humilier les Spartiates; il ravagea la Laconie et agrandit à leurs dépens les territoires de Messène, de Mégalopolis, de Tégée et d'Argos. Il n'eut pas besoin d'aller dans l'Ouest : les Acarnanes chassèrent d'eux-mêmes ses ennemis, et Ambracie reçut une garnison macédonienne, comme Thèbes, Chalcis et Corinthe en avaient déjà : ces garnisons étaient les entraves de la Grèce. Byzance aussi sollicita son alliance (338), de sorte que l'accès de l'Asie lui était ouvert dans le même temps que la Grèce lui était soumise, et il pouvait croire cette soumission sincère, car la servilité s'affichait jusque dans la cité de Démosthène : Athènes donna son droit de cité à Philippe, à Alexandre, à deux de leurs généraux, Antipater et Parménion [3], et dressa, dans sa place publique, une statue au roi de Macédoine, avec l'inscription : « Au bienfaiteur de la patrie! »



Monnaie d'Ambracie [2].

L'année suivante se passa en querelles domestiques et en préparatifs. Philippe expédia un corps d'armée en Asie, sous Parménion et

[1] Les conditions de cette ligue sont connues par le discours Περὶ τῶν πρὸς Ἀλέξανδρον συνθηκῶν qu'on a attribué à Démosthène, mais que les anciens n'admettaient pas dans ses œuvres. Voyez aussi Diodore, XVI, 89; XVII, 45, et Justin qui dit (IX, 5) que, au congrès de Corinthe, on lui promit 200000 fantassins et 15000 cavaliers. Il y a là une grossière erreur, qu'on a bien souvent répétée. Ces chiffres, s'ils sont exacts, ne sont pas ceux des auxiliaires promis, mais le total des hommes ayant l'âge du service militaire. A ce compte, la France aurait 8 à 9 millions de combattants. On calcula sans doute la population militaire de chaque cité pour déterminer ensuite le contingent de chacune.

[2] ΑΜΠΡΑΚΙΩΤΑΝ. Tête casquée de Pallas à gauche; derrière, une Parque debout, tenant un fil. ℟. Pégase galopant à droite. (Argent.) Ambracie était colonie de Corinthe, ce qui explique les types corinthiens de ses monnaies.

[3] Ils étaient les chefs de deux des plus puissantes familles de la Macédoine. D'Antipater, le roi disait : « J'ai dormi tranquille, car Antipater veillait. » Plutarque, *Apophtegm.*, 27.

Attale. C'est alors sans doute que commencèrent les relations de la Perse et de Démosthène.

Le grand orateur n'avait pas attendu l'or du barbare pour se décider sur la politique à suivre. Il ne vendit ni son éloquence ni son patriotisme. On lui offrait un moyen d'aider sa cause, celle d'Athènes et de la Grèce, il l'accepta. La Perse n'était plus à craindre, la Macédoine l'était beaucoup : les subsides de l'une servirent contre l'autre, comme de nos jours l'or anglais servit contre Napoléon. Si la France qui en a tant souffert, a le droit de trouver ce moyen de guerre peu honorable, personne au moins n'a le droit d'accuser Démosthène de vénalité.

Les préparatifs de Philippe à peu près terminés, il consulta la Pythie sur le succès de l'expédition. L'oracle répondit : « La victime est couronnée, l'autel est prêt, le sacrificateur attend. » Dans cette réponse il lut la ruine des Perses, mais ce jour-là la Pythie ne *philippisait* pas : c'était lui la victime désignée.

Par des fêtes magnifiques, de splendides festins, des jeux, des combats de chants, auxquels il invita tous ses amis grecs, Philippe célébra à la fois son prochain départ et le mariage de sa fille Cléopâtre avec Alexandre, roi d'Épire, son beau-frère. Un nombreux concours d'assistants se trouva réuni de toutes parts dans la ville d'Ægées en Macédoine. Durant le banquet royal, un tragédien célèbre récita, sur l'invitation du roi, des vers qui disaient : « Vous dont l'âme est plus haute que la zone éthérée, et qui, avec orgueil, regardez l'immense étendue de vos domaines, vous qui bâtissez palais sur palais, et croyez que votre vie ne finira pas, voici la mort qui, d'un pas rapide, s'approche et va jeter dans les ténèbres vos œuvres et vos longues espérances, » et Philippe applaudissait; il lisait dans ces vers, au lieu de sa sentence, le destin dont il croyait la Perse menacée.



Monnaie d'Alexandre d'Épire[1].

Au milieu de ces fêtes, des couronnes d'or lui furent offertes par les riches convives et par les principales villes. Athènes même en envoya une avec ce décret : « Si quelqu'un conspire contre la vie de Philippe, et vient chercher refuge à Athènes, il sera livré au roi. » Le banquet

[1] Tête de Zeus Dodonæos, couronné de feuilles de chêne, à droite. ℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ ΤΟΥ ΝΕΟΠΤΟΛΕΜΟΥ. Foudre; à droite, un aigle. (Didrachme.)

terminé, la foule courut au théâtre; la nuit durait encore. Dès que le jour se montra, on vit s'avancer une pompe religieuse : c'étaient les images des douze grands dieux, travaillées par les plus habiles artistes et parées des plus riches ornements; à leur suite, venait une treizième statue, celle du roi lui-même, placée sur un trône comme celles des dieux, au rang desquels on le montrait, assis et présent à leur conseil. Lorsque Philippe arriva, vêtu de blanc, il ordonna à ses gardes de se tenir à distance, voulant faire voir à tous qu'il se fiait à l'affection des Grecs, mais presque aussitôt un meurtrier, caché dans les couloirs du théâtre, avec une épée celte sous les vêtements, s'élance derrière lui, le frappe entre les côtes, et l'étend mort à ses pieds : Philippe n'avait que quarante-sept ans. Le meurtrier était un noble macédonien, Pausanias, qui, peu auparavant, lui avait demandé en vain justice d'un outrage. Selon d'autres, il était l'instrument des Perses ou des Athéniens. Enfin on a aussi accusé Olympias.

Souvent blessée par l'attention que son époux donnait à des hétaïres de l'Hellade ou à des danseuses thessaliennes, Olympias avait été mortellement offensée, lorsqu'en 337, suivant l'usage oriental de la polygamie qui commençait à s'introduire en Grèce, Philippe avait épousé Cléopâtre, nièce d'Attale, un de ses généraux, et célébré ses nouvelles noces avec toute la pompe royale. Comme la fiancée appartenait à une grande famille de Macédoine, son mariage fit naître des espérances politiques qui se produisirent au milieu même du festin, lorsque Attale, échauffé par le vin, s'écria : « Macédoniens, priez les dieux de donner au sein de notre reine la fécondité et, au royaume, un héritier! — Me prends-tu pour un bâtard? » repartit Alexandre, et il lui jeta sa coupe à la tête. Philippe, à moitié ivre, tira son épée et se précipita vers son fils; mais ses jambes chancelaient; il tomba, et Alexandre le montrant à ses amis : « Il veut aller d'Europe en Asie et il ne peut se traîner d'une table à l'autre! » Olympias se réfugia auprès de son frère, le roi d'Épire, son fils chez les Illyriens, d'où il revint lorsque Philippe, intéressé à ne point laisser derrière lui une menace de guerre, se réconcilia avec l'Épirote, en le prenant pour gendre. Les soupçons de complicité avec l'assassin se sont étendus à Olympias et à Alexandre. Il n'y aurait pas à s'étonner que la mère, en qui fermentait une sève barbare, ait cherché dans un crime sa propre vengeance et le salut de son fils[1]; mais Alexandre, capable d'or-

[1] Suivant Diodore (XVII, 2), peu de temps avant le meurtre, il était né du second

donner des meurtres politiques, même de tuer de sa main un ami dans un accès de colère, ne l'était pas de préparer lentement un parricide.

mariage de Philippe, un fils dont on pourrait, un jour, opposer les droits à ceux d'Alexandre. Olympias le fit tuer; ci-dessous, p. 235.

[1] Tête en bronze, découverte aux environs de Pérouse et conservée aujourd'hui au musée Britannique (d'après Murray, *A History of greek sculpture*, II, pl 21. — L'aile gauche est restaurée). — Le nom est justifié par une statue en marbre conservée au musée de Madrid, où le dieu est représenté la tête penchée vers la terre, tenant de la main gauche un pavot, de la droite une corne d'où il verse le sommeil; et par de nombreux monuments, statuettes et gemmes. Voyez, *Hist. des Rom.*, t. VII, p. 503, la statuette de bronze vert de la collection Danicourt.



Hypnos[1].

CHAPITRE XXXII

ALEXANDRE (336-323)[1]

I. — ALEXANDRE ET ARISTOTE; DESTRUCTION DE THÈBES (333).

Alexandre ne pouvait échapper aux faiseurs de légendes. « On dit que Philippe étant à Samothrace, dans sa première jeunesse, y fut initié aux mystères, avec Olympias, alors enfant, et orpheline de père et de mère. Il en devint épris, et plus tard ayant obtenu le consentement d'Arymbas, frère de cette princesse, il l'épousa. La nuit qui précéda celle de leur entrée dans la chambre nuptiale, Olympias songea qu'à la suite d'un coup de tonnerre la foudre était tombée sur elle et avait allumé un grand feu, qui, après s'être divisé en plusieurs traits de flamme, se dissipa promptement. » Ce prodige serait bien l'image de la vie d'Alexandre et de cette puissance qui devait s'élever si vite, éblouir le monde, et sitôt disparaître. On disait donc que Jupiter, était le vrai père d'Alexandre, qui, déjà, descendait des dieux et des héros : d'Hercule, par Caranos, et d'Achille, par Olympias[4]. Il vint au monde le 29 juillet 356, le jour même où le temple de Diane, à Éphèse, fut brûlé par Érostrate.

Olympias, mère d'Alexandre[2].

Alexandre, fils de Jupiter[3].

[1] Pour ce chapitre, voyez Arrien, *Anabase*, Diodore, Plutarque, *Vie d'Alexandre*, Justin, même Quinte-Curce, qu'il faut toujours lire avec précaution, mais qu'il faut lire, ainsi que Diodore, pour compléter Arrien, qui ne s'est servi que d'ouvrages macédoniens, tandis que tous deux ont puisé aussi aux sources grecques.

[2] Tête voilée d'Olympias, à droite. ℞. ΟΛΥΜΠΙ·ΑΔΟΣ. Serpent allant à gauche. Or. (*Zeitschrift für Numismatik*, t. III (1878), p. 56.)

[3] Alexandre le Grand, divinisé; il a la tête ceinte du diadème royal et son front est orné de la corne de bélier, qui le caractérise comme fils de Jupiter Ammon. (Sardonyx à trois couches. Haut. 33 mill. larg. 31 mill. Camée du Cabinet de France, *Catalogue*, n° 154.)

[4] Sur la légende relative à Jupiter et au serpent, voyez Lucien, 'Αλέξανδρος, 7, qui l'explique par l'usage des habitants de Pella d'avoir un grand nombre de serpents apprivoisés, usage suivi encore de son temps.

Alexandre avait ce que les Grecs regardaient comme un don des dieux, la beauté : ses yeux étaient doux et limpides, sa peau très blanche, et il inclinait légèrement la tête sur l'épaule gauche. Les grands traits de son caractère se montrèrent dès l'enfance dans les petites choses. Il était encore aux mains de son premier précepteur, Léonidas, qui l'élevait dans les sévères habitudes des Spartiates, lorsqu'un jour, sacrifiant aux dieux, il jeta l'encens à pleine poignée. « Attendez, lui dit le parcimonieux mentor, attendez, pour faire de telles offrandes, que vous possédiez le pays où croît l'encens. » Plus tard, maître de l'Asie, Alexandre envoya à Léonidas 100 talents pesant d'aromates, en l'invitant à ne plus être chiche avec les dieux.

Quand on amena à la cour le cheval Bucéphale, que lui seul put réduire, il émerveilla ceux qui furent témoins de son audace, et Philippe le saisissant dans ses bras s'écria : « Cherche un autre royaume, ô mon fils, le mien n'est pas assez grand pour toi ! » C'était dire beaucoup pour un cheval dompté, si cette scène est authentique, mais il est certain qu'Alexandre révéla de bonne heure les dispositions héroïques de son âme impétueuse. Elles furent augmentées par un autre précepteur, l'Acarnanien Lysimachos, qui lui donna le goût d'Homère et qui comparait Philippe à Pélée, Alexandre à Achille. Achille devint le modèle de celui qui devait laisser bien loin derrière lui le héros de la vaillance. Comme Achille, Alexandre excellait à la course et dans les exercices du corps; mais, quand on lui demanda s'il disputerait le prix à Olympie : « Oui, dit-il, si pour rivaux j'y devais trouver des rois. » Comme lui, il jouait de la lyre, même de tous les instruments, sauf de la flûte. Il savait par cœur l'*Iliade* et une partie de l'*Odyssée*. Pindare et Stésichore étaient, avec Homère, ses poètes favoris. La musique exerçait sur lui un grand empire : un jour qu'on chantait, avec accompagnement musical, un hymne guerrier, il bondit et saisit ses armes[2].



Alexandre domptant Bucéphale[1].

[1] ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Tête jeune d'Alexandre en Hercule, coiffé de la peau de lion, à droite. ℞. ΚΟΙΝΟΝ ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ ΝΕΩ Β. Alexandre, nu comme un héros, la chlamyde flottant sur les épaules et domptant le cheval Bucéphale, qui se dresse devant lui. (Monnaie de bronze frappée sous l'empire romain par la communauté des Macédoniens deux fois néocore.) Le titre de Νεωκόρος était pris par les villes qui avaient élevé un temple à l'empereur de Rome.

[2] Plutarque, *La Fortune d'Alexandre*, II, 2.

Il eut un autre maître illustre, Aristote. Le plus savant et le plus profond des philosophes de l'antiquité n'eut point de répugnance à se charger de l'éducation d'un fils de roi. Il avait étudié toutes les formes de gouvernement; il les admettait toutes, lorsqu'elles étaient d'accord avec les circonstances de temps et de lieux. Mais, pour la Grèce de



Cheval de bronze[1].

son époque, il croyait que les constitutions républicaines désorganisaient l'État, en laissant trop libre carrière aux factions; que la tyrannie, sortie de la faveur populaire, courait toujours le risque d'aboutir à la violence, tandis que la royauté, fondée sur un vieux droit héréditaire, était capable de maintenir la justice, de réprimer l'insolence et de garantir la sécurité des biens et des personnes.

[1] Bronze conservé au musée de Naples (d'après une photographie). Il a été découvert à Herculanum en 1739.

Aristote n'avait donc pas besoin d'être gagné à la cause de la royauté, mais il fallait former l'homme dans le prince en cultivant dans son esprit les dispositions sérieuses : elles ne manquaient pas. Encore enfant, Alexandre avait étonné les ambassadeurs perses en les questionnant sur les routes, les distances, les forces de l'empire du grand roi. Aristote lui apprit, dit-on, beaucoup de sciences : la politique, la morale, même l'éloquence, qui ne s'enseigne pas, mais qui se règle. Médecin, comme son père Nicomachos, il lui inspira du goût pour la médecine, si bien qu'Alexandre pratiqua quelquefois cet art sur ses amis et ses soldats, quoiqu'il n'ait pas su en profiter pour lui-même. On ajoute qu'il l'initia à ses plus profondes spéculations et qu'à la nouvelle qu'il venait de les publier, Alexandre, qui voulait en tout être au-dessus des autres hommes, lui reprocha de n'avoir pas réservé pour eux seuls les mystères de la science.



Alexandre jenne (μελλέφηβος)[1].

Je ne sais tout ce qu'Aristote apprit à son royal disciple, car Alexandre ne fut que durant trois ou quatre années son élève, et le quitta avant sa dix-septième année[2]; mais ce dont je suis sûr, c'est que le philosophe agrandit et éleva son esprit, qu'il lui ouvrit des horizons immenses, qu'il augmenta en lui la soif des grandes choses, dans la paix comme dans la guerre. Le philosophe qui voulait tout savoir et tout régler fut le digne maître du roi qui voulut tout conquérir pour tout renouveler. Cependant quand nous verrons Alexandre concevoir de si hautes et si libérales pensées pour l'ordonnance de son empire, nous nous souviendrons quel était, pour Aristote, l'idéal d'un État : un petit nombre de citoyens servis par des esclaves. Sur ce point l'élève est plus grand que le maître.

[1] Sur ce qu'Aristote enseigna à Alexandre, voyez Plutarque, *Alexandre*, 9, et ci-dessus, p. 96. Aristote ne quitta la Macédoine qu'en 335; son influence sur l'esprit d'Alexandre put donc se prolonger cinq ans encore.

[2] Buste en marbre de la collection Erbach, d'après Stark, *Festschrift dem K. deutschen*

Quand Philippe mourut, en 336, Alexandre était à peine âgé de vingt ans. Néanmoins il avait déjà fait ses preuves : quatre années auparavant, régent du royaume, tandis que son père assiégeait Périnthe et Byzance, il avait vaincu des tribus thraces révoltées et, à Chéronée, on avait remarqué son courage. Les circonstances de son avènement étaient des plus difficiles : à l'intérieur et à l'extérieur, tout l'édifice élevé par son père chancelait. Mais Alexandre avait pour lui les soldats charmés de sa brillante valeur, le peuple gagné par ses largesses, et mieux que tout cela, son génie[1].

Son premier soin fut de se débarrasser des complices réels ou supposés de Pausanias. On enveloppa aussi dans un complot Amyntas, ce fils de Perdiccas à qui Philippe avait pris la couronne, et il fut mis à mort. Aussitôt que Philippe était tombé, Olympias s'était vengée de ses affronts sur Cléopâtre et son fils. Elle tua l'enfant dans les bras de sa mère, et força celle-ci à se pendre avec sa propre ceinture. L'oncle de Cléopâtre commandait un corps macédonien en Asie, Alexandre n'attendit qu'une occasion favorable pour se débarrasser de lui. Ces exécutions étaient des garanties pour le nouveau roi, mais plusieurs aussi d'atroces injustices. Alexandre oubliera ainsi quelquefois Alexandre, pour montrer le roi barbare.

Cependant la Grèce s'agitait : Athènes et, dans Athènes, Démosthène avaient donné le signal. Le grand orateur était en deuil de sa fille morte depuis sept jours, quand un courrier secret lui annonça le meurtre de Philippe. Il prend des vêtements blancs, se couronne de fleurs, et court annoncer aux Cinq-Cents que les dieux lui ont révélé par un songe la mort du Macédonien. Bientôt la nouvelle se confirme, et Démosthène, malgré Phocion, fait décerner une couronne à l'assassin. C'étaient deux mauvaises choses à la fois : une ruse inutile, et une offense à la moralité publique. Mais, d'abord, le récit du prétendu songe est d'Eschine, un ennemi, par conséquent suspect[2]; ensuite il faut bien reconnaître qu'en montrant la joie que cet assassinat lui causait, Démosthène ne blessait ni la moralité de son temps ni celle de l'antiquité tout entière, qui honorait Harmodios et Timoléon comme des héros, et qui ne craignait pas de dire par

archäolog. Institut zu Rom überreicht von der Universität Heidelberg, 1879. Cf. Naue, art. cité. dans la *Zeitschrift für Numismatik*, 1881, p. 33 et suiv.

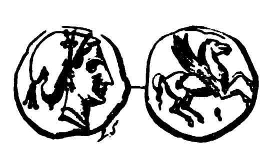
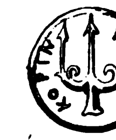
[1] Suivant Justin (XI, 1), il aurait accordé exemption aux Macédoniens de toutes charges et impôts, sauf le service militaire. Cela est impossible. Peut-être faut-il entendre les impôts de l'année courante.

[2] Eschine, *Contre Ctésiphon*, 77-78.

la bouche du sage Polybe : « Le meurtre d'un tyran est un titre de gloire[1]. »

Aussitôt des émissaires partent d'Athènes, et Démosthène sème l'or persan et la révolte. Argos, l'Arcadie, l'Élide, rejettent la suprématie macédonienne. Thèbes renverse son gouvernement oligarchique et attaque la Cadmée, encore tenue par les troupes que Philippe y a mises; Sparte sort de son immobilité et cherche des alliés; les Étoliens offrent des secours aux bannis des Acarnaniens; les Ambraciotes chassent les garnisons macédoniennes; Démosthène, enfin, négocie la révolte du général qui commandait l'armée envoyée par Philippe en Asie.

Au milieu de cette effervescence, Alexandre paraît et déconcerte tout par sa rapidité. Une armée formidable le suit. Il gagne les Thessaliens, convoque aux Thermopyles les amphictyons, qui reconnaissent sa suprématie, promet aux Ambraciotes l'autonomie, et se montre tout à coup sous les murs de Thèbes, qui se tait, frappée d'effroi. Athènes lui députe des ambassadeurs, parmi lesquels on mit Démosthène, qui, soit crainte, soit pudeur, ne se serait pas avancé au delà du Cithéron, et elle lui vote deux couronnes d'or, une de plus qu'elle n'en avait décerné à Pausanias[2]. Enfin Alexandre convoqua dans Corinthe l'assemblée générale de l'Hellade, même les Spartiates, qui répondirent avec plus de dignité que de prudence : « Notre habitude est de conduire les autres et non pas de les suivre. » Sans doute Alexandre sourit en entendant ces théâtrales paroles. Mais Sparte n'était plus qu'un souvenir; il le respecta, afin de n'être pas détourné un seul instant de sa grande affaire. L'assemblée le nomma chef suprême des Grecs dans la guerre contre les Perses. Quant à Attale, il l'avait fait assassiner (336).


1. 2.

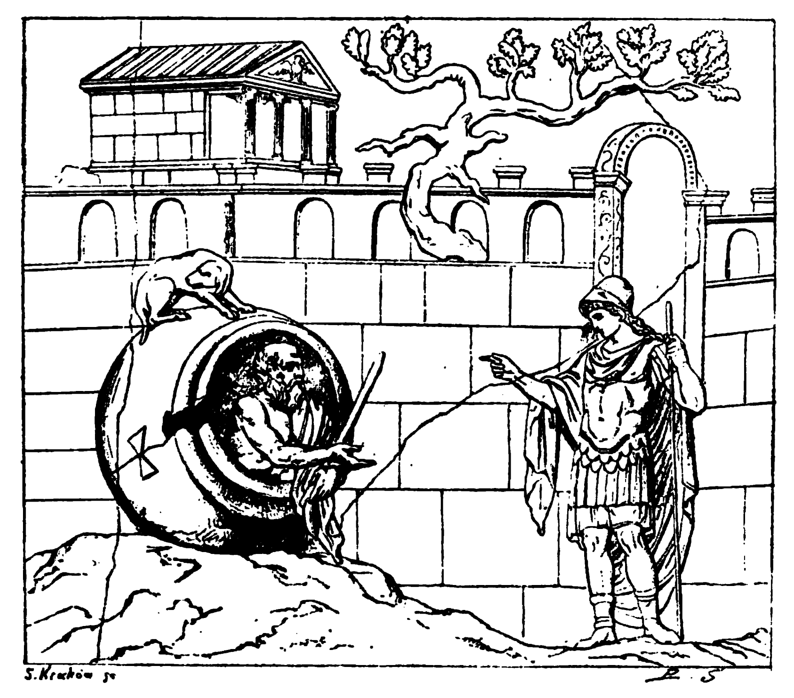
Monnaies de Corinthe frappées vers 338[3].

[1] II, 56, 15 : Ὁ δὲ τὸν... τύραννον τιμῶν καὶ προεδρίας τυγχάνει παρὰ πᾶσιν. Athènes avait, en 359, donné le droit de cité et une couronne d'or aux deux assassins du roi de Thrace, Cotys, comme meurtriers d'un tyran. Cf. Démosthène, *Contre Aristocr.*, 119.

[2] Cette légation de Démosthène est peu probable.

[3] 1. Tête d'Aphrodite à droite, les cheveux enveloppés dans un élégant *cécryphalos*. ℟. Le koppa. Pégase galopant à droite. (Hémi-drachme.) — 2. Tête casquée de Pallas, à gauche. ΚΟΡΙΝΘΙΩΝ Trident. (Bronze.)

Un homme étonna cependant le jeune victorieux. On conte qu'à Corinthe Alexandre alla voir Diogène dans son tonneau. « Que veux-tu de moi? demanda-t-il au philosophe. — Que tu t'ôtes de mon soleil! » Sur quoi le prince aurait dit à ceux qui l'accompagnaient : « Si je n'étais Alexandre, je voudrais être Diogène. » Ce n'est pas probable; mais il est vrai qu'il n'y a que deux moyens de se mettre



Alexandre et Diogène [1].

au-dessus de la fortune : par le dédain ou par la force, et le premier est le plus sûr [2].

Puisque nous en sommes aux mots historiques, qui, peut-être, ne le furent jamais, disons encore qu'Alexandre, venu à Delphes à une époque de l'année où le dieu du soleil s'éloignait de son temple assombri par l'hiver, voulut, malgré l'absence d'Apollon, consulter l'oracle. La Pythie s'y refusant, il la saisit et, de force, il la menait à l'antre prophétique, quand elle s'écria : « O mon fils, tu es irrésistible! » Alexandre, à ces mots, s'arrête; il avait reçu l'oracle qu'il souhaitait.

[1] Haut-relief en marbre, conservé dans la villa Albani (d'après Zoëga, *Bassirilievi antichi di Roma*, I, tav. 30). — La scène se passe auprès d'une des portes de Corinthe.

[2] Voy. Bayle, *Dict. philos.*, art *Diogène*. Le philosophe n'était pas seul à habiter une pareille demeure; des exilés, des mendiants, se logeaient ainsi économiquement.

Les Grecs avaient trop d'esprit pour n'en pas prêter à ceux qu'ils faisaient parler. Je ne garantis pas l'authenticité de tous les mots à effet qu'ils ont mis dans la bouche de Philippe, d'Alexandre et de tant d'autres. Ils aimaient à jeter ces fleurs légères, au milieu de la grave histoire, pour en atténuer la sévérité, et ils y ont réussi.

En quelques semaines, Alexandre avait tout pacifié au sud de son empire; mais au nord les peuples barbares remuaient. Il courut de ce côté, arriva en dix jours au pied de l'Hémos (Balkan), qu'il franchit, malgré la résistance des Thraces indépendants, et battit complètement les Triballes, dont les débris s'enfuirent dans l'île de Peucé, sur le Danube, où, malgré quelques vaisseaux qu'il avait fait venir de Byzance, il ne put les forcer. Il passa audacieusement le grand fleuve et détruisit une ville des Gètes, qui, effrayés, reculèrent dans la profondeur de leurs déserts; mais il ne resta qu'un jour sur la rive gauche; c'était assez pour que le bruit de cet exploit répandit au loin la crainte de ses armes. Il reçut des ambassades de plusieurs peuples de ces régions,



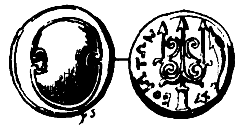
1. 2.
Monnaies des Celtes imitées des tétradrachmes de Philippe II[1].

même des Celtes, voisins du golfe Adriatique. « Que craignez-vous? demanda à ceux-ci le jeune conquérant, qui attendait un hommage à sa valeur. — Que le ciel ne tombe, dirent-ils. — Les Celtes sont fiers, » répliqua Alexandre. Il leur donna pourtant le titre d'alliés et d'amis; puis s'éloigna des rives du Danube, où il avait établi le respect de son nom, et alla le porter à l'ouest chez les Illyriens, tribus vaillantes, mais barbares, qui sacrifièrent avant le combat trois jeunes gens, trois jeunes filles et trois béliers noirs.

Alexandre venait de faire le tour de ses États, en battant sur son passage les peuples environnants. Il apprend tout à coup que, sur le bruit mensonger de sa mort chez les barbares, les bannis sont rentrés

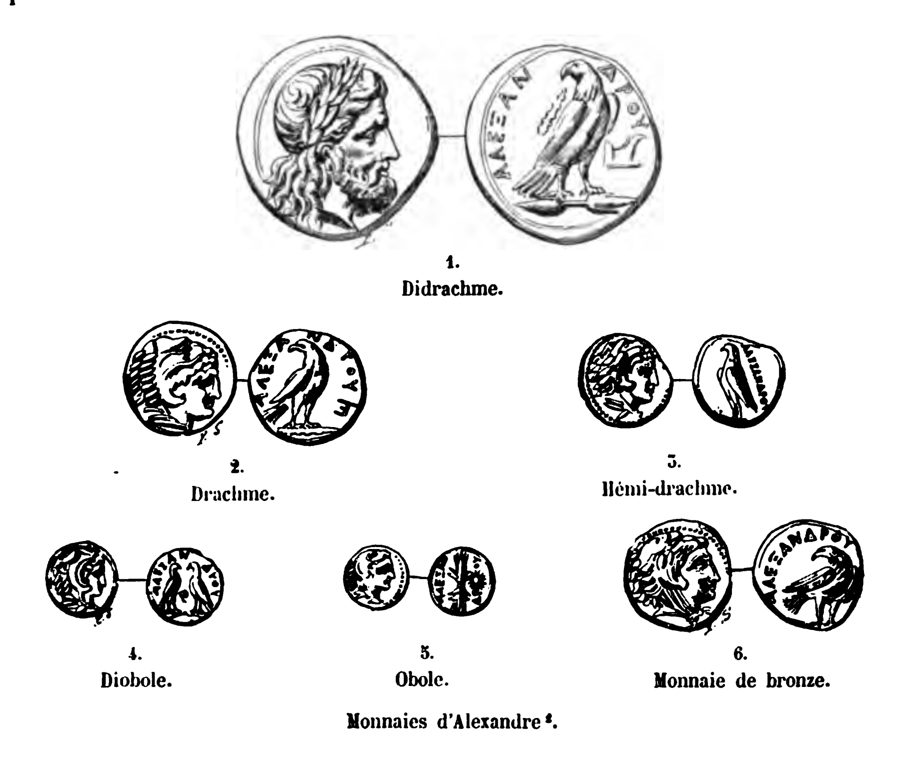
[1] 1. Le style de ces monnaies, très abondantes dans la vallée du Danube, est barbare. Sur le premier exemplaire on distingue encore quelques lettres de la légende ΦΙΛΙΠΠΟΥ. (Monnaies d'argent.)

dans Thèbes, qu'ils ont surpris et égorgé un des chefs de la garnison macédonienne, mais que la Cadmée tient encore.



Monnaie des Béotiens[1].

En treize jours, il arrive en Béotie avec trente-trois mille hommes. Les Phocidiens et les habitants de Thespies, d'Orchomène et de Platée, ennemis héréditaires de la grande cité béotienne qui leur avait fait un sort si dur, étaient accourus à la curée. « Dé-



1. Didrachme.

2. Drachme.

3. Hémi-drachme.

4. Diobole.

5. Obole.

6. Monnaie de bronze.

Monnaies d'Alexandre[2].

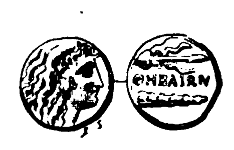
mosthène m'appelait un enfant quand j'étais chez les Triballes, dit Alexandre, et jeune homme quand j'arrivai en Thessalie; je lui

[1] Bouclier béotien. ℞. ΒΟΙΩΤΩΝ. Trident très orné; dans le champ, un dauphin et une feuille de lierre. (Bronze frappé entre 338 et 315.)

[2] 1. Tête laurée de Zeus, à droite. ℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Aigle debout sur un foudre; dans le champ, une massue et une proue de navire. (Didrachme.) Cette monnaie est encore frappée au type et dans le système des pièces de Philippe II; elle est du commencement du règne d'Alexandre. — 2. Tête jeune d'Alexandre à droite, coiffé de la peau de lion. ℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Aigle debout sur une massue. (Drachme frappée vers 336.) — 3. Tête d'Alexandre à droite, coiffée de la peau de lion. ℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Aigle à gauche. (Hémi-drachme frappée vers 336.) — 4. Tête d'Alexandre à droite, coiffée de la peau de lion. ℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Deux aigles en regard. Entre eux, un monogramme. (Diobole frappée vers 336.) — 5. Tête d'Alexandre jeune, à droite, coiffée de la peau de lion. ℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Foudre; à droite, une

montrerai sous les murs d'Athènes que je suis un homme. » Il chercha pourtant à éviter l'effusion du sang, et laissa aux Thébains le temps de revenir à la soumission. Ils répondirent par une proclamation où ils appelaient à eux « tout homme qui voudrait, avec l'aide du grand roi, travailler à rendre la liberté aux Grecs et à renverser le tyran de la patrie. » Quoiqu'ils n'eussent point reçu les secours qu'Athènes leur avait votés sur la proposition de Démosthène, ni ceux de l'Élide et de l'Arcadie, qui s'arrêtèrent à l'isthme de Corinthe, ils présentèrent la bataille aux Macédoniens en avant de leurs murs. La lutte fut acharnée et longtemps indécise. Alexandre, ayant aperçu une poterne laissée sans gardes, lança de ce côté Perdiccas avec une troupe d'élite. A la vue de leur ville ouverte à l'ennemi, les Thébains rentrèrent précipitamment; mais la garnison de la Cadmée fit une sortie, et ils furent enveloppés. Il n'y avait plus à combattre pour vaincre, ni même pour se sauver; du moins ils moururent en gens de cœur. Aucun ne demanda quartier. Pendant tout le jour on tua. Plus de six mille Thébains périrent : trente mille furent pris.

Thèbes allait avoir le sort qu'elle avait infligé à Platée, qu'elle avait demandé pour Athènes. Elle n'avait pas de grand et noble souvenir qui pût la sauver. Dans le conseil des alliés on n'en rappela qu'un, c'est qu'elle avait été mise jadis au ban de la Grèce pour son alliance impie avec Xerxès. Le décret suivant fut rendu : « La ville de Thèbes sera détruite de fond en comble; les captifs seront vendus à l'enchère; les fugitifs seront arrêtés partout où on les trouvera, et aucun Grec ne pourra recevoir un Thébain sous son toit. Orchomène et Platée seront rebâties. » En conséquence de ce décret, dicté par une haine séculaire plutôt que par la récente victoire, Alexandre fit raser la ville, moins la Cadmée où il mit garnison et la maison de Pindare, dont le génie plaisait au sien. Il laissa libres les prêtres, ceux qui avaient des liens d'hospitalité avec ses Macédoniens, et une noble Thébaine, Timocléia, qu'un de ses officiers avait outragée. Comme celui-ci exigeait encore qu'elle lui révélât le lieu où ses trésors étaient cachés, elle



Monnaie de Thèbes[1].

couronne. (Obole frappée vers 336.) — 6. Tête jeune d'Alexandre à droite, coiffée de la peau de lion. ℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Aigle tourné à droite et détournant la tête. (Bronze frappé vers 336.) La date et l'attribution à Alexandre le Grand de la série monétaire que nous donnons ici ont été déterminées par M. Imhoof-Blumer, *Monnaies grecques*, p. 120.

[1] Tête jeune d'Héraklès à droite, coiffée de la peau de lion. ℞. ΘΗΒΑΙΩΝ. Thyrse orné de bandelettes et massue. (Bronze.)

l'avait mené à un puits, lui disant : « Ils sont là »; et après qu'il y fut descendu, elle l'y avait tué à coups de pierres; le roi lui donna raison. Le reste de la population fut vendu aux enchères, qui produisirent 400 talents d'argent (2 495 000 francs; c'était 83 francs seulement par tête[1]); enfin le territoire thébain fut partagé entre les alliés d'Alexandre (automne 335).

Une des plus vieilles cités de l'Hellade était donc détruite; d'antiques légendes, chères au génie hellénique, ne savaient plus où se placer, et certains dieux perdaient leurs honneurs accoutumés. C'était une mutilation de la Grèce qui laissait de la tristesse dans les cœurs et de la crainte dans l'esprit de ceux qui redoutaient le courroux des divinités poliades. Aussi, moins de trente ans après, Cassandre, un des successeurs d'Alexandre, rebâtira la cité de Dionysos et des Labdacides.



Fable grecque, sur une plaque d'argile peinte[2].

Pour le moment, cette terrible exécution jeta l'effroi dans la Grèce, et de toutes parts affluèrent les marques de soumission et de repentir. Athènes elle-même envoya féliciter le conquérant sur son heureux retour. Alexandre, en réponse, demanda que neuf de ses ennemis lui fussent livrés. Cette proscription est, pour les patriotes qu'elle frappait, un titre d'honneur. Leurs noms méritent d'être conservés : c'étaient Démosthène, Lycurgue, Hypéridès, Polyeucte, Charès, Charidèmos, Éphialtès, Diotimos et Méroclès. Les Athéniens hésitèrent en face de cette lâcheté, et Démosthène leur conta la fable du loup qui demandait aux brebis de lui livrer leurs chiens. L'honnête Phocion exhortait les victimes à se dévouer pour le salut public; ajoutons qu'il eût fait, sans hésiter, ce qu'il demandait aux autres. La circonstance était grave : Alexandre n'en avait pas d'abord exigé davantage des Thébains Athènes cependant résista, et Démade proposa un décret habilement rédigé, qui, tout en renfermant la résolution de ne pas livrer

[1] Justin dit cependant (XI, 4) que les enchères furent élevées, parce que *pretium non ex ementium commodo, sed ex inimicorum odio extenditur*.

[2] Fragment d'une plaque en argile peinte, découvert à Corinthe et conservé au musée de Berlin; d'après les *Antike Denkmäler*, I (1886), Taf. 8, n° 2. — Le renard est aux pieds de l'arbre sur lequel est perché le corbeau : on ne voit pas maître corbeau, mais on lit encore les deux premières lettres de son nom : Ϙο = Ϙόραξ, à l'extrémité supérieure du fragment.

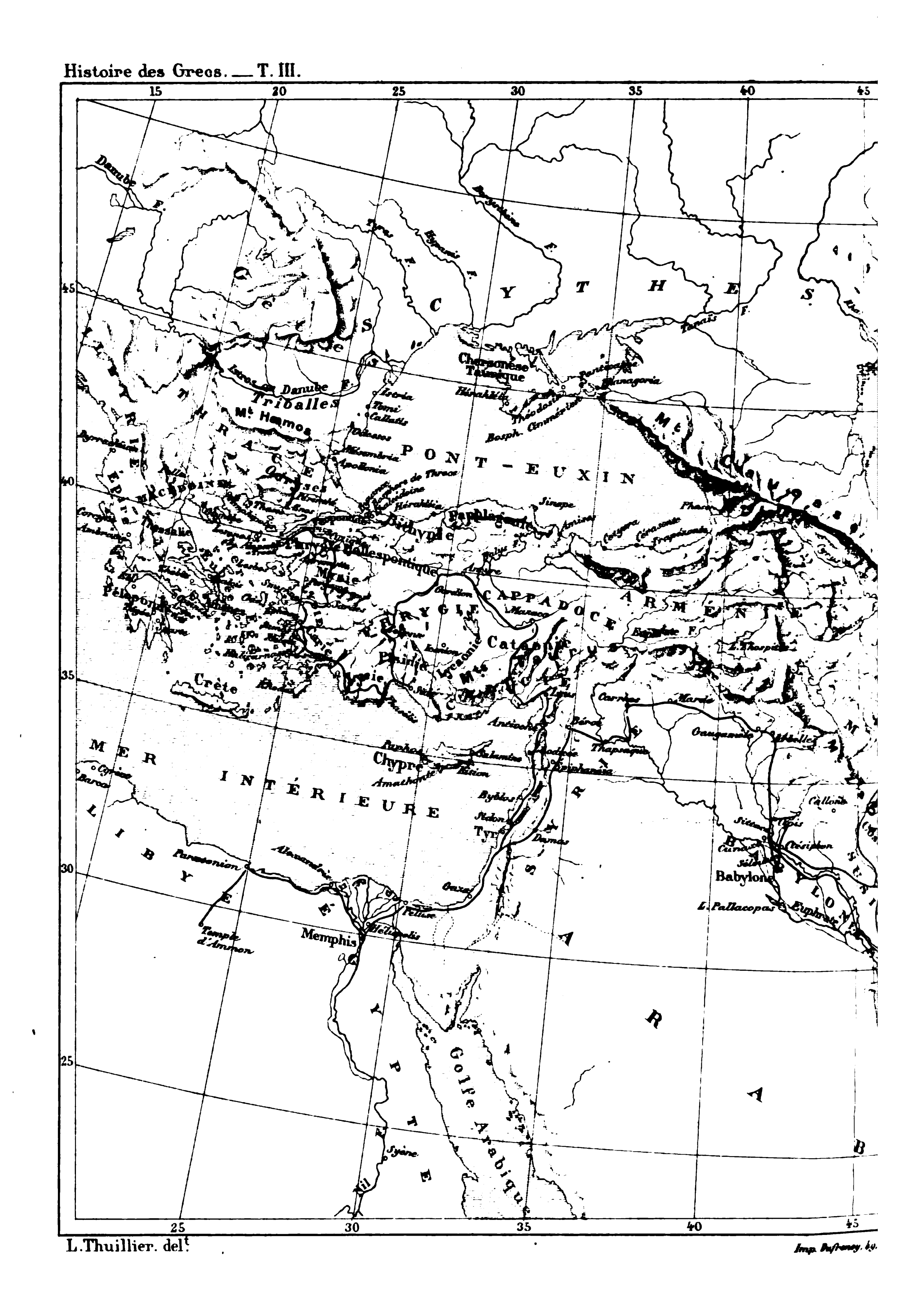
les orateurs, promettait de les punir suivant la rigueur des lois, s'ils étaient jugés coupables. Il fut chargé de le faire agréer par Alexandre. L'heure de la colère était passée; le roi trouvait déjà qu'il y avait eu assez de sang versé à Thèbes. Démade réussit; il obtint même pour Athènes la permission de recevoir quelques Thébains fugitifs. Mais Éphialtès et Charidèmos, les deux chefs militaires du parti, furent contraints de s'exiler. Alexandre retrouvera le premier en Asie, à Halicarnasse, où le proscrit arrêtera un moment la fortune du conquérant. . .

Bien sûr désormais de la Grèce, Alexandre revint en Macédoine. Il y rassembla le conseil des chefs de son armée, pour les consulter sur l'expédition d'Asie, ou plutôt pour leur exposer ses projets et ses plans. Il les enflamma par ses discours, et la guerre étant résolue, il offrit de magnifiques sacrifices aux dieux, dans la ville de Dion, dans celle d'Ægées, et il célébra des jeux scéniques en l'honneur de Jupiter et des Muses, selon les rites institués anciennement par Archélaos. Des repas splendides, donnés aux généraux macédoniens et aux envoyés de la Grèce, des fêtes magnifiques à l'armée entière, précédèrent le départ de l'expédition et les longues fatigues que tous ensemble allaient partager.

Mais nous sommes en Macédoine; la politique de l'Orient, qui compte la vie pour si peu, y domine; il nous faut donc mentionner une autre précaution prise par Alexandre avant son départ : il fit tuer les parents de sa belle-mère Cléopâtre et tous ceux des siens qu'il lui sembla dangereux de laisser en arrière. Les grands hommes sont comme les grands chênes : ceux-ci tiennent par leurs racines au sol qui les porte, comme ceux-là, par certains côtés du caractère, aux mœurs et à la société d'où ils sont sortis.

II. — SITUATION DE L'EMPIRE PERSE; BATAILLE DU GRANIQUE (334); CONQUÊTE DE L'ASIE MINEURE (333).

L'empire qu'Alexandre allait attaquer était depuis bien longtemps près de sa ruine. La retraite des Dix-Mille avait révélé sa faiblesse; et depuis cette expédition, que de secousses, sans parler de l'entreprise d'Agésilas, avaient ébranlé cet empire caduc! En premier lieu, la révolte d'Évagoras, qui s'étant rendu indépendant à Salamine, en Chypre, s'allia avec le roi d'Égypte, Acoris, et résista aux forces du grand roi, même après que celui-ci, par le traité d'Antalcidas, eut fait reconnaître



L. Thuillier. del.t

Imp. Dufrénoy

Hachette et Cie. — Paris.

EXPÉDITIONS D'ALEXANDRE

Itinéraire d'Alexandre, d'après Alary et Jurien de la Gravière.

Echelle

0 500 1000 Kilom.

50 55 60 65 70 75 80

Massagètes Scythes Lac Oxien Mer Caspienne ou Hyrcanienne Chorasmiens Sogdiane Maracanda Iaxarte F. Alexandrie Oxus F. Ancien lit de l'Oxus Alexandrie de l'Oxus Bactriane Bactres Aornos Adrapsa Paropamisades Nicée Margiane Dirion Hyrcanie Zadracarta Hécatompylos Parthie Rhagae Portes Caspiennes Ecbatane Médie Alexandrie d'Arie Drangiane Prophthasia Alexandrie d'Arachosie Arachosie L. Aria Carmana Carmanie Persépolis Perse Golfe Persique Pasargade Gédrosie Rambacia Horites Arabites Musicanes Oxycanes Sindomana Rme de Sambus Pattala Bouches de l'Indus Indus F. Taxile Bucéphalie Nicée Rme de Porus Oxydraques Malliens Hyphase Inde Mer Érythrée

50 55 60 65 70

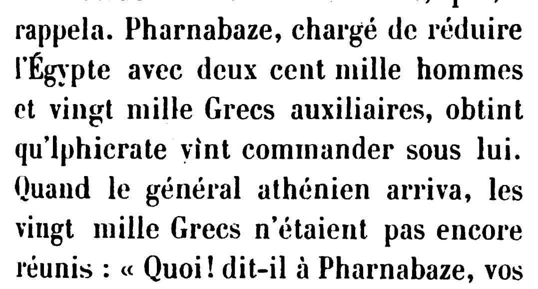
Gravé par Erhard Fres — Paris.

du Montparnasse. Paris.

des Grecs ses droits à la possession de Chypre. Battu d'abord, Évagoras se releva, grâce aux divisions des satrapes qui commandaient l'armée ennemie, et se fit, au bout de dix ans, reconnaître comme prince souverain (385). Tout l'empire avait, encore une fois, lutté en vain contre un seul homme et une seule ville.


Tête d'Alexandre (?) [1].

Une autre guerre, celle d'Egypte, ne finit pas mieux. Cette province avait, depuis l'an 411, ses rois particuliers. En 386 Acoris y régnait depuis six années; Artaxerxès le fit attaquer en même temps qu'Évagoras, avec aussi peu de succès. Menacé de nouveau en 377, Acoris prit à sa solde l'Athénien Chabrias, que, sur la plainte du roi, Athènes rappela. Pharnabaze, chargé de réduire l'Égypte avec deux cent mille hommes et vingt mille Grecs auxiliaires, obtint qu'Iphicrate vînt commander sous lui. Quand le général athénien arriva, les vingt mille Grecs n'étaient pas encore réunis : « Quoi! dit-il à Pharnabaze, vos paroles et vos actions sont-elles si peu d'accord? — Je suis maître de mes paroles, répondit le satrape, mais mes actions dépendent du roi. » Souvent ainsi les ordres inintelligents et despotiques de celui qu'on appelait « l'homme semblable aux dieux » paralysaient l'action des généraux. Le retard qu'avaient éprouvé les levées fit échouer l'expédition.




Pharnabaze [2].

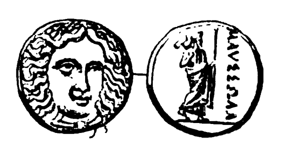
En 362, ce fut l'Asie Mineure presque entière qui faillit se détacher de l'empire. Le satrape de Phrygie, Ariobarzane, qui possédait Périnthe, sur la Propontide, et les deux rives de l'Hellespont, s'était révolté contre son maître et, pour obtenir l'alliance des Athéniens, il leur avait cédé Sestos, « la huche du Pirée [3] », avec une partie de la

[1] Camée du Cabinet de France. Le roi est coiffé d'un casque orné d'une couronne de laurier et d'un lion. On a voulu aussi reconnaître dans cette tête le portrait de Lysimaque. (Sardonyx à trois couches. Haut. 35 millim., *Catalogue*, n° 165.)

[2] ΦΑΡΝΑΒΑ. Tête du satrape Pharnabaze, coiffé de la tiare orientale, à droite. ℞. Proue de navire entourée de trois poissons. (Argent.) Cette monnaie paraît avoir été frappée en Phrygie.

[3] Ainsi appelé parce que Sestos aux mains des Athéniens leur assurait l'arrivée des blés de la Tauride. (Aristote, *Rhét.*, III, 10, 3 : ἡ τηλία τοῦ Πειραιῶς.)

Chersonèse. Sous prétexte de le faire rentrer dans le devoir, les satrapes de Lydie et de Cappadoce et Mausole, prince de Carie, avaient attaqué Adramytte et la forte place d'Assos, qui s'étaient déclarées pour lui; en réalité, ils voulaient profiter, eux aussi, de la vieillesse d'Artaxerxès Memnon et des troubles du palais, pour se rendre indépendants. Dans le même temps, les Phéniciens remuèrent, et toute la partie occidentale de l'empire sembla perdue. La trahison rompit le lien des coalisés; mais Datame, satrape de Cappadoce, se défendit longtemps, et ne succomba que sous le poignard d'un assassin. Quelques années plus tard, en 350, Artabaze, satrape révolté de Phrygie, s'enfuit en Macédoine, auprès de Philippe, auquel sans doute il apporta d'utiles renseignements.



Drachme de Mausole[1].



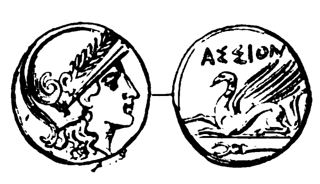
Monnaie de Pixodarus, dynaste de Carie (341-335)[2].



Monnaie d'Idriæus, dynaste de Carie (351-344)[3].


Monnaie d'Adramytte[4].

La fin du règne d'Artaxerxès fut troublée par des conspirations domestiques et des assassinats. Ochus, son fils, monté par cette voie sur le trône en 358, fit périr ses cent dix-huit frères et tous ceux de ses parents qui lui portaient ombrage. Il eut à combattre une ligue des petits rois phéniciens d'Arados, de Tyr et de Sidon. Cette ligue fut dissoute par la trahison; les Sidoniens brûlèrent eux-mêmes leur ville où le vainqueur ne trouva que quarante mille cadavres; Chypre aussi succomba, malgré huit mille mercenaires que



Monnaie d'Assos[5].

[1] Tête laurée et vue de face de Hélios, les cheveux rayonnant. ℞. ΜΑΥΣΣΩΛΛ(ου). Zeus Stratios s'avançant à droite, tenant une bipenne et un sceptre.

[2] Tête laurée d'Apollon vue de face. ℞. ΠΙΞΩΔΑΡΟΥ. Zeus Stratios tenant une bipenne de la main droite et une haste de la main gauche, allant à droite. (Didrachme.)

[3] Tête laurée d'Apollon, vue de face. ℞. ΙΔΡΙΕΩΣ. Zeus Stratios marchant à droite, tenant une bipenne et une haste; dans le champ, une marque monétaire. (Tétradrachme.)

[4] Tête diadémée de Zeus à gauche. ℞. ΑΔΡΑΜΥΤΗΝΩΝ. Aigle sur un foudre à gauche. Dans le champ, un monogramme. (Drachme.)

[5] Tête de Pallas à droite, le casque orné d'une couronne de laurier. ℞. ΑΣΣΙΟΝ. Griffon accroupi à gauche; à l'exergue un caducée. (Bronze.)

Phocion y avait amenés. Pour achever cette reconstruction de l'empire, Ochus attaqua l'Égypte, où Agésilas avait fait roi Nectanébos. Il prit



1. 2. 3.

Monnaies phéniciennes incertaines[1].

à son service dix mille Grecs de Thèbes, d'Argos et d'Asie Mineure; Nectanébos en avait vingt mille. Placés en face les uns des autres, dans des querelles étrangères, les mercenaires s'entendaient et s'épargnaient, comme les condottieri italiens du quinzième siècle, et les guerres étaient sans fin, à moins que l'or ne décidât la victoire, en déterminant la défection d'une de ces troupes vers l'autre. Ochus, plus heureux que ses prédécesseurs, réduisit l'Égypte, mais il blessa profondément ses sentiments religieux en pillant les sépultures et les temples : comme Cambyse, il tua le bœuf Apis (344). Devenu odieux, même aux Perses, il fut empoisonné par l'eunuque Bagoas qui mit à sa place le plus jeune fils de sa victime, Arsès. Au bout de trois ans,



Proscynème ou adoration devant Apis[2].

[1] 1. En lettres phénicienne אז (Ascalon?). Lion s'avançant à droite sur des dunes de sables. ℞. Le dieu Bel Dagon à queue de reptile anguipède; il tient de la main droite un trident et de la gauche une couronne. (Argent.) — 2. Tête jeune et imberbe, à droite avec une couronne de laurier. ℞. Dans un carré creux, un lion et un sanglier accroupis à droite ; dans le champ la lettre phénicienne ב. (Argent.) On classe généralement cette monnaie à Gaza. — 3. Tête à double face, l'une barbue, l'autre imberbe. ℞. Chouette debout de face; de chaque côté, un rameau d'olivier. (Argent.) Monnaie classée à Gaza.

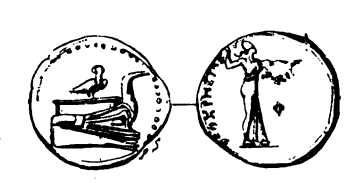
[2] D'après G. Perrot et C. Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'antiquité*, t. I, p. 67, fig. 46.

Arsès périt de la même main avec tous ses frères, vers le temps où mourait Philippe de Macédoine, et l'eunuque éleva au trône Codoman, neveu d'Artaxerxès II, qui prit le nom de Darius. Le nouveau prince mit fin à ces meurtres, en faisant boire à Bagoas le poison que ce meurtrier de rois lui avait à son tour préparé.

Ce rapide tableau montre l'empire des Perses mal joint dans ses parties; formé de peuples indifférents au sort du grand roi; ébranlé au centre par les meurtres et les intrigues, aux extrémités par les révoltes; livré à un despotisme violent, aux caprices des mercenaires qu'il prend à sa solde, aux rivalités des satrapes, dont beaucoup sont héréditaires; ne se soutenant enfin contre tant de secousses et de causes de déchirement que par les divisions de ses ennemis, les trahisons suscitées chez eux, les assassinats, ou l'emploi temporaire de soldats achetés. La puissance qui allait attaquer cet empire ne donnait aucune prise à ces moyens bas et odieux et avait le pouvoir d'entraver beaucoup, sinon d'empêcher les levées de Grecs mercenaires. Enfin, le grand roi avait bien encore d'innombrables multitudes à opposer aux Macédoniens, mais ces Asiatiques n'avaient rien appris de leurs défaites : ils avaient gardé l'habitude de combattre sans ordre et de loin, avec des armes de jet, tactique qui, malgré leur nombre, ne pouvait prévaloir contre une troupe docile à ses chefs, accoutumée aux évolutions militaires et formée à combattre de près. Il n'y avait alors d'armées redoutables que celles-là, et c'est pourquoi les hoplites grecs d'abord, la phalange d'Alexandre ensuite, enfin la légion romaine, ont passé partout.

Au commencement du printemps de l'année 334, Alexandre partit de Pella pour aller porter à Suse et à Persépolis la réponse de la Grèce aux guerres Médiques. En vingt jours il arriva à Sestos, où l'armée passa le détroit. Elle se composait, en infanterie, de douze mille Macédoniens, parmi lesquels se trouvaient deux corps d'élite, les Hypaspistes et les Argyraspides, aux boucliers d'argent, de sept mille alliés et de cinq mille mercenaires soldés, tous sous le commandement de Parménion. Cette infanterie régulière était suivie de cinq mille Odryses, Triballes ou Illyriens et de mille archers agrianes, ce qui formait un ensemble de trente mille fantassins. La cavalerie, très supérieure en nombre, proportionnellement à celle qu'on trouvait d'habitude dans les armées helléniques, et commandée par Philotas, fils de Parménion, comptait quatre mille cinq cents chevaux, savoir : quinze cents Macédoniens, et parmi eux les Hétaires ou compagnons

dû roi, fournis par la noblesse macédonienne, quinze cents Thessaliens, six cents cavaliers grecs et neuf cents coureurs thraces ou péoniens. Pour la flotte, Alexandre avait réuni cent soixante trirèmes, dont vingt athéniennes et quantité de vaisseaux de charge. L'artillerie, balistes et catapultes, qui allait être employée dans les sièges et les batailles, suivait l'armée[1]. Alexandre avait laissé en Europe douze mille hommes d'infanterie et quinze cents chevaux sous les ordres d'Antipater, dont il eut soin d'emmener les trois fils avec lui[3]. Il avait distribué à ses amis tous ses biens, et sa caisse militaire était vide[4] :



Proue de navire sur une monnaie de Phasélis[2].



Monnaies d'or d'Alexandre[5].

« Que gardez-vous donc ? lui dit Perdiccas. — L'espérance! »

Les Perses avaient une flotte de quatre cents navires de guerre

[1] Elle servit beaucoup au siège de Tyr et au passage de l'Iaxarte. (Arrien, IV, 4, 7.)

[2] Proue de navire tournée à droite; au-dessus, une chouette. ℞. ΘΕΟΧΡΗΣΤΟΣ, nom d'un magistrat. Pallas Promachos, debout à droite; dans le champ, Φ, initiale de Phasélis. (Drachme.)

[3] Diodore, XVII, 17.

[4] Il devait 800 talents, et son père lui avait laissé une dette de 500. (Arrien, VII, 9-10.)

[5] 1. Double statère. Tête de Pallas à droite, avec un casque orné d'un serpent. ℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Victoire ailée, debout à gauche, tenant une couronne et la hampe d'un trophée; dans le champ, le foudre et une lettre, marque d'atelier, 17gr,23. — 2. Statère. Tête de Pallas à droite, avec un casque orné d'un griffon. ℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. Victoire ailée, debout à gauche, tenant une couronne, et la hampe d'un trophée; dans le champ, un monogramme dans une couronne et une lettre, marque d'atelier, 8gr,61. — 3. Hémi-statère. Tête de Pallas à droite, avec un casque orné d'un serpent. ℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. La même Victoire; dans le champ, marques différentes d'atelier, 4gr,30. — 4. Quart de statère. Même

montés par les marins expérimentés de la Phénicie, de Chypre et de l'Égypte. Un fort habile homme, qui connaissait bien la Grèce et avait déjà rendu de signalés services à l'empire, jusqu'à battre en Asie le corps macédonien expédié par Philippe, Memnon, de Rhodes, voulait qu'on disputât le passage de la mer. Alexandre ne trouva pas dans l'Hellespont une barque armée contre lui.

Pendant la traversée, il immola un taureau, et fit, avec une coupe d'or, des libations à Neptune et aux Néréides. Arrivé à portée de la



Tumulus de Patrocle [1].

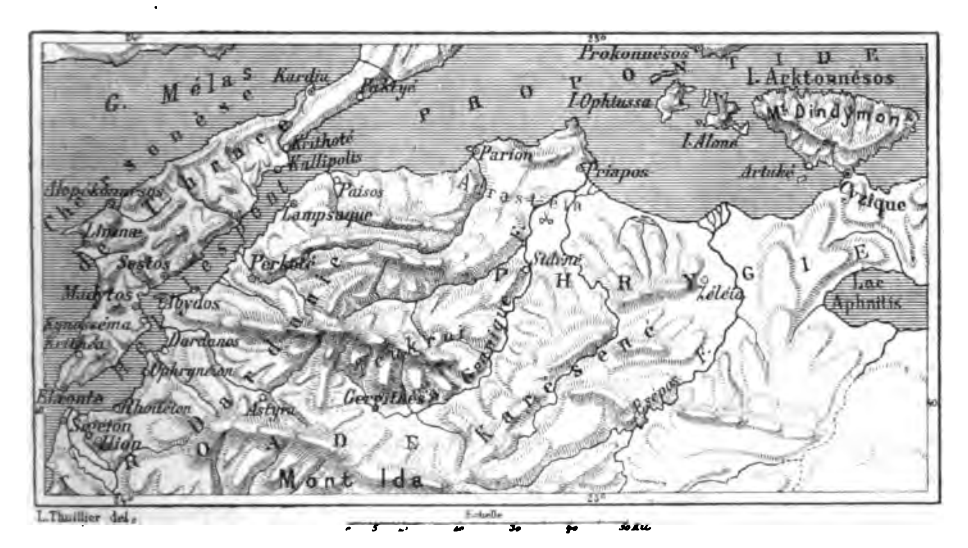
côte, il y lança son javelot, comme pour en prendre possession, et sauta le premier à terre. Ce lieu était voisin des ruines de Troie; il s'y rendit, offrit des sacrifices à Pallas, et suspendit ses armes dans le temple de la déesse; en échange, il prit celles qu'on y avait consacrées et, dans les batailles, quelques-uns de ses gardes les portèrent toujours auprès de lui. Il sacrifia aussi à Priam pour apaiser le ressentiment de son ombre contre la race de Néoptolème, à laquelle les rois macédoniens appartenaient. Ainsi le verra-t-on partout sacrifiant aux dieux,

tête de Pallas. ℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ en deux lignes. Foudre, arc et massue, 2gr,15. — 5 Autre quart de statère. Même tête de Pallas. ℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. La Victoire comme sur les pièces précédentes; dans le champ, une marque d'atelier.

[1] D'après une photographie. — Le tumulus de Patrocle est situé au nord-nord-est du promontoire Sigéion.

consultant les oracles et pratiquant les cérémonies de tous les cultes. Chez le disciple d'Aristote, était-ce croyance, était-ce politique? L'une et l'autre à la fois. Ici, c'était surtout un hommage rendu par sa vive et poétique imagination, pleine des souvenirs d'Homère, aux brillantes fictions de la mythologie grecque. Alexandre couronna le tombeau d'Achille, Éphestion celui de Patrocle. « Heureux Achille, s'écria le prince, d'avoir eu Homère pour chantre de ta gloire! »

L'armée persique était réunie derrière le Granique, petit fleuve de la Troade qui descend de l'Ida et se jette dans la Propontide, à l'ouest de Cyzique. Memnon, de Rhodes, héritier de la satrapie de son frère



Carte pour la bataille du Granique.

Mentor dans l'orient de l'Asie Mineure, avait proposé de faire un désert devant Alexandre, et de le harceler incessamment, sans engager d'action, tandis que la flotte ferait sur ses derrières une diversion puissante en Macédoine et en Grèce. « Je ne souffrirai point, s'était écrié Arsitès, satrape de Phrygie, que l'on brûle une seule habitation où je commande. » Le conseil du Rhodien était bon, mais difficile à exécuter. Les Perses ne pouvaient tout détruire et reculer toujours. Les soldats d'Alexandre ont d'ailleurs montré que le désert ne les effrayait pas. Il est vrai qu'au moment où ils le franchirent si allègrement, ils avaient, derrière eux, trois victoires, et, devant, l'espoir d'un immense butin.

Les Perses avaient, selon Arrien, vingt mille chevaux, et à leur solde presque autant d'étrangers qui composaient la meilleure part de leur

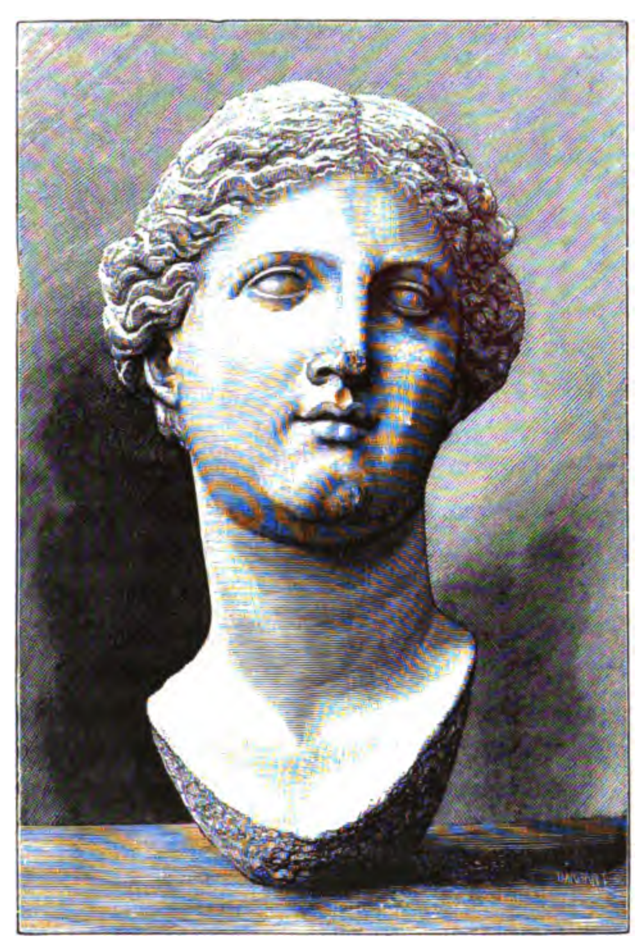
infanterie; selon Diodore, dix mille cavaliers et cent mille fantassins. La cavalerie était rangée le long du cours d'eau, et l'infanterie en arrière, sur une éminence. Alexandre se jeta des premiers dans le fleuve, à la tête d'un corps d'élite. Cette avant-garde engage, en abordant, une lutte sanglante. Elle est d'abord repoussée à cause de la nature du terrain escarpé et glissant. « Dans un choc, la lance d'Alexandre se rompt; il veut prendre celle de son écuyer Arès : « Cherchez-en d'autres, » dit Arès en lui montrant le tronçon de la sienne, avec lequel il faisait encore des prodiges. Le Corinthien Démarate, un des Hétaires, donne sa lance au roi, qui court à Mithridate, gendre de Darius, et le renverse d'une blessure au visage. Un Perse lui décharge sur la tête un violent coup de cimeterre que le casque amortit : Alexandre le perce d'outre en outre. Un autre allait le frapper par derrière, et levait déjà le bras : Clitus le lui coupe d'un seul coup près de l'épaule. Cependant les Macédoniens passaient le fleuve en foule et rejoignaient leur roi. Les Perses, enfoncés par la cavalerie, percés par les hommes de trait qui étaient mêlés dans ses rangs, commencèrent à fuir. Dès que leur centre plia, les deux ailes étant déjà renversées, la déroute de cette première ligne fut complète; Alexandre poussa aussitôt vers l'infanterie, restée à son poste. La phalange et la cavalerie chargèrent à la fois : en peu de moments tout fut tué ou s'enfuit. Beaucoup s'échappèrent en se cachant sous les cadavres; deux mille tombèrent vivants au pouvoir du vainqueur....


Cavalier armé sur une monnaie de Magnésie du Méandre[1].

« Du côté des Macédoniens il périt, dans le premier choc, vingt-cinq hétaires. Alexandre leur fit élever, à Dion, des statues d'airain de la main de Lysippe. Le reste de sa cavalerie ne perdit guère plus de soixante hommes, et l'infanterie trente; Alexandre les fit ensevelir avec leurs armes, et exempta leurs pères et leurs enfants de tout impôt. Il eut le plus grand soin des blessés, les visitant, examinant les plaies, et leur donnant toute liberté de l'entretenir de leurs exploits. Il accorda aussi les derniers honneurs aux généraux perses, même à ceux des Grecs à leur solde qui avaient péri; mais il fit

[1] Cavalier armé du casque et de la lance, galopant à droite; dessus, une marque monétaire. ℞. Couronne formée des détours du Méandre; au centre, un bison cornupète, à gauche; dans le champ, ΜΑΓΝΗΤΩΝ. A l'exergue, un nom de magistrat : ΑΝΑΞΑΓΟΡΑΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ. (Argent.)

mettre aux fers les mercenaires pris vivants, et les envoya en Macédoine pour être esclaves, parce que, « violant le décret rendu par l'assemblée de Corinthe, ils avaient combattu contre la Grèce, en faveur des barbares. » Il offrit à Athènes trois cents trophées des dépouilles des Perses, pour être consacrés dans le temple de Minerve, avec cette inscription : *Sur les barbares de l'Asie, Alexandre et les Grecs, à l'exception des Lacédémoniens.* » (Arrien.)



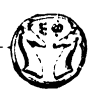
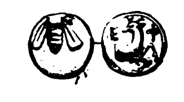
Marbre dit Vénus de Tralles[1].

Le roi mit aussitôt la main sur la Phrygie sans aggraver l'impôt de la province, et marcha vers le sud. En Lydie, il rendit à Sardes et au pays entier leurs vieilles lois. A Éphèse, il remplaça l'oligarchie par la démocratie et donna au temple de Diane, pour les constructions qui restaient à faire, le tribut que les Éphésiens payaient aux barbares; il sacrifia plusieurs fois à la déesse ainsi vengée et il étendit le droit d'asile reconnu à son sanctuaire jusqu'à un stade de l'édifice. Plus tard, il offrit de se charger de l'achèvement du temple à condition que son nom y serait gravé, comme celui du fondateur : les Éphésiens refusèrent. Cependant des corps détachés allaient recevoir la soumission des villes d'Éolide, d'Ionie, celle de Magnésie, de Tralles, etc.,

[1] Tête en marbre découverte à Tralles, aujourd'hui conservée au Belvédère, à Vienne. — La tête de Tralles a été très justement rapprochée de celle de la Vénus de Milo : voy. plus haut, p. 75.

rétablissant partout les constitutions libres, et remettant le tribut payé aux Perses, par respect pour le nom hellénique, mais aussi pour gagner l'utile alliance des Grecs asiatiques.

A partir d'Éphèse, Alexandre longea la côte. La vie, la richesse et la force de l'Asie Mineure étaient sur les bords : il fallait les y saisir, achever de réunir le monde hellénique sous le protectorat macédonien, en y faisant entrer les Grecs asiatiques, enfin, intercepter à l'or et aux intrigues de la Perse, l'accès de la Grèce, en fermant les portes qui y conduisaient. La première ville qui l'arrêta fut Milet. Il en fit le siège. Nicanor se plaça avec cent soixante vaisseaux macédoniens à l'entrée du port, des deux côtés de l'île de Lada, pour couper aux habitants toute communication avec la flotte persique de quatre cents navires, qui arrivait enfin, mais le trouva trop fortement établi pour essayer de forcer le passage. Grâce à cette mesure et à la vivacité des attaques, la ville fut bientôt prise.

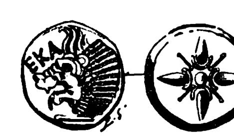




1 2
Oboles d'Éphèse, frappées au temps d'Alexandre[1].



Sacrifice à Diane d'Éphèse[2].

Malgré les services que sa flotte venait de lui rendre, Alexandre renonça à s'en servir davantage, soit manque de fonds pour payer les équipages, soit bien plutôt qu'il se fiât médiocrement à ces vaisseaux, ramassés de tous côtés, sur lesquels il ne pouvait mettre sa phalange et que montaient des hommes dont il avait raison de suspecter la fidélité. Le conquérant ne voulait pas remettre sa fortune en des mains si peu sûres. On verra plus loin qu'il trouva un autre moyen d'annuler et de prendre la flotte ennemie. Il ne conserva que quelques bâtiments pour le transport des machines de guerre, et particulièrement les vingt galères athéniennes.



Monnaie de Milet[3].

Memnon s'était jeté avec le banni athénien Éphialtès, dans Hali-

[1] 1. Abeille. ℞. ΕΦ('Εφεσίων). Deux têtes de cerfs affrontées. (Obole frappée entre 387 et 301.) — 2. Abeille. ℞. ΕΦ('Εφεσίων). Partie antérieure d'un cerf courant à droite et détournant la tête. (Obole frappée entre 387 et 301.)

[2] ΕΦΕΣΙΩΝ ΔΙΣ ΝΕΩΚΟΡΩΝ ΠΡΩ[ΤΩΝ] ΑΣΙΑΣ. Marc Aurèle et Lucius Verus, l'un en toge, l'autre en costume de légionnaire, sacrifiant sur un autel allumé au pied de la statue de Diane d'Éphèse. Dans le champ, le soleil et la lune. (Revers d'une monnaie de bronze d'Éphèse à l'effigie de Marc Aurèle.)

[3] ΕΚΑ. Tête de lion à gauche, la gueule béante. ℞. Astre à quatre rayons. (Drachme.) Cette

carnasse de Carie, capitale du satrape Rhoontopatès[1]. Il s'y défendit bravement, et n'abandonna la place qu'en la livrant aux flam-



Vue de Lycie (Xanthos)[2].

mes. L'hiver approchant, Alexandre renvoya en Macédoine ses soldats nouveaux mariés, qui s'engagèrent à revenir au printemps avec ceux qu'aurait gagnés le récit de leurs exploits, des richesses de l'Asie, et de la libéralité du conquérant. La Lycie, la Pamphylie successivement soumises, il remonta vers le nord par la Pisidie, jusqu'à la petite Phrygie, pour établir sa domination dans le centre de la péninsule et son influence dans les satrapies du Nord-Est. A Gordion, au fond d'une gorge que remplissaient des ruines d'un âge inconnu, il trouva le tombeau du roi Midas et son



Le roi Midas[3].

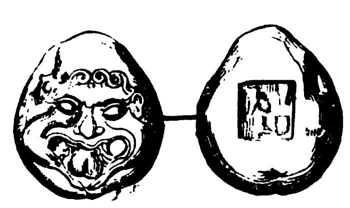
monnaie de Milet porte le nom d'Hecatomnus, dynaste de Carie de 390 à 377 (Waddington, *Mélanges de numismatique*, 1861, p. 14 et suiv.).

[1] Ou Orontobatès, comme Arrien le nomme. Il nous reste de ce satrape de rares et belles pièces d'argent. Nous avons publié, t. II, p. 707, un tétradrachme de ce prince.

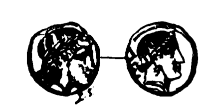
[2] D'après Benndorf et Niemann, *Reisen in Lykien und Karien*, Taf. 23. — Le fleuve, sur les bords duquel se voient à gauche les ruines de Xanthos, est le Xanthos.

[3] ΜΙΔΑC ΒΑCΙΛΕΥC. Buste du roi Midas, à droite; il est barbu et coiffé d'un bonnet phry-

char considéré comme un symbole de domination. D'un coup d'épée, il trancha le nœud gordien, et crut avoir accompli l'oracle qui promettait l'empire de l'Asie à qui saurait le dénouer (mars 333). De là, il redescendit par Ancyre et la Cappadoce, jusqu'au Taurus. Cette montagne enveloppe la Cilicie d'une barrière insurmontable, excepté en deux points qu'une poignée d'hommes pourrait défendre; ni l'un ni l'autre n'était gardé et Alexandre gagna sans peine le littoral de la mer de Chypre. Il avait donc traversé trois fois, du nord au sud et du sud au nord, puis en revenant au midi, cette large péninsule, de manière à n'y laisser aucun foyer de résistance.



Tétradrachme attribué à Lesbos[1].

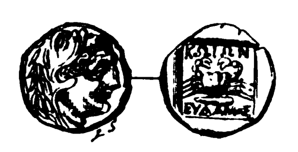


Monnaie de Mytilène[2].

Cependant des dangers sérieux le menaçaient encore sur ses derrières. Les Perses conservaient l'empire de la mer, et Memnon, à la tête de leur flotte, voulait débarquer en Grèce et reporter la guerre chez les agresseurs. Il commença par agir sur les îles pour avoir des points d'appui, s'empara de Chios, soumit presque tout Lesbos, et mit le siège devant Mytilène; il allait s'en rendre maître, quand une maladie l'emporta. L'empire perdit avec lui son seul soutien. Ses successeurs prirent bien Mytilène, Ténédos et Cos, mais s'arrêtèrent là, ordre leur étant venu d'envoyer à l'armée royale les Grecs mercenaires qu'ils avaient à bord de la flotte.



Monnaie de Ténédos[3].



Hémi-drachme de Cos[4].

Darius appelait alors du fond de l'Asie toutes les forces de l'empire. Cinq à six cent mille hommes se réunirent autour de lui dans les

gien, muni d'un apex recourbé en avant. ℟. ΠΡΥΜΝΗCCΕΩΝ. L'Équité debout tenant un sceptre et des balances. (Monnaie de bronze de Prymnessus, frappée sous la domination romaine.)

[1] Tête de Gorgone de face, tirant la langue et grimaçant. ℟. Carré creux. L'attribution de cette médaille est incertaine.

[2] Tête laurée d'Apollon à droite, ℟. ΜΥ[τιληναίων]. Tête de Sappho, à droite. (Argent.)

[3] Tête à double visage, l'un imberbe, l'autre barbu. ℟. ΤΕΝΕΔΙΟΝ. Bipenne; dans le champ, une abeille et une grappe de raisin. (Tétradrachme.)

[4] Tête imberbe d'Hercule à droite, coiffée de la peau de lion. ℟. ΚΩΙΩΝ ΕΥΔΑΜΟΣ. Crabe et massue. Le tout dans un carré creux.

plaines de la Mésopotamie[1], et en voyant cette foule immense, sa confiance fut sans bornes, comme semblait l'être son pouvoir. Ses cour-



Vue des gorges du Taurus[2].

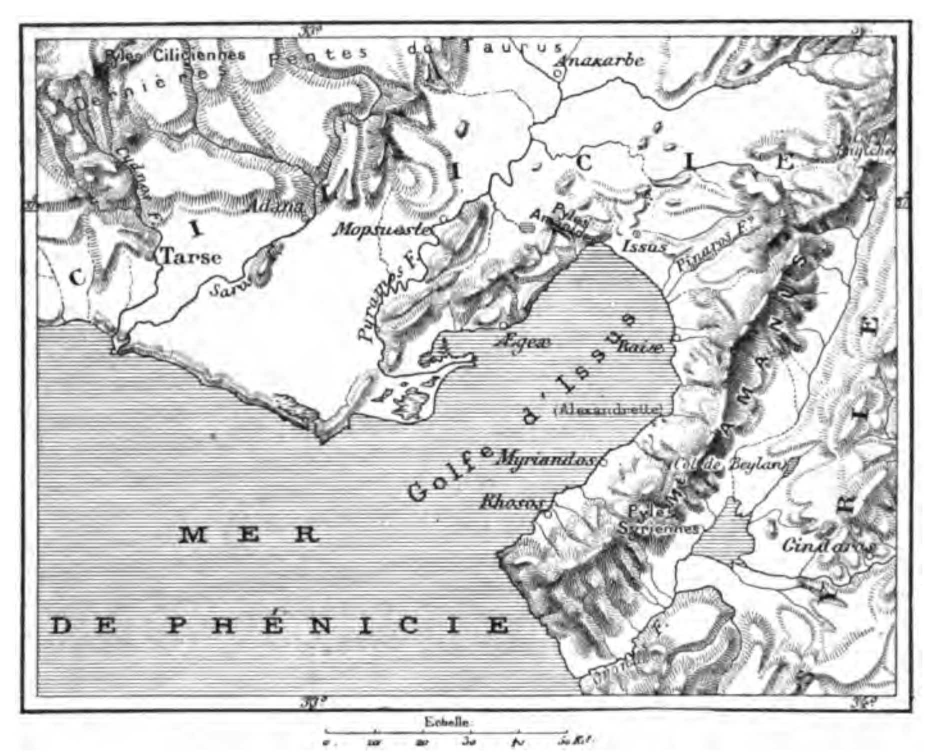
tisans accrurent encore cet orgueil par leurs flatteries serviles. Un exilé athénien, Charidèmos, reconnaissant dans cette cohue celle de Xerxès, laissa seul percer des craintes et conseilla au roi de se fier

[1] Selon Diodore, quatre cent mille fantassins et cent mille cavaliers. Arrien dit qu'à Issus l'armée des Perses montait à six cent mille combattants.

[2] D'après V. Langlois, *Voyage en Cilicie et dans le Taurus* (*Tour du Monde*. 1861, p. 416).

plutôt à ses trésors et aux Grecs mercenaires. On se récria contre cette insulte faite aux Perses et à leur courage. Le roi exaspéré saisit lui-même Charidèmos et le livra à ses gardes. « Vous reconnaîtrez trop tard, disait l'Athénien en marchant à la mort, la vérité de mes paroles; la main de mon vengeur est déjà sur vous. »

Darius n'avait rien fait depuis le Granique pour sauver l'Asie



Carte du Taurus, de l'Amanus et de la Cilicie.

Mineure; il se résolut à défendre la Syrie et avança avec son immense armée jusqu'au mont Amanus qui la couvre. Il s'était établi d'abord dans les vastes plaines de Sochos, à deux jours de marche des montagnes; comme il ne vit pas venir Alexandre, il se persuada que son approche seule avait effrayé le Macédonien et, traversant les portes Amaniques, il se dirigea sur le golfe d'Issus par des lieux coupés de collines, fort mal choisis pour sa cavalerie, laquelle, du reste, ne fit pas mieux à Arbèles, sur



Monnaie d'Issus [1].

[1] ΙΣΣΙΚΟΝ. Jupiter debout à gauche, appuyé sur un long sceptre et tenant de la main

un terrain contraire. Ce sol tourmenté ne convenait pas davantage à la phalange, mais entre les deux adversaires la nature du champ de bataille importait peu : les Perses devaient être vaincus partout où ils rencontreraient Alexandre, et il n'y avait qu'une voie de salut pour eux, c'était de ne le point rencontrer; de profiter, par exemple, de la barrière presque inexpugnable du Taurus ou de l'Amanus, pour en fermer vigoureusement les passages, tandis que l'or et la flotte perses agiraient en Grèce. Mais auprès du grand roi se trouvaient des gens de cœur, et Darius lui-même en était[1], comme ceux qui s'étaient si bravement fait tuer au Granique, et il ne leur convenait point de refuser le combat.

Alexandre, ayant franchi sans y trouver un ennemi les défilés du Taurus, était descendu dans la plaine cilicienne; il y fut arrêté à Tarse par une maladie qui compromit sa vie et faillit changer le sort du monde. On dit que, tout échauffé et couvert de sueur, il s'était jeté imprudemment dans les froides eaux du Cydnus; saisi, à la suite de cette imprudence, d'une forte fièvre, il devint si malade qu'on désespéra de sa vie. Un Acarnanien, le médecin Philippe, ami du roi, tenta de le sauver, en lui préparant un breuvage qui devait agir violemment. Alexandre reçut au même moment une lettre de Parménion, qui l'avertissait de se méfier du médecin, vendu aux Perses. Darius avait récemment promis à un des généraux d'Alexandre, en échange de la vie du roi, 100 talents et le trône de Macédoine. Le complot avait été découvert, un autre pouvait être ourdi. Alexandre n'en voulut rien croire, et d'une main présentant à Philippe la lettre qui l'accusait, de l'autre il porta la coupe à ses lèvres et la vida d'un trait, montrant ainsi, avec un courage plus rare que celui du champ de bataille, sa confiance en ses amis et sa foi dans la vertu.



Le Cydnus[2].

droite un aigle. ℞. Ormuzd, dont le buste émerge au-dessus d'un disque ailé; il tient de la main droite une couronne et de la gauche une fleur. (Didrachme.)

[1] Il avait un jour, avant d'être roi, tué en combat singulier un chef ennemi renommé pour sa force et qui avait défié le plus brave des Perses. (Diodore, XVII, 5.)

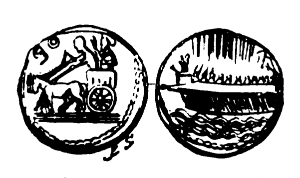
[2] ΑΔΡΙΑΝΗϹ ΤΑΡϹΟΥ ΜΗΤΡΟΠΟΛΕΩϹ ΝΕΩΚΟΡΟΥ ΚΥΔΝΟϹ. Le Génie du Cydnus assis à gauche, accoudé sur une urne d'où s'échappent des flots; il lève la main droite, et tient une plante marine de la gauche. (Revers d'une monnaie de bronze de Tarse à l'effigie d'Antinoüs.)

III. — BATAILLE D'ISSUS (29 NOVEMBRE 333); CONQUÊTE DE LA SYRIE; PRISE DE TYR (AOUT 332); OCCUPATION DE L'ÉGYPTE; BATAILLE D'ARBÈLES (2 OCTOBRE 331).

Rendu à la santé, il courut, en soumettant la Cilicie, au-devant de Darius. On entre de Cilicie dans les pays du bassin de l'Euphrate par deux gorges qui ouvrent le mont Amanus; l'une au sud, appelée les Pyles ou portes de Syrie, l'autre au nord, les Pyles Amaniques. Les deux adversaires allant à la rencontre l'un de l'autre franchirent en même temps ces passages : les Macédoniens, celui du sud, ce qui les conduisit en Syrie; les Perses, celui du nord, ce qui les mena à Issus où Alexandre avait laissé ses malades. Alors il arriva que, quand Alexandre revint sur ses pas pour combattre, les armées se trouvèrent dans une position inverse de celle qu'elles auraient dû avoir, Darius tournant le dos à la Grèce, comme s'il en venait, et les Macédoniens à la Perse, comme s'ils étaient chargés d'en défendre les approches.


Hoplite combattant, et satrape[1].

Le choc eut lieu sur les bords du petit fleuve Pinaros, qui se jette dans le golfe d'Issus. Darius appuya son aile droite au rivage de la mer, et y porta presque toute sa cavalerie. Sur sa gauche, il fit passer le fleuve à trente mille hommes de cavalerie et à vingt mille de trait, dans le dessein de tourner l'armée ennemie. Au centre, il défendit par des palissades les points les plus abordables du fleuve, et opposa à la phalange macédonienne trente mille Grecs et soixante mille Carduques pesamment armés. Le reste de ses troupes forma en arrière une masse épaisse et inutile. Alexandre appuya aussi sa droite aux montagnes, de manière à déborder la gauche ennemie, sa gauche à la mer, pour n'être pas tourné, et s'avança lentement, de peur qu'une marche trop rapide ne mît du désordre dans sa pha-


Roi perse sur son char[2].

[1] Hoplite combattant, un genou en terre, avec la lance et le bouclier; dans le champ, la croix ansée et le nom de *Tarse* en légende araméenne. ℞. Satrape coiffé de la mitre et chaussé d'anaxyrides, galopant à droite et tenant de ses deux mains les rênes de son cheval : devant, la croix ansée. (Monnaie perse frappée à Tarse. Argent.)

[2] Le roi de Perse accompagné d'un aurige, dans un char traîné par trois chevaux, à gauche; dans le champ, les lettres phéniciennes עב, inexpliquées. ℞. Navire perse sur les flots, avec une rangée de rameurs sur le pont. (Argent.)

lange. Parvenus à la portée du trait, ceux qui l'entouraient et lui-même coururent à toute bride vers le fleuve, pour en venir aux mains plus tôt et se garantir ainsi des flèches. L'ennemi céda bien vite; mais, dans ce mouvement précipité, une partie seulement des Macédoniens suivit le roi, le reste ayant rompu ses rangs au passage du fleuve, les Grecs, à la solde de Darius, saisirent ce moment pour tomber sur la phalange entr'ouverte. Le combat fut acharné. Ptolémée,



Champ de bataille d'Issus[1].

fils de Séleucus, et cent vingt Macédoniens de distinction y furent tués. Pendant cette lutte au bord du fleuve, l'aile droite avait renversé tout ce qui était devant elle; elle se tourna alors contre les Grecs, les prit de flanc, et en fit un horrible carnage. La cavalerie perse avait elle-même passé le fleuve, et tombant à toute bride sur les Thessaliens, combattit vaillamment, jusqu'à ce qu'elle vit son infanterie et les Grecs taillés en pièces. Alors la déroute fut générale; et comme cette immense multitude se précipita à la fois vers les défilés, il en périt une foule, écrasés sous les pieds des chevaux.

Dès que Darius avait vu son aile gauche enfoncée, il s'était sauvé

[1] D'après le docteur Lortet, *La Syrie d'aujourd'hui*, p. 42.

sur un char qu'il ne quitta point, tant qu'il courut à travers la plaine. Arrivé dans des gorges difficiles, il abandonna son bouclier, sa robe de pourpre, son arc même, et s'enfuit à cheval. La nuit, qui survint, le déroba à l'ardente poursuite du vainqueur, entre les mains duquel son char tomba. Alexandre l'eût pris lui-même, si, avant de courir aux fuyards, il n'eût attendu prudemment le rétablissement de sa phalange ébranlée, la défaite des Grecs et la déroute de la cavalerie perse. On évalua à cent mille le nombre des morts; on traversa, en effet, des ravins qui avaient été comblés par les cadavres. La perte des Macédoniens fut seulement de trois cents fantassins et de cent cinquante cavaliers (29 novembre 333)[1].

« Dans le camp de Darius, on trouva sa mère, sa femme, sa sœur, son fils jeune encore, deux de ses filles, quelques femmes des principaux de son armée et, seulement, 3000 talents, le trésor royal avec tous les bagages ayant été conduit à Damas; Parménion, aussitôt envoyé dans cette ville, l'y saisit. Le lendemain Alexandre, quoique souffrant d'une blessure qu'il avait reçue à la cuisse, visita les blessés, ordonna l'inhumation des morts, avec pompe, en présence de son armée rangée en bataille, dans le plus grand appareil, et fit l'éloge des actions héroïques dont il avait été témoin ou que la voix générale de l'armée publiait. Chacun de ceux qui s'étaient distingués reçut des largesses selon son mérite et son rang; Balacros, un des gardes, fut nommé satrape de Cilicie...


Monnaie rappelant le souvenir d'Alexandre[2].

« Quelques historiens rapportent qu'Alexandre, après la poursuite, étant entré dans la tente de Darius, qu'on lui avait réservée, entendit des cris de femmes et des gémissements sortir des appartements voisins. Il demande pourquoi ces cris, et quelles sont ces femmes. On lui répond que la mère de Darius, la reine et ses enfants, apprenant que l'arc du roi, son bouclier, son manteau, sont au pouvoir du vainqueur, ne doutent plus de sa mort et le pleurent. Il leur envoie aussitôt un

[1] Cette disproportion étonne; on la retrouvera plus grande encore pour la bataille d'Arbèles; mais, malgré l'autorité d'Arrien, on n'est pas tenu d'accepter ces chiffres. Qui donc a compté les morts de Darius?

[2] ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Tête d'Alexandre, coiffée de la peau de lion, à droite. ℞. ΚΟΙΝΟΝ ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ ΝΕΩΚΟΡΩΝ. Alexandre sur un cheval au galop à droite; il est armé d'un javelot qu'il lance sur un ennemi terrassé. (Monnaie de bronze frappée sous la domination romaine.)

des hétaires, pour leur annoncer que Darius est vivant, et que les Grecs ne possèdent que les dépouilles laissées par lui sur son char. L'envoyé ajoute que le vainqueur leur conserve les honneurs, l'état et le nom de reines, attendu qu'il n'a pas entrepris la guerre contre Darius par haine personnelle, mais pour lui disputer l'empire de l'Asie. Le lendemain Alexandre entra dans l'appartement des femmes, accompagné du seul Éphestion. La mère de Darius ne sachant quel était le roi, car nulle marque ne le distinguait, et frappée du port majestueux d'Éphestion, se prosterna devant celui-ci. Avertie de sa méprise par ceux qui l'entouraient, elle reculait confuse, lorsque le roi lui dit : « Vous ne vous « êtes point trompée; celui-là est aussi Alexandre ». (Arrien[1].)

Alexandre avait trouvé parmi les prisonniers faits à Damas deux députés de Thèbes, un d'Athènes et un de Sparte. Il pardonna aux trois premiers et les renvoya; quant à l'ambassadeur spartiate, il le tint quelque temps en prison.

Tandis que Darius fuyait par Thapsaque, au delà de l'Euphrate, Alexandre s'avançait, le long des côtes, vers les villes de Phénicie. Cette marche laissait à Darius le loisir de réunir une nouvelle armée, mais Alexandre savait ce que valaient les armées persiques, il lui importait bien davantage de continuer le plan habile qu'il avait tout d'abord conçu : isoler la Perse de la Grèce; lui fermer l'accès de la mer en s'emparant des villes maritimes; prendre ainsi sans coup férir la flotte ennemie, qui se tenait toujours menaçante au milieu de la mer Égée, et qui, composée surtout de vaisseaux phéniciens, partagerait le sort des cités d'où elle était sortie. Toutes ouvrirent leurs portes, Tyr exceptée, qui sollicita bien la paix et une alliance, mais refusa de laissa entrer un seul Macédonien, pas



Tête de Melkarth, sur une monnaie de Tyr[2].

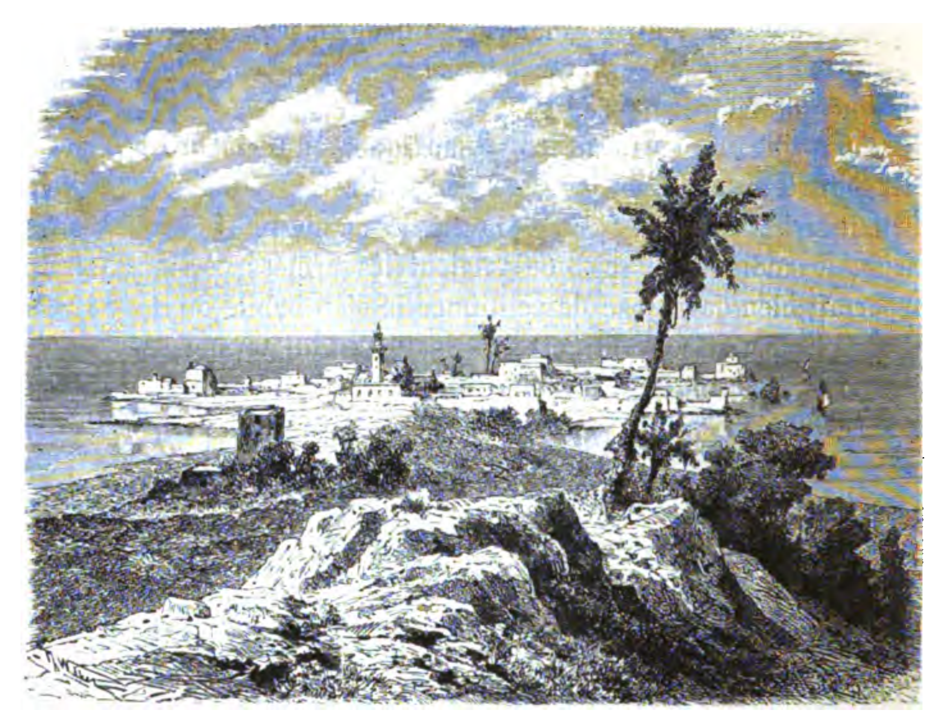
[1] La reine, Stateira, mourut dans le camp d'Alexandre, qui lui fit de royales funérailles. Voyez, dans Plutarque (*Alex.*, 30) et dans Quinte-Curce (IV, 10, 34), ce que les rhéteurs peuvent ajouter à un fait historique; ils ont entendu la conversation entre le grand roi et l'eunuque Tiréos, échappé du camp macédonien; ils ont vu les inquiétudes de Darius au sujet de la fidélité de Stateira, son admiration pour la continence d'Alexandre, etc., etc.

[2] Tête laurée et légèrement barbue de Melkarth à droite. ℞. ΤΥΡΟΥ ΙΕΡΑΣ ΚΑΙ ΑΣΥΛΟΥ. Aigle debout à gauche sur un gouvernail; dans le champ, une massue, une branche de laurier et deux marques d'atelier. (Tétradrachme frappé vers l'an 100 avant notre ère.)

même Alexandre, pour sacrifier à Hercule. Le vainqueur d'Issus était peu disposé à recevoir des conditions, et comme il lui importait d'avoir Tyr en sa puissance, il l'attaqua. Ce siège était difficile, car la ville se trouvait sur un rocher, à 3 stades, ou près de 600 mètres, de la côte. Il fallut construire un large môle entre l'îlot et le continent : pour encourager ses soldats, Alexandre remplit le premier gabion. Les Tyriens harcelèrent sans relâche ses soldats, et brûlèrent deux tours de bois élevées pour les protéger. Mais Alexandre avait conquis la mer par la terre; il obligea les Phéniciens qui avaient fait soumission de rappeler leurs vaisseaux de la mer Égée. Cette défection en amena



Hercule[1].



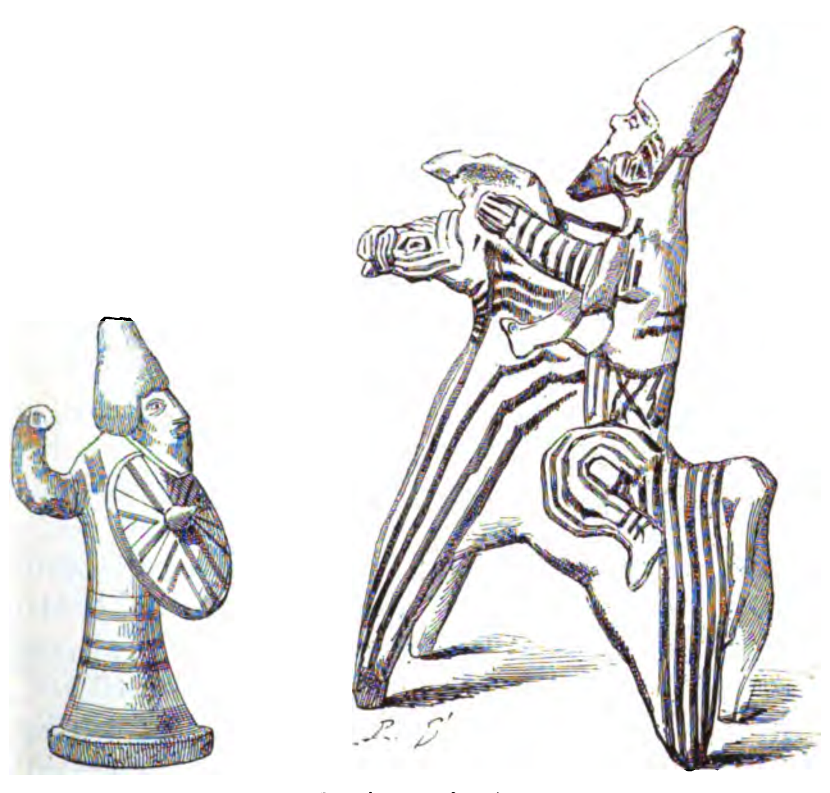
Tyr : isthme d'Alexandre[2].

une autre, celle du prince de Chypre. Alexandre eut alors deux cents galères, avec lesquelles il bloqua la flotte de Tyr, dans ses deux ports, ce qui lui permit d'achever le môle, qui subsiste encore. Les murs, hauts de 140 pieds, s'écroulèrent sous les coups des machines, et

[1] Hercule agenouillé, portant sur ses épaules le globe céleste. Prase. Haut. 15 mill., larg. 13 mill. (Pierre gravée du Cabinet de France, *Catalogue*, n° 1769.)

[2] D'après le docteur Lortet, *La Syrie d'aujourd'hui*, p. 135.

la brèche livra passage aux soldats irrités de cette résistance de sept mois et de la mort de quelques prisonniers que les Tyriens avaient égorgés sur leur muraille, en vue de l'armée macédonienne. Alexandre entra un des premiers dans la ville. Les Tyriens ne s'abandonnèrent pas encore : avec l'opiniâtreté de leur race, ils barricadèrent les rues, changèrent en forteresse la chapelle d'Agénor



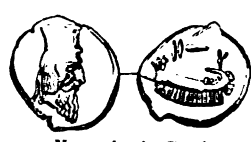
Guerriers cypriotes[1].

et se défendirent comme leurs frères le feront à Carthage devant Scipion, et les Juifs à Jérusalem en face de Titus. Huit mille Tyriens furent égorgés; il n'y eut d'épargnés que le roi Azémilcos, les principaux de la ville et quelques Carthaginois venus pour sacrifier à Hercule. Le reste fut vendu comme esclaves, au nombre de trente mille. Il en coûte d'ajouter que deux mille de ces braves gens, qui avaient résisté à une agression injuste, furent, par ordre du conquérant, pendus le long du rivage.

Après les massacres, les remercîments aux dieux, selon l'usage

[1] Figurines en terre cuite de la collection E. Piot, d'après la *Gazette archéologique*, 1878, p. 108 et 109. — La forme du bonnet et celle du bouclier sont caractéristiques.

impie de tous les temps, « Alexandre sacrifia à Hercule; la pompe fut conduite par les troupes sous les armes; la flotte même y prit part. On célébra des jeux gymniques, à l'éclat de mille flambeaux portés par les coureurs, et la catapulte qui avait ouvert la brèche fut dédiée au dieu. » (Arrien.) Mais une grande et glorieuse cité n'était plus qu'un monceau de ruines et un des peuples anciens de la terre, un de ceux qui avaient contribué à l'avancement de la civilisation générale, venait d'être immolé à l'orgueil d'un conquérant (août 332).


Monnaie de Tyr[1].

Avant le siège de Tyr, Darius avait écrit au roi de Macédoine, pour lui reprocher cette guerre injuste et réclamer sa mère, sa femme, ses enfants, en offrant son amitié en échange. Alexandre avait répondu par une énumération des griefs de la Grèce. Il ajoutait que si Darius voulait se livrer à lui, il éprouverait sa générosité, recevrait de ses mains toute sa famille, et obtiendrait aussitôt tout ce qu'il pourrait demander; mais que lui, Alexandre, entendait être traité comme le maître de l'Asie dans toutes les lettres que Darius lui enverrait. Pendant le siège, le grand roi, sentant bien la portée du nouveau coup que sa puissance allait recevoir, offrit à Alexandre 10000 talents pour la rançon des siens, l'empire de tout le pays entre la mer Égée et l'Euphrate, enfin son alliance et la main de sa fille. Parménion était d'avis d'accepter ces propositions : « Je le ferais, disait-il, si j'étais Alexandre. — Et moi aussi, reprit le roi, si j'étais Parménion. » Et il répondit qu'il ne devait point y avoir deux maîtres pas plus qu'il n'y avait deux soleils.


Melkarth, sur une monnaie de Tyr[2].

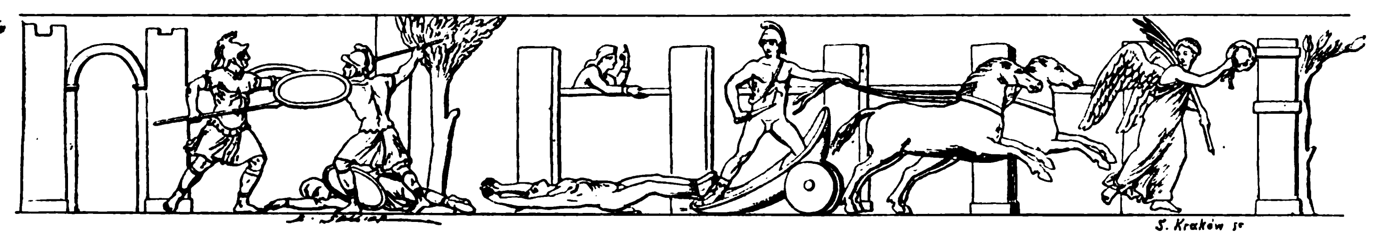
Après de tels messages, il ne restait qu'à combattre. Alexandre pourtant ne daigna pas se tourner encore contre son adversaire. Les côtes de la Palestine et l'Égypte n'étaient pas conquises; il voulut les soumettre avant de pénétrer dans la haute Asie, pour ne rien laisser

[1] Tête d'un satrape ou d'un roi de Perse, coiffée d'une haute tiare, à droite. ℟. Un navire; au-dessus, la marque de valeur phénicienne *douze*. (Bronze.)

[2] Melkarth tenant un arc, emporté sur les flots par un hippocampe ailé, à droite; dessous, un dauphin. ℟. Chouette debout à droite, avec le fléau égyptien appuyé sur son aile. (Argent.)

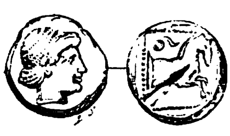






SCÈNES DE LA VIE D'ACHILLE. (Voy. p. 267, n. 3.)

d'incertain derrière lui. La forte place de Gaza fut prise après deux ou trois mois de siège (déc. 332). Quinte-Curce raconte qu'Alexandre, irrité de la longue résistance de Bétis, le gouverneur de la ville, lui fit passer une courroie dans les talons et le traîna sept fois autour des murs pour imiter Achille[1]. La mauvaise réputation de Quinte-Curce a fait rejeter cette histoire et l'on a eu raison de n'y pas croire; Alexandre grièvement blessé devant Gaza n'a pu y jouer le rôle d'Achille[3]. Ce conte ne jure pourtant pas avec le caractère du héros, dont il ne faut pas vanter outre mesure la bonté. On a vu de lui bien des meurtres, on en verra d'autres encore. Quand son amiral lui amena prisonniers les chefs des villes qui avaient pris le parti des Perses, il les renvoya dans leurs cités pour y être jugés. C'était un arrêt de mort : tous périrent.



Monnaie de Gaza[2].

De son côté, l'historien juif Josèphe montre Alexandre se détournant de sa route pour visiter Jérusalem, s'inclinant devant le grand-prêtre Jadduah, et se reconnaissant dans les prophéties de Daniel, qui promettaient l'empire de l'Asie à un homme de l'Occident. Les Juifs d'alors étaient bien petits pour mériter cette attention du conquérant de l'Asie, et ce récit, flatteur pour eux, est trop bien arrangé dans

[1] Ce fait, dont ne parlent ni Arrien ni Diodore, se trouve dans un autre historien d'Alexandre, le rhéteur Hégésias, dont il ne nous reste que de très courts fragments. Cf. *Scriptores rerum Alex. M.*, édit. Didot, p. 139.

[2] Tête d'Apollon (?) à droite. ℟. Dans un carré creux, un buste de cheval galopant à droite et les lettres phéniciennes VI, initiales du nom de Gaza. (Argent.)

[3] La gravure de la page 265 représente plusieurs scènes de la vie d'Achille, sculptées sur une table de marbre, conservée au musée du Capitole. Nous les publions d'après Conze, *Vorlegeblätter für archäologische Uebungen*, série B, pl. IX. Les reliefs étaient disposés sur une seule bande, autour de la bouche circulaire d'une fontaine. — Première scène. Naissance d'Achille. Thétis, assise sur un lit, presse de la main droite le sein qu'elle va tendre à son fils : à droite une servante est occupée à baigner l'enfant. — La deuxième scène se passe sur les bords du Styx. Dans les eaux du fleuve, dont le dieu est étendu à droite, appuyé sur une urne, Thétis plonge Achille, qu'elle tient par le talon droit. Des roseaux à gauche séparent cette seconde scène de la première. — Troisième scène. Achille et le centaure Chiron. Thétis remet son fils au centaure, qui plus loin l'exerce à la chasse. — Quatrième scène. Achille à Skyros. A gauche, une servante ou l'une de ses sœurs vient en courant avertir Déidamie du départ d'Achille : Déidamie repose étendue sur un lit. Nous la voyons plus loin cherchant à retenir Achille. Le héros porte encore des vêtements de femme, mais il s'est déjà armé du bouclier et de l'épée : devant lui Diomède, courant, lui montre le chemin, pendant qu'un joueur de flûte fait retentir un air guerrier. La scène se passe sur les bords d'un fleuve dont le dieu est étendu à terre, appuyé sur une urne. — Cinquième scène. Combat d'Achille et d'Hector en avant des portes Scées. Aux pieds des guerriers est étendu un Troyen reconnaissable à son bonnet. — Sixième scène. Achille traîne autour des murs de Troie le corps d'Hector. Devant son char vole une Victoire, qui tient une palme et une couronne. Sur les murs de la ville apparaît un Troyen qui semble faire un signe de la main gauche levée au ciel.

l'intérêt de leur vanité pour n'être pas très suspect, quoiqu'il ne soit pas en contradiction avec la politique d'Alexandre. On l'a vu honorer l'Hercule tyrien; bientôt il sacrifiera au bœuf Apis [1], et, dans toutes les occasions, il rendra aux cultes et aux prêtres indigènes des hommages que ceux-ci prennent pour eux, et que lui ne rend réellement qu'à sa propre ambition, ou à la divinité qu'il adore dans toutes ses manifestations nationales, toujours la même pour lui, sous les formes les plus diverses.

Le Nil [2].

L'Égypte, si maltraitée par les rois de Perse, se soumit sur-le-champ. Alexandre entra à Péluse, à Memphis, et descendit le Nil jusqu'au petit village de Racotis, près de la bouche de Canope et du lac Maréotis, pour visiter une île, chantée par Homère, celle de Pharos, qui forme en cet endroit le meilleur port de toute la côte africaine. Ce n'était ni par Thèbes ni par Memphis qu'un Grec pouvait tenir l'Égypte, mais par une cité maritime. Alexandre trouva le site très favorable pour porter une grande ville : facile à aborder par mer pour le commerce; facile à défendre par terre, grâce au lac; en communication rapide avec l'intérieur, par les canaux et le Nil. Il en traça lui-même l'enceinte, et marqua l'alignement des rues qui durent se couper à angles droits, pour mieux recevoir le souffle rafraîchissant des vents étésiens. Il voulait en faire une ville moitié grecque et moitié égyptienne, qui servît de lien aux deux peuples, et il y fit construire des temples aux divinités des deux pays. Elle devint rapidement une des cités les plus fameuses de la terre, Alexandrie, l'émule et l'héritière de Tyr, l'entrepôt du commerce entre l'Orient et l'Occident, le point de rencontre de toutes les doctrines et de tous les cultes.



Le Génie d'Alexandrie [3].

Cependant les meilleures nouvelles arrivaient de la Grèce. Les îles de Chios, de Cos, de Lesbos étaient revenues à l'alliance macédonienne, et les forces maritimes des Perses n'existant plus ou étant dans les mains d'Alexandre, la mer Égée était redevenue un lac grec, qui lui

[1] Ochus, bien moins politique, avait trouvé plaisant de tuer le *bœuf-dieu* et de se le faire servir à un repas. La foi d'Alexandre est bien incertaine. Le devin Aristander ne le quittait jamais. N'était-ce qu'un reste de préjugés survivant dans un grand esprit?

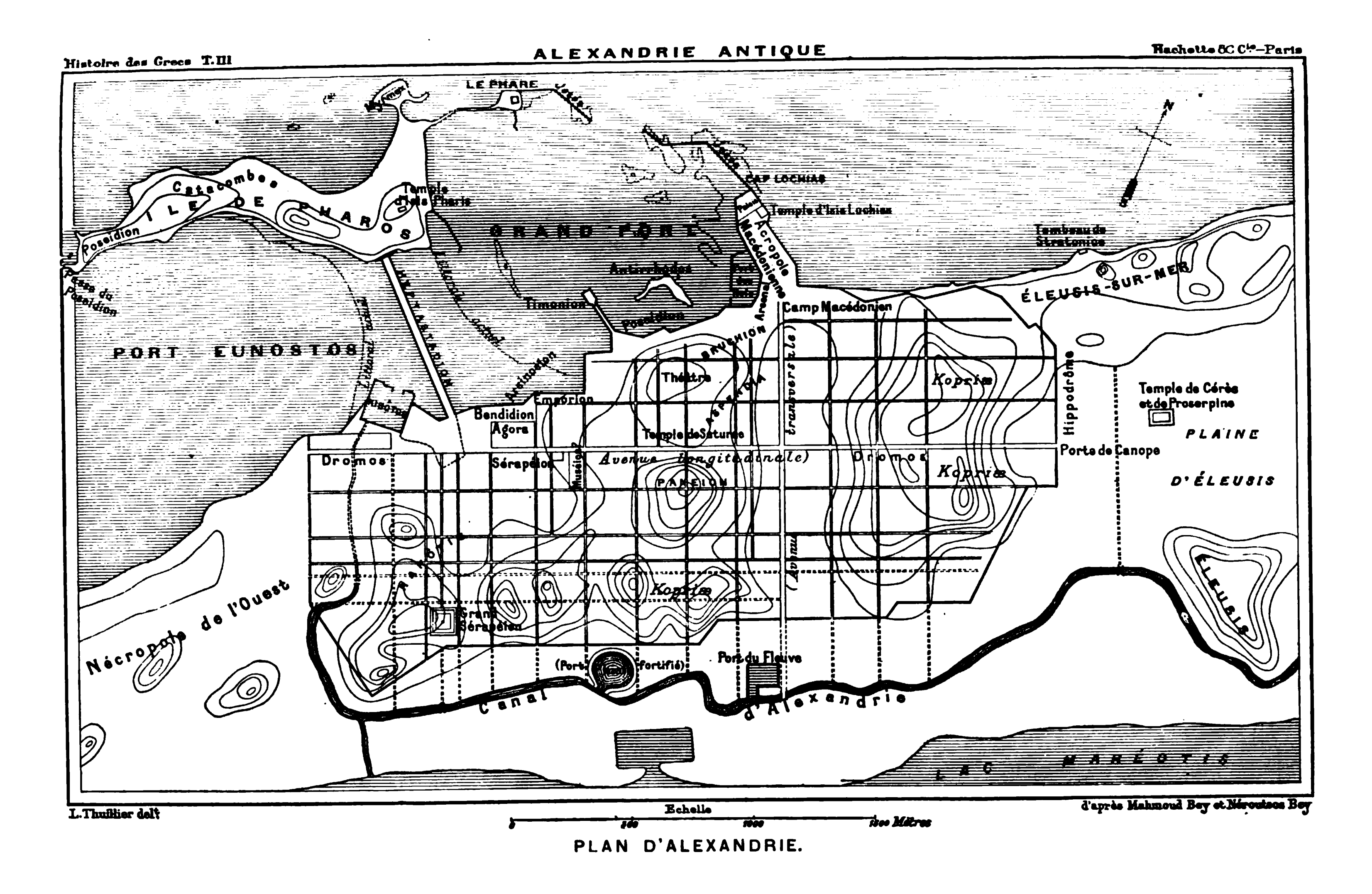
[2] Buste du Génie du Nil, à droite, la tête diadémée, un pavot sur l'épaule; en légende : ΝΙΛΟΣ L Γ (an 3). (Revers d'une monnaie de billon d'Alexandrie, à l'effigie de Titus.)

[3] ΑΛΕΞΑΝΔΡΕΑ. Le Génie de la ville d'Alexandrie, coiffé d'une peau d'éléphant, à droite (Revers d'une monnaie de billon d'Alexandrie, à l'effigie d'Hadrien.)

Histoire des Grecs T. III

ALEXANDRIE ANTIQUE

Hachette & Cie – Paris



L. Thuillier delt

Echelle

0 500 1000 1500 Mètres

d'après Mahmoud Bey et Néroutsos Bey

PLAN D'ALEXANDRIE.

appartenait. Il était donc bien le maître incontesté de la moitié occidentale de l'empire, et pouvait, sans crainte, pénétrer maintenant au milieu de l'Asie. Avant d'en prendre le chemin, il jugea bon de conquérir un oracle fameux, et de se faire décerner une apothéose qui serait un nouvel instrument de domination. Il l'alla chercher à travers les sables d'Afrique, jusqu'au temple de Zeus Ammon, où le prêtre le salua du nom de fils du dieu[1]. Apollon n'avait pas eu plus de fierté que son père : l'oracle des Branchides avait déjà reconnu la naissance divine d'Alexandre. L'humain et le divin sont si mal séparés dans le polythéisme, et la philosophie avait déjà montré tant de fois, dans les divinités locales, un même dieu honoré sous des noms et avec des rites différents, que l'élève d'Aristote était préparé à mêler toutes ces religions, comme il allait confondre toutes ces provinces dans un seul empire. Les pharaons et, après eux, les rois de Perse maîtres de l'Égypte avaient porté le titre de fils d'Ammon; il prit ce nom comme un butin de victoire, pour ne pas déchoir aux yeux de ses nouveaux sujets des bords du Nil et de l'Euphrate. Exalté par d'étonnants succès, il parut même, en certains moments, croire à sa divinité, comme le jour où il renia celui qui lui avait donné la vie, un royaume et les moyens de soumettre le plus vaste empire du monde. Dans une lettre écrite aux Athéniens, au sujet de Samos, il leur dit : « Pour moi, je ne vous aurais jamais abandonné cette illustre cité, mais gardez-la, puisque vous l'avez reçue de celui qui était alors le maître et qu'on appelait mon père (332)[4]. » Même alors il y eut probablement dans ses paroles moins de sincérité que de secrète moquerie pour le peuple flatteur par excellence. D'ailleurs tout se concilie si l'on



Zeus Ammon[2].


L'Euphrate[3].

[1] Le Jupiter Ammon était représenté avec des cornes de bélier; elles étaient pour les anciens un signe de puissance ou de divinité. Voy. *Hist. des Rom.*, t. IV, p. 31.

[2] Zeus Ammon assis sur un bélier; il tient un sceptre et sa tête est surmontée du modius. Devant le bélier un autel. A l'exergue, L B (an 2). (Revers d'une monnaie de bronze d'Alexandrie d'Égypte.)

[3] ΦΛΑ CΑΜΟCΑΤΕΩΝ ΜΗΤ ΚΟΜ. Génie tourelé de la ville de Samosate, métropole de la Commagène ; la Cybèle est assise sur un rocher et un aigle est posé sur sa main; à ses pieds, on voit à mi-corps le génie de l'Euphrate nu et étendant les bras pour nager. (Revers d'une monnaie de bronze de l'empereur romain Philippe père.)

[4] On verra plus loin que Perdiccas rendit Samos à ses anciens habitants en 322. (Diodore, XVIII, 9.)

se souvient de ce mot qu'on rapporte de lui : « Zeus est le père de tous les hommes, mais il n'adopte pour ses fils que les meilleurs[1]. » Alexandre avait droit à ce dernier titre au sens où les anciens l'entendaient, ce qui l'autorisait à prendre le premier. Aristote, son maître, n'avait-il pas écrit : « Le prince doué d'un génie supérieur est un dieu parmi les hommes[2]. »



Zeus Ammon[3].

Par cette marche vers l'Ouest, jusqu'à l'oasis d'Ammon, Cyrène avait pu se croire menacée; elle fit porter au roi des promesses d'obéissance.

Alexandre était libre maintenant de se mettre à la poursuite de Darius et de s'enfoncer au cœur de l'empire : aucune complication fâcheuse n'était plus à craindre sur ses derrières. Il laissa en Égypte deux satrapes indigènes pour que l'administration fût nationale, et des forces militaires, quatre mille hommes avec une escadre de trente trirèmes, sous des chefs macédoniens, pour qu'une révolte fût impossible. Il retourna à Tyr, y célébra avec pompe des jeux scéniques accompagnés de sacrifices et remonta par la Cœlésyrie, pour atteindre Thapsaque, le passage habituel de l'Euphrate, qu'il franchit à la fin d'août 331. De ce même point, le jeune Cyrus avait tourné au sud, parce que l'armée ennemie se trouvait aux environs de Babylone[5]. Celle de Darius était derrière le Tigre, presque à la hauteur de Thapsaque et de Nisibe; Alexandre prit droit à l'est, à travers la Mésopotamie septentrionale (Mygdonie), afin de n'avoir à parcourir qu'un pays bien arrosé, abondant en vivres et en fourrages. On était vers la fin de septembre; à cette époque de l'année, les neiges des montagnes d'Arménie ne fondant plus, le fleuve est guéable en mille points : le passage du Tigre ne fut donc pas difficile, et les Perses ne le disputèrent



Monnaie de Cyrène[4].

[1] Plutarque, *Alex.*, 38, et *Apophth. reg. Alex.*, 15. Didot, *Moralia*, I, p. 215.

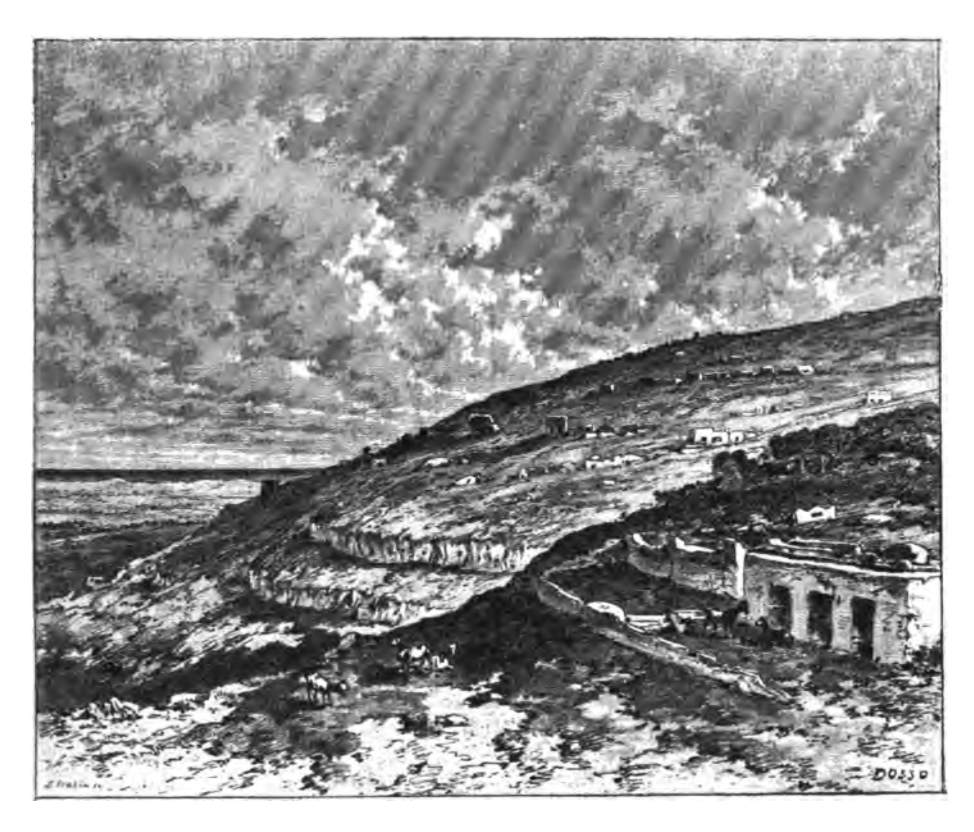
[2] *Politique*, III, 13, 8.

[3] Tête cornue de Zeus Ammon à gauche; derrière, une branche de laurier. ℞. ΛΙΒΥΣΤΡΑΤΟ, nom d'un magistrat. Tige de silphium. (Tétradrachme de Cyrène.)

[4] Gazelle à gauche, s'apprêtant à brouter une tige de silphium; au-dessus une graine de silphium; dessous la lettre K, initiale du nom de Cyrène. ℞. Tige de silphium. (Argent.)

[5] Voyez t. II, p. 682, la carte de l'expédition des Dix-Mille.

pas plus que celui de l'Euphrate. Tournant alors au sud, il alla au-devant de l'immense armée des barbares, un million de fantassins et



Cyrène. Vue de la Nécropole du nord[1].

quarante mille ou, selon Diodore, deux cent mille cavaliers, qu'il rencontra à 50 kilomètres à l'ouest de la ville d'Arbèles, dans la plaine de Gaugamèle. Là s'était élevée Ninive, capitale autrefois d'un grand empire oriental, à présent une ruine et un présage sinistre pour l'héritier des rois d'Assyrie. Darius avait eu soin de faire niveler le sol afin de faciliter les évolutions de ses deux cents chars de guerre, de sa cavalerie et de ses éléphants que les Grecs allaient voir pour la première fois.

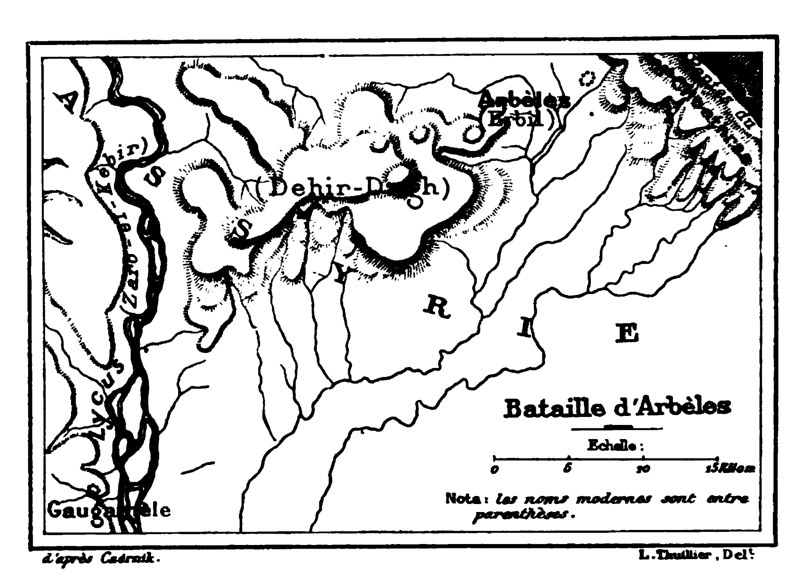


Cavalier et guerriers perses[2].

[1] D'après Smith et Porcher, *A History of the recent Discoveries at Cyrene*, pl. 13.

[2] Cavalier perse, à gauche, la main droite levée; sous le cheval, la croix ansée. ℞. Deux guerriers perses, debout en face l'un de l'autre. Ils ont l'arc et le carquois sur le dos et tiennent des deux mains chacun un javelot; ils sont vêtus de tuniques dont l'étoffe est

Alexandre avait reçu de continuels renforts venus de la Grèce, où ses agents recrutaient, avec l'or conquis en Asie, de nombreuses troupes de mercenaires. Son armée comptait quarante mille hommes d'infanterie et sept mille cavaliers. Le soir venu, les feux innombrables des barbares firent ressortir plus encore la disproportion des forces. Parménion proposait d'attaquer de nuit et par surprise; le roi rejeta cet avis comme indigne de lui : la prudence même lui conseillait de ne



d'après Czernik. L. Thuillier, Del[t]

Plan de la bataille d'Arbèles [1].

point commettre aux ténèbres, et dans des lieux mal connus, le succès d'une attaque décisive.

C'est le 2 octobre 331 que se livra la bataille. Au matin de cette journée, on eut grand'peine à réveiller Alexandre, qui, tout entier aux préparatifs de l'action du lendemain, n'avait pu s'endormir qu'à l'aurore. Au centre de sa première ligne, il plaça sa phalange comptant seize mille hommes armés de la longue sarisse, auxquels Darius opposa, comme à Issus, les mercenaires grecs; derrière sa ligne de bataille, il en disposa une seconde, qui devait se porter partout où les Perses tenteraient de tourner les Macédoniens. « Darius prit bravement position en face du roi, qui appuya d'abord sur sa droite. Les Perses répon-

brodée. Dans le champ, la légende תרז (*Tarse*), nom de l'atelier, et une lettre isolée, peut-être un Γ grec. (Argent. — Waddington. *Mélanges de numismatique*, 1861, p. 79.)

[1] D'après Czernik (*Petermann's Mittheilungen Ergänzungsheft*, II, p. 75).

dirent à ce mouvement en prolongeant leur aile gauche, et comme la manœuvre des Grecs allait les faire sortir du terrain aplani, Darius accéléra le mouvement de sa gauche pour essayer d'envelopper par sa cavalerie la droite de l'ennemi. Alexandre fit charger les cavaliers scythes et bactriens, dont les chevaux mêmes étaient couverts, comme leurs cavaliers, les cataphractaires, de plaques de métal imbriquées, bonnes contre les flèches, insuffisantes contre la lance ou l'épée. Ils plièrent; d'autres, accourus à leur secours, les ramenèrent au combat, et il fallut un vigoureux effort pour les rompre. A ce moment, Darius lança ses chars armés de faux contre la phalange; les Macédoniens avaient été prévenus de la manière dont ils devaient les combattre. Dès que les chars s'ébranlèrent, les Agriens et les frondeurs firent pleuvoir sur les conducteurs et sur les chevaux une grêle de traits qui les arrêtèrent. Quelques-uns pourtant traversèrent les rangs, qui s'étaient ouverts à leur passage, et furent pris, sans avoir fait aucun mal, par les hypaspistes et les palefreniers.



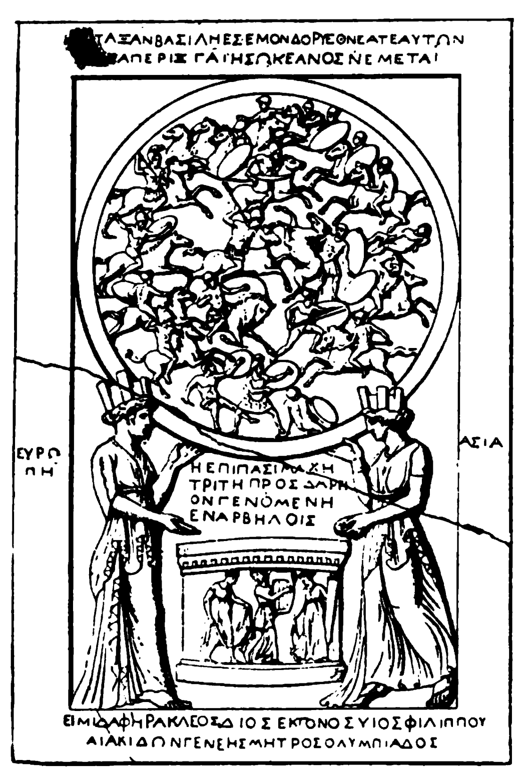
Cavalier bactrien [1].

« Darius ébranla alors toute son armée. Alexandre avança à la tête de l'aile droite, et ordonna à Arétès de se porter avec sa cavalerie légère contre la cavalerie perse prête à le tourner. Une charge à fond entr'ouvrit les rangs des barbares; Alexandre la suivit et, formant le coin avec la cavalerie des hétaires et la phalange, pénétra au milieu de l'ennemi. La mêlée dura peu; Darius recula en face de cette troupe serrée, profonde, partout hérissée de fer, et prit la fuite quand il vit sa cavalerie en déroute.

« Cependant, au centre, la ligne des Grecs avait été forcée par une partie de la cavalerie indienne et persique qui s'était fait jour jusqu'aux bagages. Un moment, le désordre y fut extrême, car les prisonniers se tournèrent contre ceux qui les gardaient. Mais la seconde ligne fit volte-face, prit les Perses à dos, en tua une partie, embarrassée dans les bagages, et chassa le reste. A la gauche, l'aile droite de Darius avait enveloppé les Grecs et menaçait Parménion, qui envoya prévenir Alexandre du danger qu'il courait; le roi se porta vivement, à la tête des hétaires, de la droite à la gauche. Dans ce mouvement, il tomba sur une colonne épaisse de Parthes, d'Indiens et de Perses qui

[1] En légende : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ ΜΕΓΑΛΟΥ ΑΖΟΥ. Le roi sur son cheval au pas à droite; il est armé d'une lance. Au revers de cette monnaie d'argent figure un Jupiter debout et une légende indienne. Le roi Azès paraît avoir régné vers l'an 150 avant J.-C.

se retiraient en faisant bonne contenance. Le choc fut terrible, car ces cavaliers étaient tous pris s'ils ne s'ouvraient un chemin. Soixante hétaires périrent; Éphestion fut blessé. Les Macédoniens à la fin l'emportèrent, et des cavaliers perses, il n'échappa que ceux qui se firent jour à travers les rangs. Quand Alexandre arriva à l'aile gauche, la cavalerie thessalienne avait rétabli les affaires. Sa présence étant inutile, il laissa Parménion s'emparer du camp des barbares, et ramasser le butin, tandis qu'il se remettait à la poursuite de Darius. La nuit venue, il s'arrêta pour donner quelques instants de repos à sa troupe, puis il reprit la route d'Arbèles, où il espérait surprendre Darius. Il y arriva le lendemain, mais le roi en était déjà parti, y laissant ses trésors, son char et ses armes. En deux



Bataille d'Arbèles[1].

[1] Relief en marbre, découvert en Italie et connu sous le nom de *Relief Chigi*, d'après O. Jahn, *Griechische Bilderchroniken*, Taf. VI, M. — Deux femmes à la tête tourelée soutiennent d'une main un bouclier sur lequel est sculpté un combat de cavalerie, de l'autre font une libation sur un autel orné de figures : ces deux femmes sont l'Europe et l'Asie (ΕΥΡΩΠΗ, ΑΣΙΑ). le combat de cavalerie est celui qui décida de la victoire d'Arbèles, ainsi que nous l'apprend l'inscription gravée au-dessous du bouclier, et le bouclier même est présenté comme une offrande que l'Europe et l'Asie consacrent dans un sanctuaire en l'honneur d'Alexandre. On lit; en effet, au-dessous du bouclier : Ἡ ἐπὶ πᾶσι μάχη τρίτη πρὸς Δαρῆον γενομένη ἐν Ἀρβήλοις. On sait que la victoire d'Arbèles, la troisième que remporta Alexandre sur Darius, fut décisive. Une épigramme, gravée à la partie supérieure et à la partie inférieure du relief, vante la naissance et la gloire du vainqueur :

Ἔπταξαν βασιλῆες ἐμὸν δόρυ ἔθνεα τ'αὐτῶν,
 ὅσσα περὶξ γαίης Ὠκεανὸς νέμεται.
Εἰμὶ δ' ἄρ' Ἡρακλέος Διὸς ἔκγονος, υἱὸς Φιλίππου,
 Αἰακιδῶν γενεῆς μητρὸς Ὀλυμπιάδος.

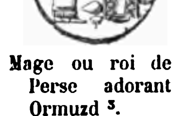
Comme les tables Iliaques dont nous avons publié des fragments, ce monument est de basse époque.

jours Alexandre avait livré une grande bataille et parcouru six cents stades, plus de cent kilomètres. Dans le combat il n'avait perdu que cent hommes et environ mille chevaux tués par l'ennemi ou morts de fatigue. Plus de la moitié de cette perte tomba sur la cavalerie des hétaires. Du côté des barbares, on compta, dit-on, trois cent mille morts; le nombre des prisonniers fut plus considérable[1]. » (Arrien.)

La vallée de l'Euphrate et du Tigre sépare deux mondes que la politique a très rarement réunis[2]. Comme Alexandre, après Arbèles, s'est élancé, d'une course rapide, des rives du Tigre à celles de l'Indus, nous courrons vite à travers ces provinces qui ont été l'objet de tant de conquêtes éphémères et où la Grèce n'est apparue qu'un instant. La géographie et l'histoire de ces pays n'appartiennent pas à l'antiquité classique d'où nous n'avons pas à sortir.

IV. — OCCUPATION DES CAPITALES PERSIQUES, MORT DE DARIUS; DÉFAITE DES LACÉDÉMONIENS (330); SOUMISSION DES PROVINCES ORIENTALES (329).

Après Arbèles, comme après Issus, Darius avait échappé aux vainqueurs; Alexandre le laissant fuir avec quelques milliers d'hommes, descendit au sud, le long du Tigre, pour mettre la main sur les capitales et sur les trésors qu'elles renfermaient. Quand il approcha de Babylone, les prêtres, les magistrats, les habitants, sortirent à sa rencontre, les mains chargées d'offrandes. Il s'entretint avec les mages, sacrifia à Bel et ordonna de relever son temple ainsi que tous ceux que Xerxès avait détruits. De l'or trouvé dans cette ville, il donna 600 drachmes par tête à la cavalerie macédonienne, 500 à la cavalerie étrangère, 200 à l'infanterie nationale, un peu moins aux fantassins étrangers : c'était un acompte sur les profits de la conquête.



Mage ou roi de Perse adorant Ormuzd[3].

Après avoir pourvu au gouvernement des provinces soumises, il tourna à l'est, vers les pays qui étaient le centre et comme le sanctuaire

[1] Voyez, ci-dessus, p. 260, n. 1. Quinte-Curce (IV, 16), cette fois plus rapproché sans doute de la vérité qu'Arrien, donne quarante mille morts pour les Perses, trois cents pour les Macédoniens; Diodore (XVII, 61) parle de cinq cents morts. Il ne faut accorder qu'une confiance limitée à presque tous les chiffres conservés par les anciens écrivains.

[2] Voy. *Hist. des Rom.* t. III, p. 657.

[3] Un mage ou un roi Akhéménide, debout, étendant les mains dans l'attitude de l'adoration; au-dessus, le disque ailé, symbole d'Ormuzd; devant lui, le *hom* ou la plante mystique. (Cône gravé du Cabinet de France, *Catalogue*, n° 1010. Calcédoine.)

de l'empire; en vingt jours il gagna Suse, où il trouva 40 000 talents en lingots, 9000 en numéraire et les statues d'Harmodios et d'Aristogiton, qu'il renvoya aux Athéniens. Quinze mille Macédoniens, Thraces ou Péloponnésiens, levés par Antipater avec l'argent qu'Alexandre lui avait envoyé, le rejoignirent dans cette ville et comblèrent les vides faits dans son armée, moins par le fer ennemi que par les garnisons qu'il laissait derrière lui. Entre Suse et Persépolis la route était difficile et dangereuse, à cause des plaines arides à traverser, des montagnes escarpées à franchir, des défilés étroits à forcer sous les quartiers de roc qu'un brave satrape, échappé d'Arbèles avec trente ou quarante mille hommes, Ariobarzane, y faisait rouler. Alexandre n'eut pas seulement contre lui la nature; la population belliqueuse des Uxiens, dont le grand roi ne passait les montagnes qu'en payant tribut, essaya de l'arrêter et il dut s'ouvrir de vive force les Portes persiques : mémorables combats où il montra cette audace téméraire qui lui gagnait le cœur de ses soldats.

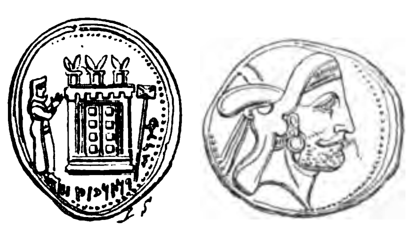

Monnaies d'un satrape[1].

Persépolis (*Istakar*), métropole de l'empire, « était alors la plus riche de toutes les cités que le soleil éclaire[2]. » (Diodore.) On dit qu'en approchant de ses murs, les Macédoniens rencontrèrent quatre mille Grecs asiatiques qui avaient été relégués dans ce lointain exil, après avoir

[1] Tête d'un satrape à droite, la tête enveloppée dans la tiare orientale, pareille au turban arabe, ℞. Le satrape debout en adoration devant le pyrée ou autel de feu; dans le champ, à droite, un étendard. Légende araméenne dans laquelle on a lu le nom d'un satrape Phahaspès (?). (Tétradrachme.) — 2° Au revers de l'obole figure l'archer perse sans légende. Ces monnaies ont été attribuées tour à tour à Suse, à Persépolis et à l'Arménie (voyez *Numismatic Chronicle*, 1879).

[2] « Quant à moi, dit M. Dieulafoy dans son curieux livre sur l'*Art antique de la Perse*, lorsque j'essaye de faire revivre dans ma pensée ces grandioses édifices, lorsque je vois ces portiques aux colonnes de marbre ou de porphyre poli, ces taureaux bicéphales dont les cornes, les pieds, les yeux et les colliers devaient être revêtus d'une mince feuille d'or, les poutres et les solives de cèdre de l'entablement et des plafonds, les mosaïques de briques semblables à de lourdes dentelles jetées en revêtement sur les murs, ces corniches couvertes de plaques d'émaux bleu turquoise que termine un trait de lumière accroché à l'arête saillante des larmiers d'or et d'argent; lorsque je considère les draperies suspendues au devant des portes, les fines découpures des moucharabiés, les épaisses couches de tapis jetées sur les dallages, je me demande parfois si les monuments religieux de l'Égypte, si les temples de la Grèce eux-mêmes devaient produire sur l'imagination du visiteur une impression aussi saisissante que les palais du grand roi. »

été affreusement mutilés; que, cette vue enflammant la colère des vainqueurs, Persépolis fut livrée au pillage et que la nuit suivante l'orgie augmenta les ruines, lorsque Alexandre, entraîné par la courtisane Thaïs, incendia le palais des rois, pour venger la Grèce de l'incendie de ses temples[1]. Ces histoires sont-elles vraies? Si nous abandonnons quelques détails trop bien arrangés pour l'intérêt dramatique, il restera vraisemblable qu'Alexandre voulut annoncer à tout l'Orient, par cette destruction du sanctuaire national, la fin de la domination perse. Quant à la ville, elle ne fut pas détruite, comme le dit Quinte-Curce, puisqu'on voit, peu de temps après la mort du conquérant, le satrape Peucestès y sacrifier aux mânes de Philippe et d'Alexandre.



Monnaie d'un satrape de Persépolis[2].

Pour sa part de butin, le nouveau maître de l'Orient mit la main sur 120 000 talents, monceau d'or que Darius n'avait pas su utiliser, et, afin d'achever la prise de possession des villes saintes des Akhéménides, il gagna de Persépolis, Pasargade qui gardait le tombeau de Cyrus et où se faisait le couronnement des rois (mai et juin 330)[4].



Monnaie du satrape Tarcamos[3].

Babylone, Suse et Persépolis occupées, Alexandre n'avait plus rien à faire au sud de l'empire, il se remit sur les traces de Darius, remonta

[1] Une tradition courut plus tard parmi les Orientaux que, dans cet incendie, avaient péri les livres sacrés de Zoroastre, le *Zend-Avesta*. — Arrien ne parle pas des mutilés, mais Diodore, Justin et Quinte-Curce mentionnent le fait, et la cruauté habituelle aux gouvernements asiatiques autorise à l'accepter.

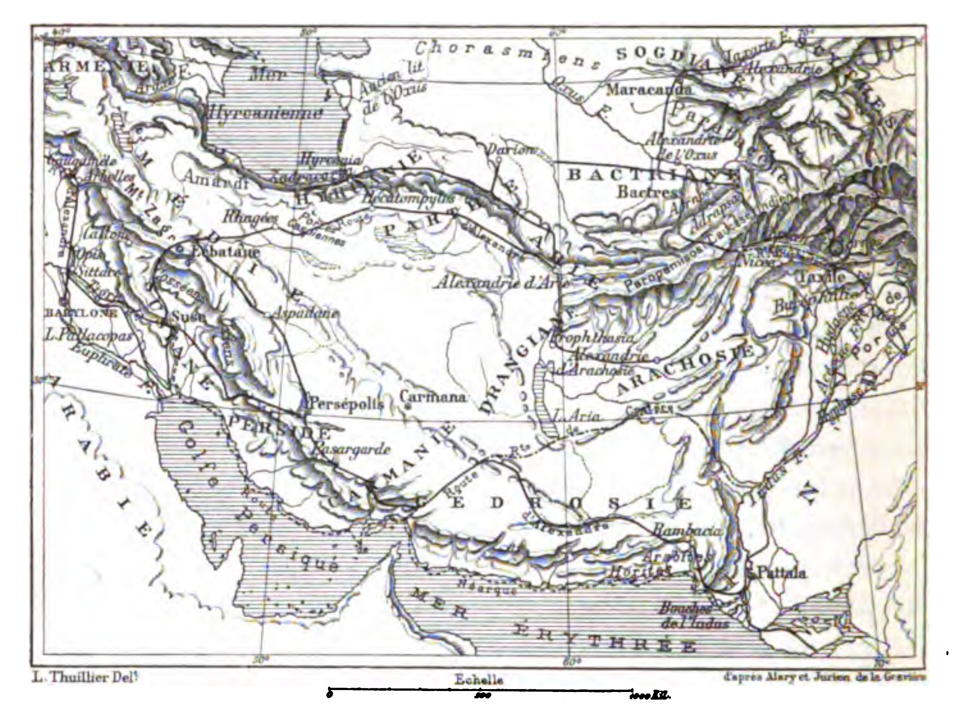
[2] Tête de satrape coiffée de la mitre, avec de longues moustaches et un anneau dans l'oreille. ℟. Mage debout devant un temple fermé surmonté de trois pyrées; dans le champ, l'étendard de Caveh. En légende araméenne le nom et les titres de Bagakert, satrape de Persépolis, sous les derniers princes Arsacides. (Voyez Mordtmann, *Persepolitanische Münzen*, dans la *Zeitschrift für Numismatik*, t. IV, p. 154.)

[3] בעלתרז (*Baaltars*). Le Zeus de Tarse assis à droite, à demi nu, tenant d'une main un sceptre surmonté d'un aigle et de l'autre un épi avec une grappe de raisin; dans le champ, un *thymiatérion* ou brûle-parfums; sous le trône, une fleur. Le tout dans une couronne crénelée, comme le plan d'une forteresse. ℟. תרכמו (*Tarcamou?*) Un satrape assis à droite, tenant un arc et une flèche, dans le champ, le symbole d'Ormuzd. (Argent.)

[4] La position de Pasargade a été très discutée. Les uns mettent cette ville au nord-ouest de Persépolis; d'autres au sud-est; cette dernière opinion est celle du plus récent voyageur dans la Perside, M. Dieulafoy, et il faut nous y ranger.

vers Ecbatane (*Hamadan*), et atteignit cette ville huit jours après que Darius en était parti. Il y déposa son butin de guerre, 180 000 talents, sous la garde de Parménion, et en fit sa nouvelle base d'opérations. Six mille Grecs l'y rejoignirent, mais d'autres le quittèrent pour retourner en leur pays; outre leur solde et leur butin, ils emportèrent 2000 talents qu'Alexandre leur donna.

Autant le conquérant avait montré de dédain pour le roi fugitif tant qu'il avait eu à prendre ses capitales et ses trésors, autant il

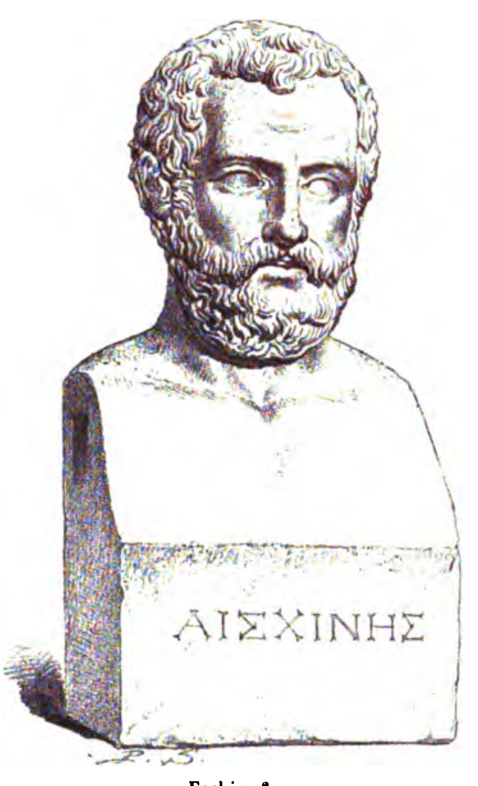


Itinéraire d'Alexandre du Tigre à l'Indus.

montra d'ardente activité à le poursuivre quand il n'eut plus que lui à saisir. En onze jours il fit quatre cent quatre-vingts kilomètres, et atteignit Rhagées (*Rei*, près de Téhéran), à quelque distance des Portes Caspiennes. Darius venait de les franchir. Il fallait désespérer de l'atteindre; mais deux serviteurs du roi vinrent annoncer que Bessus, satrape de la Bactriane, avait enchaîné Darius et le traînait à sa suite, sur la route de l'Arie (*Khoraçan*) qui conduisait à son gouvernement. Alexandre reprend aussitôt la poursuite, marche trois jours et trois nuits presque sans s'arrêter, et le quatrième jour, avec cinq cents de ses meilleurs soldats, montés sur ce qui lui restait de chevaux valides, il atteint les Perses, non loin d'Hécatompylos. A sa vue, l'épou-

vante les disperse, et il se trouve en face de Darius, mais de Darius égorgé. Bessus, n'ayant pu décider le roi à partir avec lui, avait laissé sur la route son cadavre percé de coups (juillet 330). Alexandre lui fit de royales funérailles.

Avant que la nouvelle de cette triste fin du dernier des successeurs de Xerxès eût franchi la mer Égée, Eschine s'était écrié dans Athènes : « Nous sommes nés pour fournir à la postérité d'incroyables récits. N'est-ce pas le roi des Perses, celui qui creusa l'Athos et enchaîna l'Hellespont, celui qui demanda à nos pères la terre et l'eau, qui dans ses messages osait se dire le maître du monde, depuis les lieux où le soleil se lève jusqu'à ceux où il se couche, n'est-ce pas lui qui maintenant cherche à sauver non plus son empire, mais sa vie dans une lutte désespérée[1] ? » Eschine se trompait ; il n'y avait pas eu de lutte désespérée : le grand roi avait péri victime d'un vulgaire assassinat et son immense empire était tombé comme une tour ruinée à sa base, qui, au premier choc, s'écroule.



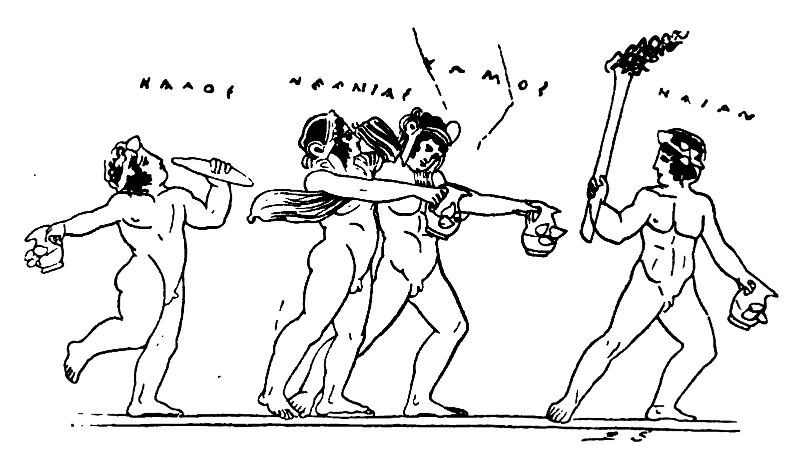
Eschine[2]

Pendant qu'Alexandre gagnait un empire, il faillit perdre son patrimoine. C'est à Chéronée que les Spartiates auraient dû venir ; ce qu'ils n'avaient pas fait en face de Philippe, ils le tentèrent quand ils virent son fils engagé au fond de l'Asie. Ils avaient refusé de reconnaître le congrès de Corinthe, et tenaient toujours des députés auprès de Darius. La défaite d'un général macédonien par les Scythes du Danube, qui lui tuèrent un grand nombre d'hommes, et la révolte du gouverneur

[1] Eschine, *Contre Ctésiphon*, § 132.

[2] Buste en marbre découvert à Bitolia en Macédoine, aujourd'hui conservé au musée Britannique (d'après *Ancient Marbles in the British Museum*, XI, pl. 18). — L'inscription et la ressemblance de la tête avec d'autres portraits d'Eschine ne laissent aucun doute sur le nom à donner à l'hermès du musée Britannique. Cf. la statue du musée de Naples, que nous avons publiée ci-dessus, p. 197.

de la Thrace, les décidèrent à profiter des embarras d'Antipater. Les Éléens, les Achéens, moins Pellène, et les Arcadiens, excepté ceux de Mégalopolis, s'unirent à eux, de sorte que leur roi Agis put assiéger Mégalopolis avec vingt mille fantassins et deux mille chevaux. Ce réveil inattendu de Lacédémone fit-il hésiter Athènes, qui ne souhaitait pas plus l'hégémonie de Sparte que celle de la Macédoine? Démosthène du moins garda le silence, et quand un orateur demanda l'armement des galères, Démade, alors administrateur du *théoricon*, répondit qu'il avait bien dans sa caisse de quoi y pourvoir, mais que, si



La fête des Choès. Kômos célébré par des enfants[1].

on dépensait l'argent à ces préparatifs, il ne pourrait plus distribuer à chaque citoyen la demi-mine qu'il avait réservée pour la fête des Choès. Je ne sais si l'espérance de cette gratification décida le dèmos à la prudence; je croirais plus volontiers que des gens avisés lui montrèrent la ville tenue en échec par la garnison macédonienne de la Cadmée; son port bloqué par les flottes d'Alexandre, maintenant maîtresses de la mer; les bénéfices de la victoire, si on la gagnait, réservés à Lacédémone; enfin les bannis partout ramenés et les gouvernements démocratiques renversés.

[1] Peinture sur un vase découvert à Vulci et conservé au musée de Berlin (Furtwängler, *Beschreibung*, n° 2658); d'après l'*Archäologische Zeitung*, 1852, Taf. 37, 3 et 4. — Quatre enfants s'avancent vers la droite, tenant tous une *œnochoè* en main. Le premier, au-dessus duquel on lit Παιάν, porte une torche allumée de la main droite. Il se retourne vers un groupe de deux enfants enlacés, qui semblent lui tendre leur *œnochoè*. Au-dessus d'eux les inscriptions κῶμος, νεανίας. Le dernier tient de la main gauche un gâteau qu'il porte à sa bouche : au-dessus de lui, l'inscription καλός. C'est une scène de kômos, bien plutôt qu'une représentation de la fête des Choès.

Antipater fit face à tout; il arrangea les affaires de Thrace, et accourut encore à temps avec quarante mille hommes pour sauver Mégalopolis. Le roi spartiate fut tué avec cinq ou six mille des siens. Comme Agis, qui, blessé, s'était un instant relevé et, appuyé sur un genou, avait combattu encore jusqu'au coup mortel, la Grèce retombait frappée à mort aux pieds des Macédoniens (sept. 330). Le congrès assemblé à Corinthe décida que des députés iraient demander au roi de régler le sort des vaincus. Ils se souvint des conseils d'Aristote qui lui recommandait de rester pour les Grecs un généralissime et de ne gouverner en maître que les barbares: il se montra clément. Les Achéens, les Éléens et les Arcadiens qui, membres de la ligue, avaient violé le pacte fédéral, furent punis d'une amende de 120 talents envers Mégalopolis; de Sparte, qui n'en faisait point partie, il n'exigea que les cinquante otages réclamés par Antipater.

Alexandre avait appris la défaite des Spartiates presque en même temps que leur soulèvement et, au milieu de sa grande entreprise, de telles agitations lui avaient paru misérables. « Pendant que nous abattions l'empire des Perses, dit-il à ses soldats, il s'est livré en Arcadie, une bataille de rats; » et ce dédain était, pour les Spartiates, une seconde défaite. En ce moment, Alexandre avait raison de ne prendre aucun souci des affaires de la Grèce; il se préoccupait bien plus de Bessus, qui pouvait établir un centre de résistance dans la Sogdiane et la Bactriane, où il avait pris le titre de roi. Il se résolut à ne pas lui donner le temps de s'y fortifier, mais, suivant sa tactique de ne laisser derrière lui ni un centre de résistance ni un peuple d'une fidélité suspecte, il s'avança plus encore dans le Nord pour fermer la route de l'Asie Mineure et de l'Euxin à ceux qui voudraient exciter quelque trouble dans l'Occident. Hécatompylos paraît avoir été située aux environs de Shahroud, au sud d'Asterabad. Entre ces deux villes s'étendent des montagnes dont les eaux méridionales de la Caspienne baignent le pied et qui séparent la Parthie (*Kohistan*) de l'Hyrcanie (*Mazendéran*). En se continuant à l'est pour rejoindre, par le Caucase indien ou Paropamisos (*Hindou-Koush*), les masses colossales de l'Himalaya, cette chaîne court, avec des altitudes qui varient beaucoup, entre deux contrées très différentes[1], le Touran et

[1] Entre Hérat et Saraks s'ouvre, du sud au nord, la vallée du Heri-Rud que dominent des collines hautes à peine de 300 mètres et qui conduit au voisinage de la vallée du Murghâb où se trouve l'oasis de Merv, de sorte que le passage de l'un à l'autre versant, du Touran dans

l'Iran, ou la Bactriane et la Sogdiane au nord, la Perse et l'Afghanistan au sud. Après avoir rapidement dompté les Parthes, les Mardes et les Hyrcaniens, Alexandre se remit à la poursuite de Bessus et soumit, en passant, l'Arie, où il fonda une Alexandrie qui, sous le nom de Hérat, est restée un des grands marchés de l'Orient, une des portes de la Perse et de l'Inde. Un complice de Bessus gouvernait la Drangiane et l'Arachosie (*Séistan*); il le chercha et se le fit livrer par les Indiens. Une tragédie l'arrêta un moment : Philotas, fils de Parménion, reçut l'avis d'un complot formé contre la vie d'Alexandre ; pendant trois jours il garda le secret, qu'un autre transmit au roi. Ce retard inexplicable, une lettre obscure de Parménion, les propos pleins d'amertume et les sarcasmes que Philotas répandait depuis longtemps contre le roi, firent croire à sa complicité, et Alexandre l'accusa lui-même devant l'armée[1]. Mis à la torture, il fit des aveux que la douleur peut-être arrachait[2] : l'armée le lapida. Plusieurs de ses amis, tous officiers de haut rang, périrent avec lui. Ce qu'il y eut de plus odieux dans cette lugubre et ténébreuse affaire, ce fut le meurtre du vieux Parménion : il gardait à Ecbatane, à trente journées de là, d'immenses trésors; on craignit une révolte; un messager, monté sur un dromadaire rapide, traversa en onze jours le désert; il lui portait une fausse lettre de son fils, et l'égorgea pendant qu'il la lisait (330).

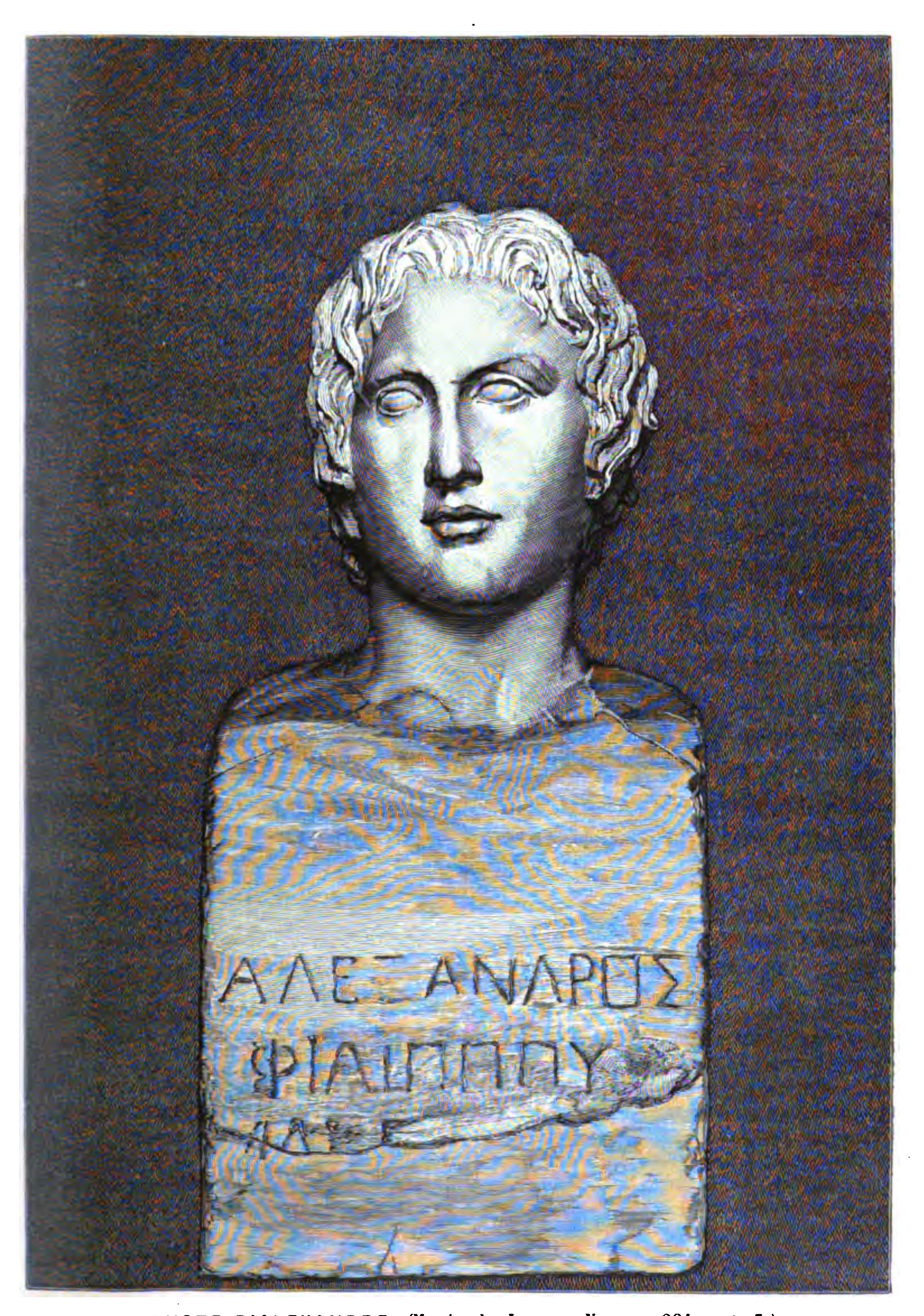
De Prophthasia (*Farrah?*), théâtre de ces tristes scènes, Alexandre[3] gagna les défilés du Paropamisos, qui le séparait de la Bactriane, laissant derrière lui deux autres Alexandries, dont l'une, encore aujourd'hui florissante, garde le nom de son fondateur, Kanda-

l'Iran, est de ce côté très facile. Nadir-Schah disait « qui tient Hérat tient la poignée du sabre avec lequel on domine le Touran et l'Iran. »

[1] Voy., ci-dessus, p. 153.

[2] En laissant de côté les aveux arrachés par la torture, il reste la non-révélation d'un crime de haute trahison, que nos anciennes lois punissaient de mort, comme ce fut le cas pour de Thou. Les articles 103 et 107 du Code pénal de 1810 punissaient encore de reclusion ou d'emprisonnement la non-révélation des crimes qui compromettaient la sûreté de l'État. Ce n'est que la loi du 28 avril 1832 qui a abrogé ces articles. C'était aussi une coutume des Macédoniens, comme de beaucoup de peuples barbares, que les parents d'un proscrit fussent proscrits avec lui. (Quinte-Curce, VI, 11, 20.)

[3] La gravure de la page 285, représente un hermès en marbre, découvert en 1779 à Tivoli par le chevalier Azara, donné dans la suite à Bonaparte et conservé au musée du Louvre. — C'est peut-être encore le seul portrait authentique d'Alexandre et malheureusement il est dans un très mauvais état de conservation. D'ailleurs, à en juger par les caractères de l'inscription, ce buste n'est que la copie d'un original aujourd'hui perdu. La tête était ceinte d'un bandeau royal, sans doute en bronze. Elle est légèrement penchée vers la gauche et nous savons que, par suite d'une infirmité, d'un rétrécissement des muscles du cou, Alexandre avait la tête inclinée de ce côté.



BUSTE D'ALEXANDRE. (Musée du Louvre. Voy. p. 284, note 3.)

har[1]. Une révolte des Ariens ne l'arrêta pas; il envoya contre eux un détachement et entra dans la Bactriane.

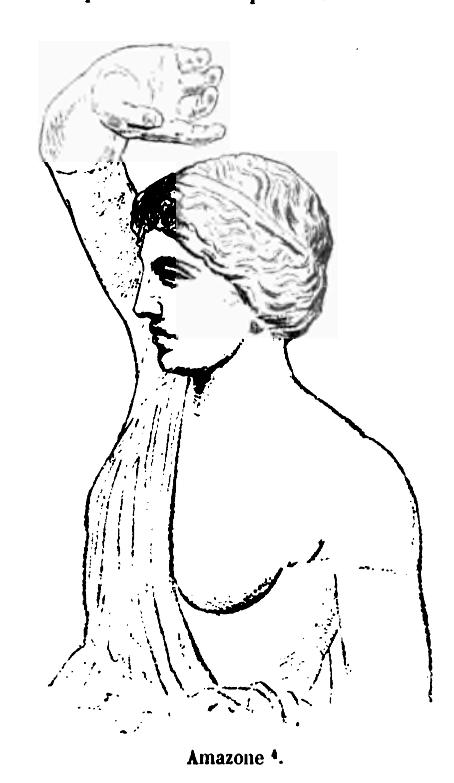
Les grandes plaines de l'Asie centrale étaient dès lors bien loin derrière lui, et il arrivait en des pays hérissés de montagnes, coupés de ravins où il trouvait, au lieu des masses confuses qu'il avait si aisément dispersées à Arbèles, des montagnards, ici comme partout énergiques et braves. Aux grandes batailles succèdent les combats isolés, les sièges, les luttes contre la nature, au milieu des monts couverts de neige du Caucase indien, avec des froids tels que les Macédoniens n'en avaient jamais connus. Durant quatorze jours, ils souffrirent toutes les misères et quand ils arrivèrent, en débouchant de ces passages par le nord, à la première ville de la Bactriane, Adrapsa (*Anderab?*) ils trouvèrent tout le pays dévasté : Bessus avait fait le désert devant l'armée envahissante. Cependant, Aornos, « l'imprenable », Bactres même, furent prises : les Macédoniens étaient dans la vallée de l'Oxus. Le puissant fleuve fut franchi sur un pont qu'Alexandre improvisa avec la peau des tentes transformées en outres remplies de paille qui portèrent quelques poutres et planches sur lesquelles l'armée passa. Le Sogdien Spitamène, allié de Bessus, voyant sa cause perdue, le livra au roi, qui le fit battre de verges à la vue de toute l'armée, puis l'abandonna aux cruelles vengeances des parents de Darius (329).

Ces tortures et ce meurtre n'étaient que des représailles. Le massacre des Branchides fut un acte abominable. C'étaient des Grecs, descendants d'une famille qui, cent cinquante ans auparavant, avait livré à Xerxès les trésors du temple d'Apollon, près de Milet, dont elle avait la garde. Après Salamine et Platée, ils avaient échappé par la fuite à la haine de leurs concitoyens, et le grand roi leur avait donné des terres dans la Bactriane. Ils y avaient conservé leurs traditions et leur langue. Aussi, à la nouvelle qu'une armée grecque approchait, ils accoururent joyeusement au-devant d'elle. Alexandre, pour venger le dieu et la Grèce trahis par leurs pères, les fit, hommes, femmes et enfants, égorger jusqu'au dernier, renversa leur ville et coupa les arbres pour

[1] Les Orientaux appellent Alexandre *Iskander*. En sortant des défilés du Paropamisos, il fonda une autre Alexandrie pour les garder par le nord. Une mission russe dirigée par M. Kanikof a fait, en 1858-1859, une exploration scientifique du Khoraçan en passant par Asterabad, Méched et Hérat; elle est descendue jusqu'au lac Hamoun dans le Séistan, vaste récipient, sans issue, des eaux des régions environnantes, et est revenue par Kirman, Yezd et Téhéran. Cette expédition a donc suivi une partie de la route d'Alexandre et a pu constater la parfaite exactitude des documents anciens sur les marches de l'armée macédonienne.

que le lieu habité par la race sacrilège fût voué à la désolation[1].

Après la Bactriane, la Sogdiane subit le joug, et les vainqueurs occupèrent sa capitale, Maracanda (*Samarcande?*). Mais Alexandre ne s'y arrêta pas; il poussa jusqu'à l'Iaxarte, qu'il franchit, et au delà duquel il battit les Scythes. Dans les mêmes lieux, et sur les bords de ce fleuve, il jeta une Alexandrie nouvelle (*Khodjend?*); ce fut le point le plus avancé qu'il atteignit vers le nord[2]. Des chroniqueurs, qui croyaient aux vieilles légendes, ont placé en cet endroit une visite intéressée de la reine des Amazones à Alexandre. Cette Amazone était, comme le roi le raconta lui-même à Antipater, une fille du chef des Scythes offerte par son père au harem du vainqueur[3].



Amazone [4].

Une insurrection provoquée par Spitamène rappela le Macédonien au sud; un corps de son armée avait été détruit par le satrape, qui échappa à sa poursuite. Alexandre punit la province de ce soulèvement, auquel elle était peut-être étrangère, par d'affreux ravages (329). Le mouvement eut, l'année suivante, encore plus d'étendue; un de ses officiers, Peithon fut enlevé avec sa troupe par Spitamène; mais la prise en un jour du roc Sogdien, forteresse fameuse dans ce pays, effraya quelques-uns des révoltés. A la sommation d'Alexandre, le



Amazone [5].

[1] On a vu, t. I, p. 271, que cette idée biblique de punir les pères dans les enfants était également une idée grecque. Elle fut aussi une idée punique, car le Carthaginois Annibal sacrifia trois mille prisonniers grecs sur le champ de bataille d'Iliméra où son grand-père Amilcar avait été tué, soixante-dix ans auparavant. (Diodore, XIII, 62.)

[2] Il occupa aussi, un peu plus au sud, sept forteresses bâties sans doute par Cyrus, au bord du steppe, et dont une portait le nom de ce prince.

[3] Plutarque, *Alexandre*, 61.

[4] Torse d'une statue en marbre de la collection Petworth, d'après une photographie. (Cf. *Gazette des Beaux-Arts*, 1887, I, p. 336).

[5] Amazone debout, le sein droit à découvert, appuyée sur sa lance. (Sardonyx à deux couches. Haut. 14 mill. larg. 9 mill. Pierre gravée du Cabinet de France, n° 1905 *bis*.)

gouverneur avait répondu : « As-tu des ailes? » et il semblait qu'il en fallût pour atteindre l'inaccessible citadelle. Le roi promit 12 talents au premier qui toucherait les murs, et une petite troupe escalada le roc à pic[1].

Dans la forteresse, Alexandre trouva la famille d'un seigneur perse dont la fille, Roxane, était d'une incomparable beauté. La politique du conquérant était d'unir les deux peuples; dans les villes qu'il fondait, il mêlait toujours des Grecs aux indigènes. Il donna lui-même l'exemple de cette fusion des deux races en épousant Roxane. Le père, flatté d'un tel honneur, accourut faire sa soumission, qui entraîna celle d'une partie de la province. Pour mieux assurer le repos de ce pays, il chargea Héphestion d'y fonder douze villes qui servissent de rempart contre les Scythes, pendant que lui-même fouillait tous les points de la Sogdiane, n'y laissant ni une forteresse fermée contre lui, ni un ennemi en armes. Une surprise que tenta encore Spitamène lui devint fatale : il fut battu, et les Massagètes, à l'approche des Macédoniens, sauvèrent leurs tribus du pillage en envoyant au conquérant la tête du hardi partisan. Alexandre avait employé deux années à soumettre ces belliqueuses peuplades; il passa quelques mois encore dans la Bactriane, où plusieurs chefs refusaient de poser les armes; il n'en partit que pour commencer son expédition contre l'Inde (328).

Derrière lui il laissait dans ces régions de grands, mais aussi de terribles souvenirs. Dans les déserts de l'Oxus on l'avait vu, après une longue marche à pied, à la tête de ses troupes, mourant de soif, refuser un peu d'eau qu'un des siens avait trouvée, et la répandre à terre parce qu'il ne pouvait la partager avec ses soldats. Dans les combats,

[1] Nous publions, page 291, des fragments de la frise du monument connu sous le nom de Monument des Néréides, découvert à Xanthos de Lycie par l'Anglais Fellows et conservé au musée Britannique; d'après les *Monumenti dell' Instit. di corrisp. archeolog.*, X, Tav. XV (*h, i, k*) et XVI (*p, q, r, v, x*). — *Première scène :* Guerriers montant à l'assaut d'une ville, auprès d'une porte. — *Deuxième scène.* Combat en avant des murs de la ville. La ville est protégée par un triple rempart crénelé, derrière lequel se tiennent ses défenseurs. — *Troisième scène.* Guerriers et paysans se réfugiant dans la ville. Les guerriers ont déjà franchi la porte extérieure défendue par une tour, et parlementent avec le gardien de la tour qui se penche vers eux du haut des créneaux. Un paysan s'apprête à franchir la porte extérieure avec son âne. — *Quatrième scène.* Vainqueur et vaincus. La ville a été prise (ainsi qu'on le voit sur d'autres fragments de la frise que nous ne publions pas) et le vainqueur assis reçoit une députation des vaincus. Il est assis, coiffé du bonnet persan, et s'appuie de la main droite sur un sceptre : un serviteur tient un parasol au-dessus de sa tête. Derrière est son escorte. Les députés sont des vieillards et portent le costume grec : ils se présentent humblement, faisant de la main droite le geste de l'adoration. Derrière eux sont les soldats qui les ont amenés.

il était au premier rang et fut souvent blessé; il ne s'en remettait jamais à d'autres du soin de conduire ces marches prodigieuses qui tant de fois lui permirent de frapper l'ennemi de coups inattendus et décisifs. Dans une grande chasse, attaqué par un lion, il refusa le secours de Lysimaque et l'abattit; cette fois, l'armée inquiète décréta que le roi ne pourrait plus chasser à pied ni sans escorte. Sa libéralité était sans bornes, comme son courage; et il avait, au besoin, autant de persévérance que d'impétueux élan. Il avait habitué les Macédoniens à ne rien regarder comme impossible; aussi, parmi les soldats, surtout parmi les nouveaux venus, beaucoup, en voyant de si grandes choses accomplies, se souvenaient des bruits répandus sur sa naissance divine, sur les réponses d'Ammon, sur le serpent mystérieux que Philippe avait trouvé le premier jour dans la chambre nuptiale, et de lâches flatteurs essayaient d'y faire croire le roi. Un jour d'orage, Anaxarque d'Abdère lui dit : « N'est-ce pas toi qui tonnes là haut, ô fils de Zeus? » Mais l'entourage du conquérant restait incrédule. Ses compagnons d'enfance, ses vieux généraux, cette fière noblesse de Macédoine, naguère si libre avec ses rois, ne voyait pas sans un profond dépit cette apothéose.


Zeus, sur un tétradrachme d'Alexandre à Aradus [1].


Monnaie d'un roi de Phénicie, incertain [2].

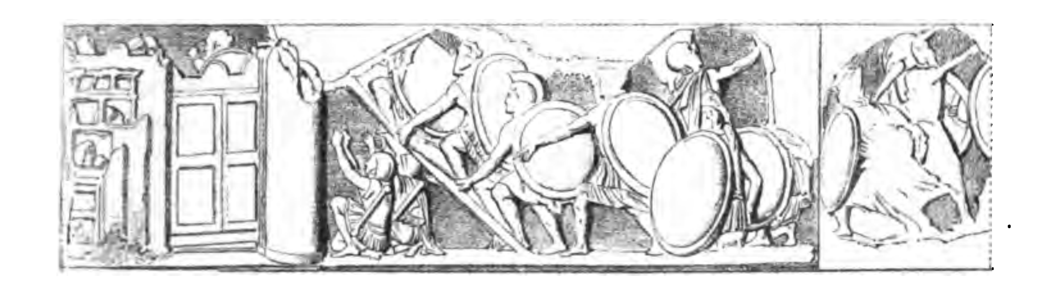

Monnaie araméenne au nom d'Alexandre [3].

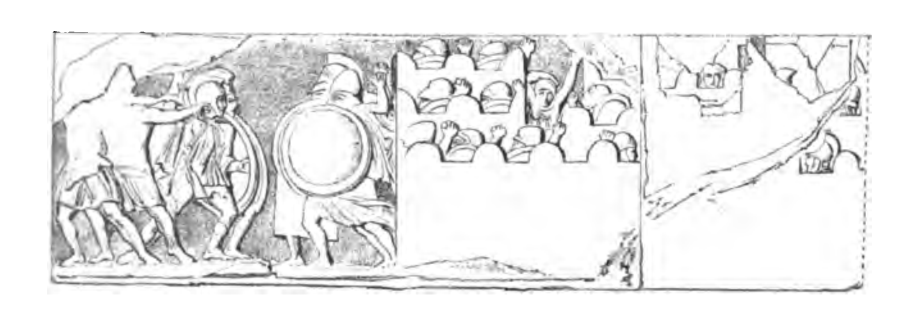
Quand Alexandre, après la mort de Darius, adopta les usages perses, ceignit le diadème, revêtit la tunique blanche et fit porter à ses favoris des robes de pourpre; quand il apprit le

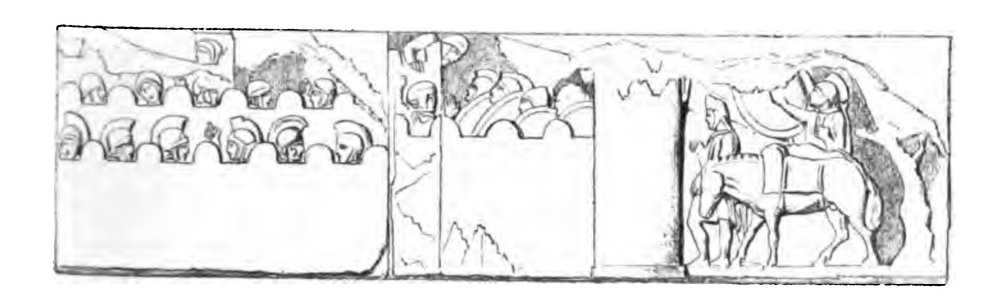
[1] Tête d'Alexandre, coiffée de la peau de lion, à droite. ℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Zeus aétophore, ou porteur d'aigle, assis à gauche; dans le champ un caducée; sous le trône, le monogramme d'Aradus.

[2] Galère terminée par une tête de cheval, voguant à gauche; elle est montée par un satrape barbu et par deux hoplites casqués, tous trois armés de boucliers. Sous la galère, un cheval marin, ou hippocampe ailé. ℟. Vautour en relief posé sur un ægagre gravé en creux. (Argent.)

[3] Tête de la déesse Atergatis, à droite; derrière, en légende araméenne עתה טובת (*Athe Thabet*, 'Ατταγάθη, *Dea bona*). ℟. En légende araméenne אלכסנדר (*Alexandre*). Lion dévorant un taureau, à gauche; dessous, la lettre כ, marque monétaire. (Argent.)



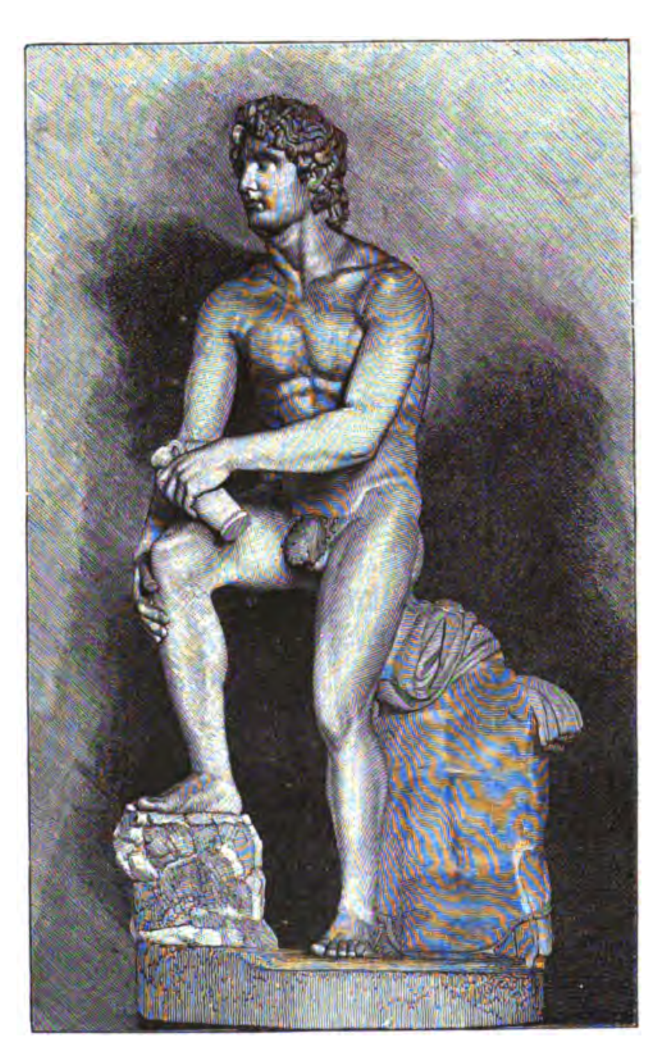






SCÈNES DE SIÈGE (Voyez p. 289, note 1.)

langage des vaincus et admit dans sa garde les fils des plus illustres familles du pays, il ne céda pas au vain désir d'égaler la magnificence des *grands rois*, il fit ce que la politique commandait. D'ailleurs, cette étiquette orientale était pour les Perses; au milieu de l'armée, il gardait la simplicité militaire. Un soir, dans la Paraetacène, par une température glaciale qui avait tué plusieurs soldats, Alexandre se réchauffait au feu d'un bivouac. Il voit s'approcher, d'une marche indécise, un vétéran que le froid avait saisi et que ses yeux guidaient à peine; il l'arrête, prend ses armes, le fait asseoir à sa place, et quand le soldat, revenu à lui, se trouble en reconnaissant Alexandre : « Camarade, lui dit-il en riant, chez les Perses, s'asseoir sur le siège du roi, c'est un cas de mort; pour toi, ce sera un cas de vie, car ce feu t'aura sauvé. » Petit fait, bonnes paroles, qui souvent se renouvelaient et aidaient à faire de



Alexandre[1].

[1] Statue en marbre de Paros, conservée à la Glyptothèque de Munich (d'après une photographie. — Cf. H. Brunn, *Beschreibung*, n° 153, p. 208). — La statue, très mutilée, a subi de très nombreuses et très maladroites restaurations. Sont restaurés : les deux bras, qui étaient brisés, et l'aryballe qu'il tient de la main gauche, toute la jambe droite ainsi que la hauteur sur laquelle elle porte, et la moitié de la plinthe; la moitié antérieure du pied gauche, et par endroits la cuirasse. La tête est bien celle d'Alexandre.

grandes choses. Mais des Macédoniens s'indignaient de l'abandon des coutumes nationales, et se montraient jaloux des Perses qu'ils regardaient comme injustement favorisés. Malgré son ferme et lucide génie, Alexandre ne réussit pas à concilier ses droits de conquérant de l'Asie avec les égards que la prudence lui conseillait d'avoir pour ceux qui lui avaient assuré cette éblouissante fortune. Il lui était difficile de jouer deux rôles à la fois, d'être dans le même temps le grand roi pour les Perses, tout en restant pour ses compagnons d'armes le roi de Macédoine, et de ne pas entendre les sourdes rumeurs qui couraient contre lui. Il ne l'était pas moins, à quelques-uns de ceux qui avaient vu les Héraclides si pauvres d'autorité et de richesse, d'accepter sans murmures la situation nouvelle que leur imposait l'ordre de choses qu'eux-mêmes avaient fondé. L'un s'abandonna à l'orgueil et aux accès de colère d'un despote oriental; les autres à l'indiscipline et à l'insolence. Déjà il avait cru trouver des traîtres et des conspirateurs; il avait fait mourir Philotas et assassiner Parménion. Une scène déplorable montra, en 328, les progrès de ce double mal.

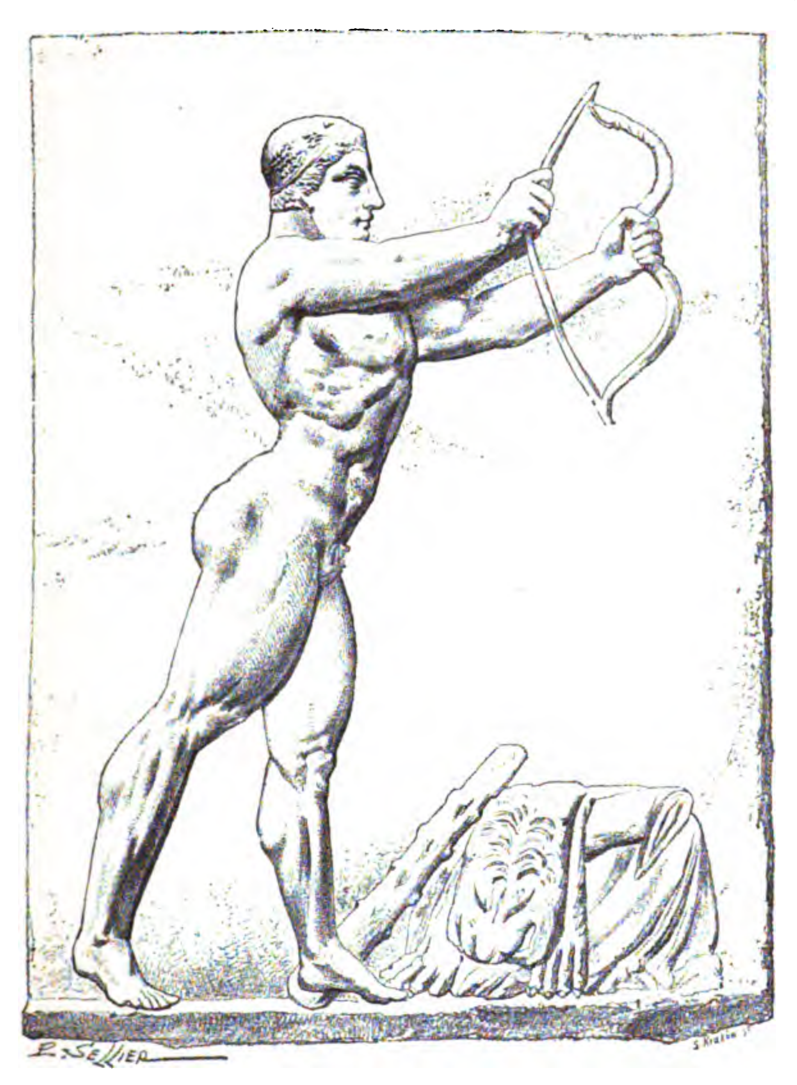


Bacchus [1]

A Maracanda, pendant une fête des Dioscures, quelques-uns de ces bas personnages, devins ou sophistes, dont les flatteries nourrissaient l'orgueil du roi, s'avisèrent d'exalter Alexandre, au point de le mettre au-dessus des deux divinités dont on célébrait les exploits, même au-dessus d'Hercule. Clitus, indigné, s'écrie qu'Alexandre n'a pas tout fait à lui seul; qu'une bonne part de la gloire appartient aux Macédoniens. Et, comme on rabaissait les actions de Philippe pour glorifier celles de son fils, le vieux général ne garde plus de bornes; ils commence l'éloge du père, fait la satire d'Alexandre, et tendant le bras vers le roi : « Sans le secours de ce bras, lui crie-t-il, tu périssais dès le Granique. » Ivre de vin et de colère, Alexandre ne se contient plus; il arrache une pique à un de ses gardes et en perce son ami, son sauveur. Dans cette généreuse nature, le repentir suivit de près. On dit que ses yeux se dessillant aussitôt, il tourna contre sa poitrine la pointe de la lance et allait s'en percer lui-même, quand on l'arrêta.

[1] Bacchus barbu, revêtu d'une longue robe, debout, tenant d'une main le thyrse et de l'autre un canthare; derrière le dieu, un autel orné d'une guirlande et sur lequel est placé un masque. (Pierre gravée du Cabinet de France. Topaze. Haut. 42 mill.; larg. 20 mill. Chabouillet, *Catalogue*, n° 1626.)

Pendant trois jours il demeura dans sa tente, sanglotant, appelant Clitus, se maudissant lui-même et refusant toute nourriture. Mais l'armée entière se fit son complice, en décrétant que le sauveur d'Alexandre avait été justement assassiné. Tout le monde conspira pour



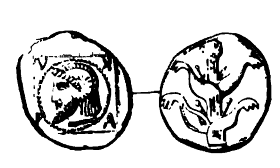
Hèraklès combattant[1].

arracher au plus vite le remords de sa conscience : les prêtres en attribuant le crime commis dans l'ivresse à la vengeance de Bacchus, dont il négligeait les autels; le sophiste Anaxarque en lui reprochant

[1] Bas-relief, de provenance inconnue, conservé à Athènes dans la collection Carapanos (d'après O. Rayet, *Monuments de l'Art antique*). — C'est une œuvre archaïque, dont l'authenticité à été mise en doute, mais sans raisons suffisantes.

d'abaisser les droits d'un conquérant au niveau de la morale vulgaire. « Le juste, osait-il dire, est ce que veulent et font les rois; c'est pourquoi, dans l'Olympe, la Justice est à côté de Zeus, parce que tous les actes de Zeus sont justes et bons. »

Le sang n'en était pas moins versé, et Alexandre allait en répandre d'autre. Les Perses qui, en approchant du prince, se prosternaient devant le fils d'Ammon ou plutôt, selon leur coutume nationale, devant le Grand Roi, voyaient les Macédoniens aborder librement Alexandre. Ces procédés différents maintenaient entre les deux peuples la barrière qu'il eût fallu détruire pour effacer, chez les uns, le souvenir de la défaite, et diminuer, chez les autres, l'orgueil de la victoire : deux sentiments qui empêchaient le conquérant de consolider sa conquête. Soumettre la Perse lui avait été facile, changer ses mœurs ne l'était pas; et comme c'était un empire oriental qu'il fondait, ce fut aux Grecs qu'il demanda de sacrifier leurs usages à l'intérêt général. Les vieux généraux, habitués à faire la part des nécessités, y consentirent. Un philosophe ou plutôt un sophiste, qui suivait l'expédition pour en écrire l'histoire, s'y refusa. Callisthène d'Olynthe, disciple et neveu d'Aristote, combattit, à la table même du roi, sa politique de conciliation par des raisons qui, excellentes à Athènes ou à Sparte, ne l'étaient plus au fond de la Perse, mais qui faisaient impression sur les jeunes nobles, « les enfants royaux [2] », auxquels la garde de la tente royale était confiée. Un d'eux, Hermolaos, écoutait avidement les paroles du rhéteur; châtié pour une faute, il conspira contre la vie du roi avec cinq de ses compagnons; découverts, ils furent condamnés et lapidés par les Macédoniens. Callisthène, impliqué dans le complot, fut pendu [3]. C'était un homme de bien, une âme droite et fière, d'une vertu rigide; mais Aristote, qui lui reconnaissait beaucoup d'éloquence, ajoute que le bon sens lui manquait [4], ce qui n'est pas contradictoire; et si, comme Aristobule et Ptolémée l'en accusaient dans leurs Mémoires, il a connu la conjuration et encouragé les auteurs à y persévérer, il était un complice et fut légitimement condamné (327).



Zeus Ammon [1].

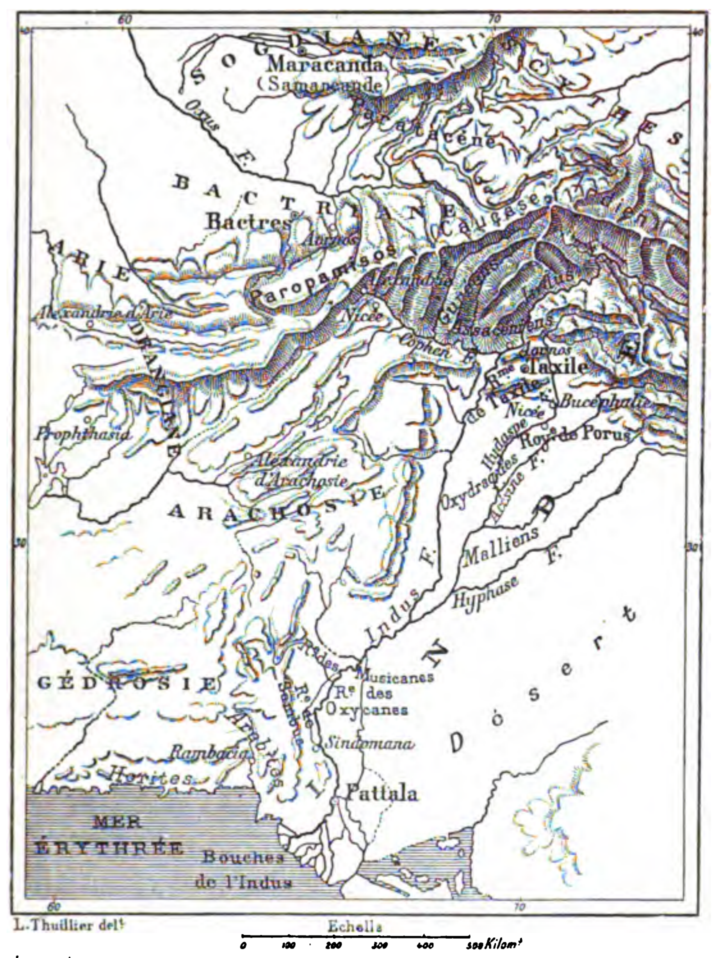
[1] Tête de Zeus Ammon, à gauche, dans un cercle de grénetis; en légende, KYPA[ναίων]. Le tout dans un carré creux. ℞. Tige de silphium. (Monnaie d'argent de la Cyrénaïque.)

[2] Voy., ci-dessus, p. 150.

[3] Suivant une autre version, celle d'Aristobule, il fut enfermé dans une cage de fer et traîné à la suite de l'armée; il y mourut sept mois après, dans l'Inde.

[4] ...λόγῳ μὲν ἦν δυνατός καὶ μέγας, νοῦν δ'οὐκ εἶχεν. (Plutarque, *Alexandre*, 54.)

Dans la Sogdiane, Alexandre avait reçu une ambassade d'un prince indien, Omphis, roi du pays entre le haut Indus et l'Hydaspe, dont la capitale, Taxila, s'élevait près de la ville moderne d'Attock; il appelait le Macédonien à son secours contre un autre roi du voisinage, Porus, et offrait de lui ouvrir la porte des Indes. Alexandre laissa en Bactriane



Carte de la vallée de l'Indus et de ses affluents.

dix mille fantassins, et trois mille cinq cents cavaliers pour contenir le pays jusqu'à l'Iaxarte, et à la tête de cent vingt mille hommes de pied et de quinze mille chevaux, il traversa encore une fois le Paropamisos pour gagner la vallée du Cophène (le Caboul), où se trouvent les défilés fameux de Khaïber. Tandis que Perdiccas et Héphestion descendaient à l'est le long de ce fleuve jusqu'à la ville moderne de Peschawar et au confluent du Cophène avec l'Indus, il remonta au nord la vallée du Choaspe (affluent du Cophène à Djelalabad) pour réduire les belli-

queuses tribus des Aspiens, des Assacéniens et des Guréens. Cette expédition, où les Macédoniens se heurtaient, en chaque défilé, à des forteresses presque inaccessibles, occupa le reste de l'année 327 et le commencement de 326. Une seconde Aornos, devant laquelle Hercule, disait-on, avait échoué, fut prise après des prodiges d'audace et des travaux qui prouvent qu'Alexandre avait, à côté de ses incomparables



Vue des montagnes de Mahaban. (Emplacement d'Aornos.) [1]

soldats, d'habiles ingénieurs et une artillerie de siège formidable. A Nysa, il crut trouver des traces du passage de Bacchus et se servit de ces souvenirs mythologiques pour exalter le courage de ses Macédoniens. Il semblait, en effet, marcher sur les pas d'un dieu ou d'un héros et effacer leur gloire par la sienne, en livrant à ces hardis montagnards des combats de géants. Le Choaspe a ses sources dans les montagnes dont le revers septentrional est longé par l'Oxus. Alexandre tenait donc, dans le Caucase Indien, la tête des vallées qui, par l'Indus, descendaient à l'Océan et, par l'Oxus, à la mer Caspienne. C'est la posi-

[1] D'après le *Tour du Monde*, 1868, 455e livraison, p. 206. *Voyage dans le Pendjab*, par G. Lejean. D'après l'auteur, l'emplacement de l'antique Aornos doit être cherché dans la région des montagnes de Mahaban.

tion que les Russes voudraient prendre et qu'ils prendront probablement un jour pour s'ouvrir l'accès des mers méridionales.

Au printemps de 326, Alexandre franchit enfin l'Indus, traversa les États du prince de Taxila, où il vit avec surprise les brahmanes livrés à leurs austérités, et arriva près de la ville moderne de Djalalpour, aux bords de l'Hydaspe. La fonte des neiges avait rempli ce large bassin d'eaux rapides et recouvert tous les gués. Sur la rive gauche se tenait Porus, avec une armée formidable et des éléphants de combat dont la taille et les cris étaient pour effrayer des troupes qui n'avaient pas



Triomphe de Bacchus sur les Indiens[1].

encore eu à lutter contre ces machines de guerre vivantes. Porus, très brave de sa personne, arrêta quelque temps son adversaire et ne céda la victoire qu'après un sanglant combat où il fut blessé et pris. Quinte-Curce met dans la bouche des deux princes des paroles qui, sans doute, ne sont pas véridiques, mais qu'on aime à répéter. « Comment prétends-tu être traité? demanda le vainqueur à son captif. — En roi. — Je le ferai pour moi-même; à présent que puis-je faire pour toi? Parle. — J'ai tout dit. — Je te rends ton royaume et j'y ajouterai encore. » Alexandre le fit; sa générosité, d'accord avec sa politique, plaçait en

[1] Devant de sarcophage en marbre, conservé au musée du Louvre. (Cf. W. Fröhner, *Notice de la sculpture antique*, p. 243, n° 232.) — D'après M. Fröhner, l'artiste aurait représenté le triomphe de Bacchus sur les Indiens. Au centre est le dieu, mollement étendu sur un char que traînent deux panthères. Parmi les personnages qui marchent en avant, on reconnaît un satyre barbu, derrière une Ménade. Derrière Dionysos, s'avance un éléphant qui « porte deux prisonniers indiens, vêtus de *khitons* courts, les mains liées derrière le dos ». La dernière figure à gauche est une déesse ailée, sans doute la Victoire.

face du prince de Taxila un rival qui pouvait le contenir (mai 326). Il fonda en ces lieux deux villes : l'une appelée *Nicée*, pour rappeler sa victoire, l'autre *Bucéphalie*, en mémoire de son fidèle et vieux coursier, qui venait de mourir des blessures reçues dans le combat.

Dans ces deux campagnes, Alexandre avait montré son courage ordinaire, mais aussi des qualités militaires plus rares que celles des premières années de la conquête. Le passage de l'Hydaspe et la bataille qui suivit sont pour des juges compétents, les généraux anglais qui ont combattu dans ces régions, les habiles manœuvres d'un chef accompli[1].

V. — RETOUR D'ALEXANDRE (326); SON ARRIVÉE A BABYLONE (324); SA MORT (323).

La victoire sur Porus livrait à Alexandre la fertile région des Cinq-Rivières; il continua à marcher dans la direction de l'est, et, après avoir traversé l'Hydaspe, il franchit en combattant l'Acésine, l'Hydraote et arriva au bord de l'Hyphase, qui fut la limite extrême de son expédition. Il s'arrêta, non qu'il fût las d'aller, mais parce que ses soldats, assure-t-on, l'y forcèrent. Épuisés de fatigue, maltraités par 70 jours d'orages et de pluies continuelles[2], n'ayant plus que des lambeaux pour vêtements et des armes usées, ils s'effrayèrent des entreprises nouvelles où leur chef voulait les entraîner, à travers un désert immense, contre ces Gangarides et ces Prasiens, dont le roi pouvait conduire contre eux deux cent mille fantassins, vingt mille chevaux et plusieurs centaines d'éléphants. Plutôt que de passer le fleuve profond et rapide qui se trouvait devant eux, ils formèrent des groupes et murmurèrent. Alexandre convoqua aussitôt les chefs et leur dit : « Nous n'avons pas loin d'ici au Gange et à la mer Orientale, qui se réunit à celle des Indes et embrasse le monde. Du golfe Persique, nous remonterons jusqu'aux colonnes d'Hercule, et, soumettant l'Afrique comme l'Asie, nous prendrons les bornes de l'univers pour celles de notre empire.... Si je ne partageais ni vos fatigues ni vos dangers, votre découragement aurait un motif. Vous pourriez vous plaindre

[1] Le major général Cunningham, chargé de l'inspection archéologique de l'Inde, croit avoir découvert l'Aornos d'Alexandre. Sur les travaux des officiers anglais pour retrouver les traces du héros macédonien, voy. les *Campagnes d'Alexandre dans l'Inde*, par l'amiral Jurien de la Gravière.

[2] La mousson du sud-ouest commence, dans le nord de l'Inde, vers la fin de juin.

d'un sort inégal qui placerait d'un côté les peines et de l'autre les récompenses. Mais, périls et travaux, tout est commun entre nous, et le prix est au bout de la carrière. Ce pays : il est à vous. Ces trésors : ils sont les vôtres. L'Asie soumise, je remplirai, je surpasserai vos espérances. Ceux qui voudront revoir leurs foyers, je les reconduirai moi-même; ceux qui voudront rester, je les comblerai de présents inestimables. »

Ce discours est suivi d'un profond silence. « Que celui, dit-il, qui



Vue de l'Hydaspe [1].

n'approuve pas ce dessein, parle. » Nouveau silence. Enfin, un des vieux officiers, Cœnos, exprime les sentiments de tous en le suppliant de les laisser retourner en Macédoine : « là il trouverait toute une jeunesse avide de gloire et prête à remplacer des soldats vieillis ». Ces paroles sont reçues par d'universels applaudissements; Alexandre, irrité, se retire.

Le lendemain, il réunit de nouveau le conseil des chefs : « Je ne contrains personne à me suivre; votre roi marchera en avant; il trouvera des soldats fidèles. Que ceux qui l'ont désiré se retirent, ils le peuvent; allez annoncer aux Grecs que vous avez abandonné votre prince. » Il se

[1] D'après G. Lejean. *Voyage dans le Pendjab* (*le Tour du Monde*, 1870-1871, XXI, p. 351.

renferme alors dans sa tente; il y reste pendant trois jours, sans parler à aucun de ses Hétaires; il attend qu'une de ces révolutions qui ne sont pas rares dans l'esprit des soldats en change les dispositions. Mais l'armée continue de garder le silence. Néanmoins il fait les sacrifices accoutumés pour obtenir un trajet favorable. Les auspices sont contraires. Alors, rassemblant les plus âgés et les plus intimes des Hétaires : « Puisque tout me rappelle, allez annoncer à l'armée le départ. »

« A cette nouvelle, la multitude pousse des cris de joie; ils accourent à la tente d'Alexandre et le bénissent d'être assez généreux pour ne céder qu'à l'amour de ses soldats. Il divise alors son armée en douze corps, et fait dresser par eux douze autels immenses, aussi hauts que les plus grandes tours, comme un monument de ses victoires et un témoignage de sa reconnaissance envers les dieux. Ce travail achevé, il ordonne des sacrifices selon le rit grec, des jeux gymniques et équestres, range tout le pays jusqu'à l'Hyphase sous la domination de Porus et donne enfin le signal du départ. » (Arrien.)

La scène est belle et c'est le véridique Arrien qui la raconte. Je crains cependant qu'elle n'ait été rendue plus dramatique qu'elle ne le fut en réalité. Il se peut qu'Alexandre ait voulu passer l'Hyphase et voir ce qui se trouvait par delà. Mais plusieurs raisons devaient l'empêcher d'aller beaucoup plus loin. Entre le pays des Cinq-Rivières, où il campait, et la vallée du Gange s'étend un vaste désert sans herbe et sans eau, dont Porus a dû lui dire que la traversée serait très difficile. Les nouvelles arrivées des régions occidentales signalaient des agitations qui rendaient le retour de l'armée nécessaire, et certains faits nous donnent le droit de dire qu'Alexandre lui-même comprenait qu'il avait atteint l'extrême limite de sa conquête. Jusqu'à l'Indus, il avait organisé toutes les provinces en satrapies, avec un chef civil indigène, un chef militaire macédonien, et une garnison mi-partie de Grecs et de barbares. Ainsi venait-il de faire encore dans le Paropamisos, et cette satrapie de l'Inde citérieure avait donné à son empire la formidable barrière de l'Afghanistan actuel. Entre l'Indus et l'Hyphase, il avait changé de système, laissant aux peuples leurs gouvernements nationaux, il n'avait demandé aux princes que d'être ses alliés et de lui payer un léger tribut. Enfin, au lendemain de sa victoire sur Porus, il avait fait couper, dans les montagnes qui bordent l'Hydaspe, des forêts entières dont le fleuve amena les bois à Bucéphalie et à Nicée, où Cratère avait été chargé de construire deux mille navires. Pourquoi une telle flotte, si ce n'était

pour porter Alexandre aux bouches de l'Indus et non pas à celle du



1
Décadrachme.

2
Tétradrachmes de style varié.

3
Didrachme.

4
Drachme.

5
Triobole.

6
Obole.

7
Obole.

Monnaies d'Alexandre[1].

Gange? Il s'embarqua avec une partie de son armée sur l'Hydaspe.

[1] 1. Tête imberbe d'Alexandre coiffée de la peau de lion, à droite. ℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ.

« Monté sur son vaisseau, il prend une coupe d'or, s'avance à la proue, et fait des libations dans le fleuve; il en invoque le dieu et celui de l'Acésine, qui se réunit à l'Hydaspe pour se précipiter dans l'Indus; il invoque aussi l'Indus, et, après les libations en l'honneur d'Hercule, père de sa race, d'Ammon et des autres dieux qu'il révère, la trompette sonne, les rames s'agitent et la flotte se met en mouvement. » (Arrien.) Le reste de l'armée suivait les rives (novembre 326).

En traversant de nouveau l'Hyphase, l'Hydraote et l'Acésine, il arriva au bord de l'Hydaspe qu'il descendit jusqu'à l'Indus. Tout en avançant il recevait la soumission des peuples riverains. Quelques-uns résistèrent, entre autres les Malliens et les Oxydraques : au siège d'un fort des Malliens, son impétueux courage faillit lui coûter la vie. Il était parvenu le premier sur la muraille; trois de ses officiers l'y suivirent. Mais les échelles se rompirent, et Alexandre, en butte, sur la crête du rempart, à tous les traits, se précipita seul dans l'intérieur du fort. Acculé au mur et protégé par un tronc d'arbre, il tint les ennemis à distance, tua les plus audacieux qui l'approchèrent, mais enfin tomba atteint d'une flèche. Heureusement ses trois compagnons l'avaient rejoint et le couvrirent de leurs boucliers. Cette résistance donna aux soldats le temps de franchir le murs et d'accourir en foule. Alexandre fut emporté, évanoui, dans sa tente. Le bruit de sa mort se répandit dans le gros de l'armée, qui était à quatre journées de là sur le bas du fleuve. A cette nouvelle, il y eut de tels éclats de douleur qu'il fallut leur conduire le glorieux blessé dans un navire, qui descendit le courant sans rames afin d'éviter tout ébranlement et tout bruit. Lorsque, enfin, ils le virent s'avancer debout sur sa galère, prendre

Zeus aétophore, ou porteur d'aigle, assis à gauche; sous le trône deux marques d'atelier. Le décadrachme est de la plus grande rareté (*Numismatic chronicle*, t. XIV (1850) p. 71). — 2. Tête imberbe d'Alexandre, coiffée de la peau de lion, à droite. ℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ ou ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Zeus aétophore assis à gauche. Dans le champ, monogrammes et symboles. Le coq est la marque de l'atelier de Sélymbria; la lyre, marque de l'atelier de Mytilène; sur la troisième pièce, le monogramme qui se décompose en ΟΔΗ, désigne Odessus. — 3. Tête imberbe d'Alexandre coiffée de la peau de lion, à droite. ℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Zeus aétophore assis à gauche; dessous le trône, la lettre Μ; dans le champ à gauche, la lettre Φ, initiale, de l'atelier de Philomelium. — 4. Tête imberbe d'Alexandre, coiffée de la peau de lion, à droite. ℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Zeus aétophore assis à gauche; sous le trône, un monogramme de nom de magistrat; dans le champ, à gauche, un cheval ailé, symbole de l'atelier de Lampsaque. — 5. Tête imberbe d'Alexandre, coiffée de la peau de lion, à droite. ℞. ΒΑΣΙΛ ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Zeus aétophore assis à gauche; sous le trône, ΑΥ; dans le champ à gauche, la lette Μ. — 6. Tête imberbe d'Alexandre coiffée de la peau de lion, à droite. ℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Zeus aétophore assis à gauche; dans le champ, à gauche, la marque d'atelier Σ. — 7. Tête diadémée d'Alexandre, à droite. ℞. Sans légende. Lion allant à droite. (Argent.)

terre et monter à cheval, ils se précipitèrent autour de lui avec des cris de joie pour baiser ses mains, son manteau et le couvrir de fleurs. Ce jour-là Alexandre fut payé de sa blessure.

Après une navigation heureuse sur le bas Indus, mêlée encore de quelques combats, on atteignit l'île de Pattala, qui n'est autre que le delta formé par les bouches du grand fleuve et dont le sommet (à Hyderabad) est à 200 kilomètres de l'Océan (fin de juillet 325). Arrivé à ce terme, Alexandre reprit enfin le chemin de l'Occident. Il laissait dans ces contrées, que les maîtres de l'Asie ne visitaient pas



Delta de l'Indus[1].

avant lui, des traces nombreuses de son passage et de ses grandes vues de civilisation. Il avait semé sur son chemin, dans toutes les positions avantageuses, des villes où il mêlait ses soldats aux indigènes, et dont plusieurs devaient garder quelque temps la civilisation grecque qu'il y déposait, plusieurs même survivre aux siècles et aux révolutions. Son projet était maintenant de retourner par terre avec le gros de son armée; mais, tandis qu'il traversera des provinces que n'ont pas encore vues ses soldats, il veut que sa flotte, sous les ordres de Néarque, explore les côtes méridionales de son empire, et revienne de l'Indus aux bouches du Tigre. Dès que la mousson du nord-est, qui souffle durant l'hiver, commença de se faire sentir dans les premiers jours d'octobre, Néarque s'embarqua sur cet Océan dont le flux et le reflux,

[1] D'après G. Lejean, *Voyage dans le Pendjab* (*le Tour du Monde*, 1870-1871, 543e livraison, p. 351).

chose nouvelle pour les Grecs, les avaient d'abord effrayés. Alexandre, qui se proposait de relier par une route connue les bouches de l'Euphrate à celles de l'Indus, prépara au commerce des lieux de refuge et de ressources. Avant de quitter l'île de Pattala, il y éleva une forteresse pour s'en assurer la soumission; il y creusa des puits, pour procurer de l'eau douce à la population, et construisit un port, des magasins, des chantiers. A la fin d'août 325, ou au commencement de septembre, il s'enfonça vers l'ouest à travers le pays des Arabites et



1 2

Monnaies indo-scythes[1]

des Orites, où il laissa une nouvelle Alexandrie, à Rhambacia, puis il entra dans les déserts de la Gédrosie

Les troupes éprouvèrent, dans les sables brûlants et mobiles de cette région, de grandes souffrances, par la chaleur, la soif et la faim[2]. On abandonna beaucoup de bêtes de somme, d'équipages, même de soldats. « L'armée, dit Strabon, fut sauvée par les dattiers qui croissaient en grand nombre dans le lit des torrents. » Alexandre partagea tous ces maux, et il est plus grand dans ces patientes et difficiles épreuves que lorsqu'il montre sur les champs de bataille le courage vulgaire d'un soldat. Au bout de deux mois, on atteignit la Carmanie, et l'on rencontra les convois de vivres que les satrapes voisins avaient envoyés. Alors, s'il faut en croire Diodore et Quinte Curce, aux privations succédèrent les orgies, et une marche triomphale de sept jours, rappelant ce que l'on contait de Bacchus revenant de la conquête des

[1] 1. Légende indéchiffrée. Roi indo-scythe debout, tenant un sceptre et un arc; dans le champ, à gauche, un petit autel. ℞. APOOACΠO (?). Un dieu barbu, à droite, debout à côté d'un cheval; il tient dans la main droite une couronne. Dans le champ, un symbole indéterminé. (Monnaie d'or postérieure à Alexandre.) — 2. MIIPO (?) Mithra, la tête radiée, debout à gauche, tenant un arc de la main droite; dans le champ, un symbole indéterminé. ℞. NANA PAO (?) La déesse Nanaea debout à droite, un croissant sur la tête, et tenant un sceptre (?); dans le champ, un symbole. (Monnaie d'or postérieure à Alexandre.)

[2] Les récits des voyageurs modernes sont moins défavorables à la Gédrosie (Mekran). Voyez surtout *Kinnear's Memoir*. Mais, dans le Kirman (*Kirmania*), l'expédition russe de 1859 trouva une terre si brûlée, un air si sec, que plusieurs fois on vit des ondées de pluie échappées d'un nuage s'évaporer dans l'atmosphère avant de toucher le sol. — La navigation de Néarque, depuis l'Indus jusqu'à l'Euphrate, fut de cent trente jours.

Indes. Arrien traite de fables ces récits, parce que Ptolémée et Aristobule n'en parlaient point. Ces orgies sacrées et militaires sont cependant bien dans le goût d'Alexandre et des soldats de tous les temps. Marche triomphale ou seulement fête du retour, les Macédoniens et leur chef ont certainement honoré Dionysos par de larges libations;

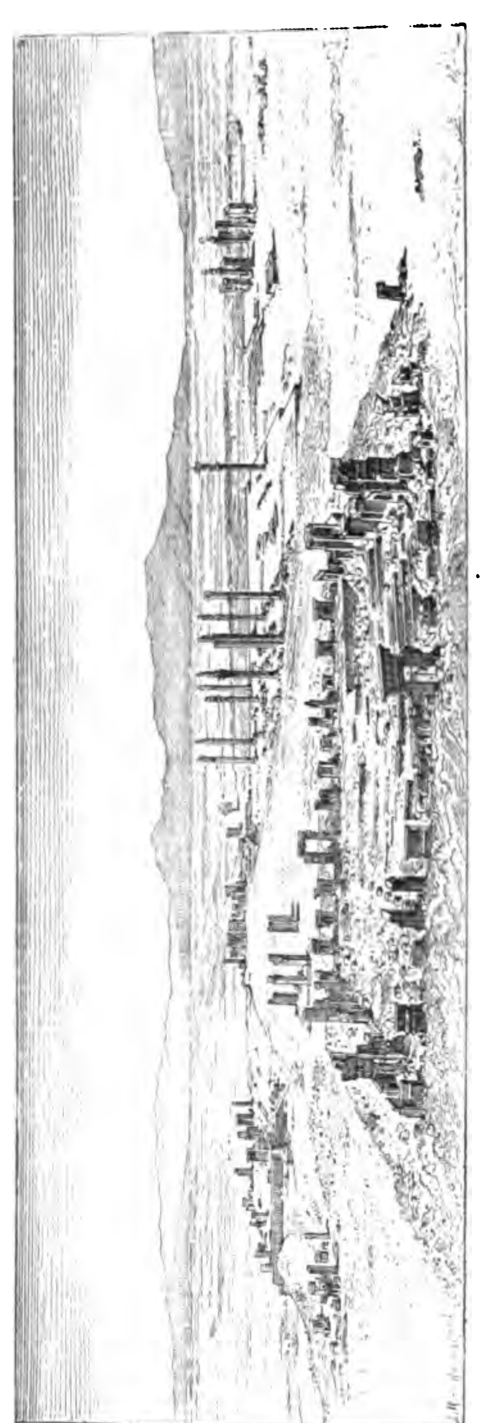


Faune ivre[1].

mais ils ont aussi célébré la fin de leurs immortelles campagnes par des sacrifices, des hymnes sacrés et les jeux habituels aux Grecs dans leurs solennités. Le roi rayonnant de bonheur et de génie présidait à tout, joutes et banquets. Un autre chef, cependant, attira un moment tous les regards. Néarque, entré dans le détroit d'Harmozia (Hormouz), venait d'aborder à l'embouchure de l'Anamis (fin décembre 325) et, apprenant qu'Alexandre était à cinq journées de marche dans l'in-

[1] Bronze découvert à Herculanum en juillet 1764 et maintenant conservé au musée de Naples (d'après une photographie).

térieur, il s'était rendu près de lui. Le roi lui fit raconter à l'armée cet étonnant voyage, où ses marins avaient éprouvé tant de fatigues, vaincu tant de difficultés et bravé les terribles ouragans de la mer des Indes. Au prix de ces misères, ils avaient ouvert au commerce de nouvelles routes entre l'Orient et l'Occident, et tous, soldats et matelots, étaient fiers du chef qui leur avait fait accomplir cette grande chose.

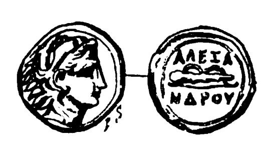


Panorama de Persépolis. D'après M. Dieulafoy, *L'art antique de la Perse.*

A Pasargades, où il passa, Alexandre fit réparer le tombeau de Cyrus qui avait été pillé, puis gagna Suse par Persépolis (printemps de 324). Il y punit du dernier supplice plusieurs satrapes infidèles ou coupables d'exactions, qui avaient espéré ne jamais le revoir. Un d'eux, Harpalos, satrape de Babylone, n'osa l'attendre. Il s'enfuit avec 5000 talents, et prit six mille mercenaires à sa solde. Beaucoup de Grecs étaient ainsi épars en Asie, vendant au plus offrant leurs services. Alexandre défendit à ses satrapes d'avoir aucune garde de ce genre, et essaya de se rendre maître de cette force flottante, indisciplinée et dangereuse, en fondant avec ces mercenaires des colo-

nies dans la Perside. Le projet ne reçut qu'un commencement d'exécution.

Malgré son exemple et ses efforts, l'union entre les deux peuples n'avançait pas. Il avait déjà pris pour femme Roxane ; il épousa encore Barsine[1], fille aînée de Darius. Il donna à Héphestion la main de Drypétis, sœur de Barsine, et maria, avec de riches dots, les femmes les plus distinguées de la Perse à ses généraux. Plus de quatre-vingt-dix mariages se firent ainsi en un jour, et il n'y eut qu'une seule cérémonie pour mieux resserrer les liens qui unissaient Alexandre et ses officiers. Il invita tous les soldats à suivre cet exemple, et fit des présents de noces à ceux qui épousèrent des Asiatiques : dix mille se firent inscrire. Un spectacle inaccoutumé suivit ces fêtes splendides. A Taxila, les Macédoniens avaient vu des ascètes brahmaniques qui, bourreaux de leur corps, faisaient de leur vie un lent suicide, pour sortir plus rapidement, à force de macérations cruelles, de cette existence terrestre qu'il méprisaient. Un d'entre eux, Calanos, qu'Alexandre avait ramené de l'Inde, monta sur un bûcher en présence de l'armée. Il avait soixante-treize ans, et une maladie venait de le saisir. Il aima mieux faire de sa mort une fête, que de l'attendre triste et douloureuse. Il y perdait peu de jours, et sa vanité y gagnait du bruit autour de son nom, par cette glorification de la doctrine du renoncement faite en face de ceux qui, amoureux de la vie, ne croyaient qu'aux mérites de l'action.



Monnaie de bronze d'Alexandre[2].



Obole d'Alexandre[3].

Ces mariages étaient un excellent moyen de fondre ensemble les deux peuples. « Comme dans une coupe d'amour se mêlaient la vie et les mœurs des différentes races, et les peuples en y buvant oubliaient leur vieille inimitié[4]. » Alexandre essaya la même fusion dans l'organisation de l'armée. Les satrapes lui envoyèrent un corps de trente mille jeunes Perses, qu'il appela ses épigones et fit armer et discipliner comme les Macédoniens. Ceux-ci virent d'un œil jaloux cette troupe

[1] C'est le nom que lui donne Arrien. Plutarque l'appelle Stateira.

[2] Tête imberbe d'Alexandre coiffée de la peau de lion, à droite. ℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Arc et massue. (Bronze.)

[3] Tête nue d'Alexandre, avec la corne de Jupiter Ammon, à droite. ℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Lion allant à droite. (Argent.)

[4] Plutarque, *De la Fortune d'Alex.*, I, 6.

nouvelle. Oubliant les bienfaits d'Alexandre, qui venait encore de payer leurs dettes, 20 000 talents, avec la délicatesse d'un ami[1], ils se mutinent et demandent tous à partir. Alexandre, indigné, descend de son siège suivi de ses gardes, saisit les plus mutins au milieu de la foule qui murmure, et les livre au supplice. Puis il remonte, leur rappelle longuement tout ce qu'ils doivent de puissance, de bien-être, de gloire à Philippe et à lui-même : « Partez, ajoute-t-il; allez dire aux Grecs qu'Alexandre, abandonné par vous, s'est remis à la foi des barbares qu'il avait vaincus! » Il rentre alors dans sa tente et refuse pendant deux jours de voir ses plus intimes amis. Le troisième, il convoque les principaux chefs, leur distribue les commandements et se compose une armée toute persique. A cette nouvelle, les Macédoniens ne peuvent supporter l'idée d'être remplacés par les Perses dans l'affection d'Alexandre : ils courent en foule à sa tente, le supplient de se montrer, implorent son pardon. Il s'avance; à l'aspect de leur humiliation et de leur désespoir, il est vaincu, et mêle ses larmes aux leurs : « Vous êtes tous ma famille, s'écrie-t-il; je ne vous donne plus d'autre nom! » Un banquet de neuf mille convives où Alexandre tint sa place scella la réconciliation. Puis il licencia de leur plein gré dix mille Macédoniens que l'âge ou les blessures avaient rendus impropres aux combats. Il leur donna, outre l'argent nécessaire pour le voyage, un talent à chacun, et chargea Cratère de les reconduire dans leurs foyers.


Monnaie de bronze au nom d'Alexandre[2].

Vers cette époque, Alexandre eut une grande douleur : il perdit, à Ecbatane, Héphestion, son plus intime ami[3]. Il lui fit des funérailles telles qu'homme n'en eut jamais; on dit qu'elles coûtèrent 10 000 talents et qu'il demanda à l'oracle d'Ammon si Héphestion devait être

[1] Les débiteurs hésitaient à donner leur nom suivant un premier ordre. Alexandre fit porter dans le camp des tables couvertes d'or; chacun vint avec son créancier, déclara sa dette et en reçut le montant. Le chiffre de 20 000 talents, donné par Arrien, répond au moins à cent millions de francs, en poids de métal fin.

[2] ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Tête casquée à droite, le casque orné d'un griffon. ℞. ΚΟΙΝΟΝ ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ ΝΕΩ[κόρων]. Massue, arc et carquois rempli de flèches. (Monnaie de bronze, frappée sous l'empire romain.)

[3] Alexandre avait deux grands amis, Héphestion et Cratère, qui se partageaient et qui faillirent plus d'une fois se disputer, l'épée à la main, son affection. Il disait d'eux : « Cratère est l'ami du roi; Héphestion est l'ami d'Alexandre. » Plutarque (*Alex.*, 30) raconte une scène charmante : un jour qu'Alexandre lisait une lettre de sa mère, pleine de reproches, que le roi ne voulait pas qu'on connût, Héphestion, appuyé sur son épaule, lisait avec lui. Alexandre se retournant scella de son anneau les lèvres de son ami.

honoré comme un héros ou comme un dieu[1]. Les soins du gouvernement firent promptement diversion à sa tristesse. Entre la Susiane et la Médie, les Cosséens habitaient un pays difficile et vivaient à peu près indépendants dans leurs montagnes. Alexandre ne pouvait laisser, au cœur de son empire, sur la route de Suse à Ecbatane, une liberté trop fière pour n'être pas d'un dangereux exemple. Une campagne de quarante jours, marquée par des combats heureux pour les Macédoniens et par une répression rigoureuse pour les indigènes, eut raison de ces tribus farouches. A Babylone, où il rentra enfin (printemps de 323), il trouva des ambassades arrivées de toutes les parties du monde connu. Il en vint d'Italie : des Bruttiens, des Lucaniens, des Étrusques; il en vint d'Afrique : des Carthaginois, des Éthiopiens, des Libyens. Des Scythes d'Europe s'y rencontrèrent avec des Celtes et des Ibères[3]. Les Macédoniens entendirent



Monnaie d'Olbia en Scythie[2].

[1] Plutarque est allé jusqu'à dire qu'Alexandre fit mettre en croix le médecin qui n'avait pas su sauver Héphestion. Arrien ne croit pas aux excès de douleur d'Alexandre et ne semble pas admettre le supplice du médecin.

[2] La tête de la Gorgone, vue de face; elle a les cheveux épars et porte un collier au cou. ℟. ΟΛΒΙΑ. Aigle les ailes éployées, à gauche, emportant un dauphin dans ses serres. A l'exergue, la lettre Γ, marque d'atelier. (Monnaie de bronze frappée vers le temps d'Alexandre le Grand.)

[3] Quant à une ambassade des Romains, Arrien (VII, 15, 6) n'en a trouvé aucune trace dans les annalistes romains, et je crois qu'en ces temps-là le sénat était occupé de toute autre chose que de ce qui se passait à Babylone. La députation des Celtes, à moins que ce ne

des noms inconnus, et se virent invoqués, comme arbitres, par des peuples dont ils ignoraient l'existence et la demeure.

Au milieu de ces hommages, et pour les justifier, Alexandre ne rêvait rien que de grand. « Selon les uns, il se proposait de faire le tour de l'Arabie, de côtoyer l'Éthiopie, la Libye, la Numidie et le mont Atlas, de franchir les colonnes d'Hercule, de pénétrer jusqu'à Gadès, et de rentrer ensuite dans la Méditerranée après avoir soumis Carthage et toute l'Afrique.... Selon d'autres, il se serait dirigé par l'Euxin et le Palus-Méotide contre les Scythes. Quelques-uns même assurent qu'il pensait à descendre en Sicile et au promontoire d'Iapygie, attiré par le grand nom des Romains. » Arrien se trompe : ce nom n'avait rien de grand encore. Mais il est certain qu'Alexandre fit construire en Phénicie des galères, qui devaient être transportées à Thapsaque pour de là descendre l'Euphrate jusqu'au golfe Persique et qu'il envoya trois expéditions sur les côtes d'Arabie, afin d'achever le jalonnement de la route maritime entre les bouches de l'Indus et celles du Nil. La plus hardie fut celle du Cilicien Hiéron, qui paraît avoir longé à peu près toute la côte orientale de la péninsule. Héracleidès était envoyé dans un but semblable en Hyrcanie, sur les bords de la mer Caspienne, et devait y construire une flotte pour chercher si cette mer n'avait pas de communication avec le Palus-Méotide et l'océan du Nord.



Bacchus libyen, sur une monnaie de Cyrène[1].

En attendant qu'il pût partir pour de nouvelles conquêtes, il s'occupait d'améliorations intérieures. Il faisait creuser à Babylone un port capable de contenir mille galères, avec des abris pour les recevoir, et enlever les barrages que les rois de Perse avaient jetés dans le Tigre inférieur, pour entraver la navigation. Il parcourait le lac Pallacopas, où l'Euphrate se déchargeait, lors de la fonte des neiges, mais où les eaux se perdaient ensuite sans utilité. Pour mieux régler les prises d'eau qui épuisaient le fleuve, il fit travailler dix mille hommes pendant trois mois à cet ouvrage. Un jour qu'il naviguait sur le lac près d'un lieu où s'élevaient les tombeaux de quelques anciens rois, le vent emporta son diadème, qui s'arrêta aux buissons des tombes. Un

soient les Celtes du Danube, et celle des Ibères, si ces Ibères ne sont pas ceux du Caucase, sont également douteuses.

[1] Tête cornue de Bacchus libyen, à gauche. ℞. ΚΥΡΑ. Tige de silphium ; dans le champ, un carquois et le monogramme d'un nom de magistrat. (Didrachme de Cyrène.)

matelot se jeta dans l'eau pour aller le reprendre, et le mit sur sa tête en regagnant à la nage la barque royale. Les prêtres chaldéens virent dans ce fait un signe funèbre et firent mettre le soldat à mort. Arrien dit, au contraire, qu'il fut récompensé, ce qui est plus probable. Quant aux présages sinistres, il arriva, comme toujours, qu'après l'événement



Tête connue sous le nom d'Alexandre mourant[1].

on crut en avoir remarqué. Le conquérant de l'Asie ne pouvait disparaître si jeune sans que les imaginations ne missent en mouvement la nature et les dieux pour annoncer sa fin prochaine. Alexandre prépara lui-même son destin. Dans la joie de son triomphe et après tant de misères héroïquement supportées, il s'abandonna sans retenue à ces plaisirs de la table où tant de fois son père et lui avaient laissé leur raison. Sous la latitude de Babylone cette intempérance était un arrêt

[1] Tête en marbre grec, conservée au musée de Florence, d'après une photographie. (Cf.

de mort. A la suite de plusieurs orgies longtemps prolongées, il fut pris d'une fièvre dont il avait peut-être gagné le germe dans les miasmes des marais du Pallacopas. Elle le mina durant dix jours; le onzième il expira, 21 avril 323. Quelques semaines auparavant, des députés grecs étaient venus l'appeler dieu et l'adorer.

Alexandre n'avait pas accompli sa trente-troisième année quand il mourut. La force avait à peu près achevé son œuvre : c'était à la sagesse de faire le sien. Cette seconde tâche eût-elle été au-dessus de lui? Détruire est quelquefois facile, édifier ne l'est jamais. Le peu qu'il a laissé entrevoir de ses desseins montre qu'il eût fait encore de grandes choses, et la sévérité dont il usa à l'égard des satrapes concussionnaires garantit qu'il eût donné à ses peuples une administration vigilante.

Résumons en deux mots l'œuvre de ce conquérant qui ne connaissait plus d'ennemis hors du champ de bataille :

Les vaincus gagnés par ses égards et associés à ses plans[1];

Le commerce, lien des nations, développé en de grandes proportions et voyant devant lui les routes ou nouvelles ou pacifiées qu'Alexandre lui a ouvertes, les ports, les chantiers, les places de refuge ou d'étape qu'il lui a préparées;

L'industrie vivement sollicitée par les immenses richesses autrefois inactives et stériles dans les trésors royaux, maintenant jetés dans la circulation par la main prodigue du conquérant[2];

La civilisation grecque portée sur mille points de l'empire par tant de colonies, dont une seule, Alexandrie, reçut et versa longtemps sur le monde un flot inépuisable, mais trouble, de richesses et d'idées[3];

Un nouveau monde révélé à la Grèce, et les peuples, les idées, les religions, mêlés, confondus dans une unité grandiose, d'où une société

Dütschke, *Antike Bildwerke in Oberitalien*, IV, 164 et III, 515). — Le nom d'Alexandre ne semble pas convenir, comme on l'a très longtemps admis, à cette belle tête qui offre, au contraire, avec quelques-unes des têtes de géants mourants, récemment découvertes à Pergame, de frappantes analogies.

[1] Ils le pleurèrent : Sisygambis, mère de Darius, ne voulut pas lui survivre (Diodore, XVII, 118; Justin, XIII, 1). On a parlé d'empoisonnement; les Éphémérides royales prouvent que sa maladie fut une de ces fièvres continues qui sont fréquentes dans les pays chauds.

[2] Par suite de l'accroissement de la circulation de l'or, ce métal baissa de valeur. Au temps de Philippe, le rapport avec l'argent était de 1 à 12,51; après les conquêtes d'Alexandre, il fut de 1 à 11,47. (Droysen, I, 688.)

[3] Alexandrie ne fut pas seulement le centre du commerce de l'Europe et de l'Inde, mais un immense atelier de traductions et de commentaires. Il n'y eut pas que la Bible des Septante qu'on y traduisit. Le même travail fut fait, Strabon l'atteste, pour tous les grands livres de l'Égypte, de la Chaldée et peut-être de l'Inde. Mais rien d'original et de puissant ne sortit du milieu de cette érudition.

nouvelle serait sortie, si la plus grande des forces, le temps, avait été accordée à celui qui eut presque toutes les autres.

Voilà ce qu'Alexandre avait préparé et pourquoi, depuis deux mille ans, l'histoire s'arrête et s'incline devant le nom de ce victorieux, en oubliant ce que, trop complaisante pour la jeunesse et le génie, elle se contente d'appeler ses fautes.

Mais qu'aurait-il donné à l'univers dompté? Nul ne le sait; probablement l'uniformité de la servitude au milieu d'une grande prospérité matérielle. Je vois bien dans une des mains du conquérant l'épée à laquelle rien ne résiste, je ne vois pas dans l'autre les idées qu'il faut semer sur le sillon sanglant de la guerre pour le cacher sous une riche moisson. Ses violences, son besoin de briser tous les obstacles, l'orgueil surhumain dont il était saisi, promettaient un gouvernement impérieux et dur, utile aux vaincus tant qu'aurait vécu Alexandre, nécessairement désordonné après sa mort. Qu'enfanta cette civilisation hellénique transportée par lui au cœur de l'Orient? Affaibli à force de s'étendre et privé du souffle vivifiant de la liberté, l'esprit grec ne porta point dans sa patrie nouvelle, pour la poésie et l'art, ces fruits savoureux et sains que, à la fois excité et contenu, il avait si libéralement donnés au pied de l'Hymette et du Parnasse. Des Asiatiques apprirent et parlèrent l'idiome des Hellènes[1], aucun ne leur prit le mâle génie de leurs beaux jours, le sentiment énergique de la dignité de l'homme et des droits du citoyen qui avait fait leur grandeur. Comme ces pâles lumières qui ne font que rendre les ténèbres plus visibles, l'*hellénisme* en Orient ne servit qu'à montrer d'une manière plus éclatante les lâchetés, les faiblesses et les turpitudes des cours et des populations asiatiques.

Songe d'Alexandre. Fondation de Smyrne[2].

Et la Grèce, dont ici nous faisons l'histoire, qu'y gagna-t-elle? La victoire d'Alexandre riva ses fers, et avec l'indépendance des cités tomba ce mouvement intellectuel que la liberté avait produit. La Grèce vit se déplacer les pôles du monde moral, Pergame et Alexandrie succéder à Athènes, Éphèse et Smyrne à Corinthe. Non seulement elle cessa d'être fécondée par ce flot d'hommes, de poètes,

[1] Dans la Bactriane régna longtemps une dynastie grecque. Voy., à l'*Hist. des Rom.*, t. III, p. 249, n. 2 et p. 250, la belle monnaie d'Eucratidas, un de ces princes.

[2] Tessère en plomb, conservée à l'Université d'Athènes (d'après le *Bull. de corr. hellén.*, VIII (1884), pl. III, n° 73). — Alexandre endormi sous un platane voit en songe, debout devant lui, les deux Némésis du mont Pagos, qui lui désignent le lieu où il doit fonder Smyrne. La légende est racontée dans Pausanias, VII, 5, 1.

d'artistes, de philosophes qui, un siècle plus tôt, arrivait vers elle de toutes les rives de la Méditerranée, mais elle s'épuisera à fournir les nouvelles cours orientales de généraux et de ministres, de parasites et de soldats. Tout homme qui eût pu devenir l'honneur de sa patrie passera au service étranger. Toute sève, tout sang généreux, tout talent, toute ambition, s'éloigneront d'elle. La vie la quittera pour retourner, affaiblie, languissante, à ses colonies asiatiques et africaines. Les Muses ne chanteront plus aux lieux accoutumés, mais une dernière fois et d'une voix affaiblie, en Sicile et à Cyrène[1], ensuite plus rien. L'art et l'éloquence passeront pour un moment à Rhodes, la philosophie aux bords du Nil, la science partout : celle-ci puissante encore; celle-là troublée, inquiète et confuse. Aristote, qui, durant un séjour de près de treize années à Athènes (335-323), y avait écrit tous ses grands ouvrages, la quitte pour n'y plus rentrer. Lycurgue venait d'y mourir, et elle va perdre encore Démosthène et Phocion, que nul ne remplacera. Tout, jusqu'aux dieux, décline. Alexandre, étendant ses droits de conquérant sur l'Olympe, a donné le second rang au temple et au dieu d'Ammon, après Olympie, mais avant Delphes.



Monnaie de bronze, au nom d'Alexandre[2].



Monnaie de bronze d'Alexandre[3].

La Macédoine même, quel profit lui revint-il de s'être épuisée de sang pour faire couler à flots celui de l'Asie ? Cinquante ans après la mort du conquérant, les barbares pillaient Ægées, sa vieille capitale, et jetaient au vent la poussière de ses rois[4] !

On a voulu constituer un siècle d'Alexandre comme nous avons eu le

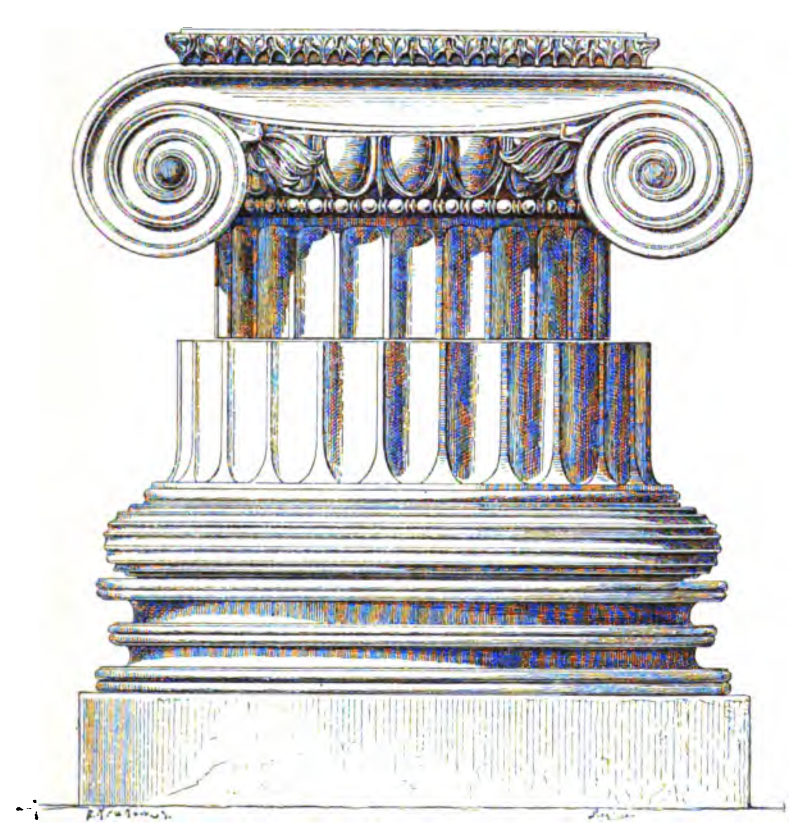
[1] Callimaque et Ératosthène étaient de Cyrène, Théocrite et Archimède de Syracuse, Hipparque de Nicée, Aristarque, l'astronome, de Samos, etc.

[2] ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Tête diadémée et idéalisée d'Alexandre, à droite. ℞. ΚΟΙΝΟΝ ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ Β Ν[εωχόρων]. Pallas assise à gauche sur un trône, et tenant une petite Victoire de la main droite; de l'autre main elle saisit sa lance, et son bouclier est posé à terre. (Monnaie frappée sous l'empire romain.)

[3] Tête imberbe d'Alexandre coiffée de la peau de lion, à droite. ℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Massue, arc et carquois; dans le champ, la lettre A et une grappe de raisin. (Bronze.)

[4] Au compte, sinon d'Alexandre, au moins de son expédition, il faut mettre encore les ambitions turbulentes et mauvaises qu'elle excita. Il n'y eut plus de chef d'État ou d'armée qui ne rêvât la possession, comme Antiochus, de l'Orient, comme Pyrrhus, de l'Occident. De là tant de guerres, de ruines et de bouleversements qui facilitèrent à leur tour la conquête romaine.

siècle de Périclès. Le conquérant, qui se faisait suivre dans ses campagnes de l'*Iliade*, tenue toujours près de lui dans une cassette d'or; qui fut l'élève et qui resta l'ami d'Aristote, qui, enfin, répandit l'hellénisme dans une moitié de l'Asie, semble mériter que son règne marque aussi une des grandes époques de la civilisation. Mais l'on n'y trouve point une éclosion nouvelle du génie grec. Les écrivains, les artistes qui



Base et chapiteau ioniques du temple d'Athéna Poliade à Priène[1].

florissaient sous lui étaient les continuateurs de ceux qui les avaient précédés. Les derniers orateurs ont disparu avec la liberté athénienne et que ne doit pas l'art d'Apelles et de Lysippe à celui de Zeuxis et de

[1] D'après O. Rayet et A. Thomas, *Milet et le golfe Latmique*, pl. 14 (Cf. tome II, partie II, p. 5 et p. 13 et suiv.) — Le temple d'Athéna Poliade à Priène fut consacré par Alexandre même, ainsi que l'atteste une inscription aujourd'hui conservée au musée Britannique (*Ancient Greek inscriptions in the British Museum*, Part. III, n° 399). — Il fut construit vers le milieu du quatrième siècle par l'architecte Pythios et valut à ce dernier une grande célébrité. Déblayé par M. Popplewell Pullan en 1869, il a été étudié par MM. Rayet et Thomas, qui en ont publié une restauration à laquelle nous empruntons la base et le chapiteau.

Scopas! L'ordre ionique prend sur la côte d'Asie son plus brillant essor surtout à Priène, à Magnésie, à Milet, dont le temple d'Apollon Didyméen était le plus vaste que Strabon connût[1]. Mais cet ordre n'était pas une création du temps d'Alexandre. Quant au mouvement philosophique du quatrième siècle, on sait qu'il procède de Socrate et de Platon. Des trois écoles le plus en vue, celles d'Épicure, d'Arcésilas et de Zénon, ou le plaisir, le doute et le devoir, les deux premières enseignent aux Grecs la philosophie commode qui, alors leur convenait, et ce fut à Rome que la troisième forma de nobles caractères.

[1] Ses colonnes avaient 20 mètres, sa façade décastyle, 50, son naos près de 100.

[2] Gravure sur un miroir étrusque, d'après Gerhard, *Etruskische Spiegel*, II, 235, 1. — Hermès, assis à gauche, pèse dans une balance les εἴδωλα d'Achille et de Memnon. Apollon, à droite, semble lui montrer comment il doit tenir la balance. Cf. tome Ier, p. 221.



Psychostasie[1]

CHAPITRE XXXIII

L'EMPIRE MACÉDONIEN DEPUIS LA MORT D'ALEXANDRE JUSQU'A CELLE D'EUMÈNE ET D'OLYMPIAS, OU RUINE DE LA CAUSE ROYALE[1] (323-316).

I. — PARTAGE DES SATRAPIES OCCIDENTALES ENTRE LES GÉNÉRAUX.

Alexandre avait beaucoup conquis, rien fondé : il n'en avait pas eu le temps. L'Asie, enlevée par une course rapide, comme un immense butin, était là, attendant de cette main puissante une forme, une organisation, une civilisation nouvelles : mais cette main, la mort venait de la glacer. Comme ces grands peintres dont nous possédons les rapides esquisses, Alexandre n'avait pu que jeter sur tous les points de sa conquête quelques indications de génie, quelques traits puissants, que les plus habiles de ses successeurs devaient recueillir : tout était ébauché, rien n'était fini.

Qui pouvait penser que le dieu périrait, et si tôt, dans la force de l'âge et des conceptions? Sa mort frappa le monde de stupeur. Dans la nuit qui suivit, l'armée resta sous les armes, par un vague instinct de crainte, comme si l'on eût été dans le voisinage des ennemis. Les habitants de Babylone fermèrent leurs portes, n'éclairèrent point leurs maisons, se tinrent chez eux immobiles, inquiets, écoutant tous les bruits, et croyant à toute heure que cette armée terrible, jusqu'alors enchaînée par le respect du maître vivant, allait se répandre maintenant en violences et en pillages.

Quand le jour parut, les gardes du roi, dont le nombre était réduit à sept depuis la mort d'Héphestion, se réunirent et convoquèrent les autres officiers; mais les soldats, qui entendaient prendre part à la délibé-

[1] Pour ce chapitre et le suivant, voyez Arrien, *Les successeurs d'Alexandre;* Diodore, Justin, Plutarque, *Vies d'Eumène, de Démétrius, de Pyrrhus*, même Quinte-Curce, à condition de le lire, comme je l'ai dit déjà, avec beaucoup de prudence; enfin çà et là quelques passages d'Appien et d'Athénée.

ration, envahirent les avenues de la salle du conseil. A la vue du trône vide, où l'on avait déposé le diadème, la robe royale et l'armure du conquérant, les cris de douleur éclatèrent. On fit silence lorsque entra Perdiccas. Il tenait l'anneau d'Alexandre qui servait de cachet pour les affaires importantes et que le mourant lui avait donné; il le déposa sur le trône, comme s'il le mettait à la disposition de l'assemblée, et il ajouta que, en attendant que Roxane eût donné le jour à l'enfant qu'elle portait dans son sein, il fallait, dans l'intérêt de tous, choisir un chef à qui tous obéiraient.


Anneau grec[3].

Perdiccas espérait que ce discours modeste recommanderait sa candidature[1]. Son espoir fut trompé. Néarque, gendre de Barsine[2] par son mariage avec une des trois filles de la veuve du Rhodien Memnon, proposa naturellement de ne point attendre la postérité incertaine de Roxane. « L'héritier d'Alexandre, disait-il, est déjà né : c'est Hercule, fils de Barsine : le diadème lui appartient. » Cet avis ne plut pas; les soldats le témoignèrent par des cris tumultueux. Ptolémée mit en avant une autre thèse : les Macédoniens ne pouvaient obéir à un fils de Barsine ou de Roxane; il fallait laisser le trône vacant et donner le gouvernement aux hommes qui avaient formé le conseil du roi. La proposition convenait aux chefs, mais blessait l'amour des soldats pour le sang d'Alexandre. On la rejeta, et il fut décidé que la régence serait remise à Perdiccas et à Léonnat pour l'Asie, à Antipater et à Cratère pour l'Europe, en attendant la naissance de l'enfant de Roxane.

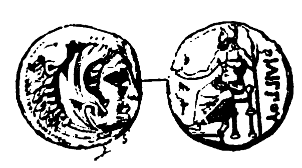
Durant cette scène, un ennemi de Perdiccas, Méléagre, était allé vers l'infanterie qui, jalouse de la cavalerie, portion aristocratique de l'armée, sur laquelle s'appuyait Perdiccas, voulut à son tour choisir un prétendant. Son candidat fut Arrhidée, fils de Philippe et de la Thessalienne Philinée; il n'avait pas de sang barbare dans les veines : cela le fit accueillir, malgré l'obscurité où l'avait tenu Alexandre à cause de sa faiblesse d'esprit. Méléagre l'amena; l'infanterie lui fit cortège jusqu'à la salle où les généraux délibéraient. Ils refusèrent de sanc-

[1] Il descendait des rois de l'Orestide, et cette origine augmentait sa fierté et son ambition.

[2] Cette Barsine n'était pas la fille de Darius qu'Alexandre avait épousée (ci-dessus, p. 309), mais la veuve du Rhodien Memnon. La seconde Barsine avait été prise à Damas, et le conquérant en avait fait sa concubine.

[3] Anneau en or massif avec intaille en cornaline, découvert aux environs de Kertch (d'après les *Antiquités du Bosphore Cimmérien*, pl. XV, n° 11). — Trois guerriers armés sont représentés tirant au sort : derrière, sur une colonne, un sphinx.

tionner ce choix; mais les soldats menacèrent, et Arrhidée s'assit sur le trône. Six cents hommes d'élite, apostés par Perdiccas, gardaient la porte de la chambre où était le corps d'Alexandre. La foule voulut forcer le passage, une lutte s'engagea : les traits volaient déjà sur Perdiccas et le sang coulait; l'intervention des autres chefs prévint de plus grands malheurs. La cavalerie mécontente quitta Babylone; Perdiccas, menacé lui-même, en sortit et, pendant plusieurs jours, on put craindre une sanglante collision. Pourtant le danger de cette situation amena un rapprochement : Perdiccas et les cavaliers rentrèrent. On convint qu'Arrhidée partagerait le trône avec l'enfant de Roxane, si elle avait un fils; qu'Antipater serait à la tête des forces d'Europe; que Cratère dirigerait les affaires sous l'autorité d'Arrhidée, et que Perdiccas commanderait la garde à cheval, commandement qui équivalait, ce semble, dans la cour de Perse, à un premier ministère. Méléagre était associé en sous-ordre à Perdiccas.



Drachme de Philippe Arrhidée[1].



Tétradrachme de Philippe Arrhidée[2].

Quelque temps après, Perdiccas fit passer une revue de l'armée par Arrhidée, sur lequel il avait bien vite pris un grand ascendant. Au milieu de la revue, comme s'il agissait par un ordre royal, il fit saisir trente des plus mutins qui furent écrasés sous les pieds des éléphants. Méléagre, averti par cette exécution, s'enfuit dans un temple, où on l'égorgea.



Tétradrachme au nom d'Alexandre[3].

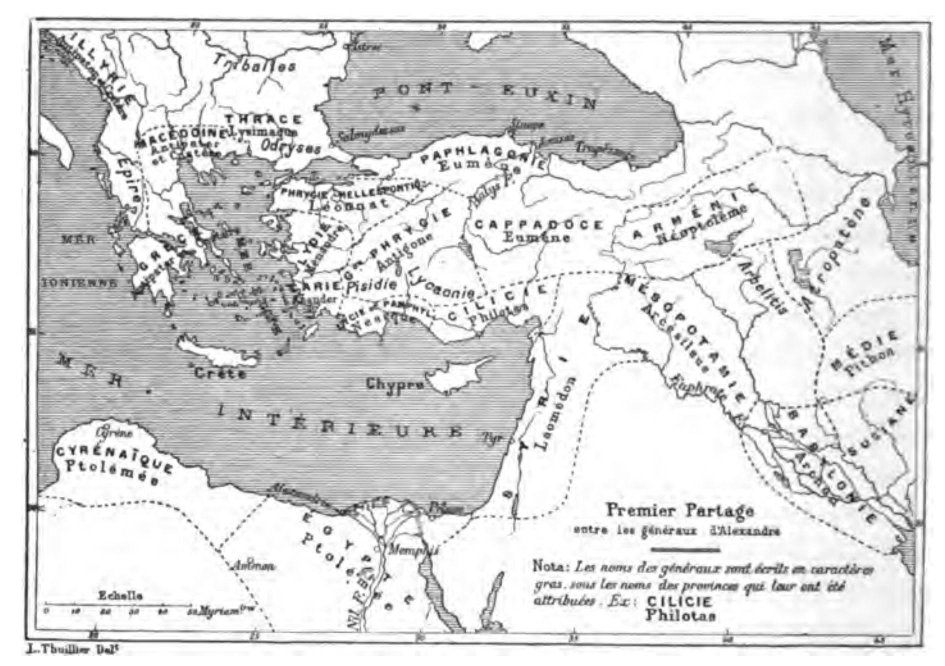
Voilà de quelles scènes de désordre fut suivie la mort d'Alexandre. C'était le commencement de ces *funérailles sanglantes* qu'il avait lui-même annoncées. On voit les prétentions des chefs, les sentiments des

[1] Tête imberbe d'Hercule (Alexandre) à droite, coiffée de la peau de lion. ℞. ΦΙΛΙΠΠΟΥ. Zeus aétophore assis à gauche; dans le champ, un monogramme et une torche allumée, marque de l'atelier d'Amphipolis.

[2] Tête imberbe d'Hercule à droite avec la peau de lion (type d'Alexandre). ℞. ΦΙΛΙΠΠΟΥ. Zeus aétophore assis à gauche.

[3] Tête idéalisée d'Alexandre, à droite, coiffée d'une peau d'éléphant. ℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. Zeus aétophore assis à gauche; dans le champ, un Pégase et un monogramme, marques d'atelier. (Monnaie frappée en Égypte peu après la mort d'Alexandre.)

soldats, surtout le vide immense laissé par l'illustre mort et l'incertitude où l'absence d'un héritier de quelque valeur mettait toutes choses. Un enfant à naître qui sera le jeune Alexandre, un enfant naturel à peine né, un frère imbécile : tels seront les hommes de cette déplorable famille. Les femmes étaient : Olympias, mère du conquérant; Cynané, Cléopâtre et Thessalonice, ses sœurs; Eurydice, sa nièce; enfin sa concubine Barsine, la mère d'Hercule, et ses deux femmes, Roxane et Stateira. De tous ces personnages, pâles et muettes figures pour la



Carte pour le premier partage entre les généraux d'Alexandre.

plupart, Olympias seule eut de l'énergie, mais elle n'en montra que pour l'intrigue et le crime.

Il fallait compter bien plus avec les chefs dont treize années de guerre avaient développé les talents et accru l'ambition. Au premier rang était Perdiccas, qui venait d'établir son autorité de régent par un coup d'audace; derrière lui, les généraux dont les plus habiles se tailleront des royaumes dans cet immense empire, mais qui, pour le moment, se contenteront de prendre des provinces où ils s'attribueront, suivant l'usage asiatique, les pouvoirs civils et les pouvoirs militaires. Les gouvernements de l'Europe et de l'Asie occidentale seront seuls distribués; dans la haute Asie, moins convoitée à cause de son éloignement, on laissera à peu près tous les satrapes établis par Alexandre.

Trente-quatre généraux furent admis au partage : les principaux étaient Ptolémée, fils de Lagos, qui eut l'Égypte et la Cyrénaïque; Laomédon le Mytilénien, la Syrie; Philotas, la Cilicie; Pithon, la Médie; Eumène, la Paphlagonie, la Cappadoce et le littoral pontique jusqu'à Trapézonte, qu'Alexandre, pressé par le temps, n'avait pu encore visiter et soumettre; Néarque, la Pamphylie et la Lycie, qu'il laissa peut-être sous les ordres d'Antigone, pour garder le commandement de la flotte; Antigone, la grande Phrygie, où il commandait depuis dix ans; Asandras, la Carie; Ménandre, la Lydie; Léonnat, la Phrygie hellespontique, qui commandait le grand passage d'Europe en Asie; Lysimaque, la Thrace et les nations limitrophes des bords du Pont-Euxin; Antipater et Cratère, la Macédoine et la Grèce avec les provinces sur l'Adriatique. Séleucus, qui allait bientôt jouer un rôle important, eut le commandement des hétaires; quant à Perdiccas, pour se distinguer dans la foule des généraux, il ne prit pas de province, mais il se réserva le commandement de l'armée stationnée en Asie, avec la tutelle des rois et les pouvoirs illimités que lui donnait la possession de l'anneau royal.

Sur ce premier arrangement, Roxane mit une tache de sang : elle fit tuer la dernière épouse d'Alexandre, Stateira, et sa sœur Drypétis, veuve d'Héphestion. Chaque traité nouveau sera scellé de la même manière.

Le chaos ainsi débrouillé, au gré des partageants, et une sorte d'hiérarchie et de forme de gouvernement établie, qu'allait-on faire? Exécuterait-on les projets d'Alexandre consignés dans ses papiers? Ils étaient gigantesques. Il s'agissait de construire mille vaisseaux, d'attaquer les Carthaginois et les autres peuples de la Libye, de porter les armes des Macédoniens jusqu'à l'océan Atlantique, et de tracer tout le long du littoral de l'Afrique une route praticable aux voitures; il s'agissait encore d'opérer d'Europe en Asie, et réciproquement, des migrations nombreuses pour mêler les populations; enfin, de construire en divers lieux six temples magnifiques et, pour tombeau à Philippe, une pyramide égale à la plus haute des pyramides égyptiennes. Ces projets, communiqués aux soldats, furent unanimement rejetés. On avait enduré assez de fatigues : il était temps de se reposer; les généraux eux-mêmes étaient pressés de se mettre en



Statère frappé après la mort d'Alexandre [1].

[1] Tête idéalisée d'Alexandre, à droite, coiffée de la peau d'éléphant. ℞. Sans légende. Proue de navire. Statère d'or frappé probablement dans un atelier de l'île de Chypre ou sur la côte de Syrie.

possession de leurs provinces, où ils entrevoyaient déjà pour eux des souverainetés indépendantes.

Durant un demi-siècle, notre attention sera détournée de la Grèce, qui n'est plus qu'un point dans l'immensité de l'éphémère empire. Nous ne la retrouverons, avec un reste de vie, qu'après la destruction du colosse qui l'écrase. Le récit des luttes qui se produiront dès le premier jour entre les successeurs du conquérant est une histoire presque étrangère à la Grèce : on y trouve des ambitions sans frein et des crimes éclatants; on s'y bat pour de l'or, du pouvoir ou des lambeaux de royauté; pas une idée généreuse, élevée, ne s'y montre; pas un établissement durable ne s'y fonde, si ce n'est en Égypte; pas une ville ne s'y élève pour continuer l'œuvre de la Grèce, si ce n'est Alexandrie et Pergame, l'une qui sera un centre fécond pour les lettres et la philosophie, l'autre, pour l'art et la science; encore à quelle distance restent-elles d'Athènes! Ce qui aurait pu être une grande chose, si le conquérant avait vécu : l'Asie hellénisée et la barbarie qu'elle renferme, contenue, deviendra un vaste champ de pillage et de dévastation. La langue grecque, il est vrai, en prendra possession jusqu'à l'Euphrate, mais ce sera moins pour marquer les frontières de la civilisation que les bornes de l'influence occidentale. Les véritables héritiers d'Alexandre seront les Césars de Rome.

Il faut cependant raconter cette histoire, bien qu'elle appartienne plus réellement à l'Orient qu'à la Grèce; du moins le ferons-nous très rapidement.

II. — RÉVOLTES CONTRE LA DOMINATION MACÉDONIENNE; MORT DE DÉMOSTHÈNE (10 NOVEMBRE 322).

Il était inévitable qu'à la mort du conquérant quelques protestations s'élèveraient contre la domination macédonienne : il y en eut cinq, dont une seule nous intéresse, celle de la Grèce.


Monnaie d'Ariarathe [1].

Dans la haute Asie, vingt-trois mille Grecs mercenaires, cantonnés dans les colonies qu'Alexandre avait fondées, prirent les armes et s'apprêtèrent à rentrer dans leur patrie. Pithon, gouverneur de la Médie, marcha contre eux, d'après les ordres de Perdiccas, et les extermina.

[1] Le Baal de Gaziura (Gazor) assis sur un siège, la main gauche appuyée sur un sceptre et

En Cappadoce, le roi Ariarathe refusa de livrer ses États à Eumène; il fut vaincu et envoyé au supplice avec tous les siens.

Les Pisidiens avaient massacré leur gouverneur macédonien. Perdiccas décida que leurs deux principales villes, Laranda et Isaura, seraient détruites et leurs habitants égorgés. Ceux d'Isaura soutinrent trois assauts, puis mirent le feu à leur ville et se jetèrent dans les flammes.



Les fortifications d'Isaura [1].

Le satrape d'Arménie, Néoptolème, affectait l'indépendance; Eumène alla le réduire.

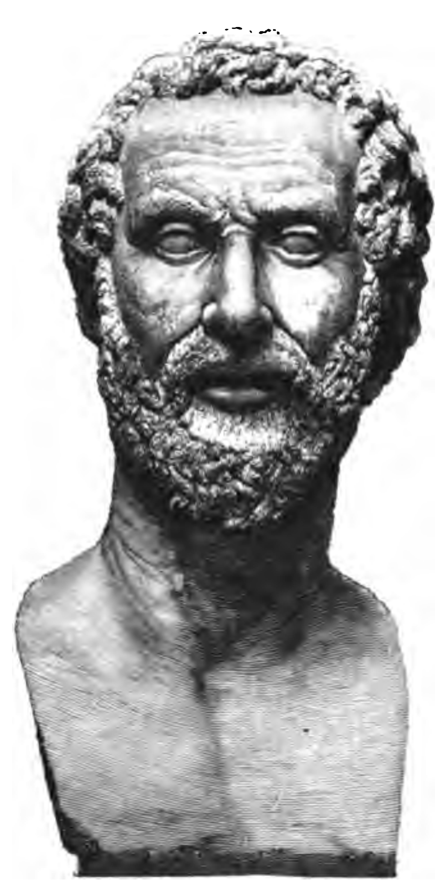
La révolte la plus sérieuse fut celle qui éclata en Grèce, et qui a reçu le nom de *guerre Lamiaque*.

Tous les peuples grecs, excepté les Lacédémoniens, avaient accepté la suprématie macédonienne. Athènes, vaincue mais dédommagée de sa défaite par les flatteries de son vainqueur, lui avait prêté son concours. Cependant, tout en courbant la tête sous ce joug, qu'on faisait léger pour elle, elle ne se dissimulait pas que les conquêtes de la Macédoine changeraient sa dépendance en servitude. Le parti des patriotes avait perdu ses chefs militaires : Éphialte, mort au siège d'Halicarnasse en combattant Alexandre, Charidémos, que Darius avait fait tuer pour un conseil qui lui parut une insulte. Il restait à Athènes deux hommes qui, sans pouvoir la sauver, honoraient du moins ses derniers jours. Démosthène avait compris que l'Asie regagnerait par les mœurs ce qu'elle perdait par les armes; que l'influence orientale dompterait les conquérants, et qu'au lieu d'un prince grec, on aurait bientôt pour maître un souverain asiatique. Pendant le règne d'Alexandre, la politique du grand orateur avait reçu une consécration solennelle par l'issue du fameux procès de la Couronne, où il avait fait entendre un dernier et magnifique écho de cette éloquence qui avait honoré la tribune d'Athènes un siècle auparavant, quand Périclès y montait (330). « Que devait faire notre ville en voyant Philippe marcher à l'empire, à la domination de la Grèce? Et moi, que devais-je dire, quels décrets devais-je proposer, moi, conseiller d'Athènes?

tenant de la main droite un aigle, un épi et une grappe de raisin; derrière, la légende araméenne בעלגזור (*Baal-Gazor*); dans le champ, un monogramme grec. Un griffon ailé dévorant un cerf; dessus, la légende אריורת (*Ariorat*). (Argent.)

[1] ΜΗΤΡΟΠΟΛΕΩϹ ΙϹΑΥΡΩΝ. Vue des fortifications de la ville d'Isaura. Sous la porte, une divinité assise tenant des épis et une corne d'abondance. (Revers d'une monnaie de bronze à l'effigie de Septime Sévère. Cette monnaie, encore inédite, est une récente acquisition du Cabinet de France.)

Car c'est d'Athènes qu'il s'agit. Je savais que dans tous les temps, jusqu'au jour où je montai à la tribune, ma patrie avait combattu pour l'honneur et la prééminence; que, par amour de la gloire et dans l'intérêt des autres Grecs, elle avait sacrifié plus d'hommes et plus d'argent que tous les Grecs ensemble pour leur propre salut. Je voyais Philippe, à qui nous avions affaire, endurer tout pour devenir le maître. Je le voyais, un œil de moins, l'épaule rompue, la main et la cuisse fracassées, abandonner facilement, gaiement, à la fortune, tout ce qu'elle voudrait de son corps, pourvu qu'avec le reste il vécût glorieux. Et pourtant, qui eût osé dire qu'un barbare, nourri dans Pella, misérable lieu, jusqu'alors inconnu, aurait l'âme assez haute pour espérer, pour entreprendre de commander aux Grecs; et que vous, qui êtes Athéniens, vous que l'on entretient chaque jour du courage de vos ancêtres, qui trouvez partout ce souvenir, dans les discours de vos orateurs et dans les spectacles offerts à vos yeux, vous seriez assez lâches pour aller au-devant de Philippe et lui livrer la liberté de la Grèce? Non, personne n'oserait le dire. Vous n'aviez donc qu'un seul parti à prendre, et il fallait le prendre, c'était d'opposer une résistance légitime à ses injustes entreprises. Athéniens, vous l'avez fait dès le principe, comme vous le deviez, comme l'honneur vous le commandait, et moi, je vous y ai poussés par mes décrets et mes conseils. » Il y avait du courage à parler ainsi, quand Darius était fugitif ou mort et Alexandre maître de l'Asie.


Buste de Démosthène [1]

[1] Buste en marbre, conservé au musée Britannique (d'après une photographie. Cf. *Ancient marbles in the British Museum*, XI, pl. 20). — L'expression du visage, caractérisée par le regard et la bouche, est très différente de celle que nous font connaître les bustes et statues publiés ci-dessus : le buste du musée Britannique est donc la réplique d'un original différent.

Après ce débat, où le peuple athénien avait applaudi au patriotisme éloquent de Démosthène, malgré la décision contraire des armes, Eschine, condamné à une amende de 1000 drachmes, parce qu'il n'avait pas réussi dans son accusation, s'était exilé (330); et l'année suivante, Démosthène avait obtenu aux Dionysies la couronne d'or demandée pour lui après la bataille de Chéronée.

Un peu plus tard, un autre procès avait agité la ville. L'accusateur était Lycurgue, dont l'intégrité et l'administration féconde ont été déjà rappelées[1]. Léocratès, un de ces lâches qui avaient fui d'Athènes avec leurs biens, après Chéronée, parce qu'ils pensaient ce que dira le poète latin Pacuvius, que la patrie est là où l'on vit bien, osa revenir au bout de sept ans. Lycurgue lui intenta une accusation capitale et le fit condamner.

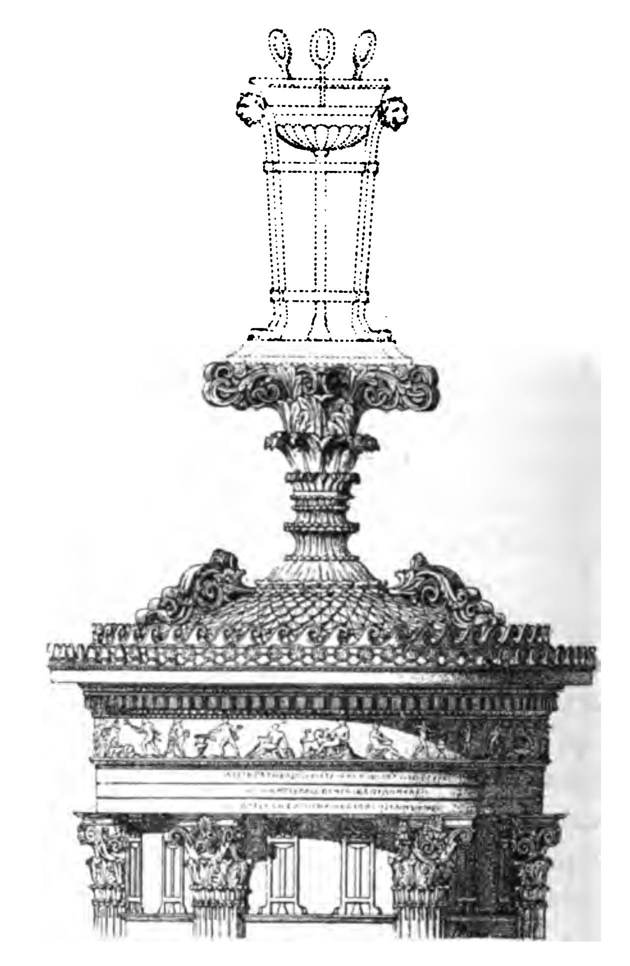
Le même homme, si terrible aux lâches, rédigeait pour un bienfaiteur d'Athènes ce mâle décret : « Considérant qu'Eudèmos de Platée a promis au peuple que, s'il manquait quelque chose pour la guerre, il fournirait 2000 drachmes; qu'en outre il a mis à son service mille journées de chariots attelés, pour la construction du Stade; le peuple, afin d'honorer Eudèmos, lui accorde une couronne, la permission d'acquérir en Attique, de payer l'impôt des citoyens et de combattre dans les armées d'Athènes[2]. » Il était digne d'Athènes, même mourante, que de tels honneurs fussent regardés comme la plus belle des récompenses.

On s'étonne qu'avec ces sentiments cette ville ne se soit pas associée à la prise d'armes de Lacédémone, vers l'époque de la bataille d'Arbèles. Mais Démade, Phocion, ses conseillers alors le mieux écoutés, n'eurent pas de peine à démontrer qu'en face d'une Macédoine si forte, la politique imposait la prudence. Elle se renferma donc en elle-même, attendant l'issue de l'audacieuse et peut-être téméraire entreprise d'Alexandre. Quand le conquérant voulut imposer aux Grecs la recon-

[1] Voy. p. 174. Voyez aussi notre tome II, p. 341. Ce fut pendant l'administration de Lycurgue que le chorège Lysicrate éleva le monument qui porte son nom, à l'occasion de la victoire qu'il avait remportée au concours dionysiaque de l'année 335-4. Les vainqueurs exposaient ordinairement dans la rue d'Athènes dite des Trépieds le trépied de bronze qu'ils avaient reçu en prix. (Voy., page 328, la restauration du couronnement du monument de Lysicrate.) Ce monument a été longtemps connu à Athènes sous le nom de *Lanterne de Démosthène*, et le peuple l'appelle encore aujourd'hui *Lanterne de Diogène*, sans qu'on puisse savoir ce qui a pu donner naissance à l'absurde supposition que le grand orateur s'y fût retiré pour y préparer ses discours.

[2] Ce décret a été retrouvé près du Parthénon en 1859, et publié dans le *Corp. inscript. Attic.*, II, n° 176. La couronne était de laurier, θαλλοῦ στέφανος, d'une valeur de 1000 drachmes.

naissance de son titre de fils d'Ammon et l'étiquette asiatique du prosternement devant sa personne, προσκύνησις, ils ne lui firent pas la même opposition que les Macédoniens. Que leur importait, après tout? « Alexandre veut être dieu? dirent les Spartiates. Qu'il le soit. » Dans Athènes, il y eut de plus vives paroles. « Quelle espèce de dieu nous



Couronnement restauré du monument de Lysicrate[1]. (Voy p. 527, note 1.)

propose-t-on? dit Lycurgue; il faudra se purifier en sortant de son temple »; et Démosthène demanda de ne reconnaître que les dieux transmis par les ancêtres[1]. Mais Démade exhorta les Athéniens à ne pas risquer de perdre la terre à propos d'une contestation sur la possession du ciel. La question ne fut pas décidée. Cependant on se

[1] D'après la restauration de E. Loviot, ancien pensionnaire de l'Académie de France à Rome. Cf. le *Dictionnaire de l'Académie des beaux-arts*, au mot *Couronnement.*

[2] Dinarque, 94. Plus tard, quand survint l'affaire des bannis, Démosthène conseilla de

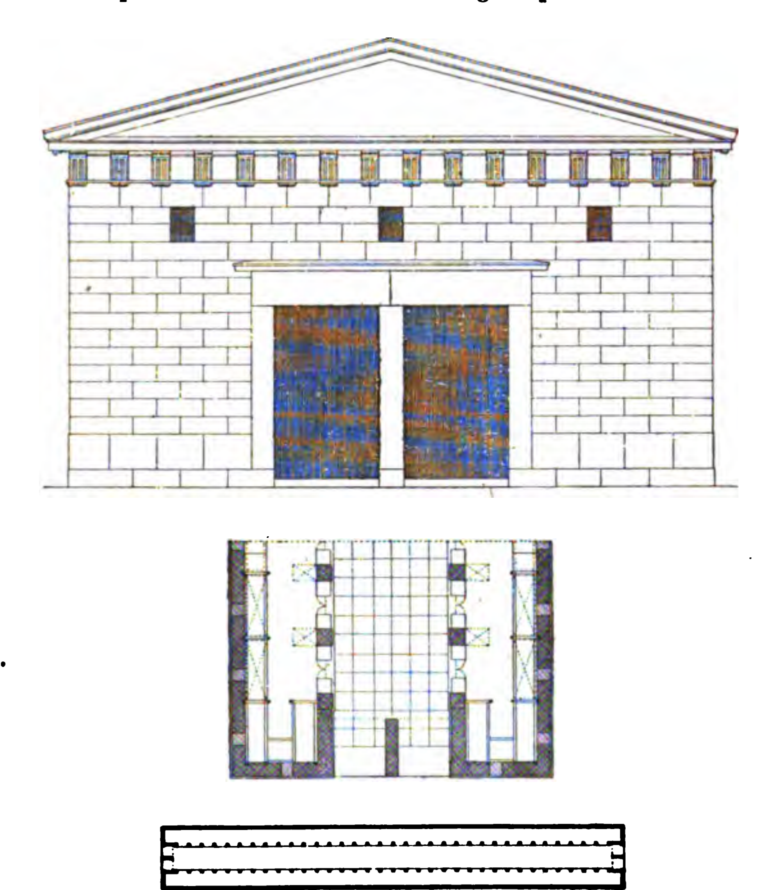


MONUMENT CHORAGIQUE DE LYSICRATE, A ATHÈNES, ÉTAT ACTUEL.

(D'après une photographie. Voy. p. 327, n. 1.)

préparait sans bruit à une lutte nouvelle : vers 330, Athènes avait réuni au Pirée, où l'architecte Philon achevait un nouvel arsenal, de nombreuses galères[1].

Une autre question, celle des exilés, agita plus vivement la Grèce.



Élévation restaurée et plan de l'arsenal de Philon au Pirée[2].

Dans ces petits États déchirés par les factions, il y avait toujours une partie de la population proscrite par l'autre. On comptait alors plus de

céder sur la question des honneurs divins, qui n'avait point de sérieuse importance, mais de résister au décret sur les bannis qui risquait de bouleverser l'État. (Hypéridès, *Contre Dém.*, 25.)

[1] C'est ce qui résulte d'inscriptions trouvées dans les fouilles faites au Pirée. L'arsenal de Philon a été construit de 347 à 329 et terminé sous l'administration de Lycurgue.

[2] D'après A. Choisy, *L'Arsenal du Pirée, d'après le devis original des travaux. Études sur l'architecture grecque*, I. Paris, 1883. — Le devis des travaux, gravé sur une stèle de marbre, a été retrouvé au Pirée en l'année 1882. (*Corp. inscr. Attic.*, II, 1054. Nous donnons, d'après M. Choisy : 1° le plan de l'ensemble du monument; 2° le détail des portes et des premières chambres; 3° la restauration de la façade.

vingt mille bannis. Alexandre s'était dit que rendre leur patrie et leurs biens à ces proscrits, c'était s'assurer dans chaque ville un parti dévoué, et il avait envoyé Nicanor de Stagire aux jeux olympiques de 324 pour y lire une lettre qui décrétait leur rappel. On accueillit mal cette proposition qui était contraire au pacte conclu à Corinthe, par lequel Philippe et Alexandre avaient garanti aux États particuliers leur souveraineté, et qui, tout en affectant d'être généreuse, l'était aux dépens d'autrui. Partout le bannissement avait été suivi de la confiscation des biens. Mais ces biens n'étaient pas restés dans les mains de l'État; ils avaient été distribués ou vendus par lui à des citoyens qui, à leur tour, les avaient aliénés, donnés en dot ou cédés en payement d'une créance. Les bannis allaient les réclamer et, alors, quelles perturbations dans les cités! Les Étoliens, les Athéniens surtout, menacés du retour d'un nombre considérable de proscrits, furent dans l'alarme. Les premiers avaient chassé la puissante famille des Œniades et confisqué ses biens; les seconds avaient partagé entre leurs colons le territoire de Samos, et n'étaient pas disposés à le rendre. Ils n'osèrent répondre à cette violation de leur autonomie par une prise d'armes contre Alexandre, mais ils lui envoyèrent des députés pour le faire revenir sur sa décision. L'affaire traîna en longueur; puis survint l'aventure d'Harpalos, ce satrape de Babylone qui s'était enfui en Grèce avec 5000 talents volés à Alexandre. Il avait laissé au cap Ténare ses 6000 mercenaires et son trésor, dont il n'emporta que 350 ou 720 talents à Athènes pour y acheter un asile, en achetant des consciences. Démosthène était toujours l'âme du parti contraire à la Macédoine et fomentait les sentiments d'indépendance. Ses ennemis politiques l'accusèrent de s'être vendu au satrape et le firent condamner à une amende de 50 talents. Ne pouvant la payer, il se retira en exil. Avait-il reçu l'argent d'Harpalos? Chose improbable, puisqu'il s'opposa à la réception du fugitif dans Athènes, et proposa, quand il y fut entré, de l'emprisonner et de séquestrer ses biens pour les restituer à Alexandre. Hypéridès, dans son discours contre Démosthène, dont on a, il y a quelques années, retrouvé des fragments, lui reproche d'avoir fait échouer les projets d'Harpalos. Un fait qui semble concluant, c'est qu'après la mort de cet intrigant, un de ses familiers, tombé aux mains des Macédoniens, et forcé de nommer ceux qu'Harpalos avait corrompus, ne prononça pas le nom de Démosthène. Lui-même, dans le *Discours sur la Paix*, avait fièrement parlé de son intégrité : « Je défie mes ennemis de prouver qu'un

présent ait jamais exercé la moindre influence sur mes paroles et sur mes conseils[1]. »

Les choses en étaient là quand Alexandre mourut. Antipater maintint le décret qu'il avait provoqué touchant les bannis. Mais la confiance revenait maintenant à Athènes; le parti national y reprit le dessus : Démade fut condamné à une amende de 10 talents pour avoir proposé de rendre à Alexandre des honneurs divins; des amis du prince furent bannis, et l'on fit partir des députés qui parcoururent la Grèce pour former une ligue contre les Macédoniens et les exilés. Démosthène, alors à Mégare, se joignit à eux, enflamma les esprits, et mérita par ce service d'être rappelé dans sa patrie. Les seuls peuples qui restèrent neutres furent l'Arcadie, l'Achaïe, dont Alexandre avait cependant supprimé les assemblées générales, et Sparte encore, Sparte quelquefois héroïque mal à propos, comme en 330, plus souvent égoïste. D'ailleurs, elle avait en Macédoine cinquante otages, appartenant tous à de nobles familles, et qui, en cas de déclaration de guerre, couraient risque de la vie. Les Béotiens soutinrent le parti de la Macédoine, craignant d'être dépouillés du territoire de Thèbes qu'Alexandre leur avait donné. Les Thessaliens se prononcèrent dans le même sens, mais dès le début de la guerre passèrent du côté des Grecs. Le reste de la Grèce, et un grand nombre d'Illyriens et de Thraces, accédèrent à la confédération. Le commandement général fut donné à l'Athénien Léosthénès, qui avait servi sous Alexandre, et ramené d'Asie huit mille mercenaires, soldats éprouvés par de longues campagnes. Athènes déploya une énergie qui rappelait des temps meilleurs. Elle enrôla tous les citoyens au-dessous de quarante ans, en état de porter les armes, et mit sur pied cinq mille hoplites, cinq cents chevaux, deux mille mercenaires, soutenus par une flotte de quarante trirèmes et de deux cents vaisseaux à quatre

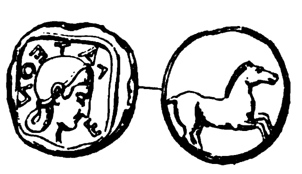


Monnaie de Mégare[2].

[1] Au sujet de l'affaire d'Harpalos, une perquisition sévère dans plusieurs maisons avait été ordonnée. Une d'elles était habitée par de jeunes mariés, elle ne fut point visitée, μόνην τὴν τοῦ γεγαμηκότος νεωστὶ παρῆλθον (Plutarque, *Préceptes polit.*, 17, 9). Il y a là une de ces délicatesses de sentiment qu'on n'est pas habitué à trouver dans l'antiquité. Quant à Harpalos, forcé de sortir d'Athènes, il alla rejoindre au cap Ténare ses mercenaires, qu'il emmena en Crète où il fut assassiné par un de ses officiers.

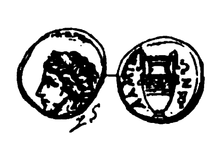
[2] Artémis Agrotéra vêtue d'un long chiton, tenant son arc de la main gauche et prenant de la main droite une flèche dans son carquois; en légende, ΜΕΓΑΡΕΩΝ. (Revers d'une monnaie de bronze de Mégare, à l'effigie de Caracalla. — Imhoof-Blumer et Percy-Gardner, *Numism. Commentary of Pausanias*, fasc. I, p. 4.)

rangs de rames. Un décret du peuple fut porté par toute la Grèce : « Les Athéniens sont disposés à combattre encore pour la liberté grecque, ils aideront toute cité qui voudra chasser sa garnison macédonienne. » Les riches, Phocion à leur tête, s'étaient en vain opposés à cette héroïque témérité.



Cheval sur une monnaie d'Élatée (Thessalie)[1].

Beaucoup de peuples entrèrent dans la ligue et le début des opérations fut brillant. Léosthénès battit les Béotiens, puis courut aux Thermopyles et en Thessalie au-devant des Macédoniens. Ceux-ci arrivaient au nombre de treize mille fantassins et de six cents chevaux : c'était tout ce qu'Antipater avait pu réunir de soldats dans le royaume épuisé. Il s'était empressé d'appeler de la Phrygie Léonnat, et de la Cilicie Cratère; mais savait-on si l'état des affaires en Asie permettrait à ces généraux d'arriver à temps! Déjà Rhodes avait repris sa liberté en chassant sa garnison macédonienne; d'autres villes pouvaient l'imiter; et il y avait bien des divisions parmi les héritiers du conquérant. L'entreprise des Athéniens n'était donc pas si insensée que le soutenaient les pacifiques. Les talents de Léosthénès, la supériorité de ses forces, qui montaient à trente mille hommes, surtout la défection de Ménon de Pharsale, commandant de la cavalerie thessalienne, qui passa aux Grecs, valurent à ces derniers la victoire de Lamia. Antipater se réfugia dans les murs de la ville, près de laquelle le combat s'était livré, et s'y vit si étroitement bloqué qu'il envoya demander la paix aux Athéniens. Le peuple, dans l'ivresse du succès, eut l'imprudence d'exiger qu'il se rendît à discrétion. Il est juste d'ajouter que cette paix, désavouée sans doute par Léonnat et Cratère, n'eût été qu'une trêve qui eût brisé l'élan de la ligue et désarmé les Athéniens.





1 2

Monnaies de Lamia[2].

Le siège continua, ou plutôt le blocus, car les assiégeants n'avaient

[1] ΕΛΑΤΕΩΝ. Tête de nymphe à droite. Carré creux. ℞. Cheval galopant à droite. (Argent.)

[2] 1. Tête de Dionysos, couronnée de lierre, à gauche. ℞. ΛΑΜΙΕΩΝ. Canthare; dans le champ à droite, une œnochoé. (Argent.) — 2. Tête de la nymphe Lamia, à droite. ℞. ΛΑΜΙΕΩΝ Hercule nu agenouillé à droite et tirant de l'arc sur les oiseaux de Stymphale; derrière lui, son carquois. (Bronze.)

point de machines pour battre les murs. Par malheur, Léosthénès, en repoussant une sortie, fut tué. Hypéridès prononça l'éloge funèbre du général et des citoyens morts avec lui; c'est un beau morceau d'éloquence, bien qu'il ne soit qu'une pâle copie des discours de Périclès[1]. « Jamais hommes, dans les temps passés, n'ont combattu ni pour une cause plus noble, ni contre des adversaires plus puissants, ni avec des ressources plus faibles; ils pensaient que la vertu fait la force et que la grande armée est celle où se trouve, non pas le plus de soldats, mais le plus de courage. Que serait-il arrivé s'ils n'avaient pas réussi? Le monde appartiendrait à un maître; ses caprices seraient la loi, et l'insolence macédonienne l'emportant sur la justice, personne, ni femmes, ni filles, ni jeunes garçons, n'échapperait aux outrages !.... Plus donc étaient terribles les maux qui nous étaient réservés, plus nous devons rendre d'honneurs à ceux qui sont morts pour nous; à celui-ci surtout, Léosthénès, qui a déterminé ses concitoyens à subir de telles épreuves. Ceux qui se sont montrés les dignes compagnons d'un tel général ne sont-ils pas heureux d'avoir sacrifié un corps mortel en échange d'une gloire qui ne finira pas, et d'avoir, par leur courage, assuré la liberté de tous les Grecs? Des hommes libres n'auront plus à craindre d'être accusés, mais seulement d'être convaincus; et la sûreté de



Jeune fille dite Canéphore athénienne[2].

[1] Voy. t. II, p. 452.

[2] Bronze du Cabinet de France, avec incrustations d'argent aux yeux, à la ceinture, à la bordure du *péplos* et aux seins. (*Catalogue*, n° 3066. Cf. *Gazette archéologique*, VIII (1883), p. 260 et pl. XXXI. Article de M. Chabouillet). — Le haut de la tête est ouvert, et c'est ainsi

chacun ne dépendra pas de ceux qui flattent le maître et qui calomnient leurs concitoyens; elle sera placée sous la protection des lois. Voilà en vue de quels avantages ceux dont nous parlons ont affranchi à jamais des craintes de l'avenir leur patrie et la Grèce; ils ont donné leur vie pour que nous vivions avec honneur. » Telle était l'exaltation des esprits, qu'on rapporte que la fiancée de Léosthénès se donna la mort, en disant : « Vierge encore et déjà veuve, je n'appartiendrai pas à un autre. »

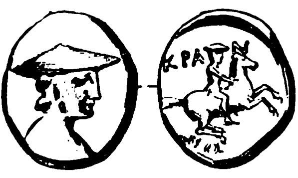
Belle journée sans lendemain! Le discours d'Hypéridès était la dernière parole libre qu'Athènes devait entendre.

Cependant Démosthène rentra alors dans sa patrie. Il n'avait pu, durant son exil, s'éloigner beaucoup d'Athènes. On l'avait vu errant sur la plage de Trézène ou sur les montagnes d'Égine, les yeux tournés du côté de l'Attique, ou, plus près encore, à Mégare. Son retour fut un triomphe. « On envoya une galère à trois rangs de rames le prendre à Égine. Quand il aborda au Pirée, les magistrats, les prêtres, suivis du peuple entier, allèrent au-devant de lui, et le reçurent avec les plus vives démonstrations de joie.... Cependant le jugement qui le condamnait à une amende subsistait, et le peuple ne pouvait légalement lui faire grâce de la peine. On imagina un moyen d'éluder la loi : il était d'usage, dans le sacrifice fait tous les ans à Jupiter Sauveur, de donner une certaine somme à celui qui avait soin de préparer et d'orner l'autel du dieu; ils en chargèrent cette année Démosthène, et lui comptèrent pour cet office les 50 talents auxquels montait son amende. » (Plutarque.)

Démosthène goûta pleinement le bonheur de revoir Athènes, mais ce bonheur allait lui coûter la vie. Avec Léosthénès les Grecs avaient perdu un bon général; en outre, la retraite des Étoliens, rappelés momentanément chez eux, avait réduit leur armée à vingt-deux mille hommes. Les Macédoniens, que la guerre commencée quelques mois plus tard eût trouvés armés les uns contre les autres, voyaient au contraire arriver de l'Asie, sur l'instante prière du vaincu de Lamia, Léonnat à la tête de vingt mille hommes de pied et de deux mille cinq cents chevaux. Pour prévenir la jonction de ce général et d'Antipater, Antiphilos, successeur de Léosthénès, leva le siège de Lamia, et courut au-devant de Léonnat, qui périt dans un combat de cavalerie. Mais Antipa-

que semble justifié le nom donné à la statue. Mais, à en juger par les traces des bras aujourd'hui disparus, le nom de caryatide conviendrait mieux à cette jeune fille grave et calme.

ter réunit ses forces à celles de l'armée vaincue; et lorsque Cratère arriva à son tour, les Macédoniens comptèrent près de cinquante mille hommes. Les Grecs en avaient moitié moins; ils furent vaincus à Crannon (322). Les écrivains, qui ont toujours de bonnes raisons au service du succès, ont condamné ce suprême effort de la Grèce; nous y applaudissons : c'était finir virilement.



Monnaie de Crannon[1].

La défaite de Crannon fut décisive, non par le nombre des morts, du côté des vaincus, qui fut peu considérable, mais parce qu'elle acheva de jeter parmi eux le découragement.



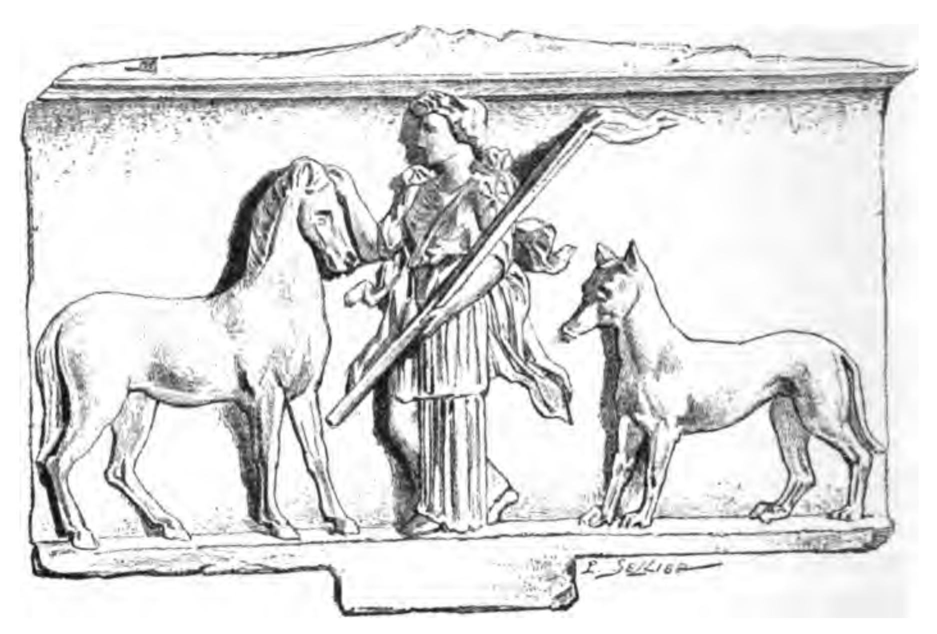
Côte de Trézénie et île de Calaurie[2].

D'ailleurs, la fortune leur était également contraire sur mer; Clitus, commandant de la flotte royale, venait de détruire les forces maritimes d'Athènes. Des négociations s'engagèrent, et Antipater ayant très habilement déclaré qu'il ne traiterait qu'isolément avec les membres de la ligue, les cités rivalisèrent à qui ferait la première soumission : la confédération tomba.

[1] Buste d'un Thessalien coiffé de la *kausia,* à droite. ℞. KPANNO. Cavalier thessalien, galopant à droite. (Bronze.)

[2] D'après Stackelberg, *la Grèce.* La petite ville, sur le continent, est la ville de Poros.

A Athènes, le parti de la guerre vit bien lui-même qu'il n'y avait plus qu'à traiter; Démosthène et quelques autres s'éloignèrent, et on laissa reprendre le dessus au parti macédonien, qui, seul, pouvait servir de médiateur. Ce parti avait alors pour chefs deux hommes considérables : Démade et Phocion, celui-ci, le Caton athénien, personnage intègre et



Bas-relief de Crannon[1].

sage, mais d'une sagesse étroite, sans illusion comme sans enthousiasme. Au milieu des éclats de joie qu'avaient naguère provoqués les heureux succès des armes grecques, jamais un rayon de l'allégresse générale n'était venu illuminer cette froide et soucieuse figure, et l'on n'avait recueilli de sa bouche que des paroles ironiques et désolantes. « Allons, disait-il après la victoire de Léosthénès, voilà que nous devenons conquérants! » Jamais il ne rechercha la popularité, qui est une force, mais qui a perdu tant d'ambitieux : « M'est-il échappé quelque sottise? » demanda-t-il un jour que le peuple l'applaudissait. Il ne flattait pas davantage les troupes qu'on lui donnait à conduire : « Trop de capitaines, disait-il, et pas assez de soldats. » Ce-

[1] Aujourd'hui conservé au musée Britannique, d'après Millingen, *Ancient unedited Monuments*, II, pl. 16. — Au centre, une déesse, peut-être Artémis, se tient debout : elle porte une torche de la main gauche et pose la main droite sur la tête d'un cheval. Derrière elle est un chien.

pendant Phocion était un homme de bien; il fut élu quarante-cinq fois général, sans l'avoir sollicité, et il servit loyalement sa patrie, tout en grondant sans cesse; dans l'occasion même, il battait ses amis les Macédoniens, comme il venait de le faire à Marathon, où il avait rudement renvoyé à ses vaisseaux un corps qui ravageait la plaine. On recourut encore à lui pour adoucir Antipater, avec qui il était lié. Il ne refusa pas sa médiation, en disant toutefois, ce qui n'était pas généreux, que si les Athéniens avaient suivi ses conseils, ils n'eussent pas été réduits à solliciter ses services. Du vivant d'Alexandre, il avait refusé 100 talents que le roi lui offrait et lui avait demandé en échange la liberté de quatre Grecs retenus prisonniers à Sardes.

Démade était un bien autre homme. C'était le talent dans la corruption. Riche d'une fortune mal acquise, il recevait de toutes mains et l'avouait sans pudeur; mais sa parole égalait presque celle de Démosthène, et, au sentiment de quelques-uns, il le surpassait par la soudaineté et l'entraînement. On le voyait proposer coup sur coup des mesures illégales, se riant de la rigueur des lois avec l'impudente audace d'un homme qui sait son ascendant sur le peuple et qui en use. Il avait été si loin, cependant, qu'on avait fini par le condamner, mais à une simple amende de 10 talents : dérision, si l'on considère sa richesse. Il est vrai que l'incapacité politique, ἀτιμία, y avait été jointe; lui, peu soucieux de la honte, était demeuré à Athènes, ne prenant plus part aux affaires publiques, mais vivant avec un luxe effronté, dont l'argent macédonien faisait les frais. Dans le danger présent, on lui rendit ses droits de citoyen; le premier usage qu'il en fit fut de proposer un décret de mort contre Démosthène, dans une assemblée où ce jour-là le parti macédonien vint seul. Il partit ensuite avec Phocion pour aller trouver Antipater.

Le vainqueur traita les Athéniens comme naguère ils l'avaient lui-même traité. Il établit pour base des négociations une soumission entière et imposa trois conditions principales. Les Athéniens devaient livrer leurs orateurs, y compris Hypéridès et Démosthène, réformer leur constitution sur un plan tracé par le vainqueur, enfin recevoir une garnison macédonienne dans Munychie. En outre, ils devaient payer les frais de la guerre.

Ces conditions furent acceptées. Elles étaient l'arrêt de mort, non de Démosthène seulement, mais d'Athènes. En recevant une garnison macédonienne, les Athéniens perdirent cette liberté d'action dont ils avaient souvent mal usé, mais qui, chez un peuple, même dégénéré,

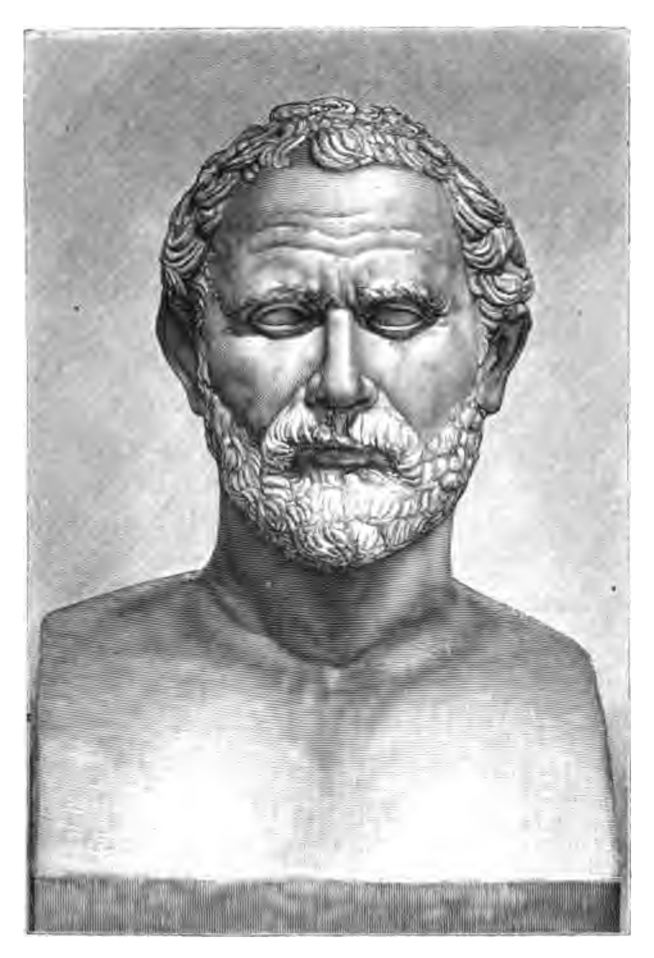
est la seule garantie qui reste d'un avenir meilleur, le seul moyen, le seul espoir de réformes qui puissent un jour relever l'État. Ils s'habituèrent à courber la tête et à fléchir le genou devant des maîtres; plus malheureux qu'au temps des Trente, ils durent obéir, non plus à leurs concitoyens, mais à des étrangers. Ce fut surtout la réforme introduite dans la constitution qui altéra à jamais le caractère des Athéniens, en mutilant ce peuple réduit à la plus faible partie de lui-même. Cette réforme ôtait les droits politiques à quiconque ne possédait pas au moins 2000 drachmes. Il ne s'en trouva que neuf mille dont la fortune égalât ou excédât ce chiffre. Ces 2000 drachmes s'entendaient probablement des biens-fonds, de sorte que les artisans et les marchands, qui vivaient de leur industrie et de leur commerce, demeurèrent en dehors des neuf mille, sans former pour cela une foule famélique. Aux citoyens dégradés de leurs droits, Antipater offrit des terres en Thrace, en Illyrie, sur les côtes d'Italie et jusqu'en Afrique : beaucoup consentirent à les accepter, c'est-à-dire furent bannis de l'Attique et déportés au loin. « Quant aux neuf mille, ils restèrent maîtres de la ville, ainsi que de son territoire, et ils adoptèrent un mode de gouvernement conforme aux lois de Solon[1]. » Cette conformité aux lois de Solon n'était qu'un leurre. La démocratie était brisée du coup; Antipater savait bien ce qu'il faisait en dépeuplant la cité qui avait eu tant d'héroïques folies, en livrant toutes choses à cette minorité riche, qui, par haine des institutions nationales, avait si souvent favorisé la domination étrangère. Athènes tombait du rang d'État souverain à la condition d'une modeste commune s'administrant elle-même.

Restait à exécuter la clause par laquelle les orateurs devaient être remis aux mains du vainqueur : après avoir désarmé le peuple qui avait applaudi leurs paroles éloquentes, il fallait étouffer ces voix dangereuses. Les proscrits s'étaient dispersés de divers côtés. Antipater envoya, pour les prendre, des soldats conduits par un certain Archias, ancien acteur tragique. Ayant trouvé à Égine l'orateur Hypéridès, Aristonicos de Marathon, Eucratès et Himéréos, frère de Démétrius de Phalère, qui s'étaient réfugiés dans le temple d'Éaque,

[1] Les colons athéniens établis à Samos furent en même temps chassés, et on ôta à la république ses dernières possessions extérieures. Diodore (XVIII, 18) porte à vingt-deux mille le nombre des émigrants; je crois ce chiffre très exagéré, car le recensement de Démétrius de Phalère donna vingt et un mille citoyens (Athénée, VI, 103) et l'on parle de trente mille sous Démétrius Poliorcète (Diod., XX, 46); il est vrai qu'on n'est pas tenu de croire à de telles variations dans le chiffre de la population en si peu d'années.

il les en arracha et les envoya à Cléones, où était Antipater, qui ordonna leur mort. On dit que, contrairement aux coutumes des Grecs, il fit arracher la langue d'Hypéridès avant qu'on le tuât et jeter ses restes aux chiens; d'autres disent que l'orateur, mis à la torture, se coupa lui-même la langue.

Archias, informé que Démosthène s'était réfugié auprès du temple



Démosthène [1].

de Neptune, à Calaurie, y passa : il voulut lui persuader de sortir de son asile, et de venir trouver Antipater, l'assurant qu'il ne lui serait fait aucun mal. Mais Démosthène rentra dans l'intérieur du temple,

[1] Buste en marbre conservé à la Glyptothèque de Munich; d'après une photographie. (H. Brunn, *Beschreibung.*, n° 149.)

et, prenant ses tablettes comme pour écrire, il porta le poinçon à sa bouche et le mordit : c'était son habitude quand il composait; il y avait caché un poison énergique. Après l'avoir tenu quelque temps dans sa bouche, il se couvrit la tête de sa robe. Les soldats qui étaient à la porte du temple se moquaient de lui et le traitaient d'homme faible et lâche. Archias même s'approcha, l'engagea à se lever, en lui répétant qu'il le réconcilierait avec Antipater. Quand Démosthène sentit que le poison avait produit son effet, il se découvrit, et le regard fixé sur Archias : « Tu peux maintenant jouer le rôle de Créon dans la tragédie et faire jeter ce corps aux chiens sans lui accorder les honneurs de la sépulture! O Neptune! ajouta-t-il, je sors vivant de ton temple; mais Antipater et les Macédoniens ne l'auront pas moins souillé par ma mort. » Il finissait à peine ces mots qu'il se sentit trembler et chanceler; il demanda qu'on le soutînt pour marcher; et, comme il passait devant l'autel du dieu, il tomba et mourut, en poussant un profond soupir. « C'était le 16 du mois de pyanepsion (10 nov. 322), le jour le plus triste et le plus funeste de la fête des Thesmophories, où les femmes qui la célèbrent, assises à terre dans le temple de Cérès, jeûnent jusqu'au soir. »

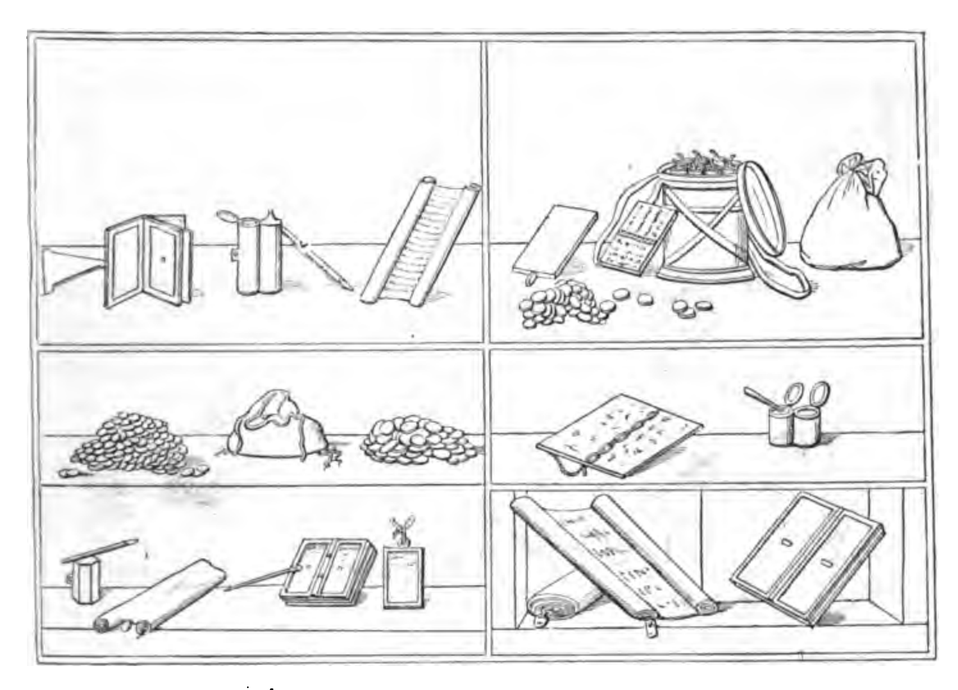


Athéna écrivant[1].

Peu de temps après, le peuple athénien, rendant à sa mémoire les honneurs qu'il méritait, lui fit dresser une statue de bronze, et ordonna, par un décret, que l'aîné de sa famille serait à perpétuité nourri dans le Prytanée, aux dépens du public. Ce décret, dont on croit avoir l'original, portait en substance : « Il a, dans les malheurs publics ou la disette, donné à l'État 15 talents (près de 70 000 francs) et trois trirèmes. Il a racheté des citoyens prisonniers, fourni des armes à des citoyens pauvres, aidé de son argent à réparer les remparts, à agrandir les fossés. Il a gagné de nombreux alliés à Athènes et

[1] Fragment d'une peinture de vase, d'après Lenormant et de Witte, *Élite des Monuments céramographiques*, I, pl. 77. — La déesse, debout, tient de la main gauche un triptyque et porte, de la main droite, le poinçon à ses lèvres.

arrêté, par son éloquence et ses largesses, les dispositions malveillantes des Péloponnésiens. Il a mieux défendu l'indépendance nationale qu'aucun de ses contemporains; et, banni par l'oligarchie, quand le peuple eut perdu ses droits, il est mort sans rien faire qui fût indigne d'Athènes. » Sur le piédestal de sa statue on grava une épitaphe dont le sens était : « Démosthène, si ton pouvoir eût égalé ton éloquence,



Écritoires, encriers, triptyques, rouleaux, etc.[1].

la Grèce aujourd'hui ne porterait pas des fers. » Tant qu'en Grèce on eut souvenir du passé, Démosthène y fut honoré presque à l'égal des anciens héros. Un monument lui fut élevé à Calaurie, et aujourd'hui encore, près du bourg de Pæanée, lieu de sa naissance, on voit un

[1] D'après le *Museo Borbonico*, I, tav. 12. — L'éditeur a réuni dans cette planche différents fragments de peintures antiques, où sont représentés quelques-uns des objets et instruments dont on se servait pour écrire. *En haut à gauche :* au centre est un encrier (μελανοδοχεῖον) double et avec couvercle, et à côté un roseau (κάλαμος) taillé en plume. A gauche de l'encrier est un polyptyque (πολύπτυχον γραμματεῖον) : sur ces tablettes enduites de cire, on écrivait à l'aide d'un poinçon. La saillie circulaire qu'on voit au centre des tablettes (ὀμφαλός) les empêchait de se coller les unes aux autres; à droite de l'encrier est un rouleau de papyrus. — *En haut à droite :* au centre est une caisse de livres, analogue à celle que l'on voit aux pieds de Démosthène dans la statue du Vatican (voy. p. 191). — *En bas à gauche :* encrier et plume, rouleau auquel pend le titre de l'ouvrage, polyptyque et poinçon (γλυφεῖον, en latin *stylus*). — *En bas à droite :* un diptyque, etc., etc.

lion de marbre brisé, avec ce reste d'inscription encastrée dans le mur de l'église : οὕνεκα πιστὸς ἔφυς, « parce que tu as été fidèle. » Il s'est peint lui-même à la fin de son discours *sur la Couronne*, lorsqu'il dit : « Deux choses peuvent être exigées d'un honnête homme : vouloir en politique la grandeur de son peuple et, en tout temps, en toute circonstance, avoir au cœur un ardent amour pour son pays. » Nous qui avons aussi connu l'amertume de la défaite, honorons en lui le grand patriote. Il a, durant trente années, combattu pour la liberté de son



Lion en marbre, découvert sur le versant nord de l'Hymette[1].

pays et, après lui avoir donné sa vie, il lui donna sa mort, comme s'il eût voulu dire encore une fois que, pour la patrie, il faut lutter jusqu'au sacrifice suprême[2].

Démade ne jouit pas longtemps de sa triste victoire; comme il était, en 320, dans la Macédoine, pour négocier le retrait de la garnison macédonienne de Munychie, on découvrit une lettre par laquelle il avait invité Perdiccas à délivrer la Grèce, qui ne tenait qu'à un fil à moitié pourri; c'est ainsi qu'il désignait Antipater. Cassandre le fit égorger avec son fils. Lycurgue était mort quelques années auparavant; Phocion ne survécut à la chute de sa patrie que pour avoir bientôt, lui aussi, une fin misérable; Eschine vieillissait exilé, et ne revit jamais Athènes. Ainsi disparut violemment cette génération

[1] D'après Dodwell, *A classical and topographical Tour through Greece*, I, p. 522.
[2] Voy. l'*Éloge de Démosthène* dans les Œuvres de Lucien.

d'hommes, les uns d'une vertu austère, les autres profondément atteints par la corruption générale, tous d'ailleurs pleins de génie, qui firent briller l'éloquence du plus grand éclat qu'elle ait jamais jeté, et marquèrent à leur siècle une place peu éloignée de celui de Périclès. Avec eux, avec Démosthène surtout, tomba, pour Athènes, non seulement l'indépendance, mais la dignité; on verra cette cité, désormais humble et servile, acclamer, avec une égale docilité, tous les vainqueurs et tous les maîtres. A ce prix, elle acquit la paix et elle échangea contre des avantages matériels la gloire éclatante des siècles passés.

Les peuples de la Grèce centrale et du Péloponnèse s'étaient tous soumis à l'arrêt des armes. Dans les cités, où cela parut nécessaire, on modifia les institutions au gré des Macédoniens, et l'autorité fut remise à leurs partisans. Seul un peuple du Nord, plus rude et plus jeune, parce qu'il s'était tenu à l'écart de la civilisation qui l'enveloppait, tint une conduite différente. Réfugiés dans leurs montagnes et dans les villes fortes qui en couronnaient les cimes, les Étoliens résistèrent, au milieu d'un hiver rigoureux, aux forces bien supérieures que Cratère, devenu le gendre d'Antipater, amena contre eux. Les événements de l'Asie les délivrèrent, et ils furent récompensés de leur courage par la conservation de leur indépendance.



Tétradrachme des Étoliens[1].




Drachme des Étoliens[2].

III — EFFORTS DES RÉGENTS POUR MAINTENIR L'UNITÉ DE L'EMPIRE; RENVERSEMENT DE L'OLIGARCHIE EN GRÈCE.

Les rebelles, soit d'Asie, soit d'Europe, étaient ramenés à l'obéissance, mais les ambitions rivales des généraux entraient en lutte. On voit se produire alors un double fait qui, pendant quarante ans, se renouvellera sans cesse : d'une part, les efforts d'un des généraux,

[1] Tête imberbe d'Hercule à droite, coiffée de la peau de lion. ℞. AITΩΛΩΝ. Aetolos coiffé de la *kausia*, assis à droite sur des boucliers, il s'appuie de la main droite sur une longue lance, et pose la main gauche sur son glaive; dans le champ, deux monogrammes.

[2] Tête de Mercure, coiffée du pétase, à droite. ℞. AITΩΛΩΝ. Le sanglier de Calydon, à droite.

quel qu'il soit d'ailleurs, pour se faire l'héritier d'Alexandre; de l'autre, la résistance de ses collègues, et les ligues qu'ils formeront entre eux afin de ne point subir un maître. Ces ligues seront toujours victorieuses; l'empire sera donc brisé. Tant que durera la famille d'Alexandre, c'est auprès d'elle et à l'abri de l'ascendant qu'elle conserve sur les Macédoniens que se placera le prétendant à l'empire universel; c'est-à-dire que les régents successifs se transmettront cette prétention en même temps que la tutelle. Mais quand cette famille aura été anéantie, ce sera simplement le plus puissant, sans autre recommandation que sa puissance, qui héritera de ce rôle.

Perdiccas tenta le premier de réaliser ces ambitieux desseins. Il ne vit pas sans inquiétude ses anciens collègues jeter dans leurs provinces les bases d'établissements durables. Ainsi Ptolémée s'affermissait en Égypte. Ce général, que ses grands talents et la douceur de son caractère rendaient propre à une telle entreprise, attirait autour de lui tous ceux qui cherchaient un maître moins impérieux que Perdiccas. 8000 talents qu'il avait trouvés dans les mains du trésorier Cléomène lui avaient fourni les moyens d'acquérir une nombreuse armée de mercenaires. Déjà même il avait fait une conquête importante vers l'Ouest, en ramenant à l'Égypte la Cyrénaïque, où un parti l'avait appelé contre le Spartiate Thibron qui, assassin d'Harpalos et héritier de ses mercenaires, surtout de son argent volé, avait cherché pour lui-même dans la Cyrénaïque un établissement royal. Enfin il avait placé son gouvernement sous l'invocation des mânes d'Alexandre, en gardant dans Alexandrie le corps du conquérant, que Perdiccas avait dirigé vers le temple de Jupiter Ammon.



Tétradrachme de Ptolémée[1].

D'un autre côté, Antipater et Cratère, vainqueurs des Grecs et unis par un mariage qui faisait de l'un le gendre de l'autre, élevaient en Europe une puissance redoutable. Perdiccas, jusque-là en bonnes relations avec Antipater, dont il devait épouser la fille, résolut de s'appuyer plus encore sur la famille d'Alexandre, de s'y introduire

[1] Tête idéalisée d'Alexandre à droite, coiffée de la peau d'éléphant. ℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΕΙΟΝ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ. Athéna Alkis debout à droite; à ses pieds, un aigle sur un foudre; dans le champ, la marque monétaire ΔΙ. Le mot 'Αλεχανδρετον est le nom donné à cette monnaie frappée en Égypte par Ptolémée.

même pour qu'elle servît à ses desseins. Il venait d'éprouver à ses dépens combien le sang du conquérant exerçait d'empire sur l'armée. L'une des trois sœurs d'Alexandre, Cynané, était par sa mère d'origine



Monnaies de Cyrène[1].

illyrienne, et intrépide comme cette race de hardis montagnards. Le bruit des armes, les blessures, le sang, ne l'effrayaient pas; dans une action contre une peuplade ennemie, elle conduisit une charge furieuse et tua de sa main la reine qui, elle aussi, menait les siens au combat. Ambitieuse autant qu'Olympias, elle résolut de marier sa fille Eurydice, aussi guerrière qu'elle-même, au roi Arrhidée et

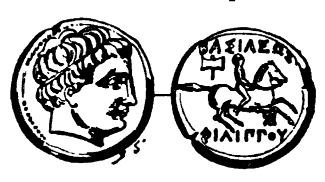

Tétradrachme au nom d'Alexandre[2].

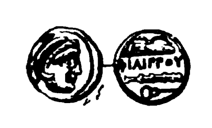
elle partit pour l'Asie, en passant au travers des troupes d'Antipater et de Perdiccas qui voulaient l'arrêter. Elle atteignit le camp des Macédoniens, qui reçurent avec de vives acclamations cette fille du père d'Alexandre. Le régent, plus que jamais inquiet, ne recula pas devant l'idée de verser un sang royal : il la fit tuer. A cette nouvelle, l'armée, qui confondait sa plus glorieuse histoire avec le souvenir de ses rois

[1] 1. Tête de Bacchus couronnée de lierre, à droite; derrière, un thyrse; devant, ΘΕΥΦΕΙΔΕΥΣ, nom d'un magistrat. ℞. ΚΥΡΑ[ναίων]. Tige de silphium. (Didrachme.) — 2. ΘΕΥΦΕΙΔΕΥΣ, nom d'un magistrat. Jupiter Ammon, assis à gauche sur un trône et tenant son sceptre de la main droite; derrière lui, un aigle perché sur un cep de vigne. ℞. ΚΥΡΑΝΑΙΟΝ. La nymphe Cyrène, dans un quadrige au galop, à droite; au-dessus, une étoile. (Or.) — 3. Cavalier galopant à droite; dessous, ΚΥ[ραναίων]. ℞. Une grande roue à quatre jantes; dans le champ, une tige de silphium. (Bronze.)

[2] Tête idéalisée d'Alexandre à droite, coiffée d'une peau d'éléphant. ℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. La figure archaïsante d'Athéna Alkis combattant avec la lance et le bouclier, à droite. Dans le champ, deux monogrammes et un aigle sur un foudre. (Monnaie frappée en Égypte peu après la mort d'Alexandre.)

et le respect de leur race, se souleva, et elle ne consentit à rentrer dans le devoir qu'à la condition qu'Eurydice serait donnée pour épouse à Arrhidée. Perdiccas fut obligé d'y consentir, et trouva dès lors des adversaires dans la nouvelle reine et dans son époux. Pour réparer cet échec, il se mit secrètement en rapport avec Olympias, la vieille ennemie d'Antipater, qui s'était réfugiée en Épire, et lui promit d'épouser Cléopâtre, seconde sœur d'Alexandre.





1 2
Monnaies de bronze de Philippe Arrhidée[1].

Cette intrigue nouée, il en commença une autre. Il eût voulu se défaire de ses rivaux un à un, et d'abord du gouverneur de la Phrygie qu'il soupçonnait d'entretenir de secrètes relations avec Antipater, en vue de former une coalition contre le régent. Il accusa auprès de l'armée Antigone, et le cita à comparaître devant un tribunal impartial, disait-il, pour y rendre compte de sa conduite indocile. Au lieu de comparaître, Antigone s'enfuit en Grèce, où il jeta le premier cri d'alarme et suscita la première ligue. Les chefs en furent Antipater, Ptolémée, Antigone et Cratère; ce dernier abandonna l'expédition commencée contre l'Étolie. C'était la guerre; Perdiccas l'accepta en renvoyant la fille d'Antipater pour épouser Cléopâtre.

Ce mariage le rapprochait du but; car un vrai Macédonien, de sang royal et de grande renommée, acquérait, en devenant le beau-frère du conquérant, des droits sur son héritage qui balançaient ceux de l'enfant d'une étrangère. Mais tous les anciens chefs étaient contre lui, excepté un homme dont le rôle mérite attention : Eumène de Cardie, en Thrace. Philippe avait distingué de bonne heure en lui des qualités semblables aux siennes. Passé au service d'Alexandre, Eumène était devenu son secrétaire, et, sans beaucoup de bruit, il avait acquis une influence considérable. Il n'avait pas fait son chemin par des actions d'éclat; on le considérait comme plus propre aux affaires qui s'écrivent qu'à celles qui se dénouent par l'épée. Il était froid et rien moins que prodigue. Ses traits délicats et réguliers rendaient bien la finesse de son esprit. A la mort du conquérant, il comprit l'extrême réserve que son origine étrangère lui imposait et se tint à l'écart.

[1] 1. Tête diadémée à droite. ℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΦΙΛΙΠΠΟΥ. Cavalier au galop à droite; dans le champ, un monogramme et une bipenne. — 2. Tête imberbe d'Hercule à droite, coiffée de la peau de lion. ℞. ΦΙΛΙΠΠΟΥ. Massue, arc, carquois et caducée. (Bronze.)

On lui donna cependant un gouvernement, la Paphlagonie et la Cappadoce; mais sa politique ne pouvait être celle des généraux que leur naissance ou leurs exploits avaient mis en vue. Ce parvenu devait se rattacher à la famille royale et aux régents. Dans le conflit qui se préparait il se prononça pour Perdiccas, et fut chargé par lui de défendre l'Asie Mineure contre Cratère qui arrivait de la Macédoine et contre le satrape d'Arménie, Néoptolème, qui s'était joint aux ennemis du régent.

Quand les deux armées se rencontrèrent, Eumène dépensa beaucoup



Vue de Cappadoce : le mont Argée[1].

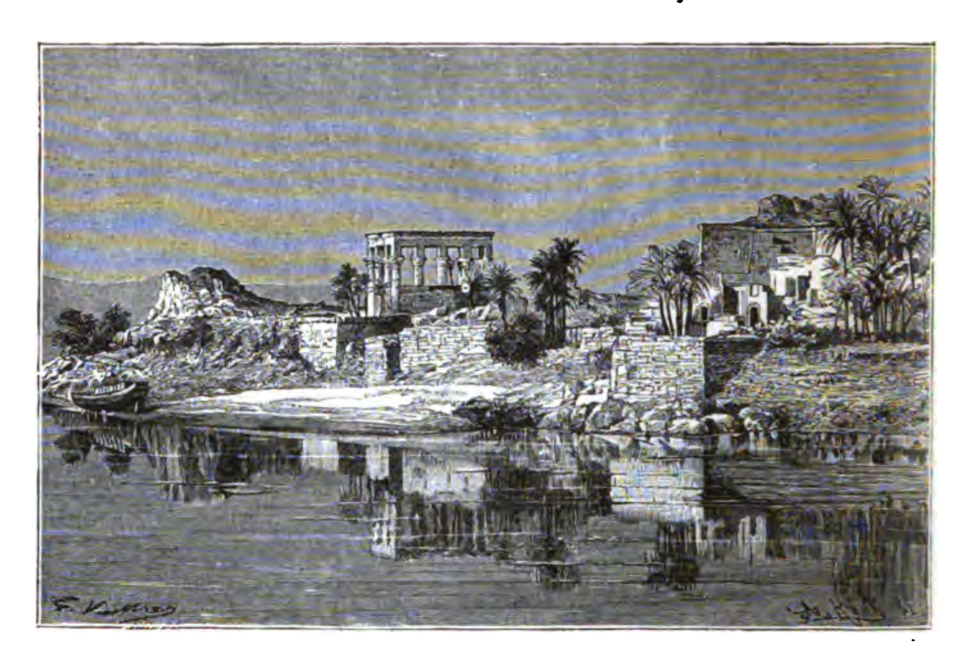
d'adresse pour ne pas mettre en présence de Cratère les Macédoniens, tout prêts à se laisser séduire par cet ancien ami d'Alexandre. Il le fit assaillir par un corps de barbares qui le surprirent, et, ne le connaissant point, l'égorgèrent; à l'autre aile, il se prit corps à corps avec Néoptolème, le renversa sous lui et le perça de deux coups d'épée.

Mais si la cause du régent triomphait en Asie, lui-même périssait sur les bords du Nil. Il y avait trouvé un adversaire qui n'avait rien épargné pour préparer la résistance et que les Macédoniens n'attaquaient qu'à regret. Repoussé devant la petite forteresse appelée le *Mur des Chameaux*, Perdiccas s'avança plus au sud et voulut franchir le Nil par un gué où l'eau était assez profonde pour que ses soldats en eussent jusqu'aux épaules. Le gué s'étant creusé sous les

[1] D'après Texier, *Description de l'Asie Mineure*, pl. 35.

pieds des hommes et des chevaux, deux mille soldats et officiers périrent entraînés dans le fleuve ou dévorés par les crocodiles accourus à cette curée. L'armée, témoin de ce spectacle, fut exaspérée contre Perdiccas, dont elle était déjà mécontente. Pithon, Antigénès, Séleucus et environ cent autres conspirèrent contre lui, le surprirent dans sa tente et l'égorgèrent (321).

Les soldats de Perdiccas étaient, au contraire, si contents de Ptolémée leur ennemi, qui venait de leur envoyer pieusement les cendres des morts arrachés au fleuve et aux crocodiles, qu'ils lui offrirent la



Vue du Nil[1].

régence. Trop prudent pour échanger, contre les périls de cette position suprême, le lot plus sûr et suffisamment riche qui lui était échu en partage, il la refusa, et la fit accepter à Pithon, satrape de la Médie, et au général Arrhidée. Au bout de quelque temps, ceux-ci à leur tour, entravés à chaque pas par les intrigues d'Eurydice, s'en démirent et l'armée la donna à Antipater (321).

Voilà donc un premier prétendant abattu et un nouveau régent établi.

Il y avait un autre vaincu que Perdiccas : c'était l'empire. L'idée d'une vaste domination, étendue de l'Indus à l'Adriatique, et gouvernée par une seule volonté, au profit des Macédoniens, n'était point perdue; l'armée, qui imposait encore sa volonté, en gardait le souvenir

[1] D'après une photographie. La vue est prise à la hauteur de l'île de Philæ.

et cherchait ce chef qui lui distribuerait les dépouilles du monde[1]. Mais la dernière lutte avait accru, dans l'esprit des gouverneurs, l'espoir d'être bientôt les maîtres de leurs provinces; et ce sentiment était inévitable en face d'une royauté qui, représentée par des enfants, n'avait pas la force de contenir les ambitions subalternes. Antipater allait recommencer l'histoire de Perdiccas, rêver comme lui l'autorité suprême et mourir sans l'avoir consolidée.



Double statère frappé par Séleucus et Ptolémée[2].

Après les événements d'Égypte, il fallait rendre aux choses la régularité apparente dont on venait de voir la fragilité. On fit à Trisparadisos, ville de la Cœlé-Syrie, une nouvelle distribution des provinces qui changea peu de chose aux principales dispositions de la première. Antipater, Ptolémée, Lysimaque, Antigone, conservaient leurs gouvernements; seulement la Babylonie était donnée à Séleucus, qui allait y fonder un puissant État. De plus, Antipater confia le commandement des anciennes troupes de Perdiccas à Antigone, avec ordre de poursuivre Eumène : mais comme dans ces guerres civiles, et c'est là un de leurs résultats déplorables, nul fond n'était à faire sur la foi et la reconnaissance des hommes, Antipater tenait déjà Antigone pour suspect; afin de le surveiller, il plaça à côté de lui son fils Cassandre, qu'il chargea du commandement de la cavalerie.

Antigone se mit sur-le-champ à la poursuite d'Eumène, qui, dans cette guerre, déploya toutes les ressources de son esprit. Vaincu par la trahison de plusieurs de ses généraux, privé de l'appui des derniers partisans de Perdiccas qu'Antigone avait accablés, réduit enfin à quelques soldats qu'épuisait une guerre de tactique et de mouvements rapides, Eumène se décida à s'enfermer avec sept cents hommes dans Nora, petite forteresse de Cappadoce, située sur un rocher inexpugnable. Il y résista pendant un an à l'armée qui l'assiégeait, refusant de traiter à moins qu'on ne lui rendît son gouvernement. Par d'ingénieux stratagèmes, il entretenait la vigueur de ses hommes et de ses

[1] A Trisparadisos, Antipater manquera périr dans une émeute soldatesque, parce qu'il ne distribuait pas aux troupes les *trésors royaux*. Même chose quand il ramènera les Macédoniens en Europe.

[2] Tête idéalisée d'Alexandre à droite, coiffée de la peau d'éléphant. ℞. Victoire debout à gauche, tenant une couronne et la hampe d'un trophée; dans le champ, la tête de Bucéphale, et les lettres ΔΙ, marque d'atelier. Cette monnaie d'or paraît avoir été frappée dans l'atelier de Tarse, par les généraux Séleucus et Ptolémée, peu après la mort d'Alexandre.

chevaux dans cet étroit espace, et son activité soutenait toute la garnison.

Sur ces entrefaites, Antipater mourut (319) avant d'avoir eu le temps d'alarmer les généraux et de donner lieu à une ligue nouvelle. On vit alors, non sans surprise, la régence traitée comme une propriété et léguée par Antipater à son ami le vieux Polysperchon, issu des rois d'un petit pays de la Macédoine orientale. Chose étrange, tous les généraux, excepté un, acceptèrent cette disposition, et celui qui protesta fut le fils d'Antipater, Cassandre. A quel titre? Parce qu'il se crut dépouillé d'un droit héréditaire, bien qu'en le nommant chiliarque, ou lieutenant du régent, son père lui eût donné la seconde place dans le gouvernement. Il dissimula d'abord et feignit de ne songer qu'aux plaisirs; mais ses parties de chasse étaient des complots, où il tramait avec ses amis le renversement du nouveau régent. Il se mit secrètement en relation avec Ptolémée, qui avait épousé sa sœur, et lui demanda d'envoyer dans l'Hellespont les forces maritimes que la conquête de la Syrie et de la Phénicie sur Laomédon venait de donner à l'Égypte. Il correspondait aussi avec Antigone et jetait les bases d'une seconde ligue.



Monnaie de Cassandre[1].

Antigone était tout disposé à profiter de la faiblesse de Polysperchon. Il ambitionnait de réunir sous ses lois toute l'Asie Mineure. Mais cette entreprise voulait une prompte exécution, afin de devancer le moment où Polysperchon serait en mesure d'y mettre obstacle. Il résolut de s'aider, dans l'exécution, d'Eumène dont les talents venaient de se révéler, et il lui envoya un de ses amis, Hiéronyme de Cardie, pour lui offrir la restitution des provinces qui lui avaient été attribuées[2]. Le traité ne mentionnait que pour la forme la famille d'Alexandre et engageait la fidélité d'Eumène envers Antigone. Eumène feignit de considérer cette disposition comme une inadvertance et changea les termes du traité de telle sorte qu'il s'engageait non plus envers Antigone, mais envers la famille royale. Les Macédoniens qui l'assiégeaient, toujours dévoués à cette maison, le laissèrent sortir de sa forteresse. Dès qu'Antigone connut la fraude, il dépêcha sur-le-champ l'ordre de

[1] Tête d'Hercule à droite, coiffée de la peau de lion. ℞. ΚΑΣΣΑΝΔΡΟΥ. Lion accroupi à droite; dans le champ, ΕΥ, marque d'atelier. (Bronze frappé probablement avant que Cassandre prît le titre de roi.)

[2] Cet Hiéronyme de Cardie composa un ouvrage sur les successeurs d'Alexandre, οἱ διάδοχοι, où il montra beaucoup de partialité pour Antigone et son fils Démétrius.

serrer plus étroitement la place, mais il n'était plus temps: Eumène courait déjà la campagne avec deux mille chevaux rassemblés de toutes parts. Il avait en effet tout à perdre dans une alliance avec un prétendant et, comme il s'était dévoué au régent Perdiccas, il se dévoua au régent Polysperchon : s'attachant aux choses, non aux hommes; à la royauté légitime qui lui eût fait un sort brillant, non aux usurpateurs dont le premier soin eût été de se débarrasser de lui ou de le reléguer à un rang obscur.



Forteresse, sur une monnaie d'Anazarbos en Cilicie[1].

Pour combattre la ligue nouvelle, Polysperchon prit trois moyens : se concilier la Grèce en la rendant à la démocratie qu'Antipater avait abolie, et qui, par reconnaissance, serait ennemie de Cassandre; soutenir Eumène dans sa guerre contre Antigone; enfin rappeler Olympias de l'Épire, rassembler en Macédoine toute la famille d'Alexandre pour en lier tous les membres à une même politique, et peser, de tout le poids de leur influence réunie, sur les ambitions rivales.



Cavalier et fantassin[2].

Il commença par adresser solennellement à la Grèce, au nom des rois, un édit qui ordonnait le rappel des bannis de la cause démocratique et le rétablissement des formes politiques qui existaient du temps de Philippe et d'Alexandre; il rendait même Samos à Athènes. Ce manifeste eut pour effet de produire, contre les partisans d'Antipater, devenus ceux de son fils Cassandre, une réaction immédiate; particulièrement à Athènes contre les Neuf-Mille et Phocion. Ces citoyens, exclus depuis 322 de la place publique, y rentrèrent avec des sentiments de vengeance plutôt que de patriotisme, et le silence qui régnait depuis plusieurs années dans les villes fut tout à coup changé en un concert de discours furieux et de voix audacieuses, parmi lesquelles aucune ne rappelait celle de Démosthène ou de Lycurgue. Phocion, dont la conduite dans ces derniers temps avait été au moins impru-

[1] ΚΑΙΣΑΡΕΩΝ ΤΩΝ ΠΡΟΣ [ΤΩ ΑΝΑΖΑΡΒΩ]. ΕΤΟΥС ΖΞ (an 67-48 de J.-C.). Buste de Zeus (?) à droite, devant un massif de rochers qui représentent l'acropole d'Anazarbos; au-dessus de la montagne, on voit les remparts de la forteresse. (Revers d'une monnaie de bronze à l'effigie de Claude.)

[2] Cavalier thessalien galopant à gauche, la lance en arrêt. ℟. ΠΕΛΙΝΝΑ[*ίων*]. Hoplite s'avançant à gauche et détournant la tête; il est coiffé de la *kausia*, vêtu d'une courte chlamyde et armé de l'épée, de la lance et du bouclier. [Monnaie d'argent de Pélinna (Thessalie).]

dente, fut chargé, comme stratège en fonction de défendre le Pirée, les arsenaux et la flotte contre les entreprises de son ami Nicanor, qui commandait la garnison de Munychie. Cet officier de Cassandre réussit à s'emparer du port d'Athènes, qu'il se hâta d'isoler de la ville par une muraille. Pour les Athéniens, c'était le coup le plus sensible. On s'en prit à Phocion qui n'avait rien prévu et peut-être n'avait rien voulu prévoir. La démocratie renaissante lui inspirait des craintes, et il ne se sentait pas en sûreté dans une ville qui allait sans doute lui demander un compte sévère de sa conduite. Il s'enfuit avec plusieurs de ses partisans dans le camp d'Alexandre, fils de Polysperchon, qui l'envoya à son père. L'orateur Agonidès et quelques autres l'y suivirent, comme accusateurs, au nom d'Athènes.


Statère de Philippe Arrhidée[1].

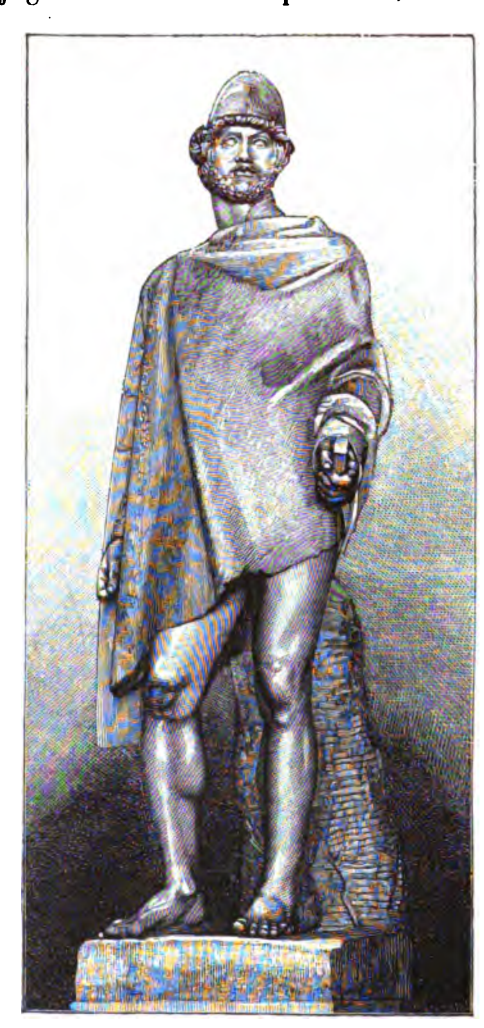
Polysperchon avait placé Arrhidée, entouré de ses courtisans, sous un dais d'or. Devant ce tribunal, les Athéniens furent autorisés à plaider leur cause. Comme ils parlaient tous en même temps, s'accusant les uns les autres : « O roi ! dit Agonidès, ordonnez qu'on nous enferme tous dans une cage et qu'on nous renvoie à Athènes pour y rendre compte de notre conduite. » Le silence se rétablit et chacun prit à son tour la parole. Mais Polysperchon fut d'une partialité révoltante contre Phocion : il l'interrompait à chaque moment, et, frappant violemment la terre de son bâton, il le força enfin de se taire. Hégémon, autre accusé, osa prendre Polysperchon lui-même à témoin de son affection pour le peuple ; le régent s'emporta comme si on l'eût offensé. Arrhidée, pauvre roi à ressorts, se leva à la voix de son tuteur et voulut percer de sa lance l'insolent. Cet incident fit rompre l'assemblée, et les accusés furent renvoyés à Athènes sous la conduite de Clitos, l'ancien amiral d'Antipater, « en apparence pour y être jugés, dans le fait pour y recevoir la mort. »

Plutarque, qui aime les beaux récits et n'aime pas la foule populaire, dit que de l'assemblée qui eut à prononcer sur leur sort on ne fit sortir ni les esclaves, ni les étrangers, ni les hommes notés d'infamie[2]. « D'abord on lut la lettre du roi, qui déclarait tous les prisonniers convaincus de trahison et en renvoyait le jugement aux Athéniens,

[1] Tête de Pallas à droite avec un casque orné d'un serpent. ℞. ΦΙΛΙΠΠΟΥ. Victoire debout à gauche tenant de la main droite une couronne et de la gauche une hampe de trophée ; dans le champ, un monogramme et une torche, marque de l'atelier d'Amphipolis. (Or.)

[2] C'est-à-dire ceux qui étaient privés, par l'ἀτιμία, d'une partie de leurs droits politiques.

comme à un peuple libre. Lorsque Phocion entra, les bons citoyens, baissant les yeux et se couvrant le visage, versèrent des larmes amères; un seul eut le courage de se lever et de dire que, puisque le roi avait renvoyé au peuple un jugement de cette importance, il était juste d'exclure du tribunal les étrangers et les esclaves. Mais la populace rejeta hautement cette proposition et s'écria qu'il fallait lapider ces partisans de l'oligarchie, ces ennemis du peuple. Personne n'osa plus parler en faveur de Phocion, et lui-même ne parvint qu'avec beaucoup de peine à se faire écouter : « Athéniens, dit-il, est-ce justement ou injustement que vous voulez nous faire mourir? — C'est justement, répondirent quelques-uns. — Eh ! comment pourrez-vous en être sûrs, si vous ne voulez pas nous entendre? » Mais, ne les voyant pas plus disposés à l'écouter, il leur dit : « Je confesse que je vous ai fait des injustices dans le cours de mon administration; et, pour les expier, je me condamne moi-même à la mort. Mais ceux qui sont avec moi, pourquoi les feriez-vous mourir, puisqu'ils ne vous ont fait aucun tort? — Parce qu'ils sont tes amis, » répondit la populace. Agonidès lut le décret qu'il avait préparé; il portait que le peuple



Statue connue sous le nom de Phocion[1].

[1] Statue en marbre conservée au Vatican (d'après une photographie). — On a très justement voulu reconnaître un portrait dans cette tête dont la physionomie est si personnelle, et la grande simplicité de la statue a fait choisir le nom de Phocion. Mais cette tête, bien qu'antique, n'appartient pas à la statue : c'est le portrait d'un homme d'État athénien, dans le genre de ceux que nous avons donnés au tome II (p. 95, 148, 176, 465, 607), et dont le nom demeure incertain. (V. Friederichs-Wolters, *Die Gypsabgüsse antiker Bildwerke*, n° 479, p. 211.)

donnerait ses suffrages pour prononcer si les accusés étaient coupables, et que, s'ils étaient déclarés tels, ils seraient exécutés sur-le-champ. Quelques-uns voulaient encore que Phocion fût appliqué à la torture avant d'être mis à mort; et déjà ils commandaient qu'on apportât la roue, qu'on fît venir les exécuteurs. Mais Agonidès, voyant l'indignation que cette demande causait à Clitos, s'y opposa : « Quand nous aurons, dit-il, à punir un scélérat tel que Callimédon, nous l'appliquerons à la torture; contre Phocion je ne demande rien de semblable. » Alors un homme de bien s'écria : « Tu as raison, car si nous mettons Phocion à la torture, à quoi donc te condamnerons-nous? » Le décret fut adopté, et lorsqu'on demanda les suffrages, ils furent tous pour la mort (318).

L'assemblée congédiée, on conduisit les cinq condamnés à la prison. Attendris par leurs parents et leurs amis qui étaient venus les embrasser pour la dernière fois, ils fondaient en larmes et déploraient leur infortune : Phocion seul conservait le même visage que lorsque, sortant de l'assemblée pour aller commander les troupes, il était reconduit avec honneur par les Athéniens. Ceux qui le voyaient passer ne pouvaient s'empêcher d'admirer sa grandeur d'âme et son impassibilité. Plusieurs de ses ennemis le suivaient en l'accablant d'injures; un d'eux vint même lui cracher au visage. Phocion, se tournant vers les magistrats, leur dit d'un air tranquille : « Personne ne réprimera-t-il l'indécence de cet homme? » Quand ils furent dans la prison. Thudippos, à la vue de la ciguë qu'on broyait, éclata en plaintes amères, disant que c'était bien à tort qu'on le faisait mourir avec Phocion. « Eh quoi! repartit l'homme de bien, n'est-ce pas une assez grande consolation pour toi que de mourir avec Phocion? » Quelqu'un de ses amis lui demanda s'il n'avait rien à faire dire à son fils Phocos : « Sans doute; j'ai à lui recommander de ne conserver aucun ressentiment de l'injustice des Athéniens. » Nicoclès, le plus fidèle de ses amis, le pria de lui laisser boire la ciguë le premier. « Votre demande est bien dure et bien triste, répondit Phocion; mais, puisque je ne vous ai rien refusé pendant ma vie, je vous accorde à ma mort cette dernière satisfaction. » Quand tous eurent bu la ciguë, elle manqua pour Phocion, et l'exécuteur déclara qu'il n'en broierait point d'autre à moins qu'on ne lui donnât 12 drachmes, qui étaient le prix de chaque dose. Comme cette difficulté causait quelque retard, Phocion appela un de ses amis : « Puisqu'on ne peut mourir gratis

à Athènes, lui dit-il, je vous prie de donner à cet homme l'argent qu'il demande. »

C'était le 19 du mois de munychion. Ce jour-là les chevaliers faisaient une procession à cheval en l'honneur de Jupiter. Lorsqu'ils passèrent devant la prison, les uns ôtèrent leurs couronnes; les autres, jetant



Cavalcade de chevaliers athéniens[1].

les yeux sur la porte, ne purent retenir leurs larmes; les plus endurcis regardaient comme une impiété qu'on n'eût pas renvoyé cette exécution au lendemain, afin que, dans une fête si solennelle, la ville ne fût pas souillée par une mort violente. Les ennemis de Phocion avaient fait décréter que son corps serait porté hors du territoire de l'Attique, et que nul Athénien ne pourrait donner du feu pour faire ses funérailles. Aucun de ses amis n'osa toucher à son corps; un certain Conopion. accoutumé à vivre du produit de ces sortes de fonctions, transporta le

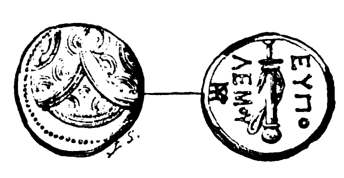
[1] Fragment de la frise du Parthénon (d'après une photographie).

corps au delà d'Éleusis, et le brûla avec du feu pris sur les terres de Mégare. Une femme du pays, qui se trouva par hasard à ces funérailles avec ses esclaves, lui éleva, dans le lieu même, un cénotaphe, y fit les libations d'usage, et mettant dans sa robe les ossements qu'elle avait recueillis, elle les porta la nuit dans sa maison et les enterra sous son



Niches pour ex-voto, sur la route d'Athènes à Éleusis[1].

foyer en disant : « O mon foyer, je dépose dans ton sein ces précieux restes d'un homme vertueux. Conserve-les avec soin pour les rendre au tombeau de ses ancêtres, quand les Athéniens seront revenus à la raison. » Ce temps vint, avec le retour au pouvoir du parti oligarchique, après l'occupation de la ville par Cassandre. Les os de Phocion furent rapportés à Athènes, on lui éleva une statue de bronze, et le peuple condamna à mort l'accusateur Agonidès; deux autres tombèrent sous les coups de son fils.



Monnaie au nom d'Eupolémos, général de Cassandre[2].

[1] D'après Le Bas, *Voyage archéologique; Itinéraire*, pl. 8. — Ces niches, creusées dans le roc, abritaient des ex-voto à Aphrodite. La déesse avait un sanctuaire en cet endroit.

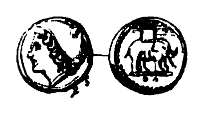
[2] Trois boucliers macédoniens superposés. ℞. ΕΥΠΟΛΕΜΟΥ. Épée dans son fourreau. Dans le champ, un monogramme. (Bronze.)

Plutarque, dont nous venons d'analyser le récit, est plus favorable que de raison à son héros. Phocion, adversaire de la démocratie, a eu le malheur d'être l'ami de tous les ennemis d'Athènes : de Philippe, d'Alexandre, d'Antipater, en dernier lieu de Nicanor, qui venait de surprendre le Pirée, et du fils de Polysperchon, qui l'avait envoyé à son père comme un de leurs plus dévoués partisans. Il fut un grand homme peut-être, mais non un grand citoyen. Sa fin fait oublier sa vertu revêche et cette politique désespérée qui perd d'avance toutes les causes. Il sut bien mourir, c'est la plus belle partie de sa gloire, mais cette gloire-là, Socrate et Démosthène la partagent avec lui.

Dans la plupart des villes, de pareilles scènes eurent lieu. L'oligarchie relevée par Antipater fut partout renversée et proscrite. La faiblesse de Polysperchon était aussi meurtrière que l'ambition de Cassandre ou celle d'Antigone.

IV. — RUINE DU PARTI ROYAL ET DE LA FAMILLE D'ALEXANDRE.

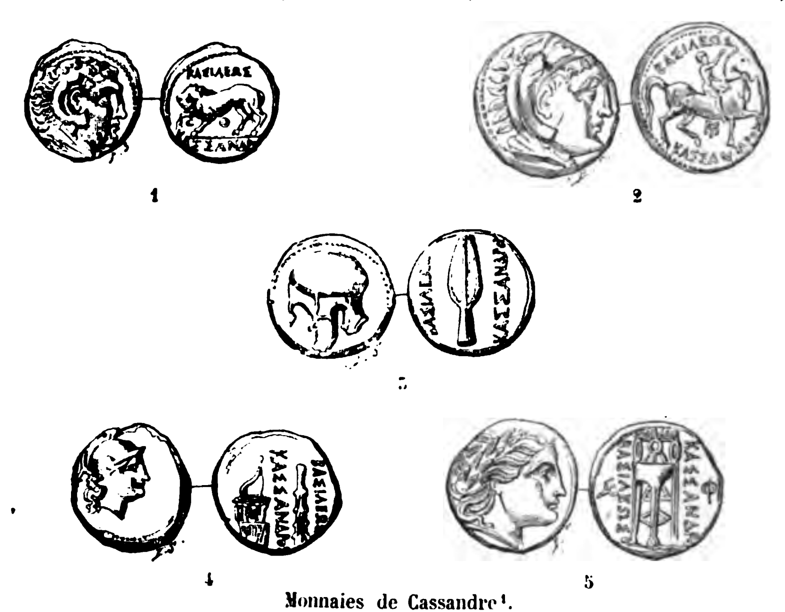
Tandis que le parti démocratique reprenait un instant le dessus, soutenu qu'il était par Polysperchon, une flotte montée par Cassandre et par des troupes qu'Antigone avait fournies, arrivait au Pirée. Le régent se rapprocha au plus vite d'Athènes pour appuyer sa résistance, avec vingt-cinq mille hommes et soixante-cinq éléphants; mais, les vivres lui manquant pour nourrir cette multitude au milieu d'un pays stérile, il laissa dans l'Attique un détachement sous les ordres de son fils Alexandre, et passa dans le Péloponnèse où Mégalopolis refusait de reconnaître son autorité. Cette ville, dévouée à Philippe et à Alexandre, en qui elle avait eu des protecteurs contre Sparte, s'était attachée aussi aux régents, prédécesseurs de Polysperchon; mais elle avait reçu d'Antipater un gouvernement aristocratique qui fut assez fort, assez national, pour ne pas tomber au moment où une révolution démocratique était provoquée dans toute la Grèce. Les habitants des campagnes voisines accoururent dans ses murs; et elle compta jusqu'à quinze



Éléphant portant une tour [1].

[1] Tête imberbe d'Hermès coiffé du pétase, à gauche. ℞. Éléphant portant sur son dos une tour crénelée; à l'exergue, deux points. Cette monnaie d'argent, d'attribution incertaine, est contemporaine de Pyrrhus et a dû être frappée dans quelque ville de l'Italie méridionale. (Imhoof-Blumer, *Monnaies grecques*, p. 459.)

mille defenseurs, citoyens, étrangers ou esclaves. Damis, ancien officier d'Alexandre, dirigeait la défense. Il se servit de tous les moyens alors en usage dans les sièges. Il garnit le rempart de balistes et de catapultes pour contre-battre les hautes tours remplies d'archers que l'ennemi poussait vers la place; il sema sur le glacis des chausse-trapes, dissimulées sous un peu de terre ; et lorsque le mur, miné par les Macédoniens, s'écroula, il construisit, en arrière de la brèche, dans



Monnaies de Cassandre[1].

l'espace d'une nuit, une nouvelle muraille. En vain le régent poussa deux fois ses troupes à l'assaut; dans la dernière tentative, les éléphants qui tenaient la tête de la ligne, blessés par les pointes de fer sur lesquelles ils marchaient, hurlèrent de douleur et, se rejetant en arrière, au travers de l'armée, y causèrent un tel désordre qu'il fallut lever le siège.

Cependant de nouvelles forces arrivèrent de l'Asie au secours de Cassandre; Clitos, chargé de les intercepter, remporta dans l'Hellespont une victoire navale. Mais, tandis qu'il s'abandonnait à la con-

[1] 1. Tête imberbe d'Hercule, coiffée de la peau de lion, à droite. ℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΚΑΣΣΑΝΔΡΟΥ. Lion, tourné à gauche, levant une patte. Dans le champ, une lettre d'atelier. (Bronze.) — 2. Tête imberbe d'Hercule, à droite, coiffée de la peau de lion. ℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΚΑΣΣΑΝΔΡΟΥ. Cavalier allant au pas à droite, et levant la main droite. Dans le champ, un monogramme. (Bronze.) — 3. Casque. ℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΚΑΣΣΑΝΔΡΟΥ. Fer de lance. (Bronze.) — 4. Tête casquée, imberbe, à droite. ℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΚΑΣΣΑΝΔΡΟΥ. Massue et arc dans son étui. (Bronze.) — 5. Tête laurée d'Apollon à droite. ℟. ΚΑΣΣΑΝΔΡΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. Trépied. Dans le champ, deux monogrammes. (Bronze.)

fiance que lui inspirait ce triomphe, Antigone, improvisant à la hâte une flotte nouvelle avec des vaisseaux de charge, tomba subitement sur lui, et détruisit si complètement la flotte royale, que Clitos seul échappa; il périt, peu de temps après, dans la Thrace (octobre 318).



Monnaie d'Antigone[1].

Ce désastre, ajouté à l'échec de Mégalopolis, ruina la cause de Polysperchon en Grèce. Les Athéniens, sans port ni vaisseaux, étaient comme l'abeille sans aiguillon : ils ne pouvaient se défendre; un traité avec Cassandre leur conserva la ville, son territoire, ses revenus, sa flotte et quelques-unes de leurs possessions. La base du gouvernement resta la même que dans la constitution d'Antipater, mais elle fut élargie par la réduction du cens exigible pour prendre part au gouvernement, que l'on ramena de 2000 drachmes à 1000. Cassandre gardait en outre une garnison dans Munychie transformée en forteresse puissante, et était autorisé à désigner un citoyen d'Athènes à qui serait confiée l'administration de la cité. Son choix tomba sur Démétrius de Phalère, homme sage et modeste, ami des lettres et des arts, qui gouverna les Athéniens pendant onze années, les plus paisibles, mais non les plus honorables, de leur orageuse existence.


Bouclier richement orné[2].

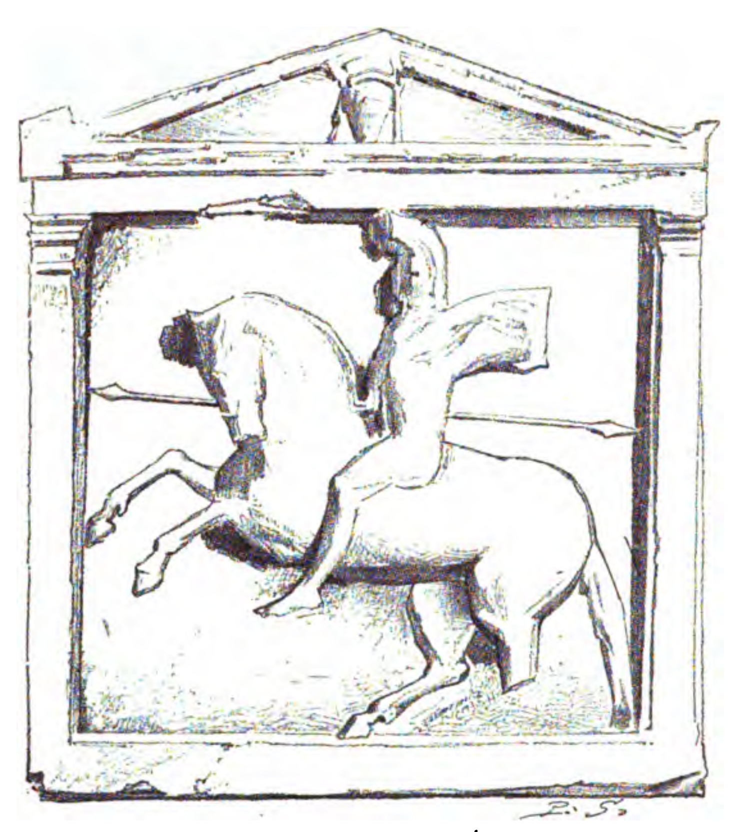
Vaincu en Grèce, Polysperchon ne fut pas beaucoup plus heureux en Asie, quoiqu'il eût en ce pays pour lieutenant l'habile Eumène. L'ordre avait été envoyé, de la part des rois, aux trésoriers royaux, en Cilicie, de lui compter 500 talents comme indemnité personnelle, ainsi que tout l'argent qu'il demanderait pour les affaires de l'État; les trois mille argyraspides, en garnison dans cette province, furent aussi placés sous son commandement. Dans le même temps, Olympias lui écrivait comme

[1] Tête d'Hercule imberbe, coiffée de la peau de lion, à droite. ℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΓΟΝΟΥ. Zeus aétophore assis à gauche. Dans le champ, un monogramme. (Tétradrachme aux types d'Alexandre.)

[2] Fragment d'une peinture de vase, d'après les *Monumenti dell' Instit.*, IX, tav. 6. — L'intérieur du bouclier n'est pas moins richement décoré que l'extérieur.

au véritable soutien de la famille royale, et lui demandait si elle devait retourner en Macédoine : il lui conseilla de rester en Épire.

Sur Eumène semblait donc reposer tout l'avenir du parti des rois. Mais la grande importance qu'il avait acquise n'aveuglait pas cet esprit froid et prudent. Il se montra plus que jamais modeste et réservé. Il refusa les 500 talents qui lui étaient offerts pour lui-même



Cavalier, sur un bas-relief d'Épire[1].

et tint aux argyraspides des discours faits pour désarmer tout esprit de résistance à son autorité. Il convenait qu'il n'était qu'un étranger, et qu'en cette qualité il n'avait aucun droit à la puissance. Aussi n'avait-il pas sollicité le fardeau que les rois lui imposaient, et qu'il acceptait par résignation, malgré la faiblesse de sa santé usée par de pénibles campagnes. Il évita avec soin de blesser la susceptibilité des officiers macédoniens; il fit même déposer dans la salle du conseil

[1] Stèle découverte à Apollonie d'Épire (d'après Heuzey et Daumet, *Mission archéologique de Macédoine*, pl. 31).

un trône d'or sur lequel étaient mis le diadème, le sceptre et les autres ornements royaux, comme pour donner à l'ombre d'Alexandre la présidence perpétuelle : reproche éloquent contre tous ces généraux qui brûlaient de prendre la place de celui que nul n'égalait; symbole aussi de concorde et signe de ralliement offert à tous les Macédoniens.

Eumène eut bientôt sous ses ordres une armée de quinze mille hommes avec laquelle il s'empara de la Phénicie. Il y trouva un grand nombre de vaisseaux qui lui formèrent une flotte pour se mettre en communication avec Polysperchon. Mais c'était le moment où le régent n'éprouvait plus que des revers en Europe, et Eumène se vit abandonné à lui-même en Asie. Antigone et Ptolémée, inquiets de sa puissance, envoyèrent des orateurs chargés de promesses aux argyraspides et à leurs chefs. Cette troupe, l'élite et comme le noyau de l'armée d'Eumène, formait un des plus admirables corps de vétérans qu'on eût jamais vus. Triés par la guerre, ils ne connaissaient ni la maladie ni le péril, et, avec le sang-froid que donnent l'âge et la longue expérience des combats, ils avaient l'audace des plus jeunes, n'ayant jamais été vaincus. L'importance de ce corps « aux boucliers d'argent » était considérable dans un temps où, par l'impuissance des institutions civiles, la force militaire décidait toutes les questions. Mais les argyraspides, sans cesse courtisés, étaient prêts à mettre leur courage à l'encan et à trouver que les offres les plus brillantes étaient les meilleures. Déjà les séductions et les menaces de Philotas, agent d'Antigone, les ébranlaient, lorsque Eumène se montra. Toute son habileté fut nécessaire pour les retenir fidèles à la cause royale; et elle fut telle, qu'il parvint à leur inspirer, pour quelque temps au moins, jusqu'à du dévouement à sa personne.



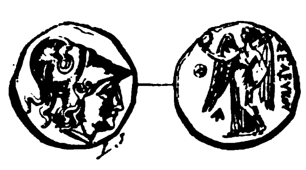
Galère phénicienne [1].

Sans espoir de secours du côté de l'Europe, et menacé sur les bords de la Méditerranée par les forces supérieures d'Antigone et de Ptolémée, Eumène résolut d'aller chercher de l'argent et des soldats dans la haute Asie. Il entra en Mésopotamie, et invita Pithon, gouverneur

[1] Galère phénicienne avec neuf rameurs. Sur le pont, on voit Astarté debout, la main droite étendue, et l'*acrostolium* dans la gauche; devant elle, le pilote courbé sur le gouvernail; derrière Astarté, un guerrier debout, armé de la lance et du bouclier, et levant la main droite. Le navire se termine par l'*acrostolium* auquel est suspendu un bouclier; dans les flots, le murex et une palme. En légende, TVRIORVM. (Revers d'une monnaie de bronze à l'effigie de l'impératrice Aquilia Severa.)

de Médie, Séleucus, gouverneur de Babylone, à se rallier à lui pour la défense des rois. Ces deux généraux n'osèrent se déclarer ouvertement contre le lieutenant du régent; mais, ce qui était à peu près la même chose, ils annoncèrent qu'ils n'obéiraient pas à Eumène, naguère proscrit par le conseil des Macédoniens. Arrêté un moment par eux au passage du Tigre, il traversa le fleuve de vive force, et trouva dans la Susiane la plupart des satrapes de la haute Asie, ligués contre Pithon, qui avait fait périr un d'entre eux et prétendait imposer aux autres sa suprématie. Peucestas, gouverneur de la Perside et le plus habile des chefs de ces régions, était à la tête de cette ligue avec trois mille fantassins exercés à la macédonienne, mille cavaliers, et il avait laissé dans son gouvernement dix mille archers qu'il pouvait appeler à son aide. Les autres satrapes étaient suivis de moindres troupes; mais un d'eux, Eudémos, avait amené de l'Inde cent vingt-cinq éléphants de guerre (317).

Dans cette circonstance encore il fallut à Eumène une extrême adresse pour conjurer les discordes prêtes à éclater entre les généraux et leur faire oublier son origine, qui affaiblissait en sa personne l'autorité du commandement. Peucestas revendiqua pour lui-même la direction suprême. Antigénès, chef des argyraspides, répondit que le choix du chef appartenait aux seuls Macédoniens, eux aussi anciens compagnons d'Alexandre. Eumène fit résoudre qu'il n'y aurait pas de commandant en chef et que tous les satrapes délibéreraient en commun, à la majorité des voix, en présence du trône d'Alexandre, « comme dans une ville gouvernée démocratiquement. »


Statère de Séleucus[1].

Antigone avait suivi Eumène; Pithon et Séleucus s'étant déclarés pour lui, il franchit le Tigre et arriva à Suse. L'autorité des lettres royales, même dans les mains d'un étranger, était encore si grande, que le gardien de la citadelle et des trésors qui s'y trouvaient refusa d'ouvrir ses portes à Antigone, parce qu'Eumène le lui avait défendu au nom des rois. Son adversaire continuant sa marche sur la Perside, Eumène lui tua quatre mille hommes dans une rencontre et le rejeta sur la Médie. Mais, pour se défendre contre les intrigues de

[1] Tête casquée de Pallas, à droite. ℞. ΣΕΛΕΥΚΟΥ. Victoire debout à gauche, tenant une couronne et la hampe d'un trophée. Dans le champ, deux monogrammes. Cette pièce d'or, aux types des statères d'Alexandre, paraît avoir été frappée par Séleucus avant que ce général eût pris le titre de roi.

ses alliés, surtout de Peucestas, il fut réduit à supposer des lettres qui annonçaient la mort de Cassandre, le triomphe d'Olympias, le passage de Polysperchon en Asie, et il profita de l'effroi jeté par ces fausses nouvelles pour prendre quelques mesures énergiques qui étouffèrent les prétentions ambitieuses.

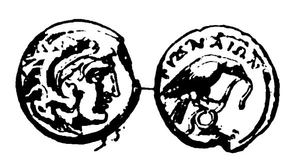
Cependant Antigone revenait de la Médie avec de nouvelles forces. Eumène alla à sa rencontre dans la Parétacène et lui livra une première bataille sans résultat. Au printemps suivant (316), une action décisive eut lieu. La victoire fut longtemps disputée : la trahison de Peucestas, qui se retira avant la fin, avait d'abord compromis les affaires d'Eumène, que les argyraspides rétablirent; ils mirent en désordre l'infanterie d'Antigone, et, selon Diodore, tuèrent cinq mille ennemis sans perdre un seul homme. Mais, pendant le combat, Antigone, à la faveur d'une poussière épaisse, avait fait tourner l'armée ennemie par un corps de cavalerie mède qui s'était emparé des équipages. Quand les argyraspides apprirent que leurs femmes, leurs enfants et leur butin étaient tombés au pouvoir de l'ennemi, ils passèrent dans le camp du puissant satrape de la Phrygie et lui livrèrent Eumène. Antigone fit périr ce fidèle soutien de la famille d'Alexandre, égorger ses amis, brûler vif Antigénès, le chef des Argyraspides, et se débarrassa de cette troupe indocile, en l'usant dans de petites expéditions contre les peuples des provinces orientales.

En Europe, en Asie, la cause des rois était donc perdue, et comme pour accélérer cette chute, la famille d'Alexandre s'était décimée de ses propres mains.

Dans le parti des rois, il y avait deux factions ennemies, celle d'Arrhidée dont le chef véritable était sa femme Eurydice, et celle du jeune Alexandre, ce fils de Roxane, auquel s'était attaché Olympias. Le premier était dans les mains de Polysperchon; mais Eurydice, voyant baisser le crédit et la puissance du vieux général, qui d'ailleurs, en ce moment, se rapprochait d'Olympias, entra en relations avec Cassandre, alors victorieux[1]. Elle l'appela en Macédoine et, au nom de son époux, lui donna le commandement des troupes royales. Polysperchon, directement menacé, alla chercher Olympias en Épire : à la vue de la mère d'Alexandre, les soldats d'Eurydice passèrent de son côté. Depuis longtemps Olympias haïssait le bâtard idiot, le fils d'une danseuse thessalienne, et sa femme, l'Illyrienne qui prétendait régner sur

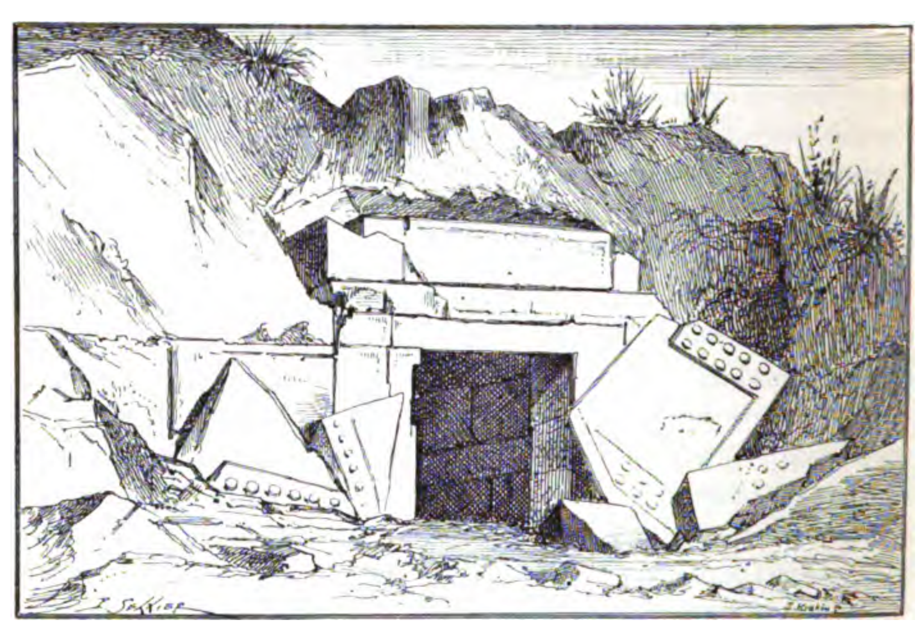
[1] Voyez p. 361.

la Macédoine. Elle les fit murer dans un cachot si étroit, qu'il pouvait à peine contenir les deux captifs, et avec une seule ouverture, par où on leur jetait quelque nourriture. Quand ce long supplice commença à exciter la compassion des Macédoniens, Olympias fit tuer Arrhidée à coups de flèches par des soldats thraces, puis elle commanda de présenter à la reine une épée, un lacet et de la ciguë, c'est-à-dire le choix de la mort. Après avoir appelé la vengeance des dieux sur son affreuse ennemie, et lavé, comme elle le put, les blessures de son époux, Eurydice se pendit avec sa ceinture (317). D'autres meurtres suivirent : un fils d'Antipater et cent des amis de Cassandre furent immolés.



Monnaie de Pydna[1].

A ces nouvelles, celui-ci quitta le Péloponnèse, où il tenait tête au fils de Polysperchon, et accourut en Macédoine. Olympias, qui n'avait point d'armée, s'enferma dans Pydna avec Roxane et son fils, Thessa-



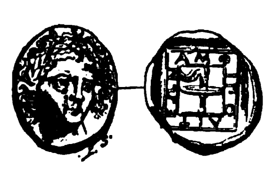
Chambre sépulcrale, à Pydna[2].

lonice, sœur d'Alexandre, et une cour nombreuse. Elle comptait sur Polysperchon et sur Éacide, roi d'Épire, qui venait à son secours. Mais

[1] Tête imberbe d'Hercule, coiffée de la peau de lion, à droite. ℞. ΠΥΔΝΑΙΩΝ. Aigle dévorant un serpent dans son bec, à droite. (Bronze.)

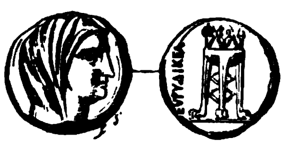
[2] D'après Heuzey et Daumet, *Mission archéologique de Macédoine*, pl. 17. — La chambre sépulcrale de Pydna est attribuée par M. Heuzey à l'époque macédonienne.

les soldats de Polysperchon passèrent à Cassandre et les Épirotes, infidèles pour la première fois aux descendants d'Achille, qui, croyait-on, régnaient depuis des siècles sur les Molosses, prononcèrent la déchéance de leur roi et du fils de ce prince, Pyrrhus, alors âgé de deux ans. Bloquée par terre et par mer, sans espoir de délivrance, Olympias fit une résistance énergique, jusqu'au moment où la garnison, réduite par la famine et les maladies, lui arracha la permission de se rendre. Cassandre lui promit la vie sauve, mais suscita contre elle les parents de ses victimes, qui l'accusèrent de différents meurtres. Il lui fit passer l'avis secret et pressant de s'enfuir par mer, dans le dessein de la faire périr au milieu des flots et de tout rejeter sur la tempête. Elle déclara fièrement qu'elle ne fuirait pas et qu'elle était prête à se présenter au jugement des Macédoniens. Cassandre n'osa tenter cette épreuve et envoya deux cents soldats pour la tuer. Quand ils arrivèrent, elle leur parut si imposante, vêtue de sa robe royale, et debout, appuyée sur deux de ses femmes, que, saisis de respect, ils se retirèrent. Les parents de ceux qu'elle avait tués n'eurent pas ces scrupules; ils vinrent l'égorger, mais ne lui arrachèrent pas une marque de faiblesse (316).



Drachme d'Amphipolis[1].

Cassandre eût bien voulu se débarrasser en même temps de Roxane et de son fils. Il les éloigna d'abord de la vue des Macédoniens et les enferma, sous une garde sûre, dans la citadelle d'Amphipolis. Pour se frayer à lui-même le passage au trône, il épousa Thessalonice, sœur du conquérant; et, jouant d'avance le rôle de roi, bâtit, au fond du golfe Thermaïque, une ville nouvelle, Cassandrea, qui devint vite importante.



Monnaie de Cassandrea (appelée aussi Eurydicea)[2].

Durant ces tragédies, Polysperchon s'était retiré chez les Étoliens, qui envoyèrent un corps garder les Thermopyles. Cassandre força le passage, et, arrivé en Béotie, releva Thèbes pour gagner un renom de clémence. Toute la Grèce contribua à la restauration de cette ville; de l'argent fut



Revers d'une monnaie de Thèbes[3].

[1] Tête laurée d'Apollon, vue de trois quarts, à droite. ℞. ΑΜΦΙΠΟΛΙΤΕΩΝ. Flambeau allumé, dans un carré central. Le tout dans un carré creux.

[2] Tête voilée de Déméter à droite. ℞. ΕΥΡΥΔΙΚΕΑ. Trépied. (Bronze.)

[3] Protésilas, armé, et s'élançant d'une galère, prêt à combattre. En légende : ΘΗΒΑΙΩΝ. Revers d'une monnaie de bronze de Thèbes. Au droit, la tête de Déméter.

même envoyé de la Sicile et de l'Italie. A Athènes, le peuple s'était couronné de fleurs à la nouvelle que cette antique rivale allait sortir de ses ruines. Voilà de ces mouvements de cœur qui font beaucoup pardonner au peuple grec, parce qu'il est le seul dans l'antiquité chez qui on les trouve. Cassandre débarqua ensuite dans le Péloponnèse, força Argos et Hermione à entrer dans son parti, mais échoua contre Ithome en Messénie. Il ne resta plus à Polysperchon et à son fils Alexandre que l'Achaïe, Sicyone et Corinthe. Sparte, l'Étolie et l'Arcadie, seules en Grèce, demeuraient indépendantes (316); la première, sentant bien que le temps de sa fière insouciance du péril était passé, venait de s'entourer de murailles.

[1] Vase à boire conservé au musée Britannique (d'après une photographie). Cf. un rhyton en forme de tête d'aigle, publié ci-dessus, p. 116.



Rhyton en forme de tête de mulet[1].

CHAPITRE XXXIV

FORMATION DE TROIS ROYAUMES MACÉDONIENS; LA GRÈCE RENDUE A ELLE-MÊME (315-272).

I. — GUERRE ENTRE LES PRÉTENDANTS (315-312); PAIX DE 311.

En 315, l'état des choses était celui-ci : Antigone avait presque toute l'Asie macédonienne; Cassandre presque toute la Grèce et la Macédoine. La famille d'Alexandre, diminuée d'Olympias, d'Arrhidée, d'Eurydice, était réduite au fils du conquérant, âgé de sept ans et à peu près captif en Macédoine, à son autre fils, Hercule, qui paraissait sans droits, et à ses deux sœurs, Cléopâtre, veuve du roi d'Épire, et Thessalonice, femme de Cassandre. Cette famille, qui venait de perdre dans Eumène son principal appui, était menacée d'une ruine prochaine; avec elle disparaîtra tout projet de conserver l'unité de l'empire, que jusqu'à présent les gouverneurs généraux ont paru vouloir maintenir. Désormais, ce ne sera plus le possesseur du titre inutile de régent qui alarmera les satrapes, ni contre lui que se formeront les ligues; on combattra le premier qui aspirera à la suprématie. Cassandre a l'ambition secrète de mettre la main sur le sceptre; mais Antigone a su se former une puissance autrement menaçante avec soixante-dix mille soldats et les trésors d'Ecbatane, de Suse, de Quinda en Cilicie, dont il a fait battre monnaie pour acheter des mercenaires. Depuis la défaite d'Eumène, il paraît maître de la haute Asie aussi bien que de l'Asie Mineure et il agit en roi, surtout en roi asiatique qui pense que supprimer par la force ou la ruse ses adversaires, même ceux qui sont à peine suspects, est toute la politique. L'année précédente, il avait appelé près de lui, à l'aide d'un message trompeur, Pithon, qui lui portait ombrage. Ce satrape de la Médie était un ancien officier d'Alexandre, respecté pour ses talents et pour ses longs services, mais qui avait rêvé de se soumettre la haute Asie. Antigone l'avait fait condamner par un conseil de guerre

et exécuter. Il avait aussi chassé Peucestas de la Perside, et demandé compte au gouverneur de Babylone des revenus de sa province. Séleucus avait répondu qu'ayant reçu ses fonctions des Macédoniens, il n'en devait pas compte à Antigone; puis, songeant au sort de Pithon, il s'était enfui en Égypte, auprès de Ptolémée.

Antigone put se souvenir alors que, lui aussi, fugitif et proscrit, il avait suscité une ligue, la première de toutes, et que, devant elle, Perdiccas était tombé. Séleucus n'eut pas de peine à mettre dans ses intérêts Ptolémée, qui, à son tour, entraîna Lysimaque, maître de la Thrace, et les deux Cassandre, celui de la Macédoine et un autre qui gouvernait la Carie. Passons rapidement sur les détails de cette lutte dont les résultats seuls nous intéressent.

Antigone a cependant joué dans sa longue vie, un rôle trop important pour qu'on ne s'arrête pas un instant devant cet homme resté Grec au milieu de l'Asie; qui faisait de l'adulation le cas qu'elle mérite et avait sur les lèvres de belles sentences, plus facilement encore, dans les mains, des ordres de mort; qui, enfin, était ambitieux, sans méconnaître ce que l'ambition, même heureuse, coûte de soucis. « Si tu savais, disait-il en montrant le diadème, si tu savais à combien de maux est attachée cette guenille, tu ne la ramasserais pas sur un tas de fumier. »

La guerre éclata en 315, après d'inutiles négociations avec les généraux des provinces occidentales. C'est l'Asie cette fois qui va essayer de conquérir la Grèce et qui n'y réussira pas. Antigone avait l'avantage de séparer ses ennemis les uns des autres par une domination solide et compacte. Pour les empêcher de communiquer par mer, il fit construire une flotte dans les chantiers de Sidon, de Byblos, de Tripoli, de la Cilicie et de Rhodes, puis vint mettre le siège devant Tyr. De ce côté, il attaquait Ptolémée ; il attaqua Cassandre, en Grèce, par une alliance avec les Étoliens et en renvoyant dans ce pays, avec 1000 talents, Alexandre, fils de Polysperchon, qui était venu en Asie exciter l'indignation des Macédoniens, en mettant sous leurs yeux la conduite du nouveau maître de la Macédoine : Olympias égorgée et Thèbes relevée de ses ruines, double outrage à la mémoire d'Alexandre; les Olynthiens établis dans la ville de Cassandrie, insulte à la mémoire de Philippe; Roxane enfin, et son fils Alexandre Aigos, retenus en captivité. En outre, Antigone tendait aux Grecs l'amorce ordinaire, une promesse de liberté. Pour Lysimaque, il l'attaqua sur

ses derrières, en envoyant des troupes à Seuthès, roi de Thrace, qui avait pris les armes contre lui.

Cette offensive hardie n'eut pas d'abord un grand succès. La pre-

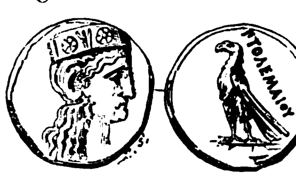


Sidon. Port des Égyptiens[1].

mière année de la guerre, 315, fut marquée par une défaite navale d'Antigone, par la perte de Chypre, qui passa du côté de Ptolémée, et par des égorgements dans le Péloponnèse, que les deux partis se disputaient. Cassandre y pénétra avec une armée pour en chasser ou y prendre le vieux Polysperchon qui s'était enfermé dans Messène. Il n'y réussit pas, mais, à Argos, un de ses lieutenants brûla cinq cents notables dans le Prytanée; un autre, s'étant emparé d'Orchomène, y massacra tous ceux du parti contraire qui s'étaient réfugiés dans le temple d'Artémis. Un événement en dit beau-



Monnaie d'un roi incertain de Golgoï (île de Chypre)[2].







1 — 2

Monnaies frappées en Chypre, au nom de Ptolémée[3].

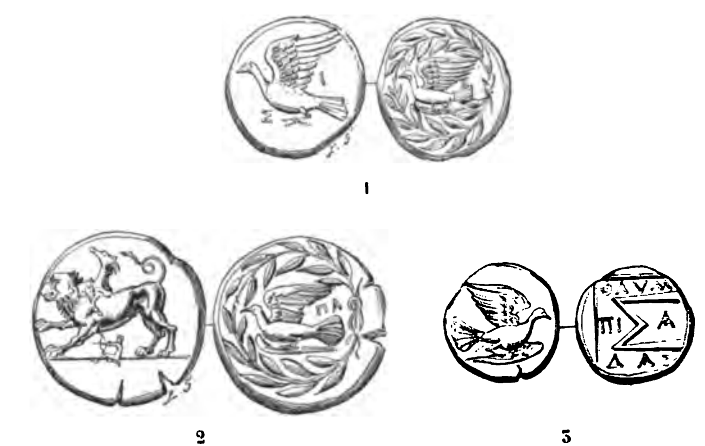
[1] D'après le Dr Lortet, *La Syrie d'aujourd'hui*, p. 102.

[2] Lion couché à droite, la gueule béante; au-dessus, un aigle qui vole; à l'exergue, traces d'une légende cypriote. ℞. Partie antérieure d'un lion, la gueule béante, à droite; devant lettres de l'alphabet cypriote, peut-être : Ϝω-τι-μω? (Argent.) Le roi qui a fait frapper cette médaille vivait sans doute au commencement du quatrième siècle. (Six, *Classement des séries cypriotes*, dans la *Revue numismatique*, 1883, p. 309.)

[3] 1. Tête d'Aphrodite paphienne, à droite, la tête surmontée d'une haute stéphané. ℞. ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ. Aigle debout à gauche. (Bronze.) — 2. Tête diadémée d'Aphrodite (?) à droite. ℞. ΠΤΟΛΕ[ΜΑΙΟΥ]. Aigle debout sur un foudre, à gauche. (Bronze.) Ces deux monnaies sur

coup sur la moralité de ce temps : la nouvelle défection d'Alexandre, fils de Polysperchon, qui se vendit à Cassandre pour une stratégie dans le Péloponnèse, où il se chargea de combattre son père.

En 314, les 1000 talents confiés par Antigone à Aristodémos, pour acheter des mercenaires au cap Ténare, firent merveille. Des villes furent encore prises et des citoyens égorgés. Alexandre ayant été assassiné par des Sicyoniens, sa femme, qui, à l'exemple des princesses de ce temps, se plaisait aux armes, conduisit les troupes de son époux contre Sicyone, prit la ville et fit mettre en croix trente des princi-



Monnaies de Sicyone[1].

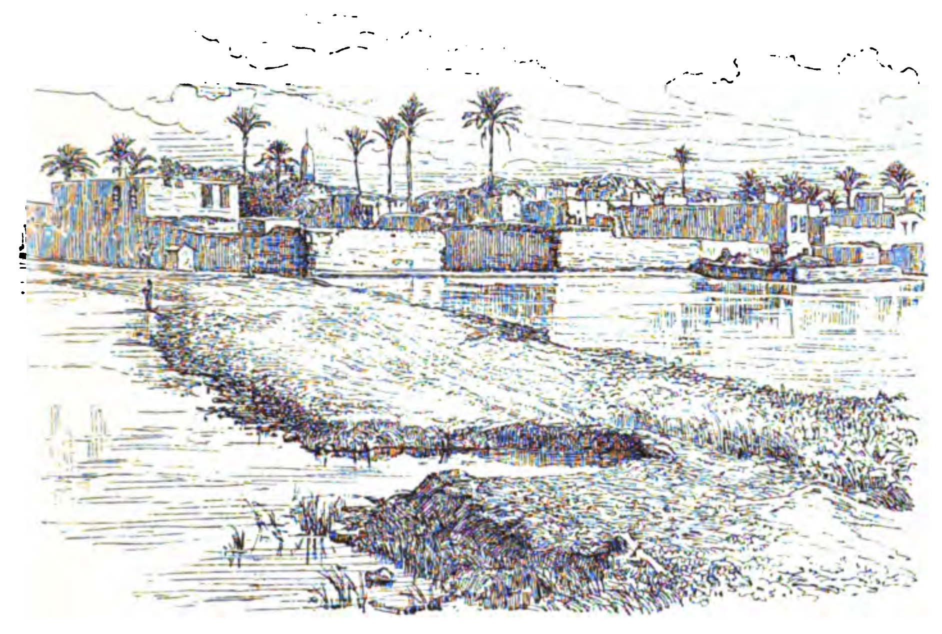
paux citoyens. L'Asie Mineure eut aussi ses combats, de sorte qu'on voyait partout des ruines, sans que la question avançât d'un pas. La prise de Tyr par Antigone, après un siège de quinze mois, n'eut pas d'influence plus sérieuse.

L'année suivante, mêmes combats stériles dans la Grèce, la Thrace et l'Asie Mineure; mais en 312, le jeune Démétrius, fils d'Antigone, chargé par son père d'arrêter les Égyptiens à l'entrée de la Syrie, fut battu près de Gaza par Ptolémée et Séleucus, à qui cette victoire rouvrit la route de Babylone et qui s'empressa de rentrer dans son gouvernement. A la nouvelle de la défaite de son fils, Antigone était accouru de l'Asie Mineure avec des forces considérables, et Ptolémée, n'osant les

lesquelles Ptolémée ne prend pas encore le titre de roi ont été frappées en Chypre, probablement à Paphos.

[1] 1. ΣΙ. Colombe volant à gauche. ℞. Colombe volant à gauche; dans le champ, E. Le tout dans une couronne de laurier. (Argent.) — 2. La Chimère, à gauche; dessous, un petit génie agenouillé et tirant de l'arc à gauche. ℞. Colombe volant à gauche; dans le champ, ΠΑ, initiales d'un nom de magistrat. Le tout dans une couronne de laurier. (Argent.) — 3. Colombe volant à droite. ℞. ΟΛΥΜΠΙΑΔΑΣ et la lettre Σ. Le tout dans un carré. (Argent.)

combattre, s'était replié sur l'Égypte que l'inondation du Nil rendait inabordable. La victoire de Gaza restait donc inutile. Les faciles succès d'un lieutenant d'Antigone dans l'Eubée, l'Attique et la Béotie n'eurent pas des suites plus heureuses. Ces peuples étaient déclarés libres, mais sans donner au maître de l'Asie occidentale ni un homme, ni un écu, ni même un point d'appui pour agir contre



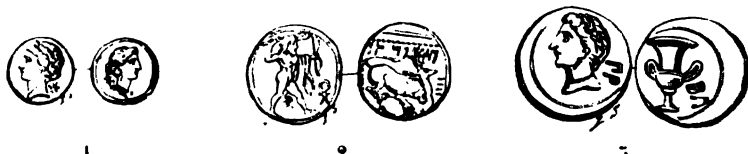
L'Égypte pendant l'inondation[1].

Cassandre et Polysperchon, cantonnés, l'un dans la Macédoine, l'autre dans le Péloponnèse.

Ainsi l'on s'était battu quatre ans; les peuples avaient été horriblement foulés et presque tout l'argent qu'ils tiraient du trafic et de l'industrie était allé aux mercenaires, soudards sans foi comme les guerres de cette nature en produisent, et aucun des adversaires n'avait réussi dans ses visées. De lassitude, les armes leur tombèrent des mains en 311. Un traité de paix fut alors conclu. Le vainqueur, en définitive, était Antigone qui avait réussi à se maintenir malgré la ligue, qui même avait acquis la Syrie, la Judée, la Phénicie, et croyait tenir la Babylonie. Le gouvernement de la Macédoine fut laissé à Cassandre, jusqu'à la majorité d'Alexandre Aigos; Lysimaque fut confirmé dans la possession de la Thrace; Ptolémée, dans celle de

[1] D'après Perrot et Chipiez, *Histoire de l'Art dans l'antiquité*, t. I, p. 3.

l'Égypte et des contrées adjacentes, avec Chypre et Rhodes récemment conquises par lui. Il n'était pas question de Séleucus, que l'on croyait errant en fugitif dans les provinces orientales. Tandis que son père opérait en Syrie, Démétrius avait fait une pointe rapide sur Babylone, d'où Séleucus, encore sans armée, s'était échappé, et on l'avait regardé comme perdu quand il se préparait un retour triomphant, qui aura lieu bientôt après. Il réunira alors dans ses mains toutes les satrapies à l'est de l'Euphrate, et Antigone, retenu par l'alliance de Lysimaque, de Cassandre et de Ptolémée dont la flotte dominait dans



1 2 3
Monnaies de rois cypriotes[1].

la mer Égée, n'aura ni le loisir ni les moyens de disputer à Séleucus la haute Asie.

Le vainqueur d'Eumène, revenant en apparence à la politique de son grand adversaire, avait stipulé, au traité de 311, d'une part l'indépendance des villes helléniques du continent, des îles et de la côte d'Asie, de l'autre, la liberté de Roxane et d'Alexandre Aigos. C'était prendre un double rôle cher aux Grecs et aux Macédoniens. Mais cette promesse allait être fatale ou inutile à ceux qu'Antigone semblait vouloir protéger. Pour Roxane et son fils, elle sera un arrêt de mort; pour les Grecs, un vain engagement. Flamininus proclamera aussi, à Corinthe, la liberté de l'Hellade le jour où la Grèce passera, pour n'en plus sortir, sous la domination romaine.

II. — PAIX DE QUATRE ANNÉES (311-308); EXTERMINATION DE LA FAMILLE D'ALEXANDRE. LES ROIS (306).

Puisque les généraux avaient conservé leur puissance, la guerre n'avait pas atteint son but et l'ambition des prétendants devait la

[1] En monogramme, IK. Tête d'Apollon à gauche. ℞. Le caractère cypriote BA(βασιλέως). Tête d'Aphrodite, à droite. (Monnaie d'or de Nicocréon.) — 2. Héraclès Tyrien combattant à droite; il est coiffé de la peau de lion, tient de la main gauche son arc, et brandit de la droite sa massue au-dessus de sa tête; dans le champ, la croix ansée. ℞. מלך פמיתן (*le roi Pumiaton*). Lion dévorant un cerf, à droite. Le tout dans un carré bordé d'un grénetis. (Monnaie d'or de Pumiaton, roi de Cition.) — 3. Tête laurée d'Aphrodite à gauche, avec un collier et des boucles d'oreilles; derrière, ΠΡ(Πραξίππου). ℞. Cratère. BA(βασιλέως). Praxippos, roi à Lapéthos, fut détrôné par Ptolémée Soter en 312. (Bronze.)

faire recommencer. Il faut donc considérer comme une trêve l'espace de quatre années qui s'écoulent (311-308) entre la paix qu'ils viennent de conclure et la reprise des hostilités.

Dans cet intervalle, l'extermination de la famille d'Alexandre se poursuit, afin de frayer la route aux généraux vers le trône, où bientôt ils vont s'asseoir. L'article stipulé en faveur de Roxane et d'Alexandre Aigos tourna contre eux. Cassandre, redoutant ce qu'ils pourraient entreprendre, une fois en liberté, et peut-être aux mains d'un rival, les fit périr par le poison ou le poignard (311). Ce Cassandre était pourtant un lettré. Suivant Athénée[1], il avait copié de sa main l'*Iliade* et l'*Odyssée* et il savait presque Homère par cœur; mais le divin aveugle n'avait pas adouci cette âme férue d'ambition.

Après la mort du fils de Roxane, il restait un dernier héritier d'Alexandre, le jeune Hercule, qui vivait à Pergame avec sa mère Barsine. Le meurtre de ceux qu'on avait appelés les Rois, de son oncle et de son frère, lui donnait tout à coup une importance qui ne lui avait pas été jusque-là reconnue. Cassandre avait donc commis une imprudence en faisant venir le tour de ce prince, que ses ennemis tenaient en leur pouvoir. Polysperchon, peut-être avec le consentement et à l'instigation d'Antigone, attira en Grèce Barsine et Hercule, et se fit leur champion pour leur ouvrir la Macédoine. Aux mouvements qui se manifestèrent parmi les Macédoniens en faveur du dernier rejeton du sang royal, Cassandre comprit le péril et s'empressa de le conjurer. Il offrit à Polysperchon de lui rendre ses domaines en Macédoine, de l'admettre au partage du pouvoir, enfin de lui fournir des troupes pour prendre possession du Péloponnèse, s'il voulait faire périr Hercule. Polysperchon accepta le marché, et dans un festin fit empoisonner ou étrangler le jeune prince (309). Puis, avec une petite armée et 100 talents que lui donna Cassandre, il entreprit la conquête du Péloponnèse. Mais il échoua, et acheva dans l'oubli une existence déshonorée.

Monnaie de Nicoclès[2].

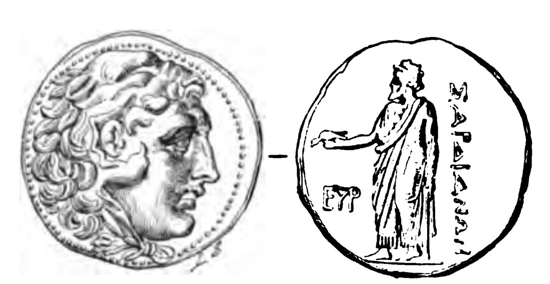
Ptolémée valait mieux comme gouverneur de l'Égypte, mais il n'avait pas plus de scrupules que les autres : témoin la scène qui se passa en Chypre, en 310. Le prince de Paphos, Nicoclès, avait noué de secrètes relations avec Antigone, Ptolémée en eut vent; il envoya dans l'île deux émissaires

[1] XIV, 12.
[2] Tête d'Aphrodite paphienne, de face, avec une stéphané ornée d'une couronne de laurier. ℟. Aigle à gauche; devant, une grappe de raisin. (Or.)

qui, cernant avec leurs troupes le palais de Nicoclès, lui enjoignirent de débarrasser leur maître d'un souci. On lui laissait le choix de la mort : il se pendit. Ses frères, qui se sentaient comme lui condamnés, finirent de même; sa femme tua ses filles et, avant de se tuer elle-même, excita ses belles-sœurs à l'imiter. Ces dernières aussi égorgèrent leurs enfants, puis mirent le feu au palais et se précipitèrent dans les flammes. En un jour une race entière disparaissait; Ptolémée méritait d'être un dévot du Moloch phénicien que Chypre avait adoré.



Monnaie de Nicoclès [1].



Tétradrachme frappé à Sardes [2].

Un neveu d'Antigone, que son oncle avait fait stratège, passa, par une première trahison, au service de Cassandre, par une seconde à celui de Ptolémée. Peut-être avait-il la secrète intention de trouver une occasion de prendre la place du gouverneur de l'Égypte. Ptolémée le prévint ou du moins se délivra, par une coupe de ciguë, d'un homme qui pouvait devenir gênant, et hérita de son trésor et de ses troupes : c'était double profit.

Il restait deux membres de la famille d'Alexandre : ses deux sœurs, Thessalonice, épouse de Cassandre, et la veuve du roi d'Épire, Cléopâtre, qui vivait depuis quinze ans à Sardes. Ptolémée, pour se donner des droits égaux à ceux du maître de la Macédoine, demanda la main de Cléopâtre. Il était déjà marié à Bérénice et il l'aimait. Mais Alexandre avait eu deux femmes, et si c'était moins que le harem de l'Orient, c'était plus que le gynécée de la Grèce. Les successeurs du conquérant s'autorisaient de son exemple, et l'Égyptien trouvait utile de se donner

[1] Tête d'Artémis paphienne, à gauche, la tête couronnée d'une haute stéphané crénelée et ornée de palmettes; derrière, ΒΑ(βασιλέως). ℞. ΝΙΚΟΚΛΕΟΥΣ ΠΑΦΙΩΝ. Apollon assis à gauche, sur l'omphalos; il tient son arc et une flèche; dans le champ, une branche de laurier. (Argent.)

[2] Tête jeune d'Hercule à droite, coiffée de la peau de lion. ℞. ΣΑΡΔΙΑΝΩΝ. Jupiter Laodicæus debout à droite, tenant un aigle et s'appuyant sur un bâton; dans le champ, un monogramme de nom de magistrat. (Monnaie frappée après Alexandre.)

les avantages d'opinion que devait lui assurer la qualité de beau-frère du héros. Antigone fit assassiner la pauvre femme qui approchait cependant de l'âge où elle ne pouvait plus être mère; après quoi, il commanda pour elle de magnifiques funérailles (308). La paix était aussi féconde en crimes que la guerre.



Ptolémée II et Arsinoé. Ptolémée I[er] et Bérénice[1].

Tels sont les faits les plus importants qui peuvent être tirés, pour l'histoire générale, des rares indications de Diodore. Ils suffisent de reste à caractériser ces hommes et ce temps. C'est pour l'empire d'Alexandre le démembrement; pour la Grèce, la dissolution; pour les princes, la perversité.



Tête de Démétrius Poliorcète[2].

Une des clauses du traité de 311 promettait aux Hellènes l'indépendance : déclaration habilement proposée par Antigone pour affaiblir ses adversaires dans leurs possessions de la Grèce continentale. Cassandre y conservait des garnisons, et travaillait même à s'y étendre, tandis que Ptolémée venait de s'emparer, par trahison, de Corinthe et de Sicyone (308). Antigone, prenant le rôle qui pouvait devenir profitable de protecteur de la liberté hellénique, somma Cassandre d'évacuer la Grèce, et, sur son refus, envoya son fils avec une armée pour faire exécuter le traité (307).

Démétrius se dirigea d'abord sur Athènes, qu'une garnison macédonienne dans Munychie et Démétrius de Phalère dans la cité, comme

[1] ΑΔΕΛΦΩΝ. Bustes accolés de Ptolémée II Philadelphe et d'Arsinoé sa femme. ℞. ΘΕΩΝ, Bustes accolés de Ptolémée I[er] Soter et de Bérénice sa femme. Quadruple statère d'or frappé sous le règne de Ptolémée Philadelphe.

[2] Tête d'une statuette en bronze découverte à Herculanum, d'après Visconti, *Iconographie grecque*, pl. 40, 3. — C'est Visconti qui a proposé pour cette statuette le nom de Démétrius Poliorcète. On y retrouve en effet le type qui figure sur le revers d'un tétradrachme au nom du roi Démétrius (Poséidon armé du trident, debout, le pied appuyé sur un rocher) et il admet que l'artiste a donné au dieu les traits du roi. Le tétradrachme a été frappé à l'occasion de la victoire navale qu'Antigone et son fils remportèrent en 307, auprès de Chypre, sur la flotte égyptienne.

archonte, tenaient au pouvoir de Cassandre. Le fils d'Antigone aimait tout ce qu'on avait aimé dans cette ville, l'art, la science, mais surtout le plaisir. Il était de ces Macédoniens qui se montraient les admirateurs de ceux qu'ils avaient vaincus. On peut le mettre à côté des premiers Ptolémées, dynastie éclairée, qui sut faire pousser au génie grec un rejeton brillant; et il serait cité comme le plus habile ingénieur de son temps s'il n'en avait été un des principaux personnages politiques. Nature ardente et sympathique, il se partageait entre les occupations sérieuses et les fêtes; son rêve eût été de gouverner les Athéniens, de leur libre consentement.

Ce peuple était alors dans une situation étrange : le dernier effort, sous Démosthène, l'avait brisé. Trente ans s'étaient écoulés depuis le jour où la liberté de la Grèce était morte, et la génération nouvelle, née sous la domination de l'étranger, ne savait rappeler que dans de vaines paroles, et non plus par des actes, les hauts faits de ses pères. Ses aïeux avaient amassé tant de gloire sur le nom athénien qu'elle croyait pouvoir vivre de ce noble héritage sans avoir à l'augmenter, doucement entretenue dans cette énervante pensée par les égards mêmes de ses vainqueurs. Philippe, Alexandre plus encore, avaient respecté dans sa décadence le peuple aimé de Minerve. Flattée, Athènes flattait à son tour, et rendait en adulation bien au delà de ce qu'elle recevait, parce que dans ses flatteurs elle sentait des maîtres. Elle venait de goûter dix années de paix sous l'administration de Démétrius de Phalère, autre homme éclairé, disciple de Théophraste, philosophe lui-même, qui enrichit la ville de monuments utiles, géra bien ses finances[2], et lui donna quelques lois dont Cicéron fait l'éloge. Parmi ces lois, il s'en trouve qui limitaient le nombre des convives dans les festins et la magnificence des funérailles. Athènes, en effet, n'était plus une grande ville, c'était une ville raffinée : les arts, l'éloquence, la poésie, n'y avaient pas la puissance et l'éclat des beaux



Minerve[1].

[1] Buste de Minerve coiffée d'un casque orné d'une aigrette et chargé d'ornements parmi lesquels on distingue un griffon et une roue, symbole de Némésis. (Camée en sardonyx du Cabinet de France, fragmenté. Haut. 33 millim.; larg. 22 millim. Chabouillet, *Catalogue*, n° 31.)

[2] Le recensement qu'il fit, probablement en 309, accusa, suivant Athénée, vingt et un mille citoyens, dix mille métèques et quatre cent mille esclaves. Ce sont de bien gros chiffres, mais qui sont expliqués peut-être par la prospérité matérielle de l'Attique en ce temps-là.

siècles; mais les philosophes subtils, les rhéteurs habiles en beau langage, les poètes recherchés y abondaient, et le luxe y déployait toutes ses délicatesses. Un pareil esprit et de pareilles mœurs ne soutiennent pas la dignité du caractère; aussi ce peuple dégradé, quoique ingénieux encore, mit tout son esprit à ses plaisirs ou à des bassesses, comme il l'avait mis autrefois à de grandes choses. Il fit fondre à Démétrius de Phalère trois cent soixante statues de bronze, autant qu'il y a de jours dans l'année. Gâté par ces flatteries, atteint par l'influence générale, Démétrius abandonna ses mœurs simples pour un genre de vie efféminé. On vanta les riches peintures de ses lambris, l'exquise ordonnance de ses festins, l'art de son cuisinier, qui devint célèbre et riche, même ses amours immondes. L'héritier de Périclès n'enseignait aux Athéniens qu'une chose, à vivre dans la mollesse, et son patron, Cassandre de Macédoine, trouvait qu'il gouvernait bien. Lisez les fragments qui subsistent de Ménandre, le poète comique le plus renommé de ce temps, avec son émule Posidippos[1]; réduisez de moitié, de plus encore, ses exagérations, et il vous restera de quoi tracer un triste tableau de la vie morale des descendants de Sophocle et d'Eschyle. Mais c'est le cas de rappeler le mot d'Isocrate plus vrai en ce moment que quand il le prononça : « A Athènes, il n'y a plus d'Athéniens[2]. »

L'énorme masse de métaux précieux amassés, durant des siècles, par les grands rois, dans leurs citadelles, et jetés par Alexandre et ses successeurs dans la circulation, avaient développé des besoins de jouissances jusqu'alors inconnus. Tandis que les armées se heurtaient en Europe, en Asie, en Afrique, quelques villes grecques, satisfaites de l'ombre de liberté que les maîtres leur laissaient, s'enrichissaient à fournir aux princes et à leurs mercenaires tout ce qui pouvait tenter des hommes habitués à jeter l'or aussi facilement qu'ils l'avaient gagné. Mieux qu'aucune autre cité, Athènes sut profiter de cette révolution économique; son industrie, son commerce, entassèrent dans ses mains la richesse qui faisait de ses habitants des marchands opulents, mais non plus des citoyens dévoués à l'État, et

[1] Posidippos ne commença d'écrire que trois années après la mort de Ménandre, et fut, comme lui, très goûté des Athéniens. Nous n'avons qu'un petit nombre de fragments de ses quarante pièces; c'est assez pour qu'on y puisse entrevoir le caractère licencieux de la comédie nouvelle. Aulu-Gelle (II, 23) le cite parmi les poètes que les Latins ont imités, et sa statue, au Vatican (cf. ci-dessous, p. 381), montre le crédit dont il jouissait à Rome. Voyez, p. 113, la statue de Ménandre.

[2] Voy. ci-dessus p. 112.

moins encore des soldats prêts à tous les sacrifices. Sous Démétrius de Phalère, elle eut un revenu de 1200 talents, comme aux jours où elle commandait à mille cités.

Telle était Athènes, quand le fils d'Antigone entra à l'improviste dans le Pirée. Quelques Athéniens, d'abord effrayés, coururent aux armes : il les rassura par la voix du héraut, et les fit passer tous à des transports de joie, en leur annonçant qu'il venait les délivrer de la garnison macédonienne, leur rendre l'indépendance et les nourrir : il leur distribua 150 000 médimnes de blé. Vive donc le nouveau Démétrius! L'autre est abandonné[1]. Un décret détruit ses trois cent soixante statues, sauf une qu'on épargne à la prière du nouveau maître. Ses amis, les philosophes, sont exilés; le poète comique, Ménandre, n'évite un sort semblable que par la protection de Télesphoros, neveu d'Antigone. Aussitôt on se met à l'œuvre pour innover dans l'adulation. Pendant que Thèbes bâtit un temple à Vénus-Lamia, la courtisane préférée de Démétrius, à Athènes, deux tribus nouvelles, appelées Antigonis et Démétrias, sont ajoutées aux dix autres[2]; un mois de l'année, un jour du mois, sont nommés du nom de Démétrius; on salue *rois* Antigone et son fils, bien plus, on les adore comme *dieux sauveurs* dont les paroles, les actes sont déclarés par décret justes et saints; et on leur donne des autels, on leur assigne un prêtre, on établit en leur honneur des processions solennelles, des sacrifices, des jeux, *panem et circenses!* (307)

Voilà Athènes! Voilà ce que la domination étrangère et la liberté perdue avaient fait d'elle! Et pourtant il y vivait encore des hommes qui avaient entendu Démosthène! Un seul ne courba pas le front jusqu'à terre et, le dernier, fit entendre à l'agora une voix libre, Démocharès, un neveu du grand patriote : il fut banni.

Comme aux tristes jours où les Trente essayaient de condamner Socrate au silence, une loi interdit d'ouvrir une école sans une permission spéciale du sénat et de l'assemblée. Toutes aussitôt se fermèrent, et les philosophes, accusés de détourner les citoyens des devoirs patriotiques, ce qui n'était pas sans raison, mais était sans danger depuis qu'il n'y avait plus de patrie, quittèrent la ville devenue inhospitalière à la pensée. C'était faire renoncer ce peuple à la der-

[1] Démétrius de Phalère se réfugia à Thèbes, puis en Macédoine et, après la mort de Cassandre, en Égypte, auprès de Ptolémée, qui lui confia la direction de la bibliothèque d'Alexandrie.

[2] Le sénat fut porté par là à six cents membres.



POSIDIPPOS. (Voy. p. 379.)

Statue en marbre découverte au même endroit que la statue de Ménandre (voy. ci-dessus, p. 113) et conservée au Vatican (d'après une photographie). — Le nom de Posidippos est gravé sur la plinthe.

nière dignité qui lui restât; il le comprit : au bout d'une année la loi fut rapportée, et les fugitifs revinrent avec les nombreux élèves qui accouraient à leurs leçons[1]. Le rôle politique et militaire d'Athènes était fini, mais, pour des siècles encore, elle restera la cité des philosophes et, à ce titre méritera l'estime des grands hommes de Rome.

La garnison de Munychie, assiégée par Cassandre, n'avait pas fait une longue résistance; celle de Mégare avait été également chassée. Ce succès eut un contre-coup de l'autre côté de la Grèce, chez les peuples voisins de l'Adriatique. Les Épirotes tuèrent leur roi Alcétas, un allié, presque un sujet de Cassandre, et rappelèrent d'Illyrie, où il s'était réfugié, un parent d'Olympias, le jeune Pyrrhus, que l'on faisait descendre du premier prince de ce nom, fils d'Achille. Près de la Phocide, les Étoliens étaient restés, dans leurs montagnes, les ennemis de la Macédoine. Maître d'Athènes et, par Mégare, des portes du Péloponnèse où il essaya, sur Sicyone et Corinthe occupées par des garnisons égyptiennes, une surprise qui ne réussit pas, Démétrius s'était donc préparé dans la Grèce centrale des points d'appui pour attaquer directement Cassandre. Mais son père le rappela, afin d'arrêter les progrès menaçants de Ptolémée, dont la puissance navale et les alliances l'inquiétaient. Après une vaine tentative pour attirer à son parti les Rhodiens, que leurs intérêts commerciaux attachaient à l'Égypte, Démétrius se rendit en Chypre avec quinze mille hommes, cent soixante-dix galères, et attaqua Salamine, dont il poussa le siège avec une grande vigueur. C'est là qu'il gagna le surnom de Poliorcète que lui valurent le nombre et la grandeur des machines qu'il construisit pour battre les murs. La principale, l'*hélépole*, ou la preneuse de villes, était une tour en bois large sur chaque face, à la base, de 75 pieds et haute de 150. La guerre changeait de caractère : les armées avaient à présent leur artillerie. L'hélépole fit brèche; mais, dans une nuit, les assiégés entassèrent tant de bois sec près des ouvrages et ils lancèrent sur eux tant de torches enflammées qu'ils les incendièrent. Démétrius n'eut pas le temps de prendre la ville avant l'arrivée de Ptolémée, qui amenait cent quarante vaisseaux longs, et plus de deux cents bâtiments de charge (306).

[1] *Fragmenta Hist. Græc.*, t. II, p. 445, Didot. Pour la loi des Trente, voyez notre tome II. page 605.

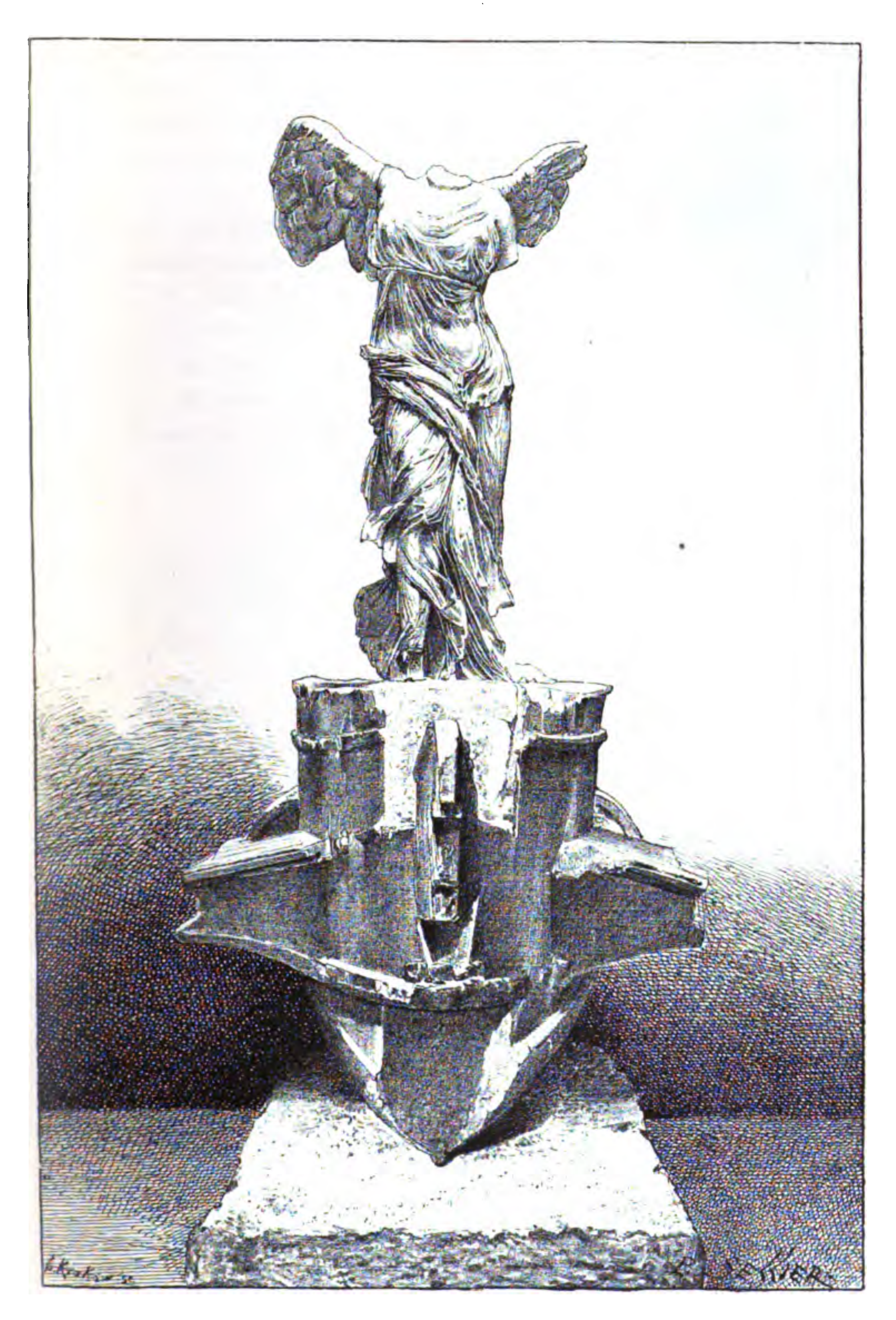
Alors se livra, en face de Salamine, une des plus grandes batailles navales de l'antiquité. Démétrius s'y distingua par son habileté et rem-



La Victoire de Samothrace[1].

porta une victoire si complète, que Ptolémée perdit plus de cent

[1] Statue en marbre de Paros, découverte à Samothrace, en 1863, par le consul français Champoiseau et conservée au Louvre. La base, trouvée plus tard, n'est entrée au Louvre



LA VICTOIRE DE SAMOTHRACE. (Voy. p. 387.)

vaisseaux de charge, pris avec huit mille soldats qui les montaient, et cent vingt vaisseaux longs. Le vainqueur, qui n'avait eu qu'une vingtaine de navires endommagés, s'empara sans peine de toutes les cités de l'île, et en incorpora les garnisons dans son armée. Il reste de cette bataille de Salamine un magnifique souvenir, la *Victoire* de Samothrace, découverte par un consul de France et rapportée au Louvre, où elle a été replacée sur la proue du navire qui la portait.

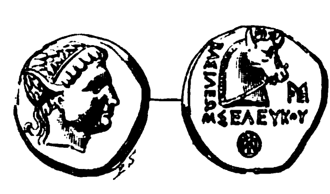


La Victoire sur une monnaie de Démétrius Poliorcète [1].



La Victoire de Samothrace [2].

En apprenant la victoire de son fils, Antigone renonça à tout ménagement hypocrite ; il ceignit sa tête d'un diadème, prit le titre de roi et le donna à Démétrius. Les autres chefs, Ptolémée, Lysimaque, Séleucus et Cassandre, ne restèrent pas en arrière : du bandeau royal d'Alexandre on fit six diadèmes.



Séleucus Ier [3].



Tétradrachme de Séleucus Ier Nicator [4].

Ce titre de roi, pris par les généraux, n'était pas une révolution

qu'en 1879, grâce encore à M. Champoiseau. — Les monnaies de Démétrius Poliorcète que nous publions ne laissent aucun doute sur l'origine et la restauration de ce très beau groupe. C'est à l'occasion de la victoire navale remportée en 306 par Démétrius et son père Antigone sur la flotte égyptienne que Démétrius fit élever cette statue à Samothrace. Il avait, à la suite de cette victoire, pris le titre de roi, et les monnaies qu'il frappa désormais portèrent au droit la copie de ce groupe. La Victoire ailée, debout sur une proue de navire, tient de la main droite la trompette qu'elle fait retentir et de la main gauche la hampe d'un trophée.

[1] La Victoire debout sur une proue de navire ; elle sonne de la trompette et tient la hampe d'un trophée. ℞. ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ Poséidon nu, debout, à gauche et combattant avec son trident. Dans le champ, deux monogrammes (Tétradrachme.)

[2] La Victoire de Samothrace. (Tétradrachme aux mêmes types.)

[3] Tête diadémée de Séleucus, ornée de la corne de taureau. ℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΕΛΕΥΚΟΥ. Tête bridée de Bucéphale, cornu, à droite. Dans le champ, deux monogrammes. (Statère d'or.)

[4] Tête de Séleucus, à droite, coiffée d'un casque orné de cornes et muni de paragnathides ou pièces du casque qui protègent les joues, ℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΕΛΕΥΚΟΥ. La Victoire debout à droite et couronnant un trophée. Dans le champ, des marques d'atelier. (Argent.)

nouvelle, mais la sanction d'une révolution déjà accomplie. Ils avaient la puissance, ils voulurent avoir le nom et s'asseoir sur le trône que l'extinction de la famille d'Alexandre avait rendu vacant. La royauté était fractionnée et dispersée sur plusieurs têtes, preuve que l'unité de l'empire était à jamais brisée. Antigone, en prenant le titre de roi, avait espéré se placer au-dessus de ses adversaires; mais, comme ils firent ainsi que lui, et montèrent de la même hauteur, tous se trouvèrent encore de niveau. Le débat n'était donc pas vidé, et la guerre continua entre des rois après avoir commencé entre des gouverneurs de province.

III. — SIÈGE DE RHODES (304); BATAILLE D'IPSUS (301)

Nous ne savons à peu près rien de la rentrée de Séleucus dans Babylone, de sa grande expédition pour la soumission définitive des satrapies orientales, et nous ignorons comment il étendit et affermit sa puissance jusqu'à l'Indus à l'est, jusqu'à l'Iaxarte au nord. Antigone, qui, à titre de son plus proche voisin, devait être son ennemi acharné, était forcé de tenir les yeux fixés sur la Macédoine et sur l'Égypte. Il y avait pour lui de ce côté une question d'existence, du côté de l'Euphrate et du Tigre une question d'ambition; celle-ci, par conséquent, subordonnée à celle-là. Ce fut en Égypte qu'Antigone et son fils allèrent chercher ce qui devait être pour eux le résultat le plus profitable de leur victoire à Salamine.



Démétrius Poliorcète [1].

Espérant que Ptolémée, après sa défaite, n'aurait pas le temps de préparer la défense de son royaume, ils attaquèrent l'Égypte de deux côtés : l'un par terre, l'autre par mer. Mais leur adversaire avait pourvu à tout, et ses ennemis n'avaient compté ni avec les tempêtes d'une saison d'hiver ni avec les eaux du Nil encore très hautes. Couvert par les postes qui garnissaient la côte et la rive gauche de la bouche pélusiaque, Ptolémée fut invulnérable. C'était la seconde fois que

[1] Tête cornue et diadémée de Démétrius Poliorcète, à droite. ℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ. Poseidon debout à gauche, nu, appuyé sur son trident et posant le pied droit sur un rocher. Dans le champ, deux monogrammes. (Tétradrachme).

le fleuve, gardé par un habile général, sauvait l'Égypte de l'invasion (305).

La fondation d'Alexandrie avait changé les anciennes voies du commerce; c'est là qu'arrivaient maintenant les denrées de l'Inde et de l'Afrique, et que Rhodes allait les chercher pour les répandre le long de l'Asie Mineure et en Grèce. Ce commerce, où elle trouvait de grands profits, l'unissait étroitement à l'Égypte, d'où elle tirait aussi son approvisionnement de blé. Antigone voulut se venger sur elle de son échec au bord du Nil, et Démétrius vint l'assiéger. Ce siège est célèbre par le courage et l'habileté que des deux côtés on déploya, comme par le nombre et l'importance des machines dont se servirent l'attaque et la défense. On peut voir, au XX[e] livre de Diodore, le long récit qu'il fait de cette mémorable entreprise, et jusqu'où les ingénieurs grecs avaient porté l'art de prendre ou de sauver une place. Les généraux avaient déjà modifié l'armement du soldat, l'ordre de bataille et l'ancienne tactique; voici qu'il n'y a plus de ville assurée, comme autrefois, de pouvoir résister longtemps. Les Romains n'auront qu'à copier la poliorcétique des Grecs.

Tous les habitants de Rhodes, six mille citoyens et mille étrangers furent armés; on enrôla jusqu'aux esclaves, en promettant à ceux qui se signaleraient la liberté et le titre de citoyen. Tous ceux qui succomberaient auraient des funérailles publiques; leurs filles, une dot; leurs fils, l'éducation aux frais de l'État et, à leur majorité, une armure complète délivrée, au théâtre, le jour des Dionysies, sous les yeux du peuple. Les riches donnèrent leur fortune; les femmes leur chevelure pour faire des cordes d'arc; dans tous les rangs circulait une patriotique ardeur.

Contre ce peuple résolu à faire une héroïque défense, Démétrius amena une armée de quarante mille hommes montés sur deux cents vaisseaux de guerre et cent soixante-dix navires de transport. Entre autres machines, il fit construire une nouvelle *hélépole*, gigantesque édifice de bois à neuf étages, que trois mille quatre cents hommes mettaient en mouvement et qui réussit à renverser une partie des murailles. Mais les Rhodiens avaient élevé une autre enceinte, en arrière de la première, avec les débris de leur théâtre et de leurs temples. Ils étaient d'ailleurs secourus par Cassandre et Lysimaque, surtout par Ptolémée, qu'ils récompensèrent en lui donnant le nom de *Soter*. Vainqueurs plusieurs fois en des engagements partiels sur mer, ils remportèrent aussi sur terre un avantage par l'incendie des machines et la des-

truction d'un corps qui avait pénétré par la brèche jusque dans la ville. Ces succès préparèrent la conclusion d'une paix à laquelle d'ailleurs la plupart des Grecs, et particulièrement les Athéniens, engageaient Démétrius. Par le traité conclu, Rhodes conservait ses lois, son indépendance, ses revenus, et n'était astreinte à aucun tribut; elle renouvelait son alliance avec Antigone qu'elle promettait de soutenir dans toutes ses guerres, sauf contre Ptolémée; enfin, elle donnait cent otages (304). Avant de partir, Démétrius fit don à la courageuse ville des machines dont il s'était servi pour la battre. On dit qu'ils en tirèrent 300 talents, qui furent employés à construire la statue d'Apollon ou du Soleil, fameuse sous le nom de Colosse de Rhodes[2].



Ptolémée Ier Soter[1].

Durant ces opérations, Cassandre était resté libre d'arrêter dans l'Hellade le mouvement de libération que Démétrius avait commencé. Il avait envahi la Béotie et l'Eubée, et il assiégeait Athènes, quand Démétrius, après le siège de Rhodes, survint avec des forces considérables. Il contraignit rapidement Cassandre à quitter l'Attique et l'alla battre aux Thermopyles. Six mille Macédoniens passèrent dans son camp. Pendant l'hiver de 304, il demeura à Athènes, au milieu des flatteries qui croissaient toujours. On en était venu à lui assigner un

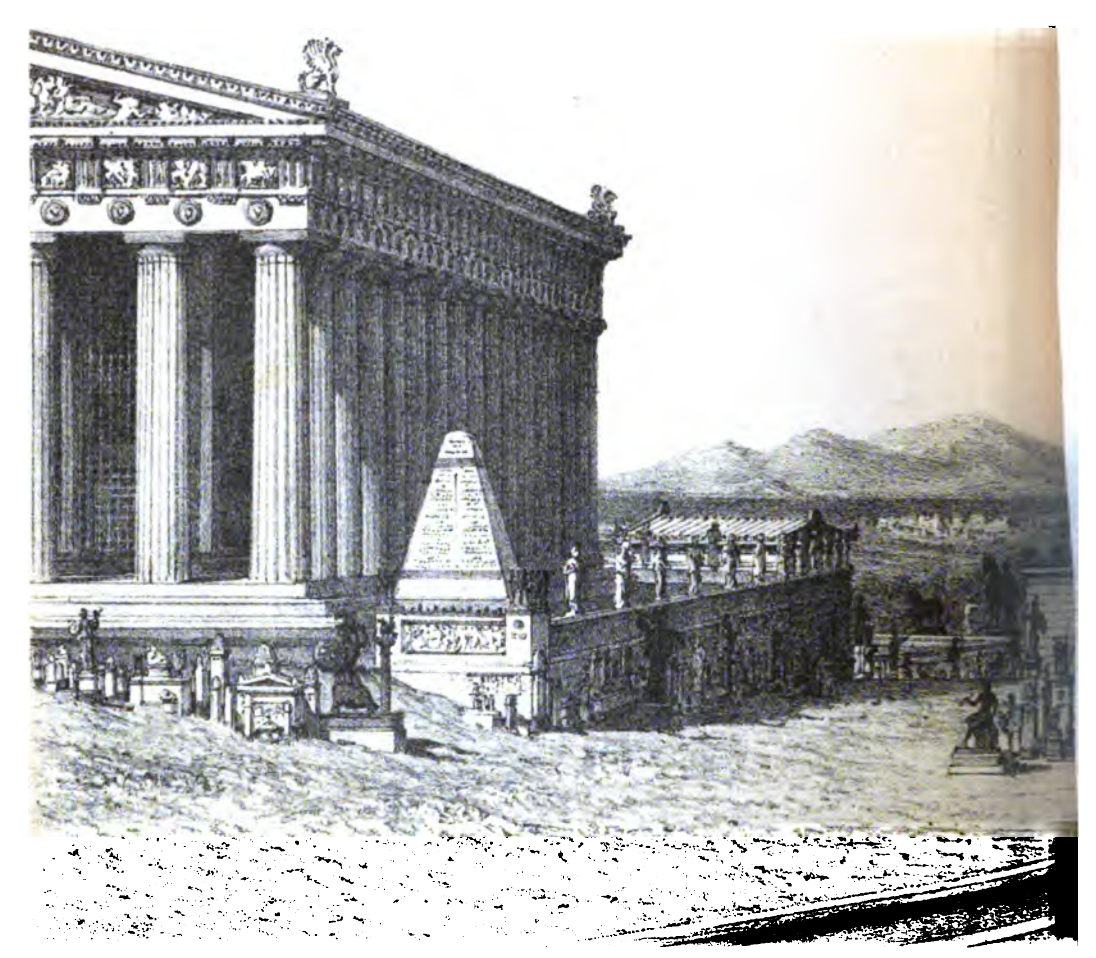


Tétradrachme de Ptolémée Ier Soter[3].

[1] Tête diadémée de Ptolémée Ier Soter, à droite. ℞. ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. Ptolémée debout dans un char traîné par quatre éléphants à gauche; à l'exergue, deux monogrammes. (Statère d'or).

[2] Il était d'airain et haut de 70 coudées (environ 33 mètres). On dit que le statuaire. Charès de Lindos, l'avait représenté posant un pied sur chacun des môles qui formaient l'entrée du port, de sorte qu'il servait en quelque sorte d'arc de triomphe sous lequel passaient les vaisseaux: c'est une légende. En 224 un tremblement de terre ruina presque complètement la ville et renversa la statue. Les Rhodiens exploitèrent ce désastre. Ils imaginèrent de se faire payer leur colosse par la charité des princes et des villes qui s'empressèrent de concourir à cette œuvre pie. Quand ils eurent l'argent, ils l'employèrent à de plus profanes usages et trouvèrent sans peine quelque oracle qui leur défendit de relever la statue. La ville sortit donc seule de ses ruines, sans rendre à son dieu le même service : il ne paraît point qu'il en fut irrité, car elle devint de plus en plus florissante; et quand la conquête romaine arriva dans ces parages, il n'y avait point de marine plus puissante que celle des Rhodiens.

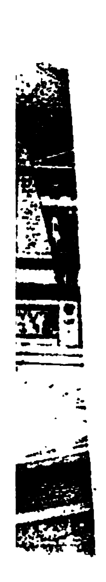
[3] Tête diadémée de Ptolémée, à droite. ℞. ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. Aigle debout sur un foudre, à gauche. Dans le champ, un monogramme d'atelier. (Argent.)



Benoist lith

ACROPOLE

Vue intérieure _ Restau



par

logement dans le Parthénon même, ce temple de la déesse vierge, qu'il profana par d'infâmes débauches[1].

Au printemps suivant (303), il se remit en campagne, prit Sicyone, Corinthe, Argos, où il épousa une sœur de Pyrrhus, que l'Illyrien Glau-



Danseuse[2]. (Voy. p. 392.)

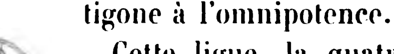
cias venait de rétablir sur le trône d'Épire. Il eut un moment l'idée de couper l'isthme de Corinthe; mais ses ingénieurs lui dirent que les deux mers n'étaient pas au même niveau et que, par le canal, les

[1] Il est probable qu'il ne s'établit que dans l'opisthodome ou trésor public, derrière le naos.

[2] Relief en marbre, découvert au théâtre de Dionysos à Athènes, en même temps que la figure publiée ci-dessus, p. 196, (d'après une photographie). — Ces deux types ont été souvent répétés par les sculpteurs anciens.

eaux du golfe inonderaient Égine et les îles environnantes[1]. Une assemblée générale tenue à Corinthe le proclama généralissime, comme l'avaient été Philippe et Alexandre, mais cette fois ce n'était plus contre les Perses, c'était contre les Macédoniens et Cassandre. Avant d'exécuter cette décision, Démétrius revint encore à Athènes. Il avait tant éprouvé la patience et la faiblesse des Athéniens, qu'il osa mettre en avant un caprice aussi bizarre qu'impie. Il voulut être initié en même temps aux petits et aux grands mystères : les premiers se célébraient au mois de février-mars, les seconds au mois de septembre-octobre. On était en mai; il fut décidé que ce mois s'appellerait mars pour célébrer les petits mystères, puis octobre pour célébrer les grands. On se vanta d'avoir ainsi respecté la lettre de la loi. Dérision digne de ce peuple qui courut au-devant de Démétrius avec des guirlandes, de l'encens, des danses et des chants tels que celui-ci : « Les autres dieux sont trop loin ou sont sourds; ils ne sont pas, ou ils n'ont point souci de nous. Toi, nous te voyons; tu n'es pas un simulacre de bois ou de pierre, mais un corps de chair et de sang[2]. » C'était la brutale apothéose de la force, le commencement de ces adorations de rois et d'empereurs qui souilleront les derniers siècles du paganisme. Quel abîme la liberté en tombant avait ouvert, et qu'il y faut tenir, si c'est là ce que deviennent les peuples qu'elle ne soutient plus d'une main virile!

L'assemblée de Corinthe avait donné l'éveil à Cassandre qui, seul, ne pouvait lutter contre Antigone et son fils. Il eut une entrevue avec Lysimaque, et tous deux furent d'accord pour inviter Séleucus et Ptolémée à une ligue nouvelle. Il fallait en finir avec les prétentions d'Antigone à l'omnipotence.





Statère d'or de Lysimaque[3].

Cette ligue, la quatrième, fut conclue en 302. Les hostilités commencèrent aussitôt. Lysimaque passa en Asie, et soumit la Phrygie, la Lydie, la Lycaonie; Ptolémée reprit la Phénicie, la Palestine, la Cœlé-Syrie, excepté Tyr et Sidon, qu'il assiégea; Séleucus se mit en marche

[1] Strabon, I, 3, II. On sait que le tracé du canal maintenant en construction se confond presque exactement avec celui du canal de Néron. Voyez, au tome Ier, page 20, le plan de l'isthme.

[2] Athénée, VI, 62.

[3] Tête casquée de Pallas à droite. ℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΛΥΣΙΜΑΧΟΥ. La Victoire debout à gauche, tenant une couronne et la hampe d'un trophée. Dans le champ, des marques d'atelier. Ce statère, qui est encore aux types d'Alexandre, date du commencement du règne de Lysimaque.

pour l'Asie Mineure; enfin, en Grèce, Démétrius et Cassandre commencèrent une guerre dont la Thessalie fut le théâtre, mais que suspendit aussitôt un traité : Antigone, menacé d'un côté par Lysimaque, de l'autre par Séleucus, rappelait son fils.


Tétradrachme de Lysimaque[1].

La jonction de ces deux princes ne put être empêchée. Elle porta leurs forces à soixante-quatre mille fantassins et douze mille cinq cents chevaux, sans compter quatre cent quatre-vingts éléphants et plus de cent chars de guerre amenés par Séleucus. Antigone avait soixante-dix mille fantassins, dix mille chevaux et soixante-quinze éléphants. Les deux armées se rencontrèrent à Ipsus, dans la haute Phrygie (301). Antigone, âgé de quatre-vingts ans, ne montra pas dans cette journée décisive l'audace, la résolution qui enlevaient les troupes. Morne et silencieux, il semblait pressentir sa dernière heure. Le résultat de la bataille fut dû à l'impétuosité téméraire de Démétrius; il poursuivit étourdiment la cavalerie ennemie, et trouva au retour les éléphants de Séleucus, qui lui opposèrent une barrière infranchissable. Tandis qu'il était ainsi loin de l'action principale, Séleucus menaçait les flancs dégarnis d'Antigone, et cette infanterie, parmi laquelle sans doute il avait des intelligences, passa de son côté. Antigone tomba au milieu des siens, Démétrius s'échappa avec cinq mille fantassins et quatre mille cavaliers; Pyrrhus, que Cassandre avait chassé de l'Épire, fuyait avec lui.


Char traîné par des éléphants; tétradrachme de Séleucus Ier Nicator[2].


Tétradrachme de Séleucus[3].

[1] Tête divinisée d'Alexandre avec la corne d'Ammon, à droite. ℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΛΥΣΙΜΑΧΟΥ. Pallas Nicéphore assise à gauche, son bouclier appuyé sur son siège. Dans le champ, deux marques d'atelier.

[2] Tête laurée de Zeus, à droite. ℞, ΣΕΛΕΥΚΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. Pallas armée de la lance et du bouclier et combattant du haut d'un char traîné à droite, par quatre éléphants. Dans le champ, une ancre et deux monogrammes d'atelier.

[3] Tête imberbe d'Hèraklès à droite, coiffée de la peau de lion. ℞. ΣΕΛΕΥΚΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. Zeus aétophore assis à gauche. Dans le champ, deux monogrammes d'atelier.

Les vainqueurs se partagèrent les États du vaincu. Lysimaque et Séleucus, à qui était dû le succès, eurent la plus large part : le premier, l'Asie Mineure jusqu'au Taurus; le second, la Syrie et la Mésopotamie qu'il réunit à la haute Asie jusqu'à l'Indus. Ptolémée garda l'Égypte, la Judée, la Phénicie, avec le sud de la Syrie et, à l'ouest de la vallée du Nil, la Cyrénaïque. Cassandre ne reçut pas d'accroissement de territoire, si ce n'est la Cilicie, pour son frère Pléistarchos; sans doute on lui abandonna secrètement tout ce qu'il pourrait conquérir en Grèce.



Monnaie de Ptolémée Soter[1].

Le résultat de la bataille d'Ipsus ne fut pas d'établir une division durable de l'empire. Nous verrons encore se réduire le nombre des rois : actuellement ils sont quatre; bientôt ils ne seront plus que trois; et ils étaient cinq avant Ipsus. Cette bataille, en supprimant Antigone, ne fit donc que simplifier la question. Démétrius, il est vrai, se relèvera, mais en prenant la place de Cassandre, de sorte que le nombre des royaumes n'augmentera pas.

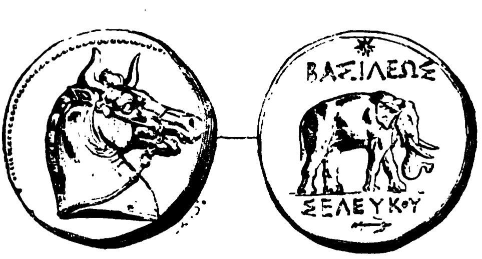
IV. — DÉMÉTRIUS ROI DE MACÉDOINE, PUIS PRISONNIER (286); MORT DE LYSIMAQUE, DE SÉLEUCUS ET DE PTOLÉMÉE.

Démétrius avait conservé Tyr, Sidon, Chypre, quelques villes de l'Hellespont et des forces maritimes considérables. Il était loin de désespérer, et cette confiance reste rarement stérile, quand le talent et le courage y sont joints. C'est vers la Grèce qu'il tourna d'abord les yeux : il semblait croire que son amour pour ce pays lui donnât sur lui quelque droit. Mais Cassandre, en son absence, s'était étendu dans le Nord; il avait conquis la Thessalie, l'Ambracie, l'Acarnanie, occupé même quelques villes du centre, et à Athènes, à Argos, à Sicyone, dans plusieurs places de l'Achaïe, des tyrans s'étaient élevés à l'ombre de la puissance macédonienne.

Une déception cruelle attendait Démétrius. Comme il traversait les

[1] Tête laurée de Zeus à droite. ℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ. Aigle les ailes éployées, debout sur un foudre, de trois quarts à gauche. Dans le champ, deux monogrammes d'atelier. (Bronze.)

Cyclades pour se rendre à Athènes, un député athénien vint lui déclarer que le peuple avait résolu de ne plus recevoir de rois dans ses murs. Ainsi cette ville tant aimée l'abandonnait! On raconte, mais nous ne sommes point forcés de l'admettre, que ce coup lui fut plus sensible que la perte de la bataille d'Ipsus; ce sera assez de dire que la surprise le laissa quelques instants sans voix. Athènes, après tout, ne lui devait pas beaucoup de reconnaissance; s'il avait chassé les Macédoniens de Munychie, il lui avait, pour ce service, extorqué tant d'argent et fait commettre tant de bassesses, qu'elle avait bien pu à la longue rougir des unes et regretter l'autre, surtout les succès de Cassandre y aidant. Mais le dieu ne voyait que l'apostasie de ses fidèles.



Monnaie de Séleucus[1].

Il fallut se résigner; la fortune d'ailleurs prit soin de le dédommager. Lysimaque et Ptolémée ne s'entendaient déjà plus avec Séleucus; ce dernier fit des avances à Démétrius, dont il convoitait sans doute la flotte et les possessions en Phénicie; il lui demanda la main de sa fille Stratonice (300). Démétrius se trouva donc tout à coup étroitement allié avec le plus redoutable des successeurs d'Alexandre, avec celui qui passait pour avoir hérité de la puissance d'Antigone. Mais entre princes les amitiés sont courtes : le gendre voulut avoir Tyr et Sidon, le beau-père refusa; ils se brouillèrent.

Outre les deux grandes cités phéniciennes et Chypre, Démétrius avait des garnisons à Mégare et à Corinthe qui lui ouvraient le Péloponnèse, et sa puissante flotte, que n'avait point diminué la guerre continentale, tenait la mer Égée sous sa loi. Il pouvait donc tenter quelque chose dans la Grèce, où il avait laissé d'heureux souvenirs et que Cassandre mourant n'était pas en état de défendre. Mais nous connaissons fort mal les événements « de cette guerre de quatre ans »; il nous est même difficile de leur donner une date certaine. On voit seulement Démétrius guerroyer dans le Péloponnèse, puis attaquer Athènes, où Lacharès, avec l'appui du parti macédonien, avait établi une tyrannie que les anciens ont dépeinte comme cruelle.

[1] Tête de Bucéphale, cornu et bridé, à droite. ℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΕΛΕΥΚΟΥ. Éléphant allant au pas à droite. A l'exergue, une ancre; au-dessus, une étoile. (Pièce d'argent unique, de la collection de Luynes, au Cabinet de France.)

Démétrius prit d'abord, sur les deux flancs d'Athènes, Éleusis et Rhamnonte, dont la possession lui permit de rendre la campagne inhabitable. Pour serrer la ville de plus près, il s'empara du Pirée et établit un blocus étroit qui fit naître la famine. Lacharès à la fin s'enfuit sous un déguisement; Athènes ouvrit ses portes et Démétrius convoqua le peuple au théâtre, dont les avenues étaient garnies de ses troupes. La foule tremblante le vit paraître sur la scène; mais, au lieu de reproches amers, elle n'entendit que de douces plaintes, des promes-



Éleusis[1].

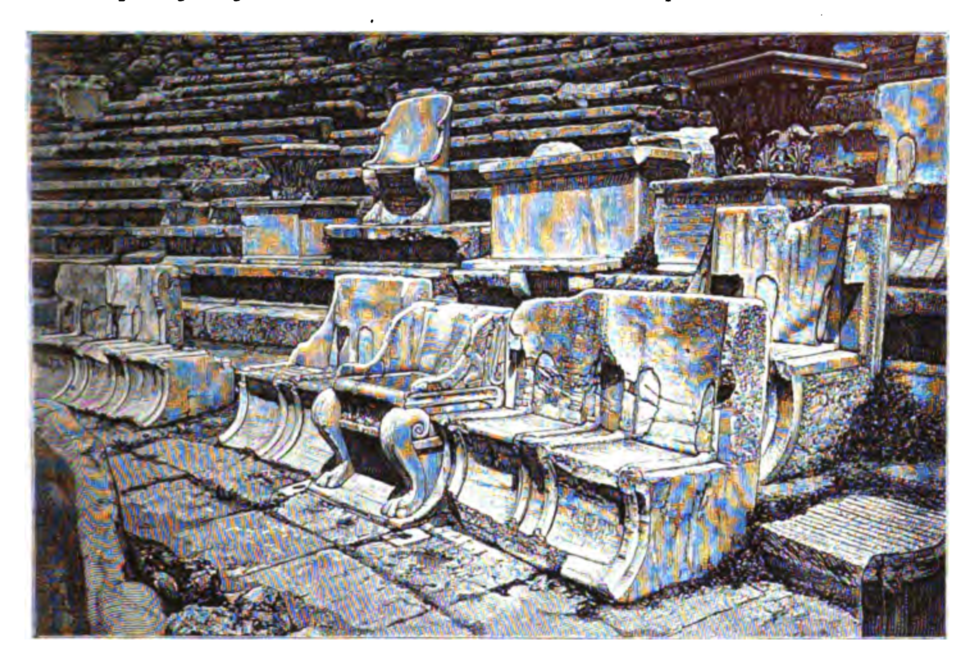
ses d'oubli, même l'annonce d'une gratification royale : cent mille boisseaux de blé. Pendant qu'il parlait, une voix s'éleva pour corriger une faute de langage qu'il venait de faire. Il remercia le mentor et augmenta sa libéralité de 5000 médimnes : inutile d'ajouter que l'enthousiasme fut au comble. Au fond, les adulations du peuple et les caresses du roi ne trompaient personne : Athènes avait un maître. Elle le vit bien, lorsque, après avoir rétabli le gouvernement démocratique, il mit une garnison au Pirée, à Munychie, même dans l'enceinte de la ville, sur la colline du Musée, qu'il fortifia, en face de l'Acropole et au-dessus du Pnyx, où l'assemblée allait délibérer sous les piques macédoniennes.

Tout étant réglé dans Athènes à son gré, il passa dans le Pélopon-

[1] D'après le *Tour du Monde*, XXXII, p. 45. — La petite église qui s'élève au milieu du village de Lefsina marque l'emplacement du célèbre sanctuaire des Deux-Déesses. Elle est aujourd'hui détruite, et nous avons donné (tome II, p. 64) le plan de l'Enceinte sacrée de Déméter. L'acropole dominait le sanctuaire.

nèse, où les Spartiates qui, depuis 330, avaient vécu comme en dehors de la Grèce venaient de prendre les armes, sans doute à la sollicitation de Ptolémée. Il battit deux fois leur roi Archidamos et assiégea leur ville, qui s'était enfin entourée de murailles (295). Au moment où elle allait tomber en son pouvoir, les événements de Macédoine l'appelèrent ailleurs.

Cassandre était mort en 298, et son fils aîné, Philippe, ne lui survécut que quelques mois; les deux autres, Antipater et Alexandre, se



Le théâtre de Dionysos à Athènes. — Détails de l'intérieur[1].

disputèrent le trône. Thessalonice, leur mère, favorisait le plus jeune; Antipater la tua de sa main, et son frère appela, contre le parricide, Démétrius et Pyrrhus II, qui sera bientôt fameux par ses aventures: pour le moment, il venait de faire assassiner dans un festin Néoptolème qui partageait avec lui la royauté d'Épire. Arrivé le premier en Macédoine, Pyrrhus chassa Antipater de presque tout le pays et mit Alexandre sur le trône. Quand vint Démétrius, Alexandre, n'ayant plus

[1] D'après une photographie. — Les sièges en marbre, dont quelques-uns sont encore très bien conservés, étaient destinés aux prêtres, aux magistrats et aux bienfaiteurs de la cité, ainsi que nous l'apprennent les inscriptions gravées sur ces stalles. (*Voy.* le *Corp. Inscr. Attic.*, III, nos 240-298.) Inscriptions et sièges datent de l'époque d'Hadrien, mais l'aspect du théâtre n'était certainement pas différent à l'époque macédonienne.

besoin de ses services, lui tendit des embûches auxquelles Démétrius répondit par d'autres où Alexandre se laissa prendre, et il gagna les soldats du mort, qui le proclamèrent roi de Macédoine (294). Il avait perdu dans l'intervalle ses possessions de Phénicie occupées par Séleucus, et Chypre que Ptolémée lui avait enlevée. Il tenait, il est vrai, Athènes, une partie du Péloponnèse et de la Macédoine; mais cette puissance n'avait pas de fondement solide, car il trouvait peu d'affection chez ses nouveaux sujets, qu'il blessa en leur imposant les serviles coutumes des cours asiatiques; il oubliait qu'il avait près de lui, dans le roi d'Épire, un rival très populaire.

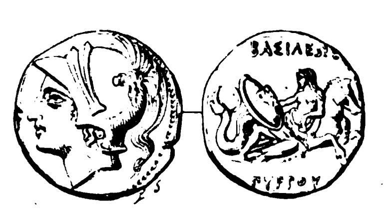


Tétradrachme de Pyrrhus[1].



Monnaie de Pyrrhus[2].

Pyrrhus, par son audace et ses qualités brillantes, rappelait Alexandre aux Macédoniens. Il venait cependant de les combattre, mais de manière à les gagner. Il avait commencé l'action par un combat singulier avec leur général, qu'il eût tué si on ne l'eût secouru; et vainqueur, après cet exploit auquel ses adversaires mêmes applaudissaient, il avait traité avec bonté ses cinq mille prisonniers. Il eût fallu se débarrasser d'abord de ce dangereux adversaire. Loin de là, Démétrius ne rêvait que projets gigantesques : il voulait réunir une immense armée, cinq cents galères, et relever à son profit la puissance de son père. En voyant ces préparatifs les *rois* s'alarmèrent : une cinquième et dernière coalition se forma contre lui. Lysimaque attaqua la Macédoine par l'est; Pyrrhus, par l'ouest; Ptolémée débarqua en Grèce, et en appela tous les peuples à la liberté (288)[4]. L'armée



Didrachme de Pyrrhus[3].

[1] Tête de Zeus Dodonéen, avec une couronne de feuille de chêne, à gauche. ℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΥΡΡΟΥ. Dioné tenant un sceptre, assise sur un trône à gauche.

[2] Tête de Perséphone avec une couronne d'épis, à droite; derrière une amphore. ℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΥΡΡΟΥ. Pallas combattant à gauche avec la lance et le bouclier. (Argent.)

[3] Tête casquée d'Achille, à gauche. ℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΥΡΡΟΥ. Thétis voilée tenant le bouclier d'Achille et assise sur la croupe d'un hippocampe qui l'emporte en bondissant sur les flots, à droite.

[4] On a trouvé dans l'Acropole d'Athènes une inscription qui mentionne l'alliance de Pto-

macédonienne se donna au roi d'Épire; Athènes se délivra elle-même de la garnison du Musée, et Démétrius s'enfuit dans le Péloponnèse. Cette nouvelle révolution amena deux catastrophes : la noble Phila, l'épouse du vaincu, fatiguée enfin des désordres de son mari et de sa fortune si souvent changeante, s'empoisonna; d'autre part, le gendre de Lysimaque, réclamant trop vivement la Macédoine orientale, comme sa part de butin, fut tué par son beau-père, qui condamna la veuve, sa propre fille, à une prison perpétuelle. En ce temps-là, peu de princes arrivaient naturellement à la fin de leurs jours. Alexandre avait fiancé à Cratère une nièce de Darius, Amastris, qui, répudiée en 322, avait épousé le dynaste d'Héraclée pontique, Dionysos dont elle eut deux fils. Cet époux mort, un troisième mariage unit la princesse persane à Lysimaque, qui la répudia encore lorsque, pour consolider son alliance avec Ptolémée, il épousa Arsinoé, la fille de l'Égyptien (300). Amastris revint alors dans la riche et forte ville d'Héraclée qui dominait sur tout le pays entre le Sangarios à l'ouest et le Parthénos à l'est. Ses deux fils, pressés d'hériter d'elle, l'assassinèrent (288). Fût-ce le parricide que le roi de Thrace voulut venger, ou, ce qui est plus probable, l'occasion de prendre Héraclée qui le tenta? Il vint en ami dans la ville, fit tuer les deux frères, ses hôtes, et déclara la cité réunie à ses États. Il essaya du même procédé en Péonie, à l'autre extrémité du monde grec, et réussit à prendre la province, mais non le prince, qui échappa au poison. La passion homicide de Lysimaque sévit jusque dans sa famille. Son fils Agathoclès périt victime d'une accusation de sa belle-mère, Arsinoé. On l'a déjà vu tuer son gendre, jeter sa fille dans un cachot, et l'on comprendra que ces royautés haineuses et cruelles nous inspirent peu d'intérêt.



Monnaie de Patræos, roi de Péonie[1].

Aussi revenons aux affaires générales. Chassé de la Macédoine et d'Athènes, Démétrius trouva dans le Péloponnèse onze mille hommes que son fils Antigone Gonatas avait rassemblés. Au lieu de se défendre

lémée avec Athènes, Lacédémone et leurs alliés, dans le but de « combattre pour la liberté commune contre ceux qui voulaient ruiner la Grèce, détruire les lois et la constitution des ancêtres. » (*Corp. Inscr. Attic.*, II, n. 332.)

[1] Tête diadémée de Patræos, à droite. ℞. ΠΑΤΡΑΟΥ. Cavalier casqué, cuirassé, frappant de sa lance un hoplite agenouillé qui se protège avec son bouclier et brandit un javelot de la main droite. (Argent.)

dans ce pays difficile à attaquer, il passa en Asie (286) où il fut vaincu et pris par Séleucus. Lysimaque offrit 2000 talents pour être débarrassé de ce prince inquiet. Séleucus eut de plus nobles sentiments; il traita bien son prisonnier, sans lui donner la liberté : Démétrius eut comme résidence forcée un château royal, des parcs pour ses chasses, de l'or pour ses plaisirs. Il y vécut un peu plus de deux années, usant sa vie et sa gloire dans les voluptés; lorsqu'il mourut en 283, il n'avait que cinquante-quatre ans. Ses cendres enfermées dans une urne d'or furent envoyées en grande pompe à son fils Antigone Gonatas, qui les ensevelit dans la ville thessalienne de Démétriade que son père avait fondée.



1 2

Monnaies de Séleucus Nicator[1].

Par sa turbulente activité, ce prince avait accru le désordre dans un empire qui s'effondrait; mais, à côté de beaucoup de vices, il avait montré, comme Séleucus, des qualités brillantes, de la générosité, et il mérite une place à part dans l'histoire de ce temps, où l'on ne trouve que des ambitieux dont la plupart regardaient le meurtre comme l'auxiliaire obligé de la politique.

En 287, Pyrrhus et Lysimaque s'étaient partagé la Macédoine. Au bout de peu de mois, le second de ces princes avait chassé l'autre: Lysimaque dominait donc depuis le Pinde jusqu'au Taurus. Il avait bien encore un ennemi dans Antigone Gonatas; mais celui-ci, maître seulement de Corinthe et de quelques villes grecques, n'était pas en état de rien entreprendre. Le reste de la Grèce paraissait libre ou obéissait à des tyrans particuliers.

La grande puissance de Lysimaque et la grande puissance de Séleucus ne pouvaient manquer de se heurter, d'autant plus qu'elles se touchaient. L'intrigue qui avait coûté la vie au fils de Lysimaque, Agathoclès, fit éclater la rupture. La veuve du jeune prince s'enfuit

[1] 1. Tête de Méduse à droite, avec des ailes aux tempes, et les cheveux mêlés de serpents. ℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΕΛΕΥΚΟΥ. Bison cornupète à droite. A l'exergue une marque d'atelier. (Bronze.) 2. Buste lauré d'Apollon vu de face; à droite, une lyre. ℟. ΣΕΛΕΥΚΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. Victoire debout à gauche, couronnant Séleucus (?) debout de face appuyé sur une longue haste. Dans le champ, deux monogrammes d'atelier. (Bronze.)

auprès de Séleucus et le provoqua à venger son époux. Le roi de Thrace et le roi de Syrie étaient les seuls des généraux d'Alexandre qui restassent sur le trône, le premier âgé de soixante-quatorze ans, le second de soixante-dix-sept. Ces deux vieillards se livrèrent bataille à Cyro-



Monnaies de Lysimaque [1].

pédion en Phrygie. Lysimaque y fut vaincu et tué (281). Avec lui, son empire tomba et le nombre des royaumes fut réduit momentanément à deux, par la réunion de la Thrace, de la Macédoine et de l'Asie aux mains de Séleucus. L'ancien satrape de Babylone régnait donc sur tout l'empire d'Alexandre, sauf l'Égypte et la Grèce; mais il parut comprendre la nécessité pour l'Asie et pour l'Europe d'une existence séparée. Il voulait abandonner ses provinces asiatiques à son fils Antiochus, en se réservant à lui-même la Macédoine, son pays natal, où il désirait achever ses jours. La Macédoine avait accepté avec résignation la décision des armes, et elle ne fit aucun mouvement, pendant les six mois que Séleucus tarda à s'y rendre. Lorsqu'enfin il se mit en marche, il fut assassiné dans la Chersonèse par Ptolémée Céraunos (280), qui se fit aussitôt reconnaître roi de Thrace et de Macédoine.



Statère d'or de Démétrius Poliorcète [2].

Vers le temps où le bouillant Démétrius était enfin entré dans l'éternel repos, Ptolémée Soter, le fondateur de la nouvelle monarchie égyptienne, avait quitté la vie plein

[1] 1. Tête d'Alexandre idéalisée, à droite, avec le diadème royal et la corne d'Ammon. ℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΛΥΣΙΜΑΧΟΥ. Pallas Nicéphore assise à gauche. Dans le champ un monogramme. (Statère d'or.) — 2. Tête diadémée de Lysimaque, à droite. ℞. ΛΥ Cavalier galopant à droite; dans le champ, un fer de lance et un protome de panthère. [Argent (diobole).] — 3. Tête casquée de Pallas, à droite. ℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΛΥΣΙΜΑΧΟΥ. Lion bondissant à droite. Dans le champ, un fer de lance et un monogramme. (Bronze.)

[2] Tête diadémée et cornue de Démétrius, à droite. ℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ. Cavalier macédonien au galop, à droite; il est coiffé du pétase et tient sa lance en arrêt. Dans le champ, deux marques d'atelier. (Or.)

de jours[1], laissant derrière lui une légitime renommée de sagesse (283). Peu de temps après, Lysimaque et Séleucus tombèrent. En 280 avaient donc disparu tous les grands chefs qui, après avoir aidé à la fortune d'Alexandre, avaient cru pouvoir le remplacer.

A ce moment se trouvent définitivement formés, à quelques questions de limites près, trois grands États correspondant à une division naturelle : la Grèce d'Europe, celle d'Asie, celle d'Afrique. En Europe, la Macédoine, encore réunie à la Thrace qui s'en séparera bientôt, cherchera désormais à s'étendre non plus sur l'Asie, mais sur la Grèce. Ces contrées vont donc être le théâtre d'événements qui leur seront propres, tandis que les maîtres des royaumes d'Asie et d'Égypte s'agiteront dans une sphère différente. Le débordement de la Macédoine et de la Grèce sur l'Asie et l'Afrique nous avait obligé à faire aussi, dans notre histoire, une part à ces pays, pendant et après la vie d'Alexandre. Désormais ils reprennent le cours de leur existence, profondément modifiée sans doute par les mœurs et les idées helléniques, mais assez distincte du monde grec pour exiger un récit particulier qui sort de notre cadre.

Depuis longtemps déjà nous ne faisons que courir à travers ces guerres pleines de confusion, par les trahisons répétées qui les prolongent, et sans intérêt, parce qu'il n'y a en question que l'ambition stérile de quelques hommes et l'inutile indépendance de peuples déchus. L'histoire, je ne parle pas de celle qui n'a qu'une banale curiosité, n'est pas un de ces musées qui admettent tout, même les fragments mutilés et sans caractère. Pour qu'un fait y ait droit de cité, il ne lui suffit pas d'avoir été, il faut qu'il apporte avec lui une leçon ou un souvenir bon à garder. Ceci explique la rapidité de notre narration, depuis la mort d'Alexandre, et celle qu'elle conservera jusqu'à la dernière heure de la Grèce.

V. — L'INVASION GAULOISE.

Ptolémée Céraunos, ou *la Foudre*, qu'un assassinat venait de faire roi de Macédoine, était un fils aîné de Ptolémée Soter que son père avait déshérité à cause de la violence de son caractère. Il s'affermit sur ce trône usurpé en envoyant des assassins aux deux fils de Lysimaque

[1] Il avait quatre-vingt-quatre ans.

et d'Arsinoé[1]; Antiochus, le nouveau roi de Syrie, était trop bien gardé pour qu'une tentative de ce genre pût réussir; il ne lui disputa pas l'Asie Mineure; à Pyrrhus d'Épire il donna des troupes pour son expédition contre les Romains[2], qui l'emmenait bien loin de la Macédoine. Enfin il battit Antigone Gonatas, qui dans le même temps perdit en Grèce la plupart de ses possessions, Sparte semblait vouloir se réveiller du long sommeil d'où elle était à peine sortie, une fois ou deux, depuis les jours d'Épaminondas; elle avait, sous son roi Areus, chassé de Trézène et d'Épidaure les garnisons de Gonatas. Plusieurs villes de l'Achaïe recouvrèrent aussi leur indépendance et formèrent la ligue achéenne dont nous parlerons bientôt.



Antiochus Ier Soter[3].



Monnaie d'Antigone Gonatas[4].



Monnaie d'Areus, roi de Sparte[5].

La Grèce usa noblement de cette liberté renaissante pour repousser une invasion imprévue des Gaulois. La Celtique avait, autrefois, couvert un espace immense. Des bords de l'Euxin, les

[1] Voyez, dans Justin, XXIV, 2, 3, cette scène de meurtre qui est bien odieuse, si l'écrivain n'y a rien ajouté.

[2] Voyez cette expédition dans mon *Histoire des Romains*, t. Ier, p. 344-357.

[3] Tête diadémée d'Antiochus Ier Soter, à droite. ℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ. Apollon nu, assis à gauche sur l'omphalos. D'une main il tient son arc posé à terre, et de l'autre, une flèche. Dans le champ, deux monogrammes d'atelier.

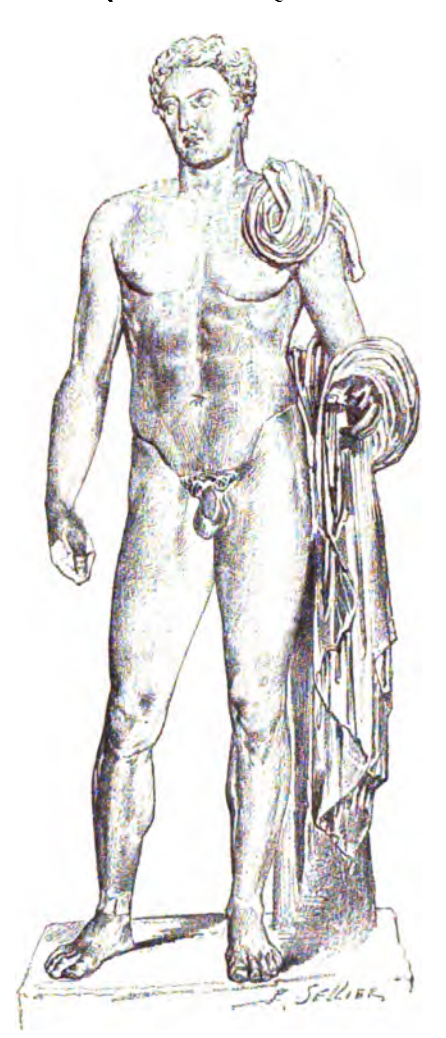
[4] Bouclier macédonien. Au centre, la tête de Pan cornu, tournée à gauche, avec le *pedum* sur l'épaule. Sur le bord du bouclier, une série d'étoiles et de croissants. ℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΓΟΝΟΥ. Athéna Alkis, de style archaïsant, debout à gauche, armée du bouclier et lançant un javelot. Dans le champ, un monogramme et le casque macédonien. (Tétradrachme.)

[5] Tête d'Hercule à droite, coiffée de la peau de lion. ℟. ΒΑΣΙΛΕΟΣ ΑΡΕΟΣ. Jupiter assis, à gauche, sur un trône, tenant un aigle de la main droite et s'appuyant de la gauche sur son sceptre. (Tétradrachme.)

Celtes s'étaient étendus, par la vallée du Danube jusqu'à la Gaule et à l'Espagne, en laissant le long de leur route des colonies puissantes qui furent, durant deux siècles, une menace pour le monde civilisé. Ces peuples qu'Alexandre avait entrevus dans le nord de la Thrace et qui, sans l'attaquer, l'avaient cependant bravé, se décidèrent, après l'écroulement de son empire, à chercher, eux aussi, fortune dans les pays du Midi. Depuis quelque temps ils avaient pris l'habitude de vendre leurs services aux chefs qui se disputaient la Grèce; en 280, ils se décidèrent à envahir la Macédoine et la Thrace pour leur propre compte. Partagés en trois corps sous la direction suprême d'un brenn, ou généralissime, ils suivirent trois routes différentes. L'aile gauche, sous Céréthrios, entra dans la Thrace; le centre, sous le brenn, envahit la Péonie, au nord de la Macédoine; la droite, conduite par un chef nommé Bolg, traversa l'Illyrie et attaqua la Macédoine par l'ouest. Ce fut ce corps qui le premier rencontra l'ennemi. La phalange fut enfoncée et Céraunos, pris vivant, fut égorgé. Les Macédoniens nommèrent rois successivement son frère Méléagre et Antipater, fils de Cassandre, qui régnèrent à peine quatre mois. Les ravages de l'ennemi, l'indiscipline des soldats, l'absence d'un chef habile, jetaient les Macédoniens dans le désespoir. « Du haut des murs de leurs villes, dit Justin, ils levaient les mains vers le ciel, invoquant les noms de Philippe et d'Alexandre, dieux protecteurs de la patrie. » Cette patrie qui s'abandonnait elle-même, un homme la sauva. Sosthène rassembla quelques braves, attaqua et battit les bandes éparses des envahisseurs; en quelque temps il eut une troupe, une armée. Bolg recula devant lui, moins par crainte peut-être que pour aller mettre son butin en sûreté. La Macédoine semblait délivrée : on offrit la couronne à Sosthène, qui la refusa.

Cependant le brenn avait, durant l'hiver, préparé de nouvelles forces. Au printemps de 279 il rentra en Macédoine où il écrasa Sosthène, et l'effroi grossissant aux yeux des Grecs le nombre des assaillants, on crut qu'il franchissait les défilés de l'Olympe à la tête de cent cinquante mille fantassins et de vingt mille cavaliers, dont chacun avait deux écuyers. Réduisons de moitié cette multitude, que la Macédoine n'aurait pu nourrir, diminuons-la même davantage, il restera toujours une armée formidable qui se jeta sur la Thessalie et la dévasta. Les Grecs, moins les Péloponnésiens qui demeurèrent encore étrangers à ce mouvement national, résolurent de défendre les Thermopyles. Les Béotiens donnèrent jusqu'à dix mille hommes, les Étoliens, plus de

sept mille; les Phocidiens, trois mille; les Locriens d'Oponte, sept cents; les Mégariens, quatre cents. Athènes ne fournit que mille hoplites et six cents cavaliers, mais elle envoya toutes ses galères s'embosser dans le golfe Maliaque, d'où ceux qui les montaient purent, durant l'action, tirer sur les barbares[1]. Le commandement de l'armée de terre fut remis à l'Athénien Calippos, dernier et juste hommage à la ville qui n'avait pas encore une seule fois manqué à la Grèce, dans les jours du péril.


Statue connue sous le nom d'Hermès d'Atalanti (Oponte)[2].

Énergiquement repoussés du passage des Thermopyles, les Gaulois découvrirent le sentier qui avait ouvert la Grèce à Xerxès, et qui, chose étrange! n'était pas mieux gardé. Ils se dirigèrent aussitôt sur Delphes pour en piller les trésors. En cas d'attaques contre les temples, la Grèce avait deux moyens de sauver l'autorité de ses dieux : ou bien ceux-ci défendaient eux-mêmes leurs sanctuaires, ainsi était-il arrivé, au temps des guerres médiques, à Delphes, à Athènes, à Éleusis; ou bien, comme on le conta plus tard pour le temple d'Hécate, à Stratonicée de Carie, ils punissaient les coupables en leur infligeant des échecs. De cette

[1] A cette invasion de la Macédoine se rattache peut-être l'usage pris par les Gaulois de frapper des pièces à l'imitation des philippes d'or. Voy. Lenormant, *Rev. Numism.*, 1856, p. 305, et *Hist. des Rom.*, t. III, p. 135.

[2] Marbre découvert à Atalanti, dans la Locride opontienne, et conservé au musée National archéologique d'Athènes (nº 116 du catalogue de M. Kavvadias); d'après une photographie. — Le personnage tenait sans doute une bourse de la main droite et le caducée de la main gauche, mais ce n'en est pas moins une statue funéraire, l'image d'un homme représenté dans l'attitude et avec les attributs d'un dieu.

façon le dieu ne perdait rien de son prestige, ni son temple des offrandes de ses dévots[1]. Contre les barbares du Nord, Apollon ne pouvait pas être trouvé moins secourable qu'il ne l'avait été contre ceux de l'Asie. Le dieu, consulté à l'approche des Gaulois, répondit qu'il saurait bien se défendre; un tremblement de terre qui entr'ouvrit le sol sous les pieds des envahisseurs fit rouler sur leurs têtes les rochers du Parnasse; une tempête bouleversa les airs, et la foudre consuma ceux qui n'avaient pas péri sous les montagnes renversées. Cette légende n'est qu'un embellissement poétique de la résistance organisée par les habitants d'un pays si facile à défendre. Repoussés de Delphes, après y avoir peut-être pénétré, les Gaulois firent une retraite que les attaques des montagnards rendirent désastreuse. La faim, le froid, leur causèrent d'horribles souffrances. Le brenn, dangereusement blessé, se tua pour échapper à la colère de ses soldats, ou à la honte de sa défaite. Divers peuples consacrèrent la légende du sanctuaire défendu et sauvé par son dieu : des œuvres d'art furent déposées en ex-voto dans le temple de Delphes, entre autres une Athéna, une Artémis et un Apollon que l'on croit avoir servi de modèle à l'Apollon du Belvédère.


Monnaie des Gaulois du Danube. Imitation d'un statère de Philippe de Macédoine[2].


Monnaie d'Antigone[3].

Le trône de Macédoine était vacant, Antigone Gonatas y monta en vertu d'un traité fait avec Antiochus Ier. Il extermina une grande bande de Gaulois restée au Nord, et s'occupait de s'affermir dans ses États, lorsque Pyrrhus revint d'Italie où il avait étonné d'abord et battu les Romains, pénétré jusqu'à leur ville, conquis, puis abandonné la Sicile, perdu enfin une grande bataille. Il revenait de ces hasardeuses entreprises sans être rassasié d'aventures, et se jeta, tête baissée, au plus épais des intrigues qui agitaient la Grèce. Soudainement il parut en Macédoine, gagna la phalange et se rendit maître de presque tout le pays.

Mais avant d'en achever la conquête, il se lança dans une autre

[1] *Bull. de Corr. Hell.*, mars 1887, p. 162.

[2] Types barbares : au droit, une tête laurée; au revers, un cavalier à droite; dessous, une sorte de foudre. (Or.)

[3] Tête casquée de Pallas, à droite. ℞. BA ANTI (ce dernier mot en monogramme). Satyre nu achevant de dresser un trophée; dans le champ, le casque macédonien. (Bronze.)

entreprise. Appelé par Cléonyme, prétendant au trône de Lacédémone, qui promettait de l'aider à chasser Antigone des villes que celui-ci conservait dans le Péloponnèse, il arriva, en 272, sous les murs de Sparte, qu'on avait fortifiée, pour résister à Cassandre et à Démétrius. Le roi Areus était absent en Crète, et les Lacédémoniens



Tête de l'Apollon du Belvédère [1].

effrayés parlaient d'envoyer les femmes dans cette île, lorsque la plus riche héritière de la cité, Archidamie, parut dans le sénat une épée à la main, et déclara que les femmes sauraient défendre la ville. Elles travaillèrent en effet à creuser un fossé du côté où manquaient

[1] D'après une photographie. — L'Apollon du Belvédère a été découvert à la fin du quinzième siècle dans le voisinage de Capo d'Anzo (l'ancien Antium) et est aujourd'hui conservé dans le Belvédère du Vatican. J'ai publié la statue entière dans l'*Histoire des Romains*, IV, p. 91. Pour les restaurations, voyez Friederichs-Wolters, *Die Gypsabgüsse antiker Bildwerke in historischer Folge erklärt*, n° 1523, p. 599.

les murs, et Pyrrhus fut repoussé. Quelques jours après, l'arrivée d'Areus avec un corps d'auxiliaires argiens l'obligea de lever le siège; il voulut se venger sur Argos et y pénétra; mais Antigone et Areus le suivaient, et il n'eut que le temps de sortir par une porte, tandis qu'ils entraient par l'autre. Dans cette retraite, une tuile lancée par la main d'une vieille femme dont il venait de blesser le fils, l'atteignit et le tua.



Statère de Pyrrhus[1].

La mort de Pyrrhus marque une période nouvelle dans l'apaisement de ce grand désordre soulevé, de l'Adriatique à l'Indus, par la succession d'Alexandre. Elle assura le trône de Macédoine à Antigone Gonatas et à sa race. En vain un fils de Pyrrhus envahira encore ce pays (267); en vain une nouvelle bande de Gaulois l'attaquera; Antigone restera vainqueur, et la Macédoine, à peu près débarrassée de ses possessions asiatiques et de ses rêves de domination au delà des mers, se bornera à poursuivre le premier projet de Philippe, la domination sur la Grèce. L'expédition d'Alexandre et les rivalités de ses successeurs n'auront donc été qu'un glorieux, puis un sanglant intermède. La situation redevient à peu près ce qu'elle était un siècle plus tôt, en 359; seulement il y a de moins la génération patriote, fière et brave, que portait la



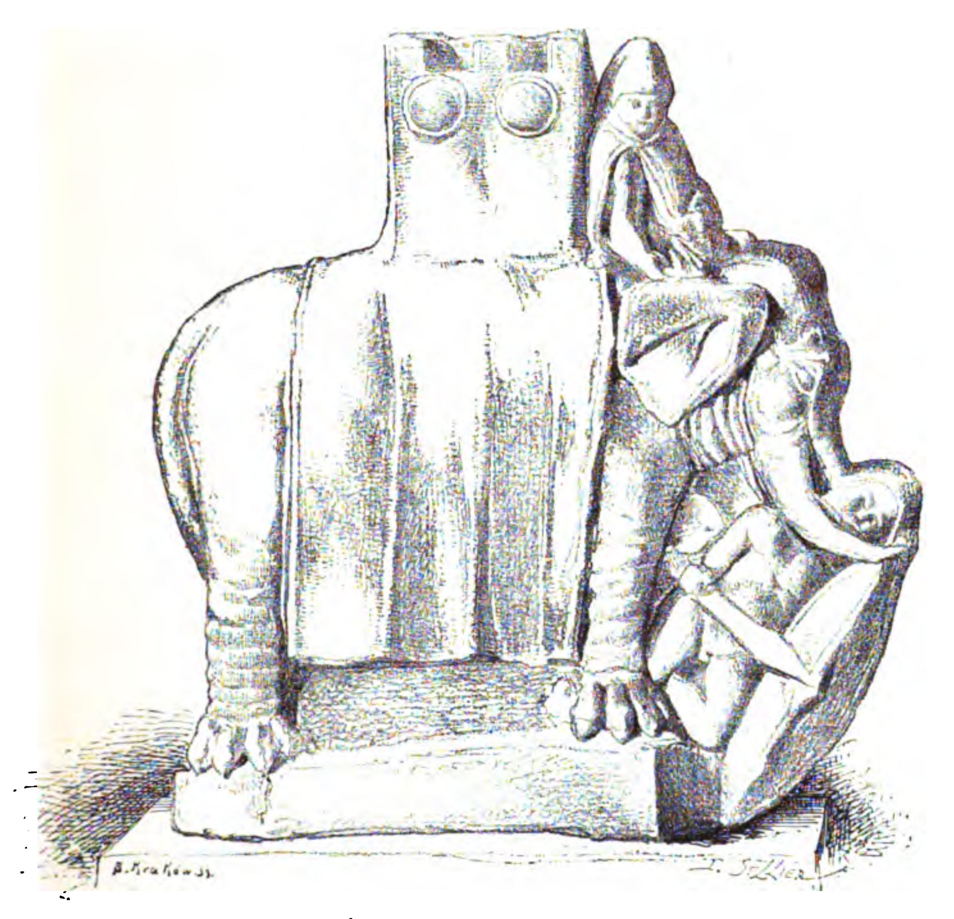
2

Tétradrachmes d'Antigone Gonatas[2].

[1] Tête casquée de Pallas, à droite, comme sur les monnaies d'Alexandre. ℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΥΡΡΟΥ. Victoire marchant à gauche, tenant une couronne et un trophée. Dans le champ une marque monétaire. (Or.)

[2] 1. Tête cornue de Pan à gauche, ceinte d'un diadème; cette tête décore le centre d'un bouclier macédonien dont le bord est orné de sept étoiles dans des croissants. ℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΓΟΝΟΥ. Athéna Alkis debout, à gauche, brandissant le foudre de la main droite; son bras gauche étendu est couvert d'un bouclier rond; elle est casquée et les draperies de ses vêtements sont traitées dans le style dit archaïsant. Dans le champ, deux marques d'atelier. — 2. Tête de Poséidon, couronné de plantes marines, à droite. ℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΓΟΝΟΥ. Proue de navire sur laquelle est assis Apollon nu, tenant son arc. A l'exergue, un monogramme d'atelier. (Tétradrachme.)

Grèce avant Chéronée, et il y a de plus une corruption des mœurs, un affaissement des caractères, un épuisement de la grande vie politique et intellectuelle qui marquent une irrémédiable décadence. La soif de l'or a allumé partout une haine implacable entre les riches et les pauvres. On ne se dispute plus le pouvoir, mais la ri-



Éléphant tuant un Galate[1].

chesse; et tout changement politique est un bouleversement social. Polybe le dit : « Ils cherchent à se ravir ce qu'ils possèdent. » Une émeute populaire qui réussit n'amène nulle part la liberté, mais inévitablement une abolition des dettes avec un partage des terres.

[1] Groupe en terre cuite découvert à Myrina dans les fouilles de l'École française d'Athènes; aujourd'hui conservé au musée du Louvre (n° 284 du *Catalogue des terres cuites et autres antiquités trouvées dans la nécropole de Myrina et exposées au musée du Louvre*, dans *La Nécropole de Myrina*, IIe partie, p. 559). — « Un éléphant, vu de profil, marchant à droite, le dos couvert d'une longue housse qui pend jusqu'aux pieds, le cou orné d'une clochette, porte sur son dos une petite tour carrée avec deux créneaux et deux saillies circulaires. Sur son

Les tyrans n'ont pas tous été le reste impur de la domination macédonienne; la démagogie victorieuse s'est laissé enchaîner pour mieux tenir sous ses pieds l'aristocratie vaincue. « Les rois, disait Aristote quelques années plus tôt, ont été établis pour défendre les grands contre le peuple; les tyrans pour protéger le peuple contre les grands. » Mais la tyrannie porte ses fruits nécessaires. Avec elle, tout s'abaisse, tout décline. La peur produit la lâcheté et brise ce ressort qui fait tenir debout l'homme et le citoyen : le respect de soi-même et celui de la loi.

Il y a de la décadence jusque dans la tyrannie. Ceux qui avaient usurpé le pouvoir dans les cités avant les guerres Médiques sont quelques-uns des hommes les plus remarquables de la Grèce. Ceux qui s'en saisissent à la seconde époque sont d'obscurs aventuriers dont l'histoire n'a même pas toujours gardé les noms. Cependant la Grèce, rougissant une fois encore de tant de honte, fera un dernier effort, et viendra mourir au moins sous l'épée d'un grand peuple.

cou est assis un cornac coiffé d'un bonnet pointu avec un manteau agrafé sur l'épaule droite, la tête tournée de face. L'éléphant saisit avec sa trompe et entre ses défenses un guerrier galate, nu, renversé, tenant de la main droite une épée et de la main gauche un long bouclier ovale. » Pour plus de détails, voy. *Ibid.*, II[e] partie, p. 318 et suiv.

[1] Terre cuite découverte dans les fouilles de l'École française d'Athènes à Myrina, aujourd'hui au musée du Louvre (n° 100 du catalogue cité plus haut).



Éros appuyé sur un trophée[1].

HUITIÈME PÉRIODE.

LA LIGUE ACHÉENNE (272-146).

EFFORTS IMPUISSANTS POUR S'UNIR ET SE SAUVER.

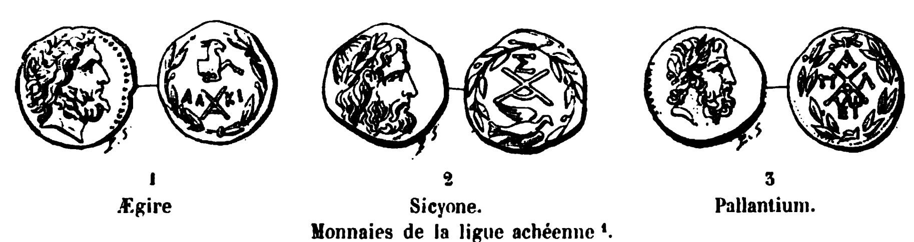
CHAPITRE XXXV

DEPUIS LA MORT DE PYRRHUS JUSQU'A L'ARRIVÉE DES ROMAINS EN GRÈCE (272-214).

I. — LA LIGUE ACHÉENNE ET LA LIGUE ÉTOLIENNE

Athènes, Sparte et Thèbes sont tombées; deux peuples jusqu'alors inconnus montent, à leur place, sur la scène laissée vide, mais rétrécie et embarrassée de décombres, les Achéens et les Étoliens.

La côte septentrionale du Péloponnèse est une bande de terre étroite,



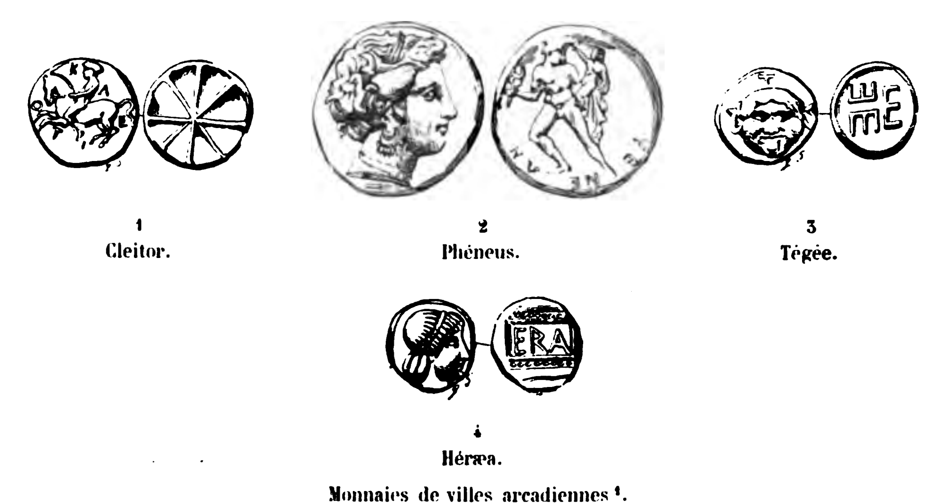
1 Ægire — 2 Sicyone. — 3 Pallantium.

Monnaies de la ligue achéenne [1].

resserrée entre le golfe de Corinthe et la chaîne de montagnes qui encadre l'Arcadie du nord. Sa fertilité n'a rien de remarquable, excepté

[1] 1. Tête laurée de Zeus Homagyrios, à droite. ℟. ΑΛΚΙ (on a voulu voir dans ce nom celui d'Alcibiade). Partie antérieure d'une chèvre, à droite, symbole du nom d'Ægire; dessous, le monogramme ΑΧ (Αχαιῶν); le tout dans une couronne de laurier. Bronze. — 2. Tête laurée de Zeus Homagyrios, à droite. ℟. Σ, initiale de Sicyone, le monogramme ΑΧ[αιῶν] et une colombe, symbole de l'atelier de Sicyone. Le tout dans une couronne de laurier. (Argent.) — 3. Tête laurée de Zeus Homagyrios, à droite. ℟. ΠΑΛ[λαντίων]. Le monogramme ΑΧ[αιῶν], le trident, symbole de Pallantium et un monogramme de nom de magistrat. Le tout dans une couronne de laurier. (Argent.)

du côté de Sicyone. Ses cours d'eau, fort nombreux, descendent en droite ligne des montagnes à la côte. Le rivage, mieux découpé qu'à l'ouest du Péloponnèse, laisse pénétrer la mer au milieu des rochers qui la bordent. Mais quels débouchés pouvait avoir le commerce de ces villes? Serait-ce avec l'Élide ou la pauvre Arcadie? Quels moyens de communication au milieu des montagnes? D'ailleurs Corinthe, bien mieux située, attira de bonne heure à elle tout le commerce de son golfe qui passa devant les villes achéennes sans y déposer ni la fortune, ni le luxe. Elles vivaient donc pauvres mais unies. Hérodote nous



1 Cleitor. 2 Phéneus. 3 Tégée. 4 Héræa.

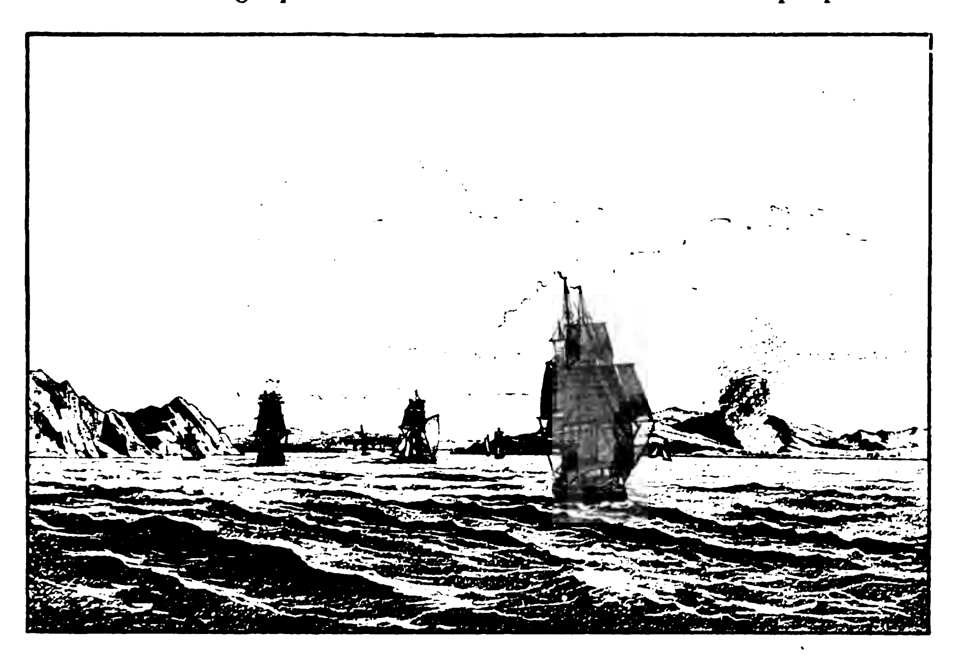
Monnaies de villes arcadiennes [1].

apprend que dès la plus haute antiquité les douze cités de l'Égialée formaient une confédération. C'était un pays ionien, et le mystérieux nombre douze s'y retrouve. Si obscurité signifie bonheur, ces villes furent longtemps heureuses. Au milieu des sanglantes discordes de la Grèce, on remarqua sans doute l'état de calme et de paix qu'elles devaient à leur pauvreté, à la sagesse de leurs mœurs et de leurs institutions, puisque plusieurs cités de la Grande-Grèce, après le massacre des pythagoriciens, imitèrent le gouvernement et les lois de l'Achaïe.

On ne peut féliciter l'Achaïe d'être restée étrangère à la lutte natio-

[1] 1. KΛEITO. L'un des Dioscures, Castor ou Pollux, à cheval, allant à gauche (sur ce type, voy. Pausanias, VIII, 21, 4). ℞. Une roue à huit rayons. (Argent.) — 2. Tête de Déméter couronnée d'épis, à droite. ℞. ΦΕΝΕΩΝ. Hermès allant à gauche; il est coiffé du pétase et tient le caducée de la main droite. Sur le bras gauche, il porte enveloppé dans son manteau le jeune Arcas, à côté duquel on lit en lettres très fines ΑΡΚΑΣ. (Argent.) — 3 Tête de Gorgone de face, tirant la langue; au-dessus, la lettre T, initiale du nom de Tégée. ℞. Trois E adossés, marque du trihémiobole. (Argent.) — 4. Tête diadémée de Héra, à droite. ℞. ΕΡΑ[έων] dans un carré bordé d'un grènetis. (Argent.)

nale contre les Perses, et elle eût souhaité que Sparte et Athènes lui laissassent le repos qu'elle aimait. Elle en fut cruellement tirée par la guerre du Péloponnèse, qui ne souffrit pas de neutres. Patras se déclara pour Athènes; Pellène pour Sparte; l'influence dorienne s'étendit sur le reste. La confédération était déjà ébranlée. Elle le fut bien davantage quand vinrent les rois de Macédoine, qui parurent



Entrée du golfe de Corinthe [1].

vouloir punir les Achéens d'avoir combattu contre eux, à Chéronée avec Athènes, à Mantinée, en 330, avec Sparte. Son affaiblissement fut tel, qu'elle ne put prendre part à la guerre Lamiaque. Le nombre de ses villes était réduit à dix, depuis qu'en 373 un tremblement de terre avait détruit Hélicé, l'ancienne capitale, et qu'Olénos avait été abandonnée par ses habitants. Démétrius, Cassandre, Antigone Gonatas, mirent garnison dans quelques-unes, et livrèrent les autres à des tyrans; « car c'est de cet Antigone, dit Polybe, que sont venus tous les tyrans de la Grèce. »



Monnaie d'Hélicé [2].

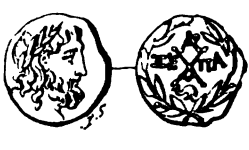
[1] D'après Stackelberg, *La Grèce.* — A droite est l'emplacement de Patras et plus loin le promontoire Rhion; à gauche, le promontoire Antirrhion.

[2] ΕΛΙΚ[αίων]. Tête diadémée de Poséidon à droite, dans un cercle de méandres qui simulent les flots de la mer. ℞. Trident entre deux dauphins. Le tout dans une couronne de laurier. (Bronze.)

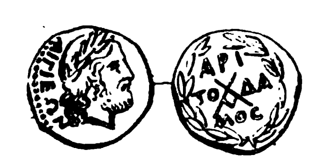
Vers 280, les Achéens profitèrent des malheurs de la Macédoine pour s'affranchir et reconstituer leur ligue. « Les premières villes qui s'unirent, furent Dymes, Patras, Tritée et Phares. Cinq ans après, les Égiens chassèrent leur garnison macédonienne, et s'affilièrent à la confédération. Après eux



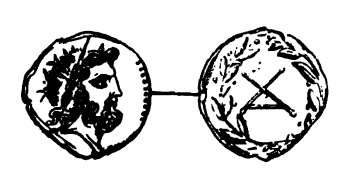
Monnaie de Dymes[1].

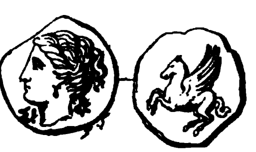

Monnaie de la *ligue achéenne* à Patras[2].

les Bouriens firent mourir leur tyran. Celui de Cérynée abdiqua volontairement. Léontion, Égire et Pellène complétèrent la réunion de toute l'Achaïe. Mais cette confédération était encore bien faible, lorsque Aratus y fit entrer la puissante ville de Sicyone. » (Polybe.)


Monnaie d'Ægion[3].

Sicyone avait été autrefois gouvernée par l'aristocratie dorienne; la chute de ce parti amena de longs désordres, du milieu desquels sortirent des tyrans. Sicyone réussit cependant à recouvrer son indépendance à la mort de l'un d'eux, Cléon, et remit alors le pouvoir aux mains de deux citoyens estimés, Timoclès et Clinias. Le premier étant mort, un certain Abantidas s'empara de la tyrannie, mit Clinias à mort et chercha à faire subir le


Monnaie de la *ligue achéenne* antérieure à Aratus[4].


Monnaie de Sicyone[5].

même sort à son fils Aratus, âgé de sept ans. L'enfant, sauvé par la sœur même du tyran, se réfugia à Argos, où les hôtes et les amis de son père le reçurent. Il y passa treize années, goûtant peu les

[1] Tête diadémée de femme, à droite. ℞. ΔΥΜΑ[ίων]. Poisson à droite. (Bronze.)

[2] Tête laurée de Zeus Homagyrios, à droite. ℞. ΑΧ[αιῶν] en monogramme; à droite, ΠΑ[τραιῶν], deux monogrammes de noms de magistrats, et un dauphin, marque de l'atelier de Patras. Le tout dans une couronne de laurier. [Argent.]

[3] ΑΙΓΙΕΩΝ. Tête laurée de Zeus Homagyrios, à droite. ℞. ΑΡΙΣΤΟΔΑΜΟC. Dans le champ, le monogramme ΑΧ[αιῶν]. Le tout dans une couronne de laurier. Eckhel pense que cet Aristodème pourrait être celui qui fut envoyé par Antigone, roi d'Asie, à Ægion où les Macédoniens avaient établi un corps de troupes. (Bronze.)

[4] Tête laurée de Zeus Homagyrios, à droite. ℞. ΑΧ[αιῶν], en monogramme, dans une couronne de laurier. Cette drachme, sans nom de ville, est antérieure à Aratus.

[5] Tête de nymphe, à gauche; devant ΣΙ[κυωνίων]; derrière, ΚΟΡ[κυραιων] en monogramme. ℞. Pégase bondissant à gauche. (Argent. Cette monnaie est aux types corinthiens.)

Hachette et Cie — Paris

Territoire de la
LIGUE ÉTOLIENNE

1° en 367
2° en 334
3° en 220, à l'avènement de Philippe V
4° en 189, après la paix avec Rome

Thessaliotide, Achaïe Phthiotide, G. Pagasétique, Thèbes, Thaumacos, Lamia, G. Maliaque, Héracléia, Hypata, Ambracie, G. d'Ambracie, Argos Amphilochie, Agraï, Eurytanes, ACARNANIE, Leucade, ÉTOLIE, THERMON, Stratos, Pleuron, Kalydon, Œniadæ, Naupacte, Molykreia, Samé, Céphallénie, Zacynthe, LOCRIDE, PHOCIDE, Delphes, Élatée, Oponte, Anticyre, BÉOTIE, Thèbes, Chalcis, EUBÉE, ATTIQUE, Athènes, Mégare, G. de Corinthe, Golfe Saronique, Égine, Hydréa, ACHAÏE, Patras, Dyme, ÉLIDE, Élis, Olympie, Phigalie, Lépréon, ARCADIE, Orchomène, Mégalopolis, ARGOLIDE, Argos, Golfe d'Argos, MESSÉNIE, Messène, Pylos, G. de Messénie, LACONIE, Lacédémone, G. de Laconie, Cythère

Territoire de la
LIGUE ACHÉENNE

1° en 243
2° en 222
3° en 196
4° en 190

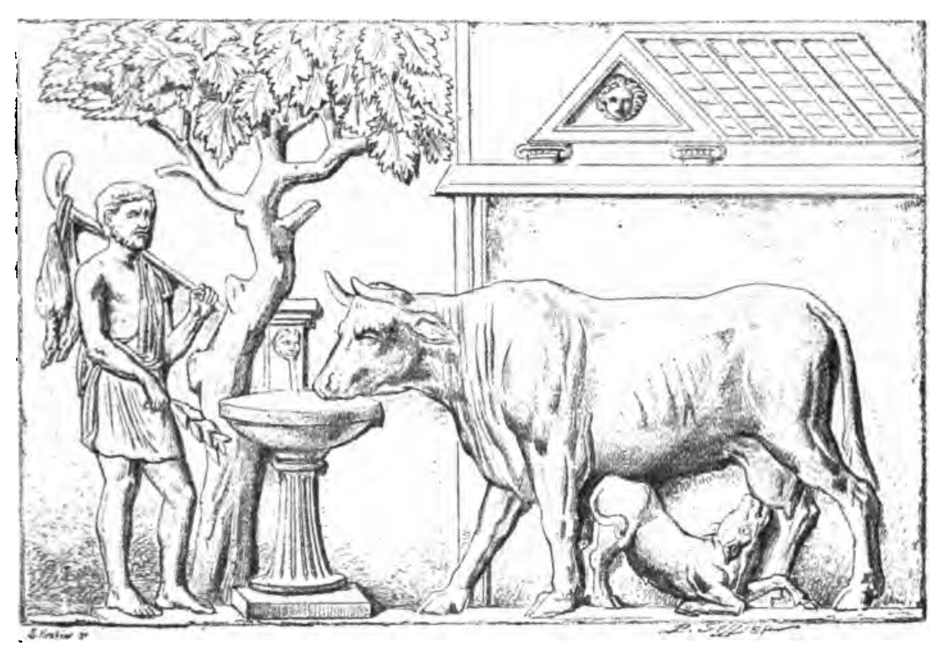
Pleuron, Kalydon, Naupacte, Patras, Dyme, Pharæ, Tritæa, Kérynéia, Léontion, Ægion, Pellène, Sicyone, Corinthe, Mégare, Athènes, Égine?, Élis, Phliante, Orchomène, Cléones, Épidaure, Argos, Trézène, Hermione, Hydréa, Tégée, Mantinée, Mégalopolis, Lépréon, Phigalie, Heræa, Thelpousa, Sparte, Messène, Koroné, G. de Corinthe, Golfe d'Argos, G. de Messénie, G. de Laconie, Cythère

d'après M. Dubois.

Imp. Dufrénoy, 49, rue du Montparnasse, Paris.

L. Thuillier delt.

philosophes, mais fort assidu aux exercices du gymnase. Il y excella et fut vainqueur dans les cinq combats du pentathle. Sa taille, son corps, étaient athlétiques : mais l'athlète était aussi un prudent et avisé personnage, se plaisant, en politique comme à la guerre, aux embuscades, aux surprises; craignant le grand jour, les décisions rapides et les voies droites de la guerre en rase campagne;



Paysan se rendant au marché [1]. (Voy. p. 416.)

brave soldat et médiocre général; grand citoyen et peut-être mauvais politique.

De bonne heure, Aratus médita l'affranchissement de sa patrie. Toutes ses mesures étaient déjà prises, quand le tyran Nicoclès, qui régnait alors à Sicyone, eut vent du complot et envoya à Argos des espions déguisés. Aratus, informé qu'ils étaient dans la ville, fit enlever à grand bruit, au marché, des mets délicats, des parfums, et louer des joueuses de flûte pour organiser chez lui une fête et une orgie. Les

[1] Relief en marbre découvert à Otricoli et conservé au Vatican, d'après Visconti, *Museo Pio Clementino*, V, tav. 33. — Paysan conduisant sa vache et son veau à la ville, en même temps qu'il y porte des canards. Il s'est arrêté à une fontaine, auprès du mur d'enceinte d'un petit sanctuaire et abreuve sa vache : de la main droite, il tient une branche d'arbre, sans doute pour chasser les mouches. Le veau s'est agenouillé sous sa mère et tète. Pour ce dernier groupe, cf. une monnaie de Corcyre, que nous avons publiée au tome II, p. 477.

espions revinrent à Sicyone, riant de la crédulité soupçonneuse du tyran. Ils n'avaient pas encore rendu compte de leur mission qu'Aratus partait d'Argos, et rejoignait des soldats qui l'attendaient à la tour de Polygnote. Il les conduit à Némée, leur découvre son projet, excite leur courage, et les mène droit à Sicyone, réglant sa marche sur celle de la lune, pour n'arriver aux murailles qu'après qu'elle serait couchée. Un Sicyonien échappé des prisons de Nicoclès l'avait instruit que, en un endroit, le mur était peu élevé et sa crête de plain-pied avec l'intérieur de la ville. Mais de ce côté se trouvait la maison d'un jardinier, gardée par des chiens vigilants. Un des siens qu'il envoya pour s'en saisir n'y réussit pas, et cet accident décourageait sa troupe; mais il promit de renoncer à l'entreprise si les chiens devenaient trop importuns. Ils continuèrent d'avancer, précédés de ceux qui portaient les échelles; quand ils les appliquèrent aux murailles, les chiens aboyèrent avec force. Un autre danger survint. Les premiers montaient déjà, lorsque l'officier qui devait être relevé le matin passa au-dessus de leur tête, avec une clochette et beaucoup de torches allumées, suivi de soldats qui faisaient un grand bruit : les assaillants se tapirent comme ils étaient sur leurs échelles, et on ne les aperçut pas. La garde du matin, qui venait relever celle de la nuit, passa de même sans les voir. Lorsqu'ils se furent tous éloignés, les conjurés escaladèrent la muraille, et, maîtres des deux côtés du chemin, envoyèrent presser la marche d'Aratus.

Il y avait peu de distance de la muraille au jardin et, dans une des tours, un grand chien de chasse faisait le guet : cet animal n'avait pas reconnu l'approche des conjurés; mais les chiens du jardinier l'ayant comme provoqué, en aboyant d'en bas, il répondit par un aboi sourd et prolongé, puis, quand les premiers qui avaient franchi le mur passèrent par devant la tour, un hurlement furieux. La sentinelle demanda au veneur à qui son chien en avait et s'il était survenu quelque chose de nouveau. Le veneur répondit que les torches des gardes et le son de la clochette avaient irrité son chien. Encouragés par cette réponse, les soldats d'Aratus ne doutèrent pas que le veneur ne fût d'intelligence avec leur chef et qu'un grand nombre d'habitants ne favorisât leur entreprise. Quand toute la troupe voulut monter, ils coururent un nouveau danger, les échelles pliaient; il fallut aller lentement les uns après les autres. Cependant l'heure pressait; déjà les coqs chantaient, et on allait voir arriver les gens de la campagne portant leurs provisions au marché.

« Dès qu'il y eut une quarantaine de soldats sur le mur, Aratus y monta, attendit encore quelques-uns de ceux qui étaient en bas, puis courut au palais du tyran dont il chargea si brusquement les gardes, au milieu de leur sommeil, qu'il les prit tous. Aussitôt il envoya presser les amis qu'il avait dans la ville de venir le rejoindre, et comme le jour commençait à paraître, le théâtre se remplit d'une multitude considérable qui ne savait encore rien de ce qui s'était passé. Alors un héraut s'avança au milieu de la foule et cria qu'Aratus, fils de Clinias, appelait les citoyens à la liberté. A la nouvelle de l'événement qu'ils attendaient depuis si longtemps, ils coururent au palais du tyran et y mirent le feu. Il n'y eut pas, dans toute l'affaire, un seul homme tué ou blessé, pas même Nicoclès qui s'échappa de son palais en flammes par un souterrain. Aratus rappela ceux qui avaient été bannis par Nicoclès, au nombre de quatre-vingts, et ceux qui l'avaient été par les autres tyrans. On n'en comptait pas moins de cinq cents, qui avaient erré loin de leur patrie pendant près de cinquante années; ils revinrent la plupart dans une extrême misère, et se remirent en possession de leurs maisons, de leurs terres et de tous les biens qu'ils avaient possédés avant leur exil.... » (Plutarque.)



Ptolémée Philadelphe et Arsinoé[1] (demi-grandeur).

Ce récit montre un côté de la vie politique de la Grèce : une troupe de bannis rentrant par surprise dans leur patrie. La chose n'était pas rare et ces retours étaient suivis, à l'ordinaire, de spoliations causées par la réintégration des exilés dans leurs biens : de sorte que de nouveaux proscrits quittaient la ville, pour y rentrer, eux aussi par force, à la première occasion favorable. Cette fois Aratus put obtenir de Ptolémée

[1] Camée du musée de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg. Ce camée fut donné par l'impéra-

un présent de 150 talents, qu'il employa à indemniser ceux qui se trouvaient lésés. Il prévint ainsi les haines et de nouveaux troubles (251).

De la part de Ptolémée, ce service était intéressé. L'Égyptien voyait avec dépit l'influence du roi de Macédoine en Grèce; pour entraver ses progrès et l'y tenir constamment occupé, il soutenait tous ceux qu'il croyait ennemis des Macédoniens. Aratus avait accepté avec empressement l'appui qui s'offrait de lui-même.

On n'était pas à une époque où il fût possible à une cité de vivre longtemps isolée et indépendante. Aratus vit qu'Antigone rôdait autour de Sicyone comme autour d'une proie. Ce prince s'était rendu maître d'Athènes, après une guerre ou plutôt un siège de six années, bravement soutenu encore par les Athéniens (263), et il possédait Corinthe, Sicyone lui eût donc convenu. Pour la sauver, Aratus ne vit d'autre ressource que de l'incorporer à la ligue achéenne, faible alors sans doute, mais qui, par cette réunion, devenait respectable. Le territoire de Sicyone semblait la continuation de celui des Achéens, de sorte que rien n'était plus naturel que cette alliance. Elle eut lieu sur le pied d'une égalité parfaite, quoique Sicyone fût de beaucoup plus puissante qu'aucune autre cité de la ligue; mais en y accédant, en vue d'obtenir des secours, elle avait dû accepter et non faire les conditions.

Cette ligue était, après la confédération olynthienne[1], la seconde tentative sérieusement faite en Grèce pour garantir, par l'union politique, la sécurité de plusieurs peuples. Voici le résumé de la constitution qu'elle se donna, telle du moins que les renseignements insuffisants ou contradictoires fournis par les écrivains anciens permettent de l'établir.

La souveraineté résidait dans l'assemblée générale, à laquelle tous les hommes âgés de trente ans étaient admis. Cette assemblée décidait de la paix et de la guerre, ratifiait ou rejetait les alliances, faisait les règlements de la confédération, nommait les magistrats supérieurs et fixait le chiffre de l'impôt avec celui de l'armée fédé-

trice Joséphine à l'empereur de Russie Alexandre I[er], en souvenir d'une visite de ce prince à la Malmaison en 1814. On y reconnait généralement, d'après Visconti (*Iconogr. grecque*, pl. LIII, n° 3 et p. 209), les portraits de Ptolémée Philadelphe et de l'une de ses femmes, appelées toutes deux Arsinoé; mais cette attribution n'est pas absolument certaine. Voyez un article de M. Chabouillet dans la *Gazette archéologique* de 1885, p. 397.

[1] Voyez notre tome III, p. 4.

rale, quand il fallait en lever une. Les suffrages y étaient comptés par ville, non par tète, de sorte que l'assemblée était une véritable assemblée représentative, à laquelle il n'était pas nécessaire que tous les citoyens de chaque cité assistassent, un petit nombre suffisant pour que la voix de leur peuple ne fût pas perdue[2]. Mais ce petit nombre qui avait le loisir et les ressources nécessaires pour se déplacer et aller voter au loin, c'étaient les riches, les citoyens aisés. De là le caractère conservateur et modéré de cette démocratie. Le lieu de réunion était, dans le principe, à Hélice; après la ruine de cette ville, ce fut à Égion, dans un bois consacré à Jupiter, et près du sanctuaire de Cérès Panachéenne. Polybe néanmoins montre l'assemblée tenue aussi à Cleitor, à Sicyone, à Corinthe, à Mégalopolis et l'on attribue à Philopœmen la proposition, qui semble avoir été acceptée, de s'assembler alternativement dans chacune des villes de la confédération. Il y avait deux sessions par an, l'une au printemps, l'autre en automne. Dans les cas graves et urgents, le magistrat suprême pouvait convoquer l'assemblée. Elle ne délibérait jamais que sur les questions proposées par la majorité des magistrats, et ses membres semblent avoir reçu une indemnite,



Cérès[1].



Bas-relief de Cleitor[3].

[1] Cérès assise tenant des épis, et la tête tourelée; à ses pieds, un lion. (Jaspe sanguin. Haut. 13 mill., larg. 10 mill. Pierre gravée du Cabinet de France. *Catalogue*, n. 1618.)

[2] Cela explique le mot de Tite Live : *principes Achæorum* (XXXIII, 22), sans qu'il soit nécessaire de recourir à l'hypothèse d'Hellwing, que les députés étaient délégués par chaque ville. L'assemblée n'était pas une réunion de députés élus, puisque tout citoyen, âgé de trente ans, pouvait, dit Polybe (xxix, 9, 6), y venir voter; mais lorsqu'ils ne venaient qu'en petit nombre d'une ville, ils étaient véritablement les représentants de ceux de leurs concitoyens qui n'étaient pas venus.

[3] Bas-relief en marbre de Doliana, découvert à Cleitor; d'après les *Mittheilungen d. d. arch*

espions revinrent à Sicyone, riant de la crédulité soupçonneuse du tyran. Ils n'avaient pas encore rendu compte de leur mission qu'Aratus partait d'Argos, et rejoignait des soldats qui l'attendaient à la tour de Polygnote. Il les conduit à Némée, leur découvre son projet, excite leur courage, et les mène droit à Sicyone, réglant sa marche sur celle de la lune, pour n'arriver aux murailles qu'après qu'elle serait couchée. Un Sicyonien échappé des prisons de Nicoclès l'avait instruit que, en un endroit, le mur était peu élevé et sa crête de plain-pied avec l'intérieur de la ville. Mais de ce côté se trouvait la maison d'un jardinier, gardée par des chiens vigilants. Un des siens qu'il envoya pour s'en saisir n'y réussit pas, et cet accident décourageait sa troupe; mais il promit de renoncer à l'entreprise si les chiens devenaient trop importuns. Ils continuèrent d'avancer, précédés de ceux qui portaient les échelles; quand ils les appliquèrent aux murailles, les chiens aboyèrent avec force. Un autre danger survint. Les premiers montaient déjà, lorsque l'officier qui devait être relevé le matin passa au-dessus de leur tête, avec une clochette et beaucoup de torches allumées, suivi de soldats qui faisaient un grand bruit : les assaillants se tapirent comme ils étaient sur leurs échelles, et on ne les aperçut pas. La garde du matin, qui venait relever celle de la nuit, passa de même sans les voir. Lorsqu'ils se furent tous éloignés, les conjurés escaladèrent la muraille, et, maîtres des deux côtés du chemin, envoyèrent presser la marche d'Aratus.

Il y avait peu de distance de la muraille au jardin et, dans une des tours, un grand chien de chasse faisait le guet : cet animal n'avait pas reconnu l'approche des conjurés; mais les chiens du jardinier l'ayant comme provoqué, en aboyant d'en bas, il répondit par un aboi sourd et prolongé, puis, quand les premiers qui avaient franchi le mur passèrent par devant la tour, un hurlement furieux. La sentinelle demanda au veneur à qui son chien en avait et s'il était survenu quelque chose de nouveau. Le veneur répondit que les torches des gardes et le son de la clochette avaient irrité son chien. Encouragés par cette réponse, les soldats d'Aratus ne doutèrent pas que le veneur ne fût d'intelligence avec leur chef et qu'un grand nombre d'habitants ne favorisât leur entreprise. Quand toute la troupe voulut monter, ils coururent un nouveau danger, les échelles pliaient; il fallut aller lentement les uns après les autres. Cependant l'heure pressait; déjà les coqs chantaient, et on allait voir arriver les gens de la campagne portant leurs provisions au marché.

« Dès qu'il y eut une quarantaine de soldats sur le mur, Aratus y monta, attendit encore quelques-uns de ceux qui étaient en bas, puis courut au palais du tyran dont il chargea si brusquement les gardes, au milieu de leur sommeil, qu'il les prit tous. Aussitôt il envoya presser les amis qu'il avait dans la ville de venir le rejoindre, et comme le jour commençait à paraître, le théâtre se remplit d'une multitude considérable qui ne savait encore rien de ce qui s'était passé. Alors un héraut s'avança au milieu de la foule et cria qu'Aratus, fils de Clinias, appelait les citoyens à la liberté. A la nouvelle de l'événement qu'ils attendaient depuis si longtemps, ils coururent au palais du tyran et y mirent le feu. Il n'y eut pas, dans toute l'affaire, un seul homme tué ou blessé, pas même Nicoclès qui s'échappa de son palais en flammes par un souterrain. Aratus rappela ceux qui avaient été bannis par Nicoclès, au nombre de quatre-vingts, et ceux qui l'avaient été par les autres tyrans. On n'en comptait pas moins de cinq cents, qui avaient erré loin de leur patrie pendant près de cinquante années; ils revinrent la plupart dans une extrême misère, et se remirent en possession de leurs maisons, de leurs terres et de tous les biens qu'ils avaient possédés avant leur exil.... » (Plutarque.)



Ptolémée Philadelphe et Arsinoé[1] (demi-grandeur).

Ce récit montre un côté de la vie politique de la Grèce : une troupe de bannis rentrant par surprise dans leur patrie. La chose n'était pas rare et ces retours étaient suivis, à l'ordinaire, de spoliations causées par la réintégration des exilés dans leurs biens : de sorte que de nouveaux proscrits quittaient la ville, pour y rentrer, eux aussi par force, à la première occasion favorable. Cette fois Aratus put obtenir de Ptolémée

[1] Camée du musée de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg. Ce camée fut donné par l'impéra-

espions revinrent à Sicyone, riant de la crédulité soupçonneuse du tyran. Ils n'avaient pas encore rendu compte de leur mission qu'Aratus partait d'Argos, et rejoignait des soldats qui l'attendaient à la tour de Polygnote. Il les conduit à Némée, leur découvre son projet, excite leur courage, et les mène droit à Sicyone, réglant sa marche sur celle de la lune, pour n'arriver aux murailles qu'après qu'elle serait couchée. Un Sicyonien échappé des prisons de Nicoclès l'avait instruit que, en un endroit, le mur était peu élevé et sa crête de plain-pied avec l'intérieur de la ville. Mais de ce côté se trouvait la maison d'un jardinier, gardée par des chiens vigilants. Un des siens qu'il envoya pour s'en saisir n'y réussit pas, et cet accident décourageait sa troupe; mais il promit de renoncer à l'entreprise si les chiens devenaient trop importuns. Ils continuèrent d'avancer, précédés de ceux qui portaient les échelles; quand ils les appliquèrent aux murailles, les chiens aboyèrent avec force. Un autre danger survint. Les premiers montaient déjà, lorsque l'officier qui devait être relevé le matin passa au-dessus de leur tête, avec une clochette et beaucoup de torches allumées, suivi de soldats qui faisaient un grand bruit : les assaillants se tapirent comme ils étaient sur leurs échelles, et on ne les aperçut pas. La garde du matin, qui venait relever celle de la nuit, passa de même sans les voir. Lorsqu'ils se furent tous éloignés, les conjurés escaladèrent la muraille, et, maîtres des deux côtés du chemin, envoyèrent presser la marche d'Aratus.

Il y avait peu de distance de la muraille au jardin et, dans une des tours, un grand chien de chasse faisait le guet : cet animal n'avait pas reconnu l'approche des conjurés; mais les chiens du jardinier l'ayant comme provoqué, en aboyant d'en bas, il répondit par un aboi sourd et prolongé, puis, quand les premiers qui avaient franchi le mur passèrent par devant la tour, un hurlement furieux. La sentinelle demanda au veneur à qui son chien en avait et s'il était survenu quelque chose de nouveau. Le veneur répondit que les torches des gardes et le son de la clochette avaient irrité son chien. Encouragés par cette réponse, les soldats d'Aratus ne doutèrent pas que le veneur ne fût d'intelligence avec leur chef et qu'un grand nombre d'habitants ne favorisât leur entreprise. Quand toute la troupe voulut monter, ils coururent un nouveau danger, les échelles pliaient; il fallut aller lentement les uns après les autres. Cependant l'heure pressait; déjà les coqs chantaient, et on allait voir arriver les gens de la campagne portant leurs provisions au marché.

« Dès qu'il y eut une quarantaine de soldats sur le mur, Aratus y monta, attendit encore quelques-uns de ceux qui étaient en bas, puis courut au palais du tyran dont il chargea si brusquement les gardes, au milieu de leur sommeil, qu'il les prit tous. Aussitôt il envoya presser les amis qu'il avait dans la ville de venir le rejoindre, et comme le jour commençait à paraître, le théâtre se remplit d'une multitude considérable qui ne savait encore rien de ce qui s'était passé. Alors un héraut s'avança au milieu de la foule et cria qu'Aratus, fils de Clinias, appelait les citoyens à la liberté. A la nouvelle de l'événement qu'ils attendaient depuis si longtemps, ils coururent au palais du tyran et y mirent le feu. Il n'y eut pas, dans toute l'affaire, un seul homme tué ou blessé, pas même Nicoclès qui s'échappa de son palais en flammes par un souterrain. Aratus rappela ceux qui avaient été bannis par Nicoclès, au nombre de quatre-vingts, et ceux qui l'avaient été par les autres tyrans. On n'en comptait pas moins de cinq cents, qui avaient erré loin de leur patrie pendant près de cinquante années; ils revinrent la plupart dans une extrême misère, et se remirent en possession de leurs maisons, de leurs terres et de tous les biens qu'ils avaient possédés avant leur exil.... » (Plutarque.)



Ptolémée Philadelphe et Arsinoé[1] (demi-grandeur).

Ce récit montre un côté de la vie politique de la Grèce : une troupe de bannis rentrant par surprise dans leur patrie. La chose n'était pas rare et ces retours étaient suivis, à l'ordinaire, de spoliations causées par la réintégration des exilés dans leurs biens : de sorte que de nouveaux proscrits quittaient la ville, pour y rentrer, eux aussi par force, à la première occasion favorable. Cette fois Aratus put obtenir de Ptolémée

[1] Camée du musée de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg. Ce camée fut donné par l'impéra-

espions revinrent à Sicyone, riant de la crédulité soupçonneuse du tyran. Ils n'avaient pas encore rendu compte de leur mission qu'Aratus partait d'Argos, et rejoignait des soldats qui l'attendaient à la tour de Polygnote. Il les conduit à Némée, leur découvre son projet, excite leur courage, et les mène droit à Sicyone, réglant sa marche sur celle de la lune, pour n'arriver aux murailles qu'après qu'elle serait couchée. Un Sicyonien échappé des prisons de Nicoclès l'avait instruit que, en un endroit, le mur était peu élevé et sa crête de plain-pied avec l'intérieur de la ville. Mais de ce côté se trouvait la maison d'un jardinier, gardée par des chiens vigilants. Un des siens qu'il envoya pour s'en saisir n'y réussit pas, et cet accident décourageait sa troupe; mais il promit de renoncer à l'entreprise si les chiens devenaient trop importuns. Ils continuèrent d'avancer, précédés de ceux qui portaient les échelles; quand ils les appliquèrent aux murailles, les chiens aboyèrent avec force. Un autre danger survint. Les premiers montaient déjà, lorsque l'officier qui devait être relevé le matin passa au-dessus de leur tête, avec une clochette et beaucoup de torches allumées, suivi de soldats qui faisaient un grand bruit : les assaillants se tapirent comme ils étaient sur leurs échelles, et on ne les aperçut pas. La garde du matin, qui venait relever celle de la nuit, passa de même sans les voir. Lorsqu'ils se furent tous éloignés, les conjurés escaladèrent la muraille, et, maîtres des deux côtés du chemin, envoyèrent presser la marche d'Aratus.

Il y avait peu de distance de la muraille au jardin et, dans une des tours, un grand chien de chasse faisait le guet : cet animal n'avait pas reconnu l'approche des conjurés; mais les chiens du jardinier l'ayant comme provoqué, en aboyant d'en bas, il répondit par un aboi sourd et prolongé, puis, quand les premiers qui avaient franchi le mur passèrent par devant la tour, un hurlement furieux. La sentinelle demanda au veneur à qui son chien en avait et s'il était survenu quelque chose de nouveau. Le veneur répondit que les torches des gardes et le son de la clochette avaient irrité son chien. Encouragés par cette réponse, les soldats d'Aratus ne doutèrent pas que le veneur ne fût d'intelligence avec leur chef et qu'un grand nombre d'habitants ne favorisât leur entreprise. Quand toute la troupe voulut monter, ils coururent un nouveau danger, les échelles pliaient; il fallut aller lentement les uns après les autres. Cependant l'heure pressait; déjà les coqs chantaient, et on allait voir arriver les gens de la campagne portant leurs provisions au marché.

« Dès qu'il y eut une quarantaine de soldats sur le mur, Aratus y monta, attendit encore quelques-uns de ceux qui étaient en bas, puis courut au palais du tyran dont il chargea si brusquement les gardes, au milieu de leur sommeil, qu'il les prit tous. Aussitôt il envoya presser les amis qu'il avait dans la ville de venir le rejoindre, et comme le jour commençait à paraître, le théâtre se remplit d'une multitude considérable qui ne savait encore rien de ce qui s'était passé. Alors un héraut s'avança au milieu de la foule et cria qu'Aratus, fils de Clinias, appelait les citoyens à la liberté. A la nouvelle de l'événement qu'ils attendaient depuis si longtemps, ils coururent au palais du tyran et y mirent le feu. Il n'y eut pas, dans toute l'affaire, un seul homme tué ou blessé, pas même Nicoclès qui s'échappa de son palais en flammes par un souterrain. Aratus rappela ceux qui avaient été bannis par Nicoclès, au nombre de quatre-vingts, et ceux qui l'avaient été par les autres tyrans. On n'en comptait pas moins de cinq cents, qui avaient erré loin de leur patrie pendant près de cinquante années; ils revinrent la plupart dans une extrême misère, et se remirent en possession de leurs maisons, de leurs terres et de tous les biens qu'ils avaient possédés avant leur exil.... » (Plutarque.)



Ptolémée Philadelphe et Arsinoé[1] (demi-grandeur).

Ce récit montre un côté de la vie politique de la Grèce : une troupe de bannis rentrant par surprise dans leur patrie. La chose n'était pas rare et ces retours étaient suivis, à l'ordinaire, de spoliations causées par la réintégration des exilés dans leurs biens : de sorte que de nouveaux proscrits quittaient la ville, pour y rentrer, eux aussi par force, à la première occasion favorable. Cette fois Aratus put obtenir de Ptolémée

[1] Camée du musée de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg. Ce camée fut donné par l'impéra-

espions revinrent à Sicyone, riant de la crédulité soupçonneuse du tyran. Ils n'avaient pas encore rendu compte de leur mission qu'Aratus partait d'Argos, et rejoignait des soldats qui l'attendaient à la tour de Polygnote. Il les conduit à Némée, leur découvre son projet, excite leur courage, et les mène droit à Sicyone, réglant sa marche sur celle de la lune, pour n'arriver aux murailles qu'après qu'elle serait couchée. Un Sicyonien échappé des prisons de Nicoclès l'avait instruit que, en un endroit, le mur était peu élevé et sa crête de plain-pied avec l'intérieur de la ville. Mais de ce côté se trouvait la maison d'un jardinier, gardée par des chiens vigilants. Un des siens qu'il envoya pour s'en saisir n'y réussit pas, et cet accident décourageait sa troupe; mais il promit de renoncer à l'entreprise si les chiens devenaient trop importuns. Ils continuèrent d'avancer, précédés de ceux qui portaient les échelles; quand ils les appliquèrent aux murailles, les chiens aboyèrent avec force. Un autre danger survint. Les premiers montaient déjà, lorsque l'officier qui devait être relevé le matin passa au-dessus de leur tête, avec une clochette et beaucoup de torches allumées, suivi de soldats qui faisaient un grand bruit : les assaillants se tapirent comme ils étaient sur leurs échelles, et on ne les aperçut pas. La garde du matin, qui venait relever celle de la nuit, passa de même sans les voir. Lorsqu'ils se furent tous éloignés, les conjurés escaladèrent la muraille, et, maîtres des deux côtés du chemin, envoyèrent presser la marche d'Aratus.

Il y avait peu de distance de la muraille au jardin et, dans une des tours, un grand chien de chasse faisait le guet : cet animal n'avait pas reconnu l'approche des conjurés; mais les chiens du jardinier l'ayant comme provoqué, en aboyant d'en bas, il répondit par un aboi sourd et prolongé, puis, quand les premiers qui avaient franchi le mur passèrent par devant la tour, un hurlement furieux. La sentinelle demanda au veneur à qui son chien en avait et s'il était survenu quelque chose de nouveau. Le veneur répondit que les torches des gardes et le son de la clochette avaient irrité son chien. Encouragés par cette réponse, les soldats d'Aratus ne doutèrent pas que le veneur ne fût d'intelligence avec leur chef et qu'un grand nombre d'habitants ne favorisât leur entreprise. Quand toute la troupe voulut monter, ils coururent un nouveau danger, les échelles pliaient; il fallut aller lentement les uns après les autres. Cependant l'heure pressait; déjà les coqs chantaient, et on allait voir arriver les gens de la campagne portant leurs provisions au marché.

« Dès qu'il y eut une quarantaine de soldats sur le mur, Aratus y monta, attendit encore quelques-uns de ceux qui étaient en bas, puis courut au palais du tyran dont il chargea si brusquement les gardes, au milieu de leur sommeil, qu'il les prit tous. Aussitôt il envoya presser les amis qu'il avait dans la ville de venir le rejoindre, et comme le jour commençait à paraître, le théâtre se remplit d'une multitude considérable qui ne savait encore rien de ce qui s'était passé. Alors un héraut s'avança au milieu de la foule et cria qu'Aratus, fils de Clinias, appelait les citoyens à la liberté. A la nouvelle de l'événement qu'ils attendaient depuis si longtemps, ils coururent au palais du tyran et y mirent le feu. Il n'y eut pas, dans toute l'affaire, un seul homme tué ou blessé, pas même Nicoclès qui s'échappa de son palais en flammes par un souterrain. Aratus rappela ceux qui avaient été bannis par Nicoclès, au nombre de quatre-vingts, et ceux qui l'avaient été par les autres tyrans. On n'en comptait pas moins de cinq cents, qui avaient erré loin de leur patrie pendant près de cinquante années; ils revinrent la plupart dans une extrême misère, et se remirent en possession de leurs maisons, de leurs terres et de tous les biens qu'ils avaient possédés avant leur exil.... » (Plutarque.)



Ptolémée Philadelphe et Arsinoé[1] (demi-grandeur).

Ce récit montre un côté de la vie politique de la Grèce : une troupe de bannis rentrant par surprise dans leur patrie. La chose n'était pas rare et ces retours étaient suivis, à l'ordinaire, de spoliations causées par la réintégration des exilés dans leurs biens : de sorte que de nouveaux proscrits quittaient la ville, pour y rentrer, eux aussi par force, à la première occasion favorable. Cette fois Aratus put obtenir de Ptolémée

[1] Camée du musée de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg. Ce camée fut donné par l'impéra-

homme vivant ainsi, dans les soupçons et la crainte, devait avoir de cruauté. Telle était cependant l'apathique indifférence des Argiens, qu'ils ne faisaient rien pour secouer ce joug insupportable. Aratus renouvela contre Aristippos les tentatives qu'il avait déjà faites contre Aristomachos, son prédécesseur. Par surprise, il monta jusque sur les murs d'Argos : la moindre assistance des habitants lui eût donné la victoire. Ils laissèrent le tyran assaillir de tous côtés les Achéens, comme s'ils eussent assisté, spectateurs désintéressés, aux jeux néméens et fussent juges du combat. Cet échec décida Aratus à livrer bataille hors des murs, mais il perdait en rase campagne son assurance, et fut deux fois vaincu. Pourtant, dans une troisième rencontre, il battit et tua Aristippos. Malheureusement la mort du tyran n'entraîna pas sur-le-champ la chute de la tyrannie; il eut un successeur, Aristomachos le jeune.

Ce qu'il tentait à Argos, Aratus se proposait de l'exécuter partout. Il rendait la vie si difficile aux tyrans, qu'un d'eux, Lydiadès, maître de Mégalopolis, aima mieux abdiquer que de vivre dans ces continuelles alarmes. Il invita Aratus à venir le trouver, déposa devant lui le pouvoir et fit entrer Mégalopolis dans la ligue des Achéens, qui, pour le dédommager de ce sacrifice, le nommèrent stratège. Peu s'en fallut qu'ils n'eussent à s'en repentir. Lydiadès apporta dans la ligue une ambition fâcheuse; il se mit en opposition avec Aratus, et poussa sans utilité à une rupture avec Sparte, qui pourtant fut vaincue dans une nouvelle bataille de Mantinée (243)[1]. Pendant six ans, ils alternèrent dans le commandement : ce ne fut qu'au bout de ce temps qu'on reconnut tout ce qu'il y avait de personnel dans les vues de Lydiadès, et qu'Aratus reprit un ascendant décisif.

Rien n'était plus sage que de ménager Sparte. On le vit bien lorsque les Étoliens, en 238, se présentèrent à l'isthme de Corinthe. Agis vint

[1] La gravure de la page 429, représente des bas-reliefs en marbre blanc découverts au mois d'août 1887 par M Fougères, dans les fouilles entreprises par l'École française d'Athènes à Mantinée (d'après le *Bulletin de Corr. hellén.*, XII (1888), pl. 1-3). Pausanias raconte que dans le temple double de Mantinée, dont une partie était consacrée à Esculape, l'autre à Latone et à ses deux enfants, les statues avaient été sculptées par Praxitèle; le piédestal, ajoute-t-il, était orné d'un bas-relief représentant « les Muses et Marsyas jouant de la flûte » (VIII, 9, 1. Le texte porte Μοῦσα, mais il faut sans doute lire Μοῦσαι). C'est bien ce bas-relief qu'a découvert M. Fougères. Il est très probablement du IVe siècle et peut-être exécuté sur des dessins de Praxitèle. — 1re plaque. Apollon, un esclave phrygien et Marsyas. Le dieu est assis et tourné vers la droite : il tient de sa main droite sa cithare sur ses genoux et regarde le satyre. L'esclave, le poignet gauche à la hanche, tient de la main droite le couteau qui va servir au supplice du vaincu. Marsyas, dont l'attitude violente fait contraste avec le calme d'Apollon, joue une dernière fois de la flûte. — 2e et 3e plaques. Trois Muses.



J. Krakow sc. L. SELLIER

BAS-RELIEFS DE MANTINÉE.

avec des troupes lacédémoniennes se joindre aux Achéens. Il voulait livrer bataille; Aratus s'y opposant, le roi irrité se retira, et les Étoliens eurent les passages libres. Aratus répara du moins glorieusement sa faute, en leur tuant dans une surprise sept cents hommes.

Antigone Gonatas était mort en 239, laissant le trône à son fils Démétrius II. Le nouveau prince, maître de l'Attique et de la Phocide, voulait avoir encore la Béotie, qui séparait ces deux provinces. Il l'enleva aux Étoliens, qu'il rejeta ainsi dans le parti des Achéens. Ce fut le moment le plus brillant de la ligue. Alliée maintenant de Sparte et de l'Étolie, accrue de Corinthe et de Mégalopolis, soustraite à toute influence dangereuse, elle devenait le centre autour duquel se groupaient les ennemis de la Macédoine. Ses progrès continuèrent. Malgré les efforts de Démétrius, Aristomachos le jeune fut réduit à imiter Lydiadès. Moyennant 50 talents, il fit entrer Argos dans la ligue. En récompense, on l'élut stratège l'année suivante. Xénon, tyran d'Hermione; Cléonymos, tyran de Phlionte, firent de même. La mort de Démétrius II, en 233, est marquée par Polybe comme le moment où tous les petits chefs du Péloponnèse, privés de leur protecteur, tombèrent. La plupart des villes arcadiennes entrèrent alors dans la ligue; Athènes chassa, avec l'assistance d'Aratus, sa garnison macédonienne, et Égine se fit recevoir membre de la confédération. Les discordes qui agitaient la Macédoine sous la régence d'Antigone Dôson[1], frère de Démétrius et tuteur de son neveu Philippe, dont il prit la place, les défections qu'il eut à combattre sur toutes ses frontières, ses entreprises hors de la Grèce, jusqu'en Carie, laissèrent prédominer quelque temps l'influence achéenne, à peu près sans contrepoids.

Ainsi, vers l'an 229, les Achéens comptaient comme alliés ou comme membres de leur ligue[2]: dans la Grèce centrale, l'Attique, Mégare et l'Étolie; dans le Péloponnèse, Sparte, Corinthe, Sicyone, Argos et la plus grande partie de l'Arcadie. Cette concentration des forces de la Grèce, ce progrès vers une union volontaire de la plupart des cités, étaient nécessaires pour sauver l'indépendance toujours menacée par la Macédoine; mais combien plus encore pour faire face à l'orage qui déjà se formait à l'Occident! En cette même année 229, les Romains,

[1] Ἀντίγονος surnommé Δώσων, parce qu'il promettait, mais ne donnait pas toujours.

[2] On a souvent confondu à tort ces deux conditions fort différentes. Ainsi, Athènes, les Étoliens et Sparte, étaient alliés, non membres de la ligue. De là les conséquences forcées qu'on a tirées sur la puissance des Achéens.

sous de frivoles prétextes, mettaient le pied en Illyrie. Si les Grecs avaient pu lire dans l'avenir, par quels efforts n'auraient-ils pas maintenu la concorde qui semblait s'établir! Loin de là, ce fut en ce moment qu'ils se divisèrent à jamais!



Monnaie du roi Monunius à Dyrrachion en Illyrie[1].

Il eût été salutaire pour la Grèce qu'à cette époque la vie eût été éteinte partout, excepté dans la ligue. Sous cette nouvelle forme politique se fût alors abritée toute la nationalité hellénique, moins la Macédoine. Mais les Étoliens vivaient encore, et Sparte un instant ressuscita.

Ce qu'on appelait la constitution de Lycurgue n'était plus qu'un souvenir. Cet édifice artificiel qui avait pour base, dans le principe, l'égalité des fortunes, par suite du partage des terres en un nombre fixe de lots, s'était écroulé. La guerre qui moissonnait les Spartiates et la loi de l'éphore Épitadéos, qui permettait de disposer de son bien, avaient produit ce singulier résultat que les femmes et un petit nombre de citoyens avaient attiré à eux toutes les fortunes. Sous le règne d'Agis IV, Lacédémone n'avait plus que sept cents Spartiates, dont cent à peine possédaient de la terre, et au temps d'Aristote, les deux tiers du territoire étaient aux mains des femmes[2].

La foule, n'ayant plus les ressources nécessaires pour remplir les obligations auxquelles étaient attachés les droits politiques, ne pouvait prendre part à aucune affaire; il en résultait que le gouvernement tout entier était aux mains de quelques riches. Cette dégradation avait deux fâcheuses conséquences : les pauvres, objet de mépris, étaient en campagne de fort mauvais soldats et, dans la ville, des conspirateurs épiant sans cesse l'occasion de bouleverser l'État. Les mœurs, on le pense bien, avaient aussi changé. Le roi Areus et son fils Acrotatos introduisirent ouvertement à Sparte le luxe des cours orientales. Sparte ne fut plus Sparte, mais une ville comme beaucoup d'autres, molle, oisive et corrompue, mélange odieux d'extrême richesse et d'extrême misère. Platon prétend qu'elle renfermait plus d'or et

[1] Vache allaitant son veau; au-dessus, la mâchoire du sanglier de Calydon. ℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΟΝΟΥΝΙΟΥ. Deux carrés concentriques ornés de fleurons qu'on regarde généralement comme la représentation des jardins d'Alcinoos; à gauche un fer de lance; à droite une massue. (Argent.)

[2] Sur la mauvaise constitution de Sparte, voy. Aristote, *Politique*, II, 7, et notre tome II, p. 689 et suiv.

d'argent que la Grèce tout entière. Aussi tout s'y vendait, les charges et la justice.

Elle se distinguait pourtant par une certaine tradition héroïque et guerrière qui, plus d'une fois la sauva, de Démétrius, par exemple, plus tard de Pyrrhus, et qui se manifestait même à l'extérieur par les expéditions de Cléonymos dans la Grande-Grèce, en faveur des Tarentins, d'Areus en Crète, en Étolie et contre les Macédoniens, de Xanthippe en Afrique, au secours de Carthage. Et cela, chose étrange, dans le temps même qu'elle se laissait enlever, sur son propre territoire, cinquante mille esclaves par les Étoliens : double indice d'un esprit militaire redoutable encore, au moins dans quelques chefs, mais aussi de la ruine du sentiment national. On allait volontiers gagner de l'or en aventurier au service étranger; on délaissait la patrie.

Un Eurysthénide, Agis IV, devenu roi en 244, à l'âge de vingt ans, crut possible de régénérer Sparte, en la ramenant aux institutions et aux mœurs des anciens jours. Il voulait commencer par refaire un partage des terres : c'était s'attaquer, dès le premier pas, à la question la plus périlleuse, car il s'agissait de déposséder les uns au profit des autres. La plupart des riches, habitués au luxe et ennemis de toute innovation, surtout leurs femmes, effrayées au seul souvenir de la vie sévère qu'avaient imposée les coutumes primitives, formaient le parti contraire à la réforme : à sa tête se plaçait un Eurypontide, le roi Léonidas, collègue d'Agis, qui avait passé une partie de sa vie dans les cours asiatiques, et enseigné à ses concitoyens de nouvelles délicatesses. Pour Agis étaient les pauvres, les ambitieux, mais aussi quelques jeunes gens qui, avec la générosité de leur âge, voyaient dans ces réformes le bien de la patrie. Il gagna à ses idées sa mère Agésistrate et son aïeule Archidamie, les deux femmes les plus riches de la ville. Lui-même, élevé par elles dans le luxe, possédait de vastes propriétés et un trésor de 600 talents. Il renonça à ses habitudes, prit le vêtement, les habitudes des anciens Spartiates, et déclara qu'il mettait ses biens en commun. Sa mère et son aïeule s'associèrent à cet esprit de sacrifice.

Le plan proposé par Agis était celui-ci : abolition des dettes; partage de la Laconie entière en dix-neuf mille cinq cents lots, dont quinze mille pour les Laconiens en état de porter les armes, et quatre mille cinq cents pour les Spartiates; formation d'un corps de quatre mille cinq cents citoyens par l'adjonction aux sept cents d'un nombre suffisant de voisins ou d'étrangers qui auraient reçu une

éducation libérale, seraient jeunes encore et bien conformés; enfin rétablissement de la discipline consacrée par le nom de Lycurgue. Pour faire passer ce projet, il essaya d'abord des voies légales, en le présentant au sénat. Léonidas objecta que Lycurgue n'avait rien fait de semblable, qu'il n'avait ni aboli les dettes, ni admis des étrangers au nombre des Spartiates. Agis répliqua que si le législateur vénéré n'avait pas aboli les dettes, il n'avait pas permis non plus d'en contracter, puisqu'il avait supprimé l'argent; que Léonidas avait mauvaise grâce à se montrer si exclusif à l'égard des étrangers, lui qui avait épousé une Asiatique. Le projet fut rejeté, mais à une voix seulement de majorité. Il fallut recourir à d'autres moyens. Les trois principaux personnages du parti d'Agis étaient : Agésilas, son oncle maternel, habile orateur; Lysandre, descendant du vainqueur d'Athènes, doué de qualités semblables à celles de son ancêtre; enfin Mandroclidas, Spartiate renommé pour sa dextérité. Il fut convenu entre eux qu'on se débarrasserait d'abord de Léonidas. Agis avait eu soin de faire admettre Lysandre au nombre des éphores de l'année. En cette qualité, Lysandre rappela une ancienne loi qui défendait à un Héraclide d'épouser une étrangère; et même lui imputait à crime capital de résider hors de la Laconie, comme l'avait fait Léonidas. Pour ce double grief, il le fit déposer et remplacer par son gendre Cléombrote.

L'année suivante, l'éphorat échappa à Agis. Ses ennemis en remplirent toutes les places et accusèrent Lysandre de mesures illégales. Agis se décida à agir révolutionnairement; il reprocha aux éphores d'excéder de beaucoup leurs primitives attributions, qui se bornaient à intervenir quand les rois n'étaient pas d'accord, les chassa et mit à leur place de nouveaux éphores parmi lesquels Agésilas. Les jeunes gens furent armés, les prisonniers délivrés et Agis se trouva maître absolu, sans qu'il eût coulé une goutte de sang. C'était le moment d'exécuter les réformes. Malheureusement, parmi les trois conseillers d'Agis, il y en avait un qui ne travaillait que pour lui-même. Agésilas avait à la fois beaucoup de terres et beaucoup de dettes. Il voulait bien être débarrassé des unes, mais il entendait garder les autres; par de spécieuses raisons, il persuada à Agis de commencer par l'abolition des dettes; tous les titres de créances, mis en tas sur la place publique, furent brûlés en présence de la foule. Agésilas déclarait, dans sa joie, qu'il n'avait jamais vu feu plus clair ni plus pur. Quand vint ensuite la question du partage des terres, il trouva des expédients pour différer l'exécution. Les choses traînèrent jusqu'au moment où les Athé-

niens attaqués par les Étoliens, en 238, appelèrent les Spartiates à leur secours. Agis se rendit sur l'isthme. Tandis qu'il allait faire admirer à tous les pays qu'il traversait sa simplicité, son courage, la discipline de ses soldats, Agésilas discréditait le parti par ses désordres et sa scandaleuse tyrannie. La foule pauvre, qui avait tout espéré des réformes, crut avoir été trompée; les partisans de Léonidas reprirent



Suppliante réfugiée sur un autel [1].

le dessus et, quand Agis revint, une révolution avait rétabli son rival. Il se réfugia avec Cléombrote dans un temple; celui-ci fut sauvé par sa femme, fille de Léonidas; mais Agis, attiré traîtreusement hors du sanctuaire et traduit devant un tribunal exceptionnel, fût condamné à mort après qu'il eut refusé de désavouer sa généreuse tentative.

[1] Statue en marbre, conservée à Rome dans le palais Barberini (d'après les *Monumenti dell' Instit.*, IX, tav. 34). — La jeune fille, renversée sur l'autel où elle s'appuyait de la main gauche, tenait de la main droite une branche de feuillage, comme les suppliants. L'œuvre est belle et remonte certainement au cinquième siècle.

Traîné en prison, il y fut étranglé, et l'on fit subir le même supplice, sur son cadavre, à sa mère et à son aïeule.

Cet acte de cruauté fut suivi d'une période de terreur, pendant laquelle, pour la première fois, il n'y eut à Sparte qu'un roi, Léonidas. Mais, du sein même de sa famille, sortit un ennemi. L'âme d'Agis sembla entrer dans sa maison avec Agiatis, l'épouse de ce malheureux prince, que Léonidas avait épargnée à cause de sa grande fortune, et qu'il donna pour femme à son jeune fils Cléomène.

III. — CLÉOMÈNE; SUCCÈS DES ÉTOLIENS; ALLIANCE DES ACHÉENS AVEC PHILIPPE DE MACÉDOINE; BATAILLE DE SELLASIE (222).

Cléomène avait l'esprit ardent et était à cet âge où l'on veut tout avec emportement, le mal, si une nature mauvaise vous y pousse, le bien, si une main chère ou respectée vous le montre. Il écoutait d'une oreille avide les récits qu'Agiatis lui faisait des desseins et des vertus de son premier époux. Il s'enflammait à ces paroles, et se sentait saisi d'indignation quand il voyait comment et pourquoi le jeune martyr était tombé, et la tyrannie oligarchique dont la victoire de son père avait été le signal, et la corruption des grands, leur mollesse, leur mépris des vieilles institutions, leur oubli de toute vertu, de tout patriotisme. Un philosophe stoïcien, Sphéros d'Olbia, disciple de ce Cléanthe, le dernier des grands hommes d'Athènes[1], s'était alors établi à Sparte, où il paraît que la philosophie avait pénétré avec les mœurs nouvelles. Cléomène suivit ses leçons. Il puisa, sans doute, dans les enseignements austères de l'école du devoir, de nouveaux encouragements pour les pensées qu'il roulait dans son esprit, peut-être aussi cette hâte du bien, cette violence de vertu, si j'ose dire, et cet oubli des conditions réelles de l'homme et de la société qui caractérise la noble doctrine de Zénon. Le




Monnaie d'Olbia[2].

[1] Il y vécut, s'il n'y prit pas naissance. Sur Cléanthe et son hymne magnifique à Jupiter, voyez *Hist. des Rom.*, t. II, p. 215; t. IV, p. 465; t. V, p. 755.

[2] Héraklès agenouillé à droite, coiffé de la peau de lion et bandant son arc; devant, EMINAKO, nom d'un dynaste inconnu. ℟. Roue entourée de quatre dauphins, dans un carré creux. (Argent.)

stoïcisme comprend mal l'homme, dont il exagère certaines vertus jusqu'à en faire des défauts; Cléomène comprit mal son temps, et son impatience du bien lui inspira des mesures coupables qui détruisirent tout[1]. Devenu roi en 236, il reprit les projets d'Agis, mais avec la pensée qu'une réforme aussi hostile à des intérêts puissants ne réussirait que le jour où il aurait une armée capable de l'imposer. Pour avoir cette armée, il lui fallait une guerre, des succès, de la gloire. Agis avait voulu réformer l'État, afin de refaire l'armée et la puissance de Sparte; Cléomène prit la même route, mais par l'autre bout. Il se proposa de relever l'empire pour corriger ensuite la constitution. Si l'on pouvait rapprocher Sparte de Rome, et un faux héros d'un grand homme, nous dirions qu'Agis fit comme les Gracques et périt comme eux, tandis que Cléomène tenta ce qui réussit à César et fut sur le point de réussir comme lui.

Mais cette guerre glorieuse dont Cléomène avait besoin, il ne pouvait la trouver que dans une tentative pour rendre à Lacédémone la suprématie, et cette tentative le conduisait forcément à une lutte contre la ligue achéenne : nécessité fatale! car cette rivalité allait détruire la dernière espérance de la Grèce.



Monnaie d'Orchomène[2].

Les Étoliens poussèrent à cette rupture. Rassurés du côté de la Macédoine par les troubles qui avaient suivi la mort de Démétrius, ils s'étaient sentis pris de jalousie à la vue des rapides progrès des Achéens. Trois villes arcadiennes, Tégée, Orchomène et Mantinée, précédemment associées à la confédération achéenne, s'en détachèrent pour s'unir à Sparte. Loin de s'offenser de cette défection, les Étoliens la confirmèrent. Ils y voyaient l'occasion d'un conflit inévitable entre Lacédémone et les Achéens. Sparte avait bien d'ailleurs quelques griefs qu'on pouvait mettre en avant. Mégalopolis, la forteresse armée par Épaminondas contre la Laconie, avait été admise dans la ligue, et l'on a vu que Lydiadès y avait apporté des sentiments hostiles à Lacédémone. Bien qu'Aratus eût empêché ces

[1] Par exemple le meurtre des éphores et celui d'un prétendant au trône, Archidamos, que Polybe (V, 37) lui reproche.

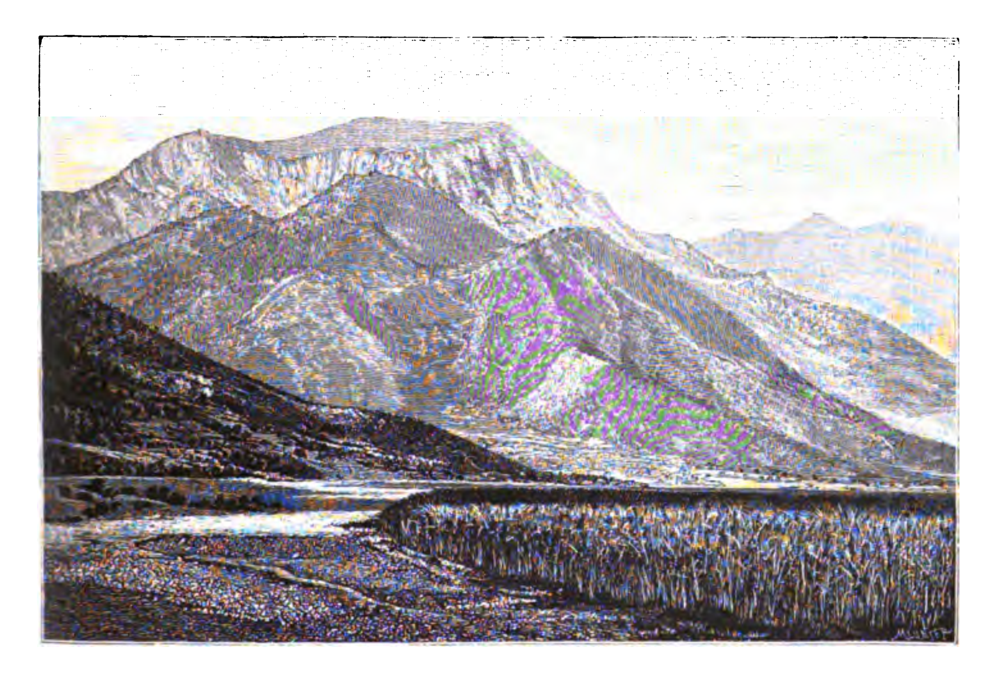
[2] Artémis agenouillée à droite, son pétase rejeté sur son dos; elle tient son arc de la main gauche et ramasse une flèche de la droite; derrière elle, son chien. ℟. ΕΡΧΟΜΕΝΙΩΝ. Callisto assise à gauche et s'affaissant percée d'une flèche; à côté d'elle, le jeune Arcas que sa mère vient de laisser tomber à terre. (Bronze.)

sentiments de prévaloir, Sparte pouvait se croire menacée; d'ailleurs on crut, ou l'on voulut croire, qu'Aratus méditait une surprise sur Tégée et Orchomène. Pour conjurer ce spécieux péril, Cléomène vint relever, sur le territoire mégalopolitain, un fort qui commandait une des entrées de la Laconie.

L'assemblée des Achéens rompit aussitôt avec Sparte et avec l'Étolie. « Il leur parut beau, dit Polybe, de ne devoir la défense de leurs villes et de leur pays qu'à eux-mêmes, et de n'implorer le secours de personne. » Aristomachos, alors stratège, entra en campagne avec vingt et un mille hommes, et attaqua l'Arcadie spartiate, que le roi, envoyé par les éphores, vint défendre avec cinq mille soldats (227). Cléomène se montra général énergique et habile. Il battit honteusement les Achéens, et fut, l'année suivante, près du mont Lycée, vainqueur d'Aratus qui prit la fuite, et, près de Mégalopolis, de Lydiadès qui périt. Il avait eu soin d'emmener de Sparte ceux qui lui étaient le plus hostiles; après les avoir à dessein fatigués par des marches nombreuses, il leur accorda un repos qu'ils réclamaient à grands cris. A cet instant, il les quitta comme pour courir à une autre entreprise, et, avec ses mercenaires, marcha sur Sparte, où il surprit les éphores qu'il égorgea; un seul, laissé pour mort, put se réfugier dans un sanctuaire et fut ensuite banni avec quatre-vingts des partisans de l'oligarchie. Il mit en commun tous les biens, à commencer par les siens et ceux de son beau-père et de ses amis. Il compléta le nombre des citoyens, en appelant les habitants des pays voisins, dont il forma un corps de cinq mille fantassins armés de longues piques à deux mains, au lieu de javelines. Il leur partagea toutes les terres, et réserva des portions même pour les bannis, qu'il promit de rappeler dès que les circonstances le permettraient, mêlant ainsi la justice et l'humanité à l'extrême énergie de ses mesures. Il remit en vigueur, d'après les anciennes lois, la discipline, l'éducation, les repas publics, les exercices et les autres usages, donnant lui-même l'exemple. La royauté fut aussi rétablie dans ses droits primitifs, usurpés par les éphores; et, pour se conformer aux vieilles institutions, il fit nommer un second roi, qu'au lieu de choisir dans la race des Proclides, il prit à ses côtés, son frère Euclidas (226).

Cléomène est représenté comme un ambitieux. Certainement il le fut; mais il eut l'ambition élevée qui désire le pouvoir, moins pour les richesses ou les plaisirs qu'il donne que pour les grandes choses qu'il permet de faire : avant tout, il voulait régénérer l'État. A ne

considérer que l'avantage spartiate, nulle entreprise plus belle ne pouvait être accomplie; par malheur, ce point de vue n'était pas assez large. Sparte, depuis trop longtemps étrangère aux affaires générales de l'Hellade, ne comprit pas que l'intérêt grec devait désormais, pour le salut de tous, l'emporter sur l'intérêt lacédémonien. A des temps nouveaux il fallait une organisation nouvelle : c'était un devoir de se faire Achéen. Avec la Macédoine toujours suspendue sur la tête des Grecs, entre l'Asie appartenant aux Séleucides, et l'Italie réunie sous



Vue d'Arcadie. Le mont Cyllène et le lac Stymphale[1].

les Romains, il n'y avait d'espérance que dans l'union. Trois puissances voulaient se faire le centre sur lequel tout le pays s'appuierait : l'Étolie, qui ne menait à rien et ne pouvait rien fonder; Sparte, qui voulait des sujets; la ligue achéenne, qui ne demandait que des citoyens. C'est la ligue qui offrait, pour la solution du problème, les conditions les meilleures. Devait-elle consentir, si elle n'était pas pour le moment la plus forte, à aller se perdre dans le nouvel État spartiate? On le dit; mais on oublie le caractère que Sparte venait de prendre, celui d'une cité révolutionnaire, où toutes les passions du pauvre contre le riche avaient été déchaînées et satisfaites :

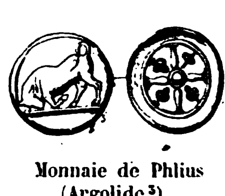
[1] D'après une photographie.

exemple contagieux qui gagnait les cités voisines. Dans tout le Péloponnèse, les pauvres attendaient de Cléomène l'abolition des dettes et un partage des terres, c'est-à-dire le bouleversement social. Aratus et les Achéens se rejetèrent, d'effroi, dans les bras de la Macédoine, et lui demandèrent de les aider à éteindre ce volcan, qui menaçait de répandre tout autour de lui ses ravages. Il n'y eut pas jalousie d'Aratus contre Cléomène, mais terreur d'une société paisible, en face d'une révolution radicale qui, à Sparte, était peut-être nécessaire, partant légitime[1], mais qui ne l'était point dans les cités constituées d'après d'autres principes.

Cléomène avait hâte de montrer la force que Sparte venait de recouvrer; il entra en Arcadie, détacha Mantinée de la ligue, battit les Achéens à Hécatombéon, dans l'Achaïe même (224), et l'année suivante s'empara d'Argos et de toute l'Argolide. A Corinthe, à Sicyone, les pauvres s'agitèrent. Aratus y courut; dans la première de ces villes, il ordonna plusieurs exécutions; dans l'autre, il faillit être tué. Corinthe se donna à Cléomène qui bloqua aussitôt la citadelle. Aratus, de son côté, appela Antigone, et le roi de Macédoine fut déclaré généralissime des troupes de terre et de mer de la ligue, avec un pouvoir absolu; encore ne voulut-il accepter cette charge qu'à la condition qu'on lui donnerait, pour salaire, la citadelle de Corinthe : imitant en cela le chasseur d'Ésope, qui brida le cheval avant de le monter.



Monnaie de Corinthe[2].



Monnaie de Phlius (Argolide[3]).

A l'approche d'Antigone, Cléomène se posta sur l'isthme. Entre l'Acrocorinthe et la mer, il fit tracer un fossé pour fermer le passage aux Macédoniens; mais, sur ses derrières, les grands, qu'il n'avait point bannis, soulevèrent Argos, et la perte de cette ville le força de quitter ses positions. Antigone, trouvant le passage libre, entra à Corinthe, où il mit garnison, et de là dans l'Arcadie, où prit Tégée, Orchomène

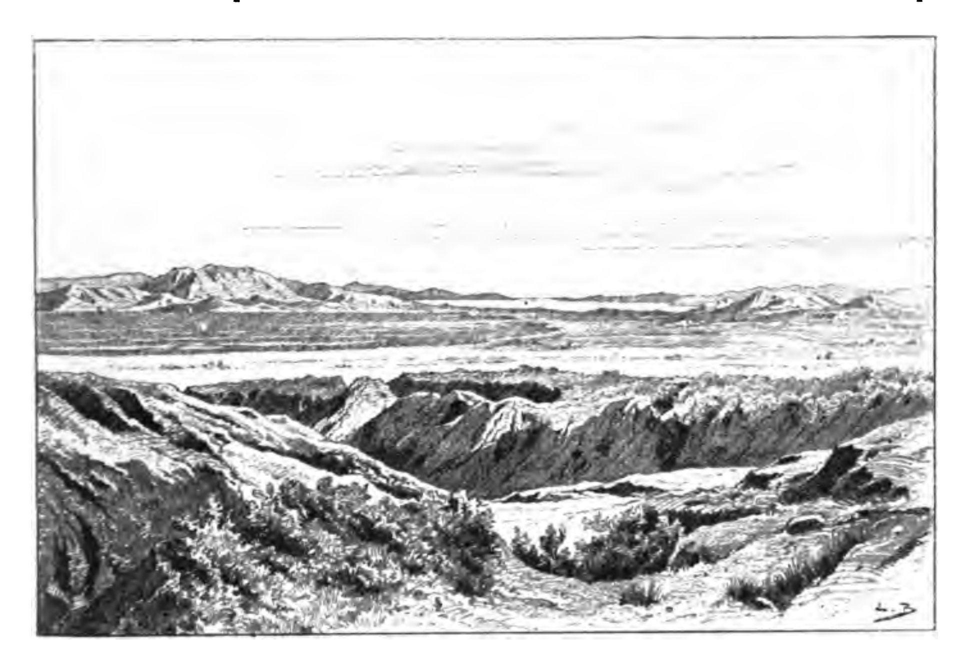
[1] Il faut excepter, bien entendu, de cette légitimité l'emploi des moyens tels que le meurtre des éphores.

[2] Tête de Pallas, casquée, à gauche; derrière, une rose sur sa tige. Dans le champ, un dauphin. ℞. Pégase paissant, à droite; dessous, le koppa. (Argent.)

[3] Taureau cornupète, à gauche. ℞. Φ et trois grappes de raisin entre les jantes d'une roue. (Bronze.)

et Mantinée, que les Achéens, sous la conduite d'Aratus, saccagèrent de fond en comble (223)[1].

Tandis qu'Antigone se retirait à Égine pour y passer l'hiver, Cléomène, sans tenir compte de la saison, rentrait en campagne. Il surprit Mégalopolis, mais n'en eut que les murailles, grâce à Philopœmen dont nous rencontrons alors le nom pour la première fois; par sa résistance désespérée dans les rues et les maisons, il donna le temps



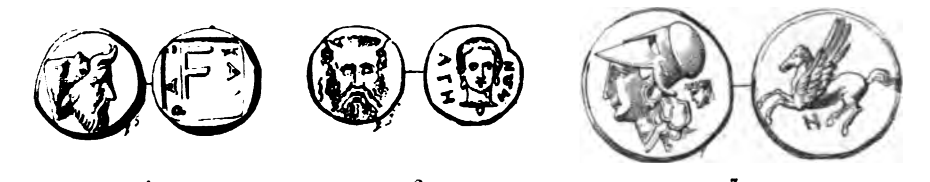
Vue de la Corinthie[2].

aux femmes, aux enfants, aux habitants désarmés, de fuir jusqu'à Messène, où lui-même se retira avec les hommes valides. Cléomène les rappela vainement dans leur ville et dans son alliance; il se vengea sur les murailles et les édifices qu'il fit détruire. Les Achéens, à ce moment, tenaient conseil à Égion. Aratus paraît : on l'interroge; il fond en larmes et se couvre le visage de sa chlamyde; on le presse; il parle enfin : « Mégalopolis, dit-il, vient d'être détruite par Cléomène. » Grâce à Philopœmen, le désastre se trouva moins funeste qu'on ne l'avait cru d'abord. Si la grande ville était en ruines, les Mégalopo-

[1] Une ville nouvelle qui fut appelée Antigonie s'éleva sur ses ruines.
[2] D'après Stackelberg, *La Grèce*. — La vue est prise du mont Cyllène en Arcadie et s'étend jusque sur le golfe Saronique.

litains étaient en armes et altérés de vengeance. Ils allaient en être rassasiés.

Pour soutenir cette lutte redoutable, Cléomène avait été forcé de recourir aux dernières ressources. Il affranchissait les hilotes; il sollicitait Ptolémée, qui, depuis le rapprochement d'Antigone et des Achéens, était devenu favorable à Sparte; et il lui livrait en otage sa famille pour des secours qu'il n'obtint pas, ou qui furent peu de chose. Il ne réussit qu'à réunir environ vingt mille hommes pour la campagne décisive qui allait s'ouvrir, tandis qu'Antigone en put rassembler près de trente mille, parmi lesquels, outre la phalange de dix mille Macédoniens, beaucoup d'alliés et de mercenaires de tous pays, Achéens, Mégalopolitains, Béotiens, Épirotes, Acarnanes, Illyriens,



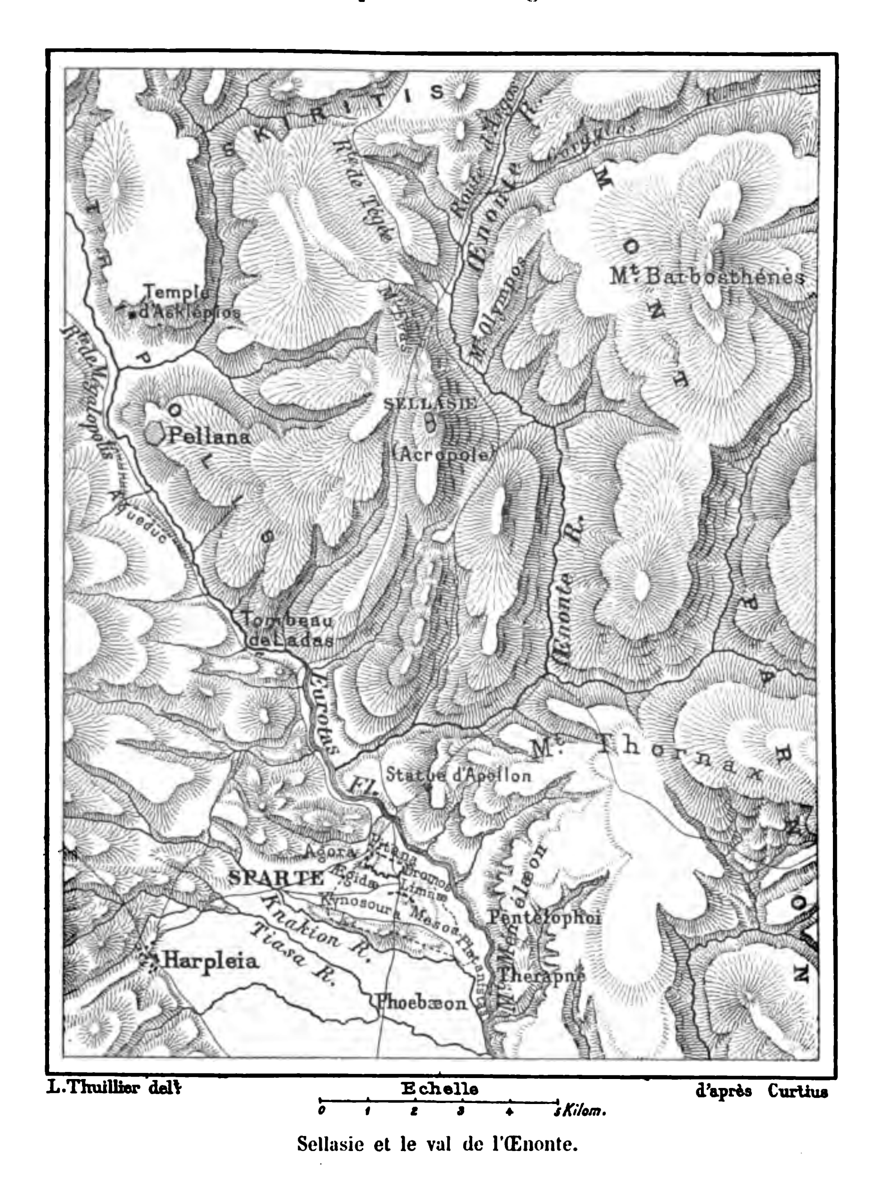
1 2 3

Monnaies des Acarnaniens *in genere*[1].

Agrianes, Gaulois. Cette armée se dirigea vers les monts Éva et Olympe, au nord-est de la Laconie, sur les bords du fleuve Œnos. Là se trouvait, entre les deux montagnes, un chemin qui conduisait, par Sellasie, à Sparte. Cléomène avait fait fortifier les passages par des fossés ou des abatis d'arbres; et il s'y était établi avec son armée. Euclidas, son frère, se posta sur l'Éva, tandis que lui-même couvrait les pentes de l'Olympe. Ses positions étaient si formidables qu'Antigone hésita quelques jours à attaquer; il s'y décida enfin. L'action fut longue et sanglante. Des deux côtés les généraux étaient habiles, les soldats pleins de courage; deux mouvements furent décisifs en faveur des Macédoniens. Les troupes envoyées contre Euclidas étaient repoussées en désordre, lorsqu'une charge exécutée par le jeune Philopœmen, malgré l'ordre de ses chefs, rompit les Lacédémoniens.

[1] 1. Tête barbue de l'Achéloos, à droite. ℟. Ϝ, initiale du nom de Ϝακαρνᾶνες. En légende ΚΑΛΛΡΟΑ. Le tout dans un carré creux. (Argent. — Imhoof-Blumer, *Die Münzen Akarnaniens*, p. 145.) — 2. Tête cornue et barbue du fleuve Achéloos de face. ℟. ΑΓΗΜΩΝ. Tête de face de la nymphe Callirhoé, fille d'Achéloos. Le nom Ἀγήμων est celui d'un magistrat. (Argent. — Imhoof-Blumer, *Die Münzen Akarnaniens*, p. 14.) — 3. Tête de Pallas avec un casque corinthien, à gauche; derrière, la tête du fleuve Achéloos; dessous, la lettre monétaire B. ℟. Pégase volant à gauche; dessous, la lettre monétaire N. (Argent. — Imhoof-Blumer, *Die Münzen Akarnaniens*, p. 24.)

Sur le mont Olympe, Cléomène résistait à tous les assauts; mais Antigone doubla sa phalange qui s'avança piques baissées; rien ne put tenir devant elle. Tel est le récit de Polybe. Plutarque parle de la trahison d'un officier spartiate. Un grand nombre de soldats de



Sellasie et le val de l'Œnonte.

Cléomène se firent tuer sur ce dernier champ de bataille de la vieille Lacédémone. Quand la bataille de Sellasie fut décidément perdue, le roi prit la fuite. Il arriva à Sparte, accompagné seulement de quelques cavaliers, refusa même de s'y asseoir et d'apaiser sa soif. Le bras appuyé contre une colonne et la tête penchée, il demeura

quelque temps immobile, comme perdu dans ses tristes réflexions. L'énergie reprit bientôt le dessus ; il partit avec ses amis, gagna rapidement Gythion et de là se rendit en Égypte, sur un vaisseau préparé d'avance.


Bérénice II, femme de Ptolémée Évergète [1].

Ptolémée Évergète subit d'abord l'ascendant de cette forte nature. Il promit des secours au Spartiate et lui fit une pension annuelle. Mais à Évergète succéda son fils, Philopator, prince misérable, ivrogne, dissolu, qui fit mettre à mort sa mère Bérénice et laissa le gouvernement aux femmes. Cependant en Grèce tout changeait de face. Après être entré à Lacédémone, où il s'était empressé de rétablir les éphores, de ressusciter les abus et toutes les causes de faiblesse et de ruine, Antigone avait mis dans Orchomène et Corinthe des garnisons qui tenaient le Péloponnèse à sa discrétion ; puis il s'était rendu en Macédoine où l'appelait une attaque des Illyriens. Il avait été vainqueur de ces barbares, mais il était mort d'une hémorragie, les cris qu'il avait poussés dans le combat ayant fait rompre une veine dans sa gorge. Il laissait le trône à son neveu, Philippe III, âgé de dix-sept ans [4].


Monnaie d'Égypte attribuée au règne de Ptolémée Philadelphe [2].


Monnaie de Philippe III (ou V) (220-179) [3].

[1] Buste voilé de Bérénice II, à droite. ℞. ΒΕΡΕΝΙΚΗΣ ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ. Corne d'abondance remplie de fruits et ornée de deux bandelettes. (Octodrachme.)

[2] Tête diadémée de Jupiter Ammon, à droite. ℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ. Aigle debout de trois quarts à gauche sur un foudre. (Bronze.)

[3] Tête de Hélios, à droite, avec une couronne de rayons. ℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΦΙΛΙΠΠΟΥ. Foudre ailé. Dans le champ, trois marques d'atelier. Le tout dans une couronne de chêne. (Bronze.)

[4] Ce prince est appelé Philippe V par les historiens qui donnent à Arrhidée le nom de Philippe III, et au fils de Cassandre, qui régna à peine quelques mois, celui de Philippe IV.

Le champ était donc libre. Cléomène songea à rentrer dans sa patrie. Il avait conservé, au milieu de la corruption de l'Égypte, les mœurs austères d'un Spartiate des anciens jours. Cette conduite, reproche vivant pour le prince et ses courtisans, l'avait rendu odieux; on eut peu de peine à persuader au soupçonneux Philopator que l'exilé voulait faire une tentative sur Cyrène. On l'enferma avec treize de ses amis dans une vaste maison isolée, où on les garda comme les Turcs ont gardé Charles XII à Bender. Cléomène, qui a plus d'une analogie avec ce roi aventurier, fit comme lui : ne pouvant supporter la captivité, il trompa ses gardiens et sortit armé, avec ses compagnons, qui se répandirent dans Alexandrie, en poussant le cri de *liberté!* Ce peuple hébété applaudit et ne bougea point. Les Spartiates tuèrent le gouverneur de la ville et un autre courtisan; mais ils furent enveloppés et se donnèrent la mort pour n'être pas pris vivants. Le corps de Cléomène fut écorché et mis en croix. Plus tard, on rendit à ses restes des honneurs expiatoires, et les Alexandrins le vénérèrent comme un héros.

Ainsi périt le dernier des Spartiates, entraînant dans son tombeau sa patrie et la Grèce. Sparte, en effet, était bien morte cette fois, la ligue achéenne se mourait, et les Macédoniens, établis au cœur du Péloponnèse, allaient fournir aux Romains un prétexte pour intervenir. La responsabilité de ces tristes conséquences retombe sur Cléomène, qui, au lieu de marcher en avant, recula de six siècles en arrière. Il voulut réaliser l'idéal suranné de Lycurgue, alors qu'il eût fallu arracher Sparte à son oligarchie oppressive, à son isolement coupable, à son égoïsme invétéré, pour la jeter dans les voies de son grand nom. En se faisant recevoir membre de la ligue achéenne, Sparte y entraînait le reste de la presqu'île; et le Péloponnèse, la Grèce centrale fraternellement unis, seraient devenus une forteresse longtemps inexpugnable. Mais ni Sparte ni Cléomène ne consentirent à aller se perdre dans cette association, où tous avaient des droits égaux. La ligue menacée se défendit en appelant les Macédoniens; et tout retomba dans le chaos.

Antigone, on l'a vu, n'avait guère survécu à son triomphe, et la Macédoine, repliée sur elle-même, ne paraissait pas redoutable sous un prince de dix-sept ans. La situation redevenait donc ce qu'elle était en 229, et les Achéens allaient sans doute continuer leurs progrès. Mais s'ils étaient délivrés de Sparte, restaient les Étoliens jaloux, haineux.

Les deux ligues se regardaient d'un œil hostile et méfiant, à travers leur détroit. Les Étoliens, incorrigibles pillards, avaient hâte de voir recommencer les troubles, et, après la bataille de Sellasie, par une sorte de convention tacite, une paix générale avait régné en Grèce; ce n'était pas leur compte.

Ils possédaient, comme associée à leur ligue, la ville de Phigalie,



Vue générale du temple de Phigalie[1].

située dans les montagnes sur la commune frontière de l'Arcadie et de la Messénie, à deux heures seulement de la mer. Ils y envoyèrent un homme avide et violent, Dorimachos, sous prétexte de garder cette ville, en réalité pour surveiller le Péloponnèse. Des corsaires étoliens rôdaient autour des côtes, et ne se faisaient pas faute d'y descendre pour enlever du butin. Les éphores de Messène se plaignirent à Dorimachos, qui feignit de ne pas entendre : les pirates lui faisaient une part. Nouveaux pillages; nouvelles et plus vives réclamations. L'Étolien, obligé de comparaître devant les magistrats à Messène, s'y montra

[1] D'après Stackelberg, *La Grèce*. — Pour le temple d'Apollon Épikourios à Bassæ, sur le territoire de l'ancienne Phigalie, voy. notre tome II, p. 345; ci-dessus, p. 35, un fragment de la frise du temple, et tome I[er]. p. 615, un de ses chapiteaux.

l'injure et la menace à la bouche. On lui répondit avec fermeté : il se retira couvert de confusion et ne se donna point de repos qu'il n'eût entraîné les Étoliens à déclarer la guerre aux Messéniens. Ils rompirent avec ces alliés fidèles, sur cette remarque que le pays étant resté à l'abri des maux causés par les dernières guerres, on trouverait beaucoup à y prendre.

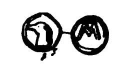
Dorimachos et son partisan Scopas, dit Polybe, déclarèrent irrégulièrement les hostilités; sans attendre l'assemblée, sans consulter les magistrats, ils entrèrent en campagne et traversèrent, en le pillant, le territoire achéen de Patras, Pharées et Tritée. Ces villes et les Messéniens portèrent leurs plaintes à l'assemblée générale. Aratus fit déclarer la guerre et vint livrer aux Étoliens, près de Mégalopolis, la bataille de Caphyes, perdue par sa faute. Les vainqueurs pénétrèrent en Achaïe jusqu'à Pellène, et, après avoir ravagé les terres de Sicyone, se retirèrent par l'isthme.



Bronze de Patras[1].

Le succès accrut leur confiance; ils étendirent leurs brigandages, « et quand on les leur reprochait, ils ne daignaient même pas se défendre. Ils se moquaient de ceux qui leur demandaient raison de ce qu'ils avaient fait, ou de ce qu'ils avaient dessein de faire.... Ariston, leur stratège, se tenait en repos chez lui, feignant de ne rien savoir, et répétant qu'il n'y avait pas de guerre, qu'on était en pleine paix. » Les Achéens, depuis l'intervention d'Antigone, avaient malheureusement appris à compter sur les autres plus que sur eux mêmes. En face d'un nou-


1


2


3

Monnaies de Sicyone[2].

[1] D'après Stackelberg, *Die Gräber der Hellenen*, Taf. LXXIII, n° 5. — Jeune fille debout avec une colombe sur l'épaule droite.

[2] 1. Lion accroupi et prêt à bondir, à gauche; dans le champ, les lettres Σ et H. ℞ Colombe volant à gauche, dans une couronne d'olivier. (Argent.) — 2. Tête de colombe à gauche. ℞. Σ, dans le champ. (Argent.) — 3 Apollon agenouillé à droite, tenant un arc de la main gauche et posant la droite sur son carquois. ℞. Lyre et plectrum. (Argent.)

veau danger, ils crièrent encore : « La Macédoine! » Ils envoyèrent des ambassadeurs à Philippe, aux Épirotes, aux Béotiens, aux Phocidiens, aux Acarnanes. Ils levèrent des troupes auxquelles les Messéniens et les Lacédémoniens joignirent leurs contingents, et ils en donnèrent le commandement à Aratus, à qui ils avaient rendu leur confiance, après l'avoir assez froidement accueilli au retour de Caphyes.

Les Lacédémoniens jouaient alors double jeu. Tandis qu'ils envoyaient des troupes aux Achéens, ils signaient un traité secret avec les Étoliens, et préparaient à Sparte même, contre la Macédoine, un mouvement qui éclata comme Philippe entrait dans le Péloponnèse : plusieurs de ses partisans furent égorgés. Mais, à l'approche du roi, les éphores feignirent un hypocrite dévouement. Philippe préféra ne pas éclaircir l'affaire; il vint à Corinthe, où il avait convoqué une assemblée des membres et alliés de la ligue achéenne et, dans ce congrès, il prit une attitude qui rappelait la réserve de Philippe et d'Alexandre. Se faisant le simple exécuteur des volontés de la confédération, il laissa le conseil décréter qu'on restituerait, à tous ceux qui avaient été dépouillés par les Étoliens, leur gouvernement, leur pays, leurs villes, sans garnison, sans impôt, sans autres lois que celles de leurs pères; que l'on remettrait en vigueur les droits des amphictyons, et qu'on leur rendrait le temple de Delphes dont les Étoliens avaient voulu s'emparer. Ce décret fut ratifié à l'assemblée d'Égion, où Philippe vint prononcer un long discours fort bien accueilli. « On conçut, dit Polybe, de grandes espérances de sa douceur et de son humanité. » Cette conduite était due à l'influence, alors très grande, qu'Aratus exerçait sur lui.



Tétradrachme de Philippe III (ou V)[1].

Philippe prépara activement la guerre. Les Thessaliens, les Phocidiens, les Béotiens, les Acarnanes, les Eubéens, les Messéniens, et tous les membres de la ligue lui promirent assistance. Il obtint

[1] Tête diadémée de Philippe III, à droite. ℞ ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΦΙΛΙΠΠΟΥ. Athéna Alkis, debout, à gauche, armée du bouclier et lançant le foudre. Dans le champ, deux monogrammes. (Argent.)

celle des Illyriens que les Étoliens avaient entraînés naguère dans une entreprise de pillage, sans les associer ensuite au partage du butin. Les Étoliens avaient pour eux les Éléens, les Ambraciotes et les Spartiates, qui, accomplissant à cette époque la révolution depuis quelque temps méditée, massacrèrent les chefs de la faction macédonienne et nommèrent deux rois. Les partisans de l'indépendance avaient jusque-là laissé les trônes vacants parce qu'ils avaient conservé l'espérance de voir revenir Cléomène. La nouvelle de sa mort les décida à partager le pouvoir royal entre Agésipolis, enfant de la famille des Eurysthénides, et Lycurgue, « parmi les ancêtres duquel il n'y avait jamais eu de roi : la qualité de successeur d'Hercule et de roi de Sparte ne lui coûta qu'autant de talents qu'il y avait d'éphores. » (Polybe.)



Monnaie de la ligue acarnanienne à Anactorion[1].

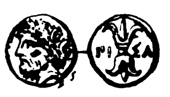


Monnaie de la ligue acarnanienne à Thyrreion[2].



Monnaie de l'Élide[3].

« Au commencement de l'été (220), alors qu'Aratus eut pris le commandement, il y eut guerre par toute la terre : Annibal marchait contre Sagonte; les Romains, sous la conduite de L. Æmilius, furent envoyés en Illyrie contre Démétrius de Pharos; Antiochus pensait à la conquête de la Cœlésyrie;... Ptolémée faisait des préparatifs contre Antiochus; Lycurgue, suivant les traces de Cléomène, assiégeait l'Athénéon des Mégalopolitains; les Achéens rassemblaient de la cavalerie et de l'infanterie étrangères pour la guerre dont ils étaient menacés de tous côtés; Philippe quittait son royaume à



Monnaie de l'Élide[4].

[1] ΑΝΑΚΤΟΡΙΩΝ. Tête de Pallas, à gauche, avec le casque corinthien; derrière, un trépied. ℞. Pegase volant à droite; dessous une feuille de lierre. (Argent.)

[2] Tête de Pallas, à gauche, avec le casque corinthien; derrière, Déméter tenant deux torches. Dans le champ, une marque d'atelier. ℞, Θ (Thyrreion). Pégase volant à gauche. (Argent — Imhoof-Blumer, *Die Münzen Acarnaniens*, p. 172).

[3] Tête laurée de Zeus, à droite. ℞. ϜΑ[λείων]. Aigle debout à droite, les ailes éployées. (Argent.)

[4] Tête laurée de Zeus, à gauche. ℞. ΓΙΣΑ. Foudre. Obole d'or de Pisa, en Élide.

la tête de dix mille Macédoniens pesamment armés, et de cinq mille hommes de troupes légères; enfin, dans ce même temps, les Rhodiens entraient en hostilités avec Byzance. » (Polybe.)

Philippe fit avec succès cette guerre obscure, qui n'a pour nous nul intérêt. Malgré les invasions répétées des Dardaniens, qui le rappelèrent dans son royaume, malgré les trahisons de ses ministres Apellas, Léontios, Ptolémée, Mégaléas, qui conspirèrent contre sa vie, parce qu'ils n'avaient pu ruiner le crédit d'Aratus, il s'empara de Thermos, la capitale même des Étoliens, les chassa de la Thessalie, de l'Élide, ravagea la Laconie et battit deux fois Lycurgue.

Le premier Philippe semblait avoir été moins maître de la Grèce après Chéronée, et les plus vastes espérances naissaient dans l'esprit du jeune vainqueur. Puisqu'il tenait ce pays d'où Alexandre s'était élancé sur l'Orient, pourquoi n'en sortirait-il pas pour chercher à l'Occident la même fortune?

[1] Pierre gravée du Cabinet de France. (*Catalogue*, n° 1812, Nicolo. Haut. 8 mill., larg. 11 mill.)



Sphinx devant une tête humaine [1].

CHAPITRE XXXVI

ÉTAT DE LA GRÈCE AVANT LA DOMINATION ROMAINE.

I. — FAIBLESSE GÉNÉRALE.

On sait quels éléments de force politique et morale la Grèce possédait encore, avant que la Macédoine eût étendu sur elle sa froide et lourde main, mais aussi que de causes de faiblesse renfermaient ces villes plus ennemies d'elles-mêmes que de l'étranger. Voyons ce qu'elle était devenue après cent trente années de cette domination, combattue ou subie, au moment où de nouveaux conquérants s'approchent.

On sait déjà qu'elle s'épuisait en luttes intestines, comme si elle tenait absolument à n'avoir plus de sang dans les veines quand viendront ces robustes ennemis. Mais il faut regarder de plus près pour bien s'assurer que cette fois la Grèce ne pouvait plus vivre et, chose plus triste à dire, ne le méritait pas.

Durant les trois quarts de siècle qui suivirent la mort d'Alexandre, la Grèce avait été une proie vingt fois prise et reprise, une part du grand butin que se disputaient les successeurs. Puis un homme était venu, Aratus, qui avait essayé de rendre ce pays à lui-même en chassant les tyrans, et de l'unir en une association fraternelle pour le sauver.

Mais les institutions sont des rouages qui ne valent que par la force qui les met en jeu, et cette force réside dans les mœurs publiques. Pour la ligue achéenne, on a vu le séduisant tableau tracé par Polybe de son gouvernement : on a oublié les rivalités intestines et la faiblesse générale. C'était l'œuvre d'un homme, faible et périssable, comme tout ce qui en politique n'a pour appui que le génie d'un législateur ou d'un conquérant. Sans doute, si les Spartiates s'étaient sincèrement ralliés à la ligue; si les Étoliens s'en fussent montrés moins ennemis; si Démétrius et Philippe, au lieu d'attenter à la liberté des cités grec-

ques, les avaient rattachées à leur cause; enfin si le corps des nations helléniques, ayant pour tète la Macédoine et armant ses mille bras de l'épée de Marathon et des Thermopyles, s'était tenu prêt à défendre contre toute invasion le sol sacré, sans doute il eût fallu que Rome envoyât plus de deux légions à Cynoscéphales. « Je vois, disait un député de Naupacte devant les Grecs assemblés[1], je vois s'élever de l'Occident une nuée orageuse; hâtons-nous de terminer nos puérils différends avant qu'elle n'éclate sur nos têtes. » Mais l'union et la paix n'étaient pas possibles entre les tendances pacifiques des Achéens et l'esprit révolutionnaire de Lacédémone; entre les marchands de Corinthe et les klephtes de l'Étolie; entre toutes ces républiques et les ambitieux rois de Macédoine. Philopœmen, malgré ses talents et ses louables efforts pour régénérer son peuple, aurait-il pu détruire la haine séculaire des Messéniens contre Sparte et de Sparte contre Argos? Aurait-il fait oublier aux Éléens leur origine étolienne, aux Arcadiens leurs querelles héréditaires? Et puis, il faut le dire encore, la division était même au sein des cités et d'autant plus profonde, qu'on ne se disputait pas le pouvoir, mais la fortune. Chaque ville avait son parti des riches et son parti des pauvres : les premiers toujours prêts à s'armer contre les seconds, et ceux qui n'avaient rien, à se jeter sur ceux qui possédaient. De là des haines violentes dont le Sénat sut profiter. Continuellement menacés d'une révolution sociale, les grands tournèrent vers Rome leurs espérances, et, dès que les légions paraîtront, il y aura en Grèce un parti romain.

Pour amener ces peuples à une union fraternelle, il aurait fallu effacer de leur souvenir toute leur histoire, et arrêter la dissolution des mœurs, la ruine du patriotisme. Il aurait fallu surtout empêcher le contact avec cet Orient si riche et si corrompu, qui enlevait à la Grèce ce qui lui restait de poètes et d'artistes, pour les écoles d'Alexandrie et de Pergame; ce qu'elle avait encore d'hommes de talent et de courage, pour les cours des Ptolémées et des Séleucides : ceux-ci n'avaient pas un ministre, un général, un gouverneur de ville ou de province qui ne fût Grec. L'Hellade donnait le meilleur de son sang, et recevait des vices en échange. « Partout en ce pays, dit Polybe, les grandes dignités s'achètent à peu de frais; confiez un talent à ceux qui ont le maniement des deniers publics; prenez dix cautions, autant de promesses et deux fois plus de témoins, jamais vous ne

[1] En 217 : Polybe, V, 21.

reverrez votre argent[1]. » Ailleurs il cite ce Dicéarchos, digne ami de Scopas, qui, envoyé par Philippe pour piller les Cyclades, malgré la foi jurée, élevait partout où il abordait deux autels : à l'Impiété et à l'Injustice[2].

Cette soif de l'or avait produit une dépravation morale qui supprimait le dévouement pour les intérêts publics. Aussi, quelle torpeur dans la plupart des villes! Athènes, la vive et intelligente cité qui jadis prenait l'initiative des plus glorieuses mesures, refuse maintenant d'associer ses destinées à celles de la Grèce[3]; et par les honneurs sacrilèges qu'elle rend à Démétrius, à Attale, à tous ces rois qu'elle nomme des dieux sauveurs, elle prouve combien elle-même était mûre pour la servitude. Aratus la délivre de la garnison macédonienne du Pirée et lui rend Salamine, sans pouvoir la tirer de son apathique indifférence. Il ne lui manquait plus que d'interdire par décret public à ses citoyens de jamais s'occuper des affaires générales de la Grèce, comme les Béotiens, qui, pour n'être pas troublés dans leurs grossiers plaisirs, faisaient du patriotisme un crime d'État : « A Thèbes, dit Polybe, on laissait ses biens non à ses enfants, mais à ses compagnons de table, à condition de les dépenser en orgies; beaucoup avaient ainsi plus de festins à faire par mois que le mois n'avait de jours. Pendant près de vingt-cinq ans les tribunaux restèrent fermés[4].... » On est allé plus loin que Polybe, et la stupidité béotienne est devenue un proverbe. Cependant Pindare et Épaminondas, Leuctres et Chéronée sont, pour ce peuple, des titres d'honneur, et les très gracieuses figurines trouvées dans la nécropole de Tanagra révèlent un sentiment de l'art qui est digne de la Grèce.

Depuis le premier Philippe, Corinthe ne s'appartenait plus. Une garnison occupait ses murs, une autre sa citadelle, et Aratus prenait et vendait l'Acrocorinthe, sans que les citoyens intervinssent même au marché. Leurs arsenaux étaient vides; mais les statues, les vases élégants, les palais de marbre, brillaient partout, et ils mettaient leur

[1] Polybe. IV, 9; VI, 56, et XVIII, 17. Les Grecs ne peuvent pas croire que Flamininus ne vend pas la paix à Philippe : ....τῆς δωροδοκίας ἐπιπολαζούσης καὶ τοῦ μηδένα μηδὲν δωρεὰν πράττειν·

[2] Polybe, XVIII, 37 : Ἀσέβεια et Παρανομία.

[3] Τῶν μὲν ἄλλων Ἑλληνικῶν πράξεων οὐδ' ὁποίας μετεῖχον.... εἰς πάντας τοὺς βασιλεῖς ἐξεκέχυντο. (Polybe, V, 106, 7. Olymp., CXL, 3.)

[4] Οὐδ' ἐκοινώνησαν (Βοιωτοὶ) οὔτε πράξεως οὔτ' ἀγῶνος οὐδενὸς ἔτι τοῖς Ἕλλησι μετὰ κοινοῦ δόγματος. (Polybe, XX, 4, 6; et 6, 1 sqq. La stupidité, ἀναισθησία, et la gloutonnerie béotiennes, Βοιωτία ὗς, sont devenues proverbiales. Cf. Athénée, X, 11, et le Pseudo-Dicéarque, dans l'ouvrage intitulé Βίος τῆς Ἑλλάδος, ap. Didot, *Hist. Græc. fragm.*

gloire à ce qu'on vantât leur ville comme la plus voluptueuse de la Grèce. Leur temple de Vénus était si riche qu'il avait à son service plus de mille courtisanes. Après avoir détruit ou asservi les autres cités de l'Argolide, Argos avait eu elle-même des tyrans. On a vu les Achéens pénétrer trois fois dans la ville pour les délivrer. Du haut de leurs maisons, les habitants, spectateurs indifférents d'une lutte où se jouaient leurs destinées, applaudissaient aux coups les mieux portés. « Ils semblaient, dit Plutarque, assister aux jeux Néméens. »



Aphrodite [1].

Sparte n'était qu'une révolution perpétuelle. En quelques années, quatre fois les éphores avaient été massacrés, et la royauté rendue absolue, abolie, puis rétablie, achetée et laissée enfin aux mains d'un tyran, Machanidas, que Philopœmen abattra. Mais Sparte, malgré son abaissement, est trop fière de sa vieille gloire pour consentir à aller se perdre dans la ligue achéenne. A Machanidas succédera Nabis, et les Spartiates resteront les alliés des Étoliens.

Faut-il parler des petits peuples? Égine a disparu de la scène politique. Mégare n'est qu'une annexe obscure de la ligue béotienne ou achéenne. Les Éléens, comme Messène et une partie de l'Arcadie, dépendent des Étoliens. La faiblesse de la Phocide atteste encore, après quatre générations, l'effet terrible des colères sacrées; l'Eubée, la Thessalie, sont sans force [2]; la Crète, livrée aux désordres et à toutes les mauvaises passions : on disait *crétiser* pour mentir [3].

[1] Terre cuite de Tanagra, de l'ancienne collection Castellani (n° 649) ; d'après le *Catalogue*, pl. XII. — « Aphrodite voilée, accoudée (à gauche) sur un cippe surmonté d'une figurine d'Éros nu, aux ailes redressées. La déesse est coiffée d'un *kalathos ;* ses mains retiennent l'*himation* qui lui sert de voile ; sa jambe gauche est portée en avant. L'Éros, également coiffé d'un *kalathos*, a les jambes croisées et les bras abaissés ; sa main gauche semble tenir un pan de draperie. » Castellani a trop remanié cette figure.

[2] Annibal, ou plutôt Tite Live, disait de la Béotie, de l'Eubée et de la Thessalie : *Illis nullæ suæ vires sunt.*

[3] Philippe avait eu un instant le titre illusoire de chef suprême de la Crète. « La Crète,

Même avec des mœurs meilleures et du patriotisme, les Grecs ne se fussent pas encore sauvés; et la paix, l'union eussent régné du cap Ténare au mont Orbélos, que Rome n'en eût pas moins, avec un peu plus de temps et d'efforts, mis la Grèce à ses pieds.

En s'appuyant de l'autorité de Montesquieu, on s'est étrangement



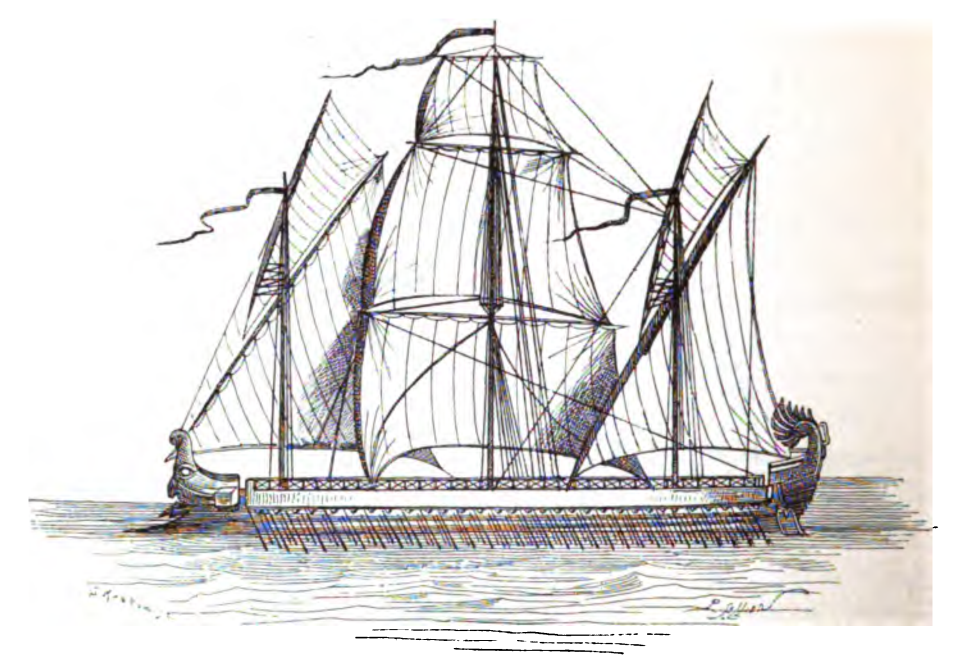
Terre cuite provenant de la Phocide[1].

mépris sur les forces de la Grèce à cette époque; on a pris au sérieux les craintes de Rome; dans les ménagements politiques du Sénat, on a vu l'aveu et la preuve de la puissance de la Grèce et l'on a compté par cent mille le nombre de ses guerriers. Illusion d'optique produite par les grands noms de la vieille histoire : de loin, vaisseaux de haut bord; de près, bâtons flottants. Athènes ne peut arrêter les courses des pirates de Chalcis ni celles de la garnison de Corinthe. En l'année 200, quel-

dit Polybe, est le seul pays au monde où le gain, de quelque nature qu'il soit, passe pour honnête et légitime.... Si vous regardez aux particuliers, il y a peu d'hommes plus fourbes; si vous regardez à l'État, il n'en est point où l'on conçoive de desseins plus injustes. » (VI, 9.)

[1] D'après le *Bull. de Corr. hellén.*, X (1886), pl. 9.

ques bandes d'Acarnaniens mettent impunément l'Attique à feu et à sang, et deux mille Macédoniens tiennent la ville assiégée. Quand Philippe ravage la Laconie jusque sous les murs de Sparte, Lycurgue n'a que deux mille hommes à lui opposer. Philippe lui-même entre en campagne avec cinq mille sept cents soldats en 219, et avec sept mille deux cents l'an d'après. Le contingent d'Argos et de Mégalopolis est de cinq cent cinquante hommes, et toute la confédération achéenne ne peut mettre sur pied durant la guerre des deux ligues, la plus vive de



Trière pontée du temps de Démosthène[1]

cette époque, que trois mille cinq cents hommes de troupes nationales[2]. En 219, trois cités se séparent de la confédération, pour leur défense il suffit d'une armée de trois cent cinquante soldats. Les Éléens n'ont jamais plus de quelques centaines d'hommes sous les armes; au combat du mont Apélauros, ils étaient deux mille trois cents, les mercenaires compris[3]. Plutarque dira plus tard : « Aujourd'hui la Grèce ne pourrait mettre sur pied trois mille hoplites[4]. »

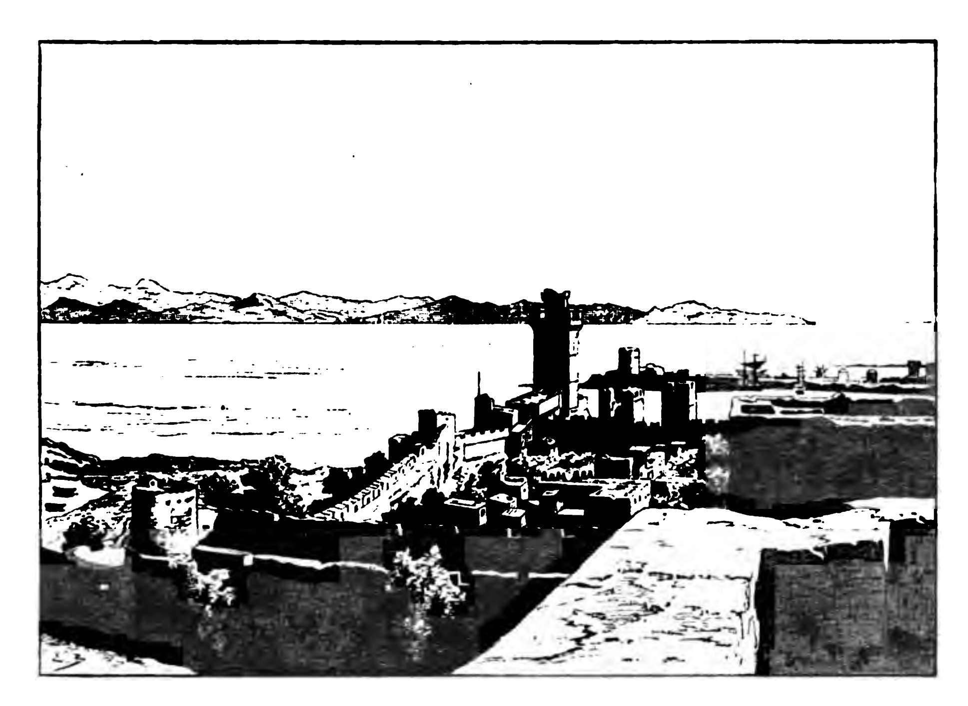
[1] D'après la restauration de Graser, *De veterum re navali*, fig. 31.

[2] Un moment on décréta une levée de onze mille huit cents hommes, mais il y avait sur ce nombre huit mille trois cents mercenaires. (Polybe, V, 91.) Voyez, *ibid.* X, fr. 5, le déplorable état de la cavalerie avant les réformes de Philopœmen.

[3] Polybe, IV, 68, 1.

[4] *De defectu oracul.*, 8.

La marine était tombée encore plus bas. Les Athéniens, qui montaient deux cents vaisseaux à Salamine, ont maintenant pour flotte trois navires non pontés. Nabis n'en possède pas davantage[1]. La ligue achéenne, qui comprenait l'Argolide, Corinthe, Sicyone et toutes les villes maritimes de l'Égialée, ne parvient à armer que six bâtiments, trois pour garder le golfe de Corinthe, trois pour le golfe Saronique. On peut voir dans Tite Live la ridicule flotte de Philopœmen, dont le vaisseau amiral était une quadrirème qui depuis quatre-vingts ans



Port de Rhodes[2].

pourrissait dans le port d'Ægion[3]. Les Étoliens n'ont pas même un navire[4]. Rhodes même, dont la puissance paraissait si grande comparée à tant de petitesse, ayant un grave différend avec Byzance, n'envoie que trois galères dans l'Hellespont; et cependant les partis ennemis, dans cette guerre, étaient deux républiques célèbres, trois rois, Attale,

[1] Tite Live, XXXI, 22 : ... *et erant Atticæ tres apertæ naves ad tuendos maritimos agros comparatæ*. Cf. Polybe, XXXV, 26.

[2] Cette vue, empruntée à l'ouvrage d'Alb. Berg, *Die Insel Rhodus*, pl. 33, fait suite à celle que nous avons publiée ci-dessus, p. 163. — Dans le fond, on découvre la côte de l'Asie Mineure.

[3] Polybe, V, 91, et Tite Live, XXXV, 26.

[4] Dans leurs expéditions contre l'Épire, l'Acarnanie et le Péloponnèse, ils se servaient ταῖς τῶν Κεφαλλήνων ναυσί. (Polybe, V, 3.)

Prusias, Achæos, et je ne sais combien de chefs gaulois et thraces[1]. Depuis la chute de l'empire d'Athènes la piraterie désolait la mer Égée, et l'on se rappelle que les corsaires illyriens poussaient impunément leurs ravages jusque dans les Cyclades.

Cette faiblesse n'était pas accidentelle. Je n'ose dire que l'esprit militaire était mort dans la Grèce; mais depuis deux siècles elle s'épuisait d'hommes, et le meilleur de son sang était versé pour des causes qui lui étaient étrangères. L'appât des honneurs et des richesses attirait dans les cours orientales les Grecs les plus braves et les plus habiles, et ce métier lucratif faisait déserter la patrie. C'est au moment où périssait le roi de Sparte, Areus, où les derniers restes de la liberté hellénique tombaient sous les coups d'Antigone, que Xanthippe emmenait au secours de Carthage les plus braves Lacédémoniens. Plus tard, durant la seconde guerre des Romains contre Philippe, Scopas vint enrôler au nom de Ptolémée six mille Étoliens, et toute la jeunesse l'aurait suivi sans l'opposition du stratège Damocrite[2]. Au temps d'Alexandre, Darius avait déjà cinquante mille mercenaires grecs; nous avons vu qu'ils faisaient aussi la seule force des Ptolémées et des Séleucides. Il y avait donc entre l'Orient et la Grèce un échange également funeste aux deux pays : l'un prenait les hommes et perdait la confiance et l'appui des forces nationales; l'autre recevait de l'or et, avec cet or qui ruinait ses mœurs, achetait à son tour des soldats pour ses querelles particulières. Le *condottiérisme*, cette plaie mortelle des États, qui tua Carthage et les républiques italiennes du moyen âge, s'était étendu sur la Grèce entière. La Macédoine elle-même soudoyait des étrangers; à Sellasie, Antigone en avait cinq à six mille. Dans les armées achéennes, ils formaient toujours plus de la moitié des troupes. Les rois et les tyrans de Sparte n'avaient pas d'autres soldats[3].

La richesse arrivée par des voies mauvaises s'en va habituellement comme elle est venue. L'or asiatique et africain ne restait pas en Grèce, parce que le travail n'y était plus. Les villes étaient dépeuplées et misérables. De Mégalopolis on disait : « Grande ville, grand désert[4]. »

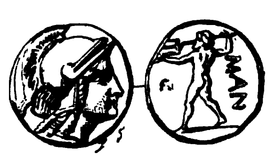
[1] Polybe, II, 62, 4.

[2] Polybe, IV, 12. Cependant, en 191, ils rejoignirent la flotte romaine avec trente-deux navires pontés (Tite Live, XXXVI, 45). et en 190, avec trente-cinq. Mais le fait cité dans le texte montre toujours quelles misérables guerres troublaient alors le monde grec.

[3] Tite Live, XXXI, 43.

[4] Voy. Polybe, II, 13, pour Cléomène et Antigone; IV, 13, pour les Achéens; IV, 17; V, 8, pour Philippe; IV, 15; V, 3, pour les Éléens, pour Athènes. Tite Live, XXXI, 24, etc. La Crète en fournissait à tout le monde, même aux pirates. (Strabon, X, 477.)

La misère était partout. Mantinée entière, hommes et choses, n'était pas estimée 300 talents, et Polybe[1] n'en donnerait pas six mille de tout le capital imposable du Péloponnèse. L'Attique était, deux siècles plus tôt, le pays le plus riche de la Grèce. Une récente estimation de ses biens-fonds et des valeurs mobilières n'en avait porté le chiffre qu'à 5750 talents, la moitié de ce que Périclès tenait d'or en réserve dans le trésor des Athéniens, avant la guerre où leur fortune sombra[3].



Monnaie de Mantinée[2].

Et ce même peuple qui donnait alors 1000 talents pour un seul temple, aujourd'hui condamné par des arbitres à une amende, n'en pouvait trouver que 500 pour se libérer.

Ainsi, de petites armées et de petites affaires : peu de bruit pour rien; tandis que, de l'autre côté de l'Adriatique, retentissaient les éclats de la grande lutte d'Annibal et de Rome. Véritablement, quand on regarde à l'Occident le peuple nouveau qui monte sur la scène du monde et qu'en face de cette société si sévèrement organisée, remplie encore de fortes vertus, de discipline et de courage, on voit cette Grèce si dégradée qu'elle n'a plus ni poètes, ni artistes, ni citoyens; si anarchique, qu'on ne peut saisir un intérêt sérieux dans ses rivalités, ni un plan concerté dans ses guerres; si dépeuplée, qu'elle s'en va mourir faute d'hommes[4]; on ne peut se défendre d'un sentiment de douleur, car on prévoit la fin inévitable et prochaine d'un peuple autrefois glorieux. Tous les raisonnements, tous les souvenirs tirés d'un autre temps ne peuvent faire qu'on croie la Grèce forte et capable encore de dévouement et d'héroïsme. C'était un peuple usé, livré à l'esprit de trouble et de vertige. Il était temps que Rome s'en saisît avant que la barbarie n'en reprît possession, avant que tous ses chefs-d'œuvre ne tombassent sous la hache de Philippe, comme ceux de la Macédoine et du Péloponnèse sous la main sacrilège des Étoliens[5].

[1] II, 62.

[2] Tête casquée de Pallas, à droite. ℞. MAN[τινέων]. Poseidon nu, debout à gauche, brandissant un trident. (Bronze.)

[3] Il a été démontré que le chiffre de 5750 talents que donne Polybe pour l'estimation des biens-fonds et des valeurs mobilières de l'Attique (*ibid.*) ne s'applique qu'au premier genre de propriété, qui servait de base à l'impôt. A Athènes, le τίμημα, ou unité de capital foncier imposable, sur lequel l'impôt, εἰσφορά, prélevait en général un dixième, correspondait à ce que les Romains appelaient un *caput*. (Dareste, *Plaidoyers civils de Démosthène*, I, p. 28.)

[4] Polybe, XXXVII, 12, et il ajoute que les hommes ne veulent plus se marier ni élever leurs enfants. C'est un des plus curieux fragments retrouvés par l'abbé Mai.

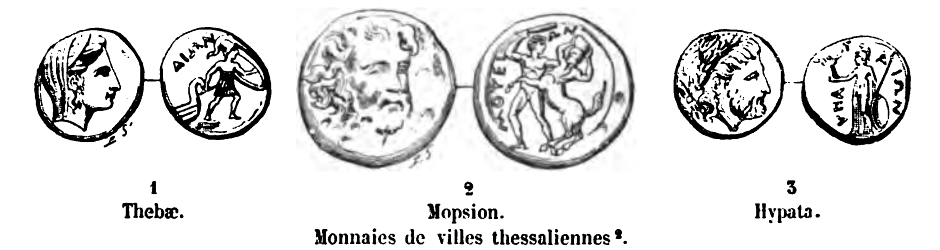
[5] Pour les dévastations de Philippe dans l'Attique, cf. Tite Live, XXXI, 5, 24, 26, 30. Il faisait briser les statues, même après les avoir renversées. A Thermos, capitale de l'Étolie, il

Au moins, sous la domination romaine, trouvera-t-elle le repos et la paix[1].

Sans doute il y avait encore des Grecs éclairés, patriotes; et quand la question sera clairement posée entre la Grèce et Rome, entre la liberté et l'obéissance, nous retrouverons des sentiments et des courages dignes d'un grand peuple, mais trop tard pour le sauver. Ce n'est plus de la ligue achéenne que pouvait venir le salut, le moment était passé; ni d'un système fédératif, où il est trop aisé à un agresseur habile de porter le trouble et l'anarchie; mais d'une réforme impossible dans les mœurs et les idées des Grecs, et d'une étroite union avec la Macédoine sous un grand prince.

II. — LA MACÉDOINE; DISPERSION DES FORCES DE LA MACÉDOINE; LES ROMAINS EN ILLYRIE.

Entourée par la mer et par d'impraticables montagnes, habitée par une race guerrière, affectionnée à ses rois, et toute fière encore du rôle qu'ils lui avaient fait jouer dans le monde, la Macédoine était vraiment un puissant État. Comme avec Carthage, il fallut que Rome s'y prît à trois fois pour l'abattre. Si Philippe n'eût possédé que la Macédoine, sa conduite sans doute eût été simple, comme ses intérêts.



1 Thebæ. 2 Mopsion. 3 Hypata.
Monnaies de villes thessaliennes[2].

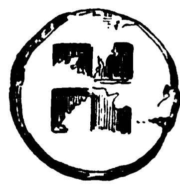
Mais il avait encore la Thessalie et l'Eubée, Opunte en Locride, Élatée et la plus grande partie de la Phocide, l'Acrocorinthe et Orchomène

brûla le temple et renversa deux mille statues. (Polybe, V, 9; XI, 3.) Les Étoliens, de leur côté, brûlèrent l'antique sanctuaire de Dodone (Polybe, IV, 14), et, à Dion, le temple et les tombeaux des rois de Macédoine. Ils faisaient, dit Polybe, la guerre aux dieux comme aux hommes. Les Lacédémoniens agissaient de même à Mégalopolis (Polybe, IV, 18); Philippe, à Pergame (XVI, 1; XVII). Voyez aussi le discours de Furius à l'assemblée de Naupacte. (Tite Live, XXXI, 31.) On se rappelle le pillage de Delphes par les Phocidiens et l'on connait les sacrilèges de Prusias en Asie. (Polybe, XXXII, 25.)

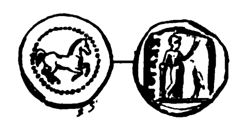
[1] Cf. Cicéron, *de Offic.*, II, 8, où il montre Rome comme un port et un refuge assuré pour les rois et les nations. Quinte-Curce dit de Tyr, IV, 4 : *Nunc sub tutela Romanæ mansuetudinis acquiescit.*

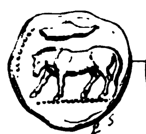
[2] 1. Tête voilée de Déméter, à droite. ℞. ΘΗΒΑΙΩΝ. Protésilas armé et combattant pour

d'Arcadie[1]. Il tenait garnison dans trois des Cyclades, Andros, Paros, Cythnos, dans Thasos et quelques villes des côtes de Thrace et d'Asie; enfin une partie considérable de la Carie lui appartenait[2] : possessions lointaines et dispersées qui multipliaient les contacts hostiles. Ses villes de Thrace et Sestos, Abydos, les clefs du passage d'Europe en Asie, le rendaient dangereux pour Attale de Pergame; ses villes de Carie et l'île d'Iasos, pour les Rhodiens; l'Eubée, pour Athènes; la Thessalie et la Phocide, pour les Étoliens;

Monnaie de Thasos[3].




1 Obole de Tricca. 2 Obole de Larissa. 3 Hémi-drachme de Larissa.

Monnaie de villes thessaliennes[4].

ses possessions du Péloponnèse, pour Lacédémone; enfin sa puissance le faisait l'ennemi des Ptolémées d'Égypte.

Avec plus de suite dans ses desseins et un plus sage emploi de ses forces, il aurait pu dominer sur la Grèce, car il en occupait tous les postes importants; il en tenait les entraves, comme disait Antipater. Mais toujours il fit la guerre moins en roi qu'en chef de bande, courant dans une même campagne de la Macédoine à Céphallénie, de cette île à Thermos, de l'Étolie à Sparte, n'abattant

protéger les vaisseaux des Grecs; on voit une proue derrière lui. (Triobole). — 2. Tête barbue du Lapithe Mopsos de trois quarts, à droite. ℞. ΜΟΨΕΙΩΝ. Le Lapithe Mopsos combattant avec sa massue un centaure qui s'apprête à lui lancer un quartier de rocher. (Bronze.) — 3. Tête laurée de Zeus, à droite; derrière, le foudre. ℞. ΥΠΑΤΑΙΩΝ. Pallas Nicéphore debout à gauche, tenant de la main gauche son bouclier et sa lance. (Bronze.)

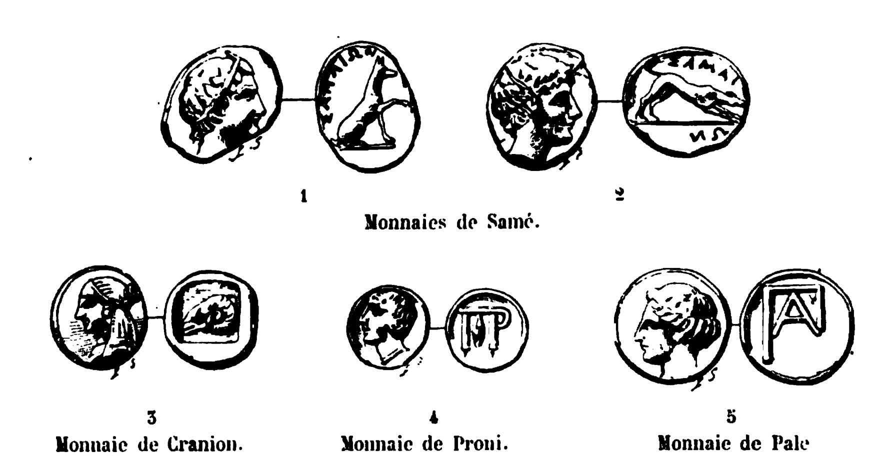
[1] Avec Hérae, Aliphéra, la Triphylie.

[2] Eurome, Pédase, Bargylie, Iassos, Stratonicée, en Carie; Myrine, en Éolide; Abydos, sur l'Hellespont; Périnthe, Hespétie, Sestos, en Thrace. Cf. Polybe et Tite Live, *passim*.

[3] Un Silène à demi agenouillé (ce qui est l'indication conventionnelle d'une course rapide) emporte une Ménade; dans le champ, A. ℞. Carré creux. (Argent.) Cette monnaie de beau style peut être attribuée au milieu du cinquième siècle.

[4] 1. Cheval bondissant à droite. ℞. [ΤΡΙ]ΚΚΑΙΩΝ. La nymphe Tricca debout, à droite, appuyée sur un cippe, et levant la main gauche; devant elle, une cigogne. Carré creux. — 2. Cheval à droite, au-dessus les lettres OZ, inexpliquées. ℞. ΛΑΡΙ[σαίων]. La nymphe Larissa debout, à droite levant les bras comme pour arranger ses cheveux ; devant elle, une hydrie. (Carré creux.) — 3. Cheval au pas, à gauche; dans le champ, une graine d'hellébore. ℞. ΛΑΡΙ[σαίων]. La sandale de Jason, dans un carré creux.

aucun ennemi et laissant toute entreprise inachevée. Dans ces guerres, ses forces ne dépassent jamais quelques milliers d'hommes, et Plutarque parle des difficultés qu'il trouvait à lever des soldats. Il ne pouvait non plus dégarnir la Macédoine, car, chaque fois qu'ils le sentaient absent, les Thraces, les Dardaniens et les peuples d'Illyrie se jetaient sur son royaume



1 2
Monnaies de Samé.

3 Monnaie de Cranion. 4 Monnaie de Proni. 5 Monnaie de Pale

Monnaies de villes de l'île de Céphallénie[1].

Dompter ces barbares, écraser les Étoliens, chasser les tyrans de Sparte et gagner le reste des Grecs par la douceur, tel était son rôle. Un Grec avait dit nettement dans une grande assemblée le mot de la situation : « Il faut que Philippe n'ait plus besoin d'entretenir parmi nous la division pour régner, et qu'il puisse compter sur l'affection de l'Hellade entière pour veiller sur elle, comme sur son bien[2]. » Le roi lui-même sentait la nécessité de cette politique : « Ne vous alliez pas aux barbares, disait-il, les Romains sont des étrangers qu'il ne faut pas accoutumer à se mêler de nos affaires. Ils n'ont ni votre langue, ni vos mœurs, ni vos lois. Nous, au contraire, Macédoniens Étoliens, Achéens, nous ne sommes qu'un seul peuple. Si quelques différends passagers nous divisent, nous n'en devons pas moins être unis par une haine commune et éternelle contre les barbares[3]. »

[1] 1. Tête laurée de Céphale, à droite. ℞. ΣΑΜΑΙΩΝ. Le chien Lælaps assis, à droite, et tenant une patte levée. (Argent.) — 2. Tête laurée de Céphale, à droite. ℞. ΣΑΜΑΙΩΝ. Le chien Lælaps lancé sur une proie, à droite. (Argent.) — 3. Buste de femme, à gauche, voilée et diadémée. ℞. Tête de bélier, à gauche, dans un carré creux. (Argent.) — 4. Tête de Zeus Αἰνήσιος, à gauche. ℞. ΠΡ(Πρωννῶν) en monogramme; au centre, un épi de blé. (Bronze.) — 5. Tête de Déméter, à gauche. ℞. ΠΑ (Παλαίων). (Argent.)

[2] Polybe, V, 104.

[3] Tite Live, XXXI, 29.

Il pensait juste, mais il agissait mal. S'il ne fit pas empoisonner Aratus [1], il s'aliéna ses alliés par des excès ou de la perfidie. « Un roi, osait-il dire, n'est obligé ni par sa parole ni par la morale. » Les yeux les moins exercés voyaient « s'approcher la tempête que les Étoliens attiraient de l'Occident. » Philippe aussi la voyait mais semblait si peu en comprendre le péril qu'il se prépara fort mal à en conjurer les effets. Même après sa première guerre, quand il avait déjà senti le poids des épées romaines, il se laissa prendre encore au dépourvu. Lorsque le Sénat lui envoya dénoncer les hostilités, il était à batailler en Asie contre Attale et les Rhodiens, pour quelques places inutiles de la Thrace et de la Carie. Sa réponse au député Æmilius peint sa légèreté moqueuse au milieu des plus graves affaires. Il lui pardonnait, disait-il, la hauteur de ses paroles pour trois raisons : d'abord il était jeune et sans expérience; puis il était le plus beau de ceux de son âge; enfin il portait un nom romain [3].



Monnaie d'Antioche de Carie [2].

L'Italie et la Grèce, ces deux moitiés du monde ancien, avaient commencé depuis longtemps à mêler leurs intérêts. Alexandre le Molosse, roi d'Épire avait essayé de faire en Italie ce que son neveu, le fils de Philippe, accomplissait en Orient. Il fut tué en 326 par un Lucanien, et ses projets tombèrent avec lui [4]. Les étranges succès des Macédoniens en Asie causèrent quelque inquiétude dans Rome, si l'on en croit Tite Live qui se demande quel consul le Sénat aurait opposé à Alexandre. Au temps de Pyrrhus, autre Épirote, le danger fut plus grand, les Romains s'en tirèrent par la victoire de Bénévent [5], et, dans les années suivantes, ils achevèrent la conquête de la Grande-Grèce, ce qui les plaça entre deux mers dont ils eurent à faire la police. Par la conquête de la Corse et de la Sardaigne, après la première guerre Punique, la mer occidentale devint un lac romain, et, par les mêmes raisons de garantie à donner au commerce de leurs

[1] Polybe l'affirme, mais sur de bien vagues indices. Voy. *passim*, les reproches qu'il adresse à Philippe pour sa conduite à Messène, à Argos, et le discours d'Aristénès. (Tite Live, XXXII, 21.)

[2] ΒΟΥΛΗ. Tête voilée du Sénat (βουλή) personnifié, à droite. ℞. ΑΝΤΙΟΧΕΩΝ. Victoire debout, à gauche, tenant une palme et une couronne. (Monnaie de bronze de la ville d'Antioche en Carie.)

[3] Polybe, XVI, fr. 14.

[4] Voy. *Hist. des Rom.*, t. I, p. 306.

[5] *Hist. des Rom.*, t. I, p. 344-357.

nouveaux sujets, ils furent conduits à envoyer, dans la mer orientale, leurs flottes et leurs légions.

La côte d'Illyrie, couverte d'îles innombrables a été longtemps habitée par de dangereux bandits qui, selon l'occurrence, faisaient la course tantôt sur mer, tantôt sur terre. Les Italiens qui naviguaient sur l'Adriatique, avaient à se plaindre de ces pirates, mais plus encore la Grèce, qui, comme les corps en dissolution, pouvait être la proie



1 Monnaie de la petite île de Corcyra Nigra. 2 Monnaie d'Héraclée.

Monnaies des îles illyriennes [1].

d'ennemis misérables. Les Illyriens n'avaient pas craint de se mesurer avec les Étoliens et les Épirotes. Ils avaient pris Phénice, la plus riche



1 2

Monnaies de l'Élide [2].

ville de l'Épire, pillé l'Élide, la Messénie et attiré les Acarnaniens dans leur alliance. Ces succès n'étaient pas pour inspirer à ces écumeurs de mer plus de réserve à l'égard des négociants d'Adria, de Brindes et de Tarente, qui jetèrent de si hauts cris que le sénat romain, déjà peu tolérant, envoya des ambassadeurs à la veuve de leur dernier roi. Teuta gouvernait au nom de son fils Pinéus une partie de l'Illyrie, elle répondit avec hauteur que ce n'était pas la coutume des rois d'Illyrie

[1] 1. Tête laurée d'Apollon, à droite. ℞. ΚΟΡΚΥΡΑΙΩΝ. Épi. (Bronze.) — 2. Tête imberbe d'Hèraklès à droite, coiffée de la peau de lion. ℞. ΗΡΑΚΛ[εωτῶν]. Arc et massue.

[2] 1. Tête diadémée de Héra, à droite, avec la légende FAΛEIΩN. ℞. Aigle les ailes éployées debout, à gauche, au milieu d'une couronne de feuilles d'olivier. (Argent.) — 2. Aigle, à gauche, enlevant un lièvre. ℞. Dans un carré creux, FAΛEION. Victoire assise, à gauche, sur un tombeau (?), dans l'attitude de la douleur. Elle tient dans la main droite baissée une couronne de laurier. (Didrachme de la collection du monastère de Saint-Florian, Autriche.)

Hachette et Cie _Paris

Expéditions des ROMAINS EN GRÈCE.

Echelle. 0 100 200 Kil.

L. Thuillier, delt

CARTE POUR LES CAMPAGNES DES ROMAINS EN GRÈCE.

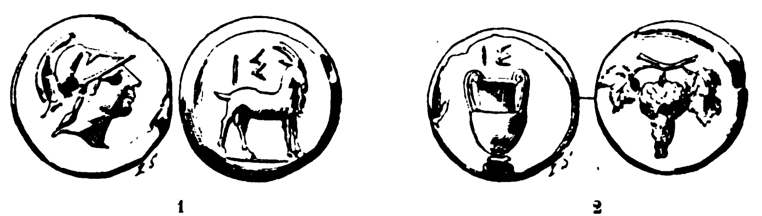
de défendre à leurs sujets d'aller en course pour leur utilité particulière. A ces paroles, le plus jeune des députés, un Coruncanius, répartit : « Chez nous, reine, la coutume est de ne jamais laisser impunis les torts soufferts par nos concitoyens, et nous ferons en sorte, s'il plaît aux dieux, que vous vous portiez de vous-même à réformer les coutumes des rois illyriens. » Teuta, irritée, fit tuer le jeune audacieux, ceux qui avaient provoqué cette ambassade romaine, et brûler vifs les commandants des vaisseaux qui l'avaient amenée. Puis les courses



Vue d'Illyrie (Épidamne)[1].

recommencèrent avec plus d'audace : Corcyre fut prise, Épidamne et Apollonie assiégées, une flotte achéenne battue.

C'était une heureuse occasion pour les Romains de se montrer aux Grecs. Le sénat vit quel parti il pouvait tirer de ces événements et il prit hautement le rôle de protecteur de la Grèce, qu'il devait jouer jusqu'au bout avec tant de succès. Afin de donner une grande idée de



1 2

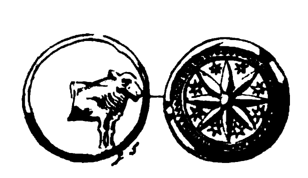
Monnaies de l'île d'Issa[2].

sa puissance, il envoya contre ces misérables ennemis deux cents vaisseaux, vingt mille légionnaires et les deux consuls (229), c'est-à-dire bien plus qu'il n'avait fait au début contre Carthage. Corcyre fut livrée par un traître, Démétrius ; les Illyriens assiégeaient Issa dans l'île du

[1] Vue d'Épidamne (Dyrrhachium), d'après Heuzey et Daumet, *Mission archéologique de Macédoine*, pl. 27.

[2] 1. Tête de Pallas à droite. ℞. ΙΣ[σέων]. Bouc à droite. (Bronze.) — 2. ΙΣ[σέων]. Canthare dionysiaque. ℞. Grappe de raisin. (Bronze.)

même nom (Lissa) ; ils en furent chassés, et aucune des places qui voulurent résister ne put tenir. Teuta, effrayée, accorda tout ce que Rome lui demanda : un tribut, la cession d'une partie de l'Illyrie, la promesse de ne pas mettre en mer au delà du Lissus plus de deux navires, et la tête de ses principaux conseillers pour apaiser par leur sang répandu les mânes irritées du jeune Coruncanius (228). Les villes grecques soumises par les Illyriens, Corcyre et Apollonie, furent rétablies dans leur indépendance.



Monnaie de Corcyre[1].

Les consuls se hâtèrent de faire connaître ce traité aux Grecs, en rappelant que c'était pour leur défense qu'ils avaient passé la mer. Les députés se montrèrent dans toutes les villes aux applaudissements de la foule : à Corinthe, ils furent admis aux jeux isthmiques; à Athènes, on leur donna le droit de cité, et ils furent initiés aux mystères d'Éleusis. Ainsi se nouèrent les premières relations de Rome et de la Grèce.

Les Romains avaient donné à Démétrius l'île de Pharos et quelques districts de l'Illyrie. Ne se croyant pas assez récompensé, il s'unit aux corsaires et entraîna dans sa révolte le roi Pinéus. Le sénat envoya encore un consul en Illyrie. Démétrius se réfugia auprès du roi de Macédoine, qu'il armera bientôt contre les Romains, et Pinéus se soumit aux conditions du premier traité (219). Rome posséda alors sur le continent grec de bons ports et une vaste province, poste avancé, qui couvrit l'Italie et menaça la Macédoine.



1



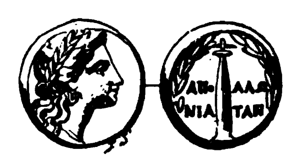
2

Monnaies de l'île de Pharos[2].

[1] Partie antérieure d'une vache à droite. ℟. Une fleur à huit pétales épanouie et entourée d'étoiles. Autour du champ, une couronne de perles. (Argent.)

[2] 1. Tête de Zeus, à gauche. Bouc, à gauche. (Argent.) — 2. Tête laurée d'Apollon, à gauche. ℟ ΦΑ[ρίων]. Canthare. (Bronze.)

[3] Tête laurée d'Apollon, à droite. ℟. ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΤΑΝ. Obélisque (ou plutôt peut-être un bétyle) ; le tout dans une couronne de laurier. (Bronze.)



Monnaie d'Apollonie[3].

CHAPITRE XXXVII

LES ROMAINS EN GRÈCE; PROCLAMATION DE LA LIBERTÉ HELLÉNIQUE (214-195).

I. — PREMIÈRE GUERRE DE MACÉDOINE.

En 217, Philippe s'était rendu à Argos et y assistait à la célébration des jeux néméens, lorsque un courrier, arrivé de Macédoine, lui donna avis que les Romains avaient perdu une grande bataille, celle de Trasimène, et qu'Annibal était maître du plat pays. Le roi ne montra cette lettre qu'à Démétrius de Pharos, qui le pressa d'attaquer aussitôt les Illyriens et de passer ensuite en Italie. Il lui représentait que la Grèce, déjà soumise, continuerait à lui obéir; que les Achéens étaient entrés d'eux-mêmes et de plein gré dans ses intérêts ;



Monnaie de Carthage[1].

que les Étoliens, effrayés de la guerre présente, ne manqueraient pas de les imiter; qu'enfin, s'il voulait se rendre maître de l'univers, noble ambition qui ne convenait à personne mieux qu'à lui, il fallait traverser l'Adriatique et accabler les Romains à demi abattus par Annibal. Et l'historien ajoute : « De telles paroles charmaient un roi jeune, hardi, heureux dans ses entreprises, et né d'une race qui s'était toujours flattée de parvenir à l'empire universel. » (Polybe)

C'étaient donc les ambitieux desseins où avaient échoué deux vaillants hommes, Alexandre le Molosse et Pyrrhus, que l'Illyrien voulait faire reprendre par le faible héritier du trône de Macédoine. Ni le prince ni son conseiller ne s'inquiétaient de sentir le monde ébranlé par le choc de Rome et de Carthage. Trompés par leurs chimériques

[1] Tête de Déméter couronnée d'épis, à gauche. ℞. Tête de cheval, à droite. (Argent.)

espérances, ils ne voyaient pas que dans ce livre des destins, que la prudence et le courage écrivent, les Romains étaient portés comme les héritiers d'Alexandre. Pour avoir les mains libres dans cette occurence, Philippe accorda la paix sollicitée par les Étoliens vaincus. S'il eût vu sainement les choses, il eût agi de même, mais dans la pensée de défendre l'indépendance de la Grèce. Cependant, à l'assemblée, où le traité de paix fut conclu à la condition que chacun conserverait ses positions, une voix s'éleva pour signaler le péril : « Que la Grèce s'unisse, disait Agélaos de Naupacte; qu'elle considère ces armées immenses qui se disputent les champs de bataille de l'Italie; cette lutte bientôt finira : Rome ou Carthage sera victorieuse; quels que soient les vainqueurs, ils viendront nous chercher dans nos foyers. Soyez attentifs, ô Grecs, et toi surtout, ô roi Philippe! Que les discordes cessent, et travaillons tous en commun à prévenir le danger! »

On écouta l'orateur, mais ses paroles passèrent; l'ambition, la jalousie, la haine, restèrent dans les cœurs. L'Étolie et Sparte ne pardonnaient pas à la ligue achéenne son recours aux étrangers, à Philippe son intervention et ses succès. Philippe lui-même oublia les sages avis d'Agélaos, de respecter la liberté des Grecs et de se faire loyalement leur défenseur. Ses ministres, et particulièrement Démétrius de Pharos, lui conseillaient d'asservir le Péloponnèse.



Tétradrachme de Philippe III (ou V)[1].

Un jour, à Messène, il avait obtenu qu'on le laissât entrer dans la citadelle d'Ithôme avec ses gardes, pour y faire un sacrifice. Démétrius et Aratus l'accompagnaient. La victime égorgée, il leur en montra les entrailles en disant : « Ne marquent-elles pas qu'il faut garder ce fort? » Démétrius lui répondit : « Si tu n'es ici qu'un devin, sors au plus vite; mais si tu es un roi, demeure. Maître d'Ithôme et de l'Acrocorinthe, tu tiens le bœuf par les cornes. » Aratus, lui, restait pensif. Pressé de répondre : « Fais-le,

[1] Bouclier macédonien à l'*umbo* duquel figure la tête du héros Persée, coiffé du casque phrygien ailé, et avec un cimier en bec d'aigle; sur l'épaule Persée porte la *harpa*. Autour du bord du bouclier des étoiles et des croissants. ℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΦΙΛΙΠΠΟΥ. Massue. Dans le champ, trois monogrammes. Le tout dans une couronne de chêne.

dit-il, si tu peux le faire, sans violer aucun serment. » Philippe rougit et après un moment d'hésitation : « Allons, il faut reprendre le chemin par où nous sommes venus. » L'ascendant d'Aratus l'emportait encore.

Ce fut le dernier succès de ce prudent politique qui, en butte aux grossiers outrages des courtisans, perdait chaque jour de son influence. Gâté par le pouvoir, ce dangereux maître, Philippe s'aban-



Vue du mont Ithôme [1].

donnait à tous les excès. Il fit au jeune Aratus un sanglant outrage, en portant la honte dans sa maison. Aratus lui-même finit par paraître importun, et, s'il faut en croire un récit heureusement peu certain, le roi songea à se défaire de lui. N'osant, dit-on, frapper ouvertement ce vieillard respecté, il chargea un de ses officiers de lui donner un poison lent. « Aratus s'aperçut qu'il était empoisonné ; mais il n'eût servi à rien de se plaindre ; il supporta donc patiemment son mal, comme si c'eût été une maladie ordinaire. Un jour seulement qu'un

[1] D'après le *Tour du Monde*, XXXVII, p. 304. — A gauche, au pied de la montagne, est le couvent actuel de Voulkano.

âge d'homme, et déjà elle est vieille. Le luxe et la mollesse s'y sont introduits; l'armée est désorganisée, le service militaire négligé, même des chevaliers. Un homme, le Mégalopolitain Philopœmen, bon citoyen et capitaine habile, parvient cependant à rendre quelque ardeur à cette association d'où la vie se retire, depuis qu'elle ne sait plus se défendre elle-même. Philopœmen ravive l'esprit militaire, réforme l'armure et l'ordonnance des soldats, et se compose une petite phalange achéenne, à l'instar de la macédonienne. Cette réforme lui donne, près de Mantinée, où Polybe combattit à côté de lui, la victoire sur Machanidas, qu'il tue de sa main. A quoi bon? Il s'éloigne ensuite



1 2

Monnaies de Philippe III[1].

et va faire la guerre en Crète, laissant les événements se suivre d'eux-mêmes, sans direction, dans sa patrie.

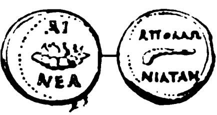
Après ces guerres languissantes, on fit la paix en 205; Philippe signa d'abord une convention séparée avec les Étoliens, puis il traita avec les Romains : le pays des Parthéniens et plusieurs cantons de l'Illyrie furent ajoutés à l'Illyrie romaine.

II. — SECONDE GUERRE CONTRE LA MACÉDOINE (200-197).

Les Romains ne voyaient dans cette paix qu'une suspension d'armes qui leur permettait de se débarrasser de toute affaire, jusqu'à ce que leur grande querelle avec Carthage fût vidée. Philippe ne comprit pas que ce n'était qu'un délai qui lui était laissé; au lieu de préparer ses forces, il les dissipa dans une guerre inutile contre Attale et Rhodes. Il assiégea vainement Pergame et fut battu sur mer par les Rhodiens; mais il s'empara, sur les côtes de Thrace, de plusieurs places, et, dans la Mysie, de six villes maritimes, parmi lesquelles Abydos. Se

[1] 1. Tête diadémée de Philippe V, à droite. ℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΦΙΛΙΠΠΟΥ. Massue. Le tout dans une couronne de chêne. (Argent.) — 2. Tête imberbe d'Héraklès coiffé de la peau de lion, à droite. ℞. ΒΑ[σιλέως] Φ[ιλίππου]. Deux boucs couchés à droite. Dans le champ un épi. (Bronze.)

suivante, assiégeant Apollonie, il se laissa surprendre et vaincre, à l'embouchure de l'Aoüs, par le préteur Lévinus, qui le força de brûler ses vaisseaux (214). Une seule légion avait suffi à chasser le roi de ces parages.


Monnaie d'Apollonie (Illyrie)[1].

Après avoir fermé à la Macédoine la route de l'Adriatique, Lévinus s'occupa de lui créer des embarras en Grèce. Les Étoliens acceptèrent l'alliance du Sénat, qui leur promit de ne réserver pour Rome que les dépouilles, et de leur laisser toutes les villes, avec l'Acarnanie et la moitié de l'Épire. Les Éléens suivirent, comme toujours, le parti des Étoliens. Les Messéniens, Pleurate, roi d'Illyrie, acceptèrent la protection qui leur était offerte. Sparte, enfin, par haine contre la ligue achéenne, et Athènes, jalouse aussi de ces petites villes qui faisaient maintenant plus de bruit qu'elle dans le monde, passèrent du côté de l'étranger (211).




1 2
Monnaies de l'Élide[2].

Depuis ce moment jusqu'au traité de 205, rien de grand dans la Grèce. On n'y déploie même plus l'énergie de la guerre des deux ligues, comme si l'ombre de Rome s'étendait déjà sur cette contrée; ses armes ont affaibli Philippe et sa politique en a divisé les peuples. En attendant qu'elle intervienne d'une manière plus décisive, chacun guerroie contre tous, sans résultat, mais avec beaucoup de cruauté. Anticyre, Dyme, Oreos, Égine sont affreusement saccagées et leurs habitants vendus. Si Philippe remporte quelques avantages sur les Étoliens, Attale, roi de Pergame, lui enlève plusieurs villes. Dans le Péloponnèse, Sparte, achevant son évolution révolutionnaire, se livre au tyran Machanidas, qui fait contre les Achéens une guerre de pillages. La ligue n'a vécu encore qu'un

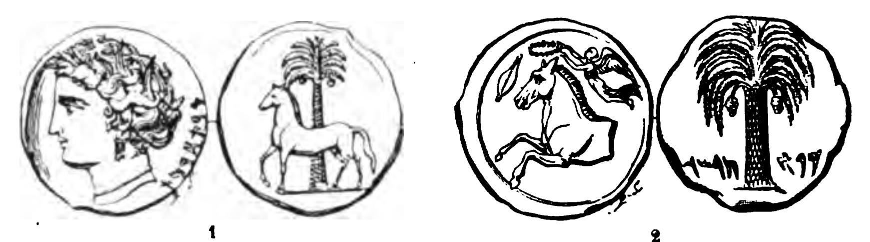

La personnification du Sénat romain[3].

[1] AINEA, nom d'un magistrat. Monceau de parfums enflammés. ℞. ΑΠΟΛΛΩΝΙΑΤΑΝ. *Pedum.* (Argent.

[2] 1. Tête laurée de Zeus, à droite. ℞. FA[λείων]. Cheval, à droite, grattant le sol avec son pied; au-dessus, AP initiales d'un nom de magistrat. (Argent.) — 2. Aigle, à droite, dévorant un lièvre. ℞. FA[λείων]. Foudre. (Argent.)

[3] ΙΕΡΑ CΥΝΚΛΗΤΟϹ. Buste laurée du Sénat à droite. ℞. ΒΛΑΥΝΔΕΩΝ Μ[ακεδόνων]. Aigle, les ailes éployées, debout sur un foudre. (Monnaie de bronze de Blaundus en Lydie.)

mena seulement deux légions; Carthage lui donna du blé, Masinissa des



1 2

Monnaies de Carthage [1].

Numides, Rhodes et Attale leurs vaisseaux, les Étoliens, après quelque hésitation, leurs cavaliers, les meilleurs de la Grèce. Nabis, sans se déclarer pour Rome, était déjà en guerre ouverte avec les Achéens.



Monnaie attribuée à Masinissa [2].

Dès que les opérations commencèrent, Philippe, malgré son activité, se trouva comme enveloppé d'un réseau d'ennemis. Un lieutenant de Sulpicius, envoyé au secours d'Athènes, brûla Chalcis, la principale ville de l'Eubée; les Étoliens, unis aux Athamanes, saccagèrent la Thessalie; Pleurate, roi d'Illyrie, et les Dardaniens descendirent en Macédoine; enfin un autre lieutenant poussa une reconnaissance jusque dans la Dassarétie. Ce fut de ce côté que Sulpicius attaqua, c'est-à-dire par Lychnidus et la route que suivra la future voie Égnatienne, en se dirigeant sur la forte place d'Héraclée (près de Monastir). Philippe arriva à temps pour la couvrir et ferma aux Romains le défilé d'où ils auraient pu descendre dans les fertiles plaines de la Lyncestide. Mais, dans ces montagnes, la phalange macédonienne était inutile, et, bien que Philippe eût réuni jusqu'à vingt-six mille hommes, il ne put empêcher le Romain de tourner sa position par le nord et de déboucher dans la plaine par la route de la Pélagonie. Sulpicius se trouva donc, au bout de quelques mois, au cœur de la Macédoine. Mais l'hiver approchait; sans magasins, sans places fortes, il ne pouvait hiverner au milieu du pays ennemi : il revint à Apollonie.

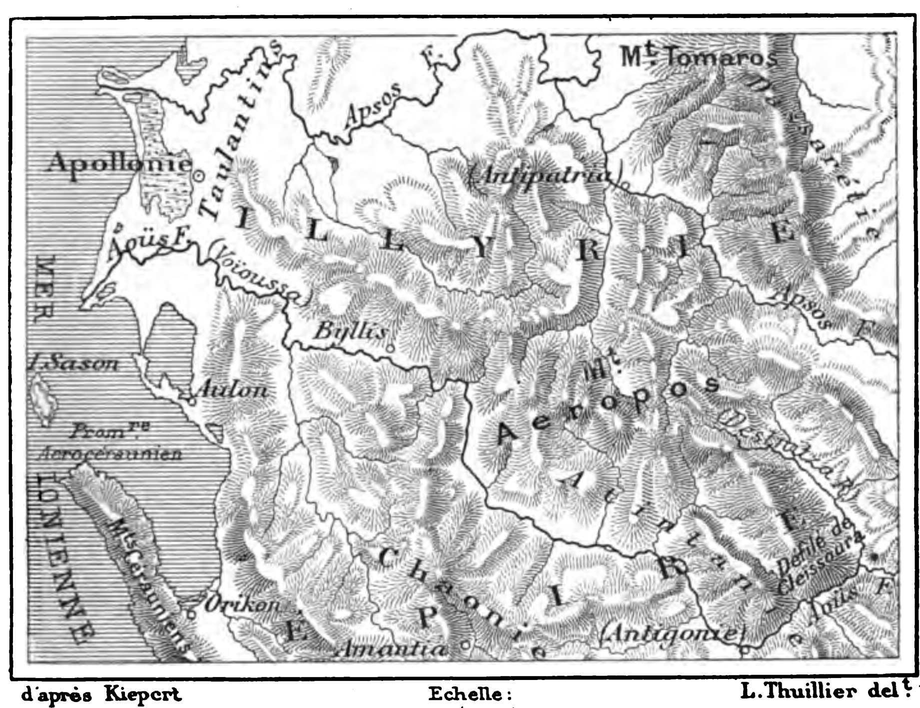
Pendant l'été, la flotte combinée avait chassé des Cyclades les gar-

[1] 1. Tête de Cérès couronné d'épis, à gauche; en légende phénicienne קרת חדשת (*Qarth hadasat=Carthage*). ℞. Cheval, à gauche; au second plan, un palmier. (Tétradrachme.) — 2. Buste de cheval galopant à gauche et couronné par une Victoire; devant, un grain d'orge. ℞. Palmier. En légende phénicienne, קרת חדשת (*Qarth-hadasat=Carthage*). (Tétradrachme.)

[2] Tête nue imberbe d'un roi numide (Masinissa?), à gauche. ℞. Cheval, à droite; au second plan, un palmier. (Didrachme.)

nisons de Philippe, pris Orée et pillé les côtes de la Macédoine (200). Quelques ravages dans l'Attique, de légers avantages sur les Étoliens, qui s'étaient jetés sur la Thessalie, et la prise de Maronée, riche et puissante cité de la Thrace, ne supprimaient pas pour Philippe le danger d'avoir laissé l'ennemi arriver jusqu'au cœur de son royaume.

Le nouveau consul Villius trouva l'armée romaine mutinée et passa



Carte du Bas-Aoüs [1].

la campagne à rétablir la discipline (199). Il n'y réussit sans doute qu'en donnant leur congé aux mutins qui, partis pour cette guerre dans l'espérance d'une expédition rapide et d'un riche butin, n'avaient eu ni l'une ni l'autre; du moins, le successeur de Villius dut amener neuf mille nouveaux soldats. Encouragé par cette inaction, le roi prit l'offensive et vint occuper sur les deux rives de l'Aoüs, près d'Antigonie, une position presque inexpugnable qui couvrait la Thessalie et l'Épire, et d'où il pouvait couper aux Romains leurs communications avec la mer, s'ils recommençaient l'expédition de Sulpicius.

A Rome, on s'irrita de ces retards et on éleva au consulat T. Q. Flamininus, bien qu'il n'eût encore exercé que la questure, mais sa

[1] Heuzey, *Mission de Macédoine*, p. 302.

réputation avait devancé ses services. Bon général, meilleur politique, esprit souple et rusé, plutôt Grec que Romain, Flamininus fut le véritable fondateur de la politique machiavélique qui livra la Grèce presque désarmée aux Romains.

Il ne fit pas mieux d'abord que son prédécesseur. L'inutile tentative de Sulpicius avait montré que la Macédoine était difficilement abordable par les montagnes du Nord-Ouest et l'attaque du Sud par la flotte n'avait conduit qu'à des pillages qui ne terminaient rien. Restait à tenter le passage de front. Mais Philippe s'était établi dans une gorge serrée entre deux montagnes, dont les flancs abrupts et nus descendaient jusqu'au fleuve, qui occupait presque toute la largeur de la passe[1].

Durant six semaines, Flamininus resta en face du camp inattaquable des Macédoniens. Chaque jour des escarmouches avaient lieu; « mais quand les Romains se perforceoyent de gravir contre mont, ils estoyent accueilliz de force coups de dards et de traicts, que les Macédoniens leur donnoyent de çà et de là par les flancs : si estoyent les escarmouches fort aspres pour le temps qu'elles duroyent, et y demouroyent plusieurs blessez et plusieurs tuez d'une part et d'autre; mais ce n'estoit pas pour décider ni vuider une guerre[2]. » Le découragement arrivait, lorsque Charops, un chef épirote, dont l'armée macédonienne épuisait le pays, fournit au consul les moyens de renoncer à cette dangereuse inaction. Il lui envoya un berger qui, habitué à conduire son troupeau dans le défilé de Cleïssoura, connaissait tous les sentiers de la montagne, et qui offrit de mener les Romains en trois jours à un endroit où ils se trouveraient au-dessus du camp ennemi. Après s'être assuré que le pâtre venait bien de la part du roi, Flamininus forma un corps d'élite de quatre mille fantassins et de trois cents chevaux, lui commanda de ne marcher que la nuit, la lune, en cette saison, suffisant à éclairer le chemin, et, arrivé au lieu désigné par le pâtre, d'allumer un grand feu dont la fumée annoncerait aux légions le succès de l'entreprise. Le consul s'était assuré du guide par deux moyens efficaces : promesse de grandes récompenses, s'il restait fidèle; ordre aux soldats de le tuer, s'il les conduisait à une embus-

[1] Tite Live, XXXII, 5. Ce défilé est aujourd'hui le col de Cleïssoura, au confluent de la Destnitza et de la Voïoussa (Aoüs) : « Cette gorge terrible et sombre est enveloppée par les flancs âpres de deux montagnes parallèles, qui ne laissent entre leurs bases qu'un espace large au plus de 60 toises que le fleuve occupe presque en entier. » (Pouqueville, t. I, p. 292 et suiv.)

[2] Plutarque, *Flamininus*, 5 (traduction d'Amyot).

cade. Pour attirer l'attention des Macédoniens vers le bas du fleuve, des attaques qui semblaient devenir sérieuses se renouvelèrent incessamment durant deux jours. Le troisième, au signal convenu, un cri immense s'élève du fond de la vallée et, en même temps, descend des hauteurs qui dominent le camp royal. Les Macédoniens, attaqués de front et menacés d'être tournés, s'épouvantent; ils fuient et ne s'arrêtent que dans la Thessalie, derrière la chaîne du Pinde[1].



T. Quinctius Flamininus[2]

Au bruit de cette victoire, qui donnait l'Épire à Flamininus, les Étoliens se jetèrent sur la Thessalie, et Amynander, roi des Athamanes, ouvrit aux Romains l'entrée de cette province par le défilé de Gomphi. Philippe, n'osant risquer un nouveau combat, s'était retiré dans la vallée de Tempé, après avoir pillé le plat pays, brûlé les villes ouvertes et chassé les populations dans les montagnes. Cette conduite offrait un dangereux contraste avec celle des Romains, auxquels Flamininus faisait observer la plus exacte discipline, et qui avaient souffert de la faim plutôt que de rien enlever dans l'Épire[3]. Aussi plusieurs places ouvrirent leurs portes, et Flamininus était arrivé déjà sur les bords du Pénée, quand la courageuse résistance d'Atrax arrêta sa marche victorieuse. Près de là s'élevait l'importante ville de Larisse que les Macédoniens occupaient en force. Le consul recula.

[1] Le souvenir de cet événement subsiste encore en Épire, mais travesti en une de ces légendes dont l'imagination populaire enveloppe les faits historiques. (Pouqueville, *Voyage de la Grèce*, t. I, p. 302, n. 2.)

[2] Buste en marbre, conservé au Cabinet de France (n° 3293 du Catalogue). — Cf. Bernoulli, *Romische Ikonographie*, t. I, p. 60.

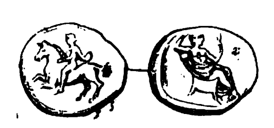
[3] Tite Live, XXXII, 14, 15.

mois durant laquelle le roi et les alliés enverraient une ambassade au Sénat. Les Grecs exposèrent d'abord leurs griefs; quand les Macédoniens voulurent répliquer par un long discours, ils furent sommés de dire seulement si leur maître consentait à retirer ses garnisons des villes grecques, et, sur leur réponse qu'ils n'avaient point d'instructions à cet égard, on les congédia. C'est ce que Flamininus souhaitait.

Dans la Grèce centrale, les seuls Béotiens hésitaient encore[1]. Flamininus leur demande une conférence, et lorsque le stratège Antiphile sort à sa rencontre entouré des principaux Thébains, il s'avance presque seul, avec le roi de Pergame, parle à chacun des députés, les flatte, les distrait; tout en causant, il arrive aux portes et les mène jusqu'à la place publique, entraînant après lui tout le peuple, avide de voir un consul et d'entendre un Romain qui parle si bien leur langue. Mais deux mille légionnaires suivaient à quelque distance : tandis que Flamininus tient la foule sous le charme, ils s'emparent des murs : Thèbes était prise.

Dans cette campagne d'hiver, d'une espèce nouvelle, Flamininus avait conquis la Grèce et réduit Philippe aux seules forces de son royaume. Il pouvait maintenant l'attaquer de front. Au retour du printemps, il l'alla chercher jusqu'à Phères en Thessalie, à la tête de vingt-six mille hommes, dont six mille étaient Grecs et parmi eux cinq cents Crétois. Philippe, qui depuis vingt ans usait ses forces dans de folles entreprises, ne put réunir vingt-cinq mille soldats qu'en enrôlant jusqu'à des enfants de seize ans[2]; sur ce nombre l'armée comptait seize mille phalangistes.

La diplomatie du Sénat plutôt que ses armes avait eu les honneurs de la première guerre de Macédoine. Cette fois, la légion, avec ses mouvements rapides et ses armes de jet, les javelots et le terrible *pilum*, se trouvera aux prises avec la phalange d'Alexandre, qui, depuis près d'un siècle et demi, était réputée le plus formidable engin de guerre que l'homme eût encore trouvé.


Monnaie de Larisse[3].

Les Romains étaient sur les bords du golfe Pagasétique, à portée de leur flotte; Philippe à Larisse, son quartier général. Les deux armées allèrent à la rencontre l'une de l'autre et, deux jours durant

[1] Les Acarnaniens restèrent fidèles à Philippe jusqu'à Cynoscéphales.
[2] Tite Live, XXXIII, 1-5.
[3] Cavalier thessalien galopant à gauche. ℞. La nymphe Larissa assise à droite, sur un siège, et arrangeant ses cheveux devant un miroir qu'elle tient de la main gauche. (Diobole.)

marchèrent côte à côte, séparées par une chaîne de collines, sans qu'aucune se doutât de ce dangereux voisinage.

La bataille se livra en juin 197, près de Scotussa, dans une plaine parsemée de collines nommées les Têtes de Chien, *Cynoscéphales*. La



Tête d'éléphant caparaçonné[1].

cavalerie étolienne engagea l'action, et Philippe n'eut ni le temps ni les moyens de ranger sa phalange. Sur ce terrain accidenté, elle perdait sa force avec son unité; le choc des éléphants de Masinissa, une attaque habilement dirigée sur ses derrières, et la pression inégale des légionnaires la rompirent; huit mille Macédoniens restèrent sur le champ de bataille. La destruction de cette phalange que les Grecs croyaient



Monnaie d'un roi Numide[2].

[1] Bronze de l'ancienne collection Gréau, d'après le catalogue de vente.

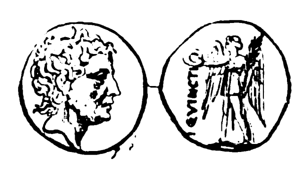
[2] Tête barbue et laurée de l'Hercule africain (Melkart), à gauche, avec une massue sur l'épaule. ℞. Éléphant marchant à droite et guidé par un cornac enveloppé dans un ample manteau. (Monnaie d'argent attribuée par divers auteurs à Micipsa, Masinissa ou Jugurtha.)

invincible leur inspira pour le courage et la tactique des Romains une admiration que Polybe lui-même partage.

Philippe se réfugia avec ses débris dans la ville de Gonnos, à l'entrée des gorges de Tempé, où se trouve la route habituelle de Thessalie en Macédoine. Il y couvrait son royaume; mais, n'ayant plus assez de force pour continuer la lutte, il demanda à traiter. Les Étoliens voulaient pousser la guerre à outrance. Flamininus leur répondit en vantant l'humanité des Romains. « Fidèles à leur coutume d'épargner les vaincus, ils ne renverseraient pas, disait-il, un royaume qui couvrait la Grèce contre les Thraces, les Illyriens et les Gaulois; » et dont l'existence, n'osait-il ajouter tout haut, était nécessaire à la politique du Sénat pour contenir la turbulence des Étoliens. Philippe rappela ses garnisons des villes et des îles de Grèce et d'Asie qu'elles occupaient encore, laissa libres les Thessaliens, et donna aux Perrhèbes, c'est-à-dire aux Romains, Gonnos, la vraie porte de son royaume. Il livra sa flotte, moins cinq vaisseaux de transport, licencia son armée, moins cinq mille hommes, s'engagea à ne point dresser un seul éléphant de guerre, paya 500 talents, en promit 50 comme tribut annuel pendant dix ans, et jura de ne faire aucune guerre sans l'assentiment du Sénat.



Monnaie de Philippe III (ou V)[1].


Τ. Quinctius Flamininus[2].

Après l'avoir désarmé, on l'humilia comme roi, en le forçant de recevoir et de laisser libres et impunis les Macédoniens qui l'avaient trahi. Flamininus stipula même l'indépendance des Orestins, tribu macédonienne qui s'était soulevée durant la guerre, et dont le pays était une des clefs du royaume du côté de l'Illyrie romaine. Pour sûreté de ces conditions, Philippe donna des otages, parmi lesquels les Romains firent comprendre son jeune fils Démétrius.



Tétradrachme d'Antiochus III[3].

[1] Tête du héros Persée, à droite, avec un casque ailé et surmonté d'une tête d'aigle; devant, la *harpa*. ℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΦΙΛΙΠΠΟΥ. Massue. (Or.)

[2] Tête de T. Quinctius Flamininus, à droite. ℞. T. QVINCTI. (*Titus Quinctius*). La Victoire debout, à gauche, tenant une palme de la main gauche et une couronne de la main droite tendue en avant. (*Aureus* frappé au moment où Flamininus venait de faire proclamer la liberté de la Grèce.)

[3] Tête diadémée d'Antiochus III, à droite. ℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ. Apollon nu, assis, à

Au moment où la Macédoine subissait ce traité désastreux, le roi de Syrie, Antiochus, à l'instigation d'Annibal, apprêtait ses forces. « Flamininus, dit Plutarque, en plaçant à propos la paix entre ces deux guerres, en terminant l'une avant que l'autre eût commencé, ruina d'un seul coup la dernière espérance de Philippe et la première d'Antiochus. »

Les commissaires adjoints par le Sénat à Flamininus voulaient que



Emplacement de Gonnos, à l'entrée de la vallée de Tempé [1].

des garnisons romaines remplaçassent celles du roi à Corinthe, à Chalcis et à Démétriade : c'eût été trop tôt jeter le masque. Les Grecs eussent vite compris que, avec « les entraves de la Grèce » remises aux mains de Rome, toute liberté serait illusoire. L'opinion publique, si mobile en un tel pays, était à craindre. Déjà les Étoliens, les plus audacieux de tous, l'agitaient par des discours et des chansons. Ils prétendaient que leur cavalerie avait gagné la bataille de Cynoscéphales, accusaient les Romains de méconnaître leurs services et raillaient les Grecs, qui se croyaient libres parce qu'on leur avait mis au cou les

gauche, sur l'omphalos. Il tient d'une main une flèche et de l'autre un arc. Dans le champ, une amphore.

[1] D'après Stackelberg, *La Grèce*. — Gonnos était situé au sud de l'Olympe, sur la rive gauche du Pénée. La ville commandait l'entrée des gorges de Tempé, du côté du continent, et le défilé qui, franchissant les contreforts de l'Olympe, aboutit à Hérakléion sur la côte.

fers qu'ils portaient aux pieds. Flamininus vit bien que le meilleur moyen de faire tomber ces accusations et de vaincre d'avance Antiochus, qui menaçait de passer en Europe, c'était d'employer contre lui l'arme qui avait si bien réussi contre Philippe, la liberté des Grecs.

III. — PROCLAMATION DE LA LIBERTÉ DE LA GRÈCE.

Durant la célébration des jeux isthmiques, auxquels la Grèce entière était accourue, un héraut imposa tout à coup le silence et promulgua le décret suivant : « Le sénat romain et T. Quinctius, vainqueur du roi Philippe, rendent leurs franchises, leurs lois et l'immunité de garnisons et d'impôts aux Corinthiens, aux Phocidiens, aux Locriens, à l'île d'Eubée et aux peuples de Thessalie. Tous les Grecs d'Europe et d'Asie sont libres. » Une joie immense éclata à ces paroles. Deux fois l'assemblée fit répéter le décret, et Flamininus faillit périr étouffé sous les fleurs et les couronnes[2]. « Il y avait donc, s'écriaient-ils, une nation sur la terre qui combattait, à ses risques et périls, pour la liberté des peuples, qui passait les mers pour faire disparaître toute domination tyrannique, pour établir en tous lieux l'empire du droit, de la justice et des lois ! » Au libérateur de la Grèce on éleva, comme à un demi-dieu, des temples, que Plutarque trouva encore debout trois siècles plus tard et qui avaient leurs prêtres, leurs sacrifices et leurs chants. « Chantez, jeunes filles, le grand Jupiter, et Rome, et Titus notre sauveur. »




Personnification du Sénat romain [1].

Ainsi ce peuple, qui ne savait plus faire de grandes choses pour la liberté, savait encore l'aimer avec passion et en payait d'une apothéose la trompeuse image. Quand Flamininus s'embarqua, les Achéens lui amenèrent douze cents prisonniers romains des guerres d'Annibal, qui avaient été vendus en Grèce et qu'ils venaient de racheter de leurs deniers. Des Grecs seuls savaient remercier ainsi.

[1] ΙΕΡΑ CΥΝΚΛΗΤΟC. Tête diadémée du Sénat, à droite. ℞. ΑΦΡΟΔΕΙCΙΕΩΝ. Le dieu Lunus debout à gauche, un croissant sur les épaules, tenant un sceptre et une patère. (Monnaie de bronze d'Aphrodisias en Carie.)

[2] Plutarque, *Flam.*, 10.

Rome ne prenait rien des dépouilles de la Macédoine. La Locride et la Phocide retournaient à la ligue étolienne; Corinthe à la ligue achéenne. Au roi d'Illyrie, Pleurate, étaient donnés Lychnidus et le pays des Parthéniens, limitrophe de la Macédoine et pouvant par conséquent y conduire; au chef des Athamanes, Amynander, toutes les places qu'il avait prises durant la guerre; au Pergaméen Eumène, fils d'Attale, l'île d'Égine; à Athènes, Paros, Délos et Imbros; à Rhodes, les villes de Carie[1]; Thasos était déclarée libre. Si les légions restaient dans la Grèce, c'est qu'Antiochus approchait, et que les Romains voulaient, disaient-ils, la défendre après l'avoir délivrée.



Monnaie des Athamanes[2].

Flamininus avait d'autres vues encore. Malgré le don de Corinthe, les Achéens étaient incapables de résister à Nabis, maître de Gythion, de Sparte et d'Argos. Ce Nabis était un abominable tyran, dont la cruauté est fameuse[3]. Rome ne l'en avait pas moins reçu dans son alliance; elle l'en chassa lorsqu'elle crut n'avoir plus besoin de lui. Dans une assemblée réunie à Corinthe, le proconsul représenta aux alliés l'antiquité et l'illustration d'Argos : « Devait-on laisser une des capitales de la Grèce aux mains d'un tyran? Du reste, qu'elle fût libre ou asservie, il importait peu aux Romains. Leur gloire d'avoir affranchi la Grèce en serait moins pure sans doute; mais, si les alliés ne redoutaient pas pour eux-mêmes la contagion de la servitude, les Romains n'auront rien à dire, et ils se rangeront à l'avis de la majorité. » Les Achéens applaudirent à ces hypocrites conseils et armèrent jusqu'à onze mille hommes. Il en vint bien d'autres : l'armée coalisée monta, dit Tite Live, à cinquante mille hommes. Ce zèle alarma Flamininus; il voulait bien abaisser Nabis, non le détruire. Ses lenteurs calculées, ses demandes d'argent et de vivres, fatiguèrent les alliés; ils le laissèrent traiter avec le tyran, qui livra l'Argolide, Gythion et ses villes maritimes (195).

Ainsi Nabis restait dans le Péloponnèse contre les Achéens, comme Philippe dans le Nord contre la ligue étolienne. Rome pouvait rappeler maintenant ses légions; car, avec ce mot trompeur, la liberté des peuples, elle avait rendu l'union encore plus impossible et les haines

[1] Tite Live, XXXIII, 30.

[2] Tête voilée de Dioné, à droite. ℞. ΑΘΑΜΑΝΩΝ. Pallas debout, à gauche; elle tient une haste et une chouette. (Bronze.)

[3] Polybe, XIII. fr. 6-8; XVI. 13.

plus violentes. Dans chaque ville elle avait d'ailleurs ses partisans[1], comme à Thèbes, où ils venaient d'assassiner le béotarque Brachyllas; et ces hommes, dans leur aveuglement, poussaient la Grèce au-devant de la servitude. Il n'était donc plus nécessaire de la tenir dans les entraves: Flamininus évacua sans crainte Chalcis, Démétriade et l'Acrocorinthe.

Avant de quitter l'Hellade, il offrit une couronne d'or au dieu de Delphes et il consacra dans son temple des boucliers d'argent, sur lesquels il avait fait graver des vers grecs qui célébraient, non pas la victoire de Cynoscéphales, mais la liberté rendue aux nations helléniques. C'était le mot d'ordre : les Romains voulaient paraître des libérateurs, et les Grecs se prêtaient à cette illusion. En réalité, lorsque Flamininus retourna triompher à Rome, il y porta cet utile protectorat de la Grèce que tous les successeurs d'Alexandre s'étaient disputé, sans le pouvoir saisir[2] (194).

IV. — INTERVALLE ENTRE LA SECONDE ET LA TROISIÈME GUERRE DE MACÉDOINE (195-172).

Nous arrivons enfin au dernier acte de cette histoire. Tout à l'heure nous avons laissé la Grèce rêvant qu'elle était revenue à la liberté, à la jeunesse. Elle s'était en effet ranimée un moment dans une folle joie. Mourante, elle avait fêté la vie et cru à l'avenir. D'ailleurs, nous l'avons dit, il y avait encore de la force en Étolie, même dans la ligue achéenne, et la Macédoine n'avait pas été entamée. Mais maintenant nous ouvrons le tombeau où vont descendre ces dernières espérances. Rome, la cité du glaive, va dépouiller le masque de fausse douceur qu'elle avait pris avec Flamininus, ce Romain d'Athènes, et paraîtra dans toute sa rudesse sous les traits du farouche et ignorant Mummius.

[1] On parle d'hommes achetés : Charops, en Épire; Dicéarchos et Antiphilos, en Béotie; Aristénès et Diophanès, en Achaïe; Dinocratès, en Messénie. Cependant Polybe célèbre les vertus et le patriotisme d'Aristénès, et Rome n'aimait pas à acheter les consciences argent comptant. Elle exerçait une corruption moins basse et plus efficace. Dans ces républiques, on l'a vu, il y avait toujours deux partis; elle en prenait un sous sa protection, et par son influence le faisait arriver au pouvoir, habituellement la classe riche, « celle qui avait le plus d'intérêt au maintien de la tranquillité. » (Tite Live, XXXIV, 49, 51.) C'est ainsi qu'elle avait agi en Italie et qu'elle agira partout.

[2] Tite Live, XXXIII, 28. Flamininus n'oublia pas toutefois que le Sénat et le peuple demandaient à leurs généraux de rapporter de l'or. Il versa au trésor 3713 livres d'or en lingots, 43 270 livres d'argent et 14 514 philippes d'or. (Plutarque, *Flam.*, 14.)

Nous avons à raconter trois péripéties, les trois chutes successives de l'Étolie, de la Macédoine et de la ligue achéenne. La première disparaîtra d'abord ; les deux autres tomberont à peu près ensemble et presque du même coup.





1 2
Monnaies des Acarnaniens, *in genere* [1].

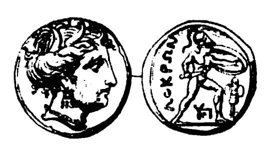
Quand Flamininus eut retiré ses légions, les Étoliens laissèrent éclater leur mécontentement. On avait proclamé la liberté de toute ville : ce n'était pas leur compte. Ils avaient cru hériter de la Macédoine, et on ne leur donnait ni la Thessalie qu'ils convoitaient, ni l'Acarnanie, ni Leucade, ni toutes les cités que le traité d'alliance leur avait promises, mais deux pauvres pays, la Locride



1
Monnaie de Leucade (Acarnanie).



2
Monnaie de la ligue acarnanienne à Anactorion [2].




1 2
Monnaies des Locriens [3].

[1] 1. ΑΚΑΡΝΑΝΩΝ. Apollon citharède, debout, à droite; dans le champ, deux symboles ou lettres d'atelier. ℞. ΝΑΥΣΙΜΑΧΟΣ. Tête barbue de l'Achéloos, à droite. Argent. (Imhoof-Blumer, *Die Münzen Akarnaniens*, p. 30.) — 2. Tête imberbe de l'Achéloos, à droite. ℞. ΑΚΑΡΝΑΝΩΝ. Apollon nu, assis à gauche sur un trône et tenant son arc, devant, un monogramme. (Argent.)

[2] 1. Statue d'Aphrodite Æneas (Ἀφροδίτη Αἰνειάς) debout, à droite; elle tient un *acrostolion* et elle a la tête surmontée d'un croissant; à côté d'elle un cerf; derrière, un sceptre surmonté d'une colombe. Le tout dans une couronne de laurier. ℞. ΛΕΥΚΑΔΙΩΝ ΛΥΣΙΜΑΧΟΣ, nom d'un magistrat. Proue de navire ornée d'une tête de lion; dans le champ, un monogramme et une tête de femme. (Didrachme.) — 2. Tête de Pallas, à droite, avec un casque corinthien; derrière, Apollon nu, jouant de la lyre; dans le champ, ΑΝ (Anactorion) en monogramme. ℞. Pégase volant à droite; dessous, le monogramme d'Anactorion. (Argent.) Voyez ci-dessus, p. 462.

[3] 1. Tête de Perséphone couronnée d'épis, à droite. ℞. ΛΟΚΡΩΝ. Ajax fils d'Oïlée, nu, casqué, à droite, combattant avec le glaive et le bouclier. Devant lui, un trophée; dans le champ, un monogramme formé des lettres ΟΠΟΥ. (Argent.) — 2. Tête de Pallas avec un casque corinthien, à droite. ℞. ΛΟΚΡΩΝ. Ajax fils d'Oïlée, nu, à droite, combattant avec le glaive et le bouclier. Dans le champ, un trident. (Bronze.)

et la Phocide. C'était bien peu pour tant de services. Ils le disaient du moins, se vantant d'avoir ouvert la Grèce aux Romains et guidé partout leurs pas. A les en croire, ils avaient seuls vaincu à Cynoscéphales; seuls ils avaient sauvé l'honneur et la vie de Flamininus. « Tandis que nous combattions, disait l'un d'eux avec dédain, et que nous lui faisions un rempart de nos corps, je l'ai vu tout le jour occupé d'auspices, de vœux et de victimes, comme un sacrificateur. » Froissés dans leurs intérêts, humiliés dans leur orgueil par la hauteur de Flamininus, qui n'avait pour eux que de dures paroles, ils en vinrent à la pensée de punir tant d'ingratitude et d'amener en Grèce un allié qui perdrait moins vite la mémoire.



Torse de Victoire, découvert à Laodicée de Syrie [1].

Thoas, le personnage le plus influent parmi eux, fut envoyé auprès du roi de Syrie, Antiochus III, dont la haine contre les Romains, avivée par Annibal, était bien connue, et l'engagea à placer en Grèce le théâtre de la guerre. Les Étoliens, disait le député, lui en donneraient tous les peuples pour alliés. Il revint avec un envoyé d'Antiochus, qui, magnifiquement, étala les plus éclatantes promesses : les forces de l'Asie, les éléphants de l'Inde, et assez d'or pour acheter Rome même. Flamininus fit d'abord avertir les Étoliens par des gens d'Athènes, qui engagèrent le Panétolicon à

[1] D'après les *Archäologisch-epigraphische Mittheilungen aus Œsterreich*, I (1877), Taf. II. Le torse est aujourd'hui conservé à Vienne dans la collection de l'amiral Millosicz. Cf. même recueil, II (1878), p. 9, n° 9 du Catalogue. — Le nom donné à la figure est justifié par les attaches des ailes sur les épaules. C'est un intéressant morceau de sculpture décorative.

persister dans sa première alliance. Le conseil ne plut pas; Flamininus vint lui-même et ne réussit pas mieux; Thoas et sa faction firent décréter, en présence même du général romain, la guerre contre Rome. Et comme il demandait une copie de ce décret : « Bientôt, lui dit le stratège Damocritos avec une folle insolence, bientôt je vous rendrai réponse de mon camp des bords du Tibre. »

Les Étoliens ne s'en tinrent pas à des discours. Ils commencèrent les hostilités avec leur vivacité habituelle, et firent en un même jour, sans déclaration de guerre, une triple attaque sur Chalcis, Démétriade et Sparte. Ils échouèrent devant Chalcis, mais prirent Démétriade. Appelés dans Sparte par Nabis, ils s'y présentèrent comme des alliés, puis égorgèrent le tyran, envahirent son palais, prirent ses trésors et pillèrent la ville. Les Lacédémoniens indignés s'armèrent contre ces bandits, tuèrent les uns, chassèrent les autres. Philopœmen saisit habilement cette conjoncture; il courut à Sparte avec une armée et la fit entrer dans la ligue. « Les Lacédémoniens, en reconnaissance, lui envoyèrent 120 talents qu'avait produits la vente des biens de Nabis. Il leur conseilla de garder leur argent pour acheter le silence des gens qui, par leurs discours dans le conseil, jetaient le trouble et la confusion dans la ville. »

Restait Antiochus, l'espoir des Étoliens; il arriva. Mais ce fut le moment pour les uns et les autres de reconnaître leurs mutuelles fanfaronnades et leur commune faiblesse. Tous ces alliés promis par les Étoliens à Antiochus se réduisirent aux Magnètes, aux Athamanes, à quelques habitants de l'Élide et de la Béotie. Pour



Tétradrachme d'Antiochus III[1].

lui, au lieu de millions d'hommes, il en amenait dix mille qu'il ne put solder qu'en empruntant à gros intérêts, et qu'il demanda aux Étoliens de nourrir. En s'unissant étroitement avec le roi de Macédoine, suivant le conseil d'Annibal, il pouvait propager en Grèce un incendie difficile à éteindre : loin de là, il blessa Philippe par des actes insultants et des propositions insensées. Il parla des droits qu'il tenait de Séleucus, et soutint les ridicules prétentions au trône de Macédoine du fils d'Amy-

[1] Tête diadémée d'Antiochus III le Grand, à droite, entourée d'un collier. ℞, ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΑΝΤΙΟΧΟΥ. Éléphant, à droite. Dans le champ deux monogrammes.

nander. Dans sa fuite précipitée, Philippe n'avait pu rendre les derniers honneurs à ses soldats tombés à Cynoscéphales. Antiochus recueillit leurs ossements dans un tombeau qu'il fit élever par son armée. Cette pieuse sollicitude était pour le Macédonien un amer reproche; il répondit à toutes ces provocations en envoyant demander à Rome qu'on lui permît de combattre[1]. Le roi de Syrie essaya cependant de faire déclarer les Achéens pour lui; et dans un panachaïcon tenu à Corinthe, son ambassadeur, avec l'emphase asiatique, fit la nombreuse énumération des peuples qui, de la mer Égée à l'Indus, s'armaient pour sa cause. « Tout cela, répondit Flamininus, ressemble au festin de mon hôte de Chalcis. Au cœur de l'été, sa table était couverte des mets les plus variés, des gibiers de toute espèce; ce n'étaient que les mêmes viandes déguisées par un art habile. Regardez bien, et, sous ces noms menaçants de Mèdes, de Cadusiens, etc., vous ne trouverez toujours que des Syriens. » L'activité de Flamininus fit échouer une conspiration à Athènes; mais Chalcis, qu'il n'eut pas le temps de secourir, ouvrit ses portes, et l'Eubée tout entière fit défection. La Béotie, agitée par quelques hommes perdus de dettes, l'Élide et les Athamanes, toujours fidèles aux Étoliens, suivirent cet exemple.

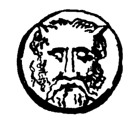
Cependant Annibal continuait au roi les mêmes conseils. « Ce ne sont pas, disait-il, tous ces peuples sans force qu'il faut gagner, mais Philippe de Macédoine; s'il refuse, écrasez-le entre votre armée et celle que Séleucus commande à Lysimachie. Appelez enfin d'Asie vos troupes et vos vaisseaux; que la moitié de votre flotte stationne devant Corcyre, l'autre dans la mer Tyrrhénienne et marchez sur l'Italie[2]. » Mais, dans ce vaste plan, les Étoliens et leurs petits intérêts disparaissaient; ils firent perdre la campagne à reprendre l'une après l'autre les villes de Thessalie, et, durant l'hiver, Antiochus, malgré ses quarante-huit ans, oublia, dans les plaisirs d'un nouvel hymen, qu'il jouait contre les Romains sa couronne. Le Sénat eut le temps d'achever ses préparatifs.

Au printemps de l'année 191, le consul Acilius Glabrion passa l'Adriatique et pénétra par l'Épire et la Thessalie jusqu'au mont Œta,

[1] Tite Live, XXXV, 47. Cependant Philippe dit (XXXIX, 26) qu'Antiochus lui avait offert 3000 talents, 50 vaisseaux pontés, et la cession de toutes les villes grecques qui lui avaient auparavant appartenu. Mais Antiochus fit sans doute ces offres ou trop tôt ou trop tard, car Philippe voyait clairement l'avantage que Rome tirait de toutes ces guerres, témoin son discours à Nicandre, *ap.* Polybe, XX, fr. 7.

[2] Tite Live, XXXVI, 3.

dont l'extrémité forme le défilé des Thermopyles. Antiochus, qui venait d'échouer en Acarnanie contre le plus faible des peuples grecs,




1 2 3

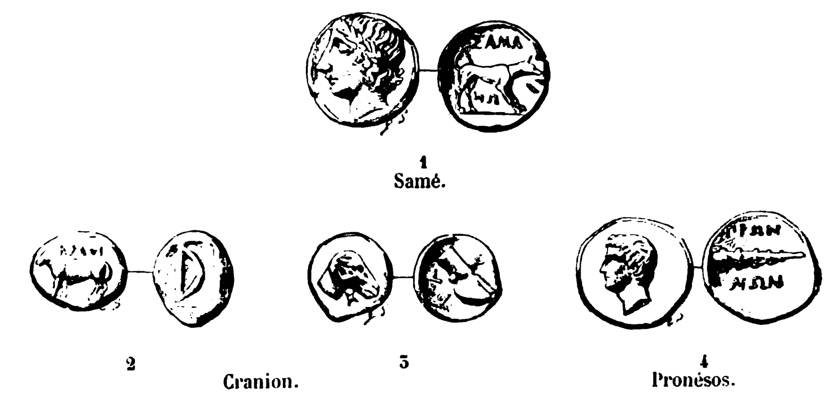
Monnaies de la ligue acarnanienne[1].

espéra défendre le passage avec ses dix mille hommes. Caton, lieutenant consulaire, surprit deux mille Étoliens postés sur le Callidrome pour défendre le sentier d'Éphialte; à la vue des cohortes romaines descendant de l'Œta, le roi, qui avait arrêté Acilius devant ses lignes, dans le défilé, s'enfuit à Élatée, puis à Chalcis, et de là à Éphèse. La bataille des Thermopyles coûta au consul cent cinquante hommes (juillet 191). « Qu'Athènes nous vante maintenant sa gloire, s'écriaient les Romains : dans Antiochus nous avons vaincu Xerxès. »

Pour stimuler le zèle de Philippe, le Sénat lui avait abandonné d'avance toutes les places dont il pourrait s'emparer. Tandis qu'Acilius, tournant ses forces contre les Étoliens, s'obstinait aux sièges d'Héraclée et de Naupacte, Philippe faisait de rapides progrès. Déjà il avait conquis quatre provinces : l'Apérantie et le pays des Dolopes, des Perrhœbes et des Athamanes; mais Flamininus veillait sur lui. Il accourt à Naupacte, montre au consul le danger, et le décide à accorder aux Étoliens une trêve qui désarme le roi de Macédoine. Quelque temps auparavant, il avait aussi arrêté une expédition des Achéens contre Messène; et, en laissant entrer cette ville dans la ligue, il avait statué qu'elle pourrait recourir, pour tous ses différends, au Sénat ou au tribunal de l'habile homme qui restait son principal agent en Grèce : tribunal partial ouvert à toutes les plaintes contre les Achéens. Déjà Flamininus ne ménageait plus ce peuple. Ils avaient enlevé l'île de Céphallénie aux Athamanes. « Comme la tortue re-

[1] 1. Tête diadémée de Pallas à droite (style archaïque), dans un carré creux. ℞. F (initiale de Ϝαναϰτορίων). Pégase volant à droite. (Argent.) — 2. Tête barbue de l'Achéloos, de face, le front orné de cornes. ℞. ΑΓΗΜΩΝ, nom d'un magistrat. Tête de Callirhoé, de face. (Argent. — Imhoof-Blumer, *Die Münzen Akarnaniens*, p. 14). — 3. ΑΚΤΙΑΣ. Tête de la déesse des jeux actiens, diadémée à droite, les cheveux enveloppés dans une *sphendoné*. ℞. ΑΝΑ [κτορίων] en monogramme. Pégase galopant à gauche. (Argent. — Imhoof-Blumer, *Die Münzen Akarnaniens*, p. 60.)

tirée sous son écaille, vous serez invulnérables, leur dit-il, tant que



1
Samé.

2 3
Cranion.

4
Pronésos.

Monnaies de l'île de Céphallénie[1].

vous ne sortirez pas du Péloponnèse »; et il leur reprit Céphallénie[2].

A Éphèse, Antiochus avait retrouvé sa sécurité; L. Scipion alla l'y chercher, et, par la victoire de Magnésie, le rejeta au delà du Taurus (190). L'an d'après, Manlius Vulso brisa, par ses victoires sur les Galates, la dernière résistance de l'Asie Mineure; cette contrée appartint alors à Rome, sous la servile royauté d'Eumène de Pergame.



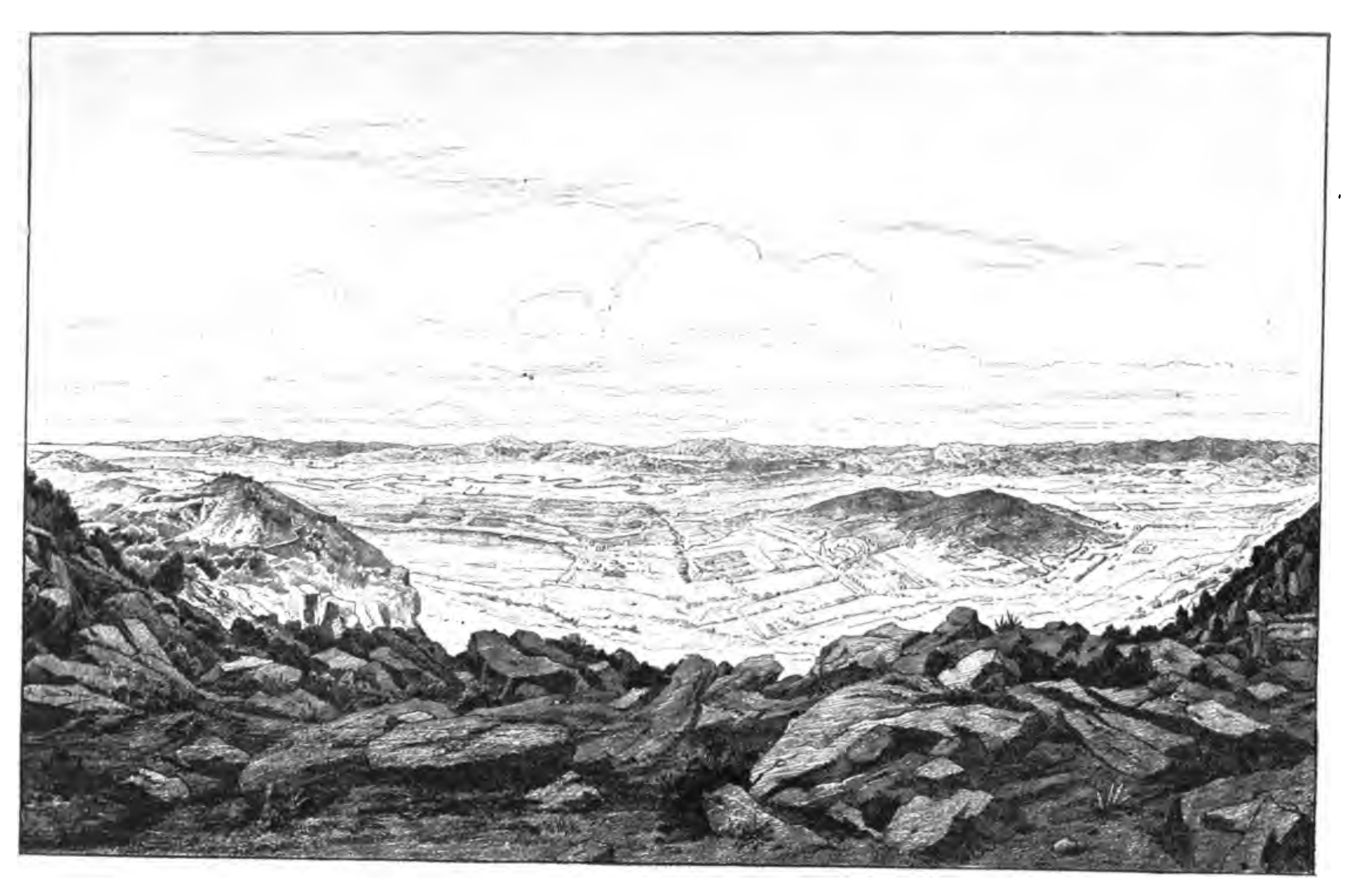
Galate[3].

On avait accordé une trêve aux Étoliens. Après qu'on se fut débarrassé d'Antiochus, on reprit contre eux la guerre avec activité. Vaincus, ils envoyèrent au consul des députés pour demander la paix : ils consentaient à s'en *remettre à la foi romaine*. C'étaient les termes qu'exigeait le sénat. Mais quand le consul Manius Acilius leur eut expliqué que cela voulait dire : livrer à Rome ceux qui avaient fomenté la guerre, ils se récrièrent et déclarèrent que c'était contraire à la

[1] 1. Tête laurée de Céphale, à gauche. ℞. ΣΑΜΑΙΩΝ. Le chien Lælaps, debout, à droite. (Argent.) — 2. ΚΡΑΝΙ[ων]. Bélier allant à gauche. ℞. Dans un carré creux, un arc. (Argent.) — 3. K Tête de bélier, à droite. ℞. ΚΡΑ[νίων]. Pied de bélier. (Argent.) — 4. Tête nue de Céphale, à gauche. ℞. ΠΡΩΝΝΩΝ. Massue. (Argent.)

[2] Tite Live, XXXIV, 32.

[3] Figurine en terre cuite, découverte dans la nécropole de Myrina et conservée au musée du Louvre (n° 283 du Catalogue. Cf. *La Nécropole de Myrina*, par E. Pottier et S. Reinach,



PANORAMA D'ÉPHÈSE.

D'après A. L. J. de Laborde, *Voyage en Orient*. pl. XLIV. — Cf. le plan d'Éphèse publié au tome Ier, p. 658.

coutume des Grecs. « Ici Manius, haussant le ton, moins par colère que pour faire sentir aux députés à quoi les Étoliens étaient réduits et



Statue de Galate[1]. (Voyez p. 494.)

leur inspirer une extrême terreur : « Il vous sied bien, vraiment,

IIe partie, p. 321). — Le Galate est reconnaissable à ses cheveux pendants, à sa nudité, ainsi qu'à son bouclier long et ovale.

[1] Statue en marbre, conservée au musée du Louvre, et non, comme on l'a écrit, à Saint-

« petits Grecs, de m'alléguer vos usages, et de m'avertir de ce qu'il « me convient de faire, après vous être abandonnés à ma foi. Savez-« vous qu'il dépend de moi de vous charger de chaînes? » — Et sur-le-champ il en fit apporter, ainsi qu'un collier de fer qu'il ordonna qu'on leur mît au cou. Phénéas et les autres députés furent si effrayés que leurs genoux ployaient sous eux. Quelques tribuns qui étaient présents prièrent Manius d'avoir des égards pour le caractère d'ambassadeur dont ces Grecs étaient revêtus, et de ne pas les traiter avec rigueur. Le consul se radoucit et laissa parler Phénéas.... » (Polybe.)

Les Étoliens se débattaient en vain : il fallut en passer par les conditions que le Sénat imposait. Ils durent reconnaître la suprématie de Rome, avoir mêmes amis et mêmes ennemis, livrer leurs armes et leurs chevaux, payer une contribution de 1000 talents, enfin remettre aux Romains, comme garantie, quarante otages désignés par le Sénat.

Encore un nom rayé de l'histoire.

Ce rude coup frappé près d'eux, et sur les premiers amis de Rome, était un avertissement pour les Achéens, désormais à découvert de tous côtés. Leur rôle devenait difficile. Différents systèmes de conduite étaient soutenus dans leur assemblée. « Il n'est pas possible, leur disait Aristène, que vous restiez les amis des Romains, en leur présentant à la fois le caducée et la lance. Si nous sommes assez forts, marchons contre eux, sinon obéissons. Il y a deux buts à toute politique : le beau et l'utile. Ne peut-on atteindre l'un, qu'au moins on saisisse l'autre. Ou bien montrons que nous sommes assez forts pour ne pas obéir ; ou, si nous obéissons, que ce soit de bonne grâce et avec empressement. » Philopœmen se refusait à mettre cette bonne grâce dans la servitude. Il ne se faisait pas illusion au point de croire sérieusement à la durée de la ligue ni à son indépendance : « Quand les Romains, dit Polybe, exigeaient une chose conforme aux lois et aux traités, sur-le-champ et sans chicane il l'exécutait. Mais quand leurs

Germain (Friederichs-Wolters, *Die Gypsabgüsse antiker Bildwerke*, p. 520). — Nous savons qu'en souvenir de l'importante victoire qu'il avait remportée en Mysie sur les Galates, le roi de Pergame, Attale I[er], avait consacré sur l'Acropole d'Athènes, au-dessus du mur méridional, quatre grands groupes de statues représentant, d'une part, le combat des Athéniens contre les Amazones et leur victoire sur les Perses à Marathon ; d'autre part, le combat des dieux contre les géants et la défaite des Galates. De ces groupes, il reste, dispersées dans les musées de l'Europe, à Venise, à Naples, à Rome, à Paris et à Aix, un certain nombre de copies partielles. On possède, entre autres, quatre figures de Galates, et c'est l'une d'elles que nous donnons ci-dessus. Voyez, p. 409, le groupe qui représente un éléphant terrassant un Galate et, p. 494, la figurine en terre cuite trouvée à Myrina.

prétentions passaient ces bornes, il voulait que d'abord on leur fît connaître les raisons qu'on avait de ne pas s'y rendre, ensuite qu'on en vînt aux prières et qu'on les suppliât de se renfermer dans les traités; s'ils demeuraient inflexibles, qu'on prît les dieux à témoin de l'infraction et que l'on obéît.... Devons-nous nous unir de toutes nos forces à des maîtres, disait-il encore, et subir sans opposition les ordres les plus durs, ou bien nous roidir tant que nous pourrons et retarder notre esclavage?... Il viendra, je le sais, un temps pour les Grecs où il faudra obéir, mais ce temps, faut-il en accélérer la venue ou la retarder?... Es-tu donc, disait-il encore un jour à Aristène, es-tu donc si pressé de voir le dernier jour de la Grèce? » Ces deux politiques, ajoute Polybe, étaient sages et sûres. Mais, à côté de ces deux partis, qu'une nuance seulement séparait, il y en avait un troisième que bientôt nous entendrons s'exprimer par la bouche de Callicratès, un de ces lâches prêts à subir toutes les hontes en échange des faveurs de Rome.

Se renfermer dans le Péloponnèse pour y vivre aussi libres que possible et éviter d'y introduire les Romains, tel était le but de Philopœmen. Pendant la guerre d'Antiochus, il arriva que Sparte, toujours mal disposée pour la ligue, essaya de s'en détacher. Le préteur achéen Diophanès marcha contre elle et appela à son secours Flamininus. « Malheureux! lui dit Philopœmen, garde-toi donc d'appeler les Romains parmi nous! » Et comme Diophanès ne tenait pas compte de ses remontrances, il s'enferma dans Sparte et la défendit, même contre les Achéens. Une autre fois, le Sénat pria les Achéens de faire rentrer les bannis dans Sparte. Philopœmen s'y opposa, non qu'il fût contraire à la cause de ces exilés, mais afin qu'ils n'eussent pas cette obligation à Rome.

Monnaie de Lacédémone [1].

Lorsque Lacédémone, qui, de ses anciennes institutions, gardait, même dans sa décadence, un vif sentiment de nationalité, demanda au Sénat de la délivrer du joug de l'alliance achéenne, Philopœmen sévit contre elle avec une rigueur qui indigne Plutarque. Pour la première fois il impute à son héros injustice et cruauté : Philopœmen avait mis à mort quatre-vingts Spartiates, ou même trois cent cinquante selon un autre historien; il avait abattu les murailles de la ville, détruit ses institutions, donné une

[1] ΛΑΚΕΔΑΙΜΟΝΙΩΝ. Femme voilée, peut-être Déméter, assise sur un cippe, dans l'attitude de la douleur. (Revers d'une monnaie de bronze à l'effigie de Commode.)

portion de son territoire aux Mégalopolitains, transporté en Achaïe une partie des citoyens et vendu trois mille autres à l'encan. Il avait voulu assouplir cette ville réfractaire, étouffer cette voix qui s'élevait dans le Péloponnèse contre la ligue et appelait les Romains.



Monnaie de Séleucus IV[1].

Si la hauteur des sentiments de Philopœmen pouvait être douteuse, on serait tenté de voir dans cette conduite un effet de la haine du Mégalopolitain contre Sparte. On attribuerait à un motif semblable une modification fort grave qu'il apporta à la constitution de la ligue : je veux parler de la loi par laquelle l'assemblée, au lieu de se tenir exclusivement à Égion, serait convoquée à tour de rôle et successivement dans toutes les villes de la confédération. Philopœmen voulait par cette mesure donner satisfaction à ces cités, dont quelques-unes, comme Sparte, n'étaient pas encore faites à l'idée de reconnaître pour leur capitale et leur centre une petite ville perdue au bout du Péloponnèse, sans gloire dans le passé. Cette mesure était excellente, et peut-être, si Aratus l'avait prise, l'unité du Péloponnèse eût-elle été réalisée.



Monnaie d'Eumène II (197-159)[2].

Il est certain que la ligue, grâce à Philopœmen, reprit assez de puissance et d'éclat pour qu'il lui arrivât des ambassades des rois d'Orient : de Séleucus Philopator, d'Eumène, de Ptolémée



Monnaie de Ptolémée V Épiphane[3].

[1] Tête diadémée de Séleucus IV à droite. ℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΕΛΕΥΚΟΥ. Apollon nu, assis à gauche sur l'omphalos. Dans la main droite il tient une flèche et il s'appuie de la gauche sur un arc. A l'exergue, un monogramme. (Tétradrachme.)

[2] Tête diadémée d'Eumène II, à droite. ℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΕΥΜΕΝΟΥ. Les Dioscures debout, de face, s'appuyant sur leurs lances. A l'exergue, une marque d'atelier. Le tout dans une couronne de laurier. (Tétradrachme frappé à Syros.)

[3] Buste diadémé de Ptolémée Épiphane, à droite. ℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ. Aigle debout, à gauche, sur un foudre. Dans le champ, deux marques monétaires. (Or.)

Épiphane. On accepta l'alliance de ces rois; mais point leurs dons. Eumène, perfide allié, avait envoyé 120 talents pour être placés à intérêts et produire une rente annuelle qui défrayerait les dépenses des membres du conseil achéen. Apollonidas de Sicyone rappela que la loi défendait aux Achéens de recevoir les présents des rois.

Rome avait vu de mauvais œil l'énergie déployée par Philopœmen, et des Lacédémoniens étaient venus se plaindre de la révolution violemment opérée chez eux; le Sénat envoya des ambassadeurs pour décider lui-même ces questions. Appius Claudius se présenta dans l'assemblée générale des Achéens, accompagné des dénonciateurs spartiates que cette assemblée venait de condamner à mort. Lycortas, le père de Polybe, alors stratège, rappela la liberté proclamée aux jeux isthmiques par Flamininus et osa dire, aux applaudissements de tous les députés, que si Rome en Italie frappait de la hache les sénateurs campaniens, la ligue achéenne pouvait, dans le Péloponnèse, revendiquer un droit semblable contre les traîtres. A quoi Appius répondit qu'il conseillait fortement aux Achéens de se rendre le Sénat favorable, tandis qu'ils étaient encore maîtres de leurs actions, s'ils ne voulaient pas être bientôt réduits à agir malgré eux.

A Messène, Philopœmen avait protégé le parti démocratique, favorable à la ligue. Dès que l'oligarchie connut le bon accueil fait par le Sénat aux dénonciateurs spartiates, elle s'empressa d'envoyer son chef Dinocratès à Rome. Il revint accompagné de Flamininus, qui allait demander à Prusias la tête d'Annibal. Le Romain s'arrêta à Messène tout juste le temps nécessaire pour y produire une révolution. La ville rompit avec la ligue et envoya des troupes s'emparer de Coronis. Philopœmen, âgé de soixante-dix ans, et stratège pour la huitième fois, était alors malade de la fièvre à Argos; à cette nouvelle, il part pour Mégalopolis et arrive le même jour, ayant fait vingt lieues d'une traite. Il rassemble un corps de cavalerie, marche à l'ennemi, le repousse, mais entouré par des forces supérieures, il est obligé de reculer et couvre lui-même la retraite des siens. Au passage d'un défilé, ceux-ci se retirant trop vite, il est abandonné au milieu des ennemis; son cheval trébuche et le jette violemment à terre, où il reste privé de connaissance; les Messéniens le saisissent, et quand il est revenu à lui, l'accablent d'indignes outrages. On l'emmène à Messène chargé de fers comme un criminel, et on le jette dans une

prison souterraine, sans air et sans lumière. Bien des Messéniens s'intéressaient à lui. « On ne doit pas oublier, disait-ils, qu'il nous a rendu la liberté en chassant le tyran Nabis. » Mais quelques-uns, pour plaire à Dinocratès, voulait qu'il fût mis à la torture. Cela eût pris du temps, et Dinocratès, redoutant un retour des Achéens, était pressé d'en finir. Aussi dès que, la nuit venue, les Messéniens se furent retirés, il fit ouvrir la prison et commanda à l'exécuteur d'y descendre pour porter du poison à Philopœmen. Le captif était couché sur son manteau. En voyant la lumière et cet homme, debout devant lui, une coupe à la main, il se releva avec peine à cause de sa faiblesse, et prit le poison en demandant à l'exécuteur s'il ne savait rien de ses cavaliers, surtout de Lycortas. L'homme lui répondit que la plupart s'étaient sauvés. Philopœmen le remercia d'un signe de tête et, le regardant avec douceur : « Quelle satisfaction pour moi, dit-il, d'apprendre que notre malheur a des bornes ! » (Plutarque.)

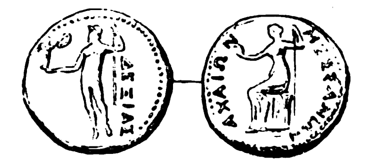


Tête de cheval [1].

La nouvelle de sa mort répandit la consternation, parmi les Achéens, mais aussi le désir de la vengeance. L'assemblée, réunie à Mégalopolis, élut Lycortas pour stratège et l'on courut à Messène, en mettant toute la campagne à feu et à sang. La ville effrayée ouvrit ses portes; Dinocratès, sans attendre l'ennemi, se tua lui-même; beaucoup de ses partisans l'imitèrent; ceux qui avaient demandé des tortures pour le glorieux captif furent condamnés à les subir : Lycortas fit pendre les uns et expirer les autres sous les verges. « On brûla le corps de Philopœmen; et, après avoir recueilli ses cendres dans une urne, l'armée partit de Messène, sans confusion, en mêlant à ce convoi funèbre une sorte de pompe militaire et triomphale. Les Achéens marchaient couronnés de fleurs,

[1] Fragment en marbre découvert à Tarente et conservé au musée Britannique (d'après le *Journal of Hellenic Studies*, pl. XXIV). — Cf., tome II, p. 587, la tête de cheval provenant du fronton oriental du Parthénon.

mais fondant en larmes; ils étaient suivis des prisonniers messéniens chargés de chaînes. Polybe, fils de Lycortas, entouré des plus consi-





Monnaie de Messène [1].



Monnaie des Messéniens [2].

dérables d'entre les Achéens, portait l'urne, qui était couverte de tant de bandelettes et de couronnes, qu'on pouvait à peine l'aper-



Intérieur de l'ancienne Messène [1].

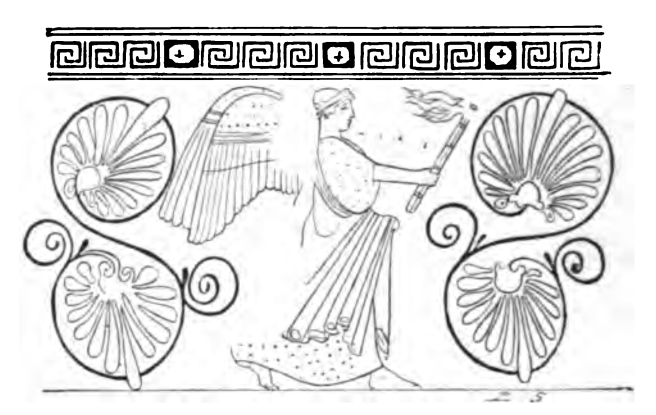
cevoir. La marche était fermée par les cavaliers revêtus de leurs armes et montés sur des chevaux richement enharnachés. Ils ne don-

[1] ΔΕΞΙΑΣ. Jupiter Homagyrios debout, tenant de la main droite une Victoire et s'appuyant de la gauche sur une haste. ℞. ΑΧΑΙΩΝ ΜΕΣΣΑΝΙΩΝ. Déméter Panachaïa assise à gauche, tenant une couronne de la main droite, s'appuyant de la gauche sur une haste. (Bronze).

[2] Tête de Déméter couronnée d'épis, à droite. ℞. Zeus Ithomatas debout, à droite; de la main droite il tient le foudre et sur son poignet un aigle. Devant lui, un trépied. (Bronze.)

[1] D'après Stackelberg, *La Grèce*.

naient ni des marques de tristesse qui répondissent à un si grand



La Victoire tenant une torche à la main[1].

deuil, ni des signes de joie proportionnés à une si belle victoire.

Les habitants des villes et des bourgs qui se trouvaient sur leur passage sortirent au-devant des restes du grand homme, avec le même empressement qu'ils avaient coutume de lui montrer quand il revenait de ses expéditions, et après avoir touché son urne, ils accompagnèrent le convoi jusqu'à Mégalopolis. Beaucoup de vieillards, de femmes et d'enfants, mêlés dans la foule, jetaient des cris perçants qui, de l'armée, retentissaient dans la ville. Les habitants répondaient à ces cris par des gémissements; car ils sentaient bien qu'avec ce grand citoyen ils avaient perdu leur prééminence parmi les Achéens. » (Plutarque.)

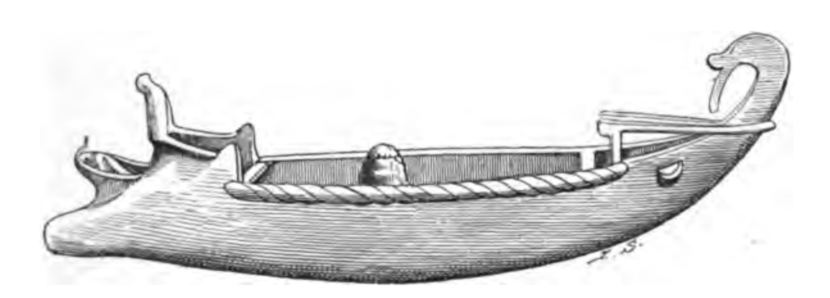
Petite affaire que cette mesquine prééminence! La véritable perte fut celle que fit la Grèce du dernier soutien de sa dignité. « Comme on dit que les mères aiment mieux le fils qu'elles ont porté dans l'âge mûr, la Grèce ayant enfanté Philopœmen dans sa vieillesse, après tous les grands hommes qu'elle avait déjà produits, l'aima d'un singulier amour et l'appela le dernier de ses enfants. »

Après lui, les hommes qui mettaient dans Rome l'espérance de leur fortune levèrent la tête, et la trahison parla à haute voix. Callicratès, envoyé à Rome, dit en plein sénat : « Pères conscrits, c'est à vous-

[1] Peinture sur un lécythe athénien, d'après O. Benndorf, *Griechische und Sicilische Vasenbilder*, Taf. XIX, n° 3. — La Victoire (NIKE) marche vers la droite, tenant une torche à la main

mêmes qu'il faut vous en prendre, si les Grecs ne sont pas plus dociles à vos ordres. Il y a dans toutes les républiques deux partis : l'un qui conseille d'oublier les lois, les traités, et toutes les autres considérations, lorsqu'il s'agit de vous plaire ; l'autre qui prétend que l'on doit s'en tenir aux lois et aux traités. L'avis de ces derniers est beaucoup plus agréable au peuple et vos partisans sont méprisés et sans honneur. Mais si le Sénat romain donnait quelque signe de désir sur ce point, aussitôt les chefs embrasseraient son parti, et la crainte ferait marcher le reste. » Le Sénat répondit « qu'il serait à souhaiter que dans chaque ville les magistrats ressemblassent à Callicratès. » Cet homme, revenu dans sa patrie, avec des lettres du Sénat, fut élu stratège (179). Rome pouvait donc, sans crainte, laisser la ligue vivre quelques jours encore de cette vie misérable, tandis qu'elle allait porter le coup décisif à la puissance renaissante de la Macédoine.

[1] Bronze découvert en 1862 sur l'Acropole d'Athènes, d'après l'Ἀρχαιολογικὴ Ἐφημερὶς, 1862, p. 91. — Le bronze est long de 30 cent., et large de 55 mill.



Lampe en forme de bateau [1].

CHAPITRE XXXVIII

TROISIÈME GUERRE DE MACÉDOINE (171-168).

I. — DERNIERS JOURS DE PHILIPPE; PERSÉE.

La défaite d'Antiochus et la ruine des Étoliens avaient satisfait l'orgueil humilié de Philippe, mais lui avaient enlevé les seuls auxiliaires qui auraient pu le sauver. Il restait seul maintenant en face de Rome ; et, aux outrages qu'elle lui prodiguait, il devait comprendre que sa ruine était résolue. Pour prix de son alliance durant la guerre d'Antiochus, le Sénat lui avait abandonné les conquêtes qu'il pourrait faire; à peine la victoire des Thermopyles eut-elle été gagnée qu'on arrêta ses progrès. Il allait prendre Lamia, en Thessalie ; Acilius lui ordonna d'en lever le siège; il avait conquis l'Athamanie, on laissa aux Étoliens le temps de l'en chasser. Trop bien surveillé dans la Grèce, il se détourna sur la Thrace, et y fit à petit bruit des conquêtes importantes. Les villes maritimes d'Ænos et de Maronée reçurent ses garnisons [3]. Mais, de ce côté,



Monnaie d'Ænos [1].


Monnaie de Maronée [2].

[1] Tête d'Hermès de face, coiffée du pétase. ℞. AINION. Bouc, à droite; devant un casque corinthien. (Tétradrachme.)

[2] Tête de Dionysos couronnée de lierre, à droite. ℞. ΜΑΡΩΝΙΤΩΝ ΔΙΟΝΥΣΟΥ ΣΩΤΗΡΟΣ. Dionysos nu, debout, à gauche, la chlamyde sur le bras, tenant deux hastes et une grappe de raisin. Dans le champ, deux monogrammes de noms de magistrats. (Argent.)

[3] Le commissaire Fabius Labéo avait eu soin, en marquant, après Cynoscéphales, la limite de la Macédoine du côté de la Thrace, de suivre l'ancienne voie royale, qui jamais ne se rap-

Eumène épiait toutes ses démarches et le dénonça à Rome. Dès qu'on sut que les bannis de Maronée et d'Ænos y étaient bien accueillis, des Thessaliens, des Magnètes, des Athamanes, etc., accoururent[1], et le Sénat envoya trois commissaires, qui, pour montrer à tous les Grecs son humiliation et sa faiblesse, forcèrent le roi à comparaître devant eux comme un accusé ordinaire[2]. Il leur avait enlevé, disaient les Thessaliens, cinq cents jeunes gens des premières familles; il avait ruiné le port de Thèbes, en Phthiotide, au profit de Démétriade, et tendu des pièges à tous les députés envoyés par eux à Flamininus. « Comme des esclaves tout à coup affranchis, répliqua le roi, ces gens ne savent user de la liberté que pour insulter leur maître; au reste, ajouta-t-il fièrement, le soleil ne s'est pas encore couché pour la dernière fois[3]. » Est-il nécessaire de dire que les commissaires prononcèrent contre lui (185)? Tite Live et Polybe l'accusent d'une cruauté qui était habituelle à tous ces rois[4], et le premier raconte en preuve une histoire où l'on voit combien la vie de ce temps était dure : Philippe avait fait tuer un des principaux Thessaliens et ses deux gendres. Les veuves avaient chacune un fils en bas âge; l'une refusa de se remarier; l'autre épousa Poris, le plus considérable des citoyens d'Ænia en Chalcidique, et mourut après lui avoir donné plusieurs enfants. Sa sœur, Théoxène, afin de veiller de plus près à l'éducation de ses neveux, unit sa destinée à celle de Poris et fut une véritable mère pour tous ses enfants. Survint un ordre du roi prescrivant que les fils de ceux qu'il avait fait périr lui fussent remis. C'était la mort ou l'infamie qui les attendait. Théoxène déclara qu'elle les tuerait plutôt que de les livrer, et Poris essaya de fuir. Il s'embarqua de nuit avec tous les siens pour les conduire à Athènes : mais le vent était contraire; quand le jour parut, ils se trouvaient encore en vue du port, et un navire courut à leur poursuite. Théoxène, prévoyant ce danger et résolue à y soustraire ses enfants, avait emporté des armes et du poison. « La mort, leur dit-elle, est notre unique ressource : voici deux moyens d'y arriver. » Les uns

prochait de la mer. (Tite Live, XXXIX, 27.) Cet écrivain, qui copie souvent Polybe, sans le dire, peut dans une certaine mesure tenir lieu de bien des pages de l'historien grec que nous avons perdues.

[1] Polybe, XXIV, 4. Il y en eut de tant de peuples, qu'il fallut trois jours pour les entendre.

[2] *Tanquam reus* (XXXIX, 25).

[3] *Nondum omnium dierum solem occidisse.* (Tite Live, XXXIX, 26.)

[4] Polybe, XXIV, 6. Naturellement, Tite Live est très prolixe sur les débauches et la cruauté de Philippe.

prennent le poison, d'autres le poignard; elle les jette mourants à la mer et s'y précipite elle-même avec son époux[1].

Quelque accoutumé qu'on fût à de pareils destins, cette fin tragique d'une famille entière excita l'horreur, et le pieux historien veut que de ce jour les dieux aient marqué Philippe pour être leur victime. Rome allait se charger d'exécuter l'arrêt d'en haut.

L'intervention des dieux n'était pas nécessaire, la politique suffisait, et le roi la mettait contre lui par d'imprudentes démarches que Rome dut regarder comme des provocations. Il était bien d'ouvrir des mines, d'établir de nouveaux impôts, de favoriser le commerce : il ne l'était pas d'essayer d'accroître la population de son royaume par des procédés asiatiques qui soulevèrent contre lui des haines sans lui apporter beaucoup d'avantages. Les villes maritimes lui étaient peu affectionnées; il en transporta les habitants dans la Pæonie et les remplaça par des barbares. Sous prétexte de porter secours aux Byzantins, il fit une incursion dans l'intérieur de la Thrace, battit plusieurs petits rois et ramena de ce pays une colonie nombreuse, où il espérait recruter des soldats. Prusias était en guerre contre le roi de Pergame, il lui envoya des auxiliaires; et, se souvenant des plans d'Annibal, il excita, par de secrets émissaires, les barbares du Danube à se liguer avec lui pour marcher sur l'Italie. Leur chef promit de donner sa sœur en mariage au fils du roi. En vue d'appuyer ces négociations et d'assurer son influence dans la Thrace, il fonda la ville de Philippopolis sur les bords de l'Hèbre, non loin de l'Hæmus. On disait que du haut de cette montagne le regard embrassait le Pont-Euxin, l'Adriatique, le Danube et les Alpes. Philippe voulut la gravir pour reconnaître de là le plus court chemin vers l'Italie, car, comptant peu sur la Grèce, qu'il connaissait bien, il rêvait de recommencer l'expédition d'Annibal. Il mit trois jours à atteindre la cime cachée dans un épais brouillard et y éleva deux autels à Jupiter et au Soleil, mais il ne vit rien que les plaines fécondes de la Mœsie et de la Thrace[3]. Quand il redescendit,



Didrachme de Philippe III (ou V)[2].

[1] Tite Live, XL, 4.
[2] Tête de Philippe III de Macédoine. ℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΦΙΛΙΠΠΟΥ et trois monogrammes. Massue au milieu d'une couronne. (Argent.)
[3] Tite Live, XL, 22.

la nouvelle de cette étrange expédition, de cette impuissante menace, courait déjà vers Rome. Quelque temps auparavant, Philippe, pour endormir la vigilance du Sénat, lui avait envoyé son fils Démétrius, que son séjour à Rome comme otage et des prévenances calculées avaient rendu tout dévoué aux intérêts romains. Avec son habileté meurtrière, le Sénat, jetant la division et la haine jusque dans la maison royale, répondit qu'il pardonnait au père par considération pour le fils. Démétrius devait payer de sa vie ces perfides égards[1].



Jeune homme lisant[2].

Chaque jour Philippe se faisait lire son traité avec les Romains pour nourrir son ressentiment. Ses émissaires étaient revenus des bords du Danube. Une peuplade nombreuse et renommée par son courage, les Bastarnes, acceptait ses offres. Il promettait à ces barbares une route sûre par la Thrace où il avait imprimé la terreur de ses armes, il leur assurait des vivres, une solde de guerre et des terres fécondes dans le pays des Dardaniens. Ce dernier peuple détruit, il comptait pousser les Bastarnes sur l'Italie, tandis que lui-même soulèverait la Grèce et appellerait tous les rois à la liberté.

Mais la sinistre prévoyance du Sénat allait porter ses fruits. Démétrius, de retour en Macédoine, y trouva une faction puissante qui

[1] Polybe, XXIV, fr. 1 et 5. On fit entendre à Démétrius que les Romains le mettraient bientôt sur le trône de Macédoine.

[2] Stèle funéraire grecque en marbre, conservée aux environs de Rome dans l'abbaye de Grotta Ferrata (d'après les *Monumenti dell' Instit.*, 1855, tav. 15). — Le mort, un jeune homme, est assis tourné vers la droite et lit attentivement le rouleau qu'il tient de ses deux mains. A ses pieds, sous son siège, est couché son chien. La stèle de Grotta Ferrata date du quatrième siècle avant J.-C. et il n'est pas douteux qu'elle ne soit de provenance attique.

voulait à tout prix la paix et qui plaça à sa tête l'ami des Romains. Les partisans de la guerre avaient pour chef un frère aîné de Démétrius, Persée, qui, né d'une femme de basse naissance, craignait que Philippe ne laissât sa couronne à Démétrius. Pour perdre ce rival, il le peignit au roi comme un traître pressé, par Flamininus et par son ambition, de lui ravir le pouvoir. Le malheureux père hésitait entre ses deux enfants. Mais un jour Persée accourt; dans un tournoi, son frère, dit-il, a voulu le tuer, et la nuit suivante il a assailli sa demeure avec des gens armés. D'ailleurs il veut fuir chez les Romains pour revenir sans doute avec les légions. Philippe interroge; le crime semble prouvé; et le jeune prince ayant tenté de s'enfuir à Rome, le roi se résolut à le faire secrètement périr. Invité par le gouverneur de la Pæonie, dépositaire des ordres du père, à un repas de sacrifice, Démétrius se rendit à Héraclée où se faisait la fête. On mêla du poison aux viandes sacrées, et, comme la douleur lui arrachait de grands cris, on l'étouffa sous des couvertures (182). On dit que plus tard Philippe reconnut son innocence, et que la douleur le conduisit au tombeau (179).



Buste de Persée [1].

II. — PERSÉE (177-168).

Les Romains ont voulu déshonorer Persée après l'avoir vaincu. Leurs historiens ont usé contre lui du droit de la guerre, *væ victis*, et

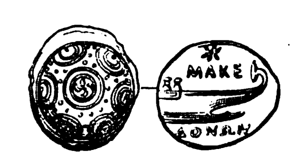
[1] Marbre conservé au musée Britannique (d'après *the Journal of Hellenic Studies*, pl. IX). —

les modernes ont fait comme eux. Mais Tite Live n'accuse-t-il pas Annibal d'impéritie? Cependant il vante dans Persée la pureté des mœurs, la majesté toute royale de sa personne, son habileté dans les exercices et les travaux de la paix et de la guerre[1]. Il l'accuse vaguement d'avoir tué sa femme, et lui reproche le meurtre de Démétrius. Mais, d'après son récit même, Persée devait se croire véritablement menacé. Il le représente comme un avare tenant plus à ses trésors qu'à sa couronne; et quand les villes de Macédoine vinrent spontané-



1 2
Monnaies de Persée[2].

ment lui offrir des subsides, il les refusa[3]; quand Cotys l'eut servi six mois avec deux mille auxiliaires, il lui donna pour sa cavalerie 100 talents de plus qu'il ne lui en avait promis. Nous verrons plus loin si rien ne justifie sa conduite avec Gentius et les Bastarnes. Dans son royaume, Persée sut gagner l'affection et le dévouement de ses sujets; au dehors, il releva si haut la considération de la Macédoine, que pendant dix années il tint les regards du monde fixés sur lui[5]. Quant aux meurtres qu'on lui attribue, ou bien les preuves man-



Tétrobole macédonienne[4].

Le nom de Persée n'a pas été proposé sans hésitation pour ce buste que l'on peut comparer avec celui du musée du Louvre que nous avons publié dans l'*Histoire des Romains*, t. II, p. 83 et 84.

[1] Tite Live, XLI, 2: *nihil paternæ lasciviæ*, etc. Il copie ici Polybe (XVI, fr. 3), comme dans presque tout ce qu'il dit de la Grèce et de l'Orient, mais en recouvrant de son style éclatant la phrase souvent terne de l'écrivain grec.

[2] 1. Tête diadémée de Persée, à droite. ℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΕΡΣΕΩΣ. La *harpa* du héros Persée. Le tout dans une couronne de chêne. (Argent.) — 2. Tête du héros Persée, coiffée du casque ailé orné d'une tête de griffon; il porte la *harpa* sur l'épaule. ℞. Les lettres ΠΕΡ[σεως] en monogramme. Aigle debout sur une charrue. Dans le champ, deux lettres d'atelier. (Bronze.)

[3] *Legationes civitatum venerant ad pecunias.... et frumentum pollicendum, ad bellum* (XLII, 53). A son avenement, il remit à ses sujets tout ce qu'ils devaient au fisc, restitua aux bannis leurs biens confisqués, et jusqu'aux revenus touchés en leur absence. (Polybe, XXVI, fr. 3.)

[4] Bouclier macédonien. ℞. ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ. Proue de galère. Monnaie frappée de 158 à 146, au commencement de la domination romaine.

[5] *Ipsius Persei.... celebrari nomen* (XLII, 48).

quent, comme pour l'histoire de Rammius de Brindes; ou bien ils rentrent dans cette politique de perfidies et d'assassinats que suivaient alors tous les rois et Rome elle-même. Ceux qui avaient fait tuer Annibal, Philopœmen et Brachyllas étaient mal venus à lui reprocher l'assassinat d'Eumène. On a mis en doute jusqu'à son courage. Mais il se trouva à tous les combats, conduisit toutes les expéditions, en Thrace, en Illyrie, en Épire, contre les Dardaniens et l'Étolie. A Pydna, il avait été blessé la veille, et il se jeta sans cuirasse au milieu de sa phalange rompue. Persée n'était donc ni meilleur ni pire que les principaux personnages de son temps.

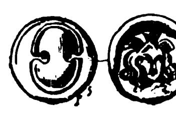
Philippe avait, dit-on, voulu laisser le trône au neveu de son ancien tuteur, Antigone. Persée se hâta de faire disparaître un rival dangereux. Mais il se garda de rompre en face avec le Sénat; il mit à ses pieds sa couronne, renouvela le traité conclu avec son père et durant six années ne parut occupé que du soin de détourner de lui l'attention de Rome. Cependant il sentait qu'une menace était toujours suspendue sur sa tête et que les causes qui avaient amené la seconde guerre de Macédoine en préparaient une troisième. L'achèvement de l'œuvre commencée en Grèce par Flamininus exigeait la ruine du royaume macédonien. Les sénateurs romains n'étaient pas hommes à se demander si cela serait une chose honnête. Il suffisait qu'elle parût une chose utile, et ils ont eu l'art, souvent pratiqué depuis, de faire de leur victime l'agresseur. Persée n'a jamais conçu la folle pensée de jouer le rôle d'Annibal ou d'essayer celui d'Antiochus. Il ne disposait même pas des ressources que son père possédait au moment de ses premiers combats contre Rome. Il ne pouvait donc songer qu'à organiser la défense de ses États dans le silence et l'ombre; mais il la prépara énergiquement[1].

Son père lui avait laissé un trésor bien rempli; il l'augmenta, et amassa assez de richesses pour soudoyer pendant dix ans dix mille mercenaires. Il n'avait pas de flotte; en créer une eût été une déclaration de guerre : il y renonça; mais il ruina toutes ses villes maritimes qui n'étaient pas en état de se défendre. Dans ses arsenaux il réunit de quoi équiper et nourir trois armées[2]. Par ses expéditions en Thrace, Philippe avait recruté et aguerri ses troupes; il les exerça en écrasant les Dolopes, qui voulaient se mettre sous la protection de Rome, et il put compter sur quarante-cinq mille bons

[1] Tite Live, XLI, 13.
[2] Tite Live, XLII, 12, Plutarque, *Æmil.*, 8.

soldats. Enfin, pour réunir autour de lui tous les Macédoniens, il ouvrit les prisons, remit les sommes dues au fisc et rappela les bannis; des édits publiquement affichés à Delphes, à Délos et dans le temple de Minerve-Itonienne, leur promirent sûreté pour leur personne et la restitution de leurs biens.





1 2
Minerve Itonienne [1].

Philippe n'avait jamais pu faire oublier aux Grecs sa cruauté. Persée envoya à toutes les villes des ambassadeurs pour demander l'oubli du passé et une sincère alliance. Prévenant par ses bienfaits leur amitié, il rendit aux Athéniens et aux Achéens ceux de leurs esclaves auxquels Philippe avait ouvert un asile dans son royaume. La Thessalie était incapable de se gouverner; il profita de ses divisions, soutint les pauvres contre les grands, les débiteurs contre leurs créanciers, et des garnisons macédoniennes rentrèrent dans la plupart des villes d'où les Romains les avaient chassées. L'Épire ne s'était tournée qu'à regret contre Philippe; il la ramena secrètement dans son alliance. Les Béotiens avaient rejeté l'amitié de son père; ils acceptèrent publiquement la sienne par un traité qu'on afficha à Thèbes, à Délos et à Delphes. Sans quelques avisés et prudents personnages, l'Achaïe faisait de même, et c'est à lui que les Étoliens

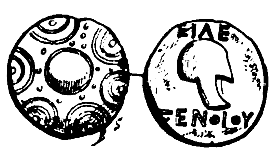


Persée [2].

[1] 1. Tête laurée d'Apollon, à droite; derrière, un monogramme composé des lettres TY. ℞. ΘΕΣΣΑΛΩΝ. Pallas Itonia combattant avec la lance et le bouclier; dans le champ, les lettres MA désignant peut-être la ville des Magnètes. (Monnaie d'argent des Thessaliens *in genere*.) — 2. Bouclier macédonien. ℞. KO[ρωναίων]. Tête de Pallas Itonia vue de trois quarts et coiffé d'un casque à triple aigrette. (Monnaie d'argent de Coroné où Pallas Itonia avait un temple célèbre.)

[2] Persée est représenté prêt à lancer son javelot. Il est barbu et coiffé de la *causia* macédonienne sur laquelle est représenté un épisode du combat des Lapithes contre les Centaures. Camée sur cornaline orientale. Haut. 7 cent. Cabinet de France, *Catalogue*, n° 159.)

s'adressaient quand leur pays était troublé. Genthios, petit roi d'Illyrie, qu'effrayaient le voisinage et les menaces des Romains, promit des secours en échange de quelques subsides, et Cotys, roi des Thraces-Odryses, s'engagea à partager tous ses périls. Le roi de Syrie lui donna pour épouse sa sœur qu'une flotte rhodienne lui amena; Prusias, son beau-frère, n'attendait qu'une occasion d'attaquer en Asie le protégé du sénat, Eumène, qui trouvait bien lourde l'amitié de Rome et tâchait de regagner celle d'Antiochus[2]. Rhodes, mal récompensée de ses services, et qui dans le soulèvement des Lyciens contre elle reconnaissait la main du Sénat, se rapprochait de Persée. Ce prince eut à Samothrace, durant plusieurs jours, une secrète entrevue avec les députés des villes d'Asie[3]. A Carthage, le Sénat reçut la nuit, dans le temple d'Esculape, ses ambassadeurs[4]. Enfin, trente mille Bastarnes approchaient, et le bruit de leur marche jetait l'effroi en Italie.


Monnaie du roi Genthios[1].


Esculape[5].

Ainsi, ce que n'avait pas fait Annibal, Persée semblait prêt à l'accomplir. Encouragé par cette haine universelle que l'ambition de Rome avait soulevée, il marcha plus hardiment. Pour montrer aux Grecs les enseignes macédoniennes, qu'ils n'avaient pas vues depuis vingt ans, il pénétra avec une armée, sous prétexte de sacrifices à Apollon, jusqu'au temple de Delphes. En Thrace, en Illyrie, le Sénat avait des alliés, il dépouilla le Thrace Abrupolis, et fit tuer le chef illyrien Arthétauros.

[1] Bouclier macédonien. ℟. [βα]ΣΙΛΕ[ως] ΓΕΝΘΙΟΥ. Casque avec paragnathides. (Bronze.)

[2] Les progrès de Philippe et de Persée en Thrace l'avaient rattaché à la cause de Rome. Cependant il offrit à Persée de lui vendre sa neutralité 500 talents, ou ses secours 1500. « Après une belle et sainte lutte d'avarice, dit Polybe, ils se séparèrent à avantage égal, comme deux vaillants athlètes. » (XXIX, 2, 5 et 9.) Mais j'ai peine à croire à cette affirmation de Polybe qui répète un bruit, plus qu'il ne raconte un fait.

[3] Tite Live, XLII, 25. Cependant elles n'eurent pas le courage de se déclarer; en 170, les députés d'un grand nombre d'entre elles vinrent à Rome. Pour les Rhodiens, le Sénat leur avait déclaré qu'il ne leur avait pas donné les Lyciens comme sujets, mais comme *amis* et *alliés*. (Polybe, XXVI, 5.)

[4] Tite Live, XLI, 22.

[5] Buste de marbre, du Cabinet de France (n° 3278). Le type du dieu médecin nous est connu par un grand nombre de monuments qui justifient le nom donné à ce buste.

Deux Thébains voulaient retenir la Béotie dans l'alliance de Rome, ils tombèrent sous les coups de meurtriers inconnus. Eumène, alarmé de cette résurrection de la puissance macédonienne[1], vint la dénoncer à Rome. Il révéla dans le Sénat les préparatifs de Persée, ses intrigues pour s'attacher partout le parti populaire, au détriment des amis de Rome, ses crimes vrais ou supposés. « Voyant, dit-il, que vous laissez le champ libre en Grèce et que rien n'a lassé votre patience, il se tient pour assuré de passer en Italie sans trouver un seul combattant sur son chemin. » Eumène termina ce discours haineux par l'habituelle invocation aux dieux. « A vous, Romains, de décider ce que réclament votre sûreté et votre honneur. Pour moi, il me reste à prier les dieux et les déesses de vous inspirer le désir de défendre nos intérêts et les vôtres. »



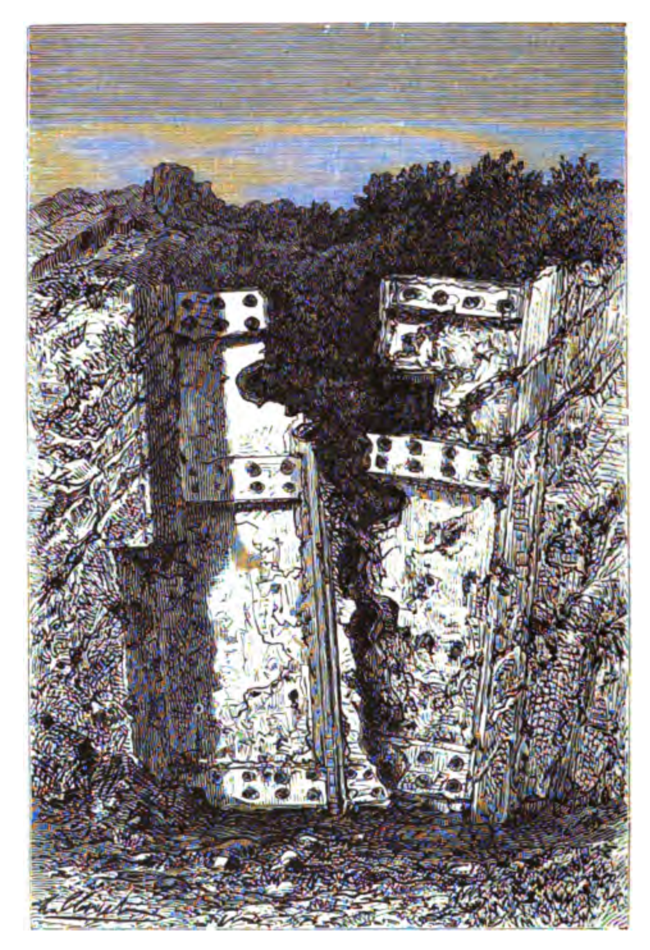
Victoire, découverte à Samothrace[2].

Persée avait fait suivre Eumène en Italie par ses propres ambassadeurs; ils demandèrent à répondre et le firent avec hauteur, presque avec menace. « Le roi, dirent-ils, est fort en peine de se justifier. Il tient à ce qu'on ne voie dans ses paroles ou dans ses actes rien d'hostile; mais, si l'on s'obstine à chercher un prétexte de guerre, il saura bravement se défendre. Les faveurs de Mars sont à tout le monde et l'issue de la guerre est incertaine. »

[1] Abdère, Œnos, Maronée, et, au delà du détroit, Lampsaque, appartenaient à Persée; la domination macédonienne reprenait donc pied en Thrace et dans l'Asie Mineure. (Tite Live, XLIII, 6.)

[2] Statue en marbre découverte en 1873 à Samothrace et aujourd'hui conservée à Vienne; d'après Benndorf et Conze, *Untersuchungen auf Samothrake*, I, Taf. 48 — La Victoire, debout, s'appuyait sans doute, du bras gauche levé, sur une lance; le bras droit pendait et la main tenait un objet qui y était ajusté. Quoique l'exécution laisse à désirer, la statue ne manque pas de charme et l'arrangement des vêtements est gracieux.

Eumène, comblé de présents, parmi lesquels étaient les insignes consulaires, la chaise curule et le bâton d'ivoire, retourna par la Grèce dans ses États, et Persée, certain qu'il monterait à Delphes offrir un sacrifice à Apollon, aposta sur le chemin des meurtriers. Pour donner accès à ce temple fameux, les Romains eussent construit une



Tombeau taillé dans le roc, à l'entrée de Delphes[1].

grande et large voie; les Grecs ne s'étaient pas donné ce souci. Au-dessus de Cirrha, la route s'élevait rapidement et, en un certain endroit, près d'une masure, se réduisait à un sentier qu'un éboulement venait de rétrécir encore. Quatre brigands se cachent derrière les ruines et y attendent le roi, qui arrivait, suivi de ses amis et de ses gardes. A mesure que l'on montait, la suite royale s'allongeait; près

[1] D'après le *Tour du Monde*, XXXIII, p. 144. — Ce tombeau, situé à l'entrée de la ville sainte, est sur la route de Delphes à Crissa.

de la masure, Eumène se trouva seul en tête avec le chef étolien, Pantaléon. A cet instant, les bandits font rouler de grosses pierres, dont l'une frappe le roi à la tête, l'autre à l'épaule; il tombe évanoui, on le croit mort, et tous, d'abord, s'enfuient; même les assassins, qui ne croient pas avoir besoin de s'arrêter pour achever leur victime. Ils gravissent rapidement les pentes du Parnasse, et l'un d'eux les suivant avec difficulté, ils le tuent pour qu'il ne tombe pas vivant aux mains des gardes qui avaient reconnu leur petit nombre et s'étaient mis à leur poursuite.

Cependant l'Étolien était resté près du roi, le couvrant de son corps; les amis, les serviteurs, reviennent. On porte Eumène, toujours évanoui, à son vaisseau, de là à Corinthe et de Corinthe à Égine, en faisant passer le navire par-dessus l'isthme. On s'arrêta dans l'île et l'on garda un profond silence sur l'événement. Les Pergaméniens, qui avaient bien compris d'où le coup était parti, se trouvaient trop près de la Macédoine pour ne pas cacher les progrès du mal ou de la guérison. La nouvelle de la mort du roi courut à Pergame, et déjà Attale, son frère, réclamait la main de la reine et la couronne.

Un commissaire romain, Valerius, se trouvait alors en Grèce. Il vint rendre compte aux sénateurs de ce nouvel attentat, amenant avec lui deux témoins contre le roi de Macédoine. Le premier était l'hôtesse habituelle de Persée à Delphes, qui, sur une lettre de lui, avait mis à la disposition de ses gens la maison près de laquelle le crime avait été commis. Le second, Rammius de Brindes, chez qui descendaient les Romains de distinction allant d'Italie en Grèce et les députés des nations étrangères, déposa que, invité par Persée à le venir trouver, il en avait reçu les plus magnifiques promesses, à la condition d'empoisonner ceux des Romains logés dans sa maison que le roi lui désignerait.


Tétradrachme de Persée [1].

Persée, fort malmené par Tite Live, a naturellement trouvé des apologistes à outrance. Je ne puis lui accorder que l'assassinat d'Eumène ait été une

[1] Tête diadémée de Persée, à droite; sous le cou, ΖΩΙΛΟΥ, nom de l'artiste graveur du

invention des Romains ou une spéculation d'obscurs bandits. Supprimer le roi de Pergame était un coup fort utile où Persée trouvait en outre le plaisir de la vengeance : deux motifs qui, en ce temps-là, suffisaient. Je crois donc qu'il faut laisser à son compte l'aventure manquée de Delphes, sauf à concéder que Rammius, trouvé en Grèce au retour d'un voyage en Macédoine, a imaginé une fable qui expliquait sa présence à Pella, servait les projets de Rome et sa propre fortune. Car, d'après les habitudes romaines, cette *délation* devait lui rapporter beaucoup [1].

Persée devait-il prendre hardiment l'offensive et, dans l'espoir de soulever la Grèce, sortir de ses montagnes macédoniennes qui semblaient d'inexpugnables remparts? Sans doute l'audace aurait pour quelque temps réussi, et son armée se serait grossie de quelques volontaires [2]. Mais ces rois et ces peuples qui faisaient tant de vœux pour lui n'auraient osé lui donner un soldat. Antiochus, dont le frère était retenu comme otage à Rome, l'oubliait pour disputer à Philométor la Cœlésyrie; et Masinissa, qui venait d'enlever à Carthage (174) une quatrième province avec soixante-dix villes, achetait le silence complaisant de Rome au prix de secours importants. Eumène avait entraîné Ariarathe; Rhodes n'osait refuser au Sénat des vaisseaux; Ptolémée en offrait. Tout manquait à Persée. Si Cotys, roi des Odryses, était pour lui, d'autres chefs thraces étaient pour Rome; Gentius, prince cruel et débauché, voulait faire payer au poids de l'or une assistance dérisoire [3], et les Bastarnes demandaient pour les fantassins cinq pièces d'or par homme, dix pour les cavaliers, mille pour les chefs de bande. Ces auxiliaires rappelaient par leurs exigences les Galates de l'Asie Mineure dont les rois d'Orient avaient eu tant à souffrir; Persée en conçut de vives défiances et traîna la négociation en longueur [4]. Ainsi, au moment de la lutte, il se trouvait seul.

coin monétaire. ℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΕΡΣΕΩΣ. Aigle debout, à droite, sur un foudre; dans le champ, un monogramme. Le tout dans une couronne de feuilles de chêne.

[1] Tite Live, XLII, 15-17. Persée fit déclarer au Sénat que la dénonciation de Rammius était calomnieuse.

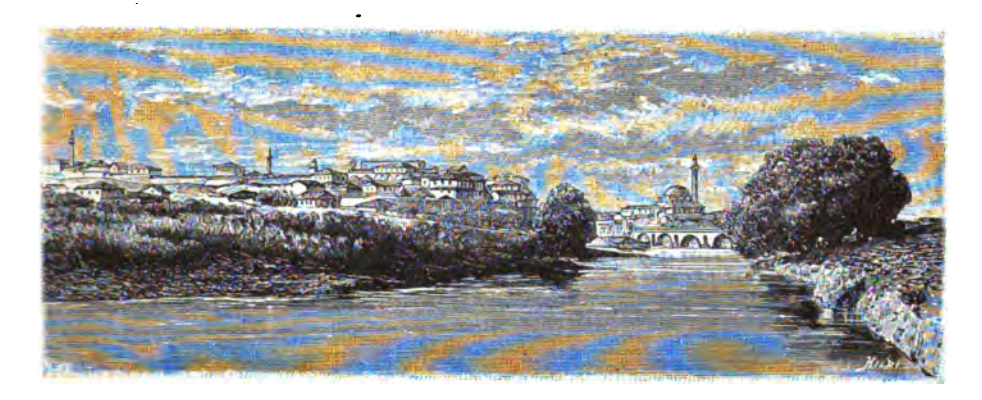
[2] *In liberis gentibus plebs ubique omnis.... erat ad regem Macedonesque inclinata.* Mais le parti aristocratique, partout soutenu par Rome, était aussi partout le plus fort.

[3] Polybe, XXIX, 7. Ce petit roi, dont on a étrangement grossi les forces, ne livra pas même un combat pour sauver sa province, qu'Anicius conquit en quelques jours. Quant à Cotys, il donna mille cavaliers et mille fantassins.

[4] Plutarque, *in Æmil.* Tite Live, XLIV. 26.

II. — BATAILLE DE PYDNA (168).

Le Sénat n'envoya d'abord qu'un préteur avec cinq mille hommes. Mais sept commissaires précédaient l'armée; ils parcoururent la Grèce, où leur seule présence suffit pour détruire l'effet de six années de prudence et de concessions : preuve évidente de la fragilité de l'appui auquel on voudrait que Persée eût confié sa fortune. Dans la Thessalie, toutes les villes non occupées par les Macédoniens donnèrent des



Larisse[1].

otages, que les Romains enfermèrent à Larisse. Dans l'Étolie, où de sanglantes dissensions[2] enlevaient au peuple le peu de force qui lui restait, ils firent nommer stratège un de leurs partisans, et ils déportèrent en Italie tous ceux qu'on leur désigna comme ennemis de Rome; en Béotie, ils rompirent la ligue et regagnèrent toutes les villes à leur alliance; dans le Péloponnèse, les Achéens, quelque temps incertains, promirent d'envoyer mille hommes à Chalcis pour la défendre; enfin l'Acarnanie, l'Épire même, montraient un empressement de bon augure. Du haut de ses montagnes, Persée voyait ces



Monnaies de la ligue acarnanienne à Anactorium[3].

[1] D'après un croquis de M. Daumet, dans le *Tour du Monde*, LIV, p. 432. La vue est prise en aval du pont qui relie les deux rives du Pénée.

[2] Voy. dans Tite Live, XLI, 25, le massacre de quatre-vingts des principaux citoyens : *idem furor et Cretenses lacerabat.*

[3] Tête laurée d'Apollon, de face. ℟. AN (Anactorion) en monogramme. Pégase volant à gauche. (Argent.)

courses, ces menées des ambassadeurs romains; et il se laissait enlever la Grèce sans risquer pour elle un combat, comme si elle ne valait pas même l'honneur d'une bataille. Au lieu d'agir, il négociait; et, après avoir provoqué son implacable ennemi, il s'arrêtait, perdant volontairement la seule chance qu'il eût, non de triompher, mais de tomber avec gloire, après avoir, quelque temps peut-être, ébranlé le monde.

Tandis que le préteur, avec sa faible armée, prenait position dans la Dassarétie, Persée envoyait deux ambassades en Italie et sollicitait une trêve, que Marcius, le chef de la députation romaine, se hâta de lui accorder, pour que le Sénat eût le temps d'achever ses préparatifs[1]. A Rome, on fit attendre durant cinq mois une réponse à ses députés; mais dès que le printemps ouvrit la campagne, ils reçurent l'ordre de quitter l'Italie. Derrière eux, le consul Licinius débarqua près d'Apollonie. Il traversa sans obstacle l'Épire, l'Athamanie et les défilés de Gomphi; Persée l'attendait au pied du mont Ossa, à l'entrée de la vallée de Tempé, le seul chemin pour passer de la Thessalie en Macédoine. Cette gorge étroite et longue où le Pénée se fraye avec effort un passage que lui disputent les derniers rochers de l'Ossa et de l'Olympe était dans l'antiquité le site le plus fameux pour ses beautés pittoresques et sa sauvage grandeur. C'est aux abords de ce lieu poétique, à Sycurion, que se rencontrèrent pour la première fois les soldats de Persée et ceux de Rome. L'avantage ne fut pas pour ceux-ci. Licinius eut le dessous dans une escarmouche qui aurait pu devenir une bataille générale, si Persée avait engagé sa phalange. En repassant durant la nuit le Pénée, le Romain laissa sur



Monnaie des Épirotes, *in genere*[2].



Monnaie des Thessaliens, *in genere*[3].

[1] Voy., dans Tite Live, XLII, 47, combien Marcius se félicite d'avoir trompé Persée par l'appât de cette trêve, d'avoir dissous la ligue béotienne, etc. Les vieux sénateurs blâmèrent cette politique punique.

[2] Tête de Zeus Dodonæus, à gauche, couronnée de feuilles de chêne; derrière ΛΥΣΗΝ, nom d'un magistrat; dessous, en lettres liées, ΦΑΡΚΑΔΟ (*Pharcadon*)) et un monogramme. ℞. ΑΠΕΙΡΩΤΑΝ. Aigle debout, à gauche, sur un foudre. Le tout dans une couronne de chêne. (Argent.)

[3] Tête casquée de Pallas, à droite. ℞. ΘΕΣΣΑΛΩΝ. Cheval bridé allant au pas, à droite. Dessous, un monogramme. (Argent)

l'autre rive plus de deux mille quatre cents des siens morts ou prisonniers.

La Grèce attentive applaudit à ce premier succès[1]. Mais Persée s'arrêta et demanda la paix, offrant le tribut et l'abandon de ses conquêtes[2]. Le consul vaincu exigea qu'il se remît lui-même et son royaume à la discrétion du Sénat. Cependant il ne sut pas justifier cette fierté de langage; il éprouva un second échec près de Phalana,



Le mont Ossa[3].

et alla hiverner en Béotie après la prise de quelques villes thessaliennes. Une victoire navale remportée à la hauteur d'Orée, et des succès en Thrace sur un lieutenant d'Eumène, terminèrent cette campagne en faveur de Persée. L'odieuse conduite du consul et du préteur Lucrétius, qui pillaient sans pudeur les alliés, accrut le mécontentement; plusieurs cantons d'Épire[4] se déclarèrent ouvertement pour Persée; l'Étolie, l'Acarnanie, remuèrent.

[1] Tite Live, XLII, 63.
[2] Tite Live, XLII, 56-63.
[3] D'après un croquis de M. Heuzey, dans le *Tour du Monde*, LIV, p. 426. — Le mont Ossa domine la rive droite de la vallée de Tempé.
[4] On a dit l'Épire entière, mais les Molosses arrêtèrent Persée sur les bords de l'Aoüs, en 170, et Claudius leva six mille auxiliaires thesprotes et athamanes. (Tite Live, XLIII, 3, 21.) Marcius acheta aux Épirotes, en 169, les vivres nécessaires à l'armée de Macédoine.

Un nouveau consul, aussi incapable que le précédent, A. Hostilius, arriva. En traversant l'Épire, il faillit être enlevé par un parti ennemi. La campagne répondit à ces commencements; Hostilius débuta par un échec, et perdit l'année à chercher un passage pour entrer en Macédoine. Partout Persée faisait face dans des positions inexpugnables. Les deux lieutenants qui attaquaient par mer et du côté de l'Illyrie ne furent pas plus heureux : l'un ne se signala que par le sac d'Abdère; l'autre, Cassius, posté à Lychnidus, perdit six mille hommes dans une



Monnaies des Macédoniens, *in genere*[1].

entreprise mal conduite contre Uscana. Dès qu'il sut les Romains retirés prématurément dans leurs quartiers, Persée courut châtier les Dardaniens, auxquels il tua dix mille hommes, et employa l'hiver à enlever plusieurs places de l'Illyrie, dans laquelle il fit six mille Romains prisonniers[2]. Il voulait fermer de ce côté les approches de la Macédoine, et décider peut-être la défection de Gentius. Le roi barbare demandait avant tout de l'argent : Persée refusa. L'Épire paraissait soulevée; il espéra entraîner aussi l'Étolie, et pénétra jusqu'à Stratos avec dix mille hommes. Mais les Romains étaient entrés dans la place.

Cette activité, ces succès, invitaient les peuples irrésolus à saisir

[1] 1. Tête laurée d'Apollon, à droite. ℞. ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ. Lyre; à gauche un arc; à droite un monogramme d'atelier. (Bronze.) — 2. Tête de Jupiter avec une couronne de chêne, à droite. ℞. ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ. Foudre ailé. Dans le champ, le monogramme de la ville Bottiæa. (Bronze.) — 3. Tête de Silène, vue de face et couronnée de lierre. ℞. ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ; au-dessus la lettre latine D. Le tout dans une couronne de lierre. (Bronze.) — 4. Tête diadémée de Poséidon, à droite. ℞. ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ. Massue. Dans le champ, deux monogrammes. Le tout dans une couronne de chêne. (Bronze.)

[2] Tite Live, XLIII, 3.

l'occasion de se sauver avec lui : et ce fut le moment où les ambassadeurs affluèrent à Rome! Athènes, Milet, Alabanda, la Crète, renouvelaient leurs promesses de services ou offraient des dons; Lampsaque sollicitait le titre d'alliée. Les Carthaginois avaient offert un million cinq cent mille boisseaux de blé; Masinissa en promettait autant, et en outre mille deux cents Numides et douze éléphants; déjà il avait envoyé vingt-deux éléphants et deux mille auxiliaires[2]. Persée restait seul encore.



Monnaie des Épirotes, *in genere*[1],

Cependant, grâce à l'impéritie des généraux, cette guerre devenait sérieuse; l'inquiétude gagna Rome; il fut défendu aux sénateurs de s'éloigner de la ville de plus d'un mille, soixante mille hommes furent levés en Italie, et le nouveau consul Marcius emmena de nombreux renforts, afin de combler les vides faits dans l'armée par les congés que les consuls et les préteurs avaient vendus. Pour détruire l'effet des exactions dont les Grecs avaient été victimes, il se fit précéder d'un sénatus-consulte qui défendait de rien fournir aux généraux au delà de ce que le Sénat avait fixé.




Statère de Lampsaque[3].

Les monts Cambuniens et l'Olympe ferment au sud la Macédoine, où Marcius était décidé à porter la guerre : c'est une barrière formidable. Avant de l'aborder, il interrogea les gens du pays sur les routes, ou plutôt sur les sentiers abrupts qui y courent, s'assura de guides perrhèbes, puis tint un conseil de guerre. Les uns proposaient de passer par Pythion, entre l'Olympe et les monts Cambuniens; d'autres, de tour-



Monnaie de Carthage[4].

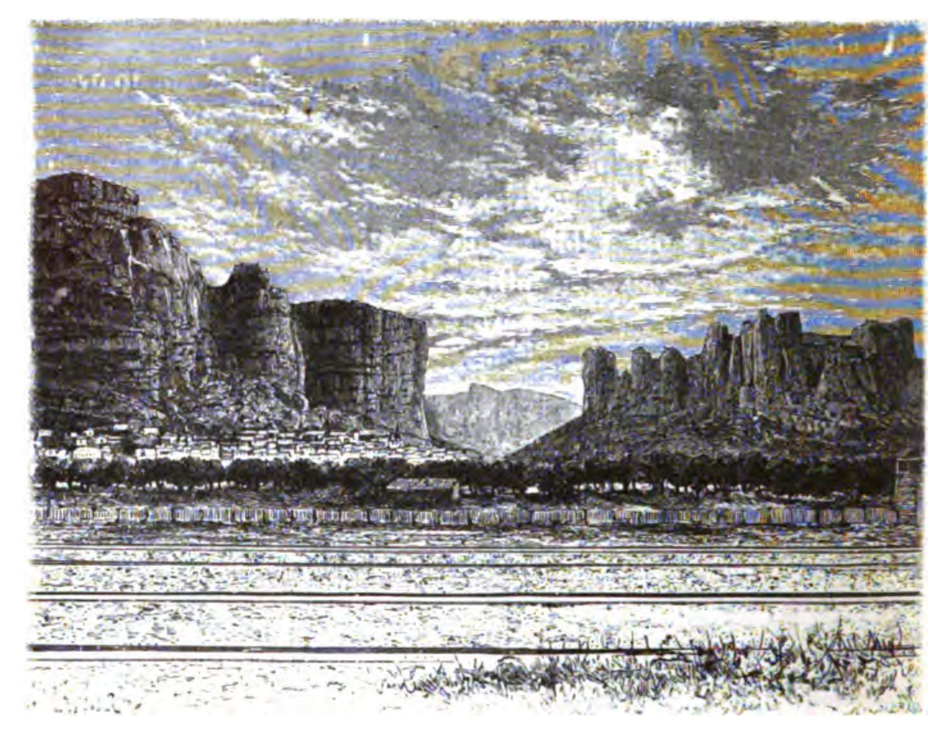
[1] Têtes accolées de Zeus et de Dioné, à droite; derrière un monogramme. ℞. ΑΠΕΙΡΩΤΑΝ. Foudre. Le tout dans une couronne de chêne. (Argent.)

[2] Rhodes, Samos, Chalcédoine, et du fond de la mer Noire, Héraclée du Pont avaient envoyé des vaisseaux. (Tite Live, XLII, 55.)

[3] Tête barbue d'un Cabire, à gauche, ou d'Ulysse?, avec un bonnet conique lauré. ℞. Partie antérieure d'un cheval ailé, à droite. (Or.)

[4] Tête imberbe d'Héraklès coiffé de la peau de lion, à droite. ℞. Tête de cheval, à gauche; derrière, un palmier; en légende phénicienne עם מחנת (*am mahanet*, le peuple et le camp ?). (Tétradrachme.)

ner ces montagnes où Persée avait accumulé les moyens de défense et d'entrer dans le royaume par l'Élymée, à la passe des Quarante-Gués (Sarandaporos), que gardait la Vigla ou la Sentinelle. La route de Pythion conduisait au défilé de Pétra, que fermait une forteresse placée sur une aiguille de rocher, au-dessus de laquelle l'Olympe élève des cimes qui montent à 3000 mètres. Il eût été imprudent



Vue de Thessalie, sur la frontière d'Épire [1].

d'engager l'armée entière dans des gorges si aisées à défendre et qui menaient bien loin des magasins formés en Thessalie. En partant d'Olossona, on arrivait plus vite en Piérie par les *Kanalia;* mais c'était un passage difficile à atteindre, pour une armée, et d'où il lui aurait été plus difficile encore de descendre, car elle aurait eu à longer quatre torrents qui avaient creusé, sur le versant oriental, d'impraticables ravines; vues d'en bas, ces gorges montrent l'immense montagne comme entr'ouverte de la base au sommet. Quant au défilé de Tempé, un voyageur pouvait bien y passer, mais non pas une légion, si la moindre troupe le gardait : sur un espace de 5 milles,

[1] D'après une photographie. — La petite ville moderne de Kalabaka, située au pied des contreforts du Pinde, sur la rive gauche du Pénée, commande une des routes qui mettent en communication la Thessalie et l'Épire.

une bête de somme y trouve à peine l'espace nécessaire pour elle et son bagage[1].

Ces défenses naturelles accumulées sur la route par où venaient les Romains semblaient devoir leur interdire l'entrée de la Macédoine. En outre, tous les sentiers étaient gardés. Persée, avec une habileté



Nota.—Les noms modernes sont écrits en caractères filiformes et entre parenthèses.

Echelle : 0 1 2 3 4 5 Myriamètres.

d'après Heuzey et Kiepert.

Carte de la Basse Macédoine.

qu'on a méconnue, avait placé dix mille hommes sur la Volustana, pour commander les deux défilés de Sarandaporos et de Pétra. Il en avait posté douze mille, avec Hippias, au-dessus du marais Ascuris, probablement sur le mont Sipoto, afin d'intercepter, de ce côté, les

[1] D'après Polybe, qui avait suivi l'armée comme député des Achéens et à qui Tite Live (XLIV, 6) a emprunté son exacte description des lieux.

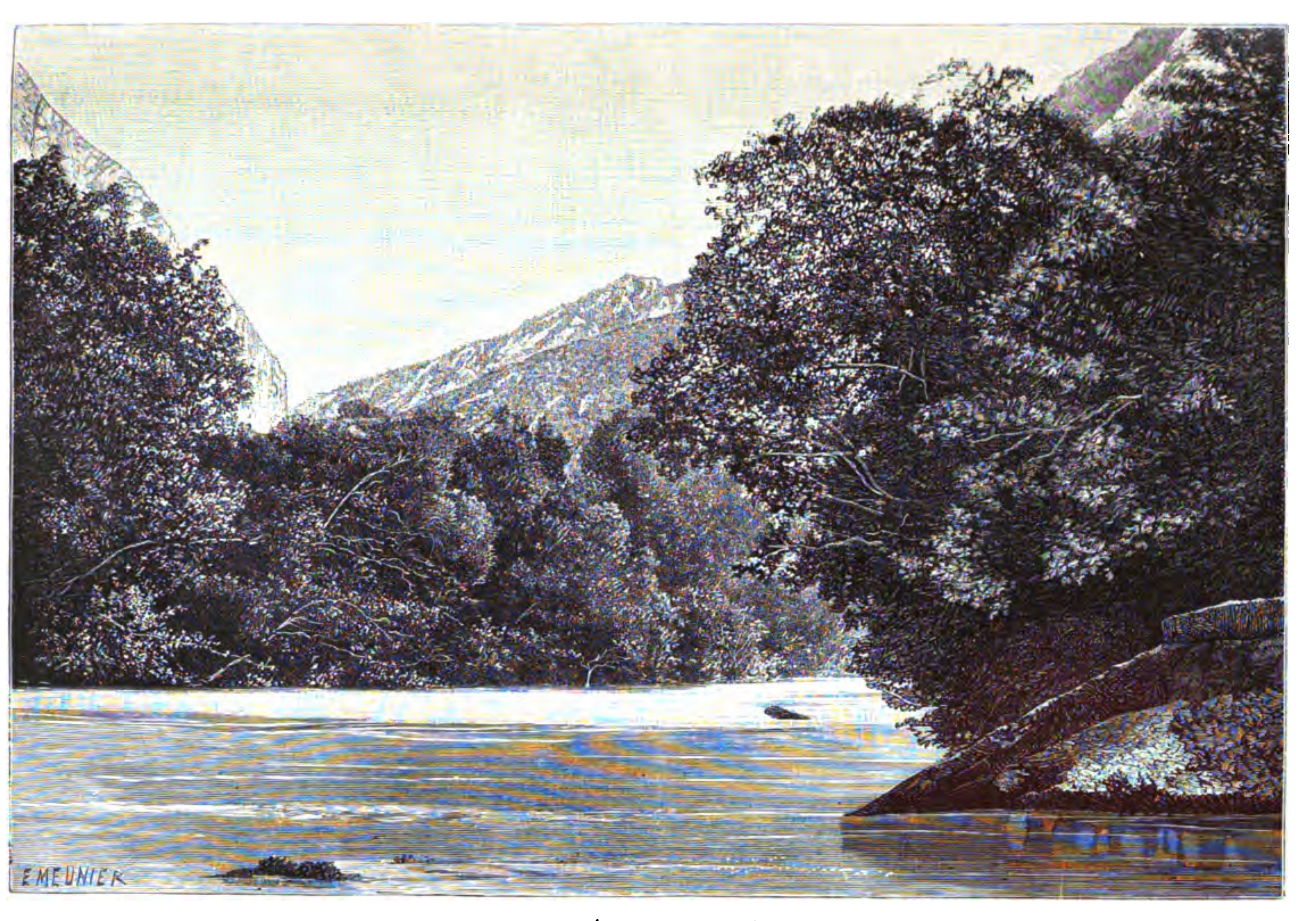
sentiers de la montagne. Il avait encore jeté des troupes dans la vallée de Tempé, et lui-même s'était établi à Dion, en arrière de ces défenses, pour les soutenir partout où elles faibliraient; de peur d'être pris à revers par les équipages de la flotte romaine, il couvrit le littoral de sa cavalerie légère.

Marcius hésita quelque temps sur le point où il devait couper cette ligne formidable; il se décida pour une entreprise audacieuse qui, par sa hardiesse même, devait donner de plus grands résultats, si elle réussissait. Il résolut de tourner avec sa cavalerie, ses éléphants, ses bagages et un mois de vivres, le vaste marais Ascuris, et de franchir le plateau d'Octolophe ou des Huit-Sommets, dont un, aujourd'hui appelé mont de la Transfiguration, mesure une altitude de 1481 mètres. « De là, dit l'historien, on aperçoit tout le pays, depuis Phila jusqu'à Dion, et toute la côte de la Piérie[1]. » Pendant que le consul traverserait les montagnes, le préteur devait, avec sa flotte, menacer la côte et y faire des descentes. Marcius avait trente-sept mille hommes; il en porta rapidement une partie contre la division d'Hippias, pour l'écraser ou la contenir. Un corps d'élite par lequel il fit tourner le marais Ascuris lui ouvrit, au sud, la route vers Rapsani, que défendait la forteresse Lapathonte; un autre attaqua, par l'ouest, les Macédoniens sur les hauteurs. Pendant deux jours on s'y battit, sans que le roi osât quitter la côte pour profiter de la dangereuse position où les Romains s'étaient placés. Ceux-ci s'en tirèrent à force d'audace. Tandis qu'Hippias, sous la pression de cette rude attaque, concentrait ses forces pour une résistance désespérée, Marcius, masquant ses mouvements par un cordon de troupes, se jeta à travers rochers et forêts sur le versant oriental de l'Olympe, d'où il descendit avec des dangers et des peines extrêmes dans les plaines de la Piérie[2]. Ses communications étaient coupées, mais il avait forcé le passage et vaincu la nature.

C'était bien d'elle qu'il venait de triompher. « Les Romains, dit le savant voyageur qui a suivi pas à pas les traces de l'armée de Marcius dans ces montagnes, sont descendus dans la Macédoine par des pré-

[1] M. Heuzey, qui a refait la route suivie par Marcius et qui croit avoir retrouvé l'emplacement de son camp au plateau de Livadhi, confirme les paroles de Tite Live : « De cette hauteur, dit-il, on voit à ses pieds tout le rivage de la mer, dans le lointain on découvre le vaste tour du golfe Salonique au fond duquel la ville se dessine avec ses murailles, puis les longues pointes de la Chalcidique et, par un beau temps, le mont Athos. » (*Le Mont Olympe*, p. 71.)

[2] *Inenarrabilis labor.*



VALLÉE DE TEMPÉ.
D'après une photographie.

cipices. Je n'ai jamais rien vu de plus sauvage et de plus magnifique que les pentes du bas Olympe sur lesquelles ils s'engagèrent : c'est une forêt immense enveloppant de son ombre toute une région d'escarpements et de ravins. Dans des gorges boisées jusqu'au fond passent avec bruit des eaux claires et rapides. La vigueur et la variété de la végétation sont incroyables : les arbres de la plaine, qu'on est étonné de rencontrer si haut, les chênes verts et surtout d'énormes platanes montent le long des torrents jusqu'au milieu des châtaigniers et presque jusqu'aux sapins. On conçoit qu'en traversant ces impénétrables solitudes, toute une armée ait trompé l'ennemi qui la croyait retournée en arrière.... Ces bois sont les restes de la forêt Callipeucè de Tite Live.... De Skotina[1] jusqu'au pied de la montagne, je cherchais à me figurer la large trouée ouverte à la hache et tout le désordre de cette armée qui déroulait, nous dit Tite Live, plutôt qu'elle ne descendait. La cavalerie, les bagages, les bêtes de somme, qui étaient le grand embarras, marchaient en avant avec les éléphants, qu'on faisait glisser à grand'peine sur des plans inclinés; les légions venaient ensuite. De Skotina nous mîmes au moins quatre heures pour arriver au pied des dernières pentes. Là, sur le bord de la plaine, s'élèvent quelques mamelons plantés d'oliviers, avec les ruines d'un petit monastère de la Panaghia. Ce sont les collines où le consul romain, après avoir employé trois jours à cette descente, fit enfin établir son camp; l'infanterie occupait ces collines; la cavalerie campait en avant au bord de la plaine[2]. »

Une forte arrière-garde laissée sur les hauteurs avait caché au corps d'Hippias cette manœuvre audacieuse. Ainsi, dix jours après avoir reçu l'armée des mains de son prédécesseur, Marcius avait arrêté ses plans, réuni ses vivres, livré deux combats dans l'Olympe et forcé l'entrée de la Macédoine; c'est une belle page d'histoire militaire

Durant ces opérations, Persée était à Dion avec la moitié de ses troupes; effrayé à la vue des légions[3], il abandonna la forte position

[1] M. Heuzey pense que la descente s'effectua dans la direction des villages actuels de Skotina et de Pandéléimone. Ce dernier est comme suspendu, au milieu des châtaigniers, au-dessus de la forteresse turque de Platamona, l'ancien Héracléion de Piérie.

[2] Heuzey, *le Mont Olympe*, p. 75 et suiv.

[3] Tite Live prétend que, dans sa frayeur, il envoya deux de ses amis à Pella et à Thessalonique pour brûler ses vaisseaux et jeter ses trésors dans la mer. Sa situation n'était pas désespérée à ce point, et, comme Tite Live ajoute que, honteux de sa peur, il fit disparaître ceux auxquels il avait donné cet ordre, on peut ranger cette histoire à côté de toutes celles que les Romains firent courir sur sa lâcheté, son avarice et sa cruauté.

qu'il occupait et se replia vers Pydna, en commettant l'impardonnable faute de rappeler à lui les corps qui gardaient les défilés. Aussitôt Marcius s'en saisit : il était sauvé. Rassuré sur ses communications, le consul avança jusqu'à Dion, mais le manque de vivres et l'approche de l'hiver l'arrêtèrent ; il cessa les hostilités, et prit hardiment ses quartiers dans la Piérie. La Macédoine était enfin entamée.



Monnaie de Pydna[1].

Pour n'être point troublé sur la position qu'il avait prise, et, en même temps, pour assurer ses communications avec la Thessalie d'où il attendait ses convois, il fit enlever par ses lieutenants les petites places qui gardaient la vallée de Tempé, entre autres Phila, où Persée avait réuni de grands approvisionnements de blé. Se trouvant même trop en l'air à Dion, où la plaine de la Piérie commence à s'élargir, il se concentra derrière l'Énipée, qui lui offrait pour l'hiver une bonne ligne de défense. « Ce torrent, dit Tite Live, descend d'une gorge du mont Olympe. Faible en été, les pluies d'hiver en font un torrent impétueux. Il tourbillonne au pied de roches immenses, et dans le ravin où il s'engouffre, entraînant les terres, creusant profondément son lit, il a fait de ses deux rives des précipices. » Les habitants l'appellent l'*Abîme* (Vythos), et il mérite ce nom.





1 2

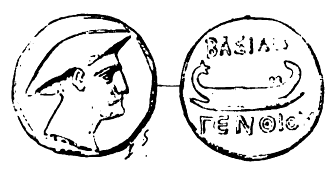
Monnaies de Lamia en Thessalie[2].

Le bruit de ces succès arrivait à Rome quand les députés rhodiens, se présentant au Sénat, déclarèrent que, ruinés par cette guerre, ils voulaient en voir la fin, et que si Rome ou Persée refusaient d'y mettre un terme, ils aviseraient aux mesures qu'ils auraient à prendre à l'égard de celui des deux adversaires qui s'opposerait à la paix. Pour toute réponse, on leur lut un sénatus-consulte qui déclarait libres les Cariens et les Lyciens, leurs sujets. Eumène aussi, blessé dans son orgueil, venait d'abandonner le camp romain, et Prusias s'interposait comme médiateur. Il était temps d'en finir avec la Macédoine.

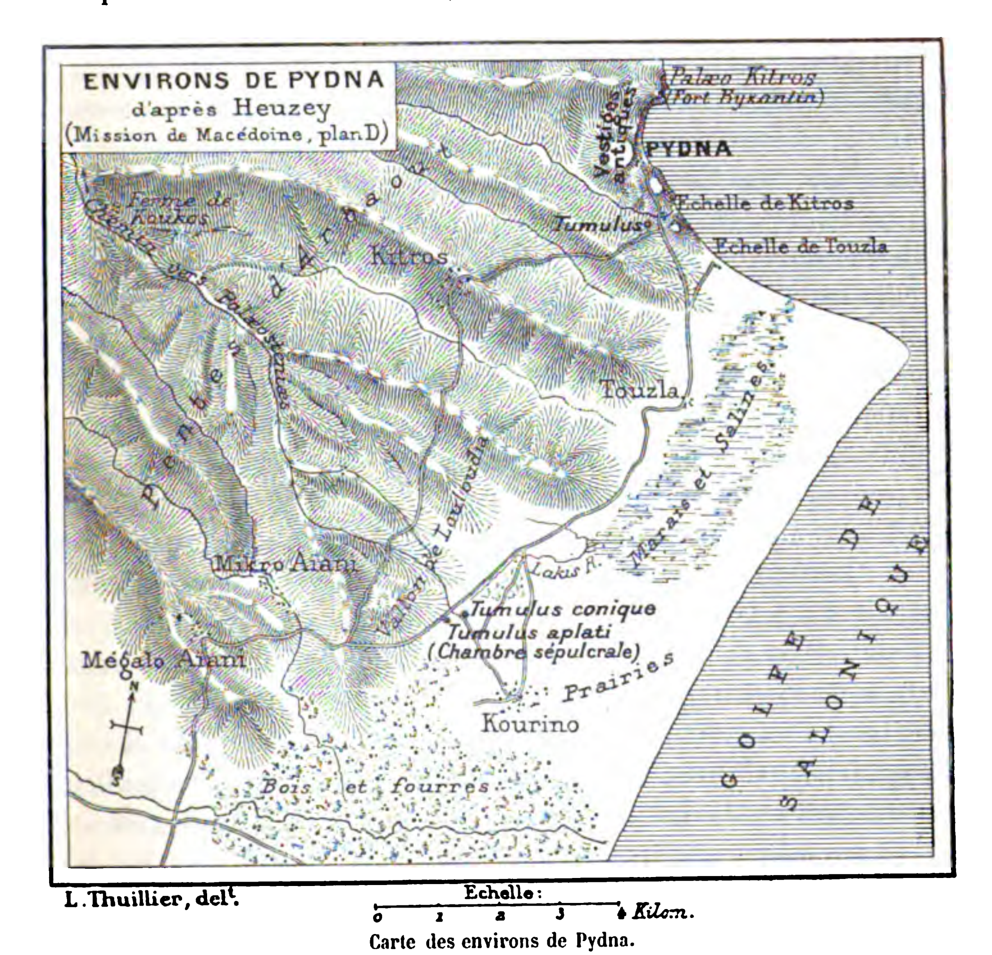
[1] Tête de femme à gauche. ℞. ΠΥΔΝΑΙΩΝ. Chouette à gauche. (Bronze.)

[2] 1. Tête de la nymphe Lamia, à droite, les cheveux traînants. ℞. ΛΑΜΙΕΩΝ. Hèraklès jeune assis sur un rocher à gauche ; il tient son arc et son carquois. (Argent.) — 2. Tête de la nymphe Lamia, à droite, les cheveux relevés dans une sphendoné. ℞ ΛΑΜΙΕΩΝ. Hèraklès nu, agenouillé à droite et tirant de l'arc ; à terre, sa massue et son carquois. (Bronze.)

Les comices portèrent au consulat Paul Émile, homme d'une vertu antique, lettré cependant, comme l'étaient déjà tous les nobles de Rome, et ami de la civilisation et des arts de la Grèce. Malgré ses soixante ans, il déploya l'activité d'un jeune et prudent capitaine. Il envoya inspecter la flotte, l'armée, la position de l'ennemi et des légions, l'état des magasins, les dispositions des alliés. Genthios, trompé par une promesse de 300 talents, s'était enfin déclaré contre Rome.



Genthios, roi d'Illyrie[1].



Carte des environs de Pydna.

Eumène avait ouvert avec Persée de ténébreuses négociations; les Rhodiens étaient presque ouvertement passés de son côté, et la flotte

[1] Tête de Genthios, roi d'Illyrie (177-168 av. J.-C.), coiffé de la *causia*, à droite. ℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΓΕΝΘΙΟΥ. Galère. (Bronze.)

macédonienne dominait dans la mer Égée et les Cyclades. Mais Persée venait de se priver de l'appui des vingt mille Gaulois qu'il avait appelés des bords du Danube; il leur refusait la solde promise, au moment où il eût fallu la doubler pour obtenir leur assistance, dût même cette assistance devenir dangereuse après la commune victoire.

Sur ces renseignements, Paul Émile disposa son plan. Avec l'armée de Marcius il devait attaquer de front la Macédoine et pousser le roi devant lui. Octavius, avec la flotte, formerait l'aile droite, et, après avoir balayé la mer Égée, menacerait les côtes et inquiéterait Persée sur ses derrières. Anicius, avec deux légions en Illyrie, formerait l'aile gauche, écraserait Genthios et se rabattrait par la Dassarétie sur la Macédoine. Quatre-vingt mille hommes au moins allaient être aux prises[1], et l'autre consul, Licinius, tenait une armée prête sur les côtes de l'Adriatique pour, au besoin, voler au secours de son collègue.

Au camp, Paul Émile s'occupa de rendre à la discipline romaine son ancienne vigueur[2]. Il remplaça par des travaux les loisirs des soldats et remit en honneur les exercices militaires; il retira aux sentinelles leur bouclier pour augmenter leur vigilance. Le mot d'ordre se donnait tout haut et pouvait être entendu de l'ennemi; il décida que les centurions se le passeraient à voix basse. Les gardes avancées se fatiguaient à rester tout le jour sous les armes; il les fit relever le matin et à midi, pour que l'ennemi trouvât toujours aux avant-postes des troupes fraîches et reposées.

Persée campait derrière l'Énipée, dans la forte position que nous avons décrite. Par une fausse attaque qui dura deux jours, le consul essaya de l'y retenir, tandis que Scipion Nasica, avec un corps d'élite de onze mille hommes, rentrait dans la vallée de Tempé et, tournant toute la masse de l'Olympe, arrivait par la route de Pythion au défilé de Pétra. Le roi avait soupçonné cette marche, et douze mille Macédoniens barraient la route. C'étaient de mauvaises troupes, les meilleurs soldats étant restés dans la phalange en face de Paul Émile; elles ne surent pas même prendre de bonnes positions, et Nasica en eut facilement raison. Il poussa vivement les fuyards, enleva la forteresse de Pétra, qu'ils ne cherchèrent point à défendre, et descendit dans la plaine de Katérini. Persée allait être pris entre deux attaques;

[1] Trente-sept mille pour l'armée romaine et quarante-trois mille Macédoniens ou auxiliaires de Persée. Polybe et Plutarque (*in Æmil.*, 12) disent cent mille. Mais il y avait des garnisons.

[2] Tite Live, XLV, 2.

il leva son camp de l'Énipée et se retira sur Pydna, au nord de Katérini.

Une plaine faite à souhait pour la phalange s'étendait en avant de la ville; Persée, qui ne pouvait plus reculer sans honte ni dommage, résolut d'y livrer bataille. Dans la nuit qui précéda l'action, une éclipse de lune alarma les Macédoniens; par l'ordre de Paul Émile, le tribun Sulpicius Gallus expliqua aux légionnaires la cause physique de ce phénomène (22 juin 68) [1]. Quelques jours auparavant, l'armée souffrait de la soif; le consul, guidé par la direction des montagnes, avait fait creuser dans le sable, et on avait trouvé de l'eau en abondance. Les soldats croyaient leur chef inspiré des dieux, et demandaient à grands cris le combat. Mais, enfermé entre la mer, une armée de quarante-trois mille hommes et des montagnes impraticables pour lui s'il était vaincu, Paul Émile ne voulait rien donner au hasard; ce ne fut que quand il eut fait de son camp une forteresse qu'il se décida à risquer une affaire décisive [3]. Les Macédoniens attaquèrent avec fureur. La plaine étincelait de l'éclat des armes; le consul même ne put voir sans un certain effroi ces rangs serrés et impénétrables, ce rempart hérissé de piques. Il dissimula ses craintes, et, pour inspirer confiance aux troupes, affecta de ne mettre ni son casque ni sa cuirasse. D'abord la phalange renversa tout ce qui lui était opposé; mais le succès l'entraînant loin du terrain que Persée lui avait choisi, les inégalités du sol et le mouvement de la marche y ouvrirent des vides où Paul Émile lança ses soldats. Dès lors ce fut comme à Cynoscéphales : la phalange ébranlée, désunie, perdit sa force; au lieu d'une lutte générale, il y eut mille combats partiels; la phalange entière, c'est-à-dire vingt mille hommes, resta sur le champ de bataille; un ruisseau qui le traversait roulait encore le lendemain des eaux sanglantes. Les Romains n'avouèrent qu'une perte de cent



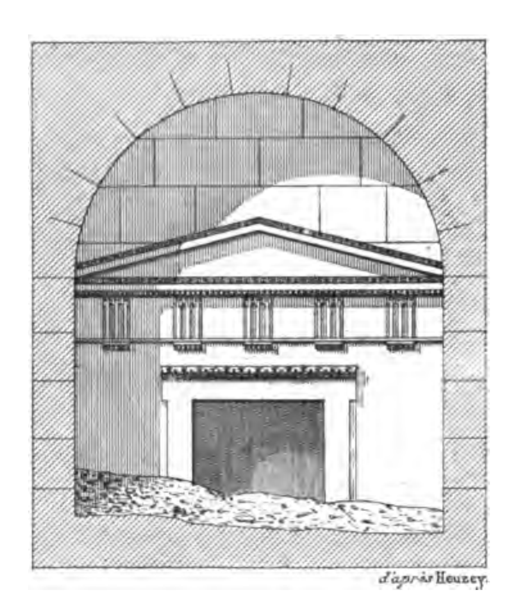
Monnaie de Persée [2].

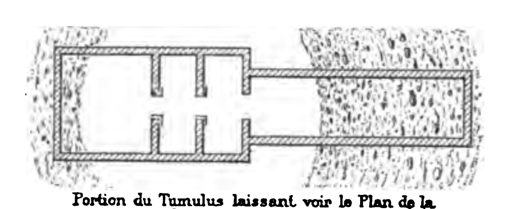
[1] Cette éclipse n'a pas été, comme on le répète toujours, *prédite* la veille; elle a été *expliquée* le lendemain. (Cicéron, *de Rep.*, I, 15.) Le grand astronome Hipparque, contemporain de Paul Émile, aurait pu faire cette prédiction, mais non pas Gallus.

[2] Tête imberbe d'Hercule, à droite, coiffée de la peau de lion. ℞. ΠΕΡ[σεως] en monogramme. Cavalier allant au pas, à droite. Dans le champ, deux marques d'atelier. (Bronze.)

[3] D'après M. Heuzey, Nasica, descendant la vallée du Mavronéri, rejoignit, la veille de la bataille, le consul qui arrivait par la route de Sphigi. Paul Émile établit son camp sur la partie haute de la plaine, entre le Mavronéri et le Pélikas. Ce fut sur cette rivière que l'action commença, et les fuyards de la première ligne se retirèrent sur le mont Olocros; mais la bataille remonta au nord et se termina vers Aïani. (*Op. cit.*, p. 152 et suiv.)

hommes, ce qui est invraisemblable, et firent onze mille prisonniers. Pydna fut mise à sac et à pillage; ses ruines mêmes ont disparu, mais, comme il convenait à un pareil endroit, des tombeaux marquent la place où s'élevait la florissante cité, et le souvenir de la journée où la Macédoine succomba vit encore confusément dans une légende demi-gracieuse demi-terrible que l'on raconte à Palæo-Kitros. Au lieu qui fut certainement le théâtre de l'action principale, des liliacées d'une espèce particulière tapissent le sol; les gens du pays l'appellent le vallon des fleurs, *Louloudia*, et disent que ces fleurs sont nées du sang humain répandu là dans un grand combat.

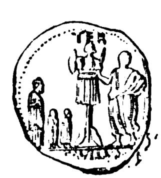




Portion du Tumulus laissant voir le Plan de la Construction souterraine.

Tombeau macédonien de Pydna (Restauration et plan)[1].

Du champ de bataille Persée s'enfuit à Pella. Cette capitale, située sur une hauteur dont l'approche est couverte par des marais impraticables l'été comme l'hiver, était de facile défense; mais il n'avait plus d'armée, et les habitants cédaient au découragement général. On lui conseilla de se retirer dans les provinces montagneuses qui touchent à la Thrace et d'essayer d'une guerre de partisans; il fit sonder les dispositions des Bisaltes et engagea les citoyens d'Amphipolis à défendre leur ville, afin de se conserver pour lui-même un accès vers la mer[3]. Partout il essuya des refus ou de dures paroles, et il



Persée devant Paul Émile[2].

[1] D'après L. Heuzey et Daumet, *Mission archéologique de Macédoine*, pl. 18. — Ce tombeau était caché sous un tumulus. Nous avons publié ci-dessus, p. 366, l'état actuel de la façade du tombeau de Kourino. Voy. aussi le plan mis à la p. 531.

[2] Revers d'un denier romain de la famille Æmilia. Paul Émile reçoit Persée et ses enfants.

[3] Ces faits, rapportés par Tite Live (XLIV, 45), démentent le lâche désespoir de Persée après Pydna.

apprit que toutes les places ouvraient leurs portes, avant même d'être attaquées. Abandonné, sans ressources, il demanda la paix au consul, et, en attendant sa réponse, se réfugia, avec sa famille et ses trésors, dans le temple sacré de Samothrace.

Dans sa lettre Persée prenait encore le titre de roi; Paul Émile la renvoya sans la lire; une seconde où ce titre était effacé obtint pour toute réponse qu'il devait livrer sa personne et ses trésors. Il essaya de fuir pour rejoindre Cotys, en Thrace. Mais la flotte du préteur Octavius cernait l'île, et un Crétois qui lui promit de l'enlever sur son navire disparut avec l'argent porté d'avance à son bord. Enfin un traître livra au préteur les enfants du roi, et Persée lui-même vint se remettre avec l'aîné de ses fils. Paul Émile, touché d'une telle infortune, l'accueillit bien[1], le reçut à sa table et l'invita à mettre espoir dans la clémence du peuple romain (168).



Apollon[2].

Avant même la bataille de Pydna, Anicius avait assiégé Genthios dans Scodra, sa capitale, et forcé ce prince à se rendre : trente jours avaient suffi pour cette conquête, qui n'avait pas coûté même un combat.

En attendant l'arrivée des commissaires du Sénat, Paul Émile parcourut la Grèce pour en visiter les merveilles. Il monta à Delphes, où il fit élever sa statue sur le piédestal destiné à celle de Persée; il vit l'antre de Trophonios, Chalcis et l'Euripe, avec ses phénomènes étranges de marée; Aulis, le rendez-vous des mille vaisseaux d'Agamemnon; Athènes, où il offrit un sacrifice à Minerve,

[1] Persée était si peu gêné dans le camp romain qu'il put une fois s'en éloigner librement de plus d'une journée de chemin sans qu'on s'en aperçût. (Tite Live, XLV, 28.)

[2] Statue en marbre qui faisait partie de l'ancienne collection Choiseul-Gouffier; elle est aujourd'hui conservée au Musée Britannique (d'après *The Journal of Hellenic Studies*, pl. IV).

comme, à Delphes, il avait sacrifié à Apollon; Corinthe, encore riche de tous ses trésors; Sicyone, Argos, Épidaure[1] et son temple d'Esculape, Mégalopolis, la ville d'Épaminondas, Sparte et Olympie, évoquant partout les glorieux souvenirs et rendant hommage par son admiration à cette Grèce maintenant si abaissée. A Olympie, il crut voir Jupiter en contemplant la statue de Phidias, et il sacrifia avec la même pompe qu'au Capitole. Il voulut vaincre aussi les Grecs en magnificence. « Celui qui sait gagner des batailles, disait-il, doit savoir ordonner un festin et une fête. » Il fit préparer à Amphipolis des jeux grecs et romains, qu'il annonça aux républiques et aux rois de l'Asie et auxquels il invita les principaux chefs de la Grèce. Il y vint de toutes les parties du monde les acteurs les plus habiles, des athlètes et des chevaux fameux. Autour de l'enceinte des jeux étaient exposés les statues, les tableaux, les tapisseries, des vases d'or, d'argent, d'airain, d'ivoire et toutes les curiosités, tous les chefs-d'œuvre trouvés dans les palais de Persée. Les armes des Macédoniens avaient été réunies en un immense mon-



Zeus (statuette découverte en Épire)[2].

[1] Nous publions à la p. 537 une statue en marbre découverte en 1886 à Épidaure et conservée au musée national archéologique d'Athènes (n° 121 du catalogue de M. Kavvadias); d'après les *Monuments de la sculpture grecque et romaine, disposés dans l'ordre historique, publiés sous la direction de H. Brunn par F. Bruckmann*, Munich, 1888, livraison III, n° 14. — C'est une réplique remarquable d'un original aujourd'hui perdu, et le type rappelle celui de la Vénus dite Vénus *Genitrix*. Cf. Fröhner, *Notice de la sculpture antique du musée national du Louvre*, n° 135.

[2] Bronze découvert près de Janina et conservé au musée de Tchinli kiosk, à Constan-



APHRODITE D'ÉPIDAURE.

ceau, Paul Émile y mit le feu, et la fête se termina aux lueurs sinistres de l'incendie. Cet holocauste annonçait à la Grèce et au monde



Tête d'athlète vainqueur[1]. (Voy. p. 536.)

la fin de la domination macédonienne, comme l'incendie du palais de

tinople (d'après le *Bull. de Corr. hellén.*, IX (1885), pl. XIV). — Le dieu s'appuyait de la main gauche sur le sceptre et de la main droite tenait sans doute un de ses attributs habituels, la foudre ou l'aigle. M. Collignon, qui a le premier publié cette statuette, ne la croit pas postérieure au deuxième siècle avant notre ère.

[1] Bronze conservé à la Glyptothèque de Munich (n° 302 de la *Description* de H. Brunn);

Persépolis, par Alexandre, avait, un siècle et demi plus tôt, annoncé à l'Asie la destruction de l'empire de Cyrus.

Cependant les commissaires du Sénat étaient arrivés; Paul Émile régla avec eux le sort de la Macédoine, et, ayant réuni à Amphipolis, devant son tribunal qu'entourait une foule immense, dix des principaux citoyens de chaque ville, il leur déclara les volontés du peuple romain. Il s'exprimait en latin, le vainqueur devant parler sa langue aux vaincus; mais le préteur Octavius répétait en grec ses paroles. Les Macédoniens seront libres et conserveront leurs villes avec des magistrats annuels, leurs territoires, leurs lois, et ils ne payeront au peuple romain que la moitié des anciens tributs; mais la Macédoine, réduite en province romaine et gouvernée par un proconsul, sera divisée en quatre districts, avec interdiction aux habitants de contracter mariage, de vendre ou d'acheter hors de leur territoire. Les cantons voisins des barbares pourront seuls armer quelques troupes. Ceux du troisième district approvisionneront de sel les Dardaniens, à un prix convenu d'avance[2]. Les amis et les courtisans du roi, ses généraux, ses commandants de flotte, ses gouverneurs de places, tous ceux qui ont exercé quelque emploi, suivront le consul en Italie avec leurs enfants; et il les désigna tous par leurs noms. Puis il donna aux Macédoniens un code de lois appropriées à leur nouvelle situation, et dans chaque district l'administration locale fut confiée à un sénat, c'est-à-dire à un petit nombre d'hommes choisis parmi les partisans de Rome, « de peur que le peuple ne fît dégénérer en licence la liberté réglée qu'il devait aux Romains »[3], puis il partit pour l'Épire. Anicius appliqua les mêmes dispositions à l'Illyrie, qui fut partagée en trois cantons.



Monnaie d'Amphipolis[1].

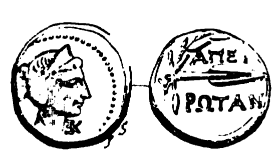
d'après les *Monuments de la Sculpture grecque et romaine...* publiés par Brunn et Bruckmann, livr. II, n° 8. — La poitrine est moderne, mais la tête est certainement antique et de très bonne époque. Les lèvres sont dorées : les yeux étaient sans doute en argent.

[1] Tête laurée de Janus bifrons (imité des monnaies de la république romaine). ℞. ΑΜΦΙΠΟΛΙΤΩΝ. Deux centaures tirant probablement de l'arc et galopant dans des sens opposés. (Bronze.)

[2] Plusieurs villes, qui avaient favorisé les Romains, furent exemptées du tribut. (Tite Live, XLV, 26.)

[3] Tite Live, XLV, 18 : *ne improbum vulgus a senatu Romano aliquando libertatem salubri moderatione datam ad licentiam pestilentem traheret.*

La Macédoine était trop riche pour être abandonnée au pillage des soldats; on ne leur avait livré que quelques villes qui, après Pydna, avaient hésité à ouvrir leurs portes. Le consul avait cherché d'ailleurs à séparer la cause du roi de celle du peuple; il fallait paraître n'avoir combattu que Persée, et ne vouloir que ses dépouilles, pour ébranler d'avance, par cette politique, tous les trônes qui restaient encore debout. La Macédoine et l'Illyrie furent donc épargnées; mais les soldats murmuraient : on leur livra l'Épire.



Monnaie des Épirotes, *in genere*[1].

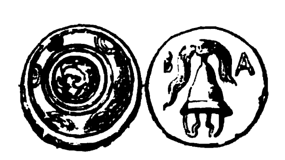
La politique des assemblées nombreuses est souvent impitoyable, parce que, de tous ceux qui concourent à leurs actes, aucun n'en est personnellement responsable. Les Épirotes avaient fait défection; le Sénat, pour effrayer à jamais ses alliés, voulut les traiter ainsi qu'il faisait des transfuges toujours frappés de la hache : il se contenta cependant de les vendre comme esclaves. Mais quelle exécution : celle d'un peuple tout entier! Paul Émile versa, dit-on, des larmes en lisant le décret. Des cohortes envoyées dans les soixante-dix villes de l'Épire[2] reçurent l'ordre, au même jour, à la même heure, de les livrer au pillage et d'en abattre les murailles. Le butin fut si considérable, que chaque fantassin, après qu'on eut mis à part pour le Trésor l'or et l'argent, reçut 200 deniers, chaque cavalier 400. Cent cinquante mille Épirotes furent vendus.

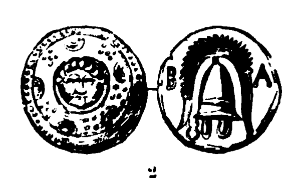
Paul Émile rentra à Rome en remontant le Tibre sur la galère du roi ornée des boucliers d'airain de la phalange. La solennité du triomphe dura trois jours, tant le butin était immense. Le premier, passèrent les statues et les tableaux sur deux cent cinquante chariots; le second, une longue file de voitures chargées d'armes, et trois mille hommes portant sept cent cinquante vases, dont chacun contenait 3 talents en argent monnayé; d'autres avec des cratères et des coupes d'argent remarquables par leur grandeur et leurs ciselures. Le troisième jour, des soldats portant l'or monnayé dans soixante-dix-sept vases qui renfermaient chacun 3 talents; quatre cents couronnes d'or données par les villes de Grèce et d'Asie; une coupe du poids de 10 talents d'or incrustée de pierreries; et les antigonides, les

[1] Tête diadémée d'Artémis, à droite; sous le cou, un monogramme d'atelier. ℞. AΠEIPΩTAN. Fer de lance. Le tout dans une couronne de laurier. (Bronze.)

[2] Presque toutes dans le pays des Molosses. (Polybe, XXX, 9.) Tite Live, en faisant combattre les Molosses contre Persée, les aura pris pour une autre peuplade épirote.

séleucides, les thériclées et les autres coupes d'or qui ornaient la table des rois de Macédoine; puis le char du roi chargé de ses armes et de son diadème. La foule des captifs suivait; parmi eux le fils de Cotys et les enfants de Persée, auxquels leurs gouverneurs apprenaient à tendre vers la foule des mains suppliantes. Derrière ses enfants marchait Persée vêtu de deuil et l'air égaré comme si l'excès de ses maux lui avait fait perdre tout sentiment. Il avait demandé à Paul Émile de le soustraire à cette ignominie. « C'est une chose qui a toujours été et qui est encore en son pouvoir, » avait durement répondu le Romain. Jeté dans un cachot de la ville d'Albe, il comprit ce qu'était la clémence de Rome, que Paul Émile lui avait vantée; et, dans l'année qui suivit le triomphe, il se laissa mourir de faim ou périt sous les lentes tortures de ses geôliers. Son fils aîné, Philippe, mourut avant lui; l'autre, pour gagner sa vie, apprit le métier de tourneur; plus tard cet héritier d'Alexandre parvint à la charge de greffier!





2

Monnaies royales macédoniennes[1].

Quant à Genthios, après avoir paru au triomphe du préteur Anicius, il avait été emprisonné à Iguvium, au milieu des montagnes de l'Ombrie.

Une fin plus triste fut celle de ce glorieux peuple qui avait conquis la Grèce et l'Asie. Jamais la Macédoine ne remonta au rang des nations, et, jusqu'à nos jours, durant vingt siècles, l'histoire n'a plus prononcé son nom.

III. — FIN DE LA LIGUE ACHÉENNE; RÉDUCTION DE LA MACÉDOINE ET DE LA GRÈCE EN PROVINCES ROMAINES.

Le peuple romain n'avait encore rien pris, cette fois, si ce n'est les 45 millions versés par Paul Émile dans le Trésor, et les tributs imposés à la Macédoine, qui permirent au Sénat de ne plus demander d'impôt aux citoyens; mais il n'avait pas besoin de réunir de nou-

[1] 1. Bouclier macédonien. Au centre, en haut-relief, une tête d'Hercule de trois quarts à gauche, coiffée de la peau de lion. ℞. BA[σιλέως]. Casque macédonien. (Bronze.) — 2. Bouclier macédonien, orné au centre d'un masque de Gorgone tirant la langue. ℞. BA[σιλέως]. Casque macédonien; à gauche, un caducée. (Bronze.).

veaux territoires à son empire pour étendre sa domination. La Macédoine avait paru le dernier boulevard de la liberté du monde; maintenant qu'il était tombé, tous couraient au-devant de la servitude, les rois en tête.



Monnaie de Rhodes [1].

Les Rhodiens, qui avaient voulu imposer leur médiation, redoutaient la guerre, bien qu'ils eussent mis à mort les partisans avoués de Persée et apporté à Rome de riches présents. Le Sénat n'envoya pas d'armée contre eux, mais la Lycie et la Carie leur furent définitivement enlevées, et on leur imposa le titre d'alliés, qui faisait si rapidement tomber au rang de sujets. Ils n'en dressèrent pas moins dans leur principal temple la statue colossale du Peuple romain [2]; plus tard, Smyrne éleva un temple à la ville de Rome. Dans l'île de Lesbos, Antissa fut rasée pour avoir fourni quelques vivres à la flotte de Persée. En Asie, toutes les villes s'empressèrent de bannir ou de mettre à mort les anciens partisans du roi.



La déesse Rome, sur une monnaie de Smyrne [3].

Dans la Grèce, il ne restait d'autre État libre que la ligue achéenne, elle aussi destinée à périr. Philopœmen n'avait pu lui-même croire sérieusement à sa durée. Quand les Romains, dit Polybe, demandaient des choses conformes aux lois et aux traités, il exécutait sur-le-champ leurs ordres; quand leurs exigences étaient injustes, il voulait qu'on fît des remontrances, puis des prières, et, s'ils demeuraient inflexibles, qu'on prît les dieux à témoin de l'infraction des traités et qu'on obéît. « Je sais, ajoutait-il, qu'un temps viendra où nous serons tous les sujets de Rome [5]; mais



Monnaie d'Antissa [4].

[1] Tête du Soleil de trois quarts, à droite, la tête radiée. ℞. ΑΡΙΣΤΟΜΑΧΟΣ, nom d'un magistrat. Rose épanouie; à droite, la lettre Γ. Grènetis. (Drachme.)

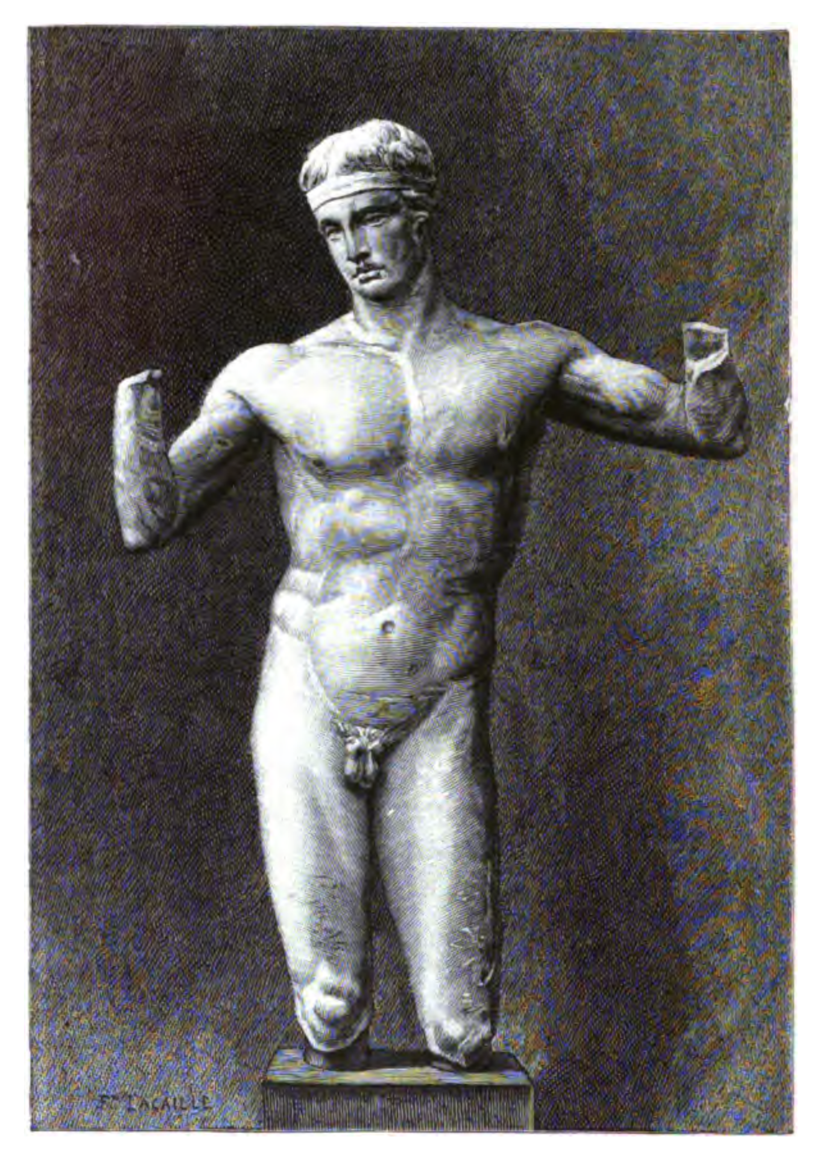
[2] Polybe, XXXI, 16.

[3] ΘΕΑC ΡΩΜΗC CΜΥΡΝΑΙΩΝ Γ ΝΕΩΚΟ[ΡΩΝ]. La déesse Rome assise, à gauche, sur un trône; elle est casquée et s'appuie de la main gauche sur sa lance; sur la main droite elle tient une petite Victoire qui lui tend une couronne. Son bouclier est à ses pieds. (Revers d'une monnaie de bronze de Smyrne à l'effigie de Julia Domna.)

[4] Tête imberbe diadémée (Arion ou Sapho ?), à droite. ℞. ΑΝΤΙΣ[σαίων]. Tête barbue de Bacchus tyrrhénien, coiffée d'une haute tiare, à droite. Dans le champ, un monogramme indistinct. (Bronze.)

[5] Tite Live fait aussi dire par Lycortas à Appius : « Je sais que nous sommes ici comme des esclaves qui se justifient devant leurs maîtres. » (XXXIX, 37.)

ce temps, je veux le retarder. Aristénès, au contraire, l'appelle, car il voit l'inévitable nécessité, et il préfère la subir aujourd'hui plutôt que demain. » Cette politique d'Aristénès, que Polybe ose appeler



Le Diadumène de Smyrne[1]. (Voy. p. 543.)

sage[2], Callicratès la suivit, mais dans le seul intérêt de son ambition

[1] Figurine en terre cuite, haute de 295 mill., découverte à Smyrne (d'après *The Journal of Hellenic Studies*, pl. LXI). — Cette statuette a donné lieu à d'intéressants rapprochements avec le Diadumène de Vaison (tome II, p. 56) et le Diadumène Farnèse, tous deux conservés au Musée Britannique.

[2] Livre XXV. 8. Cependant Polybe et son père Lycortas étaient les chefs du parti opposé aux Romains. Durant la guerre contre Persée, ils faillirent être accusés par les commis-

et avec un hideux cynisme de servilité. « La faute en est à vous, pères conscrits, osa-t-il dire dans le Sénat, si les Grecs ne sont pas dociles à vos volontés. Dans toutes les républiques il y a deux partis : l'un qui prétend qu'on doit s'en tenir aux lois et aux traités, l'autre qui veut que toute considération cède au désir de vous plaire; l'avis des premiers est agréable à la multitude : aussi vos partisans sont-ils méprisés; mais prenez à cœur leurs intérêts, et bientôt tous les chefs des républiques, et avec eux le peuple, seront pour vous. » Le Sénat répondit qu'il serait à désirer que les magistrats de toutes les villes ressemblassent à Callicratès, et, comme pour justifier ses paroles, les Achéens l'élurent stratège à son retour de Rome.

Cela se passait quelques années avant la guerre de Persée. Ce prince rendit l'espoir aux partisans de l'indépendance hellénique : aussi les Achéens voulurent-ils d'abord garder une exacte neutralité; mais, quand Marcius eut forcé les défilés de l'Olympe, Polybe accourut lui offrir le secours d'une armée achéenne[1] : il était trop tard; les Romains voulaient vaincre seuls, pour n'être point gênés par la reconnaissance. Polybe lui-même fut du nombre des mille Achéens détenus en Italie, et il aurait eu pour prison quelque ville obscure, loin de ses livres et des grandes affaires qu'il aimait tant à étudier, si les deux fils de Paul Émile n'avaient répondu de lui au préteur.

Pendant les dix-sept années que dura cet exil, sur lequel le Sénat ne voulut jamais s'expliquer, Callicratès resta à la tête du gouvernement de son pays. Il y faisait bien mieux les affaires de Rome que si le Sénat eût envoyé à sa place un proconsul. Laisser aux pays vaincus ou soumis à l'influence romaine leurs chefs nationaux, gouverner par les indigènes, comme les Anglais le font dans l'Inde, fut une des maximes les plus heureuses de la politique romaine. Content de cette apparente indépendance, de ces *libertés municipales* qui s'accordent si bien avec le despotisme politique, les peuples tombaient sans bruit, sans éclat, à la condition de sujets, et le Sénat les trouvait tout façonnés au joug, quand il voulait serrer le frein et faire sentir l'éperon. Ainsi la Grèce

saires, et, après Pydna, Polybe fut déporté en Italie. Mais, voyant la Grèce si faible, si divisée, couverte depuis deux siècles de sang et de ruines, et privée de véritable liberté, Polybe se résignait à la voir calme et prospère sous cette domination romaine qui laissait aux villes tant de liberté intérieure. Il faut, quoi qu'on ait dit, revenir au bon sens et à l'impartialité de l'ami de Philopœmen.

[1] Polybe, XXVIII, 10 seq

allait devenir, sans qu'elle s'en aperçût, comme tant de cités italiennes, une possession de Rome, lorsque, à la mort de Callicratès, Polybe, appuyé de Scipion Émilien, sollicita le renvoi des exilés d'Achaïe. Ils n'étaient plus que trois cents : le Sénat hésitait. Caton s'indigna qu'on délibérât si longtemps sur une pareille misère; le mépris lui donna de l'humanité. « Il ne s'agit, disait-il, que de décider si quelques Grecs décrépits seront enterrés par nos fossoyeurs ou par ceux de leur pays.» On les laissa partir (150)[1]. Caton avait raison : c'était bien au tombeau qu'après un dernier combat la Grèce allait descendre, et, elle aussi, pour vingt siècles.

Chez quelques-uns de ces exilés, l'âge n'avait ni glacé l'ardeur ni calmé le ressentiment. Diéos, Critolaos et Damocritos rentrèrent dans leur patrie, le cœur ulcéré, et par leur audace imprudente précipitèrent sa ruine.



Démétrius Ier, roi de Syrie[2].

Les circonstances leur paraissaient, il est vrai, favorables. Un aventurier, Andriscos, se donnant pour fils naturel de Persée, venait de réclamer l'héritage paternel (152). Repoussé par les Macédoniens dans une première tentative, il s'était réfugié auprès de Démétrius, roi de Syrie, qui l'avait livré aux Romains. Ceux-ci, contre leur habitude, le gardèrent mal; il s'échappa, recruta une armée en Thrace, et se donnant cette fois pour Philippe, ce fils de Persée qui était mort chez les Marses, il souleva la Macédoine et occupa une partie de la Thessalie. Scipion Nasica le chassa de cette province (149); mais il y rentra, battit et tua le préteur Juventius, et fit alliance avec les Carthaginois, qui commençaient alors leur troisième guerre Punique. L'affaire devenait sérieuse. Rome combattait en ce moment dans l'Espagne et l'Afrique; on pouvait craindre que le mouvement ne s'étendît de

[1] Polybe voulait demander au Sénat qu'on les rétablit dans les charges et les honneurs qu'ils avaient avant leur exil. Caton, qu'il sonda à ce sujet, lui répondit : « Il me semble, Polybe, que tu ne fais pas comme Ulysse; étant une fois échappé de la caverne du géant cyclope, tu veux y retourner pour aller quérir ton chapeau et ta ceinture que tu y as oubliés. » (Plutarque, *Caton*, 9.)

[2] Tête diadémée de Démétrius à droite. Couronne de laurier. ℟. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ ΣΩΤΗΡΟΣ. La Fortune assise à gauche sur un trône; elle tient une baguette et une corne d'abondance remplie de fruits. Dans le champ, le monogramme de l'atelier d'Antioche (ANT) et celui d'un officier monétaire; à l'exergue, la date ΑΞΡ (= an 161 de l'ère des Séleucides). (Tétradrachme.)

proche en proche à la Grèce entière et à l'Asie. Une armée consulaire fut donnée au préteur Métellus, qui gagna une nouvelle victoire de Pydna et conduisit à Rome Andriscos chargé de chaînes (148).

Une année avait suffi pour terminer cette guerre, au fond peu redoutable, qu'un second imposteur tenta vainement de renouveler quelques années plus tard (142). Le Sénat, croyant enfin mûrs pour la servitude les États que depuis un demi-siècle il avait vaincus et enlacés dans ses intrigues, réduisit la Macédoine en province (146).

La nouvelle province s'étendit de la Thrace à l'Adriatique, où les deux florissantes cités d'Apollonie et de Dyrrachium lui servirent de ports et comme de points d'attache avec l'Italie. Son impôt resta fixé à



1 2

Monnaies de la Macédoine, *in genere*[1].

100 talents, moitié de ce que la Macédoine payait à ses rois et qu'elle leva elle-même; ses villes conservèrent leurs libertés municipales, et, au lieu des guerres civiles et étrangères qui l'avaient si longtemps désolée, elle allait jouir, durant quatre siècles, d'une paix et d'une prospérité qui ne fut que de loin en loin troublée par les exactions de quelque proconsul républicain.

L'armée de Metellus le *Macédonique* était encore cantonnée au milieu de sa conquête, quand un des bannis achéens, de retour dans le Péloponnèse, Diéos, fut élu stratège. Durant sa magistrature, l'éternelle querelle entre Sparte et la ligue, quelque temps assoupie, se renouvela, grâce aux secrètes intrigues de Rome; Sparte voulut encore sortir de la commune alliance. Aussitôt les Achéens armèrent, mais les commissaires romains arrivèrent, apportant un sénatus-consulte qui sépa-

[1] 1. Buste de Pan jeune, à droite; il est cornu et il porte *le pedum* sur l'épaule. ℞. Deux boucs couchés à droite; dans le champ, un monogramme qui est probablement celui de la ville de Bottiæa. Le tout dans une couronne de feuilles de chêne. (Bronze.) — 2. Tête imberbe d'Hercule coiffée de la peau de lion, à droite. ℞. ΜΑΚΕΔΟΝΩΝ. Cavalier allant au pas à droite et levant la main droite. Dans le champ, une étoile et le monogramme de la ville de Bottiæa. (Bronze.)

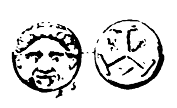
rait de la ligue Sparte, Argos et Orchomène : les deux premières comme peuplées de Doriens, l'autre comme étant d'origine troyenne, toutes trois, par conséquent, étrangères par le sang aux autres membres de la confédération. A la lecture de ce décret, Diéos souleva le peuple de Corinthe : les Lacédémoniens trouvés dans la ville furent



1
Monnaie de Zacynthus.



2
Monnaie de Samé (île de Céphallénie).



3 4
Monnaies de Cranion (île de Céphallénie).

Monnaies des îles du golfe de Corinthe[1]

massacrés, et les députés romains n'échappèrent au même sort que par une fuite précipitée. Ce peuple, qui depuis quarante ans tremblait devant Rome, retrouva enfin quelque courage dans l'excès de l'humiliation; il entraîna dans son ressentiment Chalcis et les Béotiens; et, quand Metellus descendit de la Macédoine avec ses légions, les confédérés marchèrent à sa rencontre jusqu'à Scarphée, dans la Locride (146). Cette armée fut taillée en pièces; mais, en armant jusqu'aux esclaves, en prenant l'argent des riches et les bijoux des femmes, Diéos réunit encore quatorze mille hommes, et acheva ses préparatifs de défense; posté

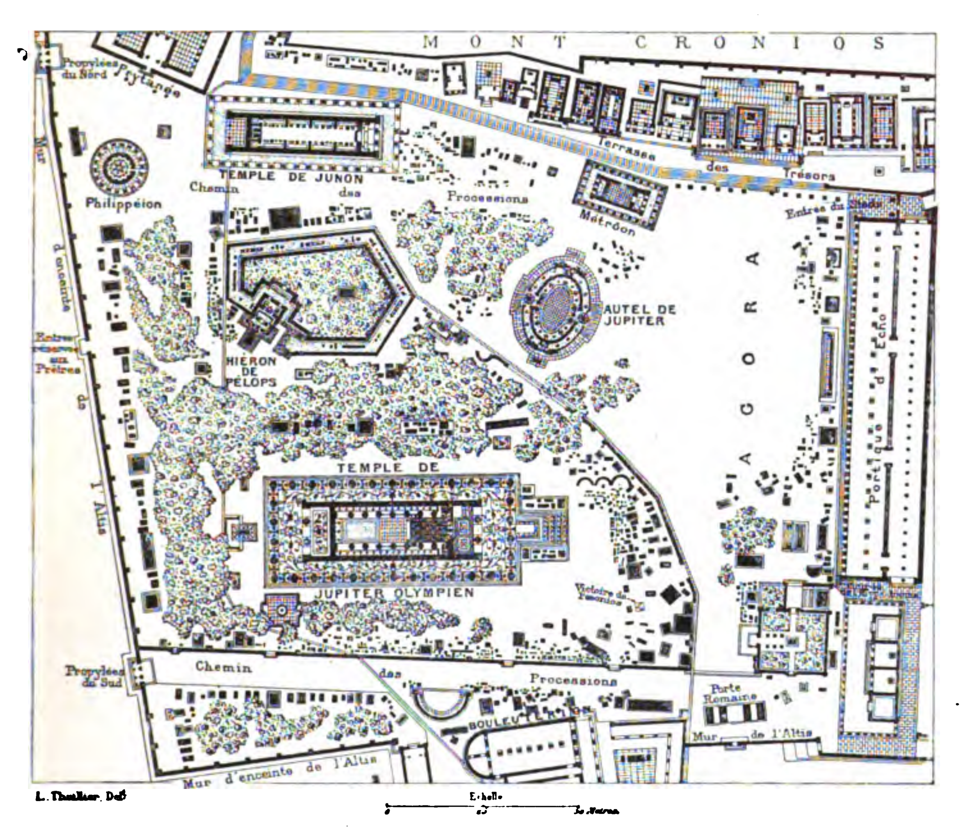


L'acropole de Corinthe[2].

[1] 1. Tête d'Aphrodite, à gauche. ℞. Z Protome de Pégase galopant à gauche. (Argent.) — 2. Tête de face de Pallas, avec un casque à triple aigrette. ℞. ΣΑΜΑΙΩΝ. Bélier, à droite. (Argent.) — 3. Tête de Gorgone de face. ℞. ΚΡΑ[νίων] entre trois grands T rapprochés par leur base. Les trois T signifient tritétartémorion. (Argent.) — 4. Casque à droite. ℞. K. Dans un carré creux. (Bronze.) Les îles de Zacynthus et de Céphallénie commandent le golfe de Corinthe.

[2] Vue de l'Acrocorinthe surmontée du temple d'Aphrodite armée; au pied de la montagne la grotte de la nymphe Peirène. Dans le champ, à gauche, un olivier. En légende CLICOR (*Colonia Laus Julia Corinthus*). (Revers d'une monnaie de bronze à l'effigie de Septime Sévère.)

à Leucopétra, à l'entrée de l'isthme de Corinthe, il attendit le nouveau consul Mummius. Sur les hauteurs voisines, les femmes, les enfants, s'étaient placés pour voir leurs époux et leurs pères vaincre ou mourir : ils moururent. Corinthe, abandonnée des Achéens, fut prise sans combat, et, pour épouvanter la Grèce par une exécution féroce, le consul fit égorger les hommes, vendre les enfants et les femmes, après



Plan restauré de l'Altis (Olympie).

quoi il livra la ville au pillage et à l'incendie[1]; Thèbes, Chalcis et le territoire des trois cités furent réunis au domaine public du peuple romain. Les ligues achéenne et béotienne furent dissoutes; toutes les villes qui avaient pris part à la lutte, démantelées, désarmées, soumises au tribut et à un gouvernement oligarchique, qu'il était plus aisé au Sénat de tenir dans la dépendance que des assemblées populaires[2]. Les territoires sacrés, Delphes et Olympie, dans l'Élide, gar-

[1] Cf. Strabon, VIII, 381; Tite Live, *Epit.*, 52.
[2] Pausanias, VII, 16. Athènes et quelques autres villes ne furent pas soumises au tribut.

dèrent leurs privilèges; mais le crédit de ces dieux qui ne savaient plus sauver leurs peuples baissait, et l'herbe allait pousser autour de leurs parvis.

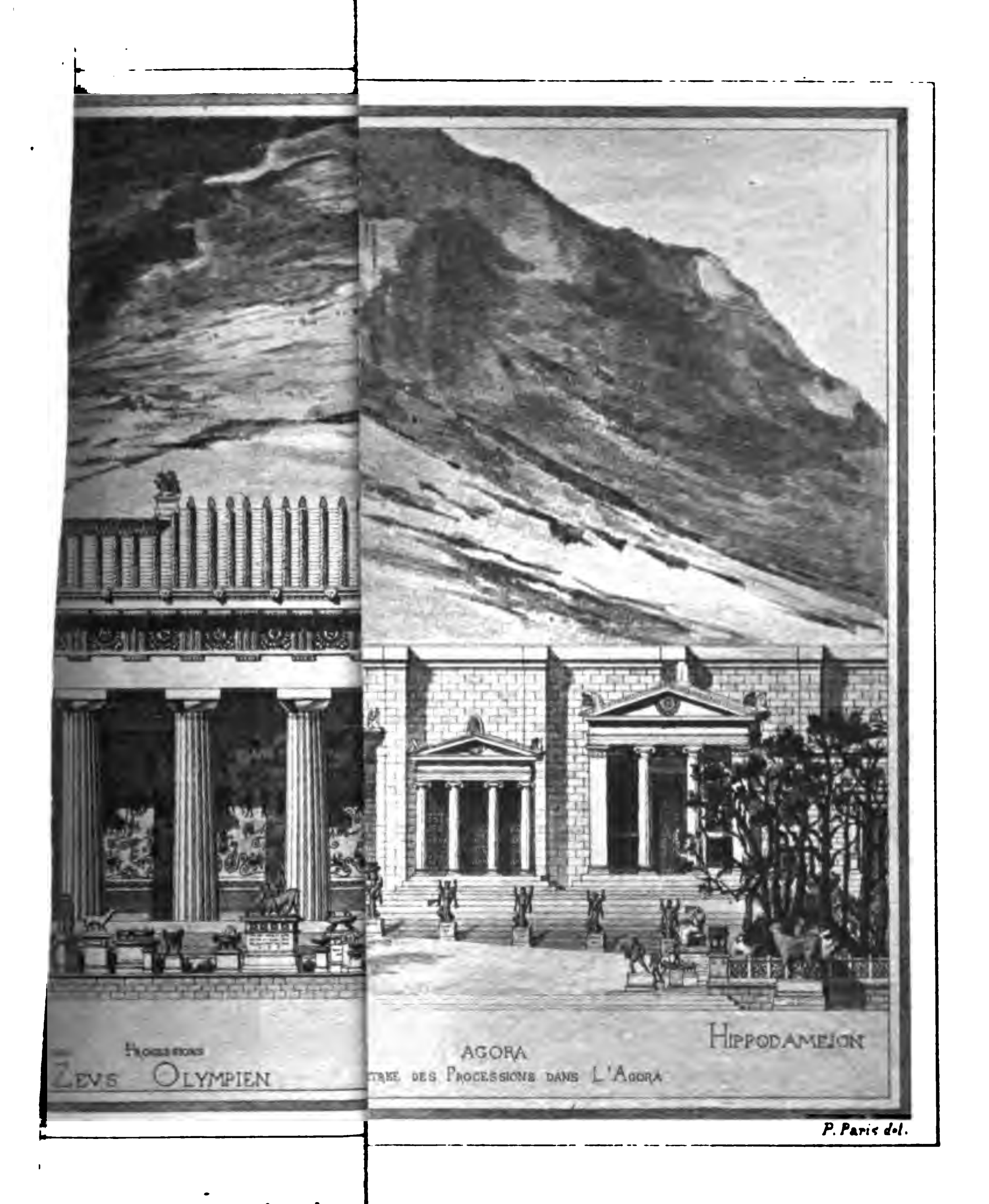
Encore un peuple rayé de la liste des nations! Les Grecs, par la main de Rome, étaient arrivés à la fin de leur existence politique, et ils n'avaient pas même le droit d'en accuser la fortune. Il en coûte de le dire, à nous surtout, mais ceux qui ont tort, sans que les vainqueurs aient toujours raison, sont le plus souvent les vaincus. Qu'on se reporte au tableau que nous avons tracé de la Grèce, avant que les Romains n'y missent le pied, et l'on reconnaîtra que ce peuple avait, de ses mains, creusé son tombeau. Qui ne peut se gouverner obéira, qui n'a point de prévoyance sera exposé à tous les hasards : c'est la loi universelle. L'anarchie fit justement esclaves ceux qu'en des temps meilleurs le patriotisme et la discipline avaient faits glorieux et forts.

En vérité, cette race dégénérée ne méritait pas que Rome dépensât tant de prudence pour l'amener insensiblement sous son empire. Comme si le Sénat avait eu toujours présents à l'esprit les exploits jadis accomplis par la Grèce, comme s'il avait redouté qu'en précipitant les choses, quelque beau désespoir ne renouvelât les lauriers de Marathon et de Platée, il avait mis un demi-siècle à agir et à parler en maître. La guerre contre les Illyriens terminée, il avait fait savoir aux Grecs que c'était pour les délivrer de ces pirates que les légions avaient traversé l'Adriatique, et, dans la lutte avec la Macédoine, il avait prétendu combattre pour leur indépendance. Après Cynoscéphales, Flamininus transforma doucement cette amitié des premiers jours en protectorat; et ce ne fut qu'après que toute force eut été détruite en Macédoine, en Asie, en Afrique, que Mummius fit du protectorat une domination. Même alors, la Grèce ne fut pas formellement réduite en province[1]. Ce grand nom imposait. D'ailleurs les cités les plus glorieuses, Athènes, Sparte, d'autres encore, étaient restées étrangères à la lutte engagée par les Achéens, et beaucoup de ceux-ci l'avaient soutenue avec mollesse : « Si nous n'eussions été perdus promptement, disaient-ils, nous n'aurions pu nous sauver[2]. » Ils entendaient par là qu'une résistance opiniâtre aurait rendu les Romains implacables, tandis qu'une facile victoire avait désarmé leur colère. Une fois,

[1] On n'est pas sûr qu'il y ait eu avant Actium des proconsuls en Achaïe, mais le gouverneur romain de la Macédoine avait la haute main sur la Grèce.

[2] Polybe, XL, 5, 12.

RESTAV



…ON DE L'ALTIS À …

PAR V. LALOUX,

…TE, ANCIEN GRAND PRIX DE ROME

en effet, les exécutions des premiers jours accomplies, et les auteurs, les complices de la guerre, punis de manière à ôter l'envie de recommencer, les Grecs furent traités en vaincus dont Rome voulait gagner l'amitié. Ils perdirent la liberté, mais ils en conservèrent l'apparence,



Buste de Romain (II[e] siècle av. J.-C.)[1].

en gardant leurs lois, leurs magistrats, leurs élections, même leurs ligues qu'au bout de quelques années le Sénat leur permit de renouer. Point de garnison romaine dans leurs villes, point de proconsul dans leur pays. Seulement, du fond de la Macédoine, le gouverneur écou-

[1] Marbre conservé dans la Glyptothèque de Munich (n° 172 de la *Description* de Brunn) : d'après les *Monuments de la sculpture grecque et romaine*..., publiés par Brunn et Bruckmann,

tait tous les bruits, surveillait tous les mouvements, prêt à descendre sur l'Hellade avec ses cohortes et à renouveler par quelque mesure rigoureuse l'effroi laissé dans les âmes par la destruction de Corinthe. En réalité, Rome n'ôtait aux Grecs que le droit de dévaster leur pays par la continuité des guerres intestines.



Junon [1].

Metellus avait enlevé de Pella vingt-cinq statues en bronze qu'Alexandre avait commandées à Lysippe pour consacrer la mémoire de ses gardes tombés sur les bords du Granique. Il les plaça en face de deux temples qu'il bâtit à Jupiter et à Junon et qui furent les premiers édifices de marbre que Rome posséda. Après ces constructions, il lui resta, sur la part de butin qu'il s'était faite, assez d'argent pour élever encore un magnifique portique.

Mummius était un Romain de vieille roche; il avait conservé toute la rusticité antique et ne comprenait rien aux élégances de la Grèce. Afin d'obéir à la coutume, bien plus que par goût pour les chefs-d'œuvre de l'art, il enleva de Corinthe, avant l'incendie et le pillage, les statues, les vases [2], les tableaux, les cise-

livr. II, n° 10. — Le nom d'Antiochus Soter proposé par Wolters (*Archäol. Zeitung*, 1884, p. 157 et suiv.) ne saurait être accepté.

[1] Figurine en terre cuite, découverte dans la nécropole de Myrina et conservée au musée du Louvre (n° 196 du *Catalogue*) ; d'après *La nécropole de Myrina*, II[e] partie, pl. XXVIII, n° 2. Cf. *ibid.*, p. 391. — La déesse porte un haut diadème, et le bras droit s'appuyait sans doute sur un sceptre. « Le type est celui d'un bon nombre de statues de la même déesse, dont la plus célèbre est la Junon Barberini. »

[2] L'airain de Corinthe était fameux, mais nous n'en possédons pas. Nous avons, au contraire, un grand nombre de ses vases peints qui étaient célèbres dans tout le monde grec. Il se peut que Mummius en ait enlevé quelques-uns, car ils étaient très recherchés en Italie.

lures, et ce qu'il n'avait pu vendre au roi de Pergame[1], il le fit transporter à Rome, où ce butin de guerre servit à décorer les temples et les lieux publics. Pour lui-même, il ne garda rien et resta



Dédicace du temple élevé par Mummius à Hercule vainqueur[2]. (Voyez p. 554.)

pauvre, de sorte que la république fut obligée de doter ses filles. Jamais il ne se douta qu'il avait commis un crime en détruisant la

[1] Ce prince offrit 600 000 sesterces d'un seul tableau d'Aristide de Thèbes, son *Bacchus*. (Strabon, VIII, 381 ; Pline, *Hist. nat.*, XXXV, 8.)

[2] Fac-simile de la dédicace du temple d'Hercule vainqueur, d'après Ritschl, *Priscæ latinitatis monumenta epigraphica*, tab. LI A. (Cf. *Corp. inscr. Latin.*, I, 541 ; Wilmanns, *Exempla inscript. Latin.*, I, n° 27, *a*). — On lit :

L. MUMMIUS L. F. COS.
DUCTU AUSPICIO IMPERIOQUE EIUS ACHAIA CAPTA
CORINTO DELETO (*sic*) ROMAM REDIEIT TRIUMPHANS.
OB HASCE RES BENE GESTAS QUOD IS IN BELLO VOVERAT
HANC AEDEM ET SIGNU HERCULIS VICTORIS
IMPERATOR DEDICAT.

plus belle ville de la Grèce, après un combat sans péril et par conséquent sans gloire. Il crut toujours avoir accompli un exploit mémorable, et, dans son inscription consulaire, qu'on a retrouvée, on lit ces mots, où il mettait l'honneur de son consulat : *deleta Corintho*. Ce barbare eut bien raison de consacrer, après son triomphe, un temple au dieu de la force, à Hercule vainqueur.

Quant aux auteurs de la guerre d'Achaïe, l'un, Critolaos, avait disparu à Scarphée; l'autre, Diéos, s'était donné la mort, qu'il n'avait pu trouver sur le champ de bataille. De Leucopétra il s'était enfui à Mégalopolis, avait égorgé sa femme et ses enfants, mis le feu à sa maison et s'était lui-même empoisonné. En suscitant une lutte insensée, ces hommes avaient appelé bien des maux sur leur patrie, mais ils tombèrent avec elle et pour elle. Le dévouement absout de l'imprudence, et nous aimons mieux que la Grèce ait ainsi fini, sur un champ de bataille, que dans le sommeil léthargique où tant d'autres victimes de Rome se sont éteintes. Pour les nations comme pour les individus, il faut savoir bien mourir. Les Achéens, restés seuls debout au milieu des peuples grecs abattus, devaient ce dernier sacrifice à la vieille gloire de l'Hellade.

Politiquement la Grèce est morte. A l'Agora, plus de luttes orageuses et de sentences d'exil contre la faction vaincue; au Pirée, plus de galères chargées de soldats; au Parthénon, plus de chants de triomphe; au Céramique, plus d'éloges funèbres : Rome commande la paix. Et pourtant quelques restes du génie grec vivent encore. Si l'élan donné par les grands hommes des siècles précédents s'est ralenti jusqu'à paraître s'arrêter, partout des rhéteurs dissertent, des grammairiens subtilisent, des philosophes disputent et, dans Athènes, les plus distingués des Romains viennent achever ou refaire leur éducation : un d'eux, un ami de Cicéron, y prend le nom d'Atticus. Pergame fonde une nouvelle école de sculpture; Rhodes croit enseigner les secrets de l'éloquence; Alexandrie est une fabrique de poésie, et les villes de la côte asiatique s'emplissent de praticiens qui, à beaux deniers comptants, copient les chefs-d'œuvre consacrés, pour décorer les villas des proconsuls. Par la science, l'art et la philosophie des anciens maîtres, la Grèce va conquérir l'Occident qu'aux jours de sa puissance, son génie n'avait point entamé, et elle y règne toujours.

Græcia capta ferum victorem cepit.

Mais cette seconde vie de la Grèce, cette action exercée par elle sur Rome appartiennent à l'histoire de la nouvelle capitale du monde ; je l'ai déjà racontée et j'y renvoie[1].

[1] Voy. *Hist. des Rom.*, t. II, chap. xxxv, *l'Hellénisme à Rome*, p. 197-277.

[2] Figurine conservée au musée de la Société archéologique d'Athènes, d'après J. Martha, *Catalogue des figurines en terre cuite du musée de la Société archéologique d'Athènes*, n° 498, p. 97, pl. VIII. — Éphèbe debout, avec la chevelure ébouriffée et rayonnante. Sur le bras gauche il porte un lièvre. Manteau blanc bordé de bleu jeté sur le dos et sur les épaules. Ce type est un de ceux qui se retrouvent le plus fréquemment dans les nécropoles de la Locride opontienne. Cf. Martha, *op. cit.*, p. 95-99 et n. x de l'Introduction. — P. Girard, *De Locris Opuntiis*, p. 96.



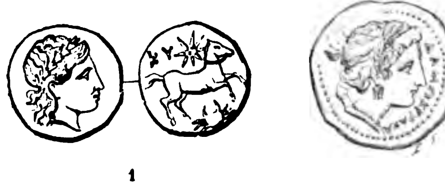
Terre cuite de la Locride Opontienne[2]

CHAPITRE XXXIX

RUINE DE LA GRÈCE EXTÉRIEURE.

I. — FIN DE L'INDÉPENDANCE DES GRECS ITALIOTES; DENYS L'ANCIEN.

L'Hellénisme, importé par Alexandre à Babylone, par les Séleucides en Syrie, par les Ptolémées dans leur nouvelle capitale, étouffa l'ancienne civilisation des vallées de l'Euphrate et du Nil. Grâce à lui, il est vrai, l'Asie antérieure et l'Égypte se couvrirent de villes nouvelles ou de vieilles cités exhumées de leurs ruines, dont quelques-unes prirent place parmi les plus célèbres du monde, telles que Smyrne, Éphèse, Milet, Séleucie, Antioche, Pergame et l'Égyptienne Alexandrie. Les Grecs y continuèrent, pour l'art et la science, comme disciples des vieux maîtres, l'œuvre de la mère-patrie, sans créer une seconde Hellade. Le commerce, l'industrie, le luxe, surtout la mollesse et le plaisir régnèrent dans ces villes; mais, durant deux ou trois siècles, rien de puissant ou de glorieux n'en sortit, excepté pour la géographie, les mathématiques, l'astronomie[1]; et toute cette prospérité, dont Rome hérita, ne valut pas au monde quelques jours de la vie d'Athènes au temps de Périclès[2].



Monnaies de Cyrène[3].

Nous n'avons pas non plus à parler des Grecs de Cyrène, de

[1] Strabon et son grand monument géographique, Archimède, Apollonius de Perge et Euclide dont les *Éléments* servent encore de livre d'enseignement pour la géométrie, Ératosthène qui donna la mesure de la terre, Aristarque qui la fit tourner autour du soleil, Hipparque, le plus grand astronome de l'antiquité, etc.

[2] Voy. ci-dessus, p. 315.

[3] 1. Tête laurée d'Apollon, à droite. ℞. KY Cheval bridé, galopant à droite. Dans le champ, une étoile et un crabe. (Bronze.) — 2. Tête d'Artémis diadémée, à droite, avec le carquois sur l'épaule. En légende ΔΑΜΩ (commencement d'un nom de magistrat) et KYPA[ναίων]. ℞. La



Dambourgez chromolith. Imp. Lemercier

VASE EN ARGENT DORÉ DÉCOUVERT A KERTSCH (PANTICAPÉE)

(Bosphore Cimmérien)

MUSÉE DE L'ERMITAGE A SAINT-PÉTERSBOURG

[illegible] du littoral [illegible] s'est
en dehors du grand [illegible] Grèce.
[illegible] voir des restes [illegible]
[illegible] que les objets précieux [illegible]



1 2

Monnaies de [illegible]

royaume de l'espèce [illegible]
[illegible] a brillé d'un vif éclat.

Grecs d'[illegible] ne nous arrêt[illegible]
[illegible] conf[illegible]
cette contr[illegible]
[illegible] des colon[illegible]
[illegible] de Chalcis,
Mégare, même
Lacédémone [5].
[illegible] leur histoire obscure
[illegible], et leur chute, [illegible]
[illegible] populations itali[illegible]
[illegible] Lucaniens (326 [illegible]
bataille d'Arbèles.

[illegible] volant à droite; [illegible]
[illegible] de la main droite. (Br[illegible]
ΑΚΡΑΓΑΝ [illegible] Tête jeune, le[illegible]
[illegible]. ℞. Une roue à quatre [illegible]
[illegible] une amphore. ℞. ΜΑΣΣΑΛΙΗ[illegible]
[illegible] (Bronze.) — 3. Buste de Di[illegible]
[illegible]. ℞. ΜΑΣΣΑΛΙΗΤΩΝ. Lion [illegible]
Nous avons publié quelques-unes [illegible]
[illegible]toire des Romains, II, [illegible]
[illegible] a été trouvé dans le tomb[illegible]
[illegible] notre tome I[er] de l'*H*[illegible]
[illegible] *Histoire des Romains*, pass[illegible]
[illegible] 1. Tête de Pan barbu, à gauche
[illegible] à gauche, levant [illegible]
emblème du commerce de [illegible]
[illegible]. (Monnaie d'or.) — 2 [illegible]
[illegible] cornes et ayant des oreilles [illegible]
Voy., à notre tome II, p. 519, [illegible]
Voyez notre t. III, p. 406, et [illegible] t. I[er], p. 544-576.

[illegible] DÉCOUVERT A KERTCH (PANT[illegible]

[illegible]

MUSÉE DE L'ERMITAGE A SAINT-PÉTERSBOURG

Marseille, du littoral pontique ou du Bosphore, dont la vie s'est écoulée en dehors du grand courant hellénique, bien qu'à Cyrène, on puisse voir des restes encore subsistants de l'architecture hellénique, et que les objets précieux, vases ou bijoux, découverts dans l'an-



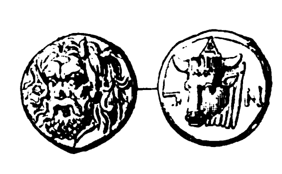
1 2 3

Monnaies de Marseille[1].

cien royaume du Bosphore[2], montrent qu'en ces lieux reculés la vie grecque a brillé d'un vif éclat.

Les Grecs d'Italie ne nous arrêteront pas davantage. Nous avons cependant conduit dans cette contrée bien des colons, partis de Chalcis, de Mégare, même de Lacédémone[3].





1 2

Monnaies de Panticapée, capitale du royaume du Bosphore[4].

Mais leur histoire obscure est étroitement mêlée à celle des indigènes, et leur chute, sous la main de Rome, se confond avec celle des populations italiotes[5]. L'expédition d'Alexandre le Molosse chez les Lucaniens (326), celle de Pyrrhus, qui manqua gagner en Italie sa bataille d'Arbèles, ont été brièvement rappelées[6]. A peine le vaincu

Victoire volant à droite; elle tient une couronne de la main gauche et des bandelettes flottantes de la main droite. (Bronze.)

[1] ΛΑΚΥΔΩΝ. Tête jeune, le front orné de cornes, du génie du Lacydon (nom du port de Marseille). ℞. Une roue à quatre rayons. (Argent.) — 2. Tête laurée d'Apollon, à gauche; derrière, une amphore. ℞. ΜΑΣΣΑΛΙΗΤΩΝ. Taureau cornupète à droite. Dans le champ, une amphore. (Bronze.) — 3. Buste de Diane à droite, diadémée et portant sur son épaule l'arc et le carquois. ℞. ΜΑΣΣΑΛΙΗΤΩΝ. Lion à droite. Dans le champ, deux lettres monétaires. (Argent.)

[2] Nous avons publié quelques-uns de ces bijoux, *Histoire des Grecs*, I, 552 et 559; II, 170, et *Histoire des Romains*, II, 818, 819; III, 655; VI, 413. Le vase d'argent doré, publié hors texte, a été trouvé dans le tombeau d'un roi scythe.

[3] Voy. notre tome I[er] de l'*Histoire grecque*, p. 557-587, et 710-717, et aussi le tome I[er] de notre *Histoire des Romains*, passim.

[4] 1. Tête de Pan barbu, à gauche; il est cornu et couronné de lierre. ℞. ΠΑΝ[τικαπαιατῶν]. Griffon à gauche, levant une patte et tenant un javelot dans sa gueule; sous ses pieds, un épi, emblème du commerce de Panticapée. Dans le champ, un monogramme de nom de magistrat. (Monnaie d'or.) — 2. Tête de trois quarts, à gauche, de Pan, le front orné de petites cornes et ayant des oreilles de cheval. ℞. ΠΑΝ Tête de taureau à gauche. (Argent.)

[5] Voy., à notre tome II, p. 519, l'expédition de Sicile.

[6] Voyez notre t. III, p. 406, et l'*Histoire des Romains*, t. I[er], p. 344-356.



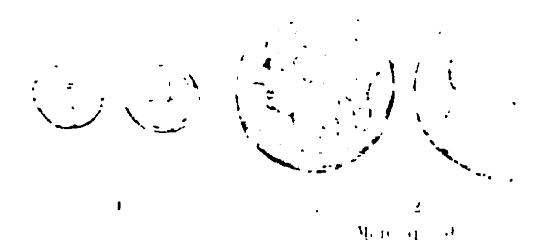
Dambourgez chromolith. Imp. Lemercier

VASE EN ARGENT DORÉ DÉCOUVERT A KERTSCH (PANTICAPÉE)

(Bosphore Cimmérien)

MUSÉE DE L'ERMITAGE A SAINT-PÉTERSBOURG

Marseille, du littoral pontique
en dehors du grand co
voir des restes en
que, et que les objets précieux,



Monnaies

en royaume du Bosphore², mont
recque a brillé d'un vif éclat.

Les Grecs d'Italie ne nous arrêt
pendant conduit
es cette contrée
en des colons,
rtis de Chalcis,
Mégare, même
Lacédémone³.



Monnaies de Panticapée

Mais leur histoire obscure est étroit
gènes, et leur chute, sous la main de
les populations italiotes⁴. L'expédition
es Lucaniens (526), celle de Pyrrhus,
la bataille d'Arbèles, ont été brièvement

ictoire volant à droite; elle tient une
antes de la main droite. (Bronze.)
ΛΑΚΥΔΩΝ. Tête jeune, à
larseille). ℞. Une roue à quatre rayons.
ère, une amphore. ℞. ΜΑΣΣΑΛΙΗΤΩΝ.
hore. (Bronze.) — 5. Buste de Diane à
arquois. ℞. ΜΑΣΣΑΛΙΗΤΩΝ. Lion à droite.

² Nous avons publié quelques-uns de ces
Histoire des Romains, II, 848, 849; III, 65
text., a été trouvé dans le tombeau
³ Voy. notre tome Ier de l'*Histoire grecque*, tome Ier
notre *Histoire des Romains*, passim.

⁵ 1. Tête de Pan à gauche; il est
taureau couché, levant une patte et tenant ses pieds, un
du commerce de Panticapée
(Monnaie d'or.) — 2. Tête de de Pan,
et ayant des oreilles de chevre à gauche.

⁴ Voy. notre tome II, p. 519, l'expédition
Voy. tome t. III, p. 406, et l'*Histoire des Romains*, t. Ier, p. 544-546.

Diodore[1] attribue ce trait à Charondas, ce qui permettrait de supposer qu'il n'appartient à personne.

Le triomphe du parti populaire fut complet, en 407, lorsque le chef du parti opposé, Hermocrate, exilé à cause du désastre de la flotte syracusaine à Cyzique, eut péri dans une des tentatives qu'il fit pour rentrer dans sa patrie[2]. Mais de la démagogie allait sortir sa trop habituelle conséquence, la tyrannie, à la faveur des périls où une nouvelle et horrible guerre jeta Syracuse.

La Sicile était comme un navire également chargé à la poupe et à la proue. Sur la rive orientale, Syracuse pesait de tout son poids, et Carthage avait mis le pied sur la côte opposée. Le commerce donnait à ces deux villes des intérêts rivaux; lorsque leur domination s'étendit dans l'intérieur de l'île, elles s'y rencontrèrent et se heurtèrent. On se souvient du grand choc d'Himère en 480[4], lorsque Carthage voulut faire en Sicile ce que Xerxès espérait accomplir en Grèce. Rendus prudents, après Salamine, par la puissance navale d'Athènes, les Carthaginois avaient renoncé, depuis soixante-dix ans, à augmenter leurs possessions de Sicile. Le désastre de Nicias leur rendit confiance et, en 410, ils répondirent à l'appel des Égestains. Le secours des Athéniens n'avait pas profité à ce peuple; il n'en craignait pas moins les vengeances de Syracuse et celles de Sélinonte, puissante cité grecque de la côte méridionale, dont le territoire, remontait vers le nord jusqu'à celui d'Égeste. Annibal, petit-fils d'Hamilcar, qui avait été vaincu et tué par Gélon à Himère, débarqua dans l'île avec quelques mercenaires. Il offrit



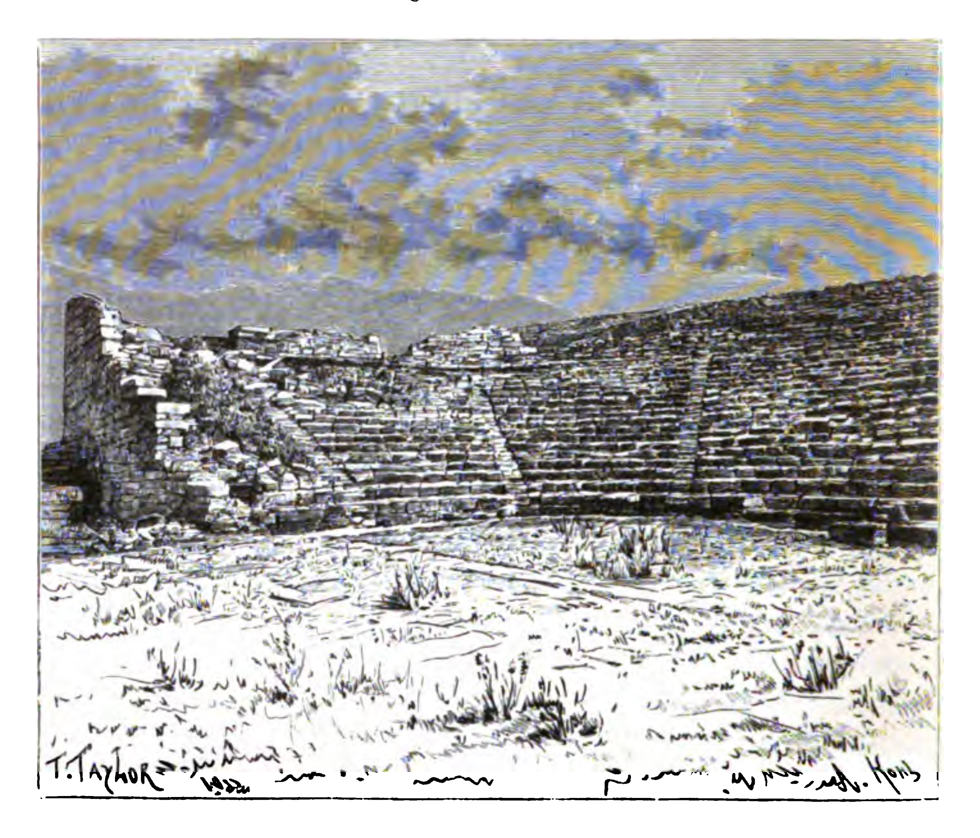
La Sicile personnifiée sur une monnaie d'Adranon[3].



Monnaie de Ségeste

[1] XII, 19.
[2] Voy. notre t. II, p. 560.
[3] Tête de la Sicile, à gauche, avec des guirlandes de myrte dans les cheveux. ℞. Lyre. (Bronze.) Cette monnaie est d'attribution incertaine et paraît surfrappée sur une pièce de Syracuse. (*Catalogue du British Museum, Sicily*, p. 4.)
[4] Voy. notre t. II, p. 88.
[5] ΕΓΕΣΤΑΙΟΝ. Tête de Ségeste, diadémée, à droite. ℞. ΕΓΕΣΤΑΙΙΑ. Chien à droite, au second plan, trois épis. (Argent.)

d'abord aux Syracusains, pour ôter tout prétexte à une soudaine explosion de colère, d'être arbitres entres Égeste et Sélinonte; mais, en même temps, il prenait possession de la première de ces villes, et, l'année suivante, il enveloppa Sélinonte avec une armée qu'on porte à cent mille hommes, même au double. Malgré une résistance acharnée, les machines des assiégeants renversèrent les murailles et une



Ruines du théâtre de Ségeste[1].

troupe de soldats ibères pénétra dans la place, où tout fut tué, femmes, enfants, vieillards; après ces égorgements, Annibal rasa la ville. La guerre prit ainsi, dès le début, le caractère d'atrocité qu'elle garda jusqu'à la fin. Ce coup frappé au sud, Annibal en frappa un autre au nord, afin de faire avancer la domination de Carthage parallèlement sur les deux rivages. Il vint assiéger Himère, et l'emporta, malgré la vaillante défense des assiégés, dont la plus

[1] D'après une photographie. — Le théâtre est d'époque grecque. Il est tourné vers le nord. Les spectateurs avaient la vue de la mer.

grande partie put s'échapper avant le dernier assaut. Il y trouva pourtant trois mille hommes qu'il arracha des mains de ses soldats, mais pour les conduire au lieu où son aïeul avait été tué et les y égorger après d'affreuses tortures. Dans la ville, il ne laissa pas pierre sur pierre. On voit encore les ruines qu'il a faites (409).

Encouragée par ces succès, Carthage résolut de donner à la lutte des proportions plus grandes; mais elle ne fut en état de réunir encore une puissante armée qu'après avoir levé des mercenaires en Espagne, dans les Baléares, en Libye, chez les princes alliés de Maurétanie et



1

Monnaies de Carthage[1]

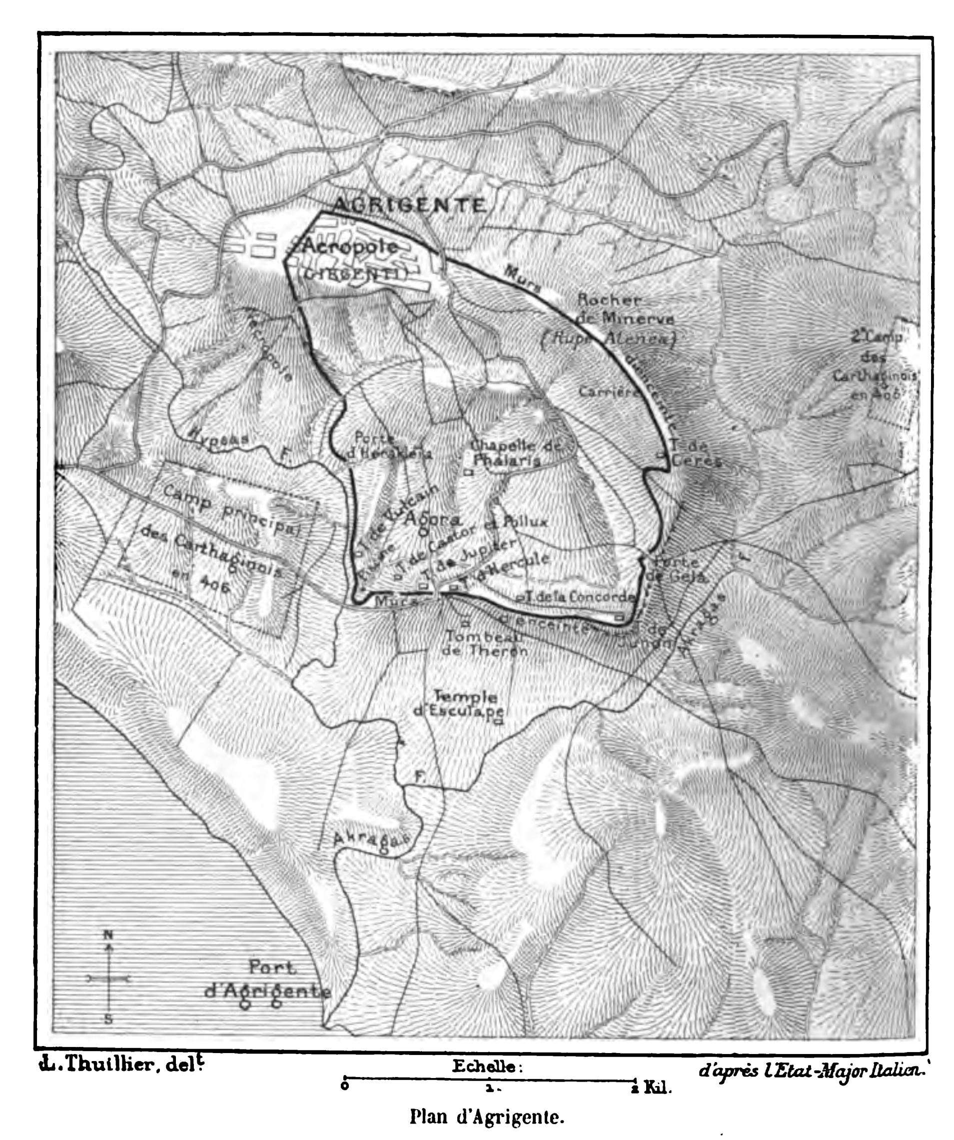
de Numidie, chez les Campaniens d'Italie, partout enfin où il y avait du courage à vendre. Annibal et Himilcon furent mis à leur tête. De son côté, Syracuse sollicita les secours des Grecs d'Italie et du Péloponnèse, et chercha à rallier tous les Siciliens autour d'elle.

La prise de Sélinonte avait découvert Agrigente. Les Carthaginois s'avancèrent avec cent vingt mille hommes jusqu'à cette ville[2]. C'était une des cités les plus riches du monde grec, mais aussi une des plus efféminées. Ses plantations de vignes et d'oliviers alimentaient un commerce considérable; ses fabriques de vases rivalisaient avec celles d'Athènes; et ses deux cent mille habitants, ses monuments, son temple de Zeus Olympius, le plus grand de la Sicile, son lac de 7 stades, creusé de main d'homme et où nageaient des troupeaux de cygnes, les vêtements d'or et d'argent de ses principaux citoyens, attestaient sa richesse. Mais, dans l'antiquité, la mollesse suivait de

[1] 1. Tête de Déméter couronnée d'épis, à droite; elle a le cou orné d'un large collier; devant son visage, deux dauphins. Derrière, le symbole de la trinité punique. ℞. Cheval arrêté devant un palmier; dessous, une fleur, et dans le champ, une étoile. (Argent.) — 2. Tête de Déméter couronnée d'épis, à gauche. ℞. Cheval à droite; au-dessus, le globe solaire accosté de deux uraeus. Dans le champ, la lettre phénicienne *aïn*. (Bronze.)

[2] On ne saurait garantir ce chiffre énorme, ni ceux qui suivent. C'est une habitude des historiens que nous suivons de grossir démesurément les armées, sans se demander jamais comment les chefs pouvaient nourrir de telles multitudes.

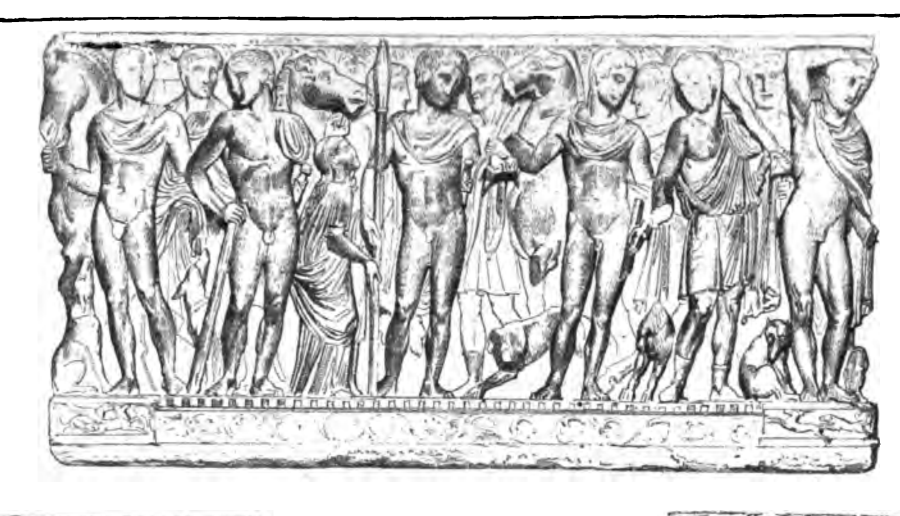
près la fortune. Dans Agrigente, les mœurs militaires, seule défense de ces villes constamment menacées, s'étaient perdues. Il avait fallu défendre aux habitants d'avoir, en veillant aux portes et sur les murailles, plus d'un matelas, d'une couverture et de deux traversins. La

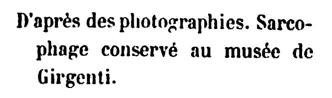


Plan d'Agrigente.

ville fit donc provision de mercenaires : le Lacédémonien Dexippos, les Campaniens qui avaient servi Carthage dans la guerre précédente, passèrent à son service.

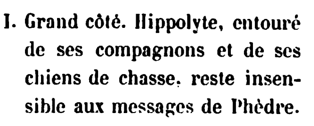
Le siège eut de nombreuses vicissitudes. Annibal avait fait démolir les tombes pour se procurer des matériaux propres à construire une terrasse. La peste qui se mit dans l'armée et qui l'emporta lui-même





D'après des photographies. Sarcophage conservé au musée de Girgenti.

I. Grand côté. Hippolyte, entouré de ses compagnons et de ses chiens de chasse, reste insensible aux messages de Phèdre.



II. Bas côté, à droite. Phèdre assise au milieu de ses servantes, se meurt d'amour.



III. Mort d'Hippolyte.



S. Krakòw sc.

SARCOPHAGE D'AGRIGENTE. — PHÈDRE ET HIPPOLYTE.

parut une vengeance des dieux : Himilcon, son successeur, immola en sacrifice expiatoire un jeune enfant à Cronos, et jeta dans la mer plusieurs animaux comme offrande à Neptune. Un corps de quarante mille Ibères et Campaniens n'en fut pas moins battu complètement par le Syracusain Daphnéos. Les Agrigentins espéraient déjà une heureuse issue à cette lutte, et s'ils commençaient à souffrir de la disette, ils comptaient sur un grand convoi de blé qui arrivait. Mais le convoi fut enlevé, et, dans le même temps, Himilcon débaucha leurs mercenaires. Il ne leur restait plus qu'à attendre la mort dans leur ville ou à fuir, comme avaient fait les Himéréens : ils se sauvèrent à Géla pendant la nuit. Agrigente fut saccagée, et de tant d'opulence il ne resta que des ruines (406).



Monnaie de Géla[1].

Cet événement mit l'effroi dans Syracuse. Une assemblée fut convoquée, mais personne n'osait ouvrir un avis. C'est alors que parut Denys, homme d'une origine obscure, fils d'un ânier, dit-on, et qui avait été greffier. Il s'était jeté dans le parti d'Hermocrate, qui, banni de Syracuse avait, à plusieurs reprises, tenté d'y revenir les armes à la main, et il avait attiré sur lui l'attention par de nombreux traits de courage; sa résolution, son audace, lui avaient donné de l'influence. Quand il se leva pour accuser de trahison les généraux qui avaient été envoyés au secours d'Agrigente, ses paroles causèrent une telle émotion, que les magistrats le punirent d'une amende pour avoir troublé l'ordre. Le riche Philistos, son ami, la paya aussitôt, et déclara que si on lui en infligeait d'autres, il les payerait encore. Denys continua, et le peuple, procédant immédiatement à une nouvelle élection, le mit lui-même au nombre des généraux.


Revers d'une monnaie de Syracuse[2].

Alors ce sont ses collègues auxquels il impute de se vendre aux Carthaginois. Envoyé au secours de Géla, il y trouve les riches en désaccord avec le peuple, les accuse dans l'assemblée, les fait condamner

[1] Tête du fleuve Gélas, cornu et diadémé, à gauche; autour, trois poissons. ℞. ΓΕΛΩΙΟΝ. La Victoire dans un bige au pas à droite; au-dessus, une couronne de laurier. (Argent.)

[2] ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ. Cheval en liberté galopant à gauche. Revers d'une monnaie de bronze de Syracuse. La face de cette monnaie est publiée au tome II. p. 560.

et dépouiller de leurs biens, qu'il distribue à ses soldats. Devenu ainsi populaire dans l'armée, il rentre à Syracuse; le peuple sortait alors du théâtre : « Vos ennemis les plus dangereux, s'écrie-t-il, ne sont pas les Carthaginois : ce sont les magistrats qui vous distraient par des fêtes coûteuses, tandis que le soldat manque de tout! » Et, revenant sur la vénalité de ses collègues : « Reprenez, ajoute-t-il, le commandement que vous m'avez confié; car il est inutile d'aller s'exposer en face de l'ennemi lorsque d'autres vendent la ville, et que l'on court encore le danger de passer pour complice de leur trahison. » A ces mots, le peuple s'émeut, s'assemble, et Denys est nommé général avec plein pouvoir. A quelque temps de là, il imite le stratagème de Pisistrate, en feignant qu'on voulait attenter à sa vie, et se fait donner une garde de six cents hommes qu'il porte à mille, choisis parmi les plus pauvres et les plus résolus, qu'il couvre de vêtements magnifiques et enivre d'espérances. C'est à Léontion, lieu de refuge des bannis et où il avait conduit l'armée, que ceci se passait : il revient alors à Syracuse, et s'établit dans l'île d'Ortygie, où étaient tous les arsenaux et qui commandait le grand port. La foule aveugle s'était donné un tyran, mais cette foule était celle des pauvres qui s'inquiétait peu des libertés publiques et ne voyait pas les conséquences funestes de la tyrannie qu'elle établissait.



Plan d'Ortygie.

Cependant Géla assiégé appelait au secours; c'était une nouvelle étape des Carthaginois le long de la côte méridionale. Denys y court, après avoir eu soin de se débarrasser de Daphnéos et de Démarchos, les deux chefs de l'aristocratie. Malheureux dans un combat, il renonce à défendre la ville, et l'abandonne aux Carthaginois après en avoir

retiré toute la population. Camarine, à son tour, succombe. L'ennemi n'est plus qu'à quatre-vingts kilomètres de Syracuse, où les populations fugitives apportent l'effroi et aussi la colère contre Denys. Les chevaliers le préviennent dans la ville, pillent sa demeure et font mourir sa femme sous leurs mauvais traitements. Mais il arrive avec ses mercenaires, et se venge par un massacre général de ses adversaires.

Cependant la peste ayant décimé l'armée des Carthaginois, ceux-ci prêtèrent l'oreille à des propositions de paix. Un traité leur confirma la possession du pays de Sélinonte, d'Agrigente et d'Himère. Les habi-



1 2
Monnaies de Camarina[1].

tants de Géla et de Camarine étaient autorisés à rentrer dans leurs villes démantelées, à la condition de payer un tribut aux Carthaginois, et Denys qui, depuis le commencement du siège de Géla, s'entendait probablement avec eux, fut reconnu comme tyran de Syracuse (405). Lysandre à la même date capturait la flotte athénienne à Ægos-Potamos et établissait, dans toutes les villes, des harmostes lacédémoniens; Athènes aussi allait tomber en son pouvoir. A cette date sinistre, il n'y eut plus de liberté dans le monde hellénique.

Pour affermir son pouvoir en augmentant le nombre de ses créatures, Denys fit un nouveau partage des terres; les meilleures furent données à ses amis et à ses officiers, beaucoup d'autres à des étrangers et à des esclaves affranchis, qu'il éleva au rang de citoyens sous le nom de néopolites. Il fortifia l'île d'Ortygie, qu'un môle joignait à la ville, mais qu'il en sépara par un mur. Ce fut sa citadelle; il en fit sortir tous les anciens habitants dont ses mercenaires prirent la

[1] 1. Tête jeune d'Héraklès coiffée de la peau de lion à gauche; devant, un arc. ℞. KAMAPINA. Pallas dans un quadrige au galop, à droite; elle est couronnée par la Victoire qui vole au-dessus des chevaux. A l'exergue, deux amphores. (Argent.) — 2. Buste de face du fleuve Hipparis, entre deux poissons; sous le cou, EYAI, signature de l'artiste graveur Evénétos. ℞. KAMAPINA. La nymphe Camarina emportée sur un cygne qui nage à gauche; dessous, un poisson. (Argent.)

place[1]. La précaution était bonne, quoiqu'il eût pour ainsi dire renouvelé la population de Syracuse. La colère fermentait sourdement dans bien des cœurs, excitée par les exécutions, le bannissement, et pour ceux qui étaient restés dans la ville, par la charge insupportable des impôts qui, chaque année, prélevaient vingt pour cent de tous les biens[2]. Aussi durant une expédition que Denys entreprit contre les Sicules de l'intérieur, une révolte éclata et il n'eut que le temps d'accourir dans son refuge d'Ortygie dont les fortifications, vivement attaquées, parurent un moment insuffisantes à le sauver. Craignant d'y être forcé, il discutait déjà avec ses amis sa mort ou sa fuite. « Il faut vaincre ou mourir ici, dit un d'eux; ta robe de roi doit être ton linceul. » Il entama de feintes négociations avec des assiégeants et quand il s'éloigna avec cinq navires, les assaillants, comme toute armée populaire qui croit avoir achevé son œuvre, se dispersèrent. Mais Denys était sorti pour gagner douze cents Campaniens laissés par les Carthaginois dans leurs nouveaux domaines. Ces mercenaires, augmentés d'autres recrues, tombèrent sur Syracuse, plongée dans une complète sécurité. Une sortie de la garnison d'Ortygie acheva de disperser les révoltés dont sept mille s'enfuirent à Etna, et Denys resta maître de la ville (403). L'alliance de Sparte qui lui envoya Lysandre, comme conseil, fortifia son pouvoir. Il eut la sagesse de ne le point souiller cette fois par des actes de vengeance. Mais, à quelques jours de là, comme les habitants étaient répandus dans la campagne pour la moisson, il fit visiter toutes les maisons et enlever toutes les armes. Un second rempart rendit l'île d'Ortygie inexpugnable et de nombreux mercenaires appelés de tous les côtés augmentèrent, à la fois, la force de Syracuse contre ses ennemis, et celle de Denys contre les Syracusains. Enfin de minutieuses précautions le mirent à l'abri des assassins, mais non de la crainte, du soupçon, des terreurs.



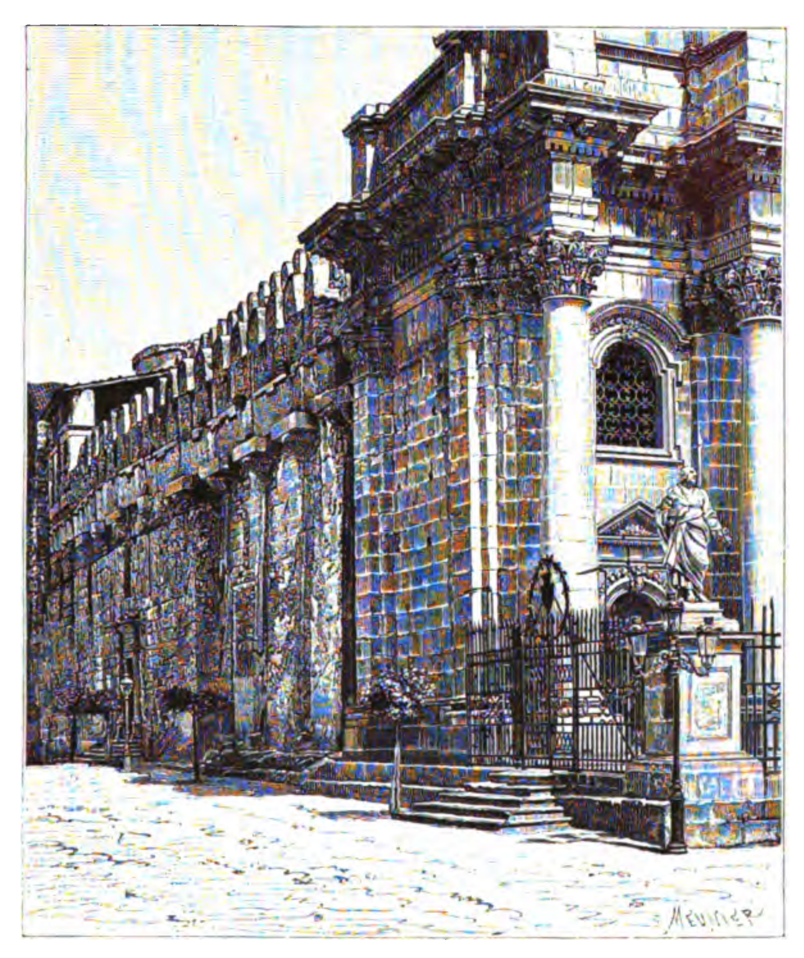
Monnaie d'Etna[3].

[1] La même mesure fut prise par Marcellus, quand il fut maître de Syracuse; des Romains seuls purent habiter dans Ortygie. (Cicéron, *Verrines*, V, 32, 34, 38, 98.) Pour tout ce qui concerne Denys, je suis Diodore.

[2] C'est du moins ce que dit Aristote, *Politique*, V, 9, 4.

[3] AITNAION. Tête de Silène couronnée de lierre, à droite; dessous, un scarabée. ℟. Jupiter assis sur un trône somptueusement décoré; il est vêtu d'un ample péplos, lève la main droite, qui tenait sans doute un sceptre; de la main gauche, il tient un foudre ailé. Devant lui, un aigle perché sur la cime d'un pin. (Tétradrachme de la collection Lucien de Hirsch.)

Pour tant de dépenses il fallait de l'or. Denys en chercha dans la guerre. Il s'empara d'Etna, le refuge des exilés syracusains, mit dans son parti les habitants d'Enna, au centre de l'île, et acheta à des traîtres Catane et Naxos qu'il détruisit, après en avoir vendu toute la population. Il donna les terres de Naxos aux Sicules du voisinage,



Ruines du temple d'Artémis, dans l'île d'Ortygie[1].

celles de Catane à ses mercenaires campaniens, et força les Léontins d'émigrer à Syracuse (400). Les habitants de Rhégion, alarmés de voir Denys s'avancer si près de leur détroit, firent passer des soldats à Messine afin de le prévenir. La discorde qui éclata dans cette troupe

[1] D'après une photographie. — L'église Sainte-Marie des Colonnes a été construite sur les ruines d'un temple grec, et l'on voit encore en place, sur le côté, les colonnes doriques avec leur chapiteau.

fit échouer l'entreprise, et Denys eut un prétexte pour porter plus tard ses armes dans la Grande-Grèce.

Denys était un tyran, mais un tyran actif. Sa pensée dominante, après celle de son pouvoir, fut l'abaissement de Carthage et la grandeur de Syracuse. Tous ses actes se rapportèrent à ce but. Après avoir



1 2

Monnaies de Catane [1].

affermi sa domination sur la côte orientale, il résolut de l'étendre à l'ouest, en faisant rebrousser chemin à l'invasion punique, qui, en quatre ans, s'était avancée de l'extrémité occidentale de l'île jusqu'en vue du territoire syracusain. Pour cette lutte décisive, il fallait mettre Syracuse à l'abri des hasards d'une bataille perdue. Il augmenta la force de ses murs et enveloppa d'un rempart les hauteurs de l'Épipole qui dominent toute la ville, afin qu'on ne pût l'enceindre, comme avait été sur le point de le faire l'expédition athénienne. Soixante mille ouvriers, pris dans la population libre des campagnes, furent répartis sur le terrain. De stade en stade, un architecte dirigeait le travail et six mille paires de bœufs transportaient les matériaux. Denys surveillait lui-même les travailleurs, partageait leurs fatigues et excitait leur émulation par des récompenses. Le zèle fut si grand, qu'en vingt jours ils eurent terminé ce mur de 30 stades d'étendue, en



Tétradrachme de Messana (Messine) [2].

[1] 1. ΚΑΤΑΝΑΙΟΝ. Tête laurée d'Apollon, à droite. ℞. Femme conduisant un bige au pas à droite. (Argent.) — 2. ΑΠΟΛΛΩΝ. Tête de face d'Apollon lauré; dans le champ, une lyre, un arc et le plectrum. ℞. ΚΑΤΑΝΑΙΩΝ. Femme conduisant un quadrige au galop à droite. Les chevaux sont sur le point de tourner autour de la *meta*, et une Victoire qui vole au-dessus d'eux présente une couronne à la déesse. A l'exergue, une langouste. (Argent.)

[2] ΠΑΝ. Pan, nu, imberbe et cornu, assis à gauche sur un rocher sur lequel il a posé sa nébride; de la main gauche, il tient le *lagobolon*, et de la droite il caresse un lièvre qui se dresse devant lui. ℞. ΜΕΣΣΑΝΑ. Messana, l'aiguillon à la main, debout dans un char traîné par deux mules au pas, à droite. A l'exergue, deux poissons affrontés.

pierres carrées, flanqué de fortes tours, et d'une hauteur qui le mettait à l'abri des assauts[1]. Il fit ensuite fabriquer une quantité prodi-



Plan de Syracuse, après les grands travaux de défense de Denys.

gieuse d'armes et de machines de guerre parmi lesquelles une d'es-

[1] 30 stades = 5 kilom. 50. — On peut voir encore aujourd'hui les restes du fort établi sur l'Euryalos, au sommet de l'Épipole. Cf. Saverio Cavallari, *Zur Topographie von Syrakus*, p. 21 (Gœttingen, 1845).

pèce nouvelle, la catapulte, qui était propre à lancer des pierres et des dards. Pour la marine, il fit venir des bois de construction de l'Etna, répara les anciens vaisseaux et en construisit d'un échantillon plus fort que ceux qui avaient été jusque-là en usage. Athènes n'employait que des trirèmes, parce que toute la force de ses galères était dans la rapidité de leurs mouvements et dans les coups répétés de leur éperon pour briser les navires ennemis. Denys eut des vaisseaux à quatre et à cinq bancs de rameurs, plus lourds, mais plus résistants, et sa flotte compta plus de trois cents bâtiments de guerre, pour lesquels il fit établir cent soixante cales, dont chacune pouvait contenir deux navires. Sparte, amie de toute tyrannie qui s'élevait, lui avait permis d'enrôler dans le Péloponnèse, même dans la Laconie, autant de mercenaires qu'il voudrait.



Monnaie de Sélinonte[1].

Ses préparatifs terminés, Denys proposa dans l'assemblée du peuple de déclarer la guerre à Carthage, et, quelque temps après, avec quatre-vingt mille hommes, il reprenait Géla, Camarine,





1 2

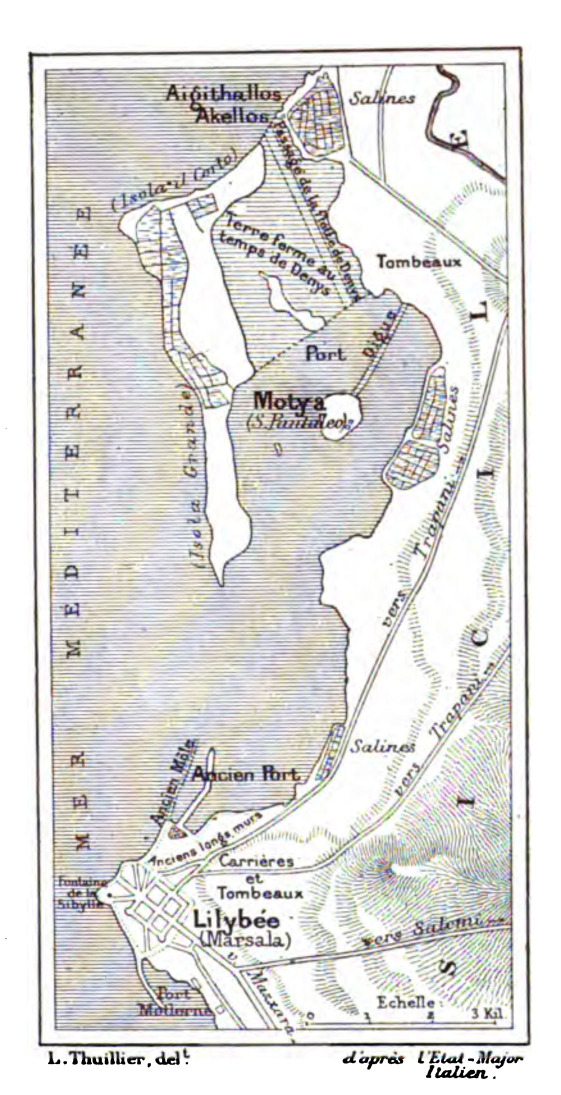
Monnaies de Thermæ (Himera)[2].

Agrigente, Sélinonte, Himère, et allait attaquer la principale for-

[1] [ΣΕΛΙΝ]ΟΝΤΙ[ΟΝ]. Le fleuve Selinus debout, tenant une patère et une couronne de laurier; il s'apprête à sacrifier sur un autel au pied duquel est un coq; derrière lui, sur un piédestal le bœuf qui doit être sacrifié et la branche de persil emblème du nom de la ville. ℞. Apollon et Artémis dans un bige allant au pas à gauche; Apollon tire de l'arc et Artémis tient les rênes des chevaux. (Argent.)

[2] 1. ΘΕΡΜΙΤΑΝ. Tête de Héra à droite, avec une haute *stéphanè* ornée de cygnes; derrière, un dauphin. ℞. Heraklès jeune, nu, assis à gauche sur un rocher et tenant sa massue; dans le champ, l'arc et le carquois. (Argent.) — 2. Tête du Génie du fleuve, cornu et couronné de roseaux, à gauche. ℞. ΘΕΡΜΙΤΑΝ (on ne voit que des traces de cette légende). Pan cornu, debout de face et dansant devant trois hermès. (Bronze. L'attribution de cette monnaie est incertaine.)

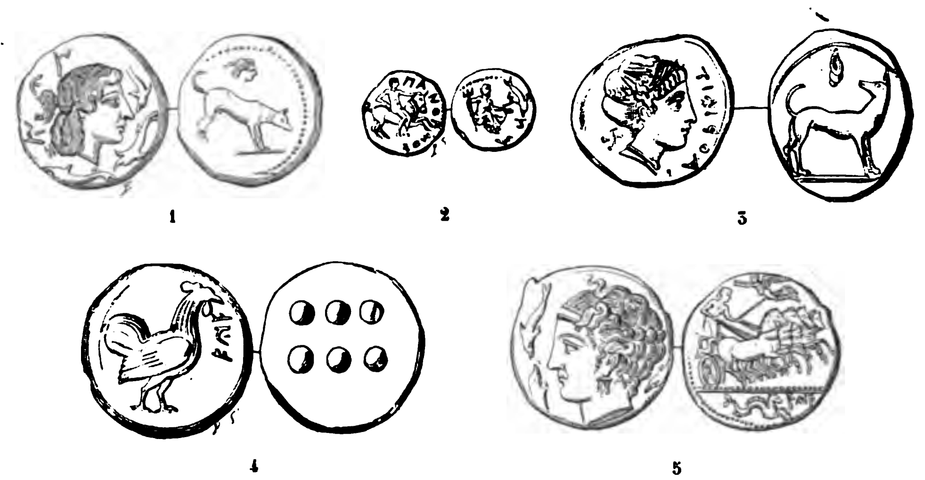
teresse des Carthaginois, dans l'île Motya, à la pointe occidentale (396). Ce fut un siège mémorable. Les Carthaginois se défendirent avec l'opiniâtreté de la race punique. Les armes nouvelles employées par Denys eurent enfin raison de leur courage. Mais Himilcon arrivait avec cent mille hommes et une flotte considérable (395). Il reprit Motya sans peine, et reportant habilement la guerre sur la côte orientale, il détruisit Messine et gagna une bataille navale qui l'amena jusque dans le port de Syracuse. Il dressa sa tente dans le temple de Jupiter Olympien, et fortifia son camp avec les pierres des tombeaux. Les Grecs attribuèrent à ces sacrilèges les fièvres paludéennes qui, dans l'automne, sortirent des terres marécageuses dont Syracuse était enveloppée par l'ouest. Elles enlevèrent un tel nombre de soldats[1], que l'armée, dans son effroi, oublia la discipline et la vigilance. Denys en profita pour diriger une double attaque par terre et par mer, pendant une nuit sans lune. Une partie de la flotte ennemie fut incendiée, et le peu de soldats que les Carthaginois purent armer furent battus et rejetés dans leur camp, où la mort les attendait aussi sûrement que sous l'épée des Syracusains. Himilcon demanda en secret qu'il lui fût



Carte de l'île Motya.

[1] Diodore que les chiffres n'effrayent jamais, dit 150 000, πεντεκαίδεκα μυριάδας.

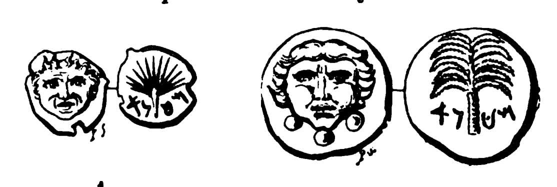
permis de s'échapper avec les citoyens carthaginois. Il paya cette honte 300 talents, mais la racheta par sa mort : il s'accusa lui-



Monnaies des Carthaginois à Panorme [1].

même du désastre, alla prier dans tous les temples de Carthage, puis, murant les portes de sa maison, il se laissa mourir de faim (394).

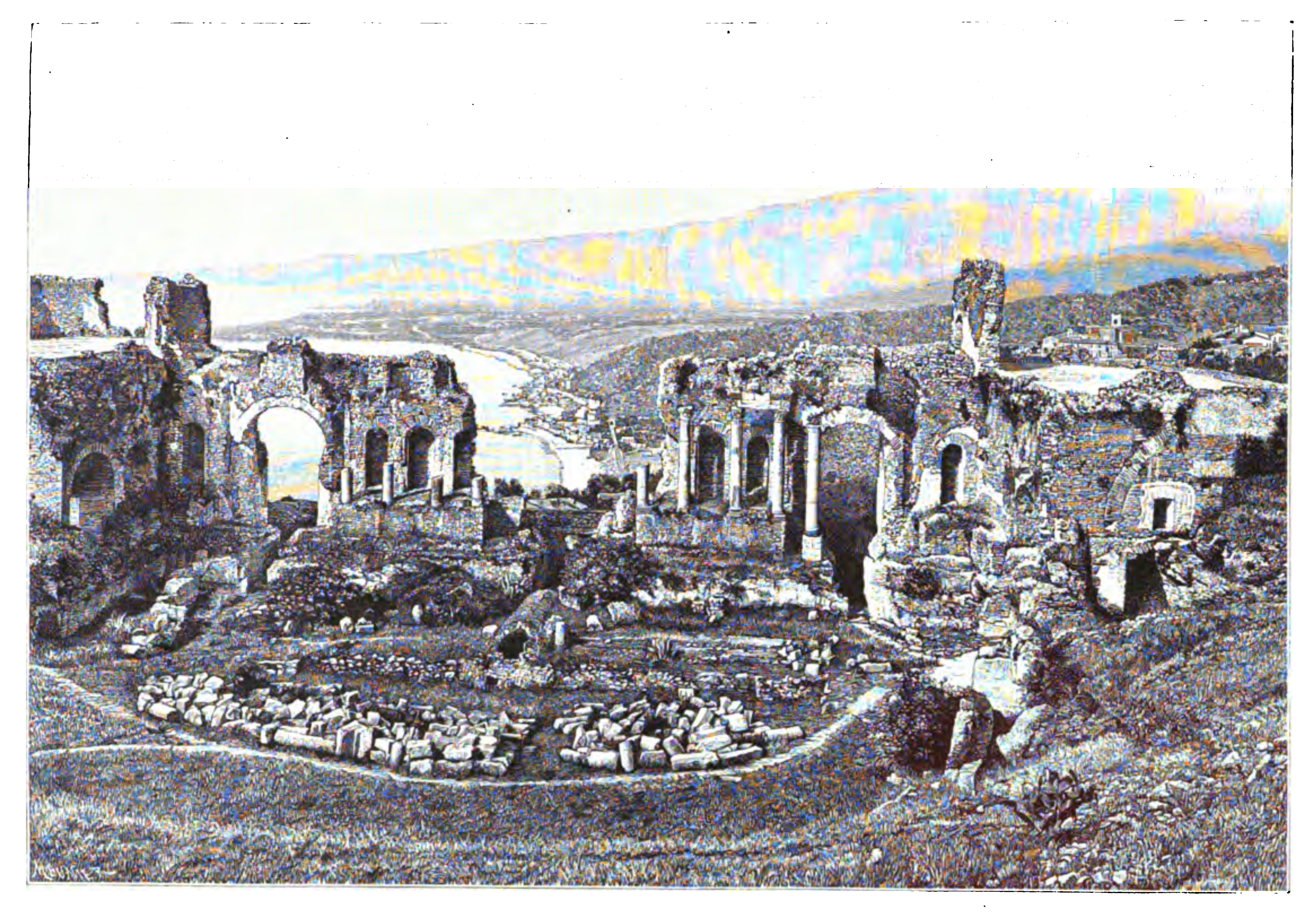
Pendant qu'Himilcon fuyait, l'armée trahie par son général était enveloppée et prise ou détruite. Au lieu de pousser vivement la victoire que la maladie lui avait livrée et de chasser les Carthaginois de l'île entière, Denys, après deux années d'hostilités languissantes, fit la paix avec eux. Il n'y gagna que le territoire des Sicules avec la forte place de Tauroménion.



Monnaies de Motya [2].

[1] 1. צץ (*Sis*, peut-être le nom punique de la ville ?). Tête de nymphe, à droite, les cheveux noués sur la nuque ; dans le champ, trois dauphins. ℞. Chien à droite ; dans le champ, la tête de la nymphe. (Argent.) — 2. ΠΑΝΟΡΜΟΣ. Le Génie de la ville, nu, assis sur le fleuve représenté sous la forme du taureau à tête humaine, qui bondit à droite. ℞. צץ (*Sis*). Poseidon assis, à droite, et tenant son trident ; dans le champ, un dauphin. (Argent.) — 3. ΠΑΝΟΡΜΙΤΙΚΟΝ ; en légende rétrograde. Tête de nymphe, à droite, les cheveux dans une *sphendoné* ; derrière, la triquetra, emblème de la Sicile. ℞. Chien à droite, détournant la tête ; dans le champ, un murex. (Argent.) — 4. צץ (*Sis*). Coq à droite. ℞. Six globules, marque de l'hémilitron. (Bronze.) — 5. Tête diadémée de Perséphone, à gauche, entourée de dauphins. ℞. Personnage debout dans un quadrige au galop à droite, et couronné par la Victoire qui vole au-dessus des chevaux. A l'exergue, un hippocampe et le mot צץ (*Sis*). (Argent.)

[2] 1. Tête de Gorgone de face. ℞. מטוא (*Motya*) en légende punique. Branche de palmier. (Argent.) — 2. Tête de Gorgone de face ; dessous, trois points, marque du *quadrans*. ℞. מטוא (*Motya*) en légende punique. Palmier. (Bronze.)



THÉATRE DE TAUROMÉNION (TAORMINE).

D'après une photographie. — Le théâtre de Tauroménion, reconstruit à l'époque romaine, était merveilleusement situé ; il ouvrait sur la mer et sur l'Etna.

Il occupait déjà Catane, au pied de l'Etna, et Messine, qui le rendait maître du détroit, lui ouvrait la route vers les Grecs italiotes, dont la décadence commençait sous les coups répétés des populations indigènes, Samnites et Lucaniens. Vers l'an 397, il avait cherché dans ce pays des alliés, en demandant aux habitants de Rhégion de lui choisir parmi les jeunes filles de leur cité une épouse. « Il



L'Etna[1]

faut lui envoyer, dit un citoyen dans l'assemblée publique, la fille du bourreau pour que le mariage soit sortable. » Cette sanglante allusion aux exécutions dont le tyran s'était souillé, demeura gravée dans sa mémoire, et Rhégion, qui d'ailleurs était le lieu de refuge des bannis de Syracuse, fut attaquée la première, mais ne fut pas la première détruite. Caulonia, Hipponion, Scylacion succombèrent d'abord, et leur territoire fut donné aux Locriens qui dès longtemps,

[1] D'après une photographie. — La vue est prise de Catane, du couvent des Bénédictins.

avaient accepté l'alliance de Denys. Après un siège de onze mois, Rhégion ouvrit ses portes. Denys se montra horriblement cruel envers Phyton qui avait dirigé la résistance. Il fit tuer son fils et le soumit lui-même à de telles tortures que ses soldats en murmurèrent (387). Il est inutile d'ajouter que tous les habitants furent vendus et la ville détruite. Crotone, la plus puissante cité de la Grande-Grèce, tomba aussi en son pouvoir, et les exilés syracusains durent s'enfoncer dans le golfe Adriatique pour trouver un refuge à l'abri de



Monnaies de Rhégion [1].

ses atteintes; ils s'établirent au seul port qui soit sur ce littoral, à Ancône.

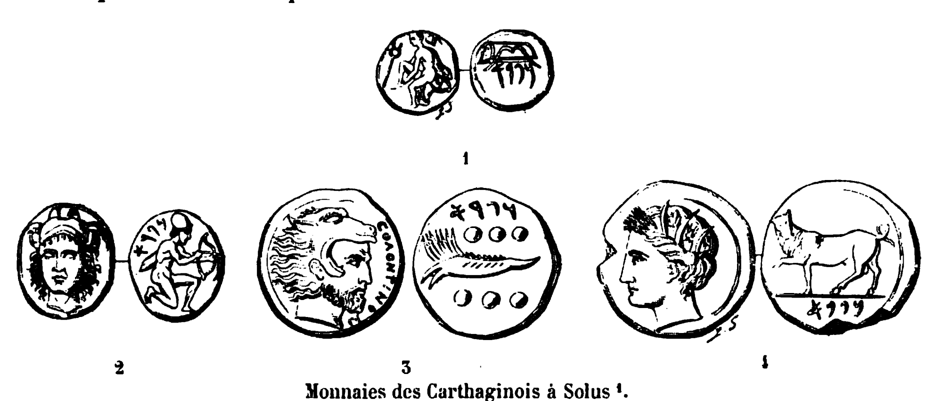
En cette année 387, où Denys tenait en sa puissance la plupart des Grecs de Sicile et d'Italie, Artaxerxès imposait à leur métropole la paix d'Antalcidas qui lui soumettait les cités helléniques de la côte d'Asie : à l'orient comme à l'occident, l'Hellade baissait [2].

Dans ces expéditions sauvages, Denys n'avait d'autre but que d'affermir son pouvoir, en occupant ses mercenaires, et de rendre son nom redoutable : c'était la guerre barbare faite pour le pillage et la destruction. Aussi continuait-il d'aller en avant, sans plan déterminé, il

[1] 1. Tête laurée de Jupiter, à droite. ℞. ΡΗΓΙΝΩΝ. Jupiter assis, à gauche, sur un trône; il s'appuie de la main gauche sur son sceptre et il tient de la main droite une patère avec laquelle il s'apprête à faire une libation sur un autel. (Argent.) — 2. Bustes des Dioscures coiffés de leurs bonnets coniques surmontés d'étoiles. ℞. ΡΗΓΙΝΩΝ. Hermès debout, à gauche, la chlamyde sur le bras gauche; il est coiffé du pétase, tient d'une main le caducée et de l'autre une patère. Dans le champ, à gauche, la lettre Π. (Bronze.) — 3. ΡΗΓΙΝΟΝ. Tête laurée d'Apollon, à droite. ℞. Mufle de lion de face. (Argent.)

[2] Dans un discours prononcé à la fête Olympique de 384 et dont il nous reste des fragments, Lysias signala cette coïncidence et pour la Grèce le danger de cette double domination.

semble, mais pour avoir ses forces toujours prêtes. Ainsi sa flotte traversa la mer Ionienne et fonda en Illyrie la ville de Lissos; une autre fois, il rétablit en Épire un prince exilé. De ce côté, il s'approchait de Delphes et de ses trésors. Protégées, dans les siècles antérieurs, par la piété des fidèles, ces richesses excitaient maintenant la convoitise des puissants. Denys eût voulu mettre la main sur elles; Jason y pensa; les Phocidiens l'avaient fait. Pour cette fois, Sparte arrêta cette entreprise de bandits par l'envoi d'un corps de troupes. Denys se dédommagea ailleurs, mais en continuant de disperser ses forces, de sorte qu'il se faisait bien la fortune d'un forban, mais il n'affermissait pas la puissance du maître de Syracuse. C'était alors un mauvais temps pour l'Italie, que les Gaulois ravageaient pour le Nord. Denys vint à la curée, par le Sud : il pilla les côtes du Latium et de l'Étrurie. Du seul



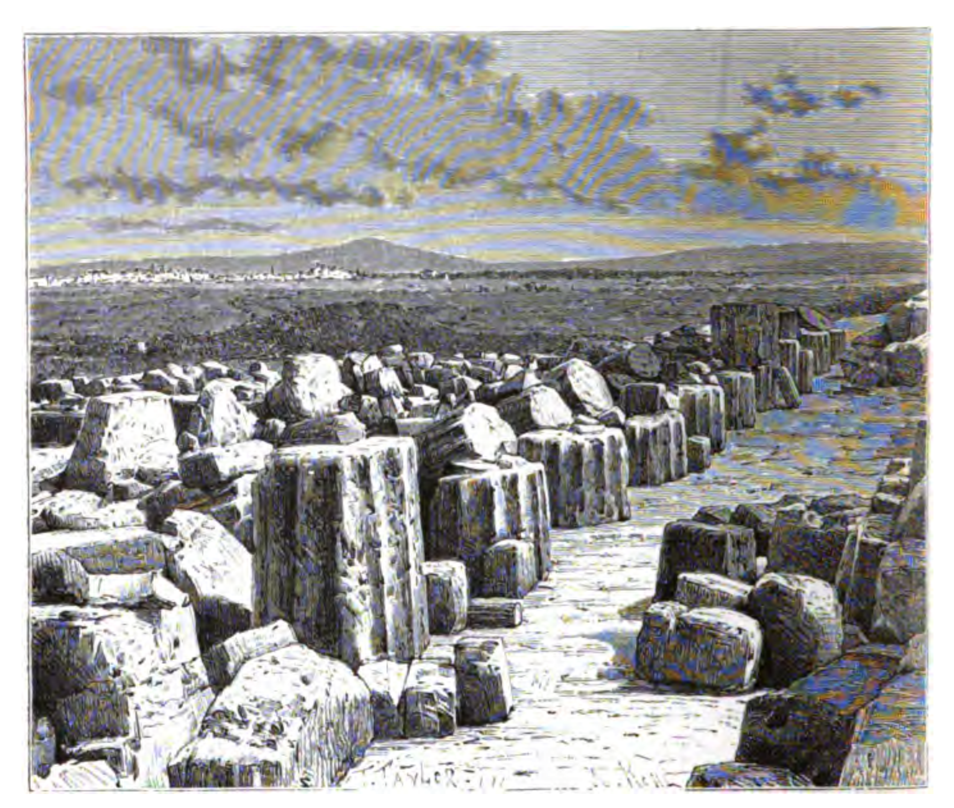
Monnaies des Carthaginois à Solus [1].

temple d'Agylla, il emporta 1500 talents. Revenant avec un bon vent de cette expédition sacrilège, il disait à ses courtisans : « Voyez comme les dieux protègent les impies. » A Syracuse, il avait déjà volé à Jupiter son manteau d'or massif, qu'il remplaça par un manteau de laine, « l'autre étant trop froid en hiver et trop lourd en été. » Esculape perdit aussi sa barbe d'or, « parce qu'Apollon n'ayant pas de barbe, il n'était pas convenable que son fils en portât, » et Junon Lacinienne, sa robe d'un si merveilleux travail que les Carthaginois, assure-t-on, l'achetèrent 120 talents, pour décorer une de leurs divinités de la dépouille d'un temple grec.

[1] 1. Hermès assis, à gauche, sa chlamyde rejetée sur son dos et rattachant sa sandale; dans le champ, le pétase et le caducée. ℞. כפרא (Kaphara? nom punique de Solus). Arc et carquois. (Argent.) — 2. Tête de Pallas de face. ℞. כפרא (Kaphara?). Héros nu, agenouillé à droite et tirant de l'arc. (Bronze.) — 3. ΣΟΛΟΝΤΙΝΩΝ. Tête barbue d'Hêraklès, à droite, coiffée de la peau de lion. ℞. כפרא (Kaphara?). Langouste, à gauche. Dans le champ, six points, marque de valeur de l'hémilitron. (Bronze.) — 4. Tête de Perséphone couronnée d'épis, à gauche, ℞. כפרא (Kaphara). Taureau allant à gauche. (Bronze.)

En 383, Denys reprit la guerre contre Carthage; il gagna sur Magon la grande victoire de Cabala, où il prit cinq mille ennemis et en tua le double, mais il fit de telles pertes à celle de Kronion, qu'il fut contraint de reconnaître aux Carthaginois la possession de la Sicile à l'ouest du fleuve Halycos et de payer une indemnité de 1000 talents.

Nous ne savons plus rien, touchant Denys, jusqu'à l'année 368 où il commença une troisième et dernière guerre contre Carthage; il prit



Acropole de Sélinonte[1].

Sélinonte, Entella, Éryx, mais sa flotte fut détruite dans le port de Lilybée, et sa mort qui survint mit un terme aux hostilités. Les uns disent qu'il fut empoisonné par son fils, d'autres qu'il périt d'indigestion à la suite d'un festin célébré en l'honneur de sa victoire dramatique à Athènes. Denys, en effet, rechercha aussi cette gloire, comme plus tard Néron, et à peu près de la même manière, c'est-à-dire en tyran. Il envoya aux carrières Philoxénos pour avoir trouvé ses vers

[1] D'après une photographie. — Au premier plan sont les ruines du temple d'Héraklès.

médiocres, et lorsque, vers 389, Platon était venu à sa cour, le philosophe avait été bien vite congédié à cause de son libre langage[1]. Les débuts de Denys dans le stade et au théâtre furent malheureux : à



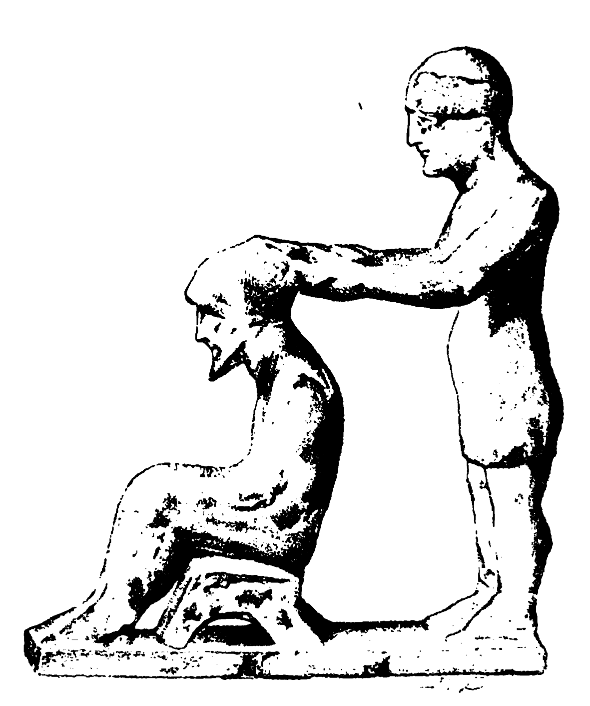
Latomie dite l'Oreille de Denys, dans les carrières de Syracuse[2].

Olympie, ses chars se brisèrent, à Athènes, on hua ses pièces. A la fin pourtant il obtint le succès qui amena sa mort. Une de ses tragédies

[1] Il faut renvoyer aux rhéteurs l'histoire de Platon vendu comme esclave dans l'île d'Egine, par ordre de Denys, et racheté par le Cyrénéen Anniceris.

[2] D'après une photographie. — La caverne, haute d'environ 23 mètres, est longue de 65 mètres. On a, sans aucune raison, supposé que Denys, caché à la partie supérieure, se plaisait à écouter les gémissements des captifs enfermés dans la latomie, et comme l'ouverture de la caverne ressemble à une oreille, cette dénomination d'*Oreille de Denys* a passé dans le langage populaire.

ayant été couronné au concours des fêtes Lénéennes, il donna, pour célébrer ce triomphe, un grand banquet où il laissa sa raison et prit un accès de fièvre qui l'emporta. Le changement survenu dans le goût littéraire des Athéniens fut attribué au rôle politique que Denys avait pris en Grèce : médiateur en 369, entre Sparte et Athènes, il avait réconcilié les deux cités qui cherchaient alors à s'unir contre Thèbes et leur avait envoyé des mercenaires gaulois.



Perruquier [1].

Denys régna trente-huit ans. Il méritait le pouvoir par son habileté supérieure et son activité infatigable, mais il l'acquit et le conserva par des moyens mauvais, et son usurpation n'eut même point la dangereuse excuse de quelque bien fait à son pays. Sa domination fut pour Syracuse stérile autant qu'impitoyable. Et qu'a-t-elle été pour lui-même? Brave en face de l'ennemi, il fut dans son intérieur assiégé de continuelles terreurs. Il n'osait confier sa tête à un barbier, et se faisait brûler la barbe par ses filles avec des coquilles de noix ardentes. Il portait toujours une cuirasse sous ses vêtements et faisait visiter les personnes admises en sa présence, même son frère, qu'il finit par proscrire, et son fils. Sa chambre était environnée d'un large fossé, que surmontait un pont-levis, et quand il haranguait le peuple, c'était, dit-on, du haut d'une tour. Il demandait un jour à Antiphon quelle était la meilleure espèce de bronze : « Celle dont on a fait les statues d'Harmodios et d'Aristogiton », répondit celui-ci. Ce mot lui coûta la vie; il alla rejoindre les dix mille victimes du tyran[2].

[1] Groupe en terre cuite, découvert à Tanagra, aujourd'hui au musée de Berlin (d'après O. Rayet, *Monuments de l'Art antique*).

[2] Il ne faut pas confondre, comme l'a fait Plutarque, ce poète tragique avec l'orateur athénien du même nom qui périt en 411.

Il reste une vive image des terreurs de Denys : l'histoire, si elle est vraie, d'une épée suspendue par un fil au-dessus de la tête de Damoclès, imprudent courtisan, qui avait vanté le bonheur des princes et obtenu une heure de royauté.

Victorieuse d'Athènes, Syracuse semblait appelée à étendre sur l'île entière son influence, surtout à délivrer la Sicile d'une race ennemie et rivale, celle des Phéniciens de Carthage. Mais les trente-huit années du règne de Denys n'avaient eu pour résultat que de diminuer les possessions carthaginoises de l'étroit espace compris entre les fleuves Halycos et Himera. C'était peu, car c'était à peine l'étendue du territoire d'Agrigente. Voilà pourquoi tant de campagnes avaient été dévastées, tant de villes détruites, tant d'hommes égorgés. Les Grecs avaient bien raison de se défier des tyrans, de leurs mercenaires et de la foule affamée sur laquelle ils s'appuyaient, ces pauvres qui attendaient de leur maître le partage des terres et des fortunes : entre leurs mains, richesse d'un jour bientôt dissipée.

II. — DENYS LE JEUNE; DION; TIMOLÉON.

Denys l'Ancien avait du moins des mœurs austères. Son fils ayant séduit une femme mariée, il l'en reprit sévèrement : « Quand m'avez-vous vu, lui dit-il, faire des choses semblables? — C'est que vous n'étiez pas fils de roi, répondit le jeune homme. — Je crains bien, si vous continuez, reprit le père, que vos enfants ne le soient pas davantage. » Et il en arriva ainsi. Denys le Jeune, nature à la fois faible et violente, fut un mélange de bonnes intentions et de passions effrénées. Le vice et la vertu se disputaient en lui à qui resterait le maître. Entraîné par ses compagnons de débauche, il se livrait à des orgies qui duraient des mois entiers; et cependant il laissa deux hommes prendre sur lui assez d'ascendant pour être ramené à plusieurs reprises dans la voie du bien. Le vertueux Dion, frère d'une des femmes de Denys l'Ancien, étendit sa



Monnaie de Zacynthus au nom de Dion de Syracuse[1].

[1] Tête laurée d'Apollon, à droite. ℞. ΔΙΩΝΟΣ. Trépied; dessous, les lettres ZΑ[κυνθίων]. (Argent.) Dion de Syracuse prépara à Zacynthus son expédition contre Denys le Jeune; avant le départ, il offrit un sacrifice solennel à Apollon Zacynthien (Plutarque, *Dion*, XXII).

bienfaisante influence sur les commencements du nouveau règne. Élève de Platon, il inspira au jeune tyran le désir de voir le maître, qui fut mandé à Syracuse. Deux fois Platon s'y rendit, rappelé par les bons instincts du prince, que sa parole dominait quelque temps, mais qui, bientôt, las de la discipline philosophique, finissait par céder aux séductions du plaisir et aux conseils funestes. Dion lui-même perdit son ascendant; Denys le força de fuir dans le Péloponnèse.

Quelques années se passèrent sans que Dion montrât du ressentiment; mais le tyran confisqua ses biens, força sa femme de prendre un autre époux et outragea son fils. Le banni résolut de venger à la fois ses injures et celles de la patrie. Il rassembla des mercenaires, en embarqua huit cents sur deux vaisseaux et vint prendre terre au port carthaginois de Minoa, sur la côte méridionale de la Sicile. Les exilés, les mécontents, accoururent autour de lui; Agrigente, Géla, Camarine, Syracuse même, d'où le tyran était alors éloigné, lui ouvrirent leurs portes (357). La citadelle seule fut conservée par les officiers de Denys, qui firent une longue et habile résistance. Il fallut cependant céder; Denys se retira à Locres avec ses trésors. Mais il avait semé derrière lui la discorde, en suscitant contre les vainqueurs le démagogue Héraclide. Dion déplaisait au peuple par son austérité : il eût voulu constituer à Syracuse une aristocratie qui tînt en bride la populace, peut-être même une royauté comme celle de Sparte. Chassé pour s'être opposé à une loi agraire, rappelé peu de temps après, il périt, en 353, assassiné par un aventurier athénien, Callippos, qui fut lui-même remplacé l'année suivante par Hipparinos, frère de Denys. Celui-ci profita de ces révolutions confuses et misérables pour rentrer dans la ville en 346; mais, aigri par le malheur, il montra tant de cruauté que les Syracusains invoquèrent Hicétas, tyran de Léontion, qui le força à se renfermer dans la citadelle et fit entrer dans le port des vaisseaux de Carthage.

Il comptait bien ne travailler qu'à son profit. Mais un nouveau libérateur s'armait dans la métropole de Syracuse, à Corinthe. Timoléon, désigné par les Corinthiens pour cette mission, était un homme honnête, énergique, dévoué à la liberté, à laquelle il avait immolé son propre frère. Avec dix vaisseaux, il passa en Sicile. Dans l'état déplorable où se trouvait Syracuse, la citadelle étant occupée par le tyran, la ville et le port par les ennemis, il semblait qu'elle fût perdue. Heureusement Denys, à bout de ressources et de courage, offrit à Timoléon de lui livrer sa forteresse. à condition qu'on le transporterait avec ses

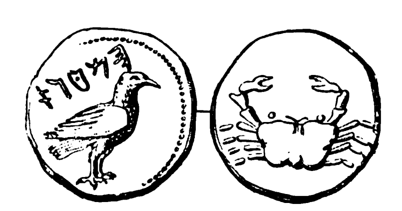
trésors à Corinthe, où il vivrait en simple particulier (343). Le soupçon se mit ensuite entre Hicétas et les Carthaginois ; ceux-ci, craignant une trahison, au milieu de cette grande ville qu'ils avaient tant de fois menacée de destruction, remontèrent sur leurs vaisseaux, et Hicétas resté seul fut forcé de s'enfuir. Timoléon renversa le fort que la tyrannie s'était construit, et sur son emplacement éleva des portiques et des tribunaux. La ville était affranchie ; il fallait la repeupler, car les révolutions continuelles, depuis plusieurs années, avaient fait émigrer une partie des habitants; l'herbe croissait dans les rues désertes, et les animaux sauvages rôdaient jusqu'aux portes, dans les champs restés incultes. Timoléon écrivit à Corinthe pour inviter tous les Grecs de Sicile à rentrer dans leur patrie et engager de nouveaux colons à s'y fixer. Par suite de cette proclamation, dix mille Grecs se réunirent dans le Péloponnèse pour être transportés à Syracuse; il en arriva aussi une foule d'Italie. On porte à soixante mille le nombre des émigrants. Timoléon leur distribua des terres. Pour rétablir les finances, il fit vendre, au compte de l'État, les maisons abandonnées, en laissant toutefois aux anciens propriétaires qui se présenteraient la faculté de rentrer dans leurs biens. Il vendit aussi un grand nombre de statues érigées à diverses époques, après les avoir soumises à une sorte de jugement public ; celle de Gélon fut seule conservée. Il rétablit le gouvernement démocratique pur, perfectionna la législation civile et établit la magistrature annuelle des *amphipoles* de Jupiter Olympien, dont le nom devait servir à désigner l'année, comme à Athènes celui de l'archonte éponyme.

Après avoir rétabli l'ordre dans Syracuse, Timoléon tenta de le rétablir dans la Sicile. Hicétas fut réduit à vivre en simple particulier dans Léontion ; Leptines, tyran d'Apollonie, préféra aller rejoindre Denys à Corinthe. Les autres villes grecques et la plupart des Sicules entrèrent dans son alliance.

Carthage s'alarma de cette puissance élevée par la sagesse et le désintéressement; soixante-dix mille Africains débarquèrent à Lilybée. Avec une dizaine de mille hommes seulement, Timoléon osa venir à la rencontre de cette immense armée. Une bataille se livra sur les bords du Crimisos. Timoléon dut en partie le succès de sa téméraire entreprise à son courage et au dévouement des siens, mais aussi à un orage furieux qui jeta le désordre dans l'armée ennemie et qui, gonflant le fleuve, empêcha le passage d'une partie des Carthaginois. Plus de trois mille citoyens de Carthage furent tués, désastre presque sans exem-

ple, pour une ville habituée à faire la guerre avec des mercenaires (340). Aussi consentit-elle à traiter.

Pour arriver à une paix plus sûre, Timoléon n'imposa pas des conditions onéreuses. La limite du territoire des deux peuples fut fixée au fleuve Halycos. Mais les Grecs établis sur les terres de Carthage eurent permission d'émigrer sur celles de Syracuse; les cités grecques de l'île furent déclarées libres, et Carthage s'interdit toute alliance avec les tyrans (338).



Monnaie des Carthaginois à Motya[1].

Timoléon reprit alors sa lutte contre eux. Ceux de Catane et de Messine, vaincus, furent mis à mort, comme voleurs publics, par les peuples qu'ils avaient opprimés; d'autres furent renversés. Les Campaniens, anciens mercenaires de Denys, avaient fait d'Etna un repaire de brigands, qui infestaient tout le pays d'alentour; il les chassa.

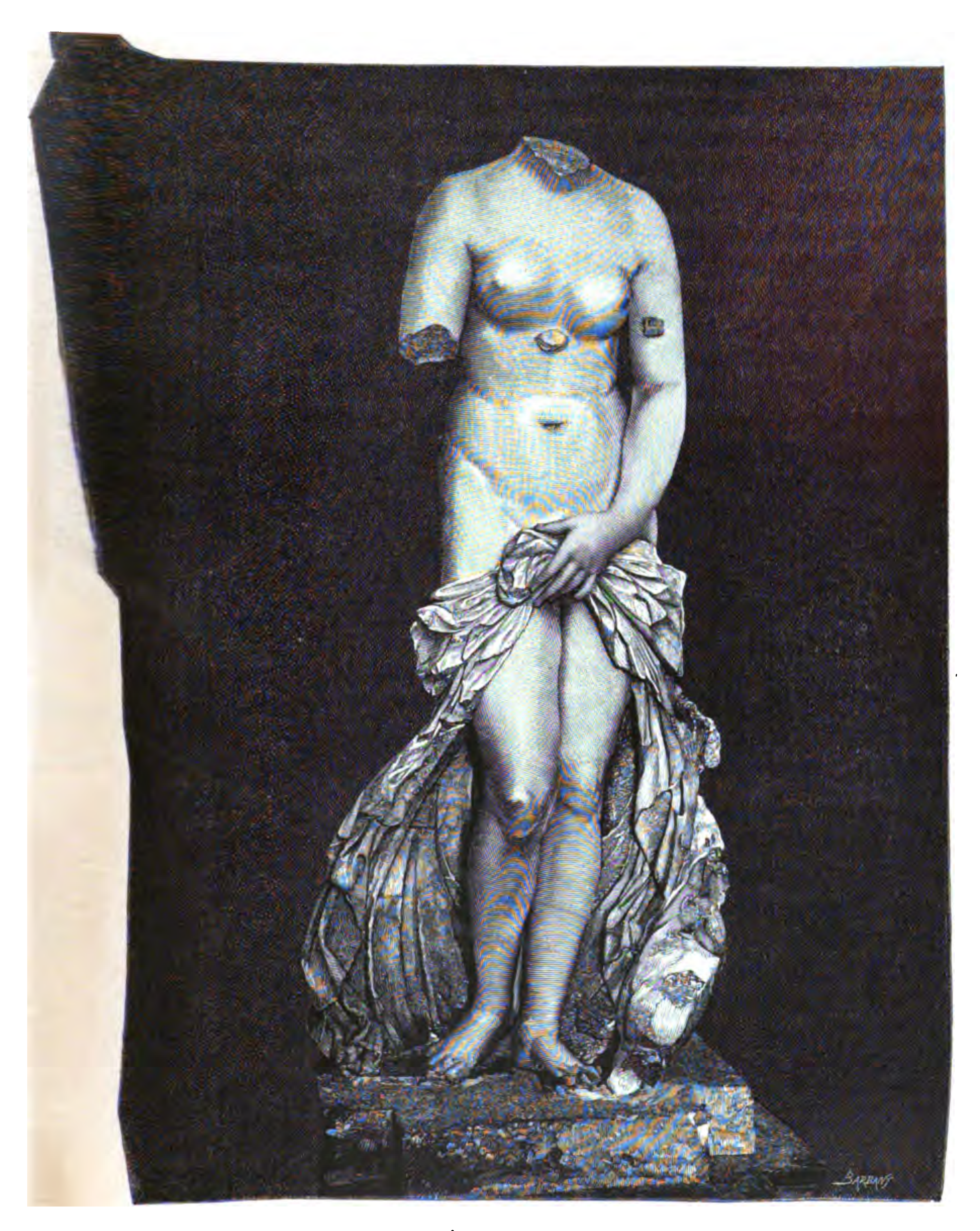


Monnaie de Carthage[2].

Après avoir, en moins de quatre années, imposé la paix à Carthage, renversé les tyrans, rendu l'ordre à Syracuse et la prospérité à la Sicile grecque, Timoléon se démit de ses pouvoirs. S'il les eût gardés, son nom serait resté confondu dans la foule de tous les chefs d'État, légitimes ou usurpateurs; son abdication lui a valu une place à part, honorable et haute. Il passa les dernières années de sa vie dans la retraite, respecté de tous les habitants de l'île, qui venaient le consulter sur les traités, les partages de terres et les lois. Un jour deux orateurs osèrent l'accuser de malversations. Le peuple indigné se soulevait contre eux; Timoléon l'arrêta. « Je n'ai affronté, dit-il, tant de dangers que pour mettre le moindre des citoyens en état de défendre les lois, et de dire librement sa pensée. » Les Syracusains honorèrent jusqu'à son dernier jour leur libérateur, sollicitant ses conseils, et conduisant vers lui les étrangers qui passaient par leur ville, comme s'ils n'eussent plus rien à leur montrer quand ils leur avaient fait voir une des gloires les plus rares dans la Grèce, même partout, le héros de la probité et du désintéressement politiques. Dans les derniers temps

[1] המטוא (*Motya*) en légende punique. Aigle à droite. ℟. Un crabe. (Argent.)

[2] Tête de Déméter couronnée d'épis, à gauche; elle a des pendants d'oreilles et un large collier. ℟. Cheval à droite. (Or.)



VÉNUS DE SYRACUSE.

Statue en marbre de Paros, découverte en 1804 dans le quartier de l'Achradine et conservée au musée de Syracuse (d'après une photographie).

de sa vie, Timoléon devint aveugle; les Syracusains continuèrent à le consulter dans toutes les affaires importantes. Alors des députés lui amenaient un char qui le conduisait jusqu'au milieu de la place publique; la délibération ouverte, Timoléon donnait son avis que la foule attentive recevait avec respect et suivait toujours. Il mourut ainsi



Monnaies de Syracuse[1].

plein de gloire et d'années, laissant sa patrie d'adoption heureuse, grande et libre, et une mémoire sans tache, malgré la farouche vertu qu'un jour il avait montrée. Ses funérailles se firent au milieu d'un

[1] 1. Tête de Perséphone couronnée d'épis, à gauche; derrière, une fleur. ℟. Sans légende. Taureau cornupète, à gauche; dans le champ, deux dauphins et la lettre T. (Bronze.) — 2. ΖΕΥΣ ΕΛΕΥΘΕΡΙΟΣ. Tête laurée de Zeus, à gauche; derrière, une étoile. ℟. ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ. La *triquetra*, emblème de la Sicile (Trinacria). (Bronze.) — 3. ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ. Tête barbue d'Arès à gauche, avec un casque corinthien. ℟. Pégase galopant à gauche; dessous un dauphin. (Bronze.) — 4. ΣΥΡΑ[κοσίων]. Tête de Pallas avec un casque corinthien, à gauche. ℟. Hippocampe ailé galopant à gauche. (Bronze.)—5. Tête de Pallas, à gauche, avec un casque corinthien et un collier. ℟. ΣΥΡΑΚΟΣΙΩΝ. Artémis Soteira debout, à gauche, et tirant de l'arc; son chien bondit à ses pieds; dans le champ, ΣΩ[τειρα]. (Didrachme.) — 5. ΣΥΡΑΚΟΣΙΟΝ. Tête de nymphe, à gauche; sur le diadème, le nom de l'artiste graveur du coin monétaire ΕΥΜΗΝΟΥ. Autour, des dauphins. ℟. Femme debout dans un quadrige au galop, à gauche; elle tient les rênes et l'aiguillon dans ses mains; une Victoire tenant une bandelette vole à sa rencontre. (Tétradrachme.)

immense concours et avec l'appareil des plus grandes solennités. Quand le corps eut été placé sur le bûcher, un héraut s'avança et dit : « Le peuple de Syracuse a consacré 200 mines pour honorer, par une pompe funèbre, Timoléon le Corinthien ; il a décrété qu'au jour anniversaire de sa mort on célébrerait à perpétuité des jeux de musique, des combats gymniques et des courses de chevaux, parce qu'il a renversé les tyrans, vaincu les barbares, repeuplé de grandes cités et rendu aux Grecs de Sicile leurs lois et leurs institutions. »

III. — AGATHOCLE ET HIÉRON.

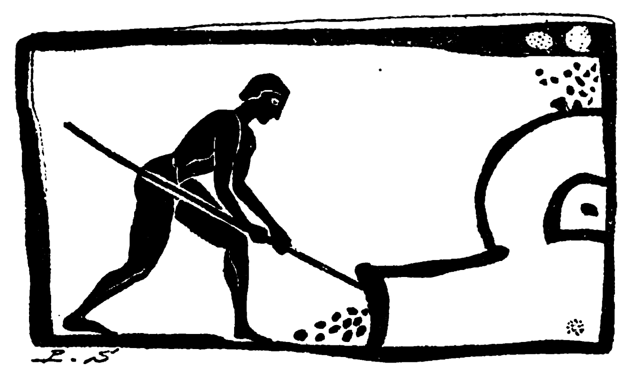
De 337, année de la mort de Timoléon, jusqu'en 316, les documents nous manquent pour l'histoire de Syracuse. On entrevoit seulement que cette ville retombe dans la confusion et l'anarchie d'où Timoléon l'avait tirée, et où de mauvaises mœurs politiques et privées la ramenaient invinciblement. C'est de l'anarchie que les républiques devraient le plus se garder. Syracuse, s'y laissant aller, allait en être punie par le retour de la tyrannie. D'abord dominèrent Héraclidès et Sosistratos, qui, au dire de Diodore, « remplirent leur vie de perfidies, de meurtres et des plus grandes impiétés. » Puis vint Agathocle, homme de génie, gâté par les circonstances, et dont la vie fut merveilleuse dès le berceau. Son père, Carcinos de Rhégion, retiré chez les Carthaginois, l'exposa, dit-on, parce qu'un oracle avait prédit qu'il serait pour ce peuple la cause de grands malheurs. Sa mère le sauva, et, sept ans après, Carcinos, heureux de retrouver son fils dont il se reprochait la mort, l'emmena à Syracuse pour le soustraire à la haine des Carthaginois qui se souvenaient de l'oracle. Le jeune Agathocle apprit l'état de potier. Mais son extrême beauté le fit prendre en affection par un des plus riches citoyens de Syracuse, qui le mena à l'armée et obtint pour lui le grade de chiliarque. De ce jour il se fit à lui-même sa place. Sa brillante valeur, son éloquence populaire, lui donnèrent de la renommée ; il y joignit la richesse, lorsque, à la mort de son protecteur, il



Monnaie d'Agathocle [1].

[1] ΣΩΤΕΙΡΑ. Tête d'Artémis Soteira, à droite, avec le carquois sur l'épaule. ℞. ΑΓΑΘΟΚΛΕΟΣ ΒΑΣΙΛΕΟΣ. Foudre ailé. (Bronze.)

épousa sa veuve. Alors il se mêla aux affaires et soutint le parti démocratique. Exilé par Sosistratos, il se réfugia à Crotone, puis à Tarente,



Potier activant le feu de son four [1]

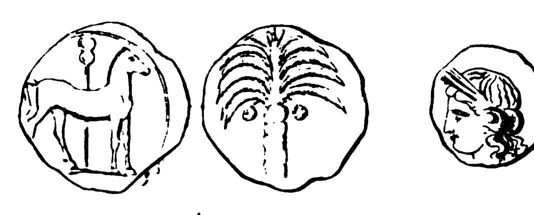
se signala au service de ces villes par son extrême courage et son habileté, mais s'en fit chasser par ses vues ambitieuses. Quand Sosistratos et Héraclidès furent tombés, il rentra à Syracuse et y obtint le commandement de l'armée. Des soupçons trop légitimes font revenir les Syracusains sur cette nomination. Ils le déposent et apostent des assassins pour le faire périr : ceux-ci ne tuent qu'un esclave qu'il avait revêtu de ses habits. Pour répondre à cet attentat, il marche sur la ville avec l'armée dévouée à sa personne; formée des plus pauvres citoyens, elle avait tout à attendre de son chef et d'un bouleversement. Il accuse le conseil des Six-Cents d'avoir voulu l'assassiner, en fait égorger le plus grand nombre, avec quatre mille des principaux citoyens [2], livre au pillage les demeures des riches, puis convoque une assemblée du peuple où il déclare qu'il lui suffit d'avoir délivré l'État des oligarques, et qu'il dépose les pouvoirs dont il est revêtu. Mais il avait, dans son discours, adroitement lancé les mots d'abolition des dettes et de partage des terres qui avaient surexcité les appétits. On le presse de reprendre le commandement : il résiste, et

[1] Plaque corinthienne en terre cuite, conservée au musée du Louvre. (Cf. Rayet et Collignon, *Histoire de la Céramique grecque*, p. XIII, fig. 4.) — Le peintre « a figuré très exactement le four couvert en dôme, avec la bouche du foyer qui fait saillie à la base et sert de prise d'air. Au sommet, un trou permet à la flamme et à la fumée de s'échapper; enfin, à mi-hauteur est pratiquée l'ouverture par laquelle le potier enfournait les vases; cette dernière est fermée par une petite porte; mais, grâce au trou qu'on a pris soin d'y ménager, l'ouvrier peut jeter un coup d'œil dans l'intérieur du four et suivre les progrès de la cuisson. »

[2] Mêmes massacres plus tard à Messine, à Tauroménion, à Géla, etc. Pendant le siège de Syracuse par les Carthaginois, nouvel égorgement de seize cents personnes.

n'accepte enfin qu'à la condition qu'il n'aura point à partager la responsabilité avec des collègues qui trahiraient peut-être l'État. Le peuple consent à l'avoir pour maître (316).

Comme Denys l'Ancien, Agathocle fit la guerre à Carthage, et il la fit avec une supériorité de génie qui donne à cette guerre un caractère remarquable. Il commença par déjouer deux ligues contre Syracuse, l'une ayant son centre à Messine, et l'autre à Agrigente; toutes deux formées à l'instigation des bannis syracusains, toutes deux alliées de Carthage. Messine, Tauroménion, Géla, furent prises par lui et cruellement châtiées. Agrigente, vainement secourue par Acrotatos, fils d'un des rois de Sparte, demanda la paix. Vaincu dans une grande bataille au mont Ecnome par les troupes supérieures en nombre que commandait Hamilcar, Agathocle fut assiégé dans Syracuse; mais il avait su donner le temps à la ville de se mettre en état de soutenir un long siège, et d'ailleurs il méditait un projet, le plus hardi qu'un capitaine eût jamais conçu : rendre à Carthage siège pour siège, en portant sous ses murs le théâtre de la guerre. Sans confier à personne son dessein, il équipe une flotte montée par quatorze mille hommes, sort du port, trompe l'escadre ennemie à la faveur d'une éclipse, et aborde en Afrique. Là, saisis-



1 2

Monnaies de Carthage [1].



L'Afrique personnifiée [2].

[1] 1. Cheval, à droite; au second plan, un caducée. ℞. Un palmier portant deux régimes de dattes. (Bronze.) — 2. Tête de Déméter couronnée d'épis, à gauche. ℞. Un palmier portant deux régimes de dattes. (Bronze.)

[2] Buste de l'Afrique coiffée de la dépouille d'un éléphant, à droite; elle porte deux javelots sur son épaule. Devant REX IVBA Le tout dans une couronne de laurier. ℞. Aigle debout, à droite, sur un foudre; il a les ailes éployées et tient un sceptre dans l'une de ses serres. Une couronne de laurier l'entoure. Mais cette monnaie de bronze est du roi de Maurétanie Juba II (de 25 av. J. C. à 23 ap. J. C.). Je ne la donne que pour cette représentation de l'Afrique.

sant une torche, il déclare à ses soldats qu'il a fait vœu pendant la traversée, à Déméter et à Coré, de leur sacrifier ses vaisseaux, et il met le feu au sien : ses officiers l'imitent; les soldats, transportés d'enthousiasme, jurent de ne quitter l'Afrique que maîtres de Carthage et ils y marchent aussitôt (310).



Une mère et sa fille, peut-être Déméter et Coré [1].

Cependant Hamilcar avait suivi la flotte. La vue de cet incendie lui donne l'idée d'une ruse habile. Il recueille les proues des vaisseaux grecs, les porte à Syracuse et, annonçant aux habitants qu'Agathocle a subi un désastre, les somme d'ouvrir leurs portes. Les débris des vaisseaux semblaient attester la vérité de ses paroles. Violentes disputes dans la ville. Le plus grand nombre veut se rendre. Antander, frère d'Agathocle, et qui gouverne en sa place, va fléchir, quand paraît, en vue des murs, une galère richement pavoisée, d'où s'élèvent des chants de victoire. Elle évite avec adresse la flotte carthaginoise, se jette dans le port, et les

[1] Terre cuite découverte à Myrina et conservée au musée du Louvre. (*Catalogue*, n° 264). Pour l'explication du type, voyez Pottier et Reinach, *La Nécropole de Myrina*, II° partie, p. 431 et suiv.

Syracusains apprennent à la fois l'audace et le succès d'Agathocle. Toutes les dispositions changent; Hamilcar s'éloigne.

Nous n'avons pas à raconter les victoires d'Agathocle en Afrique; elles appartiennent à une histoire différente de celle que nous achevons d'écrire. Malgré le sacrifice de cinq cents enfants des meilleures familles de Carthage, jetés vivants dans la fournaise allumée pour le Moloch africain, deux cents villes, dit-on, sont prises par le Syracusain, ou passent dans son alliance. Les Numides lui fournissent des troupes; Ophellas, gouverneur de Cyrène, lui amène vingt mille hommes. Le traité conclu entre eux donne à l'un l'Afrique, à l'autre la Sicile et l'Occident. Ainsi, les grands projets d'Alexandre recevront leur accomplissement, et la race grecque aura tout envahi[2].



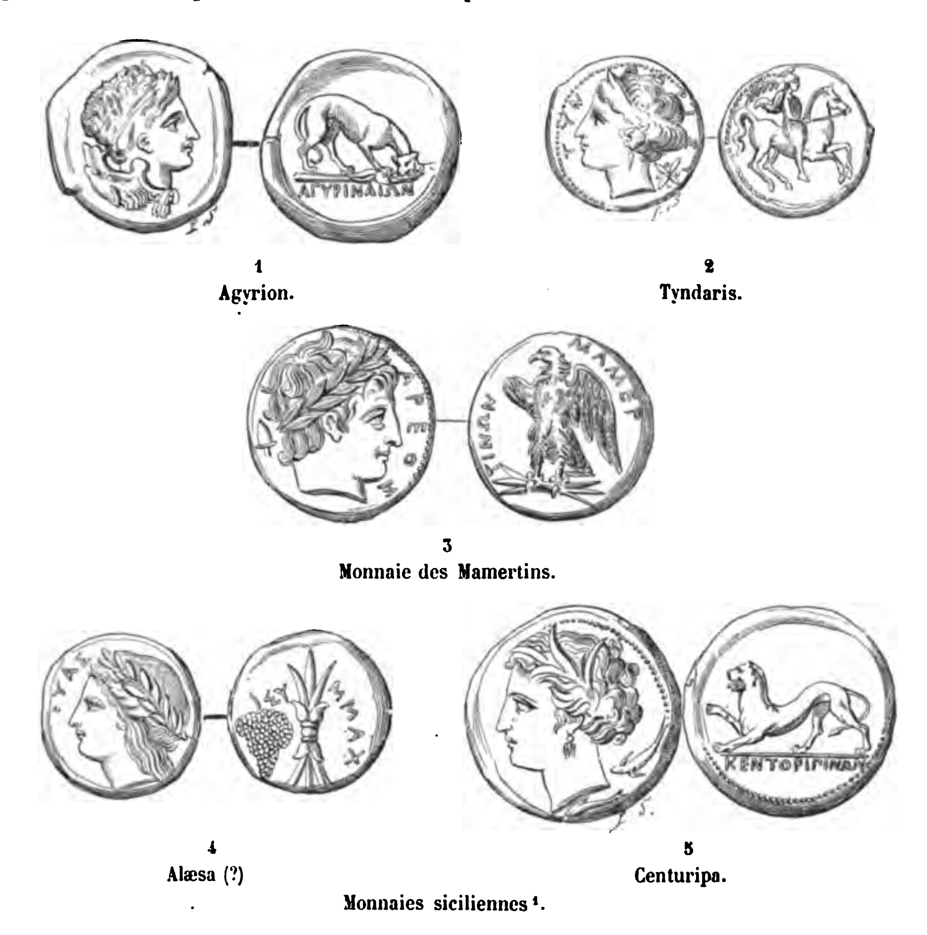
Monnaie de Sicile, *in genere* [1].

Mais Agathocle commit un crime qui fut, comme le crime l'est toujours, une grande faute. Par jalousie peut-être, ou par regret des promesses qu'il avait faites, il suscita un tumulte durant lequel Ophellas fut assassiné. Ce meurtre détacha de lui une partie de ses nouvelles troupes, le força à en éloigner une autre, et jeta la méfiance dans le camp. Cependant il fut encore vainqueur. Mais les affaires de Sicile, d'abord favorables, s'étaient gâtées, et les généraux syracusains appelaient Agathocle; il retourna dans l'île, remit l'ordre dans Syracuse et soumit Agrigente, qui avait repris les armes. Malheureusement deux divisions de son armée avaient été détruites en Afrique durant son absence, et les Carthaginois, qui avaient fait de suprêmes efforts, tenaient la troisième assiégée. Agathocle y retourna, mais ne trouva que dix ou douze mille hommes épuisés par les combats et divisés par les séditions. Une défaite qu'il éprouva accrut le désordre. Ses fils mêmes, qui exerçaient sous lui les principaux commandements, l'emprisonnèrent. Cependant il réussit à s'échapper sur une trirème qui le ramena à Syracuse (307), tandis que Carthage remerciait ses dieux sanguinaires en leur immolant les plus beaux des prisonniers syracusains.

[1] Tête diadémée de la Sicile, à droite; devant elle. traces du mot ΣΙΚΕΛΙΑ. ℞. ΣΥΜΜΑΧΙΚΟΝ. Torche allumée entre deux épis. (Bronze. Collection de feu Lucien de Hirsch.)

[2] C'est vers la même époque, et en Afrique, qu'Agathocle prit le titre de roi et la couronne, à l'imitation des successeurs d'Alexandre.

Agathocle s'était déjà montré bien cruel; après le désastre d'Afrique, il devint atroce. Ses fils ayant été massacrés par l'armée, il inonda Syracuse de sang : tous les parents des soldats furent mis à mort. Au bout d'un an, il fit la paix avec Carthage, qui garda toutes les villes qu'elle avait précédemment occupées, et reçut 300 talents avec



1 Agyrion. — 2 Tyndaris.

3 Monnaie des Mamertins.

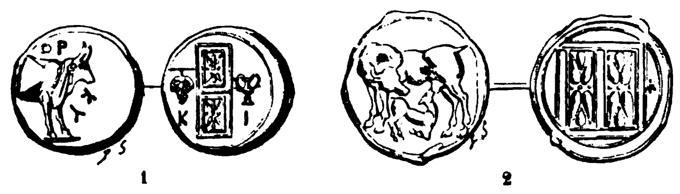
4 Alæsa (?) — 5 Centuripa.

Monnaies siciliennes[1].

200 000 médimnes de blé. Le repos ne convenait pas à ce remuant génie. Il se jeta presque aussitôt dans de nouvelles entreprises, sou-

[1] 1. Tête d'Héraklès (ou de Iolaüs) jeune, à droite, ceinte d'une bandelette; la peau de lion lui couvre la nuque et le cou. ℞. ΑΓΥΡΙΝΑΙΩΝ. Léopard à droite, dévorant une chèvre. (Bronze.) — 2. ΤΥΝΔΑΡΙΣ. Tête de Tyndaris, diadémée, à droite; derrière, une étoile. ℞. L'un des deux Dioscures à cheval galopant à droite; dans le champ, une branche de laurier. (Bronze.) — 3. ΑΡΕΟΣ. Tête laurée d'Arès à droite; derrière, un casque macédonien avec paragnathides. ℞. ΜΑΜΕΡΤΙΝΩΝ. Aigle, les ailes éployées, debout sur un foudre. (Bronze.) — 4. [ΑΡΧΑΓ]ΕΤΑΣ. Tête laurée d'Apollon, à gauche. ℞. ΣΥΜΜΑΧ[ΙΚΟΝ]. Foudre et grappe de raisin. (Bronze attribué à Alæsa.) — 5. Tête de Perséphone couronnée d'épis, à gauche; dessous, deux poissons. ℞. ΚΕΝΤΟΡΙΠΙΝΩΝ. Léopard à gauche, levant une patte. (Bronze.)

mit le pays des Bruttiens, Crotone, même Corcyre, qui l'avait appelé contre les Macédoniens. Toutefois Carthage ne cessait pas d'occuper sa pensée, à l'âge de plus de soixante-dix ans, il commençait encore d'immenses préparatifs et portait sa flotte à deux cents vaisseaux. La mort l'arrêta enfin.



1 2

Monnaies de Corcyre [1].

Il aurait voulu assurer le trône à son fils Agathoclès. Un autre de ses fils, Archagathos, un de ceux qui avaient péri en Afrique, avait laissé un enfant du même nom qui attira son oncle à un banquet et l'assassina. Pour se débarrasser aussi de son aïeul, il lui donna, dit-on, un cure-dent empoisonné qui ne le tua pas sur l'heure. Le vieux roi, hors d'état de punir le meurtrier de son fils, voulut au moins le priver de ce pouvoir qu'il avait essayé de conquérir par des forfaits : il rendit la liberté aux Syracusains. Peu de jours après, il mourut au milieu d'horribles souffrances, et, suivant quelques-uns, fut placé sur le bûcher avant d'avoir rendu le dernier soupir (289).

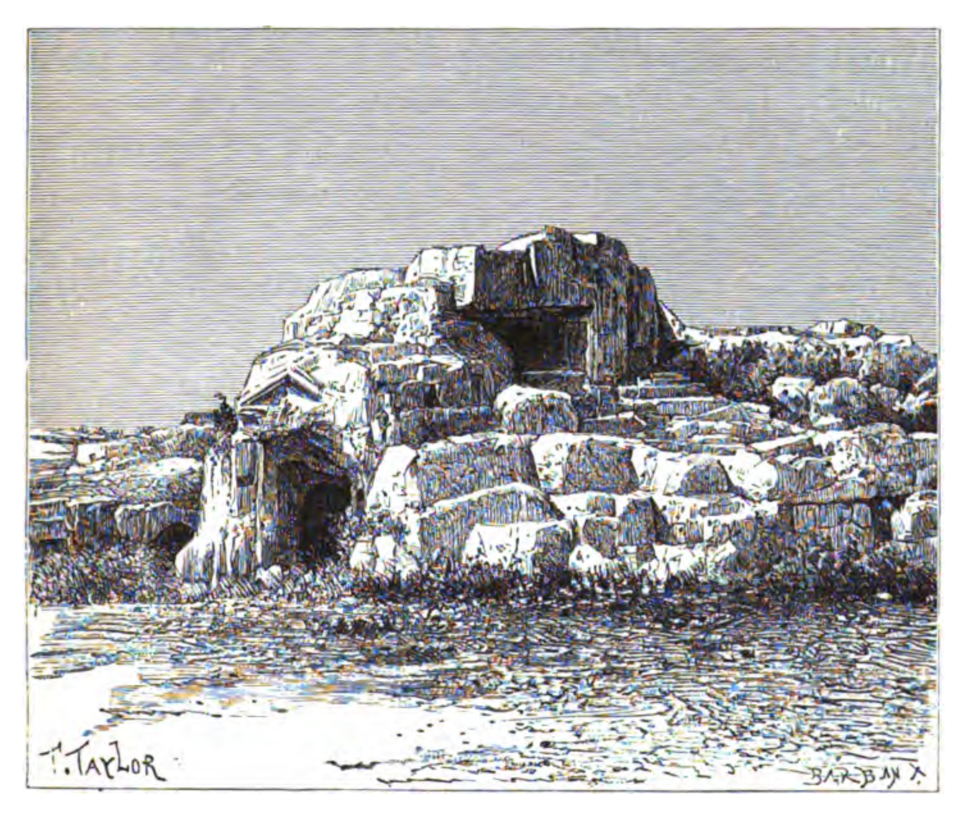
Après cette tragique histoire des tyrans, se montrèrent les fruits de la tyrannie, les révolutions et les brigandages : la Sicile tomba dans la plus affreuse confusion. Les mercenaires d'Agathocle la ravagèrent, puis s'établirent à Messine et se firent redouter des deux côtés du détroit sous le nom de Mamertins. Carthage s'allia avec eux, et ses troupes vinrent assiéger Syracuse, qui appela Pyrrhus à son aide. Il refoula les Carthaginois à l'ouest; mais l'échec qu'il essuya devant Lilybée, l'insubordination des Siciliens, la tyrannie qu'il fit peser sur eux, l'empêchèrent d'achever la délivrance de l'île, et il se retira, comme il était venu, en aventurier, pillant les temples sur sa route. « Quel beau champ de bataille nous laissons aux Romains et aux Carthaginois ! » dit-il en quittant la Sicile. Syracuse n'était plus de force à lutter contre Carthage, maîtresse incontestée de l'Afrique et de la mer; elle le sentit, renonça d'elle-même à son ancienne politique, et sous Hiéron, qui la gouverna sagement de 275 à 215, elle se

[1] 1. ΚΟΡΚΥ[ραίων]. Demi-bœuf debout à droite. ℞. Deux fleurons dans des carrés qui représentent les jardins d'Alcinoos. Dans le champ, une grappe de raisin, un canthare et ΚΙ, initiales d'un nom de magistrat. (Argent.) — 2. Vache allaitant son veau. ℞. Κ, initiale du nom de la ville. Les jardins d'Alcinoos, représentés sous la forme d'un carré partagé en deux rectangles ornés de dessins symétriques. (Argent.)

résigna d'abord au rôle d'alliée des Carthaginois contre Rome, d'où venait désormais le plus grand danger. Vaincu avec Carthage, Hiéron obtint du sénat romain cinquante ans de paix, et la possession de plusieurs villes siciliennes : période qui nous mène jusqu'en 212, époque où Syracuse, après avoir bravé toutes les forces d'Athènes et tant de fois celles de Carthage, succomba vaillamment sous l'épée de Rome. Du moins



Monnaie de Hiéron [1].



Monument connu sous le nom de Tombeau d'Archimède, à Syracuse [2].

la dernière page de son histoire laisse lire encore un grand nom, celui d'Archimède [3].

[1] Tête diadémée de Hiéron, à gauche. ℞. ΙΕΡΩΝΟΣ. Hiéron à cheval, galopant à droite; il est armé de la lance, et son *péplos* flotte sur ses épaules. Dessous, ΣΩ[τειρα]? ou initiales d'un nom de magistrat. (Bronze.)

[2] D'après une photographie. — Le nom n'est nullement justifié, car le tombeau d'Archimède était à la porte d'Agrigente.

[3] Pour ce dernier épisode de la vie si tourmentée de Syracuse, voyez *Hist. des Romains*, au tome Ier, le chapitre xx.

C'est Rome que nous trouvons partout, à la mort des peuples grecs, pour recueillir leur héritage. « Comme la mer reçoit tous les fleuves, dit le rhéteur Aristide, ainsi l'empire romain reçoit et garde toutes les nations. »

De cette ruine de la Grèce, plus tard de celle de l'empire romain, on a tiré l'axiome, aimé des poètes, que les peuples, comme les individus, passent successivement par une jeunesse brillante, une maturité quelquefois féconde, suivie bientôt d'une décadence mortelle. Mais il y a des nations qui bravent le temps, malgré les coups les plus funestes et, pour d'autres, il est des renaissances qui leur font une existence nouvelle, grâce aux leçons que, du sein de la mort, leur donnent ceux qui les ont précédés dans la vie. Ainsi la Grèce tombée aux pieds de la Macédoine, ensuite à ceux de Rome, a continué de vivre par l'esprit et l'art. C'est ce qu'il nous reste à montrer dans une brève revue de son histoire.

[1] Peinture qui décore un vase découvert à Géla, d'après Benndorf, *Griechische und sicilische Vasenbilder*, Taf. XLVII, 1. — La figure est représentée volant : de la main gauche elle tient une lyre, de la main droite elle verse le contenu d'une *phiale*.



Figure ailée sur un vase sicilien [1].

CHAPITRE XL

RÉSUMÉ GÉNÉRAL

I

Rome a commencé par la prose et, durant des siècles, elle n'a pas connu d'autre expression de la pensée. La Grèce a commencé par la poésie et, jusque parmi ses législateurs et ses philosophes, elle a eu des poètes; aussi, de son premier âge, nous ne savons rien que par ceux qui ont chanté les héros et les dieux des anciens jours. Il en a été de même à peu près partout. Les *Sagas* et l'*Edda* ne sont-ils pas comme l'Iliade des Scandinaves, les *Nibelungen* celle des Germains, le *Châh-Nameh* de Ferdousi celle des Persans? Ces histoires légendaires recouvrent certainement un fond historique. Mais comment retrouver la réalité au milieu de ces fables? Heureusement nous avons, sur ces peuples, d'autres témoignages que la légende : pour la Perse, Hérodote et les inscriptions des Akhéménides qu'aujourd'hui on sait lire; pour les Germains, Tacite, Jordanès et Grégoire de Tours; pour les Saxons et les Scandinaves, Bède et Alfred le Grand; et ces écrivains nous permettent de placer, à côté des traditions populaires, des récits qui les contrôlent et les expliquent. Mais, pour la Grèce antique, qui déposera contre Homère? Faut-il, avec Évhémère et ses successeurs, faire de tous ces dieux des hommes et ramener la légende à des termes que la raison puisse accepter; ou, comme les disciples attardés du Portique et de l'Académie, voir de nobles enseignements jusqu'en de frivoles récits? Quel fil d'Ariane conduira dans ce labyrinthe et, quand un souffle de critique aura fané ces fleurs brillantes et légères, qu'en restera-t-il?

Croire que la mythologie n'est fiction qu'à la surface et vérité au dedans; que c'est une toile de décor qu'il suffit de lever pour voir une action véritable, ce serait singulièrement méconnaître la puissance

créatrice de l'imagination populaire. Deux forces qui agissent souvent en sens contraire, le sentiment et la raison, conduisent la vie des hommes et des peuples. L'un, qui a la puissance de l'instinct, règne longtemps seul et, toujours, dispute la prépondérance à l'autre, dont l'autorité ne s'établit qu'avec une extrême lenteur, sur des points successivement et laborieusement conquis. Il y a donc, dans la vie des nations, un âge où tout est sentiment et image, où tout s'anime et se personnifie, comme il en vient un autre où tout est réflexion et examen, où tout s'analyse et se décompose. Le premier est le temps de la foi aux phénomènes, l'époque des légendes qui peuplent de tant de divinités l'Olympe et le Walhalla, qui grossissent de tant d'aventures l'histoire des héros, celle d'Achille ou de Roland, de Thésée ou d'Arthur. Le second est le temps du doute pour ce qui paraît sortir des lois naturelles; l'époque où la recherche scientifique des causes et des effets réduit le rôle des dieux et des héros, en montrant derrière ceux-ci la société qui fait la moitié de leur force; et derrière ceux-là la foi qui les a créés et qui leur commande, tout en paraissant leur obéir.

De ces deux âges, le premier dure, même pour les plus éminents génies de l'Hellade, jusqu'au sixième siècle avant notre ère, et le second commence avec Anaxagore et Thucydide[1]. Hérodote subit encore le joug de la vieille foi; il a la curiosité enfantine du voyageur que tout étonne et, sauf quelques timides interprétations, il admet les récits de la muse. D'Hérodote à Thucydide, la Grèce se fait homme. Le fils d'Oloros, animé d'un esprit plus libre, écarte les voiles brillants qui recouvrent le berceau de son peuple, et il porte audacieusement sa raison au milieu des hommes et des choses du temps passé. Seulement, il se garde de la commettre avec toutes les impossibilités mythologiques. Il ne s'arrête qu'aux grands faits, en ôte le merveilleux, met la politique à la place, et n'a plus alors à présenter, de ces temps si pleins de ténèbres pour la critique, si pleins de lumière pour la foi, qu'un tableau sobre et, dans ses lignes générales, très probablement vrai. « Les événements des anciens jours,

[1] La gravure de la page 605 représente un buste en marbre conservé à Holkham-Hall, en Angleterre, et publié pour la première fois par A. Michaëlis : *Die Bildnisse des Thukydides. Festschrift der Universität Strassburg zur vierten Säcularfeier der Univ. Tübingen*, 1877. — M. Michaëlis a eu l'obligeance de mettre à notre disposition son mémoire, qui n'est pas dans le commerce, ainsi qu'une belle photographie que nous avons reproduite : nous lui adressons tous nos remerciements. Voyez, au tome II, p. 321, un autre buste de Thucydide, conservé au musée de Naples.

dit-il dans son Introduction, échappent par l'éloignement à la certitude. »

En un autre livre, j'ai refusé d'entrer dans le dédale des origines romaines; à plus forte raison me suis-je gardé de faire effort pour tirer une histoire suivie de ces poétiques débris, qui recouvrent et cachent sous de gracieuses ou de redoutables fictions les commencements de la Grèce, pas plus que je ne demanderais une histoire du moyen âge à la *Légende dorée*, aux *Chroniques* de l'archevêque Turpin, ou à nos *romans de chevalerie*. J'ai donc fait pour la Grèce ce que j'avais fait pour Rome. J'ai rapidement raconté les légendes qu'il faut connaître, parce que notre littérature en est pleine et que nos arts s'en inspirent encore; mais, après avoir cherché les probabilités que l'histoire générale et la comparaison des faits laisse entrevoir, j'ai hâté ma marche vers des temps mieux connus.

Cependant, sous la Grèce des poètes, la science moderne a découvert une Grèce préhistorique. Elle a étudié les restes d'une société plus vieille qu'Homère de dix siècles peut-être, et elle a demandé à cette terre toute en montagnes, en péninsules et en îles, aux mers qui la baignent, au ciel qui l'enveloppe, quelles influences ont agi sur ses premiers habitants.

D'où ceux-ci venaient-ils? De l'Asie, berceau de la race aryane, laquelle, dans son long voyage jusqu'aux extrémités de l'Occident, laissa sur le bord oriental de la mer Égée, en Thrace et dans la Grèce, des peuples dont la langue et la religion avaient un fond commun; de sorte qu'autour du grand lac hellénique s'élevèrent des villes qui purent s'entendre et se répondre.

Si, dans la période légendaire, l'histoire politique a peu d'événements certains à recueillir, l'histoire sociale trouve beaucoup à prendre dans les usages qui ont persévéré. C'est alors que la famille se forme, que le culte s'établit, que les cités s'élèvent, et ce sont des bases antiques qui portent le foyer domestique, le prytanée public et l'Agora où d'abord siègent, autour du roi, les chefs, son conseil, où le peuple ensuite viendra délibérer et voter.

Il n'y a pas dans Homère que le fracas des armes, dans Hésiode que la naissance des dieux et les travaux des champs. Dans ces vieux poèmes et dans les légendes d'où ils sont sortis, les faits, sans doute, tiennent plus de l'imagination que de la réalité; mais on y trouve des idées, des mœurs, des croyances qui ont vécu longtemps. Achille chante la gloire des braves; Hector compte sur ses exploits pour avoir, dans la

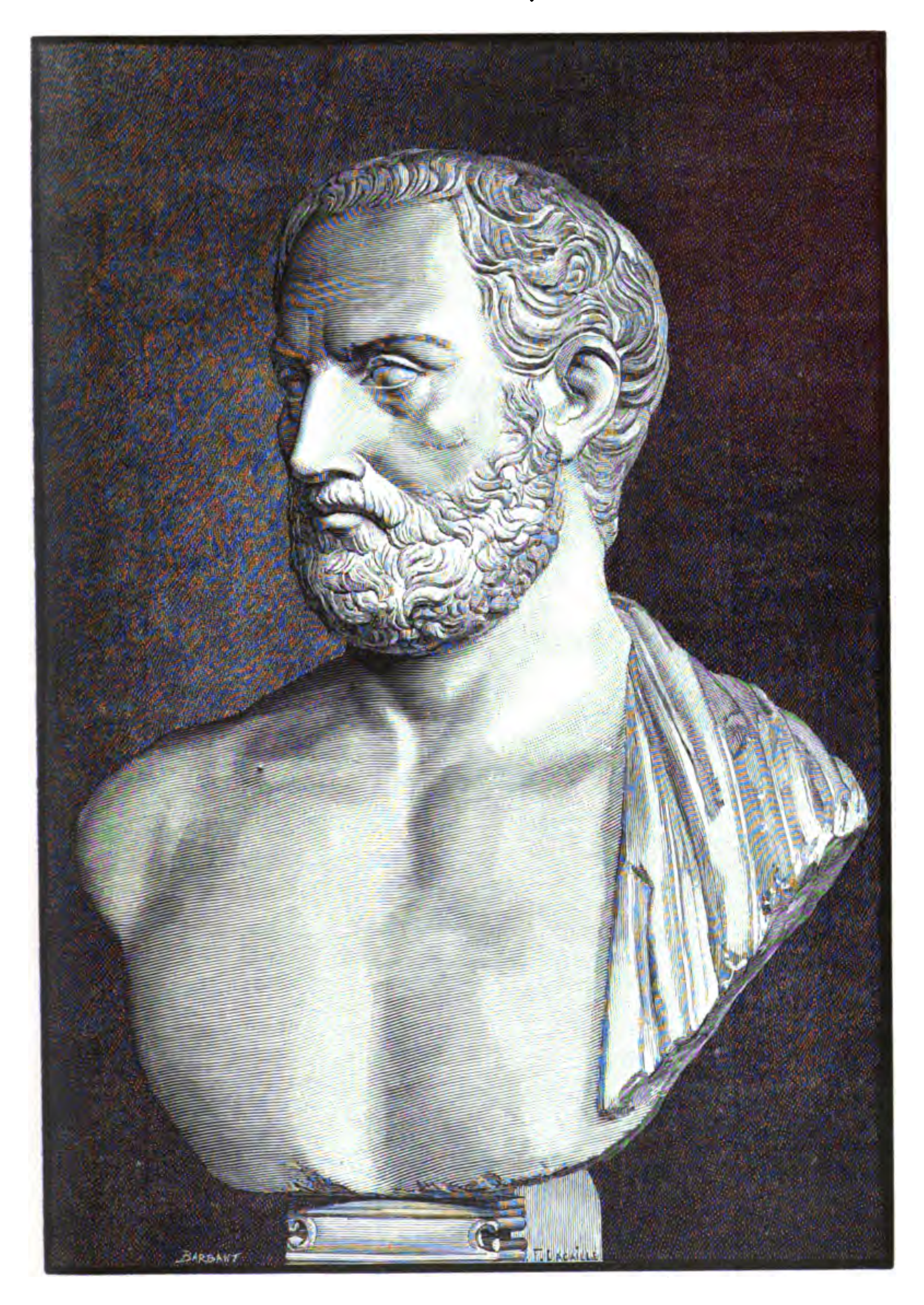
mémoire des hommes, l'immortalité, et ils ont légué aux vaillants de l'âge historique le sentiment de l'honneur. Les femmes sont : la noble Andromaque, Arété, ou *la vertu*, si digne de son nom, sa fille Nausicaa, d'une simplicité virginale, Alceste, qui meurt pour son époux, Antigone, pour son frère, et tous ces types d'héroïnes qui traversent chastement le théâtre de Sophocle. La religion y garde les restes d'un naturalisme grossier qui se mêle au culte des glorieux Olympiens, et, à côté de démons bienfaisants, elle fait vivre des divinités que le bonheur des hommes irrite. Mais peu à peu le ciel sombre s'éclaircit ; le Destin cesse d'être aveugle, Némésis d'être envieuse ; Apollon, le dieu de la lumière, donne de sages conseils, et Minerve adoucit les mœurs de son peuple. La mort se relie à la vie par les honneurs funèbres qui valent aux aïeux une nouvelle existence d'outre-tombe, et font d'eux les protecteurs de ceux qu'ils ont quittés. Le culte des morts, lien des générations, consacre les familles aristocratiques, et c'est autour des tombeaux, comme auprès des temples, que le patriotisme, la grande vertu de ces vieilles sociétés, prend la force qui lui a fait accomplir tant de miracles[1].

II

Le retour des Héraclides et les grands mouvements de peuples qui en sont la suite ferment la période légendaire. Après elle, les traditions s'arrêtent soudain ; la Muse se tait ; le lumineux éclat qu'Homère a projeté sur l'âge héroïque s'éteint, nous entrons dans quatre siècles d'obscurité. Cette nuit qui se fait sur la Grèce est le passage de la légende à l'histoire, du monde de la fiction au monde de la réalité. Quand s'établit, en 776, la coutume de compter les années d'après le retour des fêtes d'Olympie, on eut aussi un moyen de fixer la chronologie. Mais que de lacunes encore avant l'âge d'Hérodote ! Et que de fois la poésie prend la place de l'histoire, comme dans les guerres de Messénie !

Nous n'avons donc rien à mettre entre l'invasion des Doriens, cette

[1] Isée, le maître de Démosthène, disait encore, au quatrième siècle : « Tous ceux qui pensent à la mort veulent laisser derrière eux quelqu'un qui apporte à leurs mânes les offrandes funéraires. La loi même impose à l'archonte le soin de veiller à ce qu'aucune maison de citoyen ne devienne déserte. » (*De l'héritage d'Apollodore*, 30.)



THUCYDIDE.

race que l'*Iliade* ne connaît pas, et l'ère des Olympiades. Pour Sparte, avant Lycurgue, pour Athènes, avant Solon, on peut recueillir quelques mots à peine, et à peu près rien pour le reste de l'Hellade, bien que, dès cette époque, la Grèce soit constituée et sa vie historique commencée. Chaque contrée a le peuple qu'elle gardera jusqu'au dernier jour de la nation, et chacun de ces peuples prend déjà, sous la double influence de sa position géographique et des circonstances de son établissement, le caractère qui déterminera en Grèce les oppositions de races, d'idées et d'intérêts.

Du onzième au septième siècle, un fait considérable se produisit, la diffusion de la race hellénique sur presque tous les rivages de la Méditerranée.

Les Grecs, qui se plaisaient à cacher un sens profond sous les plus gracieuses images, contaient qu'un berger, faisant paître ses troupeaux sur le bord de la mer, vit un jour une belle jeune fille sortir du sein des eaux, lui sourire et l'appeler près d'elle. Il hésita d'abord, puis céda au charme et se jeta dans les flots. Combien de sirènes enchanteresses jouaient ainsi autour de ces beaux rivages et en appelaient les habitants sur l'onde azurée! Les Grecs cédèrent comme le pâtre à l'attrait irrésistible et coururent d'île en île, entre les trois continents qu'elles rapprochent, à la rencontre, sur bien des points, de peuples qui avaient avec eux une même origine, ou de vieilles relations de commerce.

La nature leur imposait de deux manières l'obligation « de naviguer sans cesse sur le grand abîme », par la situation de leur pays d'où l'on voit presque partout la mer; plus encore par les produits qu'il donne. Le sol grec, peu propre aux céréales, malgré la protection de Déméter, la déesse vénérable[1], l'est beaucoup à la vigne et à l'olivier, cultures industrielles et commerciales. Un peuple qui a du blé et du bétail peut se passer des autres et ne demander rien de plus à la terre qui le nourrit; de là, la lente croissance des peuples agriculteurs. Mais celui qui n'a que du vin et de l'huile mourrait de faim s'il n'échangeait ses denrées. Le voilà donc forcé de vivre en relations continuelles avec ses voisins, de courir le monde et d'y ramasser, avec

[1] Nous publions, p. 609, d'après une photographie, une statue de Déméter en marbre, découverte à Cnide et conservée au musée Britannique. La déesse est assise : le voile qui couvre sa tête ajoute à l'expression de tristesse répandue sur tout le visage. C'est le type de la Déméter affligée, qui s'est vainement épuisée à la recherche de sa fille. Cf. les vers de l'hymne homérique (IV, 197 et suiv. de l'édition A. Gemoll, 1886) et la notice d'O. Rayet dans les *Monuments de l'Art antique*.

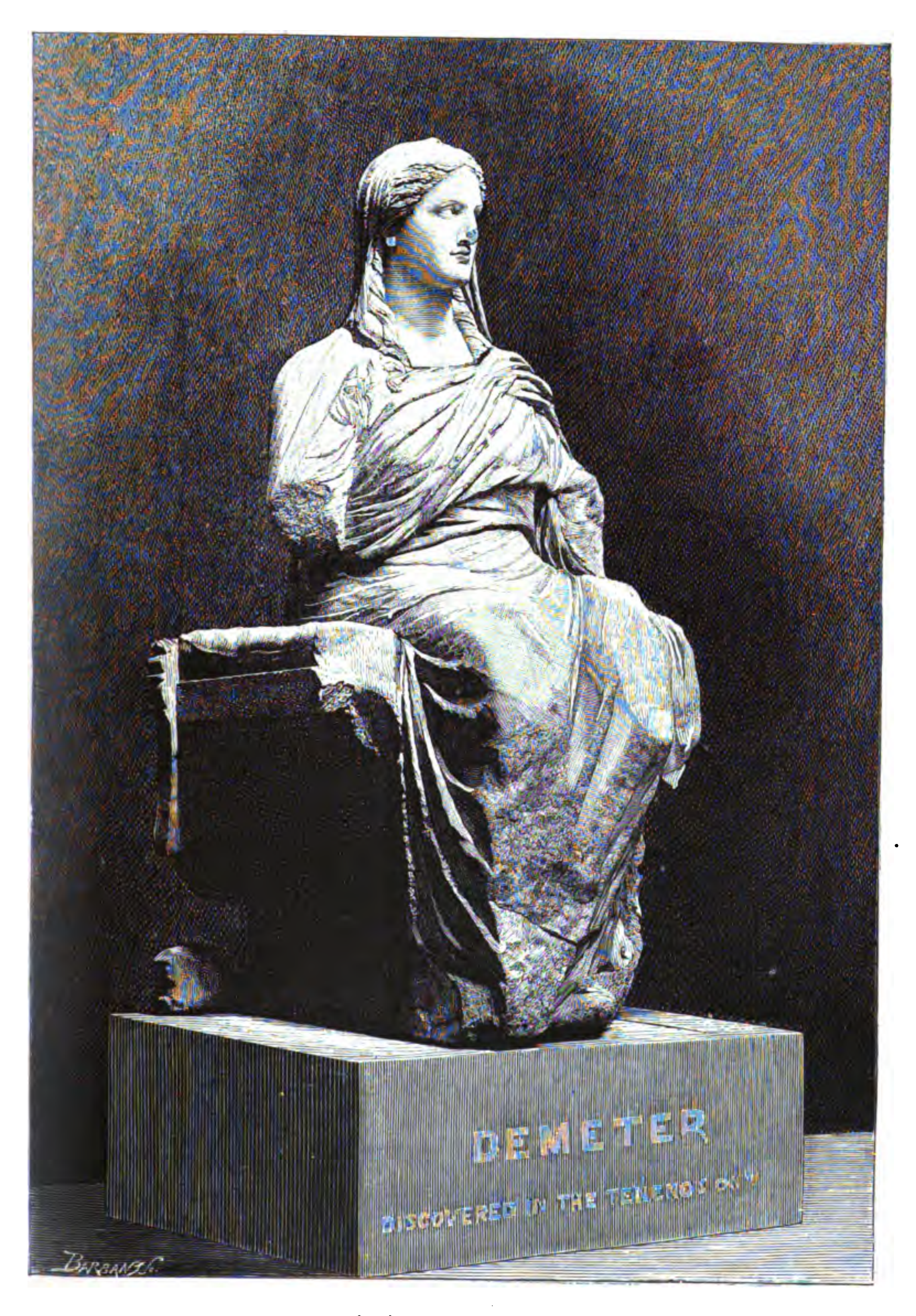
les marchandises, des connaissances et des idées. Nous étonnerons-nous, après cela, que le peuple grec ait été et soit encore le peuple commerçant par excellence; qu'il ait visité toutes les terres à portée de ses yeux et laissé une colonie sur tous leurs rivages?

Le commerce vit de liberté : les colonies grecques furent libres: celles de Rome ont été dépendantes parce qu'elles étaient un instrument de conquête et que la domination veut l'obéissance.

Pendant que les Grecs sortaient par les mille portes que la nature avait ouvertes devant eux, une révolution intérieure substituait lentement aux rois de l'âge héroïque, fils des dieux, les nobles qui prétendaient encore à une descendance divine. Quand ces nobles n'eurent plus de maîtres au-dessus d'eux, ils voulurent, au-dessous, n'avoir que des sujets. Les sujets, à leur tour, arrivés à plus de bien-être et d'intelligence, se crurent capables de gérer eux-mêmes leurs affaires; ils accomplirent contre l'oligarchie ce que l'oligarchie avait fait contre les rois. Mais, pour cette lutte, ils avaient pris des chefs, qui s'emparèrent du gouvernement, τύραννοι : ici par force ou surprise, là par le consentement du peuple, qui leur donnait le pouvoir pour qu'ils lui donnassent l'ordre et l'égalité.

Ces tyrans aussi passèrent. Les abus, les violences, amenèrent une révolution nouvelle, cette fois démocratique. Telle est donc la vie intérieure de la Grèce jusqu'à la guerre Médique : les rois d'abord, l'aristocratie ensuite, puis des tyrans qui s'appuient sur la classe opprimée, enfin la cité se gouvernant elle-même : celle-ci en accordant davantage au peuple, qui vit de l'industrie et du commerce; celle-là en donnant davantage aux riches, qui possèdent le sol. Cette forme prévalait dans la Grèce au moment où les Perses l'envahirent; et, Hérodote le dit, ce furent ses libres institutions qui la sauvèrent.

Durant ce long et pénible travail de transformation intérieure, la vie intellectuelle est comme suspendue dans la métropole. Mais, dans les colonies asiatiques, au voisinage des grandes civilisations orientales, le génie se déploie. L'art, la science, y naissent; la poésie augmente l'héritage d'Homère, et le monde grec s'illumine à sa circonférence du plus vif éclat. A la fin du sixième siècle, une domination ennemie s'étend sur ces intelligentes cités. Cette main de l'étranger glace les sources de la vie, et la civilisation allait périr, étouffée dans son germe; Marathon et Salamine la sauvèrent : noms glorieux que l'humanité reconnaissante répétera toujours.



DÉMÉTER DE CNIDE.

III

Avec ses golfes pour fossés et ses montagnes pour bastions, la Grèce est comme une grande forteresse élevée entre l'Europe et l'Asie. Les millions d'hommes de Xerxès l'assaillirent en vain : l'immense empire oriental s'y brisa. Ces victoires furent surtout gagnées par Athènes et décidèrent de ses destinées. L'invasion était repoussée, il fallait en prévenir le retour; Athènes seule y pensa et sut y pourvoir. Là est l'origine et la légitimité de son empire. Cette domination qui assure la sécurité des mers, qui excite l'industrie et le commerce, qui sème le bien-être et provoque l'intelligence, est le moment le plus heureux de la Grèce, et le plus brillant de la vie de l'humanité. Athènes sans doute n'est pas seule dans l'Hellade. Tous travaillent et pensent; mais tout afflue vers elle, le génie comme la fortune et la puissance. Elle est le foyer qui reçoit et concentre les rayons épars, pour les renvoyer au monde en resplendissante lumière. Même avant qu'elle ait montré toutes ses splendeurs, un étranger, presqu'un ennemi par sa naissance, Pindare, célèbre « la cité du génie », la ville « brillante, immortelle, couronnée de violettes comme les Grâces et les Muses. »

Au-dessus des hommes supérieurs qui se pressent dans ses murs domine la noble figure de Périclès. Ses ennemis l'appelaient l'Olympien. Ils avaient raison; car il dirigeait et contenait avec une souveraine sagesse ce peuple intelligent, passionné, mobile, qui au besoin sut avoir la constance romaine; qui fit des fautes, mais qui les a rachetées par tout ce qu'il nous a donné de chefs-d'œuvre et de grands exemples. Foule élégante et spirituelle, curieuse d'art, de science, de poésie; où la fortune indiquait à peine des rangs, où l'éducation, la même pour tous, n'en établissait pas; moins peuple qu'aristocratie populaire, et élevée à ce point de grandeur par son génie propre, résultat de sa position géographique et de son histoire, et par les institutions les plus humaines, les plus vraiment libérales que l'antiquité ait eues[1]. Supprimez de l'histoire Athènes et ses grands hommes, que restera-t-il de la Grèce?

[1] Il s'y trouvait, outre le principe de l'égalité devant la loi (ἰσονομία), une véritable loi

les marchandises, des connaissances et des idées. Nous étonnerons-nous, après cela, que le peuple grec ait été et soit encore le peuple commerçant par excellence; qu'il ait visité toutes les terres à portée de ses yeux et laissé une colonie sur tous leurs rivages ?

Le commerce vit de liberté : les colonies grecques furent libres: celles de Rome ont été dépendantes parce qu'elles étaient un instrument de conquête et que la domination veut l'obéissance.

Pendant que les Grecs sortaient par les mille portes que la nature avait ouvertes devant eux, une révolution intérieure substituait lentement aux rois de l'âge héroïque, fils des dieux, les nobles qui prétendaient encore à une descendance divine. Quand ces nobles n'eurent plus de maîtres au-dessus d'eux, ils voulurent, au-dessous, n'avoir que des sujets. Les sujets, à leur tour, arrivés à plus de bien-être et d'intelligence, se crurent capables de gérer eux-mêmes leurs affaires; ils accomplirent contre l'oligarchie ce que l'oligarchie avait fait contre les rois. Mais, pour cette lutte, ils avaient pris des chefs, qui s'emparèrent du gouvernement, τύραννοι : ici par force ou surprise, là par le consentement du peuple, qui leur donnait le pouvoir pour qu'ils lui donnassent l'ordre et l'égalité.

Ces tyrans aussi passèrent. Les abus, les violences, amenèrent une révolution nouvelle, cette fois démocratique. Telle est donc la vie intérieure de la Grèce jusqu'à la guerre Médique : les rois d'abord, l'aristocratie ensuite, puis des tyrans qui s'appuient sur la classe opprimée, enfin la cité se gouvernant elle-même : celle-ci en accordant davantage au peuple, qui vit de l'industrie et du commerce; celle-là en donnant davantage aux riches, qui possèdent le sol. Cette forme prévalait dans la Grèce au moment où les Perses l'envahirent; et, Hérodote le dit, ce furent ses libres institutions qui la sauvèrent.

Durant ce long et pénible travail de transformation intérieure, la vie intellectuelle est comme suspendue dans la métropole. Mais, dans les colonies asiatiques, au voisinage des grandes civilisations orientales, le génie se déploie. L'art, la science, y naissent; la poésie augmente l'héritage d'Homère, et le monde grec s'illumine à sa circonférence du plus vif éclat. A la fin du sixième siècle, une domination ennemie s'étend sur ces intelligentes cités. Cette main de l'étranger glace les sources de la vie, et la civilisation allait périr, étouffée dans son germe; Marathon et Salamine la sauvèrent : noms glorieux que l'humanité reconnaissante répétera toujours.



DÉMÉTER DE CNIDE.

les marchandises, des connaissances et des idées. Nous étonnerons-nous, après cela, que le peuple grec ait été et soit encore le peuple commerçant par excellence; qu'il ait visité toutes les terres à portée de ses yeux et laissé une colonie sur tous leurs rivages?

Le commerce vit de liberté : les colonies grecques furent libres: celles de Rome ont été dépendantes parce qu'elles étaient un instrument de conquête et que la domination veut l'obéissance.

Pendant que les Grecs sortaient par les mille portes que la nature avait ouvertes devant eux, une révolution intérieure substituait lentement aux rois de l'âge héroïque, fils des dieux, les nobles qui prétendaient encore à une descendance divine. Quand ces nobles n'eurent plus de maîtres au-dessus d'eux, ils voulurent, au-dessous, n'avoir que des sujets. Les sujets, à leur tour, arrivés à plus de bien-être et d'intelligence, se crurent capables de gérer eux-mêmes leurs affaires; ils accomplirent contre l'oligarchie ce que l'oligarchie avait fait contre les rois. Mais, pour cette lutte, ils avaient pris des chefs, qui s'emparèrent du gouvernement, τύραννοι : ici par force ou surprise, là par le consentement du peuple, qui leur donnait le pouvoir pour qu'ils lui donnassent l'ordre et l'égalité.

Ces tyrans aussi passèrent. Les abus, les violences, amenèrent une révolution nouvelle, cette fois démocratique. Telle est donc la vie intérieure de la Grèce jusqu'à la guerre Médique : les rois d'abord, l'aristocratie ensuite, puis des tyrans qui s'appuient sur la classe opprimée, enfin la cité se gouvernant elle-même : celle-ci en accordant davantage au peuple, qui vit de l'industrie et du commerce; celle-là en donnant davantage aux riches, qui possèdent le sol. Cette forme prévalait dans la Grèce au moment où les Perses l'envahirent; et, Hérodote le dit, ce furent ses libres institutions qui la sauvèrent.

Durant ce long et pénible travail de transformation intérieure, la vie intellectuelle est comme suspendue dans la métropole. Mais, dans les colonies asiatiques, au voisinage des grandes civilisations orientales, le génie se déploie. L'art, la science, y naissent; la poésie augmente l'héritage d'Homère, et le monde grec s'illumine à sa circonférence du plus vif éclat. A la fin du sixième siècle, une domination ennemie s'étend sur ces intelligentes cités. Cette main de l'étranger glace les sources de la vie, et la civilisation allait périr, étouffée dans son germe; Marathon et Salamine la sauvèrent : noms glorieux que l'humanité reconnaissante répétera toujours.



DÉMÉTER DE CNIDE.

les marchandises, des connaissances et des idées. Nous étonnerons-nous, après cela, que le peuple grec ait été et soit encore le peuple commerçant par excellence; qu'il ait visité toutes les terres à portée de ses yeux et laissé une colonie sur tous leurs rivages?

Le commerce vit de liberté : les colonies grecques furent libres: celles de Rome ont été dépendantes parce qu'elles étaient un instrument de conquête et que la domination veut l'obéissance.

Pendant que les Grecs sortaient par les mille portes que la nature avait ouvertes devant eux, une révolution intérieure substituait lentement aux rois de l'âge héroïque, fils des dieux, les nobles qui prétendaient encore à une descendance divine. Quand ces nobles n'eurent plus de maîtres au-dessus d'eux, ils voulurent, au-dessous, n'avoir que des sujets. Les sujets, à leur tour, arrivés à plus de bien-être et d'intelligence, se crurent capables de gérer eux-mêmes leurs affaires; ils accomplirent contre l'oligarchie ce que l'oligarchie avait fait contre les rois. Mais, pour cette lutte, ils avaient pris des chefs, qui s'emparèrent du gouvernement, τύραννοι : ici par force ou surprise, là par le consentement du peuple, qui leur donnait le pouvoir pour qu'ils lui donnassent l'ordre et l'égalité.

Ces tyrans aussi passèrent. Les abus, les violences, amenèrent une révolution nouvelle, cette fois démocratique. Telle est donc la vie intérieure de la Grèce jusqu'à la guerre Médique : les rois d'abord, l'aristocratie ensuite, puis des tyrans qui s'appuient sur la classe opprimée, enfin la cité se gouvernant elle-même : celle-ci en accordant davantage au peuple, qui vit de l'industrie et du commerce; celle-là en donnant davantage aux riches, qui possèdent le sol. Cette forme prévalait dans la Grèce au moment où les Perses l'envahirent; et, Hérodote le dit, ce furent ses libres institutions qui la sauvèrent.

Durant ce long et pénible travail de transformation intérieure, la vie intellectuelle est comme suspendue dans la métropole. Mais, dans les colonies asiatiques, au voisinage des grandes civilisations orientales, le génie se déploie. L'art, la science, y naissent; la poésie augmente l'héritage d'Homère, et le monde grec s'illumine à sa circonférence du plus vif éclat. A la fin du sixième siècle, une domination ennemie s'étend sur ces intelligentes cités. Cette main de l'étranger glace les sources de la vie, et la civilisation allait périr, étouffée dans son germe; Marathon et Salamine la sauvèrent : noms glorieux que l'humanité reconnaissante répétera toujours.



DÉMÉTER DE CNIDE.

les marchandises, des connaissances et des idées. Nous étonnerons-nous, après cela, que le peuple grec ait été et soit encore le peuple commerçant par excellence; qu'il ait visité toutes les terres à portée de ses yeux et laissé une colonie sur tous leurs rivages?

Le commerce vit de liberté : les colonies grecques furent libres: celles de Rome ont été dépendantes parce qu'elles étaient un instrument de conquête et que la domination veut l'obéissance.

Pendant que les Grecs sortaient par les mille portes que la nature avait ouvertes devant eux, une révolution intérieure substituait lentement aux rois de l'âge héroïque, fils des dieux, les nobles qui prétendaient encore à une descendance divine. Quand ces nobles n'eurent plus de maîtres au-dessus d'eux, ils voulurent, au-dessous, n'avoir que des sujets. Les sujets, à leur tour, arrivés à plus de bien-être et d'intelligence, se crurent capables de gérer eux-mêmes leurs affaires; ils accomplirent contre l'oligarchie ce que l'oligarchie avait fait contre les rois. Mais, pour cette lutte, ils avaient pris des chefs, qui s'emparèrent du gouvernement, τύραννοι : ici par force ou surprise, là par le consentement du peuple, qui leur donnait le pouvoir pour qu'ils lui donnassent l'ordre et l'égalité.

Ces tyrans aussi passèrent. Les abus, les violences, amenèrent une révolution nouvelle, cette fois démocratique. Telle est donc la vie intérieure de la Grèce jusqu'à la guerre Médique : les rois d'abord, l'aristocratie ensuite, puis des tyrans qui s'appuient sur la classe opprimée, enfin la cité se gouvernant elle-même : celle-ci en accordant davantage au peuple, qui vit de l'industrie et du commerce; celle-là en donnant davantage aux riches, qui possèdent le sol. Cette forme prévalait dans la Grèce au moment où les Perses l'envahirent; et, Hérodote le dit, ce furent ses libres institutions qui la sauvèrent.

Durant ce long et pénible travail de transformation intérieure, la vie intellectuelle est comme suspendue dans la métropole. Mais, dans les colonies asiatiques, au voisinage des grandes civilisations orientales, le génie se déploie. L'art, la science, y naissent; la poésie augmente l'héritage d'Homère, et le monde grec s'illumine à sa circonférence du plus vif éclat. A la fin du sixième siècle, une domination ennemie s'étend sur ces intelligentes cités. Cette main de l'étranger glace les sources de la vie, et la civilisation allait périr, étouffée dans son germe; Marathon et Salamine la sauvèrent : noms glorieux que l'humanité reconnaissante répétera toujours.



DÉMÉTER DE CNIDE.

les marchandises, des connaissances et des idées. Nous étonnerons-nous, après cela, que le peuple grec ait été et soit encore le peuple commerçant par excellence; qu'il ait visité toutes les terres à portée de ses yeux et laissé une colonie sur tous leurs rivages?

Le commerce vit de liberté : les colonies grecques furent libres: celles de Rome ont été dépendantes parce qu'elles étaient un instrument de conquête et que la domination veut l'obéissance.

Pendant que les Grecs sortaient par les mille portes que la nature avait ouvertes devant eux, une révolution intérieure substituait lentement aux rois de l'âge héroïque, fils des dieux, les nobles qui prétendaient encore à une descendance divine. Quand ces nobles n'eurent plus de maîtres au-dessus d'eux, ils voulurent, au-dessous, n'avoir que des sujets. Les sujets, à leur tour, arrivés à plus de bien-être et d'intelligence, se crurent capables de gérer eux-mêmes leurs affaires; ils accomplirent contre l'oligarchie ce que l'oligarchie avait fait contre les rois. Mais, pour cette lutte, ils avaient pris des chefs, qui s'emparèrent du gouvernement, τύραννοι : ici par force ou surprise, là par le consentement du peuple, qui leur donnait le pouvoir pour qu'ils lui donnassent l'ordre et l'égalité.

Ces tyrans aussi passèrent. Les abus, les violences, amenèrent une révolution nouvelle, cette fois démocratique. Telle est donc la vie intérieure de la Grèce jusqu'à la guerre Médique : les rois d'abord, l'aristocratie ensuite, puis des tyrans qui s'appuient sur la classe opprimée, enfin la cité se gouvernant elle-même : celle-ci en accordant davantage au peuple, qui vit de l'industrie et du commerce; celle-là en donnant davantage aux riches, qui possèdent le sol. Cette forme prévalait dans la Grèce au moment où les Perses l'envahirent; et, Hérodote le dit, ce furent ses libres institutions qui la sauvèrent.

Durant ce long et pénible travail de transformation intérieure, la vie intellectuelle est comme suspendue dans la métropole. Mais, dans les colonies asiatiques, au voisinage des grandes civilisations orientales, le génie se déploie. L'art, la science, y naissent; la poésie augmente l'héritage d'Homère, et le monde grec s'illumine à sa circonférence du plus vif éclat. A la fin du sixième siècle, une domination ennemie s'étend sur ces intelligentes cités. Cette main de l'étranger glace les sources de la vie, et la civilisation allait périr, étouffée dans son germe; Marathon et Salamine la sauvèrent : noms glorieux que l'humanité reconnaissante répétera toujours.



DÉMÉTER DE CNIDE.

légiféraient, jugeaient, administraient au moyen d'un vote, eût-il été enlevé par surprise ou demandé à la passion du moment.

Autre péril; avec une population si restreinte, ces villes ne pouvaient être une base solide pour un empire. Vivant isolées dans les limites que la nature du sol leur avait données, elles eurent au delà des alliés ou des sujets et elles contractèrent des liens d'hospitalité; mais, jalouses de leur droit de cité qui eût ouvert à l'étranger l'agora et les temples, elles ne voulaient pas livrer leurs divinités poliades à des adorateurs d'autres dieux, ni leurs institutions à des hommes élevés sous d'autres lois. Athènes et Sparte auraient bien volontiers détruit, l'une Mégare, l'autre Argos; jamais elles ne leur auraient accordé l'isonomie[1]. Cette inimitié entre cités voisines fut cause de guerres continuelles. Mais personne n'a le droit de reprocher aux Grecs leur humeur batailleuse, car, partout et toujours, l'humanité a obéi à ce reste d'animalité, dont elle ne se débarrasse pas, et qui lui fait aimer la destruction. En théorie, le régime municipal semble le meilleur des gouvernements, parce qu'il suppose plus de liberté pour l'individu; dans l'Hellade, il n'a pas donné aux Grecs le besoin de vivre tranquilles autour de leurs temples et de leurs lieux d'assemblée.

Nous, leurs héritiers, nous gémissons de ces violences, et nous sommes près de les regarder comme un crime contre nous-mêmes, parce qu'elles ont détourné, pour l'œuvre sanglante de la guerre, des forces qui eussent profité aux travaux bienfaisants de la paix. Mais si la civilisation n'est ni la fleur des ruines ni celle des tempêtes, ce n'est pas non plus dans le calme et le silence que toujours elle s'épanouit. La lutte des intérêts et des passions développe les caractères; la vie est plus énergique; les facultés deviennent plus actives et plus riches. De ces petites villes, tourmentées et bruyantes, sortit souvent une merveille de l'art ou de la pensée.

Aristote a dit: « La Grèce possède l'intelligence et le courage; si elle s'unissait, elle serait capable de conquérir l'univers[2]. » Il avait raison : deux fois les Hellènes se sont unis, lorsqu'à Salamine quatre-vingt mille d'entre eux et à Platée cent dix mille vainquirent les

[1] C'est le reproche que Tacite leur adresse : *quid aliud... exitio fuit... nisi quod victos pro alienigenis arcebant?* A cette idée étroite de la cité, il oppose la politique de Rome qui *eodem die hostes, dein cives, habuerit.* (*Annales*, XI, 24.) Un Grec ne pouvait que par exception se marier et posséder dans une autre ville. Pour la concession du droit de cité, il fallait, à Athènes, une première réunion du peuple qui accordait ce titre « pour des services signalés rendus aux Athéniens »; et une seconde assemblée où plus de 6000 citoyens confirmaient au scrutin secret le vote favorable. (Collection Démosthénique, *Contre Néera*, p. 724, éd. Didot.)

[2] *Politique*, IV, 6, 1.

flottes et les armées de Xerxès, ou quand, avec les Macédoniens, ils firent la conquête de l'Asie. Mais, dans le cours ordinaire de leur vie historique, ils ne comprirent que le régime municipal, et jamais, si ce n'est un moment, quand leur fin approchait, ils n'ont aimé autre chose; de sorte qu'il n'y eut plus de Grèce, quand, avec Alexandre[1], la Grèce parut devenir un empire. Par la multitude et l'indépendance de ses villes, elle était faite, au temps où se manifesta son génie, pour produire le plus vif éclat de civilisation ; elle ne l'était pas pour constituer une domination durable, et son indépendance fut perdue dès que s'élevèrent autour d'elle des puissances organisées pour la conquête ou l'assimilation. Fidèle à ses plus vieilles traditions, elle fut ivre d'une folle joie, le jour où les Romains proclamèrent que toute ligue était détruite, toute cité rendue à elle-même. Elle se crut libre, alors que commençait pour elle une servitude de vingt siècles.

Pour ces petites cités, l'ennemi était souvent aux portes et, avec lui, les blessures, l'esclavage et la mort. Aussi la ville qui, derrière ses remparts, abritait la famille, les dieux et l'indépendance, était-elle aimée d'un ardent amour; comme dans une place assiégée, on sacrifiait tout à son salut, non seulement sa vie, mais ce qui, souvent, est plus difficile, sa fortune. Une inscription parle de souscriptions volontaires[2], sans intérêt tiré du capital; et les dons patriotiques étaient fréquents. Démosthène cite le stratège Nausiclès qui paya la solde de deux mille hoplites que la république ne payait pas; deux généraux donnèrent huit cents boucliers à leurs soldats qui en manquaient; d'autres employèrent une partie de leur bien à réparer les murs de la cité. Pour pareil ouvrage, Démosthène, qui n'était point riche, contribua volontairement de 3 talents, et pour le théâtre de 100 mines[3]. Quelle

[1] Nous publions, p. 621, un fragment de statue en marbre découvert à Délos et conservé au musée du Louvre(W. Fröhner, *Notice de la sculpture antique du Louvre*, p. 410, n° 448). — Cette statue a longtemps porté le nom d'Inopos, le dieu du fleuve de Délos, et quelques archéologues le lui maintiennent encore. On voulait en effet que la figure, dont la partie postérieure n'est pas travaillée, fût couchée et qu'elle occupât l'angle d'un fronton, comme d'autres figures de dieu fluvial, mais cette dernière hypothèse n'est pas suffisamment justifiée : la statue ne pouvait-elle être exposée devant un mur? Pour le nom, M. Ravaisson semble avoir été heureusement inspiré en proposant celui d'Alexandre : la tête est en effet ceinte d'un bandeau royal, et si ce n'est pas le portrait du roi que nous avons sous les yeux, c'en est l'image idéalisée. De la statue du Louvre, on a très justement rapproché une tête en marbre récemment découverte à Délos même par M. Homolle (*Bull. de Corr. hell.*, IX (1885), pl. XVII et p. 252), qui n'hésite pas à y reconnaître quelque image inspirée par le portrait du grand roi.

[2] *Corpus Inscr. attic.*, II, 334.

[3] *Discours sur la Couronne*, p. 139 (Didot). Voyez aussi à notre t. III, p. 327 le mâle décret proposé par Lycurgue.

était leur récompense? une couronne que, par décret du peuple, ils recevaient au théâtre de Dionysos, le jour des Grandes Panathénées.

Ces libéralités ne doivent pas étonner; elles partaient du sentiment le plus énergique dans ces villes, le patriotisme; mais nous en trouvons un autre que d'ordinaire on n'y cherche pas, la charité. L'heure des grandes institutions charitables, que le christianisme et la philosophie ont multipliées, n'était pas encore venue, parce que l'état social ne les réclamait pas. Démosthène ne fut pas seul à racheter des captifs, à doter des filles pauvres et à pouvoir dire, comme dans le discours *sur la Couronne :* « Vous savez, Athéniens, que j'ai toujours été affable, humain, secourable à toute infortune »; ailleurs il se glorifie de n'avoir jamais manqué aux devoirs de la philanthropie[1] : mot que l'on croit très moderne et qui était d'usage courant à Athènes, il y a plus de vingt-deux siècles. Lysias mentionne un citoyen qui, lui aussi, en secret, dotait des filles, délivrait des prisonniers et enterrait des morts oubliés sur les routes, sans demander à personne sa récompense[2]. Combien d'autres ont fait comme lui! Si l'allocation accordée à ceux qui assistaient à l'assemblée publique et aux fêtes religieuses avaient des inconvénients politiques, elle avait d'abord été un secours donné à ceux qui en avaient besoin. Il en était de même pour les distributions de blé faites au peuple de temps à autre, et pour les repas qui se célébraient, après les grandes immolations de victimes, alors que les dieux se contentaient de la fumée de l'autel. Les gymnases entretenus par l'État répondaient à nos écoles gratuites; Hippocrate recommandait aux médecins de ne réclamer aucun salaire de ceux qui auraient peine à les payer, et beaucoup de villes donnaient l'assistance médicale à leurs pauvres[3]; enfin Platon a écrit : « Il ne faut faire de mal à personne, pas même au méchant[4]. »

Ces sentiments sont le beau côté des mœurs municipales de la Grèce. On doit dire encore que dans cette société la propriété et la famille reposaient sur des bases meilleures qu'en Orient; mais les constitutions faites uniquement en vue de l'État ne garantissaient qu'imparfai-

[1] Dans le discours *Sur les affaires de la Chersonèse*, 70, où il rappelle les services par lui rendus : καὶ τριηραρχίας καὶ χορηγίας καὶ χαρίζεσθαι εἰσφορὰς, καὶ λύσεις αἰχμαλώτων, καὶ τοιαύτας ἄλλας φιλανθρωπίας.

[2] XIX, 59.

[3] *Hist. des Rom.*, t. V, p. 425. Des citoyens se chargèrent aussi de la surveillance des écoles, Voyez, ci-dessus, t. II, p. 229.

[4] *République*, I, 9. On retrouve ces sentiments dans la Rome impériale, voy. notre t. V. p. 408 et suiv. et 661-682.



ALEXANDRE IDÉALISÉ

tement la sécurité des biens et la liberté des personnes[1]. Le citoyen appartenait à la communauté, qui disposait de lui comme elle l'entendait; de sorte que les intérêts de chacun étant subordonnés à ceux de l'État, ce qui paraissait utile à l'un devenait la justice, dût cette justice être pour l'autre une iniquité. De celui-ci la loi faisait un soldat, quel que fût son âge; de celui-là, un commandant de la galère qu'il avait dû armer à ses frais; de tel autre, un banni, quoiqu'on n'eût pas un délit à lui reprocher. Personne n'échappait à cette main-mise de l'État, non seulement pour l'impôt du sang et les charges fiscales, mais pour l'achèvement de l'éducation : la cité voulait avoir le corps et l'âme de ses enfants, à plus forte raison leur bien.

Aux temps aristocratiques, les Eupatrides étant seuls comptés avaient seuls aussi des obligations, comme, dans les épopées homériques, les héros attiraient sur eux le fort du combat. Héritières de cette vieille coutume, la plupart des villes grecques eurent pour principe de leur organisation financière qu'une partie des dépenses publiques resterait à la charge des riches. Solon, par exemple, sans changer beaucoup l'état ancien des choses, attribua aux membres des premières classes de lourds impôts; mais, en retour, il leur assura des privilèges politiques. Avec le temps, les charges augmentèrent et les privilèges disparurent. Tout citoyen, même le plus pauvre, put arriver par le sort aux fonctions publiques et, à cause de la fréquence des guerres, de l'éclat croissant des fêtes, les liturgies et les chorégies réservées aux riches imposèrent des dépenses de jour en jour plus lourdes. Un armement était-il décidé, aussitôt arrivaient, à l'assemblée publique, des demandes en dégrèvement; au temple de Diane, de prétendus riches qui fuyaient les charges de la triérarchie; dans les prisons, les malheureux qu'y traînait l'inspecteur de la marine, parce qu'ils n'avaient pas apporté des voiles neuves pour leur galère[2].

Sophocle et Socrate ont bien parlé « des lois non écrites » que la nature a mises dans la conscience humaine; les constitutions, même les meilleures, n'avaient su que faire de la cité l'arbitre suprême du

[1] A Sparte, comme dans la *République* de Platon, l'État fut, à vrai dire, seul père et seul propriétaire. Athènes n'alla jamais si loin. Aristote, qui recherche en tout le droit, ne considère la propriété que comme un fait, et n'en met l'origine que dans l'occupation, même par la force. Il la fait dériver de la loi, de l'agriculture, du pillage, νομαδικὸς, γεωργικὸς, λῃστρικός. (*Polit.*, liv. I, ch. III, § 5.) Et en cela il ne blessait aucune des idées de son temps. Solon trouvait légitime l'association pour le brigandage, et il arriva souvent, en Grèce, que la loi décrétât un nouveau partage des terres, l'abolition des dettes, la défense d'aliéner son bien, ou d'autres mesures qui nous sembleraient un attentat au droit de propriété.

[2] Démosthène, *Disc. sur la Couronne*. Voy. au t. III, p. 119 et n. 2.

bien et du mal, de sorte que, dans les villes grecques, la justice était souvent absente, de même que le fut toujours la liberté véritable. Aristote peint la démocratie comme occupée partout à passer le niveau sur les fortunes, par de ruineuses amendes et des confiscations; et en effet pour beaucoup d'agitateurs, pour ces brouillons, comme Polybe les appelle, τοὺς κακέκτας, le fin de la politique consistait à mettre dessous ce qui était dessus. Ainsi, Messène partage au peuple les biens des riches; Cléomène à Sparte, Nicoclès à Sicyone, font de même. Comme les morts seuls ne reviennent pas, un démagogue de Cios fait tuer ceux qu'il dépouille; Nabis n'agit pas autrement partout où il est le maître. Les Étoliens, les Thessaliens, abolissent les dettes; les Chiotes ont une autre économie sociale : lorsque le gouvernement a besoin d'argent, il décrète que toutes les dettes privées seront payées à l'État; ailleurs, on prend aux femmes leurs bijoux, aux détenteurs du sol leurs moissons, et jusque dans Athènes plusieurs pensent qu'une confiscation illégale n'est pas une ressource à dédaigner[1].

La conséquence de cette servitude financière des riches et des dangers qui menaçaient la propriété fut que les détenteurs du sol ou des capitaux se montrèrent trop souvent, dans un monde devenu commercial et industriel, les ennemis naturels des vieilles coutumes et des constitutions qui les consacraient. De là des complots, des révolutions, des sentences d'exil ou de confiscation, et les bannis rôdant en armes autour de la cité pour en forcer les portes[2]. Les héliastes disaient bien à Athènes, dans leur serment officiel : « Je jure de ne souffrir jamais ni l'abolition des dettes ni le partage des terres et des maisons[3]. » Et en effet ces mesures révolutionnaires ne furent pas décrétées dans la cité de Minerve, dont la prospérité commerciale dépendait de la fidèle exécution des contrats; mais que de fois les sycophantes de cette ville ruinèrent d'anciennes et légitimes fortunes par les plus futiles accusations[4]. Lorsque ces bouleversements se furent multipliés, les

[1] Lysias, *Contre Nicomachos*, 22; Polybe, VII, 10; XV, 21; fragm. 68. Aristote, *Économique*, II, 9. Il mentionne cette politique comme ayant été pratiquée à Byzance, Chios, Clazomène, Éphèse, Héraclée de Pont, Lampsaque.

[2] Isocrate dit à Philippe qu'il trouvera en Grèce, pour son expédition d'Asie, autant de soldats qu'il en voudra, parce qu'il y a tant de bannis qu'il est plus facile de lever une armée parmi eux que parmi les citoyens. (*Philippe*, 96, édit. Didot, p. 65.)

[3] Westermann a attaqué l'authenticité de l'ΟΡΚΟΣ ΗΛΙΑΣΤΩΝ, mais sans convaincre ni M. Dareste ni M. Weil, qui l'ont maintenue: l'un dans sa traduction du discours contre Timocrate (*Plaidoyers politiques de Démosthène*, I, p. 104 et 184), l'autre dans son édition grecque de Démosthène, IIe série, p. 137.

[4] Le vice naturel de la démagogie est l'envie et le soupçon qui, lorsqu'elle dispose des tribunaux, se traduisent par des spoliations judiciaires. Aristophon d'Azenia fut cité en justice

vieilles idées de dévouement à la cité se perdirent; des alliances contraires au génie et aux intérêts du peuple furent contractées; et comme ces nouveautés survinrent en un temps où tout était ébranlé, la religion, le patriotisme et les vertus civiques, la cité, ne portant plus sur ses bases antiques, s'écroula.

Les Grecs avaient, comme nous, deux autres sortes de propriétés : le domaine public, qui variait d'une ville à l'autre, et les biens ecclésiastiques, souvent très considérables, mais qui n'étaient pas toujours respectés : ainsi, les trésors de Delphes furent pillés par les Phocidiens, ceux d'Olympie par les Arcadiens, et plus d'une fois on sécularisa certaines parties des possessions sacrées. En cas de nécessité, l'État empruntait au sanctuaire et, devenu débiteur de ses dieux, il leur payait l'intérêt des sommes prêtées, mais oubliait parfois de rendre ce qu'il avait reçu. Par suite de la prépotence de l'État, ces biens étaient soumis aux vicissitudes des événements, et la politique réglait tout, au temple comme à l'agora[1].

Sur un autre point, l'organisation de la famille, les Grecs n'ont rien non plus à nous donner. Trop voisins de l'Asie, ils n'ont point fait à la femme[2], dans l'âge historique, une condition très supérieure à celle qu'on lui reconnaissait à Ninive et à Babylone. Son devoir était de donner à son époux des enfants légitimes qui continueraient la famille et les sacrifices domestiques : il ne lui était pas demandé autre chose[3], et les nobles femmes des temps homériques, Alceste, Andro-

soixante-quinze fois pour proposition de décrets contraires aux lois, γραφὴ παρανόμων ; mais il est juste d'ajouter qu'il ne fut jamais condamné. (Eschine, *Ctésiphon*, 194.) Démosthène n'eut pas autant de procès; cependant le seul Aristogiton lui intenta sept actions, et contre combien d'autres n'eut-il pas à se défendre !

[1] « La vie privée n'échappait pas à cette omnipotence de l'État. Beaucoup de cités grecques défendaient à l'homme de rester célibataire. Sparte punissait non seulement celui qui ne se mariait pas, mais même celui qui se mariait tard. L'État pouvait prescrire à Athènes le travail, à Sparte l'oisiveté. Il exerçait sa tyrannie jusque dans les plus petites choses : à Locres, la loi défendait aux hommes de boire du vin pur; à Milet, à Marseille, elle le défendait aux femmes. Il était ordinaire que le costume fût fixé invariablement par les lois de chaque cité; la législation de Sparte réglait la coiffure des femmes, et celle d'Athènes leur interdisait d'emporter en voyage plus de trois robes. A Rhodes, la loi défendait de se raser la barbe; à Byzance, elle punissait d'une amende celui qui possédait chez soi un rasoir; à Sparte, au contraire, elle exigeait qu'on se rasât la moustache. » (Fustel de Coulanges, *La cité antique*, p. 265.)

[2] La gravure de la page 627 représente une tête en marbre de Paros, conservée dans la Glyptothèque de Munich (H. Brunn, *Beschreibung*..., 5e édit., n° 89, p. 113). Nous la donnons d'après les *Monuments de la sculpture grecque et romaine*..., publiés par Brunn et Bruckmann. Cette tête est une des belles pièces de la Glyptothèque.

[3] Voyez, à notre t. II, p. 628, une citation tirée d'un discours attribué à Démosthène.

maque, Pénélope, étaient bien oubliées. Toutes, certainement, ne se seraient point faites les compagnes de la Lysistrata d'Aristophane; mais aucune n'a gagné le respect de la cité entière comme la mère des Gracques; et, quoique le gynécée fût déjà bien loin du harem, la femme grecque n'a pas été la matrone romaine, encore moins la femme forte de l'Écriture.

Malgré notre admiration pour l'ancienne Grèce, nous n'avons donc pas en politique de leçons à lui demander, si ce n'est afin d'éviter les fautes où elle est tombée : entre elle et nos sociétés modernes, la différence est trop grande.

V

Aux causes politiques qui firent sombrer la Grèce s'ajoutèrent les causes morales qui ruinèrent son vieil idéal, sans lui en donner un autre.

Il faut bien le dire: l'ébranlement produit dans les intelligences par le siècle de Périclès, cet âge d'or de l'esprit humain, ouvrit l'entrée de régions inconnues où la vieille Hellade se perdit. Elle y trouva pour l'art et la pensée de belles inspirations; mais alors se montra, avec une force qu'elle n'avait jamais eue, la philosophie, fille rebelle du polythéisme, qui voulut se rendre compte de l'homme et du monde, que les vieux mythes n'expliquaient pas. Née aux abords des temples qu'un jour elle renversera, car de pareils enfants tuent leur mère, comme ces plantes qui croissent dans les joints des vieilles murailles et finissent par les faire crouler, la philosophie entra de bonne heure en lutte avec la religion positive.

Celle-ci, d'ailleurs, n'était point faite pour devenir une règle morale. Dans la nature, il n'y a ni bien ni mal, seulement le jeu des forces physiques et chimiques. Les anciens peuples, trop rapprochés d'elle pour ne pas subir son influence, eurent des religions que, par un barbarisme expressif, on a appelées le culte de la nature *naturante* ou des forces matérielles, et celui de la nature *naturée* ou des apparences sous lesquelles ces forces se manifestent. De là les monstrueuses conceptions de l'Égypte et de l'Asie, les prostitutions sacrées de Babylone et de Corinthe, même les symboles étranges dont Athènes décorait les



TÊTE DE FEMME GRECQUE

rues et que ses jeunes filles portaient dans les fêtes. Aussi ces peuples n'hésitaient pas à attribuer à leurs dieux les plus honteuses passions, le vol, l'inceste, l'adultère, la haine, la vengeance, de sorte que le polythéisme obscurcissait la notion du juste et légitimait le mal par l'exemple de ceux qui étaient quelquefois, et auraient dû être toujours, la représentation du bien. Alors, par le développement parallèle, mais en sens contraire, des légendes divines et de la raison humaine, il arriva que le polythéisme grec se trouva dans cette condition, mortelle pour un culte, que la religion fut d'un côté et la morale de l'autre. Celle-ci attaqua celle-là et en eut raison : les dieux tombèrent de l'Olympe et l'herbe poussa au parvis des temples. C'eût été bien si les légendes de ces dieux détrônés avaient été remplacées par de viriles doctrines qui auraient éclairé et purifié la raison humaine. Cet enseignement se trouvait çà et là, dans les paroles des poètes et des philosophes; mais la foule ne les écoutait pas, livrée qu'elle était aux superstitions honteuses par où finissent, pour les faibles les grandes croyances.

En chassant les dieux de l'Olympe, la philosophie sortait du cercle des croyances vulgaires; elle sortit aussi, par ses leçons, de l'étroite enceinte de la cité. Au-dessus de l'homme, elle vit l'humanité; au-dessus de l'État, le monde. Et j'ai bien peur qu'elle n'ait aidé à la ruine du patriotisme, comme à celle des dieux, par cela même qu'elle s'élevait à des idées plus pures sur la divinité et sur la vertu véritable. La belle parole qu'on lit dans Marc Aurèle : « Je suis citoyen du monde », est de Socrate[1], ou de ses disciples; une autre école osera tourner en dérision les patriotiques sentiments des aïeux. « Ne peinons pas pour sauver la Grèce, dira l'épicurien Métrodore, ni pour gagner des couronnes civiques. La seule couronne enviable est celle de la sagesse. » Oui, certainement, pour l'individu, mais non pour le citoyen qui doit avoir en plus jusqu'à la folie du sacrifice.

La poésie, à son tour, popularisa les déductions sceptiques des philosophes. Épicharme, Aristophane, par leurs sarcasmes, firent entendre le cri recueilli à Rome par Lucrèce : « Les dieux mourront! » Aussi, dans l'effroi que causent aux peuples le silence des cieux, et les ténèbres que les sophistes amoncellent sur des questions autrefois simples, ils frappent même ceux qui tenaient le flambeau de l'avenir. Athènes

[1] Ὁ Σωκράτης.... οὐκ Ἀθηναῖος, οὐδὲ Ἕλλην, ἀλλὰ κόσμιος εἶναι φήσας.... (Plutarque, *De l'Exil*, 5; Cicéron, *Tusculanes*, V, 37.) Diogène le cynique répéta le mot : κοσμοπολίτης. (Diogène Laërte, VI, 63); Démocrite l'avait déjà prononcé et Zénon l'enseignera.

chasse Anaxagore et fait boire la ciguë à Socrate. Cruelle et stérile victoire de l'intolérance! C'en est fait : les dieux s'en vont; et, par malheur, le Dieu nouveau n'est pas encore venu. Cependant un grand esprit semble l'entrevoir. Platon annonce quelques-unes des vérités de la foi de l'avenir. Mais un petit nombre seulement le comprennent; les autres n'écoutent et n'entendent que ceux qui leur crient de douter de tout, du ciel, de la patrie, de la vertu, et de ne croire qu'à la fortune, au plaisir. Alors le patriotisme tombe, la moralité se perd, les cités s'affaissent sous le poids de la corruption; et la Grèce épuisée, mourante, après cent cinquante ans de guerres civiles, s'éteint sans bruit, sous la domination étrangère, « faute d'hommes », dit énergiquement Polybe, ὀλιγανδρία[1].

VI

Le grand éclat de la vie hellénique n'a pas duré plus d'un siècle et demi, depuis les victoires de la guerre d'indépendance jusqu'à la bataille de Chéronée où la liberté grecque trouva son tombeau. Cet intervalle est rempli par le duel de Sparte et d'Athènes auquel Thèbes à la fin se mêla, par des combats sans cesse renaissants, par une grande destruction d'hommes et de cités. Néanmoins, ce temps si court a suffi pour faire de la Grèce la terre sainte de la civilisation : la pensée humaine est née là.

Mais pourquoi cette grandeur ne s'est-elle pas conservée plus longtemps? Nous venons de marquer les principales causes de cette rapide décadence; il reste à dire quels en furent les instruments : deux peuples grecs, les Spartiates et les Macédoniens, et une nation étrangère, les Romains. Pour ceux-ci, lorsqu'ils parurent sur la côte orientale de l'Adriatique, ils ne trouvèrent, dans la Grèce proprement dite que des cités incapables de se défendre. Contre Annibal, ils avaient armé vingt-trois légions : quatre leur suffirent pour avoir raison des difficultés que leur opposaient le réseau des montagnes

[1] « On ne se marie plus, dit-il au livre XXXVII, 4; on n'élève plus d'enfants même nés hors mariage, tout au plus un ou deux, pour laisser à ceux-là sa richesse; que la maladie ou la guerre les enlève, la maison devient déserte, et la cité est une ruche abandonnée »

macédoniennes et ce que les soldats de Persée gardaient de vertu guerrière.

Le dix-huitième siècle n'a eu d'admiration que pour Lacédémone, gagné qu'il fut par le paradoxe de Rousseau sur la supériorité de l'homme de la nature, et sur la prépotence nécessaire de l'État. Mais les Spartiates qui, par la généalogie fabuleuse d'Hellen, s'étaient dits les aînés de la nation, furent toujours une exception au milieu d'elle. Rien de ce qui faisait le fond d'un Grec : l'amour des arts, des discours à l'agora, des discussions philosophiques à l'école, ne les intéressait. Avec leur propriété limitée, ils n'eurent qu'une liberté restreinte, si tant est qu'ils aient jamais été des hommes libres comme nous l'entendons aujourd'hui. Les anciens admiraient, et nos utopistes ont admiré après eux, les grandes choses qu'on trouve dans la cité sans murs des bords de l'Eurotas : la sobriété, la discipline, le mépris pour les passions, la douleur et la mort. Les Spartiates savaient obéir et mourir. Si un peuple n'a d'autre devoir que de vivre au jour le jour, sans souci du lendemain ni du monde, dans l'adoration de lui-même et la pratique de certaines qualités morales, Sparte a rempli sa tâche. Mais si tout peuple est comptable devant l'histoire de ses efforts pour apporter sa pierre dans l'édifice que l'humanité se construit, Sparte, simple machine de guerre, instrument de destruction qui a fini par se détruire lui-même, que peut-elle répondre, lorsqu'il lui est demandé quelle a été sa part dans le labeur commun, et quelle œuvre elle a légué au monde? On cite les musiciens et les poètes qui ont passé par Lacédémone : le Crétois Thalétas, Alcman de Sardes, Terpandre de Lesbos, Polymnésios de Colophon, Sacadas d'Argos, même l'Athénien Tyrtée; ils venaient tous d'autres cités et aucun n'a fait école au milieu de cette population où la seule vertu guerrière était honorée. Et de ses citoyens, qu'a-t-elle fait? Des serfs de l'État, n'ayant que le droit trompeur d'élire leurs maîtres, comme on l'aura en des institutions d'un autre âge, où la grande préoccupation ne sera pas l'activité de la vie sociale.

La moitié de la Grèce florissait, calme et prospère, sous une domination que nulle violence n'avait encore souillée, quand Lacédémone commença la guerre fatale du Péloponnèse. Victorieuse, grâce à la folle expédition de Sicile, à l'or médique et au hasard d'un jour, elle ruine la cité qui avait été pendant un siècle l'honneur de l'Hellade, son épée et son bouclier. Et alors, comme elle porte mal la fortune! que de violences, de sang répandu, et, au bout, que de honte, ce traité

d'Antalcidas, qui montre les descendants de Léonidas recevant à genoux les ordres de l'héritier des Akhémenides[1]!

Ce n'est pas Athènes seule qui tombe à la fin de cette lutte : la Grèce entière chancelle; Sparte elle-même menace ruine, car bientôt Épaminondas lui plonge au flanc l'épée de Leuctres et de Mantinée. Inutiles victoires, celles-là aussi. Comme l'abeille, dit-on, qui laisse son aiguillon dans la plaie et meurt, Thèbes ne survit pas à son triomphe. Alors tout est consommé. De ce vaste champ de carnage, où depuis trois quarts de siècle la mort moissonne, s'élève un miasme putride qui prend corps et que j'appellerai le *condottiérisme*. Les mercenaires envahissent tout, corrompent tout. Ils font dépendre la fortune d'une guerre, le sort d'un État d'une obole en plus ou en moins sur la solde; et, pour dernière misère, ils enfantent les tyrans. La Grèce est alors comme le palais d'Ulysse : les prétendants n'en sortent plus; ils dévorent les revenus de ses domaines, ils insultent à la douleur du fils et des serviteurs fidèles. Pénélope est dans l'abandon et le deuil; elle attend Ulysse, mais Ulysse ne reviendra pas. L'arc sonore ne retentira pas sous sa main puissante, pour chasser les poursuivants; ce sont eux qui triomphent.

L'Assemblée de Corinthe renouvela le conte, si souvent véridique, du cheval qui veut se venger du cerf. Pour assouvir sa haine deux fois séculaire contre le grand empire oriental, la Grèce se jeta dans les bras de la Macédoine. Mais alors se produisit un phénomène rare en histoire et fécond en graves conséquences : deux hommes supérieurs se succédant sur le même trône, Philippe, qui organisa la Macédoine et désorganisa la Grèce; Alexandre, qui les ruina toutes deux en croyant qu'il fondait en Orient une Hellade nouvelle.

Maîtres des immenses richesses que les Grands Rois gardaient au fond de leurs palais, ses successeurs achetèrent tout en Grèce. Quiconque se sentit du courage, du talent ou de l'ambition, déserta sa

[1] Voyez dans l'*Andromaque* d'Euripide, 445-449, les violentes imprécations du poète contre la politique tortueuse et perfide de Lacédémone :

Ὦ πᾶσιν ἀνθρώποισιν ἔχθιστοι βροτῶν
....
ψευδῶν ἄνακτες, μηχανορράφοι κακῶν,
.......ἀδίκως εὐτυχεῖτ' ἀν' Ἑλλάδα.

« O les plus odieux des mortels.... princes du mensonge, artisans de fraudes, c'est sans justice que vous prospérez dans la Grèce, etc. ! » Il est vrai qu'Euripide écrivait cette pièce à Athènes et au milieu de la guerre du Péloponnèse.

vieille cité pour se faire soldat de fortune, courtisan de prince, ou ministre de débauches royales. Athènes avait été si brillante en ses beaux jours, parce qu'on venait de toutes parts lui demander l'inspiration ou la consécration de la gloire. C'est vers les pays hellénisés d'Afrique et d'Asie que la vie grecque, à présent, s'écoule[1], c'est là que sont la fortune et le plaisir; un poète de cette triste époque a dit : « La patrie, elle est où l'on vit bien. »

VII

Quelle est cependant dans l'histoire générale de l'humanité la place de la Grèce?

Dans les vastes plaines que le soleil des tropiques féconde et que de grands fleuves arrosent, l'homme trouve sans effort une nourriture abondante. Mais ce soleil brûle et énerve; mais ces fleuves emportent dans leurs débordements les forêts et les cités, et cette complaisante nature s'agite parfois en convulsions terribles. Là tout est extrême, le bien comme le mal; et l'homme tour à tour épouvanté et séduit, s'abandonne aux charmes comme aux terreurs qui l'entourent, et se laisse accabler sans résistance. Dominé par cette fatalité physique, incapable de réagir victorieusement contre ce monde extérieur qui exerce sur lui une si puissante influence, il reconnaît sa faiblesse, il l'avoue, et ces forces redoutables de la nature deviennent pour lui d'impérieuses divinités, qui ont dans les prêtres et dans les rois leurs immuables représentants.

La Grèce n'a pas cette nature terrible dans ses faveurs comme dans sa colère. L'air y est vif, l'hiver parfois rigoureux, le sol plutôt aride que fécond. Au lieu de ces plaines sans bornes où l'œil se perd, où les pas s'égarent, où les plantes comme les animaux prennent des proportions colossales, la Grèce n'est que montagnes et vallées : partout la mer, les golfes et les ports; partout des péninsules, des promontoires

[1] Dans les seules satrapies de la haute Asie, vingt-trois mille Grecs se soulevèrent après la mort d'Alexandre. Combien y en avait-il dans les autres provinces et combien avaient péri dans cette guerre de dix ans? A la bataille de Raphia, entre les armées d'Égypte et de Syrie (217), il se trouva parmi les combattants soixante ou soixante-dix mille mercenaires grecs.

et des îles[1]. Nulle part ne s'est plus heureusement accomplie l'union féconde de la terre et de l'Océan. Ici tout se limite en d'harmonieuses proportions, et mille influences diverses agissent au lieu d'une seule, impérieuse et immuable, comme pour laisser à l'homme sa pleine liberté d'action. Aussi lutte-t-il avec énergie pour disputer une nourriture précaire aux bêtes féroces, dans le temps des héros, ensuite aux tribus voisines; plus tard pour demander à la terre ses fruits, à la mer ses richesses. Mais, obligé d'en appeler sans cesse à sa force et à son intelligence, il les développe et s'enorgueillit de tout ce qu'il peut par elles. Loin de s'identifier avec la nature, loin de se croire, comme l'Indien, un accident, une émanation éphémère du dieu-monde, qui bientôt ira se perdre au foyer de vie d'où elle est un instant sortie, il se pose en face de la création, et s'il consent à respecter les puissances naturelles, c'est à condition qu'elles subiront quelques-unes des conditions de l'humanité, qu'au besoin même il pourra les combattre. Dans Homère, Diomède blesse Vénus, Ajax ose lutter avec Mars.

Chez le peuple qui chantait, avec le poète, cette audace des héros, le sentiment religieux perdait beaucoup de sa puissance, mais au profit d'un autre sentiment que l'Orient n'a pas connu et que la philosophie développa, celui de la liberté morale et de la dignité humaine. Dans les théogonies indiennes, l'homme ne s'appartenant pas à lui-même, toutes les actions sont indifférentes; et le bien, c'est la soumission, le mal, la désobéissance à certaines prescriptions arbitraires. L'homme en se déclarant libre devint responsable et moral. Voilà le pas immense que l'esprit grec a fait faire au monde. Vingt-cinq siècles n'ont pas suffi pour épuiser toutes les conséquences de ces deux principes, la morale privée et la liberté individuelle. C'est pourquoi il n'y a, sous l'apparente diversité des formes, que deux civilisations : celle de l'Orient où règnent la fatalité dans les doctrines et le despo-

[1] Cuvier a écrit les lignes suivantes dans l'*Éloge de Werner :* « A l'abri des petites chaînes calcaires inégales, ramifiées, abondantes en sources, qui coupent l'Italie et la Grèce; dans ces charmants vallons, riches de tous les produits de la nature vivante, germent la philosophie et les arts : c'est là que l'espèce humaine a vu naître les génies dont elle s'honore le plus, tandis que les vastes plaines sablonneuses de la Tartarie et de l'Afrique retinrent toujours leurs habitants à l'état de pasteurs errants et farouches ! » — On objecte que la nature ne change pas et que cependant les peuples changent, et on oppose aux Grecs anciens les Grecs modernes. C'est qu'il faut tenir compte d'un autre élément, les circonstances extérieures. Si Darius et Xerxès eussent vaincu à Marathon et à Salamine, le despotisme eût fait, de la Grèce ancienne, ce que les empereurs de Byzance et les Turcs ont fait de la Grèce du moyen âge et des siècles qui ont suivi jusqu'à l'ère de l'indépendance.

tisme dans la société, c'est-à-dire qui est immuable, malgré tant d'empires qui s'y élèvent et qui tombent; celle de l'Europe grecque et moderne, qui est le mouvement même parce qu'elle relève de la liberté.

Ce n'est pas, comme le disait je ne sais plus quel Romain envieux, parce que la Grèce a produit de grands et habiles écrivains qu'elle jouit d'une réputation immortelle. Ce petit pays a fait changer, dans l'ordre moral, les pôles du monde. L'Orient avait donné naissance à des sages, mais au-dessous d'eux les peuples ne formaient que des troupeaux dociles à la voix du maître. En Grèce, l'humanité a eu pour la première fois conscience d'elle-même, l'homme y a pris pleinement possession des facultés que la nature a mises en lui; là enfin s'est allumé le flambeau qui éclaire encore l'Europe, et que l'Europe à son tour porte dans le nouveau et l'ancien monde, ce vieil Orient qu'elle a comme retrouvé.

Le créateur de la comédie syracusaine, Épicharme, disait, il y a vingt-quatre siècles : « Les dieux nous vendent tous les biens au prix du travail. » Ce que le poète disait la Grèce le fit, et en retour elle reçut tous les dons du ciel, avec celui de mettre dans toutes les choses de l'art et de la pensée, la mesure, l'ordre et l'harmonie. Apollon leur en avait donné le conseil en faisant écrire sur son temple la formule fameuse « Connais-toi toi-même », qui renferme toute la philosophie, et cette autre : « Rien de trop », qui est un des grands préceptes de la composition dans les lettres et les arts.

Mais précisons davantage.

En *religion*, la Grèce est à la fois stérile et féconde. Héritière, non du génie sobre et sévère qu'une partie de la race sémitique a trouvé dans ses déserts, mais de cet amour du merveilleux qui dans l'Inde recouvre l'idée religieuse des mille broderies d'une imagination infatigable, le Grec vit dans chaque phénomène une puissance surnaturelle et il vécut d'abord, épeuré et craintif, au milieu d'une nature qui lui parut pétrie de divinité. Plus tard, il s'enhardit à faire de ces forces des personnes divines qu'il anima de ses passions, qu'il mêla à son histoire et dont la poésie s'empara pour constituer ce polythéisme où la forme tient la place de l'idée; celle-ci pauvre et confuse; l'autre, élégante et gracieuse. Que deviendrait cette mythologie si l'on faisait tomber son splendide vêtement? belle au dehors, cendres au dedans. L'art seul, en toutes ses manifestations, avait gagné à ce système qui parlait aux yeux, sans agir puissamment sur les âmes, et

qui, peu à peu, recula devant la Science et la Philosophie. Celles-ci dissipèrent les épouvantes et diminuèrent les adorations : l'une en montrant, sous les phénomènes, des lois; l'autre, en portant le doute ou la raison au milieu de tous ces rêves.

Il y a toujours dans le monde une certaine somme de folie dont les espèces varient selon les temps, comme les maladies changent suivant les climats. Le délire de l'ambition est fréquent chez nous; au moyen âge, les ensorcelés du diable étaient nombreux, et le mal du surnaturel a toujours sévi en Orient, avec son cortège de prophètes illuminés et de pieux charlatans, dupes d'eux-mêmes. Tout en gardant son fond d'esprit rationaliste, la Grèce crut à la présence réelle de ses divinités poliades dans les statues qui leur étaient consacrées, de sorte que le patriotisme eut la force d'une religion, et que les oracles furent pour elle une révélation permanente de la volonté divine. Heureusement la sagesse politique interprétait ces réponses des dieux, et ni les intérêts de l'État ni les mœurs publiques n'en souffraient; excepté quand l'intolérance, qui est de toutes les religions, fit des victimes.

Il n'en fut pas de même quand l'autorité de l'ancien culte diminua, quand Alcibiade et ses amis bafouèrent les mystères, et que les poètes ôtèrent aux dieux le gouvernement du monde. Pour les anciens, la transmission héréditaire de la faute et de l'expiation avait été un acte de foi, et cette croyance avait fortement constitué la famille et l'État, par la solidarité des parents et des membres de la communauté. Lorsque les Erinnyes disparurent avec leurs serpents et leurs vengeances, lorsque la foudre de Jupiter s'éteignit et que les flèches d'Apollon furent brisées, toute sanction morale manquant à la vie, il ne resta plus que le plaisir et l'abandon de soi-même à tous les caprices de la fortune. Sous leur ciel vide ou peuplé d'entités métaphysiques, les Grecs cessèrent d'être des citoyens, même des hommes. Mais, pour l'art, le polythéisme eut une fécondité qui n'est pas encore épuisée.

A la religion se rattachaient les jeux publics auxquels tout Hellène avait le droit d'assister, comme spectateur ou concurrent. C'était sous l'œil d'Apollon à Delphes, de Zeus à Olympie, de Poséidon à Corinthe qu'ils étaient célébrés, et la sécurité pour le voyage, à l'aller et au retour, était garantie par une *trêve de Dieu* qui suspendait les hostilités. Ainsi fera l'Église au moyen âge, mais les Grecs l'avaient fait avant elle.

Notons même, puisqu'un souvenir du moyen âge est survenu au milieu de cette vieille histoire, qu'on trouve parfois en Grèce des sen-

timents chevaleresques, comme le jour où les gens d'Érétrie et de Chalcis convinrent de n'employer dans les combats aucune arme de jet, qui devenait pour eux l'arme des lâches, parce qu'elle frappait de loin[1].

En *politique*, la Grèce a tout essayé, excepté le système de l'Europe moderne, le gouvernement représentatif, incompatible avec l'idée grecque et romaine de la souveraineté toujours directement exercée, sans délégation. Royauté despotique ou modérée, tyrannie violente ou populaire, aristocratie large ou étroite, démocratie sagement contenue ou démagogie effrénée, la Grèce a tout vu, tout pratiqué. Elle finissait, pour quelques-uns de ses peuples, par une démocratie modérée qui donnait satisfaction à ses instincts invétérés d'indépendance locale, et par un gouvernement presque représentatif, qui rendait l'union possible. Cette fois, en effet, ce n'était plus sous le commandement impérieux d'un seul, roi ou peuple, comme au temps d'Athènes, de Sparte, de Thèbes, et de Philippe, que l'unité se préparait, mais par les conditions égales offertes à tous. Malheureusement le caractère révolutionnaire que Sparte prit alors força les Achéens de recourir à la Macédoine; et l'intervention de la Macédoine servit de prétexte à celle des Romains.

Législation. — La Grèce et Rome sont les deux faces du monde classique : l'une sévère et dure, l'autre jeune et souriante. Comme on a reconnu une proche parenté entre les langues, on en trouve une entre les lois et les coutumes. A bien des égards, les constitutions de Solon et de Servius sont sœurs; au Forum, comme à l'Agora, le peuple prononce des sentences de mort, et c'est le président de l'assemblée qui propose les noms des candidats à élire. Le colon romain fait penser au clérouque d'Athènes; les Onze aux Triumvirs capitaux; l'isotélie obtenue par un métèque, au *jus civitatis sine suffragio;* les gardiens de la propriété, aux dieux Termes du Latium. Dans les deux pays, les Mânes sont les morts purifiés par les cérémonies funèbres; l'adoption, en cas d'absence de fils légitime, est presque une obligation légale, et l'envoi à Delphes par les Magnètes et les Crétois des prémices de toutes choses nées durant le temps consacré, rappelle le *ver sacrum* des Sabelliens. La Grèce, pas plus que Rome, ne connut le ministère public, et toutes deux eurent en échange le *delator*, qui rendit quelques services, mais mérita trop souvent sa triste réputation. Que d'autres ressemblances on trouverait en insistant! Le τίμημα d'Athènes rappelle, comme base

[1] Strabon, X, 1.12

fiscale, le *caput* des Romains; le Code a conservé dans le texte grec des prescriptions édictées par la législation athénienne et une grande partie du droit attique a passé dans l'édit du préteur, parce que, moins esclave que la loi des Douze Tables des vieilles formes juridiques, il tendait plus à l'équité, l'*æquum* et *bonum*. On dirait même qu'Aristote a défini pour nous la société « une communauté de frères et d'égaux »; c'est du moins notre idéal, si ce n'est encore ni notre esprit ni nos mœurs.

Philosophie. — Comme la Grèce n'avait ni livres saints, ni corps de doctrines arrêtées, ni caste sacerdotale gardant pour elle seule le dogme et la science, ni enfin une aristocratie qui limitât le champ de la pensée, elle laissa à l'esprit de ses enfants le plus libre développement. Aussi les Grecs ont constitué la philosophie dans son indépendance en la séparant de la religion, et ils ont créé la morale humaine en la faisant sortir de la conscience. Par là ils ouvrirent à l'intelligence un large horizon. Ce que le sentiment seul et la dialectique atteignaient vaguement, la raison alla le saisir, et avec quelle puissance! Vingt siècles ont-ils beaucoup ajouté aux découvertes philosophiques des Hellènes? Si l'on représentait la civilisation comme une large voie entourée de dangereuses fondrières, où l'humanité marche quelquefois droit devant elle, plus souvent en s'égarant dans les bas-fonds, il faudrait placer à l'entrée les statues de Socrate, de Platon et d'Aristote. Tout le mouvement philosophique du monde part d'eux, et nous nous agitons encore autour des grandes questions qu'ils ont soulevées, l'un en cherchant ce qu'il y a d'essentiel dans l'homme, l'autre en nous rappelant à l'idéal, le troisième à la science.

Tout a sa loi : l'insecte qui rampe invisible sur un grain de sable, comme les soleils qui roulent impétueusement dans l'infini, et la vie est mesurée à l'hysope et au cèdre aussi bien qu'à l'étoile qui, un jour, s'éteindra. L'homme aussi a sa loi par la constitution physique que la nature lui a départie; il en a une seconde par la constitution morale que le temps, les religions et la philosophie lui ont faite, en la dégageant de sa nature supérieure. De celle-ci, Socrate et Aristote ont donné la formule la plus nécessaire à l'État : l'utile cherché dans le bien indispensable à la cité; Platon, la formule la plus haute pour l'individu, ὁμοίωσις τῷ θεῷ, et Spinosa, au bout de vingt siècles, la répète : « Il faut gouverner sa vie sous l'idée de l'Être parfait »; ce qui veut dire, pour ceux qui ne peuvent s'élever à la conception de la pure essence divine, qu'il faut concevoir un idéal de perfection humaine et



JUPITER.

Buste colossal en marbre, découvert à Pompéi, croit-on, et conservé au musée de Naples (d'après une photographie). — Il est intéressant de le rapprocher du Zeus d'Otricoli que nous avons publié au t. II, p. 383. Cf. Overbeck, *Griechische Kunstmythologie*, II, p. 82, n° 13.

chercher sans relâche à s'en approcher. Le but que proposait le platonisme fut poursuivi par une mâle école née au milieu des ruines de la société grecque et dont l'esprit est résumé dans ce vers héroïque :

Faites votre devoir et laissez faire aux dieux.

Dans son second âge, le stoïcisme, par sa morale pratique, a formé de grands caractères; combiné avec l'esprit chrétien et modifié par lui, il peut en faire encore[1].

Il n'en subsista pas moins une différence profonde entre la conception hellénique du monde et celle des chrétiens. Ceux-ci ont vu surtout le ciel, les autres ont regardé surtout la terre, et leurs héroïnes, lorsqu'elles allaient mourir, n'exhalaient d'autre plainte que de quitter la douce lumière du jour[2]. C'étaient deux esprits absolument opposés. De là, les haines violentes que le christianisme a conçues pour le vieil Olympe, quoique les héritiers de Platon eussent préparé la transition de leur démiurgos au fils de Jéhovah. Sans déserter la nouvelle Jérusalem, qui voulut substituer à la religion du beau celle du bien, à la morale aristocratique des Grecs, la morale populaire de l'Évangile, nous retournons à la Grece, en nous efforçant de rendre notre vie terrestre plus heureuse par la justice, comme le voulait Aristote, et en nous appliquant, comme lui encore, à pénétrer les secrets de la création.

Sciences. — Le dernier Père de l'Église, Bossuet, a appelé les vérités que la science découvre le *christianisme de la Nature*, et Aristote dit que sa fonction est de nous faire jouir de l'harmonie du Cosmos. Or les Grecs commencèrent à mesurer la terre et à compter les étoiles. Ils créèrent l'astronomie, les mathématiques pures, la géométrie et la mécanique, que l'Égypte et la Chaldée avaient seulement ébauchées, l'histoire naturelle, la médecine et l'hygiène[3]. L'Orient sans doute

[1] Voy. *Hist. des Rom.*, t. V, p. 218 et suiv.

[2] On a trouvé du pessimisme en Grèce; sans doute, il y en eut, car la mort est la condition de la vie, et la désespérance a un côté poétique où parfois l'âme se complaît. Aussi Némésis a-t-elle été longtemps une des divinités redoutées de l'Olympe hellénique (Voy. notre t. I, p. 230-238). Mais les Grecs étaient trop amoureux de l'action dans la politique, l'art et la science, pour aspirer comme un Hindou à l'éternel repos. L'Inde et la Grèce sont aux pôles opposés de la vie morale; ce sont les ascètes chrétiens qui ont souhaité, comme les disciples de Çakyamouni, l'anéantissement le plus rapide de l'existence terrestre.

[3] Un fait remarquable est le grand âge auquel parviennent, avec la plénitude de leurs facultés, beaucoup de grands hommes de la Grèce; j'excepte les conquérants que la guerre décime, tels que Miltiade, Cimon, Alcibiade, Épaminondas, Alexandre; mais Simonide, Pindare, Épicharme, Pythagore, Solon, Stésichore, Anacréon, Sophocle, Euripide, Hippocrate, Socrate,

les avait précédés dans quelques-unes de ces recherches, mais sans rien systématiser, et c'est aux Grecs que nous devons les principes et les méthodes, c'est-à-dire les commencements véritables et les progrès sérieux des sciences, S'ils n'ont point toujours marché d'un pas soutenu dans la voie qu'Hippocrate leur avait ouverte et où Aristote les rappela, celle de l'observation et de l'étude philosophique de la nature, ils ont, du moins, ouvert la route qui seule pouvait conduire à une conception rationnelle du monde et de l'ordre général des choses[1].

La science qui, elle aussi, a sa poésie, a ruiné celle des anciens poètes; elle a tué les Nymphes, les Océanides et tous les dieux de l'air, de la terre et des eaux. Cependant ils vivent encore, mais ils s'appellent prosaïquement l'influence du milieu et, sous ce nom, ils gardent sur les hommes et les peuples un pouvoir plus grand que n'en ont jamais eu les radieux Olympiens.

Dans les *lettres*, quel éclat! que de genres créés et portés à la perfection : l'épopée, l'élégie, l'ode, la tragédie, la comédie, l'histoire, l'éloquence de la tribune, celle du barreau, quand elle n'était pas au service de sophistes tels que ce Carnéade qui faisait un jour l'éloge de la justice et le lendemain celui de l'iniquité! Et quel durable empire! L'Europe, depuis qu'elle a recommencé sa vie intellectuelle, tire toute sa sève du fonds grec. Les littératures germaniques sont d'hier, sauf Shakespeare et Milton, qui ne sont pas bien vieux; sauf Gœthe, parfois si grec, et Schiller, qui n'est pas toujours allemand. Les littératures slaves naissent à peine; celles du Nord ne méritent pas une place à part; mais celles du Midi, jusqu'à présent les plus brillantes, ont pour maîtres les écrivains qu'on a appelés les classiques, et ces écrivains, pour la plupart, parlent la langue d'Homère, car les plus illustres des Romains n'ont été que leurs disciples. Les muses latines sont filles aussi du Zeus hellénique et sœurs de l'Apollon Delphien[2].

Ainsi, presque toute la littérature laïque sort de la Grèce, comme la

Platon, Xénophon, Lysias, Isocrate, Cléanthe, Démocrite d'Abdère, etc., meurent pleins de jours et de génie. La nature leur départit largement un de ses dons les plus précieux, le temps, et ils aidèrent la nature par une sage hygiène, par leur tempérance et leur vie bien réglée.

[1] « Les Grecs, maîtres du beau, l'ont été aussi du vrai, soit que, avec Pythagore, Euclide, Archimède, ils aient établi les bases de la Géométrie et de la Mécanique; soit qu'avec Aristote, ils aient fondé l'Histoire Naturelle, avec Hippocrate, l'art d'observer et d'interroger; avec Platon, la méthode pour discuter avec art » (Moleschott, *L'unité de la science.*)

[2] Fr.-Aug. Wolf a compté que la littérature classique comprenait mille six cents ouvrages entiers ou mutilés, dont les trois quarts appartenaient aux Grecs; pour ceux-ci quatre cent cinquante étaient antérieurs à Livius Andronicus, le plus ancien des écrivains romains.

littérature sacrée sort de la Palestine. Des deux pays descendent les deux grands fleuves qui ont fécondé l'Europe barbare.

Pour les *arts*, les Grecs ont fait plus encore. Race amoureuse de la forme, de la couleur et de tout ce qui est la joie des yeux, ils ont su saisir le moment fugitif de la beauté, et ils l'ont rendu éternel en le fixant sur le marbre et l'airain. L'Égypte, l'Assyrie et l'Inde n'ont jamais connu la fleur d'élégance, née aux bords de l'Ilissus, où elle a duré si longtemps. Leurs productions, qui étonnent sans charmer par l'énorme entassement des matériaux et des aventures, ou qui éblouissent l'esprit et le fatiguent par l'infinie variété et le monstrueux accouplement des formes les plus diverses, ont été ramenées en Grèce aux justes et harmonieuses proportions de la beauté humaine qui rayonne de jeunesse et de vie dans les œuvres de Phidias et de Praxitèle, comme dans celles d'Homère, de Sophocle et de Platon. Au statuaire, au peintre, la religion et la poésie offraient la mine la plus précieuse, et les mœurs publiques, aussi bien que les institutions, leur donnaient les plus énergiques encouragements. « L'époque de la liberté républicaine, dit Winckelmann, fut l'âge d'or des beaux-arts. »

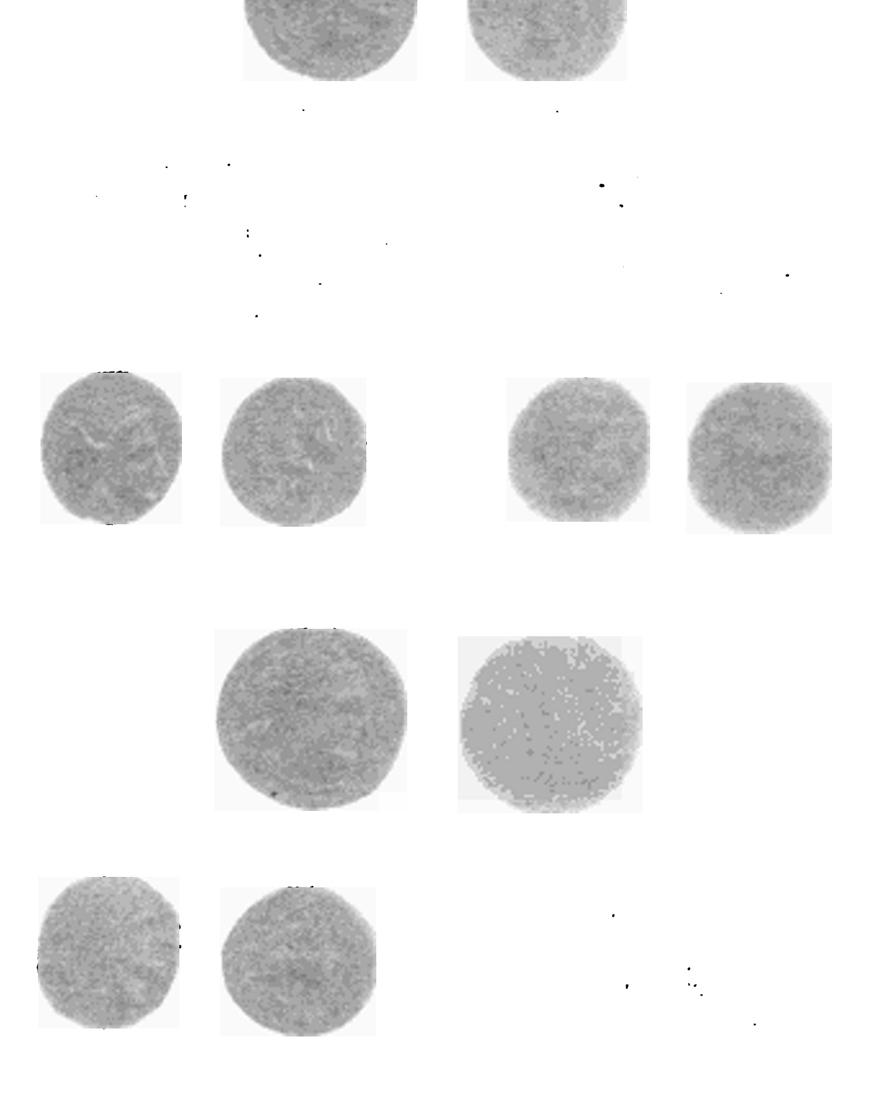
La beauté architecturale ne dépend pas seulement des proportions et des lignes, mais surtout de la perspective aérienne et de l'accord avec la nature environnante. Or celle-ci offrait, en Grèce, les sites les plus propres à recevoir la décoration du marbre, du bronze et de la grande sculpture. Aussi Chateaubriand a-t-il pu écrire, avec l'exagération d'un poète : « Si, après avoir vu les monuments de Rome, ceux de la France m'ont paru grossiers, les monuments de Rome me semblent barbares depuis que j'ai vu ceux de la Grèce. » Le sol de ce pays fournissait les meilleurs matériaux, le climat les conservait, et, au lieu de les revêtir de la noire enveloppe que les brumes du Nord donnent à nos édifices et à nos statues, il les dorait des plus riches teintes. Ajoutez que le peintre et le sculpteur avaient sous les yeux la race la plus belle et trouvaient dans l'ambitieux désir de chaque peuple de décorer sa cité mieux que les cités rivales, les encouragements dont le talent même a besoin. Jusqu'au temps d'Alexandre, les artistes travaillèrent pour l'État ou pour les vainqueurs des jeux publics, rarement pour les particuliers.

Aussi, pour la beauté plastique, sommes-nous restés païens et adorateurs de ces dieux morts sous les coups de la raison, mais à qui l'art a rendu l'immortalité. Avons-nous des sculpteurs qui ne soient pas les

élèves des grands statuaires d'Athènes, de Sicyone ou de Pergame? Et de Londres à Vienne, de Saint-Pétersbourg à Madrid, quelle est l'architecture qui, jusqu'à nos jours, ne soit pas venue d'Olympie ou du Parthénon? Quel art nouveau le monde a-t-il créé depuis deux mille ans? Le moyen âge a eu la coupole byzantine que l'Orient a édifiée et qu'il garde à cause de son climat, et l'architecture ogivale, expression monumentale d'une société qui n'existe plus, par conséquent art éphémère. Les temps modernes ont la musique, le plus jeune des arts, quelle que soit sa complication actuelle, et la peinture qui aurait trouvé dans l'antiquité des modèles si les œuvres de Zeuxis et d'Apelles n'avaient point péri. Enfin la grande doctrine platonicienne que le beau, le vrai, le bien, doivent s'unir et se confondre dans le sentiment de l'harmonie universelle, n'est-elle pas encore la nôtre, malgré les efforts contraires de certaines écoles qui ne vivront pas.

Ce culte du beau, qui fut la seconde religion de la Grèce, profita à son industrie, soumise qu'est celle-ci, dans une partie de son domaine, à la symétrie des formes et à l'harmonie des couleurs. Tandis que les Phéniciens et les Carthaginois transportaient, dans les cités maritimes de la Méditerranée occidentale, des produits simplement utiles et des pacotilles fabriquées par des ouvriers sans inspiration, les Grecs vendaient partout des objets d'art autant que de commerce. Leurs poteries, leurs bronzes et jusqu'à leurs monnaies, portaient l'empreinte d'un goût supérieur qui survécut en eux à la perte de la liberté. Athènes n'était plus qu'une école disputeuse, et Corinthe un amas de ruines, que les Grecs, devenus les pourvoyeurs d'art du monde romain, sauvaient, par leurs imitations, la gloire des anciens maîtres. Mais comme ils n'ont pas eu d'empire, ils n'ont connu ni les voies militaires et les arcs de triomphe, nécessité et orgueil des nations conquérantes, ni la mosaïque, luxe des classes opulentes[1], ni les aqueducs d'aspect monumental, besoin des cités populeuses; et les amphithéâtres, dont nous admirons les ruines en oubliant ce que leur sol a bu de sang, sont tous romains.

[1] Du moins, nous ne connaissons pas de mosaïques grecques du temps de l'indépendance: mais Pergame et Alexandrie connurent cet art qui passa à Rome et prit, sous l'empire, une grande importance. Voyez *Histoire des Romains*, *passim*.



CHOIX DE MONNAIES [illegible]



Dambourgez chromolith.

Imp. Lemercier

CHOIX DE MONNAIES GRECQUES EN OR

Voir la note explicative à la fin du volume.

VIII

Il y a sans doute de nombreuses réserves à faire dans les éloges donnés à la civilisation grecque : une religion poétique, mais sans influence morale ; la famille imparfaitement constituée ; la propriété mal garantie ; malgré une intelligence toujours éclatante, la moralité souvent obscure, à la différence de Rome, où ce qui fut grand, en général, ce n'est pas l'esprit mais le caractère ; dans les plus beaux jours, l'absence de sécurité, les perfidies, les guerres civiles avec leurs suites ordinaires : le bannissement, la confiscation et le sang coulant à flots ; dans les mauvais, une dépravation hideuse, que notre langue est heureusement impuissante à décrire ; et toujours et partout la plaie saignante de l'esclavage, avec toutes les misères qu'il apporte. Voilà bien les maux dont les Grecs ont souffert et que l'histoire retrouve. Mais, à mesure qu'on s'éloigne, à mesure qu'on s'élève, ces ombres se perdent dans la lumière : Démade disparaît, Démosthène demeure ; Périclès efface Alcibiade ; l'Athènes de Sophocle cache celle d'Alexis ; la ville de Léonidas, celle de Nabis, et au vice grec s'opposent d'héroïques et chastes amitiés[1]. On ne compte plus les maux dont la Grèce a si chèrement payé sa laborieuse existence, on voit ce qu'elle a légué au monde. « Souvenez-vous, écrivait Cicéron à son frère, souvenez-vous que vous commandez à des Grecs qui ont civilisé tous les peuples en leur enseignant la douceur et l'humanité, et que Rome leur doit les lumières qui l'éclairent[2]. »

Montesquieu a bien raison : « Cette antiquité m'enchante, et je suis toujours prêt à dire avec Pline : C'est à Athènes que vous allez, respectez les dieux. »

Un jour que Raphaël voulut peindre la Grèce, il composa l'immortelle page de l'*École d'Athènes*. Sous ces portiques, que la main d'Ictinos ou de Phidias a élevés, voici Socrate, qui fonde dogmatiquement la morale humaine ; Platon et Aristote, qui ouvrent à la philosophie ses deux grandes voies ; Pythagore, qui révèle les propriétés des nombres ;

[1] La femme n'ayant pas eu en Grèce la place qu'elle a su conquérir dans la société moderne, il se forma à côté d'elle des liaisons coupables ou généreuses. Pétrarque, presque un ancien, disait encore, comme beaucoup de Socratiques : « L'amitié est la plus belle chose du monde après la vertu. »

[2] Dans le *pro Flacco*, 26, 62, il dit de la Grèce : *unde humanitas, doctrina, religio, fruges* (l'agriculture), *jura, leges, artes in omnes terras distributæ putantur.*

Archimède, qui les applique ; et cette foule illustre qui entoure les maîtres pour recevoir leurs paroles et nous les transmettre. Donnez la vie à ce chef-d'œuvre du plus grand peintre du monde et, comme l'histoire, vous contemplerez avec amour ces héros de la pensée, vous écouterez avec ravissement leurs voix harmonieuses ou austères, et vous direz des anciens Grecs que, malgré leurs fautes et leurs malheurs, ils ont fait accomplir à l'humanité sa plus glorieuse étape.

Il me sera permis, en écrivant ces dernières lignes, de me féliciter qu'il m'ait été accordé assez de jours pour achever la tâche entreprise, il y a plus de quarante ans, de donner à notre littérature historique deux ouvrages qui lui manquaient : l'histoire de la vie de Rome durant douze siècles et celle de l'ancienne Grèce jusqu'à la perte de son indépendance. On fera mieux plus tard. Du moins, aurai-je, dans la mesure de mes forces, ouvert la route et attesté la reconnaissance que la France, la plus légitime héritière de Rome et d'Athènes, doit aux deux peuples qui ont marqué son génie d'une empreinte ineffaçable. Aujourd'hui, fléchissant sous le poids des ans, mais sans dire adieu aux lettres, les grandes consolatrices, je répète le mot du vieil Entelle :

Hic cæstus artemque repono.

[1] Statue en marbre, conservée au musée du Capitole (d'après Clarac, *Musée de Sculpture*, pl. 767, n° 1894). — Rien de plus incertain que le nom donné à cette statue. La main gauche avec la tête de serpent et la main droite avec un tronçon de lance sont des restaurations modernes.



L'Immortalité [1].

Avant de fermer ce livre, je dois remercier du concours qu'ils m'ont prêté : M. Babelon, du Cabinet de France, pour les monnaies qui souvent constatent des faits politiques, militaires et religieux, ou sont des objets d'art et montrent, par leur diversité, la fécondité du génie grec; M. B. Haussoullier, de l'École des Hautes Études, pour les gravures qui font connaître les chefs-d'œuvre des musées de l'Europe, et dont l'explication a mis la partie archéologique de l'ouvrage au courant des travaux de notre jeune et laborieuse école. J'ai encore à payer une dette de gratitude à M. Salomon Reinach, du Musée de Saint-Germain, qui a bien voulu, à mon grand avantage, relire mes épreuves une dernière fois.

TABLES ALPHABÉTIQUES

I. – MONNAIES, CAMÉES, PIERRES GRAVÉES, JETONS, TESSÈRES, CYLINDRES.

Pages.

Acanthe. 3
Acarnaniens (les) *in genere* (trois monnaies d'argent) 442
— (deux monnaies d'argent). 489
Acarnanienne (trois monnaies de la ligue) 495
— (monnaie de la ligue) à Anactorion 449
— (argent) 489
— 519
— (monnaie de la ligue) à Héraclée 505
— (monnaie de la ligue) à Thyrréion. 449
Achéenne (ligue); monnaie antérieure à Aratus 414
— (monnaies de villes de la confédération) :
— à Ægire 411
— à Argos. 63
— à Héræa 422
— à Hermione. 422
— à Mégalopolis 65
— à Pallantium 411
— à Patras 414
— à Phéneus 422
— à Sicyone. 411
— à Tégée 422
Adramytte. 244
Ægées (Édesse). 151
Ægion. 414
Ægire (voy. Achéenne (ligue).
Ænos 506
Aéropos. 145

Pages.

Afrique personnifiée (l'); monnaie de bronze 594
Agathocle 592
Agyrion 597
Alæsa (?) 597
Alexandre de Phères, monnaie avec nom d'artiste 51
— argent 54
Alexandre Ier, roi d'Épire, deux monnaies d'or. 207
— didrachme. 228
Alexandre Ier, roi de Macédoine (498-454), (deux tétroboles). . . 136
Alexandre le Grand, roi de Macédoine :
— fils de Jupiter; camée . . . 231
— (?) (tête d'); camée. 243
— domptant Bucéphale; monnaie de bronze. 232
— (songe d'). Fondation de Smyrne; tessère en plomb. . . 315
— (le Génie d'); monnaie d'Alexandrie 268
— (monnaies d'or d') :
1° double statère 247
2° statère. 247
3° hémi-statère 247
4° quart de statère. . . . 247
5° — — . . . 247
— (monnaies d') :
1° didrachme. 259
2° drachme. 259
3° hémi-drachme 259
4° diobole 259
5° obole 259

Pages.
Alexandre (monnaies d') :
6° bronze. 239
Alexandre (monnaies d') :
1° décadrachme. 303
2° trois tétradrachmes de style variés. 303
3° didrachme 303
4° drachme. 303
5° triobole 303
6° obole 303
7° — 303
— (obole d') argent. 309
— (monnaie de bronze d'). . . 309
— (statère d'or frappé après la mort d') 323
— (tétradrachmes frappés en Égypte après la mort d') :
1° 321
2° — 347
— (monnaies de bronze, au nom d'), frappées sous la domination romaine :
1° Alexandre combattant. 260
2° tête casquée d'Alexandre. 310
3° tête diadémée d'Alexandre 316
Alopéconnésos 212
Amazone; pierre gravée. 288
Ambracie (deux mon. d') : 1° drachme. . 207
2° argent . . 227
Amphictyons (les). 263
Amphipolis : 1° drachme. 144
2° — 367
3° monnaie de bronze. . 144
4° — — . . 340
5° obole. 144
Amphissa 215
Amyntas II (aussi appelé Amyntas III; de 389 à 369) : 1° argent. 143
2° bronze. 144
Anneau grec, en or massif. 320
Anticyre. 480
Antigone (tétradrachme d'), aux types d'Alexandre 361
Antigone Gonatas 403
— — (deux tétradrachmes). 408
— — bronze. 406
Antioche de Carie. 463
Antiochus I[er] Soter. 403
Antiochus III de Syrie :
— (tétradrachme) 475
— — 484
— — 491

Pages.
Antissa 543
Aphrodite; revers d'une monnaie de bronze 78
Aphrodite et deux Éros; revers d'une monnaie de bronze. 69
Aphrodite de Cnide; revers d'une monnaie de bronze. 64
Apollon, Artémis et Léto; imitation grossière de Praxitèle; revers d'une monnaie de bronze. 69
Apollonie de Chalcidique. 3
— d'Illyrie 206
— — 468
— — 473
Araméenne (monnaie) au nom d'Alexandre. 290
Arcadiennes (monnaies de villes) :
1° Cleitor 412
2 Phéneus. 412
3° Tégée. 412
4° Héræa. 412
Archélaos I[er]. 139
Archer, sur une monnaie de Praesus (Crète) 121
Areus, roi de Sparte. 403
Argos 33
— 34
Ariarathe, roi de Cappadoce 324
Aristippe de Cyrène; pâte de verre. . . 83
Arrhidée (statère de Philippe). 354
— (tétradrachme de —) 321
— (drachme de —) 321
— (bronze de —). 348
Artémis, sur une monnaie de Stymphale 58
Assos 244
Athamanes (les). 487
Athènes [1] (bronze d'). 193
— (revers de cinq monnaies d'). 218
Atrax en Thessalie. 207

Bacchus; pierre gravée 294
— libyen, sur une monnaie de Cyrène 312
Béotiens (les); deux monnaies de bronze. 28
— — . 239
Bérénice II, femme de Ptolémée Évergète; octodrachme 444

[1] Voy. aussi Eiréné et Ploutos, Isis, Jupiter, etc.
[2] Voy. aussi Trophée.

Pages.
Bergaios, roi d'une tribu thrace, vers 350 187
Bisaltes (les) 131
Bottiéens (les) 136
Bouclier et casque macédoniens, tétrobole 152
Byzance : 1° tétradrachme 147
2° bronze 162
3° — 212

Camarina (deux monnaies d'argent de). 569
Carthage (monnaie d'or de) 588
— (tétradrachmes avec légende phénicienne) 476
— — — . . 523
— (monnaie d'argent) 469
— — 563
— (bronze) 563
— — 594
Carthaginois (cinq monnaies des) à Panorme 576
— (quatre monnaies des) à Solus 581
— (monnaie des) à Motya. 588
Caryste 480
Cassandre (bronze frappé avant que Cassandre prît le titre de roi) 352
— (cinq monnaies de bronze au nom du roi) 360
Cassandrea 367
Catane (deux monnaies d'argent) . . . 572
Cavalier armé, sur une monnaie de Magnésie du Méandre 250
- bactrien, sur une monnaie d'argent 275
— macédonien, sur une monnaie d'Archélaos I[er] 139
— macédonien, sur une monnaie d'Amyntas III 152
— thessalien et fantassin, sur une monnaie d'argent de Pélinna 121
— — — . . 353
— sur une monnaie de Pharsale. 47
— et guerriers perses 275
Celtes (deux monnaies des), imitées des tétradrachmes de Philippe II . . . 238
Centuripa 597
Céphallénie (monnaies de villes de l'île de) : 1° Samé 462

Pages
Céphallénie (monnaies de villes de l'île de) : 1° Samé 494
(suite) 548
2° Pronni ou Pronésos 462
— 494
3° Cranion 462
— . . . 494
— 548
4° Palé 462
Cérès; pierre gravée 419
Cétriporis, roi d'une tribu thrace vers 356 178
Chalcis d'Eubée (deux monnaies d'argent 177
— (bronze) 160
Char traîné par des éléphants; tétradrachme de Séleucus I[er] Nikator . . . 393
Cheval, sur une monnaie d'Élatée (Thessalie) 334
Chios (hémi-drachme) 166
— (bronze) 164
— (bronze frappé sous la domination romaine) 158
Chypre (monnaie d'un roi incertain de Golgoï) 371
— (monnaies frappées en), au nom de Ptolémée 371
Cleitor[1] 420
Corcyre[2] (deux monnaies d'argent) . . 25
— (argent) 468
— — 480
— (deux monnaies d'argent) . . 598
Corcyra Nigra (île de), sur la côte illyrienne 464
Corinthe (argent) 440
— (hémi-drachme) 2
— (monnaies frappées vers 338). 236
— (l'acropole de), revers d'une monnaie de bronze 548
Cos (argent) 162
— (hémi-drachme) 254
Cotys I[er], roi des Odryses de 382 à 358 (monnaie d'argent) 208
— (bronze) 159
— — 208
Cranion. Voy. Céphallénie (monnaies de villes de l'île de).
Crannon 337
Cydnus (le), revers d'une monnaie de Tarse 257

[1] Voy. aussi Arcadiennes (monnaies de villes).
[2] Voy. aussi Galère.

Pages.
Cypriotes (monnaies de rois) 374
Cyrène [1] (monnaie d'or de) 347
— (tétradrachme) 272
— (didrachme) 347
— (bronze) 347
— — 556

Damastium (Illyrie) 147
Delphes (deux monnaies d'argent) . . . 183
Démétrius Poliorcète [2] (statère d'or de). 401
— (tétradrachme) . 388
Démétrius Ier, roi de Syrie (tétradrachme). 546
Démos (le), monnaie de bronze de la ville d'Attæa de Mysie 105
Démos (le), monnaie de bronze de Laodicée en Phrygie 105
— — 106
Dion, dans la Piérie 140
Dion de Syracuse (monnaie de Zacynthus au nom de) 585
Dionysos de Praxitèle (le), revers d'une monnaie de l'Élide 64
Domination (la), revers d'une monnaie frappée à Alexandrie d'Égypte 104
Dymes 414
Dyrrachium en Illyrie (monnaie du roi Monunius à) 452

Égypte (monnaie d'), attribuée au règne de Ptolémée Philadelphe 444
Eiréné et Ploutos; revers d'une monnaie de bronze d'Athènes 23
Élatée (Phocide) 216
Élatée [3] (Thessalie) 334
Éléonte 212
Éléphant portant une tour 359
Élide (monnaies de l'), *in genere* (tétradrachme) 56
— (didrachme) 52
— — 464
— (argent) 56
— — 449
— — 464
— — 473
Épaminondas (monnaie de Thèbes portant le nom d') 30

[1] Voy. aussi Bacchus libyen, Zeus Ammon.
[2] Voy. aussi Victoire de Samothrace (la).
[3] Voy. aussi Cheval.

Pages.
Éphèse (oboles d'), frappées au temps d'Alexandre 252
Épirotes (les), *in genere* :
— (argent) 520
— — 525
— (bronze) 541
Érétrie 177
— 480
Éros, imité de Praxitèle; revers d'une monnaie de bronze 69
Esculape, sur une monnaie de Gythéion 41
Etna (Sicile) 570
Étoliens (les) (monnaie d'or) 425
— (tétradrachme) 345
— (drachme) 345
— (deux monnaies d'argent) . . 425
— (deux monnaies de bronze) . . 425
Eubée (l'), *in genere* 160
Eumène II 500
Euphrate (l'), revers d'une monnaie de bronze 271
Eupolémos, général de Cassandre (monnaie au nom d') 358

Faune ivre, pierre gravée 224
Flamininus (T. Quinctius) 484
Forteresse, sur une monnaie d'Anazarbos en Cilicie 555
Frondeur thessalien, revers d'une monnaie des Æniancs 120

Galère athénienne, revers d'une monnaie rappelant le souvenir de Thémistocle 25
Galère à la voile, sur une monnaie de Corcyre 25
— sur une monnaie de Cyzique . 112
— phénicienne, revers d'une monnaie de bronze 565
Gaulois du Danube (monnaie des) . . . 406
Gaza 267
Géla 567
Genthios, roi d'Illyrie de 177 à 168), (bronze) 514
— — 531
Gomphi (Philippopolis de Thessalie) . . 480
Grâces (les trois) de Socrate, sur le revers d'un tétradrachme athénien . . 27
Guerriers combattant, monnaie d'argent de Pélinna 112

Pages.
Halos en Phthiotide 194
Hébrus (l'), monnaie de Philippopolis de Thrace 209
Hélicé. 413
Héraclée d'Illyrie 464
Héraclite, revers d'une monnaie d'Éphèse. 88
Héraklès, sur une monnaie de Thèbes. 30
— sur une monnaie de Gythéion. 41
Hercule, pierre gravée. 262
Hermione 422
Héræa. 422
Hiérapolis (Phrygie), monnaie portant une imitation du groupe de Képhisodotos[1]. 23
Hiéron. 599
Hoplite combattant et satrape, sur une monnaie perse frappée à Tarse . . . 258
Hypata 460

Idrieus, dynaste de Carie (351-344). . 214
Indo-scythes (deux monnaies d'or), postérieures à Alexandre 306
Isaura (les fortifications d'); revers d'une monnaie de bronze. 325
Isis (les attributs d'), sur un tétradrachme d'Athènes 110
Issa (deux monnaies de l'île d'). . . . 467
Issus (didrachme d') 256

Jupiter, sur une monnaie d'Athènes. . 222
— (temple de) à Pergame; revers d'un médaillon de bronze . 124

Kersobleptès, roi des Odryses (357-341). 201

Lacédémone 499
Lamia (argent) 334
— — 330
— (bronze). 334
— — 330
Lampsaque (statère d'or). 523
Larissa (drachme) 46
— (hémi-drachme) 46

[1] Voy. aussi Eiréné et Ploutos.

Pages.
Larissa (hémi-drachme) 461
— (diobole) 482
— (obole). 461
Lesbos (tétradrachme attribué à). . . 254
Leucade (didrachme) 489
Liberté (la); revers d'une monnaie frappée à Alexandrie d'Égypte 105
Locriens Opontiens (les). 186
— — (deux monnaies). 489
Lycceíos, roi des Péoniens de 359 à 340, (tétradrachme). 149
Lysimaque (statère d'or). 392
— — 401
— (tétradrachme). 393
— (diobole). 401
— (bronze). 401
Lyre, sur une pierre gravée emblématique. 110

Macédoine (la) *in genere* (quatre monnaies de bronze). . . . 522
— (deux monnaies de bronze). 547
— (tétradrachme frappé sous la domination romaine) . 130
Macédoniennes (deux monnaies royales). 542
Madytos 212
Mage ou roi de Perse adorant Ormuzd; cône gravé. 277
Mamertini 597
Mantinée (argent). 2
— — 58
— — 59
— (bronze) 459
Maronée. 506
Marseille (trois monnaies de). 557
Masinissa (monnaie attribuée à). . . . 476
Mausole (tétradrachme) 165
— (drachme). 244
Mégare 333
Melkarth (tête de) sur une monnaie de Tyr. 261
— 264
Messana (tétradrachme). 572
Messène (bronze) 503
Messéniens (les)[1]. 503
Midas (le roi); monnaie de bronze. . . 255
Milet 252
Minerve; camée. 378
Minerve Itonienne : 1° sur une monnaie des Thessaliens *in genere* 513

[1] Voy. aussi Zeus Ithomatas.

Pages.

Minerve Itonienne : 2° sur une monnaie de Coroné. . . . 513
Mopsion. 460
Motya (deux monnaies de l'île de). . . 576
Mytilène. 254

Néréide ; camée. 78
Nicoclès, roi de Paphos (monnaie d'or). 375
— (argent). 376
Nil (le) ; revers d'une monnaie d'Alexandrie 268
Numide (roi). 483

Olbia en Scythie (argent) 436
— (bronze). 511
Olympias, mère d'Alexandre 251
Olynthe (comme capitale de la ligue chalcidienne). 193
— — — 4
Orchomène de Béotie (didrachme). . . 24
— (argent). 39
— (bronze). 32
Orchomène d'Arcadie 437
Orontas (monnaie du satrape) 1
Orthagoria (Stagire). 95

Palé, voy. Céphallénie.
Pallantium, voy. Achéenne (monnaies de villes de la confédération).
Panticapée. 557
Patræos, roi de Péonie de 340 à 315 : (drachme) 149
— (argent) 399
Péparéthos. 161
Perdiccas II (454-413). 137
Perdiccas III (365-359) 144
Périnthe. 211
Perrhèbes (les) (trihémiobole). 129
Perse (monnaie) 50
— (roi) sur son char 258
— (navire) sur les flots 258
Persée ; camée. 513
— (tétradrachme). 517
— (argent) 511
— (bronze) 511
— — 535
Persée devant Paul Émile ; revers d'un denier romain 534
Persépolis (monnaie d'un satrape de) . 279
Peuple personnifié (le), voy. Démos.

Pages.

Phalækos, stratège des Phocidiens. . . 186
Pharnabaze 243
Pharos (deux monnaies de l'île de) . . 468
Pharsale. 47
Phéneus, voy. Achéenne (monnaies de villes de la confédération).
Phénicie (monnaie d'un roi de). . . . 290
Phéniciennes (monnaies). 245
Phères (drachme) 49
— (bronze) 47
— et des Athamanes (monnaie de). 180
Philippe II, roi de Macédoine, 359-336 (monnaies d'or) :
1° statère 146
2° hémi-statère. . . . 146
3° quart de statère . . 146
4° huitième de statère. 146
— (monnaies d'argent) :
1° deux tétradrachmes. . 156
2° didrachme 156
3° drachme 156
4° et 5° tétrobole 156
6° diobole 156
— (deux monnaies de bronze). 155
— (monnaie de bronze frappée après la défaite de Kersobleptès). 195
Philippe III (ou V), 220-197 :
(monnaie d'or). 484
— (tétradrachme) 448
— — 470
— (didrachme) 508
— (argent) 474
— (bronze). 444
— — 474
Philippe Arrhidée, voy. Arrhidée.
Philippes (statère d'or) 178
— (tétradrachme). 178
Phlius (Argolide) 440
Phocide (la) 180
Phocidiens (les), (deux monnaies d'argent) 185
— (bronze). 185
— (monnaie des), au nom du stratège Onomarchos, 354-352. 185
Pisa (obole d'or au nom de), en Élide. 449
Pixodarus, dynaste de Carie, 340-334. 244
Pronésos, voy. Céphallénie.
Pronni, — — .
Proue de navire sur une monnaie de Phasélis. 247
Ptolémée et Séleucus (double statère d'or frappé par les généraux). . . . 351

Pages.
Ptolémée Ier Soter (statère d'or). . . . 390
— — (tétradrachme). . . 346
— — — . . . 390
— — (bronze). 394
Ptolémée II Philadelphe (quadruple statère d'or avec les bustes accolés de Ptolémée II et Arsinoé, de Ptolémée Ier et Bérénice) 377
Ptolémée II Philadelphe et Arsinoé; camée. 417
Ptolémée V Épiphane 500
Pydna (bronze). 158
— — 366
— — 530
Pyrrhus (statère d'or). 408
— (tétradrachme). 398
— (didrachme) 398
— (argent). 398

Rhégion (trois monnaies de) 580
Rhodes (drachme). 543
— (bronze) 159
— — 203
Rhodope (le); revers d'une monnaie frappée à Philippopolis. 129
Rome (la déesse) sur une monnaie de Smyrne 543

Sacrifice à Diane d'Éphèse, sur une monnaie de bronze. 252
Salamine en Chypre (monnaie d'un roi de) 21
Samé, voy. Céphallénie.
Samos (argent). 166
— (obole) 158
Saratos, roi d'une tribu thrace vers 340. 209
Sardes (tétradrachme frappé à), après la mort d'Alexandre. 376
Satrape (deux monnaies d'un) : 1° tétradrachme : 2° obole 278
Scotoussa (drachme). 49
Ségeste 561
Séleucus et Ptolémée, voy. Ptolémée.
Séleucus (statère d'or frappé par le général). 364
Séleucus Ier Nicator (statère d'or) . . . 387
— — (tétradrachme) . . 387
— — — . . 393

Pages.
Séleucus Ier Nicator (monnaie d'argent unique, de la collection de Luynes, au Cabinet de France) 395
— — (deux monnaies de bronze) 400
Séleucus IV 500
Sélinonte 574
Sélymbrie 210
Sénât romain (la personnification du) :
1° sur une monnaie de Blaundus en Lydie. 473
2° sur une monnaie d'Aphrodisias de Carie 486
Sestos. 212
Sicile (monnaie de), *in genere*. 596
Sicile personnifiée (la), sur une monnaie d'Adranum 561
Siciliennes (monnaies), voy. Agyrion, Alæsa, Centuripa, Mamertini, Tyndaris.
Sicyone (argent) 33
— (trois monnaies d'argent). . . 372
— (quatre —). . 426
— (trois —). . . 447
Silène sur un bouc; camée 135
Sphinx devant une tête humaine; pierre gravée 450
Strymon (le); revers d'une monnaie de de Pautalia 129
Syracuse (tétradrachme). 591
— (didrachme) 591
— (trois monnaies de bronze). . 591
— (revers d'une monnaie de bronze) 567

Tarcamos (monnaie du satrape). . . . 279
Tarente. 558
Tarse. Voy. Cydnus et Hoplite.
Tégée[1] (bronze). 43
Teisiphonos, tyran de Phères (357-352). 180
Ténédos. 254
Ténos. 161
Tessère de tribunal athénien. 217
Tétrobole macédonienne, frappée au commencement de la domination romaine. 511
Thasos 461
Thèbes en Phthiotide (triobole). . . . 460

[1] Voy. aussi Achéenne (monn. de villes de la confédération) et Arcadiennes (monn. de villes).

	Pages.
Thèbes de Béotie (monnaie en or). . .	10
— (deux didrachmes)	10
— (didrachme au nom d'Androcleidas, vers 380)	7
— (didrachme au nom de Charon (?), vers 379)	217
— (hémi-drachme)	10
— (hémi-obole)	10
— (tritémorion)	10
— (tétartémorion)	10
— (revers d'une monnaie de bronze)	367
Thermæ ou Himera (deux monnaies). .	574
Thespies (deux monnaies d'argent) . .	21
— (argent)	59
Thessaliens (les) *in genere* (argent) . .	520
— (bronze).	48
Thessaliennes (monnaies); voy. Halos Hypata, Larissa, Mopsion, Perrhèbes (les), Thèbes en Phthiotide, Tricca.	
Toroné	5
Trézène	426
Tricca (obole)	461
Trophée, sur une monnaie des Béotiens.	30
Tyndaris.	597
Tyr.	264
Victoire de Samothrace (la), sur deux monnaies de Démétrius Poliorcète. .	387
Zacynthus[1] (argent).	548
Zeus, sur un tétradrachme d'Alexandre à Aradus	290
Zeus Ammon : 1° sur un tétradrachme de Cyrène . . .	272
2° sur une monnaie d'argent de Cyrène. .	296
3° sur une monnaie de bronze d'Alexandrie.	271
— Ithomatas, sur une monnaie des Messéniens	43
— Lycæos, sur une monnaie des Arcadiens	43
Zeus et Athéna, sur une monnaie de Thuria, en Messénie	60

II. — MONUMENTS, SCULPTURES, PEINTURES, ETC.

Achille (scènes de la vie d'), marbre; musée du Capitole.	265
Acrocorinthe (vue de l').	53
— (vue de l').	427
Acteurs, avec masque et tympanon; bas-relief découvert au Pirée. . . .	161
Alexandre jeune homme (?); tête de marbre découverte à Smyrne..	221
— jeune; buste de la collection Erbach..	234
— buste en marbre du musée du Louvre	285
— statue de la Glyptothèque de Munich.	293
— mourant (Tête connue sous le nom d'); marbre du musée de Florence.. .	313
— idéalisé, fragment de statue; musée du Louvre.	621
— et Diogène; haut-relief en marbre; villa Albani.	237
Amazone; torse d'une statue de marbre de la collection Petworth. . . .	288
Amphipolis (vue des ruines d')	198
Amphissa (vue d'), aujourd'hui Salona.	219
Aphrodite; terre cuite de Tanagra. .	454
— d'Epidaure; statue de marbre du musée national d'Athènes	537
Apollon; statue en marbre du musée Britannique	535
— du Belvédère (tête de l'). . .	407
— Epikourios (fragment de la frise du temple d')	33
— à Délos (temple d'). Groupe du fronton oriental; restauration.	18
Apollonie (la colonne d').	472
Apoxyoménos (l'); réplique en marbre de la statue de Lysippe; Vatican. .	79
Arbèles (bataille d'); relief en marbre	276
Arcadie (vue d')	35
— (vue d'). Le mont Cyllène et le lac Stymphale	439

[1] Voy. aussi Dion.

Pages.
Aristo e; statue du palais Spada. . . 97
— (tête de la statue d'). . . . 103
Artémis (ruines du temple d'), dans l'île d'Ortygie 571
Asklépios; fragment d'un relief en marbre; musée national d'Athènes . 96
Athéna écrivant; peinture de vase. . . 342
Athènes et Corcyre; bas-relief commémoratif de l'alliance des deux villes. 22
— et le Péloponnèse; bas-relief commémoratif 57
Athlète se frottant d'huile, statue de la Glyptothèque de Munich. 12

Base et chapiteau ioniques du temple d'Athéna Poliade à Priène. 317
Bas-relief macédonien; musée du Louvre 151
Bouclier richement orné; fragment d'une peinture de vase. 361
Byzance (vue de); Constantinople. . . 212

Calaurie (île de). Voyez Trézène.
Cappadoce (vue de) : le mont Argée. . 349
Cavalcade de chevaliers athéniens; fragment de la frise du Parthénon. . . 357
Cavalier combattant; petit bronze dit Alexandre le Grand; musée de Naples 154
— sur un bas-relief d'Epire. . . 362
Cavaliers athéniens; bas-relief.. . . . 55
Chambre sépulcrale, à Pydna. 366
Chéronée (plaine de). 223
Cheval de bronze; musée de Naples.. . 233
Choés (la fête des). Komos célébré par des enfants: peinture de vase. . . 282
Cleitor (bas-relief de). 419
Corinthe (entrée du golfe de). . . . 413
Corinthie (vue de la). 441
Crannon (bas-relief de); musée Britannique 338
Cyrène. Vue de la Nécropole du nord. 273

Danseuse; relief en marbre, découvert dans le théâtre de Dionysos, à Athènes; musée national d'Athènes. 196

Pages.
Danseuse; relief en marbre : même provenance 391
Dédicace du temple élevé par Mummius à Hercule vainqueur. 553
Déméter de Cnide; statue du musée Britannique. 609
Démétrius Poliorcète; tête d'une statuette en bronze 377
Démosthène; statue en marbre, du musée du Vatican. . . . 191
— buste en marbre du musée du Louvre. . . . 173
— buste en marbre du musée Britannique. . . . 326
— buste en marbre de la Glyptothèque de Munich 341
Diadumène (le) de Smyrne; figurine en terre cuite. 344
Diogène le Cynique; statuette en marbre de la villa Albani. 205

Ecritoires, encriers, triptyques, rouleaux, etc.; fragments de peintures antiques; musée de Naples. 343
Eétionéia (Pirée). (Restes d'une tour ronde au-dessus de l'). 17
Egypte (l') pendant l'inondation. . . . 373
Eléphant tuant un Galate; groupe en terre cuite du musée du Louvre. . 409
Eleusis 396
Ephèse (panorama d'). 495
Eros, statue de marbre; musée du Vatican.. 68
— appuyé sur un trophée; terre cuite du musée du Louvre. . 410
Eschine; statue en marbre du musée de Naples. 199
— buste en marbre du musée Britannique. 281
Esculape; buste de marbre du Cabinet de France. 514
Etna (vue de l'). 579
Etolie (côtes de l'), vues de Patras . . 425
Ex-voto à la Mère des Dieux et à Aphrodite Syrienne; bas-relief attique. . . 108

Fable grecque, sur une plaque d'argile peinte; musée de Berlin. 241
Faune endormi par l'ivresse; statue de la Glyptothèque de Munich. . 118

Pages.
Faune ivre; bronze du musée de Naples. 307
Figure ailée, sur un vase sicilien. . . 600
Flamininus (T. Quinctius); buste en marbre du Cabinet de France. . . . 479
Fragment des statuts de la seconde confédération athénienne 19

Galate, statue de marbre du musée du Louvre 497
— figurine en terre cuite; musée du Louvre. 494
Gonnos (emplacement de), à l'entrée de la vallée de Tempé. 485
Guerrier macédonien, avec casque, lance, épée et bouclier; bas-relief de Pella; musée de Constantinople.. 140
Guerriers cypriotes; figurines en terre cuite de la collection Piot.. 263

Halicarnasse (fragments de la frise du Mausolée d'); musée Britannique. . 77
Hêraklès combattant, statuette du Cabinet de France. 29
— combattant; bas-relief de la collection Carapanos.. . . . 295
— statue découverte à Hêraklée. 152
Hermès d'Atalanti, l'ancienne Oponte (statue connue sous le nom d'); musée national d'Athènes. 405
Hermès de Praxitèle statue de marbre, découverte dans le temple d'Héra, à Olympie; restauration. 71
— (tête de l'). . . . 73
Homère, buste du musée britannique.. 91
Hydaspe (vue de l'). 301
Hypnos, tête en bronze; musée Britannique. 250

Illyrie (vue d') : Epidamne. 467
Immortalité (l'); statue en marbre du musée du Capitole 646
Indus (delta de l'). 505
Isocrate; buste en marbre de la villa Albani. 169
Issus (champ de bataille d'). . . . 259
Ithome (vue du mont). . . . 471

Pages.
Jeune homme lisant; stèle funéraire de Grotta Ferrata 509
Jeune fille dite Canéphore athénienne; bronze du Cabinet de France.. 535
— tenant une colombe; bronze de Patras. 447
Junon, figurine en terre cuite; musée du Louvre. 552
Jupiter; buste colossal en marbre du musée de Naples. 639

Kora tenant une charrue à la main, peinture de vase. 26

Latomie dite l'oreille de Denys, dans les carrières de Syracuse 585
Lion en marbre, découvert sur le versant de l'Hymette 544
Locride Opontienne (terre cuite de la): musée archéologique d'Athènes.. . 555
Lycie : Xanthos (vue de) 255
Lysicrate (monument choragique de) à Athènes; état actuel. 529
Lysicrate (couronnement restauré du monument de). 528

Mahaban (vue des montagnes de). Emplacement d'Aornos. 298
Mantinée (bas-reliefs de); musée national d'Athènes. 429
Mars (Arès); buste de la Glyptothèque de Munich.. 148
Mausole; statue colossale du musée Britannique. 167
Méduse Rondanini, haut-relief en marbre; Glyptothèque de Munich. . . 125
Mégalopolis (vue de l'emplacement des ruines de). 57
Ménandre, statue en marbre, musée du Vatican.. 115
Mère et sa fille (une), peut-être Déméter et Coré; terre cuite du musée du Louvre 595
Messène, le mur d'enceinte et le mont Ithome 42
— (intérieur de l'ancienne) . . 502

Pages.
Messène (la porte de Mégalopolis, à), vue du côté de la ville. . 44
— vue de la cour extérieure. 45
Messine (le détroit de) 559
Monument connu sous le nom de tombeau d'Archimède, à Syracuse. . . 599

Niches pour ex-voto, sur la route d'Athènes à Eleusis. 558
Nil (vue du) 550
Niobé et sa fille, groupe en marbre; musée de Florence. 74

Olympe (le mont) 127
Ossa (le mont). 521

Pagasétique (vue de la côte nord-est du golfe) et mont Pélion 48
Paysan se rendant au marché; relief en marbre du musée du Vatican. . . 415
Perruquier, groupe en terre cuite du musée de Berlin. 584
Persée; buste en marbre du musée Britannique. 510
Persépolis (panorama de). 308
Phèdre et Hippolyte; sarcophage d'Agrigente. 565
Phigalie (vue générale du temple de). . 446
Phlionte (vallée de) 5
Phocion; statue en marbre du Vatican. 355
Platon; buste en marbre du musée de Berlin. 87
— buste en marbre du musée du Louvre 93
Posidippos; statue en marbre du musée du Vatican 381
Potier activant le feu de son four; plaque en terre cuite du musée du Louvre 593
Proscynème, ou adoration devant Apis. 245
Psyché; torse en marbre du musée de Naples 85
Psychostasie; gravure sur un miroir étrusque. 318
Pytho « la rocheuse » (Delphes) . . . 181

Pages.
Rhodes (vue d'un des ports de) . . . 165
— — — . . 457
Rhyton (vase à boire) en forme de tête d'aigle; collection Castellani. 116
— en forme de tête de mulet; musée Britannique. . . . 568
Romain (buste de); Glyptothèque de Munich.. 551

Ségeste (théâtre de) 562
Sélinonte (acropole de) 582
Sidon (port des Égyptiens à). . . . 571
Siège (scènes de); fragments de la frise du monument des Néréides; musée Britannique. 291
Stade Panathénaïque (vue du) . . . 175
Suppliante réfugiée sur un autel; statue du palais Barberini. 435

Tauroménion, aujourd'hui Taormine (théâtre de).. 577
Taurus (vue des gorges du). . . . 255
Tégée (tête du fronton du temple de); musée national d'Athènes. . . . 59
Tempé (vallée de). 141
— — 527
Terre cuite, provenant de la Phocide. . 455
Tête d'athlète vainqueur; bronze de la Glyptothèque de Munich. 539
Tête de cheval; fragment en marbre du musée Britannique. 502
Tête d'éléphant caparaçonné; bronze de l'ancienne collection Gréau. . . 485
Tête de femme voilée, découverte à Apollonie; musée du Louvre . . . 481
Tête de femme grecque; marbre de la Glyptothèque de Munich. 627
Têtes en terre cuite découvertes à Élatée 216
Théâtre de Dionysos à Athènes (le). Détails de l'intérieur. 397
Thèbes (vue de) et de la Cadmée. . . 9
Théophraste; buste en marbre de la villa Albani 99
Thessalie (vue de), sur la frontière d'Épire 524
Thucydide; buste en marbre de Holkham Hall. 605
Tithorée et le mont Parnasse . . . 184
Tombeau taillé dans le roc, à l'entrée de Delphes 516

Pages.
Torse de satyre, en marbre de Paros; musée du Louvre. 70
Trézénie (côte de) et île de Calaurie. . 337
Trière pontée du temps de Démosthène; restauration. 456
Triomphe de Bacchus sur les Indiens; sarcophage du musée du Louvre. . 299
Tumulus de Patrocle. 248
Tyr : isthme d'Alexandre. 262

Vénus de Cnide; statue en marbre de Paros; Glyptothèque de Munich. . . 65
Vénus de Milo; statue en marbre de Paros; musée du Louvre. 75
Vénus de Syracuse; statue en marbre du musée de Syracuse. 589
Vénus de Tralles (marbre dit); musée du Belvédère à Vienne. 251
Victoire couronnant un cheval; fragment d'un bas-relief votif athénien. 179
Victoire de Samothrace (la); statue en marbre du musée du Louvre. 384
— sur la proue de navire. . . 385
— découverte à Samothrace; statue en marbre du musée de Vienne. 515
— sacrifiant un taureau; groupe en marbre du musée Britannique. 225
— (torse de), découvert à Laodicée de Syrie. 491
— (la), tenant une torche à la main; peinture sur un lécythe athénien. . . . 504

Zeus; statuette découverte en Épire; musée de Constantinople. . . . 536

III. — CARTES ET PLANS.

Acropole d'Athènes (l'), plan d'après les plus récentes découvertes. . . . 615
Agrigente (plan d'). 564
Alexandre (carte pour le premier partage entre les généraux d') . . . 322
— (Itinéraire d'), du Tigre à l'Indus. 280
Alexandrie antique (plan d'). . . . 269
Altis (plan restauré de l'). 549
Aoüs (carte du bas). 477
Apollon Didyméen. (Plan restauré du temple d') 81
Arbèles (plan de la bataille d') . . . 274
Athènes (les ports d'). 15

Chéronée (marche de Philippe sur). . 220

Granique (carte pour la bataille du). . 249

Indus et de ses affluents (carte de la vallée de l'). 297

Macédoine (la). 133
— (carte de la basse) . . . 525
Motya (carte de l'île). 575

Ortygie (plan d'). 568

Pirée (élévation restaurée et plan de l'arsenal de Philon, au). 331
Pydna (carte des environs de) . . . 531
Pydna (tombeau macédonien de). Restauration et plan 534

Romains en Grèce (carte pour les campagnes des). 465

Sellasie et le val de l'Œnonte. . . . 443
Syracuse (plan de), après les grands travaux de défense de Denys. . . . 573

Taurus, de l'Amanus et de la Cilicie (carte du). 256

IV. — PLANCHES HORS TEXTE[1]

I. — DESSINS

1° INTÉRIEUR DE L'ACROPOLE D'ATHÈNES. Restauration par M. Lambert, architecte, ancien grand-prix de Rome (double page) 590

« La planche donne une vue perspective de l'intérieur de l'Acropole prise du plateau supérieur avec la façade principale du Parthénon à gauche, l'Erechthéion à droite, la Voie sacrée qui descend entre les péribolos de ces deux temples, bordée de nombreux motifs, ex-voto, etc.; enfin, dans le fond, en contrebas, la grande Minerve Promachos, puis les Propylées; à l'horizon, la mer et Salamine.

« MARCEL LAMBERT. »

2° RESTAURATION DE L'ALTIS A OLYMPIE, par V. Laloux, architecte, ancien grand-prix de Rome (quadruple page). 550

II. — CHROMOLITHOGRAPHIES

1° ACROPOLE D'ATHÈNES, FACE OUEST. Restauration par M. Lambert. 613

M. Lambert représente l'Acropole telle qu'elle était à l'époque de Périclès. « La vue restaurée de la face ouest nous fait connaître la position respective des temples, les différents niveaux auxquels ils se trouvaient, leur orientation et leurs dimensions, enfin les principaux motifs de sculpture ou de peinture décorative qui les ornaient.

« Cette planche donne aussi une idée des abords du rocher avec les principaux monuments, qui s'élevèrent à ses pieds, surtout du côté sud, pendant la même époque de Périclès.

« On remarque tout d'abord, à peu près au centre de la planche, l'unique entrée de l'Acropole située à l'ouest; c'est en effet la seule partie accessible du rocher qui, de tous les autres côtés, est à pic.

« Des murs s'étendaient sur toute la crête et formaient l'enceinte sacrée.

« Cette entrée de l'Acropole a motivé un des plus curieux monuments de l'art grec, les *Propylées*, œuvre de Mnésiclès (voy. t. II, p. 341).

« Flanqués en avant de deux bastions inégaux encore existants, les Propylées comprenaient cinq portes; celle du centre, la principale, donnait passage à la Voie sacrée, qui formait comme une sorte de chemin creux à travers l'édifice.

« Sur le bastion à droite s'élève l'élégant petit *temple ionique de la Victoire Aptère* (voy. t. II, p. 337), et sur le bastion à gauche, ce qu'on appelle la *Pinacothèque :* c'était une annexe des Propylées, dans laquelle on exposait des peintures.

« La *Voie sacrée* suivie par la procession des Panathénées partait de la ville basse; elle est encore visible sur le rocher par ses stries et ses traces de pas d'hommes et d'animaux. Elle était bordée de nombreux petits monuments, de statues, ex-voto, stèles, temples, etc., et plus particulièrement à l'intérieur même de l'enceinte.

« A l'extérieur, on remarquait surtout le petit *temple de Déméter Chloé*, au bas du bastion à droite, l'emplacement de ce temple serait encore sur le rocher.

« En pénétrant dans l'intérieur même de l'Acropole, la Voie sacrée s'incline à droite, longe les enceintes du *temple ionique de Diane Brauronia* et du *temple dorique de Minerve Ergané* ou Minerve ouvrière : on voit ces temples au-dessus des murs à droite.

« Puis la Voie sacrée montait par un chemin creux le long duquel se développaient, à droite, le péribole du Parthénon (côté nord), à gauche celui de l'Erechthéion (côté sud), pour aboutir au point culminant du rocher sur un vaste plateau où s'élevait, à l'est, le Parthénon dans toute la splendeur de ses

[1] Le relieur devra placer ces planches en regard des pages indiquées.

belles proportions, orné de ses immortelles sculptures et de ses peintures décoratives qui accentuaient ses grandes lignes architecturales.

« Œuvre d'Iktinos (voy. t. II, p. 333 et suiv.), le ***Parthénon*** renfermait le trésor et de nombreuses œuvres d'art; la Minerve Parthénos de Phidias s'élevait à l'intérieur dans le ***naos*** qui était entouré de trois côtés par un portique richement décoré.

« La procession des Panathénées se poursuivait ensuite en longeant les murs d'enceinte est et nord, pour tourner à gauche et arriver à un autre plateau un peu inférieur sur lequel se trouve le monument ionique assez complexe, mais d'une grande élégance, appelé ***Erechthéion*** (t. II, p. 220 et 339).

« Ce monument comprend, au niveau supérieur, à l'est, le temple de Minerve Poliade, où se vénérait l'antique statue de Minerve échappée à l'incendie des Perses et pour laquelle se brodait le ***péplos***, et, au sud, la Tribune ou Pandroséion, charmant motif d'architecture orné de six caryatides renommées: au niveau inférieur, au nord, un portique d'une grande élégance servant d'entrée au temple de Pandrose, sorte de ***naos*** découvert où se conservait l'olivier sacré; à l'ouest, enfin, une partie réservée communiquant avec la ***sphéristra***, endroit où se tenaient les Errhéphores ou prêtresses de Minerve Poliade.

« Tout à fait à gauche, sur les murs mêmes, à proximité du portique nord et de la ***sphéristra*** s'élevait la maison de ces prêtresses.

« En quittant l'enceinte basse de l'Erechthéion, la Voie sacrée retourne vers les Propylées et passe devant un emplacement sur lequel s'élevait la grande ***Minerve Promachos***. C'était une œuvre de jeunesse de Phidias, conçue particulièrement dans un style archaïque. De son bouclier elle semblait protéger le rocher sacré et la ville basse; le cimier de son casque s'apercevait de très loin en mer.

« La ville s'étendait tout autour du rocher, surtout à l'est, au nord et vers l'ouest jusque sur les rochers du Pnyx et de l'***Aréopage*** qu'on voit au premier plan.

« Du côté sud, l'Acropole formait une vaste terrasse richement ornée d'où la vue s'étendait au loin dans des conditions merveilleuses.

« C'est au pied de ce côté que se groupèrent de nombreux monuments, entre autres, en avant, l'Odéon de Périclès, édifice de forme circulaire, puis de vastes portiques ornés de peintures; plus loin, le temple d'Esculape, enfin, vers la pointe S. E., le fameux théâtre de Bacchus.

« MARCEL LAMBERT. »

2° FAC-SIMILE D'UN MANUSCRIT DE DÉMOSTHÈNE. 171

Le manuscrit auquel est empruntée la page que nous avons reproduite fait partie du fonds grec de la Bibliothèque Nationale de Paris (Mss. grecs, n° 2934). Il a appartenu au cardinal Niccolò Ridolfi, puis, à sa mort, en 1550, a passé aux mains de son parent Pierre Strozzi, maréchal de France. Catherine de Médicis en hérita, et Henri IV le donna à la Bibliothèque Nationale.

C'est le plus ancien et le meilleur des manuscrits de Démosthène : on le désigne ordinairement par la lettre Σ (S de Bekker). Il a été écrit au dixième siècle, sur vélin, en lettres minuscules : les titres et les fins de discours sont en petite onciale. A la fin de chaque discours est mentionné le nombre des στίχοι ou lignes : il y a deux colonnes par page et 32 lignes à la colonne. (Cf. J. Th. Vœmel, ***Σ Codicis Demosthenici conditio describitur***, Francfort-sur-le-Mein, 1853, et H. Weil, ***Les Harangues de Démosthène***, p. XLIV et suiv. de l'***Introduction***.)

Le folio 61, que nous avons reproduit, contient la fin du discours ***Contre Androtion*** et le commencement du discours *Contre Timocrate*. Les notes ou corrections du reviseur y sont peu nombreuses : il n'y en a qu'une dans la marge de la seconde colonne, ligne 21, et une dans le texte, *ibid.*, l. 20.

Nous donnons ci-dessous en caractères courants la transcription du folio tout entier.

Première colonne. — ... ἀνέ]θεσαν, οὐδ' οἷοισπερ σὺ χρώμενοι συμβούλοις ἐπολιτεύοντο, ἀλλὰ τοὺς ἐχθροὺς κρατοῦντες, καὶ ἃ πᾶς τις ἂν εὖ φρονῶν εὔξαιτο, τὴν πόλιν εἰς ὁμόνοιαν ἀνάγοντες, ἀθάνατον κλέος αὐτῶν λελοίπασιν, τοὺς ἐπιτηδεύσαντας οἷά σοι βεβίω(ν)ται τῆς ἀγορᾶς εἴργοντες· ὑμεῖς δ' εἰς τοῦτο, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, προήχθητ' εὐηθείας καὶ ῥᾳθυμίας ὥστε οὐδὲ τοιαῦτα ἔχοντες παραδείγματα ταῦτα μιμεῖσθε, ἀλλ' Ἀνδροτίων ὑμῖν πομπείων ἐπισκευαστής, Ἀνδροτίων, ὦ γῆ καὶ θεοί. καὶ τοῦτο ἀσέβημα ἔλαττον τίνος ἡγεῖσθε; ἐγὼ μὲν γὰρ οἴομαι δεῖν τὸν εἰς ἱερὰ εἰσιόντα καὶ χερνίβων καὶ κανῶν ἀψόμενον καὶ τῆς πρὸς θοὺς ἐπιμελείας προστάτην ἐσόμενον οὐχὶ προειρημένων ἡμερῶν ἀριθμὸν ἁγνεύειν, ἀλλὰ τὸν βίον ἡγνευκέναι τοιούτων ἐπιτηδευμάτων οἷα τούτῳ βεβίωται.

Κατὰ Ἀνδροτίωνος παρανόμων. Suivent des chiffres grecs qui signifient 780 lignes.

Deuxième colonne. — Κατὰ Τιμοκράτους παρανόμων.

Τοῦ μὲν ἀγῶνος, ὦ ἄνδρες δικασταί, τοῦ παρόντος οὐδ' ἂν αὐτὸν οἶμαι Τιμοκράτην εἰπεῖν ὡς αἴτιός ἐστιν ἄλλος τις αὐτῷ πλὴν αὐτὸς αὑτῷ· χρημάτων γὰρ οὐκ ὀλίγων ἀποστερῆσαι βουλόμενος τὴν πόλιν, παρὰ πάντας τοὺς νόμους νόμον εἰσήνεγκεν οὔτ' ἐπιτήδειον οὔτε δίκαιον, ὦ ἄνδρες δικασταί· ὃς τὰ μὲν ἄλλα ὅσα λυμανεῖται καὶ χεῖρον ἔχειν τὰ κοινὰ ποιήσει, κύριος εἰ γενήσεται, τάχα δὴ καθ' ἕκαστον ἀκούοντες ἐμοῦ μαθήσεσθε, ἓν δ' ὃ μέγιστον ἔχω καὶ προχειρότατον πρὸς ὑμᾶς εἰπεῖν οὐκ ἀποτρέψομαι

(en marge, de la main du reviseur, οὐκ ἀποκρύψομαι)· τὴν γὰρ ὑμετέραν ψῆφον ἣν ὀμωμοκότες περὶ πάντων φέρετε, λύει καὶ ποιεῖ τοῦ μηδενὸς ἀξίαν ὁ τουτουὶ νόμος, οὐχ ἵνα κοινῇ τι τὴν πόλιν ὠφελήσῃ (πῶς γάρ ; ὅς γε ἃ δοκεῖ συνέχειν τὴν πολιτείαν, τὰ δικαστήρια, ταῦτα ἄκυρα ποιεῖ τῶν προστιμημάτων (τῶν de la main du reviseur) ἐπὶ τοῖς ἀδικήμασιν ἐκ τῶν νόμων ὡρισμένων), ἀλλ' ἵνα τῶν πολὺν χρόνον ὑμᾶς τινὲς ἐκκεκαρπω[μένων...

Le lecteur aura remarqué que l'accentuation et surtout la ponctuation du manuscrit diffèrent sensiblement de l'accentuation et de la ponctuation en usage dans nos éditions.

3° Monnaies grecques en or (Choix de). 644

1. Monnaie de Syracuse. ΣΥΡΑΚΟΣΙΟΝ. Tête de la nymphe Aréthuse à gauche. ℞. Hercule agenouillé et étouffant dans ses bras le lion de Némée.

2. Monnaie de Panticapée. Tête de Pan, vue de trois quarts à gauche. ℞. ΠΑΝ. Griffon tourné à gauche, regardant de face et tenant un javelot dans sa gueule.

3. Monnaie de Clazomène. Tête d'Apollon vue de trois quarts, à droite. ℞. ΚΛΑΖΟ[μενίων] et ΛΕΥΚΑΙΟΣ, nom d'un magistrat. Cygne allant à gauche.

4. Double statère d'Alexandre le Grand. Tête casquée de Pallas, à droite. ℞. ΑΛΕΞΑΝΔΡΟΥ. La Victoire tournée à gauche, tenant une couronne et la hampe d'un trophée. Dans le champ, un symbole.

5. Monnaie de Lampsaque. Tête d'homme imberbe, à gauche. ℞. Avant-corps de Pégase bondissant à droite.

6. Monnaie de Pyrrhus. Tête d'Artémis à droite, avec le carquois sur l'épaule. ℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΠΥΡΡΟΥ. Victoire allant à gauche, tenant une couronne et la hampe d'un trophée.

7. Monnaie de Séleucus Nicator. Tête diadémée de Séleucus, ornée des cornes de Bucéphale. ℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΕΛΕΥΚΟΥ. La tête de Bucéphale, à droite. Dans le champ, des monogrammes d'atelier.

8. Monnaie de Philippe de Macédoine, père d'Alexandre. Tête laurée d'Apollon à droite. ℞. ΦΙΛΙΠΠΟΥ. Femme dans un bige au galop à droite. Dessous, un trident.

9. Monnaie de Ptolémée Soter. Tête diadémée de Ptolémée Soter, à droite. ℞. ΠΤΟΛΕΜΑΙΟΥ ΒΑΣΙΛΕΩΣ. Aigle debout à gauche sur un foudre. Dans le champ à gauche, un bouclier et un monogramme.

10. Monnaie de Démétrius Poliorcète. Tête diadémée de Démétrius Poliorcète, à droite. ℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΗΜΗΤΡΙΟΥ. Cavalier coiffé du pétase macédonien, armé de la lance, et allant au galop à gauche. Dans le champ, un monogramme.

11. Monnaie d'Euthydème Ier, roi de la Bactriane. Tête diadémée d'Euthydème, à droite. ℞. ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΕΥΘΥΔΗΜΟΥ. Hercule assis à gauche sur un rocher et tenant sa massue dans sa main droite. Dans le champ, un monogramme.

4° Vase en argent doré, découvert à Nicopol. 557

C'est par erreur que la légende porte : *Kertsch* (*Panticapée*). Sur ce vase et sur les fouilles dans le Bosphore Cimmérien, voy. Ol. Rayet, *Études d'archéologie et d'art*, p. 196 et suiv.

III. — CARTES ET PLANS

1° Expéditions d'Alexandre (double page). 242
2° Territoire de la ligue étolienne et territoire de la ligue achéenne. 414

TABLE DES MATIÈRES

DU TROISIÈME VOLUME

ASSERVISSEMENT DE LA GRÈCE.

SUITE DE LA SIXIÈME PÉRIODE.

SUPRÉMATIE DE SPARTE, PUIS DE THÈBES (404-359).

CHAPITRE XXIX.

CHUTE DE LA PUISSANCE DE SPARTE; GRANDEUR ÉPHÉMÈRE DE THÈBES (387-361).

I. Violences de Sparte : surprise de la Cadmée 1
II. Epaminondas et Pélopidas; traités de 374 et de 371. 11
III. Leuctres (371) : Mantinée, Mégalopolis et Messène; Epaminondas en Laconie (370-369) 28
IV. Intervention de Thèbes en Thessalie; bataille de Mantinée. 46

CHAPITRE XXX.

ÉTAT DE LA GRÈCE AVANT LA DOMINATION MACÉDONIENNE.

I. Eclat persistant des arts. 61
II. Platon 82
III. Aristote 95
IV. Xénophon. 107
V. Défaillance de la poésie et des vertus civiques; le condottiérisme. 110

SEPTIÈME PÉRIODE.

SUPRÉMATIE DE LA MACÉDOINE (359-272) : PREMIER ASSERVISSEMENT DE LA GRÈCE.

CHAPITRE XXXI.

PHILIPPE (359-336).

I. La Macédoine avant Philippe. 126
II. Avènement de Philippe (359); ses réformes; conquête d'Amphipolis. 145

III. Situation d'Athènes : guerre Sociale (357-356); Isocrate et Démosthène. 157
IV. Temporisation de Philippe; seconde guerre Sacrée (355); tentative de Philippe sur les Thermopyles, première *Philippique* (346). 176
V. Les *Olynthiennes* (349-348); surprise des Thermopyles; fin de la guerre Sacrée (346); Athènes déjoue les projets de Philippe sur le Péloponnèse et sur l'Acarnanie (346-343). 193
VI. Opérations de Philippe en Thrace (341-339); bataille de Chéronée (338); mort de Philippe (336). 208

CHAPITRE XXXII.

ALEXANDRE (336-323).

I. Alexandre et Aristote; destruction de Thèbes (335). 231
II. Situation de l'empire perse; bataille du Granique (334); conquête de l'Asie Mineure (333). 242
III. Bataille d'Issus (29 novembre 333); conquête de la Syrie; prise de Tyr (août 332); occupation de l'Egypte; bataille d'Arbèles (2 octobre 331). 258
IV. Occupation des capitales persiques, mort de Darius; défaite des Lacédémoniens (330); soumission des provinces orientales (329). 277
V. Retour d'Alexandre (326); son arrivée à Babylone (324); sa mort (323). 300

CHAPITRE XXXIII.

L'EMPIRE MACÉDONIEN DEPUIS LA MORT D'ALEXANDRE JUSQU'A CELLE D'EUMÈNE ET D'OLYMPIAS, OU RUINE DE LA CAUSE ROYALE (323-316).

I. Partage des satrapies occidentales entre les généraux. 319
II. Révoltes contre la domination macédonienne; mort de Démosthène (10 novembre 322). 324
III. Efforts des régents pour maintenir l'unité de l'empire; renversement de l'oligarchie en Grèce. 345
IV. Ruine du parti royal et de la famille d'Alexandre. 359

CHAPITRE XXXIV.

FORMATION DE TROIS ROYAUMES MACÉDONIENS; LA GRÈCE RENDUE A ELLE-MÊME (315-272).

I. Guerre entre les prétendants (315-312); paix de 311. 369
II. Paix de quatre années (311-308) : extermination de la famille d'Alexandre; les rois (306). 374
III. Siège de Rhodes (304); bataille d'Ipsus (301). 388
IV. Démétrius, roi de Macédoine, puis prisonnier (286); mort de Lysimaque, de Séleucus et de Ptolémée. 394
V. L'invasion gauloise. 402

HUITIÈME PÉRIODE.

LA LIGUE ACHÉENNE (272-146). — EFFORTS IMPUISSANTS POUR S'UNIR ET SE SAUVER.

CHAPITRE XXXV.

DEPUIS LA MORT DE PYRRHUS JUSQU'À L'ARRIVÉE DES ROMAINS EN GRÈCE (272-214).

I. La ligue achéenne et la ligue étolienne. 411
II. Succès des Achéens; Agis, roi de Sparte. 426
III. Cléomène; succès des Étoliens; alliance des Achéens avec Philippe de Macédoine; bataille de Sellasie (222). 436

CHAPITRE XXXVI.

ÉTAT DE LA GRÈCE AVANT LA DOMINATION ROMAINE.

I. Faiblesse générale. 451
II. La Macédoine; dispersion des forces de la Macédoine; les Romains en Illyrie. . 460

CHAPITRE XXXVII.

LES ROMAINS EN GRÈCE; PROCLAMATION DE LA LIBERTÉ HELLÉNIQUE (214 195).

I. Première guerre de Macédoine. 469
II. Seconde guerre contre la Macédoine (200-197). 474
III. Proclamation de la liberté de la Grèce. 486
IV. Intervalle entre la seconde et la troisième guerre de Macédoine (195-172) . . . 488

CHAPITRE XXXVIII.

TROISIÈME GUERRE DE MACÉDOINE (171-1 8).

I. Derniers jours de Philippe; Persée. 506
II. Persée (177-168). 510
III. Bataille de Pydna (168). 519
IV. Fin de la ligue achéenne; réduction de la Macédoine et de la Grèce en provinces romaines. 542

CHAPITRE XXXIX.

RUINE DE LA GRÈCE EXTÉRIEURE.

I. Fin de l'indépendance des Grecs italiotes; Denys l'Ancien. 556
II. Denys le Jeune; Dion; Timoléon. 585
III. Agathocle et Hiéron. 592

CHAPITRE XL.

Résumé général. 601-646

TABLES ALPHABÉTIQUES DU TOME III

I. Monnaies, camées, pierres gravées, etc. 649
II. Monuments, sculptures, peintures, etc.. 656
III. Cartes et plans 660
IV. Planches hors texte. 661
V. Table des matières du troisième volume 665

ERRATA

TOME PREMIER

Page 23, note 3, au lieu de : ϜΑΛΕΩΝ et ΗΑΕΩΝ, lisez : ϜΑΛΕΙΩΝ et ΗΑΕΙΩΝ.
Page 100, 24e ligne, au lieu de : Phinéos, lisez : Phineus.
Page 143 ,10e ligne, au lieu d' : Oxilos, lisez : Oxylos.
Page 188, note 2, au lieu de : ΕΛΕΥΣΛ que porte également le dessin de la monnaie, lisez ΕΛΕΥΣΙ.
Page 219, 9e ligne, au lieu de : Œnoé, lisez : Œneus.
Page 280, note 1, au lieu de : sous le trône, un symbole incertain, lisez : sous le trône, un chien.
Page 314, note 1, au lieu de : Epitadéos, lisez : Epitadeus.
Page 340, 19e ligne, au lieu de Ophionéos, lisez : Ophioneus.
Page 355, 24e ligne, au lieu de : Zyrée, lisez : Thyrée.
Page 368, note 1, au lieu de : ΝΙΚΙΩΝ, lisez : ΜΙΚΙΩΝ.
Page 415, 16e ligne, au lieu de : ***usage qu'Aristote réprouve,*** lisez : et dans les écoles privées qui leur conviennent. Aristote, qui exagère les droits de l'État, réprouve cet usage.
Page 444, 8e ligne, au lieu de : Orphéos de Crotone, lisez : Orpheus.
Page 608, note 1. C'est par erreur que cette mine (μνᾶ) est dite athénienne. Elle est de Chios et pèse 547 grammes, c'est-à-dire exactement le poids de la mine perse-babylonienne en usage dans l'Asie Mineure (voy. Longpérier. *Annali,* 1847, p. 346). Le poids indiqué en note (602gr, 6) est celui de la mine éginète-attique. Tout récemment, M. Studniczka a publié une mine de Chios, au même type du sphinx sur l'amphore, et du poids de 416 grammes. Cette seconde mine de Chios est une mine attique du système de Solon : le poids normal, après Alexandre, en était de 436gr,6 et a descendu jusqu'à 431gr,7. Voy. ***Mittheilungen des k. d. archäologischen Instituts*** (Athen). XIII (1888), p. 186 et 187.
Page 632, lignes 15 et 16, effacez les chiffres (510-490) et les mots : dans les guerres médiques.
Page 814, 2e colonne, mettez entre la 22e et la 23e ligne : Lion en or trouvé à Mycènes, p. 70.

TOME II

Pages 11, 12, 87, 101, 106, lisez Léotychidès, au lieu de : Léotychidas.
Page 105, note 1, au lieu de : Mr Imkoof, lisez : Imhoof.
Page 125. La monnaie ne correspond pas à la légende : c'est une monnaie d'Acarnanie et non de Messénie.
Page 133, 8e ligne, au lieu de : Amynias, lisez : Aminias.
Page 169, 10e ligne, au lieu de : Agon, lisez : Hagnon.
Page 227, note 1, au lieu de : Ἀδηναίων, lisez : Ἀθηναίων.
Page 229, 14e ligne, au lieu de : Derkitos, lisez : Derkylos.
Page 397, dernière ligne, au lieu de : 408, lisez : 406.

Page 416. La statue de l'Amazone blessée n'est pas au musée de Naples, comme l'indique la note, mais à Rome : c'est la statue connue sous le nom d'Amazone Mattei.
Page 417, 3ᵉ ligne, au lieu de : Agoracritès, lisez : Agoracritos.
Page 427, 16ᵉ ligne, au lieu de : Targélia, lisez : Thargélia.
Page 428, 16ᵉ ligne, au lieu de : Sténélaïdas, lisez : Sthénélaïdas.
Page 500, 2ᵉ ligne, au lieu de : Sollion, lisez : Solion.
Pages 522 et 525, au lieu de : Léontion, lisez Léontini.
Page 583, 28ᵉ ligne, au lieu de : Chaldédoine, lisez : Chalcédoine.
Page 591, 33ᵉ ligne, au lieu de : Doriéos, lisez : Dorieus.
Page 702, 32ᵉ ligne, au lieu de : Thymbron, lisez : Thibron.
Page 719, note 2, au renvoi, au lieu de : 663, lisez : 661.
Page 733, au lieu de : Achante, lisez : Acanthe.
Page 734, au lieu de : Attique (didrachme); monnaie des Æniani, lisez : monnaie des Ænianes.
Page 734, au lieu de : Attique (tétradachme), lisez : (tétradrachme).

TOME III

Page 24, note 1, au lieu de : 'Ερχομηνῶν, lisez : 'Ερχομενίων.
Page 32, note 1, au lieu de : 'Ορχομενῶν, lisez : 'Ορχομενίων.
Page 43, légende de la monnaie et note 2, au lieu de : Zeus Ithomatos, lisez : Zeus Ithomatas.
Page 49, note 2, au lieu de Φεραιον, lisez : Φεραίων.
Page 74, note 1, retranchez : et ci-dessus, p. 72, note 5.
Page 90, 23ᵉ ligne, retranchez le renvoi et la note 1.
Page 129, note 1, au lieu de : trihémiobole de Perrhæbia, lisez : des Perrhèbes.
Page 132, note 1, 2ᵉ ligne, au lieu de : 120 à 150 mètres, lisez : 100 à 120 mètres.
Page 152, 30ᵉ ligne, au lieu de : Arbelles, lisez : Arbèles.
Page 176, 14ᵉ ligne, après : *peuple épuisé*, retranchez le mot *et*.
Page 180, légende de la monnaie de Teisiphonos, au lieu de : 357-372, lisez : 357-352.
Page 186, légende de la monnaie des Locriens, au lieu de Locriens Epicnémides, lisez : Locriens Opontiens.
Page 186, note 1, au lieu d'Événètes, lisez : Événétos.
Page 218, revers de monnaies d'Athènes, transposez les nᵒˢ 1 et 2 et lisez : 1, 2, 3.
Pages 261, 276, lisez : Héphestion.
Page 236, note 3, après : à gauche, mettez le signe du revers : ℟.
Page 244, légende de la monnaie de Pixodarus, au lieu de : 341-355, lisez : 340-334.
Page 244, légende de la monnaie d'Idrieus, au lieu d'Idriæus, lisez : Idrieus.
La page 335 porte par erreur 355.
Page 342, 6ᵉ ligne, après : *s'approche*, ôtez la virgule et mettez le mot *et*.
Page 405, 9ᵉ ligne, au lieu de : Calippos, lisez : Callippos.
Page 414, note 2, au lieu de : Πατραιῶν, lisez : Πατραιέων.
Page 414, note 5, accentuez : Κορκυραίων.
Page 432, ligne 17, au lieu de : l'éphore Épitadéos, lisez : Épitadeus.
Page 440, ligne 15, au lieu de : à Hécatombéon, lisez : près de l'Hécatombéon.
Page 440, légende de la monnaie de Philippe III, au lieu de : 220-179, lisez : 220-197.
Page 462, légende des monnaies de l'île de Céphallénie, au lieu de : Proni, lisez de préférence : Pronni.
Page 462, note 1, au lieu de : Παλαίων, lisez : Παλαιέων.
Page 468, note 2, après : à gauche, mettez le signe du revers : ℟.
Page 561, ligne 7, au lieu de : Phalana, lisez : Phalanna.
Page 617, ligne 22, au lieu de : *diront après*, lisez : répéteront ce que les stoïciens disaient dans un sens plus général.
Page 617, note 1. Rédiger cette note ainsi : Digeste, XVII, 2, 63; c'est le titre *Pro Socio*.

TABLES GÉNÉRALES

DE

L'HISTOIRE DES GRECS

TABLE GÉNÉRALE ET ALPHABÉTIQUE

DES GRAVURES

CONTENUES DANS L'HISTOIRE DES GRECS

I. — MONNAIES, CAMÉES. PIERRES GRAVÉES, JETONS, TESSÈRES, CYLINDRES

Tom. Pag.

Abdère (didrachme) . . . . II, 402
— (drachme) . . . . II, 402
Abydos (argent) . . . . I, 598
— (statère) . . . . II, 579
— (tétradrachme) . . . . II, 39
— (drachme) . . . . II, 302
Acanthe (tétradrachme) . . . . II, 493
— (argent) . . . . III, 5
Acarnanes (les) ou **Acarnaniens** *in genere* (argent) . . I, 535
(drachme) . . . . II, 139
— (les) *in genere* (trois monnaies d'argent) . III, 142
— (les) *in genere* (deux monnaies d'argent) . III, 489
Acarnanienne (trois monnaies de la ligue) . . . . III, 493
— (monnaie de la ligue) à Anactorion . . . III, 449
— (argent) . . . . . . III, 489
— — . . . . III, 519
— (monnaie de la ligue) à Héraclée . . . . III, 505
— (monnaie de la ligue) à Thyrreion . . . . III, 449
Achéenne (ligue ; monnaie antérieure à Aratus . . . . III, 414
— (monnaies de villes de la confédération) à Ægire . III, 411
à Argos . . . . III, 65
à Héræa . . . . III, 422
à Hermione . . . . . . III, 422
à Mégalopolis . . . . . III, 65
à Pallantium . . . . . . III, 411
à Patras . . . . III, 414
à Phéneus . . . . III, 422
à Sicyone . . . . III, 411
à Tégée . . . . III, 422
Achélôos (l') personnifié . . . . . . I, 15
Achille citharède ; pierre gravée . . I, 177
Acragas personnifié (le fleuve) ; monnaie d'Agrigente . . . . II, 592
Acrocorinthe (l') ; revers d'une monnaie de bronze . . . . I, 505
Acropole (l') **d'Athènes** sur une monnaie d'Athènes . . . . . I, 25
— **de Trézène** ; revers d'une monnaie . . . . II, 458
Adramytte . . . . III, 244
Ægées (Edesse) . . . . III, 131
Ægialé, dans l'île d'Amorgos . . . . I, 719
Ægion . . . . III, 414
Ægire . . . . III, 411
Ænos . . . . III, 506
Aéropos . . . . III, 145
Afrique personnifiée (l') ; monnaie de bronze . . . . III, 594
Agathocle . . . . III, 592
Agathodémon (l') ; monnaie d'Alexandrie d'Égypte . . I, 246
— monnaie de Thyatira en Lydie . . . . . II, 658
Agoranomes (trois jetons d') . . . . II, 182
Agrigente[1] (décadrachme) . . . . . I, 559
— (tétradrachme) . . . . . II, 550
— (tétradrachme) . . . . . II, 522
Agyrion . . . . III, 597
Aïantide (tessère de la tribu) . . . . I, 460

[1] Voy. aussi Acragas.

Tom. Pag.

Aigéide (tessère de la tribu) . . . . I, 460
Ajax relevant le corps d'Achille; pierre gravée. . . . . I, 91
— se perçant de son épée; revers d'une monnaie de bronze . . I, 128
— (le désespoir d'); pierre gravée. II, 271
Akhéménide (roi); monnaie perse de Tarse. . . . . . II, 11
— incertain (roi); tétradrachme. . . . . . II, 36
— (roi), probablement Darius; pierre gravée. II, 11
— (roi); pierre gravée . II, 68
Alcée, sur une monnaie de Mytilène . I, 440
Aleuas (le héros) sur une monnaie de Larissa de Thessalie . . . . I, 534
Alexandre I[er], roi de Macédoine, octodrachme archaïque. . II, 48
— I[er], monnaie attribuée à. . II, 78
— I[er], roi d'Épire (deux monnaies d'or) . . . . III, 207
(didrachme). . . . . . . III, 228
— **de Phères** (monnaie avec nom d'artiste). . . . . III, 51
— argent . . . . III, 54
— **le Grand**, fils de Philippe, roi de Macédoine :
— fils de Jupiter, camée . . III, 231
— (?) (tête d'); camée. . . . III, 243
— domptant Bucéphale; monnaie de bronze . . . . III, 232
— (songe d'). Fondation de Smyrne; tessère en plomb . . . . III, 315
— (le Génie d') monnaie d'Alexandrie. . . . . . . III, 268
— (monnaies d'or d') :
1° double statère . . . III, 247
2° statère. . . . . . . III, 247
3° hémi-statère . . . . III, 247
4° quart de statère . . III, 247
— . . . III, 247
— (monnaies d') :
1° didrachme . . . . . III, 239
2° drachme. . . . . . III, 239
3° hémi-drachme . . . III, 239
4° diobole. . . . . . . III, 239
5° obole . . . . . . III, 239
6° bronze. . . . . . . III, 239
— (monnaies d') :
1° décadrachme. . . . III, 303
2° trois tétradrachmes de styles variés . . . III, 303
3° didrachme. . . . III, 303
4° drachme. . . . . III, 303
5° triobole. . . . . . . III, 303
6° obole . . . . III, 303
7° — . . . . III, 303
— (obole d') argent. . . . . III, 309
— (monnaie de bronze d') . III, 309
Alexandre (statère d'or frappé après la mort d') . . . . . . III, 323
— (tétradrachmes frappés après la mort d') :
1° tétradrachme frappé en Égypte. . . III, 321
2° — — . . . III, 347
— (monnaies de bronze, au nom d') frappées sous la domination romaine :
1° Alexandre combattant . . . . III, 260
2° tête casquée d'Alexandre . . . . . III, 310
3° tête diadémée d'Alexandre . . . . . III, 316
Alexandrie d'Égypte Voy. **Agathodémon, Alexandre, Domination, Dynamis**, etc.
Alæsa (?) . . . . III, 507
Alopéconnésos . . . . III, 212
Alyatte (monnaie attribuée à). . . . I, 659
Amazone; pierre gravée . . . . . . III, 288
Ambracie (drachme) . . . . II, 485
— (deux monnaies d') :
1° drachme. . . . . . . III, 207
2° argent. . . . . III, 227
Amisos; drachme. . . . . I, 598
Amphiaraos sur une monnaie d'Oropos. . . . . II, 258
Amphictyons (les) . . . . III, 205
Amphipolis (tétradrachme). . . . . II, 516
— (drachme). . . . . . . III, 144
— . . . . III, 376
— (bronze) . . . . II, 498
— . . . . III, 144
— . . . III, 340
(obole). . . . . III, 144
Amphissa. . . . . III, 215
Amulette orientale, trouvée sur le champ de bataille de Marathon. . . II, 20
Amyntas II (aussi appelé Amyntas III, de 389 à 369) :
1° argent. . . . . . . III, 145
2° bronze. . . . . . . III, 144
Anacréon, revers d'une monnaie de Téos d'Ionie . . . . I, 447
Anactorion[1]. . . . . II, 500
Anapos personnifié (l'); monnaie de Syracuse . . . . II, 541
Anaxagore, sur une monnaie de Clazomène . . . . I, 645
Ancône. . . . . I, 567
Andros (argent). . . . . I, 284
— (bronze). . . . . II, 169
— (argent) . . . . II, 569
Anneau grec en or massif. . . . . III, 320

[1] Voy. aussi Acarnanienne (monnaies de la ligue).

	Tom. Pag.
Anticyre	III, 480
Antigone (tétradrachme d'), aux types d'Alexandre	III, 301
— **Gonatas**	III, 403
(deux tétradrachmes)	III, 408
— (bronze)	III, 406
Antiloque annonçant à Achille la mort de Patrocle; camée	I, 124
Antioche de Carie	III, 463
Antiochus Ier Soter	III, 405
— **III**, de Syrie	III, 475
— (tétradrachme)	III, 484
— —	III, 491
Antissa	III, 543
Aphrodite[1]; imitation d'un groupe de Scopas, au revers d'une monnaie de bronze de l'Élide	III, 78
— **et deux Éros**; revers d'une monnaie de bronze de Nicée	III, 69
— sur une monnaie de Tarse ou de Mallus	II, 243
— **de Cnide**; revers d'une monnaie de bronze	III, 64
Apollon Amycléen, sur une monnaie de Lacédémone	II, 694
— **de Délos**, sur un tétradrachme d'Athènes	II, 108
— (tête d') sur une monnaie de Délos	II, 446
— **Delphien**; monnaie de Delphes	II, 722
— sur l'Omphalos de Delphes	I, 199
— rendant un oracle; pierre gravée	II, 305
— combattant le serpent Python, revers d'une monnaie de Crotone	I, 789
— (le trépied d'), revers d'une monnaie de Delphes	I, 531
— (les symboles du culte d') sur une monnaie de Delphes	I, 528
— **Didyméen** à Milet (temple d')	I, 616
— **Lycien**; pierre gravée	I, 546
— devin, sur une monnaie de Patara en Lycie	I, 281
— jouant de la lyre pierre gravée	II, 378
— (tête d'), sur une monnaie de Naxos	I, 557
— **Artémis et Léto**; imitation grossière de Praxitèle; revers d'une monnaie de bronze	III, 69
— **Esculape et Hygie**; monnaie de Bizya en Thrace	II, 406
— **et Marsyas**; camée	I, 610
Apollon et la Pythie; pierre gravée	I, 742
Apollonie de Chalcidique	III, 3
Apollonie d'Illyrie	III, 206
— —	III, 468
— —	III, 473
Aradus (monnaie phénicienne d')	I, 606
Araméenne (monnaie) au nom d'Alexandre	III, 290
Arcas, sur une monnaie d'Arcadie	I, 481
Arcadie (drachme)	I, 478
Arcadiennes (monnaies de villes) :	
— 1° Cleitor	III, 412
— 2° Phéneus	III, 412
— 3° Tégée	III, 412
— 4° Heræa	III, 412
Archélaos Ier, roi de Macédoine (monnaie d'argent d')	II, 289
Archer crétois; revers d'une monnaie de Cydonia de Crète	I, 427
— revers d'une monnaie archaïque d'Eleutheræ de Crète	I, 427
— sur une monnaie de Praesus (Crète)	III, 121
— **perse** sur un sicle perse	II, 76
— **perse**, sur une monnaie de satrape incertain	II, 705
— sur une monnaie attribuée à Ariarathe Ier de Cappadoce	II, 709
— et guerrier perses; monnaie d'un satrape	II, 42
Archi-Galle ou chef des prêtres de Cybèle; camée	II, 656
Arès (Mars) armé; pierre gravée	II, 679
Areus, roi de Sparte	III, 403
Argo (le navire), revers d'une monnaie de bronze	I, 100
Argos (première monnaie d'argent d')	I, 488
— (didrachme)	II, 160
— (drachme)	I, 475
— (bronze)	III, 33
— —	III, 34
— —	III, 510
— (temple rond sur une monnaie d')	II, 510
Ariane, sur une monnaie de Knossos	I, 63
Ariarathe, roi de Cappadoce	III, 324
Arion, sur une monnaie de Brundusium	I, 624
Aristippe de Cyrène; pâte de verre	III, 83
Arrhidée (statère de Philippe)	354
— (tétradrachme de)	321
— (drachme de)	321
— (bronze de)	348
Artémis[1] à Éphèse (temple d')	I, 616
— **Leucophryne** à Magnésie	I, 616
— **Stymphalia** sur une monnaie de Stymphale	III, 58
Asklépios Nikêphoros; pierre gravée	II, 474
Aspendos	II, 727

[1] Voy. aussi Diane et Eryx.

Tom. Pag.

Assos (drachme d'). . . . . I, 540
— (bronze). . . . . III, 244
Astronome prenant des mesures sur une sphère; pierre gravée. . . . . . I, 655
Atalante, sur une monnaie de Tégée. I, 91
Athamanes (les) . . . . III, 487
Athèna[1], sur une monnaie archaïque d'Athènes . . . . I, 194
— revers d'une monnaie d'Athènes du IIe s. av. J.-C. . . . II, 562
— revers d'une monnaie de Tarse ou de Mallus. . . . . . . II, 243
— **Nicéphore** : revers d'une monnaie d'Athènes. . . . II, 641
— **Parthénos** : médaillon du musée de l'Ermitage . . . II, 424
— **Promachos** ; revers d'une monnaie des Béotiens. . . II, 20
— (tète d'); gemme d'Aspasios agrandie. . . . . II, 357
— **et Poseidon**; monnaie d'Athènes. . . . . II, 468
Athènes[2]. Tableau des principales monnaies d'Athènes au Ve et au IVe siècle (or et bronze). . . . . II, 193
— monnaie d'or . . . . I, 384
— — . . . . . . II, 152
— — . . . . II, 160
— tableau des principales monnaies d'Athènes à la fin du Ve et au IVe siècle (argent). II, 194
— décadrachme d'ancien style. I, 384
— tétradrachme (Castor et Pollux) . . . . I, 368
— tétradrachme (Hermès du gymnase) . . . . I, 416
— tétradrachme portant le nom de Thémistocle . . . . . II, 94
— tétradrachme (revers d'un) portant une cigale. . . . I, 367
— tétradrachme (revers d'un), avec noms de magistrats. III, 218
— (drachme). . . . . I, 385
— (drachme). . . . . II, 152
— drachme (revers d'une), avec noms de magistrats . . . III, 218
— (bronze) . . . . II, 93
— — . . . . II, 100
— — . . . . II, 165
— — . . . . II, 626
— (revers de trois monnaies de). . . . . III, 218
— (obole) . . . . I, 390
Athlètes, sur une monnaie de Philippopolis en Thrace. . . . . I, 799

Tom. Pag.

Atrax (en Thessalie) . . . . III, 207
Attique (tétradrachme) : monnaie de Knossos en Crète . . . . . II, 208
— (didrachme) : monnaie des Æniens en Thessalie. . . II, 208
Aurore (l'); camée . . . . II, 271
Autel de Cérès (l'); médaillon de Cyzique. . . . . I, 764

Baalmélek, roi de Kition . . . . . II, 159
Bacchus, pierre gravée. . . . . . . III, 294
— **libyen**, sur une monnaie de Cyrène.. . . . . III, 512
— (Dionysos) et Ariadne; camée. I, 215
Bachique (procession); monnaie de Laodicée de Phrygie. . . . . . . I, 749
Bellérophon domptant Pégase: revers d'une monnaie de Corinthe. . . . . I, 80
— monté sur Pégase, sur une monnaie de Corinthe . . I, 81
Béotiens (les)[1]; *in genere* . . . . . I, 140
— — . . . . . . I, 469
— — . . . . . . I, 514
— — . . . . . . I, 802
— — . . . . . . II, 445
— — . . . . . . III, 28
— — . . . . . . III, 28
— — . . . . . . III, 259
Bérénice II, femme de Ptolémée Evergète; octodrachme. . . . . III, 444
Bergaios, roi d'une tribu thrace, vers 350. . . . . III, 187
Bétyle, sur un tétradrachme athénien. II, 622
Bias, sur une monnaie de Priène. . . I, 637
Bisaltes (les) . . . . III, 131
Bogès. . . . . II, 120
Bottiéens (les). . . . . III, 136
Bouclier et casque macédoniens; tétrobole. . . . . III, 152
Bouzygès, revers d'une monnaie d'Athènes . . . . I, 421
Bulletins de vote athéniens (bronze). . . . . II, 205
Byzance (tétradrachme). . . . . . III, 147
— (argent). . . . . II, 102
— — . . . . II, 685
— (bronze) . . . . I, 555
— — . . . . II, 601
— — . . . . II, 688
— — . . . . III, 162
— — . . . . III, 212
Cabires phéniciens (les huit); revers d'une monnaie de Berytus. . . II, 657

[1] Voyez aussi Minerve et Pallas.
[2] Voy. aussi Apollon, Athéna, Bétyle, Bouzygès, Cérès, Eiréné et Ploutos, Isis, Jupiter, Minerve, etc

[1] Voy. aussi Athéna Promachos, Trophée.

	Tom.	Pag.
Cadmus, sur une monnaie de Tyr. .	I,	46
— **consultant l'oracle**; pierre gravée.	I,	46
Camarina (deux monnaies d'argent).	III,	569
— (argent).	I,	714
— (obole).	II,	536
Camiros.	I,	591
Carthage (monnaie d'or de).	III,	588
— (électrum)	I,	562
— (tétradrachmes avec légende phénicienne)	III,	476
— (tétradrachmes avec légende phénicienne)	III,	523
— (monnaie d'argent).	III,	469
— —	III,	563
— (bronze).	III,	563
— —	III,	594
Carthaginois en Sicile (monnaie des).	II,	519
— (monnaies des) à Panorme	III,	576
— (monnaie des) à Motya.	III,	588
— (quatre monnaies des), à Solus.	III,	581
Carystos (Eubée) (monnaie d'argent).	I,	524
— — (bronze).	II,	13
— — —	II,	123
— — —	III,	480
Casque *aulopis*; monnaie archaïque de l'île de Calymna.	II,	31
Cassandre, fille de Priam, se réfugiant auprès du Palladium; pierre gravée. .	I,	222
Cassandre (bronze frappé avant que Cassandre prît le titre de roi).	III,	352
— (cinq monnaies de bronze au nom du roi Cassandre).	III,	360
Cassandrea.	III,	367
Catane (deux tétradrachmes). . . .	II,	548
— (deux monnaies d'argent) .	III,	572
Caulonia, monnaie archaïque. . . .	I,	650
Cavalier bactrien (le roi Azès), sur une monnaie d'argent. .	III,	275
— **macédonien**, sur une monnaie d'Archélaos Ier. . .	III,	139
— — sur une monnaie d'Amyntas..	III,	152
— **combattant un fantassin**; monnaie de Patræos, roi de Péonie.	II,	76
— **et guerriers perses**. . .	III,	273
— **thessalien**, sur une monnaie de Thessalie. . . .	I,	532
— **thessalien et fantassin**, sur une monnaie d'argent de Pélinna.	III,	121
Cavalier et fantassin; monnaie de Pélinna (Thessalie). . . .	III,	335
Cavalier sur une monnaie d'Aspendos.	II,	727
— sur une monnaie d'Érythrée.	II,	565
— sur une monnaie de Géla.. .	I,	462
— sur une monnaie de Léontini.	II,	482
— sur une monnaie de Magnésie du Méandre..	II,	17
— armé.	III,	250
— sur une monnaie de Pharsale	III,	47
Celenderis, sous la domination perse.	II,	672
Celtes (deux monnaies des), imitées des tétradrachmes de Philippe. . . .	II,	238
Centaure, monnaie de bronze de Larinum.	II,	661
Centauresse Hippa (la); pierre gravée.	II,	661
Centuripa.	III,	597
Céphallénie (hémi-drachme). . . .	II,	510
— (monnaies des villes de l'île de) :		
1° Samé.	III,	462
—	III,	494
—	III,	548
2° Pronni ou Pronésos.	III,	462
— — .	III,	494
3° Cranion	III,	462
—	III,	494
—	III,	548
4° Palé	III,	462
Cerbère, sur une monnaie de Cyzique.	I,	171
Cérès; camée.	II,	436
Cérès à la recherche de sa fille :		
1° revers d'une monnaie de bronze de Cyzique.	I,	770
2° médaillon de bronze frappé par les villes de l'Ionie. . .	I,	778
— sur son char, traîné par des serpents. Revers d'une monnaie de bronze d'Athènes. .	II,	307
— tenant deux torches. Revers d'une monnaie de Mégare. .	II,	436
— tenant des épis, camée. . . .	II,	436
— assise; pierre gravée.	III,	419
— (tête de), sur une monnaie d'Athènes.	II,	307
Cétriporis (monnaie de), roi d'une tribu thrace vers 356. .	III,	178
Chalcédoine.	II,	601
Chalcis d'Eubée (drachme).. . . .	I,	526
— —	II,	164
— (argent)	I,	467
— (deux monnaies d'argent). . . .	III,	177
— (bronze).	III,	160
Char traîné par des éléphants; tétradrachme de Séleucus Ier Nicator.	III,	395

Tom. Pag.
Charrue, sur une tessère de plomb. . I, 448
Chersonèse de Thrace (la). . . . II, 102
Cheval, sur une monnaie d'Élatée (Thessalie) . . . . III, 334
Chien endormi; camée. . . . . . II, 504
Chimère (la) et un monument phénicien, sur une monnaie de Tarse . . . . I, 604
— sur une monnaie de Corinthe. . . . . I, 81
Chios (tétradrachme) . . . . I, 543
— (hémi-drachme) . . . . III, 166
— (bronze) . . . . III, 164
— (bronze frappé sous la domination romaine) . . . . III, 158
— (as ou assarion) . . . . II, 192
— (as double) . . . . II, 192
— (as triple) . . . . II, 192
— (dichalcon) . . . . II, 196
— (tétrachalcon) . . . . II, 196
Chypre (monnaies de rois de) :
— Evagoras, roi de Salamine. . II, 727
— Evanthès, roi de Salamine de 440 à 430 env. . . . . I, 704
— Nicoclès, roi de Paphos (or) . III, 375
— — — (argent). III, 376
— Nicocréon . . . . III, 374
— Praxippos, roi de Lapéthos, détrôné en 312. . . . . . III, 374
— Pumiaton, roi de Cition. . . III, 374
— Stasandros, roi de Paphos de 440 à 420 environ. . . . II, 689
— (monnaie d'un roi incertain de Golgoï) : . . . . . . III, 371
— monnaie d'un roi incertain.. II, 729
— (monnaies frappées en), au nom de Ptolémée . . . III, 371
Clazomène; monnaie d'or[1]. . . . . I, 543
— (tétradrachme) . . . . . II, 400
— (bronze) . . . . II, 564
Cleitor (argent). . . . . III, 412
— — . . . . III, 420
Cléobis et Biton ; revers d'une monnaie d'Argos.. . I, 430
— — (pâte de verre) . . I, 431
Cléomène III (monnaie attribuée à). II, 691
Clotho, une des Parques; pierre gravée. . . . . I, 225
Cnide (tétradrachme). . . . . II, 411
— (bronze). . . . . II, 719
Colonne corinthienne, sur une monnaie de Crotone . . . . II, 344
— **ionique**, sur une monnaie de Crotone. . . . . . . II, 328
Colophon (drachme) . . . . I, 644
— (argent). . . . . II, 164
Combat (scène de); pierre gravée. . I, 149
Combat autour du corps de Patrocle; pierre gravée. . . . . . . II, 260
Communauté des Ioniens (les treize villes de la) offrant un sacrifice. . . I, 782
Conseil personnifié (le); tessère athénienne. . . . . II, 154
Corcyra Nigra (île de), sur la côte illyrienne. . . . . III, 464
Corcyre[1] (drachme . . . . I, 590
— (hémi-drachme . . . . . . II, 430
— (argent) . . . . II, 477
— — . . . . III, 468
— — . . . . III, 480
— — . . . . III, 598
— (deux monnaies d'argent) . . III, 25
— (bronze) . . . . II, 479
Corinthe[2] (monnaie archaïque en argent). . . . . I, 469
— (hémi-drachme) . . . . . . III, 2
— (hémi-drachme frappée vers 338). . . . . III, 256
— (monnaie d'argent du temps de la ligue achéenne) . . II, 428
— (argent). . . . . II, 719
— — . . . . III, 440
— (diobole). . . . . II, 188
— (trihémiobole) . . . . . . II, 188
— (monnaie de bronze frappée vers 338). . . . . III, 256
— (l'acropole de), revers d'une monnaie de Corinthe . . III, 548
— (le temple de Palémon à), revers d'une monnaie de Corinthe. . . . . I, 507
— — . . . . II, 730
— (Vénus Erycine, sur une monnaie de). . . . . . . I, 507
Cos (tétradrachme) . . . . I, 591
— (drachme). . . . . II, 411
— (hémi-drachme). . . . . III, 254
— (argent). . . . . III, 162
Cotys I[er], roi des Odryses de 382 à 358 :
— 1° monnaie d'argent.. . . . . III, 208
— 2° bronze. . . . . III, 159
— 3° — . . . . III, 208
Cotytto (symbole de la déesse), sur une monnaie de Térée, roi de Thrace(?) . II, 651
Cranion. Voy. **Céphallénie** (monnaies de villes de l'île de).
Crannon . . . . III, 357
Cratère destiné au vainqueur des jeux; pierre gravée. . . . . II, 572
Crésus (monnaie d'or de). . . . . . I, 680
— (statère d'électrum attribué à). I, 665
Crète (monnaies de), voy. **Archer**, **Itanos**, **Gortyne**, **Guerrier**.

[1] Voy. aussi Anaxagore.

[1] Voy. aussi Galère, Laïs, Navire, etc.
[2] Voy. aussi Bellérophon, Isthmos, Navire, Neptune, Pégase, etc.

	Tom. Pag.
Crète (monnaie de Phæstos en)	I, 706
Crotone	I, 566
—	II, 170
Cumes	I, 565
Cydnus (le); revers d'une monnaie de Tarse	III, 257
Cydonia	I, 495
— (revers d'une monnaie de)	I, 427
Cymè (tétradrachme)	I, 539
— —	I, 686
Cypriotes (monnaies). Voy. **Chypre**.	
Cyrénaïque (tétradrachme archaïque)	I, 577
— — —	I, 578
— (didrachme)	I, 700
Cyrène[1] (statère d'or)	I, 699
— (monnaies d'or)	III, 347
— (tétradrachme)	III, 272
— (didrachme)	III, 347
— (bronze)	III, 347
— —	III, 556
Cythère	II, 490
Cyzique[2] (trois statères de), en électrum	II, 580
— (argent)	II, 580
Damastium (Illyrie)	III, 147
Darique d'or (double)	II, 4
Darius (cachet de)	II, 5
Délos. Voy. **Apollon**.	
Delphes[3] (tétradrachme archaïque)	I, 526
— (argent)	II, 58
— (deux monnaies d'argent)	III, 183
— (obole)	II, 701
— (le temple d'Apollon à), sur une monnaie de bronze	I, 458
Déméter Erinnys; monnaie de Thelpusa d'Arcadie	II, 598
— **et les Cabires**: tétradrachme attribué à Tripolis de Phénicie	II, 657
Démétrius Poliorcète[4] (statère d'or)	III, 401
— — (tétradrachme)	III, 588
— Ier, roi de Syrie (tétradrachme)	III, 546
Démos athénien (le); tessère en plomb	II, 113
— (le); monnaie de bronze de la ville d'Attaea de Mysie	III, 105
— (le); monnaie de bronze de Laodicée en Phrygie	III, 105
— —	III, 106
— (le); monnaie de Rhégion	II, 569
— (le); monnaie de Tralles en Lydie	II, 299
Derronicos, roi des Bisaltes, vers 380 av. J.-C.	II, 44
Deucalion et Pyrrha, revers d'une monnaie de bronze frappée à Apamée de Phrygie	I, 71
Diane d'Ephèse (simulacre de la); pierre gravée	II, 418
— **Taurique**; pierre gravée	I, 545
Dion (dans la Piérie)	III, 140
Dion de Syracuse (monnaie de Zacynthus au nom de)	III, 585
Dionysos (Hermès de); revers d'une monnaie d'Ænos de Thrace	I, 449
— sur une monnaie de Thèbes	I, 518
— de Praxitèle (le); revers d'une monnaie de l'Élide	III, 64
— pierre gravée	II, 320
Dioscures (les), sur une monnaie de Tarente	I, 345
Dispute de Minerve et de Neptune; camée	I, 363
Domination (la); revers d'une monnaie frappée à Alexandrie d'Égypte	III, 104
Dymes	III, 414
Dynamis; revers d'une monnaie d'Alexandrie d'Égypte	II, 253
Dynaste et cavalier perses; monnaie d'un satrape incertain	II, 17
Dyrrachium en Illyrie (monnaie du roi Monunius à)	III, 432
Éaque, juge des morts sur une monnaie de bronze	I, 490
Égine (lingot monétiforme au type de la tortue)	I, 470
— (monnaie archaïque)	I, 470
— (seconde époque)	I, 490
— (beau style)	I, 470
— (les deux dauphins)	I, 471
— (le port d'), revers d'une monnaie de bronze de l'époque romaine	II, 570
Égypte (monnaie d'), attribuée au règne de Ptolémée Philadelphe	III, 444
Éion (argent, d'attribution incertaine)	II, 120
— (obole, d'attribution incertaine)	II, 494
Eiréné et Ploutos; revers d'une monnaie d'Athènes reproduisant le groupe de Képhisodotos	III, 25
Élatée (Phocide)	III, 216
— (Thessalie)[1]	III, 334
Élée (Velia) (argent)	I, 644
— —	I, 688
Éléens (les). Voy. **Élide**.	
Éléonte	III, 212

[1] Voy. aussi Bacchus Libyen, Zeus Ammon.
[2] Voy. aussi Autel de Cérès, Harmodios, Hercule, etc.
[3] Voy. aussi Apollon, Jeux pythiques.
[4] Voy. aussi Victoire (la).

[1] Voy. aussi Cheval.

Tom. Pag.

Éléphant portant une tour. . . . . III, 359
Éleusis (bronze). . . . . I, 188
— — . . . . I, 766
— — . . . . II, 587
Élide[1] (l') *in genere* :
— (tétradrachme). . . . . II, 140
— — . . . . III, 56
— (didrachme). . . . . II, 511
— — . . . . II, 698
— — . . . . III, 52
— — . . . . III, 464
— (argent). . . . . I, 23
— — . . . . I, 481
— — . . . . III, 56
— — . . . . III, 449
— — . . . . III, 464
— — . . . . III, 475
Empédocle (souvenir des travaux d'), dans le cours du Sélinous (tétradrachme de Sélinonte). . . . . . . II, 392
Empories. . . . . I, 577
Énée portant son père Anchise, sur un tétradrachme unique d'Ænea, en Macédoine. . . . . I, 132
Enfants (deux) luttant en présence de leur pédagogue : pierre gravée. . . I, 415
Épaminondas (monnaie de Thèbes portant le nom d'). . . . . III, 30
Éphèbe à cheval; revers d'une monnaie de Tarente. . . . . II, 228
Éphèse (Statère d'or). . . . . II, 6
— (drachme). . . . . II, 706
— (argent). . . . . I, 660
— (oboles d') frappées au temps d'Alexandre . . . . III, 252
Épidamne (Dyrrachium). . . . . . . II, 429
Épidaure (monnaie d'argent). . . . . I, 280
— (hémi-drachme) . . . . . . II, 136
Épirotes (les) *in genere* (argent). . . I, 535
— — — . . . III, 520
— — — . . . III, 523
— — (bronze). . . III, 541
Érechthéide (tessère de la tribu). I, 460
Érétrie (tétradrachme) . . . . . . I, 436
— — . . . . I, 524
— (argent) . . . . III, 177
— — . . . . III, 480
— (argent, d'attribution incertaine). . . . . II, 6
— (octobole).. . . . . II, 576
Éros, imité de Praxitèle; revers d'une monnaie de bronze à l'effigie de Commode. . . . . III, 69
— (deux) jouant aux osselets; revers d'une monnaie d'Aphrodisias de Carie. . . . . I, 415
Éryx (Aphrodite, sur une monnaie d'). II, 641
Eschyle; pierre gravée. . . . . . . II, 249
Eschyle (mort d'); pierre gravée. . II, 262
Esculape, dans son temple (monnaie d'Épidaure). . . . . . . II, 406
— sur une monnaie de Gythéion. . . . . III, 41
— pierre gravée. . . . . II, 359
Ésope; pierre gravée. . . . . . . I, 650
Espérance (l'), revers d'une monnaie de bronze frappée à Alexandrie . . . . . . I, 250
— (l'), camée . . . . I, 258
Etna (Sicile). . . . . III, 570
Étoliens (monnaie d'or). . . . . . . III, 425
— (tétradrachme). . . . . . . III, 345
— (drachme). . . . . III, 345
— (deux monnaies d'argent). . III, 425
— (argent) . . . . I, 16
— (deux monnaies de bronze). III, 425
Étrusque (monnaie). . . . . II, 542
Eubée (l') ou **Eubéens** (les) *in genere* (argent) . . . . I, 524
— — — . . . III, 160
— (diobole). . . . . II, 168
Euclide, sur une monnaie de Mégare. I, 645
Eumène II. . . . . III, 500
Euphrate (l') ; revers d'une monnaie de bronze de l'époque romaine . . . III, 271
Eupolémos, général de Cassandre (monnaie au nom d'). . . . . III, 358
Europe (l'enlèvement d') : camée. . . II, 1
— sur une monnaie de Gortyne en Crète. . . . . I, 705
— sur une monnaie de Sidon. . I, 705
Evagoras I[er], roi de Salamine en Chypre . . . . II, 727
Evespéris, dans la Cyrénaïque (didrachme) . . . . I, 700
Exercices gymnastiques (lutteurs et frondeurs), monnaie d'Aspendus de Pamphylie. . . . . I, 447

Faune bachique; camée. . . . . . II, 520
— **ivre**, pierre gravée. . . . . III, 224
Flamininus (T. Quinctius) . . . . . III, 484
Forteresse, sur une monnaie d'Anazarbos en Cilicie. . . . . III, 555
Fortune (la), ou Némésis-Panthée; pierre gravée. . . . . I, 224
Frondeur thessalien, revers d'une monnaie des Ænianes. . . . . . . III, 120
Furies (les trois), monnaie de Laodicée. . . . . I, 224

Galère athénienne; revers d'une monnaie rappelant le souvenir de Thémistocle. . . . . III, 25
— **perse**; revers d'un octodrachme d'un roi akhéménide. . . . II, 59

[1] Voy. aussi Aphrodite, Zeus.

Tom. Pag.

Galère phénicienne; monnaie d'Ainel, roi de Gébal (Byblos). . II, 68
— **phénicienne**: revers d'une monnaie de bronze de l'empire. . . . . III, 363
— **à quatre voiles**; monnaie akhéménide. . . . . II, 105
— **à la voile**, sur une monnaie de Corcyre. . . . . III, 25
— sur une monnaie de Cyzique. III, 112
Ganymède et l'aigle de Jupiter pierre gravée. . . . . II, 352
Gaulois du Danube (monnaie des). III, 406
Gaza[1] . . . . III, 267
Géla (tétradrachme contemporain de la mort d'Eschyle). . . . . . . II, 262
— (tétradrachme) . . . . I, 559
— (argent). . . . . II, 545
— — . . . . III, 367
Gélon, roi de Syracuse. . . . . . . I, 715
— — . . . . II, 46
Genthios, roi d'Illyrie de 177 à 168.
— (bronze) . . . . III, 514
— — . . . . III, 531
Gomphi (Philippopolis de Thessalie). III, 480
Gorgone (la); camée. . . . . I, 604
Gortyne en Crète . . . . I, 303
Grâces (les trois) de Socrate, sur le revers d'un tétradrachme athénien . . . . III, 27
— (les); camée. . . . . I, 198
Grand roi luttant contre un Grec (cylindre et développement du sujet). I, 690
Grec cypriote luttant contre un Perse; pierre gravée. . . . . . . II, 139
Guerrier crétois; revers d'une monnaie d'Aptéra, en Crète. I, 706
— **combattant**; revers d'une monnaie de Pélinna. . . II, 76
— **faisant une libation**: pierre gravée . . . . . . II, 42
Guerriers combattant; monnaie d'argent de Pélinna. . III, 112
— **combattant du haut d'un navire**; pierre gravée . . . . II, 604
Gygès (monnaie attribuée à). . . . . I, 656

Hadès; camée. . . . . II, 289
Hadria (quincunx d'). . . . . II, 174
Haliarte (argent). . . . . II, 710
— — . . . . II, 710
Halicarnasse (drachme) . . . . . . II, 598
Halos en Thessalie. . . . . III, 194
Halys personnifié (l'), monnaie d'Ancyre de Galatie. . . . . I, 676

[1] Voy. aussi Io, Minos.

Tom. Pag.

Harmodios et Aristogiton; revers d'une monnaie d'Athènes. . . . . I, 456
— **et Aristogiton**, sur deux plombs athéniens. . . . II, 579
— **et Aristogiton** (statère de Cyzique) . . . . . . I, 452
Harpye et Gorgone: monnaie attribuée à Harpagia (Mysie). II, 661
Hébrus (l'); monnaie de Philippopolis de Thrace. . . . . III, 209
Hector combattant; revers d'une monnaie de bronze. . . . . I, 119
Héliaste (tessère d') . . . . II, 202
Hélicé. . . . . III, 413
Hélios (le Soleil); monnaie de Cyzique. . . . . I, 188
Héra (statue de), sur une monnaie de Samos . . . . I, 287
— (temple de), à Samos, sur une monnaie de Samos. . . . . . I, 615
Héraclée de Bithynie (argent). . . II, 685
— — (bronze) . . II, 687
— **de Lucanie** . . . . II, 385
— **de Thessalie** (bronze) . . II, 513
— — (obole). . . II, 212
— — (hémiobole). II, 513
— **d'Illyrie** . . . . III, 464
Héraclite; revers d'une monnaie d'Éphèse. . . . . III, 88
Héræa (triobole en argent). . . . II, 200
— (argent) . . . . III, 442
— — . . . . III, 422
Hêraklès. Voy. **Hercule**.
Hercule enfant, étouffant les serpents; sur une monnaie de Samos. . . . . I, 83
— **enfant et Iphiclès**, sur un statère de Cyzique. . . . II, 421
— **jeune** (tête d'), sur une monnaie de Thèbes . . . I, 90
— **jeune** (tête d'), sur une monnaie de Thèbes. . . . III, 30
— (**travaux d'**) :
— **combattant l'hydre de Lerne**, sur une monnaie de Phæstos . . . . I, 84
— **portant le globe céleste**; pierre gravée. . . . . . III, 262
— **tuant Diomède**, le roi des Bistoniens, pierre gravée. I, 84
— **tuant les oiseaux de Stymphale** :
1° sur une monnaie de Stymphale. . . . . II, 623
2° sur une pierre gravée. . I, 84
— **fondateur**, sur une monnaie de Crotone. . . . . I, 589
— (**statue d'**) à Gythéion, sur une monnaie de Gythéion. III, 41

Tom. Pag.

Hermès Agoræos; revers d'une monnaie d'Athènes. . . . . . . I, 423
— **(tête d')**, sur une monnaie d'Ænos de Thrace. . . . . I, 40
Hermès (**un**), sur une monnaie de Métaponte. . . . . II, 665
Hermione (argent). . . . . III, 422
— (bronze). . . . . I, 488
— — . . . . II, 458
Hermos personnifié (l'); monnaie de Saetteni de Lydie. . . . . I, 676
Hérodote, sur une monnaie d'Halicarnasse. . . . . I, 182
Hièrapolis (tête d') (Phrygie), monnaie portant une imitation du groupe de Képhisodotos[1] . . . . III, 23
Hiéromnèmon; sur une monnaie de Byzance. . . . . I, 724
Hiéron . . . . III, 509
Himère (tétradrachme). . . . . . I, 626
— (didrachme) . . . . II, 520
— — . . . . I, 562
Histiæa. . . . . II, 142
Homère assis, l'Iliade à la main, sur une monnaie de Cymé d'Éolide. I, 179
Hoplite combattant; monnaie d'Aspendus de Pamphylie . . . I, 462
— combattant et satrape, sur une monnaie perse frappée à Tarse . . . . III, 258
Hyménée (le dieu); revers d'un médaillon de bronze d'Aphrodisias de Carie. . . . . I, 411
Hypata . . . . III, 460

Idrieus; dynaste de Carie (351-344). III, 244
Imbros . . . . II, 720
Indo-scythes (deux monnaies d'or), postérieures à Alexandre. . . . . . III, 306
Io, sur une monnaie de Gaza . . . . I, 32
Ionienne (monnaie avec inscription). I, 622
Isaura (les fortifications d'); revers d'une monnaie de bronze inédite . . III, 325
Isis (les attributs d') sur un tétradrachme d'Athènes . . . . III, 110
Issa (deux monnaies de l'île d'). . . . III, 467
Issus (didrachme d') . . . . III, 256
Isthmos (le héros); revers d'une monnaie de Corinthe . . . . I, 504
Itanos en Crète . . . . I. 706

Jason combattant; revers d'une monnaie de Pergame . . . . I, 104
Jeux isthmiques (les); monnaie de Corinthe . . . . I, 789

[1] Voy. aussi Eiréné et Ploutos.

Tom. Pag.

Jeux olympiques (les); médaillon de Pergame.. . . . . I, 797
— **pythiques** (les): monnaie de
— Delphes. . . . . . . I, 789
— — monnaie de Périnthe en Thrace . . . . I. 789
Junon[1] **d'Argos** :
— 1° sur un tétradrachme d'Argos. II, 414
— 2° sur un camée. . . . . I, 209
— **Lacinienne**, sur une monnaie I, 711
de Crotone. . . . . I, 711
Jupiter[2] **foudroyant les Titans**, sur un camée . . . . . . I, 9
— **Crétagénès**, lançant la foudre, sur une monnaie crétoise. . . . . I, 187
— **le foudre à la main**, revers d'une monnaie d'Athènes. II, 90
— (tête de), sur une monnaie d'Athènes . . . . III, 222
— (temple de), à Pergame, revers d'un médaillon de l'empire romain. . . . . III, 124

Kalathos de Déméter (la procession du), sur une médaille d'Alexandrie. . I, 780
Kersobleptès, roi des Odryses, 357-342. . . . . III, 201
Knossos. Voy. **Ariane**, **Attique**, **Minotaure**.
Kora (tête de), sur une tessère de théâtre. . . . . II, 252

Lacédémone[3] (bronze) . . . . . . II, 437
— — . . . . II, 438
— — . . . . II, 438
— (bronze frappé vers la fin de la République romaine). . . . . . II, 692
— (bronze frappé sous l'Empire) . . . . . III, 499
Laie (une) sur une monnaie frappée en Mysie. . . . . I, 671
Laïs (tête de), courtisane corinthienne; monnaie de Corinthe . . . . II, 229
Lamia (argent). . . . . III, 334
— — . . . . III, 530
— (hémi-drachme) . . . . II, 212
— (bronze) . . . . III, 334
— — . . . . III, 530
— (hémiobole). . . . . II, 212

[1] Voyez aussi Héra.
[2] Voy. aussi Zeus.
[3] Voy. Sparte.

	Tom.	Pag.
Lampsaque (statère d'or)	I,	457
— —	II,	400
— —	II,	579
— —	III,	593
— (drachme)	II,	598
Laodicée. Voy. **Bachique** (procession), **Furies**, **Démos.**		
Larinum. Voy. **Centaure.**		
Larissa[1] (tétradrachme)	I,	536
— (didrachme)	I,	458
— —	I,	534
— (drachme)	III,	46
— (hémi-drachme)	III,	46
— —	III,	461
— (diobole)	III,	482
— (obole)	II,	411
— —	III,	461
Latone s'enfuyant avec ses enfants, sur une monnaie de Tripolis de Carie	I,	731
Lébédos	I,	543
Lemnos	II,	156
Lesbos *in genere*	I,	539
— (hecté en électrum)	II,	469
— (tétradrachme attribué à)	III,	254
Leucade d'Acarnanie (didrachme)	III,	489
— — (argent)	I,	17
— — (bronze)	II,	463
Léontini	I,	475
Liberté (la); revers d'une monnaie frappée à Alexandrie d'Égypte	III,	105
Libyens (les) (didrachme phénicien)	I,	700
Lycie (monnaie de Kuberniskos, satrape de), de 500 à 430 env.	I,	702
— (monnaies de dynastes de) :		
1° Ddenevelès d'Antiphellos, vers 395 av. J. C.	I.	702
2° Kuperniscos de Xanthos, de 440 à 400 env.	II,	123
Lit des Dieux (le), *lectisternium*, sur une monnaie de l'Empire	I,	279
Locres Épizéphirienne (drachme)	I,	571
Locriens Opontiens (argent)	III,	186
— — —	III,	489
— — (bronze)	III,	489
Lutteurs (deux), sur une monnaie d'attribution incertaine	I,	416
Lyccéios, roi des Péoniens de 359 à 340 (tétradrachme)	III,	149
Lycurgue, sur une monnaie de Sparte	I,	309
— sur une pierre gravée	I,	303
Lysimaque (statère d'or du roi)	III,	392
— —	III,	401
— (tétradrachme)	III,	393
— (diobole)	III,	401
— (bronze)	III,	401
Lyre, sur une pierre gravée emblématique	III,	110
Macédoine (la) *in genere* :		
— (quatre monnaies de bronze)	III,	522
— (deux monnaies de bronze)	III,	547
— (tétradrachme frappé sous la domination romaine)	III,	130
Macédoniennes (deux monnaies royales)	III,	542
Madytos	III,	212
Mage adorant Ormuzd, pierre gravée	II,	41
— **en adoration**, cylindre	II,	44
— — pierre gravée	II,	54
— **ou roi de Perse adorant Ormuzd**; cône gravé	III,	277
Mallos. Voy. **Satrape.**		
Mamertini	III,	597
Mantinée (drachme archaïque)	I,	481
— — —	II,	512
— (argent)	II,	515
— —	III,	2
— —	III,	58
— —	III,	59
— (bronze)	III,	459
Maronée	III,	506
Marque monétaire portant l'inscription τριώβολον (plomb)	II,	181
Mars frappant de sa lance le géant anguipède Mimas (épisode de la guerre des dieux contre les Titans); camée	I,	231
Marseille (drachme)	I,	576
— (argent)	I,	716
— —	III,	557
— (bronze)	III,	557
Masinissa (monnaie attribuée à)	III,	476
Masque de Silène, sur une monnaie de Gaza	II,	647
Mausole (tétradrachme)	III,	165
— (drachme)	III,	244
Méduse (tête de), sur un tétradrachme attique	I,	284
— sur un camée	I,	587
Mégare (argent)	I,	512
— (bronze de l'époque de la ligue achéenne)	II,	427
— (revers d'une monnaie de bronze de) au type d'Artémis Agrotéra	III,	333
Mélos (drachme)	II,	480
— (argent) au type de Minerve Promachos	II,	516
— —	II,	516
— —	II,	518
Mélampos et les Prœtides; camée	I,	75
Melkarth (tête de) sur une monnaie de Tyr	III,	261
— sur une monnaie de Tyr	III,	264
Mésembrie	II,	8
Messana (**Zancle**), monnaie d'argent archaïque	I.	353

[1] Voy. aussi Alluas.

Tom. Pag.
Messana (tétradrachme) . . . . . . III, 572
Messéniens (les) *in genere* :
— (tétradrachme) . . . . I. 336
— (drachme) . . . . . . I. 341
— — . . . . II, 125
— (bronze de l'époque de la ligue achéenne). . III, 503
— (bronze) . . . . I. 572
— — . . . . III, 503
Messine (tétradrachme) . . . . II. 539
Métaponte[1] (argent) . . . . I. 659
— — . . . . II. 665
Méthana . . . . II. 488
Méthymne (argent) . . . . II. 474
— (bronze) . . . . II. 593
Midas (le roi), sur une monnaie de bronze de Prymnessus, frappé sous la domination romaine . . . . III, 253
Milet (drachme au nom d'Hékatomnus, dynaste de Carie de 390 à 377). III. 252
— (drachme) . . . . II, 7
— (hémi-drachme). . . . . II, 375
— (argent) . . . . I, 660
— — . . . . II, 565
Minerve[2] **Chalciœcos**, sur une monnaie de Lacédémone . . I. 344
— **Itonienne** : 1° sur une monnaie des Thessaliens *in genere* . . . . . . III. 513
— 2° sur une monnaie de Coronée . . . . III. 513
— faisant une libation, sur une monnaie d'Athènes . . . II. 227
— (buste de), sur un camée. I. 211
— — — . III, 378
Minos, sur une monnaie de Gaza . . I, 58
Minotaure (le) et le Labyrinthe de Crète (monnaie de Knossos). . . . . I, 62
Moissonneur coupant les épis (Lityersès) . . . . I. 151
Molosses, *in genere* . . . . II, 115
— — . . . . II, 460
Mopsion. . . . . III, 460
Mothoné (bronze) . . . . I, 336
— (le port de) revers d'une monnaie de l'empire. . . II, 448
Motya (tétradrachme de) . . . . . I. 558
— (argent) . . . . III, 576
— (bronze). . . . . III. 576
Murex (le); pierre gravée. . . . . . II, 190
Muse et philosophe, ou Melpomène et Euripide; camée . . . . II. 286
Mytilène[3] (hecté en électrum) . . . II, 159
— (argent). . . . . II, 469
— — . . . . III, 254
— (bronze) . . . . I, 699

Tom. Pag.
Nausicaa (tête de), sur une monnaie de Lesbos. . . . . I, 154
Navire à la voile, sur une monnaie de Corcyre . . . . II, 482
— sur une monnaie de Corinthe. II. 534
Naxos (île de) (argent). . . . . . . I, 439
— — — . . . . I, 694
— — (bronze). . . . . . . II, 125
— (de Sicile) (tétradrachme) . . II, 553
Némésis ; monnaie de Tium de Bithynie.. . . . . I, 252
— revers d'une monnaie d'Amastris de Paphlagonie. II, 252
— (les deux), monnaie de Smyrne . . . . I, 252
Neptune, sur une monnaie de Poséidonia . . . . II. 325
— **Isthmique**, sur une monnaie de Corinthe. . . . II, 719
— (temple de), à Corinthe: revers d'une monnaie de bronze. . . . . II, 530
Néréide : camée. . . . . III, 78
Nicoclès; roi de Paphos (monnaie d'or). III, 375
— (argent) . . . . III, 376
Nil (le) ; revers d'une monnaie d'Alexandrie . . . . III, 268
Numide (monnaie d'un roi). . . . . III, 483

Œdipe et le Sphinx ; pierre gravée. II, 276
Offrandes ; camée. . . . . I, 285
Olbia en Scythie (argent) . . . . . III, 436
— (bronze). . . . . III, 311
Olivier (l'), sur une monnaie d'Athènes. II, 618
Olympe d'Arcadie (le mont Lycée) . I, 478
Olympias, mère d'Alexandre. . . . III, 251
Olympos ; pierre gravée . . . . . I, 610
Olynthe (tétradrachme) . . . . . . II, 454
— (comme capitale de la ligue chalcidienne). . . . . . III, 195
— (argent) . . . . III. 4
Omphale ; pierre gravée. . . . . . . II, 241
Omphalos (l') du temple de Delphes. I, 728
Orchomène de Béotie (didrachme). III, 24
— — (argent). . . I, 515
— — — . . . III, 39
— — (bronze). . . III, 32
— **d'Arcadie**. . . . . . . III, 437
Ormuzd ; pierre gravée. . . . . . . II, 41
Orontas (monnaie du satrape). . . . III, 1
Orontobatès, satrape de Carie. . . . II, 707
Orphée ; monnaie d'Antissa. . . . . I, 41
Orthagoria (Stagire) . . . . III. 95
Othryadès mourant ; pierre gravée. I, 356
Ourse (la Grande), sur un denier d'argent de la république romaine. . . I. 24

Pagæ, en Mégaride. Voy. **Porte**
Palé. Voy. **Céphallénie** . . . . . .

[1] Voy. aussi Hermès.
[2] Voy. aussi Athéna et Pallas.
[3] Voy. aussi Alcée Pittacos, Sappho.

	Tom. Pag.
Pallantium. Voy. **Achéenne** (monnaies des villes de la confédération).	
Pallas à l'Aréopage; camée. . . .	I, 392
— **Nicéphore**; pierre gravée. .	II, 362
Palmes des jeux (les), monnaie de Tarse.	I, 793
Pan, sur une monnaie d'Arcadie. . .	I, 478
Panionion (monnaie des treize villes du).	I, 689
Panticapée	III, 557
Paphos (temple de), sur une monnaie de Chypre (agrandie).	I, 550
Patras.	II, 514
Patræos, roi de Péonie de 340 à 315, (drachme).	III, 149
— (argent).	III, 399
Patrocle (combat autour du corps de); revers d'une monnaie frappé à Ilium	I, 124
Pêcheur à la ligne; plomb athénien.	II, 626
Pégase buvant à la fontaine Pirène; revers d'une monnaie de Corinthe. .	I, 503
— volant, sur une monnaie de Corinthe..	II, 661
Péparéthos.	III, 161
Perdiccas II (454-413), argent. . . .	II, 434
— —	II, 451
— —	III, 137
— (monnaie attribuée à). .	II, 493
— III (365-359).	III, 144
Perga en Pamphylie (tétradrachme) .	II, 727
Pergame. V. **Jason, Jeux, Jupiter.**	
Périnthe (argent).	II, 583
— (bronze)..	III, 211
Perrhèbes (les) trihémiobole	III, 129
Perse (forteresse sur une monnaie). .	II, 674
— (navire à la voile sur une monnaie)..	III, 50
— — —	III, 258
— (roi sur son char, sur une monnaie).	III, 50
— — —	III, 258
— (monnaie), d'un satrape incertain, ...	II, 590
Persée et la Gorgone; monnaie d'Amisos du Pont.	I, 82
Persée, roi de Macédoine; camée.	III, 513
— (tétradrachme).	III, 517
— (argent)	III, 511
— (bronze).	III, 511
— —	III, 533
— **devant Paul Emile**, revers d'un denier romain. . . .	III, 534
Persépolis (monnaie d'un satrape de).	III, 279
Persil (le), sur une monnaie de Sélinonte.	I, 559
Personnification du Sénat (la); monnaie d'Antioche de Carie.. . .	II, 199
— monnaie de Cibyra en Phrygie..	II, 202
Personnification du Peuple (la); monnaie de Blaundus en Lydie . .	II, 300
— monnaie de Cibyra.	II, 205
Peuple personnifié (le). Voy. **Démos.**	
Phalækos, stratège des Phocidiens. .	III, 186
Pharnabaze; monnaie d'argent frappée en Phrygie. . . .	II, 243
— — à Tarse.	II, 610
Pharos (deux monnaies de l'île de). .	III, 468
Pharsale[1].	III, 47
Phéneus. Voy. **Achéenne** (monnaies de villes de la confédération).	
Phénicie (monnaie d'un roi de), incertain	III, 290
Phéniciennes (monnaies), incertaines	III, 245
Phères (drachme)	III, 49
— (argent).	II, 688
— (bronze).	III, 47
— **et des Athamanes** (monnaie de).	III, 180
Phigalie.	II, 110
Philippe II (monnaies d'or de) 1. statère. 2. hémi-statère. 3. quart de statère. 4. huitième de statère.. . . .	III, 146
— (monnaies d'argent de) : 1. deux tétradrachmes. 2. didrachme. 3. drachme. 4 et 5. tétrobole. 6. diobole	III, 156
— (deux monnaies de bronze).	III, 155
— (monnaie de bronze frappée après la défaite de Kersobleptès)	III, 195
Philippe III (ou V) de 220 à 197 :	
— (monnaie d'or).	III, 484
— (tétradrachme).	III, 448
— —	III, 470
— (didrachme).	III, 508
— (argent).	III, 474
— (bronze).	III, 444
— —	III, 474
— **Arrhidée.** Voy. **Arrhidée.**	
Philippes (statère d'or).	III, 178
— (tétradrachme).	III, 178
Philoctète, sur une monnaie de Lamia	II, 274
— sur une pierre gravée .	II, 275
Philosophe (?) (tête de) grec inconnu; pierre gravée. . . .	I, 652
— **lisant**, pierre gravée. .	II, 629
Phlius (Argolide)..	III, 440
Phocée (électrum)..	II, 680
— (argent)	I, 596
Phocidiens (les) *in genere* (drachme).	I, 526
— — — (argent).	I, 16
— (deux monnaies d'argent)	III, 185

[1] Voy. aussi Guerrier

Tom. Pag.

Phocidiens (les) *in genere* (bronze). III, 136
— — . . . . III, 180
— (bronze au nom du stratège Onomarchos, 354-352). III. 185
Pisa (obole d'or au nom de), en Élide. III, 449
Pittacos, sur une monnaie de Mytilène. . . . . I, 654
Pixodarus, dynaste de Carie, 340-334 . . . . III, 244
Platée (drachme). . . . . I, 450
— (argent).. . . . . II, 84
— (bronze). . . . . II, 476
— — II, 729
Poète inconnu, sur une monnaie d'électrum. . . . . II, 226
— ou philosophe inconnu ; pierre gravée. . . . . II, 320
Populonia. . . . . I, 565
Porte de Pages (une), dans la Mégaride . . . . II, 448
Poséidonia. . . . . I, 712
Potidée (tétradrachme de).. . . . . II, 162
— (argent) . . . . II, 434
Potier, sur une pierre gravée. . . . II, 213
Priam (le roi); monnaie d'Ilium. . . I, 108
Priène . . . . I, 689
Procné et Philomèle apportant à Térée la tête de son fils Itys; pierre gravée. . . . . . I, 42
Proconnèse. . . . . I, 598
Prométhée dérobant le feu du ciel; pierre gravée.. . . . . I, 226
— dérobant le feu du ciel, pierre gravée.. . . . . I, 260
— formant l'homme; monnaie de Nicée de Bithynie . . . . I, 30
Pronésos. Voy. **Céphallénie**.
Pronni (*id.*).
Proserpine (l'enlèvement de); sur une monnaie d'Ionie. . I, 769
Proue d'airain du temple de Jupiter (la), sur une monnaie de Mégare. . . . . I, 514
Proue de galère; monnaie d'Athènes. II, 94
— — monnaie d'Athènes. II, 51
— — monnaie de Byzance. II, 583
— — monnaie de Mytilène. II, 593
— — monnaie de Phasélis. III, 247
Prytanes (tessère se rapportant aux). . . . . I, 462
Ptolémée Ier **Soter** (statère d'or). . III, 390
— (tétradrachme) . . . . . III, 346
— — . . . . III, 390
— (bronze). . . . . III. 394
Ptolémée II Philadelphe (quadruple statère d'or avec les bustes accolés de Ptolémée II et Arsinoé, de Ptolémée Ier et Bérénice) . III, 377
Ptolémée II Philadelphe et Arsinoé; camée. . . . . III. 417
— **V** Epiphane. . . . . . . III. 500
— **et Séleucus** (double statère d'or frappé par les généraux) . . . . III, 351
Pydna (bronze). . . . . III. 158
— — . . . . III, 366
— — . . . . III, 530
Pylos. . . . . II, 485
Pyrrhus (statère d'or). . . . . . . III, 408
— (tétradrachme) . . . . . III, 398
— (didrachme) . . . . III, 398
— (argent) . . . . III, 398
Pythagore, médaillon contorniate romain,. . . . . . I, 657
— revers d'une monnaie de Samos, de l'empire . I, 645
— pierre gravée. . . . . I, 645

Rhégion (argent). . . . . I, 555
— (deux monnaies d'argent).. III, 580
— (bronze). . . . . I. 572
— — III, 580
Rhodes (tétradrachme . . . . I, 354
— (drachme).. . . . . III, 545
(bronze).. . . . . III, 159
— — . . . . III, 205
Rhodope (le); revers d'une monnaie frappée à Philippopolis.. . III, 129
Roi perse en costume d'archer, sur une monnaie de Mallus en Cilicie. . . . . . . II, 45
— sur une darique d'or. . . II, 674
Rois perses en costume d'archer, sur une monnaie d'argent. . II. 682
— **ou mages en adoration**: cylindre . . . . II. 55
— **thraces**. Voy. **Thrace** . . . .
Rome (la déesse), sur une monnaie de Smyrne. . . . . III, 545

Sacrifice; pierre gravée . . . . . . I. 291
— **à Diane d'Éphèse** sur une monnaie d'Éphèse . III, 252
Sadyatte (monnaie attribuée à) . . . I, 657
Salamine (bronze). . . . . II, 59
— — . . . . II. 425
— **en Chypre** (monnaie d'un roi de) . . . . III, 21
Samé. Voy. **Céphallénie**.
Samos[1] (monnaie en électrum). . . II, 572
— (tétradrachme) . . . . I, 545
— (argent) . . . . III, 166

[1] Voy. aussi Héra, Pythagore, etc.

Tom. Pag

Samos (bronze) . . . . II, 162
— — . . . . II, 165
— — . . . . II, 688
— (obole) . . . . III, 158
Sanglier ailé, sur un statère de Cyzique . . . . I, 667
Sappho jouant de la lyre, sur une monnaie de Mytilène. . I, 695
— (tête de), sur une monnaie de Mytilène. . . . . I, 624
— sur un camée. . . . . . . I, 626
Saratos, roi d'une tribu thrace, vers 340. . . . . III, 200
Sardes (tétradrachme) . . . . II, 592
— (tétradrachme frappé à), après la mort d'Alexandre. . . . III, 376
— (médaillon de bronze). . . . I, 681
— (bronze) . . . . II, 580
Satrape[1] (monnaie attribuée à la veuve d'un) d'Éolide. . . . . . II, 708
— (monnaie d'un) de Mallos. . II, 610
— (trois monnaies d'un) de Mallos. . . . . II, 673
— (monnaie d'un) de Soli. . . II, 67
— — — . . . II, 681
— (monnaie d'un) de Tarse. . I, 701
— — — . . . II, 90
— — — . . . II, 674
— (monnaie d'un), d'attribution incertaine. . . . . . II, 673
— — — . . . II, 674
— (deux monnaies d'un). . . III, 278
Satyre dansant; pierre gravée. . . II, 378
— **imité du Diadumène de Polyclète**; pierre gravée . II, 382
Scamandre personnifié (le), monnaie d'Ilium. . . . . I, 108
Sculpteur ciselant un vase, pierre gravée . . . . II, 349
Scotoussa (drachme). . . . . III, 94
Ségeste (tétradrachme). . . . . . . II, 535
— (argent). . . . . III, 561
Séleucus (statère d'or frappé par le général). . . . . III, 564
— **et Ptolémée**. Voy. **Ptolémée**.
— I[er] Nicator (statère d'or) . III, 587
(tétradrachme) . . . . . . III, 587
— . . . . . . III, 593
— (monnaie d'argent unique, de la collection de Luynes, au Cabinet de France) . . . . III, 395
— **IV**. . . . . III, 500
Sélinonte[2] (didrachme) . . . . . . II, 535
— (drachme) . . . . II, 566
Sélinonte (argent) . . . . III, 574
Sélymbrie (argent). . . . . II, 583
— — — . . . . III, 210
Sénat romain (la personnification du):
1° sur une monnaie d'Aphrodisias de Carie . . . . . . III, 486
2° sur une monnaie de Blaundus en Lydie . . . . . . III, 473
Sestos (bronze). . . . . II, 39
— — — . . . . III, 212
Seuthès I[er][1]. . . . . II, 685
Sibylle de Cumes (la), sur un denier d'argent de la république romaine. . . . . I, 740
Sicile (monnaie de) *in genere* . . . . III, 596
— **personnifiée** (la), sur une monnaie d'Adranum . . . . . . III, 561
Siciliennes (monnaies). Voy. **Agyrion, Alæsa, Centuripa, Léontini, Messana, Ségeste, Syracuse, Mamertini, Tyndaris**.
Sicle perse (double), ou octodrachme. II, 5
— — — . II, 10
Sicyone (monnaie d'or). . . . . . . I, 500
— (onze monnaies d'argent de):
— . . . . III, 35
— . . . . III, 372
— . . . . III, 426
— . . . . III, 447
— (bronze). . . . . I, 242
Sigée. . . . . I, 459
Silène sur son âne (tétradrachme de Mendé en Macédoine). . . II, 310
— **sur un bouc**; camée. . . . III, 135
Silphium (le), sur un tétradrachme de Barcé, en Cyrénaïque. . . . . . I, 595
Sinope (tétradrachme) . . . . II, 684
Siphnos. . . . . I, 693
Smyrne[2] (monnaie d'or). . . . . . I, 660
— (tétradrachme). . . . . . . II, 100
Socrate; pierre gravée. . . . . . . II, 650
Solon, sur une monnaie d'Athènes. . I, 389
Sparte[3] (argent) . . . . I, 308
— (cinq monnaies de bronze) :
— . . . . I, 296
— . . . . I, 310
— . . . . I, 322
— . . . . I, 328
Sphinx et lion; bague d'or . . . . II, 611
— **devant une tête humaine**: pierre gravée. . . . . . . III, 450
Spithridatès (le satrape). . . . . . II, 705
Stésichore, sur une monnaie d'Himère. . . . . I, 626

[1] Voy. aussi Chypre, Orontobatès, Pharnabaze, Spithridatès, Tarcamos, Tiribaze.
[2] Voy. aussi Empédocle et Persil.

[1] Voy. aussi Thraces (rois).
[2] Voy. aussi Némésis.
[3] Voy. aussi Lacédémone.

Tom. Pag.

Strymon personnifié (le); monnaie de la Macédoine . . . . I, 436
— (le); revers d'une monnaie de Pautalia . . . . III, 129
Sybaris (argent) . . . . I, 566
— (argent) . . . . I, 711
Syracuse (dix monnaies de) . . . . II, 387
— (décadrachme) . . . . II, 526
— (tétradrachme) . . . . I, 558
— (deux tétradrachmes) . . . II, 548
— (quatre tétradrachmes) . . II, 549
— (tétradrachme) . . . . . . III, 591
— (didrachme) . . . . II, 519
— — . . . . III, 591
— (trois monnaies de bronze). III, 591
— (revers d'une monnaie de bronze) . . . . III, 567

Tanagra . . . . I, 515
Tarcamos (monnaie du satrape) . . II, 674
— . . . . III, 279
Tarente[1] (statère d'or) . . . . III, 558
— (argent) . . . . I, 650
Tarse[2] . . . . I, 546
Taureau Dionysiaque; pierre gravée . . . . II, 375
Tégée (drachme)[3] . . . . I, 354
— (tribémiobole en argent) . . . III, 412
— (bronze à l'imitation des monnaies d'Athènes) . . . . . . I, 481
— (bronze) . . . . III, 43
Teisiphonos, tyran de Phères (357-352) . . . . III, 180
Ténédos . . . . III, 254
Ténos (tétradrachme) . . . . II, 569
— (bronze) . . . . III, 161
Téos (monnaie d'or) . . . . I, 543
— (hémi-drachme) . . . . II, 564
Térina . . . . I, 571
Tessères de plomb athéniennes, au type du Démos personnifié. II, 181
— en plomb relatives aux prytanes . . . . I, 462
— — — . . . II, 204
— relatives au Sénat . . . . . I, 396
— de théâtre (billet d'entrée). II, 253
— donnant droit au *théorikon*, II, 304
— de tribunal athénien . . . . III, 217
Thasos (tétradrachme) . . . . I, 553
— (argent) . . . . II, 687
— — — . . . . III, 461
Théâtre de Bacchus à Athènes; revers d'une monnaie d'Athènes. II, 217
Théâtre rempli de spectateurs: revers d'un médaillon d'Héraclée de Bithynie . . . . . II, 217
Thèbes en Béotie (monnaie d'or) . . . III, 10
— — (monnaie d'argent de beau style archaïque) . . . . . I, 518
— (quatre monnaies d'argent):
— . . . . II, 99
— . . . . II, 698
— . . . . II, 719
— . . . . II, 724
— (deux didrachmes) . . . . . III, 10
— (didrachme au nom d'Androcleidas, vers 380) . . . III, 7
— (didrachme au nom de Charon (?), vers 379) . . . . . III, 217
— (hémi-drachme) . . . . III, 10
— (hémiobole) . . . . III, 10
— (tritémorion) . . . . III, 10
— (tétartémorion) . . . . III, 10
— (revers d'une monnaie de bronze) . . . . III, 367
Thèbes en Phthiotide (triobole) . . . III, 460
Thémistocle portant la couronne; revers de deux monnaies d'Athènes . . . II, 37
— à Magnésie (monnaie de) . II, 116
Thermæ (Himera) (argent) . . . . . III, 574
— (bronze d'attribution incertaine) . . . . III, 574
Thésée (tête de), sur une monnaie de Nicée de Bithynie . . . I, 88
— **soulevant la pierre**:
1° monnaie d'Athènes . . . I, 362
2° pierre gravée . . . . . I, 364
— **tuant le Minotaure**; monnaie d'Athènes . . . . . . I, 362
— **et le Minotaure**; revers d'une monnaie de Trézène . . . . II, 378
Thesmothète (jeton de) . . . . . . I, 372
Thespies (deux monnaies d'argent). III, 21
— (argent) . . . . III, 39
Thessaliennes (monnaies). Voy. **Halos, Hypata, Larissa, Mopsion, Perrhèbes (les), Thèbes en Phthiotide, Tricca.**
Thessaliens (les) *in genere* (argent), I, 14
— — . . . . . . III, 520
— (bronze) . . . . III, 48
Thon (le) sur une monnaie de Cyzique. I, 597
Thraces (monnaies de rois):
— Amadocos Ier, roi des Odryses. II, 101
— Métocos, vers 400 . . . . . . II, 101
— Seuthès Ier, roi des Odryses vers 400 (didrachme) . . . II, 101
— Sparadocos, roi des Odryses vers 530 (tétradrachme) . . II, 101
— (diobole) . . . . . II, 101

[1] Voy. aussi Dioscures, Éphèbe.
[2] Voy. aussi Akhéménide, Chimère, Cydnus, Hoplite, Pharnabaze, Satrape, Triptolème, etc.
[3] Voy. aussi Achéenne (monnaies de villes de la confédération).

	Tom.	Pag.
Thraces (Rois) Sparadocos (diobole)	II,	101
Thurion (didrachme)	II,	173
— (argent)	I,	571
— —	II,	566
Tiribaze (le satrape) à Issus	II,	683
Tirynthe	I,	68
Titans (les), sur une monnaie de Brusus de Phrygie	I,	9
Tonnerre (le) sur une monnaie d'Agathocle	I,	202
Toroné	III,	5
Trapézonte (drachme)	I,	597
— (argent)	II,	684
Trézène[1] (drachme)	I,	488
— (bronze)	III,	426
— (citadelle de); revers d'une monnaie de Trézène	II,	144
Tricca, en Thessalie (argent)	I,	459
— — (obole)	III,	461
Triptolème; monnaie de Nicée de Bithynie	I,	770
— revers d'une monnaie de Tarse	I,	53
— (lois de); pierre gravée	I,	775
Trophée, sur une monnaie des Béotiens	III,	30
Tyndaris	III,	597
Tyr[2]	III,	264
Ulysse (tête d'), sur une monnaie d'Itaque	II,	418
— **construisant un vaisseau**; pierre gravée	I,	155
— **et Diomède**; pierre gravée	I	562
— **et le monstre Scylla**; revers d'un médaillon contorniate	I,	156
— **mendiant**; pierre gravée	I,	156
— **et son chien**; pierre gravée	I,	275
— **reconnu par son chien**, revers d'un denier de la république romaine	I,	157
Vénus Erycine; tétradrachme d'Eryx	I,	558
— **et la Pudeur**: camée	I,	228
— **sortant des flots**: pierre gravée	I,	357
Victoire érigeant un trophée: monnaie d'Agathocle	I,	556
— **dirigeant un cavalier**; monnaie de Tarente	II,	92

[1] Voy. aussi Acropole, Thésée.
[2] Voy. aussi Melkarth.

	Tom.	Pag.
Victoire écrivant sur un bouclier; pierre gravée	II,	144
— **de Samothrace** (la), sur deux monnaies de Démétrius Poliorcète	III,	387
Vulcain (tête de), sur une monnaie de Lipari	I,	190
Xerxès (?); pierre gravée	II,	52
Zacynthe[1] (tétradrachme)	I,	485
— (argent)	II,	460
— —	III,	548
Zagreus (naissance de Dionysos); camée	I,	783
Zancle; monnaie archaïque	I,	353
Zeus Aétophore, sur une monnaie d'Alexandre, à Aradus	III,	290
— **Ammon**:		
1° sur une monnaie d'or de la Cyrénaïque	II,	693
2° sur un tétradrachme de Cyrène	III,	272
3° sur une monnaie d'argent de Cyrène	III,	296
4° sur une monnaie de bronze d'Alexandrie	III,	271
— **Eleuthérios**, sur une monnaie de Syracuse	II,	560
— **Ithomatas**, sur une monnaie des Messéniens	III,	43
— **Lycæos**, sur une monnaie des Arcadiens	III,	43
— **Nicéphore**:		
1° sur le revers d'un tétradrachme d'Antiochus Soter	II,	361
2° sur un camée	II,	361
— **Olympien**:		
1° sur une monnaie de l'Elide	II,	382
2° — — —	II,	619
3° sur une monnaie d'Hipponium	II,	360
4° sur une monnaie de Mésembria	II,	360
— **Pandémos**; monnaie de Synnada (Phrygie)	II,	662
— **et Athéna**, sur une monnaie de Thuria, en Messénie	III,	60
Zeus assis, sur une pierre gravée	I,	246
— (tête de), sur un camée	II,	289

[1] Voy. aussi Dion.

II. — CARTES ET GRAVURES

Tom. Pag.

Abdère (bas-relief d'). . . . . I, 689
Acarnanie (restes de la forteresse antique de Kastri (Alyzia) en). . . . . II, 722
Achille à Scyros; haut-relief d'un sarcophage du musée du Louvre. . . . . I. 121
— (colère d'); peinture de vase. I. 123
— (combat d') **et d'Hector**; peinture de vase . . . . I. 127
— (départ d'); peinture de vase. I. 79
— **s'armant**; bas-relief du musée du Louvre. . . . . . . I. 153
— **et Briséis**; peinture de vase. I. 166
— **et le centaure Chiron**; peinture de vase . . . . . I. 76
— (**Thétis et**); miroir étrusque. I. 216
— **et Ajax jouant aux dés**; peinture grecque . . . . . II, 421
(scènes de la vie d'); marbre du musée du Capitole. . . III, 205
Acrocorinthe (vue de l'). . . . . . III, 53
— (vue de l'). . . . . . III, 427
Acropole d'Argos. . . . . I, 476
— **d'Athènes**. . . . . I, 437
— — vue du sud-ouest. II. 335
— (l') et le mur de Thémistocle. II. 97
Actéon dévoré par les chiens de Diane; métope d'un temple de Sélinonte . . . . I. 49
Acteurs, choreutes et musiciens avant la représentation d'un drame satyrique; fragment d'une peinture de vase. . . . . II, 291
— avec masque et tympanon; bas-relief découvert au Pirée . . . . III. 161
Adieu (scène d'); peinture de vase . . II, 530
Adonis (mort d'); peinture de vase. . II, 533
Agamemnon, Epéios et Talthybios; bas-relief de Samothrace, au musée du Louvre . . . . . I. 185
— **reçu par Hélène dans l'île de Leucé**; miroir étrusque. I, 152
Agrigente (le temple de la Concorde à). II, 393
— (ruines du temple de Junon à) . . . . II, 523
— (ruines du temple de Zeus à) . . . . II, 543
Ajax portant le cadavre d'Achille; groupe en marbre, au musée de Florence . . . . I, 129
Ajax (la mort d'); peinture de vase. . II, 270
Alcée et Sappho; plaque en terre cuite, au musée Britannique.. . . . I. 601
Alceste (mort d'); bas-relief de sarcophage, à la villa Albani.. . . . . . I, 95
Alcibiade; buste du musée du Louvre. II, 567
— buste du Vatican, musée Chiaramonti. . . . . . II, 505
— buste du Vatican. . . . . II, 635
Alcmène sauvée par Zeus; peinture de vase. . . . . II, 714
Alexandre (?) **jeune homme**; tête en marbre découverte à Smyrne . . . . III. 221
— **jeune**; buste de la collection Erbach. . . . . . III. 251
— buste en marbre du musée du Louvre. . . . . . . III. 285
— statue de la Glyptothèque de Munich . . . . . . III. 295
— **mourant** (tête connue sous le nom d'); marbre du musée de Florence. . . III. 515
— **idéalisé**; fragment de statue, au musée du Louvre. III. 621
— **et Diogène**; haut-relief en marbre, à la villa Albani. III. 257
Alphabet grec (origine phénicienne de l') . . . . I. 607
— **phénicien** (origine égyptienne de l') . . . . . . I, 607
Alphée (vallée de l') . . . . II. 715
Alxénor de Naxos (stèle du sculpteur) . . . . I. 619
Amazone; peinture de vase. . . . . I. 803
— **blessée**; statue dite Amazone Mattei; Rome. . . II, 416
— torse d'une statue de marbre de la collection Petworth. . . . . III, 288
Amazones (guerriers grecs combattant contre les); relief d'un sarcophage du Vatican. . . . . I, 55
Amphiaraos, Tydée et Adraste; miroir étrusque. . . . . I, 161
Amphion et Zéthos; bas-relief du palais Spada . . . . I. 154
Amphipolis (vue des ruines d') . . . III. 198
Amphissa (vue d') aujourd'hui Salona. III, 219

	Tom.	Pag.
Anacréon; coupe du musée Britannique	I,	629
— statue de la villa Borghèse.	I,	691
— statue de la villa Borghèse.	II,	397
Anapos (le fleuve)	II,	541
Andros (tour grecque à)	II,	70
Anneau grec (cornaline orientale); côté convexe et côté plan	I,	694
Antigone et Créon; peinture de vase.	II,	280
Aphrodite[1]; statuette de bronze d'Olympie	I,	432
— miroir de bronze	II,	290
— plaque de cuivre	II,	230
— **pleurant Adonis**; peinture de vase	II,	651
— **et Eros**; fragment de la frise orientale du Parthénon	II,	231
— **Hébé et la déesse de la Persuasion**; bas-relief archaïque de Corinthe	II,	71
— terre cuite de Tanagra.	III,	454
— **d'Epidaure**; statue de marbre du musée national d'Athènes	III,	537
Apollon à Amyclées (restauration — du trône d')	I,	331
— **Delphinios**; peinture de vase	I.	725
— **Didyméen** (statuette de bronze, musée du Louvre).	I,	620
— (ex-voto à Esculape); statuette du Cabinet de France.	I,	306
— **Hyperboréen**; peinture de vase	I,	41
— **Isménien**; statuette archaïque en bronze	I,	675
— **Musagète**; statue du Vatican	I,	745
— **de Naxos**; statue de bronze.	I,	621
— **Ptoos**; statue de bronze.	I,	197
— **sur son trépied**; peinture de vase	I,	741
— **de Théra**; statue de marbre.	I,	199
— **de Ténéa**; statue du musée de Munich	I,	621
— **Diane et Latone**; bas-relief delphique, au musée du Louvre	I,	728
— **et Marsyas**; haut-relief de sarcophage, au musée du Louvre	I,	611
— **et Dionysos**; peinture de vase	I,	747
— bronze du musée Britannique.	II.	106
— statuette de bronze du musée Britannique	II.	84
Apollon; tête en marbre de la collection Pourtalès: au musée Britannique	II,	379
— tête trouvée à Olympie.	II,	441
— **Épikourios** (temple d') à Bassæ, ancienne Phigalie.	II,	345
— **et la Peste** (l'arc d'); fragment d'une table Iliaque.	II,	622
— statue du musée Britannique.	III.	535
— **du Belvédère** (tête de l').	III,	407
— **Epikourios** (fragment de la frise du temple d')	III,	33
— à Délos (temple d'); groupe du fronton oriental; restauration	III,	18
Apollonie (la colonne d')	III,	472
Apoxyoménos (l'); réplique en marbre de la statue de Lysippe; Vatican.	III,	79
Arbèles (bataille d'); relief en marbre.	III,	276
Arcadie (vue d')	III,	35
— (vue d'). Le mont Cyllène et le lac Stymphale	III,	439
Archaïque (figurine), au musée du Louvre.	I.	186
Archers scythes; plaque d'or estampée, trouvée à Kertsch	II,	3
Archiloque de Paros; buste en marbre	I,	627
Archonte roi (la femme de l'); peinture de vase	I,	754
Arès (Mars); fragment du Parthénon.	II,	261
— (Mars Ludovisi); statue	II,	531
Aréopage (l')	I,	393
Aréthuse (la fontaine) à Syracuse.	II,	521
Argolide (ruine de la pyramide de Cenchreæ dans l')	I,	487
— (l'), vue de Tirynthe	II,	730
Argos (golfe et plaine d')	II,	512
Aristophane; buste	II,	296
Aristote; statue du palais Spada.	III,	97
— (tête de la statue d')	III,	103
Artémis ailée de Délos	II,	200
— (Base de la statue d')	I,	200
— **de Délos**; statue en marbre.	I.	201
— **d'Éphèse**; statue du musée de Naples	I,	661
— (fragments de la frise du temple d'), à Magnésie du Méandre. Combat des Grecs contre les Amazones, musée du Louvre	II,	117
— (ruines du temple), dans l'île d'Ortygie	III,	571
Aryballe en forme de tête casquée; musée du Louvre	I,	717
Asklépios; fragment d'un relief en marbre; au musée national d'Athènes.	III.	96
Askoliasmos (le jeu de l'); mosaïque du musée de Berlin	I,	752
Aspasie; buste du musée du Louvre.	II,	247

[1] Voyez aussi Vénus.

Tom. Pag.

Aspasie; hermès du Vatican. . . . . II, 151

Assos (bas-relief d') : 1. Combat d'Héraklès. . . . . I, 540

— (bas-relief d') : 2. Scène de banquet. . . . . I, 540

Assyriens conduisant leurs prisonniers; bas-relief de Kouioundjik. I, 600

Astarté phénicienne; terre cuite du musée du Louvre. . . . . . I, 192

— (sur une plaque en or repoussé de Mycènes). . . . . . I, 62

— (temple d', sur une plaque en or repoussé de Mycènes. I, 62

Athéna auprès de son autel; peinture de vase. . . . . . . I, 376

— **montant sur son char**; peinture de vase. . . . . I, 435

— (naissance d') ; peinture de vase. . . . . I, 195

— (sacrifice à) ; peinture de vase. I, 467

— tête trouvée sur l'acropole d'Athènes. . . . . I, 473

— **et le peuple athénien**; bas-relief du musée du Louvre. . I, 472

— **et le peuple personnifié**: bas-relief d'Athènes. . . . I, 401

— (sacrifice à), sur un vase de Mégare. . . . . II, 142

— **Niké** (Minerve victorieuse (sacrifice offert à) ; bas-relief du temple de la Victoire Aptère. . . . . II, 615

— **Parthénos**; statue trouvée à Athènes. . . . . II, 355

— **Poliade** (offrande à), à l'occasion d'une victoire navale; bas-relief du musée du Louvre. . . . . II, 129

— (le vote d') ; vase Corsini. . II, 256

— **et la déesse Parthénos**, ou Athènes et Néopolis personnifiées; souvenir d'un traité d'alliance entre Athènes et Néopolis de Thrace; bas-relief. . . . . II, 163

— **écrivant**; peinture de vase. III, 342

Athènes. Voy. **Acropole, Céramique, Érechthéion, Parthénon**, etc.

Athènes à Mégare (route d'). . . . II, 436

— **personnifiée par Athéna**, couronnant un bienfaiteur de la ville; bas-relief . . II, 455

— **et Corcyre**: bas-relief commémoratif de l'alliance des deux villes. . . . . III, 22

— **et le Péloponnèse**; bas-relief commémoratif. . . . III, 57

Athlète vainqueur (tête d') ; marbre d'Olympie.. . . . . I, 794

Tom. Pag.

Athlète vainqueur (tête d'), marbre d'Athènes. . . I, 618

— — **aux jeux** (tête d'), collection Rampin. . . . II, 592

— **se frottant d'huile**, statue de la Glyptothèque de Munich. III, 12

Athlètes s'exerçant; disque du musée Britannique. . . . . I, 721

Aulis (vue du port d'). . . . . . . I, 538

Aurore (l') versant la rosée sur la terre; peinture de vase. I, 418

— (apparition de l'), peinture de vase . . . . I, 761

Autel de pierres amoncelées; peinture de vase. . . . . I, 189

Axiokersos, Axiokersa et Kasmilos; triple hermès du Vatican. . I, 765

Bacchus[1] **et Semélé**; miroir étrusque. . . . . I, 50

Bachique (pompes) ; les Komastes d'Epicharme; peinture de vase. . . II, 591

Balles de fronde découvertes à Corcyre; musée Britannique. . . . II, 435

Banquet (scène de) ; peinture de vase. I, 525

— **et sacrifice**; bas-relief de Merbaka. . . . . I, 277

Bas-relief macédonien: musée du Louvre. . . . . III, 151

Base consacrée par deux archontes d'un γένος (fragment d'une). . I, 105

Base et chapiteau ioniques du temple d'Athéna Poliade à Priène. III, 517

Bazar égyptien: peinture d'un tombeau contemporain de la V[e] dynastie. I, 582

Bélier en bronze découvert à Syracuse; musée de Palerme . . . . II, 551

Bellérophon (Prœtos remettant à) les tablettes fatales; peinture de vase. . . . . I, 81

Béotie (plaine de). . . . . I, 515

Béotienne (sculpture) : Dermys et Kitylos . . . . I, 516

Bias de Priène; hermès du Vatican. I, 656

Bijou du Bosphore Cimmérien: bracelet en or (musée de Saint-Pétersbourg). . . . . I, 552

— — pendant d'oreille. I, 599

Bijoux du Bosphore Cimmérien (bague, collier, etc.) II, 170

Bijoux lydiens . . . . I, 34

Borne hypothécaire, trouvée en Attique. . . . . I, 585

Bouclier richement orné; fragment d'une peinture de vase. . III, 361

— **Strangford**; musée Britannique . . . . II, 364

[1] Voyez aussi Dionysos.

Tom. Pag.

Branchides (statue trouvée sur la Voie sacrée des). . . I, 685
— (vue de la Voie sacrée des). I, 684
Briséis (enlèvement de) ; peinture de vase . . . . I, 120
Byzance (vue de) : Constantinople. . III, 212

Cadmus combattant le dragon ; peinture de vase. . . . . I, 47
Cadran solaire antique, trouvé à Heraclée du Latmos. . . I, 639
— — — trouvé à Héraclée du Latmos. . . I, 640
Calaurie (île de). Voy. **Trézène.**
Calendrier liturgique athénien (fragment d'un). . . . . II, 226
Camiros (la Chimère, sur un vase de). . . . . I, 590
Cappadoce (vue de) ; le mont Argée. III, 349
Caryatide (une) ; statue du Vatican. I, 347
— **de l'Érechthéion**. . . . II, 338
Casque en bronze consacré par Hiéron ; musée Britannique. . . . II, 519
Cavalcade de chevaliers athéniens ; fragment de la frise du Parthénon . . . . III, 357
Cavalier (jeune) ; bronze du musée du Louvre. . . . . I, 463
— sur un bas-relief d'Épire. . III, 362
— **athénien frappant un ennemi** ; bas-relief funéraire athénien. . . . . . II, 445
— **béotien** ; bas-relief de Thespies. . . . . II, 444
— **combattant** ; petit bronze dit Alexandre le Grand ; musée de Naples . . . . III, 154
Cavaliers athéniens ; fragment de la frise du Parthénon au musée Britannique. . . I, 389
— **athéniens** (l'examen, δοκιμασία, des) : peinture de vase . . . II, 177
— — bas-relief . . . . . III, 55
Céphale (?) ; statuette de bronze du Cabinet de France. . . . . I, 91
Céphise (le) ; marbre du Parthénon, au musée Britannique . . . . . . II, 367
Céramique (la nécropole du). . . II, 453
Chambre sépulcrale à Pydna . . . III, 366
Chapiteau dorique du temple de Poseidon, à Pæstum . . . II, 303
Char des temps héroïques ; peinture de vase . . . . I, 155
Char de combat ; bas-relief archaïque du Cabinet de France . . . . II, 679
— **de course** ; bas-relief de Delphes II, 513
Chariot grec ; peinture de vase. . . I, 732
— terre cuite du musée Britannique . . . . II, 235
Chasse (scène de) ; plaque en bronze du musée du Louvre . . . I, 324
— (scène de) ; lame d'un poignard en bronze. . . . . I, 668
Chéronée (plaine de). . . . . III, 223
Cheval (tête de) ; fragment du Parthénon. . . . . II, 587
— **de bronze** ; du musée de Naples . . . . III, 233
Chienne colossale ; bas-relief athénien . . . . II, 505
Choès (la fête des). Komos célébré par des enfants ; peinture de vase. . . . III, 282
Chœur de jeunes gens et de jeunes filles ; peinture de vase . . I, 722
— **comique** : personnages montés sur des autruches ; peinture de vase. . . . . II, 315
Chorégéion (le) ; mosaïque de Pompéi II, 185
Citharède victorieux ; peinture de vase . . . . II, 216
Clazomène (vue de). . . . . II, 564
Cleitor (bas-relief de). . . . . III, 419
Cnide (vue des ports de) . . . . . . II, 716
Collier d'amulettes ; musée de Saint-Pétersbourg. . . . . II, 654
Colone (le monticule de) et le bois des Oliviers. . . . . II, 206
Colonne dorique du temple d'Assos (Asie Mineure). . . . . . II, 329
Combat (scène de) ; fragment d'un vase en terre cuite . . . . . . I, 336
— **auprès des vaisseaux** ; peinture de vase. . . . . II, 462
— **autour du corps d'un héros** ; peinture de vase . II, 55
— **de coqs** ; peinture de vase. II, 639
— (scène de), sur un vase archaïque de Mélos (Milo). . I, 480
Comédie (scène de) ; mosaïque de Pompéi . . . . I, 609
— (scène de), parodie d'Hercule ; peinture de vase . II, 318
— (scène de), peinture de vase II, 305
— (scène de), Xanthias, Chiron et les nymphes ; peinture de vase . . . . . . II, 305
Commerce (scène de) ; peinture de vase . . . . II, 181
Concours musical ; peinture de vase. II, 215
Convoi funèbre ; plaque en terre cuite, collection Belon . . . . . . I, 250
— **funèbre** (scène d'enterrement) ; peinture de vase . . I. 729

Tom. Pag.

Copaïs (le lac) . . . . I. 141
Coq à tête de femme; bronze de la collection Castellani . . . . II. 315
Cordonnier; peinture de vase. . . . II. 299
Corfou (l'ancienne Corcyre) . . . . . I. 555
— (l'ancienne Corcyre. — Golfe au sud de la ville de) . . . II. 430
Corinthe (plaques votives en argile de . I. 504
— — — I. 507
— (ruines du temple de Héra à) . . . . I. 505
— (entrée du golfe de . . . . III. 413
Corinthie (vue de la) . . . . III. 441
Cortége nuptial; peinture de vase . I. 413
Corybantes (les) et Zeus enfant; bas-relief du Capitole . . . . I. 46
Cosmète (un); buste en marbre . . . I. 417
Coupe d'Euphronios[1] : Amphitrite accueillant Thésée : musée du Louvre. II. 122
Couronne d'or; musée de Saint-Pétersbourg. . . . . II. 586
Course de chars; peinture de vase. I. 500
— **armée**; peinture de vase . . II. 215
Courtisane joueuse de lyre; peinture de vase . . . . II. 184
Crannon; bas-relief du musée Britannique. . . . . III. 338
Crète (entrée des gorges d'Hagio-Rouméli) . . . . I. 707
Crissa et le Parnasse (la plaine de) I. 528
Cuirasse antique en bronze, trouvée dans le lit de l'Alphée. I. 156
— **ornée de reliefs** (fragments d'une); musée Britannique . . . . II. 678
Cuisinier; terre cuite de Tanagra. du musée de Berlin . . . . II. 317
Cultivateurs mesurant leur récolte d'huile; peinture de vase.. . I. 387
— — — I. 388
Culture (scène de); peinture de vase. . I. 307
— (scène de); peinture de vase. . I. 373
Cybèle dans un ναΐσκος ou édicule portatif; marbre athénien. II. 652
— statuette du musée du Louvre. II. 653
Cypriote (tête); collection E. Piot . . I. 704
Cypsélos (bronze avec reliefs analogues à ceux du coffret de), découvert à Olympie . . . . I. 509
Cyrène (la nymphe) couronnée par la Libye; bas-relief de la Cyrénaïque. . . . . I. 701
— (tombeaux dans la nécropole de) . . . . I. 578
— Vue de la nécropole du Nord. III. 275
Cyrus; bas-relief du Meched-Mourgab. . . . . I. 677
— (pilier du palais de . . . . . I. 679

Tom. Pag.

Cythère (vue de) . . . . I. 557
— (vue de . . . . II. 488

Danaïdes (les); bas-relief du Vatican I. 51
Danse en armes; bas-relief trouvé sur l'Acropole. . . . . II. 380
Danseuse dorienne; statue en bronze du musée de Naples . . . I. 546
— relief en marbre du théâtre de Dionysos, à Athènes . III. 391
— relief en marbre, découvert dans le théâtre de Dionysos, à Athènes; musée national d'Athènes . . . III. 196
Darius (portrait du roi); mur d'une des portes du palais de Darius . . . . II. 9
— (tombeau de . . . . II. 57
— **vainqueur du mage**; bas-relief du rocher de Bisoutoun . . . . II. 2
Décélie (vue de) . . . . II. 561
Dédale (la fuite de ; peinture de vase. I. 65
Dédicace d'un autel consacré par Pisistrate, fils d'Hippias. . I. 449
— du temple élevé par Mummius à Hercule vainqueur III. 555
Délos (vue de) . . . . II. 159
— (vue du temple primitif d'Apollon, à) . . . . II. 105
— (stèle funéraire de). . . . . . II. 481
Delphes[1] (mur pélasgique à) . . . . I. 457
— (vue de). . . . . I. 529
Déméter Eleusinienne; figurine en terre cuite, au musée du Louvre . . . . I. 769
— **Triptolémos et Kora**; bas-relief d'Eleusis. . . . I. 419
— (ex-voto à); bas-relief du musée du Louvre . . . . I. 724
— **et Kora**; groupe du Parthénon; musée Britannique. II. 565
— **de Cnide**; statue du musée Britannique. . . . . . . III. 609
Démétrius Poliorcète; tête d'une statuette en bronze . . . . III. 577
Démocrite; buste du musée de Naples. II. 405
Démon (le bon) et la bonne Fortune; bas-relief du musée d'Athènes. II. 659
Démosthène; statue en marbre du musée du Vatican. . III. 191
— buste en marbre du musée du Louvre. . . . III. 175
— buste en marbre du musée Britannique. . . III. 526

[1] Voy. aussi Ephèbe

[1] Voy. aussi Pytho.

	Tom. Pag.
Démosthène; buste en marbre de la Glyptothèque de Munich.	III, 341
Départ (scène de); peinture de vase.	I, 588
— —	714
Déposition au tombeau (la); peinture de vase.	I, 250
Dexiléos (monument de) à Athènes.	II, 711
Devin héroïque; statuette de bronze du musée du Louvre.	I, 734
Dévoilement (le), scène nuptiale; groupe en terre cuite, musée du Louvre.	I, 407
Diadumène (le) de Smyrne; figurine en terre cuite.	III, 544
Diane trouvant Endymion endormi; statue du Vatican.	I, 544
Dieux sur la scène; peinture de vase.	II, 620
Diogène le Cynique; statuette en marbre de la villa Albani.	III, 205
Dionysiaque (scène); peinture de vase.	I, 243
— (scène); relief de sarcophage.	I, 751
Dionysos chez Ikarios (arrivée de): bas-relief du musée de Naples.	I, 784
— **et Déméter Thesmophoros**; peinture de vase.	I, 763
— buste du musée de Naples.	II, 319
— **au milieu de son cortège**; peinture de vase. .	II, 297
— **en voyage**; plaque estampée en terre cuite; au musée de Berlin.. . . .	II, 311
— **instituant la tragédie**; peinture de vase	II, 245
— **Komos et la tragédie**; peinture de vase. . .	II, 295
Dioscures (retour des); peinture de vase.	I, 368
Discobole (le); statue du Vatican. .	I, 795
Divination (scène de); peinture de vase.	II, 594
Dodone (bronzes de) : Pallas et la joueuse de flûte.	I, 65
— (fragments de bronzes trouvés à).	I, 139
Doryphore de Polyclète; statue du musée de Naples.	II, 415
Douze grands dieux (autel des), trouvé à Athènes..	I, 451
— — (développement des figures de l'autel des). .	I, 451
Dracon (fragment d'une loi de) sur le meurtre.	I, 374
Echetlos (?) (le héros); bas-relief du musée du Louvre.	II, 25
Ecritoires, encriers, triptyques, rouleaux, etc; fragments de peintures antiques; au musée de Naples.. . .	III, 343
Eétionéia (Pirée). Restes d'une tour ronde au-dessus de l'.	III, 17
Égine (vue d').	I, 586
— vue de Phalère.	I, 495
— (figures du fronton occidental du temple d'Athéna à) . . .	I, 493
— (fronton occidental du temple d'Athéna à).	I, 492
— ruines du temple d'Athéna. .	I, 497
— (vue des ruines du temple d'Athéna, à).	II, 155
— vue du mont Panhellénion. .	II, 12
Égypte (l') pendant l'inondation. . .	III, 373
Égyptien (bas-relief); offrande à un hiérogrammate.	I, 633
Égisthe (le meurtre d') par Oreste; peinture de vase.	II, 254
— (le meurtre d'); bas-relief d'Aricia.	II, 274
Eiréné et Ploutos (la Paix et la Richesse); marbre de Munich.	II, 725
Éléphant tuant un Galate; groupe en terre cuite du musée du Louvre.	III, 409
Éleusinienne (la triade); bague d'or.	II, 621
Éleusis.	III, 396
— (le golfe d') vue de la Voie sacrée.	I, 468
— (tombeau pélasgique à). . . .	I, 60
— (champs entre Mégare et) . . .	II, 492
— **et la Voie sacrée**. . . .	II, 614
— (adoration des épis à): peinture de vase.	I, 775
— (divinités réunies à); peinture de vase.	I, 771
— (divinités et prêtres réunis à); relief peint sur un vase de Cumes.	I, 776
Élide (pins sur la côte de l'). . . .	II, 690
Ellébore (fleur d'); ornement trouvé à Kertsch (Panticapée).	I, 531
Empédocle (Elévation principale du temple d') à Sélinonte.	I, 642
Enfers (les); peinture de vase. . . .	I, 260
Éphèbe armé à cheval; coupe d'Euphronios au musée du Louvre.	II, 588
— **grec**; statuette du musée du Louvre.	II, 350
— **près d'un cheval**; bas-relief d'Argos.	II, 508
Éphèbes (exercices des); peinture de vase.	I, 318
— (exercices des); peinture de vase.	II, 134
Éphèse (vue générale d').	II, 707

Tom. Pag.

Éphèse (relief d'un tambour de colonne du temple d'Artémis, à . . . II 419
— (panorama d') . . . . III, 495
Érechthéion (l') . . . . II, 220
— (la tribune) . . . . . . II, 339
Érichthonios (naissance d' ; peinture de vase . . . . I, 52
Érinnye en costume de théâtre; peinture de vase . . . . II, 257
Érinnyes (les) et Oreste; bas-relief du Vatican . . . . . . I, 223
— (les) poursuivant un suppliant réfugié auprès des autels; peinture de vase. I, 743
Éris ou la Discorde; peinture de vase. II, 501
Éros funèbre; figurine de terre cuite de la Cyrénaïque; musée du Louvre . . . . II, 560
— **jouant avec un masque comique**; statuette de bronze du Cabinet de France . . . . II, 638
— statue de marbre; musée du Vatican . . . . III, 68
— appuyé sur un trophée; terre cuite du musée du Louvre . . . . III, 410
Érymanthe (gorge dans l') . . . . . I, 12
Eschyle; buste du musée Capitolin. . II, 250
Eschine; statue en marbre du musée de Naples . . . . III, 199
— buste en marbre du musée Britannique . . . . III, 281
Esculape (sacrifice à), bas-relief d'Athènes, ... I, 281
— statue du musée de Naples. II, 407
— buste de marbre du Cabinet de France . . . . III, 514
Ésope; buste de la villa Albani. . . I, 628
Étéocle et Polynice; urne étrusque du musée de Florence . . . . I, 98
Etna (vue de l') . . . . III, 579
Etolie (côtes d'), vues de Patras. . . III, 425
Euménides (les); bas-relief du musée d'Argos . . . . I, 382
— (les ; bas-relief du musée du Louvre . . . . . . II, 135
Euphrate à Babylone (l') . . . . . II, 677
Euripe (l') . . . . II, 576
Euripide; statue du Vatican . . . . . II, 287
— buste du musée de Naples. II, 283
Europe (l'enlèvement d' : peinture de vase . . . . I, 218
Eurotas (vallée de l') . . . . I, 293
Euryalos (intérieur du fort) . . . . . II, 546
Euryalos (vue prise de l'extérieur). II, 547
Exposition d'Archémoros ; peinture de vase . . . . I, 172
— **et lamentation funéraire**; plaque peinte en terre cuite, au musée du Louvre . . . . I, 173

Tom. Pag.

Exposition du mort (scène d'enterrement); peinture de vase I. 727
Ex-voto à Apollon de Priène lièvre en bronze : musée Britannique . . . . I, 680
— **à une divinité étrangère**: Cybèle et Attis; bas-relief du musée de Venise. . . . II, 506
— **à Esculape** (Asklépios)[1]; bas-relief du temple d'Asklépios à Athènes . . . . . II, 602
— **à Zeus Dodonéen**; bronze. II, 695
— **à la Mère des dieux** et à Aphrodite Syrienne : bas-relief attique . . . . III, 108

Fable grecque, sur une plaque d'argile peinte; musée de Berlin. . . . III, 241
Faune endormi par l'ivresse; statue de la Glyptothèque de Munich . . . . III, 118
— **ivre**; bronze du musée de Naples . . . . III, 507
Femme travaillant à une tapisserie : scène d'intérieur; peinture de vase . . . . II, 259
Femmes pilant du blé; peinture de vase . . . . II, 109
Festin (scène de); peinture de vase. II, 605
Figure ailée, sur un vase sicilien. . III, 600
Flamininus (T. Quinctius); buste en marbre du Cabinet de France. . . . III, 479
Fondeur (atelier de); peinture de vase II, 191
Forgeron (atelier de); peinture de vase I. 122
Fragment des statuts de la seconde confédération athénienne . . . . . III, 19
Furies (les trois); plaque d'or. . . . II, 626

Galate, figurine en terre cuite; musée du Louvre . . . . III, 484
— statue de marbre du musée du Louvre . . . . III, 497
Galerie de Tirynthe . . . . II, 528
Géants (combat des dieux contre les) : peinture de vase . . . . I, 205
Génie ailé jouant de la flûte (terre cuite de la Mégaride; au musée du Louvre) . . . . I. 501
— **funèbre**; statuette de bronze du Cabinet de France . . . II. 670
Génies des jeux d'athlètes bas-relief . . . . I, 798
Gonnos (emplacement de), à l'entrée de la vallée de Tempé . . . . III. 485

[1] Voy. aussi Thyrée.

	Tom.	Pag.
Gouttière en forme de tête de lion, provenant du temple dorique d'Himère; musée de Palerme	II,	545
Grâces (les trois); bas-relief du Vatican	I,	521
Grèce (la) *Hellas*, entre Jupiter et Minerve et accompagnée de la Victoire; peinture de vase	I,	5
Grenouille en bronze; musée de Berlin	II,	314
Grenouilles d'Aristophane (première scène des); peinture de vase	II,	314
Guerrier dorien; statuette de bronze, au musée de Berlin	I,	333
— **grec**; statuette en bronze d'Olympie	I,	341
— **grec** portant le casque corinthien; bronze du musée du Louvre	II,	435
Guerrier macédonien, avec casque, lance, épée et bouclier; bas-relief de Pella	III,	140
— **péloponnésien**; statuette de bronze, trouvée en Laconie	I,	299
— **tégéate**; stèle funéraire	II,	80
Guerriers grecs combattant contre les Amazones; relief d'un sarcophage du Vatican	I.	55
— **grecs** luttant contre les Amazones; peinture de vase	II,	77
— **scythes**; ornement d'un vase en électrum; musée de Saint-Pétersbourg	II.	3
Guerriers cypriotes; figurines en terre cuite de la collection Piot	III,	263
Gymnase (scène de); peinture de vase	II,	627
Halicarnasse (vue d')	I.	585
— (fragments de la frise du mausolée d')	III,	77
Harpyes (bas-relief du monument des) en Lycie; musée Britannique	I,	547
Hébé; tête en marbre	II,	89
Hector (la rançon d'); peinture de vase	I,	125
Hélène (Aphrodite persuadant); bas-relief du musée de Naples	I,	117
— (l'enlèvement d'); peinture de vase	I,	116
— (la toilette d'); peinture de vase	I,	408
Héliastes (tablettes d')	I,	399
Hélios ou le Soleil, sur son char; métope du temple d'Athéna, à Ilion	I,	27
Hellespont (l')	II,	40
— (l')	II,	584
Héphaistos (les forges d'); bas-relief du musée du Louvre	I,	190
Héra (Junon); statue archaïque de Samos; au musée du Louvre	I,	185
Héra et Prométhée; peinture de vase	I,	227
Héraklès ou Hercule; marbre du Parthénon	II,	400
— (apothéose d'), peinture de vase	II,	272
— (apothéose d'), caricature; peinture de vase	II,	284
— (combat d') contre le fleuve Achélôos; peinture de vase	I,	181
— **combattant**; marbre d'Égine	II,	137
— **portant les frères Cercopes** (métope de Sélinonte)	I,	605
— **portant les frères Cercopes**; peinture de vase	I,	606
— **combattant**, statuette du Cabinet de France	III,	29
— statue découverte à Héraklée	III,	132
— **combattant**, bas-relief de la collection Carapanos	III,	295
— **luttant contre le taureau crétois**; métope du temple de Jupiter, à Olympie; au musée du Louvre	I,	84
— **dans l'Olympe**; peinture de vase	I,	86
— **et d'Apollon** (dispute d'); bas-relief de Dodone	I,	182
— **et Atlas**; métope du temple de Jupiter, à Olympie	I,	85
— **et le troupeau de Géryon**; bas-relief cypriote	I.	195
— **furieux**; peinture de vase	II,	285
— (parodie d')	II,	624
— **volé**, peinture de vase	II,	307
Hermès apportant Dionysos enfant à Silène; cratère du Vatican	I,	755
— **Psychopompe** entraînant Myrrhine aux Enfers; relief d'un vase funéraire	I,	259
— **Psychopompe et Charon**; peinture de vase	I,	171
— **d'Atalanti** (Oponte), (statue connue sous le nom d'); musée national d'Athènes	III,	405
— **de Praxitèle**, statue de marbre, découverte dans le temple d'Héra, à Olympie; restauration	III,	71
— **de Praxitèle** (tête de l')	III.	73
Hermès ou bustes de Mercure	II,	528
Hérodote; buste du musée de Naples	II,	399
— **et Thucydide**; buste du musée de Naples	II,	525
Hipparque (meurtre d'); peinture de vase	I,	452
Hippocrate; buste de la villa Albani	II,	405
— (le platane d') à Cos	II,	413

Tom. Pag.
Hissarlik (poteries d') . . . . I, 33
Homère, buste du musée de Naples I, Frontispice.
— buste du musée Britannique. III, 398
— (apothéose d'); bas-relief du musée Britannique . . . I, 445
Hydaspe (vue de l'). . . . . III. 301
Hypnos, tête en bronze du musée Britannique . . . . III, 230
Issus (champ de bataille d'). . . . . III, 259
Isthme de Corinthe (l'). . . . . . I, 503
Ithaque. . . . . I. 135
Ithome (le mont). . . . . I, 339
— (vue du mont). . . . . III, 471
Ivresse (scène d'); peinture de vase. II, 529

Iacchos (naissance de); peinture de vase . . . . II, 65
Ialysos (vases d') (île de Rhodes). . . I, 33
Illyrie (vue d') : Épidamne. . . . . . III, 467
Immortalité (l'); statue en marbre du musée du Capitole. . . . . III, 646
Indus (delta de l') . . . . III. 305
Initiation d'Héraklès aux petits mystères; peinture de vase. . . . . I, 777
— **d'Héraklès et des Dioscures aux petits mystères**; peinture de vase. . . . . I, 781
— (scène d') aux mystères bachiques; relief en terre cuite . . . . I, 785
Inscription Γνῶθι σαυτόν (connais-toi toi-même), sur un fragment de mosaïque; musée de Vérone . . . II, 643
— d'un ex-voto consacré par les Athéniens à l'occasion des victoires de Phormion ; plaque de bronze . . . . II, 460
— **du trépied de Platée.** II, 86
— **de Gortyne** (fragment de l'). . . . . I, 709
— **d'une borne sacrée.** I, 532
— **gravée en l'honneur de Psammétik.** . . I, 581
— **gravée sur le casque consacré par Hiéron**; musée Britannique . . . . I, 565
Inventaire (en-tête d'un) dressé par les trésoriers d'Athéna et des autres dieux; bas relief athénien. . . . . II, 189
Ionique[1] (chapiteau). . . . . I, 615
Iphigénie en Tauride; bas-relief. I, 118
— (sacrifice d'); peinture de vase. . . . . II, 293
Ipsamboul (les colosses du grand temple d') . . . . I, 583
Isocrate; buste en marbre de la villa Albani. . . . . III, 169

[1] Voy. aussi Base et Chapiteau, Colonne, Ordre.

Jason et Hercule combattant le dragon avec l'aide de Médée; peinture de vase. . . . . I, 101
Jeune homme au puits; peinture de vase. . . . . II, 457
— **homme occupé à peindre une stèle**; peinture de vase. II, 234
— **homme se ceignant la tête d'une bandelette**; statue du musée Britannique. . . . II. 56
— **homme vainqueur à la course**; peinture de vase. . II, 236
— **homme lisant**; stèle funéraire de Grotta Ferrata. . . III, 509
Jeune fille d'Élide victorieuse à la course; statue en marbre du Vatican. . . . . I, 319
— **fille de Laconie**; bas-relief. I. 320
— **fille grecque** (athénienne?) : statuette de bronze du Cabinet de France. . . . . . . I, 461
— **fille dite Canéphore athénienne**; bronze du Cabinet de France. . . . . III. 335
— **fille tenant une colombe**; bronze de Patras. . . . . . III. 447
Jeunes filles à la fontaine; peinture de vase. . . . . . . II. 701
— **Grecques**; terre cuite de Corinthe, musée du Louvre. . II. 141
Jeux et luttes des Panathénées; peintures de vases. . . . . . I. 759
Joueuse d'osselets; figurine de la collection de Clercq. . . II. 590
Joueusss de lyre et de flûte; peinture de vase. . . . . . I. 169
Junon[1], figurine en terre cuite. . . . III, 552
— **Ludovisi**: buste. . . . . . II. 81
Jupiter[2]; buste colossal en marbre, du musée de Naples. . . . III, 639
— statuette de bronze du musée Britannique. . . . II, 637
— **Ammon**; buste du musée de Naples. . . . . I, 673
— **et Io**; peinture de vase. . I, 217

[1] Voy. aussi Héra.
[2] Voy. aussi Zeus.

Tom. Pag.
Juste (le) **et l'Injuste**; peinture de vase. . . . . II, 640

Kallirrhoé (la fontaine); peinture de
— vase. . . . . I, 400
— (la fontaine); état actuel. I, 443
Knossos (fragments de vases de). . I, 36
Kora tenant une charrue à la main; peinture de vase. . . . . . III, 26
Korinthos et Leukas (Corinthe et Leucade personnifiées); miroir grec. I, 554
Kronos et Rhéa (bas-relief de l'autel de Zeus, au Capitole). . . . . . . I, 203

Ladon (source du). . . . . I, 477
Lapithe luttant contre un Centaure; métope du Parthénon. . . . I, 508
Latone et le serpent Python; peinture de vase. . . . . I, 739
— **fuyant, avec ses deux enfants, le serpent Python**; statuette du musée Torlonia. . . . . . . I, 700
Latomie dite l'oreille de Denys, dans les carrières de Syracuse . . . III, 383
Laurion (le). . . . . II, 183
— (une laverie antique de minerai, aux mines du). . II, 30
Leçon de poésie et de musique dans une classe athénienne; peinture de vase. I, 630
— **de grammaire et de musique dans une classe athénienne**; peinture de vase. . . . . II, 228
Lecture (scène de); peinture de vase. II, 628
Léonidas (restes du monument dit tombeau de) à Sparte. . . . . . . II, 57
Lion en marbre trouvé à Milet; au musée du Louvre. . . . . I, 659
— **sur la stèle de Léon de Sinope**; bas-relief athénien . . I, 455
— **en or**, trouvé à Mycènes. . . . I, 70
— **en marbre**, découvert sur le versant nord de l'Hymette. . III, 344
Lionne trouvée à Corcyre. . . . II, 45
Liste des sommes perçues par les trésoriers d'Athéna sur les tributs des alliés (fragment d'une). II, 107
Locride opontienne (terre cuite de la); musée archéologique d'Athènes. III, 555
Lutteurs (les); groupe en marbre de la galerie de Florence. . . . . . . II, 149
Lycie : Xanthos (vue de). . . . . . III, 253
Lyciens (tombeaux), creusés dans le roc, à Pinara. . . . . II, 124
Lysias; buste du musée de Naples. II, 173

Tom. Pag.
Lysicrate (monument choragique de) à Athènes; état actuel. III, 329
— (couronnement restauré du monument de). . . . . III, 328

Magnésie du Méandre (fragments de la frise du temple d'Artémis). Voy. **Artémis**.
Mahaban (vue des montagnes de) : emplacement d'Aornos. . . . . . . III, 298
Mantinée (bas-reliefs de); musée national d'Athènes. . . . . III, 429
Marathon (plaine de). . . . . II, 15
— (vase de). . . . . II, 24
— (développement du vase de). II, 24
Mars Borghèse; statue du musée du Louvre. . . . . II, 47
— (**Arès**), buste de la Glyptothèque de Munich. . . . . III, 148
Masque en or, trouvé à Mycènes. I, 115
— **comique**; musée de Naples. II, 326
Masques tragiques; musée de Naples. II, 326
Massacre (scène de); ciste de Préneste. II, 478
— (scène de); peinture de vase. . . . . II, 600
Mausole; statue colossale du musée Britannique . . . . . . III, 167
Maximes de philosophes et de sages. . . . . I, 648
Médée (la vengeance de); bas-relief d'un sarcophage du musée du Louvre. I, 105
Méduse Rondanini; haut-relief en marbre; Glyptothèque de Munich. . III, 125
Mégalopolis (vue de l'emplacement — des ruines de). . . III, 37
Mégare (vue de). . . . . I, 379
— (Victoire, trouvée à). . . . . I, 513
— (bas-relief de) : femmes faisant une offrande; musée de Berlin . . . . II, 697
— (fragment d'une stèle funéraire de); musée de Berlin. II, 449
— à Corinthe (les Roches scironiennes, sur la route de). II, 145
Méléagre chassant le sanglier de Calydon; bas-relief d'un sarcophage du palais Doria Panfili. . . . I, 669
Mélos (vue de). . . . . II, 517
Melpomène, muse de la tragédie; statue du Vatican. . . . . . II, 251
Ménade ou Bacchante en extase; bas-relief du musée du Louvre . . . . I, 541
Ménades dansant, peinture de vase. I, 755
Ménandre, statue en marbre, conservée au Vatican. . . . . III, 113
Mercenaire peltaste; peinture de vase . . . . II, 720

Tom. Pag.

Mercure. Orphée et Eurydice; bas-relief du musée de Naples. . . . I, 213
Mère et sa fille (une), peut-être Déméter et Coré; terre cuite du musée du Louvre . . . . III, 595
Messène. Le mur d'enceinte et le mont Ithome . . . . . III, 42
— (intérieur de l'ancienne). III, 502
— (la porte de Mégalopolis, à), vue du côté de la ville . III, 44
— (la porte de Mégalopolis, à), vue de la cour intérieure. III, 45
Messénie (le golfe de), à l'embouchure du Nédon. . . . . II, 725
Messine (vue du détroit de). . . . II, 537
— — . . . . III, 559
Métaponte (ruines d'un temple à). . I, 568
— (port de). . . . . I, 573
Métempsychose et immortalité: Memnon changé en oiseau; peinture de vase. . . . . I, 649
Métrologique (monument) trouvé en Laconie. . . . . I, 390
Meurtre auprès d'un autel, peinture de vase. . . . . I, 377
Midas (tombeau de) . . . . I, 664
Milet et le mont Mycale. . . . . II, 88
— (ruines du temple d'Apollon Didyméen, près). . . . . II, 565
Miltiade; buste. . . . . II, 27
Mine (poids d'une) . . . . I, 608
Minerve[1], statuette du Cabinet de France . . . . II, 731
— **dite Pallas Lenormant**; statuette d'Athènes.. . . . II, 224
— **Promachos**; statuette de bronze du Cabinet de France. . . . . II, 613
Mineurs au travail; plaque peinte en argile de Corinthe . . . . . . II, 496
Minoa (vue de la baie de la Sude, sur les bords de laquelle s'élevait la ville de). I, 61
Monument connu sous le nom de Tombeau d'Archimède, à Syracuse. . III, 599
Mort porté au tombeau par les necropnores; peinture de vase. . II, 595
Mothoné (Modon) . . . . I, 542
Munychie. . . . . II, 612
Murex, coquillage . . . . I, 595
Murs cyclopéens (différents systèmes de) . . . . I, 67
Muses (les), bas-reliefs d'un sarco— phage du musée du Louvre. I, 519
Mycènes[2] (agora de). . . . . I, 159
— (la porte aux Lions à). . . . I, 59
— (porte du Trésor d'Atrée à). I, 58

[1] Voy. aussi Athéna.
[2] Voy. aussi Astarté, Lion en or et Vases (fragments de).

Tom. Pag.

Mycènes (vue d'une porte de l'acropole de). . . . . II, 116
— (masque en or, trouvé à). . I, 115
Mycènes, diadème en or, trouvé à. . I, 145
— — . I, 147
Mytilène (vue de) . . . . I, 697
— vue du port septentrional. II, 471

Naïade ou Nymphe; statue du Vatican. . . . . I, 210
Navire, sur une plaque en argile découverte à Corinthe: musée de Berlin. II, 451
Néda (vallée de la). . . . . I, 537
— (gorges et chute de la). . . . . I, 531
— (cascade de la) . . . . I, 482
Némée (ruines du temple de). . . . I, 791
— (vallée et ruines de). . . . . II, 717
Neptune (Poséidon) statuette de bronze du Cabinet de France. . . I, 194
— **et Amphitrite**; peinture de vase. . . . . I, 212
— **et Apollon à Troie**; peinture de Pompéi. . . . . I, 208
Niches pour ex-voto, sur la route d'Athènes à Éleusis. . . . . III, 558
Niké (la Victoire)[1]; marbre du Parthénon . . . . II, 571
Nil (vue du) . . . . III, 550
Niobé et l'une de ses filles (groupe de la galerie de Florence; esquisse) . . . . I, 254
— musée de Florence . . . . . . III, 74
Niobides; marbres de la galerie de Florence . . . . I, 255
— (massacre des), bas-relief d'un sarcophage du Vatican I, 115

Ocha en Eubée (ruines du temple du mont). . . . . I, 522
Œdipe et le Sphinx; peinture de vase . . . . I, 97
— (les serviteurs de Laïus crevant les yeux d'); bas-relief d'une urne étrusque. . . . . . . II, 277
Œil de trière; marbre d'Athènes. . II, 187
Œnomaos (mort d') et triomphe de Pélops; bas-relief d'un sarcophage du musée du Louvre. . . . . I, 112
Offrande au tombeau; peinture de — vase . . . . I, 255
— — . . . . I, 261
Offrande aux morts héroïsés; bas-relief du musée de Berlin. I, 257

[1] Voyez aussi Victoire.

Tom. Pag.

Offrande à un guerrier; bas-relief du musée Britannique. . II. 585
— **au mort héroïsé**; bas-relief de la Marcienne, à Venise . . . . II, 451
Olives (récolte des); peinture de vase . . . . I, 716
Olympe (le mont). . . . . III. 127
Olympie[1] (tête de griffon, trouvée à). I. 651
Olympiéion d'Athènes (ruines de l') I. 441
Oracle de Dodone (demande adressée à l'). . . I, 672
— — (fragment d'une réponse de l'). I. 672
Ordre dorique (colonne du Parthénon) . . . . I. 614
— **ionique** (colonne de l'Érechthéion) . . . . I, 614
Ordre (le bon), Εὐταξία, personnifié et le Peuple couronnant un personnage; bas-relief. . . . . II. 464
Oreste et Électre près du tombeau d'Agamemnon; plaque estampée en terre cuite; musée du Louvre. . . I. 170
— (l'absolution d'); développement des figures du vase Corsini . . . . II, 256
— **réfugié à Delphes et protégé par Apollon**; peinture de vase. . . . . . . II, 255
— **et Électre**; groupe du musée de Naples. . . . . . . II, 273
Orithyie enlevée par Borée; peinture de vase. . . . . . . I, 92
— (enlèvement d'): peinture de vase . . . . II. 660
Orphée; peinture de vase. . . . . . I, 625
Os humain avec ruban d'or. . . . . I, 355
Ossa (le mont).. . . . . III, 521

Pæstum, ancienne Poseidonia (basilique de). . . . . I. 569
Pagasétique (vue de la côte nord-est du golfe) **et mont Pélion** . . . III, 48
Pallas Athéna; buste de la Glyptothèque de Munich. . . . . II. 157
Pamisos (pont sur le). . . . . . . I, 335
Pan; statue du musée du Louvre. . . I, 721
— **et les nymphes**; bas-relief de Mégalopolis . . . . I. 480
Panathénées (procession des); fragment de la frise du Parthénon . . . . I, 365
Panathénées (le *péplos* à la fête des): fragment de la frise du Parthénon. . . . I, 758
— (procession des), frise orientale du Parthénon. . . . . II, 369
Papyrus (fac-similé d'un fragment de). I. 595
— (plant de). . . . . I. 594
Pâris (le jugement de); peinture de vase . . . . I, 109
Parnasse (le), vu de la côte de l'Ægialée (Achaïe) . . . . I. 145
Parthénon[1] (le). . . . . II. 221
— (le), vu du Nord-Est. . . II. 331
Patère phénicienne de Dali; au musée du Louvre. . . . . I. 605
Pâtissier devant son four, terre cuite de Tanagra; au musée du Louvre. . . . . I, 525
Paysan se rendant au marché; relief en marbre du musée du Vatican. . . . . III. 415
Peintre égyptien coloriant une statue; peinture d'un tombeau. . . I, 617
Pélasgique (tombeau). Voy. **Éleusis**.
Pénélope; statue du Vatican. . . . I, 167
Pentélique (carrières du). . . . . . I, 26
Pergame (vue de). . . . . II. 703
Périandre de Corinthe; hermès. . I, 635
Périclès; buste de la Glyptothèque de Munich. . . . . . . II, 607
— buste du musée Britannique . . . . II. 465
— buste du Vatican. . II, frontispice.
— buste du Vatican. . . . . II. 148
Perruquier, groupe en terre cuite du musée de Berlin . . . . III, 584
Persée tuant la Gorgone (métope archaïque de Sélinonte). . I, 560
Persée (Le roi); buste de marbre du musée Britannique. . . . III, 510
Persépolis (panorama de). . . . . . III. 308
Personnages avec tête de coq; peinture de vase. . . . . II, 309
Peuple (le) **et le Conseil personnifiés**; bas-relief. . . . . II. 204
Phèdre et Hippolyte; relief d'un sarcophage du musée de Latran. . . . . I, 89
— — sarcophage d'Agrigente . . . . III, 565
Phérécyde de Syros; buste du musée de Madrid. . . . . I, 646
Phidias (tête de), d'après le bouclier Strangford . . . . II, 219
Phigalie[2] (vue générale du temple de). . . . . III. 446

[1] Voy. aussi Aphrodite, Hermès, Vainqueur aux jeux, Zeus.

[1] Voy. aussi Cavaliers, Déméter, Panathénées.
[2] Voy. aussi Apollon Epikourios.

Tom. Pag.

Philoctète dans l'île de Lemnos; peinture de vase . . . . I, 131
Phineus invoquant les dieux (le prophète aveugle) peinture de vase. . I, 735
Phlionte (vallée de) . . . . III, 3
Phocion; statue en marbre du Vatican . . . . III. 355
Phonia ou Phénéos (lac de). . . . I, 21
Phrixos et Hellé; peinture de vase . . . . I. 99
Phylé (ruines de la forteresse de). . II. 611
Pirée (vue du). . . . . II, 111
— (vue du). . . . . II, 573
— (tour et mur de l'Akté, au). . . II, 728
Pisistrate, fils d'Hippias. Voy. **Dédicace.**
Plangon de Platée (mort de); stèle funéraire du musée d'Athènes . . . II, 475
Platée (restauration du trépied de) . II. 87
— (sarcophages à) . . . . II, 85
Platon; buste du Vatican. . . . . . II, 648
— buste en marbre du musée de Berlin. . . . . III. 87
— buste en marbre du musée du Louvre. . . . . III. 93
Pnyx (le) et la tribune de l'assemblée du peuple. . . . . I, 397
Poids publics. . . . . II, 210
Polyxène, fille de Priam, et Troïlos à la fontaine; peinture de vase. I, 165
Poseidon (sur une plaque votive de Corinthe) . . . . I, 504
— bas-relief du palais Mattei à Rome . . . . II. 50
— statuette du musée de Naples. . . . . II, 84
Posidippos; statue en marbre du musée du Vatican . . . . III, 381
Poterie d'Athènes; vase, lampes; au musée du Louvre. . . . . I, 596
Potier (sur une plaque votive de Corinthe). . . . . I, 507
— **façonnant un vase**; peinture de vase . . . . I, 440
— **activant le feu de son four**; plaque en terre cuite du musée du Louvre. . . . III, 505
Potiers; peinture de vase. . . . . . II, 213
Priam (mort de); bas-relief du musée du Louvre. . . . . I, 153
— (mort de) et enlèvement de Cassandre; peinture de vase. . I, 265
Priène (vue de) . . . . I, 656
Printemps (le) et le retour des hirondelles; peinture de vase. . . . . . I, 360
Propylées (les), vue prise de l'ouest. II, 223
Proscynème, ou adoration devant Apis . . . . III, 245
Protésilas et Laodamie; sarcophage du musée de Naples. . . . . II, 103

Tom. Pag.

Prométhée et Atlas; peinture de vase . . . . I, 75
Proserpine aux enfers (arrivée de); peinture de vase. . . I, 767
— — (retour de); peinture de vase.. . . . . . . I, 774
Proxénie (en tête d'un décret de); bas-relief. . . . . I, 801
Psyché; torse en marbre du musée de Naples. . . . . III, 85
Psychostasie ou pesée des âmes; peinture de vase . . . . I. 221
Psychostasie; gravure sur un miroir étrusque. . . . . III, 518
Purification (scène de); peinture de vase . . . . . . I, 776
— **de Thésée**; peinture de vase . . . . . . I. 786
Pylos (vue de). . . . . II. 484
Pytho « la rocheuse » : Delphes. . . III. 181

Récolte des olives; peinture de vase . . . . II. 109
Rhamnonte (restauration du temple de Némésis, à) . . . . II. 25
Rhodes (port de). . . . . III. 457
— (vue d'un des ports de). . . III, 165
Rhyton (vase à boire) en forme de tête d'aigle; collection Castellani. . . . . III, 116
— en forme de tête de mulet; musée Britannique. . . . III. 368
Roi perse terrassant un dragon; bas-relief du palais de Darius . . . II, 55
Romain (buste de); Glyptothèque de Munich. . . . . III. 551

Sacrificateur portant un veau; statue archaïque. . . . . I. 162
Sacrifice à Esculape; bas-relief d'Athènes . . . . I, 281
— (apprêts d'un); peinture de vase. . . . . I. 219
— auprès d'un autel; peinture de vase. . . . . . I, 189
— (scène de); peinture de vase. . . . . I. 276
— (scène de). . . . . II, 596
— offert par la prêtresse d'un thiase et banquet des membres du thiase; stèle en marbre conservée à Lesbos. . . . . II, 655
Salamine (vue de la rade de). . . . II, 61

	Tom.	Pag.
Samos (colonne du temple de Héra, à).	I,	577
Santorin[1] (vue de l'île de)	I,	579
Sappho, double hermès du musée de Madrid.	I,	624
— **au milieu de ses compagnes**; peinture de vase .	I,	625
Sardes (colonnes du temple de Cybèle à).	I,	685
— (ruines du théâtre de) . . .	I,	682
— (vallée du Tmolos et plaine de)	I,	665
Satyres effrayés à la vue du soleil; peinture de vase.	I,	637
— dressant l'image rustique de Dionysos: relief d'une lampe en terre cuite	I,	749
Scamandre (la vallée du)	II,	35
Sculpteur; peinture de vase. . . .	II,	211
Sculpteurs égyptiens (atelier de). .	I,	592
Ségeste (temple de)	II,	525
— (théâtre de)	III,	562
Sélinonte[2] (ruines de).	I,	561
— (acropole de).	III,	582
— (ruines de).	III,	561
Sénat d'Athènes personnifié (le); bas-relief.	I,	396
Sicyone (emplacement de l'ancienne).	I,	499
Sidon. Port des Égyptiens.	III,	371
Siége du prêtre de Dionysos, au théâtre d'Athènes	II,	265
— (scènes de); fragments de la frise du monument des Néréides: musée Britannique. .	III,	291
Skyros (Scyros), vue de.	I,	369
Socrate » (bas-relief athénien connu sous le nom de « Mort de».	II,	668
— buste du Vatican.	II,	316
(chambres sépulcrales connues sous le nom de prison de), à Athènes. . .	II,	667
— hermès du musée de Naples.	II,	645
Soldat de Marathon (le); stèle funéraire d'Aristion	II,	18
Soleil (le lever du), *Hélios*; peinture de vase.	II,	201
— (le lever du); peinture de vase.	II,	654
Solon (Buste portant le nom de): musée de Florence.	I,	429
— buste du musée de Naples. . .	II,	198
Sophocle; buste du Vatican.	II,	265
— statue du musée du Latran.	II,	267
— statuette d'argent du Cabinet de France.	II,	597
Sparte (acropole de).	I,	313
— **et le Taygète**.	I,	301
— (vallée de).	I,	297
Sparte (restes du monument dit tombeau de Léonidas à). . . .	II,	57
Spartiates (bas-reliefs), musée de Sparte.	I,	298
Spata (Attique) (objets trouvés à) . .	I,	36
—	I,	37
Sphinx thébain (le); plaque en terre cuite; musée d'Athènes.	II,	276
Stade panathénaïque (vue du). . .	III,	175
Suppliante réfugiée sur un autel; statue du palais Barberini.	III,	455
Stèle funéraire, trouvée en Thessalie.	I,	534
— **avec inscription phénicienne** trouvée à Athènes	I,	602
— **ornée de bandelettes**; peinture de vase.	II,	210
— **funéraire**[1] **d'un Athénien héroïsé**.	II,	450
Styx (chute du).	I,	274
Sunion (le cap).	I,	370
— (ruines du temple du cap . .	II,	21
Suppliante auprès de l'autel; peinture de vase.	I,	687
Suse (frise du palais de); musée du Louvre.	II,	676
Sybaris (plaine de	II,	171
Syracuse (Latomie de) *Latomia Casale*.	II,	557
— (Latomie de) *Latomia dei Cappuccini*.	II,	559
— (port de); état actuel. . .	II,	555
— (la fontaine Aréthuse, à). .	II,	521
Tanagra, figurine de la belle époque; musée du Louvre. . . .	I,	176
— (figurine de); musée du Louvre.	II,	138
Tarse (figurines en terre cuite); musée du Louvre.	II,	675
Taureau bondissant; bronze du musée du Louvre.	I,	713
Taureaux androcéphales du palais de Darius à Persépolis. .	II,	91
Tauroménion, aujourd'hui Taormine (théâtre de).	III,	577
Taurus (vue des gorges du).	III,	255
Taygète (gorge du); Langadha de Magoula.	I,	315
Tégée (bas-relief de); musée d'Athènes	II,	509
— (tête du fronton du temple de); musée national d'Athènes . .	III,	39
Tempé (vallée de).	III,	141
— (vallée de).	III,	527
Ténare (le cap).	I,	7
Terre cuite, provenant de la Phocide.	III,	455

[1] Voy. aussi Vases.
[2] Voy. aussi Actéon, Persée.

[1] Voyez ci-dessus et aux mots Délos, Guerrier tégéate, Platée, etc.

	Tom. Pag.
Tête d'athlète vainqueur; bronze.	III, 539
— **de cheval**: fragment en marbre du musée Britannique. .	III, 502
— **d'éléphant caparaçonné**; bronze de l'ancienne collection Gréau	III, 483
— **de femme voilée**, découverte à Apollonie; musée du Louvre.	III, 481
— **de femme grecque**; marbre de la Glyptothèque de Munich.	III, 627
Têtes en terre cuite, découvertes à Elatée.	III, 216
Thalès de Milet; hermès.	I, 634
Thamyris jouant de la lyre; peinture de vase.	I, 42
Thasos (acropole de).	I, 553
— (bas-relief de); Hermès et les Kharites, musée du Louvre.	II, 126
— (bas-reliefs de); Apollon et les Nymphes, musée du Louvre.	II, 127
Théâtre de Dionysos à Athènes (restes du).	II, 247
— — (le) à Athènes. Détails de l'intérieur. . .	III, 397
Thèbes (vue de) et de la Cadmée. . .	III, 9
Thémis (l'oracle de); peinture de vase.	I, 72
Thémistocle; buste.	II, 95
— buste de l'ancien cabinet Pastoret.	II, 176
Théophraste, buste en marbre de la villa Albani.	III, 99
Thésée et le Minotaure; groupe de la villa Albani.	I, 87
— **tuant le Minotaure**; peinture de vase.	I, 63
— (ex-voto à); bas-relief du musée du Louvre.	I, 240
— (purification de), peinture de vase.	I, 786
— (le temple de); Théséion. . .	I, 425
Théséion (fragment de la frise du); combat des Lapithes et des Centaures.	II, 121
Thessalie (vue de), sur la frontière d'Epire.	III, 524
Thétis (noces de) **et de Pélée**; sarcophage de la ville Albani.	I, 77
Thiase. Voy. **Sacrifice.**	
Thucydide: buste du musée de Naples.	II, 321
— — — du Louvre.	II, 495
— buste en marbre de Holkham Hall	III, 605
Thyrée (bas-relief de); ex-voto à Asklépios.	II, 489
Tirynthe[1] (murailles de l'acropole de).	I, 66
— **et les montagnes de Mycènes**	II, 119
Tithorée et le mont Parnasse. .	III, 184
Tombeau de Béni-Hassan (façade d'un).	I, 609
— **taillé dans le roc**, à l'entrée de Delphes.	III, 516
Torse d'enfant, découvert au Pirée.	II, 729
— **de satyre**, en marbre de Paros; musée du Louvre.	III, 70
Traité de paix entre les Éléens et un peuple inconnu, inscription. .	I, 485
Tragédie (scène de); peinture de Pompéi, musée de Palerme.	II, 259
Trézénie (côte de) et île de Calaurie.	III, 337
Trière athénienne; fragment d'un bas-relief athénien.	III, 66
— (avant d'une): fragment d'un bas-relief (?).	II, 179
— **pontée**, du temps de Démosthène, restauration	III, 456
Triomphe de Bacchus sur les Indiens; sarcophage du musée du Louvre.	III, 299
Triptolème; peinture de vase. . .	I, 53
Troie (le siège de): fragment d'un bas-relief.	II, 166
Trophée d'armes; bas-relief du portique d'Athéna Poliade, à Pergame.	II, 685
Trophonios (l'antre de) à Lébadéia.	I, 737
Trousse de chirurgien; bas-relief athénien.	II, 410
Tumulus de Patrocle.	III, 248
Tyr; isthme d'Alexandre.	III, 262
Tyrannicides (les); statues du musée de Naples.	I, 455
Ulysse; statuette de bronze du Cabinet de France.	I, 165
— **et l'ombre de Tirésias**: peinture de vase.	I, 756
— **reconnu par sa nourrice**: bas-relief de la villa Albani.	I, 137
— **se découvrant à Nausicaa**; peinture de vase. .	I, 165
— **tendant la coupe à Polyphème**, peinture de vase.	I, 565
— **et les Sirènes**; peinture de vase.	II, 651
Uranie, muse des Mathématiques; statue du Vatican.	I, 658
Urnes (les deux); bas-relief Giustiniani.	I, 592
Vache en bronze: Cabinet de France.	II, 417
Vainqueur aux jeux olympiques (tête d'un); bronze trouvé à Olympie	I, 695

[1] Voy. aussi Galerie.

	Tom. Pag.
Vainqueur couronné : peinture de vase	II, 195
Vaisseaux, sur des vases peints archaïques	I, 178
Vases[1] d'Égine	II, 696
— fragments de trouvés à Mycènes	I, 35
— trouvés à Santorin	I, 34
Vendange scène de : peinture de vase	II, 258
Vénus : statuette de bronze, collection de Luynes au Cabinet de France	I, 290
— **au collier** : statuette de bronze ; collection de Luynes au Cabinet de France	I, 291
— naissance de ; plaque d'argent doré : musée du Louvre	I, 195
— **de Cnide** ; statue en marbre de Paros ; Glyptothèque de Munich	III, 65
— **de Milo** ; statue en marbre de Paros ; musée du Louvre	III, 75
— **de Syracuse** ; statue en marbre du musée de Syracuse	III, 589
— **de Tralles** marbre dit : musée du Belvédère à Vienne	III, 251
Vesta Hestia ; statue du musée Torlonia	I, 264
Victoire de Pæonios la	II, 499
— bas-relief du temple d'Athéna Niké Minerve victorieuse à Athènes	II, 581
— **dénouant sa sandale** ; fragment de la balustrade du temple d'Athéna Niké	II, 375
— la déesse de la portant une couronne ; peinture de vase	II, 351
temple de la	II, 357
— **couronnant un cheval** ; fragment d'un bas-relief votif athénien	III, 179
— **de Samothrace** la ; statue en marbre du musée du Louvre	III, 584
— — sur la proue de navire	III, 585
— découverte à Samothrace ; statue de marbre du musée de Vienne	III, 515
Victoire torse de découvert à Laodicée de Syrie	III, 491
— **sacrifiant un taureau** : buste en marbre du musée Britannique	III, 225
— la tenant une torche à la main : peinture sur un lécythe athénien	III, 504
Vie à la campagne scène de la : peinture de vase	II, 257
Visite chez une courtisane : peinture de vase	II, 646
Volute, sur un monument assyrien	I, 61
Vulcain et Epeios, fabriquant le cheval de Troie : miroir étrusque	I, 152
Xanthos tombeau lycien à	I, 705
Zanthe ou **Zacynthe** Zakynthos	II, 461
Zénon d'Elée ; buste en marbre	I, 645
Zeus tête de ; terre cuite d'Olympie	I, 794
— tête de bronze trouvée à Olympie	I, 558
— tête de marbre du musée Britannique	I, 255
— statuette en bronze, trouvée à Olympie	I, 546
— **brandissant le foudre** : statuette de bronze trouvée à Olympie	I, 552
— **carien** double hache, symbole du	I, 542
— **du mont Ida** Crète, bronze	I, 705
— les trois ; peinture de vase	I, 257
— **Hermès et Iris** : peinture de vase	I, 775
— statuette du Cabinet de France	II, 84
— **d'Otricoli** ; marbre du Vatican	II, 585
— en expédition amoureuse ; peinture de vase	II, 508
— **Olympien** brandissant la foudre ; fragment d'une peinture de vase	II, 147
— **ou Dionysos** ; peinture de vase	II, 625
— statuette découverte en Épire ; musée de Constantinople	III, 556

[1] Voy. aussi Knossos et Ialysos.

III. — CARTES ET PLANS DANS LE TEXTE

	Tom.	Pag.
Achaïe (l')	I,	485
Acropole d'Athènes (rocher de l') à l'état primitif (plan)	I,	19
— — plan	II,	334
— — (l'), plan d'après les plus récentes découvertes	III,	615
Agrigente (plan d')	III,	564
Alexandre (carte pour le premier partage entre les généraux d')	III,	322
— (itinéraire d'), du Tigre à l'Indus	III,	280
Alexandrie antique (plan d')	III,	269
Altis (plan restauré de l')	III,	549
Amphiaraos (ruines du sanctuaire d')	I,	674
Arcadie (l')	I,	479
Argolide (l')	I,	486
Aoüs (carte du bas)	III,	477
Apollon Didyméen (plan restauré du temple d')	III,	81
Arbèles (plan de la bataille d')	III,	274
Athènes (les ports d')	III,	15
Béotie (la)	I,	517
Chalcidique (la)	I,	551
Chéronée (marche de Philippe sur)	III,	220
Corcyre (l'île de) et la côte de l'Epire	III,	429
Crète (île de)	I,	706
Chypre (île de)	I,	549
Egine (île d')	I,	491
Elide (l')	I,	484
Ephèse (ruines d')	I,	658
Eubée (île d')	I,	523
Euripe (l')	I,	15
Eurotas (la vallée de l')	I,	295
Granique (carte pour la bataille du)	III,	249
Indus et de ses affluents (carte de la vallée de)	III,	297
Isthme de Corinthe (l')	I,	20
Isthmiques (plan de l'acropole où s'élevait le sanctuaire des jeux)	I,	788
Lesbos (île de)	I,	695
Leucade (canal de)	I,	17
Macédoine (la)	III,	155
— (carte de la basse)	III,	525
Maison grecque à Délos (plan d'une)	II,	206
Marathon (la plaine de)	II,	19
Mégaride (les ports de la)	II,	151
Milet et le golfe Latmique	I,	655
Motya (carte de l'île)	III,	575
Olympe (carte du mont) et de la vallée de Tempé	II,	59
Olympie (plan restauré du trésor de Géla, à)	II,	440
— (plan des trésors d')	I,	510
Ortygie (plan d')	III,	568
Pirée (Élévation restaurée et plan de l'arsenal de Philon au)	III,	551
— (presqu'île du)	II,	99
Phocide (la) et les Locrides	I,	527
Platée (plan de la bataille de)	II,	79
Pnyx (plan du)	II,	606
Pydna (carte des environs de)	III,	551
— (tombeau macédonien de). Restauration et plan	III,	554
Pylos et Sphactérie	II,	185
Romains en Grèce (carte pour les campagnes des)	III,	465
Salamine	II,	65

	Tom.	Pag.
Samos (plan de l'ancienne)	I,	692
— (aqueduc et tunnel de)	I,	690
Santorin (île de)	I,	31
Sardes (plan et coupe d'un tombeau lydien à)	I,	671
Sélinonte (plan restitué du temple d'Empédocle à)	I,	641
Sellasie et le val de l'Œnonte; carte.	III.	443
Syracuse à l'époque du siège de 414 (plan)	II.	540
— (plan de), après les grands travaux de défense de Denys	III.	575
Taurus, de l'Amanus et de la Cilicie (carte du)	III,	256
Théâtre d'Athènes (plan du)	II,	246
Thermopyles (les)	II,	55
Thessalie (la)	I,	535
Troade (la), d'après Schliemann	I,	111

IV. — PLANCHES HORS TEXTE

I° Dessins.

1° **Acropole d'Athènes,** face ouest. Restauration par Marcel Lambert, architecte, ancien grand-prix de Rome . . . . . II, 342

2° **Intérieur de l'Acropole d'Athènes.** Restauration par Marcel Lambert (double page) . . . . . III, 590

3° **Restauration de l'Altis à Olympie,** par Victor Laloux, architecte, ancien grand-prix de Rome (quadruple page) . . . . . III, 550

4° **Vase de Darius** ; musée de Naples (double page) . . . . . II, 10

II° Chromolithographies.

1° **Acropole d'Athènes,** face ouest. Restauration par Marcel Lambert. III, 615

2° **Acteur tragique** ; statuette d'ivoire . . . . . II, 244

3° **Amphore panathénaïque** ; musée du Louvre . . . . . I, 762

4° **Archers royaux de Darius** ; briques émaillées provenant des fouilles exécutées à Suse par M. et Mme Dieulafoy ; musée du Louvre . . . . . II, 78

5° **Coupe d'Arcésilas,** roi de la Cyrénaïque ; Cabinet de France. I, 702

6° **Crésus sur son bûcher** ; vase peint du musée du Louvre . . . I, 680

7° **Fac-similé d'un manuscrit de Démosthène** ; Bibliothèque Nationale . . . . . III, 171

8° **Fronton occidental du temple d'Athéna,** à Égine. Restauration par Charles Garnier, architecte, membre de l'Institut de France . . . . . I, 492

9° **Minerve.** Restauration de Simart, au château de Dampierre . . . II, 358

10° **Monnaies grecques en or** (choix de) . . . . . III, 644

11° **Statue de femme** trouvée à l'Acropole d'Athènes en 1886 (marbre de Paros) . . . . . II, 376

12° **Types d'Asiatiques et d'Africains,** d'après des peintures égyptiennes (Rosellini) . . . . . II, 42

13° **Vase corinthien** : les funérailles d'Achille ; musée du Louvre . . I, 248

14° **Vase en argent doré** découvert à Nicopol ; musée de Saint-Pétersbourg . . . . . III, 567

III° Cartes et Plans.

1° **Alexandre** (expédition d') ; double page . . . . . III, 242

2° **Athènes ancienne et Athènes moderne** . . . . . I, 434

3° **Attique** (l') . . . . . I, 360

	Tom.	Pag.
4° **Colonies grecques** de l'Asie Mineure et de la mer Égée	I,	536
5° **Eleusis.** Enceinte sacrée de Déméter (fouilles de 1882-1885); double page	II,	64
6° **Empire athénien** (l'), au temps de la guerre du Péloponnèse; double page	II,	426
7° **Grèce** (la) au milieu du monde hellénique	I,	4
8° **Grèce** (géographie physique de la)	I,	6
9° **Iles de la Grèce**	I,	692
10° **Itinéraire de Xerxès**, de Sardes à Athènes	II,	40
11° **Itinéraire des Dix-Mille**	II,	682
12° **Olympie** (plan des fouilles d')	I,	800
13° **Péloponnèse**	I,	474
14° **Sicile et Grande-Grèce**	I,	558
15° **Territoire de la ligue étolienne et territoire de la ligue achéenne**	III,	414

DIVISIONS DE L'HISTOIRE DES GRECS

Introduction	I,	1
Formation du peuple grec	I,	3
Première période : Histoire légendaire (2000-1104?) Formation du peuple grec	I,	29
Deuxième période : De l'invasion dorienne aux guerres Médiques (1104-490). Isolement des États. — Révolutions intérieures. — Colonies	I,	292
Troisième période : Les guerres Médiques (492-479). Union et victoires	II,	1
Quatrième période : Suprématie d'Athènes (479-431). Grandeur des lettres et des arts	II,	95
Cinquième période : Lutte de Sparte et d'Athènes (431-404)	II,	425
Sixième période : Suprématie de Sparte, puis de Thèbes (404-359) : décadence de la Grèce	II,	671
Septième période : Suprématie de la Macédoine (359-272) premier asservissement de la Grèce	III,	126
Huitième période : La ligue achéenne (272-146), efforts impuissants pour s'unir et se sauver	III,	411
Résumé général	III,	601

TABLE ANALYTIQUE GÉNÉRALE

Abantidas, tyran de Sicyone, III, 414.

Abdère, fondée par les habitants de Téos, I, 688; patrie de Démocrite, II, 386; mise à sac par les Romains, III, 522.

Abes, en Phocide (oracle d'), I, 673.

Abydos, fondé par Milet, I, 598; II, 39, 579; III, 474.

Abrupolis (Thrace), dépouillé par Persée, III, 514.

Académie (l'), jardins près d'Athènes où enseignait Platon, II. 341, n. 2; III, 82.

Acamantide (tribu d'Athènes), II, 341.

Acanthe, dans la guerre du Péloponnèse, II, 493; sollicite l'appui de Sparte contre Olynthe, III, 3.

Acarnanes ou Acarnaniens (mœurs des), I, 17, 335; leur rôle, III, 442, 448, 482, n. 1, 493.

Acarnanie (l'), I, 16, 144; II, 139, 460, 482, 713, 722; III, 22.

— (monuments cyclopéens en), I, 68.

Achaïe (l'), I, 11, 21, 485; II, 513; gagnée par Epaminondas à l'alliance de Thèbes, III, 52, 63.

Acharnes, le dème le plus considérable de l'Attique, II, 447.

Acharniens (les), pièce d'Aristophane, II, 314.

Achéens (Achille, Persée, etc.), les héros, I, 76.

— (les), avec eux commence l'histoire des Grecs, I, 75; leur résistance à l'invasion dorienne, I, 147; vaincus par les Romains, III, 542-555.

Achéenne (la ligue), III. XXXV, 411-555. — A l'origine confédération des villes de l'Ægialée, 412. — Consolidée par Aratus et par l'accession de Sicyone, III, 414, 419. — Constitution de la ligue. Égalité des villes confédérées, 418-422. — Succès des Achéens, 426. Seule la ligue eût pu sauver la Grèce, 432. — Lutte avec Sparte, 438-443. — Intervention de la Macédoine dans les affaires de la ligue, 448-450. — Efforts de Philopœmen pour la rendre puissante, 474-498-505. — Fin de la ligue dissoute par les Romains, 542-555.

Achélôos (l'), fleuve, I, 13, 16.

Achéos, fils de Xuthos, I, 72.

Achille, fils de Pélée et de Thétis, I, 76, 119, 127, 152, 155.

Achradine (l'), quartier de Syracuse, II, 542 et n. 2.

Acilius Glabrion (le consul), envoyé par le Sénat romain contre Antiochus, roi de Syrie, III, 493, 494, 506.

Acoris, roi d'Égypte, III, 21, 243.

Acrisios, roi des Argiens, I, 82-83.

Acrocorinthe (l'), I, 503; occupée par Aratus, III, 426.

Acropole d'Athènes (l'), I, 11, 25, 34, 52, 67, n. 1, 498; II, 327-341, 347, 354.

Acrotatos, roi de Sparte, III, 432.

Acté (presqu'île d'), en Attique, I, 489.

Actéon (légende d'), I, 49.

Adimante, général des Corinthiens dans les guerres persiques, II, 51.

Admète, roi de Phères, en Thessalie, I, 95, 197.

Adonis, divinité phénicienne, II, 506, 652.

Adramytte, v. de Mysie, attaquée par Mausole, III, 244.

Adraste, roi d'Argos, chef des confédérés dans la guerre Thébaine, I, 98, 242.

— petit-fils de Midas, 664-672.

Adultère (l') aux temps héroïques, I, 167; dans les lois de Dracon, 375, n. 1; dans les lois de Solon, 424, n. 2.

Ægées (Edesse), ville de la Macédoine, III, 131, 132, n. 1.

Ægis en Laconie, tombe sous la domination de Sparte, I, 334.

Ægos Potamos (bataille navale d'). Lysandre y détruit la flotte athénienne, II, 599.

Ænos. Philippe y met garnison, III, 507.

Aéropos, descendant de Téménos, III, 132, 136; s'empare du trône de Macédoine, 143.

Agamemnon, chef des Grecs devant Troie, I, 116-120, 152. — Sa mort, 133. — Son tombeau (?), 68. — Fêtes funèbres en l'honneur d'Agamemnon, 148.

Agamemnon (l'), drame d'Eschyle, II, 258.

Agarista, fille de Clisthènes de Sicyone, I, 501.

Agathocle, fils d'un potier de Rhégion, III, 592; devient tyran de Syracuse, 594; porte la guerre en Afrique contre Carthage, 594-590; empoisonné par son fils Archagathos, 598.
Agathoclès, fils d'Agathocle, III, 598.
— fils de Lysimaque, III, 399.
Agathon (le poète), à la cour de Philippe de Macédoine, III, 140.
Agde, fondée par Marseille, I, 577.
Agéladas (le sculpteur), d'Argos, maître de Phidias, Myron et Polyclète, I, 620; II, 385.
Agélaos de Naupacte, III, 470.
Agénor, roi de Tyr et de Sidon, I, 46.
Agésilas, élu roi de Sparte avec l'appui de Lysandre, II, 694. — Son expédition en Asie Mineure, 706-708. — Blessé à Coronée dans la guerre de Corinthe, 715 — Combat contre Thèbes, III, 6, 14, 20, 28, 41, 57. — Sa mort en Egypte, 122.
— orateur spartiate. Son rôle dans la réforme projetée par Agis, III, 434, 435.
Agésipolis, roi de Sparte, assiège Mantinée, III, 2, 3.
— élu roi de Sparte après la mort de Cléomène, III, 449.
Agésistrate, mère d'Agis, roi de Sparte, III, 433.
Agiatis, femme d'Agis, devient l'épouse de Cléomène, III, 436.
Agides, l'une des deux dynasties royales de la Laconie, I, 298.
Agis, fils d'Eurysthénès, chef de la famille royale des Agides, I, 297.
— roi de Sparte, défait les Argiens à Mantinée, II, 514, 515. — Ravage l'Attique après l'insuccès de l'expédition de Sicile, 560. — Repoussé par les Athéniens dont il essaie de surprendre la ville, 571. — A pour successeur son fils Agésilas, 694
— **IV**, roi de Sparte, de la famille des Eurysthénides, III, 433-436; sa tentative infructueuse pour ramener Sparte aux institutions de Lycurgue, 433; Sa mort, 436. — Son œuvre reprise par Cléomène, 436.
Agonidès, orateur athénien, accusateur de Phocion, III, 354, 358.
Agora (l'), l'un des lieux de réunion de l'assemblée du peuple à Athènes, I, 157, 396.
Agoracrite (le sculpteur), élève de Phidias, II, 26, 417.
Agriculture. Lois de Solon sur l'agriculture, I, 421.
Agrigente, fondée par les habitants de Géla, I, 559-712; II, 386, 519, 542-550. — Siège et prise de la ville par les Carthaginois en 406, III, 563, 567; reprise par Denys de Syracuse, 574; ouvre ses portes à Dion, 586; sous Agathocle, 594. — Richesse de ses temples, II, 330, 522, 523, 543.
Ajax, fils de Télamon, roi de Salamine, I, 91, 119; sa mort, 128.
— fils d'Oïlée, roi des Locriens, I, 75, 119, 133.
Ajax, tragédie d'Eschyle, II, 270.
Alcaménès, roi de Sparte, I, 334.
— (le sculpteur) contemporain de Phidias, II, 342, 417.
Alcée, poète de Mytilène, I, 439, 601, 624-626, 606. — Ses vers proscrits à Sparte, I, 319.
Alcénor, guerrier argien, I, 356.
Alceste, femme d'Admète, roi de Phères, I, 85, 95.
Alcétas, roi d'Epire. S'allie avec Jason, roi de Thessalie, III, 22, 24, 47; 383.
— roi de Macédoine, III, 136.
Alcibiade, fils de Clinias et pupille de Périclès. Ses brillantes qualités, II, 502-507. — Entraîne sa patrie dans l'expédition désastreuse de Sicile, 525-530. — Condamné par les Athéniens, il s'enfuit chez les Spartiates, 539. — A la cour du satrape Tissapherne, 566; ses intrigues pour rentrer à Athènes, 567-571. — Commande la flotte athénienne à Cyzique, 579-587. — Banni de nouveau d'Athènes par les Trente, il s'enfuit en Thrace; puis en Asie. — Sa mort, 610-611.
Alcidamas (le sophiste), II, 641.
Alcinoos, roi des Phéaciens, I, 134.
Alcman, poète lydien, reçoit le droit de cité à Sparte, I, 626.
Alcmène, mère d'Hercule, I, 10, 83, 167, 218.
Alcméonides, famille athénienne I, 144, 370-373. — Leur exil et leur retour, I, 457-459.
Aléa, v. d'Arcadie, III, 54.
Alétas, Héraclide, premier roi dorien de Corinthe, I, 144-504.
Aleuades (les), famille thessalienne de Larissa, II, 36; III, 49.
Alexandre Ier « le Philhellène », fils d'Amyntas et roi de Macédoine. — Son rôle à la veille de la bataille de Platées, II, 74, 78; III, 136, 137.
— **II**, fils d'Amyntas roi de Macédoine, appelé en Thessalie par les Aleuades, III, 49.
— **le grand**, roi de Macédoine, fils d'Olympias, III, 231. — Son éducation; ses maîtres Lysimaque et Aristote, 233-235. — Avant son expédition contre les Perses. Sac de Thèbes révoltée, 235-242. — Conquête de la Perse, 243-298: bataille du Granique; 249-250; bataille d'Issus; 258-260 : bataille d'Arbèles, 274-277: Expédition dans l'Inde, 299-312; sa mort à Babylone, 314. — Son

œuvre. Diffusion de l'hellénisme. 314-318.
Alexandre Aigos, fils de Roxane, assassiné par Cassandre, III, 365, 366, 367, 375.
— fils de Polysperchon, III, 372.
— fils de Cassandre, III, 397, 398.
— **de Phères**, chef des Thessaliens de 369 à 358, III, 49, 51, 54, 160.
— **le Molosse**, roi d'Epire. III. 465.
Alexandrie, d'Egypte. Fondée par Alexandre. III. 268, 389, 554.
— aujourd'hui Hérat. Fondée par Alexandre, III, 284.
— aujourd'hui Kandahar. Fondée par Alexandre, III, 287, n. 1.
— (Khodjend), III, 288.
Alimnestos (le Spartiate) tue le satrape Mardonius à Platée, II, 126.
Aliphèra, III, 480 n. 4.
Alyatte, I, 637, 659,
Aloïdes, I, 207.
Alopéconnèsos, III, 212.
Alphabet grec (origine de l'), I, 608; modifications apportées à Athènes, II, 617, n. 5.
Alphée (l'), fleuve de l'Elide, I, 13, 20.
Amasis, roi d'Égypte, I. 582, 691, 700.
Amathonte, I, 240.
Amazones, I, 54, 81 et n. 3, 88, 194. — Visite de leur reine à Alexandre, III, 288,
Ambracie, colonie corinthienne, I, 509, 511, 554; II, 460. — Occupée par les Macédoniens, III, 227.
Ambraciotes (les), II, 444, 713.
Aminias, frère d'Eschyle, combat à Salamine, II, 133.
Amisos, fondée par Milet, I, 597; II, 170.
Amitié (l'), dans les temps héroïques, I, 170.
Amphiaraos (le devin), I, 161.
Amphictyon, un des successeurs de Cécrops, I, 35. — Institue le Conseil Amphictyonique, I, 723.
Amphictyonie, association surtout religieuse de plusieurs États, I, 720.
Amphictyonique (conseil), I, 723.
Amphilochiens (mœurs des), I, 17.
Amphion, descendant de Cadmus, I, 51, 154.
Amphipolis, II, 169, 174. — Perdue par Athènes dans la guerre du Péloponnèse, 494, 496, 497, 510, 516. — Conquise par Philippe de Macédoine, III, 148, 155.
Amphissa. Prise par Philippe de Macédoine, III, 216, 219.
Amphitryon, roi de Tirynthe, I, 85.
Amyclées, lors de l'invasion dorienne, I, 147, 299; — lors des guerres de Messénie, 334, 350.
Amycléon (l'), à Lacédémone, II, 500.
Amynander, roi des Athamanes; allié des Romains dans la guerre de Macédoine, III, 479, 487.
Amyntas Ier, roi de Macédoine, III, 136.
Amyntas II, roi de Macédoine, III, 143.
— fils de Perdiccas, mis à mort par Alexandre, III, 235.
Amyntor, roi d'Orchomène, I, 86.
Anacéion (l'); temple de Castor et Pollux, à Athènes, II, 341, 417.
Anacréon, de Téos, I, 447, 629; II, 396.
Anactorion, fondée par Corinthe, I, 509, 511, 554. — Dans la guerre du Péloponnèse, II. 460, 500.
Anaphlystos, dème de l'Attique, I, 144, 369.
Anapos (l'), fleuve de la Sicile, II, 541, 545.
Anaxagore de Clazomène, philosophe ionien, I, 643. — Sa doctrine. L'intelligence motrice du monde, II, 400-402, 622, 662. — Accusé d'impiété par les Athéniens s'exile à Lampsaque, II, 242.
Anaxandros, roi de Sparte, I, 346.
Anaxibios, amiral lacédémonien, II. 685.
Anaxilaos, tyran de Rhégion, I, 355.
— tyran de Zancle, II, 519.
Anaximandre de Milet, philosophe, I, 639.
Anaximène, philosophe ionien, I, 640 et n. 1.
Andania, patrie d'Aristoménès, I, 344, 345.
Andriscos, aventurier, essaie de recueillir l'héritage de Persée, III, 546.
Androcleidas, chef des Thébains réfugiés à Athènes, III, 7.
Androclès, orateur athénien, victime des oligarques, II, 569.
Andromaque, veuve d'Hector, I, 132, 167.
Andromède, délivrée par Persée, I, 83.
Andros, l'une des Cyclades, II, 73, 169, 589.
Androsthénès, sculpte le fronton du temple de Delphes, II, 362.
Animaux (lois athéniennes pour la protection des), I, 421, n. 2; III, 613, n. 2.
Antalcidas (la paix d') met fin à la guerre de Corinthe, II, 729.
Antander, frère d'Agathocle, III, 395.
Antée, géant, fils de la Terre, I. 85.
— épouse de Prœtos, I, 167.
Anténor, prince troyen, aborde en Italie après la ruine de Troie, I, 132, 134.
Anthéla (plaine d'), lieu de réunion des Amphictyons, I, 722.
Anthémous. Cédée par Philippe à Olynthe, III, 155.
Anthestéries, fêtes florales en l'honneur de Bacchus, I, 372, 753-755; II, 361.
Anticyre, III, 473, 480.
Antigénès, chef des argyraspides, mis à mort par Antigone, III, 350.
Antigone, fille d'Œdipe, I, 96, 98.
— tragédie de Sophocle, II. 264, 279.
Antigone, Un des généraux d'Alexandre le Grand, III, 323. — Gouverneur de la Phrygie après la mort d'Alexandre, 323. — Chargé par Antipater de poursuivre Eumène de Cardie,

351. — Combat le nouveau régent Polysperchon après la mort d'Antipater, 352, 361, 364, 365, 369-373. — Prend le titre de roi après la victoire de son fils Démétrius à Salamine, 387. — Vaincu et tué à la bataille d'Ipsus, 393.

Antigone Gonatas, roi de Macédoine, fils de Démétrius Poliorcète, III, 399, 403, 406, 408. 431.

— **Doson**, roi de Macédoine, petit-fils de Démétrius Poliorcète; III, 431.

Antigonie, v. de l'Arcadie, élevée sur les ruines de Mantinée, III, 441, n. 1.

Antigonis, nom donné à une tribu nouvelle à Athènes, en l'honneur d'Antigone, III, 380.

Antiochus Ier Soter, roi de Syrie, III, 403.

— III, de Syrie, appelé par les Étoliens en Grèce pour combattre les Romains, III, 475, 490, 493.

Antiope, aimée de Jupiter, mère d'Amphion et de Zéthus, I, 154, n. 1.

Antipater, général macédonien, III, 227. — Gouverne la Macédoine pendant l'expédition d'Alexandre en Perse, 247, 282, 283. — Vainqueur des Athéniens à Crannon, dans la guerre Lamiaque (322), 337. — Nommé régent de la Macédoine en 321 et meurt en 319, 350.

— fils de Cassandre, III, 397.

Antiphilos, succède à Léosthénès après la bataille de Lamia, III, 336, 488.

Antiphon, le chef de la faction oligarchique à Athènes, installe le gouvernement des 400, II, 569, 571, n. 1, 578.

Antiphon, victime de Denys de Syracuse III, 584.

Antisthène, philosophe, fondateur de l'école des Cyniques, enseigne au Cynosarge, II, 341, n. 2; III, 83.

Antissa, détruite par les Romains, III, 543.

Anytos (le tanneur), le plus violent des accusateurs de Socrate, II, 665.

Aones, tribu des Pélasges, I, 44.

Aornos, en Bactriane, III, 287.

Apelles (le peintre), III, 78.

Aphormion (vallée d'), en Béotie, sur le golfe de Corinthe, I, 16.

Aphrodite, voyez **Vénus**.

Apia, nom ancien du Péloponnèse, I, 116.

Apollodore, Athénien, III, 211.

Apollon, divinité d'origine asiatique I, 41. — Devient une des grandes divinités de la Grèce I, 197-200, 207, 211, 219, 488, 518; II, 361.

— (laurier d'), I, 10 et n° 2.

— **Daphnéen**, I, 117,

Didyméen (temple d'), près de Milet, I, 616; III, 82,

Apollon Epikourios (temple d') à Phigalie, en Arcadie, II, 348, 406; III, 63, 446.

— **Grynéen** (temple d'), en Éolie, I, 590.

— **Lycien** (temple d'), près de Patara, I, 546.

— **Triopios** (temple d'), centre des Doriens d'Asie Mineure, I, 591.

— **Spodios** (autel d') à Thèbes, I, 283.

— **Patroos**, statue d'Euphranor, III, 78.

— **Sauroctonos**, statue de Praxitèle, III, 69.

Apollonidas de Sicyone, III, 501.

Apollonidès (le médecin), de Cos, II, 410.

Apollonie d'Épire, fondée par Corinthe, I, 554.

— de Libye, fondée par Cyrène, I, 577

— dans la Chalcidique, III, 3, 4, 194.

— d'Illyrie 467, 473, 547.

Apoxyoménos (l'), œuvre du sculpteur Lysippe, III, 78.

Appius Claudius, III, 501.

Apriès, roi d'Égypte, I, 700.

Aratus, chef et fondateur de la ligue achéenne; affranchit Sicyone de la tyrannie de Nicoclès, III, 414-418. — Ses guerres contre les tyrans et la démagogie, 426-431. — Vaincu par les Étoliens à Caphyes, 447. — Allié et conseiller de Philippe V de Macédoine, 463, 470, 471. — Divinisé après sa mort, I, 241, note.

Arbèles (bataille d'). L'armée de Darius est de nouveau détruite par Alexandre, III, 276, 277.

Arcadie (l'). Sa situation géographique, I, 19, 20, 292, 477. — Son développement après la bataille de Leuctres, III, 34. — Se donne une nouvelle constitution, 38, 45, — En lutte avec l'Élide, 57, 62, 236.

Arcadiens (les). Dans la seconde guerre de Messénie, I, 344, 353. — II, 509.

Arcas, premier roi de l'Arcadie, I, 480.

Arcésilaos III, roi de Cyrène, I, 700.

Archagathos, fils d'Agathocle, III, 598.

Archélaos, roi de Macédoine, accueille Euripide, II, 289; III, 139.

Archias, descendant de Téménos. Exilé de Corinthe par ordre de la Pythie, il fonde Syracuse, I, 558.

— chef de l'aristocratie Thébaine, III, 7, 8.

Archidamie, riche lacédémonienne, défend Sparte contre Pyrrhus, III, 407, 433.

Archidamos, roi de Sparte, II, 125, 438, 447, 456.

— fils d'Agésilas, roi de Sparte, III, 46, 397.

Archiloque de Paros, I, 627.

Archimadie, prêtresse de Cérès, I, 346.

Architecture grecque (origine de l'), I, 614; II, 327; III, 643.

Archithéorie, l'une des principales liturgies à Athènes, II, 185.

Archontes (les) à Athènes, II 202, 372, 462. —

Aristide rend les fonctions d'archonte accessibles à tous les citoyens, II, 100, 197.
Archonte-roi (l'), à Athènes, chargé de fonctions religieuses, I, 372, 754.
Archytas de Tarente, I, 507, 650.
Arcia la fontaine), en Béotie, I, 46.
Aréopage (l') institué par Cécrops, I, 52; Solon le conserve, 386, 401. Ses attributions, 391-395. — Abaissé par Ephialte, II, 132, 134.
Arès, divinité thrace, I, 41, devient le dieu de la guerre (Mars) chez les Grecs, 194, 211.
Arétès, commande la cavalerie macédonienne à la bataille d'Arbèles, III, 275.
Aréthuse (la nymphe), I, 13.
— (fontaine), à Syracuse, I, 558.
Areus, roi de Sparte, III, 407, 408, 432, 433.
Argée, roi de Macédoine, III, 136, 143, 146, 148.
Argie (l'), partie stérile de l'Argolide, I, 487.
Argiens (les), I, 300.
Argo, navire des Argonautes, I, 11, 100.
Argolide (l'), I, 14, 21, 38, 51, 66, 88, 116, 144, 487-490; II, 488, 514.
Argonautes (expédition des), I, 100.
Argonautiques (les), poème cyclique, I, 104.
Argos, capitale de l'Argolide, I, 46, 51, 143, 147, 343, 355, 473, 488-490; II, 110, 131, 161, 385, 516, 536, 713. — Prospérité d'Argos, après la guerre du Péloponnèse, II, 507. — Essai de confédération des petites cités grecques; lutte contre Sparte, 508-516. — Soutient les Arcadiens contre les Éléens, III, 54. — Son territoire ravagé par Philippe de Macédoine, 227. — Se révolte contre les Madoniens, 236. — Cédée par Philippe III au tyran Nabis.
— (Monuments cyclopéens à), I, 66.
Argyraspides, soldats de la garde d'Alexandre, III, 246, 363, 365.
Ariabignès, frère de Xerxès, commande la flotte phénicienne à Salamine, II, 69.
Ariane, fille de Minos, délivre Thésée, I, 87.
Ariarathe, roi de Cappadoce, III, 325.
Arion, de Méthymne, I, 624.
Ariobarzane, satrape de Phrygie, III, 50; 243.
Aristagoras, gendre d'Histiée de Milet, II, 5, 7.
Aristarque, l'un des auteurs de la révolution oligarchique à Athènes, II, 575, 578.
Aristénès, Achéen, III, 488, n. 1.
Aristide, rival de Thémistocle, exilé par l'ostracisme, II, 28, 29. — Surnommé le Juste, 94. — Etablit une alliance entre Athènes et les Grecs de la côte d'Asie et des îles, 106. — Sa pauvreté, II, 113. — Il ouvre l'accès des charges à tous les citoyens, 109, 197.
Aristidès (le peintre), béotien, II, 432.
Aristippe, le philosophe, fondateur de l'école cyrénaïque, III, 83.
Aristippos, tyran d'Argos, tué par Aratus, III, 427, 428.
Aristocratès, roi d'Arcadie, I, 350, 353.
— **II**, roi d'Arcadie, est lapidé par ses sujets, I, 481.
Aristodémos, l'un des chefs Héraclides, I, 143, 144, 297, 336.
— guerrier messénien, I, 339, 341.
Aristodicos, de Cymé, I, 685, 686.
Aristogiton, l'un des assassins d'Hipparque, I, 450-457, 470.
Aristomachos le Jeune, tyran d'Argos, III, 428.
Aristoménès, héros messénien, I, 344-354.
Ariston, stratège des Étoliens, III, 447.
Aristonicos de Marathon, mis à mort par ordre d'Antipater, III, 340.
Aristophane, fils de Philippe, poète comique. Ses satires de la démocratie athénienne, II, 236-239, 295-304. — Son irréligion. La mythologie ridiculisée dans son théâtre, 305-312. — Ses principales comédies, 313-321.
Aristote, fils du médecin Nicomaque, de Stagire, chargé de l'éducation d'Alexandre, III, 95-99: universalité de ses connaissances. Ses principaux traités, 99-104; sa philosophie comparée à celle de Platon, 101-106; ses théories politiques, 103-106.
Arnautes (les), I, 40.
Arné, dans la Thessaliotide, I, 140 et n. 2.
Arrhidée, fils de Philippe de Macédoine, III, 196, n. 1. — Proclamé roi à la mort d'Alexandre, 320, 348, 354, 355. — Mis à mort par Olympias, 366.
Arsès, roi des Perses, III, 245.
Artaban, frère de Darius, II, 36.
Artabaze, satrape de Bithynie, II, 41, 83, 114.
— satrape de Phrygie, III, 244.
Artaphernès (le satrape), I, 467; II, 2, 5, 7, 18, 491.
Artaxerxès Ier, roi de Perse, II, 116, 427. — Son intervention dans les affaires de la Grèce, III, 26, 50.
— **II**, Memnon, III, 244.
Artémis, divinité thrace, II, 23.
— (Diane), I, 194, 731, n. 1.
— **d'Ephèse**, I, 189.
— (temple d'), à Éphèse, II, 343.
— **Leucophryne** (temple d'), à Magnésie du Méandre, I, 617.
Artémise, reine de Carie. Son courage à Salamine, II, 69.
Artémision (l'), promontoire en Eubée, II, 49.
Arthétamos, chef illyrien, III, 515.
Arts (les), aux temps héroïques, I, 177, n. 4.
— dans les colonies grecques, II, 613.
— à Athènes, II, 327-380.
— dans le reste de la Grèce, II, 402-422.
— dans toute la Grèce, III, 645.
Asandros, un des généraux d'Alexandre le Grand, III, 323.
Asclépios (Esculape), I, 281.
— (ex-voto à), I, 283.
Ascra, bourg de la Béotie, I, 515.

Ascuris (le marais), en Thessalie, III, 526.
Aspasie de Milet, devient l'épouse de Périclès, II, 151, 210, 242 et n. 3.
Assemblée publique (l'), à Sparte, I, 310.
— **du peuple** (l'), à Athènes, I, 398; II, 203; supprimée par le parti oligarchique, 570.
— **des femmes** (l'); comédie d'Aristophane, II, 314.
Assos, sur le golfe d'Adramytte, I, 540; III, 244.
— (temple d'), en Asie Mineure, II, 330.
Assyrie (civilisation de l'), I, 604.
Assyriens (les), I, 32.
Astacos, en Acarnanie, II, 448.
Astarté, divinité phénicienne, I, 192, 705.
Astyage, roi des Mèdes, I, 663.
Atalante, vaincue par Hippomène, I, 91.
Athamas, roi des Minyens, père d'Hellé, I, 75, 100.
Athéna (temple d') à Priène, I, 616.
— (temple d') au cap Sunion, II, 342.
— **Aléa** (temple d') à Tégée, construit par Scopas, III, 77.
— **Hygia** (autel d') sur l'Acropole, II, 409.
— **Khalkiœcos** (temple d') à Sparte, II, 329.
— statue en bois de l'Érechthéion, la plus ancienne image de la déesse, II, 345.
— statue colossale du Parthénon, œuvre de Phidias, II, 357.
— **Promachos** (statue d') sur l'Acropole, II, 20, 337, 354.
Athènes, I, 11, 21, 39, 46, 52, 66, 589. — Victoires à Marathon, à Salamine et à Platée, II, 1-74. — Suprématie d'Athènes après les guerres persiques, II, 74-142. — Athènes sous Périclès, 145-225. — Les lettres à Athènes au cinquième siècle, 245-321. — Les arts à Athènes au cinquième siècle, 327-375. — Lutte avec Sparte dans la guerre du Péloponnèse, 425-489. — Révolution oligarchique à Athènes, 561-571. — Déclin de la puissance athénienne après l'expédition de Sicile, 502-534. — Ruine d'Athènes à Ægos-Potamos. Sa soumission à Sparte, 589-605. — Athènes après la guerre du Péloponnèse. Les Trente, 605-618. — Athènes, ennemie de Philippe de Macédoine, III, 187 et suiv. — Démétrius Poliorcète, à Athènes, 380.
Athéniens. Leur caractère et leurs mœurs entièrement opposés à ceux des Spartiates, I, 361; III, 611-614.
Athos (le mont) percé par Xerxès, II, 39.
Atimie (l'), privation des droits civiques à Athènes, I, 401.
Atlas, roi de Maurétanie changé en montagne, I, 83; ou Titan, 134, 203.
Atossa (la reine), mère de Xerxès, II, 89, 260.
Atrax, ville thessalienne, III, 479
Atrée, fils de Pélops, héros légendaire, I, 58, 91, 116-1171, 42.
Atrides, ou descendants d'Atrée, I, 116.
Attale, général de Philippe de Macédoine, III, 228. — Tué par ordre d'Alexandre, III, 236.
Attique (l'), I, 11, 13, 14, 18, 21, 23, 25, 38, 52, 57, 61, 66, 144, 359, 362.
Atys, fils de Crésus, I, 665, 667-671.
Augias, I, 84.
Aulis, en Béotie, I, 15, 118.
Aurore (l') divinité, I, 92.
Autoclès, orateur athénien, III, 26.
Axiéros, l'une des divinités cabires, I, 765.
Axiokersa, l'une des divinités cabires, I, 765.
Axiokersos, l'une des divinités cabires, I, 765.

Babylone, occupée par Alexandre, III, 277. — Alexandre y meurt, III, 314.
Bacchanales, I, 754.
Bacchantes, I, 757.
— (les); tragédie d'Euripide, II, 289.
Bacchus, I, 50, 209, 212 n. 3, 518, — Culte orgiastique; les bacchanales, 754. — Divinité orphique sous le nom d'Iacchos, 783.
— (théâtre de) à Athènes, II, 341.
Bacchylide, neveu de Simonide de Céos, II, 520.
Bachiques (mystères), I, 785-787.
Bacis (le devin), de Béotie, II, 305.
Bactres, III, 287.
Bactriane (la), III, 287.
Bagoas, eunuque, III, 245.
Barathron (le), à Athènes, I, 465.
Barcé, I, 577, 598, 700.
Bardylys, roi des Illyriens, III, 143, 148.
Barsine, fille aînée de Darius. Épousée par Alexandre, III, 309, 322.
— femme de Memnon de Rhodes, III, 320 et n. 2.
Bastarnes (tribu des), III, 509.
Bathyclès, de Magnésie du Méandre, I, 619.
Battiades, descendants de Battos, famille régnante à Cyrène, I, 699.
Bellérophon, I, 80, 88.
Bélus, I, 51.
Bendis, divinité thrace, II, 307.
Béotarques, magistrats suprêmes de la confédération béotienne, I, 517.
Béotie (la), I, 15, 16, 18, 23, 46, 65, 75, 358, 514-521; II, 142, 480, 491, 513, 514; III, 10, 11, 495.
Béotiens, I, 468-469.
Bès, dieu des Phéniciens, I, 215.
Bessus, satrape de la Bactriane, III, 280. — Meurtrier de Darius, 281. — Sa résistance à Alexandre, 283, 287. — Livré à Alexandre par le Sogdien Spitamène, 287.
Bétis, gouverneur de Gaza, III, 267.
Bias, de Priène, un des Sept Sages, I, 654, 660, 689.
Bithyniens (les), I, 41.
Bolg, chef gaulois, III, 404.

Bounarbachi (village de), peut-être sur l'emplacement de Troie, I, 34, 108.
Borée, I, 92.
Bosphore Cimmérien (le). Ses relations avec Athènes, II, 159, 170.
Brachyllas, III, 512.
Branchides (famille des), I, 673. — Alexandre la fait massacrer entièrement lors de son passage dans la Bactriane, III, 287.
Brasidas, général spartiate, dans la guerre du Péloponnèse, I, 240, 306; II, 448, 462, 463, 484. — Porte la guerre en Thrace, II, 492-498. — Sa mort, II, 498. — Honneurs rendus à sa mémoire, II, 498.
Brindes, III, 558.
Briséis, I, 120.
Bruttiens, I, 712.
Bucéphalie, fondée par Alexandre, III, 300.
Budget athénien. Principales ressources et dépenses d'Athènes, II, 178-196.
Bularchos (peintre), I, 617.
Byzance, II, 164, 165, 579, 583, 687, 727. — Alliée d'Athènes, puis de Thèbes, III, 18, 54, 162. — Assiégée par Philippe; intervention de Démosthène, III, 211, 212.

Cabala. Victoire de Denys de Syracuse, sur les Carthaginois, III, 582.
Cabires (dieux), honorés surtout à Samothrace, I, 281, 764-765.
Cadmée (la), I, 49. — Surprise par Phébidas, III, 5, 6.
Cadméens, I, 140.
Cadmos de Milet, historien, I, 632; II, 397.
Cadmus, Phénicien, fondateur de Thèbes, I, 46, 49, 54.
Caïcos (le), fleuve, I, 108.
Calchas (le devin), I, 161, 282.
Callias, orateur athénien, I, 464. — Envoyé comme ambassadeur à Sparte, III, 26.
— chef eubéen, III 211.
Callicratès (l'architecte), construit le Parthénon avec Iktinos, II, 348.
— stratège des Achéens, s'efforce d'entraîner la ligue dans l'alliance romaine, 544-546.
Callicratidas, Spartiate d'origine laconienne, I, 306. — Succède à Lysandre comme commandant de l'armée spartiate dans la guerre du Péloponnèse, II, 592, 594, 691.
Callidromos (le mont), tourné par les Perses aux Thermopyles, II, 54, 58.
Callimachos (le polémarque) commande avec Miltiade les Athéniens à Marathon, II, 17, 19, 23.
— invente le chapiteau corinthien, II, 343 et n. 4.
Callinos d'Éphèse, poète élégiaque, I, 627, 656, 657.
Callippos (l'Athénien). Commande l'armée grecque contre les Gaulois, III, 405.
— meurtrier de Dion de Syracuse, III, 586
Calristhène d'Glynthe, neveu d'Aristote, III, 296.
Callistrate, orateur et général athénien, III, 25, 26.
Calypso, I, 134.
Camarine (tentative d'Athènes contre), II, 536. — Assiégée par les Carthaginois, III, 569. — Reprise par Denys de Syracuse, III, 574.
Cambuniens (monts), I, 9, 10, 12.
Camiros, ville dans l'île de Rhodes, I, 591.
Canachos, sculpteur de Sicyone, I, 502.
Capanée, un des sept chefs armés contre Thèbes, I, 98.
Caphyes (bataille de). Les Étoliens vainqueurs d'Aratus, III, 447.
Cariens (les), I, 54, 57, 542; II, 7.
Carcinos de Rhégion, potier, père d'Agathocle, tyran de Syracuse, 592.
Carthage, I, 24, 562, 589. — En guerre avec la Sicile, II, 519; III, 560. — Les Carthaginois vaincus à Himère par Gélon de Syracuse, II, 519. — Siège de Sélinonte et d'Himère, III, 561, 562. — Sièges d'Agrigente, de Géla et de Camarine, III, 567, 568. — Les Carthaginois vaincus par Denys de Syracuse, III, 564-582. — Par Timoléon près du Crimisos, III, 587. — Par Agathocle, III, 596-598.
Caryatides, II, 338, n. 2.
Caryes, ville de la Laconie, I, 346.
Carystos, en Eubée, II, 13, 123; III, 480.
Cassandre, fils d'Antipater et roi de Macédoine, III, 351. — Ligué avec Antigone contre le nouveau régent Polysperchon, 352, 359, 360 et suiv. — Fait mourir Olympias, III, 367. — Relève Thèbes, III, 367. — Combat Antigone et Démétrius Poliorcète, 370-397. — Prend le titre de roi, III, 387.
Castalie (fontaine), à Delphes, I, 528, 734.
Castor et Pollux, I, 95, 100, 345.
Cassandre, fille de Priam, I, 132.
Cassandrea, sur le golfe Thermaïque, fondée par Cassandre, III, 367.
Catane, ville de la Sicile, I, 557; II, 522, 535; III, 571.
Catonacophores, serfs, à Sicyone, I, 499.
Caucones (tribu pélasgique des), I, 44.
Cébès, l'un des disciples de Socrate, III, 95, n. 1.
Cécropia, bâtie par Cécrops, I, 52.
Cécrops. L'organisation de l'Attique lui est attribuée, I, 46, 52, 53, 363.
Celtes (les), I, 39.
Cenchréæ, un des ports de Corinthe, I, 19.
Centaures (les), I, 92.
Centimanes, géants, I, 9.
Céphale et l'Aurore, I, 92.
Céphallénie, II, 460; III, 22. — Prise par Flamininus, III, 494.

Céphise (le), I, 18, 23. — Sur le fronton du Parthénon, II, 333, 367.
Céramique (le), cimetière public à Athènes, II. 341 n. 2; III. 78 et n. 4.
Cérès (v. **Déméter**), I, 43, 112, 188, 209, 211.
— (**les fêtes de**); comédie d'Aristophane, II, 314.
Cérèthrios, chef gaulois, III, 404.
Chabrias, général athénien, sa résistance à Agésilas, III, 20. — En lutte avec Épaminondas, 45. — Combat en Égypte au service du roi Acoris, 122, 160, 243
Chalcédoine, II, 583, 727.
Chalcidiens, I, 564.
Chalcidique (la), I, 551. — Dans la guerre du Péloponnèse, II, 492, 493, 495, 510, 527. — Confédération des villes de la Chalcidique, III. 4, 52.
Chalcis, en Eubée, I. 23, 467, 550. — Ses luttes avec Érétrie, 522-524; II, 168; III, 476, 491, 549.
Chaoniens (les), II, 460.
Charès (le sculpteur), de Lindos, édifie le colosse de Rhodes, III, 64.
— général athénien, III, 160, 166; — Envoyé au secours d'Olynthe assiégée par Philippe, 193. — Vaincu à Chéronée, 222.
Charidémos, général athénien, III, 161. — Envoyé au secours d'Olynthe assiégée par Philippe, 195. — S'exile en Perse, 242, 256.
Charilaos, neveu de Lycurgue, I, 303, 334, 335.
Charites (les), I, 521.
Charmide, disciple de Socrate, II, 664.
Charon, thébain, III, 7, 8
— **de Lampsaque**, logographe antérieur à Hérodote, II, 397 n. 2.
Charondas. Donne des lois aux cités de Catane et de Rhégion, I, 575. — Ses lois sont adoptées par Thurion, II, 173.
Charops, chef épirote, III, 478, 488 n. 1.
Charybde, gouffre, I, 135.
Chéronée, en Béotie. Dans la guerre du Péloponnèse, I, 515. — Athènes et Thèbes y sont vaincues par Philippe de Macédoine, III, 221.
Chersiphron (l'architecte). Commença la construction du temple d'Éphèse, II, 414.
Chersonèse de Thrace, (la), I, 120; II, 101, 102; III, 159, 244
— **Taurique** (la), I, 504.
Chevaliers, la seconde des classes de citoyens à Athènes, I, 388.
— (les), comédie d'Aristophane, II, 299, 300, 302, 314.
Chilon de Sparte, un des Sept Sages, I, 634.
Chimère (la), I, 80.
Chios, ville d'Ionie, II, 8, 100, 162, 563, 564, 566, 583, 589, 688. — Tour à tour alliée d'Athènes, de Thèbes et de la Macédoine, III, 18, 54, 164, 268. — Prise par Memnon de Rhodes, 254.
Chiron (le centaure), I, 77, 79.
Choaspe (le), fleuve de l'Inde, III, 297, 298.
Choerilos (le poète), vainqueur d'Eschyle, II. 250. — A la cour de Philippe de Macédoine, III, 140.
Choragique (monument), érigé par Lysicrate à Athènes, II, 341.
Chorégie. L'une des principales liturgies à Athènes, II, 185.
Chrémyle, personnage de comédie, II, 302.
Chromios, guerrier argien, I, 356.
Chrysés, prêtre d'Apollon, I, 219.
Chryséléphantines (statues). Les principales statues de Phidias sont formées de matières précieuses, II, 354-360.
Chrysopolis, en Bithynie, fortifiée par Alcibiade, II, 583.
Chypre, I, 23, 37, 703; II, 135; III, 244, 371.
Cilicie (la). Soumise par Darius, III, 258.
Cilix, frère de Danaüs, I, 46.
Cimmériens (les), I, 103, 656.
Cimolo (île de), I, 6.
Cimon, de la famille des Éacides, I, 144, frère de Miltiade, I, 450.
— fils de Miltiade. II, 120. — Détruit une flotte perse et phénicienne, II, 123-125. — Ses largesses, pour acquérir la popularité, II, 129-130. — Banni par l'ostracisme, I, 404; II, 132 — Rappelé par Athènes, meurt au siège de Kition, 139, 140.
Cinadon, conspire pour renverser le gouvernement oligarchique de Sparte, II, 694-695.
Cinq cents (conseil des), à Athènes, II, 154.
Cinq mille (assemblée des), succède à l'assemblée générale après la révolution oligarchique à Athènes, II, 570, 576, 577.
Cios, en Bithynie. III, 422 n. 2.
Circé, I, 104, 135.
Cirrha, I, 16, 381, 528-530. — Détruite par ordre des amphictyons, 731.
Cithéron (le), I, 11, 18, 33; III, 21.
Citoyens (nombre probable des) à Athènes, II, 153, n. 1.
Clazomène, ville d'Ionie, II, 7, 564, 566.
Cléandridas, spartiate, II, 143.
Cléandros, tyran de Géla, I, 475, 713.
Cléarque, chef des grecs mercenaires dans l'expédition de Cyrus, II, 674, 675, 677, 681.
Cléobis et **Biton**, I, 430.
Cléomachos, chef thessalien, I, 524.
Cléombrote, roi de Sparte, porte la guerre en Béotie, III, 14, 21. — Vaincu par Épaminondas, à Leuctres, III, 28-30.
— gendre de Léonidas, roi de Sparte et collègue d'Agis IV, III, 434, 435.
Cléomène, roi de Sparte, I, 299, 356. — Lutte contre Athènes, I, 458, 459, 466-468; II, 5, 11, 12.

Cléomène III, roi de Sparte, fils et successeur de Léonidas, reprend les projets de réforme du roi Agis, III, 436. — En lutte avec la ligue achéenne, 437. — Ruine Mégalopolis, 441. — Vaincu par Antigone à Sellasie, 443. — Se réfugie à la cour de Ptolémée Évergète. Sa mort, 444.
Cléon, fils de Cléænète, démagogue athénien, souvent mis en scène par Aristophane, II, 299-306, 407, 473, 482, 487. — Ses succès militaires à Sphactérie, 486, 487. — Sa mort à Amphipolis, 498, et n. 1.
— tyran de Sicyone, III, 414.
Cléones, ville d'Argolide, I, 147.
Cléonyme, prétendant au trône de Lacédémone, III, 407.
Cléonymos, tyran de Phlionte, III, 431.
Cléopâtre, nièce d'Attales, épousée par Philippe, III, 229. — Mise à mort par Olympias, 235.
— sœur d'Alexandre, III, 348. — Assassinée par Antigone, 377.
Clérouques, colons athéniens, II, 168.
Clérouquies, colonies athéniennes. Leur caractère particulier, II, 174.
Clinias, père d'Alcibiade, II, 502.
— tyran de Sicyone, III, 414.
Clisthénès, tyran de Sicyone, I, 242, 577, 499, 500, 731.
— de la famille des Alcméonides, petit-fils du précédent et l'un des fondateurs de la démocratie athénienne. Ses réformes. I, 450-467. — Institue l'ostracisme, 464.
Clytemnestre, épouse d'Agamemnon, I, 91, 116, 133.
Clitos, amiral macédonien, vainqueur des Athéniens, III, 337. — Vainqueur d'Antigone, 630.
Cnide, ville de la Carie, I, 591; II, 385. — Son école de médecine rivalisait avec celle de Cos, 411. — Cnide dans la guerre du Péloponnèse, 566. — Le général athénien Conon y détruit la flotte lacédémonienne, 719.
Cnosse. Voy. **Knosse**.
Codoman, neveu d'Artaxerxès, devient roi des Perses (Darius III), III, 246.
Codrus, I, 144, 370-371.
Colchide, I. 100-103.
Colonies grecques, I, 588-654.
Colonnes d'Hercule, I, 85, 105.
Colonnes (le cap), II, 342 et n. 3.
Colons, leur condition à Athènes, avant la réforme de Solon, I, 373.
Colophon, ville d'Ionie, I, 543, 656.
Colotès (le ciseleur), élève de Phidias, II, 342, n. 3, 417.
Comana, ville de Cappadoce, I, 604
Comédie (la) à Athènes, avec Aristophane, II, 296.
Conipodes, nom donné aux esclaves à Épidaure, I, 490.
Conon, général athénien, son rôle à la fin de la guerre du Péloponnèse, II, 591, 595. — Détruit la flotte lacédémonienne à Cnide, 719. — Chasse les harmostes lacédémoniens des îles et cités grecques d'Asie, 719. — Rebâtit les Longs Murs d'Athènes, 723, 724. — Athènes lui élève une statue de bronze, 727.
Contributions (les) imposées aux citoyens à Athènes, II, 185.
Copaïs (lac), I, 15, 65, 85, 526.
Corcyre, fondée par Corinthe, I, 504, 554, 590; II, 45, 141. — Appuie les prétentions du parti aristocratique d'Épidamne, 429. — Lutte avec Corinthe, 431-434. — Révolution démocratique pendant la guerre du Péloponnèse, 478, 480; III, 22, 23, 167, 467.
Corinne, I, 518.
Corinthe, I, 21, 142, 148, 468, 489, 502-511, 550, 553, 670; II, 136, 141, 431, 382, 385, 427. — Prend la défense du parti populaire à Épidamne, 429. — Lutte avec Corcyre, 430-434; vaincue à Potidée, 435. — Dans la guerre du Péloponnèse, 460, 482, 500, 508, 514, 542. — Guerre dite de Corinthe, 709-738; III, 33, 45, 52, 63, 377, 440, 487. — Détruite par les Romains, 549.
— (isthme l'), I, 12, 13, 19, 503.
— (golfe de), I, 11, 16, 18.
— (temple de Héra à), l'un des plus anciens temples doriques, II, 330.
Corinthie (la), I, 14.
Corœbos, commença le temple d'Éleusis, II, 219, 348.
Coronée, II, 142, 502. — Combat des Spartiates et des Thébains, II, 714.
Coronis, assiégée par les Messéniens, III, 501.
Corporations (les) à Athènes, I, 429.
Coruncanius, député romain. Mis à mort par Teuta, reine d'Illyrie, III, 467, 468.
Corybantes (les), prêtres de Cybèle, I, 44.
Corynéphores, serfs à Sicyone, I, 490.
Corse (la), II, 521.
Cos, II, 385, 589. — Son école de médecine, rivale de celle de Cnide, produisit Hippocrate, II, 411; III, 162, 211, 254, 268.
Cosmète, magistrat athénien chargé de la surveillance des Éphèbes, I, 416.
Cotys, roi des Thraces-Odryses, III, 51, n. 3, 514
Cotytto, divinité thrace, II, 651.
Courses de chars à Sicyone, I, 499, 500.
Crannon. Antipater y défait l'armée des Grecs ligués contre la Macédoine, II, 337.
Cratès, philosophe cynique, II, 231 et n. 1.
Cratère, un des généraux d'Alexandre le Grand, III, 320, 323, 345-348.

Cratinos, poète comique, précurseur d'Aristophane, II, 240, 301, 313 n. 1, 314 n. 1.
Crète (île de), I, 5, 46. — Célèbre surtout dans l'âge héroïque, I, 62, 705. — Sa fertilité, 704; II, 46.
Crétois (éducation sévère des jeunes), I, 61.
Crétoises (lois). Montesquieu les regarde comme l'original des lois de Lycurgue, I, 710.
Critias, le plus cruel des trente tyrans, fut disciple de Socrate, II, 578, 609, 633, 664.
Critolaos, l'un des Achéens détenus en Italie, III, 546, 554.
Criton, disciple de Socrate, II, 668.
Crénides, prise par Philippe de Macédoine, III, 157.
Créon, roi de Thèbes, I, 98, 99.
Cresphontès, un des Héraclides, I, 336.
Crésus, roi de Lydie, I, 223, 357, 450. — Le récit de ses infortunes, d'après Hérodote, I, 660-683
Créuse, I, 104.
Créüsis (vallée de), en Béotie, sur le golfe de Corinthe, I, 16.
Crissa, en Phocide, I, 527-528.
Crotone, ville de la Grande-Grèce, I, 566, 568. — Prise par Denys de Syracuse, III, 580.
Ctésias, de Cnide, médecin d'Artaxerxès Memnon et historien, II, 410.
Culte public (le) dans l'âge héroïque, I, 275-291.
Cumes. Fondée par les Chalcidiens, I, 525, 549, 550, 565, 566 et n. 2, 712; II, 519; III, 558.
Cunaxa, ville de la Babylonie. Cyrus le Jeune y livre bataille, avec l'appui des Grecs mercenaires, à son frère Artaxerxès, II, 677-680.
Curétes (les), I, 44.
Cybèle (temple de) à Sardes, brûlé par les Ioniens, II, 6.
Cyclades (les), I, 5, 14, 25, 57.
Cycliques (poëtes), I, 622.
Cyclopes, I, 30, 51, 66, 83, 134.
Cyclopéens (monuments), I, 66-69 et n. 2.
Cydnus (le), fleuve de la Cilicie, III, 257.
Cydonie, fondée par Minos, I, 61, 495.
Cyllénè, ville d'Arcadie, I, 353.
Cylon, eupatride, cherche à s'emparer de la royauté à Athènes, I, 376. — Assassiné par Mégaclès, chef de la famille des Alcméonides, 377.
Cymé, principale ville de l'Éolide, refuse de livrer le Lydien Pactyès aux Mèdes, I, 685-686. — II, 7, 591.
Cynané, l'une des sœurs d'Alexandre, III, 322, 347.
Cynégire, frère d'Eschyle. Son héroïsme à la bataille de Marathon, II, 19.
Cynosarge (le), gymnase d'Athènes où enseigna Antisthène, II, 341, n. 2.
Cynoscéphales, en Thessalie, Flamininus y détruit l'armée macédonienne commandée par Philippe III, III, 483.
Cynurie (la), I, 355, 356, 489; II, 489.
Cypre (île de). Voyez **Chypre**.
Cypsélos, tyran de Corinthe, I, 475, 480, 507-509.
Cyrénaïque (la), I, 5, 6.
Cyrène, fondée par les Doriens de l'île de Théra, I, 577, 598, 699-701; III, 272, 257.
Cyrus, roi des Mèdes, I, 676. — Conquiert la Lydie, I, 676. — Asservit les Ioniens, 687, 688.
— **le Jeune**, fils de Darius II et de Parysatis. Succède au satrape Tissapherne, dans le gouvernement maritime des provinces de l'Asie Mineure, II, 589, 595. — Son expédition pour détrôner son frère Artaxerxès, 673-680. — Sa mort à la bataille de Cunaxa, 680.
Cythère (île de), I 62, 357, 489; II, 488.
Cyzique, ville de la Mysie, I, 597 et n. 1. — Alcibiade y détruit la flotte des Péloponnésiens, II, 580.

Damocritos, Achéen exilé, III, 546.
Damon, enseigna la musique à Périclès, II, 145, n. 2. — Fut victime de l'ostracisme, I, 464.
Danaé, fille d'Acrisios, I, 82, 218.
Danaïdes (les), I, 51.
Danaüs, roi d'Égypte, I, 46, 51, 54.
Danse (la) chez les Grecs, II, 377-380.
Daphnous, ville de Phocide, I, 16.
Dardaniens, I, 40.
Darius Ier, fils d'Hystaspe, roi de Perse, II, 2, 32, 35.
— **III**, dit Codoman, roi de Perse, vaincu par Alexandre à Issus, III, 258-260; à Arbèles, 274. — Tué par Bessus, satrape de la Bactriane, 281.
Datame, satrape de Cappadoce, III, 244.
Datis (le Mède), II, 13, 18.
Daulis, en Phocide, I, 42.
Décélie, dans la guerre du Péloponnèse, II, 542 — Le roi Agis s'y établit pour ravager l'Attique, 561, 562, 577, 578.
Dédale, I, 63, 617.
Délion, dans la guerre de Péloponnèse, II, 491-497.
Délos, l'une des Cyclades, I, 6, 88, 440 — Devient le centre de la confédération établie par Aristide, et le trésor commun y est gardé, II, 107. — Ces privilèges retournent à Athènes, 160. — Jeux établis en l'honneur d'Apollon à Délos, 481, n. 3. — Cédée à Athènes par les Romains, III, 487.
— (temple d'Apollon à), III, 18, 225.
Delphes, I, 10, n. 2, 11, 64, 281. — Reste en dehors de la confédération phocidienne, I, 526.
— (temple de). Praxias et Androsthénès en sculptent le fronton, II, 582.

Delphes (oracle de), I, 740-743; consulté par Crésus, avant les guerres Médiques, 677; par les Athéniens, II, 46; par Lysandre, 693.
Delphinion (le fort de) dans l'île de Chios, II, 591.
Déluge de Deucalion, I, 71, n. 1.
Démade, orateur athénien, adversaire de Démosthène, III, 327, 328, 333, 339. — Mis à mort par Cassandre, III, 344.
Démarate, roi de Sparte, I, 468; II, 11, 36.
Dèmes, bourgs de l'Attique, organisés par Clisthénès, I, 460
Déméter, I, 189, 369, 742. — Les fêtes en son honneur à Athènes, I, 762-763. — Légende de Déméter Éleusinienne, 769-775.
— **Éleusinienne** (temple de), commencé par Corœbos, II, 342, 348.
Démétriade, prise par les Étoliens, III, 491.
Démétrias, nom donné à une tribu nouvelle à Athènes en l'honneur de Démétrius, III, 380.
Démétrios, sculpteur, III, 64.
Démétrius Poliorcète, fils d'Antigone, I, 19; III, 372. — Acclamé par les Athéniens qu'il délivre de la domination macédonienne, I377-380, 391 392. — Sa victoire à Salamine sur Ptolémée, 384, 387. — Prend le titre de roi. 387. — Siège de Rhodes, 389. — Vaincu par Cassandre à Ipsus, 393. — Proclamé roi de Macédoine, 398. — Prisonnier de Séleucus, 399-400.
— **II**, fils d'Antigone Gonatas, III, 431.
— fils de Philippe III. — Emmené comme otage par les Romains, III, 484. — Mis à mort par ordre de son père, III, 509-510.
Démétrius de Phalère, III, 361. — Désigné par Cassandre pour gouverner Athènes, 361, 378, 379; s'exile d'Athènes, 380 et n. 1.
— **de Pharos**, livre Corcyre aux Romains, III, 467, 469.
Démiurges (les) dans la ligue achéenne, III, 420.
Démocède de Crotone, médecin de Darius, II, 410 et n. 5.
Démocharès, neveu de Démosthène, III, 380.
Démocratès, sculpteur, III, 64.
Démocrite d'Abdère, sa philosophie; théorie atomistique, II, 402-404, 623.
Démonax, législateur de Cyrène, I, 700.
Démons (les), I, 245, 246.
Démos, personnage des Chevaliers d'Aristophane, II, 299.
Démosthène, général athénien, partage avec Cléon le commandement de la flotte athénienne au siège de Sphactérie, II, 486. — S'empare du port de Nisée, 490-491; son insuccès dans l'expédition de Sicile. Fait prisonnier par les Syracusains, 550-559.
Démosthène, l'orateur, fils d'un armurier d'Athènes, III, 171, 172 n. 1; son travail opiniâtre, 172. 173; devenu orateur officiel, sa constante préoccupation sera de combattre l'ambition de Philippe de Macédoine, 174- 176; ses *Philippiques*, 188-193, 205, 210; ses *Olynthiennes*, 195-197; il décide Athènes à envoyer des secours à Olynthe assiégée par Philippe, 195; envoyé en ambassade auprès de Philippe, 197; son rival Eschine, 197-201; il déjoue les tentatives de Philippe sur le Péloponnèse et sur l'Acarnanie, 206, 207; Byzance est sauvée par son éloquence, 211, 212; il prononce l'oraison funèbre des soldats morts à Chéronée, 224; son discours de la Couronne, 325; livré à Antipater par Athènes après l'insuccès de la guerre Lamiaque, 339; il s'empoisonne dans le temple de Neptune à Calaurie, 341; honneurs rendus à sa mémoire, 343; avec Démosthène tombent l'indépendance et la dignité des Athéniens, 345
Denys l'Ancien, III, 6, 45, 567-569; se fait reconnaître tyran de Syracuse, 569, 570; ses efforts pour rendre Syracuse puissante, 572-574; reprend Agrigente, Sélinonte et Géla sur les Carthaginois, 574; défait Himilcon devant Syracuse, 576; sa mort, 582.
— **le Jeune**, fils de Denys l'Ancien, renversé par Dion de Syracuse, III, 585, 586, 587.
Dercyllidas, général spartiate, I, 314; II, 705.
Derdas, roi des Orestes, III, 138.
Dérées (bataille de), I, 345.
Derkylos, stratège athénien, II, 229.
Dessin (origine du) en Grèce, I, 617.
Destin (la croyance au), chez les Grecs, I, 220. — Le Destin dans l'œuvre d'Eschyle, II, 252.
Deucalion, I, 11, 71.
Devins (les) I, 163, 312 n. 1.
Dexiléos, athénien. Son monument funéraire à Athènes, II, 711.
Dexippos (le Lacédémonien), III, 564.
Diagoras de Mélos (le poète), célèbre par son impiété, II, 404, 623, 657.
Dialectes grecs, I, 719 n. 2.
Diane, I, 211, 219, 544. Voy. aussi **Artémis**.
— **Limnatide** (temple de), I 336, 337.

Dicéarchos de Béotie, III, 488, n. 1.
Diéos, élu stratége des Achéens après son exil en Italie, III, 546, 548. — Vaincu à Scarphée par Métellus le Macédonique, III, 548-554.
Diétètes, établis par Solon pour juger les contestations peu importantes, I, 400.
Dieux (les) dans Hésiode et Homère, I, 183-184.
Dinocratès, chef des oligarques à Messène, III, 488, 501.
Dioclès, donne une constitution à Syracuse, III, 558.
Diodore de Sicile (l'historien), III, 558 n. 2.
Diogène d'Apollonie, philosophe ionien, II, 404, 656.
— **le Cynique**, visité par Alexandre, III, 257.
Diomède, roi de Thrace, I, 84.
— fils de Tydée, roi d'Etolie, I, 119.
Dion ou **Dium**, ville fondée par Archélaos Ier, roi de Macédoine, III, 140, 250.
Dion de Syracuse, disciple de Platon, gouverne Syracuse après en avoir chassé Denys le Jeune, III, 585.
Dionysios (le Phocéen), II, 7.
Dionysos[1], I, 194, 197, n. 1.
— (théâtre de) à Athènes, II, 217, 245 et n. 3.
Diophanès d'Achaïe, III, 488, 499.
Diopithe, général athénien, III, 188, 209.
Dioryctos (le), canal de Leucade, I, 18.
Dioscures (les), I, 206.
Dioscurias, ville grecque au pied du Caucase, I, 595, 598.
Dipœnos, sculpteur, I, 502, 618.
Dircé, femme du Thébain Lycus, changée en une fontaine, I, 23.
Divinités principales des Grecs, I, 180 et n. 1.
Dix mille (retraite des), dirigée par Xénophon, II, 681-686.
— (les), dans la constitution arcadienne, III, 38 et n. 2, 56.
Dodone, I, 3, 11, 159. — Son temple, I, 64, 161. — Ses chênes fatidiques, I, 755 et n. 1. Son oracle, II, 693.
Dolopes, (les), III, 512.
Doride (la), I, 11, 16, 552.
Dorienne (émigration), I, 545-546.
Doriens, I, 74, 147, 299, 536.
Dorieus, Rhodien, II, 591.
Dorimaque, stratége étolien, III, 424, 446, 447.
Dorique (l'ordre), est celui des premiers temples construits en Grèce, II, 329.
Doriscos (plaine de) en Thrace, Xerxès y fait le dénombrement de son armée, II, 42, 125.
Doryphore (le), œuvre célèbre du sculpteur Polyclète de Sicyone, II, 415.
Doros, descendant de Deucalion, I, 72.
Douane (droits de) à Athènes, II, 182.
Dracon, archonte d'Athènes, écrit un code de lois, I, 374 et n. 1, et 375; ses lois abolies par Solon, I, 386.
Dracon (loi de) sur le meurtre, II, 583, n. 6.
Dryades (les), I, 215.
Dryopes (tribu pélasgique des), I, 44, 141.
Dryopide (la), canton de la Thessalie, I, 147.
Drypétis, veuve d'Héphestion, III, 523.
Ducétios, chef des Sicules, II, 521, 522.
Dymanes (les), l'une des trois tribus de Sparte, I, 310.
Dymé, III, 414, 473.
Dyrrachium. Voyez Epidamme.

Éacides (les), descendants d'Éaque, I, 114, 569.
Éaque, fils de Jupiter, I, 62, 91, 241, 490-491.
Ecbatane, occupée par Alexandre, III, 280.
Échinos, occupé par Philippe, III, 219.
Éétès, roi de la Colchide, I, 100.
Égée, père de Thésée, I, 55, 86, 88.
Égée (la mer), I, 32, 57, 61, 558.
Égesta (Ségeste), ville de la Sicile, I, 558.
Égila, ville de la Laconie, I, 346.
Égine, I, 144, 467, 470, 489-496, 586; II, 11, 12, 156, 450 n. 5; ses temples, II, 330, 347, 385; entre dans la ligue achéenne, III, 451, 473.
Égion, lieu de réunion de la ligue achéenne, III, 419.
Égire, entre dans la ligue achéenne, III, 414.
Égisthe, I, 116, 135.
Égypte (établissement des Grecs en), I, 578-587.
— Son influence sur les arts de la Grèce, I, 601-602.
Éion, port d'Amphipolis, II, 120, 494, 496, 498.
Ékhémos, roi des Tégéates, I, 142.
Élatée, prise par Philippe de Macédoine, III, 216; assiégée par Flamininus, III, 480.
Elbe (île d'), II, 521.
Électre (l'), tragédie de Sophocle, II, 272.
Électryon, roi d'Argos, I, 85.
Élée, fondée par les Phocéens, I, 571, 688; son école philosophique, I, 643-653; II, 386.
Éléens (les), II, 500, 507, 508, 511, 512.
Éléonte, II, 102; III, 212.
Éleusis[1], I, 19, 25, 43, 68, 342, 518; mystères célèbres, 766-781; fêtes religieuses d'Éleusis, II, 587; les Trente s'y réfugient, 613, 614.
Élide (l'), I, 11, 21, 25, 46, 75, 144, 481-485; II, 698; III, 52, 54, 56, 236.
Élis, capitale de l'Élide, I, 481; II, 110, 515.
Elpinice, sœur de Cimon, II, 195.
Élyméens (les), tribu de la Macédoine, III, 151.
Émathie (l'), province de la Macédoine, III, 152.
Empédocle d'Agrigente, à la fois philosophe poète et physicien, I, 642; II, 401, 403, 659, n. 1; ses doctrines philosophiques : l'Amour et la Discorde principes de toutes choses, 592-596.

[1] Voy. aussi Bacchus.

[1] Voy. aussi Mystères.

Empories, fondée par Marseille, I, 577.
Emporion (l'), port du commerce au Pirée. II. 188.
Endymion, roi d'Élide, aimé de Diane et de la déesse Séléné, I, 544.
Énée, I, 119, 124, 132.
Énéia, I, 553.
Enna (ville de Sicile), prise par Denys, III, 571.
Éolide (l'), I, 539.
Éolien (dialecte), I, 74.
Éolienne (émigration), I, 539, 540
Éoliens (les), mélange de diverses tribus, I, 73, 361.
Éolos, descendant de Deucalion, I, 72.
Éordéens (les), tribu de la Macédoine. III, 131.
Épaminondas, général thébain, III, 7; son caractère, 11-13; vainqueur des Spartiates à Leuctres, 28-30; vainqueur à Mantinée, sa mort, 58-60.
Éparites (les), dans la constitution arcadienne, III, 39.
Épébolos, devin de Messénie, I. 340.
Épéios, qui construisit le cheval de Troie et fonda Métaponte, I, 131, 134.
Éphèbes; leur éducation à Athènes, I, 416-417; II, 227-229.
Éphèse, cité ionienne, I, 543, 544, 660; II, 6, 583, 707. — Alexandre propose d'achever le temple de cette ville, III, 251.
Éphètes, juges criminels institués par Dracon, I, 375, 401.
Éphialte (le Trachinien), trahit les Grecs aux Thermopyles, II, 53.
— Athénien, ami de Périclès; abaisse l'aréopage, II, 131, 132, 139, 197, 206.
Éphialtès, Athénien, III, 211, 232, 323.
Éphores, magistrats électifs à Sparte, I, 312-313, 343 et n. 2.
Épicharme, poète et philosophe sicilien, I, 631; II, 251, n. 4, 386, 390 et n. 1, 391, 520, 624 et n. 3.
Épicure, philosophe athénien, reprendra la doctrine de Démocrite, II, 404; III, 83, n. 1.
Épidamne (Dyrrachium), fondée par Corcyre, I, 554; II, 429; assiégée par les Illyriens, III, 467, 547.
Épidaure, ville d'Argolide, I. 144, 147, 487, 489-490; II, 458, 507, 514; III. 45-52. — Son théâtre, le plus beau de l'antiquité, II, 585. — Statue d'Esculape à Épidaure, II, 559, 409.
Épigones, les fils des sept chefs qui périrent devant Thèbes, I, 99, 141.
Épikourios (temple d'Apollon), près de Phigalie. Voy. **Apollon** et **Phigalie**.
Épiménide, philosophe crétois, I, 383, 705.
Épipole (l'), quartier de Syracuse, II, 542, 547, 551; III, 572.
Épire, I, 64, 535 et n. 4, III. 513, 541.
Épiscopes, chargés de surveiller la conduite des alliés d'Athènes, II, 162 et n. 1.
Épitadeus (l'éphore), I, 314, n. 1; III, 432.
Épitélès de Messénie, III. 42.
Épytos, roi de Sparte, I. 336.
Érechthée, roi d'Athènes, I, 53, 91.
Érechthéide (tribu), II, 155.
Érechthéion (l'). Le chef-d'œuvre de l'ordonnance ionique, II, 220, 334, 343 et n. 3.
Érétrie. Rivalité avec Chalcis, I, 522, 523, 530. — Prise et brûlée par les Perses, II, 13. — Prise par les Spartiates, II. 576. — Prise par les Romains, III, 480.
Érichthonios, roi d'Athènes, I. 52, 53.
Éropos, descendant de Téménos, III, 132
— roi de Macédoine, III, 136.
Érymanthe (l'), montagne d'Arcadie, I, 11. 12.
Érinnyes (les), divinités vengeresses, I, 199, 224, 208.
Érythrée, II, 563, 564.
Éryx, ville de la Sicile, I, 558.
Eschyle, fils d'Euphorion, I, 18, 29, 203, 209, 219, 237-238. — Blessé à Marathon, II, 20. — Le poète des guerres Médiques, II. 89; s'exile en Sicile à la cour d'Hiéron, II, 133 et n. 2; vaincu par Sophocle au concours des grandes Dionysies, II, 251; son œuvre tragique, 252-262, 520, 635, 657 n. 2.
Eschine, orateur athénien, rival de Démosthène, III, 196, 197, 201, 215; s'exile d'Athènes, 327, 344.
Esclaves, dans les temps héroïques, I, 164. — Dure condition des Hilotes à Sparte, 309. — Esprit libéral des lois de Solon, à l'égard des esclaves, I, 423-428; III, 61, n. 2.
Esculape, I, 100, 177, 214, n. 3. — Voy. aussi **Épidaure**.
Éson, l'un des Argonautes, I, 100.
Ésymnètes, magistrats à Mégare, I, 512.
Étéocle, fils d'Œdipe, I, 98, 521.
Etna (l'), I, 6.
Etolie (l'), I, 11, 75, 141.
Étoliens, I. 3, 16, 555. — Résistent à la domination macédonienne, III, 345. — Leurs mœurs, III, 424.
Étolienne (ligue), confédération des villes de l'Étolie, III, 423; en lutte avec la ligue achéenne, 446-449; la ligue vaincue et dissoute par les Romains, 490-498.
Étrurie (l'), II, 542.
Étrusques (les), II, 519.
Eubée (l'), I, 13, 23, 522-526; II, 142, 446, 480, 576, 583; III, 39, 160.
Eubéenne (mer), I, 15, 16.
Euboulos, orateur athénien, envoyé en ambassade auprès de Philippe de Macédoine, III, 196, 197, 206.
Euchidas (le Platéen), II, 85.
Euclès, commandant d'Amphipolis, laisse surprendre la ville par les Spartiates, II, 495.
Euclidas, roi de Sparte, frère de Cléomène, III, 438, 442.
Euclide, archonte d'Athènes; la démocratie restaurée sous son archontat, II, 617.

Euclide, grand géomètre, I. 645.
— disciple de Socrate, fondateur de l'école de Mégare, III. 85.
Eucratès. orateur athénien. mis à mort par ordre d'Antipater. III. 340.
Eudamidas. général lacédémonien dans la guerre de Corinthe, III, 4, 5.
Eudémos, satrape de la haute Asie, III. 364.
— **de Platée**. L'orateur Lycurgue lui fait décerner une couronne par les Athéniens, III, 327.
Eukheir, peintre, I, 617.
Eumée. serviteur d'Ulysse, I. 136.
Euméne de Cardie, un des lieutenants d'Alexandre; gouverneur de Cappadoce et de Paphlagonie, III, 323, 325; son attachement à la famille royale d'Alexandre, 349; s'allie avec le régent Perdiccas, 349; poursuivi par Antigone, 350; se rallie à la cause du régent Polysperchon, 355, 362, 363, 364; mis à mort par ordre d'Antigone, 365.
Euméne, fils d'Attale, roi de Pergame. III. 487, 514. — Dénonce Persée au sénat romain, 515, 516, 517. — Se rapproche de Persée, 530, 531.
Euménides les, I. 224.
— les, drame d'Eschyle, II. 258.
Eumolpos. fils de Musée, poëte et fondateur des mystères d'Éleusis, I, 42.
Eumolpides (les), prêtres de Cérès à Athènes, II, 586.
Eupatrides, anciennes et aristocratiques familles d'Athènes, I. 157, 367-371; III, 625.
Euphaès. roi messénien, I. 338, 340.
Euphémos. un des Argonautes, I, 296.
Euphranor (le peintre), III, 78.
Euphronios, peintre de vases, II, 122.
Eupolis, poëte comique d'Athènes. L'un des précurseurs d'Aristophane, II, 301, 312, 327.
Euripe, (l'), I. 13, 15, 18.
Euripide, fils de Mnésarchos, II, 281-295; la mythologie dans son théâtre, 284; caractère de ses drames, 290, 299, 310, 360, 655.
Europe, sœur de Cadmus, I, 46, 51, 218, 735.
Eurotas, fleuve, I, 13, 19, 20, 292; (vallée de l'), I, 295-296.
— roi de Sparte, I, 296.
Eurybiade, commande la flotte des alliés à Salamine, II. 51, 60, 690.
Eurydice, nièce d'Alexandre, épouse le roi Arrhidée, III. 322, 347, 348; mise à mort par Olympias, 365, 366.
Eurymédon, adjoint à Nicias pour le généralat de Sicile, II, 550, 551, 552.
Eurypon, roi de Sparte, I, 257.
Eurysthée, roi de Mycènes, I, 85, 142.
Eurysthénès, fils d'Aristodémos, I, 144, 297-300, 336.
Euthydème, commandant de la flotte athénienne dans l'expédition de Sicile, II, 553.
Euthymos, athlète fameux de Locres, I, 255.
Euxin (l'), I, 597.
Eva (le mont), III, 442.
Evadné, femme de Capanée, I. 98, 163.
Evagoras, roi de Chypre, II, 716, 727; III. 21, 242, 243.

Famille (la), aux temps héroïques, I, 163-175; à Sparte, 321; à Athènes, 413; en Grèce, III, 625. Les familles politiques à Athènes, I, 364, 367.
Faunes (les), I, 215.
Femmes. Leur condition dans les temps héroïques, I, 164-168; à Sparte, 323; à Athènes, 412; en Grèce, III, 625, 626.
Fêtes religieuses, I, 744-787.
— **à Athènes**. Périclès augmente leur nombre, II, 216.
Flamininus (T. Q.), consul envoyé en Grèce pour combattre Philippe, III, 477, 478, 479, 480, 481; s'empare de Thèbes, 482; vainqueur à Cynoscéphales, 483: — proclame la liberté de la Grèce, 486, 487, 488.
Funérailles (les), I, 171-173.
Furies (les), I, 224.

Galepsos, prise par Cléon, II, 498.
Galères athéniennes, II. 179 et n. 1.
Gargaphie (fontaine de), près de Platées, II, 79.
Gauanès, descendant de Téménos, III, 132, 133.
Gaza, prise par Alexandre, III, 267. — Victoire de Ptolémée et de Séleucus sur Démétrius Poliorcète, 372.
Géla, ville de Sicile, I, 550, 713; II, 545; assiégée par les Carthaginois, III, 569, 574.
Gélon, tyran de Syracuse. Sa victoire sur l'armée carthaginoise, I, 713-716; les Grecs sollicitent son appui contre Xerxès, II, 45.
Genthios, roi d'Illyrie, vaincu par le préteur Anicius, III, 514, 518, 522, 531, 542.
Géphyréens, peuple de la Béotie, I, 144, 369.
Germains (les), I, 39.
Géronthrées, ville de Laconie, I, 299, 334.
Gètes (les), I, 45; attaqués par Alexandre, III, 238.
Glaucos de Chios, invente la soudure du fer, I, 618.
Gnomiques (poëtes), I. 629.
Gomphi (défilé de), I, 139.
Gonnos, III, 484, 485 n. 1.
Gordion. Alexandre y tranche le nœud gordien, III, 254.
Gorgias de Léontion, sophiste, envoyé en ambassade à Athènes, II, 522, 650.
Gergones (les), I, 82.

Gorgos, fils d'Aristoménès, I, 353.
Gortyne, ville puissante de la Crète, I, 710.
Graïcos, fils de Pandore, femme de Deucalion, I, 73.
Granique (le), fleuve de la Troade, III, 249. — Alexandre y défait l'armée de Darius, III, 250
Grèce (position géographique et configuration générale de la), I, chap. I.
Grenouilles (les), comédie d'Aristophane, II, 314.
Gryllos, fils de Xénophon, III, 58.
Guêpes (les), comédie d'Aristophane, II, 302. 314.
Gygès, roi de Lydie, I, 486, 656.
Gylippos, Spartiate, fils de Cléandridas. Sa naissance, I, 306; envoyé au secours de Syracuse, II, 542; détruit la flotte et l'armée athéniennes, 545-556; chassé de Lacédémone, 560.
Gymnasiarchie, l'une des principales liturgies à Athènes, II, 185.
Gymnésiens, la dernière des classes à Argos, I, 489.
Gymnopodies (fête des), à Sparte, III, 51.
Gythéion (port de Sparte), II, 138; III, 41, 444.

Hadès, I, 215, 222 n. 1.
Hadria, reçoit une colonie athénienne, II, 174.
Hagnon, fils de Nicias, fondateur d'Amphipolis, II, 169.
Hæmonie (l'), I, 139.
Halia, sur le golfe argolique, II, 458.
Haliarte. Les Thébains y repoussent les Spartiates commandés par Lysandre, II, 709.
Halicarnasse, ville de l'Hexapole dorienne, I, 591; patrie d'Hérodote, 546; prise par Alexandre, III, 253.
Hamilcar, général carthaginois, assiège Syracuse, III, 595, 596.
Harmodios, l'un des tyrannicides, I, 450-457, 470.
Harmoste, chef militaire envoyé par Sparte dans les villes alliées, II, 687.
Harmozia (détroit d'), III, 307.
Harpagos, général de Cyrus, I, 687.
Harpalos, satrape de Babylone, III, 308, 332, 333 n. 1.
Hébé (la déesse), invoquée par les Grecs au combat de Mycale, II, 88.
Hèbre (l'), fleuve de Thrace, I, 25.
Hébreux, I, 57.
Hécatée de Milet, historien et géographe, précurseur d'Hérodote, I, 632; II, 397, 649.
Hécatombéon (l'), Cléomène y défait les Achéens, III, 440.
Hécatonnèse, île du golfe d'Adramytte, I, 539
Hécatompédon, surnom du Parthénon, II, 219
Hécatompylos, sur les confins de l'Hyrcanie et de la Parthie, III, 281, 283
Hector, I, 119, 127.
Hécube, épouse de Priam, I, 133.
Hégésippos, orateur athénien, III, 175, 208.
Hégias obtient le droit de cité à Sparte, I, 306.
Hélène, épouse de Ménélas, I, 88, 91, 117.
Héliastes (tribunal des), institué par Solon, I, 399, 400; leur autorité judiciaire s'accroît sous Périclès, II, 202, et n. 2.
Hélicé, ville de l'Achaïe, III, 413, 419.
Hélicon (l'), montagne de Béotie, I, 41, 42, 521.
Hellanicos de Mytilène, logographe, I, 632; II, 397. n. 2.
Hellanodices, magistrats chargés de la surveillance des jeux dans l'Élide, I, 485.
Hellen, fils de Deucalion, I, 72
Hellénion, communauté formée des Grecs établis à Naucratis, I, 585
Hémus (l'), montagne de Thrace, I, 23.
Héphestion, ami d'Alexandre, III, 261, 276, 289, 323.
Héra (temple d'), à Samos, I, 691.
Héraclée, de la Grande-Grèce, patrie de Zeuxis, II, 383.
— **du Latmos**, I, 544.
— **Trachinienne**, pendant la guerre du Péloponnèse, II, 513; occupée par Jason, III, 48; assiégée par le consul Acilius Glabrion, 493.
Héraclides (retour des), I, 138-142.
Héraclidès, démagogue syracusain, III, 586, 592, 593.
Héraclite d'Éphèse, philosophe ionien, I, 640-642; II, 403.
Héræa[1], en Arcadie, III, 38.
Hérakleia, ville de la Macédoine, III, 131.
Hercule, sa légende, I, 83-86, 88-90, 100, 239, 284.
— **Farnèse** (l'), réplique de l'œuvre du sculpteur Lysippe, III, 78.
— le dernier des fils d'Alexandre, tué par le régent Polysperchon, III, 369, 375.
Hérée, en Arcadie, III, 480, n. 4.
Hermès, dieu des bergers, honoré chez les Thraces, I, 41, 191 et n. 1.
— ithyphallique, I, 212.
— **Psychopompe**, I, 258.
— (l') **de Praxitèle**, III, 71, 73.
Hermione, fille de Ménélas, I, 297.
— ville d'Argolide, I, 487; II, 458.
Hermocrate, citoyen de Syracuse, chef du parti oligarchique, dirige la résistance contre Athènes, II, 525, 542, 556, 560, 567; III, 561, 567
Hermolaos, III, 296.
Hermos (l'), fleuve de Lydie, I, 545.
Héro, légende de Léandre et Héro, II, 59.
Hérode Atticus, embellit le stade, II, 342
Hérodote d'Halicarnasse, I, 663; II, 88 398-399.

1. Voy. aussi Hérée.

Héros (les), culte des saints dans le paganisme, I. 239-245.
Hésiode, fréquemment cité aux chapitres v et vi. Ses œuvres sont recensées sous Pisistrate, I. 447 : sentences morales, I, 518.
Hésione, sœur de Priam, I. 85.
Hespéris, ville de la Cyrénaïque, I. 577.
Hestiase, l'une des principales liturgies à Athènes, II. 185.
Hétaires, cavaliers macédoniens, III. 152.
Hétéries (les) à Athènes, à la fin de la guerre du Péloponnèse, II. 568.
Hioétas, tyran de Léontion, III. 586, 587.
Hiéron, tyran de Syracuse. Attire à sa cour les poëtes de la Grèce, I. 565 ; II. 386, 520 ; III. 599.
Hiéronyme de Cardie. III. 352.
Hiéromnémons, représentants des villes confédérées de la Grèce au conseil amphictyonique, I. 725
Hilotes. Dure condition des Hilotes à Sparte, I. 307-309 ; II. 489 ; ils profitent des troubles de Sparte pour se révolter, II, 125-126 : les Hilotes affranchis forment la classe des Néodamodes, II, 691
Himéra, fondée par des Syracusains, I. 561. — Gélon, tyran de Syracuse, y détruit une armée carthaginoise, II, 88 ; prise par les Carthaginois en 409, III. 563 ; reprise par Denys l'Ancien, III, 574
Himéréos, frère de Démétrius de Phalère, III. 340.
Himilcon, général carthaginois, vaincu par Denys l'Ancien, III, 575.
Hipparchos, Pisistratide, I. 464.
Hipparète, femme d'Alcibiade, II, 505.
Hipparinos, frère de Denys le Jeune. III. 586.
Hipparque, l'un des fils de Pisistrate, I, 448-452.
Hippias, l'un des fils de Pisistrate, I. 448, 470.
— capitaine dans l'armée de Persée, défend l'entrée de la Macédoine contre les Romains, III, 525, 526.
— **d'Élis**, sophiste, II, 629.
Hippobotes, nom des oligarques à Chalcis, I, 525 ; 143.
Hippoclidès, à la cour de Clisthenes de Sicyone, I, 501.
Hippocaon, roi de Sparte, I, 297.
Hippocrate obtient à Cos le culte des Héros, I. 240 ; fonde la science de la médecine sur l'expérience, II, 385, 411-414, 622 ; précurseur d'Aristote, III, 109, 139.
Hippocratès, tyran de Géla, I, 475, 715.
— général athénien, vaincu à Délion, II, 491
Hippodamie, fille du roi d'Élide Œnomaüs, I. 112.
Hippodamos de Milet, philosophe et architecte, bâtit la ville du Pirée, II. 220, 348.
Hippolyte, fils de Thésée, I, 88.
Hippoméne, vainqueur d'Atalante, I. 91.
Hipponax, poëte d'Éphèse, I. 629.
Hipponicos, riche Athénien, II, 504.
Hissarlik (découvertes à), I, 30, 33, 35.
Homère, fréquemment cité aux chapitres v et vi. La premiere édition des chants d'Homère est due à Pisistrate, I, 444.
Hippocrène (fontaine d'), I, 521.
Histiée de Milet, II, 4, 5, 7.
Histiéotide, l'un des quatre districts de la Thessalie, I, 552.
Hostilius (le consul). Envoyé par le Sénat romain pour combattre Persée, III. 522.
Hyagnis, inventeur de la flûte phrygienne, I, 610.
Hyampéia, roche delphique, I, 528.
Hyampolis, occupée par Jason, III, 48.
Hydarnès, soldat de l'armée de Xerxès, II, 54.
Hydaspe (l'), Fleuve de l'Inde, III, 299, 304.
Hyantes, tribu pélasgique, I, 44.
Hylléens (les), l'une des trois tribus de Sparte, I, 310.
Hyllos, fils d'Hercule, I. 142.
Hymette (le mont), I, 11, 18, 25.
Hypaspistes, soldats macédoniens, III, 152, 246.
Hypatès, tué par les conjurés thébains, III, 8.
Hypéracriens, nom donné aux habitants des montagnes en Attique, I, 371.
Hyperbolos, démagogue athénien, condamné par l'ostracisme, I, 494 ; II, 304, 527.
Hypéridès, orateur athénien, II, 198, 352 ; III, 175, 221. Mis à mort par ordre d'Antipater, 340, 341.
Hypothécaires (bornes), I, 385, n. 2.
Hyrcanie (l'), contrée de l'empire des Perses, III. 285.

Iacchos, divinité orphique, I, 785-787.
Ialysos, dans l'île de Rhodes, I, 33, 35, 58, 591.
Iapyges, I. 712.
Iapygie, province de l'Italie méridionale, I, 564.
Ibycos de Rhégion, poëte, vit à la cour de Polycrate de Samos, II, 520.
Ida (mont), I, 108.
Idoménée, roi de Crète, I, 63, 154.
Iktinos, l'architecte du Parthénon et du temple de Phigalie, II, 219, 334, 344, 347, 348 ; III, 662.
Iliade (l'), I, 107, 150, 209, 216, 218 ; recensée sous Pisistrate, 444
Ilissos (l'), rivière de l'Attique, I, 18 ; figure du fronton du Parthénon, II, 333.
Illyrie (l'), I, 3, 9, 13.
Illyriens (les), I, 40 ; mercenaires, III, 442.
Imbros, II, 169 ; III, 225, 487.
Impôt progressif dans la constitution de Solon, I, 389.

Inachos (l'), rivière de l'Argolide, I. 487.
Industrie (l'), dans les temps héroïques, I. 177, n. 4.
Io, changée en génisse, I, 32, 51, 218.
Iobate, roi de la Lycie, I, 80.
Ion, tragédie d'Euripide, II, 294.
Ionie (l'), I, 13, 24; révolte et ruine de l'Ionie, dans la première guerre Médique, II, 6-8.
Ioniens (les). Hérodote les fait descendre des Pélasges, I, 64.
Ionienne (mer), I, 17.
— (émigration), I, 541-545.
Ioniens (philosophes), I, 633-643.
Ionique (l'ordre), dans l'architecture grecque, II. 343.
Iphicrate, général athénien, forme un corps de peltastes remarqué dans la guerre de Corinthe, II. 720-722, 723; remplace Timothée exilé, III, 23, 26; envoyé contre Épaminondas, 44; au service d'Artaxerxès, 122; révoqué de son commandement, son procès, 166, 169; au service de Pharnabaze, 243.
Iphigénie, fille d'Agamemnon, I. 119.
Iphitos, roi des Eléens, I, 482.
Ipsus (bataille). Cassandre, vainqueur d'Antigone et de Démétrius Poliorcète, III, 393.
Ira (mont), I. 323, 339.
Iris (l'), figure du fronton du Parthénon, II, 367.
Isagoras, Athénien, rival de Clisthénès, I, 459, 466.
Isaura, ville de la Pisidie, assiégée par Perdiccas, III. 325.
Ischia (île d'), II. 519.
Isée, orateur athénien, fut le maître de Démosthène, III, 172, n. 1.
Isménias, chef du parti démocratique à Thèbes, III, 5.
Isocrate. Son discours *de la Paix*, III, 169
Issa, assiégée par les Illyriens, III, 468.
Issorion (l'), quartier de Sparte, III, 41.
Issus (le golfe d'), dans la mer de Phénicie, III, 256. — (Bataille d'). Alexandre y détruit l'armée de Darius, 258-261.
Istros, fondée par Milet, I, 598.
Ithaque (l'île d'), I, 32, 133, 135.
Ithôme, I, 323, 337, 339, 342. — Les Hilotes et les Messéniens révoltés contre Sparte s'y retranchent, II, 125.

Jason, chef des Argonautes, I, 73, 87, 100, 239
— tyran de Phères, III, 24, 39. — Ses efforts pour rendre la Thessalie plus puissante, 47.
Jeux isthmiques, I, 787.
— **olympiques**, I, 482, 489, 798, 799.
— **pythiques**, I, 531.
Jocaste, mère d'Œdipe, I, 96.
Junon est la grande déesse des Achéens, I, 83, 108, 123, 183, 209, 211, 573.
Junon d'Argos, statue de Polyclète, II, 382.
— **Lacinienne** (temple de) à Crotone, I, 571, 573, 712.
Jupiter, I, 187, 207, 211, 215, 218, 221, 478; II, 624.
— **Ithomate**, adoré à Messène, III, 45: son temple, I, 341.
— **Lycæos**, adoré en Arcadie, III, 45.
— **Olympien** (temple de), I, 443.
— **Olympien**, de Phidias, voy. **Zeus**.
— (temple de), à Agrigente, II, 386.

Kallirrhoé (fontaine), I, 407, 443
Kanachos (le sculpteur), I, 619.
Karnak, en Égypte, I, 69.
Kastri (village de), sur l'emplacement du temple de Delphes, I. 528, n. 1.
Katavothra, ou conduits souterrains en Béotie, I, 20.
Képhisodotos (le sculpteur), III. 23.
Kersobleptès, roi de Thrace, III, 201.
Kition, en Chypre, I, 549; assiégée par Cimon, II, 139.
Knosse ou **Knossos**, ville de la Crète, I. 33, 61, 710.
Kora, voy. **Proserpine**.
Kresphontès, roi de Messénie, I, 143, 144.

Labda, mère de Cypsélos, I, 507.
Lacédémon, roi de Sparte, I, 296.
Lacédémoniens, nom plus compréhensif que celui de Spartiates, I, 309, n. 3.
Lacharès, tyran d'Athènes, chassé par Démétrius, III, 395, 396.
Lachès, général athénien, ami de Socrate, II. 492; III, 158.
Laconie (la), I, 292-296. — Ses premiers I, 296-300.
Laïos, roi de Thèbes, I. 51.
Lamachos, général athénien, II, 169; adjoint à Nicias et à Alcibiade dans l'expédition de Sicile, II, 526, 535, 545.
Lamia, v. de Thessalie. Léosthénès à la tête des Grecs y défait les troupes d'Antipater, III, 334.
Lamiaque (guerre). Effort des Grecs pour rejeter la domination macédonienne après la mort d'Alexandre, III, 325-345; victoire de Lamia, 334; défaite de Crannon, 337.
Lampsaque, fondée par Milet, I, 598: son rôle dans la guerre du Péloponnèse, II, 579, 599.
Laocoon, prêtre d'Apollon, I, 300.
Laodamas, fils d'Etéocle, I, 99.
Laomédon, III, 323.
Laos, ville d'Italie, I, 567.
Lapithes, tribu pélasgique, I, 44, 92, 143.
Laranda, v. de la Pisidie, détruite par Perdiccas, III, 325.
Larisse, ville de Thessalie, I, 76, 535; III, 46.

Lasos d'Hermione, poète dithyrambique, I, 447.
Latone (la déesse), I, 112.
Laurion (mines d'argent du), I, 23, 25. — Thémistocle emploie le revenu de ces mines à la construction de galères, II, 31 et n. 1, 182.
Léandre et Héro, II, 59.
Lébédos, ville d'Ionie, I, 543; dans la guerre du Péloponnèse, II, 564.
Léchée (le), port de Corinthe, I, 502.
Léda, mère de Castor et Pollux, I, 91, 218, 296.
Lééna, amie d'Aristogiton, I, 455.
Léléges, tribu pélasgique, I, 44.
Lélex, premier roi de la Laconie, I, 296.
Lemnienne (la Minerve). Statue de Phidias, offerte aux Athéniens par les habitants de Lemnos, II, 156.
Lemnos (île de), I, 694; conquise par Miltiade, II, 14 n. 3, 169; III, 225.
Léocratès, mis à mort par les Athéniens sur l'accusation de Lycurgue, III, 327.
Léonidas, roi de Sparte. Sa mort aux Thermopyles, II, 55-56.
— roi de Sparte, III, 433, 434; combat le roi Agis dans son projet de réforme des mœurs spartiates, 431-439.
— l'un des précepteurs d'Alexandre, III, 232.
Léonnat, l'un des généraux d'Alexandre, III, 320, 323, 336.
Léontiadès, chef du parti aristocratique à Thèbes, III, 4, 5, 7, 8.
Léontini, ville de la Sicile, I, 557; II, 522, 525.
Léontios, ministre de Philippe III de Macédoine, III, 450.
Leptine, tyran d'Apollonie, III, 587.
Léosthénès, général athénien, commande les Grecs ligués contre la Macédoine dans la guerre Lamiaque, III, 333, 334, 335. — Hypéridès prononce son éloge funèbre, 335, 336
Léotychidès, roi de Sparte, II, 11, 12; vainqueur des Perses à Mycale, 87, 101; acheté par les Perses, 106, 690.
Lépréon, pendant la guerre du Péloponnèse, II, 507.
Lesbos (île de), I, 559, 695; II, 8, 100, 162; dans la guerre du Péloponnèse, 563, 564, 566, 727; III, 254, 268.
Leucade (canal de), I, 17.
Leucade, v. fondée par Corinthe, I, 17, 509, 511, 554; dans la guerre du Péloponnèse, II, 460.
Leucon, roi du Bosphore Cimmérien, III, 159.
Leuctres (bataille de). Victoire d'Épaminondas sur les Spartiates, III, 28-30.
Libon d'Élis, commença le temple d'Olympie, II, 342, n. 5.
Libye (colonies grecques dans la), I, 577.
Lichas, Spartiate, I, 555.
Lichas (le Spartiate), chassé des jeux olympiques par les Éléens, II, 513.
Licinius (le consul), combat Persée, III, 520.
Lindos, dans l'île de Rhodes, I, 591.
Lissos en Illyrie, fondée par Denys de Syracuse, III, 581.
Liturgies (les) ou services publics à Athènes, I, 390, n. 1; forment l'une des principales ressources du budget athénien, II, 185, 197.
Locrides (les deux), I, 15, 526, 532; dans la guerre de Corinthe, II, 715; gagnées à l'alliance de Thèbes, III, 39.
Locriens (les), I, 572; alliés des Perses, II, 45; alliés de Sparte, II, 444.
— **d'Amphissa**, condamnés comme sacriléges par le conseil amphictyonique, III, 215.
— **Ozoles** (canton des), I, 16, 535.
Locres, ville d'Italie, I, 571.
Lucaniens, I, 712.
Ludias (le), fleuve de la Macédoine, III, 140.
Lycée (le), gymnase d'Athènes où enseigna Aristote, II, 341 n. 2; III, 98; décoré par Pisistrate, I, 444.
Lycée (temple de Jupiter sur le mont), en Arcadie, I, 337, 478; III, 458.
Lychnidus, ville d'Illyrie, III, 487.
Lycie (la), I, 540; soumise par Alexandre, III, 253.
Lyciens. Sagesse de leur organisation politique, I, 701-703.
Lyciscos, Messénien, I, 339.
Lycomède, riche citoyen de Mantinée, III, 37, 46.
Lycon, rhéteur, l'un des accusateurs de Socrate, II, 665.
Lycophron, sophiste, II, 641.
— tyran de Phères en Thessalie, III, 46; vaincu par Philippe de Macédoine, 179.
Lycosure, ville d'Arcadie, I, 66, III, 58.
Lycortas, père de Polybe, stratége des Achéens, III, 501.
Lycurgue, législateur de Sparte. Sa vie, I, 305. — Son œuvre, 305-325. — Jugements sur Lycurgue, 325-333.
— orateur athénien du parti de Démosthène, III, 174, 327 et n. 1.
— devient roi de Sparte après la mort de Cléomène, III, 449, 450.
Lycurgos, chef des Pédiéens à Athènes, I, 453.
Lydiadès, tyran de Mégalopolis, élu stratége des Achéens, III, 428, 438.
Lydiens, I, 654, 655, 660.
Lygdamis, de Naxos, I, 439.
Lyncestide (la), contrée de la Macédoine, III, 152.
Lysandre, général lacédémonien, dans la guerre du Péloponnèse, II, 591-604; détruit la flotte athénienne à Ægos-Potamos, 598; ses intrigues à Sparte, 594, 595; sa mort à la bataille d'Haliarte, 709.

Lysias, orateur athénien, II, 175, 665; III, 82 n. 1.
Lysiclès, général athénien. Mis à mort par Athènes, après la défaite de Chéronée, III, 222.
Lysicrate (monument choragique élevé par), à Athènes, II, 341.
Lysimachos, Acarnanien, l'un des précepteurs d'Alexandre, III, 252.
Lysimaque, l'un des généraux d'Alexandre, devient roi de Thrace, III, 323. — Ligué avec Séleucus contre Antigone, 371, 373, 392, 394, 395; devient roi de Macédoine, 400; vaincu par Séleucus à Cyropédion, 401.
Lysippe, sculpteur, l'artiste le plus célèbre de l'école de Sicyone, I, 502; II, 422; III, 64, 78, 81.
Lysis de Tarente, le maître d'Épaminondas, III, 12 et n. 3.
Lysistrata, comédie d'Aristophane, II, 310, 314.

Macédoine (la), I, 3, 13, 40; sa situation géographique, III, 126-130; dans les temps héroïques, 130-135; ses premiers rois, 135, 145. — Suprématie de la Macédoine sous Philippe et sous Alexandre, 145-318. — L'empire macédonien après la mort d'Alexandre, ch. XXXIII, 319. — Formation de trois royaumes macédoniens, ch. XXXIV, 368. — La Macédoine avant l'arrivée des Romains en Grèce, III, 460. — Sous Philippe III, 444-506; première guerre de Macédoine, 460-474. — Seconde guerre de Macédoine, 474-486. — Troisième guerre de Macédoine, XXXVIII, 506. — Son dernier roi, Persée, 510-542.
Machaon, fils d'Esculape, I, 75, 131.
Machanidas, tyran de Sparte, III, 473, 474.
Macistios. Commande la cavalerie perse à Platée, II, 76
Macrobiens (les), I, 103.
Madytos, v. de la Chersonèse, III, 212.
Magnésie du Sipyle. L. Scipion y défait Antiochus, roi de Syrie, III, 494.
— en Thessalie, III, 207.
Magon, général carthaginois. Vaincu à Cabala par Denys de Syracuse, III, 583.
Malée (cap), I, 5, 202.
Maliaque (golfe), I, 10, 15.
Maliens (les). Gagnés à l'alliance de Thèbes, III, 39.
Malliens (les), peuple du bassin de l'Indus, III, 304.
Mamertins. Nom des mercenaires d'Agathocle établis à Messine, III, 598.
Manlius Vulso, III, 494.
Mantias, général athénien, III, 147.
Mantinée, ville d'Arcadie, I, 14, 188, 481; II, 110, 507, 511, 515. — Prise par les Spartiates après la paix d'Antalcidas, III, 2. — Relève ses murs malgré Agésilas, 32. — Victoire et mort d'Epaminondas à Mantinée, 59. — Les Spartiates y sont battus par les Achéens, 428; se détache de la ligue achéenne, 437-440; saccagée par les Achéens, 440.
Manto (la devineresse), I, 161.
Maracanda, capitale de la Sogdiane, occupée par Alexandre, III, 288.
Marathon (plaine de), I, 25, 142. — Miltiade y bat les Perses, II, 14-26.
Marcius (le consul), envoyé par le Sénat romain contre Persée, III, 525; force l'entrée de la Macédoine, 523-520.
Mardonius, général des Perses, II, 8, 35, 45, 69; vaincu et tué à Platée, 74, 84.
Mariage (le) à Athènes. Cérémonies religieuses précédant le mariage, I, 404-412. — Les lois de Solon fixent la dot de la fiancée, I, 412 et n. 1.
Maronée, v. maritime de la Thrace, III, 506.
Mars, voy. **Arès**.
— (colline de), à Athènes, I, 52.
Marseille, fondée par les Phocéens, I, 576, 712 716.
Marsyas, I, 610.
Masinissa, allié des Romains contre Carthage, III, 518.
Mausole, prince de Carie, III, 165, 244.
Mazarès (le Mède), I, 684.
Méandre (le), I, 544.
Méandrios, de Samos, I, 558, 694.
Médée, magicienne, I, 87, 103, 104.
Médimne, mesure athénienne, I, 387, n. 2 et 3.
Médios, chef de la famille des Aleuades, princes thessaliens, III, 46.
Médiques (les guerres). Guerres des Perses contre les Grecs au ve siècle, II, 8-140. — Se terminent à la mort de Cimon, 140. — Eschyle et Hérodote, le poète et l'historien des guerres Médiques, 88.
Méduse, une des Gorgones, I, 82.
Mégabaze (le satrape), II, 4, 9.
Mégaclès, chef des Alcméonides, I, 377, 455-436, 464.
— fils du précédent, I, 501.
Mégalopolis, fondée par Epaminondas, devient la capitale de l'Arcadie, III, 38; favorable aux Thébains, 56, 62; attaquée par Sparte, 187, 282; assiégée par le régent Polysperchon, 359-361; entre dans la ligue achéenne, 428; surprise et détruite par Cléomène, 441.
Mégare, I, 18, 61, 141, 511-514, 550, 552; II, 131, 136, 143, 144. Dans la guerre du Péloponnèse, II, 427, 435, 444, 490, 491, 500, 514, 583; III, 45, 207.
Mélampos, devin, I, 75.
Mélanchros, tyran de Mytilène, I, 699.
Mélanippide (le poète), accueilli par Perdiccas, III, 139.
Mélanippos (le héros), I, 242.
Mélanthos, descendant de Nestor, I, 144, 371.
Méléagre, héros étolien, I, 92, 100.

Méléagre, fils de Néoptolème, capitaine d'Alexandre, III, 320.
— fils de Ptolémée Soter, frère de Ptolémée Céraunos, III, 404.
Mélétos, l'un des accusateurs de Socrate, II, 313, 665, 666.
Mélicerte, fils d'Athamas, I, 75.
Melkarth, dieu tyrien, I, 86, 192.
Mélon, l'un des chefs des conjurés thébains, III, 8.
Mélos, prise et saccagée par les Athéniens dans la guerre du Péloponnèse, II, 517-519.
Memnon (l'Éthiopien), I, 57, 128.
— **de Rhodes**, satrape perse, III, 248, 249; sa résistance à Alexandre, 252.
Memphis, II, 135; III, 268.
Ménandre, commandant de la flotte athénienne dans l'expédition de Sicile, II, 553.
— l'un des généraux d'Alexandre, 323.
— fils de Diopithès, neveu du poète comique Alexis, créateur de la comédie de caractère, III, 111, n. 3.
Mendé, dans la guerre du Péloponnèse, II, 498.
Ménécée, fils de Créon, I, 98.
Ménélas, roi de Sparte, frère d'Agamemnon, I, 116, 117, 133, 142, 297.
Ménon, général de Cyrus le Jeune, II, 677.
— **de Pharsale**, commande la cavalerie thessalienne à Lamia, III, 334.
Mercure (le dieu), I, 183, 211.
Messène ou **Messine**, en Sicile, I, 353, 561.
— v. du Péloponnèse, relevée par Epaminondas, III, 40, 42, 43, 50; son indépendance reconnue par Sparte, 60, 62; son territoire agrandi par Philippe, 227; se détache de la ligue achéenne, 501. — Vengeance des Achéens après le meurtre de Philopœmen, 502-504.
Messénie (la), I, 14, 19, 23, 46, 75, 144, 148, 296; guerres contre Sparte, 334-358.
Messéniens, révoltés contre Sparte, ils se défendent pendant dix années, II, 125, 126. — Sortis librement du Péloponnèse, ils vont coloniser Naupacte, 159, 462.
Messine, dans l'expédition de Sicile, II, 555.
Métagénès (l'architecte), commence la construction du temple d'Ephèse, II, 343, 348, 414.
Métaphysique (la), ouvrage d'Aristote, III, 102.
Métaponte, en Italie, I, 568.
— (temple de), l'un des plus anciens de la Grèce, II, 329, 330.
Métellus le Macédonique, préteur et consul, vainqueur des Achéens à Scarphée, III, 548, 554.
Métempsycose (la), d'après la théorie pythagoricienne, I, 649.
Métèques, étrangers établis à Athènes, I, 423, 762, n. 1 : reçoivent rarement le droit de cité, II, 175, 183.
Méthone, v. de la Chalcidique, III, 158, 179.
Méthymne, v. de l'île de Lesbos, I, 696 — Dans la guerre du Péloponnèse, II, 593.
Méton d'Athènes, fonde l'astronomie mathématique, II, 226 et n. 1.
Métrique (système) des Grecs, I, 608.
Micon (le peintre). Décora le Théséion, II, 122, 375.
Midée, ville de l'Argolide, I, 487; victoire sans larmes remportée par les Spartiates à Midée, III, 46.
Milet, ville d'Ionie, I, 513, 593, 596, 597, 657-660; conclut un traité avec Cyrus, 684; prise par les Perses en 494, II, 8. — En lutte avec Samos, 162; dans la guerre du Péloponnèse, 564, 566, 583, 589. — Massacre du parti populaire à Milet, après la prise d'Athènes, 687. — En guerre avec le satrape Tissapherne, 702.
Milo[1] (île de), l'une des Cyclades, I, 6, 57; III, 75.
Miltiade, général athénien, II, 5, 8, 14. — Vainqueur des Perses à Marathon, II, 14-26. — Condamné par les Athéniens, II, 26-27.
Mimnerme, poète élégiaque, I, 627.
Mindaros, spartiate, II, 579, 583.
Minerve (voy. aussi **Athéna**), divinité poliade d'Athènes, I, 11, 193, 209, 211, 362, 364; II, 354-362; III, 613.
— **Chalciœcos** (temple de), I, 344.
— **à Platée** (statue colossale) II, 354.
— **la Lemnienne**, offerte aux Athéniens par les habitants de Lemnos, II, 156.
— **guerrière**, statue du temple de la Victoire Aptère, II, 343.
Minoa, ville de Sicile, I, 61.
Minos, roi et législateur des Crétois, I, 58.
— **II**, roi de Crète, I, 62.
Minotaure (le), monstre tué par Thésée, I, 62, 87.
Minyas (trésor de), à Orchomène, I, 58.
Minyens (les) d'Orchomène, I, 65, 140, 141, 369.
Mnésiclès, architecte, construisit les Propylées d'Athènes, II, 223, 343 et n. 1, 348, 409.
Mnésiphilos, conseille Thémistocle à Salamine, II, 60.
Mnesthée, devient roi à Athènes, I, 368, 369
Moloch, divinité phénicienne, I, 705.
Monnaie. Les lois de Lycurgue n'autorisent que la monnaie de fer, I, 322; Solon diminue la valeur nominale des monnaies, 384 n. 4; anciennes monnaies grecques, 606; monnaies d'Athènes au ve siècle, II, 193.
Morale religieuse (la), dans l'âge héroïque, I, 268-275; chez les philosophes, II, 618-670; III, 82-107; en Grèce, 654, 658.
Morsimos, poète comique d'Athènes, II, 512.
Mort (la). Croyances des temps héroïques touchant la mort. — Dans les poèmes d'Homère, I, 247. — Le culte des morts, 249.

[1] Voy. aussi Mélos.

Mothoné (port de), en Messénie, I, 336, 342; dans la guerre du Péloponnèse, II, 448.
Mummius, général romain, s'empare de Corinthe et détruit la ville, III, 549-554.
Munychie, l'un des ports d'Athènes, construit sous Thémistocle, II, 99, 612.
Murs (les Longs), commencés par Thémistocle et continués par Cimon, II, 95, 129, 602, 719, 723.
Musée (le), colline voisine de l'Acropole, à Athènes, II, 341, n. 2.
Muses (les), I, 10, 41, 42, 215.
Musique (la) chez les Grecs, I, 610; II, 376-377.
Mycale. Victoire navale des Grecs sur les Perses en 479, II, 87.
Mycènes, ville de l'Argolide, bâtie par les Cyclopes de la Lycie, I, 83. Découvertes faites à Mycènes, 35, 38, 57, 66, 68, 115, 117, 487; Mycènes détruite par les Argiens, II, 119, 131.
Myonte, ville d'Ionie, I, 543.
Myrcine, fondée par Histiée de Milet, II, 4.
Myron, tyran de Sicyone, I. 499.
— sculpteur, contemporain de Phidias, II, 385, 416 et n. 4.
Myronidès (l'Athénien), défait les Béotiens à Œnophyta, II, 138.
Mysie (la), contère de l'Asie Mineure, I, 559.
Mystères (les). A Samothrace : culte des dieux Cabires, I, 765. — A Eleusis; la légende de Déméter, I, 765-775; les grands et petits mystères, l'initiation, I, 780; l'orphisme, I, 782-787; les mystères à la fin du ve siècle, II, 620.
Mytilène, dans l'île de Lesbos, I, 696; pendant la guerre du Péloponnèse, II, 469-474, 480, 595, 595; III, 18, 254.

Nabis, tyran de Sparte, III, 475, 487; égorgé par les Étoliens, 491.
Narycos, dans la guerre de Corinthe, II, 713.
Naucrares, principaux propriétaires dans les tribus de l'Attique, I, 367.
Naucrarie, la douzième partie d'une tribu dans l'Attique, I, 367, 422. Leur nombre est porté de quarante-huit à cinquante par Clisthénès, 462.
Naucratis, devient le marché des Grecs dans la vallée du Nil, I, 495, 581 et n. 2 à 586 et n. 1.
Naupacte, ville locrienne, cédée par Athènes aux Messéniens révoltés contre Sparte, II, 139, 514; abandonnée par les Achéens à Thèbes, 52; assiégée par le consul Acilius, 495.
Nauplie, ville de l'Argolide, I, 487.
Nausicaa, fille d'Alcinoos, roi des Phéaciens, I, 131, 134, 165.
Navigation (premiers essais de) aux temps héroïques, I, 178. Voy. **Galères**.
Naxos, une des Cyclades, posséda une célèbre école de sculpture, I, 201, n. 4, 619; II, 15, 123, 169; dans la guerre du Péloponnèse, 516.
Naxos en Sicile, I, 557; II, 522, 535, 541, 548; détruite par Denys, tyran de Syracuse, III, 571.
Néarque, gendre de Barsine; son voyage de l'Indus au golfe Persique, III, 505, 507, 520.
Nécos, roi d'Égypte, I, 581.
Nectanébos, roi d'Égypte, vaincu par Ochus, roi des Perses, III, 245.
Néda, rivière de Messénie, I. 351.
Nélée, fils de Codrus, dirige l'émigration ionienne, I, 541.
Némée. Défaite des Thébains dans la guerre de Corinthe, II, 713.
Némésis, I, 231.
— **de Rhamnonte**. Œuvre du sculpteur Agoracrite, II, 26, 342.
Néoptolème, satrape d'Arménie, III, 325, 349.
Néodamodes, hilotes affranchis, I, 308.
Neptune, I, 9, 10, 193, 211, 363.
Néréides (les), I, 215.
Nestor, I, 75, 119.
Neuf-voies (les), en Macédoine, II, 44, 125, 169.
Nicanor, de Stagire, commande la flotte d'Alexandre à l'attaque de Milet, III, 252; envoyé d'Alexandre aux jeux olympiques de 324, III, 332, 334.
Nicée, reçoit une garnison macédonienne, III, 202.
Nicias, le peintre, III, 78.
— (l'Athénien), ses libéralités à Délos, I, 285; général, II, 450, 481, 482; ses succès dans la guerre du Péloponnèse, 488, 489, 498, 501; son rôle dans l'expédition de la Sicile, 526-560; pris et mis à mort par les Syracusains, 556-560.
— (paix de), II, 499-501.
Nicoclès, ami de Phocion, III, 356.
— prince de Paphos, mis à mort par Ptolémée, III, 375.
— tyran de Sicyone, III, 415.
Nicomaque, peintre béotien, I, 521.
Ninive, I, 592.
Niobé et les **Niobides**, I, 112, 257.
Nisée (port de Mégare sur le golfe Saronique), II, 132, 465, 490, 500, 585.
Nomophylaques (collège des), gardiens des lois à Athènes, II, 154, 200, 205.
Nomothètes (les), dans la constitution de Solon, I, 429; pris parmi les héliastes, II, 204, 617.
Nuées (les), comédie d'Aristophane, II, 514, 656 et n. 1.

Océanides (les), I, 215.
Océanos (le dieu), I, 215.

Ochus (Artaxerxès III), roi des Perses, empoisonné par l'eunuque Bagoas, III, 245, 268, n. 1.
Odéon (l'), à Athènes, destiné aux concours de musique, II, 220.
Odessos, colonie de Milet sur le Pont-Euxin, I, 598.
Odryses (les), leurs relations avec Athènes, III, 138.
Odyssée (l'), I, 104, 134, 137, 150, 155.
Œdipe, I, 11, 51, 96, 241.
— **roi** (l'), le chef-d'œuvre de Sophocle, II, 276, 278.
— **à Colone** (l'), tragédie de Sophocle, II, 276, 277.
Œneus, roi de Calydon, I, 219.
Œnomaos, roi d'Élide, I, 115.
Œnophyta. Les Athéniens y défont les Béotiens, II, 158.
Œtéens (canton des), en Thessalie, I, 554.
Œta (le mont), I, 10, 12, 17.
Ogygie (île d'), I, 134.
Oiseaux (les), comédie d'Aristophane, II, 514.
Olbia, fondée par Milet, I, 598.
Olénos, ville de l'Achaïe, III, 415.
Olpée (bataille d'), perdue par les Péloponnésiens, II, 482.
Olympias, fille de Néoptolème, roi d'Épire, épousée par Philippe de Macédoine, III, 178, 322; soupçonnée d'avoir fait tuer son mari, 229; ordonne la mort du roi Arrhidée et de son épouse Eurydice, 366; tuée par les soldats de Cassandre, 367.
Olympe (le mont), I, 9, 12, 44.
Olympie, ville de la Pisatide, I, 20, 481 : occupée par les Arcadiens, III, 55, 56.
— (temple d'), commencé par Libon d'Élis, II, 542 et n. 5, 582.
Olympiéion (l'), à Athènes, II, 327.
— colline de Syracuse, II, 541.
Olympiens (les dieux), d'après la Théogonie d'Hésiode, I, 201.
Olynthe, capitale de la confédération des villes de la Chalcidique, I, 551; III, 4, 155; saccagée par Philippe de Macédoine, III, 193-195.
Omphis, prince indien, III, 297.
Onatas d'Égine, statuaire, I, 620.
Onésilos de Chypre (légende d'), I, 259.
Onomacritos d'Athènes, poète et devin, I, 444, 449; II, 35.
Onomarchos, chef des Phocidiens, III, 184.
Ophioneus, devin de Messénie, I, 540.
Opisthodome (l'), salle du Parthénon où étaient conservés les Trésors, II, 333.
Opunte, III, 422, n. 1.
Oracles. Ceux de l'antre de Trophonios et du temple de Delphes étaient les plus célèbres, I, 735, 744.
Orateurs de l'État, à Athènes, I, 398.
Orbélos (le mont), I, 23.
Orchomène de Béotie, I, 51, 65, 66, 85, 140, 241, 515; II, 480; vaincue et détruite par Thèbes, III, 51, 59; prise par Onomarchos, III, 184.
Orchomène d'Arcadie, II, 480, 514; se détache de la ligue achéenne, III, 437 : reprise par Aratus et rendue à la ligue par Philippe, III, 441, 480, n. 4.
Oréos, en Eubée, fondée par Athènes, II, 168; III, 473.
Oreste, I, 116, 135, 145, 284, 355.
— fils d'Archélaos, roi de Macédoine, III, 145.
Orestes (les), tribu de la Macédoine, III, 151, 484.
Orestie (l'), trilogie d'Eschyle, II, 254.
Orithyie, enlevée par Borée, I, 92; II, 660.
Orope. Importance de son port, II, 562.
Orphée, I, 41, 42, 100, 161, 695, 785.
Orpheus de Crotone, un des éditeurs d'Homère, I, 444.
Orphisme (l'), I, 45, 782-787. Voy. **Mystères**.
Orthagoras, tyran de Sicyone, I, 499.
Ortygie (île d'), I, 15, 558; II, 542 et n. 2; refuge et demeure de Denys, tyran de Syracuse, III, 568, 570.
Ossa (le mont), I, 9, 10.
Ostracisme (l'), attribué à Clisthénès, I, 461.
Otanès (le satrape), II, 7.
Othryadès, Spartiate, I, 356.
Othrys (le mont), I, 10, 15.
Oxus, fleuve de la Bactriane, III, 297.
Oxydraques (les), III, 304.
Oxylos, Étolien, I, 143, 144.

Pachès, général athénien, II, 470, 474.
Pactyès, Lydien, I, 684-687.
Pactole (le), fleuve de Lydie, I, 35.
Pæonios de Mendé, le sculpteur, II, 342, 543.
Pæstum, voy. **Poseidonia**.
Pagase (port de), en Thessalie, I, 11; occupé par Philippe de Macédoine, III, 185.
Pagasétique (le golfe), I, 10, 75.
Pagées, port de Mégare sur le golfe corinthien, II, 131.
Paix (la), comédie d'Aristophane, II, 314, 514.
Palamède (le héros), I, 52.
Pallas-Athéna. Voy. **Athéna** et **Minerve**.
Palléne (presqu'île de), II, 495.
Pamphile, peintre de l'école de Sicyone, II, 422; III, 78.
Pamphylie (la). Soumise par Alexandre, III, 255.
Pamphyliens (les), l'une des trois tribus de Sparte, I, 310.
Pan, dieu des Arcadiens, I, 191, 215, 479; les Athéniens lui élèvent un sanctuaire après Marathon, II, 23.
Panachéens, I, 151.
Panathénées. fêtes en l'honneur de Minerve

à Athènes, I, 364, 425, 447, 757-762; Périclès y joint un concours de musique, II, 215.
Pandion, roi d'Athènes, I, 512.
Pandore, femme de Deucalion, I, 72, 229.
Panénos, peintre, frère de Phidias, II, 375, 382.
Panétios, tyran de Léontini, I, 475.
Panétolicon, assemblée commune des villes de la confédération étolienne, III, 422.
Pangée (mines du mont), I, 23; II, 169, 496 et n. 1; prises et exploitées par Philippe de Macédoine, III, 157.
Panionion, temple de Neptune, au pied du mont Mycale, I, 7, 591.
Pannoniens (les), I, 40.
Pantaléon, chef étolien, III, 517.
Panthéon (le), à Athènes, II, 341.
Panticapée, sur le Bosphore Cimmérien, I, 598.
Paphos, en Chypre, I, 549.
Paraliens, habitants du littoral athénien, I, 384.
Pâris, fils de Priam, I, 80, 117, 128, 131.
Parménide, philosophe de l'école Éléatique, disciple de Xénophane, I, 644.
Parménion, général macédonien, III, 227, 274; mis à mort par Alexandre, 284.
Parnasse (le), mont de la Phocide, I, 11, 17, 71.
Parnès (le), mont de l'Attique, I, 11, 18.
Paropamisos (le), organisé par Alexandre en satrapie, III, 302.
Paros (marbre de), I, 25.
— (île de), assiégée par Miltiade, II, 26.
Parques (les), I, 215.
Parrhasios d'Éphèse (le peintre), II, 385, 418, 419.
Parthéniens, fondateurs de Tarente, I, 345 et n. 2.
Parthénon (le), chef-d'œuvre de l'art hellénique, II, 219, 333, 346; l'ancien datait de Pisistrate, I, 445.
Parthénopé, v. d'Italie, II, 175.
Parthie (la), contrée de l'empire perse, III, 283
Parysatis, mère de Cyrus le Jeune, II, 675.
Pasargade, ville de la Perse. Alexandre y fait réparer le tombeau de Darius, III, 279.
Patras, ville de l'Achaïe, II, 514; l'un des premiers centres de la ligue achéenne, III, 414.
Patrocle, I, 119, 125.
Pattala (île de), dans l'Inde, 305, 306.
Paul Émile (le consul), III, 531; vainqueur de Persée à Pydna, III, 533.
Pausanias, écrivain, I, 253, 283, 354 n. 1.
— fils de Cléombrote, général spartiate, vainqueur des Perses à Platée, II, 75-85; ses intrigues avec Xerxès, 102; sa mort, 115.
— fils de Plistoanax, roi de Sparte, II, 613, 694, 710.
— prétendant au trône de Macédoine, III, 146.
Pausanias, meurtrier de Philippe de Macédoine, III, 229.
Pausias (le peintre), II, 422.
Pédiéens, les hommes de la plaine en Attique, I, 371.
Pégase, cheval ailé, I, 81, 82.
Peinture (la) à Athènes, II, 375-376.
Peithon, officier d'Alexandre, III, 288.
Pélagonie (la), province de la haute Macédoine, III, 132 n. 1, 140.
Pélasges (les), I, 39, 43, 45, 64, 69, 151, 361.
Pélasgicon (le), enceinte au pied du versant N. O. de l'Acropole, à Athènes, II, 447.
Pélasgiotide, l'un des quatre districts de la Thessalie, I, 552.
Pélée, héros achéen, I, 76, 91, 100, 491.
Péléiades (les), prêtresses de Dodone, I, 161.
Pélias, roi d'Iolchos, I, 95, 100.
Pélion (le mont), I, 10.
Pella, ville confédérée de la Chalcidique, III, 4, 534.
Pellène, v. de l'Achaïe, III, 414.
Pélopée, fille de Thyeste, I, 116.
Pélopides (les), I, 68, 116.
Pélopidas, général thébain, III, 7, 15. — Défait les Spartiates à Tégée, 24. — Commande le bataillon sacré à Leuctres, 30. — Mis en accusation, 44. — Prisonnier d'Alexandre de Phères, 49-51. — Sa mort en Thessalie, 54.
Péloponnèse (le), I, 6, 16, 20, 19, 24, 26, 72.
— Guerre du Péloponnèse, ses causes, II, 425-429. — Jusqu'à la paix de Nicias, 425-487. — Depuis la paix de Nicias jusqu'à la bataille d'Ægos-Potamos, 561-589.
Pélops, roi d'Élide, I, 108, 111, 115, 284.
Péluse (Alexandre à), III, 268.
Pénée (le), fleuve de Thessalie, I, 10, 15.
Pénélope, I, 154.
Pénestes (les) serfs de la Thessalie, I, 552.
Pentacosiomédimnes, la première et la plus riche des quatre classes de citoyens établies par Solon, I, 387.
Pentélique (marbre du mont), I, 25 n. 2.
Penthée, successeur de Cadmus à Thèbes, 49.
Penthésilée, reine des Amazones, I, 80, 128.
Penthilos, dirige l'émigration éolienne, I, 539.
Péonides, puissante famille d'Athènes, I, 144. 370.
Péparéthos, assiégée par Alexandre de Phères, III, 161.
Perdiccas I, descendant de Téménos, III, 132, 135.
— **II**, roi de Macédoine, II, 434, 451 460, 492, 498; III, 137-139.
— **III**, roi de Macédoine, successeur d'Alexandre II, 144, 145.
— un des généraux d'Alexandre, III, 320-359. — Nommé régent après

la mort d'Alexandre. III. 520-525. — En guerre avec les autres généraux. 548, 549. — Assassiné par ses soldats en Égypte. 550.

Pergame. citadelle de Troie. I. 108.
— v. de la Mysie. III. 524. 475. 554.

Périandre. roi de Corinthe. I. 509-511. 654.

Périclès. fils de Xanthippe le vainqueur de Mycale, et descendant de Clisthenès. II. 145; Zénon d'Élée lui enseigna la philosophie et Damon la musique. *ibid.* et n. 2; Anaxagore de Clazomène fut aussi l'un de ses conseillers et de ses amis. 146; son caractère. 146-155; Son éloquence. 147. — Organisation de l'empire athénien au temps de Périclès. 154-214. — Embellissements d'Athènes. 214-225; Périclès emploie l'argent du trésor des alliés à la construction de monuments. 219; Phidias est chargé de diriger ces travaux. 219; le siècle de Périclès : tableau des lettres et des arts à Athènes au vᵉ siècle. 245-425. — Périclès prononce l'éloge funèbre des soldats morts dans la guerre du Péloponnèse. 452. — Il est emporté par la peste. 465. Ses détracteurs. Cratinos. Téléclidès. Aristophane, etc.. II. 240-245.

Périèques. à Sparte. I. 505.

Périnthe. soumise par les Perses. II. 4. — Assiégée par Philippe de Macédoine. III. 211.

Perrhèbes (tribu pélasgique des). I. 44.

Persée. héros grec. roi d'Argos et fondateur de Mycènes. I. 80. 82, 88. 116, 239.
— fils de Philippe, dernier roi de Macédoine. III. 510. — Partialité de Tite Live contre Persée. 510-512. — Préparatifs de Persée contre les Romains. 513-515; il est dénoncé par Eumène au Sénat. 515-519; guerre avec Rome. 519-542. — Ne peut empêcher le consul Marcius de pénétrer en Macédoine. 525-529. — Vaincu par Paul Émile à Pydna. 535. Sa mort 542.

Persépolis, capitale de l'empire perse. prise et pillée par Alexandre. III. 278. 508.

Perses (les). voy. **Darius, Xerxès, Alexandre.**
— (les). drame d'Eschyle. II. 258. 260.

Peste (la) à Athènes, pendant la guerre du Péloponnèse, II. 457.

Peucestas, gouverneur de la Perside, III. 270. 364. 370.

Peuple athénien (le), au temps de Périclès. II. 225-245.

Pétra (le défilé de). III. 524.

Phædriades (roches), à Delphes. I. 528. n. 1.

Phæstos, en Crète. I. 61.

Phalange macédonienne (la). III. 151.

Phalanna. III. 521.

Phalaris. tyran d'Agrigente. I. 475. 712.

Phalère (ancien port d'Athènes). I. 458; II. 99.

Phalækos. fils d'Onomarchos. succède à Phayllos comme stratège des Phocidiens. III. 186; se retire devant Philippe. 202; sa mort. 202 n. 1.

Phares. l'un des premiers centres de la ligue achéenne. III. 414.

Pharis. ville de la Laconie. I. 354. 546.

Pharnabaze le satrape II. 565. 579. 585. 685. 705. 708. 721. 725.

Pharos (île de). III. 268. 468.

Pharsale. II. 715; III. 46. 47.

Phayllos. stratège des Phocidiens. dans la guerre Sacrée. III. 186.

Phéaciens (île des). I. 154.

Phébidas Spartiate. III. 4. 5. 20.

Phédon. dialogue de Platon. III. 86

Phénéos lac de, en Arcadie. I. 20.

Phénice. ville de l'Épire. III. 464.

Phénicie (la). I. 24. 54. 602-608.

Phéniciens I. 32. 58. 54. 57. 58. 62. 595. 602-608, 705.

Phérécyde de Léros. logographe. I. 652.
— **de Syros.** maître de Pythagore. I. 648.

Phidias. fils de Charmidès. élève d'Agéladas. Chargé par Périclès de diriger la construction des grands monuments d'Athènes. II. 219-224. — Ses principales œuvres. 354-371. — Son exil. 241.

Phères. en Thessalie. I. 95; III. 46. 185.

Phidippide le coureur. II. 14.

Phidities. repas communs à Sparte. I. 522.

Phidon. roi d'Argos. I. 475, 489.

Phigalie. II. 110. 344; III. 55. 446.
— temple de. II. 354.

Phila. épouse de Démétrius. III. 599.

Philaïdes (les), illustre famille athénienne. II. 322.

Philippe Iᵉʳ, roi de Macédoine. III. 156.
— **II.** roi de Macédoine. fils d'Amyntas II, III. 145-230. — Force et souplesse de son génie. 146-148. — Ses réformes. 149. — Organisation de l'armée macédonienne. 150-153. — Ses conquêtes. 155-157. — Les guerres Sacrées. 185-201, 215-220. — Attaques de Démosthène : *les Philippiques.* 188-195; *les Olynthiennes* 195-197. — Victoire de Chéronée. 221-226. — Projet d'expédition en Perse, 226-228. — Sa mort 229.
— **III** appelé aussi Philippe V. neveu d'Antigone. roi de Macédoine. III. 444 et n. 4. — Son intervention en faveur de la ligue achéenne, 448. 449. — Première guerre de Macédoine. 469-474. — Seconde guerre de Macédoine, 474-484. — Philippe vaincu à Cynoscéphales. 483. — Philippe durant la guerre contre Antiochus. 495; — ses derniers jours. 506-510.
— médecin d'Alexandre. III, 257

Philippe de Crotone, obtient pour sa beauté le culte des héros, II, 350.
Philippéion (le), à Olympie, II, 329 n. 2.
Philippopolis, en Thrace, fondée par Philippe III, III, 209, 508.
Philiscos, envoyé à Delphes par Ariobarzane, III, 50.
Phillidas, l'un des conjurés thébains, III, 7.
Philoclès, Athénien tué par Lysandre, II, 600.
Philocratès, Athénien, envoyé en ambassade auprès de Philippe, III, 198.
Philoctète, I, 75, 110, 131, 134.
— tragédie de Sophocle, II, 274.
Philolaos, corinthien de la famille des Bacchiades, législateur de Thèbes, I, 516.
— philosophe pythagoricien de Crotone, réfugié à Thèbes, III, 12, n. 1.
Philomèle, sœur de Progné, I, 42.
Philomélos, chef des Phocidiens, s'empare des trésors de Delphes, III, 183-184.
Philon (l'architecte), construisit l'arsenal du Pirée, III, 331.
Philonna de Larisse, danseuse thessalienne, mère d'Arrhidée, III, 196, n. 1.
Philopœmen, chef de la ligue achéenne, surnommé le dernier des Grecs, III, 441, 442; ses efforts pour rendre la ligue puissante, 474, 498, 499; tué par les Messéniens, 501, 502; sa mort vengée par les Achéens, 502.
Philotas, fils de Parménion, mis à mort par Alexandre, III, 246, 284.
— satrape de Cilicie, III, 323, 363.
Phinée, oncle d'Andromède, I, 83.
Phineus, devin, vient en aide aux Argonautes, I, 100.
Phlégyens, (tribu pélasgique des) I, 44.
Phlionte, près de Sicyone, I, 144, 147; III, 2, 33, 52.
Phocée, en Ionie, I, 543, 596.
Phocéens (les), fondent Marseille, I, 576; s'exilent pour échapper aux Perses, 688.
Phocicon, lieu de réunion des Phocidiens, I, 526.
Phocide (la), I, 14, 16, 42, 73, 75, 526-532. — Dans les guerres Médiques, II, 58; III, 487.
— (guerre de), dirigée par Philomélos et Onomarchos, III, 183, 185; terminée par Philippe, 185, 201.
Phocidiens (les), II, 141, 144.
Phocion, orateur et général athénien, rival de Démosthène, III, 211, 212, 327. — Son intégrité, 338. — S'enfuit à la cour de Polysperchon, 354, 355. — Condamné par les Athéniens à boire la ciguë, 356-357.
Phormion, amiral athénien. Ses victoires dans la guerre du Péloponnèse, II, 460, 463.
Phratries (les) à Athènes, I, 364; leur transformation sous Clisthénès, 461.
Phrixos et le bélier à la toison d'or, I, 75, 100.
Phrygie (la) I, 58, 111, 593; III, 251.
Phrygiens (les), I, 41, 54.
Phryné de Thespies, II, 352; posa devant Praxitèle pour la Vénus de Cnide, III, 69, 70, 73.
Phrynichos, poète tragique athénien, I, 750.
— l'un des auteurs de la révolution oligarchique à Athènes, II, 568, 571, 578
Phrynon, général athénien, I, 696.
Phthiotide, l'un des quatre districts de la Thessalie, I, 76, 532.
Piérie (la), canton de la Macédoine, I, 41, 50.
Pinaros (le), fleuve de Cilicie, III, 258.
Pindare, fils de Daïphantos, né près de Thèbes, I, 631; II, 385, 386, 396, 520.
Pinde (le), I, 9, 11, 14, 16.
Pirée (le), devient le port d'Athènes sous Thémistocle, I, 18; II, 31, 99, 109, 225, 230, n. 2.
Pirène (fontaine), à Corinthe, I, 503.
Pirithoüs, roi des Lapithes, I, 88, 92, 100.
Pisandros, l'un des auteurs de la révolution oligarchique à Athènes, II, 568.
Pisatide (la); contrée du Péloponnèse, I, 481; II, 141.
Pise, en Élide, I, 482; III, 54.
Pisistrate, tyran d'Athènes, mais très populaire, 433-448.
Pisistratides, puissante famille d'Athènes, I, 144, 370-448-459; II, 35.
Pisuthnès, satrape de Sardes, II, 163.
Pithon, gouverneur de la Médie, III, 323, 324, 330, 364, 369.
Pittacos, chef des Mytiléniens, I, 635, 696, 697.
Platée, ville de Béotie, I, 140, 325, 358, 452, 515, 516. — Son rôle dans les guerres Médiques, II, 59. — Victoire des Grecs sur les Perses, à Platée, 79-85. — Dans les guerres du Péloponnèse : surprise par les Thébains, 443. — Prise par Sparte après un siège de trois ans, 474, 477. — III, 3, 24, 25.
Platéens (les), combattent à Marathon avec les Athéniens, II, 14, 23, 26.
Platon, fils d'Ariston et disciple de Socrate, II, 648, 649; III, 82-95. — Sa théodicée, 84; sa philosophie, 84-86. — Sa morale, 86-88; ses théories politiques, 89-94.
Pleistonax, roi de Sparte, contribue à faire signer la paix de Nicias, II, 496, 499.
Pleistos (le), rivière de la Phocide, I, 526-527.
Pleurate, roi d'Illyrie, III, 476, 487
Pluton, I, 189, 212, 222, n. 1.
Plutus, comédie d'Aristophane, II, 302, 314.
Pnyx (le), l'un des lieux de réunion de l'assemblée du peuple à Athènes, I, 397, n. 1
Podalire, fils d'Esculape, I, 75.
Pœcile (le), portique d'Athènes, décoré par les peintres Panénos et Micon, II, 375, 418, 617.
Polémarque (l'archonte) à Athènes. Il commandait l'armée, I, 463.

Politès, un des compagnons d'Ulysse, I, 253.
Politique (théories de Platon et d'Aristote sur la). III, 89-94; 101-107.
— (la) ouvrage d'Aristote, III, 99, 104.
Pollux, l'un des Dioscures, I, 100.
Polos d'Agrigente (le sophiste), II, 632.
Polybiadès (l'harmoste), III, 5.
Polybe, roi de Corinthe, I, 96.
— historien grec, fils de Lycortas, déporté en Italie après la bataille de Pydna, III, 503, 545.
Polycharès, Messénien, I, 338.
Polychromie (la) dans l'architecture grecque, II, 344, 347; dans la statuaire, 371.
Polyclète de Sicyone (le sculpteur), contemporain de Phidias, II, 385, 414-416.
Polycrate, tyran de Samos, I, 223, 691-694; II, 550.
Polydamas, ami d'Hector, I. 282.
— tyran de Pharsale, III, 46, 47, 49.
Polydectès, frère de Lycurgue, I, 303.
Polydoros, roi de Sparte, I, 313.
— frère de Jason, III, 49.
Polygnote (le peintre), de Thasos, reçut le droit de cité à Athènes, II, 122, 126. 382, 385.
Polynice, fils d'Œdipe, I, 98.
Polyphème (le cyclope), I, 30, 135.
Polyphron, frère de Polydoros, III, 49.
Polysperchon, l'un des généraux d'Alexandre, nommé régent après la mort d'Antipater, III, 352. — Une ligue se forme contre lui, dirigée par Cassandre et Antigone, 353. — Polysperchon est vaincu en Grèce; il est mis à mort par Antigone, III, 365, 367, 368 et suiv.
Polyxène, fille de Priam, I, 81, 132.
Pompéion (le), édifice à Athènes, II, 541, n. 2.
Porus, prince indien, vaincu par Alexandre, III, 297, 299.
Poseidon ou Neptune, I, 193, 215.
— (temple de) au cap Sunion, II, 342.
Poseidonia ou Pæstum, I, 567, 568, 712.
Posidippos, poète comique, III, 379.
Potidée, ville de la Chalcidique, I, 551, 553; II, 433; dans la guerre du Péloponnèse, 435, 459, 498; III, 4. — Prise par Philippe de Macédoine, 157, 158.
Prasies, conquise par Périclès, II, 458.
Pratinas (le poète), vainqueur d'Eschyle, II, 250.
Praxias, d'Athènes, a sculpté le fronton du temple de Delphes, II, 382.
Praxitèle, d'Athènes, II, 543, 368; donne à la sculpture grecque un nouveau caractère, III, 67, 74.
Présages (des), I, 282.
Priam, roi de Troie, I, 108, 127, 132.
— (le trésor de), I, 35.
Priène, ville d'Ionie, I, 543, 544, 656.
— (temple de), III, 82.
Proclès, tyran d'Épidaure, I, 511.
— roi de Sparte, I, 297, 300, 336.
Proconnèse, île dans la Propontide, I, 597: III, 169, n. 1.
Procuste, brigand tué par Thésée, I, 87.
Prodicus de Céos, sophiste, I, 90, 641, 657.
Prœtos, descendant de Danaüs, I, 80, 85.
Prométhée I, 29, 30, 71, 73, 260, 764.
— (le) enchaîné; tragédie d'Eschyle, I, 203; II, 253.
— (le) délivré; tragédie d'Eschyle, II, 254.
Propriété (la) à Sparte, I, 314.
— (la) en Grèce, III, 625.
Propylées (les), à l'entrée de l'Acropole d'Athènes, construits par Mnésiclès, II, 337, 341, 344.
Proserpine (Kora). Sa légende célébrée aux mystères d'Éleusis, I, 112, 189, 766.
Protagoras (le sophiste), II, 151, 403, 622, 628, 631, 632, 641, 657.
Protésilas, le premier Grec tué devant Troie, I, 119.
Proxène, Grec de l'armée de Cyrus le Jeune, II, 677, 682.
Proxénie, droit d'hospitalité, I, 802 et n. 1 et 3.
Prusias, roi de Bithynie, III, 473, 508, 514, 531.
Prytane, magistrat qui remplaça le roi, à Delphes, I, 526.
Prytanes (les) à Athènes, I, 402.
Prytanies, nom des dix commissions du Sénat athénien. Elles président successivement l'assemblée du peuple, I, 395.
Psammétichos, roi de Corinthe, I, 511.
Psammétik, pharaon égyptien, I, 578, 581.
Ptolémée, fils de Séleucus, tué à la bataille d'Issus, III, 259.
— **Ier Soter**, fils de Lagos, général d'Alexandre. Nommé gouverneur de l'Égypte et de la Cyrénaïque, III, 323, 346. — Ligué avec Séleucus contre Antigone, 370.— Vainqueur de Démétrius Poliorcète à Gaza, 372, 373, 375. — Nouvelle ligue contre Antigone, 392. — Bataille d'Ipsus, 393, 394. — Fonde la dynastie des Lagides. Sa mort, 401, 402.
— **II Philadelphe**, fils de Ptolémée Ier III, 418.
— **III Evergète**, fils de Ptolémée II, III, 427, 444.
— **IV Philopator**, fils de Ptolémée III, III, 444, 445.
— **V Épiphane**, fils de Ptolémée IV, III, 475.
— **VI Philomètor**, III, 518.
— **Céraunos**, fils de Ptolémée Soter, meurtrier de Séleucus. III, 401, 402, 404, 413.
Purifications (les), dans l'âge héroïque, I, 280
Pydna, ville de la Chalcidique, prise par Phi-

lippe de Macédoine, III, 158. — Persée y est vaincu par le consul Paul Émile, 533, 534.
Pylagores, représentants des États confédérés de la Grèce au Conseil amphictyonique, I, 725, 726.
Pyles de Syrie (les) sur la route de la Cilicie à l'Euphrate, III, 258.
— **Amaniques** (les), sur la route de la Cilicie à l'Euphrate, III, 258.
Pylos, en Messénie, I, 142, 148, 342, 481. — Dans la guerre du Péloponnèse, II, 510, 583.
Pyrrha, femme de Deucalion. I, 71, 72.
Pyrrhos, Athénien de la famille des Etéobutades, II, 204.
Pyrrhus, fils d'Achille, I, 151.
— **II**, roi d'Épire, III, 367, 397, 398; son expédition en Italie, 406; sa mort au siège d'Argos, 407-408.
Pythagore, I, 635, 645-652, 711; II, 386, 659.
Pythie de Delphes (la), I. 158.
Pythiques (jeux), I, 788-798.
Python, orateur byzantin, envoyé à Athènes par Philippe de Macédoine, III, 207.
— meurtrier de Cotys, III, 51 n. 5.

Quatre cents (conseil des), succède au conseil des Cinq cents à Athènes pendant la révolution oligarchique, II, 570, 575, 578.

Racotis, village de l'Égypte, III, 268.
Rammius de Brindes, III, 517, 518.
Religion (la) dans l'âge héroïque, formée des croyances de divers peuples anciens, Pélasges, Phéniciens, etc., I, 180 et suiv. Les dieux dans Homère, 182; tableau de la famille des Olympiens d'après Hésiode, 201; les autres dieux, 212 et suiv.; les héros et les démons, 239 et suiv.; les dieux sont dominés par le destin, 220-226; Aristophane ridiculise la mythologie grecque dans son théâtre, 623; II, 304 et suiv.; lutte entre la religion et l'esprit philosophique, 618-627. — La religion grecque, III, 635.
République (la), ouvrage de Platon, III, 86, 90, 92.
Rhadamante, frère de Minos, I, 62.
Rhapsodes, poètes de l'âge héroïque, I, 154.
Rhéa, déesse phrygienne, I, 193.
Rhégion, fondée par les Chalcidiens, I, 553, 572; reste neutre pendant l'expédition de Sicile, II, 535; reçoit une garnison romaine, III, 558; prise par Denys de Syracuse, 571, 583.
Rhion en Achaïe, sur le golfe de Corinthe, II, 514.
Rhodes, I, 35, 37, 57, 61. — Dans la guerre du Péloponnèse, II, 566, 583, 589; III, 18, 54. — Prend part à la guerre Sociale, 162-164. — Assiégée par Démétrius Poliorcète, 389-390. — Dans la troisième guerre de Macédoine. 514, 543. — Son école d'éloquence. 554.
Rhodes (colosse de). Construit par Charès de Lindos, III, 390, n. 2.
Rhoontopatès (le satrape), III, 253.
Rois (les) dans l'âge héroïque, I, 151-157.
Roxane, fille d'un seigneur perse. Épousée par Alexandre, III, 289, 320, 323, 365, 366, 367; mise à mort par Cassandre, 375.
Royauté (la) à Sparte, I, 311. — A Athènes elle est abolie et remplacée par l'archontat, 371-375.

Sabazios, divinité phrygienne, II, 306, 651.
Sabelliens (les), I, 712.
Sacrifices (les) dans l'âge héroïque, I, 279-280.
Sagalassos, ville de Pisidie, I, 546.
Sagonte, en Espagne, I, 577.
Salaires (principaux) à Athènes, II, 209-212.
Salamine, île du golfe de Saronique, I. 13, 378. — Victoire navale des Grecs sur les Perses, II, 58-70.
— en Chypre, I, 134, 549, 704. — Victoire navale de Démétrius Poliorcète sur Ptolémée, III, 384-387.
Saléthos (le Spartiate), défend Mytilène contre les Athéniens, II, 470.
Salmonée, frère de Sisyphe, I, 75.
Samiens (les), I, 598. Voyez **Samos**.
Samos, ville ionienne, I, 543, 586; tributaire des Perses, 691-694; II, 7, 100, 156. 159. 162; Périclès lui donne une constitution démocratique, 165. Son rôle dans la guerre du Péloponnèse. 516, 566, 572, 575, 577; sous l'hégémonie spartiate, 688; III, 52, 340, n. 1; laissée aux Athéniens par Philippe et par Alexandre, 225, 271.
— (temple de), l'un des plus anciens de la Grèce, II, 329.
Samothrace, île de la mer Égée, I, 191, 552; ses mystères, I, 764.
Santorin (constructions et objets préhistoriques à), I, 30, 34, 36.
Sappho (la poétesse), I, 625, 626.
Sardes, capitale de la Lydie, I, 357, 656, 676; prise et incendiée par les Ioniens, II, 6. — Cyrus le Jeune part de Sardes, 675.
Sarissophores, cavaliers macédoniens, III, 152
Saronique (golfe), I, 11, 18, 57.
Saturne, I, 189, 202.
Satyres (les), I, 215
Scamandre (le), fleuve de la Troade, I, 108
Scapté-Hylé, en Thrace, célèbre par ses mines. I, 553; II, 182.
Scarphée, en Locride. Les Achéens y sont vaincus par le consul Métellus, III, 518.
Sciathos, alliée d'Athènes III. 169. n. 1.

Scillonte, résidence de Xénophon dans l'Élide, I, 285; II, 715.
Scioné, dans la guerre du Péloponnèse, II, 498.
Scipion Nasica opère contre Persée, III, 552, 546.
Sciron, brigand tué par Thésée, I, 87: II, 143, note.
Scopades (les), famille de Crannon, I, 534.
Scopas (le sculpteur) d'Athènes, III, 67, n. 2, 74, 77.
— stratège des Étoliens, III, 424.
Sculpture. Aptitudes des Athéniens pour la sculpture, II, 349-353. — Statues colossales, 353-354; statues chryséléphantines, 357-362. — Caractère des statues grecques de cette époque, 367-372.
Scyllis, sculpteur, I, 502, 618.
Scyros (île de). Conquise par Cimon: il y retrouve les ossements de Thésée, II, 121; III, 225.
Scythes (les) combattus par Darius, II, 3.
Ségeste demande secours à Athènes contre Sélinonte, II, 525.
Séleucus Ier Nicator, un des généraux d'Alexandre, III, 323, 350; obtient le gouvernement de la Babylonie, 351-364; ligué avec Ptolémée contre Antigone, 370-374; prend le titre de roi après la bataille de Salamine, 387-388; de nouveau ligué contre Antigone, 392; vainqueur d'Antigone à Ipsus, 393; vainqueur de Lysimaque à Cyropédion, 401; sa mort en Chersonèse, 401.
Selgé, ville de Pisidie, I, 546.
Sélinonte, ville de Sicile, I, 559; ses temples, II, 330. — Son rôle dans l'expédition de Sicile, 525, 545, 566; prise par les Carthaginois en 409, III, 561, 562; reprise par Denys de Syracuse, 574.
Sellasie (vallée de), I, 296. — L'armée d'Épaminondas s'y réunit, III, 40, 43; Antigone y est vainqueur de Cléomène, roi de Sparte, 443.
Sélymbrie, assiégée par Philippe de Macédoine, III, 210.
Sémélé, mère de Dionysos, I, 50.
Sénat (le), à Sparte, I, 311. — A Athènes et d'après la constitution de Solon, 395; sous Périclès, II, 203, n. 5, 209. — En Élide, I, 485.
Sept devant Thèbes (les); tragédie d'Eschyle, II, 258, 260.
Sériphos (île de), I, 82.
Sestos dans la guerre du Péloponnèse, II, 579; cédée aux Athéniens par le satrape Ariobarzane, III, 212, 243, 246.
Seuthès, prince des Odryses, rétabli par les Dix-Mille, II, 685.
Sicile (la) avant l'expédition athénienne, II, 519-525. — Les Athéniens devant Syracuse, 527-560; revers de la flotte athénienne et prise des généraux, 553-560. — Expédition des Carthaginois en Sicile, en 408, III, 561. (Voy. **Agathocle, Denys l'Ancien, Syracuse**). — Fin de l'indépendance des Grecs italiotes siciliens, 598, 599.
Sicules (les), premiers habitants de la Sicile, II, 521, 522, 541, 543.
Sicyone, I, 21, 144, 147, 343, 496-502; eut la première école de dessin, II, 373, 382. — Dans la guerre du Péloponnèse, 514, 515. — Affranchie par Aratus, III, 414-418.
Sigée, ville de la Troade, I, 439, 696.
Silène, le compagnon de Bacchus, I, 214, n. 1.
Sinnis, brigand tué par Thésée, I, 87.
Simoïs, rivière de la Troade, I, 108.
Simonide de Céos (le poète), I, 447, 650; II, 249, 390, 520.
Sinope, colonie milésienne, I, 597; II, 169, 386, 684.
Siphées, sur le golfe de Crissa, II, 491.
Sisyphe, fondateur de Corinthe, I, 73, 271.
Sitalcès, roi des Odryses en Thrace, allié d'Athènes, II, 451, 492; III, 138.
Smyrne, I, 543, 660; III, 543.
Socrate, fils de Sophroniskos, II, 151, 492; sa vie, II, 642, sa morale, II, 644; l'ironie socratique, 646, 647; ses doctrines religieuses, 658, 662-664; procès, défense et mort de Socrate, 665-670.
Sogdiane (la) occupée par Alexandre, III, 288, 289.
Sogdien (le roc), III, 288.
Sogdien, roi de Perse, II, 672.
Solion, II, 448, 500.
Solon, descendant de Codrus; sa vie, I, 378; constitution de Solon, 383-430.
Solygion, près de Corinthe, I, 148.
Solymes (les), I, 80.
Sosiclès, corinthien, I, 471.
Sosistratos, tyran de Syracuse, III, 592, 593.
Sophistes (les), II, 627-642. — Le développement de la sophistique, conséquence des mœurs athéniennes, 628-629. — Doctrines des principaux sophistes, 632. — Attaques d'Aristophane contre les sophistes, 635-639. — Services rendus par la sophistique, 641-642.
Sophocle, fils de Sophillos, II, 262-281; sa victoire sur Eschyle au concours des grandes Dionysies, 265; son œuvre comparée à celle d'Eschyle, 269; tragédies qui nous sont restées, 270-281.
Sophonète de Stymphale, II, 674.
Sophronistes (les) exercent le pouvoir censorial à Athènes, II, 135.
Sosthène, lutte contre les Celtes, III, 404.
Spartiates (les): éducation civile des Spartiates, I, 317; jugés par Isocrate et Aristote, I, 325.
Sparte (situation de), I, 292. — Sparte avant Lycurgue, 296-300; sous Lycurgue, 300-333; étend son empire dans le Péloponnèse (Messénie, Tégée et Argos), 334-358; en guerre avec Athènes sous les Pisistratides, 457-459; son rôle dans les guerres Médiques, II, 26-92; lutte de Sparte et d'Athènes dans la guerre du Pélo-

ponnèse, 425-605 ; suprématie de Sparte après Ægos-Potamos, 678-707 ; chute de sa puissance, III, 1-60.
Spata, village moderne, près d'Athènes, I, 33, 35, 38.
Sperchéios (le), I, 76.
Sphactérie (l'île de), dans la guerre du Péloponnèse, II, 484, 500, 507.
Sphéros d'Olbia, philosophe stoïcien, III, 436.
Sphettos, dème de l'Attique, I, 144, 369.
Sphodrias, Spartiate, III, 5; sa tentative sur le Pirée, 14, 17.
Spina, à l'embouchure du Pô, II, 174.
Spitamène (le Sogdien), III, 287, 288, 289.
Sporades (les), I, 5.
Stade (le), à Athènes, sur la rive gauche de l'Ilissus, II, 341
Stagire, patrie d'Aristote, II, 404; prise par Philippe de Macédoine, III, 194.
Stateira, épouse de Darius, III, 261, 322.
Statues colossales à Athènes, II, 353-354.
Sthénélaïdas (l'éphore), II, 438.
Stényklaros, en Messénie, I, 126, 144.
Stésichore de Sicile, inventeur de la comédie, I, 647, 631 ; II, 520.
Stésiléos, général athénien à la bataille de Marathon, II, 10.
Stratèges à Athènes, II, 152 et n. 1 ; en Achaïe, III, 420; en Étolie, 423.
Stratoclès, stratège athénien, tué à Chéronée, III, 222.
Stratonice, fille de Démétrius, épousée par Séleucus, III, 395.
Stratos, capitale des Acarnanes, II, 460.
Strymon (le), II, 44, 125.
Stymphale (le lac), I, 13.
— ville de l'Arcadie, III, 54, n. 3.
Styx (le), I, 13.
Sunion, dème de l'Attique, I, 11, 25, 563.
Sunion (temples du cap), II, 342 et n. 4.
Suppliantes (les), tragédie d'Eschyle, II, 258.
— (les), tragédie d'Euripide, II, 510.
Supplices. La torture était rarement employée à Athènes contre les accusés, III, 612, n. 4.
Suse, occupée par Alexandre, III, 50, 278, 308.
Sybaris, ville de la Grande-Grèce, I, 575, n. 1, 711 ; la ville de Thurion bâtie sur ses ruines, II, 170.
Sycophantes (les), à Athènes, II, 183, 232.
Sycurion, en Thessalie, III, 520.
Syennésis, satrape de Cilicie, II, 675.
Symmories (les), classes de contribuables à Athènes, II, 186; III, 14, n. 1, 165, n. 5.
Syracosios (le démagogue), II, 304; présente une loi contre les poètes comiques, 309.
Syracuse, I, 103, 504, 715-716, avant l'expédition athénienne en Sicile, II, 519; puissante sous Hiéron, 520; en lutte avec Agrigente, 522; victorieuse des Athéniens, dans l'expédition de Sicile, 541-560; triomphe du parti populaire après cette expédition, III, 558-567 ; retour de la tyrannie avec Denys l'Ancien, 569-581 ; Denys le Jeune, 585-586; Dion, 586; Timoléon, 587-592; nouveaux tyrans, Agathocle, 592-598 : Hiéron, 599; son dernier grand citoyen, Archimède, 599.
Syrie (la), I, 52.

Tagos, nom du dictateur en Thessalie, I, 533.
Tanagra, en Béotie, I, 515 ; II, 139.
Tanaïs (le), I, 598.
Tauchira, en Cyrénaïque, I, 577.
Tantale, roi de Phrygie, I, 111.
Tarente, en Italie, I, 566, 567, 712.
Tarse, en Cilicie, I, 546, 604 ; II, 675.
Tartessos, en Espagne, I, 576.
Tauroménion (Taormine), III, 576.
Taurus, montagne de la Cilicie, III, 254.
Taxila, ville de l'Inde, III, 297.
Taygète (le mont), I, 11, 292, 335.
Tégée en Arcadie, I, 284, 335, 354, 481 ; pendant la guerre du Péloponnèse, II, 509, 514 ; occupée par Épaminondas, III, 56, 57 ; ravagée par Philippe, 437, 441.
— (le temple d'Athéna à), II 344, 385
Télamon, père d'Ajax, I, 91, 491.
Telchines (les), de Rhodes, I, 44, 57.
Téléclos, roi de Lacédémone, I, 209, 334, 357
Téleutias, général lacédémonien III, 5
Télémaque, fils d'Ulysse, I, 134.
Téléphanès de Phocée, sculpteur, décore Persépolis, II, 422, n. 1.
Télésilla d'Argos, poétesse, I, 356; II, 385.
Téménion (le), près d'Argos, I, 148.
Téménos, un des chefs Héraclides, I, 143.
Tempé (vallée de), I, 10, 47.
Temples (richesse des), I, 283, 287 et n. 2 et 3.
Ténare (cap), I, 14, 292.
Ténédos, île, I, 539; II, 8; III, 169, n. 1, 254.
Ténos, III, 161.
Téos, en Ionie, I, 543; II, 564, 591.
Térée, roi des Thraces, I, 42.
Terpandre, poète de Lesbos, I, 623.
Testaments. Solon donne aux Athéniens sans enfants le droit de tester comme ils le veulent, I, 403.
Teucer, frère d'Ajax, I, 134.
Teuta, reine d'Illyrie, III, 464, 468.
Thalès de Milet. Ses découvertes mathématiques et sa philosophie naturaliste, I, 636-638, 690; II, 622.
Thalétas, poète de Crète, I, 303.
Thamyris, musicien thrace, I, 42.
Thargélia, hétaïre de Milet, II, 427.
Thargélion (mois de), à Athènes, II, 361.
Thasos, île de la côte de Thrace, I, 23, 552; II, 9, 126, 182, 494, 583, 687; III, 169, n. 1, 487.
Théagènes, tyran de Mégare, I, 376, 512.
Théâtre (le), à Athènes, II, 217 ; 245-321.

Thébé. Épouse d'Alexandre de Phères, III, 51, 170.
Thèbes, I, 85, 450, 470, 515, 516; II, 110, 385. — Son rôle dans la guerre du Péloponnèse, II, 444, 507, 610. — Suprématie de Thèbes, II, 696, 706, 710; grandeur éphémère, III, 1-60 : Pélopidas et Épaminondas, 11-59; Leuctres, 28-30; Mantinée, 59; Thèbes vaincue à Chéronée, 220; sac de Thèbes par Alexandre, 240-242.
Thèbes, en Phthiotide, III, 507.
Thémis (oracle de), I, 71.
Thémistocle. Rivalité avec Aristide, II, 28-30; vainqueur des Perses à Salamine, 58-73; travaux de Thémistocle pour fortifier Athènes, les Longs-Murs, le Pirée, 95-100; exilé d'Athènes, il se retire à Argos, 113-114; se rend auprès d'Admète, roi des Molosses, 115; à la cour d'Artaxerxès, 116; sa mort, 119.
Théoclès, fondateur de Naxos en Sicile, I, 557.
Théoclos (le devin), Messénien, I, 352.
Théocoles, grands prêtres d'Olympie en Élide, I, 485.
Théocrite, de Syracuse, II, 386.
Théodoros de Samos, habile fondeur, I, 618.
Théodosie, dans la Chersonèse Taurique, I, 598.
Théognis, poète de Mégare, I, 333, 512, 515, 629, 631; II, 312.
Théogonie hellénique (la), I, 181-220.
Théophraste, d'Érésos, disciple et successeur d'Aristote, III, 98.
Théopompos, roi de Sparte, I, 313, 340.
Théoricon (le), argent des fêtes à Athènes, II, 218
Théores, députés des villes grecques vers les temples, I, 731.
Théories. Députations envoyées par les villes dans un but religieux, I, 731, n. 2; II, 381.
Théoxène, noble thessalienne, III, 507.
Théra (île de), I, 577.
Théras, Spartiate, I, 300.
Théramène, un des trente tyrans, II, 575, 596, 604, 606.
Thermodon, rivière du Pont, I, 88.
Thermopyles (les), porte de la Grèce, I, 141; défendues par Léonidas et trois cents Spartiates contre les Perses, II, 52-58; occupées par Philippe de Macédoine, III, 207; Antiochus de Syrie y est défait par Acilius Glabrion, 493.
Thermos, capitale des Étoliens, III, 450.
Thersandre, fils de Polynice, I, 99.
Thersite, tué par Achille, I, 80, 119, 153.
Thésée, fils d'Égée ou de Neptune; sa légende I, 86-91, 142, 230, 363, 364.
Théséion (le) d'Athènes, II, 121, 330.
Thesmophories, fêtes à Athènes, en l'honneur de Déméter, I, 763.
Thesmothètes, les six derniers archontes à Athènes, I, 372.
Thespies, I, 140, 515; II, 45, 59, 507; III, 20, 24, 25.
Thespis (commencement de la comédie avec l'Athénien), I, 750.
Thessalie (la) I, 9, 12, 21, 41, 64, 144, 532-535; III, 46-54, 185, 201.
Thessaliens, I, 139-140; II, 45, 513, 713; III, 203.
Thessaliotide, un des quatre districts de la Thessalie, I, 532.
Thessalonice, sœur d'Alexandre, III, 322, 366-368, 397.
Thessalos, un des fils de Pisistrate, I, 449.
— fils de Cimon, II, 536.
Thètes. La dernière des quatre classes établies à Athènes par Solon, I, 388.
Thétis, nymphe, mère d'Achille, I, 76, 124.
Thibron, général spartiate, combat Tissapherne en Asie Mineure, II, 702.
— Spartiate, cherche à s'établir dans la Cyrénaïque, III, 346.
Thoas, étolien, III, 490, 491.
Thrace, I, 594; Cimon en chasse les Perses, II, 125, 361; Lysimaque, roi de Thrace, III, 325.
Thraces (les) jugés par Hérodote, I, 40.
Thrasybule, tyran de Milet, I, 509, 659.
— frère d'Hiéron, renversé par le parti démocratique de Syracuse, II, 520.
— Athénien, II, 572, 584, 585, 591: chasse les trente tyrans, 610, 614; sa mort, 727.
Thrasyllos, général athénien, II, 572, 585.
Thrasymaque de Chalcédoine (le sophiste), II, 632.
Thucydide, fils d'Oloros, sa naissance, II, 322: ses biens en Thrace, 322 et n. 1; son *Histoire de la guerre du Péloponnèse*, 321-326; il est exilé d'Athènes après la perte d'Amphipolis, 494.
Thudippos, condamné à mort avec Phocion, III, 356.
Thurion, en Italie, I, 571; élevée sur l'emplacement de Sybaris, II, 173, 174, 566.
Thyeste, frère d'Atrée, I, 91, 116, 117
Thymœtès, descendant de Thésée, I, 370.
Thyrée, ville de la Cynurie, I, 355, 450, 489.
Tigre (passage du) par Alexandre, III, 272.
Timagoras de Chalcis, l'emporte sur le peintre Panénos, II, 382.
Timanthe (le peintre), II, 421.
Timée (le), ouvrage de Platon, III, 88.
Timésilaos, tyran de Sinope, II, 169.
Timoclès, de Sicyone, III, 414.
Timocréon de Rhodes (le poète) II, 114.
Timoléon, affranchit Syracuse de la tyrannie, III, 586; défait les Carthaginois sur les bords du Crimisos; 587; poursuit ses attaques contre les tyrans, III, 588; abdique le pouvoir, 588-592.
Timomachos de Byzance (le peintre), II, 385.
Timothée, fils de Conon, général athénien. Défait la flotte lacédémonienne, III, 22, 23; accusé par les Athéniens, il s'exile en Perse, 23, 24, 25, 122; commande de nouveau la flotte athé-

nienne; 158-191; condamné une seconde fois, il s'exile à Chalcis, 160.
Tirésias (le devin), I, 98, 100, 161.
Tiribaze (le satrape), II, 683, 724.
Tirynthe, en Argolide I, 66, 83, 142, 148, 356, 487; détruite par les Argiens, II, 119.
Tisiphonos, l'un des meurtriers d'Alexandre de Phères, III, 179.
Tisaménos, fils d'Oreste, I, 143, 297, 306.
Tissapherne (le satrape), II, 565, 580, 589, 673, 678, 681, 702, 708.
Titans (les), I, 6, 9, 212.
Tithrauste (le satrape), II, 708.
Trachiniennes (les), tragédie de Sophocle, II, 272.
Tolmidès, général athénien, II, 138, 142.
Torches (course des) fête en l'honneur de Prométhée, I, 764.
Toroné, II, 498; prise par Agésipolis, roi de Sparte, III, 5.
Tragédie (la) à Athènes, naît du dithyrambe de Dionysos, II, 245. — Les grands tragiques : Eschyle, 249-262, Sophocle 262-281; Euripide 281-294.
Trapézonte, sur le Pont-Euxin, I, 597.
Travaux (d'Hercule), I, 11.
Trente tyrans (les), chefs imposés aux Athéniens après la défaite d'Ægos-Potamos, II, 605; chassés par Thrasybule, 612, 613.
Trésor d'Atrée et de Minyas, I, 67, 68.
Trésors (les) des temples, II, 187.
Trœzène, en Argolide, I, 144, 147, 284, 487, 488; II, 144, 458.
Triballes (les) vaincus par Alexandre, III, 238.
Tribus (les) à Athènes, I, 364.
Tributs. Taxes fournies par les alliés d'Athènes, II, 184.
Triérarchie (la), la plus dispendieuse des liturgies à Athènes, I, 423; II, 186 et n° 1.
Triphylie, contrée de la Messénie, I, 344, 481; III, 480.
Triptolème, inventeur de l'agriculture; I, 359, 418.
— tragédie perdue de Sophocle, II, 264.
Trisparadisos, ville de la Cœlé-Syrie, où les généraux d'Alexandre se distribuent les provinces de l'empire, III, 351.
Tritée, l'un des premiers centres de la ligue achéenne, III, 414.
Tritons, I, 215.
Tryttie, section formant le tiers d'une tribu à Athènes, I, 367.
Troade (la), I, 57.
Trogile (port de), à Syracuse, II, 542.
Troie, ville de l'Asie Mineure, I, 34 n. 1; guerre de Troie, 108-137.
Trois-Mille (les), citoyens athéniens désignés par les Trente et investis de privilèges, II, 610, 612.
Trophonios (antre de), à Lébadéia Ses mystères redoutables, I, 735, n. 3 et 736-740.
Tros, roi d'Ilion, I, 112.
Tydée, père de Diomède, I, 92.
Tymphrestos, montagne d'Etolie, I, 11, n. 1.
Tyndare, roi de Sparte, I, 91, 296.
Tyr, I, 46, 592; prise par Alexandre, III, 265.
Tyras ou Dniester, I, 598.
Tyrrhènes (les), I, 144, 369.
Tyrtée (le poète), I, 319, 344 et n. 3, 349, 631.

Uscana, v. de l'Illyrie, III, 522.
Ulysse, roi d'Ithaque, I, 30, 119, 128, 131, 137, 153.

Vénus ou Aphrodite, I, 211, 228, n. 3; III, 64, 67. Voy. aussi **Aphrodite**.
— l'Astarté de Tyr, I, 62, 183, 209, 211.
— **céleste** (la), différente de la Vénus populaire, II, 231 et n. 3.
— de Cnide (la), un des chefs-d'œuvre de Praxitèle, III, 65, 69 et n. 5, 70.
— (la) de Milo, II, 380; III, 74.
Vents (Tour octogonale des) à Athènes, II, 341.
Vesta, la déesse du feu, I, 100, 211, 260-267.
Vèsuve (le), I, 6.
Victoire Aptère (temple de la) à Athènes, II, 337, 343 et n. 3.
Volo (golfe de), ancien golfe Pagasétique, I, 10.
Vulcain, I, 183, 211.

Xanthippe, père de Périclès, II, 26, 28, 101, 145.
— femme de Socrate, II, 649 n. 1.
— Lacédémonien, vient au secours de Carthage, III, 433.
Xanthos, fleuve de la Troade, I, 127, 225.
— **de Sardes**, logographe, II, 307,
Xénoclès (l'architecte) acheva le temple de Déméter Eleusinienne, II, 348.
Xénon, tyran d'Hermione, III, 431.
Xénophane, philosophe de l'école idéaliste d'Elée, I, 184, 644; II, 623.
Xénophon, fils de Gryllos, philosophe et historien, élève de Socrate, I, 34, 285, 601; II, 648, 619; III, 60, 107, 108. — Dirige la retraite des Dix-Mille, II, 682. Combat en Asie Mineure le satrape Tissapherne, 702. Combat sous les ordres d'Agésilas à Chéronée, 715, 716, n. 1; s'établit en Elide à Scillonte, 715.
Xerxès, roi de Perse. Son expédition en Grèce, ses défaites à Salamine et à Platée, I, 10, 26; II, 35.

Zacynthe (Zante) (île de), I, 485; II, 460; III, 23.

Zaleucos de Locres, législateur de la Grande-Grèce, I, 572; II, 386.

Zalmoxis (dieu des Gètes), I, 43.

Zancle, Voy. **Messine**.

Zénon, philosophe de l'école d'Elée, I, 645; 145, 386.

Zeugites, la troisième des classes établies par Solon à Athènes, I, 388.

Zeus Voy. aussi **Jupiter**.

— de l'Ida, le dieu des Pélasges helléniques, devient la principale divinité des Crétois. I, 72, 705.

Zeus Ammon (temple de). II, 693 — L'oracle est consulté par Alexandre, III, 271.

— (temple de), à Agrigente, II, 522.

— (statue de), à Olympie, œuvre de Phidias. II, 342, 354, 357, 358, 360, 368, 382.

Zeuxis (le peintre) d'Héraclée, II, 385, 418; à la cour d'Archélaos, roi de Macédoine III, 140.

Zopyros d'Héraclée, I, 444.

FIN DE LA TABLE ANALYTIQUE.

15355. — Imprimerie A. Lahure, rue de Fleurus, 9, à Paris.





